SALON

LITTÉRAIRE.

1843.

FN
3
.S24
1843
no. 1-72
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/salonlittraire01hofs

Mardi 3. Janvier 1843. SPÉCIMEN. Numéro 1.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Programme.

Le Salon Littéraire et Narratif embrasse les matières suivantes: 1. Revue des modes. 2. Moeurs musicales. 3. Souvenirs et tableaux poétiques. 4. Artistes contemporains. 5. Nouvelles à la main. 6. Variétés. 7. Chronique industrielle. 8. Anecdotes, Pensées, Bons Mots, Proverbes. 9. Spectacles. 10. Nécrologie. 11. Fonds publics. 12. Nouvelles, Récits, Contes et Narrations. 13. Poésie. 14. Saillies et pointes spirituelles. 15. Biographies et Portraits. 16. Calembourg. 17. Descriptions. 18. Géographie, Voyages. 19. Commerce et Industrie. 20. Economie rurale et Jardinage. 21. Histoire naturelle. 22. Découvertes et inventions. 23. Notices sur la littérature française. 24. Catalogue de nouveaux livres français. 25. La Chasse, la Pêche et l'Aviceptologie. 26. La Peinture, la Gravure et le Dessin. 27. Les chemins de fer et la Navigation. 28. Relations sur l'équitation, la natation, l'escrime, la danse et la gymnastique. 29. L'architecture et la sculpture. 30. Traité sur les sciences. 31. Philologie. 32. Morale et Maximes. 33. Gastronomie. 34. Jeux et Amusemens. 35. Musique. 36. Histoire. 37. Industrie autrichienne. 38. Paris, Londres, St. Pétersbourg, Berlin, Munich, Dresde, Rome, Naples, Milan.

L'Administration du Salon Littéraire et Narratif alimente son journal, par le concours de plusieurs Correspondans distingués de Paris et d'autres villes de la France, et par la collection la plus complète des Journaux français.

ARTISTES CONTEMPORAINS.

La Malle du Tragédien.

Par un beau jour d'été de 1812, un gros monsieur, fort impertant, si l'on en jugeait par son apparence, se promenait avec agitation devant la porte d'une auberge de Naples; de temps en temps il portait la main à son front avec désespoir; on eût dit qu'il cherchait à y arracher quelque idée salutaire.

— Malheur! malheur! s'écriait-il, rester en chemin, ne pas faire honneur à ses engagemens, c'est terrible, c'est affreux!

— Qu'avez-vous donc, père Benevolo, fit l'hôtesse, pourquoi vous tourmenter ainsi?

— Pourquoi? vous me demandez pourquoi? . . . Mais vous ne le savez donc pas, il faut que je sois après-demain à Salerne, pour y jouer la tragédie.

— Eh bien! père Benevolo.

— Eh bien! j'ai une troupe superbe, une princesse magnifique avec des yeux comme deux diamans noirs, et une voix ravissante pour laisser tomber de deux lèvres roses les vers harmonieux des poètes.

— En ce cas, pourquoi vous plaindre?

— J'ai aussi, reprit Benevolo, un comique admirable, une figure affreuse, grimacière comme celle de Sancho-Panza, un visage refrogné, qui rit et qui pleure à ravir, c'est Héraclite et Démocrite dans un même corps . . .

— Alors, dit encore l'hôtesse, pourquoi cette tristesse?

— Ah! c'est qu'il me manque un sujet essentiel, que je ne puis trouver, la pierre d'achoppement du répertoire, il me manque un premier sujet, un tragédien.

— Diable! s'écria l'hôtesse, voilà qui est fâcheux.

— D'autant plus fâcheux que ma combinaison se trouve détruite; adieu mes représentations de Salerne, adieu mes ducats d'or que j'avais vus en rêve! . . .

Et le pauvre directeur prenait sa tête brûlante entre ses mains.

— Ecoutez, fit l'hôtesse, dont les yeux brillèrent tout-à-coup du feu de la joie, père Benevolo, je vous estime, je désire vous voir réussir, je vais vous donner votre affaire!

— Mon tragédien?

— Votre tragédien; un jeune homme de cette ville, qui a fui sa famille, pour devenir acteur, et qui ne demande que le poignard tragique pour faire sa réputation et la fortune de ses directeurs.

— Oh! quel bonheur, bonne Sainte-Vierge, vous me protégez donc: amenez votre jeune homme au plus vite, on pourrait me l'enlever peut-être . . .

L'avis de Benevolo était inutile, sa protectrice avait disparu, elle revint bientôt tenant un gros garçon à la main.

— Tenez, voilà votre homme.

— Un enfant, dit piteusement le directeur, en regardant l'enfant joufflu, qui aspirait à représenter les empereurs de Rome et les tribuns.

— Un enfant qui fera son chemin, répliqua la bonne femme d'un ton un peu piqué . . . Tenez, regardez-le un peu, voyez cette pose, voyez ces gestes, ce regard.

En effet, le petit bonhomme s'était mis à réciter quelques vers tragiques du Dante, en se drapant fort convenablement avec les pans un peu rapés, de sa redingote.

— Bravo, bravo, bravissimo, s'écrie Benevolo, vous serez admirable dans Otello, vous ferez un Maure superbe, quand on vous aura ciré à l'oeuf; touchez-là; mon gaillard, je vous ammène comme chef d'emploi, je paie vos frais de voyage, et de plus, avant votre début, voici vingt ducats d'or pour votre monnaie de poche; ça vous va-t-il?

— Considérablement, dit l'enfant.

— Comment vous appelez-vous?

— Luidgi.

— Luidgi! quoi?

— Luidgi tout court, observa l'hôtesse; cet enfant a des raisons pour ne pas dire son nom de famille, car on pourrait le faire rentrer au bercail . . .

— Et la brebis égarée ne s'en soucie pas, ajouta Benevolo en souriant; en ce cas, faisons nos paquets et partons; je vais placer mon premier tragique sur un mulet, il trottera à nos côtés.

Une heure après, Benevolo, le jeune Luidgi et toute la troupe de drame avaient quitté la ville de Naples.

Le directeur, à son arrivée à Salerne, fit annoncer partout que le jeune tragédien Luidgi allait paraître dans un rôle important du répertoire; il le présenta tout d'abord au public comme un phénomène, curieux par son immense talent et son âge le plus tendre.

Le résultat de cette habile manoeuvre préparatoire ne fut pas décevant . . . Une foule immense se pressa dans la salle de spectacle le soir de l'ouverture.

Déja Benevolo se frottait les mains, déjà Luidgi, affublé dans un costume du moyen-âge, s'essayait, derrière le rideau, à se poser à la manière impérative et fière des empereurs de Rome . . . Déjà le caissier de la troupe empilait les écus de la récette . . . Tout était joie présente et joie à venir . . . Mais, hélas! que de déceptions en ce monde! le destin souffla sur un château de cartes et fit crouler tout l'édifice. Six sbires entrèrent en scène avec le débutant et l'appréhendèrent au corps, en vertu d'un ordre. Ils agissaient au nom de la famille de Luidgi, et avaient mission de ramener le vagabond au Conservatoire de musique, où il étudiait, avant sa fuite, sous la savante direction du maestro Marcello Pervino.

— Seigneur! Seigneur! un si beau tragédien contrarié dans sa vocation, s'écria Benevolo.

— Ne pleurez pas, mon brave ami, lui dit Luidgi en lui serrant la main, je prendrai ma revanche, je serai tragédien malgré eux.

— Et ma recette perdue!

— Je vous tiendrai compte de tout ceci, continua l'enfant, qui se débattait sous les mains des sbires.

— Et mes déboursés pour votre monnaie de poche?

— Je vous les rendrai en ce monde, ce qui n'empêchera pas que Dieu ne vous en tienne compte dans l'autre.

Les gens de l'autorité entraînèrent le pauvre élève tragique.

— Au moins, se dit en souriant dans sa barbe Benevolo, je n'ai pas tout perdu . . .; ils n'ont pas tout pris . . .; le petit m'a laissé sa malle . . .

En effet, Luidgi avait oublié un coffre assez grand et fort lourd . . . Le directeur en brisa la serrure, espérant que le contenu l'indemniserait de ses frais. O malheur! la malle n'était remplie que de sable . . . Luidgi, qui avait compris de suite les misères de l'artiste débutant, l'avait prise pour se donner un maintien respectable dans les auberges . . . Le directeur lui écrivit de Salerne:

„Vous êtes un coquin . . . Vous avez laissé en mes mains un objet sans valeur . . . Il vous restera un remords sur la conscience . . ., et, ce qui me fait le plus de peine . . ., vous ne serez pas tragédien."

„Benevolo."

Luidgi lui répondit avec le même laconisme:

„Vous êtes un sot . . . Gardez l'objet tel qu'il est . . . je vous le rachèterai avant dix ans vingt fois l'argent que j'ai reçu de vous . . . et cela en jouant la tragédie.

„Luidgi."

Dix ans, vingt ans se passèrent . . . et Benevolo ne reçut aucune nouvelle de son élève, et un jour . . . il finit par n'y plus songer.

— L'enfant m'aura oublié, se dit-il, d'autant mieux qu'il a manqué à la première partie de sa promesse d'une façon fort ostensible . . . Il chante l'opéra au lieu de jouer la noble tragédie . . . Quelle folie!

Un jour pourtant il y a cinq ans de cela, Benevolo, qui vivait modestement retiré dans un grenier de Naples, reçut les lignes suivantes:

„Venez me voir de suite, mon vieux; apportez la malle pleine de sable, je vous la paierai, voici 500 fr. pour vos frais de route.

„Luidgi."

„Rue Richelieu, 102, à Paris."

Benevolo faillit en devenir fou . . . il ne fit aucun paquet, n'emporta que la malle réclamée, et quelques jours après il arrivait à Paris, où son ancien comédien le serrait dans ses bras.

— Tenez, mon vieil ami, lui dit Luidgi, qui était devenu d'une énorme rotondité, prenez ce contrat de rente de 1200 fr.; c'est la rançon de ma malle de Salerne.

— Tant d'argent, mon cher, dit l'ex-directeur, mais je n'ose.

— Prenez toujours; ma fortune s'est accrue avec mon embonpoint . . .

— Eh bien! reprit Benevolo, je suis très-heureux, Luidgi; mais une seule chose me peine, c'est que vous soyez chanteur au lieu d'être tragédien, comme vous me l'aviez promis. Que voulez-vous . . . c'est une faiblesse que vous pardonnerez au vieux comédien.

— Vous croyez donc que je n'ai pas tenu parole?

— Sans doute.

— Eh bien! voilà un billet du théâtre italien. Allez-y ce soir, vous m'y verrez, et . . . nous souperons ensuite.

Le soir même, Benevolo était aux Bouffes, dans une stalle, fou, éperdu, écumant de plaisir . . .

Luidgi jouait le rôle du doge dans Otello. A l'endroit où le doge maudit sa fille, Benevolo jeta un grand cri . . . Toute son admiration avait passé dans sa voix . . .

Après le spectacle, Benevolo, tremblant et agité par la fièvre, attendit Luidgi à la sortie du théâtre.

— Eh bien! dit le chanteur.

L'ex-directeur se jeta en sanglottant dans ses bras, et, le serrant sur sa poitrine, ne put que lui dire ce mot:

Tragico . . . . oh! tragico . . . .

Ce même soir, Benevolo, en tenant la main de Luidgi, lui dit:

— Ami, jusqu'à ce jour je me suis peu enquis de ton nom de famille; mais maintenant que tu es un artiste célèbre, je veux le répéter à mes amis d'Italie: dis-le-moi pour que je le retienne, pour que j'y pense à mon dernier soupir . . . Ce nom, quel est-il?

— Lablache! reprit le chanteur avec émotion.

Léo Lespès.

DESCRIPTION.

Le Missouri.

Cette rivière diffère peut-être de caractère et d'aspect de tous les autres fleuves du monde. Lorsqu'on sort du Missisipi pour le remonter, on ne peut se défendre d'un vif sentiment de terreur. C'est que sur une longueur de plus de 2000 milles, le Missouri roule ses eaux troubles avec une impétuosité extraordinaire, et, dans ce parcours immense, à peine offre-t-il un abri où un canot puisse se réfugier. Les innombrables alluvions qui se grossissent sans cesse font que ses eaux sont noires et épaisses comme une tasse de chocolat ou de café; à une distance de 1.000 milles au-dessus de Saint-Louis, les rives de ce fleuve, et, en quelques endroits, le lit tout entier, sont embarrassés d'énormes troncs d'arbres que le temps a déracinés ou qui y sont tombés par suite de quelqu' éboulement. On les voit qui dressent leurs têtes au-dessus du courant, menaçant de percer ou de briser les barques qui s'y heurteraient. Toutes les îles et tous les bancs de sable sont couverts de ces troncs d'arbres. Quand la rivière est débordée, elle entraîne une quantité considérable de masses flottantes qui s'entrechoquent parfois avec un grand bruit: on conçoit qu'alors la navigation est extrêmement dangereuse. En certains endroits, d'immenses forêts de cotonniers bordent le Missouri. Ces arbres antiques étendent leurs branches au-dessus du courant qui les mine à leur base jusqu'au moment où le sol qui les porte s'éboule et les entraîne dans sa chute. En beaucoup d'autres endroits, ses rives sont unies et dégarnies, et alors la vue s'égare librement sur de riches pâturages. C'est surtout vers les sources du Missouri que le paysage prend un aspect pittoresque; les collines s'élèvent, des montagnes boisées ferment l'horizon; des vallées verdoyantes se creusent au milieu des rochers. Là errent des troupeaux de buffles, d'élans, d'antilopes, de loups, de chèvres sauvages. On aperçoit de chaque côté du fleuve, des ruines nombreuses appartenant à des cités détruites, des remparts, des terrasses, des dômes, des tours, des portiques, des colonnes, dont plusieurs sont encore debout sur leur piédestal. Ces solitudes, autrefois peuplées de villes florissantes et que la présence de l'homme n'anime plus qu'à de rares intervalles, parlent vivement à l'imagination.

NOUVELLES A LA MAIN.

Quelques baigneurs de Dieppe ont fait circuler dans le monde l'anecdote suivante:

Mme. de C . . ., la plus jolie peut-être de nos jeunes douairières, s'était rendue aux bains de mer, dont sa coquetterie a fait surtout les délices. Pour éviter les poursuites de M. A. . . ., rentier riche à millions, qui l'aime comme un fou et la suit comme une ombre, elle imagina un système de promenades à âne sur les rivages de l'Océan. Ce genre d'exercice avait lieu tous les jours, au grand désespoir de l'infortuné rentier, qui n'osait courir après son idole, de peur du ridicule. C'est ainsi qu'il a vu échouer toutes ses tentatives.

Mais, une fois la saison des bains expirée, notre rentier a voulu du moins garder un souvenir de celle qu'il aime. Il vient d'acheter le baudet favori avec tous ses accessoires, voire jusqu'à la bride. Le tout a été placé dans les écuries de M. A. . . ., qui se console de son échec en faisant chaque jour une visite à l'animal qui a été assez heureux pour servir de monture à sa déité.

Eclipse.

En 1715, il y eut une grande éclipse de soleil; quelques jours avant qu'elle arrivât, on l'annonça dans les papiers publics, on en cria la description dans les rues de Londres. Il y avait alors un envoyé de Tripoli. Il acheta cette description, se la fit traduire, et fut très-étonné de voir qu'on marquait précisément le commencement et la fin. „Ces Anglais sont fous, s'écria-t-il; ils s'imaginent savoir, avant le temps, le moment prétix où il plaira au Tout-Puissant de nous dérober le soleil; nos Musulmans ne seraient pas en état de le faire; assurément, Dieu n'a pas révélé

aux infidèles, ce qu'il cache aux vrais croyans." On s'amusa beaucoup de ce raisonnement, et l'envoyé ne put revenir de la surprise, lorsqu'il vit l'éclipse arriver comme on l'avait prévu. Le lord Forfax lui demanda alors ce qu'il pensait après cela des astronomes anglais. „Ils tirent leurs connaissances de l'enfer, répondit l'envoyé; c'est le diable seul qui les a instruits, car il n'est pas possible d'imaginer que Dieu daigne communiquer ses lumières à de malheureux infidèles."

Une femme faisant partie avec une autre pour aller voir une éclipse, lui dit de se tenir prête pour onze heures. — Bon, répondit-elle, nous n'avons que faire de nous tant presser. Quand on dit onze heures, c'est pour midi.

Les Hiéroglyphes.

C'était à l'époque où M. Denon s'occupait avec tant de zèle des antiquités égyptiennes; il recevait fréquemment des cargaisons de momies et de papyrus. Un brave garçon, peintre intelligent, nommé Machereau, était chargé de démêler et de copier les hiéroglyphes, auxquels il n'avait pas la prétention de comprendre la moindre chose.

Un jour, M. Denon l'appela de grand matin, et lui dit: mon cher Machereau, voici de la besogne, il faut que cela soit copié pour ce soir; j'attends M. Champollion à dîner; je veux le régaler de la primeur de ces hiéroglyphes au dessert. L'original est un peu vieux, déchiré et confus, faites-nous en une copie nette et soignée.

Machereau se met à l'ouvrage avec ardeur; mais à peine avait-il commencé, qu'il renverse un encrier sur la bande de papyrus. Il éponge, il essuie, il gratte, impossible d'enlever l'encre et de découvrir une seule des figures qu'il avait à reproduire. Je ne vous peindrai pas son désespoir. Le papyrus est perdu, disait-il, mais si encore le malheur n'était arrivé qu' après une copie faite, M. Denon aurait pu me pardonner.

Cette idée en enfanta une autre. Parbleu, dit-il, depuis le temps que je copie ces maudites images, je ne vois pas en quoi elles diffèrent les unes des autres, c'est toujours une même suite d'ibis, d'ânes, d'étoiles, d'hommes à têtes de chiens, etc. etc. Je ne sais vraiment pas l'importance qu'on y peut attacher, toujours est-il que M. Denon va me mettre à la porte si je lui avoue mon accident. Il resta quelques instans abattu, puis tout-à-coup il se décida à tenter un coup de désespoir. N'importe, dit-il, je vais leur faire une vingtaine de pages de crocodiles, d'ibis, de taureaux, de tout ce que je copie d'ordinaire; peut-être M. Champollion ne viendra pas, ou bien je puis soutenir que ma copie est exacte, et que ce n'est pas ma faute si l'auteur du manuscrit manque de clarté dans son style.

Machereau entasse les ibis, les ânesses, les vases. M. Champollion arrive, M. Denon invite à dîner Machereau, qui refuse, mais M. Denon insiste tellement que Machereau est contraint d'accepter. Le dîner se passe trop vite au gré du malheureux peintre. M. Denon lui dit: Machereau, faites donc voir à M. Champollion ce que vous avez.

Machereau fait répéter l'ordre, c'est une minute de gagnée; mais elle se passe, il se lève et sort. Cent fois, disait-il en racontant sa mésaventure, j'eus envie de ne plus rentrer, de m'enfuir et de ne jamais remettre les pieds chez M. Denon. Cependant il revient tour à tour pâle et carmoisi. Il donne ses feuillets à M. Denon, qui les transmet à M. Champollion; c'était encore une minute, mais ce n'était qu'une minute pour retarder le moment où on allait découvrir l'imposture et l'expulser honteusement. M. Champollion prend les prétendus hiéroglyphes, les examine, les lit et explique sans hésiter ce qui ne voulait absolument rien dire.

Alphonse Karr.

SOUVENIR.

Pauline rend la vie à celle qui lui a donné le jour.

Le comte de Stenay, jeune lieutenant, allant rejoindre son corps, passa par Mont-bason, petite ville à cinq lieues de Tours, et y descendit pour dîner. Comme il était à table d'hôte, on parla, entre autres choses, d'une aventure récente qui faisait le sujet de tous les entretiens. Une dame Palmier, habitante d'un prochain village, mourut à la suite d'une longue maladie; on l'enterra. Toutes les nuits elle venait gémir auprès du lit de sa fille Pauline, et semblait lui demander du secours; elle apparut au curé, puis au maire; elle les menaça de la colère céleste, s'ils la laissaient mourir dans le désespoir. Tourmentée, effrayée de ces visions, Pauline voulut qu'on ouvrît le tombeau; effectivement, on trouva la dame vivante; bientôt elle fut en parfaite santé.

Monsieur de Stenay avait trop d'esprit pour croire aux apparitions; mais, devant passer par l'endroit où la scène avait eu lieu, il se promit de savoir la vérité. Après un léger repas il remonta dans sa chaise, et s'arrêta à Sorigny, le village dont on avait parlé. Il alla voir le curé, qu'il connaissait; s'informa de madame Palmier, et témoigna le désir de savoir comment cette dame avait été secourue. L'honnête pasteur lui fit le récit suivant:

„Madame Palmier, ancienne marchande retirée du commerce, vint dans ce village il y a six mois, avec sa fille, pour y achever paisiblement sa carrière. Madame Palmier a de grandes qualités; sa fille l'aime avec beaucoup de tendresse.

Toutes deux vivaient heureuses, quand madame Palmier fut attaquée d'une maladie grave; ni les secours de la médecine, ni les soins de la meilleure des filles, rien ne put la sauver; elle mourut. Pauline s'arracha les cheveux, elle tomba dans un délire effrayant.

Pendant que cette jeune personne était dans cet état on enterra sa mère. Revenue à elle, Pauline poussa des cris de désespoir en apprenant qu'on avait enlevé le corps; elle aurait voulu jeter un dernier regard sur cette bonne mère, qu'elle ne devait plus revoir. Elle formait le projet de la garder encore, pour être sûre, avant de livrer à la terre sa dépouille mortelle, qu'elle avait cessé d'exister Un pressentiment qui portait la terreur dans son âme, lui faisait craindre qu'on n'eût mis trop de précipitation dans une affaire de cette importance. A cette pensée une sueur couvrait son front, ses cheveux se dressaient sur sa tête et ses sanglots l'étouffaient.

L'agitation de ses esprits la suivit jusque dans son sommeil, ou plutôt ce sommeil ne fut qu'une suite du délire d'une fièvre brûlante causée par la douleur. Pauline crut voir sa mère en songe: madame Palmier était dans son linceul; sa figure portait tous les signes du désespoir; elle joignait les mains et semblait implorer sa fille. Pauline, éperdue, se réveille en sursaut; elle se lève, trompe la vigilance de ceux qui la veillent, et va pleurer sur la tombe de madame Palmier. Là, prosternée, ses larmes coulent en abondance: „O ma mère, s'écrie-t-elle, vous ai-je perdue pour toujours! avez-vous abandonné votre fille, qui vous chérissait, et dont vous faisiez le bonheur! Si vous habitez le séjour des justes, jetez sur moi un regard de compassion; car je ne pourrai jamais survivre à votre perte." Pauline prononça ces paroles à haute voix; elles furent entendues de madame Palmier qui, dans cet instant, revenait de la léthargie où elle était tombée. Cette dame essaya mais en vain, de répondre à sa fille; ensuite elle frappa. Pauline, saisie, les yeux égarés, écoute attentivement; une terreur secrète la glace d'effroi; cependant l'espérance lui donne du courage; elle écoute encore, elle n'a plus de doute." — O bonheur! s'écrie-t-elle, ma mère existe! . . . „Elle se lève, regarde autour d'elle à l'aide des premiers rayons du jour; elle voit une petite planche, s'en empare, et enlève la terre fraîchement remuée. Quand Pauline est à moitié de son travail, elle distingue la voix de sa mère." — O ma mère, s'écrie-t-elle au milieu de ses sanglots, prenez courage! Dieu, qui m'a envoyée à votre secours me donnera les forces dont j'ai besoin pour vous délivrer. Seigneur, dit-elle, en levant les yeux et les mains vers le ciel, je mets mon espérance en vous!" Remplie d'une force nouvelle, cette pieuse fille continue son travail; bientôt elle voit la bière et pousse un cri! elle se précipite, arrache la planche qui couvre sa mère, la prend dans ses bras, la couvre de baisers, et tombe évanouie.

Madame Palmier sort de son tombeau. Malgré sa faiblesse, elle attire sa fille sur la terre, s'y assied, passe sur ses genoux la tête de sa chère enfant, puis adresse à Dieu une prière fervente.

Il y avait un quart-d'heure que madame Palmier était rendue à la vie, lorsqu'elle aperçut un vigneron qui allait à sa journée; elle l'appela. D'abord cet homme fut tenté de fuir; mais s'étant

un peu approché, la vue de Pauline le rassura. Avec son secours, la mère et la fille retournèrent chez elles, au grand étonnement de ceux qui gardaient la maison. On sut bientôt dans le village les heureux effets de la piété filiale; et tout le monde voulut voir madame Palmier; c'était à qui féliciterait Pauline. Madame Palmier, édifiait par sa reconnaissance envers l'Etre Suprême; mais le bonheur dont jouissait sa fille, et la vivacité de sa tendresse pour une mère chérie, faisaient la plus profonde sensation. Heureuse, trop heureuse la mère qui possède dans sa fille, la meilleure amie qu'elle puisse avoir!"

PHILOLOGIE.

L'étude des langues actuelles.

L'étude des langues actuelles est une étude devenue nécessaire dans toutes les conditions sociales. Dans la littérature comme dans la politique, dans l'industrie comme dans le commerce, le jeune homme qui a consacré une partie de son temps à connaître ces précieux truchemens de l'esprit humain, est appelé à récolter les fruits de sa persévérance, et d'abord il doit être fier de penser que la science des langues naturalise moralement l'homme dans tous les pays et donne partout au génie, au talent et à l'activité une émancipation honorable. Depuis que les bienfaits de la civilisation ont multiplié les voies de communication entre les peuples on a senti partout le besoin de consacrer à l'étude des langues vivantes une partie de ce temps précieux que l'on prodiguait si bénévolement autrefois aux langues qu'on ne parle plus.

VARIÉTÉS.

L'envoyé. Un jeune envoyé à la toilette de la femme du premier ministre de la cour auprès de laquelle il résidait, cassa un grand miroir. La dame lui dit froidement: „Monsieur cela est-il dans vos instructions?"

L'homme d'affaires. Mademoiselle Subligny, célèbre danseuse, étant allée en Angleterre, avait cherché des lettres de recommandation. M. Fontenelle lui en avait donné pour l'illustre Locke. „Le grand métaphysicien, disait M. de Fontenelle, devint l'homme d'affaires de Mademoiselle Subligny."

Les femmes. Le règne de François I. fut celui de la bravoure et de la galanterie, et lorsqu'on lui parlait des dames qu'il avait admises à sa cour, il répondait qu'une cour sans femmes était une année sans printemps, un printemps sans roses.

Le Buveur. On dit qu'un verre de vin soutient un homme, et moi reprit un buveur, j'en ai bu plus de vingt et je ne peux pas me soutenir, comment cela se fait-il?

L'Avare. Un gros avare, avait coutume de dire: on en veut toujours à nous autres pauvres riches. L'avarice lui tourna tellement la tête, qu'en mourant il se constitua lui-même l'héritier de tous ses biens.

PENSÉES.

Livres. M. Huet prétendait que tout ce qui s'est écrit depuis que le monde est monde, pourrait tenir dans neuf ou dix volumes in-folio, si chaque chose n'avait été dite qu'une fois: il en exceptait cependant le détail de l'histoire.

Rabelais disait qu'il fallait acheter tous les méchans livres, parce qu'ils ne se réimprimaient point.

Il serait à souhaiter, disait un homme d'esprit en badinant, que tous les livres fussent brûlés, afin qu'on pût distinguer entre les hommes ceux qui ont un peu de bon sens qui leur soit propre.

Socrate n'ayant rien écrit, disait qu'il estimait mieux le papier que tout ce qu'il pouvait écrire.

Mode. Le frivole honneur d'acquérir le renom d'homme à la mode, a fait hasarder mille fois, et perdre peut-être aussi souvent la gloire solide de devenir homme vertueux.

Il est des modes pour tout, et on voit jusqu'à des moeurs à la mode.

Il n'y a pas de minute où le corps d'un petit-maître ne paie un tribut à la mode.

Il n'y a rien d'impossible en genre de mode.

Ceux qui mettent leur argent à des ornemens qui ne leur sont pas propres, achètent une incommodité précieuse.

C'est une triste distinction, et un malheureux talent pour un peuple, que d'être, par son habileté à entretenir le luxe, le corrupteur de tous ses voisins.

HISTOIRE.

Antropophagie. Nous lisons dans Tite-Live qu'Annibal faisait manger à ses soldats de la chair humaine, pour les rendre plus féroces.

PARIS.

Tapis neufs et d'occasion.

A l'image Notre-Dame, rue St. Honoré, n. 57, à Paris.

Tapis, Velours pour meubles, Laines, Crins, Plumes, Duvets, Edredon.

Fourrures.

Le choix le plus complet en fourrure attire nos dames dans la rue Vivienne, chez M. Gon. On sait que ces magasins possèdent toujours les plus riches comme les plus belles marchandises en ce genre.

Eau dentifrice.

Cette eau dentifrice blanchit les dents, prévient la carie fortifie les gencives, enlève l'odeur du cigare, et communique à l'haleine un parfum agréable. Chez Bandou Pharmacien, n. 10.

Au fidèle Berger, n. 708, à Paris.

Bonbons les plus nouveaux et les mieux assortis.

Articles d'Etrennes et jolies fantaisies.

Amandes royales, Marrons glacés, punch préparé pour Bal, Soirées.

Condition d'Abonnement.

Vienne.		Province.		Etranger.	
Un an	12 fl. — kr.	Un an	14 fl. 24 kr.	Un an	16 fl. — kr.
Six mois	6 „ — „	Six mois	7 „ 12 „	Six mois	8 „ — „

L'administration du Salon Littéraire et Narratif prévient Mrs. les Abonnés qu'à compter du 1er Janvier 1843, le Salon Littéraire et Narratif paraît à Vienne, trois Nos. par semaine, tous les mardis, tous les jeudis et tous les samedis.

Le Salon Littéraire et Narratif se délivre immédiatement à Mrs les Abonnés de Vienne et s'expédie franco à ceux de la province.

On envoie un mandat sur la Poste J. H. ou bien on s'adresse à tous les Libraires d'Autriche. — On ne reçoit que les lettres affranchies. Toute demande restera sans effet, si elle n'est accompagnée du montant de l'abonnement.

Nota. Les Personnes qui désireront avoir le premier Numéro, à titre de Spécimen, pourront le demander directement, par lettre affranchie, à l'adresse ci-après, elles le recevront franco: Bureau du Salon Littéraire et Narratif chez M. Charles Ueberreuter, à Vienne rue Dorothée, No. 1111.

Rédacteur responsable J. B. Hofstetter.

Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Un Duel aux États-Unis.

Suite.

Paul avait vingt-cinq ans à peine. Les heureuses qualités qu'il tenait de la nature avaient été développées par une excellente éducation. Il réunissait en lui l'esprit élevé, la vive conception de son père, et l'ame aimante, l'exquise délicatesse de sentiments qui distinguaient sa mère. Son extérieur était noble, sa physionomie expressive, et ce qui en augmentait le charme, c'était la douce mélancolie qui se peignait dans ses regards, et qui annonçait combien, si jeune encore, il avait déjà souffert.

Le malheur qui le frappait ne l'abattit pas. Le tumulte des affaires fut une diversion à ses chagrins; les commerçans les plus recommandables de la Nouvelle-Orléans lui vinrent en aide; des crédits lui furent ouverts. Grâce à l'intérêt qu'il inspirait et aux sympathies qui s'attachaient à son caractère et à sa personne, sa maison prit bientôt une extension rapide. Dès-lors, il eut la perspective de quelque riche mariage qui consoliderait sa fortune.

M. de Ronsay, en s'expatriant, avait emmené avec lui un ancien serviteur nommé Jean, lequel était le père-nourricier de son fils. Paul songea encore à appeler en Amérique son vieux maître de danse, M. Cyprien Ritouquet, dont il avait plusieurs fois soulagé la détresse. M. Cyprien Ritouquet, ex-pensionnaire de l'Académie royale de musique, comme il aimait à s'intituler lui-même, ex-professeur de danse au collége royal de Henri IV., et à maintes institutions et pensions des deux sexes, après avoir long-temps couru le cachet, était enfin tombé dans le plus profond dénuement. C'est en vain que, pour dernière ressource, il avait ouvert un salon décoré par lui du titre pompeux d'académie de danse et de belles manières, et où il se proposait de donner des bals de société. Hélas! M. Cyprien n'avait ni femme, ni fille pour faire les honneurs de son salon. Il fallait le voir, vêtu de son habit noir aussi fané que lui, le violon sous le bras, les pieds en dehors, s'épuiser en démonstrations, joindre l'exemple au précepte, faire tantôt la dame, tantôt le cavalier, servir en même temps d'orchestre, et d'une voix glapissante crier le nom de figures. Certes, dans ces momens-là, M. Cyprien était beau, il était sublime! Et remarquez qu'il ne s'abaissait pas jusqu' à professer les danses vulgaires que la génération actuelle préfère au classique entrechat et au discret pas de zéphir. Non, M. Cyprien Ritouquet défendait les saines traditions. Son salon était peut-être le dernier asyle qu'elles eussent conservé dans Paris; mais là, du moins, elles étaient l'objet d'un culte fidèle. M. Cyprien ne souffrait pas que ses élèves s'adonnassent devant lui à ce dévergondage de poses qui caractérise la danse de l'époque. Il aimait mieux voir diminuer sa clientelle que de descendre des hauteurs de son art, et de prostituer, comme il le disait, le professorat; aussi fut-il déserté d'un public qui ne le comprenait pas. Vieux et pauvre, il serait allé mourir à l'hôpital, si Paul ne lui eût offert un emploi dans sa maison, M. Cyprien quitta la France avec joie. Quel lien pouvait le retenir dans ce pays, où toutes les règles du bon goût étaient violées, et où la société, possédée d'une sorte d'ivresse, se précipitait dans une foule de cachuchas.

Paul fit de M. Cyprien et de Jean ses deux hommes de confidence. Ils l'aimaient chacun à sa manière, et se disputaient entr' eux à qui lui serait le plus dévoué. M. Cyprien, plus fleuri dans son langage, plus élégant dans son costume, et ayant sans cesse à la bouche les titres pompeux qu'il avait jadis portés, exerçait sur son compagnon un véritable ascendant. Celui-ci le laissait volontiers parler et agir en supérieur. Pourvu que la maison de commerce continuât de prospérer, et qu'il ne fût supplanté par personne dans l'affection de son fils adoptif, Jean s'inquiétait peu de ce qu'on disait, ou de ce qu'on faisait autour de lui. L'attachement de M. Cyprien pour Paul était celui d'un homme pour son bienfaiteur; l'attachement de Jean était celui d'un chien domestique pour son maître.

Le rang que Paul de Ronsay occupait parmi les commerçans de la Nouvelle-Orléans et sa distinction personnelle, lui assuraient un accueil empressé dans les meilleures maisons de la ville. Nulle part il n'était mieux reçu que chez M. Arden, riche négociant américain, dont l'habitation était située à côté de la sienne, et qui, le premier, lui avait offert son crédit. M. Arden s'était allié à une famille française. Quelques années après son mariage, il avait perdu sa femme, et, quoique jeune encore, il s'était refusé à former une autre union, il se consacrait tout entier à sa fille unique. Fier de son enfant, qu'il idolâtrait, il rêvait pour elle une position brillante, une grande fortune. Son ambition n'avait point d'autre objet; il se consolait d'être né dans une humble condition en songeant que sa Lucy pouvait prétendre aux alliances les plus hautes; homme excellent d'ailleurs, simple dans ses manières, sincère et loyal dans ses démonstrations, et qui s'était élevé par son seul mérite.

Jamais jeune fille ne justifia mieux que Lucy tout cet orgueil paternel. Elle était plus que belle; elle était jolie. Ses envieuses, et combien elle en avait! critiquaient sa taille mignonne, sa tête un peu petite, l'air mutin de son nez retroussé, la vivacité étourdie de ses gestes et de ses mouvemens, et jusqu'au feu qui brillait dans ses grands yeux noirs; mais elle voilait si bien l'éclat de ses regards en abaissant les longs cils de ses paupières! elle savait si à propos tempérer sa vivacité en se donnant je ne sais quelle grâce nonchalante particulière aux créoles! Oui, elle riait sans cesse et de tout; mais son rire était si frais et si ingénu, et sa bouche épanouie laissait voir des dents si petites et si blanches! Oui, elle était capricieuse et volontaire, mais ses caprices étaient si adorables, et elle les assaisonnait de tant d'esprit! oui, elle se plaisait, la folâtre, à courir demi-nue au milieu des fleurs sous les hauts platanes qui la couvraient de leurs ombres; mais son pied effleurait si légèrement la terre, et, à la voir, on songeait si naturellement aux ailes de l'oiseau qui semble voler, même en marchant! Oui, enfin, Lucy était fière et dédaigneuse; un orgueil immense résidait dans l'arc de ses noirs sourcils; mais quelle autre aussi était plus charitable aux pauvres? quelle autre s'apitoyait davantage sur ceux qui souffraient? quelle autre tendait une main plus empressée à quiconque implorait son appui? quelle autre possédait mieux le grand art de donner, et comme elle, savait, à force de grâce, doubler le prix d'un bienfait? ses défauts provenaient de l'éducation qu'elle avait reçue; ses qualités étaient à elle; enfant gâtée, obéissante aux premières impulsions de son coeur, privée d'une mère qui eût assoupli cette raideur de caractère, et dirigé cette vive sensibilité, Lucy était inconséquente, fantasque, impérieuse et familière, simple et romanesque, spirituelle comme une Française, ignorante comme une créole. On se disait tout bas: malheureux le mari qui osera prendre pour femme, ou plutôt pour tyran, ce charmant petit démon! — et l'on ajoutait: heureux l'amant qui parviendra à s'en faire aimer!

Paul entreprit cette tâche difficile. Si, pour inspirer de l'amour, il faut en éprouver, Paul devait réussir; mais n'est-ce pas là une de ces théories que nous nous formons à notre usage, et que renverse la pratique? Maximes consolantes qui mériteraient d'être vraies, et qui ne le sont pas! S'il est quelque chose qui enlève à un jeune homme la moitié de ses avantages naturels, qui le rende gauche, timide, maladroit, qui altère le son de sa voix, gêne et alourdisse sa démarche, le prive non-seulement de toute présence d'esprit, mais encore de tout esprit, c'est l'amour dont il est possédé; tout lui manque au moment le plus critique, alors qu'il a en face de lui une jeune fille, moqueuse, prompte à distinguer ses moindres imperfections, et habile à le tourner en ridicule; quelle adresse, quelle circonspection ne lui faudrait-il pas, afin d'habituer cet oiseau farouche à le voir, à souffrir sa présence, à accepter ses soins, à venir prendre dans sa main, et jusque sur ses lèvres, la miette de pain par laquelle il essaie de le tenter! Mais non, l'imprudent, dans l'ardeur de sa passion, ne sait rien calculer. La proie qu'il voulait saisir lui échappe pour tomber entre les mains de qui ne la convoitait pas.

Tel était Paul devant Lucy. Cet homme d'un esprit si supérieur, d'une énergie si éprouvée, tremblait, balbutiait, baissait les

yeux et rougissait comme un enfant. Cependant, même au milieu de son désordre, ses manières conservaient un cachet d'élégance qui le sauvait du ridicule; sa voix émue avait une douceur pénétrante. Les mots qu'il prononçait se ressentaient souvent du trouble de ses idées; mais l'accent qui les accompagnait parlait un langage que l'oreille d'une femme aime à entendre. D'abord Lucy sembla encourager sa timidité; puis, peu à peu, soit qu'elle commençât à le deviner et qu'elle fût indignée de ses prétentions, soit coquetterie, soit instinct du péril, elle se renferma avec lui dans une froide réserve; si elle sortait parfois de cette politesse cérémonieuse, c'était pour le railler sans pitié; le plus souvent elle détournait ses yeux afin de ne pas le voir, et elle évitait de lui parler: le haïssait-elle? craignait-elle de l'aimer? Un observateur eût été embarrassé de répondre.

Paul avait, à son insu, près de la jolie capricieuse, un avocat prolixe, sinon très-éloquent. C'était M. Cyprien Ritouquet. Le digne homme n'avait point laissé ignorer à ses nouveaux concitoyens qu'ils avaient l'honneur de posséder au milieu d'eux un ex-pensionnaire de l'Académie royale de musique, un ex-professeur au collége royal de Henri IV, etc. etc. — Quoiqu'il discourût volontiers sur tous les sujets, commerciaux, littéraires ou politiques, celui sur lequel il s'étendait le plus compendieusement, celui qu'il traitait sans cesse avec une supériorité de vues et une spécialité de termes qui émerveillaient ses auditeurs, c'était l'important sujet de la danse considérée dans ses résultats physiques et moraux. Suivant M. Cyprien, tout était là. Dès son arrivée à la Louisiane il s'était informé de la manière dont dansaient les habitans. Après les avoir observés au milieu de leurs réjouissances, il avait prononcé qu'ils sautaient comme de véritables sauvages: leur danse, surtout celle des nègres, ne ressemblait en rien à celle de l'Opéra. Ce n'était pas, à proprement parler, une danse, c'étaient des bonds et des contorsions auxquels il ne pouvait comparer que les odieuses cachuchas européennes. Fallait-il les retrouver dans ce nouvel hémisphère? L'Amérique, avant d'être née à la civilisation, touchait-elle déjà à la barbarie?

Ce fut pour M. Cyprien Ritouquet un jour bien triste que celui où il fut obligé de s'avouer que les nègres dansaient le cancan.

Un mérite tel que le sien ne pouvait rester ignoré. On ne trouvait pas alors tous les jours à la Nouvelle-Orléans des pensionnaires de l'Académie royale de Paris. Quand on sut la nature de son talent, on s'empressa d'en profiter. Des jeunes filles du voisinage lui demandèrent ses précieuses leçons; comme M. Cyprien avait du temps à lui, et qu'il ne croyait pas déroger à la dignité de son emploi, il ne négligea pas cette occasion favorable de répandre dans la Louisiane les belles manières, le goût de la danse classique, le culte des saines traditions. Lucy fut une de ses écolières. M. Cyprien ne se sentit pas médiocrement flatté de l'honneur qu'on lui faisait. C'était pensait-il, une belle récompense de l'excellence de sa méthode. Jamais, dans son long professorat, il n'avait admiré un pied plus mignon, une taille plus souple; mais, en revanche, quelle impatience, quelle indocilité! Souvent le bon M. Cyprien s'arrêtait tout essoufflé, au milieu de sa démonstration, et pour que son écolière ne lui échappât point trop vite, il tâchait de la captiver par quelques récits, il parlait de sa jeunesse, de son beau temps, des merveilles de Paris, du plus cher de ses élèves, de Paul, qu'il avait vu si espiègle, puis si triste, si malheureux, si abandonné; de Paul, qui lui avait tendu la main, qui le nourrissait, qui était sa providence, qui lui faisait croire à un Dieu miséricordieux, et à un monde où les justes seraient récompensés! Alors Lucy devenait attentive; ses grands yeux noirs perdaient leur expression de malice; une larme tremblait parfois au bord de sa paupière et c'était avec une pieuse déférence qu'elle congédiait le vieillard.

Heureux Paul! M. Cyprien lui payait sa dette au centuple!

Que les joies du premier amour, que les premières aspirations d'une ame qui s'éveille sont énivrantes! l'existence se colore; le monde prend un autre aspect. Une foule de pensées, jusque là inconnues, s'agitent au-dedans de vous-même. Vous rêvez longuement sur un mot, sur un regard. Vous n'êtes plus seul: une image chérie voltige sans cesse à vos côtés. Craintes, espérances, timides hésitations, douces préoccupations de l'avenir; tout cela vous révèle un nouvel ordre de choses: vous végétiez naguère, et maintenant vous vivez!

Quoique Paul n'eût point prononcé le mot d'amour, Lucy se sentait aimée, et, dans le secret de son coeur, elle en était heureuse; mais elle se gardait soigneusement de le laisser paraître. Fière et sauvage, elle s'était révoltée d'abord à l'idée qu'un homme essayât de s'emparer de ses affections; elle s'était promis de le haïr.. Cependant cet homme était Paul de Ronsay, c'est-à-dire, le meilleur et le plus aimable des jeunes gens qu'elle eût encore vus dans le salon de son père. Etait-ce donc là un ennemi? Ne se donnait-il pas à elle tout entier? N'était-elle pas maîtresse de ses joies et de ses chagrins? Ne pouvait-elle pas à son gré l'abattre d'un mot, le relever par un sourire et le transporter dans les cieux? . . Peu à peu Lucy fit taire sa farouche susceptibilité; elle endormit ses craintes et ses pudiques scrupules. Sa curiosité s'éveilla; telle qu'une jeune cavale ombrageuse, elle s'approcha, toute frémissante, de l'objet qui l'avait tant effrayée; elle voulut savoir et vérifier jusqu' où allait l'empire qu'elle exerçait sur Paul . . . Epreuve charmante à faire, mais dangereuse pour celle qui la fait!

La paresseuse Lucy se prit d'une passion singulière pour la danse. Chaque matin M. Cyprien se rendait auprès d'elle pour lui donner leçon. Ce n'était pas qu'elle profitât beaucoup des soins d'un maître si zélé. Aussitôt qu'il arrivait, Lucy se plaignait de la grande chaleur; elle se sentait harassée, souffrante; elle protestait qu'il lui serait impossible de rester debout, et, de sa voix la plus douce, elle priait M. Cyprien de vouloir bien attendre quelques instans, et de s'asseoir jusqu' à ce qu'elle fût un peu remise. M. Cyprien, mortifié d'un pareil début, s'asseyait en posant son violon sur ses genoux. La conversation s'engageait. Lucy était habile à la prolonger. Avec une ruse adorable, elle conduisait le bon homme par maints détours: elle l'égarait dans un labyrinthe de questions, de suggestions, d'interruptions: elle l'amenait, sans qu'il s'en doutât, au but qu'elle avait d'avance fixé, et lorsque M. Cyprien, complètement dérouté, recommençait ses éternelles histoires sur Paul de Ronsay, la petite dissimulée le grondait de se répéter sans cesse. Elle le grondait, mais elle le laissait dire; et voilà comment se passaient les séances.

Cependant, si rusée qu'elle fût, elle ne donnait pas tout-à-fait le change au vieux professeur. M. Cyprien se piquait de connaître les femmes. Il avait eu tant d'écolières! Il avait été initié à tant d'intrigues amoureuses, à tant de petits secrets féminins!

— Sapristi! disait-il à son camarade Jean, un soir qu'ils se promenaient tous deux à l'écart, vous concevez qu'un homme qui a fréquenté les coulisses de l'Opéra, un ancien pensionnaire de l'Académie royale de musique, n'est pas un innocent!

Jean, ne trouvant rien à objecter contre cette assertion, hocha gravement la tête et continua de fumer en silence.

Savez-vous ce que c'est que l'Académie royale de musique? demanda M. Cyprien, en s'arrêtant tout-à-coup: action que Jean imita avec sa déférence habituelle . . . Non! poursuivit M. Cyprien; je vois à votre air que vous n'y avez point mis les pieds . . tant pis pour vous, mon pauvre Jean; car il n'est pas probable que vous trouviez jamais de pareil dans ce pays. La danse des sauvages et des nègres, au milieu desquels nous vivons, vous et moi, vaut leur musique: c'est tout dire . . . Ah! l'Opéra! l'Opéra! . . quelle pompe! quelle magnificence! La belle chose qu'un ballet! l'enivrant spectacle que celui de cinquante danseuses qui bondissent, tournent, pirouettent, s'élèvent, retombent . . . et tout cela en mesure, M. Jean, tout cela en mesure! . . . et les pas de deux! et les gestes cadencés des acteurs! gestes qui expriment si éloquemment la pensée, que la parole n'en dirait pas plus.

— Comment! interrompit maître Jean en retirant la pipe de sa bouche: on ne parle donc pas à l'Opéra?

— On y parle avec les jambes, répondit M. Cyprien, et je vous réponds que l'auditoire . . . c'est-à-dire les spectateurs, ne perdent pas un mot de la conversation.

— Ah! . . . on y parle avec les jambes! répéta Jean en aspirant une bouffée de tabac . . drôle d'entretien!

— Assister à un tel spectacle, continua M. Cyprien avec enthousiasme, contempler le jeu des machines et les changemens à vue, entendre mugir l'orchestre, suivre d'un oeil éperdu un danseur qui, la jambe à hauteur de la tête, tourne, tourne sur lui-même, et, retombant en position, sourit au public d'un air gracieux, comme s'il s'était acquitté de la chose la plus facile du monde . . . voilà ce qui s'appèle vivre et avoir des émotions! . . . Et quand je pense, Monsieur Jean, que moi, Cyprien Ritouquet, j'ai été un des membres de ce temple-là . . . que j'ai figuré dans le corps de ballet, volé sur les nuages . . .

La suite prochainement.

VOYAGES.

Excursion aux Ruines de Babylone.

Suite.

Mais l'ombre de Babylone est restée! Une pareille ville ne fond pas comme un flambeau de cire; la terre qui la porta garde un si haut souvenir dans ses déchiremens, des dômes écroulés, des monticules, des amoncellemens de poteries; ce sont-là ses pâles ossemens! Nous avions passé le Tigre sur un pont de bâteau pour quitter le faubourg de Bagdad par la porte Bab-el-Hillah; nous traversâmes diagonalement du nord au sud le sol de la Mésopotamie. A peu de distance de Bab-el-Hillah, nous passâmes un canal alimenté par l'Euphrate, sur un pont consistant en briques; une heure après nous traversâmes une autre branche de ce canal, puis un village appelé Kiaia-Khan, et un autre village, celui d'Arad-Khan, où nous nous reposâmes dans un caravansérail. A trois heures du matin, nous reprîmes le chemin de Babylone; la terre est sillonnée de canaux presque tous comblés; comme l'homme a piétiné ce sol! Les monticules de terre s'accumulaient; nous franchîmes le grand canal Narh-Maleck, ouvrage de Nabuchodonozor, et nous entrâmes après huit heures de marche, à Khan-Skanderich (le camp d'Alexandre); son caravansérail fut construit par Mohamed-Husscin-Khan, l'émir et déoulet de Feth-Ali-Chah. Le soleil était trop brûlant pour nous permettre de reprendre notre voyage pendant le jour: à six heures du soir nous continuâmes notre route à travers cette immense plaine où Babylone a vécu. Après deux heures de marche, nous arrivâmes au caravansérail de Khan-Gédid, construit sur des ruines.

Le 6 août, à deux-heures du matin, nous nous remîmes en route; une heure après, nous vîmes le village abandonné de Mahouel: près de ce village se trouve encore un canal où passe l'eau de l'Euphrate; enfin nous atteignîmes les ruines de Babylone, dont l'emplacement est désigné à trois heures et un quart de Mahouel. Le soleil n'était pas encore levé; les lueurs de l'aube éclairaient le squelette de la cité célèbre.

Nous visitâmes d'abord la grande ruine, dite Mugélibeh, qui signifie renversée sans dessus-dessous; les Arabes l'appellent Babel. Nous avions devant nous une grande masse, formant un rectangle de 166 mètres de long sur 160 mètres de large et de 40 mètres environs de hauteur; ses quatre faces regardent les quatre points cardinaux. Cet édifice avait été construit en briques crûes de 34 à 35 centimètres carrés, sur 8 à 9 mètres d'épaisseur, posées sur une couche de mortier et un lit de roseaux; l'intervalle d'une couche de roseaux à l'autre est de 13 centimètres. Ce massif avait probablement un revêtement en briques cuites, sur lesquelles se trouvent encore des restes d'inscriptions nombreuses. Il y a là un tel tumulte de briques écroulées, des crevasses si béantes, un chaos de maçonnerie tel qu'il est impossible de deviner la destination de cette exorbitante ruine; on a voulu y reconnaître la forme d'une tour. C'était peut-être un gigantesque observatoire, du haut duquel les Chaldéens, ces inventeurs de l'astronomie, étudiaient la marche des signes célestes; de cette ruine, je me dirigeai vers celle qu'on nomme El Kasr (ou palais); les savans suspendent ici les jardins de Sémiramis. Cette grande masse toute déchiquetée par le temps, s'affaissant, éplorée, sur elle-même, est à 2,100 mètres environ de distance au sud de la précédente, l'Euphrate la baigne presque; elle présente un périmètre irrégulier. On y voit encore des parties de construction indiquant des arrachemens de murs et quelques piliers en briques; la plupart de ces briques sont posées sur une couche de briques, et d'autres sur une couche de mortier de chaux et de cendrées.

La fin au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

Condescendance.

L'Empereur François I. ayant visité pour la première fois le Tyrol, en 1815, il donna audience à tout le monde le jour de son arrivée à Inspruck, depuis le matin jusque fort avant dans la nuit. Epuisé de fatigue cet auguste Empereur quitta la chambre d'audience à dix heures du soir, pour se retirer dans l'intérieur de ses appartemens, et pour y goûter son souper. Cependant on dut encore lasser sa bonté, puisqu'on vint lui annoncer, que trois campagnards étaient assis dans l'antichambre et qu'ils demandaient à parler au monarque. Sans avoir égard à son épuisement l'Empereur se leva pour donner audience à ces trois paysans, en disant: „A la bonne heure, si ces gens-là m'attendent, il faut bien que je me lève."

Hommage à la vérité.

On cite un trait du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III., qui en rappelle un de Joseph II. Un enfant d'une aimable figure qui le prenait pour un officier, le pressait d'acheter des bourses qu'il offrait aux promeneurs dans les jardins de la ménagerie royale de Berlin: „Mon cher lieutenant, disait-il, ma mère les a tricotées; et, si je ne vends pas, nous n'aurons point à souper ce soir. Mon père était militaire comme vous, et il est mort à Leipsick. „Le roi, touché de ces paroles et du ton dont elles étaient prononcées, prend une douzaine de ces bourses, et les paie d'un double Frédéric d'or dont l'éclat éblouit le petit marchand." — Oh! mon lieutenant, dit-il, je ne peux pas vous rendre là-dessus. — C'est pour ta mère, répond le roi, dont tu vas me dire le nom et la demeure. „L'enfant y court transporté de joie; un adjutant le suit de près; et, d'après les renseignemens qu'il se procura, le roi assigna une pension à la veuve, et fit placer son fils au collége royal.

NOTICES SUR LA LITTÉRATURE.

Origine de l'Académie française.

Vers l'an 1620, quelques hommes de lettres, logés en différens endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode, dans une aussi grande ville, que de se chercher fort souvent les uns les autres sans pouvoir se rencontrer, fixèrent un jour de la semaine pour se réunir. Leurs assemblées avaient lieu chez M. Courart, dont la maison était la plus spacieuse et la plus rapprochée du centre de la capitale. On avait résolu de garder le secret; pendant trois ou quatre ans il fut observé. Mais M. Malleville, un des secrétaires, n'ayant pu cacher l'existence de la compagnie à M. Faret, celui-ci obtint la permission d'assister à une séance. Il en instruisit Desmarest et Bois-Robert, tous les deux protégés du cardinal de Richelieu et faisant partie des cinq poètes qui écrivaient pour lui ses pièces de théâtre. Desmarest y vint plusieurs fois, et y lut le premier tome de son Ariane, qu'il composait alors. Bois-Robert voulut également être admis aux conférences; il n'y eut pas moyen de repousser sa demande, car il jouissait de la plus haute faveur auprès de Richelieu. Dans ses entretiens avec le ministre, il lui peignit d'une manière avantageuse la petite société qu'il avait vue et les personnes dont elle était l'ouvrage. Richelieu conçut l'idée d'en former un corps; il leur fit proposer de se réunir sous une autorité publique; et, ayant obtenu leur assentiment, des lettres patentes furent dressées au nom du roi, pendant le mois de janvier 1655. Voilà comment cette illustre compagnie prit naissance.

Les poètes modernes comparés avec les poètes grecs et romains.

Le poète moderne est placé sur un autre terrain que les poètes grecs et romains. Tous les avantages sont pour le poète moderne. Jamais la fiction païenne, quelque riche, vaste et audacieuse qu'elle se montre, n'a pu approcher des merveilles accomplies par le Dieu martyr. Quand elle invente des miracles comme celui des vaisseaux changés en nymphes dans l'Enéide, elle est tout simplement ridicule. Les prodiges du Christ sont à la fois vrais et surnaturels; il font naître l'admiration, et plusieurs témoins ont répandu leur sang, lorsqu'il a fallu en soutenir la vérité. Les anciens ne connaissaient que le poëme héroïque; nous chantons des sujets sacrés. Or, ceux-ci admettent et nécessitent de bien plus nobles caractères, de bien plus beaux mouvemens du coeur. Les choses divines inspirent aussi des idées plus majestueuses que les événemens humains. C'est là surtout que les richesses de la diction se déploient à l'aise et sont en leur lieu. Les figures extraordinaires, les images brillantes, conviennent au monarque éternel, à l'oeuvre immense de ses mains, aux faits sublimes accomplis par son ordre et sous ses auspices. L'Ecriture renferme un plus grand nombre d'actions étonnantes que tous les recueils de métamorphoses païennes.

Au reste, nous ne voulons pas condamner entièrement l'esprit

et le goût des anciens; nous avons d'eux des choses excellentes, dignes d'être louées et admirées. On ne blâme que leur défaut d'invention et leur peu de jugement; on blâme aussi la fureur des savans, qui louent même leurs plus grandes aberrations. Pour avoir fait un beau poëme, Virgile ne mérite pas le titre de divin, ni l'adoration fanatique dont l'honorait Scaliger. Il a ses taches et ses faiblesses. Dire qu'on ne peut atteindre une égale perfection, c'est outrager la nature, qui n'est pas assez folle et assez indigente pour s'être épuisée en faveur d'un siècle et d'une nation.

Ce n'est pas seulement l'étourderie qui plaide la cause des anciens; les mauvais penchans lui prêtent aussi leurs secours. L'envie d'abord. On loue les poëtes décédés par jalousie contre les vivans: leur lointain éclat ne blesse point les yeux comme la gloire actuelle des hommes supérieurs. L'obstination et l'esprit de routine ne leur sont pas moins favorables.

Il n'est pas jusqu' au terme par lequel nous désignons les peuples morts qui ne soit un titre usurpé. C'est nous qu'on devrait appeler les anciens. Et quoique nos prédécesseurs aient le mérite d'avoir défriché les sciences et la terre, ils ne peuvent soutenir la comparaison avec nous. Ces temps d'inexpérience étaient la jeunesse du monde; les nôtres en sont la vieillesse et, pour ainsi dire, l'automne. Nous voyons mûrir les fruits dont ils admiraient les fleurs; nous possédons leurs dépouilles; nous avons profité de leurs essais, de leurs inventions, de leurs fautes. Ce noble héritage s'est accru dans nos mains; nous couronnons l'édifice dont ils élevaient le soubassement.

VARIÉTÉS.

Etat présent des mariages dans le sud de l'Angleterre.

Femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre leurs amans . .	1362.
Maris qui se sont sauvés pour éviter leurs femmes	2361.
Couples séparés volontairement	4110.
Couples vivant en guerre sous le même toit	191023.
Couples se haïssant cordialement, mais masquant leur haine en public sous une feinte politesse	162320.
Couples vivant dans une indifférence marquée	510132.
Couples réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement de leur bonheur	1102.
Couples heureux par comparaison avec bien d'autres plus malheureux	139.
Couples véritablement heureux	9.

SAILLIES.

1. M. le banquier de N. joignait aux manières les plus douces, et les plus flatteuses, une sorte d'esprit que cet extérieur rendait plus piquant; il était fort gros. Un jour, au parterre de l'Opéra, quelqu' un incommodé de sa taille et de son voisinage, dit tout haut: „quand on est fait d'une certaine manière, on ne devrait pas venir ici. „Monsieur," lui répondit le banquier, „il n'est pas donné à tout le monde d'être plat."

2. Une duchesse raillait la maréchale de . . ., dont le mari n'avait point encore été fait duc, de n'avoir point le tabouret chez la reine: „c'est dommage, disait-elle, que cette belle et majestueuse marquise se fatigue à rester debout." Madame, répondit la maréchale, je suis appuyée sur mon bâton.

3. Un médecin ayant été appelé par un malade, celui-ci lui dit qu'il souffrait comme un damné: „quoi! déja, monsieur," reprit le malin Esculape.

4. Un petit-maître fatigant par son excessive fatuité, se plaignit d'un grand mal de tête qui le vexait horriblement; il ajoutait d'un air charmant qu'il avait le mal des beaux-esprits. Une dame lui dit: „vous avez donc la maladie des autres."

5. Un faiseur de critiques périodiques disait dans une compagnie, qu'il distribuait la gloire. „Oui, monsieur, répondit quelqu' un, et si généreusement, que vous n'en gardez pas pour vous."

6. Il y avait à la table d'un gentilhomme de province, un bailli accompagné de son fils. Le fils mal instruit des usages du grand monde, trouvant un ragoût excellent, y trempait son pain. A cette action rustique, le père voulut lui donner, par dessous la table, un coup de pied, pour l'avertir de ne pas continuer; mais par malheur il s'y prit si mal adroitement, qu'au lieu de frapper la jambe de son fils, il attrappa celle du gentilhomme, qui lui dit avec précipitation: „Eh, monsieur le bailli, prenez garde à ce que vous faites, ce n'est pas moi qui sauce."

PENSÉES.

1. On dit souvent qu'il n'est pas prudent de se marier jeune; qu'il faut au moins avoir atteint l'âge de trente ans, et posé solidement les bases de sa fortune. Mais ce qui arrive, lorsqu' on attend si tard, c'est que la prudence mondaine, l'ambition de fortune, désenchantent l'imagination, et qu'au lieu de se marier d'amour, on fait un mariage de convenance.

2. Il y a un proverbe absurde qui dit que les libertins réformés sont les meilleurs maris. Cette fausse notion, introduite par les romanciers, et propagée par des femmes ignorantes ou inconsidérées, a perdu beaucoup de jeunes gens qui auraient fait de bons maris, de bons pères de famille, et qui, croyant qu'il est toujours assez tôt pour se réformer, et qu'il faut jouir de la vie pendant qu'on est jeune, perdent leurs moeurs, leur santé, et deviennent des êtres inutiles au monde.

3. L'art de conserver son bonheur même dans un mariage d'inclination, n'est point un art si commun qu'on le pense. Montrez à votre femme qu'il n'est aucune société que vous préfériez à la sienne. Mettez-la de part dans tous vos plaisirs; et conduisez-vous de manière qu'elle puisse se dire, que si elle n'est pas la plus heureuse des femmes, ce sera uniquement par sa faute.

4. La musique est la melodie des sons inarticulés. La poésie, en tant qu'elle affecte les sens, est la mélodie des sons articulés. Or, comme l'articulation divise les sons que la musique cherche à confondre, il y a quelque opposition entre ces deux choses. Aussi voyons-nous que le chant nuit plus ou moins à la parole. Les consonnes pures ou muettes, qui seules marquent l'articulation d'une manière distincte, y sont adoucies et deviennent liquides ou aspirées.

Au fait, la versification la plus mélodieuse procure peu ou point de plaisir, que l'on puisse dire appartenir purement au sens, ou à l'impression faite immédiatement sur l'organe. La régularité du mètre et la rime sont plutôt destinées à aider la mémoire et à faciliter le débit. En musique l'oreille préfère des combinaisons irrégulières, excepté dans les pièces légères, où la musique n'est le plus souvent qu'un accessoire et suit la coupe du vers.

Remarquons encore que la musique est la même sur quelque instrument qu'on l'exécute; tandis qu'en passant d'un langage à un autre le mètre change de nature. La même forme de vers, qui en français parait grave et pompeuse, est en allemand badine et légère.

5. Appercevoir et sentir le beau et le sublime dans tous les ouvrages de la nature et de l'art, c'est le privilége du goût.

PARIS.

Mastic.

Pour la réparation des objets délicats comme le cristal, la porcelaine, la bijouterie, la marqueterie etc. Ce mastic, tout-à-fait imperméable à l'eau chaude ou froide, résiste à l'effet de la chaleur la plus intense, et est si tenace, qu'une nouvelle fracture aurait plutôt lieu qu'une séparation des objets recollés. — Chez Cresson, au magasin d'objets d'art.

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Papeterie de Luxe.

Magasin de M. Höfelich au Bazar, rue Tuchlauben, à Vienne.

Ce n'était pas assez pour un pays où règne le luxe, d'imaginer les plus ingénieuses combinaisons pour enrichir la typographie, il lui fallait perfectionner aussi les papiers destinés aux manuscrits familiers, aux douces causeries de l'intimité, aux billets mystérieux, à tout ce qui sert à entretenir le sentiment de près ou de loin. La papeterie de luxe a répondu à toutes ces exigences. Depuis que M. Höfelich l'a fondée faubourg Wieden à Vienne, elle a doté nos portefeuilles et nos bureaux de mille séductions qui ont peut-être aussi contribué à répandre le goût d'écrire et naturellement aussi le désir d'être lu. Les écussons, les chiffres couronnés, les guirlandes, les dentelles, tous les embellissemens du boudoir aristocratique brillent tour-à-tour sur ces riches papiers.

Rédacteur J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 116.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Un Duel aux États-Unis.

Suite.

— Volé sur les nuages! interrompit maître Jean, sur les nuages . . . Et pourquoi non? J'en suis descendu un jour dans un char doré . . . Et une autre fois je me suis abîmé aux enfers au milieu des flammes . . . J'avais des aîles de chauve-souris énormes.

— Vous vous êtes abîmé aux enfers avec des aîles de chauve-souris! exclama maître Jean au comble de la surprise.

— Sans doute, sans doute, répondit M. Cyprien, qui s'abandonnait à ses souvenirs. J'étais un des principaux figurans . . . J'ai eu plusieurs fois l'honneur de représenter un fleuve, et l'on m'avait choisi pour faire le dindon dans les Danaïdes . . . J'étais très-intelligent.

— Ah ça, monsieur Cyprien, s'écria Jean, qu'est-ce que vous me racontez-là? Vous avez fait le dindon?

— Si je l'ai fait! J'ai même été couvert d'applaudissemens. Je donnais de grands coups de bec, je remuais la queue, je sautais . . . Cette scène de l'enfer amusait beaucoup le public . . . Mais ce n'était pas là mon rôle le plus difficile . . . Imaginez-vous, Jean, que j'ai été enfermé dans une des pattes du chameau de la Caravane.

— Bon! il a été enfermé dans une patte de chameau, à présent! . . . Est-ce Dieu possible!

— Oui, dans une patte; nous étions quatre, vu que le chameau est un quadrupède . . . Il n'y avait que moi qui marchait en mesure.

Jean ne savait que penser de tout ce que lui débitait son compagnon; il était presque tenté de le croire fou. Pour se donner le temps de réfléchir, il commença à pousser coup sur coup d'énormes bouffées de tabac qui témoignaient du travail de son esprit.

— C'est là que j'ai passé dix années, reprit M. Cyprien . . . C'était le bon temps . . . le temps de la danse noble et du genre classique . . . Aujourd'hui ils ont changé cela, les barbares! Mais à cette époque je donnais des leçons dans tout Paris, et, sans compter mon collége de Henri IV et mes institutions de garçons et de demoiselles, j'avais plusieurs écolières en ville . . . la plupart jeunes et jolies, entendez-vous, monsieur Jean, . . . Oh! j'ai beaucoup vécu! . . . J'étais un scélérat . . . J'en reviens donc à ce que je vous disais en commençant, je connais les femmes. Ce n'est pas moi qu'elles peuvent tromper, et, aussi sûr que la danse est le premier des beaux-arts, Mlle. Lucy Arden aime M. Paul.

Puisqu' un homme aussi perspicace que M. Cyprien affirmait le fait, il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai dans cette assertion; cependant Paul n'était guère plus favorablement traité que pour le passé Accueilli un jour par un sourire bienveillant, par un regard humide, par des paroles presque affectueuses, il éprouvait le lendemain une véritable bourrasque de railleries et de mots piquans; il perdait dans une heure le terrain qu'il avait péniblement gagné pendant un mois. C'est que Lucy était étrange dans ses caprices. Elle s'en faisait une arme pour attaquer, un bouclier pour se défendre, un masque pour cacher ses sentimens. Par là elle déroutait l'observateur. Triste et pensive, elle éclatait tout-à-coup en un rire folâtre; joyeuse, elle baissait sa jolie tête d'un air mélancolique, ses yeux se voilaient, elle tombait dans une profonde rêverie. M. Cyprien protestait à son maître que c'étaient là autant de symptômes d'amour, qu'elle l'aimait, mais qu'elle refusait d'en convenir avec les autres et avec elle-même.

Un matin, Paul, s'armant de courage, demanda à M. Arden un entretien secret; dès les premiers mots que prononça le jeune homme, M. Arden l'interrompit. Il avait engagé sa parole et promis la main de sa fille. Quoique Lucy ignorât encore cette promesse, il ne doutait pas qu'elle ne consentît à la ratifier. Celui à qui elle avait été faite, était arrivé à la Nouvelle-Orléans pour en réclamer l'exécution.

M. Arden n'ajouta rien de plus; il était trop franc pour dire à Paul que, libre de tout engagement; il se serait regardé comme honoré de son alliance. Le fait est qu'il élevait plus haut ses prétentions. Le jeune homme le comprit ainsi, et il n'insista pas. Seulement il se remit au travail avec une ardeur fébrile, soit qu'il y cherchât une distraction, soit qu'en devenant plus riche, il espérait se rapprocher de Lucy Arden.

Lucy n'ignora rien de ce qui s'était passé entre Paul et son père (M. Cyprien n'avait-il pas la confidence de son maître?); mais en apparence, elle demeura impassible. Si elle avait encore eu sa mère, elle serait allée, toute confuse et toute rouge d'une pudeur virginale, se jeter dans ses bras: elle aurait versé dans son coeur le secret de ses veilles, de ses rêveries, de ses larmes: avec son père, elle n'osa point. Un tel aveu coûtait trop à sa fierté.

Cependant M. Arden n'avait point trompé Paul de Ronsay. Le prétendant à la main de Lucy était arrivé. C'était un riche colon dont l'habitation était située dans l'intérieur des terres à cinquante milles de la Nouvelle-Orléans. Il se nommait M. Winder. Immensément riche, habitué à exercer une domination absolue et à voir un peuple d'esclaves soumis à ses moindres caprices, impatient de toute contrainte et de toute contrariété, dur, orgueilleux, ignorant, emporté, M. Winder avait tous les défauts des colons d'origine. Il avait aussi plusieurs de leurs qualités. Il était fastueux et libéral, plein de courage et d'énergie, capable d'une solide amitié et d'une haine vigoureuse; d'ailleurs assez bien fait, grand, mince de taille, basané de visage, endurci aux fatigues de la chasse, et fameux par ses duels dans un pays où les duels sont si fréquens.

M. Winder fut présenté à Lucy. Ce sultan d'un nombreux Sérail, mit dans ses façons avec la fière jeune fille une certaine hauteur négligente. Mais son orgueil se heurta contre un orgueil aussi inflexible que le sien. Il s'aperçut de sa faute, et voulut changer de ton et de style: il ne fut pas plus heureux. Il avait en tête un adversaire qui tirait parti contre lui de ses moindres fautes, qui l'entourait de piéges cachés, qui, sans jamais l'attaquer ouvertement, le tenait sans cesse sur le qui-vive par de sourdes hostilités, qui luttait avec lui de grands airs, semblait s'amuser de son dépit, et ne lui tenait aucun compte de ses soumissions. Ce n'était de la part de Lucy ni une acceptation, ni un refus. C'était une politesse glaciale, un enjouement perfide, un parti arrêté de laisser M. Winder se consumer en efforts superflus, se convaincre de l'inutilité de sa poursuite, et renoncer de lui-même à ses prétentions.

Etonné d'un pareil accueil, M. Winder regarda autour de lui; son or et ses propres observations lui firent découvrir la vérité. Il avait un rival, un rival préféré! Même avant de l'avoir vu, M. Winder lui portait une de ses haines qui veulent du sang. Quand il le vit, il le détesta encore davantage. Toutes les passions qui arment le bras d'un colon étaient soulevées dans son sein, la vanité, l'intérêt, l'amour, M. Winder jura qu'il l'emporterait sur un petit marchand français. Il jura que Lucy Arden lui appartiendrait, Lucy Arden, dont la beauté piquante avait réveillé ses sens blasés, et qu'il ne pouvait plus contempler sans que ses yeux s'allumassent, sans que son corps frémit d'amour et de haine! Il jura . . . quel que fût son serment, M. Winder était homme à le tenir.

Cependant il redoubla d'efforts; il insista vivement auprès de M. Arden sur la prompte réalisation de la promesse qui lui avait été faite. Il s'humilia aux pieds de Lucy, qui, d'un air nonchalant, prétendit ne pas savoir ce qu'on lui voulait, ajoutant qu'elle y songerait plus tard, mais qu'il fallait des mois, des années . . . M. Winder sortit furieux. Il y avait un obstacle qu'il devait écarter; il y avait un homme qui, lui vivant, ne pouvait plus vivre.

A quelques jours de là, M. Winder et Paul se rencontrèrent à un grand dîner que se donnaient entr'eux les principaux négocians de la Nouvelle-Orléans. Au dessert, quand les têtes furent échauffées, et que l'on commença à porter des santés, M. Winder proposa celle de Lucy Arden. Tous les convives applaudirent avec

enthousiasme. Seul, Paul de Ronsay effleura son verre de ses lèvres, et le reposa en silence sur la table.

— M. de Ronsay désapprouve-t-il l'usage de boire aux dames? demanda M. Winder, ou la santé de mademoiselle Lucy Arden le choque-t-elle en particulier?

— Ni l'un ni l'autre, Monsieur, répondit Paul. Chaque nation a ses coutumes; mais, en France, nous ne mêlons pas le nom d'une jeune dame à l'orgie d'un repas de garçons.

— Et nous, Monsieur, nous prononçons partout à haute voix le nom de la femme que nous aimons.

— Et nous, Monsieur, nous attendons pour cela sa permission.

— Sa permission! s'écria M. Winder avec dédain; ces Français n'osent aimer une femme sans son aveu!

— De même, qu'ils n'osent l'épouser malgré elle: ils savent comprendre à demi-mot; et, sans se prévaloir de quelque engagement téméraire, ils se retirent.

— Monsieur de Ronsay, prononça M. Winder en se levant, les Américains comprennent aussi à demi-mot . . . et je vous le prouverai.

Quelques minutes après, les deux rivaux s'entretenaient ensemble à l'écart dans l'embrâsure d'une fenêtre.

Paul de Ronsay et M. Winder échangèrent entr'eux quelques mots à voix basse. Leur contenance était calme, leur visage souriant; à les voir ainsi rapprochés l'un de l'autre et s'isolant de la foule bruyante des convives, on les aurait pris pour deux amis qui conversaient ensemble . . . C'était d'un duel à mort qu'ils parlaient!

— Nous nous entendons, prononça M. Winder au bout de quelques minutes d'entretien; l'un de nous est de trop sur la terre . . . il faut que l'un de nous périsse . . . est-ce là votre opinion?

— Oui, répondit Paul, vous allez au devant de tous mes désirs. Choisissez donc l'arme, le lieu, le temps.

— Le temps, sera demain; le lieu, une île du Mississipi, et quant à l'arme . . . écoutez: vous savez sans doute, comme tous ceux qui arrivent de France, manier l'épée ou le pistolet . . . jouets d'enfant, bons tout au plus pour faire une égratignûre. Ici, Monsieur, on se bat pour se tuer; on se bat en hommes, au fusil ou à la carabine.

— Au fusil, soit! j'y consens.

— Nous chassions tous les deux le même gibier, ajouta M. Winder avec un sourire sinistre . . . que dites-vous de l'idée de continuer cette chasse, mais en nous prenant l'un l'autre pour point de mire?

— Tout ce qui vous plaira! il m'est trop agréable de risquer ma vie contre la vôtre pour chicaner sur les conditions.

— Fort bien . . . je sortirai tout-à-l'heure de ce salon; faites-en autant, et nous réglerons ce qui nous reste à régler.

Les conventions furent bientôt établies. Les deux adversaires devaient être conduits, chacun par ses témoins respectifs, et à une heure déterminée, dans l'île de Saint-Pierre; on les y laisserait seuls jusqu' au lendemain. Ils s'y chercheraient au milieu des ténèbres, et le premier qui apercevrait l'autre ferait feu.

Paul acquiesça aux conditions de ce duel étrange qui était dans les mœurs du pays et rappelait le genre de guerre des sauvages. Il choisit pour l'accompagner Jean et M. Cyprien. Le lendemain à l'heure dite, tandis que Lucy Arden, plongée dans une douce rêverie, cherchait à se familiariser avec la pensée de tout avouer à son père, deux hommes s'enfermaient pour elle en une espèce de champs-clos, seuls sans témoins, afin d'être mieux l'un à l'autre et de ne rien perdre de leur vengeance.

L'enceinte du bois qui couvrait l'île de Saint-Pierre avait environ deux milles de circonférence: Paul et M. Winder y avaient été débarqués aux deux extrémités opposées. C'était l'heure où le soleil disparaît à l'horizon; on sait que, dans ces lattitudes, la nuit succède au jour par une brusque transition, et que l'intervalle du crépuscule y est à peine sensible; aussi les deux adversaires ne furent point plutôt engagés au milieu de ces fourrés touffus, où la mort les attendait à chaque pas, que les ombres de la nuit s'épaissirent autour d'eux. Ils s'étaient d'abord éloignés rapidement du rivage, comme pressés d'en finir. Bientôt leur marche se ralentit. Ils s'arrêtèrent, et à ce moment suprême, chacun d'eux se consulta.

M. Winder était brave, mais d'un courage réfléchi; il affrontait le péril, mais en ne négligeant aucune des chances favorables qu'il pouvait se ménager. Il avait ce génie américain qui poursuit une vengeance comme une affaire, qui calcule avec ses passions, et pèse soigneusement les risques et les profits. Les conditions bizarres de ce duel lui avaient été suggérées par l'amour de l'originalité, et peut-être aussi par quelque arrière-pensée de calcul. Il était grand chasseur. Il savait toute la supériorité que l'homme, par sa patience et son adresse, possède sur les animaux sauvages dont il veut faire sa proie. Combien de fois n'était-il pas resté, pendant des heures entières, accroupi au pied d'un arbre, pour guetter une panthère ou un loup! Eh bien! Paul était ce loup, cette panthère. Il ne s'agissait pas pour M. Winder de risquer, en héros de roman, sa vie contre celle de son rival. Il s'agissait de le tuer afin de n'être pas tué par lui.

Qu'avait-il donc besoin de le chercher? Est-ce que Paul n'avait point accepté avec une ardeur inconsidérée la proposition de se battre à la carabine? Est-ce que, stimulé par son bouillant courage, il supporterait une longue attente? Non, non, M. Winder se disait, avec une joie cruelle, que le jeune homme imprudent viendrait de lui-même au-devant de son coup de fusil . . . qu'en ce moment sans doute il s'aventurait au milieu du bois . . . qu'il était peut-être déjà à portée . . . L'Américain étudia, d'un œil expérimenté, le lieu où le hasard l'avait conduit. C'était une petite clairière formée par des buissons, et où un chêne élevait son dôme de feuilles. En avant de l'arbre, et à une distance de trois pas environ, était une énorme pierre à moitié recouverte par des lichens. Aucun endroit n'était plus propre à une ambuscade. M. Winder résolut de se blottir dans l'enfoncement creusé entre ce rocher et le chêne. Adossé à l'arbre et protégé de ce côté contre toute surprise, défendu par la pierre qui lui servirait à la fois de cachette et de rempart, il pourrait invisible lui-même, distinguer de loin quiconque s'approcherait de son fort, entrevoir ses formes dans l'ombre, à travers les interstices des buissons, entendre le bruit de ses pas sur la mousse, et, choisissant le moment en vrai chasseur, abattre le gibier, avant même que celui-ci eût soupçonné sa présence. M. Winder se proposait, en cela, d'imiter l'heureuse adresse d'un duelliste de ses amis, qui, enfermé avec un autre homme dans une chambre obscure pour se battre au poignard, s'était bien laissé couler à terre, où il s'était tenu silencieux et immobile. Son adversaire, qui le cherchait en tâtonnant, trébucha sur son corps, perdit un instant l'équilibre, et reçut aussitôt le coup mortel.

Le colon pensa qu'un tel exemple, qui s'appliquait parfaitement à sa position actuelle, était une leçon pour lui; il s'enveloppa de son manteau, de manière à ce que ses deux mains restassent libres; il appuya le canon de sa carabine sur le bloc de pierre, et, plongé dans une obscurité complète, se confondant par son immobilité et par la couleur sombre de ses vêtemens avec les objets qui l'environnaient, il attendit . . .

La nuit n'avait ni lune, ni étoiles; cependant une transparence lumineuse était répandue dans l'atmosphère, là où les arbres ne se rapprochaient point de trop près, la masse épaisse des ténèbres se dissipait, et permettait à l'œil d'embrasser un certain espace. L'île entière reposait dans un profond silence, les eaux du Mississipi qui la baignaient, et dont le sourd murmure était amorti par l'éloignement, ressemblaient à ces eaux infernales qui coulaient sans bruit. Au milieu de cette tranquillité universelle, l'oreille saisissait les moindres sons, le sifflement presqu' imperceptible de la brise à travers le feuillage, le bourdonnement d'un insecte sous la mousse, et, parfois, le cri rauque d'un oiseau de mer qui s'empressait de regagner son nid.

C'était une heure solennelle, l'heure où les passions qui fermentent dans le sein des hommes s'appaisent, l'heure où l'ame s'ouvre aux bonnes pensées et se souvient de son créateur! Mais cette religion de la nuit, ce spectacle auguste de la nature endormie, M. Winder n'y songeait pas; des pensées de sang l'occupaient. Avec la patience du tigre qui guette sa proie, il resta de longues heures dans la même attitude, les yeux fixés sur le mur d'ombres d'où il espérait voir sortir son ennemi, l'oreille tendue, la main prête . . . Tous ses sens avaient acquis, par l'attente et l'instinct du danger, une subtilité extraordinaire: quoiqu' il sût commander à ses passions afin de mieux les assouvir, elles n'en étaient pas moins violentes: pour préparer sa vengeance, il n'en était pas moins impitoyable; tandis qu'il gardait ainsi l'immobilité du roc de pierre qui lui servait d'appui, il repassait dans sa pensée tous ses griefs contre Paul de Ronsay, son ambition trompée, sa vanité humiliée, son amour rejeté . . . et ses yeux brillaient comme ceux

d'une bête fauve, et ses mains convulsives pressaient sa carabine, et un frisson d'impatience lui courait par tout le corps.

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

Excursion aux Ruines de Babylone.

Fin.

Que Babylone me pardonne ces détails de maçon! Ce dernier mortier est extraordinairement dur; les Arabes emploient quelquefois la mine pour le faire éclater. Ces briques sont presque toutes couvertes d'inscriptions de plusieurs lignes. Les Arabes traitent sans façon ces augustes ruines, ils les bouleversent sans cesse; grâce à eux elles offrent des excavations sans nombre. Du sein de ces décombres s'élance un arbre que les gens du pays assurent avoir fait partie des jardins suspendus; ce serait tout au plus un rejeton de cette grande famille végétale que Sémiramis avait lancée dans l'air pour prendre le frais, à une foule de pieds au-dessus du sol. Ces nations primitives voulaient de toute manière se rapprocher du firmament. J'ai vu aussi dans cette ruine un lion colossal en granit, avec sa face profondément ridée et son regard éteint par le temps; ce lion veille tristement sur le sépulcre de sa ville. De là je me rendis à Amram-Ebn-Ali, ruine avec la forme d'un trapèze irrégulier et couvert de briques; de son sommet, on voit sur la rive droite de l'Euphrate Bours-Nemrod, c'est-à-dire le palais de Nabuchodonosor. Les Babyloniens avaient des noms d'une longueur prodigieuse. Entre toutes ces ruines le sol disparaît sous un prodigieux amas de briques, de scories, de vases; une ville morte, ce n'est presque qu'un déluge de petites briques, de poteries vernissées! Figurez-vous une plaine immense, couverte de ces sortes de débris, avec des masses de murs fendus de distance en distance: voilà Babylone!

Les rayons du soleil devinrent si insupportables que nous gagnâmes Hillah, où nous nous reposâmes chez un juif, le saraf de la province. P. C.

NOTICES SUR LA LITTÉRATURE.

Sur la lecture des Ouvrages de Boileau.

Pour lire les ouvrages de Boileau avec tout l'avantage possible, il faut savoir très-bien la langue française, j'entends celle d'autrefois, et non pas le jargon de nos jours. Il faut aussi être familiarisé avec le genre de la poésie des Français, et la construction de leurs vers. Il faut avoir égard au caractère de leur langue, qui n'est nullement poétique, mais susceptible de toutes les nuances de l'expression, et des coups de force de la satire. Je regarde Boileau comme un écrivain original: ce qu' il a emprunté, il l'a rendu et tort au-delà. Il prend tour-à-tour le caractère des trois grands satiristes de Rome; il lutte honorablement contre eux pour la première place. Toujours leur égal dans l'expression; souvent supérieur à eux dans le mérite de la composition, il se montre leur digne émule; et les amis de la bonne poésie et des bonnes mœurs ne doivent point souffrir que la ligue fraternelle qui les unit se rompe jamais.

L'Étude de la poésie orientale.

La première étude à faire, c'est celle de la poésie orientale; non pas précisément à cause de son antiquité, de sa noble simplicité et des figures dont elle abonde, mais plutôt, parceque nous, qui n'avons pas de poésie nationale ni de langue mythologique qui nous appartienne, c'est de là que nous devons prendre nos premières impressions. Car ce sont de telles impressions qui seules peuvent éveiller le génie du poète; et quiconque a eu son imagination ainsi trempée, serait bien malheureux si elle venait à se ramollir par l'influence du faux goût, des productions étrangères, ou du vieux fatras des écoles. Ce qu'il y a de mieux à faire, en ce cas, c'est de la régénérer autant qu'il est en lui, par des images et des impressions nouvelles, puisées dans la même source. Et comme celles, que fournit la religion portent à l'ame une atteinte plus forte, qu'il commence par se nourrir de toutes ces maximes, ces hymnes, ces chants, ces grandes pensées qui, sans être par elles-mêmes de la poésie, inspirent à une ame neuve des idées vraiment poétiques et la montent en général au ton de l'harmonie et du sublime. Riche de ce fonds de matériaux qui restent entassés sans ordre dans son esprit, il peut habilement y choisir à mesure qu'il s'y trouve porté par l'occasion ou par son propre desir, et produire, avec le temps, des ouvrages originaux.

Avant tout, chacun doit s'efforcer de sentir les beautés de la poésie sacrée. Plus on parviendra à se rapprocher de la langue originale, mieux on fera, quoique je doute fort qu'il soit possible à personne de bien sentir ailleurs que dans les originaux mêmes, le feu, l'harmonie, les images vives et hardies dont ils sont pleins. La grammaire hébraïque devrait être naturellement un champ abondant en fleurs poétiques, et c'est bien en effet le plus riche; avec cela, elle n'est comme toutes les grammaires des autres langues, qu'un vrai squelette métaphysique. Mais il y a deux autres choses qu'on peut recommander comme d'un grand secours, pour parvenir à se rendre familier l'esprit de la langue, ce qu'il est si précieux d'acquérir. La première, ce sont les Voyages en Orient, parmi lesquels il y en a d'excellens, quoique à parler vrai, le plus grand nombre ne soient que des futilités. La seconde, c'est l'étude des mœurs et usages des peuples voisins de la Judée, et en particulier des Arabes. Car de même que la langue des Arabes est pour ainsi dire, l'hébreu vivant, et que les mœurs de ce peuple sont celles où se déploie d'une manière plus marquée le caractère des nations orientales, de même aussi leur histoire, tant avant Mahomet que depuis, est la plus riche mine que puisse fouiller le génie du poète. La poésie Arabe, le Coran, sont aussi, sous ce point de vue, bien dignes d'être étudiés; toujours comme autant de guides propres à vous faire saisir l'esprit de la poésie orientale, d'après les vestiges d'antiquité que vous y voyez tracés, comme si vous les observiez chez un peuple encore existant.

Charme de la poésie.

Les régions de la poésie sont enrichies de tant de beautés, l'imagination erre avec tant de plaisir dans ses labyrinthes fleuris, que le lecteur, dans son ravissement oublie quelquefois à quelle classe d'êtres il appartient lui-même. Comment, en effet, ne pas perdre de vue la vie journalière et monotone, toute composée de soins et d'intérêts vulgaires, lorsqu'on se trouve transporté dans des contrées d'enchantement qui semblent appartenir à un autre monde! Les héros de la poésie ont des proportions gigantesques; ils dominent le commun des hommes, comme les tours dominent les campagnes; leur bras est irrésistible; leur course est rapide comme les ouragans. Ces fictions nous élèvent et nous entraînent: nous perdons de vue la mesure modeste des proportions de notre nature. Les bergers des poètes gardent, dans les vallées fleuries, des troupeaux dont les toisons sont éclatantes de blancheur. Ils tirent de leur chalumeau les sons les plus séduisans et les plus doux. Ils sont couronnés de roses, et sans cesse occupés d'amour. Les bergères sont belles comme des anges du ciel; elles sont tendres et fidèles, comme la tourterelle des bois. Toutes ces illusions nous plaisent trop, pour que nous soyons difficiles, sur les vraisemblances, et que nous cherchions à les ramener à la mesure du vrai. Mais au milieu de ces illusions, les traits de la nature humaine ont toujours leur prix: ils nous saisissent et nous émeuvent: ce sont des points de repos où nous nous retrouvons avec nous-mêmes.

VARIÉTÉS.

Paysans.

On a pris plaisir à peindre dans de petits contes le gros bon sens des paysans et leur naïveté. Mais ne nous fions pas toujours à leur franchise, qui souvent n'est qu'apparente. C'est aussi cette feinte ingénuité qui donne un certain sel à leurs réparties malignement naïves.

Un villageois fut trouver son procureur, et lui dit: je voudrais bien m'acquitter de ce que je vous dois, mais je n'ai point d'argent. Le procureur lui dit qu'il était bien pauvre, s'il n'avait rien. Le villageois lui répondit: si vous voulez prendre un lièvre, je vous le donnerai. — Oui-da, je le prendrai; dit le procureur. Le paysan lui repartit; vous feriez donc plus que mon chien, qui chassa hier toute la journée, et qui ne put jamais en prendre un seul.

On montrait à un paysan tout ce qu'un maréchal de France avait pris, les villes, les pays, tout cela était sur un tableau. Morgué, tout ce qu'il a pris n'est pas là dit le paysan, car je n'y vois pas mon pré.

On tâchait d'expliquer à un Paysan suisse qui se croyait le plus riche des hommes, ce que c'était qu'un roi. Lorsque l'on pensait qu'il avait bien compris l'explication, il demanda d'un air fier, si un roi pourrait bien avoir cent vaches à la montagne? Ce trait peut servir à prouver qu'en toutes choses, nos connaissances sont pour nous la mesure des possibles.

Deux soldats, le sabre à la main, se battaient à outrance dans une place; un paysan passe par là, et le coeur ému de compassion s'efforce de les séparer; mais le pauvre diable pour toute récompense de son zèle, reçoit à la tête, un coup de sabre qui le jette à la renverse. On appelle un chirurgien qui veut voir si la cervelle est atteinte. Ah tout beau, dit le paysan, je n'en avais point lorsque je me fourrai dans cette querelle.

Un paysan qui plaidait, alla voir son avocat, qui lui dit: Mon ami, tu perdras ton procès la loi décide formellement contre toi. Il lui montra en même temps avec le doigt dans son corps de droit, la loi en question. Le paysan lui dit alors: Monsieur, ne laissez pas de plaider, que sait-on? les juges se tromperont peut-être.

Dans ce temps-là une affaire appela l'avocat hors de son cabinet; il y laissa le paysan, qui profita de cette absence pour déchirer le feuillet où il avait remarqué qu'on lui avait désigné la loi dont il s'agissait,

Il mit ce feuillet dans sa poche, et s'échappa secrètement, comme un homme qui aurait fait un mauvais coup.

L'avocat plaida avec beaucoup de vivacité, il éblouit les juges, il gagna sa cause. Le paysan au sortir de l'audience, l'aborde: Mon ami lui dit l'avocat, tu as gagné ton procès contre mon sentiment: Oh! monsieur, lui dit le paysan, je ne pouvais pas perdre, parce que j'avais bien caché la loi qui me condamnait: tenez, la voilà, continua-t-il, en lui montrant le feuillet qu'il tira de sa poche.

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Janvier.

Tout le monde est d'accord qu'il est peu de mois plus favorables à la bonne chère, que celui de Janvier, qui, commence toujours l'année gourmande. Sans parler de la fête des Rois, qui est également celle des pâtissiers et l'occasion d'un grand nombre d'indigestions, le temps des étrennes est constamment celui des rassemblemens nutritifs. Cette époque de l'année, regardée comme celle de l'extinction des haines, du rapprochement des familles, des visites de devoir, etc., est un véritable temps d'amnistie et de jubilation; or presque tous ces nombreux rapprochemens sont signalés par de grands repas. Il est prouvé qu'on ne se reconcilie bien qu' à table et que les nuages de l'indifférence et de la brouillerie ne sont jamais entièrement dissipés que par le soleil de la bonne-chère. D'ailleurs le Jour de l'an est l'époque des étrennes, et presque toutes celles qui se donnent en argent se transforment ensuite en comestibles. Les comestibles eux-mêmes sont les étrennes les plus agréables que l'on puisse offrir. Ils se donnent et se reçoivent sans conséquence.

Mais se ne sont point seulement ces mets solides qui sont la matière de la libéralité dans ce mois, on sait que c'est celui de la circulation des bonbons et des sucreries de toutes les espèces. L'industrie des confiseurs s'étudie chaque année à varier les inventions de leurs surprises et de leurs ingénieux colifichets. Le sucre prend, sous leurs mains adroites, mille formes diverses, pour séduire les gens et flatter le goût; et ces marchands se sont classés, par leur industrie, au nombre des artistes. Ce ne sont pas ceux dont on visite, le moins souvent les ateliers. Les dragées, dont il n'était question autrefois que pour les baptêmes, se mangent aujourd' hui pendant toute l'année; et, au grand contentement des enfans et des dames, les poches des hommes de bonne compagnie, ont été métamorphosées en bonbonnières.

Si le mois de Janvier est l'un des plus favorables à la bonne-chère; ce n'est pas seulement, parce qu'il est celui des étrennes, de l'Epiphanie et du commencement du Carnaval, mais parce qu'il partage, avec l'automne, l'avantage de rassembler les productions nutritives les plus faites pour exciter et pour satisfaire notre gourmande sensualité. C'est dans ce mois que l'on voit arriver en foule, à Vienne, ces énormes boeufs de la Hongrie et de la Gallicie, chargés d'une graisse succulente, et dont les flancs recèlent ces aloyaux exquis, le premier fondement d'un bon repas, et dont l'appétit se lasse beaucoup moins que des mets les plus recherchés.

Le boeuf ne se borne point à nous offrir l'aloyau et le bouilli, il est d'une ressource inépuisable pour varier les entrées, et même les hors-d'oeuvres d'une table bien servie.

Notre dessein n'est point d'entrer ici dans tous les avantages qu'on peut retirer du boeuf; cet animal est une mine inépuisable entre les mains d'un artiste habile, c'est vraiment le Roi de la cuisine. Sans lui point de potage, point de jus; son absence seule suffirait pour affamer et attrister toute une ville. Heureux Viennois! félicitez-vous; car, s'il faut en croire les voyageurs les plus gourmands, vous mangez dans vos murs le boeuf le plus délectable de l'univers; et nous avons peine à croire que celui de Rome, tant vanté par certains gourmets, lui puisse être comparé: quant à celui d'Angleterre, il est beaucoup trop gras pour être véritablement succulent, il enfle plus qu'il ne nourrit. La Hongrie et la Gallicie fournissent les meilleurs boeufs de l'Autriche, mais dans le lieu de leur naissance, ils ne sont pas comparables, à ce qu'ils deviennent à Vienne. Semblables à ces jeunes gens stupides, dont l'esprit ne se forme et ne se développe qu'en voyageant, ces succulentes bêtes ont besoin d'arriver dans la capitale pour acquérir le complément de leur mérite. Dans ce long trajet, leur graisse se fond, s'identifie avec leur chair, et lui donne un degré de bonté qu'elle n'aurait jamais acquis dans sa patrie. Ce n'est donc pas pour eux qu'un poète a dit:

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

MAXIMES.

1. L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité.
2. Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur les chemins de l'amitié.
3. Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre, leur temps, leur santé et leur argent.
4. Le moyen de ne point s'ennuyer avec les autres, c'est de leur parler d'eux-mêmes, en même temps que c'est le meilleur parti pour qu'ils ne s'ennuient pas avec vous.
5. Il ne faut solliciter les personnes en place que lorsque l'on est sûr d'obtenir.

MUSIQUE.

Troisième Concert de H. Vieuxtemps.

Dimanche le 8 Janvier 1843 à midi dans la salle de Redoute I. R.

On y exécutera les pièces suivantes:

1. Ouverture de la flûte magique de Mozart.
2. Concert de violon de Beethoven, exécuté par le concertant.
3. Air de l'opéra: Gemma de Vergy, de Donizetti, chanté par Mademoiselle Renther de Carlsruhe.
4. Rondeau, composé et exécuté par le concertant.
5. Etude de Piano, exécuté par M. Théodore Kullak.
6. Les Arpèges, Caprice composé et exécuté par le concertant.

Stalles du parterre 2 f. — Stalles de la Galerie 3 f. — Billets d'entrée au parterre 1 f. — Billets d'entrée pour la galerie 1 fl. 30 kr.

Le magasin de musique d'Artaria et Compagnie se charge du débit des billets. Le jour du concert on reçoit les billets à la Caisse.

Rédacteur J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Un Duel aux États-Unis.

Fin.

Plusieurs fois il crut distinguer un mouvement dans les broussailles, et un bruit de pas sur la terre. Il lui sembla aussi qu'une forme humaine se dessinait vaguement dans les ténèbres et se glissait avec précaution d'arbre en arbre . . . Si c'était Paul! . . . Dans ces momens-là l'anxiété qui dévorait M. Winder devenait une sorte de fièvre: tout son sang battait dans ses artères; mais il fallait se patienter encore, s'assurer du fait, ne rien risquer . . . Il ne devait tirer qu' à coup sûr, sous peine de trahir le secret de son ambuscade, et de perdre le fruit de sa longue attente . , . Oh! si cette forme indécise prenait des proportions plus arrêtées . . . si elle s'approchait davantage! . . . si ce bruit de pas devenait plus distinct! . . . si ces liannes, si ces buissons s'écartaient, et que devant lui, dans la clairière, Paul de Ronsay! . . . M. Winder s'interrompait brusquement au milieu de ces réflexions pour prêter de nouveau l'oreille, et s'abuser des mêmes images. A vingt reprises différentes il fut sur le point de se mettre en quête de son ennemi, de tâcher de pénétrer jusqu'à lui à l'improviste; et toujours un espoir renaissant le retint à sa place.

La moitié de la nuit s'écoula de la sorte.

Où était devenu Paul de Ronsay? S'il avait accepté ce duel, dont les conditions lui étaient tellement désavantageuses, c'était par désespoir. Se battre avec M. Winder, avec l'homme qui lui enlevait Lucy Arden; Paul n'osait pas se promettre une pareille joie, et pour rien au monde il n'aurait négligé l'occasion qui lui était offerte. Il tuerait son rival, ou il serait tué lui-même; c'était une chance à tenter; peu lui importait sa vie s'il ne pouvait pas la consacrer à celle qu'il aimait! Vainqueur il délivrerait Lucy des poursuites odieuses du colon. Vaincu, il ne serait pas témoin d'un mariage abhorré, et peut-être que la jeune fille repoussait loin d'elle une main teinte du sang d'un malheureux. Oui, elle pleurerait sur lui, elle le plaindrait de ne l'avoir pas aimé . . . Et Paul souriait à l'idée d' exciter cette douce compassion, dont pourtant il ne profiterait pas.

Ce fut donc d'un coeur résolu qu'il s'enfonça dans l'épaisseur du bois. Il ne s'aveugla point sur le danger qu'il allait braver; il savait qu'il avait affaire à un homme, plus adroit, plus expérimenté que lui. Mais cet homme après tout, n'avait; comme lui, qu'une vie à risquer; et, quelle que fût la sûreté de son coup-d'oeil, l'issue de leur rencontre dépendrait de Dieu. Animé de ces sentimens, soutenu par une valeur naturelle également éloignée de la témérité et de la faiblesse, il commença à parcourir le petit bois qui couvrait l'île. Si, dès ses premiers pas, la Providence l'eût conduit vers la clairière où M. Winder était placé en ambuscade, il fût bientôt tombé victime de sa généreuse imprudence. Mais le bois était extrêmement touffu; des liannes rampantes s'entremêlaient aux arbustes, s'attachaient aux grands arbres, et formaient des fourrés presque impénétrables. La nuit ajoutait ses ténèbres à tous ces embarras. Bientôt Paul s'écarta de la direction dans laquelle il espérait trouver son adversaire, et, complètement désorienté, il erra à l'aventure.

Cependant, comme il n'entendait aucun bruit, il ne tarda pas à soupçonner le piége qui lui était tendu, et dès-lors il employa tout ce qu'il avait de prudence et de circonspection. Il ne se porta point derrière un arbre pour assassiner son ennemi au passage; il continua de le chercher, mais lentement, en étouffant le bruit de sa marche, en retenant son souffle, l'oeil et l'oreille aux aguets, la carabine appuyée à l'épaule . . . il s'approcha ainsi plusieurs fois de l'endroit qu'avait choisi M. Winder: il se trouva même souvent à portée de son arme: les ombres qui l'environnaient, les broussailles épaisses au milieu desquelles il se glissait le sauvèrent seules de la mort.

A la fin, lassé d'une poursuite inutile, honteux de chercher un adversaire qui se cachait et semblait vouloir changer ce duel en guet-à-pens, Paul s'avança jusqu'à la lisière du bois, sur le bord du Mississipi. Il s'assit sur une pierre, déterminé à attendre le jour, et à combattre M. Winder à la face du soleil. Peu à peu il tomba dans une profonde rêverie. Le silence de la nuit, la fraîcheur pénétrante qui s'élevait du sein du fleuve, calmèrent l'agitation de ses pensées. Il se prit à songer aux jours écoulés de sa jeunesse, aux parens adorés qu'il avait perdus, à son amour dédaigné par celle qui l'avait allumé dans son sein . . . de temps en temps il levait la tête et jetait un vague regard sur le bois qui conservait toujours sa tranquillité menaçante.

Il venait de faire une de ces inspections rapides, lorsque, se détournant vers le fleuve, il crut entrevoir au milieu du courant un point noir qui se mouvait. Etait-ce une barque? était-ce quelqu' un de ces arbres gigantesques que le Mississipi déracine et roule dans son sein jusqu' à la mer? . . . Une teinte rosée commençait à rougir légèrement l'horizon du côté de l'orient; les vapeurs de la nuit devenaient plus transparentes; l'espace s'agrandissait, et l'oeil pouvait déjà s'en emparer. Paul ne demeura pas long-temps dans le doute: c'était une barque qui se dirigeait vers l'île et qui s'approchait rapidement; une barque! qui contenait-elle? Etonné de cette circonstance singulière, le jeune homme se leva, et marcha au-devant de ceux que le hasard ou un dessein prémédité amenait si mal à propos. Au moment où il tournait une pointe de terre qui le séparait de l'endroit où ils semblent vouloir débarquer, il les voit accourir à lui: il reconnaît Jean, M. Cyprien . . . une femme est avec eux, et cette femme c'est Lucy Arden.

Lucy Arden à cette heure dans ce lieu! elle-même; mais non plus fière et impérieuse, ou dissimulant sous un sourire la faiblesse de son coeur. Toute sa contenance indiquait le désordre extrême de ses idées et de ses sentimens. Sans avoir la force d'articuler un seul mot, elle se laissa tomber dans les bras que Paul, ivre de bonheur, lui tendait.

—Vous! c'est vous! murmura-t-elle enfin d'une voix étouffée en levant sur le jeune homme un regard noyé de larmes . . . O mon Dieu! Je te rends grâces . . .

— Lucy . . . mademoiselle . . . balbutia Paul; est-ce un rêve? Comment se fait-il? . . . Vous que je n'espérais plus revoir . . .

— Sauvé! criait M. Cyprien, en dessinant un entrechat: tentative qui faillit le faire choir. Sauvé! l'Américain a été battu par le Français.

— Jean ne disait rien: mais il avait saisi la main de son maître, et il la baisait.

— Silence, M. Cyprien! répondit Paul, M Winder vit encore: il est là, il peut vous voir et vous entendre.

— Il est là! exclama le vieux professeur en se reculant . . .

— Il est là! répéta Lucy, dont les joues s'étaient colorées et qui redevint toute pâle.

— Il est là! se dit Jean à lui-même: et saisissant la carabine que Paul avait laissé échapper de ses mains, il s'avança sur la lisière du bois pour faire sentinelle.

— Oui: caché derrière quelque buisson, il m'attend. Je l'ai cherché pendant deux heures, et maintenant je l'attends à mon tour . . . Lucy, mon adorée Lucy, éloignez-vous: il faut que ce combat ait lieu . . . Si je succombe, je mourrai heureux et en vous bénissant.

— Il n'aura pas lieu, s'écria la jeune fille en s'armant de toute sa résolution; Paul, il n'est plus temps de rien dissimuler; en apprenant le péril auquel vous étiez exposé, je n'ai plus rien écouté. Ce que je cachais avec tant de soin, vous le savez maintenant . . . Mon père le saura aujourd'hui. Les obstacles qu'il opposait à vos voeux n'existeront plus . . . Mais vous ne vous battrez pas . . . Oh! dites-moi que vous ne vous battrez pas, que je ne risquerai pas de vous perdre après vous avoir retrouvé.

Paul secoua tristement la tête.

— Cela est impossible, répondit-il. Je serais déshonoré . . . Mais, Lucy, laissez-moi vous contempler, laissez-moi lire dans vos regards cet aveu que j'ai sollicité avec tant d'ardeur . . . Que n'ai-je

des paroles pour vous exprimer l'excès du bonheur qui m'inonde? Faut-il que la nécessité m'oblige à me séparer de vous!

— Je ne vous quitte pas, répliqua la jeune fille en s'attachant à lui. Que M. Winder vienne vous chercher ici . . . Qu'il sache . . .

— Cachez-vous! cria Jean avec une énergie extraordinaire.

Au même instant deux détonations retentirent. Lucy, atteinte d'une balle à l'épaule, s'affaissa sur le sable, et Paul demeura debout, image de la consternation et du désespoir.

M. Cyprien s'était précipitamment sauvé dans la barque.

Le meurtrier n'était autre que M. Winder. Lui aussi avait aperçu la barque. Stimulé par l'impatience, il avait enfin quitté sa retraite et rampé jusqu'au lieu où les deux amans se tenaient embrassés. Il les avait vus, et à l' instant même il avait dirigé sur eux sa carabine. Mais un oeil vigilant était ouvert, sur lui, et au moment où Lucy tombait sur le sable, M. Winder, la poitrine traversée faisait un bond prodigieux et expirait en mordant la terre. La main de Jean avait été plus sûre que la sienne.

La blessure de Lucy n'etait point mortelle. La jeune fille guérit, grâce, aux soins affectueux qui lui furent prodigués, grâce surtout à certaine promesse que M. Arden s'empressa de lui faire, et qui se réalisa au bout de quelques mois.

Un voile épais couvrit les diverses circonstances de ce duel. Jean ne divilgua jamais la part active qu'il y avait prise. Quant à M. Cyprien, il avouait que dans l'excès de la peur, il n'avait rien vu de ce qui s'était passé. Mais tant qu'il vécut il ne cessa de s'applaudir d'avoir prévenu Mlle Lucy Arden du péril où Paul de Ronsay était engagé. F. C.

VOYAGES.

Un Exemple de l'hospitalité Mexicaine.

Cayol, jeune statuaire français d'un talent remarquable et d'un grand courage nous raconte en ces termes une singulière aventure qui lui est arrivée au Mexique:

Ils étaient cinq à six voyageurs dans la campagne, à une assez grande distance de Mexico, harrassés de fatigue sur leurs mulets, brûlés par le soleil, harcelés par les moustiques et les maringoins, qui depuis trois jours et trois nuits se désaltéraient dans leur sang. La toilette de voyage de ceux qui composaient cette petite caravane était des plus étranges. Pour ne tenter que le moins possible la cupidité des descendans dégénérés de Guatimozin et de Montézuma ils avaient pris la livrée des plus pauvres Espagnols de la Véra-Cruz, les jacquettes de toile écrue dont la coupe rappelait vaguement le souvenir de la veste étincelante des Andalous, la ceinture du majo et les alpargatas dans lesquels Cayol avait eu la précaution de cacher un assez bon nombre de pièces d'or, fruit de ses travaux de statuaire, récompense du talent qu'il avait mis à reproduire, avec son argile, les visages animés des brunes Mexicaines. Pour mieux compléter l'illusion et donner le change aux bandits, c'est-à-dire, à tous les passans il paraît même que nos voyageurs avaient négligé, à dessein, certaines conditions du bien-être, au sujet desquelles il est inutile de donner de trop claires explications, mais qui devaient toutefois leur donner un point de ressemblance de plus avec le menu frétin de l'ancienne colonie espagnole qui ne se pique guère, comme on sait, de propreté ni d'élégance.

Plusieurs nuits passées à dormir sous les arbres ou au bord des fleuves, enveloppés dans des peaux de buffle, devaient les faire soupirer vivement après un asile quelconque, après la plus mince possada, lorsque tout-à-coup ils aperçurent au loin une assez vaste habitation construite d'une façon toute primitive, vers laquelle ils se dirigèrent en grande hâte.

Sitôt arrivés, ils n'eurent rien de plus pressé que de s'étendre pour dormir chacun de son côté, qui sur des bancs, qui sur le sol, sans se donner le temps d'observer ce qui se passait autour d'eux, spectacle pourtant des plus curieux, car il y avait dans cette enceinte séjour d'une tribu, tout entière, un immense pêle-mêle d'animaux domestiques de toutes sortes, buffles, cochons, chèvres, volailles, au milieu desquels se montraient ça et là des groupes d'homme, de femmes et d'enfans.

Cayol lui, eut la singulière idée de se coucher sur une table massive, construite en bois dépouillée du reste de tout ornement, qui se trouvait dans un coin de cet étrange caravanserail américain.

Mal en prit au malheureux artiste d'avoir mis cette fantaisie à exécution, car sitôt qu'il fut dans la délicieuse position horizontale, et avant même d'avoir fermé les yeux pour rappeler le sommeil bienfaisant et le doux cortége des rêves d'amour et de patrie, un cri rauque et sauvage parti du fond de la cabane, lui fit tourner la tête. Alors il vit s'avancer une sorte de fantôme, étendant vers lui ses deux bras décharnés, chez lequel la vie aurait semblé près de s'éteindre, si la colère et le fanatisme n'eussent illuminé ses yeux d'une lueur sinistre. C'était le patriarche de la tribu. Ce personnage qui, quoique arrivé à une extrême vieillesse, il était plus que centenaire, n'avait rien de la majesté dont Cooper a empreint la physionomie du vieux chef des tribus de la Tortue dans le dernier des Mohicans. Il était tout simplement hideux à voir; en entendant les anathèmes qu'il proférait d'une voix écrasée quoique animée par la fureur, tout le personnel de la peuplade accourut autour de l'artiste qui se demandait quelle pouvait être la cause de ce tumulte et des menaces horribles dont il était l'objet.

Il ne tarda pas d'être fixé sur ce point.

Ces Indiens étaient encore, à ce qu'il paraît, des adorateurs du soleil; la table sur laquelle il s'était innocemment couché, représentait l'autel et le temple tout à la fois, il s'agissait déjà de le punir de la profanation involontaire qu'il avait commise.

Après quelques minutes passées à déplorer un si grand malheur et à exprimer toute l'horreur que leur inspirait un si énorme crime, celui de s'être servi de l'autel de Dieu qui éclaire le monde, comme d'un lit de camp, les Mexicains s'élancent sur le jeune sculpteur lui passent une corde au cou et le traînent hors de leur demeure, pour le pendre à un arbre. En vain ses compagnons de voyage prient, raisonnent, menacent ces barbares de la vengeance de la France, ceux-ci ne veulent rien entendre; il faut, s'écrient-ils, que justice soit faite et que l'impie reçoive son châtiment. En effet, on arrive à l'endroit consacré et l'on attache le sculpteur à un arbre.

Alors commença une scène des plus burlesquement affreuses qu'on puisse imaginer. De la fureur d'avoir vu leur divinité outragée, les Mexicains passèrent subitement à la joie de la venger d'une façon cruelle. Les danses les plus folles et les plus lubriques furent exécutées autour du patient qui, dans une situation aussi critique, ne pouvait s'empêcher de contempler curieusement les poses inouïes que ses bourreaux, dans leur allégresse sanguinaire, affectaient en sa présence. C'étaient des rondes exécutées non pas sur les pieds, mais sur le séant, des hommes aux genoux et au sein desquels étaient comme collées des coques de fruits séchées, et qui produisaient dans leurs bonds prodigieux un bruit assez semblable à celui des vives castagnettes de l'Espagne, des femmes avec leurs enfans suspendus à leurs épaules, qui se livraient à des cachuchas ardentes et de violentes contorsions. Un vieillard, le musicien de la bande, armé d'une tige de bois traversant une conja desséchée, sur laquelle était tendue une corde à boyau, tirait, a l'aide d'un archet, des sons aigres de ce singulier instrument, et composait à lui seul l'orchestre de se bal frénétique, auprès duquel le cancan de nos débardeurs en France paraîtrait plus pâle et plus collet monté que le menuet le plus solennel. Tels étaient les tableaux vertigineux qui passaient et repassaient devant les yeux du pauvre artiste, et qui auraient naturellement donné à toute autre ame moins fortement trempée que la sienne un avant-goût des ébats de l'enfer.

Un miracle seul pouvait sauver Cayol, qui, s'il eût connu assez la langue de ces sauvages héliomanes, auraient bravement entonné son chant de mort. Ce miracle eut lieu. Un habitant de Mexico, qui avait pris le sculpteur en amitié, ne put supporter l'idée de le voir mourir misérablement de la main de ces monstres; il leur parla avec tant de résolution et d'énergie; il leur peignit avec des couleurs si terribles les représailles qui seraient bientôt exercées contre les auteurs d'un si odieux assassinat, que ceux-ci, quoique à regret, s'effrayèrent et consentirent enfin à faire grâce de la vie à leur victime, mais ils ne voulurent jamais consentir à laisser partir le jeune homme sain et sauf, et ils lui administrèrent immédiatement une cruelle bastonnade sous la plante des pieds. Supplice horrible qu'on aurait pu croire n'être employé que dans l'Orient, mais que, par expérience, Cayol sait très-bien être aussi en usage dans le Nouveau-Monde.

L'artiste en proie à une fièvre brûlante, fut attaché par ses compagnons sur le dos d'une mule, les pieds enveloppés de la peau

d'un mouton écorché fraîchement. Arrivé à la Vera-Cruz, il ne songea pas même à réclamer auprès du consul, et sitôt remis de ses souffrances, il céda de nouveau à son humeur vagabonde et reprit sa course à travers les immenses contrées du continent américain.

NOUVELLES A LA MAIN.

Audace.

Un aéronaute nommé Hobart fit une ascension, en compagnie d'une jeune dame, dans un ballon, à Saint-Louis du Missouri. L'aérostat était à deux milles de hauteur, quand ses hôtes voulurent redescendre à terre; mais il se trouva que la corde de la soupape était tournée autour du collet du ballon qu'elle étranglait et exposait au plus grand péril. Dans cette occurrence, M. Hobart grimpa audacieusement le long des cordes jusqu'aux cerceaux du ballon et désengagea la corde de la soupape, ce qui lui permit de manoeuvrer et de regagner la terre sans encombre.

François premier en Voyage.

Le Lion et le Majordome.

Le voyage du roi de France ne ressemblait guère à celui d'un prisonnier. Partout sur son passage on donnait des fêtes dans lesquelles les seigneurs espagnols se plaisaient à faire parade de leurs richesses et de leur généreuse prodigalité. Arrivait-il dans un noble manoir? il était obligé de s'asseoir à un splendide festin, à la suite duquel venait le bal, où, par esprit de courtoisie, le prince ne refusait jamais de figurer. Une fois, il invita à danser les deux filles d'un vieux seigneur, remarquables par leur beauté. Mais dans l'excès d'un aveugle patriotisme, les fières Espagnoles, pour toute réponse, lui tournèrent le dos subitement. Le père loin d'approuver cette insulte faite à son royal hôte, devint furieux, et les saisissant par les cheveux, il les traîna violemment hors du lieu de la fête.

Celui qui étala le plus de magnificence dans cette réception, assure que le roi de France en fut visiblement ébloui. Par une ruse d'amour-propre, qui paraissait très-noble dans ce tems, et qui maintenant nous semble assez risible, Don Diégo prétextant une grave indisposition, reçut le roi de France, sur le perron d'honneur de son château, assis dans un fauteuil, pendant que François premier était debout.

Don Diego possédait une ménagerie, c'était le luxe des seigneurs les plus puissans de ce tems-là. Pendant le festin donné à François premier, un lion terrible brisa sa cage. La terreur fut générale, chacun se voyait déjà la proie de l'animal furieux, lorsque le majordome du château descendit dans les cuisines où tous les valets étaient barricadés, prit d'une main un tison ardent, de l'autre son épée, et ainsi armé s'élança au-devant du lion. L'animal, effrayé par la vue des flammes, recula, et le majordome le poursuivit ainsi jusqu'à sa cage où il l'enferma avec autant de calme que s'il ne se fût agi que d'un chien gourmand pris en flagrant délit.

Cette action de courage fut très-certainement ce que l'illustre prisonnier admira le plus chez Don Diego. Du reste, il fut tellement satisfait de son séjour, qu'il dit au vieux seigneur: „Duc de l'Infantado, un serviteur tel que vous doit donner une bien haute idée de son maître."

Une Invitation.

Elle est jeune et jolie; de ces femmes que les autres appellent minaudières parce qu'elles sont piquantes, que les hommes trouvent adorables parce qu'elles sont coquettes. Les plaisirs, la toilette, les intrigues de salons, voilà ses occupations, son bonheur, sa vie.

Et l'amour, donc? dira quelque jeune fille aux mélancoliques pensers. Ah! oui, l'amour qui pour l'un est la félicité, et pour l'autre la mort! il est loin du coeur d'Ernestine. L'amour pour elle n'est qu'un élément secondaire de l'existence. Attirer les regards, séduire par des dehors attrayans, voilà qui flatte son orgueil; et combien il doit être satisfait, car ses charmes causent l'admiration! Mais apaiser les maux qu'elle fait naître . . . les convenances le défendent, et comme aucun autre sentiment ne l'agite, elle ne fait que des malheureux.

Cependant, parmi les nombreuses victimes d'Ernestine, il en est une dont toutes les autres envient le sort.

Attentif auprès d'elle, tout entier à ses moindres désirs, Alfred cherche à l'arracher au tourbillon du monde, à la rendre à une partie d'elle-même, pour obtenir un peu de ce tems qu'elle dissipe aux plaisirs, pour l'entourer de son amour comme il cherche à l'entourer de ses soins: et vainement il en appelle à son coeur.

Enfin, à force de patience et de supplications, il a obtenu la promesse d'une de ces courtes soirées qu'il appelle ses heures de bonheur, parce qu'il les passe auprès d'elle . . . . Comblant tous ses voeux, elle a fait le sacrifice de plaisirs qui l'attendaient . . . et c'est beaucoup pour elle! Mais pendant qu'elle est là, couchée sur son sopha, pensant à la dernière toilette de la comtesse de B***, au dépit de M. de G***, un billet lui est remis . . . C'est encore une invitation; un bal chez la duchesse de V*** réclame sa présence. Cependant Alfred compte sur sa promesse . . . Pour lui, elle a renoncé à d'autres fêtes . . . parce qu'elles offraient peu d'attraits; mais, cette fois, l'assemblée sera nombreuse, les toilettes éblouissantes . . . on en parlera, et elle y manquerait? Non, elle ira.

Et quand Alfred, palpitant d'espérance, accourra vers celle qu'il adore, il saura qu'il n'est point aimé; puis alors, triste et malheureux, s'il veut admirer Ernestine, il faudra qu'il aille la chercher au milieu de ce monde qui toujours la sépare de lui.

ARCHITECTURE.

Sur l'architecture des anciens.

Les anciens n'ont jamais pensé à la moitié des finesses qu'on leur attribue; le hasard est le seul auteur d'une foule de beautés qu'on prête à leurs oeuvres. Le caprice ou la négligence de l'architecte a été cause de certaines modifications peu importantes; les critiques prévenus y ont cherché du mystère; ils ont ensuite fait partager au monde l'ivresse de leurs illusions.

Pourqui les Grecs auraient-ils eu, dans l'invention des formes, une habileté plus grande que dans l'art de bâtir? Leurs monumens trahissent, en bien des cas, une ignorance et une maladresse grossières. Ils donnaient à leurs planchers une épaisseur double de celle des murailles, au lieu que nous leur en donnons la moitié; les leurs étaient donc quatre fois plus épais que les nôtres et chargeaient inutilement les constructions d'un horrible fardeau. Ils avaient encore une très-mauvaise manière de bâtir: ils taillaient les pierres en forme de losange, et les disposaient en forme de réseau: chaque pierre ainsi placée était comme un coin qui tendait à écarter les deux pierres sur lesquelles elle s'appuyait. Ils ne connaissaient point la partie la plus difficile du métier, le trait ou la coupe des pierres: c'est pourquoi presque toutes leurs voûtes étaient en brique enduite de stue, et leurs architraves de bois ou d'un seul morceau. Or, comme une pierre un peu longue, et qui aurait eu trop de portée, se serait infailliblement rompue, ils ne pouvaient espacer leurs colonnes. L'architrave qui couronnait la porte du temple d'Ephèse, et qui avait quinze pieds de long, était regardée comme une merveille unique dans son genre. Les anciens supposaient que Diane l'avait placée elle-même, tant une pareille masse leur semblait difficile à remuer. Or les deux pierres principales du fronton du Louvre ont chacune cinquante-quatre pieds de long sur huit de large et quinze pouces seulement d'épaisseur, ce qui les rendait très-fragiles. Ni les Grecs, ni les Romains n'eussent donc pu construire comme nous de ces trompes étonnantes où l'on voit une portion d'édifice se soutenir elle-même, des voûtes surbaissées et presque plates, des rampes d'escaliers, qui, sans autre appui que celui des murs, tournent le long des cages qui les renferment et vont aboutir à des paliers également suspendus; ils ne savaient point se servir de la pesanteur de la pierre contre elle-même, et la fixer dans l'air au moyen du poids qui devrait causer sa chute.

Leur indigence était si grande, qu'ils n'avaient point de machines commodes pour transporter les fardeaux. Les hommes compétens avouent que celles décrites par Vitruve ne sauraient être d'aucun usage ou rendraient fort peu de services. Leur habitude générale était de porter les pierres sur leurs épaules, lorsque leur

dimension le permettait, si elles étaient trop grosses, ils les roulaient contre leurs bâtimens jusqu'au point où l'édifice était parvenu. On les enlevait ensuite. Quant à nous, nos machines ne transportent pas seulement les pierres à la hauteur qu'on le désire; elles les vont placer justement à l'endroit qui leur est assigné.

VARIÉTÉS.

Ecriture.

On peut assurer, d'après ce qui subsiste encore des monumens de l'antiquité, que l'art d'écrire consistait originairement dans une représentation informe et grossière des objets corporels. Cette écriture, improprement dite, a été la première dont les Egyptiens aient fait usage: ils ont commencé par dessiner. On peut conjecturer aussi que les Phéniciens n'ont point connu d'abord d'autre méthode. Les auteurs qui ont le mieux traité de l'histoire et des arts des Chinois, nous font voir comment les caractères qui sont en usage aujourd'hui chez ces peuples dérivent de la simplicité de la première pratique, où l'on exprimait les pensées par l'image naturelle des objets susceptibles de représentation. On soupçonne qu'il en avait été de même chez les Grecs, conjecture fondée sur ce que le même mot signifie, dans leur langue également, peindre et écrire.

L'histoire des Mexicains nous offre un témoignage encore plus marqué des premiers essais de l'art d'écrire. La manière dont les habitans des côtes maritimes de cet empire donnèrent avis à Montézuma de la descente des Espagnols, fut d'envoyer à ce prince une grande toile, sur laquelle ils avaient dessiné et peint soigneusement tout ce qu'ils avaient vus. C'était la seule méthode que ces peuples connussent pour écrire leurs lois et leur histoire.

LA DANSE.

La danse est aussi vieille que le monde.

Chaque saison a sa danse. Absolument comme chaque âge a son plaisir.

La danse d'été est belle entre toutes les belles danses.

La danse d'été est comme la bergère de Virgile.

Elle court se cacher à l'ombre des saules; mais elle se cache de manière qu'on puisse la voir.

C'est une coquetterie d'été: toutes les saisons ont la leur, comme elles ont toutes leur danse.

A la danse fermez la porte, elle rentre par la fenêtre.

La danse d'été finie, celle d'hiver commence.

Bals d'été, bals d'hiver!

Bals du printemps, bals d'automne!

Je vous porte tous dans mon coeur.

La danse d'été me séduit.

Mais celle d'hiver a bien son agrément.

L'une est légèrement vêtue; elle me plaît avec sa robe de feuillage.

L'autre est encore plus légèrement vêtue; elle me plaît encore davantage. Comme sa tunique d'hiver est coquette!

Regardez!

Mon Dieu! que j'aime donc la danse d'été et la danse d'hiver!

Vous me demanderez peut-être laquelle je préfère?

Impossible de vous le dire: je me ferais une mauvaise affaire; je romprais ainsi la m e s u r e; avec la danse, il faut avant tout être d'a c c o r d!

Si la danse n'existait pas, il faudrait l'inventer.

La danse invite à boire.

Le vin invite à danser.

L'homme qui sait danser marche toujours bien.

L'homme est né pour danser;

Grande et profonde maxime!

L'enfance danse.

L'adolescence danse.

On danse à quarante ans.

On danse même à cinquante!

Que fait l'oiseau sur la branche?

Quand il ne chante pas, il danse.

Pour l'ouvrier, la danse est comme le travail; il les saisit au passage partout où il peut les rencontrer.

La province a ses danses de grand' mère.

Le village est fier de ses danses villageoises, si naïves, si charmantes, les plus charmantes peut-être de toutes.

CALEMBOURS.

1. Pourquoi un sot est-il poète en prenant un bain?
   Parce qu'il fait un sonnet (s o t n e t).
2. Quel est l'auteur qui a le travail le plus difficile?
   S u c.
3. Celui qui a les meilleures constructions?
   Masson (m a ç o n).
4. On peut affirmer à coup sûr, comme une vérité générale, que les avares ne sont pas des hommes d'honneur (donneurs).

PENSÉES.

1. On a tort de croire que la faculté d'inventer ne puisse s'exercer que dans des occasions importantes ou sur des sujets relevés: les circonstances les plus communes de la vie donnent lieu à cet exercice, tous les jours, il ne s'agit que de savoir en profiter.

2. L'habitude de varier nos occupations et nos études est le meilleur préservatif contre la présomption de l'ignorance et la prévention de la science.

3. En encourageant la persévérance, il faut lui donner une direction utile; car la valeur des facultés inventives dépend, en dernier résultat, de leur application.

4. Le langage figuré semble avoir contribué à égarer les hommes dans le labyrinthe de la métaphysique.

5. L'étonnement est fort commun chez le vulgaire ignorant; mais les plaisirs que donnent l'admiration sont reservés aux esprits cultivés.

6. L'origine des antipathies, que l'on prend dans l'enfance, se trouve le plus souvent dans les discours, et dans l'expression des traits de ceux qui entourent les enfans.

7. L'esprit peu s'enter sur le jugement, au lieu que le jugement ne s'ente point sur l'esprit.

8. La manière socratique de raisonner est souvent employée avec les enfans. On arrange une série de questions, avec le projet de les prendre au piége, et de les amener à avouer ce qu'ils ont nié d'abord. C'est une méthode pernicieuse, parce qu'elle met l'enfant en garde contre la conclusion à laquelle il sent qu'on veut le conduire, et qu'au lieu de répondre franchement et selon son véritable sentiment, il ne s'occupe que de trouver des réponses évasives qui puissent donner plus de peine au questionneur.

9. Locke a recommandé l'étude des mathématiques pour perfectionner le jugement. Sans doute une étude méthodique quelconque, et surtout celle des sciences exactes, a pour effet de régler la marche des idées, et de faciliter l'application des mêmes moyens à tout autre objet; mais cependant on a souvent remarqué que des savans, des mathématiciens, de bons littérateurs, accoutumés à juger très-bien les questions abstraites ou les objets de critique, montrent peu de jugement dans la conduite de la vie. Ce défaut vient de l'éducation, et du peu de connaissance des hommes et des affaires. La faculté du jugement a chez eux toute l'énergie nécessaire; mais ils n'ont pas été exercés suffisamment à porter leur attention sur les intérêts ordinaires de la vie, et à agir en conséquence de la conviction de leur jugement.

10. Pour ceux qui ont mené une vie pure, l'union conjugale, quand c'est le coeur qui l'a formée, est l'état le plus heureux auquel l'homme puisse prétendre.

Rédacteur J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Rose des Alpes.

La ville de Brig est assise sur le flanc septentrional du Simplon, et entourée de tous côtés des plus hautes montagnes formées par la chaîne des Alpes. Cette capitale du Haut-Valais, bâtie à quelques lieues de la source du Rhône, ferme la vallée par où s'échappe ce torrent vagabond dont les eaux bourbeuses n'ont pas encore purifié leur limon dans la piscine du lac de Genève, et ne doivent mériter que plus tard le nom de fleuve. Cette vallée, déjà fort étroite à Saint-Maurice, va toujours en se resserrant, et lorsqu'on a passé Brig, toute trace de plaine a disparu; et les maisons, placées au sommet des rochers les plus hauts, ressemblent bien plus à des repaires d'animaux sauvages qu'à des habitations humaines.

Brig est une fort petite ville, chétive et mal bâtie. Cependant à voir de loin les pointes aiguës et brillantes qui surmontent presque tous ses toits, à la multitude de ces minarets éclatans, à la profusion des tourelles découpées et brodées qui s'élèvent au-dessus de la plupart des édifices, on dirait que c'est une vaste cité, renfermant dans ses murs la richesse et la civilisation; mais il n'en est rien. Quand vous avez traversé le pont de la Sartine, si vous entrez dans les rues de Brig, vous ne rencontrez presque partout que misère et paresse, ces deux fléaux qui sont engendrés l'un par l'autre. C'est que la nature, qui s'est montrée si prodigue envers ce pays de tous les genres de beauté, semble n'avoir rien voulu faire pour l'intelligence des hommes qui l'habitent; ils restent même insensibles devant les prodigieux spectacles qui se déroulent perpétuellement à leurs yeux. Aussi les nombreux équipages qui sillonnent la route du Simplon passent-ils dédaigneusement devant les portes de la ville, et tournant à droite, s'enfoncent rapidement dans les sinuosités de la montagne que le génie de l'homme a tenté d'aplanir.

Vers le milieu du mois de septembre 1839, par une belle et chaude journée, une chaise de poste attelée de quatre chevaux vigoureux parcourait au grand galop la route du Haut-Valais, qui côtoie les bords escarpés du Rhône, et dont les contours suivent à peu près la sinuosité du fleuve. A la richesse confortable et lourde de cet équipage, il était aisé de reconnaître qu'il appartenait à une famille anglaise. Le fond de la voiture était seul occupé par deux personnes qui paraissaient donner peu d'attention aux divers accidens du paysage que la rapidité de la course multipliait devant eux.

Arrivée devant le pont de la Sartine, où se fait la jonction des deux routes, la chaise de poste franchit lentement le dos escarpé de la chaussée; puis, étant parvenue au milieu du pont, elle reprit son élan de galop; mais, au lieu de tourner à droite comme la plupart des voitures qui parcourent cette contrée pour se rendre à Milan, elle suivit la ligne droite, et s'arrêta quelques minutes au centre de la ville.

C'est une bonne fortune pour les pauvres hôtelleries de la capitale du Haut-Valais que l'arrivée d'une chaise de poste, surtout quand elle appartient à des Anglais. Il paraît que, depuis Sterne, les Anglais se sont fait une réputation de générosité dans leurs voyages, ce qui les rend un objet de convoitise pour tous les aubergistes de l'Europe, et ce dont ils se montrent assez fiers, sans être toujours à la hauteur de leur réputation. Aussi tout le matériel vivant de l'hôtel de la poste fut-il bientôt sur pied pour recevoir les voyageurs: ce matériel se composait au juste de trois personnes qui entourèrent aussitôt la voiture.

Un homme en descendit d'abord. Au premier coup- d'oeil on eût pu le prendre pour un vieillard, car ses cheveux étaient tout-à-fait blancs, et des rides profondes sillonnaient son visage; mais sa démarche encore fort assurée et la rectitude de sa taille lui donnaient l'apparence d'un homme qui a atteint tout au plus sa cinquantième année. Il tendit les bras à une jeune personne dont il ne fut possible d'apercevoir que la robe et le chapeau, tant elle se glissa légèrement de la voiture dans la cour et de la cour à son appartement, collée avec grâce au bras de son compagnon de voyage.

Les chevaux furent dételés immédiatement, et la chaise de poste, qui, tout à l'heure roulait si rapidement sur la poussière granitique de la grande route, resta inerte et béante, au milieu de la cour, allongeant son timon courbé et couvert encore de l'écume des chevaux.

Au bout d'une heure, sir Arthur Butler, le touriste britannique, se promenait seul dans les rues de Brig; mais il termina bien vite sa promenade et rentra dans son hôtel. Il ne put dissimuler un geste de dépit en retrouvant sa fille pensive et il s'écria brusquement:

— Eh bien! Lucy, toujours triste, toujours rêveuse! Ta pensée est encore à ces chimères, à ces fantômes que je croyais évanouis à jamais!

— Je vous en conjure, mon père, ne parlons plus du passé, dit faiblement Lucy.

— Eh! il faut bien que j'en parle, puisque tu y rêves toujours.

— Quoi donc vous fait supposer que j'y pense encore?

— Toute ta conduite avec moi. Tu as perdu ta gaîté; tu ne me parles qu'à regret, tu n'as aucune expension avec ton père, qui n'aime que toi seule au monde! Tu me boudes; tout ce que j'invente pour te distraire est inutile, tu es devenue indifférente à tout, excepté . . . Ah! tu l'aimes toujours, et moi . . moi tu ne m'aimes plus!

— Mon père!

— Allons, reprit vivement sir Arthur, comme effrayé de la pâleur de sa fille, et saisissant sa main, il est temps de se faire une raison, mon enfant. Un mari! eh! mon Dieu! nous te trouverons quelque chose de mieux que ce petit Français fat et volage comme ils le sont tous; c'est entendu, n'est-ce pas? n'en parlons plus.

Et sans attendre l'effet de sa brillante péroraison, sir Arthur tourna lestement les talons, et enchanté de sa philosophie paternelle, il alla s'occuper, en bon et loyal Anglais, des préparatifs de son festin montagnard.

A dix heures du soir il s'endormait du sommeil des gastronomes, et l'eau-de-vie et le rhum le bercèrent de rêves d'or jusqu'au matin

A la même heure, Lucy, catholique comme sa mère, s'agenouillait devant un petit médaillon de la Vierge. La prière rendit à son coeur le calme et la sérénité, et quand elle se fut endormie, ange, elle ne rêva qu'aux anges et à Dieu.

Le lendemain, sir Arthur et sa fille se dirigèrent vers les glaciers de Nathers.

Lucy marchait silencieuse, au bras de son père, qui exprimait bruyamment son enthousiasme et son admiration. Elle contemplait avec recueillement cette belle nature qui se déployait devant elle dans toute sa gloire et sa magnificence. L'air du matin colorait son teint habituellement pâle. Elle était charmante à voir avec ses cheveux bruns et ses grands yeux noirs, avec son éclatante blancheur, sa taille souple et élancée, et la douce et divine mélancolie répandue sur son front. Lucy était jolie comme une jolie Anglaise brune, c'est-à-dire que rien ne manquait à sa perfection, puisqu'elle avait encore la grâce, ce complément de la beauté, la grâce, si rare chez nos voisines d'outre-mer. Sans le voisinage un peu trop prosaïque de son père, on eût dit une blanche vision qui se détachait un instant des neiges éternelles, pour rentrer bientôt dans les grottes mystérieuses dont elle était la divinité.

Sir Arthur et Lucy gravissaient la montagne de Nathers, qui s'élève en face du Simplon, où fut construite la fameuse route de Brig à Milan, serpentant à travers les précipices; les torrens, les cascades et forêts séculaires. Quelle description pourrait donner une idée de l'impression produite sur l'ame par la vue soudaine de cet éblouissant tableau! Par-dessus la végétation la plus riche, au centre des masses de verdure, parmi les champs cultivés, se dressent comme par enchantement les croupes sauvages et blanchies de ces monts

arides qui semblent être créés par Dieu pour imprimer à nos coeurs la pensée de sa toute-puissance et la certitude de notre néant. Toute création procédant du génie de l'homme disparaît en face de cette émanation de la divinité. Le soleil, en laissant jouer ses rayons sur cette mer de glaces, prête aux objets des formes toujours variées, pleines d'élégance, de grandeur, de régularité. C'est là que tous les arts sont venus chercher leur modèles; rien n'y manque. Ici les couleurs du prisme éclatent, brillantes et fugitives, à travers les immenses cristallisations de la glace et des neiges. C'est la palette que Dieu a donnée à la terre, enrichie de toutes les nuances qui tombent du soleil, étincelles de feu, larmes de diamant, gerbes éblouissantes. Ici l'architecture se déroule large, colossale, et présente à la vue d'innombrables monumens. Des villes tout entières apparaissent à la surface de l'océan glacé, des temples grecs accompagnés de leurs périptères sans fin, des églises gothiques avec leurs flèches et leurs statues assises sur des bases de neige, plus solides que le marbre ou la pierre, et dont la durée est aussi ancienne que le monde. Là, tout est grandeur et poésie; l'homme seul et ses ouvrages paraissent petits en présence de cette oeuvre de Dieu si haute et si sublime.

Devant ce spectacle merveilleux, sir Arthur avait fini par garder le silence comme sa fille. Bientôt son attention se tourna vers l'une de ces grottes de stalactites entourées de verdure, qu'on trouve à chaque pas dans les Alpes. Il quitta un instant le bras de Lucy, et marcha rapidement du côté de ces diamans à mille facettes qu'il voyait luire au soleil. Puis, emporté par son ardeur, il gravit, malgré les avertissemens de sa fille, l'un de ces glaciers qui cachent dans leurs entrailles des précipices sans fond, recouverts à la surface d'une légère couche de neige qui ne laisse pas apercevoir la gueule béante des gouffres souterrains. Tout-a-coup sir Arthur disparut. . . .

Lucy se précipita avec des cris de désespoir vers l'abîme qui venait de s'ouvrir.

Au même instant, retentissaient dans le lointain les notes joyeuses d'une vieille chanson française, chantée à plein gosier par des touristes plus gais qu' enthousiastes. Lucy, parvenue au bord du précipice, s'y penchait dans l'égarement de sa douleur, et prête à s'y laisser tomber elle-même, elle appelait son père . . . A ces cris, quatre personnes accoururent: elles ne tardèrent pas à arriver auprès de la jeune fille.

— Grands dieux! Lucy! s'écria l'un des nouveaux venus.

— Sauvez, sauvez mon père!

Et comme foudroyée par une nouvelle émotion ajoutée à sa terreur et à son désespoir, la jeune Anglaise s'évanouit.

La fin au prochain numéro.

Hôtel Garni.

La plus haute imprudence que puisse commettre un provincial, c'est d'arriver à Paris sans savoir où il se logera. Le choix d'un hôtel garni est une chose très-importante, qui doit être faite d'avance et sur les meilleures et les plus minutieuses informations. Vous avez entendu parler de mille terribles et lamentables histoires dont la scène se passait dans des auberges isolées sur la lisière de la Forêt-Noire, de la forêt de Bondy, de la forêt d'Hermanstadt, et de tant d'autres forêts plantées de chênes et de voleurs, de sapins et de bandits; on vous a dit les trappes qui s'ouvraient à minuit; les assassins qui entraient le poignard à la main, guidés par l'hôtesse armée d'une lanterne sourde: le ciel du lit qui tombait lourdement sur la victime endormie et qui l'étouffait: eh bien! toute cette épouvantable chronique n'est rien auprès des périls qui attendent en plein jour l'imprudent voyageur égaré dans les brillans hôtels de nos quartiers les mieux habités; périls d'autant plus grands, d'autant plus inévitables, qu'ils se cachent traîtreusement sous le masque de la bienveillance la plus pure et de la politesse la plus attentive.

Son ignorance le conduira peut-être dans un de ces riches hôtels situés aux environs du boulevard italien et destinés aux étrangers de haute volée. Ainsi fourvoyé, notre provincial, en passant sous l'arc majestueux de la porte cochère, en voyant se développer devant lui les élégantes façades d'une cour remplie d'équipages, admire la splendeur des auberges parisiennes.

Un majordome se présente et lui demande ce qu'il y a pour son service. Heureux alors, si à l'aspect de son costume médiocre, de son état de piéton, et de son bagage porté par un humble Auvergnat, on lui annonce sèchement et en le toisant du haut en bas, qu'il n'y a plus de place dans l'établissement. Le riche hôtel ne reçoit guère que des voyageurs arrivant en chaise de poste. Mais il se peut bien aussi que ce jour-là le maître du logis soit d'humeur hospitalière, ou que les affaires aillent mal et qu'on veuille se rattraper sur toute espèce de gibier. Et puis on a vu quelquefois de très-grands seigneurs et des nabobs de l'Inde voyager incognito par la diligence. Dans cette hypothèse, le majordome livre le nouveau débarqué à un domestique en livrée bleue, galonnée d'or, qui lui fait monter l'escalier du premier étage et l'introduit dans un appartement de quatre pièces décoré et meublé comme les salons de Rothschild ou de l'hôtel Poirson *). Le laquais lui dit avec le plus profond respect:

— Quand Monsieur aura besoin de moi, Monsieur me sonnera; je suis le valet de chambre du No. 3, et par conséquent je suis spécialement attaché au service de Monsieur; je me tiendrai dans l'antichambre de Monsieur. Monsieur dînera-t-il chez lui ou à la table d'hôte? Je dois avertir Monsieur que l'on va servir dans un quart-d'heure.

Monsieur dînera à la table d'hôte; il descend dans la salle à manger et ses regards sont éblouis par de nouvelles magnificences. La table est couverte de candélabres flamboyans, de plats montés sur d'élégans réchauds et couverts de cloches en argent, de porcelaines éclatantes, de cristaux étincelans, et d'un surtout en bronze doré d'un travail admirable, richement sculpté et chargé de friandises et de fleurs. Le provincial, qui n'a rien vu de pareil, même chez un sous-préfet, se croit transporté dans un conte des Milles et une Nuits. Il s'asseoit, ébloui, entre un lord et une princesse russe; on lui sert les mets les plus exquis; on l'abreuve des vins les plus généreux, on le truffe, on le grise, il regagne sa chambre en chancelant, et il tombe dans les bras de Morphée qui l'attendait sous des rideaux de mousseline et de soie.

Nulle trappe ne s'ouvre pendant la nuit; mais, au réveil, lorsque les fumées du vin sont dissipées, le provincial, qui n'est pas un sot, voit défiler dans sa pensée le cortége des sombres réflexions: „Tout cela est fort beau, dit-il, mais aussi tout cela est peut-être fort cher!" Il s'informe et on lui apprend que son compte se borne à la modeste somme de cent vingt-cinq francs.

— Cent vingt-cinq francs pour un dîner et un lit! Il est vrai que le lit était moelleux, la chère délicate et le vin d'un âge respectable; il est vrai aussi qu'on a traité le voyageur avec les plus grands égards, et que les domestiques, en lui parlant, ont décoré d'une particule aristocratique son nom roturier: n'importe! c'est exorbitant, et nous connaissons des gens qui se sont donné à bien meilleur marché la particule et même le titre de comte et de marquis.

Attaqué dans ce qu'il a de plus cher, dans ses finances, le provincial se recrie, et on le regarde d'un air étonné, qui veut dire: — „Mais vous n'êtes donc pas un grand seigneur, un millionnaire? Alors pourquoi venez-vous loger ici?

Toute résistance est inutile; dans les brillans hôtels qui vous rançonnent au grand jour, on ne marchande pas plus que dans les ténébreuses auberges qui vous dépouillent nuitamment. L'infortuné voyageur tombé dans ce guet-à pens n'a rien de mieux à faire que de tirer sa bourse et de solder cette première leçon. L'expérience est un professeur qui fait payer ses cachets bien plus cher que M. Bordogni!

Le sacrifice consommé, notre provincial se hâte de déménager. Il cherche par la ville une maison modeste, une enseigne bourgeoise, un hôtel d'honnête apparence, qui ne soit ni un palais ni un coupe-gorge, et qui offre, non pas l'hospitalité des montagnards écossais, ce serait trop exiger; bien fou qui prétendrait trouver chez nous le désintéressement de ce peuple célèbre, qui possède tant de vertus; mais du moins un logement à juste prix, à deux francs par jour: voilà ce qu'on peut aisément obtenir à Paris, et ce que notre Provincial ne manque pas de trouver dans les

---

*) On sait que M. Delestre-Poirson, directeur du Gymnase-Dramatique, a fait construire dernièrement un fort bel hôtel. Lorsqu'il fut question de le décorer, il s'adressa à un de nos plus célèbres tapissiers qui lui demanda ses ordres; „Comment et dans quel genre voulez-vous que je meuble vos appartemens? — Comme les Tuileries, répondit le directeur."

rues Coquillère, du Mail, Croix-des-Petits-champs, des Filles-Saint-Thomas ou dans la rue Coq-Héron.

Pierre Durand.

VOYAGES.

La liberté des femmes Asiatiques, par Mirza-Abu-Taleb-Khan.

Un jour, dans une société Anglaise, la conversation tomba sur la liberté: chose, relativement à laquelle, les Anglais considèrent leurs usages comme les plus parfaits qui existent. Une dame m'adressant la parole, me dit: „Vos femmes de l'Asie ne savent ce que c'est que la liberté: elles vivent en esclaves, sans honneur ni autorité, dans la maison de leur maître." Cette dame ajoutait des réflexions injurieuses aux hommes qui se font tyrans, et aux femmes qui se soumettent à être esclaves.

J'essayai de la détromper. Je l'assurai qu'on avait, en Europe, de fausses idées là-dessus; et cherchai même à lui prouver que c'était les Européennes qui n'avaient pas de liberté. Je ne réussis pas à la convaincre; mais je lui donnai des doutes, et elle me pria de mettre mes idées par écrit. J'ai donc rassemblé les différences dans l'état et la destinée des femmes de l'Asie et de l'Europe.

Il faut poser d'abord en principe que, dans l'ordre social, l'observation des égards, et des règles de politesse, comme de ménagemens réciproques, sont indispensables; car sans cela, la liberté des uns détruirait la liberté des autres. Si un homme pouvait faire dans sa maison ce qui met en danger la maison de son voisin, la liberté du premier deviendrait abusive par rapport au second. Si encore un homme prétendait que pour être plus à l'aise, et pour ne pas souffrir de la chaleur, il lui convient d'aller faire ses visites en chemise, ou en robe de chambre, il violerait les règles de la bienséance et sa liberté ferait tort aux autres.

Il y a six articles sur lesquels les femmes d'Asie paraissent avoir moins de liberté que celles d'Europe. Elles n'ont aucune communication habituelle avec les hommes, et se tiennent presque toujours renfermées. C'est là le point sur lequel on a conçu en Europe les notions les plus fausses. Les Européens sont persuadés que nos femmes voudraient fort mener une autre vie; que leur inclination les porterait à aller et à venir dans les rues, dans les marchés, et dans les places publiques; mais qu'elles sont renfermées de force, et que c'est un état de contrainte perpétuelle. J'observerai que cette loi de réclusion prévient tous les inconvéniens et tous les maux qui naîtraient de la libre admission des étrangers. Nous voyons à Londres quelque chose de semblable: c'est la précaution de tenir la porte de la rue habituellement fermée. Si le mélange des hommes et des femmes est dans les moeurs anglaises, il y a plusieurs bonnes raisons pour cela. Et d'abord, il y a généralement plus d'honnêteté, de moralité, et de vertu chez cette nation que chez les Asiatiques. Ensuite, si ce mélange n'existait pas, il en résulterait d'autres inconvéniens extrêmement embarrassans. Par exemple, la vie est si chère en Angleterre, les domestiques sont si peu nombreux, et les maisons si petites, que si les hommes et les femmes avaient leurs appartemens séparés, leurs gens, leur table, leur équipage, la dépense deviendrait absolument insoutenable: c'est donc par la force des choses que les maris et les femmes se font servir par les mêmes gens, mangent ensemble, logent dans le même appartement: ce qui souvent est une gêne pour les femmes. En Asie, les femmes ont leur appartement séparé, et ne sont point obligées d'arranger leurs heures et leurs convenances sur celles de leurs maris. Lorsqu'elles ont des amies à recevoir, elles envoient à manger à leur mari dans son murdannah, ou appartement, et passent plusieurs jours sans lui permettre d'entrer chez elles. Un mari, de son côté, demeure quelquefois quelques jours dans le murdannah, où personne ne vient le troubler.

Il y a une autre cause naturelle de ce mélange habituel des hommes et des femmes: cest le climat. Sa température plutôt froide que chaude porte à prendre de l'exercice, et fait désirer la promenade: or la promenade ne saurait se concilier avec la précaution et l'habitude de se cacher, comme le font les femmes de l'Asie.

La petitesse des maisons et le défaut de place, obligent les maris et les femmes à n'avoir souvent qu'une chambre et qu'un lit: or la liberté sur ce point est une chose précieuse aux femmes comme aux hommes; car nous éprouvons tous le besoin d'être seuls, de temps en temps.

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

Manière dont on administre la justice dans la république de Texas.

Le grand-juge John Jeffers tenait son audience; on avait amené à la barre un gros homme de cinq pieds six pouces de hauteur sur autant de largeur; il aurait pu jouer au naturel le rôle de Falstaff, ce facétieux personnage des drames de Shakespeare. Il était accusé de vol d'un mulet; des témoignages incontestables prouvaient le fait, mais l'attorney ou avoué du plaignant refusait de prendre des conclusions. Sur quoi le grand-juge Jeffers s'est écrié en assaisonnant sa harangue de force jurons:

„Ah! vous ne voulez pas conclure? vous voulez me laisser tout l'odieux de l'affaire, eh bien! je vous jure que je vais acquitter l'accusé. C'est un pauvre diable, il a certainement agi sans intention criminelle; eh bien! il gardera le mulet et sera mis en liberté après le paiement des frais. Quant à Monsieur l'homme de loi qui a refusé d'exercer son ministère, j'ordonne, qu'il ira travailler sur le ponton pendant deux journées pour son mépris envers la cour.

„A propos a ajouté le magistrat, il fait ici une chaleur suffoquante; toutes les causes sont ajournées jusqu'au moment où il sera arrivé des glaces de New-York afin de rafraîchir l'eau de nos carafes . . . Ce n'est pas du tout amusant de boire de l'eau chaude en plein été . . . Tel est l'avis du vieux Jeffers . . . L'audience est levée, que chacun se retire!"

Fournitures de bureau.

S'il faut en croire le Courrier des Etats-Unis, il résulte d'un rapport officiel sur le budget particulier de la chambre des représentans, que dans la session de 1840 à 1841, les honorables députés ont consommé des fournitures de bureau pour la modeste somme de 367,440 francs.

Dans ce total figurent les curieux chiffres que voici:

83,700	plumes d'oie . . .	19,765 francs.
69,552	plumes d'acier . .	22,615
15	barils d'encre . .	2,640
	Taille des plumes d'oie . .	2,289

Le Précipice.

(Complainte Espagnole.)

Il est bien que la jeune fille ait de grands yeux bleus, avec des regards qui semblent parler; il est bien que la jeune fille soit belle, avec des cheveux noirs, et des joues roses, et des mains blanches, et des lèvres qui sourient toujours.

Tous les seigneurs lui font la cour; mais la jeune fille est vertueuse et repousse leurs propos flatteurs. Elle ne préfère ni les plus riches, ni les plus beaux; elle n'aime que son grand-père, bien vieux vieillard qui la baise au front.

Il est bien que tous les soirs, sur la terrasse du château, la jeune fille regarde dans le firmament les innombrables yeux du ciel; il est bien que, la nuit, elle rêve aux anges, aux harpes d'or, au trône de Dieu et aux ailes des chérubins.

Un jour le pont-levis s'est abaissé. La jeune fille a vu dans la cour du château un noble chevalier armé de pied en cap. C'est Gérard de Monterolle. Gérard vient de la Terre-Sainte, il a combattu les infidèles, il a vu le tombeau de Jésus-Christ: Gérard demande l'hospitalité.

Il est bien que la jeune fille fasse préparer un lieu de repos au croisé, car le croisé est blessé, pâle et souffrant. Il est bien que chaque jour elle se rende auprès de lui pour le soigner, et qu'elle lui fasse raconter les exploits des chrétiens dans la Palestine.

Huit jours se passent. Gérard est guéri de ses blessures. Le maître du manoir l'engage à passer encore quelque tems chez lui. Gérard y consent; huit jours de plus se sont écoulés.

Il est bien que la jeune fille se promène dans le parc avec son vieux grand-père et le chevalier; il est bien que, pour plaire à son vieillard, elle chante avec le croisé des ballades et des sirventes.

Déjà, depuis long-tems, on a sonné le couvre-feu. Tout repose au manoir; la voix du rossignol trouble seule le silence de la nuit; la blanche soeur de la nuit, la lune, regarde la terre. Au bord de la forêt il y a un précipice dont personne ne connaît la profondeur, un précipice noir et affreux, aux bords croûlans, à la vaste bouche.

Il est bien qu'à minuit la jeune fille sorte sans bruit du manoir; il est bien qu'elle se mette à genoux, qu'elle prie le Dieu qui pardonne, et puis qu'elle se jette dans le précipice et que les loups la dévorent, car la jeune fille a souillé son ame et son corps.

SCIENCES.

Quelques-uns par une intempérance de savoir, et par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes, et n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien, et être faibles et superficiels dans diverses sciences, que d'être sûrs et profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse: ils sont les dupes de leur vaine curiosité et ne peuvent au plus par de longs et pénibles efforts que se tirer d'une ignorance crasse.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant, l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis: mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre deux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde; les autres les méprisent et en sont méprisés.

Qui ne demande rien, ne sait rien.

Chaque science a son unité. Dans l'arithmétique, c'est le nombre. Dans la chronologie, c'est le temps. Dans l'astronomie c'est le ciel. Ainsi des autres.

Hé bien! dit Charles-Quint, est-il défendu à un grand prince de savoir quelques termes des sciences? Non, répondit Hervée, mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les sciences un prince ne prenne que les choses et laisse les termes aux savans; et qu'il ne paraisse pas avoir appris ce qu'il sait, mais le deviner.

VARIÉTÉS.

1. Erudition. On disait d'un homme plus érudit que judicieux: „Sa tête est la boutique d'un libraire qui déménage.

2. Esclave. Un esclave portugais, qui avait déserté dans les bois, ayant su que son maître était arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses, mais juridiques, de son prétendu crime, et subit le dernier supplice.

3. Esprit. Il y a des gens qui parlent très-peu, et à qui on veut absolument croire de l'esprit. M. d'A . . . était de ce nombre. Une femme disait de lui, qu'il n'avait d'esprit que ce qu'il en fallait pour cacher qu'il n'en avait pas.

4. Un Espagnol. On demandait à un Espagnol contre combien d'hommes il pourrait se battre; il répondit: „Si c'est un honnête homme, un seul suffit; mais si ce ne sont que des canailles, donnez m'en la rue pleine.

5. Calcul de l'âge. Madame de la Fayette âgée de 29 ans, disait: je compte encore par vingt.

6. Le galant vieillard. Une jeune demoiselle jolie et remplie d'esprit disait un soir à M. de Fontenelle que la lumière incommodait, et qui pourtant avait voulu qu'on allumât les bougies: „mais, Monsieur, on dit que vous aimez l'obscurité? — Non pas où vous êtes, Mademoiselle, reprit le galant vieillard."

PENSÉES.

1. Je trouve qu'il ne vaut pas la peine de lire ce que l'on ne comprend point.

2. Analyser avec trop de soin les belles productions du génie, c'est être l'ennemi de ses propres jouissances.

3. C'est à ceux qui s'occupent de former à la vertu la génération naissante, de choisir et de diriger les jeux de l'enfance de manière à soigner à la fois la santé et les moeurs. Tout ce qui excite une honorable émulation doit être encouragé; mais il importe d'éviter avec soin tous les amusemens qui participent à la passion du jeu, et plus encore ceux qui ont un caractère féroce.

4. De toutes les occupations de l'homme, il n'en est aucune plus favorable à la santé, à l'innocence, et à la prospérité nationale, que l'agriculture.

5. Les Hongrois sont comme les Anglais; ils vivent beaucoup à la campagne.

6. La langue française et la danse entrent aujourd'hui si généralement dans l'éducation, qu' une jeune demoiselle ne peut guère se dispenser de faire de l'une et de l'autre les objets de son étude; et toutes deux, en effet sont utiles, en même temps qu' agréables. La danse fortifie et développe le corps, et donne de la grace à la démarche et au maintien. La langue française ouvre un vaste champ d'amusement et d'instruction. Il y a, je crois, un plus grand nombre de livres français convenables aux femmes, que dans aucune autre langue; et comme ces ouvrages sont souvent cités dans le monde, les demoiselles éprouveraient une sorte de mortification si elles étaient trop ignorantes pour le lire.

7. Il y a certainement beaucoup de délicatesse dans la manière dont une jeune fille doit se conduire avec les hommes quand elle entre dans le monde; mais, je crois qu'en général, il arrive plus souvent aux jeunes personnes de faire des bévues par la supposition mal fondée de certains projets des hommes à leur égard, que par le défaut d'attention à se préserver de leur effet. Mesdemoiselles! vous devez avoir soin d'éviter les hommes d'un mauvais ton, et qui sont décriés par leurs moeurs; ou s'il vous est impossible de ne point les rencontrer dans le monde, il faut les traiter avec une politesse réservée qui les tienne à la distance convenable. Mais, quant aux hommes dont vos parens mêmes composent votre société et dont les manières n'ont rien de répréhensible, je voudrais que vous leur montrassiez la même franchise, et la même simplicité que vous avez avec les femmes. Vous resterez toujours, j'en suis sûre, dans les bornes de la modestie naturelle, en causant avec un homme qui ne se donne point pour un admirateur, et ne prétend point au rôle d'amant. S'il s'en présentait de ceux-ci, j'espère que vous sauriez très-bien n'être ni coquette ni prude, et que vous distingueriez les effets de l'estime véritable et d'un attachement réel, du ton de la vaine galanterie et des beaux complimens. Moins vous ferez d'attention à ces derniers, et mieux ce sera; mais dans ce cas-là, il faut montrer son mépris en badinant, plutôt que de prendre les choses au grand sérieux. Quant au ton de galanterie, il faut le traiter avec gravité et politesse; ne pas donner d'encouragemens quand vous ne prétendez pas encourager, et ne pas prendre des airs de dédain que l'on n'aurait pas mérités. Dans toutes les démarches qui peuvent vous conduire à former un engagement sérieux, vous courrez quelque danger, si vous ne consultez pas vos parens dès l'instant où vous pourrez soupçonner des intentions qui y conduisent. C'est à eux que vous devez tout dire; c'est à eux à vous guider.

8. Le ridicule est la véritable punition de l'affectation et de la vanité.

9. Une bonne réputation est un trésor plus précieux que tous les biens de la terre.

Rédacteur J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 116.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Rose des Alpes.

Fin.

Edouard de Fernelle, celui qui venait de reconnaître Lucy, tout en cherchant à la ranimer, se consultait avec ses amis et son guide sur les moyens de secourir le pauvre Butler, et il y avait peu d'apparence qu'il fût possible de le sauver. Le guide s'approcha le plus près possible de l'ouverture béante, et il appela de toutes ses forces. L'écho seul répondit. Les trois Français se joignirent à leur compagnon, et ils appelèrent encore à plusieurs reprises, et tous ensemble; mais le gouffre demeura silencieux. Que faire? Tous trois, en cas d'accident, s'étaient bien munis de longues cordes; mais pouvaient-elles être de quelque secours? Comment et de quel côté les diriger vers sir Butler, dont la voix ne s'entendait pas? Sans doute il s'était tué dans sa chute. Le guide désespérait. Tout-à-coup Edouard propose un avis: il demande qu'on le descende dans l'abîme; là, il pousserait de nouveaux cris, et peut-être parviendrait-il à se faire entendre de sir Arthur. En vain ses compagnons et le guide résistent, Edouard jette les yeux sur la jeune fille, toujours évanouie; sa détermination est bien arrêtée, il veut se dévouer pour le père de Lucy.

La corde est attachée autour de son corps. Au bout de quelques minutes Edouard avait disparu; le silence le plus profond régna pendant un instant. La corde était déjà parvenue aux trois quarts de sa dimension, quand on entendit les cris du jeune homme qui se perdaient au fond du gouffre. Peu après, d'autres cris semblèrent remonter à la surface du glacier. Le guide se pencha: Edouard avertissait qu'il venait de détacher la corde, et qu'il allait à la découverte dans une galerie souterraine. De longs instans se succédèrent sans qu'on entendît aucun bruit. L'inquiétude commençait à gagner les compagnons d'Edouard; ils se reprochaient la facilité qu'ils avaient mise à se prêter à sa tentative quand sa voix arriva de nouveau jusque à eux. La joie revint au coeur des jeunes gens, qui avaient complètement oublié sir Arthur pour ne plus songer qu'au danger de leur camarade. Il était sauvé. La corde remonta lentement vers l'ouverture du glacier. Après des efforts inouïs, une tête d'homme parut à la surface. Les deux Français reculèrent d'étonnement; ce n'était point Edouard, c'était sir Arthur . . . .

Alors seulement Lucy revenait à elle; ses yeux se rouvrirent, et elle se précipita dans les bras de son père.

Pendant qu'elle le tenait embrassé, immobile, toute en pleurs, et comme sortant d'un songe terrible, la corde remonta une seconde fois; tout-à-coup, portant ses regards autour d'elle, Lucy s'écria avec un effroi indicible.

— Et lui! grands dieux! lui!

— Le voilà sauvé comme moi, dit sir Arthur en se jetant au cou d'Edouard qui sortait de l'abîme.

Lucy, dans le ravissement et l'extase, joignait les mains et remerciait Dieu.

Mais l'Anglais repoussa soudainement son sauveur, qu'il venait seulement de reconnaître. Lucy se jeta entre son père et Edouard, et elle glissa dans la main de celui-ci une petite rose blanche des Alpes, qu'elle avait détachée de son sein.

— Mon père! mon père! s'écria-t-elle suppliante, il vous a sauvé!

Les yeux de sir Arthur flamboyaient; il serrait avec rage ses poings sur sa poitrine, sans prononcer une parole; puis, comme poussé par une force irrésistible, il entraîna sa fille du côté de Brig . . .

Quelques heures après, sa chaise de poste roulait sur la grande route de Milan.

Voici en peu de mots l'explication de cette scène étrange: M. de Fernelle, le père d'Edouard, avait été prisonnier en Angleterre pendant les dernières années de l'empire. Une liaison assez intime s'était bientôt établie entre lui et sir Arthur Butler. En 1828, M. de Fernelle conduisit son fils à Londres, et il le présenta à son ancien ami. Edouard ne tarda pas à ressentir une vive passion pour la fille de sir Arthur, et il demanda sa main; l'Anglais refusa. Il préparait depuis long-temps un riche mariage pour Lucy, et il fut si net, si prompt dans son refus, qu'il choqua profondément la susceptibilité de M. de Fernelle. Une discussion s'ensuivit, et les termes en devinrent si vifs, si injurieux de la part de sir Arthur, que le Français le provoqua. Un duel eut lieu; les adversaires, anciens militaires tous deux, se battirent à l'épée; sir Arthur fut légèrement atteint au bras, et les témoins arrêtèrent le combat, mais sans pouvoir réconcilier les combattans. Le lendemain, M. de Fernelle et son fils quittèrent l'Angleterre. Peu de jours après ce duel, le jeune homme auquel sir Arthur pensait pour sa fille, mourut, et l'Anglais, désespéré, voyant ses projets évanouis, et Lucy en proie à la tristesse depuis le départ d'Edouard, se détermina à voyager. Mais les voyages ne dissipèrent pas la tristesse de Lucy, et n'arrachèrent pas du coeur de son père la haine qu'il portait à M. de Fernelle. Avec la logique de sa colère superstitieuse, il en était venu à considérer l'intervention de ce Français dans ses projets d'avenir comme la cause de leur écroulement. Il l'accusait de la mort du gendre qu'il avait rêvé. Telles étaient les dispositions de sir Arthur, avant qu'il fut sauvé par Edouard. Nous venons de voir que le dévouement de ce jeune homme ne les avait pas changées.

Voilà donc Lucy et son père sur la route de Milan. Pâle, souffrante, à la suite de tant d'émotions, elle ne regardait plus les tableaux grandioses que les Alpes déroulaient devant elle; son coeur était resté sur la montagne de Nathers. Quant à sir Arthur, il gardait un silence farouche. Lucy le contemplait mélancoliquement et avec une douce pitié, quand il s'écria:

— Eh bien! vous voilà heureuse, Lucy!

— Heureuse de te voir sauvé.

— Non, mais de l'avoir retrouvé! . . . Vous lui avez parlé, n'est-ce-pas? vous m'avez maudit ensemble! . . . C'est bien, c'est bien! vous avez rouvert mes blessures qui saignaient encore . . . vous êtes heureuse!

Lucy restait pétrifiée. Sir Arthur continua:

Eh! que vous importe ma vie sans son amour! il est tout pour vous! Je ne vous suis rien maintenant . . . Vous n'avez qu'une espérance . . . Jamais! jamais!

Oh! s'écria Lucy, fondant en larmes et embrassant les mains de son père, oh! pourquoi me parler ainsi? Tout mon bonheur, toute ma joie, c'est que vous êtes sauvé!

Après un moment de silence, sir Arthur reprit d'une voix grave et sombre, et comme se parlant à lui-même. „J'avais une fille, elle se nommait Lucy, elle était noble et belle, c'était mon orgueil et mon amour; je la vois encore toute petite et toute blanche, elle me rappelait les traits de sa pauvre mère; elle jouait innocente et pure sur la pelouse du parc, elle grandissait, elle était douce comme les anges . . . Je n'ai plus d'enfant! je n'ai plus d'enfant!

— Mon père, regarde-moi, s'écria Lucy désespérée, c'est ta fille qui n'aime que toi, qui ne vit que pour toi!

— Ma fille . . . elle n'avait pas les yeux ainsi, sa voix était plus tendre, ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules; elle était belle, Lucy . . .

— Oh! pitié! pitié! mon père! sanglota la jeune fille.

— Le gouffre! il s'est ouvert! . . . il se referme! . . . la nuit . . . le silence, la tombe!

Lucy, penchée sur les mains de son père, se dressa vivement, elle le regarda avec terreur. Les yeux de sir Arthur lançaient des éclairs, ses traits étaient enflammés par la fièvre . . .

— Une voix crie dans l'abîme . . . on appelle . . . on s'approche . . . Laissez-moi, laissez-moi! . . . Les glaces s'écroulent . . . perdu, mort!

— Sauvé! sauvé par le ciel qui a eu pitié de mes larmes, qui a entendu mes prières, les prières de votre Lucy! sauvé pour le bonheur de votre enfant!

Et elle se jetait au cou de son père, elle embrassait ses joues et ses cheveux blancs, de saintes paroles d'amour s'échappaient de son coeur brisé; mais sous ses larmes et sous ses baisers, sir Arthur demeurait immobile; il ne voyait rien, n'entendait rien, sa raison avait complètement disparu. Son ame foudroyée restait sourde aux cris de sa fille: il n'y avait plus qu'un insensé et une femme à demi morte de douleur et de désespoir.

La voiture s'arrêta à quelques lieues de Brig. Le maître d'une hôtellerie vint l'ouvrir. Sir Arthur descendit rapide comme l'éclair. Sa fille s'attachait à ses pas; mais le malheureux, poursuivi par les fantômes de sa terreur, courait éperdu, frénétique. Il monta jusqu'à l'étage supérieur de la maison, en criant avec une voix effrayante: Le gouffre! et il se précipita d'une fenêtre . . . On ne releva qu'un cadavre . . .

Quelques jours après cet horrible événement, un jeune homme, pâle, les traits décomposés, se tenait debout, silencieux et sombre, auprès du lit d'une jeune femme qui se mourait. Lucy, en proie à une fièvre cérébrale, avait le délire. Des paroles entrecoupées sortaient de ses lèvres blanches; elle prononçait par moment le nom de son père et un autre nom . . . Les grands yeux noirs tournaient dans leurs orbites creusés par la maladie; elle ne reconnut pas celui qui priait Dieu pour elle, elle ne serra pas sa main, et dans une convulsion dernière elle s'éteignit.

Le lendemain, un jeune homme déposait au pied de la croix de l'ensevelie une seule fleur, une petite rose des Alpes, blanche comme Lucy, flétrie comme le coeur de celui qui pleurait sur sa tombe.

ARTISTES CONTEMPORAINS.

Une Insomnie musicale.

Il y a quelques années à peine, un voyageur se présenta dans l'un des hôtels du boulevard Italien, et y demanda un appartement. L'hôtesse, faisant droit à sa demande, lui assigna un élégant logement situé au premier étage, et dans lequel se trouvaient réunis toutes les merveilles de l'art et tous les éléments du confortable. Ainsi installé, le voyageur s'enferme et fit défendre sa porte. Cloué à son piano, il passa tous les soirs à chanter dans la solitude et le recueillement. Sa voix était grave et sonore, il rendait avec une admirable expression les phrases de l'opéra sublime dont la partition était ouverte devant lui, opéra dans lequel il devait faire un de ses débuts. Ce chef-d'oeuvre s'appelait Guillaume-Tell!

Pendant une semain entière, l'artiste ne quitta pas sa chambre. Animé du noble désir de soutenir la réputation qui l'avait précédé, il lutta contre les difficultés musicales avec l'énergie d'un homme résolu à franchir tous les obstacles; il repassa sans cesse ce rôle où il voulait conquérir les applaudissemens du public parisien, et ne quitta l'étude que lorsqu'il fut convaincu de la perfection qu'il venait d'acquérir.

Un soir qu'il venait de chanter avec un goût exquis le grand air de Rossini, Asile héréditaire, des bravos prolongés éclatèrent sous ses fenêtres! . . . L'artiste se leva et regarda dans la rue . . . Il vit une foule immense qui battit des mains, en le voyant, avec un enthousiasme frénétique!

— Bravo! bravo! s'écria-t-on de toutes parts.

L'artiste salua, puis il se retira, profondément ému de cette ovation populaire à laquelle il était loin de s'attendre.

— Je réussirai, s'écria-t-il, je réussirai sans aucun doute; voici ce qui est d'un bon augure. Je serai le premier chanteur de France.

A peine avait-il achevé ces paroles, qu'un rire sec et saccadé se fit entendre derrière lui!!! Le chanteur se retourne étonné. Il vit un petit Italien nommé Luigi, pauvre diable employé dans l'hôtel à faire des commissions. Luigi se livrait en ce moment à un violent accès d'hilarité.

— Pourquoi ris-tu, mon garçon? demanda l'artiste étonné.

— Ah! signor, jé ris, parcé qué voz dites qué voz êtes lé premier chanteur de France . . . Il y en a beaucoup en France, signor Douprez, qui savent chanter . . .

— Ah! oui, fit Duprez; et lesquels?

— Il y en a un qui se fait quelquefois entendre dans cet hôtel . . . la nuit . . . Si voz le pouviez entendre . . . C'est oun diable, signor, il cante comme oun ange! . . . Je l'ai entendou deux fois, c'est souperbe, souperbe . . .

— Luigi, en achevant sa phrase, remarqua que le ténor Duprez était plongé dans une profonde rêverie; il le quitta en riant avec malice, et ferma discrètement sa porte.

— Aurais-je en France un rival inconnu? se demanda Duprez . . . Oh! non, c'est ce garçon qui divague . . . Il aura entendu les fioritures de quelque ténor de province! . . .

Et le chanteur, soufflant sa bougie, se mit tranquillement au lit.

Tout-à-coup, au milieu de la nuit, il fut éveillé en sursaut! . . . Une délicieuse mélodie se fit entendre à son chevet! . . . Une voix ravissante de fraîcheur et de sonorité retentit à son oreille!..

Notre premier ténor se leva sur son séant, l'oeil en feu, la poitrine oppressée . . . ô ciel! . . . que devint-il en entendant ces mots prononcés par la voix magique:

Asile héréditaire,
Où mes yeux s'ouvrirent au jour!
Murs chéris qu'habitait mon père,
Je viens vous voir pour la dernière fois.

Jamais consternation n'égala celle de l'artiste, lorsqu'il entendit cet air principal de son rôle de début chanté avec une désespérante perfection . . . Quel est ce barde invisible? se demanda-t-il . . . Je n'oserai jamais lutter contre ce divin chanteur; Luigi avait raison, c'est bien là le roi des ténors.

Et l'artiste, dans la préoccupation de ses débuts prochains, se remit à écouter, mais la voix ne se fit plus entendre, un silence profond régna jusqu'au lendemain matin.

De bonne heure, Duprez se leva . . . Le chanteur devait habiter l'appartement contigu au sien, car la voix partait de ce côté . . . Il frappa . . . Pas de réponse . . . Une clé était demeurée à la serrure, Duprez ouvrit la porte . . . Oh ciel! . . . L'appartement était vide, les meubles étaient rangés, le lit était fait . . . Tout enfin avait été rétabli et mis en ordre.

— Ah ça? s'écria Duprez, désappointé, il n'y a donc personne ici? C'était donc le Diable qui chantait cette nuit pour son plaisir!

— Qui cherchez voz? Signor Duprez, demanda le petit Luigi, en voyant l'artiste fureter dans la chambre inoccupée.

— Je cherche . . . je cherche . . . le chanteur dont tu parlais hier et qui j'ai entendu.

— Je comprends . . . Il vient de partir, il n'est resté à Paris que vingt-quatre heures.

— Pour quel endroit est-il parti?

— Pour Londres, signor.

— Et il ne reviendra pas? demanda Duprez.

— Pas de tout l'été, Signor, mais il m'a dit de vous donner sa carte, il est fâché de ne pas avoir eu le loisir de vous voir.

— Sa carte? s'écria le ténor, qui, à la nouvelle du départ de son mélodieux voisin, se sentait une montagne de moins sur la poitrine! donne, donne vite, que je sache à quel démon j'ai eu à faire.

Et Duprez s'emparant d'une jolie petite carte en porcelaine que lui tendait l'Italien, y lut avec surprise ce nom G. B. Rubini.

Léo Lespès.

NOUVELLES A LA MAIN.

1. Un homme des lettres logeait dans la maison d'un richard, où quelquefois il n'y avait point de dîner, et d'autres fois il y avait des repas énormes. L'homme des lettres disait sur cela: dans cette maison on ne peut mourir que d'indigestion ou d'inanition.

2. Un grand seigneur, trouva un jour Palaprat qui battait son domestique. Il lui en fit des reproches assez vifs. Comment, monseigneur, vous me blâmez, dit le poète: savez-vous bien, que quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente?

3. Dès que le livre de Labruyère eut paru, on employait à tout propos le mot de caractère. J'en avais les oreilles si rebattues, dit Palaprat, qu'un jour que je dînais avec un beau parleur qui s'en servit un million de fois, je m'avisai, pour me moquer de lui, de dire d'un ton précieux, que je trouvais des saucisses qu'il y avait à ce repas, d'un caractère transcendant.

4. Un enfant, assistant à une pantomime, s'écria tout-à-coup: Maman, maman, pourquoi ces chevaux-là ont-ils des souliers comme moi?

5. Il n'y a pas longtemps qu'un Anglais paria une très-grosse somme qu'il ferait un mille de chemin en marchant sur les pieds et les mains, et qu'il arriverait plutôt au but qu'un cheval qu'on ferait marcher à reculons.

VOYAGES.

La liberté des femmes Asiatiques, par Mirza-Abu-Taleb-Khan.

Suite.

Dans ce pays-ci, vous avez l'avantage d'être, pour ainsi dire, tous de la même espèce: c'est-à-dire, que l'Angleterre se trouvant placée dans un coin du globe, n'a point cet abord continuel d'étrangers de toutes les nations, que nous avons en Asie, et qui serait accompagné des plus fâcheux effets, si le mélange des deux sexes avoit lieu dans la vie habituelle comme en Angleterre. Permettre cette fréquentation indistinctement dans nos contrées de l'orient, ce serait compromettre les droits et le bonheur des maris; car là où il y a un mélange de toutes sortes de nations, il est impossible que les moeurs se conservent.

Avant que les Musulmans pénétrassent dans l'Indostan, l'usage n'était point de soustraire habituellement les femmes aux regards du public. Et encore aujourd'hui, dans tous les villages Indous, les femmes se promènent librement. Mais, dans les grandes villes, les Indous ont adopté l'usage de cacher les femmes: et cet usage est si strictement observé, qu'il est rare qu'un beau-père ait vu les traits de sa belle-fille, qu'une soeur paraisse en présence de son frère.

Les femmes d'Europe sont obligées d'apprendre diverses professions, et de prendre la connaisance des affaires et du monde, pour aider leur mari au besoin: tout cela n'est point compatible avec la réclusion. Les femmes Asiatiques au contraire, n'ayant point d'autre occupation que d'élever les enfans et de garder l'argent de leur mari, ne sont point acheminées à quitter l'intérieur du harem.

Ce que j'ai dit jusqu'ici est destiné à montrer que rien ne porte nécessairement les femmes à se produire en public dans l'orient; mais je dois observer qu'elles ont plusieurs motifs de préférer la réclusion. D'abord, le climat les porte à aimer le repos: tout mouvement est pour elles un travail. Après cela, elles mettent une sorte de délicatesse à ne jamais s'exposer à la grossièreté des passans. J'observe un sentiment analogue chez les femmes comme il faut de ce pays-ci qui ne se promènent presque jamais à pied dans les rues, et qui, si elles y sont obligées, se font suivre d'un domestique.

Les femmes Asiatiques peuvent aller visiter leurs amies et connaissances, en se faisant porter en palanquin, sans qu'il soit nécessaire d'en prévenir leur mari. Elles se promènent dans les jardins. Elles font chercher des bandes de musiciens, des danseuses ou des faiseurs de tours, et jettent ainsi quelque diversité dans la monotonie de leur vie. Le droit des Orientaux d'avoir plusieurs épouses paraît être aux Européennes un droit oppressif et avilissant pour les femmes, mais l'honneur, ni même l'amour-propre de la première femme, n'en reçoivent aucune atteinte. Les seconde et troisième femmes ne sont jamais de familles distinguées, parce que les gens riches, et du premier rang, ne permettent point de pareils mariages à leurs filles. La première femme ne les reçoit point dans sa société; celles qui sont de bonne famille, et qui ont été bien élevées, vivent dans une maison séparée. Celles d'entre ces épouses secondaires qui appartiennent à des parens de basse extraction vivent comme des domestiques dans la maison de la première femme. Dans ces cas-là, les enfans des femmes secondaires ne sauraient usurper les droits des enfans de la première épouse. Celle-ci ne se marie jamais sans s'assurer un douaire très-considérable; ensorte que lorsque le mari meurt, la première femme retient ordinairement tout l'héritage. On s'imagine en Europe que la plupart des Asiatiques ont trois ou quatre femmes: c'est une erreur. Très-généralement, les hommes se contentent d'une seule. Sur mille individus, il y en a peut-être cinquante qui en ont deux, et sur ces cinquante il y a peut-être dix individus qui ont plus de deux femmes. La crainte des fâcheuses conséquences de la polygamie décide la plupart des hommes à se contenter d'une seule femme; et certes ils ont raison, car je n'imagine pas de tâche plus forte que celle d'avoir à maintenir la paix entre deux femmes.

Le droit de divorce, parmi les Asiatiques, est entre les mains des hommes, mais ils ne se prévalent point de ce droit que la loi leur donne. Si une femme se rend coupable d'un tort grave envers son mari, et que le délit soit prouvé, c'est le magistrat qui la punit, ou bien c'est le mari qui, d'accord avec les parens, ordonne le châtiment. Si le tort de la femme est d'une nature moins grave, le mari l'en punit en l'abandonnant à elle-même dans l'appartement des femmes, et en vivant de son côté. Il est bien juste qu'il existe une distinction en faveur du mari, dans la loi du divorce: il semble équitable d'établir un équivalent à la part plus grande que les hommes prennent aux travaux de la vie, aux dangers, aux fatigues de la guerre, tandis que les femmes passent leurs jours dans une molle oisiveté. Cela n'empêche pas, cependant, que si une femme peut prouver que son mari la néglige tout-à-fait, ou qu'il ne la nourrit pas suffisamment: elle ne puisse aussi obtenir son divorce, malgré l'opposition qu'il voudrait y mettre.

Le témoignage des femmes, par les lois Asiatiques, a une force de moitié moindre que celui des hommes. Deux témoins mâles suffisent à établir un fait en justice: au lieu qu'il faut quatre femmes pour faire une preuve légale. Le législateur a considéré le peu d'expérience du monde que les femmes sont à portée d'acquérir, et il a eu égard à leur légèreté plus grande.

L'opinion, chez les Asiatiques, flétrit une femme qui se remarie après la mort de son époux, qui met encore quelque soin à sa toilette, et recherche les plaisirs. Il n'y a point de loi qui le lui défende, mais il est très-rare qu'une veuve s'affranchisse de l'ascendant du préjugé sur ce point

Les jeunes filles, dans l'Orient, n'ont pas la liberté de choisir un époux: elles le reçoivent toujours des mains de leurs parens. Je ne sais si la prétendue liberté des Anglaises, à cet égard, est réellement un avantage. Lorsque les jeunes filles se trouvent en opposition avec la volonté de leurs parens, elles sont également obligées de s'y soumettre. Quelquefois elles y échappent en prenant la fuite avec leur amant, comme le font nos esclaves dans l'Inde. Il ne résulte guère de cette plus grande liberté des jeunes Européennes, que du trouble dans les familles, et d'autres inconvéniens très-graves. En effet, que peut être le choix d'une jeune personne presque enfant, qui désire vaguement de se marier, et qui ne se fait aucune idée juste des inconvéniens qu'un mariage mal assorti entraînera pour sa vie entière? La volonté des parens, éclairée par l'expérience, modifiée par l'attachement qu'ils ont pour leur fille, et affranchie de toute influence de la passion, ne doit-elle pas, généralement parlant, être un garant plus sûr du bonheur des mariages?

Jusqu'ici j'ai des choses sur lesquelles les lois et les usages semblent laisser l'avantage aux femmes d'Europe. Je vais rappeler les points à l'egard desquels les femmes Asiatiques sont évidemment privilégiées sur les Européennes. L'usage leur donne la disposition des biens et des enfans de leur mari. Les Asiatiques considèrent principalement deux avantages dans le mariage; l'un, de se décharger sur leur femme du soin de garder leur argent; et l'autre, de faire élever leurs enfans sans en avoir le souci, ensorte qu'il leur reste toute la liberté d'esprit et le loisir nécessaires pour s'occuper de leurs affaires et de leurs plaisirs. Un mari remet donc à sa femme presque tout son argent, à mesure qu'il le gagne, ensorte que celle-ci peut, si elle le veut, anéantir en un instant le résultat des travaux de son époux. Ce qui arrive souvent, c'est que quand le mari est dévenu vieux, et qu'il redemande, à sa femme, l'argent qu'il a mis en dépôt en ses mains; elle ne lui en rend que ce qui est nécessaire à son entretien, tandis qu'elle conserve en sûreté les principales sommes pour ses enfans. L'autorité qu'elles prennent sur ceux-ci est illimitée. Elles ont, en général, une tendresse aveugle. Elles les élèvent mal, parce qu'elles sont ignorantes et imprévoyantes. Si les enfans tombent malades, elles les traitent d'après la routine de leurs domestiques ou de leurs connaissances, et font souvent empirer leurs maux, sans que le mari ait, par l'usage, le droit de s'en mêler.

La coutume donne également aux femmes le droit de disposer de leurs enfans, lorsqu'il s'agit de les marier. Il est très-rare que la volonté du mari l'emporte, dans ces cas-là, sur celle de la femme. Les enfans s'appuient presque toujours de leur mère contre

leur père, parce que celui-ci voudrait qu'ils travaillassent à s'instruire, et que leur paresse naturelle seconde l'indolence des mères. Si le père et la mère sont de sectes différentes, les enfans suivent toujours les opinions religieuses de la mère, parce qu'elle ne manque point de les élever dans sa propre croyance. Si la femme est une schia et le mari un souni, les enfans vantent, en présence de leur père, la doctrine des Schias, et se moquent de celle des Sonnis. Le père, qui ne souffrirait ce langage de personne au monde, et qui même serait disposé à percer de son poignard tout individu qui lui parlerait ainsi, est obligé d'écouter patiemment; et il arrive assez souvent que la répétition journalière de pareils propos ébranle sa foi, et qu'il abandonne ses opinions religieuses pour celles de sa femme et de ses enfans.

La fin au prochain numéro.

LECTURE.

Il y a quatre choses principales que les gens qui se dévouent aux bonnes études se doivent proposer dans la lecture des auteurs: la première, de découvrir quel est leur génie et leur véritable caractère: la seconde, de sonder leur esprit pour en connaître la force et l'étendue, et éprouver si leur érudition égale ou surpasse leur esprit, ou si leur esprit égale ou surpasse leur érudition: la troisième, c'est de faire servir les lumières qu'ils tirent de leur lecture à la perfection des sciences, tâchant de faire de nouvelles découvertes par le moyen des anciennes; et la dernière de se perfectionner l'esprit et le coeur, en se rendant meilleur à mesure que l'on devient plus éclairé.

Dans la lecture, on aime ce qui finit et ce qui commence.

Jusque dans quelles contrées éloignées le courage des Barbares ne les a-t-il pas fait parvenir? Vers l'an 270 de J. C. toutes les provinces romaines furent attaquées. L'immense distance qui sépare la Grèce de la Germanie, ne la sauva pas de ce débordement; une armée formidable de Goths, de Gépides et d'Hérules, s'empara d'Athènes. Au milieu du sac de la ville, les soldats s'avisèrent de former un monceau de tous les livres qu'ils purent rassembler: ils étaient prêts d'y mettre le feu, lorsqu'un d'entr'eux s'écria: „Aveugles compagnons, qu'allez-vous-faire? Les Grecs ne sont aisés à vaincre que parce qu'ils savent lire."

VARIÉTÉS.

1. Fureur des duels. Jusqu' où va la fureur des duels? Deux bourgeois de Philadelphie se sont enfermés dans un tonneau pour s'y poignarder, afin de ne pouvoir point se dérober à la fureur l'un de l'autre.

2. Le Huissier. Un huissier, dans un placet qu'il présentait à M. de Harley, se qualifiait de membre du parlement: „Oui, lui dit ce facétieux magistrat, comme un poil est membre de mon corps."

3. Le Grenadier. Lors du siége de Philipsbourg, la tranchée était inondée, et le soldat y marchait dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune officier, à qui son âge ne permettait pas d'y marcher de même, s'y faisait porter de main en main. Un grenadier le présentait à son camarade, afin qu'il le prit dans ses bras: mets-le sur mon dos, dit celui-ci, du moins s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

4. Jalousie. Un homme extrêmement jaloux était devant un miroir avec sa femme qu'il embrassait tendrement; il regarda dans le miroir, et fut si fâché d'y voir un homme qui embrassait sa femme, qu'il le cassa en mille morceaux, quoique cet homme ne fût que lui-même.

5. Le joueur. Une jeune femme, la mort dans les yeux, vint dans une académie de jeu chercher son mari qui y perdait beaucoup d'argent depuis deux jours. „Laissez-moi, s'écria-t-il, laissez-moi encore un instant, je vous reverrai peut-être . . . après demain." Le malheureux arriva plutôt qu'il ne l'avait promis. Sa femme était couchée tenant entre ses bras le dernier de ses fils. „Levez-vous, madame, levez-vous, lui dit-il, le lit où vous êtes ne vous appartient plus."

6. La perte du temps. Une dame avouait à son mari le trop grand attachement qu'elle avait pour le jeu; son mari lui représenta qu'elle devait d'abord considérer la perte du temps. — Hélas! oui, mon cher époux; on perd tant de temps à mêler les cartes.

7. Impétuosité. Après la mort d'Isdegerdes, roi de Perse, les Persans qui avaient beaucoup souffert de ses violences, jugèrent que Baharam-Gur, son fils, serait aussi cruel que lui: ainsi, loin d'appeler ce prince à la succession, ils jetèrent les yeux sur un seigneur nommé Kesra, et le placèrent sur le trône. Baharam, qui était alors à Hirsch, en Arabie, ayant appris ces nouvelles assembla une grosse armée d'Arabes, et vint attaquer l'usurpateur. Il avait encore dans la Perse plusieurs amis qui s'efforcèrent de ménager un accommodement entre les deux princes; mais la chose était assez difficile. Il fallait que l'un des deux cédât sa place à l'autre. Baharam proposa un expédient qui fut approuvé des deux partis; ce fut de mettre la couronne royale entre deux lions affamés, et enfermés dans un lieu choisi exprès: celui des deux princes qui la pourrait enlever de cet endroit, devait être jugé le plus digne de la porter, et reconnu pour en être légitime possesseur. Le jour destiné pour ce fameux combat étant arrivé, les deux concurrens se présentèrent. Alors Baharam dit à Kesra: „Avancez courageusement, et enlevez la couronne. Je suis en possession du trône, dit Kesra; c'est à vous, qui y prétendez, de retirer la couronne du lieu où elle est." Baharam, sans répliquer, ni hésiter, se jeta aussitôt sur les lions, avec la furie et l'impétuosité d'un tigre; et ne se servant d'autres armes que de ses propres bras, il les tua tous deux, et ceignit fièrement le diadème. Il comparut, en cet état, devant les seigneurs persans, accourus de toutes parts à un spectacle si extraordinaire; et Kesra fut le premier qui, après l'avoir embrassé, le proclama digne de la couronne qu'il venait d'acquérir par son intrépide valeur.

PENSÉES.

1. L'estomac est le sol où germe la pensée.

2. Je ne connais aucun trait qui commande plus l'admiration dans un caractère vertueux que l'indépendance de l'opinion de la foule.

3. Il ne faut pas trop compter sur la sagacité de ses lecteurs; il faut s'expliquer quelquefois.

4. Il n'est rien de si absent que la présence d'esprit.

5. Un livre qu'on soutient est un livre qui tombe.

6. Les petits esprits triomphent des fautes des grands génies, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil.

7. La musique doit bercer l'ame dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini.

8. Les lectures de société éventent le génie et défèrent un ouvrage.

9. Les pyramides d'Egypte sont les plus anciennes bibliothèques du genre humain.

10. La Grammaire est la physique expérimentale des langues.

11. Les titres de la plupart des livres ne sont qu'un prétexte pour le génie.

12. Les idées sont comme les hommes, elles dépendent de l'état et de la place qu'on leur donne.

13. Il n'y a que les expressions créées qui portent un écrivain à la postérité.

14. Les langues sont les vraies médailles de l'histoire.

15. L'homme qui parle est l'homme qui pense tout haut.

16. La parole est la pensée extérieure, et la pensée est la parole intérieure.

17. Si la pauvreté fait gémir l'homme, il baille dans l'opulence. Quand la fortune nous exempte du travail, la nature nous accable du temps.

18. On sait par quelle fatalité les grands talens sont, pour l'ordinaire, plus rivaux qu'amis; ils croissent et brillent séparés, de peur de se faire ombrage: les moutons s'attroupent, et les lions s'isolent.

19. L'imprimerie est l'artillerie de la pensée.

20. L'homme rapproche les espaces par le commerce, et le temps par le crédit.

21. L'homme qui dort, l'homme ivre, c'est l'homme diminué.

22. L'imagination est amie de l'avenir.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 17. Janvier 1843. Numéro 7.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Petit Savoyard.

Du petit savoyard, plaignez le triste sort;
Seul, âgé de dix ans, il dut quitter sa mère
Pour mendier du pain sur la terre étrangère.
Il y cherchait la vie, il y trouva la mort.

Pauvre enfant! il partit, tout rempli d'espérance:
Le bon pasteur du lieu lui disait d'espérer,
Et sa mère étouffant ses regrets, sa souffrance
Le lui disait aussi, se cachant pour pleurer.
Tous deux l'avaient béni . . . Il promit d'être sage
Et s'éloigna pensif, certain de revenir.

Mais il ne revint pas et dans l'humble village
On a de ce départ gardé le souvenir,
Et les jeunes enfans à peu près de son âge
Disent: „Faut-il si loin s'en aller pour mourir?"

Lui, cheminait gaîment, chantant de ville en ville
Quelque joyeux refrain sur un air montagnard.
Et chacun en voyant sa mine si gentille
S'arrêtait pour donner au petit Savoyard.
Le pauvre enfant joyeux au sein de la misère
Dans ses quelques gros sous, croyait voir un trésor
Qu'il aurait bien voulu rapporter à sa mère . . .
Un jour dans son chapeau il vit tomber de l'or! . . .
C'était, dit-on, le prix d'un amoureux message
Dont, sans qu'il s'en doutât, l'avait chargé l'amour.
Quel bonheur fut le sien! . . . Oh! comme à son village
Il aurait desiré de hâter son retour!
C'est maintenant qu'il pense à ses pauvres montagnes,
A sa mère, au pasteur qui disait d'espérer,
A ses jeunes amis, à leurs vives compagnes
Que son coeur aimait tant et qu'il a du quitter!
Combien il souhaitait dans sa touchante ivresse
Pouvoir au milieu d'eux, soudain se transportant,
Aller les enrichir de toute sa richesse
Pour mieux sentir son prix en la leur partageant!
Car il se croyait riche en sa triste indigence . . .
Enfant naïf en bon, il ne savait pas bien
Ce que pouvaient valoir les dons de l'opulence;
Le petit Savoyard n'avait idée de rien.
De son or, cependant, il fallait faire usage,
Il réfléchit un peu, puis bientôt décidé,
Songea qu'il lui faudrait compagnon de voyage,
Et le singe Simon par lui fut acheté.
Simon déjà connu par maint tour de souplesse,
Simon depuis longtems l'objet de ses desirs,
Singe aimable et charmant, le héros de l'espèce
Partage désormais ses travaux, ses plaisirs.
Tout alla pour le mieux pendant quelques semaines,
Et gros sous de pleuvoir, et chansons d'arriver,
Monsieur Simon par fois faisait quelques fredaines;
Son maître le grondait et courait l'embrasser,
Mais voici que survient la saison rigoureuse,
L'hiver dans leurs maisons retient les promeneurs:
Il n'est plus de gaîté, plus de journée heureuse.
Simon est engourdi, et l'humeur si joyeuse
Du petit Savoyard bientôt fait place aux pleurs.
Il ne gagne plus rien; à peine s'il peut vivre,
Comme il n'amuse plus, il tend la main en vain.
„Travaille paresseux, et cesse de nous suivre"
Lui dit-on, sans songer qu'il a froid, qu'il a faim.
Et le pauvre petit dont la plainte importune,
Tristement se retire et s'en va caresser
Son singe, son ami, son espoir, sa fortune.
„Ah! Simon, aujourd'hui ne se peut pas dîner"
Dit-il à l'animal dans son naïf langage,
„Nous n'avons pas de pain, Simon, il faut dormir."
Le malheureux encor ne perdait pas courage,
Il se coucha rêvant un meilleur avenir.
Son singe auprès de lui s'étendit sur la pierre
Qui devait à tous deux, hélas! servir de lit.
Le pieux Savoyard, tout bas fit sa prière,
Et pensant à sa mère, ensuite il s'endormit.
Le lendemain matin, allant à son ouvrage,
Les mains jointes encor un ouvrier le vit.
Il voulut approcher, mais le singe avec rage
Accroupi sur son maître alors le défendit.
De pitié le passant se sent l'ame saisie:
Il regarde, en disant: „Pauvre enfant! comme il dort! . . ."
Et va pour soulever sa tête appesantie
Qui retombe soudain; car l'enfant était mort.

Adrienne.

Les Amours de la Mort.

Histoire d'une femme sauvage.

„— Oui, la nuit était belle; le voyageur pouvait voir dans la forêt quelques-unes des lianes qui arrêtaient ses pieds, car la lune était ronde, et brillait à travers les feuilles.

Des guerriers descendaient la montagne; ils disaient à un jeune prisonnier qui marchait au milieu d'eux: Tu fais bien, Nouktiaka, de nous réjouir par des chansons, car tu seras brûlé avec de grandes souffrances. Nouktiaka répondait: On parlera de moi parmi les vaillans, car ma chair vous défie, saurez-vous seulement la torturer assez, la chair d'un brave? . . . Et le captif chantait gaîment en descendant la montagne.

Mais pourqui les hommes vainqueurs ne frappent-ils plus le fils de leurs ennemis pour le faire marcher aussi vite que le chevreuil? Oui, les hommes qui frappaient le beau captif viennent être étendus à ses pieds; ils ne le donneront pas en spectacle à leurs femmes . . . ils sont morts!

Qu'elle était belle la grande femme que Nouktiaka avait aperçue derrière un grand arbre! . . . c'était la Mort qui a conversé avec nos pères, et qui dansera sur la tombe de tous les enfans de nos pères! . . . Comme son oeil était terrible lorsqu'elle a renversé ceux qui mettaient en sang les épaules du beau Nouktiaka!

Nouktiaka voulut s'élancer vers la grande femme; mais elle étendit la main, et fit un signe qui arrêta le guerrier. S'il s'était approché d'elle, il fût tombé le visage contre terre. La mort ne voulait point le faire périr, parce qu'elle l'aimait.

Elle s'enfonça dans la forêt, où elle souffrait cruellement: sa bouche prononçait des paroles d'amour, mais elle était obligée de fuir celui dont elle avait sauvé la vie; car il aurait été renversé si son corps avait touché le corps de la grande femme . . . Mais Nouktiaka poursuivait son amante pendant la lune, et son amante s'éloignait sans cesse de lui en faisant de longs détours dans les bois; elle ne se reposait jamais, craignant que Nouktiaka ne la surprit au moment du sommeil. Un jour la grande femme était accablée de lassitude. Semblable au scoasson qui veut échapper à une troupe de chasseurs, ou telle que le nageur repoussé par l'orage des bords que ses bras cherchent à saisir, la grande fem-

me s'assit sur les feuilles, auprès d'une fontaine; elle s'y endormit. Nouktiaka l'aperçut à terre.

Voici mon amie, qui est belle, qui m'échappe toujours comme la lune échapperait, dans cette fontaine, aux petites mains de l'enfant qui voudrait la saisir. Et le guerrier s'élança; il pressa la grande femme sur son coeur; mais aussitôt il tomba à terre.

La Mort s'éveilla, son beau visage devint pâle, elle pleura sur le corps de son amant: c'est elle qui l'avait tué."

MOEURS MUSICALES.

Le Piano.

Le Piano est devenu comme un lien social. On ne dit plus le fameux mot de Fontenelle: „Sonate que me veux-tu?" C'est avec la sonate et au moyen du piano qu'on ébauche un mariage; c'est sous le prétexte d'entendre une fantaisie de Thalberg qu'on se passe celle de voir une jolie demoiselle et de l'épouser. Après s'être informé de la dot, on ne s'enquiert plus que de savoir à quel degré la jeune personne approche de Mesdames Pleyel, Polmartin ou de Mademoiselle Guenée. Au reste cet instrument, convient beaucoup aussi aux célibataires: c'est l'instrument des égoïstes. Avec le piano, on se donne des concerts à soi-même; on résume les voix multiples de l'orchestre; on se redit une symphonie de Beethoven ou un opéra de Rossini; on s'improvise même des choses charmantes, qui souvent ne sont pas trouvées telles par l'auditeur, lorsque vous les avez écrites, car le piano, sous ce rapport, est décevant, et le célèbre Berton dit dans ses Mémoires, encore inédits, que l'auteur d'Oedipe à Colonne, Sacchini, son illustre maître, lui conseillait, s'il voulait trouver de belles mélodies, de ne point les chercher au piano. Mozart lui-même, si habile pianiste, se méfiait, comme beaucoup d'autres grands compositeurs, des séductions de cet instrument en se livrant à ses inspirations. Le piano adoucit les aspérités de l'harmonie; il atténue la dureté des dissonnances; c'est un flatteur qui vante, embellit la pensée la plus commune, qui vous fait croire même que vous avez des idées quand il n'en surgit pas la moindre de votre cerveau. On voit, d'après cela, que les musiciens dramatiques de la jeune école française composent maintenant au piano.

Avec ces qualités et ces défauts le piano est l'instrument favori de toutes les classes de la société: il est cultivé dans le palais comme dans l'arrière-boutique du petit marchand de la rue Saint-Denis. L'art de jouer du piano a eu ses phases, comme la littérature. Nous avons les pianistes romantiques et les pianistes classiques. Les premiers ont leur Victor Hugo, leur Alexandre Dumas, nous allions dire leur Alexandre-le-Grand dans la personne de Monsieur Liszt qui reçoit des sabres d'honneur, et voit les populations empressées accourir au devant de lui. Les pianistes romantiques s'emparent de l'opinion musicale et la manipulent à peu près comme leurs confrères en littérature l'ont fait de 1832 à 1836; ils en sont à dire avec dédain à leurs rivaux: Arrière! A nous l'avenir! Ils composent des morceaux de musique diabolique, fantastique, satanique, avec prologues etc., etc. Or, comme il s'est trouvé vers ce temps d'aberration un nommé Molière qui, par la seule puissance de son génie et de son bon sens a opéré une réaction dans notre littérature dramatique, on pense assez généralement que la musique de Clementi en pourra faire autant à l'égard du piano. Sa pensée est aussi vraie, aussi rationnelle, aussi profondément sentie que celle du prince de la comédie. Il est donc utile et bon de signaler, d'encourager ceux qui font revivre cette belle école.

VOYAGES.

La liberté des femmes Asiatiques, par Mirza-Abu-Taleb-Khan.

Fin.

L'autorité des femmes sur les domestiques de la maison, est beaucoup plus grande qu'en Europe. Les domestiques femelles qui servent dans le zénana, sont complètement à la disposition de leur maîtresse. Elle les prend, les garde, et les renvoie à sa volonté. Quelques-unes de ces femmes ne paraissent jamais en la présence du mari: quant à celles qui lui rendent des services, il leur est défendu de parler jamais devant lui. Il n'a point le droit de chasser aucune des femmes de son épouse. S'il se plaint de quelqu'une d'elles, l'épouse considère cet individu comme mieux recommandé qu'auparavant, et si le mari paraît s'intéresser à une des femmes de son épouse, celle-ci ne manque guère de la chasser. Quant aux domestiques mâles de la maison du mari, ils craignent tellement l'influence de la maîtresse de maison sur lui, qu'ils la ménagent plus que lui-même. Il est évident que sur ces divers objets, les femmes Asiatiques ont plus d'autorité et de liberté dans leurs maisons que les Européennes; car celles-ci vivent souvent comme des étrangères dans la maison de leur mari, relativement à l'autorité. Comme tout est en commun entre le mari et la femme, en Europe, si la femme a envie d'employer, par exemple, l'équipage de la maison, il faut qu'elle s'arrange sur les convenances de son mari. S'il survient une querelle grave, la femme est obligée de se refugier dans la maison de son père, ou de quelque amie; au lieu que chez les Orientaux, c'est au mari à sortir de la maison, s'il ne s'entend pas avec sa femme: il ne peut pas même avoir à dîner, si elle le lui refuse; car la cuisine se fait dans le zénana.

Les femmes Asiatiques ne sont point astreintes à recevoir les amis de leur mari, et à leur faire les honneurs de la maison; elles ne sont point obligées non plus d'aider leurs époux, dans les détails de leur commerce, ou de leurs affaires, comme c'est l'usage en Europe, dans les professions mercantiles. Les femmes des Orientaux tirent un beaucoup plus grand parti de leurs caprices que les Européennes; et elles ont le talent de tourmenter leur mari en toute occasion. C'est une opinion reçue parmi elles qu'une femme ne peut conserver d'ascendant sur son mari, si elle est trop douce et trop complaisante. Elle lui rend tout un peu difficile, pour se faire valoir davantage. Ainsi lorsqu'une femme va faire visite à son père, et que sa visite doit durer trois jours, le quatrième se passe sans qu'elle revienne. Alors le mari vient la chercher; elle lui refuse, ou promet pour le lendemain, et lui manque ordinairement de parole. Toutes les fois qu'on appelle la maîtresse de la maison pour dîner, elle prétend n'être pas prête, et fait attendre son mari jusqu'à-ce que le dîner soit froid; et ainsi de suite, pour toutes les choses dont le mari paraît impatient. Revenir de chez son père à la première sommation de son mari, paraît une chose mal séante et peu délicate. Les femmes sont de même dans l'opinion qu'une personne comme il faut ne doit jamais paraître avoir faim, comme une femme du peuple. Les maris n'ont pas d'autre parti à prendre que de se soumettre à tous ces caprices; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils en aiment mieux leur femme. J'ai connu de très-belles femmes, constantes, vertueuses, obéissantes à leur mari; mais qui faute de connaître l'art de les tourmenter un peu, avaient perdu leur tendresse; tandis que ceux-ci portaient leurs hommages à des femmes très-communes, mais plus capricieuses.

Les maris Orientaux sont accoutumés à mettre beaucoup plus de confiance dans la vertu de leurs femmes que les Européens: c'est du moins ce que l'on peut conclure de la comparaison de certains usages. Une Européenne peut sortir de la maison de son père ou de son mari, et converser librement avec les étrangers, mais non pas sans être accompagnée de quelqu'un qui ait la confiance du mari ou du père. En Asie, une femme va seule chez ses amies ou parentes, lors même que son mari y est tout à-fait étranger. Elle y passe une ou plusieurs nuits, et des semaines entières, sans que le mari ait rien à y voir Le maître de la maison où elle se trouve n'a point le droit de pénétrer dans l'appartement qu'elle habite; mais les jeunes hommes, jusqu'à l'âge de quinze ans y entrent sans conséquence.

Si un divorce a lieu, les fils vont avec le mari, et les filles avec la femme. Il n'en est pas ainsi en Angleterre, où une femme divorcée après vingt ans de soins maternels, est obligée de se séparer de ses enfans, et de les abandonner à son mari.

Enfin il y a un point qui établit l'indépendance des femmes, d'une manière plus positive que tout autre. Lorsqu'il s'élève une querelle entre un mari et une femme, celle-ci, peut, sans autre formalité, prendre ses enfans, et tous ses effets précieux, pour se rendre dans la maison de son père, et y rester jusqu'à-ce que son mari lui ait fait toutes les excuses convenables.

Je pourrais ajouter encore beaucoup de détails qui mon-

treraient que les femmes de l'Orient sont plus libres que les femmes de l'Europe; mais je crois en avoir dit assez pour prouver ma thèse.

NOUVELLES A LA MAIN.

Papier des Orientaux.

Les Persans fabriquent des papiers de diverses couleurs, du blanc, du jaune, du rose: ils en ont aussi de doré et d'argenté. Quand on adresse une lettre très-respectueuse à un haut personnage, par exemple à un monarque, on se sert de papier blanc orné de fleurs d'or. La feuille est plus grande ou plus petite, selon le rang des personnes auxquelles on écrit. Les lettres du shah de Perse à Louis XIV avaient trois pieds de longueur. En Turquie, le papier est plus grand, et les écrits adressés par le sultan ou par le grand visir, aux rois de France, sont quelquefois de sept pieds. La grandeur de la lettre adressée à un prince quelconque diffère selon le besoin plus ou moins grand qu'on a de lui. Les sultans tartares, de la race de Tchinghiz-khan, qui, dans le 13e siècle, possédaient la Perse et une partie de l'Asie-Mineure, écrivaient d'abord des lettres de deux pieds aux souverains de l'Europe; plus tard, l'amitié des princes chrétiens leur devenant plus nécessaire, leurs lettres grandirent de dimensions et allèrent jusqu'à neuf pieds. Telles sont les deux lettres de sultans mongols de Perse adressées à Philippe-le-Bel, qui sont conservées dans les archives du royaume, et que M. Abel Rémusat à publiées et commentées. Tamerlan, voulant honorer le sultan de l'Égypte d'une manière particulière, lui adressa une lettre de soixante-dix coudées de longueur.

Quand les Perses écrivent, ils coupent un coin du papier, de sorte que la feuille ne forme pas un carré régulier; c'est, à ce quils disent, pour indiquer que rien sous le soleil n'est parfait, et que cette qualité ne se trouve que dans Dieu. Les formules de politesse qu'ils emploient dans leurs lettres sont très-nombreuses. Il y faut principalement observer que le nom du supérieur précède toujours celui de l'inférieur: cette coutume est très-ancienne. La lettre que Mahomet envoya au roi de Perse commençait par ces mots: „Mahomet, fils d'Abdallah, apôtre de Dieu, à Kosrev, roi de Perse." Ce manque de respect mit le roi dans une si forte colère, qu'il déchira la lettre sans l'avoir lue. La même chose eut lieu deux cents ans plus tard: un empereur de Constantinople, écrivant à Mamoun, fils d'Haroun-al-Rachid, avait placé son propre nom le premier; le calife en fut vivement offensé.

Si l'on veut honorer quelqu'un d'une manière particulière, on écrit son nom et ses titres en lettres d'or ou au moins en couleur. Quelquefois on déplace les noms, et on les met sur la marge, ou en tête de l'écrit, pour indiquer que la lettre même n'est pas digne de les contenir. Si l'on veut distinguer plusieurs noms ou titres, on donne à chacun d'eux une couleur particulière. Quand on parle de Dieu, d'un saint ou d'un prince souverain, on écrit le nom de Dieu en or, celui du saint en bleu, et celui du prince en rouge. Ne parle-t-on que d'un saint et d'un roi, on donne au premier l'or, et à l'autre la couleur bleue.

Anecdote sur Nicolo Paganini.

En l'année 1817, tandis que Paganini était à Vérone, le chef d'orchestre du grand théâtre de cette ville, Valdabrini, violoniste fort habile, s'avisa de dire que Paganini n'était qu'un charlatan; qu'à la vérité il excellait dans quelques morceaux d'un répertoire à lui, mais qu'il y avait tel concerto de sa composition qu'il serait incapable d'exécuter. Paganini apprend ce propos, et se hâte de faire dire à Valdabrini qu'il essaiera volontiers de reproduire les inspirations du chef d'orchestre de Vérone. Cette épreuve, qui était un puissant attrait offert au public, il voulut la réserver pour son dernier concert. Le jour de la répétition est fixé, Paganini ne manque pas d'y venir, mais moins pour se préparer que pour se conformer à l'usage établi: la musique qu'il y exécute n'est pas celle qu'il se propose de faire entendre; selon son habitude, il improvise sur les mouvemens de l'orchestre, et jette, en forme de remplissage, une multitude de passages délicieux que son imagination enfante avec une spontanéité incroyable. Ce n'est point une répétition, c'est un premier concert qui, pour les assistans, laisse encore imprévues les merveilles de la représentation. Avec Paganini il faut presque toujours s'attendre a des surprises de ce genre; les musiciens appelés à l'accompagner en sont eux-mêmes tellement déconcertés, que l'instrument leur échappe d'étonnement; ils restent ébahis, oubliant dans l'admiration la tâche qui leur est prescrite.

Qu'on se figure le désappointement de Valdabrini en entendant tout autre chose que sa musique; aussi la séance terminée, s'approchant de Paganini: „Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas mon concerto que vous venez d'exécuter, je n'ai absolument rien retrouvé de ce que j'avais écrit? — Ne vous inquiétez pas, mon cher, répond Paganini au concert vous reconnaîtrez parfaitement votre oeuvre, seulement alors, je vous demande un peu d'indulgence. „Le lendemain le concert eut lieu. Paganini commença par jouer plusieurs morceaux de son choix, réservant celui de Valdabrini pour terminer la soirée. Tout le monde s'attendait à quelque chose d'extraordinaire: les uns croyaient qu'il allait changer les moyens et les effets d'orchestre; d'autres, qu'il reproduirait les motifs de la musique de Valdabrini, en y faisant, à sa manière, les additions les plus brillantes, personne n'était dans le secret. Paganini paraît enfin; il tient à la main une canne de jonc, chacun se demande ce qu'il veut en faire. Tout-à-coup il saisit son violon, et se servant de sa canne comme d'un archet, il joue d'un bout à l'autre le concerto que son auteur ne croyait exécutable qu'après de longues études. Nonseulement il rend les passages les plus difficiles, mais encore il y introduit des variations charmantes, sans cesser de déployer un seul instant cette grâce, cette intensité et cette verve qui caractérisent son talent.

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Janvier.

Suite du No. 3.

Le veau n'a pas besoin d'aussi longs voyages pour se former: sa délicatesse prescrit un exercice plus modéré; d'ailleurs comme ce n'est point à pied qu'il chemine, de trop longues courses deviendraient pour lui trop dispendieuses. Les meilleurs sont ceux de la Styrie et de l'Autriche supérieure (connus sous le nom de veaux de rivière), de Horn, de Rötz et de Waidhofen. On en élève aussi dans les environs de Vienne, qui ne sont point à dédaigner, et les alentours de Stockerau et de Hollabrunn sont couverts de vaches-laitières, dont tout le lait sert à nourrir ces jeunes enfans, qui feront bientôt l'ornement de nos tables. Le veau est meilleur à Vienne que partout ailleurs, d'abord parce que la viande y étant toujours chère, on élève avec plus de soin ceux qu'on destine à sa consommation: ensuite, parce que l'on y observe plus strictement que dans les autres provinces les règlemens qui défendent de les mettre à mort avant l'âge de six semaines. Plus jeune, le veau n'offre qu'une chair fade et aqueuse. Le morceau de rognon passe pour le plus honnête; c'est vraiment une poularde à quatre pieds. Le veau plein d'une aimable condescendance, se prête à tant de métamorphoses, que l'on peut, sans l'offenser, l'appeler le caméléon de la cuisine.

Il ne faut pas se le dissimuler; le mouton qui arrive par troupeaux à Vienne, est bien inférieur au boeuf et même au veau: il faut le tirer de loin et le faire venir exprès, si lon veut le manger excellent. Celui de la Moravie et de la Hongrie, tient, sans contredit, le premier rang. Il n'appartient donc qu'aux hommes opulens, et qui s'occupent sérieusement de la gloire de leure table (car nous ne cesserons de le répéter, parce que c'est un axiome qu'il ne faut jamais perdre de vue, l'argent seul ne suffit pas pour faire excellente chère), de manger cet animal dans toute sa bonté: mais le Viennois qui n'a point voyagé, n'est pas si difficile, et il s'accommode fort bien du mouton qu'il trouve à la boucherie.

Comme il n'est rien de plus naturel que de passer de l'oncle au neveu, ce serait ici les cas de dire quelque chose de l'agneau; mais l'ordre des saisons s'y oppose, et nous aurons assez le temps d'en venir à cet innocent animal lorsque nous traiterons du mois d'avril: ce serait un solécisme en cuisine d'en parler avant Pâques.

Le mérite du cochon est si généralement reconnu; son utilité

en cuisine est si profondément sentie, que son panégyrique est ici superflu. C'est le roi des animaux immondes, c'est celui dont l'empire est le plus universel, et les qualités le moins contestées: sans lui point de lard, et par conséquent point de cuisine; sans lui point de jambons, point de saucisses, point d'andouilles, point de boudins noirs, et par conséquent point de charcutiers. M. Péchard, un des premiers charcutiers de Vienne est venu à bout de triompher de tous les obstacles et de varier les compositions de cet animal, de manière à se placer au premier rang dans l'art de faire prendre au cochon les formes les plus multipliées, les plus savantes et les plus exquises.

La nature a si bien arrangé les choses, que tout est bon dans un cochon, et que rien n'en est à rejeter. Les arts disputent à la cuisine l'honneur de tirer parti de ses dépouilles; le poil de son dos est devenu le premier instrument de la gloire de Raphaël, et n'a point été inutile à celle de Rameau. Ses cuisses et ses épaules ont fait, sous le nom de jambons, la réputation et la fortune de Prague.

Ce serait ici le lieu, sans doute, de placer après l'éloge du vénérable porc, celui du gentil cochon de lait; mais l'ordre des saisons s'y oppose, et nous attendrons le retour de l'été pour nous en occuper.

La fin au prochain numéro.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

1. Janvier.

Opéra. — Le spectacle se composait, mercredi dernier, du Vaisseau-Fantôme et du Diable Amoureux. L'opéra le Vaisseau-Fantôme est toujours écouté avec plaisir; l'exécution aujourd'hui est devenue parfaite. Marié, Canaple et Octave s'acquittent très-bien de leurs rôles.

Théâtre-Italien. — La semaine a été heureuse. Deux représentations du Barbier ont attiré mardi et jeudi une affluence énorme.

La soirée de samedi a nécessairement été moins brillante: Tancredi a vieilli, et nous parierions que l'intelligente administration du Théâtre-Italien s'épargnera le soin de mettre cet opéra au répertoire de la saison prochaine.

Ce soir Lucrezia Borgia attirera la foule toujours si empressée d'applaudir la belle musique de Donizetti, exécutée par Lablache, Tamburini, Mario, Mme. Grisi, Mme. Brambilla, etc., etc.

Jeudi prochain parait être le jour définitivement fixé pour la première représentation de D. Pasquale, opéra bouffe, écrit expressément pour Pavie.

Opéra-Comique. — Ce théâtre attend sans impatience sa pièce nouvelle: Farinelli, car Zampa et le Roi d'Yvetot, attirent toujours la foule.

La jeunesse de Charles-Quint recommence son succès, Auman, Henri, Mocker et Mme. Révilly y sont pour quelque chose.

L'Eau Merveilleuse fait toujours grand plaisir.

Jocondeа fait justement applaudir Chollet, Moreau-Sainti, Daudé, Laget, MMmes. Prévost, Félix et Rouvroy.

Odéon. — La Main droite et la Main gauche! Tel est maintenant le cri de ralliement du public parisien. Cette délicieuse pièce obtient un succès admirable. Les résultats des quatre premières représentations ont dépassé les espérances de l'administration. Mais que Mme. Dorval est belle dans le rôle de Rodolphine! Avec quel talent Bocage remplit le rôle du major Palmer. Jamais pièce ne fut jouée avec une pareille supériorité. Ce soir représentation extraordinaire: le Mariage de Figaro sera joué par l'élite de la troupe. Monrose, qui possède si bien les traditions de son père, nous rendra Figare; Bouchet joue Almaviva, et enfin, chose qui doit exciter une curiosité inouïe, Mme. Dorval se montrera dans le rôle la comtesse. Mme. Dorval, si admirable dans le drame, si remarquable dans la tragédie, aborde pour la première fois un rôle important dans la comédie. Tout Paris voudra être témoin de cette originale tentative.

Théâtre du Palais-Royal. — La Villa Duflot, vaudeville en un acte, de MM. Mélesville et Amédée de Beauplan. — Voici une petite pièce qui à été très-bien reçue, malgré son petit air vieillot. Rien n'est neuf en effet dans ce vaudeville, ni le sujet, ni les détails, ni le caractère des personnages. Mais il y a long-temps que les vaudevillistes ont mis cette maxime en pratique: „Quand on veut faire du neuf, on prend du vieux."

M. Oscar est un grand jeune homme qui habite avec son papa et sa maman une maison de campagne située à Vincennes, tout près d'un pensionnat de jeunes demoiselles; conséquemment, M. Oscar est amoureux d'une pensionnaire, rien n'est plus naturel. Il est occupé à soupirer devant la maison d'éducation qui renferme celle qu'il aime, lorsque le garde champêtre amène un monsieur qu'il vient de surprendre dans les vignes. M. Oscar est un jeune homme très-bien élevé, de plus il est le fils de l'adjoint; aussi, grâce à sa haute protection et à une pièce de trente sous (vieux style), il fait relâcher M. Morisseau. C'est le nom du monsieur. M. Morisseau ne sait vraiment comment faire pour reconnaître un tel service . . . mais quand il sait qu' Oscar est amoureux de la fille de M. Galibert, son ami, il promet de le servir et de le seconder dans ses amours . . . Pour cela, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de contrarier M. Galibert en tout, car ce monsieur n'est jamais de l'avis des autres. — Ce caractère n'est pas nouveau, on en conviendra; le Second-Théâtre-Français a repris dans ces derniers temps une comédie de l'ancien répertoire, dans laquelle ce caractère est tracé de main de maître: le titre de la pièce est l'Esprit de contradiction.

M. et Mme. Duflot, le papa et la maman de M. Oscar, veulent absolument se défaire de leur maison, — pardon, de leur villa; depuis quatre ans l'écriteau portant: Maison à vendre n'a pas attiré d'acquéreur. — M. Duflot qui, lui aussi, comprend combien ce qui est défendu est attrayant, imagine de substituer à l'ancien écriteau celui-ci:

Cette maison n'est pas à vendre.
Défense expresse d'y entrer.

On dirait que ce bon M. Duflot a pressenti l'arrivée la prochaine arrivée de M. Galibert, qui, en effet, en voyant une telle annonce, a grande envie, non seulement d'entrer dans la maison, mais encore de l'acheter. — Son ami et ex-associé Morisseau, veut le détourner de cette idée et naturellement le désir de Galibert en devient plus grand. — Oscar, qui a le mot, veut également détourner Galibert de cette acquisition, mais Galibert, pour se délivrer d'Oscar, qui engage ouvertement son père à ne pas vendre sa maison, ne trouve rien de mieux à faire que de l'enfermer dans le potager où se promenait Adèle Galibert, sa fille! — Explication. — Le mariage est devenu indispensable, et la maison est achetée.

L'exposition de cette petite pièce est un peu longue et peu amusante, les invraisemblances fourmillent depuis le commencement jusqu'à la fin, mais il y a des détails très-amusans. De plus, ce vaudeville a été parfaitement joué par Sainville, Leménil et l'Héritier. Mlle. Thouret, malheureusement, est toujours une débutante. E. D.

Nouvelles diverses.

On nous écrit de Londres que le Princess'-Théâtre d'Oxford-Street a ouvert ses portes à une immense et brillante assemblée. La Sonnambula, traduite en anglais, a obtenu le plus éclatant succès. Mme. Eugénie Garcia, chargée du principal rôle, a joué et chanté avec un talent extraordinaire. Elle a été rappelée plusieurs fois et couverte d'applaudissemens et de bouquets. Tout annonce que Mme. Garcia sera engagée au Queen's-Théâtre pour la saison prochaine.

— Le théâtre anglais de Hay-Market monte en ce moment le Roi d'Yvetot, de M. Adolphe Adam.

— Les artistes du Théâtre-Français de Saint-James sont attendus à Londres dans les premiers jours de Janvier.

— Un charmant volume de poésie dû à la muse adorable de Mme. Desbordes Valmore: Bouquets et Prières, vient de paraître chez Dumont, libraire, Palais-Royal. Jamais Mme. Desbordes n'a laissé tomber de sa plume des inspirations plus gracieuses, plus ravissantes.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Un merlan frit.

Pochade Anglaise.

— Ce que je voudrais pour mon dîner! répondit Nicolas à la question de sa femme, s'il faut le dire, je voudrais un merlan frit.

Et le digne jeune homme, en prononçant ces deux derniers mots, passa sa langue sur ses lèvres.

— Eh bien! lui répliqua aigrement mistress Dunks, sa douce moitié: c'est justement ce que vous n'aurez pas.

— Hum! prononça Nicolas.

— Quand vous direz hum vingt fois! je n'ai pas de merlan aujourd'hui, et j'ai d'autre poisson . . . voilà deux bonnes raisons, j'espère.

— Alors, femme, pourquoi me demander ce que je voudrais?

— Parce que je suis une sotte. Ne devais-je pas bien savoir que vous chercheriez à me causer tout l'embarras possible avec vos caprices? Un merlan frit! . . . Vraiment! on vous en souhaite.

— Hum! hum! répéta encore Nicolas; et prenant son chapeau, il le brossa avec sa manche en guise de vergette: puis il l'enfonça sur sa tête comme un homme déterminé à faire une fois sa volonté.

— Et où courez-vous, à l'heure qu'il est? demanda aigrement mistress Dunks, qui avait observé du coin de l'oeil ces préparatifs.

— Chercher ailleurs ce qu'on me refuse ici, répliqua Nicolas. Et sans attendre de réponse, il sortit.

Mistress Dunks demeura un instant ébahie: elle se précipita sur le seuil de la porte, et vit son mari qui s'éloignait à grands pas, la tête haute, les mains enfoncées dans ses poches. Au premier coin de rue il disparut à ses yeux.

Nicolas Dunks avait raison. Un homme n'est pas un homme, lorsque, désirant manger un merlan frit à son dîner, il ne peut se passer cette fantaisie, surtout s'il a quelqu'argent dans sa poche. Nicolas appartenait au corps respectable de tailleurs. Si les gens de cette profession font assez généralement le sacrifice de leur dignité masculine dans les choses du ménage, on sait d'un autre côté, qu'ils ne sacrifient jamais leur appétit, et que leur estomac est exigeant. Nicolas n'avait que vingt-cinq ans, sa femme touchait à la cinquantaine. L'un était doux de caractère, simple d'esprit, rangé, laborieux et, de plus, assez bien tourné; l'autre était criarde, hargneuse, jalouse, adonnée au gin et au porter. Veuve d'un premier mari elle avait épousé l'honnête Nicolas, qui n'était encore qu'apprenti tailleur, et dont les couleurs fraîches l'avaient séduite. Celui-ci s'était laissé éblouir par la perspective magnifique d'avoir une boutique à lui, une enseigne à lui, et de commander là où il obéissait naguère. Le bon jeune homme n'avait pas vu que la veuve, avec ses cinquante ans et son humeur acariâtre, entrait aussi dans la perspective. Il s'en aperçut trop tard. Ils n'étaient mariés que depuis six semaines, et vingt fois déjà Nicolas, poussé à bout, avait été tenté de prendre son chapeau et d'aller dîner tranquillement loin de sa femme. Cependant il avait résisté jusque-là.

Cette dernière contrariété fut la goutte d'eau qui fait déborder un vase plein. Nicolas aimait naturellement le merlan frit. Pour contenter son envie, il étouffa tous ses scrupules.

Que de conséquences eut pour lui ce caprice!

Dès que le tailleur fut hors de sa maison, il se dirigea vers les blue-posts. On appelait ainsi un certain établissement de Londres renommé pour la friture. La distance n'était point considérable, et une demi-heure s'était à peine écoulée que maître Dunks se trouva attablé devant le plus beau merlan qui eût jamais figuré dans un poël. C'était un merlan arrangé à la perfection. Un tankard (grand pot à couvercle) rempli d'un porter écumant, fut placé à côté du poisson. Nicolas le saisit à deux mains, et l'élevant à la hauteur de sa bouche, il souffla pour écarter la mousse; après quoi il humecta ses lèvres, il les humecta encore afin de mieux goûter la liqueur qu'on lui avait servie. Content de cette noble épreuve, et probablement altéré par ses contrariétés de ménage, il se renversa en arrière fixa ses yeux sur le plafond de la chambre, et il but . . . il but jusqu'à ce qu'il ne resta plus rien dans le pot.

Nicolas considéra un moment le vide effrayant qui s'était opéré dans le tankard. Il poussa un soupir de satisfaction, et il commanda à la fille de lui servir une autre mesure de porter. Ces préliminaires accomplis, il procéda à l'oeuvre importante de son dîner.

— Bravo! jeune homme, lui dit en clignant de l'oeil un personnage élégamment vêtu, lequel était assis à une table voisine de la sienne: voilà qui s'appelle arroser votre poisson!

— Oui, oui, Monsieur, répondit le bon Nicolas; le poisson cherche le liquide, voyez-vous.

A cette facétie dont il était enchanté, maître Dunks éclata de rire.

— Vous aimez donc le merlan? reprit l'étranger qui l'observait avec attention.

— Beaucoup, prononça le tailleur, en brandissant son couteau et sa fourchette, et en s'apprêtant à couper le poisson en deux tronçons égaux.

Alors, suivez mon avis, continua le voisin, et commencez par la queue. Aussi sûr que je m'appelle Jenkins, la tête vous en semblera meilleure.

Maître Dunks s'arrêta tout court. Il trouvait assez étrange que ce M. Jenkins s'occupât de sa manière de manger le merlan. Quant à lui, il n'avait jamais entendu parler de commencer par la queue. C'était peut-être l'usage des gens comme il faut, des gourmets . . . Nicolas eut le sentiment de son ignorance, et il se mit en devoir de profiter de la leçon qu'on lui donnait.

— Pas comme cela! s'écria M. Jenkins en se levant précipitamment.

Nicolas s'arrêta encore, regardant tour à tour son merlan qui refroidissait et l'obligeant voisin qui le favorisait ainsi de ses conseils. Il l'aurait volontiers prié de se mêler de ses affaires et de le laisser à sa guise; mais l'air sérieux de l'étranger le retint.

— Pas comme cela! répéta M. Jenkins avec emphase. Par le ciel, jeune homme! Gardez-vous de détacher la queue! . . . passez votre couteau en dessous, et remontez doucement jusqu'à la tête.

— Oh! bien! bien! répondit Nicolas, en s'empressant de suivre ces instructions et de réparer le temps perdu.

M. Jenkins était venu s'asseoir à ses côtés pour mieux surveiller ses mouvemens. Quand il le vit étendre la main vers le plat, il l'arrêta encore une fois.

— Quoi! qu'y a-t-il? demanda le tailleur affammé.

— Maintenant, l'ami, prononça gravement l'étranger, avant d'aller plus loin, laissez-moi vous donner un second avis.

Nicolas lui lança un regard plein d'anxiété et d'impatience, sans cependant lâcher le morceau qu'il tenait sous sa fourchette.

— Une autre fois, poursuivit M. Jenkins, une autre fois, jeune homme, ne souffrez pas que quelqu'un s'ingère de vous persuader que vous ne savez pas vous y prendre pour manger un merlan frit. . . . Voilà . . . J'ai l'honneur de vous saluer, et je vous souhaite un bon appétit.

Nicolas s'était efforcé de suivre le fil de cette phrase interminable. Furieux, hors de lui, il jeta sur la table sa fourchette et son couteau, et se dressant sur ses jambes.

— Dieu me damne! s'écria-t-il, pour la moitié d'un farthing je vous le ferais avaler ce merlan! Oui, et je vous le ferais avaler par la tête, et non point par la queue. Humph! Mêlez-vous de vos affaires, l'ami, et laissez-moi tranquille.

— Me mêler de mes affaires! répliqua M. Jenkins avec le sang-froid le plus provoquant. Parbleu! c'est précisément ce que je fais.

— Non! répliqua maître Dunks avec emportement. Voilà une heure que vous me débitez vos fariboles. Prouth! et mon poisson est tout froid . . . Par le ciel! ne m'échauffez pas les oreilles ou sinon . . .

— Là! là . . . un peu de patience! Mon affaire, à moi c'est

de m'amuser aux dépens des bonnes gens que je rencontre. J'ose dire, mon brave homme, que si vous aviez dépêché votre poisson aussi vite que vous avez bu votre porter, cela aurait valu mieux pour vous. Mais vous voulicz apprendre à manger le merlan par la queue!

— Oui dà! proféra le tailleur, qui alla se camper devant le mauvais plaisant . . . Eh bien! l'ami, ajouta-t-il en croissant ses bras sur sa poitrine, en échange de vos bons avis, humph! . . . en voici un que je prétends vous donner.

— Voyons donc, cela doit être curieux.

— Je vous conseille de sortir d'ici à l'instant même, sinon je vous jette à la porte comme un chien.

— Bien dit! s'écria en riant M. Jenkins, qui semblait avoir résolu d'épuiser la patience de Nicolas; un excellent conseil, pardieu! et quelle menace! Mais il s'agit de l'exécuter: essayez.

Nicolas ne se le fit pas répéter deux fois. Il se précipita tête baissée sur l'étranger. Celui-ci, qui était doué d'une vigueur extraordinaire, soutint bravement l'attaque; il saisit le tailleur, l'étreignit dans ses bras nerveux et le terrassa. La lutte ne dura qu'un instant, car le maître de la taverne accourut aussitôt au bruit. Cependant elle fut assez longue pour que les deux combattans renversassent dans leurs efforts la table qui portait le dîner de Nicolas, les plats, les assiettes, le tankard et le merlan, auquel l'infortuné n'avait pas encore touché.

Maître Dunks, un peu froissé de sa chute, contemplait d'un oeil éperdu ces misérables débris Pour M. Jenkins, il riait à gorge déployée. Cette gaîté déplacée ranima la fureur du vaincu.

— Tout n'est pas fini, s'écria-t-il, humph! Cet homme paiera mon dîner et le dégât qui a été fait, puisque c'est lui qui en est cause.

— Comment donc! répondit M. Jenkins, c'est trop juste. Je paierai tout, et, de plus, l'ami, si vous mangerez avec moi quelque chose de mieux qu'un merlan frit.

Cette invititation, qui lui était adressée d'une manière gracieuse, calma le ressentiment de Nicolas. La certitude consolante de n'avoir rien à payer, et la perspective d'un bon repas, lui rendirent sa belle humeur. Il aida l'aubergiste à relever la table. M. Jenkins demanda le compte de la dépense. Sans chicaner sur le prix, il tira de son portefeuille un billet de 5 livres sterling et, quand il eut reçu l'excédent de la note, il offrit à Nicolas un souverain d'or.

— C'est, lui dit-il, un dédommagement que je vous dois pour avoir retardé votre dîner par mes méchantes plaisanteries.

Nicolas, entièrement subjugué par ces façons de grand seigneur, se laissa mettre le souverain dans la main, et après y avoir jeté les yeux, comme pour vérifier si c'était bien de l'or, il le serra dans sa poche en balbutiant quelques mots d'un air confus et en proférant deux ou trois de ces interjections dont le bon jeune homme avait contracté l'habitude. Pour un pauvre petit tailleur comme lui, cette bonne aubaine n'etait point à dédaigner.

— Maintenant, l'ami, reprit M. Jenkins, si vous y consentez, nous irons dîner tous deux chez moi.

— Hum! de tout mon coeur! répondit Nicolas, oubliant ces meurtrissures et vivement stimulé par son appétit.

Ils sortirent. Nicolas marchait le nez au vent, tandis que son compagnon, devenu plus sérieux, semblait méditer quelque projet.

Dieu me damne! s'écria-t-il en s'arrêtant tout-à-coup. Je suis plus coupable que je ne pensais. En quel état vous a mis notre lutte! Votre chapeau est à moitié défoncé! votre redingote s'est déchirée par derrière. Vous êtes couvert de boue, . . Véritablement vous ne pouvez vous montrer dans les rues vêtu de la sorte. C'est à moi de réparer le mal que j'ai causé . . . Tenez, voici un bank-note de cinq livres sterling, entrez dans cette boutique de chapelier, et achetez-vous d'abord un autre chapeau. Je reste ici à vous attendre.

La suite prochainement.

L'Amant Cannibale.

..... Je trouvai plaisant d'être chargée de l'éducation d'un sauvage, et j'étais encouragée d'ailleurs par les dispositions merveilleuses que paraissait annoncer mon jeune Caraïbe. Au bout de six mois, il entendait et parlait assez bien le français; il se familiarisait en même temps avec les usages de notre vie civilisée en un mot, il devenait un sauvage de société fort agréable d'autant que sa taille élevée et ses formes nerveuses et élégantes donnaient plus de charme à la gracieuse singularité de ses manières. Je n'ai pas besoin de dire que mes jours de réception avaient repris faveur, et que mon salon fut bientôt trop étroit pour l'affluence d'amis qui s'y donnaient rendez-vous. Les dames surtout s'y trouvaient en tel nombre qu'il était souvent impossible de les asseoir toutes, ce dont au reste elles ne se souciaient guère, pourvu qu'elles pussent entourer, voir et entendre Oukissi (c'était le nom de mon Caraïbe.)

J'ai toujours aimé les routs, et chez moi plus encore que chez les autres. Je ne sais pourquoi je pris de goût a ceux-ci. J'éprouvais un sentiment qui ressemblait à la jalousie, en voyant l'empressement dont Oukissi était l'objet, en remarquant surtout l'éclat dont brillaient ses yeux en se promenant sur cette foule de femmes, toutes occupées de lui, et dont quelques-unes étaient charmantes; je ne puis m'empêcher de rire aujourd'hui, en songeant que je me suis vue sur le point d'aimer un cannibale! Du moins, si ce n'était pas de l'amour, c'était un caprice bien caractérisé. Je ne dus mon salut qu'au hasard.

J'avais un jour à dîner une vingtaine de personnes. Obligée de placer Oukissi loin de moi, je lui dis de s'asseoir à la droite de la douairière de ***, mais il ne tint compte de l'invitation, et, sans cérémonie, s'élança à l'autre bout de la table, a côté de la jolie miss Erforth, qui parut très-sensible à la préférence. Je ne sais qui, de la douairière ou de moi, fit la plus laide grimace à ce trait un peu brutal; mais il fallut bien se résigner. Le moyen de faire entendre raison à un Caraïbe en fait de galanterie! Sa galanterie à lui, était l'instinct de la nature. Je ne fus pas maîtresse de moi pendant tout le premier service. J'étais inquiète, j'avais des distractions; j'oubliais que j'avais à faire les honneurs de ma table; mais la conversation était si vive entre miss Erforth et Oukissi, et tous les convives en étaient si occupés, que personne, je crois, ne s'aperçut de ma mauvaise humeur.

Tout-à-coup, Oukissi, qui ne perdait pas un morceau, malgré l'attention et les soins qu'il donnait à sa voisine, parut frappé du goût d'une tranche de gigot d'agneau que je venais de lui servir: „Qu'est-ce que cela?" s'écria-t-il avec une expression de physionomie que je n'oublierai jamais. Miss Erforth se chargea de répondre à sa question, puis elle désira savoir pourquoi le goût de cette viande l'avait frappé. Ah! dit-il naïvement et dans son piquant jargon que je n'essaierai pas de rendre, c'est que cette chair ressemble beaucoup à celle d'un enfant de cinq à six ans, de bonne qualité.

Un frémissement d'horreur parcourut toute la table. Il y eut ensuite un moment de silence, et puis la curiosité reprit ses droits. Miss Erforth se retourna vers Oukissi, et lui dit, avec un air d'ingénuité candide, qu'elle n'aurait jamais cru la chair humaine agréable au goût „Comment! s'écria le sauvage, je n'en connais pas de plus savoureuse. Si nous autres possédions comme vous cet art que vous appelez la cuisine, quelle chère nous pourrions faire! mais nous ne savons que griller, toujours griller; encore n'avons-nous pas le soin de modérer l'ardeur du feu, et nos rôtis sentent le brûlé bien souvent."

Cette épouvantable dissertation gastronomique ne paraissait pas déplaire à mes convives, qui, le cou en avant, l'écoutaient avec un intérêt visible. Moi-même je me sentais maîtrisée par l'effroi qu'elle m'inspirait. Il continua: „Eh bien! malgré tout, il n'y a rien de meilleur au monde qu'une épaule de jeune garçon, une hanche grasse de jeune fille, et surtout les mains d'un enfant nouveau-né. Quant a la chair d'homme ou celle de femme déjà mère, j'en fais peu de cas: la première est coriace, la seconde est molle et insipide, — Vous avez mangé de la chair de jeune fille! reprit vivement miss Erforth. — Sans doute, et la meilleure que j'aie goûtée jamais est celle de la belle Ikala, mes premières et mes plus chères amours."

Pour le coup, il y avait de quoi défaillir. Nous nous regardions tous avec une expression de terreur vraiment comique Quelqu'un s'avisa cependant de vouloir apprendre comment le Caraïbe avait mangé sa maîtresse, et personne ne réclama contre cette demande, que Oukissi ne parut pas trouver indiscrète.

„J'avais dix-sept ans, dit Oukissi, et lorsque je voyais passer les jeunes filles de notre tribu, je m'arrêtais malgré moi. L'émotion que j'éprouvais alors devenait de plus en plus vive, mais elle était vague, indéterminée: c'était un désir sans but, sans objet, une tristesse dont je ne pouvais me rendre compte. Un jour, je rencontrai, près d'une fontaine ombragée de grands cocotiers Ikala, fille du chef de la tribu voisine; elle venait puiser de l'eau: sa beauté me frappa; je lui dis des paroles d'amour et je lui demandai son coeur. Elle ne me répondit rien, mais je la vis, en s'en allant, qui tournait la tête vers moi. Je revins souvent à la fontaine des Cocotiers; elle y venait aussi et restait souvent quelques momens à m'écouter; elle me dit enfin à son tour, quelle partagerait volontiers ma natte et ma cabane: je lui donnai le baiser d'amour. Pendant trois lunes, nous fûmes heureux; nous vivions l'un pour l'autre, seuls dans ma hutte de joncs et nous croyant immortels comme le grand Être. La chasse et la pêche suffisaient à notre subsistance; Ikala faisait cuire le gibier et le poisson que je lui rapportais, et je ne songeais plus à la guerre, qui fournit un gibier plus appétissant mille fois, des hommes.

Un jour (jour de malheur!) j'avais quitté ma cabane avant le soleil, et je m'étais écarté, plus que de coutume. Je ne rentrai que le soir, et je fus étonné de n'y pas trouver Ikala. J'appelle; elle ne répond pas. Tout-à-coup mes yeux aperçoivent sur le sable l'empreinte de pas d'hommes et celle aussi de pieds d'Ikala, mais avec des traces visibles d'une lutte qui avait eu lieu sur le seuil de la cabane. Je m'élance; je cours vers la mer, où les pas semblaient se diriger. Je vois en effet une pirogue conduite par deux guerriers d'une autre île, dont l'un ramait à toute force, et l'autre contenait Ikala, qui, en me reconnaissant, faisait de nouveaux efforts pour s'arracher de ses bras. Une flèche partit de mon arc: rapide comme l'éclair, elle fit justice et délivra ma bien-aimée, qui se jeta à la mer vers moi. Je nageais déjà à son secours, mais, hélas! l'autre guerrier avait quitté ses rames, et, ne pouvant retenir sa proie, il avait eu le temps de la frapper d'un coup fatal. J'avais ramené Ikala sur le rivage: elle vivait encore, mais ses yeux s'éteignaient déjà dans le grand sommeil; et moi, je me roulais par terre de désespoir. Enfin, voyant quelle souffrait trop, je lui plongeai mon couteau dans le coeur. (Ici un cri presque général interrompit le narrateur; il ne parut pas remarquer notre émotion.)

„Je la rapportai dans ma cabane, et, après avoir long-temps pleuré, je choisis les meilleurs morceaux de ma bien-aimée, que je conservai, après avoir enseveli le reste religieusement. Je m'en nourris pendant trois jours, et ce fut une douce consolation pour moi de reconnaître que jamais je n'avais rien mangé de plus exquis."

Il soupira tendrement en finissant. Il y avait dans cet amant cannibale quelque chose d'original qui plaisait singulièrement à nos dames. Pour moi, je fus guérie pour toujours du désir de recevoir le baiser d'amour d'un homme dont les dents et le palais connaissaient et appréciaient aussi bien le goût de la chair humaine.

NOUVELLES A LA MAIN.

Singularité du Coeur.

L'humeur a quelquefois d'étranges bizarreries, et il lui advient quelquefois aussi d'étranges leçons.

Alice, belle et riche, comptait 20 ans, et l'hymen pour elle restait sans charmes. „Une femme du moins protestera, disait-elle, contre ce sexe dominateur, contre ce sexe à nos pieds aujourd'hui, s'il aspire à un aveu; tyran demain, s'il l'a surpris dans une larme ou dans un sourire. Quel nom donner aussi à une chaîne qu'on ne peut rompre?"

C'était là comme l'idée fixe d'Alice; elle riait ou bâillait à la seule pensée d'un mari.

L'indifférence d'une femme jeune et jolie semble crier vengeance; les vengeurs accoururent: tendres discours, tendres billets, les respectueux empressemens de l'amour, les manéges de l'orgueil piqué et ses séductions, tout fut mis en usage pour triompher des rigueurs d'Alice. Hommages malheureux autant que maladroits! On s'était prévenue, aguerrie, surtout contre l'amabilité. L'amant le plus suspect, le plus tôt éconduit.

Il n'y a qu'une femme, dira-t-on, qui puisse offrir l'exemple d'un tel travers de coeur ou d'esprit; lecteur, attendez. Le hasard amène près de notre belle indifférente un jeune et bel indifférent, adversaire déclaré comme elle du mariage et de ses tendres convenances. Rien n'était curieux comme le dialogue d'Alice et du colonel de M*** en fait de sentiment conjugal. „Un mari aimer sa femme, quel mauvais ton! — Une femme aimer son mari, quelles moeurs bourgeoises! — On associe deux fortunes, à la bonne heure! — On prend un nom honorable, voilà tout! . . ."

On s'entendait à merveille, comme on voit, sur ce que devait être un ménage de bonne compagnie. L'hyménée se débrouillait ainsi de son aspect effrayant. Bref, cette sympathie d'antipathie décida du sort d'Alice et du colonel. Peu de tems s'écoule depuis leur connaissance, et Alice est Mde. de M***.

Quelle harmonie entre les principes et les procédés de nos jeunes époux! la lune de miel et ses douces clartés passèrent inaperçues. On habitait un magnifique et vaste hôtel; chacun avait son appartement séparé à un étage différent. Monsieur se tenait et recevait chez lui; Madame chez elle. Parfois ils se rencontraient, se saluaient avec une bienveillance purement polie. Monsieur est admis de loin en loin aux cercles de Madame; mais on est inflexible sur un point: on ne se voit jamais seuls. Aussi, une année entière sans querelle, sans le moindre nuage. „Eh bien! disait Alice un jour à son époux, ne sommes-nous pas les heureux, les sages par excellence de la vie conjugale? . . ."

Tout-à-coup Alice devient triste et rêveuse, le colonel pensif et solitaire. Des bruits de guerre ont circulé; M. de M*** a reçu l'ordre de rejoindre son régiment.

„Le changement que tout le monde remarque dans les habitudes d'Alice ne peut certainement provenir du départ de son mari, se disait Emma, sa plus intime amie. Le colonel va chercher gloire nouvelle, et sa femme me l'a répété si souvent, d'un mari, elle ne veut qu'un beau nom . . ."

Toutefois son inquiète tendresse la conduit à l'hôtel de M. de M***.

Un domestique lui dit que Madame est chez Monsieur. Grande fut la surprise d'Emma. On l'introduit dans l'appartement du mari. La figure du colonel respirait le bonheur, Alice fondait en larmes.

„Emma! s'écrie Alice en apercevant son amie, plains-nous tous les deux. Quelle fatalité! nous venons d'apprendre que nous nous aimions!"

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Janvier.

Fin.

Le mois de Janvier n'est guère moins favorable au gibier qu'à la viande de boucherie; car, sans parler des ennuyeux, il abonde en grosses bêtes, parmi lesquelles il faut distinguer le chevreuil, le daim de l'année, et le sanglier de compagnie; la laie plus délicate encore, et le gracieux marcassin; tous hôtes des bois, et que l'homme y relance au milieu des dangers imminens et de frimas rigoureux, pour les faire, en dernier résultat, figurer sur nos tables.

Si des grosses bêtes nous descendons aux moyennes, le mois de Janvier nous offrira des lièvres et des lapins excellens et dans toute leur maturité. Parmi les premiers, on doit préférer ceux des montagnes à ceux des plaines; et lorsqu'ils ont été bien courus à la chasse, ils n'en valent que mieux. La viande du lièvre est un mets savoureux et de facile digestion; et de toutes les viandes noires, celle du lièvre est la plus légère, la moins ferme, la moins pesante, et celle dont le jus est le moins âcre. Tel est au moins le sentiment actuel des médecins le plus éclairés.

Quoiqu'au premier coup d'oeil, le lapin ait avec le lièvre de grands rapports, il en diffère essentiellement par ses moeurs, ses habitudes et la nature de sa chair. Elle est bien plus blanche, plus tendre et plus succulente. Mais ces bonnes qualités n'appar-

tiennent qu'au lapin sauvage; le lapin domestique doit être écarté de toutes les tables un peu jalouses de leur bonne renommée.

Si du poil, nous nous élevons jusqu'à la plume, le mois de Janvier nous conduira dans une nnée d'oiseaux plus délicats les uns que les autres; et pour commencer par le plus gros, toujours sans sortir de la classe du gibier, qui ne vénérerait pas ces canards sauvages, oiseaux de passage, dont les os sont un véritable thermomètre, au futur, dans lequel on lit le degré de température qu'aura l'hiver; et dont la chair agréable et succulente forme un manger beaucoup plus sain que celle des canards domestiques, parce que ses principes sont plus exaltés?

La bécasse est le premier des oiseaux noirs, et la reine des marais; pour son fumet délicieux, la volatilité de ses principes et la succulence de sa chair, elle se voit recherchée par les Gourmands de toutes les classes. Ce n'est, hélas, qu'un oiseau de passage! mais on en mange pendant plus de trois mois de l'année. Des bécasses à la broche sont un des rôtis le plus distingués que l'on puisse offrir aux personnes d'une grande considération; et c'est même dans ce genre (après le faisan) la plus haute marque d'estime et de respect que l'on puisse leure donner. On vénère tellement ce précieux oiseau, qu'on lui rend les mêmes honneurs qu'au Grand-Lama. C'est dire assez que ses déjections sont, non-seulement précieusement recueillies sur des rôties mouillées d'un bon jus de citron, mais mangées avec respect par les fervens amateurs.

Si vous prodiguez tant d'éloges à la bécasse, va s'écrier ici un disciple de Comus, quels seront donc ceux que vous réserverez à la perdrix sa cousine? Il nous semble d'abord que leur mérite respectif est assez généralement reconnu pour qu'on puisse louer l'une même jusqu'à l'enthousiasme, sans pour cela offenser l'autre. Si la bécasse est la reine des marais, la perdrix est celle des plaines. Attendue à son point, c'est-à-dire, plusieurs jours c'est un aliment savoureux et sain, délicat, léger, et d'une digestion facile. C'est principalement au perdreau que ces trois derniers éloges sont applicables, et ses ailes entrent de prime-abord dans le régime de tout convalescent. La perdrix plus ferme, plus substantielle, et d'un fumet plus relevé, convient mieux à l'homme qui jouit de toute la plénitude de ses facultés digestives; ce qui ne veut pas dire que toute leur étendue soit nécessaire à sa coction.

Les perdrix, qui se divisent en rouges, blanches et grises, sont nommées ici dans l'ordre de leur mérite.

Ce serait ici le lieu de parler du faisan, ce véritable oiseau royal, originaire de la Colchide, et naturalisé depuis long-temps parmis nous. Le faisan doit être attendu. Comme il est naturellement un peu coriace, c'est de cette longue attente que résulte la succulence et la tendreté de sa chair; ce qui en interdit l'usage aux personnes dont les humeurs tournent vers la putridité. On le suspend par la queue, et on le mange lorsqu'il s'en détache. C'est ainsi qu'un faisan pendu le Mardi-gras, est susceptible d'être embroché le jour de Pâques.

Les épinards, les choux-fleurs, le céléri, le carottes, les oignons, les navets et les poireaux, sont le principeaux légumes que le mois de Janvier concède encore à nos cuisines.

CHRONIQUE DE LA MODE.

Mode de Paris.

La neige et les frimats s'oublient dans les nuages et, cette année, ne tombent point sur nous; la fête de Noël a rayonné de soleil et les complimenteurs empressés du premier de l'an ont sué dans les rues tant il faisait chaud. Les pauvres se réjouissent et nous nous réjouissons avec eux et pour eux, de cette douce température. Mais les marchands de bois et les fourreurs se désolent; à eux ce sont les bises qui coupent la figure, le givre qui craque sous les pieds et les glaçons que charient les fleuves qu'il leur faut; aussi l'on assure que le premier janvier 1843 ils se sont soustraits aux complimens et aux félicitations de leurs familles; quand nous gèlerons ils allumeront un feu de joie.

On se prépare lentement à s'amuser cet hiver. Rien encore d'éclatant n'a eu lieu en fait de plaisirs; des raouts et des concerts, voilà tout, et encore ce ne sont pas des Français qui ont fait ce peu de bruit, ce sont lady Cowley et madame la comtesse d'Appony . . . Pauvre Paris, comme il est déchu, il n'est plus bout-entrain, il n'amuse plus, il se laisse amuser, et, la plupart du temps, quand il danse, c'est qu'on lui paie les violons.

Les ambassades de Sardaigne et de Naples ont aussi allumé leurs lustres et ouvert les battans dorés de leurs portes. Beaucoup de monde est encore à la campagne, la douceur de la saison y retient beaucoup de nos amis, le soleil a encore de chauds rayons, les allées des parcs sont toujours fermes et sèches sous les pieds des promeneurs, la pluie n'a rien gâté au dehors des châteaux et dans leur intérieur le froid n'a point pénétré . . . Je me figure qu'à présent que la comfortabilité est devenue française et qu'elle s'est introduite dans toutes nos demeures, on restera plus long-temps à sa maison des champs. Les portes actuellement, pour nous sauver des very bad colds, se ferment presque aussi bien qu'en Angleterre. Nos épais tapis, nos portes rembourrées, nos portières, nos doubles rideaux, nos brasiers de l'âtre ont exilé ce froid qui enrhumait nos grands parens dans leurs grands châteaux plus magnifiques que commodes, plus faits pour la représentation que pour la vie commune; les ameublemens bien soignés et bien entendus peuvent donc amener un changement dans nos moeurs d'hiver. On demeurera plus long-temps aux champs, parce que les bises glacées et les autans ne nous en chasseront plus.

M. Albéric Second vient de publier les Aventures de Paul Choppard, charmante et spirituelle Odyssée, où beaucoup d'intérêt se joint à beaucoup de comique. Rien ne manque à ce livre destiné spécialement à la jeunesse. Le luxe des gravures s'y mêle à de piquantes aventures: ce livre d'étrennes peut prendre sa place dans une bibliothèque, auprès des Aventures d'un Poisson rouge et de celles de Robinson Crusoé.

Le Grand-Opéra, les Italiens, l'Opéra-Comique, l'Odéon, le Vaudeville, le Palais-Royal se disputent le beau monde; madame Stoltz, Duprez, Baroilhet et la Favorite attirent la foule à la rue Lepelletier. Don Pasquale et Donizetti ont les honneurs du triomphe de la salle Ventadour. Avant hier ça été un véritable enthousiasme que celui qu'à fait éclater l'oeuvre du célèbre Maëstro; la froideur que certaines gens veulent mettre à la mode comme chose de bon ton, avait totalement disparue et c'est avec des trépignemens que Donizetti a été rappelé deux fois, ainsi que Grisi, Lablache, Mario et Tamburini dignes interprètes de l'auteur de la Lucia et de tant d'autres chefs-d'oeuvre. Don Pasquale, qui renferme de charmantes et spirituelles mélodies, n'est pas moins remarquable par la riche facture et le beau style des accompagnemens, partie dans laquelle excelle son auteur. M. Donizetti, chargé de cette nouvelle couronne, va partir pour Vienne et reviendra, dit-on, au mois d'avril, avec une partition pour l'Opéra-Comique.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

1. Janvier.

Théâtre des Variétés. — Les Petits Mystères de Paris, vaudeville en trois actes et six tableaux, de MM. Dupenty et Cormon. — Le feuilleton si curieux et si intéressant que publie en ce moment M. Eugène Sue, dans le Journal des Débats, sous le titre des Mystères de Paris, devait naturellement donner l'idée à tous nos fabricans de vaudevilles de faire quelque chose, sinon sur le même sujet, au moins sous le même titre. — On parle déjà, en effet, de Mystères de Paris pour tous les théâtres! — C'est le théâtre des Variétés qui a débuté!

M. Eugène Sue conduit ses lecteurs dans des maisons qui existent, chez des personnages qui vivent, mais qu'on ne connaît pas. MM. Dupenty et Cormon vous mènent, eux, dans des endroits que vous connaissez à merveille, et tous les jours vous rencontrez ses personnages. — Enfin leurs petits Mystères de Paris ne sont ignorés de personne, et la pièce aurait pu tout aussi bien porter un autre titre; le véritable serait: les Petits Mystères d'un ménage parisien; mais . . . il serait trop long.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Samedi 21. Janvier 1843. Numéro 9.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Roi des lacs.

I.

Vous qui avez parcouru les vastes solitudes du Nouveau-Monde, qui avez admiré leur sauvage sublimité, voyageur, connaissez-vous la Mohawk: cette charmante et capricieuse rivière qui court se jeter dans l'Hudson? Peut-être, en remontant le fleuve, lassé de la monotone beauté de ses rives, vous vous serez arrêté à Albany, et de là, par le rail-way, vous serez arrivé pour souper à Utica, la ville ébauchée, désormais célèbre par le procès de Mac-Leod. Eh bien! cette rivière qui tantôt côtoye l'inflexible route de fer, tantôt la coupe et l'oblige à passer sur un pont, ou bien s'en éloigne, bondissant à travers les blocs de schiste noir, entraînant dans des flots d'écumes les pins déracinés, puis redevient calme et lisse son eau transparente sur un lit de sable doré, c'est la Mohawk. Le nageur l'affronte en tremblant: les vases de son lit virginal n'ont jamais été soulevées par les carènes des lourds bateaux du commerce; le cristal de sa surface n'a jamais été terni par l'haleine charbonneuse des navires à vapeur: elle est restée indépendante et sauvage sur cette terre esclave de l'homme. Le canal Érié la prolonge au sud, et le chemin de fer la suit au nord.

Aujourd'hui les rives de la Mohawk sont peuplées de maisonnettes élégantes, décorées de portiques à colonnes, qui luisent à travers les massifs de verdure. Emporté par la vapeur, le voyageur voit fuir avec rapidité les moulins, les jardins potagers, les prairies où sautillent les poulains fringans et ou méditent de belles vaches accroupies. Les fermes disparaissent avec leurs murs du briques. Après, ce sont des taillis d'un vert sombre où les moutons broutent des mérises; puis la nature sauvage reprenant son empire, montre tout-à-coup d'âpres rochers désolés que les chênes et les sapins tapissent de leurs teintes rousses ou bleuâtres, et d'où s'élancent ça et là, comme des spectres immenses, quelques troncs blancs et décharnés.

Lorsque les Hollandais, guidés par Henry Hudson, mirent le pied pour la première fois, en 1609, sur les terres vierges de l'Amérique septentrionale, la surface presque entière du pays était recouverte d'une couche de végétation; cette gigantesque chevelure du monde primitif s'étendait du sud au nord depuis l'embouchure de Mississipi jusqu'au Canada, depuis les rives de l'Océan jusqu'aux prairies stériles qui constituent les premiers degrés des montagnes rocheuses. Sous l'ombre éternelle de ces bois erraient encore, au siècle dernier, de nombreuses tribus d'Indiens, anéanties depuis par la politique américaine et par les guerres intestines qui les ont fait s'entredéchirer commes des bêtes féroces. Au sud, les Natchez, les Pieds-Noirs, les Chewkies, au nord les Délawares, les Mingos, les Sioux; autrement dits Hurons et Iroquois; à l'ouest, les Arkansas, les Illinois, les Coweikes et cent autres nations aux noms barbares, soutenaient une lutte acharnée et déjà sans espoir contre les empiètemens des colons qui affluaient de tous les coins de l'Europe sur le sol de la Louisiane et de la Nouvelle-Angleterre. Chaque année voyait s'éclaircir les rangs de leurs guerriers, exterminés par la discipline et la supériorité des troupes européennes et décimés plus activement encore par le fatal usage de l'eau de feu ou des boissons alcooliques qu'une politique perfide avait introduit parmi eux. Maintenant la plupart de ces peuplades belliqueuses ont disparu, et si, comme il est naturel de le croire, les débris de celles qui survivent s'effacent dans une progression aussi effrayante, il est probable qu'avant un siècle la race des peaux rouges du nord ne vivra plus, comme celle du sud, les Caraïbes, les Guaranis etc., que dans la tradition et l'histoire.

Parmi ces nations vouées à la destruction, aucune ne s'acheminait vers son extinction complète par une pente plus rapide que la tribu des Mohawks. A l'époque où commence ce récit, c'est-à-dire vers 1650, il ne restait plus que seize individus en état de combattre, et quelques femmes. Cette race était autrefois l'une des plus puissantes de l'Amérique du nord et la plus rénommée pour son courage; cependant elle luttait encore, soutenue par l'énergie du désespoir et par l'audace de son chef Téenmséh, que les colons européens ont surnommé le Roi des Lacs à cause de la célébrité qu'il s'était acquise sur les rives de l'Érié et de l'Ontario. Toutes les tribus voisines des établissemens, fatiguées d'une lutte inégale, avaient abandonné la partie, et, se replongeant sous les forêts libres, avaient cherché dans l'ouest, au fond des marais du Michigan, un sol qu'il ne fallut pas disputer à l'avidité des blancs; les Mohawks seuls avaient refusé de céder aux usurpateurs de leur territoire les tombeaux où gisaient les os de leurs pères. Ils avaient juré guerre implacable aux émigrans, et, cachés dans des retraites inconnues où ils bravaient la vigilance de leurs ennemis, ils ne cessaient de les harceler par des attaques multipliées et imprévues.

Les colons hollandais qui s'étaient d'abord établis à Nouvelle-Amsterdam et au fort Orange depuis New-York et Albany, ne tardèrent pas, à s'étendre vers l'intérieur, en suivant les rives de la North-River, à laquelle Hudson a laissé son nom. Vers 1650, ils avaient atteint la Mohawk et y avaient fondé, à cinq lieues de Fort-Orange, la petite bourgade de Schénectady. Ce n'était alors qu'un groupe confus de baraques en bois qui ne ressemblait guère à la riante et gracieuse ville aujourd'hui assise sur les deux bords de la rivière. Un petit fort la défendait; c'était un tertre bastionné, hérissé de piquets et de chevaux de frise, derrière lesquels on apercevait, se promenant paisiblement, quelque brave Mynheer fumant sa pipe, le mousquet sur l'épaule; deux canons de petit calibre avançaient entre les palissades leurs gueules menaçantes et constituaient la principale défense de la garnison. Enfermés derrière ces faibles retranchemens, les Hollandais se défendaient de leur mieux, mais ils n'osaient en sortir, et il ne passait pas de semaine que Téenmséh, le Roi des Lacs, ou son frère Outougamiz, à la tête de leur petite horde, ne vinssent les provoquer jusque sous les remparts, en les raillant sur leur prudence par des insultes sanglantes, qui, plus d'une fois, ébranlèrent le flegme néerlandais; mais leur prudent bourgmestre, Van Anspacher, vieux routier, qui avait servi sous Wallstein et Piccolomini, étouffait ces éclairs d'ardeur; son expérience de la tactique des sauvages lui avait appris à déjouer leurs ruses et à opposer la temporisation aux pièges et aux attaques. Cependant le brave militaire se désolait de ne pouvoir mettre un terme à ces désastreuses incursions; chaque fois qu'il tentait une sortie, ses ennemis fuyaient et se dissipaient devant lui comme un essaim de guêpes, et tous ses efforts pour connaître la retraite où ils se réfugiaient étaient constamment demeurés impuissans. Ni les menaces, ni les séductions n'avaient pu en arracher l'aveu aux rares captifs qui tombaient dans ses mains. Il savait seulement d'une manière vague que l'asile de la tribu était situé au milieu d'un formidable amas de rochers d'un accès escarpé et difficile, hérissé de bois épais, et sillonné par le torrent connu aujourd'hui sous le nom de Chute de Trenton. Ce lieu était, aux yeux des Indiens, entouré de terreurs fabuleuses, et ils ne prononçaient qu'en tremblant le nom de Lenni-Lahé, la caverne sainte dont l'entrée était invisible pour tout autre qu'un Mohawk. Jamais aucun des Européens que leur témérité avait égarés sous ces ombrages funestes n'était revenu pour en raconter les mystères, aucun prisonnier n'avait pu s'en échapper, la montagne dévorait jusqu'à leurs cadavres. Cette gigantesque forteresse, avec ses bastions à pic de trois cents pieds, ses tours de schiste noir, ses palissades de sapins, le gouffre de son torrent qui lui servait de fossé, le sombre manteau de brume qui voilait sa cime, et cette horde de démons qui l'habitait, semblait aux colons effrayés l'image de la citadelle infernale dont on ne repasse jamais les portes.

C'était de cet inaccessible abri que les Mohawks s'élançaient la nuit à l'improviste pour fondre sur les défrichemens et les fermes naissantes; au lever de l'aurore, il ne restait d'autre trace

de leur présence que les moissons ou les fabriques incendiées et des cadavres scalpés *). Les milices étaient lassés de combattre un ennemi insaisissable ; les campagnes demeuraient désertes ; les cultures languissaient abandonnées, car le défricheur qui s'éloignait un instant de ses outils ou de sa carabine était sûr de ne plus les retrouver à la place où il les avait laissés. On n'entendait pas long-temps retentir sur la lisière de la forêt les coups de la cognée du bûcheron sans qu'ils fussent interrompus par un coup de feu. Plus souvent la mort le frappait silencieusement, et le soir ses compagnons trouvaient son corps cloué par une flèche au tronc de l'arbre à peine entamé.

La suite prochainement.

Un merlan frit.

Suite.

Pendant ce discours, Nicolas tournait et retournait tristement son chapeau, et avec l'oeil exercé d'un tailleur, il calculait le dommage que sa redingote, un peu mûre, avait souffert. Déja il croyait entendre siffler à ses oreilles les reproches et les invectives dont mistress Dunks ne manquerait pas de l'accabler à son retour : la proposition libérale de M. Jenkins lui causa donc la plus douce surprise. Certes, s'il avait pu conserver quelque rancune contre un tel adversaire, elle se serait fondue devant les procédés généreux de celui-ci. Il prit le billet de banque ; au bout de dix minutes, il revint la tête ornée d'un chapeau neuf et il remit à M. Jenkins le surplus de la monnaie de son bank-note. M. Jenkins déclara que cette coiffure lui allait à merveille qu'il avait l'air d'un gentleman. Voulant que la métamorphose fût complète et que le reste du costume de Nicolas répondît à l'élégance de son chapeau, il fit successivement entrer le tailleur dans une boutique de cordonnier et chez un marchand d'habits. L'argent ne semblait pas lui tenir à la main : à chaque nouvelle acquisition, il tirait de sa poche un bank-note dont Nicolas lui rapportait fidèlement la monnaie. Celui-ci croyait être le jouet d'un rêve : chaussé de bottes à la Wellington, couvert d'une ample redingote dont il avait long-temps débattu le prix pour ménager la bourse de son compagnon, il s'admirait dans ce costume fashionable, et appuyait un pied pesant sur les dalles du trottoir. M. Jenkins, guidé sans doute par un sentiment de délicatesse, s'était abstenu d'entrer avec lui dans les boutiques, mais il l'avait complaisamment attendu dans la rue, et l'honnête Nicolas, qui appréciait cette discrétion, s'était piqué d'acheter comme pour lui.

En revenant de faire la dernière de ses emplettes (c'était une paire de gants, que M. Jenkins l'avait forcé d'acheter), Nicolas trouva son ami, son généreux protecteur en conférence avec un individu au regard perçant, à la mine subtile et rusée. Dans la joie de son ame, maître Dunks ne remarque point que cet étranger l'observait curieusement. Il était en ce moment occupé de bien autres choses ! il s'agissait pour lui de passer ses gros doigts dans les gants si minces, si étroits, qu'il s'était laissé vendre. C'était une tâche difficile. Nicolas se consumait en efforts, craignant à chaque minute de voir ses gants éclater, et accompagnant ses diverses tentatives de grimaces et de contorsions.

— Par le Ciel ! se disait-il, voilà bien un caprice d'homme riche ! . . . car il faut que M. Jenkins, comme il se nomme, soit véritablement un gentlemen, et peut-être quelque chose de plus encore . . . un banquier, par exemple, ou un lord . . . Humph ! Pourquoi pas un lord ? il a assez de billets de banque pour cela . . . vouloir que je porte des gants ; je m'attends maintenant à ce qu'il m'envoie acheter une perruque . . . là ! Oh ! voilà mon gant qui craque.

A la bonne heure, donc ! s'écria M. Jenkins, en serrant dans sa grande bourse de soie les souverains d'or et les shillings que Nicolas lui rapportait, et, en prenant brusquement congé de son interlocuteur, à la bonne heure ! vous avez une mise décente et je puis maintenant vous présenter chez moi . . . Allons vite dîner.

Nicolas n'objecta rien à une proposition si raisonnable. Les incidens de la journée avaient distrait son appétit sans l'étouffer. Il suivit M. Jenkins ; celui marchait à grands pas et en silence. Après une course assez longue, il arriva dans les environs de Whitechapel, entra dans une cour étroite qui contenait une douzaine de maisons et s'arrêta devant celle qui paraissait la plus considérable. Alors il tira de sa poche une clé et ouvrit la porte.

— J'espère que le dîner sera prêt, dit-il, en précédant Nicolas.

C'était le premier mot qu'il eût prononcé depuis Bridge-street.

— Je l'espère aussi, répondit maître Dunks : j'ai une faim de loup.

— Par ici ! prononça M. Jenkins, en longeant un couloir obscur, et en montant deux à deux les marches d'un escalier.

Il introduisit le tailleur essoufflé dans un vaste appartement dont l'ameublement était des plus simples. Une grande table occupait le centre de la chambre : quatre à cinq chaises en bois étaient rangées contre le mur et dans un coin, près de la cheminée laquelle n'avait point de grillage, était une espèce de commode d'un travail antique et fort curieux.

— J'espère que le dîner sera prêt, répéta M. Jenkins en s'avançant vers la commode, et en déposant avec précaution au fond d'un tiroir, divers objets qu'il tirait successivement de la poche . . . Mais, j'y pense, ajouta-t-il, en continuant de tourner le dos à Nicolas. Je ne vous ai pas encore demandé votre nom. Quel est-il ?

— Nicolas Dunks, répondit le tailleur qui était resté debout assez embarrassé de sa contenance.

— Nicolas Dunks ! fort bien . . . un nom bizarre par le ciel ! et notre profesion ?

— Tailleur.

— Ah ! tailleur ! . . . et vous demeurez ! . . .

— A Maiden-Lane, Covent Garden.

— A merveille ! vous êtes marié, sans doute ?

— Oui marié.

— Et vous avez des enfans ?

— Non, pas d'enfans.

— Vraiment ! voilà qui est étrange.

Mon Dieu ! non : Je ne suis marié que depuis six semaines . . . quoiqu'il me semble que . . .

— Que ! Eh bien : il vous semble . . .

— Que c'est depuis six ans.

— Ah ! ah ! ah ! parfait ! excellent ! . . . Nicolas Dunks . . . tailleur . . , à Maiden-Lane, Covent-Garden . . . marié . . . pas d'enfans . . . Et votre âge ?

— Vingt-cinq ans.

— Vingt-cinq ans ! répéta M. Jenkins, en se tournant vers le tailleur. C'est tout, je pense : votre signalement est complet.

— Pas encore, répartit maître Dunks, en s'efforçant de rire, quoiqu'il commençât à s'inquiéter de tout ce qu'il voyait et de l'interrogatoire qu'on lui faisait subir ; pas encore. Ajoutez à mon signalement que j'ai grande faim.

— Bravo ! bravo ! s'écria M. Jenkins ; vous êtes un gaillard, M. Nicolas Dunks. Tant mieux ! . . . dans un instant le dîner sera prêt ; on nous a vus entrer . . .

Quelques minutes s'écoulèrent. Nicolas s'était assis sur une chaise ; il admirait son chapeau pour se donner un maintien, et cherchait à relever la conversation qui languissait. M. Jenkins était retombé dans ses rêveries. La chambre où ils attendaient était obscure ; la nuit approchait avec son cortége d'ombres mystérieuses. Quoique Nicolas ne fût pas doué d'une imagination romanesque, il ne pouvait s'empêcher de jeter autour de lui des regards soupçonneux.

Comme tout s'enchaîne dans ce bas monde ! pensait-il ; j'ai voulu manger un merlan frit à mon dîner, et me voici avec un personnage que je ne connais pas, dans une chambre où je ne suis jamais venu, et attendant un dîner qui ne se presse pas d'arriver . . . Prout ! sur ma foi je crois que je n'ai plus faim . . . J'ai gagné à cette aventure un chapeau neuf, une bonne redingote, des bottes à la Wellington et des gants beurre-frais . . . Mais qui sait, humph ! qui sait ce que tout cela va devenir ?

En ce moment un domestique ouvrit la porte, et annonça que son honneur était servi.

Nicolas resta confondu de surprise. Quoique le costume ne fut plus le même, il avait cru reconnaître dans ce domestique l'étranger avec lequel M. Jenkins s'était entretenu un instant devant la boutique du gantier, à Temple-Bar.

---

*) C'est-à-dire dont la chevelure a été enlevée avec la peau du crâne.

M. Jenkins n'eut point l'air de remarquer la surprise de son hôte. Il le conduisit dans une salle à manger mieux meublée et d'un aspect plus confortable que le reste de l'appartement; deux couverts seulement étaient mis.

— M. Dunks, asseyez-vous là, prononça M. Jenkins . . . et vous, Richard, découvrez ces plats.

Cet ordre ayant été exécuté, Maître Dunks, à sa grande satisfaction, reconnut qu'on avait placé devant lui un plat de merlans frits.

— M. Dunks, reprit M. Jenkins, lorsque je m'engageai à vous offrir quelque chose de mieux que ce que je vous avais fait perdre, je ne vous dis pas que vous dîneriez sans merlan . . . J'espère que ce poisson vous paraîtra aussi bon que celui des Blue-posts.

— Commencerai-je par la queue? demanda le tailleur qui recouvrait sa gaîté à l'aspect de son mets favori.

— Comme il vous plaira . . . Mais que vous commenciez par la queue ou par la tête, je vous réponds que vous n'oublierez jamais le merlan frit de Blue-posts.

La suite prochainement.

VOYAGES.

Des huîtres en Amérique.

Il se consomme plus d'huîtres dans le nouveau monde que dans l'ancien; il s'en dévore plus dans New-York, aux trois cent cinquante mille habitans, que dans Paris ou Londres, aux un million deux cent mille. C'est là un fait constant pour celui qui a vécu dans ces divers pays. La manière dont ces testacées se consomment est également différente dans le nouveau continent et dans l'ancien. A New-York, à Philadelphie, à Boston, vous ne trouverez pas d'écaillère, ce type parisien qui varie depuis la sexagénaire à moustaches, buvant un canon, sur le comptoir, de deux sous, jusqu'à la jeune fille, à la mine avenante, à la poitrine bombée, au jupon court, au tablier blanc et aux mains rouges qui manient le couteau et le sentiment, ex aequo, au service de l'étudiant ou du fripon de pompier. Le sexe féminin a disparu des comptoirs et des rues, en Amérique; on n'en retrouve la trace qu'au marché, sous l'échoppe des fruitières: encore celles-ci sont-elles, pour la plupart, des étrangères. Bien plus, chacun sait qu'ici ce sont les hommes, et des plus riches et des plus gentlemen, qui vont au marché et en reviennent le panier sous le bras. O Charlet, ô Traviès, ô Granville; et vous tous, spirituels caricaturistes, que n'êtes-vous ici! Cette exclusion du sexe féminin des choses commerciales, et l'emploi des mâles à ces fonctions domestiques, contribuent, il n'en faut pas douter, à donner à la vie sociale américaine cette apparence de froideur, et parfois de jobardisme, qui fait, à la fois, l'étonnement et l'amusement des étrangers.

Pour en revenir aux huîtres, elles se vendent dans les cases ou basemens qui se trouvent au-dessous du rez-de-chaussée de presque toutes les maisons américaines. Ces basemens sont divisés en petits compartimens, avec la lampe au dedans et les rideaux aux dehors, de façon à être complètement à l'abri des curieux. Là se mangent les huîtres en soupe, à la sauce, frites ou rôties dans la coquille. Les huîtres fraîches se mangent debout devant un comptoir desservi par des garçons qui cassent l'écaille pour l'ouvrir, vident l'eau et vous offrent l'huître sur la coquille plate. Plus elle est grosse, plus elle est estimée; la quantité l'emporte sur la qualité. Chaque huître se vend deux sous la pièce, et quatre sous si elle est de grosseur extraordinaire. Deux marchands d'huîtres sont renommés entre tous les autres dans New-York. C'est le nègre Downing, qui a une première cave dans Broad-Street, et une seconde dans Broad-way; c'est Florence, qui a aussi, dans Broadway, un salon souterrain aussi brillant qu'un restaurant du Palais-Royal. Florence et Downing ont entrepris une lutte, non seulement à propos d'huîtres, mais encore à propos de lanternes pour leur servir d'enseignes. Le premier avait d'abord une lanterne de deux étages, richement peinte et ornée: le second en a élevé une de trois étages, plus richement bariolée; ce que voyant, Florence en a édifié une autre de quatre étages avec quatre lampions. Où cette lutte s'arrêtera-t-elle?

A la Nouvelle-Orléans, les huîtres sont encore veuves de ces palais que leur a consacrés la gourmandise raffinée du Nord. Elles se vendent sur la levée, le long du Mississipi, dans de sales barraques en bois, où de sales nègres les ouvrent avec de sales couteaux et les offrent à l'amateur dans une sale coquille tenue par leurs sales mains. N'importe, il n'est pas rare de voir de gentilles créoles se glisser le soir avec leur cavalier dans ces bouges infectes, et entreprendre de faire entrer dans leurs fraîches petites bouches les mollusques du Mississipi qui sont énormes, difformes et boursouflées. Le plus souvent, elles ne sortent victorieuses de ce combat qu'en faisant couper en deux le monstrueux et rebelle crustacée. Les vendeurs d'huîtres de la Nouvelle-Orléans sont presque tous comme les vendeurs de fruits, des Espagnols, qui achètent ce droit aux municipalités pour lesquelles cela constitue un revenu très-élevé, tant la consommation des huîtres est grande. C'est surtout en soupes et en pâtés que les Louisianais les mangent; au Nord, c'est à milles sauces différentes. L'immensité de cette consommation, au Nord, tient aux habitudes de l'Américain, qui fait quatre repas par jour et ne fait pas un bon repas, qui grignotte toujours et ne mange jamais.

Les huîtres d'Amérique sont infiniment plus fades que celles d'Europe. Cela s'explique par ces trois faits: que les pêcheurs, pour s'éviter de la peine, vont les chercher moins loin en mer, que les eaux douces des fleuves se jettent dans l'Océan par masses incomparablement plus fortes, et qu'enfin on n'a pas ici l'habitude de parquer. Aussi, sur tous les comptoirs où se débitent les huîtres, vous offre-t-on, comme accompagnement indispensable, une fiole de vinaigre à bouchon percé de petits trous, puis du sel, du poivre et du piment de toute espèce. L'amateur yankee fait de tout cela une salade infernale sans laquelle l'huître glisserait inaperçue dans son gosier. Il accompagne le tout de craekers, ou petits biscuits de pâte sèche, qui passent par dessus le marché.

NOUVELLES A LA MAIN.

Vernet et le Paillasse.

Joseph Vernet revenait un jour de Marseille par le coche voiturin, espèce de lourde machine dont les mouvemens étaient si lents qu'il ne lui fallait pas moins de vingt-deux jours pour arriver à Paris. Parmi les voyageurs qui s'y trouvaient entassés, Vernet remarqua un gros homme à face rouge et ignoble, qui paraissait aussi épais d'esprit que d'extérieur; il résolut de s'amuser un peu de cette grotesque figure, lui fit beaucoup de politesses, auxquelles le gros homme répondit fort gauchement, mais avec bonhomie. Ils mirent pied à terre pour monter une côte que les pauvres chevaux, tout haletans, ne pouvaient venir à bout de gravir. Chemin faisant, un fossé de peu de largeur se présente, et Vernet, qui avait la réputation de sauter parfaitement, parie qu'il le franchira. „O mon Dieu! vous pourriez sauter ça? lui demanda avec étonnement celui qu'il avait choisi pour victime. — Sûrement, il est fort étroit. — Je voudrais voir comment vous vous y prendriez. — Mais ainsi, dit Vernet en s'élançant légèrement de l'autre côté. — Oh! c'est vrai; eh bien! moi j'ai envie d'en faire autant; votre audace me gagne, et je me sens le courage d'essayer. — Vous! s'écria le grand peintre en éclatant de rire: je voudrais bien voir aussi comment vous vous y prendriez. Je parie le dîner que vous tombez au milieu. —N'allez pas me faire peur d'avance; voyons, le dîner, c'est bien cher! Un petit écu, je crois? C'est beaucoup; n'importe, je vais tâcher. „Après mille simagrées le gros homme saute, et tombe lourdement à un pied plus loin que n'avait été Vernet. „J'aurai ma revanche, dit celui-ci un peu piqué, vous ne me la refuserez pas, j'espère. Oh! non, ce qui est arrivé par hasard n'arrivera peut-être plus; cependant il faut être bon joueur, demain, nous sauterons à qui paiera le dîner. "

Le lendemain, en effet, une occasion se présenta d'essayer de nouveau leur agilité, et le gros homme, comme la veille, gagna d'une semelle, se récriant toujours sur l'étonnant hasard qui le favorisait; et Vernet, de plus en plus choqué des triomphes de son adversaire, proposa plusieurs fois la même partie, et perdit constamment. Enfin, au dernier relais, le patand, comme l'appelait Vernet, s'approchant de ce dernier, lui dit: „Monsieur, je vous dois

mille remercîmens pour la bonté que vous avez eue de me payer généreusement mon dîner pendant la route de Marseille ici; je veux vous en témoigner ma vive reconnaissance. Si quelques billets, chez Nicolet, peuvent vous être agréables, je serai heureux de vous consoler d'avoir été vaincu. Vous sautez parfaitement; mais fussiez-vous encore plus agile, plus leste, j'aurais toujours gagné, car j'ai des réserves de talent que j'aurais mis en usage pour justifier le proverbe, que vous savez sans doute: C'est de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet."

VARIÉTÉS.

30. Décembre. — M. Bidon, vieux célibataire et ancien marchand de vin, retiré rue du Faubourg-Saint-Jacques, s'apercevait depuis quelque temps que sa cave, toujours bien meublée par suite de ses anciennes habitudes, devenait veuve chaque jour d'un certain nombre de bouteilles de son meilleur vin. Plusieurs fois déjà il avait fait entendre de vives plaintes dans la maison; les gardes de la serrure adaptée à la porte de sa cave avaient été, par ses soins, changées deux fois, et néanmoins les bouteilles de Beaune et de Bordeaux continuaient à disparaître. M. Bidon se disposait à recourir à l'autorité pour faire cesser cet état de choses devenu intolérable, lorsqu'il reçut une lettre anonyme ainsi conçue: „Monsieur, depuis long-temps on vous vole en détail; maintenant on a résolu de vous voler en gros; je vous préviens que la nuit prochaine votre cave sera entièrement mise à sec, si vous ne prenez les mesures nécessaires pour qu'il en soit autrement." — Morbleu! se dit M. Bidon, je veux voir de près ces effrontés coquins, et je les verrai, dussé-je passer la nuit entière dans ma cave. Là-dessus, l'ancien marchand de vin fait ses dispositions, il achète et charge une paire de pistolets, puis, la nuit venue, il descend dans sa cave, s'assied entre deux rangs de tonneaux, et, ses pistolets à la main, il attend l'ennemi; il attend long-temps, mais enfin le jour pénétrant par un soupirail lui fait penser que l'anonyme a voulu se moquer de lui; il quitte donc sa retraite pour rentrer dans son logement. Hélas! quel triste spectacle s'offre à ses regards! toutes les serrures des meubles ont été brisées; argent, bijoux, effets précieux, tout est devenu la proie des voleurs! L'anonyme avait dit vrai: on avait voulu le voler en gros, et l'on y avait réussi. Plainte a été porté par M. Bidon: la justice informe.

31. — Un événement extraordinaire est arrivé le 25 décembre dans nos montagnes du Bugey. La fille Descher, âgée de dix-huit ans, demeurant chez son père, gendarme à Brénon, était allée à Nantua, dimanche dernier, pour voir sa soeur. A son retour elle s'égara au-dessus du Mont-d'Ain, et se perdit dans les bois de cette montagne, tant l'obscurité causée par le brouillard était grande. Après avoir perdu le sentier qui conduit à Brénon, elle arriva au sommet d'un roc d'où elle fut précipitée ensuite de rochers en rochers de 12 à 18 mètres de hauteur, et jetée sur un point escarpé où elle ne pouvait faire un pas sans s'exposer à une chute effroyable. Les habitans de Neyrolles, attirés par ses cris, furent toute la nuit sur pied sans pouvoir arriver jusqu'à elle et la secourir. Ils allumèrent cependant un grand feu pour lui donner espoir et lui faire voir qu'on ne l'abandonnait pas. Le lendemain, à la pointe du jour, le maire de la commune de Neyrolles et les habitans se sont transportés sur les lieux avec des cordes et des échelles. Près de 150 personnes, tant de Nantua que de Neyrolles, étaient là toutes prêtes à se dévouer. Le nommé Pierre Guinard, de Neyrolles, suivi des nommés Hugonet, Maurice et Carraz, sont parvenus, après deux heures de travail, en sautant de rochers et en exposant leur vie, à sauver enfin cette jeune fille si malheureusement perdue au milieu de ces roches inaccessibles. Ce n'est qu'à une heure et demie que le nommé Guinard, ayant une corde passée sous les bras, a pu être descendu jusqu'à l'endroit où était la fille Descher; il la trouva saine et sauve; elle n'avait que quelques légères contusions et des déchirures aux mains, mais rien de grave, ce qui est extraordinaire après les chutes qu'elle avait faites.

— Une pauvre femme de Quiévry trouva sur la route un porte-manteau renfermant en espèces sept mille francs. A peine fut-elle de retour chez elle, que le propriétaire entra et lui demanda si elle n'avait pas trouvé le porte-manteau: sur sa réponse affirmative, il lui dit que ce manteau lui appartenait et la pria de le lui remettre, ce que cette bonne femme fit aussitôt, toutefois après avoir remis la pièce de 5 fr. qu'elle avait prise pour ses besoins. Ce misérable avare lui témoigna sa gratitude en lui donnant dix centimes: „Tenez, lui dit-il, voici pour vous faire une tasse de café."

INVENTIONS.

— Le bateaux en toile, dit le Courrier de la Drôme, viennent enfin de se montrer pour la première fois sur le Rhône. Au commencement de la semaine dernière, plusieurs de ces bateaux ont descendu le fleuve et passé devant notre ville. La foule n'a pas remarqué la moindre différence entre leur construction et celle des bateaux ordinaires. Outre leur légéreté excessive et la facilité de les démonter à volonté pour les transporter ensuite sans frais à Avignon, à Valence, à Givors, à Lyon, à Châlons ou dans tout autre port de chargement, ces bateaux, faits presque sans fer et seulement avec quelques membrures soutenant une forte toile goudronnée ou gommée pour cet usage, ces bateaux, disons-nous, offrent encore l'immense avantage d'échapper au danger des bas-fonds et des attérissemens, par malheur si fréquens sur notre fleuve. Aussi les bateaux en toile seront-ils bientôt les seuls qui, concurremment avec les paquebots, desserviront le Rhône pour le transport en dérive des marchandises de mince valeur et de très-grand poids.

MODES ET MAGASINS DE PARIS.

On avait compté sur le froid de l'hiver, on avait voulu s'en garantir; et combien cette pensée a fait inventer de délicieux manteaux et de ravissans crispins! Leur variété est immense, et la plupart de ceux que l'on rencontre à la promenade (car on se promène à pied comme si nous étions encore en automne) font honneur aux ateliers d'où ils sont sortis; leur élégance, leurs ornemens attestent le bon goût, et des femmes qui les portent et de la maison Gagelin et du Pavillon de Hanovre qui les ont vendus.

Les manteaux d'épais satin noir, doublés de violet ou de mauve, sont portés avec grande distinction. Les crispins de velours vert à bordure de cygne, de velours cramoisi, avec garniture d'hermine ont aussi une grande faveur.

Les capotes piquées, telles que les fait Lemonnier-Pelvey, à la fois chaudes et légères, fashionables et commodes, sans prétention, et cependant mieux portées que tous les autres chapeaux, sont excessivement en vogue. Lemonnier-Pelvey a aussi de riches turbans africains et des petits bords qui font rêver des châtelaines d'autrefois. Le secret de tirer bon parti des plumes et de bien employer les fleurs appartient à Lemonnier; une fée le lui aura dit tout bas.

Les plumes ne passeront jamais de mode, et l'on fera bien de ne les pas délaisser. En effet, quoi de plus noble et de plus coquet que cette flexible et ondoyante parure? Comme cette blanche déponille de l'autruche du désert et celle de l'oiseau de Paradis jouent gracieusement sur la tête d'une jolie femme!

Zacharie sait conserver aux plumes une flexibilité qu'elles perdent souvent ailleurs: c'est donc à lui qu'il faut s'adresser.

Les paletots de Bankofski ont un tel renom que l'on en voit autant que s'il faisait froid; si ce n'est pour se réchauffer, c'est pour briller qu'on les porte au théâtre Italien et dans les salons qui sont déjà ouverts. Les habits, les gilets de cet habile tailleur sont remarqués par leur élégance, et la clientelle fashionable de Bankofski ne fait qu'augmenter.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberrenter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Roi des lacs.

Suite.

Deux fois cependant, les colons poussés à bout s'étaient rassemblés en nombre pour faire une battue générale et traquer les sauvages jusque dans leur repaire: Van Anspacher à leur tête avait parcouru toutes les gorges de la montagne, sondé tous les trous des rochers, exploré tous les environs, sans trouver le moindre indice qui pût lui révéler la présence de ses persécuteurs; les bois, les défilés étaient déserts comme au jour de la création, et cependant la nuit était à peine tombée que les émigrans, épuisés de fatigue, furent assaillis de nouveau dans leur cantonnement par les flèches et les hurlemens insultans des Mohawks.

Pourtant, sans motif apparent, les hostilités devinrent tout à coup plus rares, et trois mois s'écoulèrent sans que la petite bourgade eût à subir aucune incursion. D'abord surpris et craignant un piège, Anspacher ne jouit qu'avec méfiance de ce répit inattendu. Cependant la sécurité commença à renaître avec le temps dans le coeur des habitans; mais dès qu'ils risquèrent quelques courses dans les terrains peu fréquentés, aussitôt les flèches et les balles, sifflant aux oreilles des plus hardis, les avertirent que les Mohawks n'avaient pas quitté le pays. Anspacher s'attendit long-temps à de nouvelles attaques, mais l'hiver se passa sans que rien de la part des Indiens vint justifier ses craintes.

II.

Un soleil du mois de mai, faisait épanouir les paquerettes et bondir d'allégresse les brebis dans les champs, lorsque la porte du jardin de maître Van Anspacher, qui s'étendait au bord méridional de la Mohawk, s'ouvrit brusquement en secouant les gouttes de rosée qui perlaient à ses treillis verts; elle laissa passer une fraîche et blonde jeune fille de dix-sept ans, dont les yeux joyeux et brillans rayonnaient comme le ciel de ce beau matin de printemps. C'était Roschen, ou, pour mieux dire, Rose, la fille du digne bourgmestre; réveillée par les vives clartés de l'aube et par cette surabondance de jeunesse et de vie qui déborde dans la nature au retour des beaux jours, elle avait abandonné de bonne heure sa couche, et, accompagnée de sa suivante Marguerite, elle venait respirer l'air frais du matin. Sa compagne, grosse rougeaude aux cheveux de couleur jaune filasse, courait après elle toute haletante; en murmurant quelques paroles sur l'imprudence d'une promenade solitaire à une pareille heure.

Cependant, quelque matinale qu'eût été la charmante fille, elle avait été précédée par une autre personne, qui sans doute avait devancé même le soleil. C'était un Indien assis en ce moment au bord d'une petite île ombragée de saules pleureurs et de peupliers, située au milieu de la rivière et ne laissant entre elle et le rivage où s'étendait le jardin du bourgmestre qu'un bras assez étroit, dont l'eau coulait limpide avec un doux murmure. Un filet était tendu dans la partie supérieure du courant, et l'habitant de l'île paraissait le surveiller avec une grande attention.

La jeune fille courut vers la rivière, enfonçant à peine ses pieds légers dans le sable humide, et se pencha sur l'eau comme pour chercher quelque chose; soudain ses traits s'assombrirent et elle s'écria:

— Ah! Marguerite, quel malheur, il n'y a pas de poissons ce matin! ils sont partis! Et, sa main laissant échapper les miettes qu'elle apportait à ses favoris, elle ajouta:

— Les ingrats, moi qui les aimais tant!

— Ne vous en étonnez pas, Mademoiselle, répondit la suivante, la rivière est barrée par un filet; regardez.

La jeune Hollandaise leva les yeux et apercevant l'Indien sur l'autre bord, tressaillit et recula pour s'enfuir: à ce mouvement, celui-ci mit un genou en terre et posa ses deux mains sur la tête en signe de soumission; il demeura ainsi immobile en fixant sur la jeune fille un regard humble et triste.

Ah! je le reconnais, s'écria Rose en frappant des mains, ce n'est point un ennemi; c'est l'Indien qui est venu deux fois au fort avertir mon père que nous devions être attaqués par les Mohawks, et nous tenir sur nos gardes; il nous a sauvés deux fois, Marguerite; nous lui devons de la reconnaissance.

En disant ces mots, la belle sourit et fit un signe amical au pêcheur pour l'inviter à s'approcher.

— Tout Indien est un traître, murmura Marguerite à sa maîtresse; ne vous fiez pas à celui-ci plus qu'aux autres.

— Tu as peur de tout, toi, ma pauvre bonne; mais cela est tout simple, tu n'es pas la fille d'un officier qui a servi sous Piccolomini; tu vas voir comme je vais parler à ce sauvage: d'ailleurs il est sans armes.

— Mais peut-être ses compagnons sont-ils cachés parmi les saules de l'île!

— Poltronne! répéta la jeune fille d'un ton de supériorité; eh bien, veux-tu que je te dise ce qui me donne tant d'assurance avec cet homme? c'est que je crois, en vérité, qu'il est amoureux de moi.

— Amoureux de vous, Dieu tout-puissant! s'écria la suivante en joignant les mains avec effroi; un homme des bois, une brute semblable! Que le ciel vous en préserve, Mademoiselle!

— Comme tu exagères, Marguerite, cet homme n'est pas un sauvage semblable aux autres. Regarde-le bien: comme sa figure est noble, comme son maintien a de la grâce et de la dignité; il a des yeux magnifiques, et surtout d'une expression! . . .

— Vraiment, Mademoiselle, il paraît que vous l'avez bien regardé

— Mais tu le sais, il est venu souvent à la maison nous offrir sa pêche: il a toujours les plus beaux poissons du monde; je ne sais vraiment où il les prend, car mon cousin Frank, qui prétend m'épouser, n'a jamais que de méchans barbillons à nous donner, quoiqu'il soit toujours dans l'eau. Et puis, ce pauvre Indien a l'air si doux, si triste, que je gagerais qu'il est malheureux; peut-être a-t-il été exilé de sa tribu et cherche-t-il un asile?

Pendant ce temps le pêcheur avait retiré son filet et vidé le contenu dans un grand panier. Il descendit la rive et, choisissant un endroit guéable, traversa le bras de rivière un peu au-dessous des deux femmes. Il était nu jusqu'à la ceinture; les rayons du soleil qui jouaient à travers la feuillée jetaient des reflets de cuivre rouge sur sa poitrine, et accusaient les formes athlétiques de son cou et de ses bras. Ses longs cheveux noirs retombaient en nattes gracieuses sur ses épaules, et les pièces de monnaie qui pendaient au bout s'entrechoquaient avec un son argentin. A le voir, portant son panier rustique sur la tête, fendre l'onde qui se brisait en écumant sur ses flancs musculeux, on eût dit un faune antique allant sacrifier aux nymphes des eaux.

Il déposa son fardeau aux pieds de la jeune fille en s'agenouillant devant elle. Dans le panier frétillaient des anguilles superbes, et l'une d'elles s'échappa et bondit sur le pied de Rose qui recula en poussant un petit cri. Aussitôt l'Indien s'empara de la fugitive, puis cueillant une feuille de nénuphar, essuya le sable qui avait sali le bas de la jeune fille; quand il eut fini, il courba la tête et baisa la chaussure de Rose.

— Tu es bien hardi, sauvage, lui dit Marguerite en le repoussant; comment te trouves-tu ici? de quelle tribu es-tu?

— Onéida, répondit l'Indien avec la voix timbrée et musicale qui appartient à certaines nations de l'ouest.

— Et pourquoi avez-vous quitté votre tribu? demanda Rose d'un ton plus encourageant que celui de sa suivante.

Le pêcheur reprit en mauvais hollandais, mêlé de mots indiens:

— Il fait froid dans les prairies où nous chassons maintenant; mon père et mes frères sont morts à la guerre, mon coeur était triste et le Grand-Esprit m'a dit de voyager; j'aime les visages pâles, quoiqu'ils aient fait périr beaucoup de guerriers de ma nation; mais la sagesse de Dieu est avec eux et je sais qu'ils sont bons avec leurs amis. S'ils veulent me compter parmi leurs guerriers, je les servirai fidèlement et ils n'auront pas à s'en repentir, quoique je ne sois qu'un peau rouge.

— Vous nous avez été très-utile en plusieurs occasions, répondit Rose avec un air de dignité protectrice; mon père est content de vous, persévérez dans cette bonne disposition, je lui parlerai en votre faveur.

L'Indien leva ses grands yeux noirs vers elle, avec une expression de bonheur et de gratitude si éloquente, que Rose sentit la rougeur lui monter au visage.

— Mon coeur est comme la prairie desséchée par le vent d'ouest, et vos paroles sont la rosée qui la rafraîchit, s'écria-t-il; vous êtes bonne pour le pauvre Indien; que l'oeil du Grand-Esprit reste ouvert sur vous et vous protége!

— En vérité, Mademoiselle, dit Marguerite, vous êtes trop complaisante pour de pareils vagabonds tenez, tenez, voilà votre père qui vous cherche.

La voix sonore de maître Hendrick Van Anspacher retentit sous le porche de la maison, et bientôt sa figure franche, hardie et hâlée, se montra à la barrière du jardin. A l'aspect d'un Indien son front se rembrunit; mais, le reconnaissant aussitôt, il s'avança vers lui et dit joyeusement :

— Eh! c'est notre brave éclaireur. Qu'y a-t-il de nouveau? Les Mohawks complotent-ils quelque nouvelle surprise? ils peuvent venir, ils nous trouveront bien préparés.

— Les Mohawks sont tristes et découragés, répondit l'Indien avec mélancolie, leur manitou ne peut rien contre ton Dieu.

— Tu veux dire que nos balles portent plus sûrement que leurs flèches, n'est-ce pas? dit le Hollandais qui ne se piquait guère d'une piété bien fervente; ma foi! ils ont raison, ils feront mieux de quitter définitivement les défrichemens, s'ils ne veulent pas que leurs carcasses nous servent à fumer nos terres.

L'Indien reprit avec un imperceptible sourire:

— Mon père a-t-il jamais trouvé le cadavre d'un Mohawk dans ses sillons après le combat?

— Je dois convenir que jusqu'à présent ces endiablés ont toujours su nous dérober leurs morts et leurs blessés ils ont peur sans doute que suivant la louable coutume de vos nations, nous ne leur enlevions leurs chevelures; ce sont des barbares, il faut leur pardonner ces préjugés; mais où ces démons mohawks peuvent-ils se cacher? n'as-tu pu découvrir leur repaire?

— Ils sont rusés, répondit tranquillement l'Indien, et malgré tous mes efforts, je l'ignore encore.

— Mon père, dit Rose, en entourant de ses jolis bras le col basané du vieux soldat, faites donc quelque chose pour ce bon Indien qui vous a déjà été si utile: il voudrait servir et combattre avec vous.

— Il est vrai qu'il nous a prévenus deux fois fort à propos des projets de l'ennemi, reprit Anspacher, mais nous ne le connaissons pas assez pour le recevoir dans nos rangs. Qu'il découvre la retraite où se retranchent ces damnnés sauvages, qu'il nous les livre, et je lui donne ma parole que je l'admettrai à vivre parmi nous; ma reconnaissance sera proportionnée à l'important service qu'il nous aura rendu.

Un sombre éclair brilla dans les yeux de l'Indien, et ses traits parurent un moment agités par des passions contraires, mais l'impassibilité caractéristique des hommes de sa race reprit bientôt le dessus; il s'inclina profondément, et dit d'une voix soumise:

— Que mon père ordonne, son fils obéira.

— Eh bien! interrompit vivement Rose, tu as entendu mon père; délivre-nous de ces maudits qui brûlent nos moissons, et dont les flèches sifflent sans cesse à mes oreilles, et alors tu viendras avec nous; tu pêcheras du poisson pour moi, et tu me cueilleras tous les matins un bouquet de fleurs comme celles qui croissent là bas au bord de l'eau.

Son oeil souriant montra à l'Indien une belle touffe d'iris brillant sur une gerbe de roseaux au milieu du courant.

L'Indien se releva d'un bond, grimpa sur un saule avec la prestesse du jaguar, et se suspendant aux branches qui retombaient au milieu de la rivière, cueillit les fleurs et les présenta à la jeune fille émerveillée.

Alors, d'une voix émue, il ajouta:

— Est-ce parce qu'elles sont bleues comme l'azur de tes yeux que tu les aimes, ô étoile du matin?

— Diable, s'écria le bourgmestre d'un ton bourru, voilà de la pastorale toute pure; je crois vraiment, petite coquette, que tu vas changer en Céladons ces brutes cannibales; allons, viens-t'en, continua-t-il en prenant Rose sous le bras; tu oublies que ce sont les pareils de ce gaillard-là qui ont rôti à petit feu notre pauvre ami Van Scholter, et fait périr dans d'atroces tourmens plus de cent de nos camarades.

— Ah! mon père, s'écria la jeune fille en pâlissant d'effroi, et elle jeta loin d'elle le bouquet d'iris.

La suite prochainement.

Un merlan frit.

Suite.

Nicolas trouva quelque chose de singulier dans l'accent avec lequel son hôte prononça ces derniers mots. Mais il n'eut pas le loisir d'y songer longuement. Ce n'était point le moment des réflexions ni des commentaires. Il s'assit en face de M. Jenkins, et il se laissa servir un merlan délicieux, puis une tranche de roast-beef aussi savoureux que tendre, puis maintes autres bonnes choses dont il ne savait pas même le nom et dont l'intentionné M. Jenkins s'évertuait à lui charger son assiette. Le digne jeune homme ne s'évertuait pas moins à les faire disparaître. De temps en temps, il s'interrompait pour reprendre haleine, et, alors, toutes les fois qu'il lui arrivait de lever les yeux, il rencontrait ceux du domestique Richard, lesquels restaient fixés sur lui avec une expression indéfinissable. Sous ce regard fixe et perçant, Nicolas se sentait mal à son aise. Il s'efforçait, mais en vain, de se rappeler où il avait vu la figure de Richard . . . N'était-ce pas à Temple-Bar, devant la boutique du gantier? . . . Plus il y réfléchissait, moins il en était certain. Une pareille préoccupation aurait corrompu toute la joie de son dîner et troublé d'avance sa digestion, s'il n'eut point pris la résolution magnanime d'abandonner là ce sujet de méditations, pour s'occuper exclusivement d'un soin plus convenable. Que lui importait la figure d'un domestique? le bon Nicolas trouvait la chère exquise; il lorgnait avec amour certaines carafes posées sur le buffet, et qui lui semblaient contenir du vin, du Claret, peut-être! et, pour tout dire en un mot, mistress Dunks n'était pas là.

Bientôt Richard ôta la nappe et se retira discrètement, laissant son maître et le tailleur en tête à tête avec une bouteille de Porto. M. Jenkins savait pratiquer l'hospitalité d'une manière libérale, et à chaque instant, il passait la bouteille à son convive, et celui-ci, qui se piquait de civilité, ne refusait jamais. Plus il buvait, plus il devenait tendre et expansif, tant qu'enfin il commença à rire, à chanter, à pleurer et à se montrer très-facétieux. M. Jenkins lui tenait bravement tête. Tous deux étaient ensemble comme deux vieux amis, conformément à ce proverbe espagnol: Rien ne mûrit plus vite l'amitié que le vin dont on l'arrose.

Au milieu de ces libations, et tandis que Nicolas, la langue un peu épaissie, s'égarait dans une période vraiment bachique, la porte s'ouvrit et un troisième personnage entra dans la salle.

C'était un homme sur le retour, ayant le costume d'un fashionable et portant de grandes lunettes vertes.

— Ah! Franklin, est-ce vous? s'écria M. Jenkins, en se levant précipitamment de son siége, et en secouant la main du nouveau venu: que vous êtes aimable de me rendre visite le jour même de votre arrivée à Londres! Asseyez-vous là. Prenez un verre; et, par Dieu! voici une bouteille dont vous goûterez avec nous... Mais, pardon! . . . J'oubliais de vous présenter à mon ami . . . M. Dunks, M. Franklin . . . M. Franklin, M. Dunks.

Nicolas se souleva avec effort de sa chaise, salua profondément et retomba à sa place. Le fait est qu'il éprouvait quelque peine à trouver et à conserver son centre de gravité. M. Franklin lui rendit son salut avec une politesse cérémonieuse.

— Et comment se portent vos dames? demanda M. Jenkins, en remplissant le verre de M. Franklin . . . Miss Angélina, votre jolie fille, est-elle encore embellie?

— Elles vont venir me rejoindre ici, répartit M. Franklin, et elles répondront pour elles-mêmes.

— Des dames qui vont venir ici! pensa en lui-même maître Dunks, qui se balançait sur sa chaise en savourant à petites gorgées, un verre de Claret? . . . et une jolie fille! une Angélina . . . bon! bon!

Si maître Dunks eût été à jeun, la seule idée de se trouver en présence de dames comme il faut l'aurait épouvanté; mais, grâce à ses libations, il ne doutait plus de rien.

— Des dames ici, répétait-il . . . Pouf! nous allons voir... Ce sera très-amusant . . . Humph! mon ami Jenkins a du vin par-

fait . . . et quant à ce M. Frankin . . . Fakin . . ., Fraklin, qui a une jolie fille . . . et qui, j'ose le dire, est assez poli . . ., oui . . . il est très-poli . . . Pouf! . . .

A cet endroit de son monologue, l'honnête Nicolas éleva d'une main mal affermie son verre plein à la hauteur de la lampe. Comme il le contemplait amoureusement, il aperçut tout-à-coup devant lui la figure et les lunettes vertes de celui dont il venait d'estropier le nom. Frappé de surprise à cette vue, il demeura la bouche béante, la main tendue, les yeux fixés sur ceux de M. Franklin. C'est que M. Franklin, l'homme de Temple-Bar, et le domestique Richard ne lui semblaient être qu'une seule et même personne . . . Oui, malgré ces lunettes vertes dont le nouveau convive s'était décoré, malgré la différence de costume et de manières, c'était bien là cette figure qu'il avait observée deux fois . . . c'était bien là ce regard ironique et méchant, ce regard du loup qui tient sa proie et qui s'apprête à la dévorer.

La suite prochainement.

VOYAGES.

La Chasse au Tigre.

. . . . Nous partîmes. Je précédais les chasseurs, monté sur un cheval noir. Au bout d'une demi-heure de marche environ, nous arrivâmes dans le lieu où notre chasse devait commencer. Un tigre de l'espèce la plus féroce y avait été vu la veille, à ce que disaient nos cipayes. Devant nous s'ouvrait une vaste plaine dont la surface, couverte d'un sable fin, était çà et là entrecoupée de pelouses d'une verdure épaisse et ombragées par les rameaux gigantesques de quelques figuiers indiens. Vainement nous envoyâmes des cavaliers battre la campagne de tous les côtés. Ils ne purent parvenir à rencontrer le tigre. Harassés de fatigue, nous vînmes nous asseoir alors sous l'un des figuiers et, comme il était déjà neuf heures, nous nous mîmes à déjeuner.

Vers le milieu de notre repas, je fus frappé de l'inquiétude que manifestait un éléphant qui mangeait près de moi. Cet animal se battait les flancs de sa trompe, et tremblait de tous ses membres, enfin il jeta un cri extraordinaire auquel répondit un hurlement affreux. Ce hurlement était poussé par un tigre en fureur qui s'était approché furtivement et ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de pas, prêt à s'élancer sur nous. A cette vue, l'un de mes compagnons tira son épée, nos cipayes armèrent leurs fusils; quant à moi je m'élançai sur mon cheval. Le tigre ne fait jamais de quartier à ceux qui lui laissent l'offensive, et dans les combats qu'on lui livre, il n'y a pas d'autre alternative que de le tuer ou d'en être dévoré. Il eut donc été bien fou à moi de laisser le moindre avantage à un ennemi aussi cruel.

A peine me fallut-il quelques secondes pour faire ces réflexions. J'enfonçai mes éperons dans le ventre de mon cheval et je m'élançai sur l'animal féroce, le pistolet au poing. En se voyant charger avec cette vigueur, le tigre qui, un instant auparavant, la gueule ouverte et écumante semblait sur le point de nous déchirer de ses dents aiguës, tourna le dos en hâte et prit la fuite. Mon cheval était lancé; je ne cherchai point à l'arrêter. Les clameurs que poussaient mes compagnons pour me déterminer à revenir sur mes pas, furent inutiles. Cette chasse ou plutôt cette course, m'emporta et je disparus à leurs regards. On eut dit deux nobles coursiers de pur sang se disputant le prix à Newmarket. Quand nous passions sur le gazon, l'avantage était du côté de mon cheval, mais le tigre le reprenait bientôt quand nous nous retrouvions sur le sable; car ses pattes, souples et flexibles, y laissaient à peine leur empreinte tandis que les sabots de mon cheval s'y enfonçaient profondément. Buissons, ravins, marais, champs cultivés, bruyères desséchées, s'évanouissaient en un instant à nos yeux. Nul obstacle n'arrêtait nos pas. Le soleil était au plus haut point du ciel et inondait l'atmosphère de ses rayons brûlans. La chaleur était excessive, et j'ignore comment le tigre, le cheval et moi-même nous pûmes résister l'ardeur dévorante qui embrâsait la nature et forçait tous les êtres vivans à demeurer dans une immobilité semblable à celle de la mort.

Le tigre épuisé de fatigue ralentit bientôt sa course. Ses traces étaient marquées derrière lui par l'écume sanglante qui sortait de sa gueule. Mon cheval le pressait de plus en plus et il ne lui restait plus guère d'autre parti que de se rendre à discrétion ou de se laisser écraser sous les pieds du cheval. Aucun de ces deux partis ne lui plût évidemment, car il s'élança dans un ravin profond, à travers les broussailles épaisses et les plantes sauvages qui en garnissaient le bord escarpé. Ce fut en vain que je m'efforçai de le suivre; mon cheval, plus sage que moi, s'arrêta tout court sur le bord du précipice. Ne voulant point abandonner ainsi ma proie, je réfléchis un instant, puis je descendis de cheval, je pris de la main gauche mon épée nue, et de la droite mes deux pistolets et j'écartai avec précaution les broussailles. Le tigre était au fond du ravin, étanchant sa soif dans un ruisseau qui coulait au milieu. Je venais de l'apercevoir quand il se retourna et m'aperçut lui-même. J'étais à pied, il n'y avait pas à songer à la fuite. Quant à lui, au lieu de chercher à se sauver, il poussa un hurlement sourd et prolongé, tira ses griffes longues et acérées, et s'accroupit le ventre contre terre comme un chat qui va se précipiter sur sa proie. Le moment était venu de rassembler mes forces et de faire usage de toute ma prudence. „L'Irlande n'a pas donné le jour à Thomas O'Shaugnessey, me dis-je, pour qu'il se laisse dévorer par ce chat sauvage, comme une pauvre souris par un chat domestique. Je vais lui faire voir qui je suis, et voici une feinte à laquelle il ne s'attend pas." En disant cela, je me mis en garde, plaçant mon épée dans la direction de mon antagoniste, et je m'approchai de lui, la pointe en avant, ayant soin de bien effacer mon corps. Comme je m'y étais attendu, le tigre bondit et vint s'enferrer lui-même. Le sang jaillit à flots de sa blessure. Il tomba en poussant un cri plaintif. Au même instant je tirai sur lui mes deux pistolets à bout portant et à coups d'épée j'achevai de lui ôter la vie. Son corps roula dans les eaux du ruisseau.

Effrayés du péril que je courais, mes amis avaient suivi mes pas aussi vîte qu'ils l'avaient pu. Ils ne tardèrent pas à paraître. Je leur racontai l'issue du combat; ils ne pouvaient me croire. Du moment où j'avais disparu, chacun m'avait cru perdu. Le cadavre du tigre palpitait encore étendu dans le ruisseau qu'il teignait de son sang. Je le montrai du doigt à mes compagnons et il ne fallut pas moins que sa vue pour les convaincre de l'exactitude de mes paroles.

VARIÉTÉS.

— Trois femmes de qualité étaient à une fenêtre pour voir l'entrée d'un ambassadeur. Il y avait avec elles un ancien maréchal de France et deux autres seigneurs. Un de ces derniers voyant passer M. de Turenne dans un carrosse, le fit remarquer aux dames, en leur disant: voilà un héros dans un fiacre. Un héros! s'écria aussitôt une de ces dames, comme avec surprise, et sans songer devant qui elle parlait: „Attendez que je le regarde attentivement: je n'en ai jamais vu."

— Un particulier s'étant éveillé un jour de grand matin, appela son domestique, et lui commanda de regarder s'il fesait jour. Le domestique ouvre la fenêtre, va sur le balcon, et crie à son maître qu'il ne voit goutte. „Butor, lui répondit son maître, je le crois bien, allume la chandelle et tu verras mieux."

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

5. Janvier.

Premières Représentations.

Théâtre royal Italien. — Don Pasquale, opéra bouffe en trois actes, livret de . . ., musique del maëstro Gaetano Donizetti, décors de MM. Ferri et Louis Verardi.

La morale de cette pièce, morale assurément peu neuve, mais fort consolante pour tous les hommes qui ne sont pas encore passés à l'état de vieux barbons, c'est Mlle. Grisi qui nous la gazouille de sa plus douce voix, en mouvement de valse, avec ses vocalises et ses fioritures les plus brillantes.

Ben e scemo di Cervello
Chi s'amóglia in vecchia età.

C'est folie de prendre femme quand on est vieux. Combien de pièces gaies ou tristes, bouffes ou comiques, et même tragiques, ont été faites sur cette donnée, depuis que le théâtre existe! Je ne puis

vous dire le nom du Scribe italien auquel est dû le dramma-buffo qui a servi de texte aux inspirations de M. Donizetti. Vu le silence absolu du livret sur ce point, je suis allé aux renseignemens, et de ce que j'ai appris il résulterait que Don Pasquale est un vieux canevas qui, depuis un temps immémorial, est exploité sous toutes les formes sur tous les théâtres d'Italie, lequel aurait été mis en musique bien souvent, et aurait donné lieu au moins à une cinquantaine de partitions, dans le nombre desquelles le maëstro Donizetti, assurerait-on, figurerait déjà au moins pour une demi-douzaine. Je donne ces renseignemens tels qu'ils m'ont été donnés, sans les garantir, et je ferai observer seulement que, vu l'inépuisable fécondité du maëstro, il ne serait pas impossible qu'il fît encore sur le même sujet une autre demi-douzaine de partitions aussi légères, aussi spirituelles et aussi amusantes que celle qui nous occupe en ce moment. Ce tour de force ne serait qu'un jeu pour M. Donizetti.

De ce livret anonyme je ne vous dirai que peu de choses. Don Pasquale, c'est Cassandre; Norina, c'est Colombine; Ernesto, c'est Léandre; quant à Pierrot, il a quitté le blanc pour le noir, il s'est fait le docteur Malatesta.

Don Pasquale, qui, depuis long-temps, a passé la soixantaine, a voulu marier son neveu Ernesto avec une demoiselle, una zitella, noble, jeune et belle, que celui-ci refuse par amour pour une jeune veuve, Norine, qui le paie de retour.

Don Pasquale, pour le punir, imagine de se marier lui-même, et il s'adresse pour cela au docteur Malatesta, qui s'empresse de lui offrir sa soeur. Cette prétendue soeur, c'est Norine qui se présente d'abord timide, les yeux baissés comme une Agnès, mais qui, une fois le contrat de mariage signé, relève la tête, appelle ses gens, fait venir des modistes, achète des chevaux, des équipages, dépense en un jour le revenu de l'année et reçoit des billets-doux à la barbe de don Pasquale, qui, voulant essayer de témoigner sa mauvaise humeur, finit par recevoir de sa femme un terrible soufflet: una scufia. Ah! dit le pauvre homme, que n'ai-je laissé épouser à mon neveu cent Norines, plutôt que de m'embarrasser d'une semblable femme. Il est un moyen facile de vous en débarrasser, lui dit le docteur Malatesta, c'est de donner à Ernesto une seule Norine, la vraie. De grand coeur, s'écrie don Pasquale, où est-elle? La voici, c'est votre femme, c'est Norine, qui n'était unie avec vous que par un faux contrat, et qu'un bon et légitime contrat va unir avec Ernesto. On comprend la joie du bonhomme, heureux d'en être quitté pour une morale en action et en chanson.

Passons à la musique, qui, si le livret est sans importance, en a, elle au contraire, une fort grande. La nouvelle partition de Donizetti occupera une place brillante auprès de ses ainées. Ce maître possède une verve spirituelle, une habileté de facture et d'arrangement, une facilité de mélodie, une expérience et un instinct de l'instrumentation, une ingénieuse élégance de l'harmonie piquante, sans être cherchée, qui plaisent et charment toujours, même lorsqu'il n'a rien de bien neuf à nous dire, et qui le mènent toujours droit au succès. Ces qualités brillent au plus haut degré dans la partition Don Pasquale, qui n'aurait besoin que de peu de chose, peut-être de quelques grains d'invention de plus, pour devenir un chef-d'oeuvre digne de faire suite à la Cenerentola. Une autre qualité, et bien précieuse, qu'il faut encore louer chez Donizetti, c'est le talent avec lequel il sait écrire pour les voix. Ainsi, il faut voir comme il a mis en relief, dans cet ouvrage, la voix large et puissante de Lablache, comme il a placé dans la bouche de Tamburini ces rapides vocalises Rossiniennes, que ce chanteur exécute avec tant de facilité, comme il a parsemé le rôle de la Grisi de ces fioritures brillantes, de ces éblouissantes fusées ascendantes qu'elle lance avec tant de bonheur; et, enfin, comme il a su, dans des cantilènes plus calmes, faire ressortir la suavité quelque peu molle et monotone de la voix de Mario.

Tout serait à louer dans cette partition, agréable d'un bout à l'autre. Nous allons désigner les morceaux qui, dans cette première audition, nous ont plus particulièrement frappés. L'ouverture, d'abord; puis, au premier acte, l'air de Lablache, mouvement de valse plein d'entrain; son duo avec Ernesto, dans lequel celui-ci a de charmantes phrases de chant; l'air de Norine, dont la cabaletta est très-gracieuse, et son duo avec Malatesta, qui se termine encore par un mouvement de valse d'un effet très-agréable.

Le second acte commence par un air de désespoir d'Ernesto avec accompagnement de cornet obligé. Nous en aimons surtout le cantabile, dans lequel Mario a été parfaitement secondé par l'habile virtuose M. Forestier. La scène du contrat contient un des morceaux les plus remarquables de l'ouvrage, un quatuor mouvement lent. C'est large, plein, harmonieux; les voix et l'orchestre y ont une grande puissance de sonorité sans aucun abus de la force, et lorsque le motif réparaît, présenté à l'unisson par les deux basses-tailles de Lablache e. de Tamburini, l'effet est irrésistible.

Dans le premier tableau du troisième acte, Norine, pour amadouer son époux, lui chante encore une valse délicieuse. Le duo entre Lablache et Tamburini est d'un bon style comique, surtout dans la première partie. Le second tableau commence par une sérénade délicieuse, que chante Mario dans la coulisse; ce morceau, qui n'est accompagné que par une guitare et un tambour de basque et dans lequel le choeur, placé également dans la coulisse, entre par intervalles pour soutenir le chanteur, est d'un effet ravissant. C'est sans contredit ce qu'il y a de plus original dans l'ouvrage, et il porte au plus haut degré l'empreinte de la couleur locale (j'ai oublié de dire que l'action se passait à Rome). En sortant du théâtre, j'ai entendu dans la foule un Italien qui assurait que ce chant n'appartenait pas à Donizetti, que c'est un air populaire que les ouvriers romains chantent le soir dans les rues; à ce propos, je me suis souvenu que ce n'est pas Rossini qui a fait l'air: di tanti palpiti, pris, à ce qu'on a voulu dire, au chant des Litanies de la Vierge, dans les églises d'Italie, que ce n'est pas lui non plus qui a fait les Ranz des Vaches et les tyroliennes de Guillaume Tell, qu'il s'est fait expédier de Suisse parfaitement conditionnés.

Rien à dire des choeurs qui, en outre de leur intervention dans la sérénade, ne font qu'une seule apparition sans grand résultat. Rien à dire non plus des récitatifs, qui sont tellement rares et courts, qu'il nous a presque semblé qu'il n'y en avait pas; ce qui, du reste, a permis de se passer de cette insipide déclamation avec accompagnement de piano et de contrebasse, que l'on trouve ordinairement dans tous les opéras bouffes. Il n'y a plus à citer que la valse morale de la fin, par laquelle Mlle. Grisi termine parfaitement cette charmante partition.

L'ouvrage est chanté et joué avec un ensemble merveilleux. Les honneurs reviennent d'abord à don Pasquale (Lablache); Molière, à coup sûr, n'aurait pas demandé mieux pour peindre l'ardeur glacée d'Arnolphe, au moment où il croit qu'Agnès va lui appartenir; et puis, aux deux derniers actes, il faut voir Lablache en ci-devant jeune homme, avec un habit de chasse à boutons de métal, un pantalon blanc et une perruque blonde frisée, et surtout il faut admirer cette profonde vérité comique, cette verve inépuisable qu'il met dans tout son rôle. Tamburini, dans le rôle important de Malatesta, soutient parfaitement sa grande réputation d'acteur et de chanteur; Mlle. Grisi est charmante, surtout avec sa brillante toilette du troisième acte, qui lui sied mieux que le simple costume de l'ingénue; et Mario est très-bien dans le rôle d'Ernesto. Les acteurs ont été rappelés plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage, et à la fin le compositeur est venu recevoir avec eux les applaudissemens de la salle entière.

Le Théâtre-Italien a monté la maison de Pasquale sur un pied digne de la brillante destinée de ce haut personnage. Son habitation est magnifique, à en juger du moins par ses somptueux salons, et surtout par le charmant jardin que représente le décor du deuxième tableau du troisième acte.

A. M.

VIENNE.

Pendant la durée de ce Carnaval on donnera tous les dimanches et tous les mardis des Bals métamorphosés dans l'Elysée, rue St. Jean, en ville. Le local spacieux, les riches décorations, la variété des amusemens, les surprises ingénieuses de l'esprit inventif de l'entrepreneur Daum, la bonne cuisine et les vins exquis, tout concourt à attirer même des gens posés qui veulent dérider leur front dans ce temple de Comus.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Roi des lacs.

Suite.

Le bourgmestre la suivit avec Marguerite qui emporta le panier de poisson et dit au pêcheur d'une voix rude qu'on le lui paierait au marché du soir.

En voyant s'éloigner la belle enfant, l'Indien quitta son humble attitude et fit un brusque mouvement vers elle, semblable à celui d'un lion apprivoisé qui, en se voyant ravir sa proie, voudrait s'élancer pour la ressaisir.

— Elle me haïrait trop, se dit-il.

Et ramassant une des fleurs dédaignées, il l'attacha aux nattes de ses cheveux; puis il traversa de nouveau la rivière lentement et la tête baissée.

III.

Revenu sur l'autre bord, d'où l'on découvrait mieux la maison du bourgmestre, l'Indien s'arrêta, et, y fixant ses regards, demeura plongé dans une sombre rêverie. La voix fraîche de Rose qui chantait en arrosant ses fleurs, et dont les accens lui arrivaient de loin, chassa de nouveau l'orage amassé sur le front du sauvage. Sa physionomie s'éclaircit; il poussa un soupir, et, retournant à son filet, il le tira de l'eau et le chargea sur ses épaules. Après avoir traversé les peupliers de l'île, il atteignit le bord du bras principal de la Mohawk, où l'attendait une pirogue cachée dans les roseaux. Il descendit le courant, et aborda à un endroit de la plage, que la forêt recouvrait d'une ombre épaisse. Sautant d'un pied léger sur le sable, il s'enfonça sous la voûte ténébreuse des chênes; mais, tout à coup, son chemin fut barré par un Indien de haute taille et en appareil complet de guerre, qui se présenta devant lui.

L'aspect de ce personnage était formidable; il portait sur la tête un diadème flottant de plumes d'aigle: son col et ses bras étaient ornés de colliers et de bracelets de griffes d'ours; à sa ceinture pendait d'un côté une cartouchière recouverte d'une fourrure d'hermine, et de l'autre on voyait le couteau à scalper et le terrible tomahawk, cette espèce de hache si meurtrière entre les mains des sauvages. Un bouclier de bois léger couvert de cuir armait le bras gauche du guerrier, et à la pointe qui en marquait le centre pendaient cinq chevelures humaines. Sa main droite s'appuyait sur une longue carabine; ses formes étaient vigoureuses, et les raies transversales d'ocre rouge et noire qui peignaient sa face enivrée donnaient à cette apparition soudaine, dans un lieu désert, quelque chose de fantastique et de sinistre.

Le pêcheur s'arrêta et examina celui qui s'offrait ainsi à lui; mais il baissa aussitôt les yeux, comme si la honte ne lui eût pas permis de soutenir le regard perçant de l'étranger.

— Est-ce bien Técumséh, dit enfin celui-ci, le fils de Tamahriz; est-ce bien le plus fort des Mohawks, le soleil de sa tribu, l'ouragan destructeur de ses ennemis, que je vois sous l'attirail d'un pêcheur? Le sentier de guerre est donc devenu trop glissant pour son pied, puisqu'il usurpe les travaux des femmes? Alors, qu'il jette aux flammes les trente-deux chevelures qui pendent à la porte de son wigwam, car sa hutte est celle d'un vaillant guerrier et non celle d'un misérable pêcheur.

— Outougamiz, tes reproches me surprennent. Comment un guerrier aussi habile que toi ne devine-t-il pas une ruse dans ce déguisement? Ne vois-tu pas que ces dehors me permettent d'approcher des visages pâles et d'examiner leurs retranchemens?

L'étranger secoua la tête avec incrédulité.

— La langue de mon frère dit une chose et son coeur en pense une autre. Mon frère croit-il que j'ignore pourquoi, depuis trois lunes, il laisse nos mousquets se rouiller et les cordes de nos arcs se pourrir dans l'inaction, au lieu de combattre les visages pâles? Croit-il que j'ignore pourquoi il laisse sa tribu dans l'inquiétude et sa femme dans la douleur de son absence? pourquoi il erre le jour et la nuit autour de la demeure de nos ennemis, non pas comme le tigre qui veut les surprendre, mais comme le chien rampant qui n'obtient qu'un coup de pied.

Les yeux de Técumséh étincelèrent.

Tes paroles sont amères, mon frère mais je pardonne à ton ressentiment; c'est sans doute Nadahéla qui, dans son humeur jalouse, t'envoie vers moi.

Nadahéla pleure avec raison l'abandon de son époux; mais elle cache ses larmes, car il serait trop humiliant pour elle, femme et soeur d'un grand chef, de confesser qu'elle est délaissée pour les joues vermeilles d'une fille de l'étranger.

— Nadahéla est folle, s'écria Técumséh avec impatience; et toi, mon frère, le Grand-Esprit t'a frappé d'aveuglement! Retourne à la caverne et annonce à mes guerriers que, dans trois jours, j'irai les rejoindre, mais qu'on n'entreprenne rien sans mon ordre.

Toujours des retards, mon frère, dit Outougamiz sans s'émouvoir du ton impérieux de Técumséh! nos guerriers sont las, je t'en avertis, ils disent tout haut que tu les a trahis, et que, s'ils ont trouvé les visages pâles sur leurs gardes les deux dernières fois qu'ils ont tenté une surprise, c'est que ceux-ci avaient été prévenus par toi. Il faut faire cesser ces bruits injurieux; il faut incendier ce fort et n'éteindre la flamme qu'avec le sang de nos ennemis. Si cette jeune fille te plait, eh bien! nous l'enlèverons. Nadahéla la recevra comme sa soeur, et elles te serviront toutes deux dans ta hutte; un grand chef comme toi peut avoir deux femmes.

Gardez-vous bien de toucher un seul des fils de sa chevelure d'or, s'écria impétueusement Técumséh; celui qui fera la moindre tentative contre cette jeune fille périra aussi sûrement que si le Grand-Esprit l'avait condamné.

Les yeux du chef indien lançaient de si furieux éclairs, qu' Outougamiz ne jugea pas à propos d'affronter l'orage d'une colère qu'il savait implacable une fois qu'elle était soulevée.

C'est bien, dit-il avec calme; je vois que mon frère aime beaucoup cette jeune fille, il suffit, nous la respecterons. Cependant, j'espère que Técumséh, le fort des tribus, n'a pas enterré pour toujours leurs tomahawk. Il est vrai que ses ennemis du nord ont été si long-temps sans entendre le bruit de sa carabine qu'ils l'ont cru mort; et ils se sont dit: Le Roi des Lacs n'est plus, montrons-nous dans les forêts, et exterminons les Mohawks, puisque le plus vaillant d'entre eux a disparu.

— Et quelle est la tribu qui ose chasser sur notre territoire?

Outougamiz étendit le bras vers l'occident d'un air solennel, et dit:

— Les Sioux sont campés au nombre de deux cents dans la grande prairie de Sélésaya; ils dorment dans la sécurité comme s'ils avaient fumé le calumet de paix avec les Mohawks.

— Les Sioux! répéta Técumséh avec un rugissement de haine.

A ce nom, la soif du sang, la férocité native s'étaient réveillées dans cette âme un moment endormie par les sensations d'un amour nouveau pour elle, comme les vagues de la mer sont quelquefois calmées par l'huile qu'y versent les marins au milieu de la tempête.

— Ah! continua-t-il, les Sioux osent imprimer de nouveau la trace de leurs mocassins sur les rives de la Mohawk! nous leur ferons voir qu'il ne faut pas chasser près de l'antre du tigre; viens, Outougamiz, allons reconnaître leur camp, nous aurons une ample moisson de chevelures.

Saisissant son frère par le bras, le guerrier farouche jeta ses filets: il pénétra par divers détours, dans l'épaisseur du bois, jusqu'à un lieu retiré où gisait un tronc d'arbre renversé. Il écarta les branchages, fouilla la terre et en retira une carabine, un tomahawk, enfin l'ajustement complet de guerre. Il s'en revêtit; mais il lui manquait les peintures qui rendent le sauvage si effrayant à voir, et qui servent de signes distinctifs aux différentes nations indiennes. Outougamiz tira alors du sac qui pendait à sa ceinture plusieurs morceaux d'ocre qu'il délaya dans de l'eau, et il s'appliqua avec un soin

minutieux à tracer sur le visage et sur les bras de son frère les figures les plus bizarres et les plus hideuses. Tant que dura cette étrange toilette, un silence profond régna entre eux; mais dès que le peintre eut fini son oeuvre qu'il contemplait d'un oeil de satisfaction, Técumséh, impatient de se voir, courut au bord d'un petit étang formé par une baisse de la rivière. A peine se fût-il regardé qu'il bondit en brandissant son tomahawk, et poussa le cri de guerre d'une manière si terrible que l'écho le porta jusqu'aux Hollandais qui fumaient paisiblement leur pipe du matin, et les fit tressaillir comme l'Arabe au hurlement lointain du lion.

IV.

Les deux guerriers se mirent en marche à travers la forêt. Ils cheminaient avec rapidité sous la voûte froide et ténébreuse des grands chênes. La terre, rase et unie, parmi les hautes futaies, n'opposait à leur pas, de loin en loin, que le tronc de quelque arbre gigantesque écroulé sous le poids des siècles. Parfois une colline aride, hérissée de bruyères roussâtres et de ces petits pins d'Amérique qui foisonnent entre les interstices des massifs granitiques, se dressait sur leur passage sans suspendre leur course. La Mohawk dans son cours tortueux, venait-elle jeter ses flots comme une barrière entre eux et leur but, la connaissance des moindres localités les dirigeait aussitôt vers un gué, et ils franchissaient en peu d'instans l'obstacle qui eût coûté des heures de recherches et d'efforts à d'autres qu'à des Indiens. A les voir avancer d'un pas ferme et agile, à travers ces solitudes où la lueur crépusculaire du jour sous l'épaisse feuillée servait à peine à les éclairer, l'Européen, chez qui la science ne sert souvent qu'à suppléer au défaut des facultés, aurait compris et admiré la supériorité et la richesse de sens dont la nature doue ceux qui se bornent à cultiver ses instincts.

Silencieux, comme le sont d'ordinaire les Indiens, qui, bien loin en cela de nos moeurs, mettent leur dignité dans la sobriété des paroles, Outougamiz et Técumséh n'échangèrent pas un mot durant cette longue traite. Leur position, d'ailleurs, rendait cette discrétion nécessaire; à la piste d'ennemis adroits et dangereux, laissant derrière eux d'autres adversaires non moins redoutables, la moindre imprudence pouvait les perdre; aussi c'était merveille de les voir effleurer sans bruit le sol, écarter délicatement les feuilles sèches, ramper entre les rochers, disparaître sans les fouler au milieu de hautes herbes; on eût dit deux esprits glissant dans l'ombre pour quelque mission terrible. Vers la chûte du jour, les guerriers arrivèrent sur un repli de la Mohawk, dans un lieu sauvage où la rivière, encaissée au fond d'une gorge étroite, se précipitait avec fracas parmi des blocs énormes. C'est là que depuis a été construit le bourg de Little-Falh, dont les usines mêlent leurs bruits aux rumeurs du torrent. Les deux Indiens entrèrent sans hésiter parmi les flots d'écume, et de roche en roche gagnèrent la rive opposée; alors Outougamiz, plaçant un doigt sur ses lèvres, recommanda à son frère, par ce signe, de redoubler de prudence. Ils s'avancèrent avec précaution à travers les sapins qui hérissaient la pente du côteau et, arrivés sur la cime, ils s'arrêtèrent enfin pour reprendre haleine.

Un océan de feuillage s'étendait devant eux, onduleux comme les plis du terrain, et les rayons obliques du couchant bariolaient cette nappe immense de teintes pourprées et dorées, où les nuages en passant promenaient leurs grandes ombres. Bientôt un reflet violet et mélancolique remplaça ces diaprures éclatantes, et un vert sombre et bronzé envahit lentement à son tour, comme un crêpe lugubre, cette surface infinie et muette. Alors, Outougamiz touchant le bras de son frère, lui montra sur la dernière vague de feu qui illumina l'horizon, une petite ligne de vapeur noire, s'élevant verticalement du milieu de la forêt: c'était de la fumée.

Técumséh fit un geste de tête, puis, sans dire un mot, il banda son arc et en resserra la corde; il examina avec un soin minutieux si les secousses du voyage n'avaient pas émoussé la pointe des longues flèches qu'il portait passées obliquement dans sa ceinture, puis il se leva, Outougamiz suivit son exemple, et ils descendirent tous deux à pas de loup dans la vallée.

Ils ne marchèrent pas long-temps sans découvrir de loin la clarté d'un feu qui brûlait au milieu d'une vaste clairière nommée la prairie de Sélésaya (le miroir de la lune); ce nom lui avait été donné par les Indiens à cause d'un étang circulaire, uni comme une glace, qui en creusait le milieu, et qui servait d'abreuvoir aux daims et aux buffles. A la clarté du feu on découvrit au bout de la prairie plusieurs tentes construites en peaux et tendues sur des pieux fichés en terre. Tout cependant était si silencieux qu'on aurait pu croire ce lieu inhabité. Tout à coup Técumséh arrêta son frère et demeura immobile. Outougamiz tourna la tête et vit à cinquante pas un Indien, le menton appuyé sur son arc, les yeux fixés au ciel, murmurant à demi voix une chanson monotone; c'était sans doute quelque poète de la solitude à qui le souvenir de sa maîtresse et l'ennui de sa faction inspirait une romance.

Técumséh, avec la rapidité de l'éclair, avait déjà placé une flèche sur son arc, l'amoureuse élégie de la sentinelle eût sans doute été tragiquement interrompue sans l'intervention d'Outougamiz qui détourna le bras de son frère et l'emmenant à distance, lui parla ainsi:

— A quoi nous sert, frère, de frapper cet enfant imprudent; ce n'est pas une chevelure de plus qui peut augmenter ta gloire, et sa mort peut avertir nos ennemis. Les Sioux nous croient bien loin et ne prennent pas la peine de se garder: il ne tient qu'à nous de les égorger tous. Mais nous ne sommes que deux, c'est un contre cent, nous ne pourrions pas en tuer assez. Maintenant que te voilà bien convaincu de la vérité de mes paroles, ne vaut-il pas mieux que j'aille chercher nos frères à la caverne? Tu resteras ici pour surveiller les mouvemens de l'ennemi: je puis être de retour dans cinq heures d'ici quand la nuit sera encore noire, alors nous ferons un beau sacrifice au Grand-Esprit qui nous livre nos plus cruels adversaires sans défense. Mais promets-moi de ne pas attaquer sans nous et de m'attendre ici.

La suite prochainement.

Un merlan frit.

Suite.

Nicolas éprouva comme un vague sentiment de crainte; mais cette impression était trop confuse pour ne pas s'effacer aussitôt. Il vida son verre, et, l'ayant reposé sur la table, il se mit à réfléchir avec une gravité d'ivrogne.

Quoiqu'il ne se rendît pas bien compte de cette fantaisie, il aurait souhaité de voir ensemble dans la chambre Richard et M. Franklin. Il croisa donc ses jambes, en affectant un air libre et dégagé, et non sans jeter un coup d'oeil de complaisance sur ses Wellingtons.

— Jenkins, dit-il . . . mon ami . . . humph! . . . voudriez-vous commander à votre domestique d'aller me chercher un fiacre . . . Il se fait tard par le ciel! . . . Mistress Dunks . . . prout! serait inquiète . . . elle serait inquiète cette femme . . .

— Bah! répondit M. Jenkins . . . le croyez-vous? Je vais sonner; mais avant de nous quitter, il faut achever cette bouteille.

Il sonna en effet; puis remplissant les verres, il annonça à ses hôtes qu'il allait porter un toast. Quand M. Franklin et Nicolas furent prêts, il proposa à haute voix la santé de mistress Dunks . . .

Ce toast ayant été convenablement honoré, selon l'expression moderne anglaise, Nicolas se leva à son tour en vacillant pour remercier de l'honneur qu'on faisait à sa femme.

— Messieurs, dit-il . . . Hum! . . ., Mistress Dunks . . . pouf! . . . oui, prout! . . . Comme je le disais, mistress Dunks . . . et moi . . . humph!

Nicolas ne put achever sa phrase M. Franklin riait derrière ses lunettes vertes. Cependant le domestique Richard ne paraissait pas.

— Où est le drôle? s'écria M. Jenkins en sonnant avec violence.

A cet appel, une vieille servante allongea sa tête ridée par la porte entr' ouverte.

— Où est Richard? demanda M. Jenkins; pourquoi ne vient-il pas quand je sonne?

— Il est sorti un moment, votre honneur, répondit la vieille en grimaçant.

— Dites-lui qu'il aille chercher un fiacre pour mister Dunks . . . et . . . vous m'entendez . . . apportez-nous de suite le café.

— Bon! bon! se disait à lui-même Nicolas . . . Mister Dunks par ci . . . Pouf! . . . le café par là . . . et la santé de mistress Dunks . . . Prout! . . . Jamais la créature ne voudra le croire . . . Mais il faudra que j'aille la retrouver . . . Oui, par le ciel! il le faut . . . Ah! voici le café . . . du café . . . du café à moi! . . .

Le bon Nicolas n'était plus en état de suivre deux idées. Il croyait voir danser autour de lui les meubles de l'appartement, les lunettes vertes de M. Franklin, son ami Jenkins, et la vieille servante qui apportait le café. Il se laisse servir une tasse, qu'il vide en deux ou trois gorgées, et, quelques minutes après avoir bu, il s'endormit sur son siége, en murmurant des mots confus, parmi lesquels on distinguait ceux-ci: Merlan frit! Mistress Dunks! . . . un fiacre! Temple-Bar! . . .

Il dormit long-temps, et d'un sommeil lourd, pareil à celui que procure un narcotique. Une sensation de douleur le réveilla. Il entendit son nom prononcé distinctement à son oreille par une voix impérieuse.

— Nicolas Dunks, disait la voix, levez-vous, et suivez-moi.

— Prout! répondit Nicolas en se frottant les yeux et en continuant quelque rêve commencé: Je te dis, femme, qu'aux Blue-posts . . .

— Nicolas Dunks, reprit la voix, levez-vous, le temps presse!

— Quoi! qu'y a-t-il? qu'est-ce qui est là? répliqua le tailleur en s'éveillant tout-à-fait et en regardant autour de lui . . . Où suis-je? ajouta-t-il . . . Eh! mais, je me rappelle . . . le merlan . . . mais, je me rappelle . . . le merlan . . . mais comment me trouvé-je couché? . . . Oh! oh! on m'a mis au lit . . . Et vous, l'ami, qui êtes-vous pour venir troubler ainsi les gens dans leur sommeil?

— Je suis le constable Sloman, et je vous arrête en vertu d'un warrant dont je suis porteur.

— Un warrant! s'écria Nicolas en sautant à bas du lit.

— Un warrant, répondit le constable; un warrant bien en règle, je vous jure.

— Il y a méprise, l'ami, allez au diable avec votre warrant!

— Vous êtes Nicolas Dunks?

— Oui, sans doute.

— Tailleur de profession?

— Oui.

— Domicilié à Maiden-Lane, Covent-Garden?

— Oui.

— Marié?

— Oui!

La suite prochainement.

VOYAGES.

Une Course au Cochon à l'île de France.

Le lecteur connaît cette grotesque plaisanterie en usage dans plusieurs villages de France: on graisse la queue du cochon avec du saindoux et les prétendans essayent les uns après les autres de retenir l'animal, qu'il ne leur est permis de saisir que par ladite queue. Celui qui l'arrête est le vainqueur. Cette course étant du domaine public et chacun ayant le droit d'y prendre part, personne ne s'était fait inscrire.

Deux nègres amenèrent l'animal: c'était un magnifique porc, de la plus haute taille, graissé d'avance et tout prêt d'entrer en lice. A sa vue un cri universel retentit; et nègres, Indiens, Malais, Madecasses et indigènes, rompant la barrière respectée jusque-là, se précipitèrent vers l'animal qui, épouvanté de cette débacle, commença à fuir.

Mais les précautions avaient été prises pour qu'il ne pût point échapper à ses poursuivans: la pauvre bête avait les deux pattes de devant attachées aux deux pattes de derrière, à peu près à la manière dont on attache les pieds des chevaux à qui on veut faire marcher l'amble. Il en résulta que le cochon, ne pouvant se livrer qu'à un trot très-modéré, fut bientôt rejoint, et que les désappointemens commencèrent.

Comme on le pense bien, les chances d'un pareil jeu ne sont pas pour ceux qui commencent. La queue, graissée à neuf, est insaisissable, et le cochon échappe sans peine à ses antagonistes, mais, à mesure que les pressions successives emportent les premières couches de saindoux, l'animal commence à s'apercevoir que les prétentions de ceux qui espèrent l'arrêter ne sont pas si ridicules qu'il l'avait cru d'abord. Alors ses grognemens commencent, entremêlés de cris. De temps en temps, même, quand l'attaque est trop vive, il se retourne contre ses ennemis les plus acharnés qui, selon le degré de courage qu'ils ont reçus de la nature, poursuivent leur projet ou y renoncent.

Enfin, vient le moment où la queue, privée de tout charlatanisme, et réduite à sa propre substance, ne glisse plus qu'avec peine, et finit enfin par trahir son propriétaire qui se débat, grogne, crie inutilement et se voit par acclamation adjugé à son vainqueur.

Cette fois, la course suivit sa progression ordinaire. L'infortuné cochon se débarrassa avec la plus grande facilité de ses premiers poursuivans, et quoique gêné par ses liens, commença à gagner du champ sur le commun des martyrs. Mais une douzaine des meilleurs et des plus vigoureux coureurs s'acharnèrent à ses trousses, se succédant après la queue du pauvre animal avec une rapidité qui ne lui donnait pas un instant de relâche, et qui devait lui indiquer, que, quoique bravement retardé, l'instant de sa défaite approchait. Enfin, cinq ou six de ses antagonistes essoufflés, haletans, l'abandonnèrent encore. Mais à mesure que le nombre des prétendans diminuait, les chances de ceux qui tenaient bon augmentant, ceux-ci redoublèrent de vigueur et d'adresse, encouragés qu'ils étaient d'ailleurs par les cris des spectateurs.

Au nombre des prétendans, et parmi ceux qui paraissaient résolus à pousser l'aventure jusqu'au bout, se trouvaient un nommé Antonio, Malais, et Miko-Miko, un Chinois. Tous deux suivaient le cochon depuis le point du départ et ne l'avaient pas quitté une minute; plus de cent fois déjà la queue leur avait glissé dans la main, mais à chaque fois ils avaient senti le progrès qu'ils faisaient; et ces tentatives infructueuses, loin de les décourager les avaient enflammés d'un nouveau courage. Enfin, après avoir lassé tout leurs concurrens, ils arrivèrent à n'être plus qu'eux deux. Ce fut alors que la lutte devint véritablement intéressante, et que les paris s'établirent sérieusement.

La course dura encore dix minutes à peu près; de sorte qu'après avoir fait le tour presque entier du Champs-de-Mars, le cochon en était revenu à ce qu'on appelle, en terme de chasse, son lancer-hurlant, grognant, se retournant, sans que cette héroïque défense parût intimider le moins du monde ses deux ennemis, qui alternaient à sa queue avec une régularité digne des bergers de Virgile. Enfin, un instant, Antonio arrêta le fuyard, et l'on crut Antonio vainqueur. Mais l'animal, rassemblant toute sa force, donna une si vigoureuse secousse que, pour la centième fois, la queue glissa encore entre les mains du Malais; Miko-Miko, qui était aux aguets, s'en saisit aussitôt, et toutes les chances qu'avait paru avoir Antonio tournèrent en sa faveur. On le vit alors, digne des espérances qu'avaient mises en lui une partie des spectateurs, se cramponner des deux mains, se raidir, se laisser traîner, en réagissant de toutes ses forces, suivi par le Malais, qui secouait la tête en signe qu'il regardait la partie comme perdue, mais qui, en tous cas, se tenait prêt à lui succéder, côtoyant le cochon, laissant pendre ses longs bras, et frottant, presque sans avoir besoin de se baisser, ses mains contre le sable, afin de leur donner plus de ténacité. Malheureusement une si honorable opiniâtreté parut bientôt inutile. Miko-Miko semblait sur le point de remporter le prix.

Après avoir traîné pendant l'espace de dix pas le Chinois à sa suite, le cochon paraissait s'avouer vaincu, et venait s'arrêter, tirant en avant, mais retenu par une force égale qui tirait en arrière; or, comme deux forces égales se neutralisent, le cochon et le Chinois restèrent un instant immobiles, faisant chacun de son côté de visibles et violens efforts, l'un pour continuer d'avancer, l'autre pour demeurer en place, le tout aux grands applaudissemens de la multitude.

Cela durait ainsi depuis quelques secondes, et tout faisait penser que cela durerait le temps voulu, quand tout à coup on vit les deux antagonistes se séparer violemment. L'animal alla rouler en avant. Miko-Miko alla rouler en arrière, accomplissant tous les deux le même mouvement, avec cette seule différence que l'un roulait sur le ventre et que l'autre roulait sur le dos. Aussitôt Antonio s'élança joyeux, et aux cris d'encouragemens de tous ceux qui avaient intérêt à ce qu'il gagnât, certains cette fois de la victoire. Mais sa joie ne fut pas longue et son désappointement fut cruel. Au moment de saisir l'animal par le membre désigné sur le programme, il chercha vainement. Le malheureux cochon n'avait plus de queue. La queue était restée entre les mains de Miko-Miko qui se relevait triomphant, montrant son trophée, et en appelant à l'impartialité du public.

Le cas était nouveau. On en appela à la conscience des juges, qui délibérèrent un instant et déclarèrent, à la majorité de trois voix sur deux qu'attendu que Miko-Miko eût incontestablement arrêté l'animal, si l'animal n'eût préféré se séparer de sa queue, Miko-Miko devait être considéré comme vainqueur.

En conséquence, le nom de Miko-Miko fut proclamé et l'autorisation lui fut donnée de s'emparer du prix qui lui appartenait. Ce à quoi le Chinois, qui avait compris par signe, répondit en saisissant sa propriété par les pattes de derrière, et en le faisant marcher devant lui comme on pousse une brouette.

Quant à Antonio, il se retira en grommelant dans la foule qui lui fit, avec cet instinct de justice qui la caractérise, l'accueil honorable que la foule fait toujours aux grandes infortunes.

VARIÉTÉS.

— Nous lisons dans le Sud de Marseille:

„Un malheureux événement a eu lieu, samedi dernier, chez Mlle. Thérèse Elssler. Dans la matinée, notre première danseuse, étonnée de ne pas voir paraître assez tard une jeune fille qui était à son service, se rendit dans sa chambre. La malheureuse avait été asphyxiée par les émanations d'une brasière de charbon qu'elle avait allumée pour chauffer son appartement."

— Le goût du théâtre fait tous les jours de nouveaux progrès à Berlin. Dernièrement, une solennité fort intéressante y a été célébrée: le centième anniversaire de l'ouverture de l'Opéra. Pour fêter dignement ce souvenir, on avait arrangé dans la salle de l'Opéra un véritable festival.

Le premier morceau exécuté a été une ouverture composée par le grand Frédéric. Venaient ensuite des fragmens des maîtres anciens: Graun, Haendel, Hiller, Gluck, Mozart, Reichart, Dittesdorf, etc., etc.

La seconde partie était formée d'une marche militaire composée par le feu roi Frédéric Guillaume; puis venaient des fragmens des opéras de Winter, Beethoven, Weber, Spohr, Lortzing, etc.

Des tableaux allégoriques représentaient sur la scène différens épisodes de la vie du Grand-Frédéric, fondateur de l'Opéra de Berlin. Le tableau final, reproduisant avec exactitude le modèle de la statue équestre de Frédéric II, par le sculpteur Rauch, a surtout excité l'enthousiasme du public.

Des vers analogues à la solennité et aux souvenirs qu'elle éveillait ont été récités par les premiers sujets de la tragédie.

On assure, en outre, que l'on doit construire, par ordre du roi, à Sans-Souci, un théâtre grec. Il doit y être représenté, dans les beaux jours, en plein air, les chefs-d'oeuvre du répertoire des anciens auteurs grecs.

— M. Berlioz est arrivé à Stuttgard. Il voyage, chargé par le gouvernement français d'étudier les sociétés et les écoles de chant et les établissemens pour l'amélioration du chant religieux et du chant populaire en Allemagne.

— Mme. Eugénie Garcia a débuté à Londres avec grand succès; elle a chanté la Sonnambula.

— A Naples, on a joué un opéra nouveau de Paccini, Lara, dont le sujet est emprunté à un poème de lord Byron. Tous les journaux d'Italie disent le plus grand bien de cette partition. On y a applaudi avec enthousiasme la Tadolini, Frachini et Coletti.

Revue des Théâtres.

5. Janvier.

Odéon. — Rentrée de Mlle. Georges, dans Rodogune. — Elle nous est revenue, hautaine et majestueuse, la tête altière, le diadème au front et le poignard à la main. Elle a dit, avec cette voix énergique et sonore que nous lui connaissons, les plus admirables imprécations du monde. Mlle. Georges, je veux dire Cléopâtre, a produit à sa rentrée un effet indicible. Le public écoutait avec tant de plaisir les magnifiques vers de Corneille, débités avec tant de vérité et de profondeur; il était si heureux de frémir devant la fureur de cette scène implacable que des applaudissemens enthousiastes ont témoigné de sa satisfaction.

Tout Paris a vu Mlle. Georges dans Rodogune, et nous n'hésitons pas à dire que tout Paris l'y reverra. Jamais la tragédie n'a eu d'interprète plus puissante, plus complète que cette grande actrice, et ce n'est pas un des moindres titres de gloire du Second-Théâtre-Français, que d'avoir fait revivre, par le talent de Mlle. Georges, les chefs-d'oeuvre indignement abandonnés de nos illustres auteurs tragiques. Tout le monde conviendra que Rodogune, Sémiramis, et une foule d'autres ouvrages, deviennent impossibles sans Mlle. Georges. C'est l'Odéon qui possède la seule grande reine tragique de notre époque, car cet emploi n'est pas occupé à la Comédie-Française.

Rodogune a été joué avec infiniment d'ensemble. Bouchet, dans le rôle d'Antiochus, a su mériter les bravos les plus légitimes. Le Chef-d'Oeuvre inconnu, représenté dimanche, a obtenu le plus brillant succès. Bouchet, Mlle. Berthault, Derosselle en ont fait les honneurs. Tous ceux qui se rappellent avoir vu jouer, il y a quelques années, cette charmante pièce au Théâtre-Français, sont d'accord pour donner la préférence aux acteurs de l'Odéon.

Ce théâtre ne s'endort pas sur son dernier et immense succès. Il travaille, il prépare force nouveautés, et tout annonce un hiver des plus brillans. Déjà Mlle. Georges ouvre la marche: le grand répertoire tragique va nous revenir, monté avec tout le soin, toute la pompe dont il est digne. La Mort de Pompée, Héraclius seront donnés incessamment. Certes, on peut le dire sans être accusé de partialité, en présence de si nobles et si utiles travaux, l'Odéon a bien mérité de la haute littérature, à la réhabilitation de laquelle il est complètement dévoué.

A. D.

LE BON TON.

Ensembles de Toilette.

8. Janvier.

Intérieur. Redingote de popeline brodée en galon orné. Corsage plat, manches ajustées, toutes les coutures des manches et du corsage brodées en galon.

Jupe ornée de brandebourgs également brodés en galon.

Col Médicis en application.

Sur la tête, une Fanchon de point d'Alençon, laissant voir les cheveux, que retient un peigne incrusté de Cauvard.

Demi-toilette. — Chapeau de velours épinglé blanc, forme basse; autour de la forme des touffes de roses à demi épanouies, sans feuillage; une blonde bouillonnée entre les touffes sert d'encadrement à chacune d'elles.

Robe montante en pékin glacé, corset de Mmes. Joly; la coupe et le véritable confortable de ces corsets qui se prêtent à tous les mouvements sans occasionner la moindre gêne, les a fait remarquer par toutes nos élégantes. On sait aussi que les baleines sont remplacées par des lames d'écaille. Camail de velours en grande largeur, avec collet et devants de martre de Russie.

Bottines de velours.

Soirée. Robe de taffetas rose avec un grand volant déchiqueté autour de la jupe; corsage croisé et décolleté; manches Louis XV, descendant jusqu'au-dessous du coude, et terminées par un sabot d'étoffe pareille, que décore une ruche plate en ruban. Agrafe d'or et émail, style rocaille, pour maintenir la croisure du corsage. Corset de mesdemoiselles Allard.

Pour monter en voiture. Mantelet à la vieille, en satin blanc et piqué, entouré d'une dentelle renversée, formant encadrement.

Éventail genre Watteau, bouquet.

Bonnet en tulle bouillonné, orné de roses de Constantin.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Roi des lacs.

Suite.

Téeumséh réfléchit, regarda le ciel où la lune commençait à baisser vers l'horizon; en ce moment deux ombres parurent devant le feu, et en l'attisant, lui firent jeter une clarté plus vive. Le guerrier se décida: il fit un signe affirmatif à Outougamiz qui disparut aussitôt sans bruit avec l'agilité d'un chat sauvage.

Le guerrier, resté seul, choisit un endroit sûr parmi les broussailles, où il put se blottir et tout voir sans être aperçu. D'un coup d'oeil il embrassait la clairière, et à la lueur du feu il distinguait les moindres mouvemens des Sioux. Quelquefois un rire muet dilatait les lèvres du Mohawk, tandis qu'il contemplait la sentinelle placée à quelques pas de lui, et qui, ne se doutant guère du terrible voisin dont le regard l'épiait, chancelait à son poste sous le poids du sommeil, se redressait en sursaut et cherchait à se tenir éveillé en marmottant sourdement sa complainte qui ne tardait pas à se perdre de nouveau en accens rauques et inintelligibles.

Les heures s'écoulèrent; les Sioux paraissaient tous plongés dans le repos; le feu, s'éteignant faute d'aliment, ne jetait plus qu'une clarté confuse sur la prairie. Le disque ébréché de la lune avait disparu après être resté suspendu un moment au bord de l'horizon et avoir prolongé sa blanche colonne de lumière sur la cime des forêts, comme sur les vagues d'un océan sans limites. Le ciel était noir. Le chef indien, malgré l'immobilité forcée que gardait son corps dans la retraite qu'il s'était choisie, sentait néanmoins son cerveau bouillonner, et de soudaines convulsions faisaient frémir ses membres aux orageuses pensées qui s'élevaient dans son sein. Une passion frénétique, aveugle, le subjuguait tout entier, l'entraînait à abandonner son rang, sa gloire, sa tribu; pour cet amour fatal et peut-être sans espoir, il trahissait tous les devoirs de chef. Il le sentait, il maudissait sa lâche faiblesse, et pourtant l'insensé tressaillait de bonheur à l'idée de pouvoir approcher de la jeune Européenne, de la voir tous les jours, de respirer l'air où elle vivait. Mais ce bonheur, il devait l'acheter par une trahison, la plus infâme de toutes! Lui, le père, le soutien de cet infortuné débris d'une héroïque nation! Lui, Téeumséh, la terreur des forêts, la gloire de la tribu, devenir un espion, un traître vendant ses frères! . . . Ces affreuses pensées arrachèrent des larmes amères des yeux du stoïque guerrier, et sa main, qui cherchait à contenir les battemens de son coeur, déchira convulsivement sa poitrine. Dans ce brusque mouvement, il sentit entre ses doigts le gris-gris, l'amulette préservatrice que son père lui avait suspendue au cou dans son enfance, en appelant sur sa tête la protection du Grand-Esprit. Cette circonstance, en ramenant son souvenir vers l'Etre éternel, unique, qu'adorent tous les peuples sous tant de symboles différens, attira sur les lèvres de l'Indien une prière qui calma peu à peu le trouble de ses sens. Rappelant son énergie, il dompta la passion qui l'agitait, il fit le serment en lui-même de retourner parmi les siens, de rendre sa tendresse à Nadahéla, et de fuir s'il était possible la vue de la séduisante Hollandaise. Ce serment était à peine prononcé dans son coeur qu'un bruit singulier attira subitement son attention.

Téeumséh leva la tête et écouta; tout reposait dans la prairie, et cette rumeur ne provenait pas des Indiens; elle était beaucoup trop lointaine et ressemblait aux détonations successives du canon. Ce bruit était familier au Mohawk, qui l'avait entendu gronder à ses oreilles chaque fois qu'il avait tenté une attaque contre Schénectady. Les colons, fiers de leurs deux pièces, les tiraient à tout propos, plutôt pour épouvanter les agresseurs que pour leur faire du mal, car rarement ceux-ci se mettaient à portée du canon, et d'ailleurs les braves émigrans étaient d'assez médiocres artilleurs. Quoi qu'il en soit, ce tapage avait sortout pour effet d'informer les établissemens voisins qu'une attaque avait lieu et de les mettre sur leurs gardes. Ordinairement alors des troupes accouraient de Fort-Orange au secours du poste en danger.

La nuit était si calme que le chef indien, quoique les détonations fussent considérablement affaiblies par la distance, reconnut immédiatement d'où elles provenaient. C'était bien la double décharge successive des deux pièces de Van Auspacher, suivie d'un long silence pendant lequel on les rechargeait. De loin en loin on entendait éclater aussi des coups de mousquets détachés.

Téeumséh demeura un instant stupéfait, puis, comme si une lumière subite et terrible eût jailli dans son esprit, il bondit sur ses pieds, et se frappant le front, s'écria avec un rugissement de hyène:

— Ah! frère, tu m'as trompé! . . .

Et s'élançant vers la colline, il la gravit avec la rapidité d'un daim.

Au bruit des pas dans les broussailles, la sentinelle jeta son cri d'alarme. Le camp, déja réveillé par la rumeur lointaine du combat, se leva en tumulte; des clameurs retentirent de tous côtés, les torches se croisèrent en un instant dans la prairie, mais quand on arriva à l'endroit où s'était caché le chef mohawk, on n'y trouva plus que le cadavre de la sentinelle, percé d'outre en outre par une flèche.

V.

Outougamiz, en quittant son frère près du camp des Sioux, suivit une autre route que celle par laquelle ils étaient venus tous deux. Après avoir gagné la rivière, au lieu de la traverser, il la côtoya en marchant vers l'est. Ce bord de la Mohawk, bien différent de l'autre, partout haché de ravins et hérissé de forêts, n'offrait, pendant un espace de plusieurs lieues, qu'une vaste savane tapissée d'une herbe haute et touffue, semée de distance en distance de bouquets de genêts et de massifs de pins hauts d'une quinzaine de pieds. Cette plaine, couverte autrefois de forêts, avait été dépouillée par un terrible incendie qu'alluma la foudre, et son sol crayeux et frappé de stérilité se refusait à produire une nouvelle végétation. On la nommait la plaine maudite, à cause des combats acharnés et nombreux que les tribus indiennes s'y étaient livrés autrefois et qu'attestaient les éminences tumulaires dont le sol était semé, et les ossemens desséchés que la pioche rencontrait partout.

Le chef indien se dirigea vers l'un des massifs solitaires de pins, épars dans cette morne prairie, et il s'enfonça parmi les arbrisseaux. A peine y fut-il entré, qu'un hennissement suivi de piétinemens joyeux se fit entendre, et Outougamiz reparut, tirant après lui un cheval de petite taille, mais d'une large encolure. Ce cheval n'avait ni selle ni frein: une simple corde passée dans sa bouche lui servait de bride. Le Mohawk sauta dessus, saisit la crinière flottante, la tordit autour de son bras, et piquant le coursier avec l'un de ses dards, le lança à toute carrière à travers la plaine!

Cette course impétueuse dura trois heures. L'audace du cavalier et la vélocité de la monture semblaient redoubler avec la distance et les obstacles qu'ils rencontraient; vingt fois ils furent près de rouler dans des abîmes invisibles, ou de se briser contre des roes cachés dans les hautes herbes; mais la connaisance parfaite des lieux, l'adresse de l'homme, jointe à la docilité merveilleuse et à la vigueur de son cheval, les sauvèrent. Enfin, l'aube ne pointait pas encore à l'Orient, lorsque, sur la teinte grisâtre de l'horizon nocturne, Outougamiz découvrit la silhouette du pavillon hollandais, flottant au dessus de la frange noire des palissades de Schénectady.

L'Indien ralentit sa course et se dirigea avec précaution à travers les herbages touffus qui hérissaient cette portion de la prairie; il s'approcha d'une espèce de fissure du terrain que remplissaient de grands roseaux et des joncs de rivière; là il s'arrêta et promena ses regards autour de lui avec l'attention la plus minutieuse. Tout était désert et silencieux, et l'on n'entendait d'autre bruit que le coassement régulier des grenouilles, se confondant avec le murmure de la Mohawk qui coulait à peu de distance. Il mit la main dans sa bouche, et fit retentir un son aigu et guttural, parfaitement semblable au cri de la chouette. A peine eut-il jeté ce cri pour la seconde fois, qu'à dix pas de lui treize figures humaines se dressèrent tout à coup, comme autant de fau-

tômes, du creux du fossé. Treize Indiens, armés en guerre, se rangèrent devant le chef; Outougamiz descendit de cheval; et de son tomahawk leur indiqua les remparts du bourg hollandais; tous levèrent leurs armes, et frappèrent un coup sec sur leurs boucliers. A cette rumeur, deux grands vautours qui dormaient sur les chênes voisins ouvrirent leurs ailes et s'envolèrent pesamment, en jetant un cri sinistre, vers la ville sacrifiée; cet augure remplit de joie le coeur d'Outougamiz, qui le fit remarquer à ses guerriers.

La petite horde se glissa en rampant comme une bande de loups, jusqu'à la lisière du bois au delà duquel commençait le glacis du fort. Là elle se divisa en deux troupes dont l'une marcha vers les palissades et l'autre, guidée par Outougamiz, s'avança vers la Mohawk, la traversa à la nage et gagna la petite île située en face du jardin du bourgmestre, où Técumséh avait jeté ses filets.

Après avoir écouté religieusement la lecture habituelle de la Bible, faite par le digne Van Anspacher, à ses amis et à ses serviteurs, la fraîche et gracieuse Rose se retira dans sa chambre noua un mouchoir de gaze sur sa jolie tête, descendit dans le jardin, et se dirigea vers la petite porte qui donnait sur la rivière. Au moment où elle fit tourner la clef dans la serrure, un bruit léger attira son attention; elle regarda autour d'elle, mais tout était silencieux.

La jeune Hollandaise hésita pourtant, et commença à regretter son imprudence: elle restait la main appuyée sur la serrure, et son oeil inquiet errait sur ce massif de feuillage sombre qui recouvrait entièrement l'île. Tout à coup elle crut distinguer une forme humaine qui se glissait sous les rameaux; elle pensa aussitôt au pêcheur, et son coeur battit violemment; mais une seconde, une troisième figure apparurent: alors la terreur s'empara tellement de la pauvre enfant, que ses membres tremblèrent; elle tourna la clef pour refermer la porte, et prit la fuite; mais plusieurs coups de tomahawks, portés en même temps jetèrent la porte en dedans; trois figures terribles s'élancèrent dans le jardin à la poursuite de la jeune fille, et la saisirent au moment où elle remontait les degrés; elle eut à peine le temps de jeter un faible cri qu'elle était déjà bâillonnée et enlevée.

Pendant que ceci se passait chez maître Van Anspacher, des clameurs effroyables éclataient près du fort jusqu'au bord des fossés qui lui servaient d'enceinte. Les colons, réveillés subitement reconnurent ausitôt le cri de guerre des Mohawks et coururent à leurs mousquets. Le tambour battit, le tocsin sonna; en peu d'instans le tumulte fut au comble. Van Anspacher fut le premier debout. Prenant à peine le temps de boucler son ceinturon, il courut l'épée nue au fort où il rassembla autour de lui sa petite armée. Du haut des retranchemens, les assiegés voyaient s'agiter, à travers l'obscurité, comme autant de démons les sauvages qui s'avançaient jusqu'au bord des fossés en poussant des burlemens affreux, et lançaient sur les habitans une grêle de flèches. Le feu de la mousqueterie, dirigé au hasard dans l'obscurité, ne suffisant pas à les dissiper, Van Anspacher ordonna de tirer à mitraille; à la voix du canon, les Indiens disparurent aussitôt et furent se cacher derrière la lisière du bois, d'où ils continuèrent a envoyer sur les retranchemens des traits qui pour la plupart restèrent fichés dans les piquets.

Sur ces entrefaites l'aube survint; les émigrans tiraient de temps à autre leurs deux pièces de canon pour entretenir les Indiens dans une frayeur salutaire. Cependant bientôt les cris s'affaiblirent, les flèches devinrent plus rares, et le bourgmestre allait enfin ordonner à une partie des défenseurs de quitter les remparts, lorsque Marguerite pénétra jusqu'auprès de son maître, en poussant des sanglots et des cris inarticulés.

VI.

Maître Van Anspacher braquait en ce moment lui-même sa pièce favorite, pour envoyer un dernier coup à ces chiens emplumés, comme il appelait les Mohawks, lorsque la grosse fille lui annonça que Mlle Rose avait disparu.

— Comment, disparu! s'écria le bourgmestre en bondissant.

— Oui, maître; Mademoiselle n'est plus dans sa chambre, et les deux portes du jardin sont ouvertes.

A cette nouvelle effrayante Anspacher laissa tomber la mèche et courut à la maison; toute sa troupe le suivit. On parcourut le logis du haut en bas, on fouilla le jardin, on chercha dans l'île, on trouva sur le sable de la rivière où les pieds des ravisseurs étaient empreints l'indice trop certain que la malheureuse Rose était devenue leur proie; mais plus loin les traces manquaient, la forêt était muette et la solitude semblait avoir englouti pour jamais sa victime.

Ce ne fut qu'un cri de vengeance et de désespoir dans Schénectady; Rose y était adorée, et tous jurèrent de la reprendre ou d'exterminer les Mohawks. Le père infortuné, fou de douleur, se mit à courir la campagne au hasard, appelant sa fille à grands cris; mais les bois naguère si bruyans étaient redevenus solitaires; pas une flèche, pas même le plus léger bruit ne vint révéler la présence des Indiens.

Les émigrans se dispersèrent et battirent soigneusement la forêt. Les environs furent parcourus dans tous les sens, durant cette triste journée, mais tout fut inutile: rien n'indiquait même le chemin que les ravisseurs avaient suivi.

La suite prochainement.

Un merlan frit.

Suite.

— N'ayant pas d'enfans.

— Oui!

— Agé de vingt-cinq ans?

— Oui.

— Vous voyez que c'est bien vous que je suis chargé d'arrêter. Allons, habillez-vous et marchez! . . . au nom de la loi!

En prononçant tous ces oui successifs, le pauvre Nicolas avait pâli, changé de visage. Sa voix, d'abord ferme et assurée, était devenue à la fin faible et tremblante . . . Aurait-on décerné, en effet, contre lui un warrant? . . . Troublé, éperdu, il eut à peine la force de passer ses wellingtons et d'endosser cet habit neuf dont son ami Jenkins l'avait gratifié . . . excellent ami! Nicolas s'apprêtait à l'appeler, à invoquer son appui, ses conseils, son assistance et celle de son domestique Richard. Ils le retireraient des mains des policemen . . . Son chapeau qu'il venait de prendre lui échappa des mains: le malheureux se crut fou . . . toujours la même apparition! . . . toujours la même figure! L'homme de Temple-Bar, le domestique Richard, M. Franklin, se reproduisaient trait pour trait dans le constable Sloman. Seulement les grandes lunettes vertes étaient supprimées.

— Oui, c'est bien moi, prononça ce personnage, tandis que Nicolas demeurait comme stupéfié: il m'a fallu user de tous ces déguisemens; j'étais sur votre piste, l'ami, et je ne voulais point la perdre . . . Marchez! . . . le magistrat vous attend. Vous lui expliquerez comment vous fabriquez les bank-notes.

Nicolas ne comprenait pas encore: lorsqu' enfin, il entrevit l'affreuse vérité, il protesta à grands cris de son innocence, il maudit sa simplicité, il maudit l'humeur revêche de sa femme, cause première de tout le mal: jusque-là ses doléances étaient bien naturelles; mais, ô instabilité des sentimens humains! maître Dunks maudit énergiquement la scélératesse de son ami Jenkins, le chapeau, la redingote, les bottes à la Wellington qu'il avait reçus de lui, et même l'excellent merlan frit qu'il avait mangé à sa table.

Malgré sa résistance, Nicolas fut traîné devant le magistrat. On le fouilla, et l'on trouva dans ses poches plusieurs bank-notes de 5 et de 10 livres sterling. D'où lui venaient ces billets? Il ne pouvait le dire. Les divers marchands chez lesquels il avait fait ses emplettes comparurent et n'hésitèrent point à le reconnaître. L'aubergiste des Blue-posts rendit compte de la querelle dont sa taverne avait été le théâtre, querelle qui lui avait semblé feinte et de mauvais aloi, d'autant plus qu'on l'avait payé avec un faux billet de banque. Accablé sous cette masse imposante de témoignages, Nicolas raconta son histoire, sa rencontre avec M. Jenkins, comme quoi il avait été conduit dans une maison qu'il indiqua, régalé, puis enivré, puis saisi au moment où il dormait d'un sommeil tranquille, en homme qui a l'estomac plein et la conscience légère. Ce récit fut jugé invraisemblable. M. Jenkins avait disparu. D'un autre côté, il résultait des renseignemens pris sur Nicolas qu'il jouissait d'une bonne réputation, mais qu'il était gêné dans son commerce, et la pauvreté n'est que trop souvent mauvaise conseillère! Le fait reproché au malheureux tailleur était avéré. Si les bank-notes n'avaient pas été fabriqués par lui, il avait servi d'instrument pour les mettre en circulation. En outre, il se défendait fort mal. L'histoire de ses bottes à la Wellington et de son merlan frit, ses interjections multipliées, provoquaient le rire

à ses dépens. La déposition de mistress Dunks acheva de le perdre. C'était, disait la matrone indignée, c'était un assez bon ouvrier, mais livré à la dissipation, capricieux, coureur, désertant sa propre table et le lit conjugal pour aller manger des merlans frits aux Blue-posts et passer des nuits entières loin de sa femme.

Nicolas fut condamné à sept ans de déportation.

— Malheureux que je suis! répétait-il en débarquant à Port-Philip; faut-il que le caprice d'un moment ait eu pour moi des suites si cruelles! Maudit soit le merlan qui m'a coûté si cher, et puisse la justice du ciel atteindre ce scélérat de Jenkins et le constable Sloman, non moins scélérat que lui.

On doit remarquer que maître Dunks commençait à se corriger de l'abus des interjections, et qu'il ne comprenait plus sa femme dans ses anathèmes. Il était séparé d'elle; cela compensait bien des torts!

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

Les Arabes.

„Les Arabes sont de grands fainéans qui n'ont d'autres occupations que de fumer pipette et prendre le frais. „C'est ainsi que le Docteur Shaw parlait des Arabes il y a cent ans, et quoiqu'on ne puisse admettre sans restriction cette manière un peu cavalière de juger un peuple, il faut convenir qu'il y a là beaucoup de vrai, car l'Arabe est tout autre dans la paix qu'à la guerre, et il s'abandonne volontiers au far niente oriental, lorsque le besoin de sa conservation et la soif du pillage n'entraînent pas chez lui ce débordement d'activité qui le caractérise sur les champs de bataille. Bien souvent, durant mon séjour à Oran, il m'est arrivé de diriger mes promenades vers les douars de nos alliés, dont deux sont situés sur la route de Mers-el-Kebir et un troisième entre le grand ravin et le fort Saint-André. Aussitôt que j'avais franchi l'enceinte dégarnie des ronces et des palmiers nains où sont établies les tentes, j'étais assailli par une multitude de grands levriers jaunes qui aboyaient en me montrant les dents et en faisant mine de se jeter sur moi. Ici, il faut dire: tels chiens, tels hommes. L'accueil des premiers donne la mesure du caractère des seconds. L'Arabe n'aime pas l étranger chrétien; la force des choses peut seule le contraindre à devenir son allié; aussi, le compromettre autant que possible aux yeux de ses co-religionnaires est le meilleur moyen de s'assurer de ses sentimens.

Une fois entré dans le douar, je me trouvai dans un cercle de tentes en poil de chameau, défendues extérieurement par une haie infranchissable de cactus et d'aloës. Il y a deux ouvertures qu'on ferme la nuit et par lesquelles on pénètre dans ce que j'appellerai la place publique de ce village. Les chevaux sont attachés par les pieds à portée de leurs maîtres, qui, en un instant, les ont promptement sellés. La nuit les troupeaux rentrent et occupent l'emplacement vide du milieu. La position de ces douars peut changer à chaque instant, selon le temps que le cheval et le chameau mettront à paître l'herbe des environs. L'Arabe est gouverné par son cheval dans toutes les actions de sa vie; il est toujours bien là où celui-ci trouve sa pitance. Cependant les douars de nos alliés sont inamovibles, étant obligés de se mettre sous le feu de nos canons, dans l'enceinte des blockhaus, pour être à l'abri des surprises de l'ennemi. Nous avons donc là réuni tout ce que chérit l'Arabe, tout ce qu'il demande à Allah de lui conserver: sa tente, sa famille et ses troupeaux. Dans les tentes on trouve peu de confortable. Le Bédouin obéit scrupuleusement aux commandemens du Koran; il fait chaque jour les ablutions que sa loi lui ordonne; mais, hors de là, il ne connaît pas cette propreté primitive, dont les peuples du Nord sont si amoureux. Aussi ce qui touche ce corps, dont il est si soigneux, est d'une saleté révoltante; son haïk est peuplé de puces et de poux et dégoûterait le moins susceptible de nos mendians; il est, à cet égard, d'un stoïcisme ou d'une indolence remarquables. Dans sa demeure, le vent pénètre de toutes parts, et c'est déjà un signe de luxe si on y voit quelque grossier tapis sur lequel il s'étend pour dormir.

L'Arabe vit presque toujours en plein air, et quand vous entrez dans cette place dont j'ai parlé, elle est remplie de groupes d'hommes assis en rond, les jambes croisées, enveloppés dans leur bournous et fumant leur pipe avec une gravité que rien ne déride. Ils n'ont pas entre eux de ces conversations animées, où chacun lutte pour soutenir son opinion; l'Arabe ne discute le pour ni le contre d'aucune chose, parce que sa croyance est une et inébranlable. Si la passion de convoitise, si forte chez lui, n'est pas mise en jeu, il gardera un éternel silence. En les voyant aspirer et renvoyer si méthodiquement leur fumée, je me demandais parfois si ce n'étaient pas d'habiles automates bien organisés; mais un seul de leurs regards trahissait tout ce qu'il y avait d'ardeur sous ces apparences d'impassibilité. En revanche, les enfans font du bruit pour dix: ils sont assez laids et se vautrent, à peu près nus, dans la terre poudreuse. Un lambeau de haïk entoure leurs épaules brunes, et aussitôt qu'ils aperçoivent un chrétien, ils courent après lui, criant tous à qui mieux mieux: Ti donnar soldi? ti donnar soldi?

C'était un concert auquel j'avais peine à échapper, même en lançant mon cheval au galop. Leurs parens n'ont pas l'air de s'en occuper le moins du monde. Pourvu qu'ils sachent les prières que tout bon musulman doit réciter à certaines heures du jour, le reste de leur éducation se fait à la grâce d'Allah. Ils deviennent cavaliers excellens à force de monter à cheval, mais sans apprendre la théorie de l'art, de sorte que transportés de leur selles arabes, qui les enferment exactement, sur une selle à l'anglaise, qu'ils regardent avec justice comme une invention des plus absurdes, ils sont tout dépaysés et guère plus solides que les amateurs qui chevauchent sur les poneys de Montmorency. Pour couper les têtes, il ont une adresse qui est toute héréditaire; ils tirent fort mal, ce qui ne nécessite pas de grandes études, et ils se battent fort bien, ce qui ne demande que du courage. On le voit donc, dans tout cela, point d'instruction. A peu de chose près, les marabouts n'en savent pas davantage. Mais je m'étonne que l'Arabe, qui tient si fort à montrer sa dignité dans toutes ses actions, laisse ses enfans vaguer sur la grande route et mendier san vergogne . . . . .

Deux signes distinctifs caractérisent tous les animaux sauvages et domestiques de l'Algérie, le lion comme le taureau, le chameau comme le cheval: ils sont tous d'une petite taille et d'une douceur remarquable. Il y a là dedans quelque chose qui indique une déchéance irrécusable dont il serait intéressant pour la science de rechercher les causes premières. Il paraîtrait difficile et, par le fait, d'une exception unique, que le lion s'humanise en Afrique à tel point de devenir sociable. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi; mais, cependant, il est loin d'avoir les dimensions, le courage et la férocité des lions des autres parties de l'Afrique; Il est plus disposé à la fuite qu'à l'attaque. Toutefois, les Arabes en ont une peur qui va jusqu'à la superstition. Cette crainte du lion fut, quelque temps avant mon arrivée, la cause d'un événement tout-à fait tragique.

Une famille de Beni-Amers abandonnait le parti ennemi et venait se joindre à nos douairs alliés, lorsqu'à une portée de fusil de nos blockhaus, elle fut surprise par un lion qui rôdait dans les palmiers nains sans penser à mal; la terreur s'empare de ses malheureux, et la frayeur leur faisant perdre la tête ils se mettent à courir en désordre vers nos avant postes, en criant sba! sba! (le lion! le lion!). Nos soldats, qui n'avaient pas aperçu l'animal et croyant qu'il s'agissait d'une surprise à la vue des Arabes effarés, tirèrent sur eux. Ils ne furent que trop adroits; une femme et son enfant eurent la cuisse cassée et le mari tomba mort. Les chacals et les hyènes viennent errer toute la nuit sous les murs d'Oran, et ils trouvent très-ample provision pour leurs repas, car les environs de la ville sont empestés quotidiennement par les cadavres d'animaux en putréfaction qui couvrent les chemins, et que l'administration française, tout-à fait musulmane sous ce rapport, ne fait jamais enlever. Les chacals font un vacarme à reveiller les morts, et de l'intérieur des maisons, les chiens leur répondent en chœur.

En temps de guerre, l'Arabe ne change rien à sa manière de vivre, si ce n'est qu'il pousse alors l'abstinence jusqu'au dernières limites du possible; de l'orge pour son cheval, et pour lui un sac de Couscoussou. Voilà toutes ses provisions. Les plus riches, les dandys de la tribu, emportent en outre, une sacoche en maroquin couverte de riches arabesques et divisée en plusieurs compartimens, dans lesquels ils mettent soit des papiers, soit des objets de toilette; puis, à la grâce d'Allah, les voilà partis. La sobriété remarquable de l'Arabe, sujet éternel d'étonnement pour nous, est la meilleure cause à laquelle on puisse attribuer sa santé qu'aucune fatigue ne détruit. Secs et nerveux, ils n'offrent guère plus de

prise à la maladie qu'un morceau de bois; leur sang n'est jamais échauffé par un régime substantiel, et s'ils reçoivent une blessure elle a des suites moins dangereuses pour eux que la même blessure pour nos soldats.

La fin au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

Nouveautés. Il vient de paraître, chez MM. Goupil et Vibert, un très-intéressant et très-magnifique ouvrage intitulé La Chine et les Chinois. L'auteur, M. Auguste Borget est resté en Chine durant toute une année. Il a vu la côte de l'Est, théâtre des événemens qui ont fixé et fixent encore aujourd'hui l'attention de l'Europe. Il a vécu à bord des bâtimens chargés d'opium dans la baie de Hong-Gong; il a exploité l'île que le chef du céleste empire vient de céder à l'Angleterre. M. Auguste Borget sait de la Chine tout ce qu'il est permis d'en savoir; après un an d'étude et d'observations, il est revenu en France et voici qu'il publie un album éblouissant dans lequel sa plume et son crayon ont rivalisé de charme, de talent et d'habileté pour reproduire les sites, les moeurs, les costumes et les habitudes de cette contrée mystérieuse. Chacun de ces dessins, vraies merveilles, a été achevé sur les lieux et, grâce au talent de M. Eugène Ciceri qui les a lithographiés avec un rare bonheur, il semble qu'en possédant l'album, on possède les dessins originaux. M. Auguste Borget a eu l'heureuse idée de joindre un texte explicatif à ces ravissantes esquisses. Ce texte se compose de fragmens choisis par l'auteur dans les lettres qu'il écrivait de Chine à ses amis de France. Ainsi, cet album est chinois autant que la Chine. Pagodes, temples, villes, canaux, paysages, mandarins, soldats, agriculteurs, tout s'y trouve, et ce que le crayon n'a pu dire, la plume le raconte aux lecteurs. C'est à coup sûr le recueil le plus beau et le plus fidèle qui ait été publié en ce genre.

— Voici un trait de générosité qui n'est pas rare chez la haute aristocratie anglaise. Dernièrement, en visitant ses domaines, le marquis d'Exter a fait remise à tous ses fermiers d'une demi-année de fermage.

— D'après le code chinois, les individus atteints et convaincus de haute trahison, sont livrés à la torture. Tous leurs parens mâles au premier degré sont décapités. Leurs parentes sont livrées à l'esclavage et vendues. Il y a peine de mort contre quiconque se permet de se trouver sur le passage du cortége de l'empereur lorsqu'il voyage. La même peine est décrétée contre quiconque entrerait dans un appartement destiné pour l'empereur ou quelque membre de sa famille. On remet aux ouvriers qui travaillent dans le palais un permis de passer qu'ils rendent en sortant. Celui qui, après l'heure voulue, resterait dans l'enceinte du palais, serait mis à mort. Le médecin de l'empereur, s'il composait un remède d'une manière qui ne fût pas sanctionnée par l'usage, serait condamné à recevoir cent coups de bâton. La moindre saleté trouvée dans les alimens servis sur la table de l'empereur vaut au cuisinier 80 coups de bâton.

— Une jeune fille de dix-neuf ans, Jeanne Fowler, servante dans la famille du révérend M. Moissey, vicaire de la paroisse de Combe-Saint-Nicolas, près Chard, dans un des comtés occidentaux de l'Angleterre, étant morte subitement, le coroner a procédé à une enquête. Les gens de l'art ont constaté qu'elle était morte de la rupture d'un anévrisme occasionné par la manie qu'avait cette jeune fille de se lacer très-serré, afin de mieux faire ressortir la finesse de sa taille. Des jurés ont déclaré que Jeanne Fowler était morte par coquetterie.

— Voici un fait qui s'est passé à Valenciennes il y a peu de jours et dont nous pouvons garantir la vérité: „Une dame qui avait passé la soirée chez une de ses amies, rentrait chez elle vers dix heures du soir; elle était accompagnée de sa femme de chambre. Grande était la frayeur de ces deux femmes en traversant ainsi toute la ville à une pareille heure. Elles étaient à peine arrivées sur la place Saint-Vaast, lorsqu'un bruit étrange et peu rassurant vint augmenter leur frayeur. Elles se retournent et voient derrière elles un animal aux yeux flamboyans, qui les suivait et qui traînait une longue chaîne attachée à son collier. Elles veulent crier, mais la voix leur fait défaut; il leur restait encore la force de fuir . . . L'animal les suit toujours; enfin, à l'extrémité de la même place, elles se voient débarrassées de cet incommode et obstiné voisin. Un homme venait de lui barrer le passage et de lui faire rebrousser chemin. Quel était cet animal? C'était tout simplement la hyène de la ménagerie de M. Ponsolle, qui était parvenue à sortir de sa cage, et qui prenait le frais dans les rues de la ville. On était à sa recherche, et c'était l'un des domestiques attachés à cette entreprise qui venait de délivrer ces dames de ce suivant de nouvelle espèce."

— Une lettre adressée de Montpellier, en démentant la nouvelle de l'évasion de Mme. Lafarge, ajoute les détails suivans: „Mme. Lafarge est toujours dans sa cellule, passant sa vie au lit, à titre de malade, pour ne pas revêtir le costume ou plutôt l'uniforme de bure des prisonnières. On a remarqué néanmoins que sa santé s'était améliorée et qu'elle avait repris, sinon son entier appétit, du moins quelque désir de manger autre chose que du chocolat, qui a été pendant long-temps sa seule nourriture.

— Le 27 novembre, à sept heures et demie du soir, s'est déclarée l'éruption de l'Etna. Le même soir, à minuit, on a ressenti à Alger un tremblement de terre, et les jours précédens, il y avait eu déjà quelques secousses. Cette coïncidence, dont il serait sans doute facile de citer d'autres exemples, donnerait à penser, dit le journal d'Alger l'Akbar, que les galeries souterraines du volcan de Sicile s'étendent jusque sous le sol sur lequel Alger repose.

Revue des Théâtres.

12. Janvier.

Nouvelles diverses.

Stuttgart, 29 décembre. — Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, à peine au début de son voyage, M. Hector Berlioz rencontre en Allemagne ces vives sympathies qui devaient nécessairement être acquises à son talent vrai, fécond, original et inspiré, dans ce pays tout classique de la grande musique, qui n'a pas encore désappris les traditions de l'immortel Beethoven. M. Berlioz a obtenu à Stuttgart un succès d'enthousiasme. Le roi de Wurtemberg, qui depuis deux ans n'avait assisté à aucun concert, a honoré de sa présence, ainsi que les princes et princesses et toute la cour, celui qui a été donné par le maître français. S. M. a constamment donné le signal des applaudissemens, qui, chaleureusement répétés par la salle entière, ont accueilli chacun des morceaux de la symphonie Fantastique et d'Harold, et, après le concert, S. M. a envoyé complimenter M. Berlioz. L'orchestre, formé par l'habile compositeur Lindpaïntner, qui en a gracieusement cédé la direction à M. Berlioz, a été admirable d'ensemble et de précision.

Trois jours après, M. Berlioz, se rendant à l'invitation du prince d'Hohenzolern, est allé donner un concert dans sa résidence à Hechingen, dans la Forêt-Noire. M. Berlioz a encore trouvé dans la chapelle du prince que dirige M. Taëglischbeck, le compositeur dont notre Conservatoire a exécuté plusieurs symphonies, un excellent orchestre. C'est M. Taëglischbeck qui a rempli lui-même la partie d'alto-solo dans la symphonie d'Harold. Le prince, grand amateur de musique et excellent connaisseur, en outre du concert, avait voulu assister à toutes les répétitions. En témoignage de sa satisfaction, il a offert à M. Berlioz un cadeau d'un grand prix, en lui disant: „J'espère que maintenant, sans tenir compte du vieux refrain si populaire en France, vous me ferez le plaisir de retourner dans la Forêt-Noire."

— On écrit de Madrid: „Rubini est attendu incessamment dans notre capitale, où il doit donner trente représentations sur le théâtre del Circo. C'est à M. le duc d'Ossuna que nos dilettanti seront redevables du plaisir d'entendre une seconde fois le prince des chanteurs italiens; car son engagement a été conclu par l'entremise de ce seigneur, qui s'est obligé à payer au théâtre del Circo une indemnité de 6,000 piastres fortes (30,000 fr.) pour les représentations du célèbre artiste."

— Levassor vient d'obtenir au théâtre des Variétés un succès de fou rire avec la Marseillaise des Femmes. Cette satyre, aussi plaisante que pleine d'actualité, se trouve au magasin de musique du passage des Panoramas.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Roi des lacs.

Suite.

Le jour commençait à décliner: la chaleur était brûlante et plusieurs émigrans, accablés de fatigue, étaient réunis près d'un arbre au pied duquel le malheureux bourgmestre tomba brisé de douleur; son visage pourpre ruisselait de sueur, et ses traits naturellement mâles et joyeux portaient une telle empreinte d'abattement et de souffrance qu'il était impossible de le regarder sans avoir le coeur serré. De temps en temps, une grosse larme roulait sur sa joue; son regard était fixe et par momens ses mains violemment crispées creusaient la terre. Ses compagnons gardaient un morne silence, comprenant combien il serait inutile de chercher à adoucir une pareille affliction.

Tout-à-coup ils saisirent leurs armes, un bruit toujours croissant venait du fond de la forêt; on eût dit un bison ou un sanglier relancé se frayant un chemin à travers les halliers et brisant, renversant tout sur son passage. La cause de ce désordre ne tarda pas à se montrer: c'était un guerrier indien courant avec la vitesse de la foudre; il apparut si soudainement et la distance qui le séparait du groupe des colons fut si rapidement franchie, qu'ils eurent à peine le temps de lever leurs armes contre lui: dès que l'Indien eut reconnu Anspacher, au lieu de se détourner et de fuir, il dirigea sa course vers lui et vint tomber à ses pieds sans parole et sans mouvement.

L'Indien fut aussitôt saisi et lié; il n'opposa aucune résistance; ses yeux égarés roulaient comme près de s'échapper de leurs orbites, sa bouche béante écumait, ses flancs haletaient comme s'il allait expirer, et la sueur découlait en ruisseaux le long de ses membres, dont les peintures se confondaient hideusement avec le sang jaillissant des déchirures faites par les halliers épineux. On voyait qu'il venait de fournir une course excessive.

En le reconnaissant, Anspacher se leva brusquement, et le saisissant à la gorge:

— Misérable traître, lui dit-il, rends-moi ma fille . . .; qu'en as-tu fait? . . . où est-elle? . . . .

Ces questions, prononcées d'une voix entrecoupée par la rage et l'espérance, se succédèrent rapidement, mais restèrent sans réponse. Les pointes de dix piques s'appuyèrent sur le corps de l'Indien pour le contraindre à parler; mais il demeura immobile, étendu sur la terre: seulement sa tête retomba en arrière et il murmura sourdement:

— Enlevée! . . . Outougamiz!

— N'est-ce pas là, dit un jeune émigrant, nommé Frank, cet Indien qui nous a avertis à deux reprises de l'attaque des ennemis? Cette fois il ne nous a pas prévenus.

— C'est un traître et un assassin comme les autres, s'écria Anspacher; qu'on le fusille à l'instant.

— Doucement, répondit Frank qui était aussi flegmatique que le bourgmestre était violent, cet homme peut nous donner des renseignemens utiles. Tenez, il va parler.

L'Indien, en effet, semblait reprendre graduellement connaissance: il s'était soulevé sur son séant: mais son attention s'emblait distraite par un objet extérieur. Ses prunelles, dilatées, étaient fixées comme par une singulière fascination sur une branche de chêne élevée au-dessus de la terre, de sept à huit pieds; tout-à-coup il bondit, se dresse; par un violent effort il rompit ses liens, et s'élançant vers la branche, en détacha un fragment auquel pendait un frêle lambeau presque imperceptible de gaze bleue; il le porta aussitôt sous les yeux d'Anspacher.

— Grand Dieu! s'écria celui-ci, aussi vrai que je suis vivant, voilà un morceau du mouchoir de ma fille! . . .

C'est singulier, observa Frank; comment se trouve-t-il accroché à cette hauteur? . . . . Mlle. Rose n'a pas même cinq pieds!

Mais l'Indien, qui rodait déjà aux environs, examinant les moindres accidens du terrain, parvint à trouver un petit endroit du sol nu, dépouillé des bruyères qui le recouvraient partout, où la marque du sabot d'un cheval se trouvait parfaitement tracée. Il courut à Frank, et, le saisissant par le bras, le conduisit à l'empreinte révélatrice.

— Le drôle a ma foi raison, dit le jeune Hollandais: les Mohawks ont enlevé ma cousine sur un cheval; je le reconnais à l'empreinte de son fer, c'est le poney que j'ai acheté, il y a six mois, au chasseur des montagnes rocheuses, et que les brigands ont volé, comme ils ont volé ma cousine.

— C'est cela, dit un des assistans; la branche de chêne aura accroché en passant et déchiré son mouchoir.

— Et la preuve, s'écria Anspacher dont la voix tremblait de joie, c'est que voici encore un de ses jolis cheveux attaché à la gaze!

Et le vieillard faisait luire au soleil le léger fil d'or qu'il venait de trouver.

L'Indien l'examina avec un soin extrême, et fit ensuite un signe d'assentiment: puis, décrivant un cercle sur le sommet de sa tête, il montra son couteau à scalper et fit un signe négatif.

Le vieux père frissonna de tous ses membres en devinant à ces gestes quel sort horrible aurait pu subir sa pauvre Rose, et dans quelles mains barbares elle se trouvait encore.

— Indien, dit-il, puisque tu es si bon limier, toi seul peux trouver le lieu où ma pauvre Rose aura été emmenée; tu sais que jusqu'ici personne n'a pu découvrir la retraite de ces bandits, malgré les récompenses qui ont été offertes, et il est certain cependant que cette retraite n'est pas éloignée d'ici, puisqu'ils se montrent et disparaissent subitement sans qu'on puisse retrouver leurs traces au delà de la Mohawk: sois notre guide, Indien, aide-nous à retrouver les assassins, rends-moi ma fille, et sois sûr que je reconnaîtrai un aussi grand bienfait . . .; toi-même tu choisiras ta récompense, et je jure sur le Christ de t'accorder tout ce qu'il sera en ma puissance de t'accorder.

En disant ces mots, le vieillard tira un crucifix de son sein et le baisa dévotement: le malheur l'avait ramené à Dieu.

Le sauvage demeurait immobile et les yeux baissés devant le vieillard; enfin, il fit un effort de répondre:

— J'ignore le lieu où se cachent les Mohawks, dit-il.

— Tu me trompes, Indien, répliqua impétueusement Anspacher; tu sais où ils sont, tu le sais, car tu es Mohawk toi-même; crois-tu que, depuis quinze ans que j'habite ces pays et que je me bats avec les Indiens de toute nation, je sois encore assez novice pour ne pas distinguer un Mohawk d'un Onéida? Crois-tu qu'en ce moment les peintures de ton visage soient assez effacées pour que je ne reconnaisse pas l'aigle et le serpent, signes distinctifs de ta tribu? Tu es un Mohawk, te dis-je; maintenant, quel est ton nom?

— Mon nom est Técumséh, dit l'Indien avec fierté et en redressant sa haute taille.

A ce nom redouté, les Hollandais qui composaient l'escorte du bourgmestre agrandirent instinctivement le cercle qu'ils formaient autour de l'Indien.

— Toi, reprit le vieillard, tu es un chef hardi: tu fais la guerre aux hommes, et non aux femmes. As-tu jamais vu les Européens poursuivre vos squaws et les réduire en captivité?

— Jamais, répondit l'Indien.

— Eh bien! aies pitié de ma douleur: retourne auprès de ta tribu, tu es le chef, tu es le maître; toi seul peux me faire rendre ma fille. Si tu me la rends, je te promets de t'abandonner, à toi et aux tiens, toute la rive du nord de la Mohawk et de vous y laisser chasser en paix; bien plus je consens à te payer un tribut annuel de trente moutons et trente porcs, et à faire à ta femme un cadeau de belles étoffes et de verroteries? Tu as une femme, n'est-ce pas?

— Nadahéla, dit le Mohawk en soupirant.

— Eh bien! Nadahéla sera vêtue comme la fille du plus puissant chef des Hurons, qui sont les plus puissans parmi les peuples indiens.

— Et moi, dit alors Frank en s'avançant, si tu me ramènes ma

fiancée, tu auras cette carabine, je te la donne, et le jour de notre mariage j'y joindrai la gibecière que j'attends de Fort-Orange.

Le sauvage tourna sur le jeune homme un oeil étincelant.

— Ah! l'Etoile du matin doit devenir ta femme?

— Peut-être, , s'empressa de répondre le bourgmestre, qui vit s'assombrir le front du chef, cela n'est pas encore décidé.

— Comment! s'écria Frank!

Técumséh promena alternativement son regard perçant du jeune homme au vieillard et garda un moment le silence, puis il dit d'une voix grave:

— Mon père est malheureux, car on lui a pris sa fille, et mon coeur souffre pour lui; je sais qu'il ne peut y avoir de douleur plus grande que sa douleur; si j'avais pu arriver à temps, j'aurais prévenu le mal, mais ce qui est fait ne peut se défaire; Ontougamiz, mon frère, est un grand chef aussi; c'est lui qui a enlevé l'Etoile du matin, et les Mohawks ne m'écouteront pas quand je leur dirai de renvoyer un otage aussi précieux.

— Et mes offres ne sont-elles donc rien à tes yeux, interrompit Anspacher?

— Mon père, reprit Técumséh, tandis qu'un sourire effleurait ses lèvres, mon père est libéral, cela est vrai; mais peut-il nous empêcher d'avoir déjà tout ce qu'il prétend nous donner? Ne chassons-nous pas à notre guise sur les deux rives de la Mohawk et n'enlevons-nous pas, chaque année, trois fois autant de troupeaux qu'il veut bien nous en accorder? Si nous avons à craindre vos balles, nos flèches ne sont pas plus à mépriser, et quant aux ornemens que tu promets à Nadahéla, mon arc lui procure, pour se parer, plus de peaux d'hermine et de rats musqués qu'elle n'en peut désirer, et que n'en peuvent porter nos femmes dans leurs plus beaux jours de fête.

— Que veux-tu donc alors pour la rançon de ma fille; parle!

— L'Etoile du matin, reprit le chef, est un trésor trop rare pour qu'on puisse le payer avec une rançon; une montagne de ce métal jaune qui croît dans le sud et que vous estimez un si haut prix, ne pourrait la racheter. Pourtant, puisqu'à tes yeux Técumséh est un guerrier fameux et que tu parais être las de la guerre et désirer vivre en paix avec nous, il est un moyen de tout concilier.

— Et lequel? reprirent à la fois Anspacher et Frank.

— C'est de me donner l'Etoile du matin pour épouse. Elle sera la femme d'un grand chef et sera considérée et respectée dans tout le pays qui s'étend depuis les lacs jusqu'à la mer.

A cette proposition inattendue, tous demeurèrent un instant pétrifiés; Frank éclata le premier, ne pouvant contenir son indignation.

— Comment, brute sauvage, loup des forêts, tu es assez insensé pour concevoir un pareil espoir! . . . Je ne sais à quoi tient que je ne te plonge ma pique dans le ventre, pour te corriger de ton insolence.

L'Indien recula de deux pas en se mettant en garde avec son tomahawk et s'adossa à l'arbre; il croisa les bras tranquillement sur sa poitrine dès qu'Anspacher fut venu à bout de contenir l'irritation du jeune homme.

— Je savais bien, dit l'Indien avec amertume, que vous autres visages pâles vous aviez trop de mépris à légard des peaux rouges, pour consentir à vous allier avec nous; et pourtant, quels avantages si grands votre race a-t-elle sur la nôtre? Etes-vous plus vaillans ou plus agiles? Vous êtes dix sous ce chêne, je vous défie tous au combat. A la lutte, que trois d'entre vous essaient de m'ébranler; à la course, je donne cinquante pas d'avance au plus agile d'entre vous, et j'atteindrai le bourg avant lui; vous servez-vous mieux de la carabine? tenez, voyez! . . . — D'un tour de poignet, arrachant à un émigrant son fusil, il ajusta un épervier qui tournoyait dans le ciel, et fit feu avec la rapidité de la pensée: l'oiseau tomba comme une pierre. — Etes-vous plus justes envers vos frères, plus sages dans le conseil? On dit que vous êtes toujours divisés entre vous et que vos tribus se dévorent l'une l'autre, comme les serpens. Quant à votre justice, vous en donnez une étrange preuve en traversant le grand lac pour venir chasser de leur patrie des nations qui ne vous ont point offensés. Mes paroles sont-elles fausses, mon père?

La suite prochainement.

Un merlan frit.

Fin.

Nicolas fut envoyé dans l'intérieur des terres et alloué en partage à un vieux colon nommé Geoffroy Heredale, qui avait fixé son habitation aux derniers confins de la colonie, et dans le voisinage des naturels. C'était un homme bizarre, excentrique. Après sa fille Julia, il n'aimait rien tant que les alarmes continuelles, les dangers sans cesse renaissans de la vie qu'il avait choisie. A quarante ans il avait épousé une pauvre jeune femme que la métropole expédiait à la Nouvelle-Hollande. L'infortunée avait été abandonnée par son séducteur, et portait dans son sein le gage de sa honte. Son air souffrant et résigné toucha M. Heredale. Il en fit sa femme, il adopta l'enfant qu'elle mit au monde, et quand, dix ans plus tard, la mort la lui ravit, il continua d'être pour la petite Julia le père le plus tendre et le plus dévoué. Nicolas trouva en lui un maître indulgent. Il l'intéressa par le récit de son aventure. On le questionna sur sa famille, sur le lieu de sa naissance, et M. Heredale, qui écoutait avidement ses réponses, lui apprit en l'embrassant que Julia et lui étaient cousins. Cette fois, du moins, le hasard avait bien servi Nicolas. En effet la jeune fille que M. Geoffroy Heredale avait épousée était la soeur de la mère du tailleur. Il se rappela ce qu'on lui avait raconté autrefois à ce sujet, et se félicita de retrouver ainsi au bout du monde une famille. Ses protestations, son air de sincérité, sa bonne mine, tout persuada à M. Heredale et à sa fille d'adoption qu'il était la victime d'un complot odieux. Et quand bien même il eut été réellement coupable, la Nouvelle-Hollande est un pays où l'on se montre peu scrupuleux sur les antécédens.

A partir de ce moment, Nicolas fut traité par M. Geoffroy comme un fils et par Julia comme un frère. Six années se passèrent de la sorte. Julia avait alors dix-huit ans. La paix dont jouissait la petite colonie était fréquemment troublée par les sauvages; ils enlevaient le bétail, les moutons, détruisaient les plantations, et menaçaient même la vie des hommes. Nicolas, que les malheurs avaient formé, et qui était devenu l'homme de confiance de M. Heredale, faisait preuve, dans toutes les occasions, d'un mâle courage. Ce n'était plus le débonnaire tailleur qui tremblait devant mistress Dunks, c'était un colon intrépide, un chasseur déterminé. Une nuit qu'il veillait à son tour, car chacun avait ses heures de garde, les sauvages attaquèrent l'habitation, et, après avoir mis le feu aux granges et aux écuries, ils s'efforcèrent de pénétrer dans le corps-de-logis principal. Nicolas, qui avait donné l'alarme, repoussa les premiers assaillans, et fit une résistance désespérée. M. Geoffroy Heredale et ses domestiques accoururent à ses cris: un combat terrible s'engagea. Pendant l'action, M. Geoffroy fut blessé mortellement d'un coup de hache; mais, à la fin, les sauvages furent contraints de fuir, laissant plusieurs morts et quelques prisonniers. Parmi ceux-ci étaient deux Européens, deux déportés qui, s'étant évadés du Port-Philip, avaient cherché un refuge dans les bois. Au premier coup-d'oeil que Nicolas échangea avec ces misérables, il reconnut son ancien ami M. Jenkins, et le constable Sloman, autrement dit M. Franklin, autrement dit le domestique Richard, autrement dit l'homme de Temple-Bar.

Leur projet, qu'ils avouèrent, était d'incendier l'habitation et d'enlever Julia, pour laquelle ils étaient sûrs d'obtenir une rançon considérable; la vigilance et le courage de Nicolas avaient déconcerté ce dessein; ils avouèrent avec la même impudence le piége qu'ils avaient tendu six ans auparavant à l'honnête tailleur; ils s'étaient associés pour la fabrication et l'émission de faux bank-notes; l'emploi de constable que Sloman remplissait, les favorisait à merveille; cependant, ils étaient sur le point d'être découverts, lorsqu'ils conçurent l'idée de détourner sur un autre l'attention et les poursuites des magistrats: leur choix tomba sur le malheureux Nicolas Dunks; toutefois, ils n'échappèrent que pour un temps; ils furent arrêtés et condamnés à une déportation perpétuelle. Le nouveau crime, dont ils s'étaient rendus coupables, entraînait la peine de mort.

Terminons cette surprenante histoire. M. Geoffroy Heredale mourut de sa blessure; mais avant de mourir, il recommanda sa fille d'adoption aux soins de Nicolas Dunks, partageant entr'eux sa fortune et souhaitant qu'ils pussent devenir époux: ce souhait ne tarda pas à se réaliser. Mistress Dunks avait succombé à son intempérance. Nicolas aimait depuis long-temps sa cousine. Riche et marié à une femme charmante (le lecteur aurait lieu de se plaindre si Julia n'eût pas été jolie), l'ancien tailleur retourna en Europe, et se logea en face des Blue-posts, moins pour y aller manger des merlans-frits, que pour avoir toujours présent à la pensée celui qui lui avait suscité tant d'aventures.

M. Jenkins et son digne associé furent pendus. F. C.

VOYAGES.

Les Arabes.

Fin.

Ils se contentent d'exprimer le jus de quelques plantes, de faire une pâte avec de la terre et d'en remplir la plaie, la nature et leur bonne constitution font le reste.

Prenant part à nos razzias, ils trouvent si bien leur compte à ces pillages fréquens, qu'ils se tiennent, au moyen de leurs espions, au courant de toutes les affaires de l'ennemi, pour qui le séjour des environs d'Oran devient chaque jour plus dangereux. Le général ayant une fois besoin de faire parvenir un ordre au colonel Joussouf à Misserghin, deux Arabes s'y rendirent pendant la nuit, il savaient à quel danger ils s'exposaient, mais 100 francs devaient être la récompense de celui qui porterait la nouvelle; un seul arriva, l'autre fut tué. A la sortie d'une victoire, ils ne manquent jamais de faire la fantasia et de déposer aux pieds de Mustapha les têtes qu'ils ont coupées. Cet exercice est le plus bruyant, mais en même temps le plus gracieux et le plus original qu'il soit possible de voir. Tous les cavaliers fournissent une carrière au galop de leurs chevaux, qui volent plutôt qu'ils ne courent. En ce moment, l'Arabe est presque debout sur ses étriers, le corps appuyé contre sa selle, en passant devant son chef il tire son coup de fusil et fait pirouetter son arme avec une adresse inconcevable. Ces courses sont entremêlées de cris sauvages, et la physionomie des Arabes est alors empreinte d'un caractère remarquable d'enthousiasme et de joie. Souvent c'est vous, spectateur tranquille, qu'ils prennent pour point de mire; il vous ajustent en passant à côté de vous, et tout d'abord vous vous croyez fusillé; au fracas de ces détonations, au milieu de cette fumée qui vous entoure, vous vous tâtez pour savoir si vous n'êtes pas criblé des balles, mais, par un mouvement rapide de la main, l'arme a dévié une seconde fois avant que le doigt ait touché la détente, et il n'y a de blessé que vos oreilles, très-offusquées par le sifflement aigu des projectiles; c'est pour celui qui sert de but une partie de plaisir fort peu divertissante.

S'il y a quelque tête à offrir, c'est une grande joie pour celui qui présente ce trophée. On sait déjà avec quelle dextérité ils les coupent et il faut certes que ce soit sans douleur pour la victime, car cette pauvre tête n'exprime que le calme et le repos; les nerfs ne sont point contractés, les traits ne grimacent pas, et pourtant quel affreux moment ce doit être pour celui qui subit cette mort sans nom! Pour un Européen, ces dépouilles opimes sont horribles à voir, et cependant nos soldats ont souvent usé de repressailles, car la soif de la vengeance peut métamorphoser l'homme en bête féroce.

La suprémat e de l'islamisme sur le Christianisme, la supériorité du Serviteur d' Allah sur le Roumi (chrétien), voilà la matière favorite que traitent les Arabes. Ils nous estiment fort peu, c'est une justice à leur rendre. Ils conviennent que pour tout ce qui est luxe, aisance, agrémens, choses de sciences et d'industrie, nous nous y entendons beaucoup mieux qu'eux; mais en revanche, nous sommes des impies qui n'avons ni Dieu, ni loi et que les passions seules gouvernent; nous avons, comme eux, un rhamadan, et nous ne l'observons pas; nous construisons des édifices religieux, et nous n'y mettons jamais les pieds; dans aucune de nos actions nous n'invoquons notre Dieu, et nous vivons uniquement pour nous, faisant notre paradis sur terre. L'enfer nous est légitimement acquis pour l'éternité. Voyez, disent-ils, pendant que nous sommes sous la tente, que nous menons une vie de fatigues et de privations, que nous combattons non pas pour conquérir, mais pour la seule gloire de soutenir la sainte cause du prophète, vous recherchez au contraire tout ce qui peut faire oublier le véritable but de la vie, vous opprimez le juste et ne soutenez pas le faible. Il est donc naturel que dans l'autre monde nous ayons la récompense de notre sagesse et de notre modération, et que vous subissiez la punition de notre amour exclusif pour la volupté. Je livre aux lecteurs ces réflexions sans aucun commentaire, je me contente de les rapporter telles quelles. Il suffit de causer une demi-heure avec un Arabe, quel qu'il soit pour lui entendre formuler les mêmes accusations contre les chiens de chrétiens. C'est l'opinion unanime de nos alliés et de nos ennemis, à ce titre, elle est curieuse à connaître.

L'amour de la liberté et de la patrie est aussi un sujet affectionné de leurs conversations. J'ai entendu raconter l'apologue suivant, car ils n'avancent jamais un argument sans une preuve, et la preuve c'est une allégorie presque toujours pleine de sens et de délicatesse; on en jugera par celle-ci: ce sont bien les Arabes des Mille et une Nuits.

„Un Sultan avait pris un rossignol, et comme il aimait beaucoup le chant de cet oiseau, il lui avait fait faire une cage magnifique (description de la cage), pensant que la beauté de sa demeure l'engagerait à chanter. Mais le rossignol, triste dans son palais, répétait mélancoliquement ces deux mots: ma patrie! ma patrie! et de son gosier ne s'échappait aucune de ces roulades perlées que le sultan aimait si fort. Grand était l'étonnement de celui-ci, qui finit par se dire: Si ce rossignol demande toujours sa patrie il faut que ce soit un séjour délicieux, puisqu'ici, dans une cage si magnifiquement travaillée, il ne cesse ses lementations. Lâchons-le donc et voyons où il ira, peut-être pourrons-nous lui rendre une patrie aussi belle. On lui donna donc la liberté et on le suivit. Le rossignol alla tout droit vers un buisson épineux entouré de pierres, et là il se mit à témoigner son bonheur par les chants les plus mélodieux!"

Y a-t-il, dans tout ce qu'on écrit sur les jouissances saintes de la liberté, quelque chose de plus suave que ce simple apologue?

VARIÉTÉS.

— Le Testament. — Un gentilhomme respectable mourut dans les environs de Londres, en laissant une fortune considérable et une fille de 18 ans. Le père dans sa prévoyance, avait recommandé son enfant aux soins de son frère qu'il aimait beaucoup et qui devait la protéger en qualité de tuteur. Peu avant sa mort le gentilhomme avait fait un testament dont une disposition portait que dans le cas où Betty (c'était le nom de sa fille) viendrait à mourir sans être mariée ou sans laisser d'enfans issus de son mariage, toute sa fortune passerait à son oncle. Le défunt croyait avoir ainsi sagement pourvu à toutes les éventualités possibles de l'avenir.

Aussitôt après avoir rendu les derniers devoirs au defunt, l'oncle prit sa pupille chez lui. Peu de temps après Betty disparut subitement et toutes les recherches faites pour la retrouver furent inutites. Les parens déposèrent en justice que, le jour de sa disparition, Betty était allée avec son oncle dans le bois voisin et que l'oncle seul en était revenu. Ce dernier fut arrêté immédiatement. On lui fit subir un interrogatoire sévère. Il répondit qu'en effet il était entré au bois avec sa pupille; que tout à coup celle-ci avait disparu; qu'après l'avoir vainement cherchée il avait fini par croire qu'elle était retournée à la maison par un autre chemin; que lui-même il avait été extrêmement effrayé de ne pas la retrouver chez lui; qu'il avait fait toutes les démarches imaginables pour la découvrir, mais sans succès, et que finalement il ne savait ce qu'elle était devenue.

Ces raisons ne satisfirent point le juge; elles lui parurent invraisemblables à lui et aux parens. Ce malheureux testament, qui attribuait de si grands avantages à l'oncle dans le cas du décès de la nièce, fortifia nécessairement les soupçons et l'accusé fut gardé prisonnier.

De tous côtés on fit les recherches les plus actives pour découvrir tout ce qui se rattachait à cette étrange affaire, et on apprit bientôt qu'un gentilhomme du voisinage, ayant demandé la main de Betty, avait été durement éconduit par l'oncle. Betty s'en était vivement affligée et avait souvent adressé à son tuteur d'amers reproches sur l'abus qu'il faisait de son autorité, et les mauvais procédés dont il usait envers elle. Diverses déclarations induisirent le juge à penser que, quelques jours avant la disparition de Betty, ce gentilhomme était allé, probablement pour se distraire du chagrin qu'il ressentait, faire un voyage dans les provinces septentrionales de l'Angleterre.

Les choses étaient en cet état, lorsqu'il se présenta une femme dont la déposition, faite sous serment, perdit le malheureux tuteur. Cette femme déclara que le jour même de la disparition de Betty, elle avait, vers les onze heures du matin, traversé le bois, qu'elle avait entendu une voix de femme pousser des plaintes; qu'elle s'était un peu rapprochée du lieu de la scène, et qu'elle avait parfaitement distingué ces paroles: „Mon oncle, ne me tuez pas, ne me tuez pas!" qu'elle s'en était beaucoup effrayée; qu'au même instant elle avait entendu le coup d'une arme à feu, et qu'elle avait pris la fuite. L'oncle ne répondit à cette dépo-

sition qu'en protestant de son innocence, mais ce fut en vain. Les jurés déclarèrent que l'accusé était coupable, et bientôt après il fut mis à mort.

A peine quinze jours s'étaient-ils écoulés depuis l'exécution de son oncle, que Betty reparut mariée avec son amant. Ce retour si inattendu répandit la consternation parmi toute la population du voisinage, et néanmoins la femme, principal témoin au procès, avait dit la vérité. Pressée de questions, Betty déclara qu'avant de quitter son oncle dans la forêt, elle avait consenti à prendre la fuite avec son amant; à cet effet celui-ci, ayant simulé un voyage dans le nord de l'Angleterre, s'était caché dans une petite habitation située sur la lisière du bois.

Il était vrai que pendant la promenade le condamné avait vivement pressé sa nièce d'épouser un homme qu'elle ne pouvait souffrir; qu'il y avait eu entre eux échange de paroles très-violentes, et qu'en parlant de son amant, la jeune fille s'était servie de l'expression: „Mon coeur est à lui; je meurs si je ne puis l'aimer et l'épouser; mon oncle, ne me tuez pas, ne me tuez pas! . . . Elle ajouta que dans ce moment même un coup de feu s'était fait entendre très près d'eux; que la frayeur qui s'était emparée d'elle, par l'effet de cette circonstance, lui avait soudain coupé la parole; qu'elle s'était éloignée de son oncle, qui était allé du côté d'où l'explosion avait eu lieu; qu'elle avait profité de ce moment pour prendre un autre sentier et se rendre à la retraite de son amant; que chemin faisant elle avait rencontré un homme portant un ramier qu'il venait de tirer; qu'arrivée auprès de son amant, elle était allée immédiatement avec lui à Windsor où un ecclésiastique les avait mariés, et qu'enfin elle avait fait un voyage de plaisir en France avec son époux.

Par les soins de la jeune femme, la dépouille mortelle de son oncle fut retirée de l'endroit où l'on enterre les suppliciés, et reçut les honneurs funèbres. L'innocence de l'oncle fut publiquement proclamée; Betty et son mari quittèrent une province qui leur rappelait de si tristes souvenirs.

10 janvier. — Nous lisons dans la Gazette médicale: „La femme de notre célèbre orateur Berryer a laissé par sa mort l'exemple d'un accident qu'il peut être utile de faire connaître pour apprendre à en éviter de semblables. Comme elle était dans l'âge où le tempérament devient pour l'ordinaire replet et sanguin chez les femmes, on venait de lui pratiquer une saignée qui l'avait affaiblie. Pour lui procurer du repos on la mit ensuite au lit. Il y avait ce jour-là un peu de monde chez elle. On recommanda aux domestiques de ne point entrer dans sa chambre, afin de ne point troubler son sommeil. Son mari et quelques visiteurs se retirèrent de leur côté dans la salle de billard. Mme. Berryer avait dans son lit un petit chien qui, par ses mouvemens, l'empêchait de dormir. Dans un moment où il la réveillait en sursaut, elle le repoussa vivement du bras qui venait d'être saigné, et elle tomba ensuite dans un profond assoupissement. Mais ce qu'elle ne savait pas, c'est que le mouvement qu'elle avait fait pour repousser son chien avait dérangé le bandage de son bras et rouvert sa saignée L'épuisement lui ayant causé une convulsion qui la réveilla, elle s'aperçut qu'elle était dans un bain de sang. L'inquiétude lui rend quelque énergie et la fait sauter du lit dans cet état pour appeler du secours. Les domestiques, suivant les ordres qu'ils en avaient reçu, s'étaient retirés. Personne ne répondant à ses cris, elle descend l'escalier comme une femme qui se croit perdue, et se précipite dans la salle de billard. L'état où elle s'y présente fait pousser un cri d'horreur à toute la compagnie. On se hâte de la reporter dans son lit. Mais l'air ayant pénétré dans la veine ouverte, et le saisissement du froid joint à une perte de sang presque totale l'ont promptement conduite à un état désespéré. On envoie chercher le curé de la paroisse pour lui administrer les secours de la religion. En le voyant, elle demande pourquoi ce n'est pas M. Petetot, curé de Paris, son directeur ordinaire, qu'on songe à mander auprès d'elle à Angerville. Comme on se trouve à plus de vingt lieues de sa résidence, on l'engage à recevoir provisoirement les secours d'un autre prêtre, avant que M. Petetot puisse arriver . . ." Je comprends, dit-elle. „Et en effet, il n'y avait pas un moment à perdre. Peu d'heures après elle n'était plus."

— La veille de Noël, il a été abattu dans les boucheries de Londres une génisse de trois ans, sortie des pâturages de North-Devon, et pesant 900 livres. Le poids seul de la graisse était de 180 livres. Ce produit de l'élève des bestiaux en Angleterre est jusqu'ici sans égal. L'animal a été acheté au prix de 32 guinées (environ 830 francs).

— Le premier jour de l'an, le feu a pris au convoi de marchandises de la Silésie, sur le chemin de fer de Berlin à Francfort-sur-l'Oder, aux environs de Koeppenick, au grand effroi des voyageurs. Fort heureusement aucune de ces marchandises, parmi lesquelles se trouvait entre autres du papier pour la valeur de 60,000 thalers, n'a été atteinte par le feu, bien que le wagon dans lequel elles se trouvaient eût été entièrement consumé.

— M. et Mme. Bourjade, anciens marchands de draps, demeurant rue de la Monnaie, avaient déjà fêté religieusement, en 1817, la cinquantière année de leur mariage. Il y a peu de jours, ils ont fêté à Saint-Germain-l'Auxerrois le soixante-quinzième anniversaire de leur union. M. Bourjade a 97 ans, et sa femme 93.

LE BON TON.

Ensembles de Toilette.

20. Janvier.

Costume de Ville. — Capote bouillonnée en satin vert émeraude; robe-redingote en pékin noir satiné; col Médicis en point d'Alençon; crispin de velours en grande largeur doublé de fourrure, avec les devants en martre.

Manchon de zibeline doublé de peluche, mouchoir à bagnettes. — Sac de velours à broderies d'acier.

Visites. Robe de Pékin satiné, façonné, corsage froncé; ceinture basse, à boucle; col d'Angleterre.

Chapeau de satin natté, création toute nouvelle et du meilleur goût. On ne met sur ce genre de chapeau, à titre d'ornement, qu'une pivoine faite en rubans.

Crispin de velours ouaté, sans couture, encadré de martre de Sibérie.

Manchon assorti. Mouchoir à pointe d'arme et chiffre héraldique.

Spectacle. Robe de velours ottoman, couleur citron; corsage plat, décolleté, fichu Antoinette, en application, drapé sur les épaules, croisé en devant et noué.

Eventail illustré.

Mouchoir encadré de point d'Alençon.

Coiffure en velours et frange d'or.

Cheveux tournés avec une natte et une mèche lisse; en devant, cheveux bouclés.

Soirée. Robe de gros des Indes rose, ayant deux volants d'Angleterre.

Corsage à la grecque avec plaque de poitrine en diamants; manches drapées en Angleterre.

Toque de velours noir à double torsade, ornée d'un côté d'une rose ornée de son feuillage, ayant au-dessous trois petits raisins; du côté opposé un pan d'écharpe avec frange formée de chenille et de jais.

Mouchoir encadré de dentelle avec chiffre héraldique en or.

Pour Sortie. — Un paletot de velours épinglé rose, large, ayant la forme d'un paletot d'homme, descendant jusqu'au milieu de la cuisse; manches larges, avec parements ronds; doublure de fourrure blanche; encadrement d'hermine.

Bal. — Robe de crêpe blanc, relevée de côté par une agrafe de jais blanc; jupe de dessous en soie bleu ciel; corsage à berthe renversée; manches courtes, agrafées par des noeuds de jais, Corset artistique de Josselin.

Pour coiffure. Petit bord de crêpe blanc, recouvert d'un tulle français, orné, d'un côté, d'un bouquet de marabouts, et de l'autre, d'une cordelière de jais, terminée par des glands assortis.

Éventail renaissance.

Bouquet monté.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 2. Février 1843. Numéro 14.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Roi des lacs.

Suite.

— Ma fille! s'écria le père désespéré, rends-moi ma fille!

— Tu conviens donc que nous sommes vos égaux? continua Técumséh, sans s'émouvoir; je te ferai voir aussi, vieillard, qu'un peau rouge a le cœur plus grand que vous autres visages pâles. J'aime ta fille, et tu préfères la voir sacrifiée au Grand-Esprit que de la donner pour épouse à un grand chef? Eh bien, moi je te promets de te rendre ton enfant, sans te rien demander pour moi; cependant j'exige une condition.

— Laquelle? s'écria le père avec anxiété.

— C'est que jamais elle n'épousera cet homme, dit l'Indien, en montrant Frank; il n'est pas digne de la posséder, et je jure par le Grand-Esprit, qui m'entend, que le jour où il osera partager sa hutte avec elle, sera le dernier qui luira pour tous les deux!

— Je te promets tout! elle ne se mariera jamais, chef! répondit le bourgmestre dont l'angoisse augmentait par chaque minute de retard, mais pars, je t'en conjure; qui sait maintenant si ma malheureuse Rose n'est pas livrée aux outrages de ces misérables, ou attachée au poteau du supplice pour servir de but aux flèches des femmes et des enfans . . . Pars, cours et reviens! . . .

— Il me semble cependant, interrompit Frank, dont le mécontentement s'était accru par la rude condition qu'imposait l'Indien, qu'il serait plus sage de garder ce mécréant comme otage et de le forcer à nous montrer le repaire des scélérats qu'il commande; qu'en pensez-vous, mes amis?

— Oui, oui! s'écrièrent les Hollandais qui moins expérimentés que leur bourgmestre et moins instruits que lui du caractère des Indiens, étaient loin d'approuver sa manière d'agir: arrêtons-le, et nous saurons bien le contraindre à nous révéler où sont cachés ses damnés camarades!

En les voyant prêts à fondre sur lui, l'Indien commença un moulinet si terrible avec son tomahawk, que les sabres et les piques, qui le menaçaient, en un instant volèrent en éclats ou tombèrent à terre; profitant du désordre, il se replia sur lui-même avec l'élasticité d'un tigre, et, d'un seul bond franchissant le cercle de fer qui l'entourait, il mit un large espace entre lui et ses adversaires confondus. Frank voulut le poursuivre, mais il fut retenu par Anspacher.

— Laissez aller cet Indien, dit ce dernier d'une voix impérieuse.

Les mousquets s'abaissèrent comme à regret, et l'on entendit du milieu des arbres la voix de Técumséh qui disait:

— Que mon père se rende tout de suite aux rochers de Lenni-Lahé avec ses guerriers, il m'y retrouvera.

Et il disparut dans l'épaisseur du bois.

VII.

Sous le climat variable de l'Amérique septentrionale, souvent un matin d'hiver succède à un jour de printemps; aussi l'aurore fixée comme l'heure du rendez-vous par l'Indien au bourgmestre était loin de ressembler à celle de la veille. Autant l'une avait été tiède, brillante et parfumée, autant celle-ci semblait glacée et brumeuse au groupe d'émigrans hollandais accroupis sur la bruyère autour d'un feu pétillant. Peut-être aussi que la solitude du lieu où ils se trouvaient rassemblés augmentait le sentiment de malaise qu'ils éprouvaient. Un massif de rochers noirs se superposant les uns aux autres par assises colossales, surplombaient sur la bruyère semée çà et là d'énormes sapins vieux comme le monde. Le givre faisait scintiller en grappes de diamans leurs touffes d'un vert noir, d'où s'exhalaient d'aigres sifflemens chaque fois que les rafales d'un vent glacial venaient les secouer. Un brouillard mat et blanc s'étendait sur la campagne comme un large drap où perçait de loin en loin le squelette solitaire d'un grand chêne dépouillé. Du sein de cet océan de vapeurs surgissait comme un vaste écueil l'immense entassement de rochers de Lenni-Lahé, où grondait la voix mugissante d'un torrent. C'étaient les eaux de la rivière du Canada qui se précipitaient à travers les blocs de schiste par une suite de cataractes, jusque dans la plaine où elle allait rejoindre la Mohawk, non loin du lieu où s'élève aujourd'hui la ville d'Utica.

Le groupe réuni autour du feu se composait d'une trentaine d'émigrans; sur l'ordre envoyé par le bourgmestre, un grand nombre d'entre eux étaient accourus de Schénectady, afin de se joindre à lui, et il avait choisi pour cette périlleuse expédition, les plus résolus et les mieux armés. Van Anspacher était assis au milieu du cercle. Des sentinelles placées à distance mettaient le poste à l'abri d'une surprise; un silence absolu, commandé par la situation et la douleur, régnait parmi ces hommes.

Un cri rauque, guttural, perçant comme celui d'un oiseau de proie, retentit soudain au dessus de leurs têtes. Les Hollandais levèrent les yeux et aperçurent debout, sur la pointe d'un rocher, Técumséh, la main étendue vers eux. Ils se levèrent aussitôt; mais le sauvage, mettant le doigt sur ses lèvres, leur ordonna le silence; il indiqua un sentier qui tournait dans le roc. Van Anspacher s'avança le premier pour le rejoindre, et l'Indien sans dire un mot se mit en marche devant lui et commença à gravir le flanc abrupte de la montagne.

Frank, qui suivait immédiatement le chef des émigrans, lui dit à demi voix:

— Père, ne craignez-vous donc pas quelque trahison de cet homme?

— Tu sais bien, Frank, répondit le vieillard, que nous n'avons pas d'autre alternative que de nous fier à lui; avant tout je veux avoir ma fille.

— Et s'il nous conduisait dans quelque embuscade? Des Indiens cachés dans ces broussailles auraient bon marché de nous. Nous ferions mieux peut-être de nous assurer de lui, et de le menacer de mort au moindre soupçon de piége.

— Et tout serait perdu, car alors il refuserait de marcher; il se laisserait tuer plutôt que de montrer un signe de crainte. Il vaut mieux, crois-moi, nous reposer sur sa générosité; tu ne sais pas, mon fils, combien ces hommes, si féroces pour leurs ennemis, sont capables parfois de bonnes inspirations.

Frank murmura quelques mots; puis, en homme résigné à tout, assura sa carabine sur son épaule, et continua de marcher en silence.

La petite troupe chemina long-temps péniblement, en décrivant de nombreux détours à travers les pins et les rochers; elle atteignit enfin la crête des rochers qui dominaient la rivière. Les eaux bondissaient sur un lit de rochers noirs, tantôt en chutes abondantes, tantôt en cascatelles gracieuses. Les rives escarpées, perpendiculaires, allaient en se resserrant jusqu'à un point où les arbres gigantesques qui les hérissaient confondaient leurs cimes, en formant la voûte au dessus d'une cataracte plus haute et plus considérable que les autres. L'ombre jetée par le sombre feuillage des érables donnait une teinte morne et crépusculaire à ce lieu empreint d'une majesté sauvage.

Un mince rebord taillé dans le roc à pic, où un seul homme à peine pouvait passer de front, conduisait par une pente inclinée auprès de la chute d'eau; l'humidité dont ce chemin périlleux était constamment imprégné le rendait extrêmement glissant; aussi, lorsque Técumséh s'y engagea en faisant signe à ses compagnons de le suivre, ils s'arrêtèrent au sommet de la falaise, et témoignèrent par leurs gestes combien une pareille tentative leur paraissait insensée. En effet, le moindre faux pas pouvait les précipiter, sans espoir de salut, au milieu des eaux qui tourbillonnaient avec fureur à leurs pieds. L'Indien, pieds nus et debout à l'entrée du sentier, attendait, immobile, qu'ils prissent leur parti.

— Où nous mènes-tu par cet infernal chemin? lui dit Frank brusquement.

Le chef mit son doigt de nouveau sur ses lèvres, et montra la cascade.

— Veux-tu donc nous voir tomber dans ce gouffre? s'écria le jeune homme: prends garde à toi, Indien, si tu nous trahis, ta vie en répondra; mon premier coup de mousquet sera pour toi.

L'Indien ne daigna seulement pas le regader; et, s'adressant

à Anspacher: — que mon père ôte sa chaussure, lui dit-il, et il pourra marcher comme moi.

Anspacher repoussa Frank, et s'asseyant sur la bruyère, se débarrassa de ses gros souliers de chasseur. Les émigrans, pour obéir à leur chef, firent de même, quoique avec une répugnance visible. Le vieillard passa le premier, en s'appuyant sur le bras que lui tendait Técumséh, et ils commencèrent à descendre la pente étroite et glissante qui côtoyait le ravin.

Ils parvinrent ainsi, à travers une pluie d'écume, jusque auprès de la cascade, qui, lançant ses ondes avec impétuosité, décrivait un arc sous lequel on pouvait passer, abrité par la courbure du rocher. Là, sous cette voûte de cristal, une plateforme offrait aux pieds un appui plus assuré. Toujours guidé par l'Indien, Anspacher posa un pied incertain sur le roc, et en se baissant, vit avec surprise s'ouvrir à sa droite, au fond d'une anfractuosité du roc un trou obscur que les saillies des massifs de pierre et le rideau ondoyant projeté au dessus par la cataracte avaient jusque là complètement dérobé aux regards des Européens.

Les rayons du jour pénétraient faiblement dans l'intérieur de cette cavité, à travers les flots jaillissans qui la recouvraient et l'éclairaient d'un reflet verdâtre, émaillé de prismes brillans chaque fois que le soleil, en perçant la brume, dardait un fauve éclair sur la cascade. Técumséh, à l'aspect de cette porte souterraine, s'arrêta brusquement; ses traits perdirent leur calme habituel et parurent bouleversés par une violente agitation intérieure. Au moment de consommer sa trahison, le chef semblait lutter contre le cri de sa conscience; certes, il fallait que la passion qui le maîtrisait exerçât sur cette âme sauvage une fascination bien puissante pour étouffer ainsi en elle le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie et des devoirs les plus saints. Un moment ses yeux égarés s'attachèrent sur le gouffre tournoyant à ses pieds, comme s'il eût voulu mettre fin, en s'y précipitant, à l'affreuse angoisse qui le dévorait.

Tout-à-coup son attention parut absorbée par un sujet différent; il se pencha comme pour prêter l'oreille à un bruit éloigné; il fit quelques pas dans la caverne, puis, revenant précipitamment, saisit le bras d'Anspacher et l'entraîna après lui sous la voûte. Alors le bourgmestre put entendre comme son guide des sons étranges mêlés au tumulte des eaux; c'était comme des voix souterraines, des chants bizarres qui s'exhalaient des entrailles de la montagne.

Técumséh serra fortement le bras du vieillard:

— Ils chantent l'hymne du sacrifice, dit-il d'une voix sourde; il n'y a pas un moment à perdre; viens, mon père: dis à tes compagnons de te suivre.

Pendant cet intervalle les émigrans s'étaient réunis sur la plateforme et commençaient à remplir l'entrée du souterrain. Técumséh se plongea avec eux dans les détours d'un chemin obscur et incliné en pente, qui semblait devoir les conduire au centre de la terre. Le torrent qui grondait au dessus de leurs têtes ébranlait ces profondeurs sonores de son fracas orageux. L'atmosphère rare et moite rendait leur respiration pénible et l'attente d'un événement terrible dans ces régions inconnues remplissait l'âme de ces hommes braves d'une anxiété sinistre.

Cependant le bruit des voix devenait toujours plus distinct; enfin, dans un lieu où le chemin s'élargissait, ces accens répercutés par la voûte frappèrent les oreilles des émigrans avec une netteté si soudaine, qu'ils s'arrêtèrent spontanément. Técumséh, dont ils avaient eu peine à suivre la marche rapide à travers ces lieux qui lui étaient familiers, se tourna vers Anspacher et lui dit:

— Que mon père demeure en cet endroit; peut-être, s'il me reste assez d'empire sur ma tribu, pourrai-je arracher l'Etoile du matin au sort qui l'attend; mais si mon père entend résonner mon cri de guerre, le même que celui que j'ai poussé ce matin du haut du rocher, qu'il se hâte alors d'accourir, car le danger sera grand.

La fin au prochain numéro.

Les Cheveux du diable.

Un jour une pauvre femme accoucha d'un garçon, qui vint au monde avec une espèce de bonnet sur la tête. „Il est né coiffé! s'écria quelqu'un qui prédit à sa mère qu'il épouserait la fille du roi. Il arriva que le roi vint à passer dans le village, et on lui apprit qu'un enfant était né coiffé, et qu'il épouserait la fille du roi. Celui-ci se rendit chez les parents de l'enfant, et leur dit: — Vous êtes pauvres; abandonnez-moi votre enfant, je vous donnerai de grandes richesses." Ils y consentirent, persuadés qu'il ne pouvait lui arriver aucun mal. Le roi mit l'enfant dans une boite, et l'emporta jusqu'à ce qu'il eût trouvé une rivière dans laquelle il jeta la boite et l'enfant, pensant délivrer sa fille d'un époux aussi peu digne d'elle. Mais la boite surnagea et arriva ainsi près d'un moulin. Un garçon meunier, qui l'aperçut, l'attira à lui avec un crochet, et, en l'ouvrant, fut bien étonné d'y trouver un beau petit garçon. Ses maîtres n'avaient pas d'enfants: ils l'adoptèrent.

L'enfant étant devenu grand, il arriva que le roi fut forcé d'entrer chez le meunier pour se mettre à l'abri d'un orage. Il remarqua l'enfant, et dit au meunier:

— Est-ce votre fils?

— Non, c'est un enfant que nous avons trouvé, il y a quatorze ans, dans une boite qui voguait sur l'eau.

— Ah! . . . Ce jeune homme pourrait-il porter une lettre à la reine?

— Certainement.

Alors le roi écrivit à la reine de faire tuer et enterrer le porteur de la lettre. Le jeune homme se mit en route; mais il s'égara et se trouva dans une forêt. Apercevant une lumière au loin, il se dirigea vers elle, et arriva à une misérable chaumière, dans laquelle il vit une femme seule, qui lui demanda d'où il venait et où il allait.

— Je viens du moulin, et je vais porter une lettre à la reine, mais comme je suis égaré, je voudrais passer la nuit ici.

— Pauvre enfant! garde-t'en bien! tu es chez des voleurs qui te tueraient à leur retour.

— Bah! je n'ai pas peur. Je reste.

Ce disant, il s'étendit sur un banc et s'endormit. Cependant les voleurs rentrèrent, et le chef dit à la femme:

— Qu'est-ce que cet enfant?

— C'est un petit innocent qui s'est égaré en allant porter une lettre à la reine.

Prenant pitié de lui, le chef, après avoir lu la lettre du roi, la déchira et ordonna à un de ses gens d'en tracer une autre, dans laquelle il ordonnait à la reine de fiancer le porteur avec la fille du roi. Le lendemain l'enfant retrouva son chemin et s'acquitta de sa commission. La reine, après avoir lu la lettre, fit célébrer les fiançailles de sa fille avec l'enfant fortuné.

De retour dans son palais, le roi trouva sa fille mariée et la prédiction accomplie. Il entra en fureur, et s'adressant au jeune homme:

— Tu ne viendras pas facilement à bout de tes desseins, lui dit-il; celui qui veut être le mari de ma fille doit aller chercher dans l'enfer trois cheveux de la tête du diable.

L'enfant consentit à aller chercher les cheveux d'or, car il n'avait pas peur du diable.

Arrivé à la porte d'une ville, le gardien lui dit: — Dites-moi pourquoi notre puits, qui nous donnait autrefois du vin n'a pas même d'eau aujourd'hui?

Vous le saurez à mon retour.

Il alla plus loin et se trouva devant une autre ville dont le gardien lui dit: Pourquoi un arbre qui produisait autrefois des pommes d'or n'a plus même de feuilles aujourd'hui?

— Vous le saurez à mon retour.

Il alla encore plus loin et arriva sur le bord d'une rivière qu'il fallait traverser. Le batelier lui dit aussi: Dites-moi pourquoi je suis forcé de passer sans cesse le fleuve, sans que personne vienne me relever?

— Vous le saurez à mon retour.

Le fleuve traversé, il se trouva dans l'enfer. Le diable n'y était pas, mais sa grand' mère était assise dans un fauteuil.

— Qui vient là? dit-elle.

— Je voudrais avoir trois cheveux de la tête du diable, autrement il m'est impossible de garder ma femme.

Tu demandes beaucoup, . . mais j'ai pitié de toi, et je vais tâcher de te secourir.

— C'est très bien, mais je voudrais la réponse aux questions suivantes: Pourquoi un puits qui donnait autrefois du vin n'a-t-il pas même d'eau aujourd'hui? Pourquoi un arbre qui portait jadis des pommes d'or n'a-t-il même plus de feuilles aujourd'hui? Pourquoi un batelier est-il obligé de traverser sans cesse la rivière sans être relevé?

— Les questions sont difficiles; mais reste tranquille et fais attention à ce que dira le diable quand je lui arracherai les trois cheveux.

Le soir, le diable revint. A peine fut-il entré, que sa grand'mère lui donna son souper. Quand il eut bien bu et bien mangé, il mit sa tête sur les genoux de sa grand'mère et la pria de l'endormir. Il ne tarda pas à ronfler. Alors la vieille prit un cheveu d'or et l'arracha.

— Oh! là! là! s'écria le diable, qu'est-ce que tu fais donc?

— J'ai eu un rêve singulier, et alors j'ai saisi les cheveux.

— Qu'as-tu donc rêvé?

— J'ai rêvé qu'un puits qui jadis contenait du vin n'a pas même d'eau aujourd'hui. Quelle en est la cause?

— Ah! ah! s'ils le savaient. C'est qu'il y a un crapaud sous la pierre du puits; qu'on le tue et le puits coulera comme auparavant.

Le diable se rendormit; alors elle lui arracha le second cheveu.

— Oh! oh! aie! que fais-tu donc?

— Ne te fâche pas, je l'ai fait en rêvant.

— Qu'as-tu donc encore rêvé?

— J'ai rêvé que dans un royaume il y avait un arbre qui produisait des pommes d'or autrefois, et qui n'a plus de feuilles maintenant. Quelle en est la cause?

— Ah! ah! s'ils le savaient . . . C'est qu'une souris ronge la racine; qu'on la tue, et l'arbre continuera à porter des pommes d'or.

Plaçant encore sa tête sur les genoux de sa grand'mère, il se rendormit bientôt. Alors elle saisit le troisième cheveu et l'arracha. Le diable se leva en sursaut et voulut se fâcher, mais elle l'apaisa et lui dit.

— Est-ce ma faute, à moi, si je rêve?

— Qu'as-tu donc rêvé?

— Je croyais voir un batelier qui se plaignait de traverser la rivière sans être relevé. Quelle en est la cause?

— Oh! le stupide! Lorsque quelqu'un se présente pour passer l'eau, il n'a qu'à lui mettre la rame à la main, le passager prendra alors sa place, et lui, il sera libre.

Après avoir ainsi arraché les trois cheveux et obtenu les trois réponses; la vieille laissa son petit-fils dormir tranquillement jusqu'au jour. A peine le diable fut-il parti, qu'elle dit à l'enfant fortuné:

— Voici les trois cheveux d'or, et tu as entendu les trois réponses à tes trois questions?

— Oui, je les ai bien entendues, et je me les rappellerai.

Il remercia la vieille femme et quitta l'enfer, enchanté d'avoir réussi. Le batelier lui demanda sa réponse; il se fit d'abord traverser et la lui donna telle qu'il avait entendue. Il en fit de même pour les deux gardiens de l'arbre stérile et du puits tari, et chacun lui donna deux ânes avec lesquels il revint au palais de sa femme qui fut enchantée de le revoir et de lui avoir entendre raconter ses aventures. Le roi demanda si on lui avait apporté les trois cheveux du diable. Quand il les vit, ainsi que les ânes chargés d'or, il fut très-satisfait et dit:

— Puisque toutes les conditions sont remplies tu peux garder ma fille; mais, mon cher gendre, dis-moi donc où tu as trouvé tout cet or.

— Je l'ai trouvé après avoir traversé une grande rivière; il est aussi commun dans cet endroit que le sable du rivage.

— Ne pourrais-je pas en aller chercher?

— Oui vraiment, autant qu'il vous plaira. Il y a un batelier sur la rivière; vous n'avez qu'à vous faire conduire par lui, et rien ne vous empêchera d'emplir vos sacs.

Le roi se hâta de se mettre en route, et, lorsqu'il fut arrivé il fit signe au batelier de venir le passer. Celui ci le fit entrer dans son bateau, et lui mettant la rame dans la main, il s'enfuit rapidement. Depuis ce temps; le vieux roi fut obligé de conduire le bateau, juste punition de ses méfaits, tandis que Fortuné, qui avait failli devenir victime de son orgueil et de sa cruauté, régnait à sa place avec sa jeune épouse. Il rendit son peuple heureux par sa sagesse et ses vertus.

Dr Jost.

NOUVELLES A LA MAIN.

Le Convoi de la jeune Fille.

Quel bruit sinistre! . . . Des chants? . . . Ce sont les chants du dernier séjour! Un moment encore! . . . Non, il faut que les destins s'accomplissent, il faut que la terre bientôt couvre cette jeune fleur que le printems ne verra pas renaître! Tout est donc fini. Comme un son mélodieux qui s'exhale dans les airs, comme une ombre du céleste séjour, elle s'est évanouie pour jamais! Jamais! . . . Pauvre mère, quel mot pour ton coeur! et tu as eu ce courage! Tes mains ont orné pour la tombe celle que naguère tu parais pour les fêtes! Toi-même l'as confiée à cette couche funèbre qu n'a point de reveil! alors tu as frémi; „Arrêtez! disais-tu, arrêtez! qu'une fois encore je contemple ses traits!" Pleurs, voeux inutiles! Des coups redoublés se sont fait entendre . . . Entre elle et toi c'était l'éternité.

Homme du néant, approche; viens consoler cette douleur; dis tes mots, barbare; l'ame, le ciel, vaines chimères! Le néant! le néant! voilà tout, malheureux! Du fond de ce cercueil une voix n'arrive-t-elle pas jusqu'à toi? cette voix, que les hommes de tous les siècles, de tous les lieux. ont entendue, et dont le divin langage ne peut se rendre par des mots, que te dit-elle? Espère.

Mais la pompe funèbre est passée. La foule recueillie suit en silence cette tombe mouvante, dont la blanche draperie, les fleurs qui la décorent, annoncent qu'une vierge n'est plus . . . Ecoutez! . . . les chants recommencent; on dirait la voix de la mort. Puis, quel silence! . . . on n'entend plus que les pas de ceux qui vont où demain, peut-être, ils iront pour toujours. Tout-à-coup le cortége s'arrête; une porte; surmontée d'une croix, suspend un moment sa marche; c'est l'entrée des tombeaux. On entend ces paroles: „Qui vient rompre notre silence? Que voulez-vous? — La jeunesse et la beauté demandent un asile; génie des morts, prépare sa demeure." Alors, avec un long gémissement, la porte funèbre tourne sur ses gonds. Plus d'obstacles, l'oeil pénètre au loin sur cette terre des générations. C'est un champ de verdure; ce sont des tombes nouvelles, quelques fleurs du printems, les croix noires du pauvre, le mausolée du riche.

Cependant la foule s'agite et se presse. En ce lieu quel sentiment l'attire en secret? Elle avance, jusque-là où la terre se dérobe sous ses pas. Alors elle regarde fixément. Que voit-elle? . . . un abîme . . . oui, un abîme sans fond, où tombe mêlés, confondus, et le glaive du guerrier, et la houlette du pasteur, et le sceptre des rois! . . . Descends, beauté de la terre, fleur naguère si belle! va raconter aux morts les rêves de la vie; dis-leur comme tout s'efface, tout s'oublie; dis-leur . . . Mais un bruit sourd a retenti! Adieu! Tu es où tu seras jusqu'au grand réveil. Pour toi, le tems n'est plus; pour toi, plus de jours, plus d'années plus de passé, plus de présent, plus d'avenir . . . Plus d'avenir? . . . près de ce tombeau regarde, l'espérance est assise.

Lectures du Boudoir.

— L'amitié; — C'est être frère et soeur, deux âmes qui se touchent sans se confondre, les deux doigts de la main.

— L'amour; — C'est être deux et n'être qu'un. — Un homme et une femme qui se fondent en un ange. C'est le ciel.

— Nos pères avaient un Paris de pierres; nos fils auront un Paris de plâtre.

— Les instincts de femmes se comprennent et se répandent plus vite que les intelligences d'homme.

— Pour teindre d'une certaine humeur toute une assemblée de jolies femmes, il suffit de la survenue d'une femme plus jolie, — surtout lorsqu'il n'y a qu'un homme.

— Il suffit d'une misérable pensée pour rendre un homme faible et fou.

— L'extrémité du crime a des délires de joie.

— Pour une mère qui a perdu son enfant, c'est toujours le premier jour. Cette douleur-là ne vieillit pas. — Les habits de deuil ont beau s'user et blanchir: le coeur reste noir.

— L'excès de la douleur comme l'excès de la joie est une chose violente qui dure peu. — Le coeur de l'homme ne peut rester longtems dans une extrémité.

— Le coeur humain ne peut contenir qu'une certaine quantité de désespoir.

— Ce qu'arrangent les hommes, les choses le dérangent.

— C'est un effet du clair de lune. Il semble qu'à cette lumière on ne voit que les spectres des choses.

— De l'homme qu'on haït rien ne touche.

L'amour est comme un arbre; il penche de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être, et continue souvent de verdoyer sur un coeur en ruine.

VARIÉTÉS.

17 janvier. — Ces jours derniers, vers trois heures de l'après-midi, des cris perçans se firent entendre dans la maison, n. 20, rue Vieille-du-Temple. Ils sortaient d'une chambre située au quatrième étage. Les voisins accoururent et reconnurent que ces cris étaient proférés par le jeune enfant de la dame N . . . , âgé de quatre ans. Ils enfoncèrent la porte. Une fumée épaisse se répandit bientôt dans le corridor, et on aperçut ce malheureux enfant qu'étreignait une colonne de feu. Un des voisins s'empara de lui, parvint à étouffer les flammes qui le dévoraient; mais il était dans un état horrible: son visage, ses mains et plusieurs parties de son corps étaient très-gravement brûlés. Un médecin, appelé sur les lieux, lui donna les premiers soins, et on le transporta, dans un état désespéré, à l'Hôtel-Dieu. Ce pauvre enfant avait été laissé seul par sa mère dans une chambre où se trouvait un poële allumé, et il a sans doute mis le feu à ses vêtemens en jouant près du foyer.

19. — On écrit de Jrkoutsk (Sibérie) à la Gazette de Kasan, journal russe, du 20 novembre 1842: „La colonie de Weshnaie-Laba a été le théâtre d'un triste événement. Trois colons, Sabaniell, Bialohorsky et Dmytreff, chassant dans la grande forêt de Laba, se sont emparés de deux petits oursons, qu'ils ont emportés avec eux à leur demeure. Trois jours se sont écoulés, et les sauvages élèves commençaient déjà à se familiariser avec les hommes, lorsque, pendant la nuit du quatrième jour, on entendit des hurlemens terribles dans les villages. Les villages des colonies sibériaques, qui servent à la colonisation des condamnés, sont toujours entourés d'une forte palissade; les colons, plus curieux qu'inquiets, sortirent de leurs cabanes; mais quelle ne fut pas leur épouvante en voyant les habitations de Dmytreff et de Bialohorsky entourées d'une bande d'ours, dressés sur deux pattes et hurlant avec fureur! Les colons coururent chercher des armes; l'un d'eux sonna la cloche d'alarme. Les cosaques de la garnison montèrent à cheval et se réunirent sur la place d'armes. Tous les colons, armés de fusils et de haches, marchèrent contre les assaillans. Le combat s'engagea par des coups de fusils: les ours se défendaient en arrachant des haies et en démolissant des habitations; ils se ruaient résolument sur les hommes. La lutte fut terrible et on ne put venir à bout de ces furieux animaux, qu'en mettant le feu à une cabane. L'incendie chassa l'ennemi. Huit ours restèrent sur la place: cinq hommes perdirent la vie et une trentaine furent blessés, plusieurs grièvement.

— Les bulletins de la récente expédition des Anglais en Chine nous ont donné des détails fort curieux sur la nourriture des Chinois: ils ne boivent point de lait des vaches ni des chèvres, et ils riaient fort des soldats anglais qui s'en gorgeaient à leur arrivée. Ils disent que le lait n'est autre chose qu'un excrément comme l'urine, et qu'il faut avoir un grand courage pour avaler cette boisson dégoûtante. Mais en revanche ils engraissent des chiens dans des cages, comme nous faisons de nos poulets, ils les nourrissent de substances végétales; ils les mangent et les trouvent excellens; c'est même un des mets les plus recherchés de l'Empire Céleste. On le vend dans toutes les boucheries chinoises; mais il ressemble à nos dindes truffées, le public n'en achète pas: c'est une friandise réservée aux heureux du siècle. Il en était de même autrefois chez les sauvages de la mer du Sud.

— Un officier anglais était à table avec un Chinois; il mangeait des croquettes bien rissolées, qu'il trouvait fort à son goût: „Ce doit être fait avec du canard," se disait-il. Voulant s'en assurer et ne sachant point le chinois, il fit signe à son hôte, en lui montrant les croquettes, il imita le cri du canard: Kouan, kouan, kouan, n'est-ce pas? Le Chinois répondit non, par un signe, et dit: Boou, boou, boou, en contrefaisant le chien.

20. — La Gazette médicale du 14 janvier rapporte le fait suivant, qui s'est passé à l'hôpital de Salois (Bouches-du-Rhône): „Un soldat revenu d'Afrique se plaignait de douleurs de tête intolérables, et de temps à autre était sujet à des épistaxis abondantes. En même temps, il avait des accès de fièvre tierce. A son arrivée à l'hôpital, on pratiqua une saignée indiquée par la plénitude du pouls. Elle fut suivie de soulagement. Mais les épistaxis continuèrent, et les narines étaient toujours remplies de caillots volumineux. Dans une forte expiration que fit le malade pour se moucher, un caillot mou, long, sortit de la narine à moitié. Ses camarades, attirés par ses cris, retirèrent une sangsue gorgée de sang. Le lendemain, le malade était rendu à la santé. Il se souvint que, dans une razzia, il avait bu avidement à un ruisseau où nageaient de petites sangsues, et que d'autres militaires en avaient éprouvé des accidens; c'était de cette époque, ajoutait-il, que dataient ses fièvres et ses maux de tête."

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

19. Janvier.

Opéra. — Deux charmantes danseuses, qui, de plus, sont toutes les deux de bonnes mimes, MMlles. Pauline Leroux et Adèle Dumilâtre, sont, dit-on, engagées à Londres pour la saison prochaine.

— Perrot, le célèbre danseur et non moins célèbre chorégraphe, va également partir pour Londres, où il est engagé au Théâtre de Sa Majesté, en la double qualité de danseur et de chorégraphe. Il montera de suite un nouveau ballet de sa composition, dans lequel il remplira l'un des principaux rôles avec la Cerito.

— On écrit de Berlin: „Depuis le retour de M. Meyerbeer dans notre capitale, les différens corps de musique de notre garnison ont successivement exécuté des sérénades sous ses croisées. L'illustre maëstro est déjà entré en fonctions comme chef de la musique du théâtre royal du Grand-Opéra. Le premier ouvrage nouveau qui sera exécuté sur cette scène, sous sa direction, est l'opéra de Faust, de M. Louis Spohr. Mlle. Fanny Elssler donnera demain sa dernière représentation à Berlin, qui se composera de l'opéra intitulé le Dieu et la Bayadère, et du ballet la Fille mal gardée. Cette artiste quittera notre capitale à la fin de la semaine. On croit qu'elle se rendra directement à Vienne."

Italiens. — La Gazza Ladra sera représentée, par extraordinaire, lundi au bénéfice de Tamburini. Le bénéficiaire jouera Fernando, et sera secondé, dans les autres rôles, par Lablache, Corelli, Morelli, MMmes. Viardot et Brambilla.

— Le maëstro Ricci, l'un des célèbres compositeurs actuels de l'Italie, est arrivé à Paris ces jours derniers, où il vient, dit-on, pour assister aux répétitions de Corrado d'Altamura, opéra qui doit être représenté cette saison.

Opéra-Comique. — Lundi dernier a eu lieu la première représentation de la Part du Diable.

— Le premier ouvrage qui sera représenté est intitulé les Deux Bergères, puis viendront l'opéra de M. Balfe et celui de M. Boisselot. Il y a en outre trois ou quatre opéras en un acte qui sont prêts ou qui vont l'être.

Vaudeville. — L'Extase sera jouée mardi, et la pièce d'Arnal samedi, elle a pour titre: Un Mari, s'il vous plaît? La comédie de M. Mallefille suivra de près: on dit que de grands succès attendent ces ouvrages.

Variétés. — On s'occupe activement de François les Bas-Bleus. — L'auteur, M. Alexandre Dumas, devant quitter Paris dans les premiers jours du mois prochain, il est probable que son ouvrage sera représenté avant son départ.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Epître d'un Vieillard à une jeune fille,

Ecrite sous sa dictée, par Ed. Mennechet.

Je suis vieux, j'ai le droit d'ennuyer qui m'écoute.
Vous à m'interroger sachez ce qu'il en coûte,
Et souffrez les conseils que façonnent en vers,
Pour vos quinze printemps, mes quatre-vingts hivers.

Le temps n'est déjà plus où pour votre poupée
Vous étiez sans relâche au travail occupée.
Il fallut renoncer à des devoirs si doux,
Et vous résoudre enfin à travailler pour vous.
L'art de lire, d'abord, vous coûta bien des larmes;
Toute peine a son prix: combien il eut de charmes
Quand le Petit-Poucet, la Belle aux Cheveux d'Or,
Serpentin, Barbe-Bleue et tant d'autres encor,
Dont Perrault vous contait les grandes aventures,
Vous firent à vos jeux préférer vos lectures! . . .
Puis dans l'art merveilleux, en Egypte inventé,
Et chez les Grecs d'abord, par Cadmus apporté,
Il fallut, pour apprendre à devenir habile,
Tacher vos jolis doigts de l'encre indélébile,
Et, comme un général range ses pelotons,
Sur un sol de papier aligner des bâtons! . . .
De la grammaire alors pénétrant les principes,
Combien n'avez-vous pas maudit ces participes
Qui s'accordent ici, là ne s'accordent pas,
Et font, en écrivant, broncher à chaque pas . . . .
L'histoire vint ensuite, étalant ses merveilles,
Aux temps qui ne sont plus intéresser vos veilles,
Et ranimer pour vous, dans les cieux du passé,
Des Grecs et des Romains le soleil éclipsée.
Alexandre et César, ces géants de l'histoire,
Foulant les nations sous leur char de victoire,
Puis la géographie offrit à vos regards,
Sur ce globe tournant mille peuples épars,
Et, loin des Océans où la tempête gronde,
Vous fit, dans un fauteuil, faire le tour du monde.
Mais ce monde, si grand et si vaste à vos yeux,
N'est qu'un atome errant dans l'infini des cieux.

Si notre vie est courte et surtout incertaine,
Il faut, comme un habile et prudent capitaine
Qui jamais du soldat n'expose en vain les jours,
N'en pas laisser sans fruit s'évanouir le cours.
C'est à la bien remplir que vos voeux doivent tendre;
Le monde et ses plaisirs n'y peuvent pas prétendre;
Il n'a que de faux biens et des charmes trompeurs,
Et ses illusions ressemblent aux vapeurs
Que le soleil dissipe et que le vent emporte.
Laboureur, si tu veux que ton champ te rapporte,
Ne va pas, quand l'engrais féconde le terrain,
Semer confusément l'ivraie et le bon grain! . . .
C'est le même conseil qu'en ami je vous donne;
Le bon grain seulement fait la récolte bonne.
Ce qu'il faut, mon enfant, la raison le prescrit,
C'est la culture aux champs, c'est l'étude à l'esprit . . .

— L'étude! direz-vous. Quoi, voulez-vous encore
Des plus beaux de mes jours que j'attriste l'aurore,
Et qu'à peine échappée à d'austères travaux,
Je condamne ma vie à des ennuis nouveaux?
Est-ce l'âge, à quinze ans, de pâtir sur un livre?

— Sans doute, mon enfant: étudier, c'est vivre!
Apprendre c'est jouir, c'est acquérir un bien
Qui seul des coups du sort n'ait à redouter rien:
Qui tienne lieu de tout et que rien ne remplace,
Que ne puisse donner ni fortune ni place,
Qui nous aide à braver l'orage et les autans,
Et nous rende en hiver les roses du printemps! . . .
On ne peut, mon enfant, parvenir à mon âge,
Sans avoir dans la vie essuyé maint naufrage:
Eh bien! quand le malheur se plut à m'accabler,
C'est l'étude, après Dieu, qui vint me consoler.
Mes auteurs favoris, mes maîtres, mes modèles,
Comme de vrais amis, me sont encor fidèles;
Ils abrègent mes nuits, ils allongent mes jours;
Et, quand je les appelle, ils répondent toujours.
Ne croyez pas au moins, si je veux de l'étude
Vous faire, à mon exemple, une douce habitude,
Qu'il faille renoncer à des plaisirs permis:
L'étude et le plaisir ne sont point ennemis;
Jamais leur union de regrets n'est suivie.
Pour chasser ici-bas les chagrins de la vie,
Ils se prêtent l'un l'autre un mutuel secours,
Et les jours les plus longs avec eux semblent courts.
Aimez donc le plaisir: vous sentirez vous-même
Que l'étude à son tour mérite bien qu'on l'aime,
Quand elle aura, du monde où brille sa clarté,
Découvert à vos yeux la suprême beauté . . . .
Gardez-vous cependant de paraître savante:
Je veux qu'on vous distingue et non pas qu'on vous vante:
La réputation plaît à la vanité,
Mais aux femmes souvent combien elle a coûté! . . .

La fin au prochain numéro.

Le Roi des lacs.

Fin.

Avant que le Hollandais eût eu le temps de lui répondre, l'Indien avait disparu.

Téeumséh, après plusieurs détours dans l'étroite gorge que formait la voûte en s'enfonçant dans la terre, arriva dans un lieu où la cavité s'agrandissait en grotte circulaire dont l'élévation se noyait dans les ténèbres; un sable fin et uni en formait le sol, et des stalactites colossales se dressaient comme les arceaux d'une église gothique. En se perdant dans la distance, elles dessinaient à travers la nuit, leurs formes blanchâtres et vagues, semblables à une procession de fantômes. De larges torches en résine, placées de loin en loin sur des pieux élevés et fichés en terre, jetaient leurs fauves clartés sur les murs tapissés de cristallisations, dont les facettes scintillaient de toutes les couleurs du prisme et semblaient revêtues de rubis et d'émeraudes. Çà et là de larges assises, semblables à du marbre, absorbaient les rayons lumineux dans leur surface mate, puis des couches d'argile rouge rayaient de leurs stries sanglantes, les blocs de tuf qui gisaient superposés comme par la main d'un habile architecte. Les stalactites, formées par l'infiltration séculaire des eaux, retraçaient à l'oeil surpris mille images singulières ou effrayantes; les unes pendaient à la voûte ténébreuse comme des aiguilles sculptées et étoilées de fleurons magnifiques, d'autres montaient comme des candélabres, se croisaient comme des voussures, se projetaient ainsi que des tarasques à

têtes monstrueuses. La plus haute surtout, placée au milieu de la grotte et qui semblait en former le point d'appui central, paraissait avoir été façonnée de main d'homme, car la figure hideuse qu'elle représentait n'était certainement pas un jeu de la nature; c'était une idole semblable à celle dont les Aztèques, les ancêtres des Mexicains, couronnaient le sommet de leurs temples, et dont ils arrosaient les pieds du sang des prisonniers; monstre colossal, au front aplati, à la bouche grimaçante, au corps enlacé de serpens. Une large pierre carrée, posée à la base de la statue, et teinte d'un liquide noir et desséché, semblait indiquer que les Mohawks, originaires de l'ouest comme les Aztèques, avaient hérité de leur culte et en conservaient les rites sanguinaires.

Cette caverne était la grotte sainte de Lenni-Lahé, où jadis les prêtres des Mohawks abritaient les mystères de leur idolâtrie, et qui devint leur refuge, lorsque affaiblie et décimée par ses luttes continuelles, la tribu se vit obligée de chercher un asile impénétrable aux attaques des émigrans. Sept ou huit huttes couvertes en roseaux s'appuyaient à égales distances contre les parois du rocher; chaque porte était ornée de sanglantes dépouilles et de chevelures humaines; adossé à l'Idole, s'élevait en pyramide un ossuaire triomphal, formé sans doute des débris des victimes sacrifiées, et sa hauteur témoignait de l'impitoyable acharnement des Indiens à poursuivre leur vengeance.

Au moment où Técumséh entra sans être aperçu, une douzaine d'Indiens, derniers restes de la belliqueuse tribu des Mohawks, étaient accroupis en cercle autour d'un homme d'une taille élevée; son corps était couvert de peintures étranges, d'amulettes et de grisgris; debout, au milieu de ses frères, il tordait ses membres en convulsions extravagantes et chantait, en agitant son tomahawk au dessus de sa tête, une espèce d'invocation à laquelle le reste de la tribu répondait en choeur par une clameur aigre et monotone; Técumséh reconnut Outougamiz.

Plus loin, près de l'idole, une troupe de femmes échevelées tournoyait en ronde frénétique autour d'une jeune fille qui gisait sur le sable, épuisée de fatigue et comme morte. De longs cheveux blonds voilaient ses traits; ses bras ronds et blancs étaient gonflés et meurtris par les liens qui les serraient. Abattue sous le poids de la souffrance et de la terreur, elle paraissait insensible aux cris, aux insultes des furies auxquelles elle était livrée; celles-ci faisaient entendre un chant sinistre, dans lequel elles reprochaient à leur victime d'avoir employé un charme pour fasciner le plus terrible des Mohawks.

De la plate-forme où Técumséh s'était arrêté, l'on pouvait descendre dans la caverne par des degrés taillés dans le roc. Le chef embrassait tous les détails de cette scène, et il frémit, car l'heure était terrible. Un instant il balança, mais enfin il descendit et apparut au milieu de la tribu sans qu'on se fût aperçu de son approche, tant l'attention générale était absorbée par les apprêts du sacrifice qui allait s'accomplir. Il se présenta calme et sombre. A l'aspect du chef un silence profond régna dans l'assemblée.

Outougamiz, en voyant Técumséh dont le regard était menaçant et fixé sur lui, demeura un instant immobile; mais domptant son émotion, il s'avança en disant:

— Sois le bien-venu, mon frère; depuis trop long-temps les Mohawks pleuraient le plus vaillant d'entre eux; tu viens t'unir à nos prières, sois le bien-venu.

Técumséh se détourna d'un air de mépris; puis, s'adressant aux guerriers qui l'entouraient:

— Qui a lié cette femme?

— Cette femme, reprit Outougamiz, est une prisonnière; c'est la fille de notre plus mortel ennemi: nous allons l'immoler au Grand-Esprit pour qu'il nous soit favorable, et nous enverrons sa chevelure à son père, qui a fait périr nos frères, pour qu'il meure à son tour dans les tortures du désespoir.

— Et depuis quand les Mohawks font ils la guerre aux femmes?

— Depuis que leur meilleur guerrier est devenu une femme lui-même: cette étrangère est une sorcière, mais toute sa magie ne la sauvera pas de nos flèches.

— Il n'y a de femmes parmi les guerriers mohawks, répondit Técumséh d'une voix terrible, que ceux qui abandonnent leurs frères au milieu des ennemis. Pourquoi m'as-tu laissé seul parmi les Sioux?

— Parce que mon frère était sous le pouvoir d'un charme qui le fascinait; si je t'avais fait part de l'entreprise que nous méditions contre les visages pâles, tu l'aurais empêchée.

— Heureusement je puis encore t'empêcher d'être un lâche; cette jeune fille ne périra pas, je l'ai promis à son père.

A ces mots des cris tumultueux éclatèrent parmi les sauvages, et ils se levèrent en désordre en frappant leurs boucliers avec leurs tomahawks.

— Vous l'entendez, s'écria Outougamiz avec une joie mal contenue, il avoue lui-même sa trahison?

— Ecoutez, cria Técumséh en s'efforçant de dominer le bruit, le chef blanc nous offre de nous payer un tribut à chaque nouvelle chute des feuilles, et de nous laisser la propriété paisible de la rive gauche de la rivière. . . .

Mais le tumulte allait en croissant; les femmes surtout étaient exaspérées; l'une d'elles, s'avançant vers Técumséh, lui dit:

— Cette victime nous appartient; nos guerriers l'ont prise pour nous, et elle doit périr par nos mains.

En parlant ainsi, chacune de ces furies s'armait de flèches, déjà les arcs étaient bandés et les traits dirigés vers la victime évanouie, lorsque le chef, par un choc énergique, se fraya un chemin vers elle et la couvrit de son corps.

— Suis-je votre chef ou non, cria-t-il en brandissant son tomahawk; hommes, femmes, je vous extermine tous si vous touchez à cette enfant!

— N'écoutez pas les paroles d'un insensé, reprit Outougamiz; le Grand-Esprit, pour le punir de sa perfidie, lui a ôté la raison.

— Técumséh n'est plus notre chef, crièrent les Indiens, et tous ensemble coururent, la hache levée, sur lui. Mais le bras puissant du Roi des Lacs les tint en respect en décrivant avec son arme un formidable cercle; en même temps il fit retentir son cri de guerre qui ébranla les échos de la caverne.

— Il jette le cri de guerre contre son frère! s'écria Outougamiz, mort au traître! Et il se précipita sur lui.

Un combat acharné s'engagea entre les deux chefs, presque égaux par la force et l'adresse. Une haine frénétique dirigeait leurs corps. Cependant Outougamiz, accablé par la puissance irrésistible du bras de son adversaire, roula bientôt sur le sable et à ses pieds. Au même instant une flèche partie de l'arc d'une femme perça l'épaule de Técumséh. La vue de son sang, qui jaillit, exalta la soif du carnage dans le coeur des assaillans, et ils se ruèrent de nouveau sur le guerrier.

Une voix éclatante sonna alors dans les airs. Les Mohawks levèrent les yeux et virent à l'entrée de la caverne Anspacher et les siens leurs fusils sur eux.

— Feu sur ces chiens! cria le bourgmestre.

Et aussitôt une décharge terrible remplit la grotte de bruit et de fumée. La rumeur renvoyée par ces vastes cavités fut si assourdissante qu'on eût dit que la foudre était tombée dans le creux de la montagne. Les Indiens, criblés de balles, jonchèrent le sol, où ils se roulaient en poussant des hurlemens de rage.

Par un phénomène assez ordinaire, la détonnation subite des armes à feu dans l'atmosphère comprimée de la caverne y causa un tel ébranlement que plusieurs fragmens de rochers se détachèrent de la voûte; la pierre qui formait la tête colossale de l'idole fut descellée et tomba en roulant contre les parois; un pâle rayon du jour extérieur jaillit par l'ouverture et éclaira d'une lueur livide ces profondeurs qui semblaient vouées aux ténèbres éternelles.

— L'heure est venue! s'écria Outougamiz en se relevant pâle et sanglant, les devins des anciens jours ont dit: Quand la clarté du soleil pénètrera dans la grotte sainte de Lenni-Lahé, la tribu des Mohawks sera anéantie! . . . du moins ce ne sera pas sans vengeance?

L'Indien se glissa comme un serpent derrière Técumséh, qui n'avait cessé de couvrir la jeune fille de son corps comme d'un bouclier contre les flèches et les balles. Déjà le couteau fatal était levé sur sa tête; elle poussa un faible cri. Técumséh se retourna, et d'un coup de sa hache fendit le crâne du meurtrier; de son arme sanglante il coupa les liens qui enchaînaient les bras de Rose, l'enleva comme un enfant, et s'élança avec son fardeau vers l'escalier taillé dans le roc. Mais, couvert de blessures, le guerrier, dont les forces fuyaient avec le sang, se sentit défaillir. Ses jambes fléchirent et il tomba à genoux au milieu de l'arène, tendant de loin à Anspacher sa fille qui agitait ses bras vers son père en poussant des cris de détresse.

Le bourgmestre, tremblant de joie et d'espérance, se précipita vers Rose; un court espace les séparait; encore quelques pas et ils étaient réunis; mais de sourds craquemens annoncèrent le déchirement de la voûte, et s'y prolongèrent en augmentant comme un tonnerre qui approche; les murs semblaient gémir, les piliers oscillaient sur leurs base, l'édifice entier des rochers, en proie à une convulsion sinistre, semblait se soulever, s'incliner comme un navire battu par les flots; enfin une immense fissure, serpentant comme un éclair, lézarda la voûte; les stalactites s'en détachèrent en éclats, et, presque aussitôt, la masse entière des rochers supérieurs s'écroula, comme une tour dont la base est minée, avec un fracas si terrible, que les habitans des plaines éloignées crurent, en l'entendant à plusieurs lieues de distance, qu'une montagne entière s'était effondrée.

Tout fut enseveli sous ces gigantesques décombres, et le torrent, se précipitant avec fureur dans le nouveau lit ouvert à son cours, combla ce vaste puits de ses eaux tourbillonnantes. La plate-forme où se tenaient les émigrans croula la dernière; quelques-uns, qui s'étaient enfuis aux premiers bruits précurseurs de l'événement, s'échappèrent meurtris et glacés de terreur, et coururent raconter dans les défrichemens les détails de cette effroyable catastrophe. Quant à Van Anspacher, qui s'était élancé dans l'abîme aux premiers cris de son enfant, il avait disparu avec les derniers des Mohawks sous les roches amoncelées.

Aujourd'hui, le voyageur qui visite les pittoresques chutes de Trenton, ne peut voir sans frémir les eaux de la rivière du Canada se précipiter et bouillonner en formant un remous furieux dans le gouffre qui fut jadis la caverne de Lenni-Lahé. Un yankie à la face rouge et bourgeonnée lui raconte flegmatiquement la destruction de la tribu indienne, et termine son récit en tendant la main pour recevoir quelques pièces de monnaie. Sur la pente de la montagne, où se réunirent les émigrans en attendant Técumséh, s'élève un hôtel à persiennes vertes, où on loge confortablement à deux dollars par jour. Un pont de bois traverse le torrent devant la cataracte. Des chaînes de fer, placées le long de la falaise, sur le sentier périlleux que suivit Van Anspacher à la recherche de sa fille, protégent les dangers de l'enthousiasme que compromettrait fatalement un faux pas. Un autre cicérone est sans cesse au guet sur le sommet d'un pavillon surmonté d'un belvédère, et qu'entoure cette légende en gros caractères: Si vous voulez jouir d'une belle vue, montez au pinacle.

A de Jonnès.

NOUVELLES A LA MAIN.

15 janvier. — Le brick de guerre américain Somers, capitaine Mackenzie, venait de quitter la côte d'Afrique, et faisait voile pour New-York, lorsqu'un certain nombre des hommes de l'équipage résolurent de mettre à exécution un complot qu'ils avaient formé depuis long-temps. Il s'agissait pour eux de massacrer et de jeter par-dessus le bord le capitaine, les officiers, les marins qui essaieraient de résister, de se rendre maîtres du bâtiment et de donner la chasse à tous les vaisseaux qui naviguent entre l'Amérique et l'Europe. Ces vaisseaux devaient être pillés et immédiatement coulés à fond. Les gens qui les montaient devaient être tués; quant aux femmes on devait les tirer au sort et elles étaient destinées aux plaisirs des pirates. Tout ce qui concerne le partage du butin, l'élection des officiers à qui serait confiée la conduite du navire, les lieux de refuge, etc., était réglé d'avance. C'était un nommé Spencer qui avait ourdi le complot et qui était à la tête de l'entreprise. Déjà il avait enrôlé une quarantaine de matelots, le maître canonnier, le capitaine d'armes, le quartier maître; on n'attendait plus qu'un moment favorable, et ce moment devait être celui où le midshipman Rogers, fils du commodore John Rogers, serait de quart. On le précipiterait à la mer avec le moins de bruit possible; on égorgerait par surprise les hommes qui seraient sur le pont; le capitaine et le reste de l'équipage subiraient le même sort. Heureusement, il se trouva parmi ceux auxquels Spencer communiqua ce qu'on projetait, un homme qui eut horreur du métier de pirate et qui alla tout révéler au capitaine. Qu'on juge de l'embarras de celui-ci! Il ignorait quel était au juste le nombre des mutins, mais il ne laissa pas d'agir avec fermeté, promptitude et résolution. Il commanda tout le monde sur le pont; là, s'adressant à l'équipage, il annonça qu'il était instruit du plan que l'on avait formé, et il ordonna à tous ceux qui étaient du complot de se retirer à l'arrière. Le midshipman Spencer, le maître canonnier, le quartier-maître obéirent, et ils furent suivis par leurs complices. Il paraît que Spencer espérait que l'audace de cette démarche déterminerait tous les matelots à se ranger de son côté. Il se trompa. Néanmoins le nombre des révoltés était considérable. Le capitaine leur enjoignit de déposer les armes; ils refusèrent. Une lutte épouvantable s'engagea, une lutte désespérée qui se continua long-temps avec des chances diverses. La victoire resta enfin au capitaine et à ceux qui lui étaient demeurés fidèles. Spencer et les siens furent saisis, garrottés, et, une heure après, plusieurs d'entre eux expièrent leur crime par le dernier supplice. Spencer n'avait que 19 ans. Son père est ministre de la guerre aux Etats-Unis.

Lectures du Boudoir.

Le jeune homme à marier.

Pour Anatole, l'embarras était de choisir. On a beau faire, une grande passion ne s'improvise pas; il ne s'agit pas de se voir et de s'aimer, on s'est tant vu que l'amour devait y perdre: il n'y a plus d'amour, plus de transports, plus de ces invincibles mouvemens auxquels il faut obéir à toute force. Ce monde est un monde de politesse, de sourire, de calcul, un monde de raison froide et correcte; il n'y a pas plus d'ordre et de symétrie dans les marchés de femmes de l'Orient.

Plusieurs partis se présentèrent; dans une certaine position sociale les partis ne manquent pas.

La première était une jeune fille blonde et blanche; à peine on l'aurait prise pour un être de la terre. La vie était encore indécise dans cette belle personne; elle n'attendait pour vivre qu'un mortel qu'elle pût aimer.

Anatole eut peur de cette frêle création, il tourna ses regards ailleurs.

La femme qui s'offrit à ses regards était brune, vive et joyeuse, toute sa figure respirait le plaisir; ses dents étaient blanches et son oeil était noir, c'était une fille impatiente de liberté et d'avenir; elle n'attendait pour se jeter dans le monde qu'un mortel qu'elle pût aimer.

Anatole recula devant cette fougue de jeunesse, tant d'impétuosité féminine l'intimidait.

On lui parla d'une jeune orpheline élevée au milieu de toutes les vertus; on vantait ses qualités de bonne ménagère; elle savait tous les travaux qui font prospérer une maison; elle ne faisait pas de romans et ne peignait pas à la gouache; elle n'avait pas eu de maître à danser; elle n'attendait pour sortir de ce calme qui pouvait être éternel qu'un mortel qu'elle pût aimer.

Anatole ne conçut pas tout le bonheur qu'il aurait de vivre avec une femme qui mettait des bas de laine en hiver.

Quand il fut convenu que de toutes ces personnalités aucune ne convenait à Anatole, il n'y eut pas de femme qui ne se mît à intriguer pour son propre compte.

Les unes lui parlaient de leurs belles années, de leurs rêves de jeunes filles, de leur besoin d'aimer et d'être comprises, mais Anatole ne les comprenait pas.

Les autres, quand le soir était venu et que la clarté des bougies était douce et faible comme le soleil couchant, regardaient Anatole d'un oeil à demi fermé, un soupir moitié sourire entr'ouvrait leurs lèvres, et, après un instant de silence, elles lui demandaient s'il n'avait jamais aimé, s'il ne comprenait pas le bonheur de vivre à deux, de n'avoir qu'une volonté et qu'une ame; mais Anatole ne les comprenait pas.

Il y en avait qui, sans y songer, se plaçaient à leur piano d'abord c'était un air incertain, des sons fugitifs, une fantaisie, un rêve, un rien; puis ce rêve prenait une forme, les sons devenaient éclatans, et ce prélude sans façon se changeait en un son de victoire, une mélodie d'amour; c'était de la grâce, c'était de l'inspiration, c'était du génie . . . . Anatole ne comprenait pas.

Quelques-unes arrivaient dans tout l'apprêt de leur beauté, l'éclat du diamant qui brille sur un beau front de femme a séduit bien des coeurs. Oh! le magique effet quand non-seulement le front d'une femme est resplendissant de feux, mais encore le derrière de sa tête! et sur son corsage l'éclat des rubis, et sur son cou la

blancheur des perles, et autour de ses bras la grâce des camées, et des dentelles pour vêtement, et pour chaussure la soie qui crie, et des gants parfumés, et le pied qui semble nu, et des fleurs au corsage, et à la main des fleurs; et tout cela entre tout-à-coup à la lueur d'un bal, aux sons enchanteurs d'un bal, au murmure des hommes qui se pressent; et par hasard un regard tombe sur vous avec un sourire, un regard pour trois ou quatre dans la foule, un sourire pour vous seul.

Mais Anatole ne comprit pas.

Il en vit une qui montait un cheval fougueux; elle conduisait l'animal en se jouant, elle excitait sa colère, elle allait plus vite que les airs; les airs soulevaient son voile comme pour mieux laisser voir son visage rose et animé; partout sur son passage on disait: „Quelle taille! quel courage! quelle vigueur!"

Anatole ne comprit pas.

Elles firent si bien, qu'Anatole s'en remit à sa mère pour le choix d'une épouse. C'est là, en effet, un office de mère; pour deviner une femme il faut une femme: une mère se trompe rarement.

VARIÉTÉS.

— Il vient d'arriver à un habitant de la commune d'Omaing une aventure qui tient du prodige. Atteint d'une aliénation mentale, il avait été envoyé à Paris dans une maison de santé. L'art ne pouvait rien sur sa raison ébranlée et tout faisait croire que la guérison était impossible, lorsqu'il tomba dans un état d'affaiblissement qui ne fit que s'accroître, sans qu'aucun symptôme de maladie se révélât à l'oeil des médecins. Sa position devint si grave qu'on écrivit à sa femme de manière à ne lui laisser aucun espoir. Elle partit pour Paris après avoir eu la précaution de se faire faire des habits de deuil; à son arrivée, elle apprit que son mari était mort et qu'on allait l'ensevelir. Au moment même où on le plaçait dans le cercueil, on crut remarquer un mouvement, et on attendit. Quelque temps après, on s'aperçut que le mort était vivant et qu'il était tout simplement tombé dans une léthargie assez intense pour tromper les surveillans. Mais ce qui est plus étonnant et plus heureux, c'est qu'à partir de ce moment, le revenant a retrouvé sa raison.

— Dernièrement, un canot, qui devait traverser le fleuve Saint-Laurent, avec les sacs des lettres et de dépêches destinés au steamer Acadia, fut séparé en deux par une masse de glace flottante. On ne put sauver que le sac contenant les journaux, les autres disparurent, et le commerce du Canada regretta vivement cette perte. Pendant qu'on déplorait cet accident, tous les sacs perdus, moins un, se trouvaient, on ne sait comment, perchés sur un morceau de glace qui descendit avec eux tranquillement le Saint-Laurent, à l'embouchure duquel ils furent aperçus et envoyés à Boston, par un exprès, qui arriva à temps pour les mettre à bord du Columbia. Les sacs perdus n'ont donc fait que changer de steamer.

LE BON TON.

De la Toilette et de la vie élégante.

La toilette est l'expression de la Société.

La brute se couvre, le riche ou le sot se parent, l'homme élégant s'habille.

La toilette est, tout à la fois, une science, un art, une habitude, un sentiment.

La toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter.

La toilette ne doit jamais être un luxe.

L'équipage est un passe-port pour tout ce qu'une femme peut oser.

Le fantassin a toujours à lutter contre un préjugé.

Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût, comme tout ce qui est tumultueux.

Si le peuple vous regarde avec attention vous n'êtes pas bien mis, vous êtes trop bien mis, trop empeché, ou trop recherché.

Dépasser la mode, c'est devenir caricature.

Le vêtement est comme un enduit, il met tout en relief, et la toilette a été inventée bien plutôt pour faire ressortir des avantages corporels que pour voiler des imperfections.

Tout ce qu' une toilette cherche à cacher, dissimuler, augmenter et grossir plus que la nature ou la mode ne l'ordonnent ou ne le veulent est toujours censé vicieux.

Une déchirure est un malheur, une tache est un vice.

Le but de la vie civilisée ou sauvage est le repos.

La vie élégante est, dans une large acception du terme, l'art d'animer le repos.

L'homme habitué au travail ne peut comprendre la vie élégante.

Pour être fashionable, il faut jouir du repos sans avoir passe par le travail.

La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle;

Ou bien,

L'art de dépenser ses revenus en homme d'esprit;

Ou encore,

La science qui nous apprend à ne rien faire comme les autres, en paraissant tout faire comme eux;

Mais mieux, peut-être,

Le développement de la grâce et du goût dans tout ce qui nous est propre et nous entoure;

Ou plus logiquement,

Savoir se faire honneur de sa fortune:

Ou encore,

La noblesse transportée dans les choses.

D'après P. T. Smith,

La vie élégante est le principe fécondant de l'industrie.

Suivant un autre auteur,

Elle est un tissu de frivolités et de billevesées.

Pour la vie élégante, il n'y a d'être complet que le centaure, l'homme en tilbury.

Il ne suffit pas d'être devenu ou de naître riche pour mener une vie élégante, il faut en avoir le sentiment.

La fortune que l'on acquiert est en raison des besoins que l'on se crée.

Rien ne ressemble moins à l'homme, qu' un homme.

Il faut avoir été, au moins, jusqu' en rhétorique, pour mener une vie élégante.

L'avare est une négation.

L'homme impoli est le lépreux du monde fashionable.

On connaît l'esprit d'une maîtresse de maison en franchissant le seuil de la porte.

L'effet le plus essentiel de l'élégance est de cacher les moyens.

Tout ce qui révèle une économie est inélégant.

De l'accord entre la vie extérieure et la fortune, résulte l'aisance.

Le luxe est moins dispendieux que l'élégance.

Un homme de bonne compagnie ne se croit plus le maître de toutes les choses qui, chez lui, doivent être mises à la disposition des autres.

Admettre une personne chez vous, c'est la supposer digne d'habiter votre sphère.

L'élégance veut impérieusement que les moyens soient appropriés au but.

L'homme de goût doit toujours savoir réduire le besoin au simple.

La prodigalité des ornemens nuit à l'effet.

L'ornement doit être mis en haut.

En toute chose, la multiplicité des couleurs sera de mauvais goût.

L'élégance travaillée est à la véritable élégance ce qu'est une perruque à des cheveux.

Le Dandysme est une hérésie de la vie élégante.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Epître d'un Vieillard à une jeune fille.

Fin.

Il est rare à quinze ans qu'on ne soit pas jolie;
Vous l'êtes, on le dit; mais ce serait folie
De penser que le temps ne s'avisera pas
De marquer sur vos traits l'empreinte de ses pas.
Quand de vos jeunes ans aura brillé l'aurore,
Par un charme nouveau vous pourrez plaire encore,
Si votre esprit, docile aux conseils d'un ami,
Dans sa prudence active imitant la fourmi,
Amasse les trésors que l'étude lui donne,
Et récolte au printemps des moissons pour l'automne.
L'esprit n'a pas de ride, et quand ce jeune front
Commencera des ans à ressentir l'affront,
Ma foi dans vos succès n'en sera pas moins vive;
Car, si la beauté plait, c'est l'esprit qui captive;
Non cet esprit banal qui s'épuise à trouver
De ces mots qui font rire et ne font point rêver,
Mais cet esprit de choix que l'étude féconde,
Où comme en un miroir se réfléchit le monde,
Et qui dans nos salons, par un charme secret,
De l'aimant sur le fer a l'invincible attrait.
Par ce rayon divin une femme éclairée,
Cherchant à plaire à tous et de tous admirée,
De son règne jamais ne voit finir le cours:
On ne l'adore plus, mais on l'aime toujours! , . .
Pour atteindre ce but, vous me direz peut-être
Que je devrais au moins vous indiquer un maître
Qui put guider vos pas dans ce chemin glissant.
Pour un que vous cherchez je vous en offre cent:
Ces maîtres, c'est d'abord la Bible et l'Evangile,
C'est Homère et Platon, c'est Horace et Virgile,
C'est Corneille et Boileau, Racine et Fénélon,
Molière et Bossuet, Pascal et Massillon,
Sévigné, Lafontaine, et tous ceux dont la gloire
A gravé pour jamais les noms dans la mémoire;
Géans dont le génie et l'immortalité
Vont toujours grandissant dans la postérité! . . .

Oui, voilà, direz-vous, des trésors que j'envie,
Mais, pour les acquérir, c'est trop peu que la vie;
Dans ce vaste palais où l'on voit entassés
Les chefs-d'oeuvre du jour et ceux des temps passés,
Devant tant de grandeurs qu'aucune autre n'efface,
Sans troubler leur repos, je m'incline et je passe;
De les connaître tous j'aurais bien le désir,
Mais leur nombre m'effraie. — Eh bien! il faut choisir.
J'ai lu dans un vieux livre une bien vieille histoire
Que votre effroi naïf rappelle à ma mémoire;
Et, si vous n'êtes pas lasse de m'écouter,
Pour finir plus gaîment je vais vous la conter.

Un jour à Dabchelim il prit la fantaisie
D'être par son savoir renommé dans l'Asie,
Dabchelim était roi, d'autres disent sultan,
De ce vaste pays qu'on nomme l'Indoustan.
Dans le brillant palais qu'il s'était fait construire,
Ne pouvant s'amuser: „Je veux, dit-il, m'instruire;
Je veux que les écrits qui sont en mon pouvoir
Me soient tous apportés, car je veux tout savoir."
Le roi fut obéi. Le jour même au palais
Entrèrent cent chameaux qui pliaient sous le faix:
Le lendemain deux cents, puis quatre cents, puis mille,
Chargés de manuscrits, arrivent à la file.
— „Qu'est cela?" dit le roi. „Brames, vous êtes fous!
Remportez ce fatras et lisez-le pour nous,
Faites choix des écrits dignes de mon suffrage."
— Cent brames aussitôt, se mettant à l'ouvrage,
Examinent d'abord ces poèmes divers
Où sans art par milliers s'amoncèlent les vers.
Sur les titres dorés dont le clinquant les charme,
Ils lisent: Un soupir... Un sanglot... Une larme!...
Là c'est la fleur des bois, là c'est la fleur des champs,
Qui du poète en pleurs ont inspiré les chants.
Mais des Brames jamais la science exercée
Ne peut, sous tant de mots, trouver une pensée.
On les écarte donc. Puis on passe aux écrits
De ces petits docteurs, de leur savoir épris,
Qui prennent hardiment le nom de philosophe,
Mais n'en ont que l'habit d'assez mauvaise étoffe.

Les brames indignés les condamnent au feu:
Comment croire à celui qui ne croit pas à Dieu?
Puis viennent à leur tour ces auteurs dont la plume
Enfante tous les mois volume sur volume,
Et qui, de la jeunesse égarant la raison,
De l'immoralité distillent le poison.
La plupart, sans pitié, sont proscrits par les Brames.
Ce fut bien pis, vraiment, quand on en vint aux drames! . .
Combien peu par le roi méritaient d'être lus!
Tout ce qu'on en trouva fut un sur mille au plus.
Les Brames s'endormaient rien qu'en lisant les titres.
Enfin, quand s'acheva le travail des arbitres,
Presque tous étaient morts de fatigue et d'ennui:
Dabchelim était vieux; et lorsque devant lui
De l'Inde on apporta les trésors littéraires,
Il n'était plus besoin de mille dromadaires;
On les mit sur le dos d'un tout petit ânon
Qui, même sous le poids, put galoper, dit-on.
Et le sage Pilpai leur dit, comme un reproche,
Qu'avec un choix mieux fait tout tiendrait dans sa poche.

Du roi de l'Indoustan l'exemple est bon, je crois.
Ne lisez, mon enfant, que des livres de choix
Où la saine morale au talent soit unie,
La raison à l'esprit et le goût au génie.
Comme tout regarder conduit à ne rien voir,
Tout apprendre aujourd'hui mène à ne rien savoir.
Rappelez-vous l'enfant qui, se trouvant aux prises,
Seul, avec un panier tout rempli de cerises,
Des belles fit d'abord un choix judicieux.
S'il se fût arrêté, sans doute il eût fait mieux.
Comme il était gourmand, il n'en laissa pas une.
Il en mourut, hélas! C'est une loi commune
Que, même en ses travaux comme dans ses plaisirs,
L'homme, pour être heureux, doit borner ses désirs!

La Rose flétrie.

Une lieue avant d'arriver à Toulouse, on aperçoit sur la gauche un beau château dans le style Louis XIII; c'est le château de Montbrillant, nom qui joua un grand rôle dans la Ligue

et dont l'importance alla toujours croissant jusqu'à la minorité de Louis XIV.

Vers l'an 16 . ., par un beau soleil de printemps, une jeune fille aux cheveux d'ébène, aux traits pâles, était accoudée sur le perron qui domine le jardin. Un homme, ou pour mieux dire un enfant, se tenait debout derrière elle; il était petit, mais sa taille mince et hardiment cambrée, était pleine de grâce et paraissait douée d'une merveilleuse agilité. Il avait le teint chaud, l'oeil contemplateur et le nez recourbé du Maure. La jeune fille était Marie de Montbrillant, et le jeune homme un malheureux orphelin qu'elle avait ramené d'Espagne, il se nommait Djell, et remplissait auprès d'elle l'emploi de page. Les regards de Marie erraient sur un groupe de jeunes seigneurs qui se promenaient dans le jardin.

— Mon cher ami, disait un de ces jeunes gens à un beau cavalier, veux-tu que je te donne un bon conseil?

— Je le veux bien; une fois n'est pas coutume, répondit celui-ci!

— Eh bien, laisse-là mademoiselle de Montbrillant et jette tes vues ailleurs, car elle ne sera jamais ta femme.

— Et la raison?

— La raison, la voici. Il y a un an, de Lussan demanda la main de Marie à son tuteur, M. de Chamblas, qui répondit que sa pupille demandait trois jours de répit avant de faire une réponse. Le troisième jour, il fut blessé en duel par Darras, et quelques heures après il reçut la réponse de mademoiselle de Montbrillant: c'était un refus. A deux mois de là, Brissac, séduit par la beauté de Marie, lui offrit son coeur et sa main. Comme à de Lussan, Marie lui demanda un délai de trois jours avant de s'engager. Le lendemain, il y avait chasse au sanglier. Brissac, monté sur un beau cheval arabe, allait atteindre la bête, lorsque, se dressant sur son coursier, au moment où il franchissait un large fossé, la selle tourna et il tomba au fond du ravin, d'où on le releva l'épaule fracassée. Marie, témoin de cet accident, en parut affligée, et pourtant elle fit dire le jour même à Brissac qu'elle rejetait son offre. Après Brissac, ce fut de l'Estang. Marie lui demanda le même délai. Le terme fatal était arrivé, lorsque de l'Estang eut la malencontreuse idée de régaler son idole d'une promenade aux flambeaux sur la Garonne. La fête fut galante, et Marie y trouva tant de charme, qu'elle permit à son adorateur de passer dans sa barque. Mais au moment où de l'Estang allait s'élancer, sa barque chavira et il tomba dans le fleuve. Il en sortit sain et sauf, il est vrai, mais Marie lui fit savoir le soir même qu'il devait renoncer au projet d'alliance dont il l'avait entretenue. Et maintenant, mon cher d'Aubray, à quoi te décides-tu?

— Parbleu! je me décide à épouser; car, après tout, qu'ai-je à craindre? Une chute de cheval comme Brissac? on n'en meurt pas; un bain froid comme Estang? dans la saison où nous sommes, c'est plutôt un plaisir qu'un accident; un duel enfin comme de Lussan? or, à mon avis, il n'est pas d'exercice plus salutaire à l'homme. Je demanderai donc la main de mademoiselle de Montbrillant. Mais quelles conjectures forme-t-on sur ce que tu viens de me raconter?

— Les avis sont partagés. Les uns voient là une espèce de fatalité, comme un sort jeté sur mademoiselle de Montbrillant, et à l'appui de cette opinion, on assure que Marie s'étant égarée un jour à quelques lieues de Madrid, lors de son voyage en Espagne, une bohémienne lui prédit qu'elle mourrait vierge, que le destin l'avait ainsi décidé, et que la vengeance divine frapperait tous ceux qui oseraient braver les lois du destin. D'autres assurent qu'il ne faut pas voir là le doigt du destin, mais la main d'un homme passionnément épris de mademoiselle de Montbrillant et ils nomment le beau Buckingham, prétendant qu'il a suborné les domestiques de Marie, afin de faire échouer toute espèce d'alliance par tous les moyens possibles. Voilà les contes que l'on fait, prends-en ce que tu voudras.

— Bah! dit d'Aubray, après un moment de réflexion, de tout cela il n'y a peut-être pas un mot de vrai. Quoi qu'il en soit, je vais demander à mademoiselle de Montbrillant elle-même si elle me croit digne de porter le titre de son époux.

D'Aubray était un beau cavalier, grand, vigoureusement constitué et parfaitement proportionné; il portait avec un laisser-aller plein d'élégance ce beau costume espagnol qui donnait bonne mine aux moins favorisés de la nature; brave de cette bravoure pleine de témérité et d'insouciance que l'on rencontre si communément chez les gentilshommes de cette époque, et la paix lui ôtant l'occasion d'exercer son courage contre les ennemis de la France, il recherchait un duel avec autant de soin qu'on en met à l'éviter aujourd'hui. D'Aubray était donc, à trente ans, le plus intrépide duelliste de son temps; il ne se passait guères de mois qu'il n'eût une affaire, et grâce à l'adresse prodigieuse et au sang-froid que lui avaient donné ses habitudes guerroyantes, il en sortait toujours sain et sauf. Lorsqu'il aborda mademoiselle de Montbrillant; la jeune fille soupçonna tout de suite à ses regards embarrassés le motif qui l'amenait.

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

Pouvoir de la Musique.

Deux amis, restés veufs chacun avec un enfant unique, s'étaient mutuellement promis de les unir. Signor B*** et signor M*** vivaient à Florence; ils se voyaient souvent, mais les enfans ne se connaissaient pas. Les deux pères avaient décidé d'un commun accord qu'ils ne se connaîtraient qu'à cette époque de la vie où le coeur est disposé à faire un choix; ils craignaient que, rapprochés dès l'enfance, ils n'éprouvassent point ce mutuel amour, qui naît ordinairement d'un premier coup d'oeil dans l'âge des passions.

Rien n'avait été négligé pour l'éducation de Francisco et de Julia. Signor B***, père du premier, grand amateur de musique, voyait avec une joie inexprimable les progrès de son fils dans cet art enchanteur. Francisco, à quatorze ans, était d'une force surprenante sur le violon, et Julia n'avait pas fait moins de progrès sur le piano. Signor B*** vint trouver un jour son ami. „Il faut, lui dit-il, mon cher M***, faire une expérience. Francisco est d'une figure agréable, bien fait, d'une tournure enfin propre à faire une impression vive; votre fille est charmante; lorsqu'ils se conviennent l'un et l'autre, rien d'extraordinaire assurément; que, se doutant de nos projets, ils s'en aiment davantage, cest encore tout naturel; mais il m'est venu une idée, bizarre peut-être; pourtant, si vous l'approuvez, vous satisferez le plus ardent de mes désirs. Il faut rapprocher nos enfans, de manière qu'ils puissent s'entendre et ne pas se voir. Les yeux, jusqu'à ce jour, ont été le premier sens dont l'amour s'est emparé pour arriver jusqu'au coeur; faisons-lui prendre une autre route, et que l'ouie supplée à la vue . . ." Signor M***approuva ce dessein. On fit préparer deux chambres; on abattit le mur qui les séparait; un taffetas bien tendu en prit la place, et comme la curiosité aurait pu y faire une ouverture, on établit de chaque côté, à une certaine distance, une grille que l'on revêtit d'une étoffe très-mince. Avec ces précautions, l'on n'avait rien à craindre de cette curiosité si naturelle en pareil cas. Avant d'installer Francisco et Julia dans les chambres qui leur étaient destinées, on leur avait expressément enjoint de n'y point parler; on les avait même menacés d'encourir la disgrâce paternelle s'ils rompaient le silence auquel ils étaient solennellement engagés. Il ne leur était permis que de chanter et de jouer des instrumens qu'ils cultivaient l'un et l'autre avec tant de succès.

Qu'on se figure le ravissment de Julia, lorsqu'elle entendit les sons mélodieux du violon de Francisco, et l'air charmant qu'il chanta un instant après avec l'accent de la plus douce sensibilité! Elle fut vivement tentée d'interroger la voix si tendre qui venait de passer jusqu'à son coeur; mais elle se ressouvint des rigoureuses défenses de son père. Elle courut à son piano, et, à son tour, fit naître chez Francisco la plus délicieuse extase. Il crut être transporté dans les moyennes régions et entendre la voix de quelque esprit céleste. Lorsque Julia eut fini, Francisco, qui ne pouvait manifester son ravissement par des paroles, applaudit en battant des mains, reprit son violon, et se surpassa dans les morceaux qu'il exécuta. Les deux jeunes gens trouvèrent si doux cet entretien musical, qu'on ne pouvait obtenir d'eux qu'ils se livrassent à la société. Francisco et Julia n'étaient heureux que dans leur salon de musique; les mener au spectacle ou au bal, c'était leur causer le plus vif déplaisir. L'espérance du signor B*** s'était réalisée. Francisco était éperdument amoureux et Julia éprouvait le plus tendre sentiment pour Francisco. Ce dernier, esclave de l'engagement qu'il avait pris, et cependant impatient de faire connaître son invisible maîtresse l'ardeur qu'il ressentait pour elle, devint poète. Il composa les romances les plus tendres et soupira, de la sorte, son amour et son tourment. Julia enchantée, essaya de répondre à cette déclaration lyrique, par

d'autres couplets. Les règles de la poésie n'y étaient pas aussi bien observées; mais elle s'avouait sensible aux sentimens qu'elle avait inspirés, et Francisco ne remarqua point les fautes de style qui auraient frappé tout autre que lui.

Nos deux amans, après une longue épreuve, avaient enfin atteint l'âge d'être unis; on en fit faire à l'un et à l'autre la proposition en particulier, et tous deux ne témoignèrent que le plus grand éloignement pour le mariage. Une entrevue parut propre à détruire cette répugnance. Francisco et Julia avaient acquis avec l'âge tous les avantages extérieurs, la nature les en avait doués avec prodigalité. Ils se virent, et, leurs yeux furent véritablement séduits; mais décidément ils ne voulaient point se marier. „ Comment est-il possible, disait signor B*** à son ami, que le coeur ne lui ait pas dit: voilà celle que j'aime! Ce qu'on appelle sympathie est donc un mot vide de sens? — Aussitôt que Francisco et Julia furent débarrassés d'une gênante entrevue, l'un et l'autre coururent à leur secrétaire, et firent une chanson qui exprimait leur malheur avec la plus grande énergie. Ils étaient loin de soupçonner que l'un était l'objet de toutes les affections de l'autre, et ils jurèrent sans soupçonner la témérité de ce serment, de n'être jamais unis.

De nouvelles entrevues n'eurent pas plus de succès; les deux amans n'éprouvaient aucun plaisir à se voir. Signor B***, bien convaincu dès-lors que chacun était fidèle aux sentimens que la musique avait fait naître en eux, fit préparer le dernier coup de théâtre. Les draperies qui séparaient les deux chambres furent détachées avec précaution, et disposées de manière à tomber au plus léger toucher. Les deux amis engagèrent Francisco et Julia à se parer des vêtemens qui leur étaient le plus avantageux, et dirent qu'ils voulaient ce jour-là entendre exécuter une musique toute nouvelle qu'on disait excellente. On chargea Francisco d'une partie et Julia de l'autre. Les pères donnèrent le signal convenu entr'eux, et, au grand étonnement des deux amans, ils chantèrent un duo dans lequel ils se juraient un amour éternel. La surprise et le ravissement éteignirent presque leur voix; bientôt on n'entendit plus que des soupirs. Ce fut à ce moment que signor B*** fit tomber les draperies. Les jeunes amans se reconnurent avec étonnement, se précipitèrent l'un vers l'autre; mais les grilles... les grilles étaient là, et ne pouvaient disparaître comme le reste. Francisco, sans qu'on lui indiquât le chemin, en quatre sauts se trouva aux genoux de Julia. Signor B*** et Signor M*** unirent avec joie leurs enfans. Ceux-ci avaient si bien contracté l'habitude de recourir à l'éloquence de la musique, que presque toute la journée ils exprimaient par des chants leur mutuelle tendresse. On dit même qu'un jour un léger nuage étant venu obscurcir la douce sérénité de leur hymen, ils ne purent manifester leur déplaisir qu'en chantant.

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Février.

Ce mois, qui, ainsi que son nom l'indique, était en partie consacré chez les Romains aux expiations, a reçu chez nous une destination bien différente. Comme il renferme le Carnaval, c'est bien plutôt ici le temps de la gaîté, ou tout au moins celui des indigestions: il n'est point de mois qui, sous ce rapport, rende plus à la Faculté, parce que c'est celui où les occasions d'en gagner sont les plus fréquentes. Beaucoup de gens, sobres, graves et sérieux pendant tout le cours de l'année, choisissent ce temps de folie pour se livrer à quelque excès; et nous ne pouvons pas dissimuler que c'est la saison où l'estomac a le plus besoin de toute la force des sucs gastriques, car c'est celle où les voraces appétits des Gourmands lui donnent le plus d'exercice. Au reste, s'il faut les en croire, tout le soin de l'estomac c'est de bien digérer; s'il s'en acquitte mal, cela regarde la Faculté, et le Gourmand met tout sur son compte. D'après ce principe, il n'est point surprenant que les indigestions, qu'ils n'appellent jamais que fausses indigestions, à quelques excès qu'ils se soient livrés, soient si communes.

Février n'est pas moins que son aîné le mois de la bonne-chère, et il nous offre à peu-près les mêmes productions. Le boeuf y est presque aussi gras, le veau aussi blanc, et le mouton aussi succulent qu'en janvier; le cochon n'est jamais plus souvent sollicité que dans ce mois de nous fournir de solides hors-d'oeuvres, et jamais la consommation du boudin, des andouilles et des saucisses, n'est plus forte que pendant le carnaval. Quoique le gibier n'y soit pas tout-à-fait aussi commun qu'en janvier, il y est à peu-près le même.

Le poulet est au Carnaval dans toute sa force et dans toute sa splendeur. C'est alors qu'on mange les poulets gras qui forment à eux seuls un rôti très-présentable, et dont l'embonpoint succulent réjouit trois sens à la fois, car ils sont également amis de la vue, de l'odorat et du goût. Le poulet est le fils du coq et de la poule; mais c'est un enfant que l'on préfère à ses parens; car la poule, surtout lorsqu'elle est d'un certain âge, ne trouve sa place que dans le pot pour donner de la force au bouillon; et le coq ne paraît jamais sur nos tables que lorsqu'il est vierge: c'est alors un manger très-délicat, d'un goût particulier.

Il faudrait un livre tout entier pour décrire les différentes métamorphoses qu'on lui fait subir dans nos cuisines. Seulement à la broche; il y a plus de vingt façons de le servir: telles qu'à la Choisi, à la Cracovie, à la génoise, à la hollandaise, à la Dantzik, à l'espagnole, à l'allemande, à l'italienne, à la hongroise; d'où l'on voit que presque toutes les nations de l'Europe se sont réunies pour nous enseigner la manière de faire rôtir un poulet.

Si, passant à la ligne collatérale, nous laissons-là le fils pour remonter à sa tante, nous nous perdrons encore dans une éternelle nomenclature. Mais si nous suivons ces aimables voyageuses de leur bourriches dans nos cuisines, nous verrons d'abord en elles, l'un des plus beaux, des plus fins et des plus succulens rôtis qui ait jamait honoré la broche; et, si remplaçant leurs entrailles par d'excellentes truffes, nous les laissons tourner devant un feu clair, toute la maison sera embaumée d'un parfum délicieux. L'humble cresson pourra remplacer, au besoin, la truffe opulente.

Si cependant, dans une matière, il nous est permis d'avoir un avis, nous oserons dire que c'est déshonorer une poularde fine que de la manger autrement qu'à la broche. Elle vaut tant par elle-même, que c'est l'enlaidir que de chercher à la parer; et c'est le cas de lui dire avec l'amoureux Orosmane:

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Le canard domestique paraît rarement à la broche sur une table recherchée. Cet honneur est réservé à son cousin le sauvage, à qui une vie indépendante, active, et beaucoup plus propre, donne des principes plus exaltés et un bien autre fumet. Ce n'est pas cependant qu'un jeune canetON soit à la broche une chose tout-à-fait indifférente; mais sa modestie s'accomode mieux d'un lit de navets, fait dans une braise succulente. On le sert encore aux cardons d'Espagne, au céléri, aux anchois, à la chicorée, aux concombres, aux huîtres, aux olives, à la purée verte, au coulis de lentilles, à l'italienne etc. etc. Toutes ces variétés fournissent autant d'entrées estimables, qui masquent avec art la basse origine de ces sales barboteurs; c'est bien le cas de dire que, plus souvent qu'on ne le croit, l'habit fait l'homme.

L'oie ne fournit pas à la cuisine une aussi grande variété de ragoûts que le poulet et la poularde. Mais ce qui mérite à l'oie toute la reconnaissance des véritables Gourmands, ce qui lui assure un rang très-distingué parmi les volatiles, ce sont ses foies dont on fabrique à Strasbourg ces pâtés admirables, le plus grand luxe d'un entremets. Pour obtenir ces foies d'une grosseur convenable, il faut sacrifier la personne de la bête. Bourrée de nourriture, privée de boisson, et fixée près d'un grand feu, au-devant duquel elle est clouée par les pattes sur une planche, cette oie passe, il faut en convenir, une vie assez malheureuse. Ce serait même un supplice tout-à-fait intolérable pour elle, si l'idée du sort qui l'attend ne lui servait de consolation. Mais cette perspective lui fait supporter ses maux avec courage; et lorsqu'elle pense que son foie, plus gros qu'elle-même, et lardé de truffes, revêtu d'une pâte savante ira par l'entremise des pâtissiers de Strasbourg porter dans toute l'Europe la gloire de son nom, elle se résigne à sa destinée, et ne laisse pas même couler une larme.

M. Péchard, charcutier à Vienne, rue Tuchlauben, est si amplement pourvu des pâtés de foie de Strasbourg, qu'il peut satisfaire à toutes les commandes qu'on voudra lui donner sur ce précieux article de la gastronomie moderne. Il expédie promptement ses pâtés de foie de Strasbourg dans toutes les provinces de la Monarchie autrichienne et à l'Etranger. M. Péchard s'est ingénié à donner la plus grande extension au luxe de l'étalage nutritif de son magasin des comestibles; à travers les carreaux des châssis de son magasin, on distingue des pyramides de saucisses,

de boudins d'andouilles tout-à-fait appétissantes; sans compter ces chapelets de cervelas, de toutes grosseurs, et ces pièces de lard qui, descendent jusque sur le pavé. Les galantines de sa fabrique n'ont pas de rival. L'affluence qui abonde sans cesse dans ce magasin, est un garant assuré que les comestibles n'y font pas de longues stations, et qu'ils sont en conséquence fréquemment renouvelés: avantage inappréciable pour les consommateurs, et dont ils sentent d'autant mieux le prix, que leur palais est plus exercé. M. Péchard est aidé par une épouse estimable, qui réunit la propreté et la connaissance consommée de son affaire à l'urbanité française.

Lectures du Boudoir.

Distractions du Docteur Hamilton.

Le docteur Robert Hamilton, l'un des penseurs les plus profonds et des hommes les plus aimables de l'Angleterre, se laissait tellement absorber par ses réflexions, qu'il perdait la perception des objets extérieurs, et presque même la conscience de son individualité et de son être. Outre son célèbre essai sur la dette nationale, il a composé plusieurs ouvrages qui se font admirer par une science profonde, le bel arrangement de leurs parties, et l'extrême clarté du style. Cela n'empêchait pas le docteur de commettre en public les plus singulières distractions. Rencontrait-il sa femme dans la rue, il la saluait, se découvrait et lui exprimait vivement le regret de n'avoir pas l'avantage de la connaître. Bien souvent il se levait avant le jour pour aller au collége d'Aberdeen, où il était professeur, et il s'y rendait une jambe avec un bas blanc, et l'autre avec un bas noir. Lorsque l'heure de la classe était arrivée, il commençait à débarrasser sa table des chapeaux des élèves; mais à mesure qu'il les ôtait, ceux-ci les remettaient malicieusement, et tout le temps de la classe s'écoulait ainsi. S'il lui arrivait, en traversant une route, de heurter une vache, il se retournait aussitôt et lui demandait pardon, en lui disant: „Madame, suis-je assez heureux pour ne vous avoir fait aucun mal?" D'autres fois, il allait donner du nez contre un poteau, et se mettant en colère contre ce poteau, il lui reprochait vivement de ne s'être point dérangé de son passage. Et cependant, dans les mêmes momens, s'il était à converser avec quelqu'un, tout ce qu'il disait était parfaitement clair et logique, et exprimé en termes choisis. On remplirait un volume entier d'anecdotes sur les distractions de cet excellent homme. Nous n'en rapporterons plus qu'une. Le marché aux poissons d'Aberdeen est établi près de la Dee, et traversé par un petit ruisseau qui vient se jeter dans cette rivière; c'est sur ses bords que les marchandes de poissons étalent leur marchandise dans de grands paniers. Un jour, le docteur passait par là, et son attention était captivée toute entière par la forme singulière d'une cheminée. Comme il marchait devant lui le nez en l'air et sans regarder à ses pieds, il vint donner contre un banc sur lequel était un panier de poissons, et du choc il renversa le panier. Les poissons tombant dans le ruisseau eurent bientôt rejoint la rivière où ils avaient été pêchés. A cette vue, le visage de la marchande devint pourpre de colère, et elle éclata en injures contre le docteur; celui-ci ne voyait ni n'entendait rien . . . La marchande cependant continuait à trépigner, à gesticuler, à criailler, et la foule s'assembla autour d'elle. Les regards du docteur ne cessaient pas pour cela d'être fixés sur la cheminée, et il était toujours absorbé dans ses méditations. La marchande, tant qu'elle ne se lassa pas de crier, ne fit pas beaucoup d'attention à l'impassibilité du docteur; mais quand la voix lui manqua et qu'elle vit que toute la violence de sa colère n'avait pas eu le pouvoir d'émouvoir un seul muscle de la face d'Hamilton, sa rage ne connut plus de bornes; elle lui sauta à la gorge, et ouvrant la bouche avec un effort désespéré: „Réponds-moi, lui cria-t-elle, ou tu vas me faire crever." En disant cela, elle tomba au milieu de ce qui lui restait de poissons, dans un état de pamoison et d'épuisement complet. Avant qu'elle eut repris ses sens, le docteur était sorti de sa rêverie, et il avait disparu.

VARIÉTÉS.

18 janvier. — Il y a quelques jours, une grande affiche placardée sur les murs d'Ashford, annonçait à tous les habitans de cette petite ville qu'un vol considérable avait été commis au préjudice de M. Payne, le fabricant de papier, et que la police était à la recherche des coupables. Les auteurs de ce crime audacieux avaient dû s'introduire dans le cabinet de toilette de M. Payne, et s'étaient emparés d'une bourse contenant des billets de banque pour la valeur de 19,000 fr. Cependant les recherches de la police demeurèrent sans résultats, nul renseignement, même indirect, ne fut envoyé à la victime de ce vol, malgré les séduisantes promesses de son affiche, et, chose plus extraordinaire, personne ne se présenta chez les banquiers pour toucher, à leur échéance, les billets volés. M. Payne commençait à se consoler, lorsque, ces jours derniers, il fit faire dans sa papeterie une chasse aux rats. Les chasseurs avaient repoussé ce gibier d'une nouvelle espèce au fond d'une pièce éloignée de plus de cent mètres du corps de logis principal, et l'on s'apprêtait à donner le signal du massacre. Tout à coup l'un d'eux, en écartant un vieux meuble, découvrit un trou rempli des débris d'une bourse et de fragmens de billets de banque. On accourt à ses cris, on s'empresse autour de lui... Plus de doute, c'est un rat qui a volé M. Payne . . . Le voleur avait déjà fait plus d'un repas avec les billets de banque; mais M. Payne ne perdit rien, les signatures et les sommes étaient intactes.

— Quelques personnes ont le sommeil si dur, que le canon tiré près d'elles ne les réveillerait que difficilement. Il y a quelques jours, dans le cercle de Mme. de G***, on citait à ce sujet divers exemples plus ou moins vraisemblables, lorsque le facétieux M. de V. C. prend la parole et raconte avec le plus grand sang-froid comment, la veille, „un de ses amis s'était endormi, la jambe appuyée sur un tison, le feu la consuma tout entière, le ronfleur ne s'étant réveillé qu'au moment où la flamme attaquait le genou avec violence." — Chacun alors de rire par manière de joyeuse incrédulité aux dépens du conteur qui soutient que le fait est constant et propose de le prouver. Son offre est acceptée, des paris sont ouverts, il les tient tous. — „Maintenant, messieurs, dit le narrateur, vous allez venir avec moi: comme nous autres, mon malheureux ami avait deux jambes avant la catastrophe qui l'en a privé d'une il y a quelques années d'ici; mais les siennes étaient en bois, et je ne doute nullement qu'il ne consente aujourd'hui à sacrifier la seconde pour décider chez vous l'entière conviction de ce que j'ai eu l'honneur d'avancer."

— Il y a des preuves que Newton avait fait à vingt-quatre ans ses grandes découvertes en géométrie, et posé les fondemens de ses deux célèbres ouvrages, les Principes et l'Optique. Le livre des Principes ayant été connu de l'empereur de la Chine, par la voie des missionnaires français, ce souverain voulut en témoigner sa satisfaction à l'auteur par une lettre qu'il lui écrivit en langue chinoise. Comme il ne doutait point que sa réputation ne fût répandue dans tout l'univers, et qu'il croyait que tout le monde devait savoir sa demeure, il fit mettre sur la lettre cette simple adresse: A Monsieur Newton, en Europe. La lettre parvint au philosophe anglais, et en la traduisant, on y vit des expressions très-vives de l'estime que l'empereur faisait de l'ouvrage et de l'auteur.

Violettes.

Fleurs qui vous cachez dans les champs.
Parfums des sources solitaires,
Charmantes filles des bruyères,
Renaissez avec le printemps.

Dès que la brise printannière
Fera voltiger mes cheveux.
J'irai glaner dans la clairière
Au pied du mélèze noueux.

Et, sans vous cueillir, ô mes belles!
Je pencherai mon front vers vous
En vous admirant à genoux
Comme les vierges des chapelles.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Rose flétrie.

Suite.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'aime une jeune fille, belle, aimable et de haute naissance; l'usage voudrait que je m'adressasse à son tuteur pour lui faire connaître l'expression de mes sentiments; mais la franchise de mon caractère me pousse à lui faire cette confidence à elle-même; que me conseillez-vous?

— Je crois, dit Marie, qu'à vous, M. d'Aubray, jeune, brave et riche gentilhomme, ayant le droit d'aspirer aux alliances les plus élevées, il se pourrait que cette infraction aux usages fût pardonnée.

— Mademoiselle, dit d'Aubray d'une voix émue, me pardonnerez-vous d'oser vous demander votre main à vous-même?

— M. d'Aubray, lui répondit-elle, vous êtes un noble jeune homme et je serais fâchée qu'il vous arrivât malheur; c'est pourquoi je vous engage à renoncer à votre projet.

— Le seul malheur qu'il y ait à craindre pour moi dans cette question, c'est celui de vous déplaire. Je n'en redoute pas d'autre.

Marie devint rêveuse, puis elle répondit au jeune homme en lui jetant un regard plein de mélancolie:

— M. d'Aubray, je connais votre caractère aventureux, je sais qu'une entreprise n'a d'attrait à vos yeux qu'autant qu'elle offre quelques dangers, je n'essaierai donc pas de changer votre détermination, mais je vous demanderai, avant de vous rendre une réponse positive. . . .

— Trois jours dit d'Aubray en souriant.

— Puisque vous avez fixé vous-même le terme, dit Marie sur le même ton de plaisanterie, je ne le changerai pas. Il est maintenant dix heures, dans trois jours, à la même heure, vous aurez ma réponse.

D'Aubray s'inclina devant mademoiselle de Montbrillant et la quitta après lui avoir baisé respectueusement la main.

Dès qu'il eut appris à ses amis le résultat de sa démarche, ceux-ci lui conseillèrent de se prémunir contre tout accident, en se condamnant à une séquestration absolue pendant les trois jours d'attente qu'il avait à subir. Mais ces précautions ne pouvaient convenir à son caractère turbulent.

— Bah! dit-il, si c'est une fatalité aveugle qui frappe tous les soupirants de mademoiselle de Montbrillant, je ne lui échapperai pas plus dans ma chambre que dans la campagne; si, au contraire, c'est un ennemi caché, alors je ferai ce que vous feriez à ma place, je le braverai, peut-être son étoile pâlira-t-elle devant la mienne.

D'Aubray sembla destiné, en effet, à devoir rompre le charme qui depuis une année, s'était emparé de la vie de mademoiselle de Montbrillant; il parvint au troisième jour sans avoir éprouvé le moindre accident, quoiqu'il n'eût rien fait pour s'en garantir. Il était neuf heures, Marie s'applaudissait déjà de se voir enfin échappée à cette volonté implacable dont elle avait désespéré de pouvoir jamais secouer le joug, lorsque Djell lui montra d'Aubray qui, monté sur un magnifique coursier isabelle, accourait vers le château suivi de six gentilshommes. Lorsqu'il eut franchi le pont-levis, d'Aubray voulut saluer Marie, qu'il aperçut à son balcon, mais, en portant la main à son chapeau, il tira brusquement la bride de son cheval, qui se cabra tout-à-coup. A cet aspect, mademoiselle de Montbrillant jeta un cri perçant, et une rougeur subite lui monta au visage; mais d'Aubray, quoique surpris à l'improviste, montra un admirable sang-froid dans cet instant critique; retenant d'une main son coursier, il porta l'autre à son chapeau et salua trois fois Marie avec autant de grâce que s'il eût eu les pieds sur le sol. Marie lui répondit par un sourire qui trahissait si clairement les sentiments secrets qui l'animaient pour le jeune homme, qu'il était impossible de s'y méprendre.

— Allons, mon cher d'Aubray, lui dit Chavigny, reçois mon compliment, tu as vaincu.

— Franchement, j'ai tout lieu de l'espérer; cependant il faut attendre encore une heure.

— Bah! le sourire qu'on vient de t'accorder n'est-il pas un consentement formel?

— Eh bien, mes amis, à quinze jours la noce. Si j'y invitais mes trois infortunés prédécesseurs, qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est une excellente idée, si tu veux avoir à la fois trois affaires sur les bras.

— Voilà qui me décide; je les invite.

— Au moins mets-y des formes.

— Quant à cela, ne crains rien.

Tout en devisant de la sorte, ils étaient arrivés au château, où ils trouvèrent mademoiselle de Montbrillant encore tout émue du saisissement qu'elle venait d'éprouver. Cette secousse, en rendant momentanément à ses traits le brillant et l'animation qu'ils avaient perdus depuis quelque temps, avait fait reparaître dans tout leur éclat ces lignes suaves et harmonieuses qui faisaient de Marie la plus belle personne de son temps. Ce fut cette supériorité, reconnue par les plus jolies femmes de la cour, tant elle était incontestable, qui attira à mademoiselle de Montbrillant la petite disgrâce quelle subissait en ce moment, quoique parfaitement innocente, elle partit sans murmurer, accompagnée de M. et de madame de Chamblas, et escortée d'une demi douzaine de gentilshommes.

D'Aubray, qui s'était toujours rangé au nombre des plus fervents adorateurs de Marie s'en vint la rejoindre à son château dès qu'il put quitter l'armée, et nous voyons qu'il avait fait un chemin rapide dans le cœur de la belle disgrâciée, puisque, selon toute probabilité, il allait obtenir sa main. En la voyant si belle et si émue, le jeune gentilhomme sentit plus que jamais qu'il l'aimait éperdûment. Dès qu'il l'aperçut, il l'aborda, et, lui baisant la main avec un transport dont il ne fut pas maître.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'avais résolu de vous obtenir loyalement, et, de peur d'encourir le reproche de lâcheté, j'ai voulu tenter les trois épreuves où ont succombé MM. de Lussan, de Brissac et de l'Estang: j'ai passé une nuit sur la Garonne, je viens de faire dix lieues ventre à terre, depuis trois jours je cherche un duel sans pouvoir le rencontrer, ces messieurs refusant de se battre avec moi avant que j'aie reçu votre réponse; et je n'en ai pas trouvé d'autres, quoique je me fusse volontiers mesuré avec le dernier des manants. Eh bien! Mademoiselle, vous l'avouerai-je? après avoir couru en riant au-devant du danger, il me fait frémir maintenant, quand je songe à tout ce que je pouvais perdre. Mais le sort m'a été plus favorable qu'à ces messieurs, le terme marqué par vous pour prononcer mon arrêt est arrivé, et je viens réclamer l'accomplissement de votre promesse.

— M. d'Aubray, répondit Marie, on dit que l'amour est aveugle, vous voulez sans doute nous prouver que vous êtes très-amoureux, car, voyez, l'horloge marque neuf heures et demie, et non pas dix heures.

— Vous avez raison, vous pouvez prolonger mon supplice encore une demi heure, vous êtes dans votre droit.

— Et j'en userai, ne fût-ce que pour me venger de la peur que vous m'avez faite tout à l'heure avec votre vilain cheval.

— Ah! ne dites pas du mal de mon cheval, il a fait merveille aujourd'hui; nous allions comme le vent, ou plutôt comme quatre Espagnols poursuivis par deux Français.

— C'est égal, je lui en veux toujours. Mais j'aperçois madame de Chamblas au jardin, je vais la rejoindre. A bientôt, messieurs.

Elle sortit à ces mots. Djell qui, pendant cette conversation, était resté derrière sa maîtresse, muet et impassible comme d'habitude, la laissa partir seule, puis s'approchant de d'Aubray et fixant sur lui un regard hardi.

— M. d'Aubray, lui dit-il, vous avez dit tout à l'heure que vous étiez d'humeur à vous battre avec le premier manant venu, êtes-vous homme à exécuter ce que vous avancez?

D'Aubray se mit à toiser le Maure avec une surprise qui, pendant quelques instant, l'empêcha de répondre; et, à voir cet enfant si jeune, si mince et sans un poil de barbe au menton, parler ainsi à un homme de la taille et de la force d'Aubray, il y avait en effet de quoi s'étonner.

— Ah! ça, mon jeune ami, où diable en voulez-vous venir?

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

Ces jours derniers, le théâtre de la Porte-Saint-Martin a donné une représentation extraordinaire au bénéfice d'un artiste. L'affiche n'a pas nommé la bénéficiaire (c'est une femme); j'imiterai cette discrétion.

On y représentait deux drames d'Alexandre Dumas: Antony et Kean. Frédérick-Lemaître jouait le rôle de Kean; la recette a dépassé 6000 fr. Cette somme n'entrera point tout entière dans la poche de Mme. H***, la bénéficiaire, et cela, par beaucoup de raisons, par celle-ci entre autres, que Mme. H*** en a déjà touché le quart à Florence. Voici à quelle occasion:

Mme. H***, après avoir fait les beaux jours du Vaudeville, et avoir brillé de son dernier éclat sur la scène du Théâtre-Français, eut l'étrange idée de s'engager dans une troupe de comédiens qui couraient l'Italie. Son directeur fit de mauvaises affaires; il avait pour concurrent Polichinelle et Pasquin. Force lui fut de mettre la clé sous la porte et les acteurs un peu plus loin que la clé. Les voilà en plein champ, jetant leurs vers et leur prose aux moineaux. Pour des comédiens, c'était encore exister, mais ce n'était pas vivre. En Italie, il n'y a que les Italiens qui vivent de soleil tout sec. Aux Français, il faut au moins du soleil au macaroni. Or, le macaroni est plus cher qu'on ne pense, surtout pour qui n'a rien. Mme. H*** se trouvait précisément dans ce dernier cas. Elle écrivit en France. Que la poste est lente, grand Dieu!

Enfin, sa lettre arriva. Elle y dépeignait son abandon, sa misère; elle y demandait un peu d'argent pour faciliter son retour en France. La personne à qui elle avait adressé cette lettre était plus dépourvue de fonds que de sensibilité; c'était sa propre fille. Celle-ci pleura beaucoup et se mit à raconter la chose à son mari, qui n'est pas riche, quoique chanteur.

Elle s'en alla trouver Mlle. M . . . — Mademoiselle, vous avez connu ma mère . . . — Ah, mon Dieu! serait-elle morte? — Pis que cela; elle est misérable. — Où? — En Italie; et elle voudrait pouvoir revenir en France.

— En France! . . . Ah! c'est bien naturel. Mais . . . attendez donc! . . . une idée! . . . Alexandre Dumas est à Paris? — Je le crois. — Il a des relations en Italie. — Je le pense. — Eh bien! adressez-vous à lui, et il trouvera facilement un moyen pour faire revenir votre mère, que vous embrasserez bien de ma part.

— Ah, mademoiselle! que vous êtes bonne! et quelle heureuse idée! Oui, c'est vrai, Alexandre Dumas . . . Ah, merci! merci! merci!

La fille de Mme. H*** courut à l'hôtel des Princes ou des Ambassadeurs, car Alexandre Dumas, quand il n'est pas logé comme un prince, l'est tout au moins comme un ambassadeur.

Il reçut Mme. *** comme un roi. A peine avait-elle achevé son récit, qu'il tournait déjà, non les talons, mais la clé de son secrétaire:

— Mlle. M . . . vous a dit, et c'est vrai, que je trouverais facilement un moyen pour faire revenir Madame votre mère en France; mais Mlle. M . . ., qui a 50,000 livres de rentes, pouvait trouver ce moyen encore plus facilement que moi . . . Voici ce que c'est: il s'agit tout bonnement d'envoyer à Mme. votre mère cette lettre de change . . . — Quoi, monsieur! — Eh, mon Dieu, oui! c'est aussi simple que cela. Envoyez-lui donc cette lettre de change de 1000 fr. sur mon banquier à Florence, et remerciez de ma part Mlle. M . . . d'avoir bien voulu me procurer l'occasion de secourir une femme, une artiste dans le malheur.

La surprise, la joie, la reconnaissance de la fille, je passe tout cela pour faire court.

La lettre de change est envoyée à Florence. Mme. H*** en touche le montant chez le banquier d'Alexandre Dumas. Tout est pour le mieux. Mlle. H*** monte en voiturin. La voilà sur la petite route de Florence à Paris. Par malheur, le voiturin verse; Mme. H*** se casse la jambe. Alexandre Dumas l'apprend, et renvoie bien vite à Florence une nouvelle lettre de change de 500 fr. pour le raccommodage de la jambe cassée.

Puis, cela fait, il organise une représentation à bénéfice pour son obligée; et c'est cette même représentation qui a eu lieu, l'autre soir, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Catacombes des Lapins.

Depuis long-temps occupé de la mort des animaux, je ne concevais pas que jamais il ne se rencontrât, soit dans les bois, soit dans les champs, d'animal mort de sa mort naturelle. La circonstance suivante me parut en ce genre une découverte.

J'avais déjà visité la plus grande partie des cavernes des montagnes qui environnaient ma demeure; il en restait une tout-à-fait inconnue jusqu'alors, et dont l'orifice était tellement étroit, qu'il était impossible de l'aborder autrement, qu'en se vautrant pendant un certain espace: je m'y hasardai. Avec beaucoup de peine et un peu de temps, je réussis. Quel fut mon étonnement de me trouver tout-à-coup dans un souterrain extrêmement vaste et tellement élevé, que ma main ne pouvait atteindre au sommet. M'étant avancé quelques pas avec précaution, et craignant de perdre le petit point lumineux qui marquait l'ouverture par laquelle j'étais entré; je ressortis, mais ce fut pour aller chercher au plus vite des hommes et des torches à l'effet de reconnaître ce nouvel emplacement. Nous aperçûmes alors, et avec un grand étonnement, une multitude de squelettes qui nous parurent être des lièvres ou des lapins gissant çà et là sur le sol, tous étendus de la même manière. Certainement ce n'était aucun animal de proie qui les avait transportés là. Tous les os étaient entiers, les cartilages les plus fins conservés; il y en avait un, entre autres, qui avait gardé des chairs et des poils.

Demidoff.

Les produits des mines d'or de Russie sont considérables; mais deux tiers de ces mines appartiennent à des particuliers. C'est de cette manière que la famille Demidoff est parvenue à posséder de si grandes richesses, qu'un Demidoff, qui, tout récemment, mourut à Florence, laissa à chacun de ses enfans 150,000 livres sterl. de revenu. Il vivait avec magnificence, et était un protecteur libéral des muses. Parmi sa suite nombreuse, on remarquait des peintres, des sculpteurs, des architectes, des poètes et aussi une troupe de comédiens, qui, partout où Demidoff se trouvait, élevaient leur théâtre. Sous Pierre-le-Grand, le premier chef de cette famille se distingua par ses connaissances en minéralogie, et l'empereur désira le voir figurer dans les rangs de la noblesse. Le vieux Demidoff refusa d'abord cette proposition, toute flatteuse qu'elle était, et finit cependant par se soumettre à la volonté de l'empereur. „Et quelles sont les armoiries que tu choisis?" lui demanda Pierre. „Un marteau de mineur," répondit Demidoff, „afin que mes descendans n'oublient jamais la source de leurs richesses et de leur bonheur."

Lectures du Boudoir.

En disposant notre coeur à l'amour, il semble que Dieu le prépare à recevoir des larmes.

— Cela guérit de tous les maux, d'être près de son amie; c'est comme le baiser d'une soeur.

— Encore quelques jours, et s'il y a du bonheur dans la vie, nous allons jouir du bonheur.

— Hélas! celui qu'on aime, songer qu'il est heureux près d'une autre, qu'une autre est heureuse de ses baisers, et vivre avec cette pensée dans la solitude.

— Je n'espérais pas être aimée, et pourvu qu'une autre ne s'empare pas de son coeur, sans me plaindre j'aurais attendu la mort en priant pour lui.

— Il est doux de songer que cendre, on est mêlé à des cendres chéries, entouré de ses aïeux, de ses amis, des compagnons de son enfance.

— Ils ont eu des larmes pour le bonheur, des larmes pour la tristesse, toujours des larmes. Il y a donc bien peu de différence entre l'amour et la douleur que l'un et l'autre s'expriment de même.

— Il est aussi une pudeur de l'ame et nous ne dévoilons entièrement les pensées de notre coeur que dans la solitude de nous-mêmes, ou dans l'ivresse de l'amour et de l'amitié.

— Rien n'est compatissant à la douleur comme le coeur d'une jeune fille encore à son premieur amour.

— C'est un mystère que notre coeur, un mystère comme tout ce qui vient de Dieu.

— Par une inconséquence commune à ceux qui aiment, elle voulait l'oublier, mais le voir encore une fois avant d'y renoncer pour jamais . . . pauvre fille!

La Navigation à Vapeur sur le Danube.

Le Danube est le plus grand fleuve de l'Europe; les pays civilisés qu'il parcourt et les nombreuses populations qui en vivifient les bords, le rendent plus important que tous les grands fleuves des autres parties du monde. Le Gouvernement paternel de l'Autriche, s'est emparé de ce fleuve pour avancer la prospérité de ses sujets, en facilitant le débouché de l'industrie. La Société autrichienne de la Navigation à Vapeur sur le Danube, dirige cette grande entreprise avec une sagesse, une prévoyance et un succès qui étonnent l'Etranger. La beauté des bâtimens, la sûreté de la navigation, les conforts qu'on jouit à bord des bateaux à vapeur sur le Danube, font rejaillir sur la Direction et le Comité de la Société autrichienne de la Navigation à Vapeur sur le Danube, des éloges d'autant plus méritoires, que même les Anglais, ces enfans chéris de Neptune ne contestent point.

Nous prendrons à tâche de donner les renseignemens les plus minutieux sur les résultats opérés par la Navigation à Vapeur sur le Danube. Toutefois, pour faire mieux ressortir ces avantages, il faudra d'abord exposer l'état de la Navigation sur le Danube en 1780.

Lettre d'un Voyageur français à son frère, à Paris, en 1780.

Linz 1780.

J'attendais à Passaw le bateau qui va toutes les semaines à Ratisbonne. J'avais intention d'aller jusqu'à Vienne dans cette voiture; mais on s'arrêtait si souvent, même lorsque le temps était le plus calme, sous prétexte de craindre la tempête, que je m'impatientai. D'ailleurs la compagnie ne m'était point agréable; elle était composée d'un grand nombre d'ouvriers qui changeaient de ville, et de filles de fermiers qui allaient en service à Vienne. Une telle société n'était point de mon goût; d'un autre côté, la ville de Linz et ses environs me semblaient fort agréables, et je ne pus résister à la tentation d'y rester quelques jours pour satisfaire ma curiosité.

A peine est-on entré en Autriche, que l'on remarque un changement total dans le gouvernement. Ce pays es bien différent de toute l'Allemagne.

Les maisons des fermiers, leurs habillemens, leurs outils, leur agriculture, tout enfin est en meilleur état qu'en Bavière. Je vis hier des fermiers qui allaient au marché en calèches. Ils étaient semblables aux riches fermiers d'Angleterre, ou à ceux qui sont au nord de la Hollande. Leurs visages, leurs chevaux et tout leur équipage annonçaient une opulence, que leurs habits longs et bruns, mais fort propres, leurs grands souliers sans boucles, et leurs chapeaux à petits bords semblaient démentir. On nomme ces fermiers, Landers, et leur grand nombre est fort avantageux aux Législateurs. On trouve néanmoins, de temps en temps, des mendians, qui demandent l'aumône pour de nouveaux mariés. Mais c'est plutôt pour suivre une ancienne coutume du pays, que par nécessité. Les filles des fermiers ont de grands chapeaux de feutre gris ou noir, qui leur vont très-bien, ainsi que leurs habillemens.

La haute Autriche n'est point fertilisée par les vents de l'ouest et du sud; de vastes collines la privent de cet avantage: elle n'est point non plus affligée par le vent du nord; les montagnes de Bohème la mettent à l'abri de sa furie. L'est est le seul qui puisse y avoir un libre accès: et un pays si abondant en eau ne saurait qu'être fort humide. Le nombre des collines et des forêts est favorable à l'agriculture, et les richesses du pays consistent sur-tout en pâturages, en sel et en pommes: il n'y croît point de vin, mais le cidre y supplée.

Linz, capitale de ce pays, est très-bien située. De Schlossberg, qui est à l'ouest de la ville, on découvre une plaine immense à la droite du Danube. Elle est bornée au sud par les superbes collines de Stirie, dont les sommets touchent souvent aux nues. La ville située en deçà du Danube, se présente en forme d'amphithéâtre. Le demi-cercle de belles collines dont elles est entourée, s'étend jusqu'au Danube. Au bas de ces montagnes est un terrain blanchâtre, où sont bâtis plusieurs villages; et au milieu de forêts, on remarque quelques Châteaux qui ont une apparence charmante. Le Danube ajoute encore, par la majesté de son cours, à la magnificence et à la variété de ce beau spectacle.

La ville est superbe, et presque toute bâtie en pierre de taille. Elle est habitée par onze mille hommes, qui ont eu assez d'industrie, d'adresse et de bonheur, pour la rendre si différente de toutes celles de Bavière, que, si on les comparait, ces dernières paraîtraient auprès de Linz, comme une chaumière auprès d'un palais. On y compte plusieurs manufactures considérables, et le commerce de la ville est fort étendu. On peut se choisir une très-bonne société parmi la Noblesse, qui s'y trouve en grand nombre, ainsi que les Officiers et les Professeurs. La ville se communique de tous côtés avec la campagne; et si je n'étais emporté par l'esprit de chevalerie errante, j'y terminerais mon voyage, et j'y finirais mes jours. La Noblesse est composée de familles dont le revenu est trop peu considérable pour faire figure à Vienne. Ces Nobles ont un avantage sur ceux de la haute Allemagne; ils sont beaucoup moins fiers, et leur conversation est bien plus supportable.

Les jeunes femmes de cette ville ont, en général, des manières plus polies que les Dames de Bavière; elles sont plus lettrées, et elles ont des agrémens dans la société qu'on ne remarque point dans ces dernières; mais elles perdent du côté du corps ce qu'elles gagnent du côté de l'esprit. Leur teint pâle et leurs regards languissans, qui sont si différens des manières vives et animées des autres, sont ordinairement attribuées aux eaux; ainsi qu'aux brouillards qui se répandent souvent sur la ville. Je n'ai jamais rien vu de plus beau que le costume des simples bourgeoises. Elles sont d'un tempérament vif; il n'en faut pas davantage pour expliquer l'état de leurs corps.

Notre bateau était construit sur le modèle de l'Arche de Noë, sans fenêtres, avec un pont par-dessus; les hommes, les marchandises et la vermine, tout était ensemble sans aucune distinction. Un coin du bateau me servit de loge.

Une haute pile de caisses de sucre en formait la muraille intérieure, et il se trouvait d'un côté une petite fente que les bateliers nommaient fenêtre, par laquelle il venait à peine assez de clarté pour faire connaître qu'il était jour. Il y avait un autre passage vers le milieu du bateau, par où la colombe n'aurait pu entrer avec une branche d'olivier: c'était-là notre cabinet d'aisance.

Ce cloaque n'avait aucun conduit, et personne n'était chargé de le nettoyer; ainsi vous pouvez juger, quelles agréables vapeurs se répandaient de temps en temps dans notre bateau, sur tout lorsqu'il fut plein de passagers. Je montai sur le pont de notre Arche, où je demeurai long-temps; j'étais obligé de me tenir ferme, de peur d'être précipité dans l'eau par la moindre secousse qui peut être occasionnée par le changement du gouvernail, ou par le choc de quelques pierres. On ne saurait alors prendre trop de précautions. L'agréable vue dont je jouissais, me rendait le voyage supportable. De Passaw ici, les bords du Danube sont couverts de collines qui entourent les plaines d'Autriche. Ces collines sont ordinairement si près l'une de l'autre, qu'elles laissent à peine appercevoir la plaine, en plusieurs endroits, elles penchent sur le fleuve, et ressemblent à des murailles qui tombent en ruine. Malgré cela les bords sont habités et très-bien cultivés. Entre Linz et cette place, qui sont éloignées l'un de l'autre de vingt-deux milles d'Allemagne, on ne trouve que de petites villes et un grand nombre de villages

et des prairies. Tout cela fait voir que les habitans sont plus à leur aise.

Ce qui me causait le plus de plaisir, étaient les détours du fleuve. Nous traversions quelquefois des vallées bordées de collines dont la pente était si douce, qu'on aurait pu les cultiver jusqu'au sommet. Au bas de ces belles collines, était tantôt un village orné par les travaux du laboureur, tantôt une vaste prairie. Ces lieux découverts faisaient un étrange contraste avec la forêt épaisse qui couvrait le derrière des montagnes. Le bateau s'approchait de plus en plus de cette passe, où le voyageur se trouve dans une obscurité totale; déjà nous n'en étions éloignés que de cent pas, sans pouvoir découvrir de quel côté le fleuve dirigeait son cours. Il semblait que nous allions traverser une ville, et nous craignions de faire naufrage contre ses remparts; lorsque tout-à-coup, nous apperçûmes a notre droite un passage bien différent. Le fleuve se détourne, forme un angle aigu, et entre dans un creux étroit, dont l'obscurité est affreuse. On se trouve au milieu du jour, enseveli dans les ténèbres de la nuit. Les collines perpendiculaires et les forêts qui se trouvent de chaque côté de cet abîme en défendent l'entrée à toute clarté. Cependant, l'espace que nous avions parcouru était si obscur, que l'on pouvoit à peine distinguer la voûte céleste d'avec le sommet des collines, et nous voyons devant nous une terre brune, qui convenait parfaitement à la forme et à la couleur des collines et des forêts. Il règne dans cette vallée solitaire, un calme, qui n'est interrompu que par les coups redoublés du bûcheron, qui exerce sa fureur contre quelques Dryades infortunées, dont les cris sont répétés par tous les échos, ou par le chant des oiseaux. Nous étions enfin bientôt sortis de cet horrible passage, et nous appréhendions d'entrer dans quelques lieux souterrains, car l'obscurité augmentait de plus en plus, et le chemin qui nous restait à faire, nous paraissait d'une difficulté insurmontable. Dans notre inquiétude, nous cherchions une ouverture dans les rochers qui nous environnaient de toutes parts, lorsque tout-à-coup, nous apperçûmes un charmant paysage sur notre gauche, et sans le perdre de vue, nous passâmes par un lieu étroit. Nous étions ravis de voir de belles collines, des forêts superbes, des villages sans nombre, des Châteaux, des maisons de campagne, des vignes et des jardins, qui, pendant un long espace, étaient réfléchis par le fleuve. La variété infinie des objets qui nous environnaient, était si grande et si admirable, que nous ne pouvions rassassier nos yeux d'un si charmant spectacle.

La fin au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

— Abolition de la torture par Frédéric le-Grand. — Au commencement du règne de Frédéric-le-Grand, la torture était encore en usage dans toute la Prusse. Il arriva, à cette époque, un événement qui décida Frédéric à l'abolir sur-le-champ dans tous ses états.

Une veuve, sans enfans, exploitait à Berlin un petit cabaret; elle seule habitait la maison avec un pauvre candidat de la faculté des lettres. Celui-ci vivait en donnant des leçons élémentaires et était toute la journée occupé hors de chez lui. Un matin, la veuve ne sortit point de sa chambre à coucher; on fit ouvrir la porte et on la trouva morte dans son lit. Elle avait été étranglée, et la corde qui avait servi à consommer le crime était encore autour de son cou. La justice manda sur-le-champ le candidat pour savoir s'il pouvait fournir quelques renseignemens sur cet assassinat; mais la porte de son logement était fermée et lui-même était absent. Quelques heures après il revint chez lui. Arrêté sur-le-champ, il subit un premier interrogatoire, protesta énergiquement de son innocence et dit qu'il ne pouvait même donner aucun renseignement. „Je n'ai pas, ajouta-t-il, passé la nuit dans ma demeure. Hier, je suis allé rendre une visite à un pasteur de mes amis qui habite la campagne; je suis resté tard chez lui: la nuit m'a surpris en route; dans l'obscurité, j'ai perdu mon chemin; j'ai erré long-temps et j'ai été forcé de me coucher au milieu des champs."

Comme il ne pouvait prouver cette dernière circonstance, il fut formellement accusé du crime. Il renouvela ses protestations d'innocence; mais les juges n'y firent guères attention, et pour le forcer à faire des aveux, ils ordonnèrent qu'on l'appliquât à la question. Déjà, au premier degré de la torture, le patient vaincu par la douleur, s'avoua coupable. Tous ceux qui l'avaient connu furent saisis de consternation et d'effroi. Ils ne pouvaient croire qu'un homme si paisible, d'une conduite si honnête, eût été capable d'un pareil forfait. Ses élèves surtout en rendaient d'excellens témoignages. Une députation fut envoyée au grand chancelier de Cocceji; elle lui remontra avec fermeté que les douleurs seules de la torture avaient pu arracher l'aveu d'un crime à un homme d'une vie et d'un caractère irréprochables. Le chancelier se fit apporter tous les actes de la procédure, trouva que l'instruction était incomplète et ordonna une nouvelle visite du cadavre.

Cette fois-ci ce fut l'exécuteur des hautes-oeuvres de Berlin qui fut chargé de cet examen, à cause, sans doute, de la strangulation que la défunte avait subie. Après avoir soigneusement considéré la corde qu'on avait toujours laissée au cou de la victime, il déclara qu'elle avait été étranglée par un noeud qui n'avait pu être fait que par un homme de l'art. Le chancelier se fit expliquer ce que c'était qu'un noeud fait par un homme de l'art. „C'est, répondit le bourreau, un noeud fait d'une manière particulière que nous employons, nous autres exécuteurs, quand nous voulons rendre la mort plus prompte et moins douloureuse à ceux que nous devons pendre. Ce procédé est un secret connu seulement par des hommes de notre profession."

Le chancelier se décida alors à faire des recherches pour savoir si aucun bourreau ou valet de bourreau n'était venu à Berlin à l'époque du meurtre. On découvrit bientôt que deux valets de l'exécuteur des hautes-oeuvres de Spandau étaient arrivés dans cette capitale la veille du jour de l'assassinat; ils étaient frères utérins de la victime. On les saisit, et ils avouèrent le crime. Ils avaient étranglé leur soeur pour pouvoir, en qualité de ses plus proches parens, jouir plus tôt de sa fortune.

Le chancelier Cocceji, heureux d'avoir pu empêcher une erreur judiciaire, fit un rapport au roi sur toutes les circonstances de cette procédure criminelle, et Frédéric décréta immédiatement l'abolition de la torture dans ses États, excepté pour le cas de crime de lèse-majesté ou de haute trahison. L'ordonnance royale est du 3 juin 1740.

— Un particulier avait à son carrosse deux chevaux gris pommelés, les plus beaux et les mieux choisis que l'on pût voir. En ayant perdu un, il envoya son cocher chez tous les maquignons de Paris, pour lui en acheter un autre semblable, à quelque prix que ce fût: le cocher de retour! Hé bien, lui dit son maître, aussitôt qu'il l'apperçut, as-tu réussi." Oui, monsieur, lui répondit le cocher, j'ai trouvé votre pareil.

— Un homme voyant une maison superbe et d'un goût différent des autres, dit à son ami: „Voilà une bien belle maison, a-t-elle été faite dans ce pays-ci?

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

26. Janvier.

M. Daubigny, l'un des auteurs, avec feu Caigniez, du fameux mélodrame intitulé la Pie voleuse, vient de signifier à l'administration du Théâtre-Italien d'avoir à s'abstenir de représenter la Gazza Ladra.

Le public du Théâtre-Italien sera bien étonné d'apprendre que cette charmante Gazza, que depuis vingt-deux ans il avait attribuée à Rossini, est de M. Daubigny. Le procès va s'engager devant les Tribunaux. Nous appelons de tous nos voeux une prompte décision.

François-les-Bas-bleus, de M. Alexandre Dumas, ne sera pas représenté à ce théâtre; l'auteur, d'accord avec le directeur, a retiré son ouvrage. — Du reste, le répertoire ne chômera pas pour cela: on répète deux pièces en un acte: l'Enlèvement de Déjanire et la Chasse du Roi. — De plus, nous apprenons que ce théâtre vient de recevoir une jolie pièce en deux actes des auteurs du Voyage à Pontoise et du Bourgeois grand Seigneur! Succès assuré!

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Rose flétrie.

Suite.

— Je vous ai demandé si vous étiez homme à exécuter ce que vous avanciez; je croyais qu'un homme de coeur ne devait pas se faire répéter deux fois une pareille question.

— Eh bien, sachez donc que votre question est une insulte, que lorsque je prends un engagement j'ai pour habitude de l'exécuter à la lettre, quel qu'il soit.

— Alors, monsieur, je vous somme de me faire raison, les armes à la main, de la façon outrageante dont vous venez de vous exprimer sur les Espagnols, car l'Espagne est ma patrie.

— Est-ce sérieusement que vous parlez?

— Monsieur, je vous ferai observer à mon tour que votre question est une insulte.

— Que le ciel vous bénisse! dit d'Aubray, saisissant la main du jeune homme, je suis à vos ordres.

— Alors, monsieur, sortons de l'enceinte du château, et finissons-en. M. de Chavigny me fera-t-il l'honneur d'être mon second?

— Très-volontiers.

— Toi, Guitant, tu seras le mien, dit d'Aubray. Et maintenant, partons, notre ami Djell paraît pressé, et je serais désespéré de le faire attendre.

Au bout de dix minutes ils étaient au-delà des fossés du château et sur un terrain parfaitement disposé pour une rencontre.

Or ça mon brave jeune homme, dit d'Aubray au page, j'estime votre courage, mais, sans vouloir vous dire que vous êtes presque un enfant, que votre bras est encore bien faible pour tenir une épée, et que vous êtes trop jeune pour avoir acquis cette habileté qui dans le jeu hasardeux du duel, peut suppléer à la force; je vous ferai observer aussi que toutes les qualités qui vous manquent, je les possède au plus haut point; c'est pour cela que je vous engage à réfléchir avant de croiser le fer avec moi.

— Quand je reçois une insulte, monsieur, je ne considère ni la force, ni l'adresse de celui qui m'a outragé; vous êtes fort et je suis faible, vous êtes adroit à l'épée et j'y suis inhabile; tant mieux pour vous, profitez de vos avantages, mais ne croyez pas que j'en sois ébranlé.

— Cependant, reprit d'Aubray, je voudrais éviter cette affaire; je l'avoue, et si cela peut vous satisfaire, je suis tout prêt à vous avouer que je me suis exprimé étourdiment et que tous les torts sont de mon côté.

— Mettez un frein à votre générosité, vos ennemis pourraient y donner une interprétation peu honorable pour votre caractère.

— Allons, puisque vous le voulez absolument, commençons la fête; un de ces messieurs va vous prêter son épée.

— Cette arme me suffit, dit Djell, tirant un petit poignard suspendu à sa ceinture.

— C'est impossible, vous ne pouvez vous battre avec cela, c'est vous exposer à mes coups sans défense.

— Pensez un peu plus à votre sûreté et inquiétez-vous moins de la mienne. Je connais le maniement de cette arme comme vous celui de votre épée, et je n'en veux pas d'autre. Mettez-vous donc en garde, et surtout ne me ménagez pas, car pour moi, je vous jure que j'y vais de franc jeu.

— Allons, dit d'Aubray, après tout je ne suis pas un Turc, et vous en serez quitte pour une égratignure, pas davantage.

D'Aubray s'avança sur le jeune homme, l'épée à la main, dédaignant les précautions qu'il avait habitude de prendre en pareille circonstance et convaincu qu'il dépendait de lui de mettre fin au combat quand il lui plairait. Mais, dès les premières passes, il fut tout surpris de se voir arrêté court; à l'aide de son seul poignard, Djell parait tous ses coups avec une dextérité qui tenait du prodige, et l'oeil constamment fixé sur l'arme de son adversaire, il suivait ses rapides évolutions avec une agilité si merveilleuse qu'il semblait deviner chaque coup avant que celui-ci eût encore songé à le porter. Les amis de d'Aubray étaient stupéfaits, et lui-même restait frappé de surprise et d'admiration en face d'un pareil spectacle.

— D'Aubray, lui dit Guitant, voyant que son bras commençait à fléchir, tandis que Djell n'avait rien perdu de son ardeur, gare à la fatalité, il est neuf heures trois quarts, tu n'as plus qu'un quart d'heure d'attente; ainsi donc attention!

Mais l'avis était trop tard: Djell, écartant violemment son épée, s'élança sur lui d'un seul bond, se cramponna à sa poitrine comme un tigre et lui plongea son poignard dans la gorge. D'Aubray laissa échapper son épée et tomba à la renverse en jetant un cri étouffé.

Lorsqu'il vit son ennemi étendu à terre, Djell essuya son poignard sur l'herbe, le remit dans son fourreau, salua poliment Chavigny, et quitta le lieu du combat comme il y était venu, grave et impassible.

Mademoiselle de Montbrillant était au jardin lorsque Guitaut vint lui apporter cette nouvelle. La douleur qu'elle en ressentit fut si vive qu'elle en perdit connaissance, et lorsqu'elle sortit de cet évanouissement, elle était en proie à une fièvre ardente, qui ne la quitta que lorsqu'on lui apprit que non seulement d'Aubray n'était pas mort, mais qu'il ne serait obligé de garder la chambre que quelques jours, le poignard de Djell n'ayant fait que déchirer les chairs. Guitaut s'empressa d'aller porter ces détails au blessé, qui les reçut avec transport et pria son ami de le venir voir le lendemain. Mais le lendemain, lorsque Guitaut se présenta dans sa chambre, il le reçut d'un air consterné et lui remit une lettre ouverte où étaient tracées ces lignes.

„Monsieur, permettez-moi de vous exprimer tout le chagrin que j'éprouve de l'événement qui vient de vous frapper. Hélas! ma douleur est d'autant plus cruelle qu'au lieu de vous apporter quelque consolation, je viens vous déchirer le coeur; car, je vous le dis à regret, je ne puis être votre femme; il n'y faut plus songer. Adieu, monsieur d'Aubray. Marie".

— Je n'y conçois rien, dit Guitant, car je crois qu'elle t'aime.

— Non, elle ne m'aime pas; c'est une atroce comédie qu'elle joue avec ce Buckingham, ... Allons, je me sens mieux, je veux partir, je veux quitter ce château aujourd'hui même.

— Partir! . . . J'espère bien que tu ne feras pas cette folie, ce serait une imprudence impardonnable.

— Descendons toujours au jardin; j'étouffe ici.

— Ah! ça, dit tout-à-coup d'Aubray, et ce petit lutin de Djell, qu'est il devenu? Sais-tu qu'il a le droit d'être fier de sa victoire?

— Je ne crois pas qu'il s'en félicite, car on l'a chassé, et depuis hier il n'a pas reparu.

Eh bien! l'on a fort mal agi, et je vais prier mademoiselle Marie de le reprendre à son service. Cet enfant s'est battu avec courage et loyauté. Il n'est pas juste de le punir parce qu'il a montré du coeur.

Lorsqu'ils rentrèrent au château, ils y trouvèrent Marie, qui paraissait en proie à la plus vive émotion.

— M. d'Aubray, dit-elle, voulez-vous me prêter un moment d'attention, je vais vous expliquer ce que ma conduite a eu de mystérieux jusqu'à ce jour. Vous savez qu'à mon retour d'Espagne, je fus sur le point d'épouser M. de Lussan; la veille du jour où je savais qu'il devait faire sa demande à mon tuteur, j'aperçus sur la cheminée une lettre, et cette lettre la voici; vous pouvez la lire.

„Mademoiselle, je suis malheureux, car je vous aime; il ne m'est pas permis d'aspirer à votre main, et il m'est également impossible d'abandonner à un autre le trésor que je ne puis posséder. Pardonnez-moi de me faire l'arbitre de votre destinée, de la diriger au gré de mon égoïsme, mais retenez bien ceci: Ne vous mariez pas, car celui qui vous aura épousée le matin, le

soir du même jour ne sera plus qu'un cadavre; et, pourque vous sachiez bien que je serai toujours là, attentif et inexorable, remarquez bien ceci: du moment où un homme aura demandé votre main, il lui arrivera malheur dans les trois jours qui suivront cette demande. Or, si je tiens cette première condition, ce sera un avertissement certain que je suis tout prêt à exécuter la seconde"

La fin au prochain numéro.

Superstitions observées à la campagne.

Dans un séjour que j'ai fait en dernier lieu à la campagne, chez une de mes tantes, qui demeure en Ecosse j'ai eu occasion de faire quelques observations dont je vais vous rendre compte.

Lorsque j'arrivai, je trouvai ma tante occupée, avec ses deux filles, à clouer un fer de cheval sur le seuil de sa porte. Le but de cette opération était d'écarter les maléfices d'une vieille sorcière qui avait menacé la maison, parce que ma cousine avait mis deux fétus en croix pour savoir si la vieille pourrait passer dessus. Ma cousine m'assura qu'elle avait entendu la vieille murmurer contre la famille, et que certainement elle disait l'oraison dominicale à rebours; d'ailleurs cette femme leur avait souvent demandé une épingle, et elles avaient toujours eu la précaution de la lui refuser, parce que tous les instrumens piquans sont propres à ensorceler. Ma cousine ajouta que sa soeur n'avait été guérie de certaines attaques de nerfs que depuis que sa mère avait jeté un couteau à une vieille que le diable avait emportée depuis.

Quand j'allai me coucher, ma tante fit mille excuses de ne pas me donner la meilleure chambre de la maison; mais on ne pouvait plus l'habiter depuis qu'une lavandière y était morte, parce qu'elle revenait toutes les nuits pour y laver la lessive. „Apparemment, m'ajouta-t-elle, que cette femme avait caché de l'argent quelque part, et dans ce cas elle ne peut point avoir de repos qu'elle n'ait révélé son secret à quelqu'un. Ma cousine m'assura qu'il n'aurait tenu qu'à elle de savoir où l'argent était caché, mais qu'elle n'avait jamais osé le demander à l'esprit de cette lavandière lorsqu'il vint la visiter auprès de son lit A cette occasion, elles me racontèrent qu'elles avaient eu un domestique qui s'était pendu dans un désespoir amoureux, et que toutes les nuits il était revenu se promener, jusqu'à-ce que le pasteur l'eût noyé dans la mer rouge.

Quelques jours après mon arrivée dans la maison, il survint un accident qui alarma beaucoup toute la famille. Le chien de garde hurla pendant la nuit d'une manière extraordinaire, ce qui présageait avec certitude que quelqu'un de la maison mourrait. Ma cousine la cadette protesta qu'elle avait entendu une des poules chanter comme le coq, ce qui annonçait aussi un malheur. J'appris à cette occasion que pendant les nuits qui précédèrent la mort de mon oncle, le chien avait hurlé si horriblement qu'il avait été impossible de fermer l'oeil dans la maison; et ma tante avait entendu la montre de mort faire son tic-tac, aussi nettement que si en effet il y avait eu une montre pendue à son chevet. Enfin, la servante qui le veillait avait ouï distinctement une horloge sonner l'heure de mort au moment où l'ame se sépara du corps.

Pendant qu'on me contait cela, j'entendis une de mes cousines qui disait tout bas à sa soeur que probablement leur mère ne vivrait pas long-temps, parce qu'elle avait une certaine odeur qui annonçait la chose . . . . . Elles avaient eu une servante qui était morte, uniquement parce qu'un enterrement avait fait une pause devant leur maison. L'aînée de mes cousines avait vu dans leur jardin l'esprit de leur frère, tandis que celui-ci était aux îles; et neuf mois après on sut que le jour même de cette apparition, ce jeune homme était mort sur le vaisseau qui le portait.

Il est étonnant quel nombre de pronostics certains ces jeunes filles savent tirer des petites circonstances communes de la vie, et des faits les plus indifférens, en apparence. Quand le feu lance une étincelle, elles connaissent si ce phénomène annonce un trésor ou un cercueil. Long-temps avant mon arrivée, elles savaient que je devais venir, parce qu'elles avaient vu un étranger sur la grille du charbon de pierre. Ma cousine la cadette s'empare toujours de l'instrument de fer avec lequel on tisonne, parce qu'elle a l'art de faire brûler le feu avec vivacité, ce qui veut dire qu'elle aura un époux, qui aura beaucoup d'attentions pour elle. D'ailleurs, comme elle a du malheur au jeu, elle a la certitude d'être heureuse en mari.

Elles ont remarqué souvent que la chandelle annonce les événemens sinistres avec une certitude parfaite. En dernier lieu, un de leurs voisins étant en visite chez elles dans la soirée, on remarqu'a qu'il se formait une volute de suif de son côté. Effectivement le lendemain, comme il chassait le renard, il tomba de cheval et se rompit le col. Un soir ma tante vit clairement une lettre dans la chandelle; et le lendemain il arriva une lettre de son fils. Toutes les fois que la flamme de la chandelle est bleuâtre, on sait qu'il y a un esprit dans la chambre. L'autre jour la pauvre Nancy fut bien mortifiée; car la chandelle s'étant éteinte, elle ne put pas la rallumer en la soufflant; sa soeur accourut, et y réussit d'un seul coup, ce qui prouvait qu'ell avait plus de vertu.

On ne se sert jamais de baromètre dans la maison, parce que ces Dames connaissent, par divers signes, le temps qu'il doit faire. Quand les araignées montent la cheminée, et que le merle de la cuisine chante, il doit pleuvoir le lendemain. Mais le plus grand prophète du logis, c'est le chat. Quand il est couché sur le foyer, la queue du côté du feu; cela annonce qu'il viendra du gel. Quand le chat se lèche la queue, c'est de la pluie qu'il doit faire. L'autre jour il se passa la patte derrière l'oreille, et mes cousines comprirent d'abord qu'elles auraient la visite d'un étranger. Ma tante se plaignait hier d'un commencement de rhume; et mes cousines observèrent que ce rhume ferait le tour de la maison, parce que le chat avoit éternué trois fois. Mais on commence à soupçonner beaucoup que ce chat n'est autre qu'une sorcière, qui a pris cette forme, parce qu'un matin que ma cousine le caressait, il s'en fallut très-peu qu'il ne l'égratignât.

On ne saurait imaginer à combien de divers signes ces Dames connaissent l'avenir. Tout le monde sait que le sel renversé et les couteaux en croix portent malheur; mais elles m'ont appris par exemple qu'une épingle tournée la tête en bas, et un chien étranger qui vous suit, sont des signes de bonheur. Elles m'ont appris que quand la cuisinière laisse verser la marmite, l'eau échaude ses amoureux; et un jour de la semaine dernière une de mes cousines étant venu déjeuner avec son bonnet de travers, ma tante lui recommanda de le laisser tout le jour sans le retourner, de peur quil n'en résultât quelque événement malencontreux.

C'est surtout dans les signes ou apparences extérieures du corps que l'on trouve à pronostiquer sur l'avenir. Une tache blanche sur l'ongle veut dire qu'on recevra un cadeau. L'aînée de mes cousines aura un mari de plus que la cadette, parce qu'elle a au front un pli que sa soeur n'a pas. En revanche, la cadette fera plus d'enfans: elles connaissent cela en se faisant craquer les doigts à force de les étirer.

En qualité de neveu et de cousin, j'ai reçu beaucoup de confidences qu'on ne fait pas à tout le monde, et j'ai appris là un certain nombre de règles très-commodes pour la conduite de la vie. Par exemple si la tête démange, on sait qu'il doit pleuvoir. Si vous avez une démangeaison au front, il doit arriver un étranger. Si l'oeil droit vous démange vous pleurerez; si c'est le gauche vous rirez. Si c'est le nez, c'est une autre affaire: il faut vous attendre à quatre choses: vous ferez un faux pas, vous boirez un verre de vin, vous toucherez dans la main à un imbécille, ou vous rencontrerez une femme galante. Si le coude vous démange, vous changerez de camarade de lit. Si la main droite vous démange, vous payerez de l'argent; si c'est la gauche, vous en recevrez. Si c'est le creux de l'estomac, vous mangerez du poudding. Si le dos vous démange, le beurre baissera de prix. Si c'est le côté, quelqu'un vous cherche; si c'est le pied, vous le mettrez en terre étrangère, enfin si vous avez un frisson, c'est parce que quelqu'un marche sur le lieu où vous serez enterré.

NOUVELLES A LA MAIN.

22. — On lit dans l'Observateur du Luxembourg, le fait suivant: „Le 12 de ce mois, vers trois heures et demie du soir, au village de Wittimont, commune de Léglise, un loup âgé de deux à trois ans, n'étant poursuivi d'aucun chasseur, et traversant ce village, aperçut la porte d'entrée de la maison de Jean-Baptiste Collet ouverte et entra dans la cuisine, où se trouvaient

deux ou trois enfans qui s'y chauffaient; ceux-ci ayant eu peur se sont bien vite retirés dans une chambre à côté, pour faire place au loup, qui s'est assis bien tranquillement dans la cuisine à côté de la porte de la chambre. Le sieur Collet, qui était alors dans le voisinage, apprenant qu'un loup s'était permis d'entrer chez lui, s'arma d'une hache, en se faisant accompagner de deux de ses voisins qui se munirent de fourches. Les uns et les autres se trouvaient dans la cuisine avec le loup et les portes closes. Collet commença d'abord le combat en assénant sur la tête, entre les deux oreilles, un coup du tranchant de la hache, ce qui a suffi pour tuer le loup."

— La cour de Liége (chambre des appels correctionnels) a fait, pour la première fois, application de l'article 1er de la loi du 8 janvier 1841, qui punit la provocation en duel. Il s'agissait de savoir si une chiquenaude accompagnée de ces mots: „Je suis un tel, vous savez ce que cela veut dire," constitue une provocation. Cette question a été résolue affirmativement, et le prévenu a été, vu les circonstances atténuantes, condamné à six jours de prison et à l'amende.

La Navigation à Vapeur sur le Danube.

Fin.

Lettre d'un Voyageur français à son frère, à Paris, en 1780.

Linz 1780.

Il m'arriva deux aventures sur ce bateau, qui ont quelque rapport avec celle du moulin à vent du fameux Don-Quichotte. Je suis presque honteux d'en faire le récit. En venant ici, on me fit, à Ulm, et dans les autres villes par où je passai, une histoire si épouvantable du passage de la chute et du tournant du Danube, que je croirais vous épouvanter, ainsi que Nanette, en vous faisant la description des dangers auxquels je serais échappé. Mais vous pourriez être tranquilles, quand je devrai passer cent fois ce fameux écueil de Charybde. La chute est une place où le fleuve se précipite avec fracas, après avoir été resserré longtemps entre deux collines. L'eau est reçue par des rochers qui sont précisément opposés à son cours. Ce bruit est formidable; mais à la droite du fleuve, il se trouve une si grande quantité d'eau sur ces rochers, que les plus gros vaisseaux peuvent y passer en toutes saisons sans aucun danger. Ce passage était peut-être mauvais, il y a quelques siècles, et c'est, sans doute, ce qui l'a rendu si fameux dans toute l'Allemagne et dans toutes les relations des Voyageurs et des Géographes; mais à présent on fait beaucoup de bruit pour rien, et le cours perpétuel du Danube entraînera jusqu'au nom de cette place formidable. Le pays des environs de la chute est extrêmement champêtre et bizarre. Au bord du fleuve, s'élève un rocher en forme de tour quarrée. On a érigé une croix sur cette éminence, à laquelle les passagers adressent leurs prières. En un mot, les beautés du pays me firent plus de plaisir que le danger de ce passage ne m'effraya.

Nous passâmes le gouffre, qui n'est pas fort éloigné de la chute, car il n'y a que douze ou quinze pas à droite, et nous ne fûmes point effrayés de ces inondations chimériques. Il se trouve ordinairement un passage auprès du bord, assez grand pour contenir plusieurs vaisseaux sans danger; ainsi lorsque le maître du vaisseau passe les voyageurs par-dessus ce gouffre, c'est seulement pour les jeter dans une terreur panique; car l'eau est profonde et forte, et un tel vaisseau moyennement chargé, n'a rien à craindre. Le danger serait pour une petite barque qui aurait la témérité de s'y exposer. Autant que je pus conjecturer, il n'a pas plus de vingt pieds de circonférence. En un mot, ces places ne sont pas aussi dangereuses que plusiers parties de la Moselle, de la Meuse, du Rhône, de la Loire et du Rhin; et on les passe néanmoins sans rien craindre.

Une infinité de causes concourent à faire redouter ces deux endroits du Danube. De vils Mariniers en parlent avec emphase, et se plaisent à faire le danger plus grand qu'il n'est en effet, pour faire valoir leur intrépidité. D'autres plus simples, pénétrés du péril qu'ils redoutent, sont si épouvantés à la vue et au bruit de cette eau mugissante, qu'ils tremblent, et qu'ils regardent cet instant comme le dernier de leur vie. Les maîtres des vaisseaux sont les plus intéressés à entretenir cette terreur panique; c'est un prétexte qui leur sert à augmenter le prix du passage; et lorsqu'on est une fois passé, le Timonier fait la ronde avec son chapeau; et demande de l'argent aux passagers pour les avoir conduits sans accident par des endroits si dangereux. Le maître du bateau s'apperçut que j'avais été peu troublé à la vue de ce fameux passage, et quoiqu'il sût combien il lui importait de faire valoir cet étrange préjugé, il m'assura en confidence, que depuis vingt ans qu'il naviguait sur le Danube, il n'avait pas entendu parler du moindre naufrage. Les ponts de bois par où les vaisseaux sont obligés de passer, sont bien plus dangereux. Les arches sont, pour la plupart, si étroites, qu'un gros vaisseau y passerait à peine. Le coche d'eau ordinaire qui porte beaucoup de monde et des riches marchandises, n'a rien à craindre, premièrement parce qu'il ne peut faire eau, tant il est haut de bords, et en second lieu, parce que les maîtres de ce bateau, qui sont responsables des marchandises qui leur sont confiées, prennent soin d'éviter le danger; mais nous vîmes d'une auberge à Stein, où nous nous arrêtâmes pour considérer le couvent de Melk, et le pays des environs, nous vîmes, dis-je, couler sous le pont trois bateaux chargés de bois. Le petit nombre de bateliers qui les conduisaient, sauta dans un bachot, et travailla à sauver une partie de leur bois, dont le Danube était couvert de toutes parts. Les bords de ces bateaux sont à peine de quelques pouces plus élevés que la furface de l'eau, et la moindre secousse suffit pour y jeter une assez grande quantité d'eau pour les faire couler.

Ceux qui ramassent ce bois, sont des malheureux qui ne peuvent gagner leur vie autrement. Leurs tristes bateaux ne sont d'aucune valeur; mais ce mariniers se sauvent toujours dans de petits bateaux qu'ils ont à cet effet. On attribue la plupart des accidens qui leur arrivent à leur imprudence.

Pendant tout notre voyage, nous trouvâmes de très-bonnes auberges, où nous fûmes bien servis et à bon marché. On ne trouve point de garçons de cabaret dans ces places; on est servi par des femmes. Leurs appartemens sont très-propres et annoncent l'aisance et la richesse.

Lorsqu'on entre à Vienne du côté du fleuve, cette ville offre aux yeux du spectateur bien plus de magnificence que Paris. On découvre de quelques milles, la superbe Tour de St. Etienne; elle est située dans une vallée étroite au bord de l'eau. Les détours de la vallée dérobent bientôt la tour aux yeux du voyageur. On cherche encore avec des yeux avides le lieu où était la haute pyramide où les Césars on fait leur séjour. Ensuite, des collines couvertes de vignes cachent cette vallée, puis l'on apperçoit une plaine immense d'où l'on découvre peu-à-peu, une partie de la ville. A la droite, sont des collines en partie couvertes d'arbres, et en partie cultivées, qui s'étendent jusqu'à la rivière. La beauté de cette vue est rehaussée par la magnificence du Couvent royal de Neubourg. On parvient enfin dans une gorge étroite bordée de rochers qui sont perpendiculaires au fleuve. Il y a un Couvent sur le haut, et au bas est le charmant village de Nussdorf, que l'on prendrait pour un des faubourgs de Vienne. Lorsqu'on est une fois passé ce rocher, on voit la capitale qui s'étend sur tout l'horizon. Ses différens quartiers sont à quelque distance les uns des autres, plusieurs même sont sur des éminences; ce qui en augmente beaucoup la beauté. Le grand nombre de superbes édifices, et le bruit qui frappait mes oreilles de tous côtés, me jetèrent dans un grand étonnement; en vain je me rappelais le Nil admirari d'Horace.

Nous fûmes six jours à faire la route de Linz à Vienne, quoiqu'on la fasse ordinairement en deux. Les mariniers se servaient de leur excuse ordinaire, et disaient que les vents avaient été contraires. Le voyage de Ratisbonne ici coûte deux ducats, un pour le passage et l'autre pour les provisions, qui consistent en poisson frais et en viande salée, à quoi l'on peut ajouter quelques légumes. Lorsque le temps est calme, il n'y a aucun danger à dormir dans le bateau. Il paraît d'abord qu'il en coûte peu pour faire un voyage de cinquante-six milles d'Allemagne; cependant je n'y trouvai point mon compte. Les poses fréquentes et longues m'obligeaient de vivre à terre, de passer mon temps à l'auberge, et d'y dépenser mon argent.

Si l'on avait l'avantage de trouver des associés à Ulm ou à Ratisbonne, il vaudrait beaucoup mieux acheter un petit vaisseau pouté qui pourrait coûter soixante ou soixante et dix florins, et qui serait capable de porter quinze ou seize hommes; on le vendrait à

Vienne, peut-être avec bénéfice, et l'on ferait son voyage en quatre, cinq ou six jours au plus, au lieu qu'un bateau ordinaire est quatorze ou quinze jours en route. Trois ou quatre Mariniers et un bon Timonier se trouveraient amplement récompensés de leur peine, si on leur donnait le vaisseau lorsque le voyage est fini.

VARIÉTÉS.

En 1784, un jeune avocat, de la plus belle espérance, meurt et laisse une veuve et deux enfans sans fortune. Au bout d'une année, le bruit se répand au Palais que Mme. N . . ., la veuve de notre confrère, va se remarier à un sieur H . . ., employé supérieur dans les fermes générales. Cet homme était riche, mais il avait une réputation pitoyable. Sa probité avait été plus d'une fois mise en doute, et il ne s'était avancé dans les fermes qu'à force de bassesses et de platitudes. On le savait, et on déplorait le fatal aveuglement de la jeune veuve qui allait changer un nom honoré contre un nom taré.

— Il faut empêcher ce mariage par respect pour la mémoire de notre confrère, dit M. de Saint-Irieix, jeune avocat fort spirituel et très-connu au Palais, par l'originalité de ses manières.

— C'est impossible, lui répondit-on.

— Impossible? Vous verrez si je ne parviens pas à le rompre. Soyez tranquille, j'en fais mon affaire.

Saint-Irieix se présente chez la jeune veuve. Après un court préambule:

— Est-il vrai, Madame, que vous allez vous marier?

— Oui, Monsieur.

— A un sieur H . . .?

— Oui, Monsieur.

— Avez-vous de l'inclination pour cet homme? Tranchons le mot, l'amour entre-t-il pour quelque chose dans cette union?

— Votre question, Monsieur, est au moins extraordinaire.

— Pardon, Madame, je sais tout ce qu'elle a de bizarre et d'insolite, mais enfin elle est nécessaire.

— Eh bien . . . Monsieur . . . c'est un mariage de convenance: j'ai deux enfans, mon époux, votre confrère, m'a laissée sans aucune fortune; je dois . . . me sacrifier pour mes enfans. J'honore encore la mémoire de mon mari en agissant ainsi.

— Voilà tout ce que je voulais savoir, Madame . . . Eh bien! Madame, vous n'épouserez pas ce H . . .; c'est un misérable qui n'aurait que de l'argent à vous offrir et de la honte. J'ai un parti plus avantageux, je le pense, à vous proposer. C'est un jeune homme, un jeune avocat de peu de talent peut-être, mais de beaucoup de coeur, qui possède légitimement, honorablement, six mille livres de rentes, et qui s'estimera le plus heureux des hommes si vous daignez accepter sa main, sa fortune et son nom. Est-il besoin d'ajouter, Madame, que cet homme, cet avocat, c'est moi . . ., moi, qui tombe à vos genoux pour vous supplier de faire mon bonheur, et de ne pas refuser le vôtre! . . .

Ce laconisme, dans les moyens et dans le langage, obtint un plein succès. Mme. N . . . rompit avec le sous-fermier et épousa M. de Saint-Irieix.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

28. Janvier.

Premières Représentations.

Théâtre du Vaudeville. — L'Extase, vaudeville en 3 actes, de MM. Lockroy et Arnould.

Le sujet de ce vaudeville est des plus étranges et des plus hardis. Nous n'aurions jamais cru que la doctrine de Mesmer pût fournir le sujet d'une pièce si gracieuse et si poétique. Imaginez-vous une jeune fille, une pauvre enfant qui, à certains jours, à certaines heures, est agitée de songes singuliers, d'extases bizarres; elle rêve tout haut, elle vit d'une autre vie, elle a dans ce sommeil étrange des affections, des amours dont elle ne se souvient plus à son réveil.

Pendant son sommeil Hélène adore M. Rodolphe, un jeune peintre qu'elle n'a jamais vu; éveillée, Hélène n'aime que son cousin, M. Albert. Il faut que son père alarmé se mette en campagne à la recherche de ce Rodolphe, dont Hélène ne saurait se passer. Et quand le comte de Kermegg a enfin trouvé ce Rodolphe, il explique au jeune homme surpris la bizarrerie de sa démarche: „Sauvez ma fille, Monsieur! vous seul le pouvez." — J'accepte, répond le généreux jeune homme. Et l'occasion de commencer sa tâche se présente bientôt; une lampe laissée allumée par un domestique ivre a mis le feu à la chambre d'Hélène. Rodolphe se précipite, s'élance; Hélène est sauvée!

Rodolphe est installé chez le comte en qualité de secrétaire: fidèle dévoué, prêt à tout pour secourir Hélène, il est toujours là, épiant sur sa figure les traces de son mal; quant à Hélène, une fois qu'elle ne dort plus de son sommeil magnétique, elle est folle, rieuse, coquette comme une jeune fille qui se porte bien, et qui a cinquante mille livres de rente. Elle fait fort peu attention à ce M. Rodolphe, le secrétaire de son père. Mais en revanche elle reçoit fort bien les hommages et les complimens empressés de M. Albert, son cousin. Rodolphe est le souffre douleur de la maison; les domestiques l'envient, le dénigrent, et certaine princesse, soeur du comte Kermegg, l'accable de ses dédains. Rodolphe n'y tient plus. — Je pars, dit-il, au comte. — Vous partez? Et ma fille, malheureux! — Votre fille . . . je l'aime! — Partez donc, dit le comte. — Mais Hélène arrive. Elle dort, elle supplie Rodolphe de rester. Sans Rodolphe, elle mourrait. — Rodolphe restera.

Mais pourra-t-il supporter longtemps ce terrible supplice qu'on le force d'endurer. Hélène, qu'il aime plus que jamais, Hélène va se marier avec son cousin, M. Albert. Rodolphe s'éloignera cette fois; sa décision est irrévocable, et il part. C'est alors qu'un vieux domestique, qui aime Rodolphe, veut le venger des dédains dont il a été l'objet; il dévoile à Hélène la belle et noble conduite du généreux jeune homme; il ne lui cache rien, ni les extases, ni les moyens employés pour la sauver. Cette révélation frappe Hélène au coeur; on l'entend dire: „Pauvre Rodolphe!"

Mais quel bruit! c'est Rodolphe qui revient, pâle, défait, dans un trouble horrible! Un vol a été commis au château, cent billets de mille florins ont disparu! Rodolphe ne veut pas être soupçonné; c'est pour cela qu'il revient. Qu'on ouvre donc ses malles, qu'on le fouille même; mais que son honneur reste pur. Cependant, au moment où l'on va ouvrir certaine petite cassette, Rodolphe manifeste des inquiétudes; cette cassette renferme, hélas! le portrait d'Hélène. On l'ouvre pourtant, et l'on y trouve . . . les billets volés!

A cette découverte, qui épouvante Rodolphe, l'indignation est générale, lorsque Hélène s'avance . . . elle dort . . . elle parle . . . C'est elle qui a mis là les billets composant sa dot auprès de son portrait. Elle aime Rodolphe, elle veut l'épouser . . . Elle s'éveille, mais cette fois elle se souvient. Rodolphe est là, et nous croyons qu'il n'a plus envie de partir.

Tout ceci est frais et charmant, rempli de grâce et de délicatesse. Cette jolie pièce a été supérieurement jouée. Ferville, dans le rôle du comte de Hormegg, nous a rendu cet excellent comédien que les auteurs négligent trop souvent. Il a été noble, digne, pathétique et vrai. Cette création est pour lui des plus heureuses.

Bardou n'a guère que deux scènes importantes. Mais comme il les joue! Quelle verve, quelle vérité, quel profond sentiment de la comédie! Déjà Bardou, dans le rôle du maçon Gauthier, nous avait prouvé qu'il n'avait besoin pour remuer son public ni de grands gestes ni de longs discours. Ce rôle du domestique Frantz, il l'a su faire saillir, quoiqu'il ne soit guère étendu. C'est dans de pareils cas qu'on peut se servir à bon droit du mot: créer. Quant à Mme. Doche, elle a été fort belle dans ses momens d'extase, alors qu'elle s'avance pâle, les yeux fixes, les traits immobiles; et jolie, mutine, espiègle et délicieusement coquette, quand elle ne dort pas.

L'Extase eut un grand succès pour le Vaudeville. Ach. D.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Rose flétrie.

Fin.

— Vous savez maintenant, M. d'Aubray, pourquoi j'ai refusé successivement MM. de Lussan, de Brissac, de l'Estang et vous-même.

— C'est étrange. Et soupçonnez-vous de quelle main part cette lettre?

— Nullement; mais je vais le savoir avant cinq minutes. Voyez.

„Mademoiselle, il est un homme qui, depuis une année, vous dispute à tous ceux qui veulent vous ravir à son amour; car lui, il ne vit que pour vous. Ceux qui vous ont dit: „Je vous aime!" ceux-là aimaient aussi le jeu, les bals et les festins; mais lui, hélas! son seul et unique amour, c'est vous. Son regard est sans cesse fixé sur vous comme le regard d'une mère sur son nouveau-né. O Marie! ne le repoussez pas lorsqu'il va venir se jeter à vos genoux; ne lui reprochez pas votre gaîté perdue, vos chagrins prématurés, votre front soucieux à vingt ans, car il a vu tout cela, car il a vu la pâleur tomber sur vos traits et les envelopper comme un suaire; il a vu les larmes filtrer à travers vos doigts; il a vu tout cela, et une douleur inouïe lui brisait l'âme; et cependant, plaignez-le, Marie, cette pâleur il pouvait la faire disparaître, ces larmes il pouvait les tarir, et il ne l'a pas voulu, parce qu'il fallait renoncer à vous. O Marie! prenez pitié de lui quand il va venir vous demander grâce! Un jour, une rose blanche est tombée de votre main, et vous n'avez pas daigné la ramasser; cette rose, je vous la remettrai, c'est à ce signe que vous me reconnaîtrez, car je ne pourrai prononcer une parole devant vous."

A peine d'Aubray avait-il fini la lecture de cette lettre Djell parut. Il ne proféra pas une parole, il ne fit pas un geste, mais dans l'émotion profonde qui soulevait sa poitrine, dans la mélancolie sublime empreinte sur son front bruni, dans le regard tout plein de douleur et d'amour qu'il laissa tomber sur elle, Marie comprit que c'était là l'homme qui l'aimait. Il s'approcha lentement de Marie, mit un genou en terre devant elle, et lui présenta une rose blanche, flétrie et jaunie par le temps.

— Djell, lui dit-elle, vous avez été bien coupable et bien cruel, ce n'est pas là ce que j'attendais de vous quand je vous ai recueilli chez moi. Cependant je vous pardonne; mais vous ne pouvez plus faire partie de ma maison.

— Mademoiselle, répondit Djell, cette fleur que je viens de vous rendre, vous allez la jeter au vent, et le pied insoucieux du passant l'écrasera dans la poussière. Oh! donnez-là au pauvre Djell, il la mettra sur son coeur et retournera, plein de joie, dans la cabane de sa mère; cette fleur il la regardera quelquefois, il l'arrosera de ses larmes, et jamais il ne la portera à ses lèvres, et sa vie s'écoulera ainsi heureuse.

Puis, comme Marie gardait le silence, Djell se tourna vers d'Aubray et lui dit.

— Vous qui fûtes mon ennemi, vous qui serez son époux, refuserez-vous d'intercéder pour moi?

— Cela est inutile, dit Marie. Céder à une pareille demande serait de l'extravagance.

Et se levant brusquement, elle quitta la salle sans dire un mot de plus. Djell resta désespéré; mais s'il eût pu suivre Marie dans sa chambre, où elle se retira en le quittant, il l'eût vue regarder long-temps cette rose qu'elle avait refusée à ses larmes, puis la cacher avec soin dans un des bouquets de fleurs qui ornaient sa fenêtre, en murmurant ces mots:

— Pauvre enfant!

Lorsqu'il fut revenu de l'espèce de stupeur où l'avait jeté le refus formel et le départ précipité de Marie, le page s'approcha de d'Aubray, et, d'une voix si grave, si profondément mélancolique, que le gentilhomme en tressaillit.

— M. d'Aubray, lui dit-il, il y a deux jours la fortune m'a été favorable et s'est tournée contre vous, mais la fortune est changeante, et si vous la tentiez aujourd'hui, peut-être vous accorderait-elle une éclatante revanche.

— Vous allez au-devant de mes désirs; mais j'aurais voulu attendre un autre moment pour vous faire cette proposition.

— Vous ne pourriez en choisir un meilleur.

— Eh bien! quand vous voudrez.

— Tout de suite. Vous ne pouvez encore manier une épée, mais vous êtes bon cavalier et habile tireur, nous nous battrons à cheval et au pistolet.

Quelques minutes après, ils étaient tous deux sur le terrain, accompagnés de leurs seconds. Lorsqu'ils se furent placés à cinquante pas l'un de l'autre, Djell appella Chavigny, et lui donnant sa toque:

M. de Chavigny, lui dit-il, veuillez suspendre cette toque à l'arbre que vous voyez là-bas, à la droite de M. d'Aubray: si je succombe, prenez-la, vous y trouverez un secret, et quand je ne serai plus, je vous prie d'en détacher ce rubis et de le conserver en souvenir de moi.

Lorsque Chavigny eut exécuté ce que lui demandait le page:

— Maintenant, messieurs, dit celui-ci, quand vous voudrez. Et vous, M. d'Aubray, rappelez-vous qu'avec moi le duel est un jeu sérieux: visez droit au coeur.

Le signal fut donné, et les deux adversaires partirent au galop. A vingt-cinq pas, Djell déchargea son arme. D'Aubray ne fut pas touché, et tira presque en même temps sans plus de succès.

— C'est à recommencer, dit Djell.

Pour la première fois peut-être, d'Aubray parut se battre à contre-coeur; cependant avec un pareil adversaire, il ne pouvait montrer la moindre hésitation sans risquer de voir mal interpréter le sentiment qui le dominait. Il se résigna donc. On leur donna d'autres armes, et ils s'élancèrent de nouveau l'un vers l'autre. Cette fois, Djell ajusta son adversaire à trente pas, il le manqua encore: alors celui-ci, trop généreux pour profiter des avantages de sa position, lâcha son coup sans faire un pas de plus. Au même instant, Djell laissa échapper son arme et tomba sur le cou de son cheval, où il resta immobile et les bras pendants; et lorsque d'Aubray courut à lui pour le relever et s'assurer de l'état de sa blessure, il ne trouva plus qu'un cadavre. Ce malheur l'affligea profondément, car depuis une heure le jeune Maure lui avait inspiré un vif intérêt.

Comme ils allaient le transporter au château, Chavigny se rappela la dernière volonté du page. Il s'en fut détacher la toque de la branche d'arbre où il l'avait suspendue, et il se mit à y chercher le secret dont lui avait parlé le malheureux page; alors il s'aperçut que cette toque était percée en plein de deux petits trous circulaires: s'étaient les deux balles de Djell, c'était là son secret.

Quant à Marie, nous ne saurions dire jusqu'à quel point elle fut affectée de la mort de son page; mais on assure qu'avant de l'envelopper dans son linceul, la personne chargée de ce soin déposa sur la poitrine du jeune Maure une rose blanche toute flétrie.

Six mois après cet événement, d'Aubray épousait mademoiselle de Montbrillant qui, rentrée en grâce à la suite de ce mariage, retourna habiter la cour. Elle ne la quitta plus depuis, et dans les vicissitudes qu'elle eut à subir pendant les troubles de la France, Anne d'Autriche trouva dans madame d'Aubray une amie dont le dévoûment éclairé vint plus d'une fois en aide à son caractère vacillant et irrésolu.

Constant Guéroult.

NOUVELLES A LA MAIN.

23 janvier. — On lit dans un journal : Le petit village de Saint-Laurent-les-Mûres vient d'être le théâtre d'un crime horrible. Nous avons recueilli à ce sujet les renseignemens suivans. „Une fille de service à Lyon se rendait, il y a quelques jours, à Bourgoin; elle fut rencontrée en route d'un militaire qui suivait la même direction. Voyageur et voyageuse s'accostent, et la conversation s'engage à l'aide des questions d'usage en pareille occasion. — Iriez-vous par hasard à Bourgoin, belle enfant? dit le galant troupier en s'adressant à la jeune fille. — Vous l'avez dit, répondit celle-ci; je vais porter mes économies à ma mère; 800 francs à peu près. — Tant mieux, reprend son interlocuteur, nous ferons route ensemble." Et voilà nos deux jeunes gens cheminant de compagnie. Le jeune militaire avait à peine eu le temps de raconter à sa compagne comme quoi il revenait d'Afrique avec son congé en bonne forme, quand parurent les premières maisons de Saint-Laurent. La servante annonça alors qu'elle devait s'arrêter chez des gens de connaissance, et qu'elle ne se remettrait en route que le lendemain matin; force fut donc de se séparer, non toutefois sans se promettre de continuer ensemble le voyage. Le lendemain, à la pointe du jour, le militaire va frapper à la porte de la maison où il a vu entrer la veille la jeune fille. — Elle est partie il y a quelques minutes, lui répond un homme de l'intérieur de la maison. Sans plus de questions, le militaire hâte le pas, dans l'espoir d'atteindre son oubliéuse compagne. Il marchait déjà depuis long-temps, et il commençait à s'étonner de ne pas apercevoir la jeune fille, lorsqu'il rencontra deux gendarmes qui revenaient de Bourgoin. Il leur demande aussitôt celle dont il a perdu les traces et leur donne son signalement. L'étonnement du jeune soldat se change alors en soupçons. Il raconte aux gendarmes sa conversation de la veille avec la servante, comment il est devenu son compagnon de route et a su qu'elle portait sur elle une somme de 800 francs. A ce récit, les gendarmes le prient de revenir sur ses pas et de leur indiquer le logis où la servante a passé la nuit. Arrivés à Saint-Laurent ils trouvent les volets et la porte de la maison soigneusement fermés. On interroge les voisins qui indiquent comme le fils du propriétaire un enfant qui joue sur la route. — Où est ton père? lui disent les gendarmes. — Il est dans la cave où il fait un grand trou pour enterrer quelque chose. On cerne aussitôt la maison, un serrurier arrive, on entre, on se précipite dans la cave, et là un spectacle horrible se présente aux yeux des assistans. Un homme tenait dans ses bras, prêt à le déposer dans une fosse profonde, un cadavre à demi-nu. C'était celui de la malheureuse servante que son hôte avait assassinée pour s'emparer de son petit trésor. Le meurtrier a été arrêté et mis sur-le-champ entre les mains de la justice.

24. — Un vol a été tenté hier en pleine rue, à midi, avec une audace vraiment incroyable. Une femme passait dans la rue Saint-Jacques, portant sur le dos une lourde malle. Un homme l'arrête tout-à-coup, vers le coin de la rue des Mathurins, et veut s'emparer de la malle; la femme résiste et finit par crier au voleur! On sait l'effet magique de ce mot dans les rues de Paris; la foule est bien vite accourue. „Insolente! reprend l'homme sans lâcher la malle et d'une voix qui couvre les cris de la femme, n'est-ce pas assez de fuir de la maison conjugale en dépouillant ton mari! oses-tu bien encore m'injurier ainsi! — „Vous, mon mari!" s'écrie la femme stupéfaite. Cependant la foule, témoin de ce débat, dominée par l'air d'assurance de l'homme, et travaillée sans doute par quelques compères, commençait à murmurer: Puisque c'est sa femme! . . . puisque c'est sa malle! . . . La pauvre femme, de son côté, commençait à être intimidée par ces rumeurs défavorables et allait peut-être se trouver volée avec l'autorisation du peuple, quand le prétendu mari décampa tout-à-coup: il venait d'apercevoir la garde qui, de la caserne de la rue du foin, se rendait sur le lieu du rassemblement. Cette fuite ne pouvait plus laisser de doute sur les projets du voleur; quelques personnes l'avaient suivi de l'oeil, et il fut arrêté dans une allée voisine où il s'était réfugié.

VOYAGES.

Les Voyageurs Anglais en Italie.

On parle beaucoup des populations si diverses de l'Italie et de ce qui les distingue. Mais dans le nombre il en est une qu'on oublie, bien qu'au-delà des Alpes elle joue un rôle important: je veux parler de la population des voyageurs, population aussi nombreuse que variée. Aux approches de l'hiver, on la voit, comme une nuée d'oiseaux de passage, paraître au sommet des Alpes, et de là s'abattre sur le beau pays où le soleil est chaud, où le ciel est serein; puis elle se divise, court de ville en ville, envahit des quartiers, occupe les églises, remplit les salons, couvre les promenades. On la reconnaît à ses regards errans, à sa marche rapide. C'est véritablement une nation dans une nation, et une nation toujours en mouvement.

Cette nation pourtant est loin d'être homogène. Venue de tous les points du globe, elle garde des empreintes fort diverses, et se mêle sans se confondre jamais. Ainsi un Français ne peut être pris pour un Allemand, ni un Anglais pour un Russe. Tous sont voyageurs, et, à ce titre, tous se ressemblent sous quelques rapports; mais chacun dans sa manière de voyager porte un caractère et un esprit qui ne sont qu'à lui seul. C'est ce caractère, c'est cet esprit dont je vais essayer de saisir quelques traits.

Parlons d'abord des Anglais. Les Anglais, comme on sait, forment plus des sept huitièmes du peuple voyageur. C'est à tel point que dans beaucoup de lieux, anglais et voyageur sont synonymes, comme en Irlande anglais et protestant. Leur passage d'ailleurs, non que celui des cailles, est partout régulier et simultané. „Dans un mois, se dit-on sur la route de Rome à Naples, nous aurons le passage des Anglais;" et jamais, en effet, le passage des Anglais ne manque. Tous prennent leur volée de Rome à certain jour pour rester à Naples un certain temps et revenir à Rome à certaine époque. Rien, pour la grande majorité, qui puisse déranger ce calcul. L'année que j'étais en Italie il s'est trouvé que leurs cinq semaines de Naples ont été affreuses; constamment de la pluie, du vent et même de la neige; le Vésuve est jusqu'à la fin resté voilé, et les plus belles courses, celles de Poestum, par exemple, ont été impossibles. Les Anglais n'en sont pas moins tous partis au jour marqué. Ils avaient passé à Naples le temps de rigueur.

C'est qu'en effet ce n'est pas pour s'amuser que les Anglais viennent en Italie. On peut les diviser en deux grandes classes: ceux qui, par économie, quittent Londres avec toute leur famille, et les jeunes gens qui voyagent au sortir d'Oxford ou de Cambridge. Les premiers (ceux qui quittent Londres par économie) ont en général deux ou trois voitures, un cuisinier et cinq ou six domestiques. Ils louent une maison, ouvrent salon, vivent entre eux, et, s'ils sont amateurs des arts, montent un théâtre de société. Quant aux seconds, un voyage n'est point pour eux un plaisir. Ils font leur France et leur Italie (c'est l'expression) comme on fait son droit et sa philosophie, ou plutôt comme on est de la conscription. Et ne croyez pas que leur but soit de s'instruire. Qu'y a-t-il à apprendre hors de la vieille Angleterre? Mais il faut se distinguer des pauvres hères qui ne sont pas assez riches pour quitter le sol natal; mais il importe de prendre rang à Londres parmi les fashionables du West-End. Aussi, pendant ce temps d'épreuve, sont-ils en général aussi ennuyés qu'ennuyeux. Ils viennent pleins de préjugés et s'en retournent comme ils sont venus. Rien ne leur plait; tout les dégoûte, tout les indigne, tout, jusqu'aux usages les plus indifférens. Le climat, le ciel même, ne trouvent pas toujours grâce à leurs yeux. J'ai voyagé avec un jeune Écossais qui avait pris son parti d'avoir plus froid à Rome qu'à Édimbourg. Il était enchanté quand une bise un peu vive se faisait sentir, une bien froide le ravissait, un épais brouillard le rendait triomphant. Pour rien au monde d'ailleurs il n'eût renoncé à une de ses habitudes. Au commencement d'une longue journée, il fallait s'arrêter une heure pour prendre son thé; et la seule fois que je l'aie vu en colère, c'est quand je lui proposai de déjeuner en voiture.

A ces deux classes de voyageurs il en faut sans doute ajouter quelques autres. Ainsi un des plus riches ducs d'Angleterre fit annoncer, l'an dernier, dans les journaux qu'il partirait pour l'Italie avec six berlines, et que ceux de ses amis qui voudraient faire le voyage à ses frais n'avaient qu'à inscrire leur nom chez son portier. Ainsi encore (ceci est plus sérieux), désolés de ne pouvoir entrer à Londres dans le monde fashionable, ce monde si étroit et si bien

barricadé, bon nombre d'Anglais viennent sur le continent, pour, chez l'ambassadeur au moins, s'approcher des mortels privilégiés dont, at home, ils sont tenus à distance. Le dernier ambassadeur anglais à Florence voyait son salon envahi par ces sortes de voyageurs et s'en plaignait quelquefois. Mais voyageur d'économie ou de devoir, de luxe ou de vanité, tous se ressemblent en un point, la plus parfaite indifférence pour ce qu'ils sont supposés venir voir. Partout où il y a des statues et des tableaux vous les rencontrez pourtant; mais comment? l'air effaré, le cou raide, la physionomie impassible et les mains dans les poches. En un clin-d'oeil ils ont vu quarante tableaux et cinquante statues: un inventaire ne serait pas aussi prompt. Je me souviens qu'à Florence, je visitais un jour la galerie de l'Académie des beaux-arts, galerie où des tableaux de choix sont rangés par époque et jettent une vive lumière sur l'histoire de la peinture. Accompagné du gardien, j'avais fini d'examiner un des côtés de la galerie, quand la sonnette retentit avec fracas. C'étaient trois Anglais, qui, comme des gens habitués à cette espèce d'exercice, allèrent tout droit se planter devant les premiers tableaux, ceux de Cimabue et de Giotto. Comme le gardien me quittait pour eux, je me plaignis. „Soyez tranquille, me dit-il avec un coup-d'oeil italien, ce sont des Anglais: ils vous auront ratrappé avant que vous n'ayez vu ce tableau. „Il ne leur fallut en effet que le temps d'arpenter la galerie à grands pas et avec grand bruit Vers le milieu pourtant un d'eux découvrit sur une table une de ces larges lorgnettes de carton qui, noires en dedans, servent à concentrer la lumière. Cela lui parut singulier, et il s'arrêta pour regarder le premier tableau venu à travers. Mais ses compagnons le pressèrent; et comme le gardien l'avait prédit, en une minute ils furent tous les trois près de moi, en deux ils eurent tourné les talons et repassé le seuil de la porte. Ebbene! signor! me dit le gardien en revenant et serrant dans sa poche les deux pauls de rigueur.

La fin au prochain numéro.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Anecdotes sur le Comte Daru.

Dans la guerre de la Vendée, où tout, jusqu'aux succès, était si déplorable, M. Daru reçut de son général l'ordre d'abandonner et de brûler auparavant un village qu'il avait pris. Aussitôt il fit réveiller la dame du château dans lequel il était logé, pour l'engager à le quitter immédiatement ainsi que sa famille. Cet avis est reçu avec indignation, surtout par le maître de la maison, gisant fort malade dans son lit, et niant que son parti pût avoir le moindre revers. Impossible de le persuader. M. Daru le fait aussitôt enlever avec ses effets les plus précieux, et on le transporte dans une ferme isolée, d'où bientôt il put voir que l'avis n'était que trop bien fondé. Sa malheureuse femme, mère d'une jeune fille charmante, ne tremblait plus que pour celle-ci. Dans son trouble et sa reconnaissance, elle croit ne pouvoir prendre de meilleur parti que de la confier au jeune officier, pour l'emmener chez une de ses tantes à Paris. M. Daru se rendait en effet, la nuit même, pour mission secrète, près du gouvernement. Cependant la jeune fille n'est pas plus tôt partie avec son jeune protecteur, que la mère s'alarme de sa propre imprudence. Elle écrit une lettre suppliante à M. Daru, qui lui répond: „Votre messager m'a trouvé à cheval, trottant à la portière de ma voiture; je m'étais aperçu comme vous, madame, qu'il y avait par trop d'imprudence à risquer plus long-tems un si dangereux tête à tête." Il fit ainsi quarante lieues, et remit son dépôt sain et sauf dans les bras de la vieille tante, qui, disait-il, manqua mourir de frayeur en voyant le dépositaire.

Un mérite de M. Daru, bien rare à l'époque où il occupa des emplois publics, et même en tout temps, c'est qu'il conserva toujours son franc-parler et l'indépendance de ses opinions, même avec ceux auprès desquels cette qualité était un défaut. Lorsqu'il était secrétaire-général du ministère de la guerre, il eut avec Berthier, alors ministre, une explication sérieuse pour refaire sur d'autres bases un immense travail qui devait contrarier en tout point les idées du premier consul. Berthier se rangea assez promptement de l'avis de son secrétaire; mais Napoléon n'était pas si commode. M. Daru, appelé devant lui, soutint vivement ses idées. Napoléon défendit les siennes, et la discussion durait depuis cinq heures; enfin elle fut interrompue, parce que les deux interlocuteurs ne trouvèrent plus de voix. M. Daru surtout, exténué de fatigue, ne pouvait plus articuler que ces deux mots: Je persiste. L'heure du dîner arrive, et Napoléon présente son antagoniste à Joséphine. Celle-ci, inquiète de trouver la voix de son mari si altérée, lui en demande la cause: „Prenez-vous-en à cet homme, répond le premier consul; mais le voilà réduit au silence, et maintenant il faut bien qu'il m'écoute sans répliquer." Là-dessus Napoléon reprend ses argumens un à un, en répétant au pauvre muet: „Répondez, Daru, répondez, si vous pouvez!" Celui-ci, poussé à bout, rassemble enfin tout ce qui lui reste de poumons, pour s'écrier d'une voix enrhumée: Je persiste! Et Napoléon de rire aux éclats de cette sortie inattendue. Depuis ce moment, et dans les différentes discussions qu'ils avaient ensemble, l'empereur, se rappelant cette scène, lui répétait souvent: „Daru, vous savez qu'il n'y a qu'un mot à dire: „Persistez-vous?"

M. Daru sut garder cette liberté de contradiction, lors même que tout le monde l'eût perdue autour de lui. Consulté par l'empereur sur plusieurs de ses projets, il s'y opposa fortement. Mais, par une délicatesse digne d'éloges, ces mêmes résolutions, adoptées malgré ses conseils, après les avoir combattues en secret, il les défendait en public.

Lectures du Boudoir.

— L'excès du mal peut être la source du bien.

— Quand l'expérience devient la règle de nos actions, on fait ce qui est bien, plutôt par calcul que par entraînement.

— La puissance de la volonté est immense, et lorsqu'elle exerce son empire absolu, une vigueur, une impulsion, inconnues jusqu'alors, nous donnent la conscience de nos forces, en étendant le cercle de nos facultés; — aussi, elle décide souvent de notre destinée.

— Il semble que dans les grandes douleurs on revient à la langue maternelle comme on se réfugie dans le sein d'un ami.

— Pour cultiver des fleurs, dans quelque position de la vie qu'on se trouve, il faut avoir à part soi, un petit grain de bonheur.

— . . . . Rêverie vague, dont le charme tient à je ne sais quel mélange de tristesse et d'expansion: mélange heureux qui confondant les deux grands ressorts de l'âme, la peine et le plaisir, émousse leurs atteintes et les rend plus en harmonie avec notre faiblesse.

— Lorsque les hommes sont réunis pour un but de plaisir, leur premier mouvement est toujours bon; c'est un moment de bonheur, et le bonheur rend meilleur. L'attente de la jouissance et la jouissance elle-même épanouissent l'âme.

— Lorsque l'éducation n'a pas appris à réprimer ou à modifier les signes extérieurs des impressions de l'âme, elles se manifestent par des exclamations tellement bruyantes et exagérées que souvent on pourrait s'y tromper et prendre le plaisir pour la peine et la peine pour le plaisir.

— Combien est douloureux à l'âme le passage qui sépare les affections passées des affections nouvelles.

— L'amour dispose à la confiance et ne la donne pas d'abord.

VARIÉTÉS.

— Un journal, qui porte à 632,000,000 la population de l'Univers, établit ainsi la probabilité du mouvement des naissances et des décès sur tout le Globe:

Naissances.	
En une année	23,407,410
En une journée	64,130
En une heure	2,672
En une minute	44
En une seconde	1
Décès.	
En une année	18,588,235
En une journée	50,927
En une heure	2,122
En une minute	35
En une seconde	1

Revue des Théâtres.

26. Janvier.

Nouvelles diverses.

Naples, 13 janvier. — (Correspondance particulière de la Gazette des Théâtres). — Saint-Charles. — Le Fondo. — Troupe française de M. Alexandre. — Il n'est pas douteux que le théâtre Saint-Charles n'occupe plus, en Italie, le rang que lui avait assigné l'habile administration de Barbaja. Ce n'est plus ce théâtre qui a été le berceau du génie de Rossini, et qui a produit ces grands chanteurs qui ont si longtemps fait l'admiration de l'Europe. Sa salle tout enfumée se ressent de la décadence dans laquelle il est tombé, et réclame une restauration complète.

Mais si de la part des artistes il n'y a plus cet ensemble qui avait placé Saint-Charles au-dessus de tous ses rivaux, il serait injuste de penser que, parmi eux, il n'existe pas des talens du premier ordre, et d'autres qui donnent les plus belles espérances.

Les deux prima donna, MMlles. Tadolini et Dérancourt, les ténors Basadonna et Fraschini, et surtout le baryton Coletti, sont des artistes d'un mérite incontestable et que tous les théâtres, sans même excepter celui de Paris, seront toujours heureux de posséder.

Les journaux ont beaucoup exalté le talent de Mme. Tadolini, et ils ont eu raison. Le rôle de Linda di Chamonny, qu'elle a créé à Vienne, et que Donizetti a écrit pour elle, lui fait le plus grand honneur. Mais lorsqu'ils ont osé la comparer à Mme. Malibran, ils n'étaient pas dans le vrai. C'était une flatterie dont elle ne peut pas être la dupe.

Mme. Tadolini manque de cette sensibilité que l'admirable cantatrice, objet de nos éternels regrets, possédait à un si haut degré, et lorsqu'elle veut aborder les rôles tragiques, ce n'est plus qu'une chanteuse dont la voix étonne par la facilité avec laquelle elle se joue des plus grandes difficultés. Voyez-la dans l'Elisir d'amore et dans Otello. Dans le premier de ces opéras, elle vous rappellera la méthode si parfaite et le chant si pur de Mme. Persiani, tandis que, dans le second, elle est à une distance incommensurable de celle à laquelle on l'a maladroitement comparée.

Mme. Tadolini n'en restera pas moins une artiste de très-grande distinction, mais il faut avant tout qu'elle renonce à un rôle passionné. Elle n'a pas d'ailleurs le physique qu'il exige.

Mme. Dérancourt jouit depuis dix ans, en Italie, d'une faveur si marquée, on a tant épuisé sur son compte toutes les espèces de louanges, qu'il n'est plus possible d'y rien ajouter. C'est elle qui est en possession de la Saffo, et elle s'en acquitte à la satisfaction des nombreux admirateurs de son beau talent.

Les deux ténors, Basadonna et Fraschini, sont, chacun dans son genre, des chanteurs distingués; avec cette différence que Fraschini débute avec une voix toute jeune, toute fraîche et d'une étendue remarquable, tandis que Basadonna commence à avoir fait son temps. — Sa voix est usée.

Mais celui dont on ne saurait trop faire l'éloge, c'est le baryton Coletti. Ce jeune homme a fait en très-peu de temps des progrès immenses. Il y a quelques années, à Londres, on avait osé le mettre en parallèle avec Tamburini, et l'on sait avec quel bonheur il a soutenu la lutte. Aujourd'hui c'est un acteur dramatique consommé; il joint à un physique superbe une voix magnifique. Paris pourra un jour s'assurer ce sujet précieux, qui ne reconnaît pour maître que Georges Ronconi.

Le dernier opéra de Piccini, la Fidanzata Corsa, qui n'est qu'une traduction de Victor Ducange, a eu un très-grand succès sur le théâtre de Saint-Charles, et il le mérite. MMmes. Tadolini, Basadonna, Fraschini et Coletti en ont été les dignes interprètes. Coletti surtout, dans le rôle du père, a déployé une énergie qui le place au rang des plus grands chanteurs dramatiques.

Il est à remarquer que les cantatrices qui ont aujourd'hui le plus de réputation en Italie sont presque toutes des étrangères. Ainsi, à Rome, c'est une anglaise, Mlle. Clara Novello, qui obtient un succès inouï; à Naples, c'est une française, Mme. Dérancourt; A Bologne et à Parme, encore une française, Mlle. Halley.

Mlle. Halley avait déjà fait ses preuves à Naples, et là, comme à Bologne et à Parme, ses succès n'ont pas été un moment douteux. Ils sont d'autant plus légitimes que Rossini, qui est un si bon juge, a rendu lui-même hommage à son talent de tragédienne et de cantatrice, en consentant à lui donner des conseils dont elle a su tirer un grand parti, et qui l'amèneront peut-être un jour sur la grande scène de l'Opéra, à Paris.

La partie de la danse est traitée d'une manière très-médiocre à Saint-Charles. On a travesti la Reine de Chypre en ballet sous le nom de Catherine Cornaro, mais on a eu soin de l'affubler d'une toute autre musique, afin que de toute manière l'oeuvre d'Halévy fût méconnaissable. On a parfaitement réussi.

La troupe française, sous la direction de M. Alexandre, joue au théâtre Fondo.

Malgré ses efforts pour satisfaire aux exigences du public, il n'a pu vaincre ses préventions. Certes, il a dans sa troupe des emplois qui pourraient être mieux remplis, mais l'ensemble n'est cependant pas mauvais au point de mériter le délaissement dont elle est l'objet.

Dans un pays comme Naples, où l'affluence des étrangers est si grande, on dirait que chacun s'est donné le mot pour déserter le Fondo lorsque la troupe française y joue. Parmi les artistes, il y a cependant quelques jolies femmes qui devraient au moins trouver grâce devant un public un peu moins dédaigneux.

Il y a en outre en représentations un homme d'un talent reconnu, M. Maillard, de la Comédie-Française. Pour celui-là, son mérite ne peut pas être contesté; eh bien! soit par malveillance, soit par rigidité de moeurs, on s'est arrangé de manière à lui rendre son répertoire nul.

Il faut espérer que cette rigueur ne durera pas toujours, que M. Alexandre, en homme d'esprit, se prêtera au remplacement de ceux de ces pensionnaires qui déplaisent au public, et qu'il finira par vaincre ses répugnances. Il sera tenu alors de revenir sur le personnel d'une troupe dont quelques sujets ne méritent pas la proscription dans laquelle ils sont aujourd'hui presque tous enveloppés.

Je ne veux pourtant pas déposer la plume sans consigner les éloges qui sont dus à la belle Mme. Céneau, pour la manière noble et passionnée dont elle a joué le Duel sous Richelieu et le Secret, pour sa belle tenue et sa grâce parfaite dans les Fées de Paris. On nous promet incessamment Mlle. Martelleur, que tout Naples regrette et reverrait avec joie. Le premier emploi partagé entre ces deux dames ne laisserait alors rien à désirer.

* * *

Rome, 28 décembre. — Le temps de l'Avent est une époque où les théâtres sont rigoureusement fermés à Rome: mais à peine les cérémonies de Noël sont-elles terminées, qu'ils sont rouverts avec empressement pour satisfaire l'avidité d'un public qui a besoin d'amusemens. Cette année un attrait irrésistible rendait l'affluence plus considérable que de coutume, et quinze jours avant l'ouverture tous les billets étaient retenus. Moriani, le célèbre chanteur, celui-là seul qui est appelé à recueillir légitimement la succession de Rubini, était engagé pour toute la saison du carnaval au théâtre d'Apollon. Malgré l'immensité de la salle aucune place n'était vacante, et à la réception qu'il a reçue, Moriani n'a pu se dissimuler qu'il était le héros de la fête. Mais quel délicieux talent! quelle admirable voix! Chant large sans aucune fioriture, il est tout-à-fait de la nouvelle école italienne. On pourrait peut-être lui faire le reproche d'user trop souvent de la voix de tête, mais cette voix est si flûtée qu'on lui pardonne volontiers cet abus pour le plaisir qu'on a à l'entendre.

Si Moriani est un jour appelé, comme il faut l'espérer, au Théâtre-Italien de Paris, il parviendra à faire oublier son illustre devancier.

Il a été parfaitement secondé par Mme. Clara Novello, qui est, sans contredit, une des meilleures cantatrices que possède aujourd'hui l'Italie. Ils ont chanté avec une étonnante perfection le duo du troisième acte des Puritains.

Le théâtre Valle a offert aux amateurs Mme. Rita Gabussi comme prima donna assoluta, et elle a justifié la belle réputation qu'elle s'est faite comme chanteuse et comme actrice dans la Prison d'Edimbourg, du maestro Ricci.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Caverne du Klefte.

Le mont Parnasse semble taillé à pic du côté du golfe de Lépante, et s'élève ainsi à plusieurs centaines de coudées; peut-être est-ce cette disposition, symbole des difficultés de la poésie, qui en a fait le séjour des Muses.

Les plaines de la Livadie s'étendent à ses pieds, sablonneuses, arides, diaprées çà et là de quelques touffes de romarin, de thym, et de ce végétal maigre, rare et odorant d'où s'extrait l'eau de lavande.

Le soleil dardait perpendiculairement ses rayons; la plaine semblait trembler à travers les vapeurs qui s'élevaient de la terre brûlée par une chaleur excessive, phénomène que l'on ne voit guères que dans les climats très-chauds et qui en Egypte produit le mirage. Un jeune homme s'était arrêté au pied du rocher, et, debout, le fusil à la main, cherchait vainement de l'ombre.

Bien que sa fustanelle de blanche toile, son fez rouge, les broderies de son pantalon large, plissé au genou, lui donnassent l'apparance d'un Grec, cependant sa physionomie manquait de cette rudesse voisine de la férocité qui caractérise les Hellènes; la blancheur de son teint, ses cheveux blonds, ses sourcils à peine indiqués, annonçaient un homme du nord.

C'était Trélawney, dandy anglais. Le byronisme était à la mode durant la révolution grecque. Trélawney ne voulait aimer qu'une Gulnare, et était parti pour la Grèce soigneusement lesté de son Lord Byron. Arrivé aux îles Ioniennes, il les avait bientôt quittées pour chercher les aventures, et c'est ainsi qu'il était arrivé au pied du mont Parnasse.

Tout à coup un léger bruit de pas vint frapper son oreille. Il se retourna, et, à sa grande surprise, il vit à trois pas de lui une jeune fille d'une beauté admirable, et dont la démarche majestueuse annonçait une éducation distinguée et l'habitude du commandement. L'Anglais, ravi, la contempla pendant quelque temps et en silence.

Suivant la coutume de son pays la Grecque portait un fichu de soie qui serrait étroitement sa noire chevelure, et, venant se nouer sous le menton, encadrait d'une bordure écarlate sa figure tout orientale. Un casaquin de soie, orné d'une multitude de boutons dorés, s'arrêtait sous son sein; et de ce casaquin descendait en gros et innombrables plis un jupon de soie brillante, bordé au bas de deux bandes noires.

Ajoutez à ce costume deux pantoufles dorées qui n'avaient nullement l'air d'avoir souffert d'une marche dans les montagnes, et vous vous demanderez naturellement, avec notre Anglais comment des vêtemens aussi frais pouvaient concorder avec la présence de leur propriétaire dans ce lieu sauvage.

Trélawney tranchait trop de l'esprit fort pour croire aux apparitions; ce n'était pas un mirage, il ne tenait qu'à lui de tendre la main et de toucher; il aima mieux parler. Très-versé dans la connaissance du grec ancien et sachant assez bien le grec moderne, il s'écria comme aurait pu faire Enée, Ulysse ou tout autre voyageur ancien, sujet aux étonnemens mythologiques:

„Etes-vous Vénus ou Diane? . . . . . êtes-vous une nymphe, une Muse, ... ou bien êtes-vous une compagne de la reine des anges descendue des plaines célestes?"

Un rire moqueur annonçait une réponse malicieuse; mais Trélawney, sans l'attendre, ajouta:

— Eh bien! sauvage beauté, si vous devez la vie à un simple mortel, comment vous trouvez-vous ici? J'y suis, moi depuis un quart d'heure, et vous n'avez pu y arriver à mon insu. Vous sortez donc de dessous la terre!

— Du séjour du diable? Dieu m'en préserve!

— De grâce, expliquez-moi ce mystère.

— Mais vous, dans quelle intention venez-vous rôder autour de notre demeure? . . .

— Votre demeure! grand Dieu! et où est-elle?

— Si vous êtes un philhellène, que la paix soit avec vous. Mais si vous cachez sous l'apparence d'un ami l'astuce d'un espion le temps qu'il vous reste à vivre ne sera pas long. Je n'ai qu'un signe à faire et vingt carabines se déchargeront sur vous.

— Des carabines! mais je ne vois pas un seul buisson pour cacher un Klefte, un Schypétar.

— Hé bien?

— Je le vois, c'est pour m'en imposer. Mais vous n'avez rien à craindre, quoique je sois seul avec vous, et que vous soyez bien belle et bien séduisante.

— Moi! avoir quelque chose à craindre! Mais vous ne voyez pas cinq cents paires d'yeux dirigés sur vous?

— Je n'en vois qu'une paire, mais je n'en connais pas de plus beaux!

— Ah! vous ne me croyez pas, s'écria la Grecque! A ces mots elle écarta les crépines dorées de son casaquin, tira de son sein un petit sifflet d'argent, et fit entendre un son aigu auquel répondit un coup de canon. Le boulet fit bondir un nuage de sable à cinq cents pas.

La Grecque vit avec plaisir que cette explosion inattendue n'avait appelé aucune marque de terreur sur le visage de l'étranger. Quant à Trélawney, qui aimait les aventures, il était servi à souhait. Lorsque la fumée de la poudre se fut dissipée, il vit des têtes s'agiter sur la pente du Parnasse.

A merveille! s'écria-t-il. Est-ce à la noble Bobolina, à la nièce de Colocotroni que j'ai l'honneur de parler?

En ce temps (1825), la discorde s'était mise entre les Moréotes et les Roméliotes, qui sont les Grecs du nord du golfe de Lépante. Les fiers Roméliotes, méprisant généralement les habitans de la Morée, la Grecque fut médiocrement flattée de la question.

— Non, certes, grâce à Dieu.

— Quel capitaine klefte commande ici?

— Ulysse.

— Heureux Ulysse, de posséder dans ces montagnes une si belle et si courageuse épouse!

— Je ne suis pas son épouse, je suis sa soeur.

— Hé bien! heureux le Klefte qui possède une compagne aussi belle!

— Je ne suis la femme de personne!

— Aimez-vous beaucoup votre frère?

— Ulysse? Est-ce qu'il n'est pas digne d'être aimé?

— Voulez-vous lui attirer un partisan dévoué à la vie, à la mort?

— Quel sera ce partisan?

— Un philhellène qui embrassera la cause d'Ulysse et qui saura la défendre.

— Cela n'est pas à refuser. Et d'où vient ce philhellène?

— D'Angleterre. Il se nomme Trélawney. C'est moi.

— Ulysse acceptera votre concours.

— Par Zante, je fournirai aux troupes d'Ulysse toutes les armes et les munitions dont elles auront besoin; ma fortune sera à la disposition d'Ulysse.

— Et vous demandez en retour?

— Sa soeur.

Les complimens de ce genre offensent rarement les femmes, quelque sauvages qu'elles soient, et la soeur du Klefte n'avait pas le coeur aussi dur que les rocs du Parnasse; mais elle était trop Grecque pour livrer sur-le-champ le secret de ses émotions.

— Anglais, je vais vous faire une proposition. Si vous l'acceptez, vous vous exposerez à de grands dangers. Aussi je vous exhorterai à y bien réfléchir. Non loin d'ici il y a la caverne du fameux Ulysse: retraite inabordable; antre spacieux; vrai nid d'aigle! Deux mille hommes peuvent s'y loger avec des vivres et des munitions pour dix ans; hôpitaux, arsenaux, tout s'y trouve. Des pièces de canon s'y masquent dans des embrasures faites par la main de Dieu, et cette caverne est disposée à son entrée de manière à renvoyer aux assiégeans les bombes qu'ils voudraient y jeter. Un sentier y conduit. Ce sentier, vous ne pourriez le deviner, bien qu'il soit à deux pas de vous. C'est par là que je suis arrivée.

— Je cherche vainement! . . .

— Vainement. Voici ma proposition : Je vais vous faire connaître ce sentier en vous conduisant avec moi auprès d'Ulysse. Si Ulysse vous accepte, vous êtes de notre famille. S'il ne vous accepte pas, Ulysse enterrera le secret avec vous. Un coup de pistolet ou de yatagan fera l'affaire. Vous êtes encore maître de refuser ma proposition, car vous ne connaissez pas le chemin.

— J'accepte.

La suite prochainement.

Une Chasse au Sanglier dans la Mayenne.

(Correspondance particulière du Journal des Chasseurs.)

La forêt de Pail, située dans le département de la Mayenne, vient d'être le théâtre d'une chasse de sanglier des plus acharnées et des plus sanglantes, telle enfin que, depuis plus de vingt ans, on n'en avait entendu citer une semblable dans la contrée. Tous les ans une société d'intrépides sportsmen se réunit au château de Lorgerie appartenant à M. le marquis de Foucault, et qui, situé au centre même de la forêt, forme par sa position, un admirable rendez-vous de chasse. C'est une expedition annuelle combinée d'avance, une déclaration de guerre authentique et formulée dans toutes les règles contre les sangliers qui dévastent les environs.

Le 14 décembre dernier un gros quart-an, qui devait être monstrueux à en juger par le pied, avait été admirablement rembuché par le nommé Mésangeau, piqueur de M. de Rougé. Quatre chiens de rapprocher, découplés sur la brisée, tombent, à peine entrés sous bois, sur l'animal bangé tout au plus à trente pas d'un chemin de vidange dans lequel on avait placé le relais d'attaque, composé de trente chiens. Le sanglier n'est pas plutôt debout, qu'il blesse un des chiens de rapprocher; puis, au lieu de partir, fait tête à toute la meute que l'on découple aussitôt. Un des gardes accourt; mais en ce moment l'animal se trouvait tellement couvert par les chiens qu'il était impossible de le tirer, et ce n'est qu'au bout de quelques minutes d'attente que, saisissant avec adresse un instant propice, notre homme, placé à douze pas, parvient à lui loger une balle dans les côtes. Le sanglier furieux se retourne et fond sur lui; le garde l'attend de pied ferme, lui tire son second coup à sept ou huit pas, lui casse une cuisse et se sauve. L'animal se décide à en faire autant, et perce au fort, toujours harcelé par les chiens qui se conduisent en héros. C'est un vrai duel à mort, et à chaque instant on relève des blessés.

Cependant le monstre, couvert de sang et d'écume, vient passer au comte de Rougé qui lui met encore une balle dans le flanc; puis, comme un vétéran décidé à vaincre ou à mourir, il va s'acculer au milieu du plus épais de la forêt, dans un endroit qu'on nomme le Thou-d'Orthe, espèce de fort inexpugnable, où il essaie une dernière fois de faire tête à ses vaillans adversaires. Mésangeau se trouvait près de là; il met pied à terre, saisit sa carabine et pénètre courageusement dans le fourré. Le sanglier l'aperçoit et le charge; surpris, mais non effrayé, le piqueur n'a que le temps de l'ajuster et lui tire ses deux coups à brûle-bourre. La première balle va s'amortir dans la hure; la seconde pénètre en plein corps, mais pas assez profondément pour arrêter l'animal qui se précipite sur son ennemi avec un redoublement de rage. Alors s'engage une lutte corps à corps, lutte effrayante, terrible. Par une imprévoyance fatale, le piqueur avait oublié de prendre son couteau de chasse: trois fois cependant, grâce au plus merveilleux sang-froid, il parvient à repousser l'animal furieux avec le canon de sa carabine. Enfin, atteint au genou gauche, il est culbuté par son formidable antagoniste, qui le jette sur le ventre, et lui fait coup sur coup trois larges blessures aux deux cuisses et aux reins. Ainsi terrassé, le pauvre diable se défend de son mieux avec ses poings, et en même temps il appuie les chiens qui, un instant rebutés, sont restés spectateurs du combat. Trois nouvelles blessures au poignet et à la main rougissent encore la terre de son sang généreux. Mais, n'importe! il lutte toujours, et, à ce noble exemple, à cette voix connue qui les appelle par leurs noms, les chiens découragés se raniment, s'electrisent et se précipitent de nouveau sur le sanglier qu'ils contiennent. Alors Mésangeau respire, et en deux bonds sur ses pieds il parvient à échapper au monstre. Son premier soin est d'essayer de sonner l'hallali pour appendre à ses compagnons de chasse le triomphe qui lui coûte si cher; mais il ne peut aller jusqu'au bout, sa trompe, pleine de sang et de terre, ne lui permet pas d'achever ce chant de victoire.

Dans cette extrémité arrive le vicomte Edmond de Broc. Il saute à bas de son cheval, entre au bois, et là le premier objet qui frappe ses yeux c'est le piqueur tout sanglant qui lui dit, en l'arrêtant: Ah! Monsieur défiez-vous: voyez comme il m'a arrangé! — Où est-il? demande vivement M. de Broc.

A cette voix nouvelle le sanglier se débarrasse des chiens, et, croyant faire une victime de plus, se précipite sur M. de Broc. Notre veneur, peu intimidé, l'ajuste avec beaucoup de calme. Son premir coup de carabine, tiré à huit ou dix pas, frappe en plein dans la hure de l'animal: étourdi mais non renversé, il avance, il avance toujours, et déjà il n'est plus qu'à quelques pieds du tireur lorsqu'un second coup le frappe à bout portant et le jette enfin par terre sans mouvement et sans vie.

Alors arrivent les autres chasseurs, partagés entre la joie du triomphe et l'anxiété inséparable d'un tel combat; tous regardent avidement la place à fourneau qui a servi de champ de bataille à ces rudes athlètes, terre noirâtre détrempée par le sang du piqueur, du sanglier et de douze chiens plus ou moins grièvement blessés, dont un succomba le lendemain. Pendant ce temps, que faisait Mésangeau? Remonté sur son cheval, l'intrépide champion s'en allait à Lorgerie, situé à une grande lieue et demie de là, et il avait encore le courage, en entrant dans la cour du château, de sonner un glorieux hallali. Là, un médecin appelé sur-le-champ s'assura qu'aucune de ses blessures (il en avait reçu sept) ne présentait de gravité; mais, affaibli par la perte de son sang et forcé de se mettre au lit, il n'en est pas moins resté sur le flanc pendant trois semaines.

En général les sangliers de la forêt de Pail sont remarquables par leur méchanceté. Presque tous les ans les veneurs de Lorgerie voient quelques-uns des leurs culbutés et les meilleurs de leurs chiens blessés. En 1839, on vit un sanglier de trois cents livres, achevé par M. de Longueval d'Harancourt, louvetier du département de la Sarthe, essuyer quatorze coups de fusil, recevoir neuf balles, renverser le piqueur, tuer deux des meilleurs chiens et en blesser cinq autres dangereusement; mais cet animal était un agneau en comparaison de celui blessé par Mésangeau, et qui pesait également trois cents, quoiqu'au pied il parût peser bien davantage.

Le plus gros sanglier dont on ait eu connaissance dans la forêt de Paily, fut tué en 1839 par le vicomte Edmond de Broc: son poids s'élevait à trois cent trente livres.

NOUVELLES A LA MAIN.

25. janvier. — On lit dans la Gazette de Metz: „On vient de nous faire le récit suivant d'un crime qui aurait été commis la semaine dernière tout près de la ville: Une jeune fille, rapportant à sa mère à Metz le produit de ses journées, a été attaquée à la nuit tombante dans un des petits chemins de Sablon par un homme qui lui a demandé sa bourse; ne pouvant opposer aucune résistance et dans l'impossibilité de faire entendre ses cris, la pauvre enfant remit bien vite son petit pécule, puis reprit sa course vers la ville; mais bientôt elle fut rejointe par un autre homme qui l'entendant pleurer, s'informa de la cause de son chagrin et lui montra quelque intérêt. — Il faut tâcher de ravoir votre argent, lui dit-il; reconnaîtriez-vous le voleur? — Oh! certainement, répondit la jeune fille, je le reconnaîtrais entre mille. — Eh bien! tu ne le pourras plus, reprit cet homme, et au même moment il lui porta deux coups qui lui crevèrent les yeux. Cette jeune fille, retrouvée dans un état déplorable, a été portée, dit-on, à l'hôpital de Bon-Secours."

26. — On écrit de Stuttgart (Würtemberg), le 12 janvier: „Le sénat criminel de la cour royale du cercle de la Forêt-Noire, séant à Oberndorff, vient de juger un enfant âgé de onze ans et demi, le nommé Jean-Baptiste Scheffer, qui a commis, à Oberndorff, pendant l'espace de six mois, trente-deux tentatives d'incendie, dont cinq ont été suivi d'effet, et l'une de ces dernières a

causé la destruction totale d'une trentaine de maisons en bois, évaluées, avec les mobiliers et autres objets brûlés, à 170,000 florins (442,000 fr.). Il a été condamné à être enfermé, durant douze années, dans une maison de discipline spécialement destinée aux jeunes condamnés, et à être ensuite placé sous la surveillance de la police pendant cinq autres années. D'après les actes du procès, il paraîtrait que le seul motif qui eût porté cet enfant à mettre trente-deux fois le feu dans sa ville natale, c'était le désir de se venger de prétendues offenses. Il est fils d'honnêtes artisans qui lui ont donné une éducation assez soignée; il avait manifesté de très bonne heure une intelligence peu commune, et jamais on n'avait remarqué en lui des indices de penchans vicieux."

— On lit dans le Courrier de l'Eure: „Un événement affreux vient d'arriver à l'usine de Chéraumont, commune de Bourth, appartenant à M. Palyart, maître de forges. M. Feret, mécanicien et régisseur, s'étant approché des cylindres, aperçut un corps étranger qui pouvait entraver la marche du mécanisme; il demanda à un ouvrier un instrument pour retirer cet objet; mais comme cet homme ne revenait pas assez vite, il s'impatienta, et eut la funeste pensée de chercher à le prendre à la main; il se baissa donc; sa redingote fut saisie par le redoutable cylindre; il fut en un instant broyé."

L'Hirondelle.

Le printemps m'amena deux hirondelles; elles bâtirent leur nid au-dessus de ma porte. Comme elles volaient çà et là pour chercher du limon! Que de coups elles donnèrent avec leurs petits becs pour cimenter leur nid! Elles eurent soin de bien mastiquer leur petite demeure, de bien boucher tous les trous, et de la garnir avec du duvet. La femelle y déposa quatre oeufs, et, blottie dans son nid, elle les couvait. Elle devint mère, et, le matin et le soir, elle portait à ses petits leur nourriture; plus de repos, plus de tranquillité. Le matin, les voix de sa couvée criarde l'éveillent de bonne heure; le soir, elles la tiennent bien tard dans l'agitation. Les moucherons ont l'aile agile, les fourmis sont difficiles à découvrir, et la couvée demande si souvent! Elle jeûne elle-même pour nourrir ses petits, qui grandissent et deviennent encore plus exigeans. La pauvre mère, épuisée de fatigue, revient d'un vol affaibli, à peine peut-elle entr'ouvrir son bec; puis, elle retourne encore à la chasse, car l'amour donne des forces. Dans sa sollicitude elle se tourmente, elle s'afflige, elle craint toujours que la disette ne se fasse sentir dans son petit nid. Cependant chacun est rassassié, chacun dort, jusqu'à ce que le départ de la mère les réveille; alors tous crient, comme s'ils étaient affamés. Cependant tous grossissent et prennent des forces, les plumes percent à travers leur duvet jaunâtre, leurs ailes se garnissent de plumes, leur bec se durcit, et déjà ils attrappent quelques moucherons, qui ont la témérité de s'approcher du nid.

Les voilà qui volent sur le toit voisin, du toit sur l'arbre, et de l'arbre ils s'échappent tout à fait. La mère revient à son nid désert. Elle pousse des cris plaintifs, elle appelle; elle vole du nid à l'arbre, de l'arbre au nid, elle voltige çà et là; le jour elle jeûne, la nuit elle soupire; ah! pauvre hirondelle, tu oublies qu'un jour aussi tu as abandonné ta mère! Elle aussi a poussé des cris plaintifs, quand ses petits se sont envolés!

(Traduit du chinois, du sage Suma-Kuang.)

VOYAGES.

Les Voyageurs Anglais en Italie.

Fin.

Pour les antiquités, c'est autre chose, et les Anglais voyageurs en paraissent fort amoureux. Ce n'est pas qu'ils les regardent beaucoup plus; mais ils manquent rarement d'en mettre quelque chose dans leur poche pour leur collection. C'est à cela que les antiquités sont surtout bonnes, selon eux. Tant qu'il s'agit de monumens tout-à-fait dégradés, peu importe. Par malheur, il leur arrive de les dégrader exprès. De l'aveu de tous les gardiens, ils ont, plus que les années, contribué à dégrader Pompéïa, et, à la Villa-Adriana, j'en ai vu lancer une pierre contre une voûte peinte à fresque, pour en faire tomber un petit morceau de stuc rouge ou bleu. Que leur importait la Villa-Adriana? Ce petit morceau de stuc devait figurer sur une cheminée, dans leur maison de campagne, et témoigner de leur goût pour les arts. Peu d'Anglais d'ailleurs qui aillent goûter la sublime douceur de ces promenades sans but, où l'on erre de ruine en ruine, où l'on revoit ce qu'on a mille fois vu. Quand ils ont été au Colysée deux fois, et qu'ils en ont pris un morceau, ils sont contens.

„Allez-vous demain à Valle? Tamburini chante et la Mombelli. — Non: il y a opéra anglais chez lady***; on y joue Guy Mannering, musique de Bishop, cela est bien plus curieux „Bien plus précieux en effet, car de ma vie je n'ai rien entendu de semblable; rien, si ce n'est de certains concerts à Naples où, au grand amusement de toute la ville, quelques amateurs anglais rivalisaient avec Lablache et Davide. Mais monter à Rome un opéra anglais, le répéter pendant un mois, le chanter ensuite, il y a là une naïveté de patriotisme qu'après six ans, je ne puis me lasser d'admirer. C'est d'ailleurs une chose bien connue que les Anglais en Italie ne voient personne et dénigrent tout le monde. L'hiver que j'ai passé à Rome, un certain salon italien était ouvert à tous les étrangers qui s'y voulaient faire présenter. Là se rassemblait l'élite de la société vraiment romaine, des prélats gens d'esprit, des savans gens du monde, surtout des femmes spirituelles et simples. Cela valait pour le moins Guy Mannering. Eh bien! je n'ai, pendant trois mois, vu qu'un Anglais dans ce salon, encore demeurait-il depuis quatre ans à Rome, et s'était-il en quelque sorte italianisé. Les Anglais sont pourtant aux autres étrangers dans la proportion de sept ou huit à un. Mais qu'aller faire dans une société qui n'a pas les moeurs de Londres, qui ne soupçonne pas l'étiquette, et ne prend jamais de thé le soir? Pauvre société! pauvre nation! Aussi il faut voir comme, dans les livres que l'on écrit à son retour, on l'arrange! Elle n'a pas une vertu, elle a tous les vices.

De tous les hommes civilisés, l'Anglais, je crois, est le moins sensible aux arts, le plus esclave de l'habitude, le moins accesible aux impressions comme aux idées du dehors. Hors de chez lui, en Italie surtout, il n'est donc bon à rien. Prenez-le à la promenade ou au milieu des ruines, c'est toujours le même air de tristesse, de déplaisir et d'ennui, tel est le principal trait de son caractère, celui par lequel s'expliquent des bizarreries incompréhensibles. Vous avez, par exemple, entendu dire que les Anglais, en Italie, payaient partout fort cher. Rien n'est plus faux, en Suisse et en Italie du moins. Dans ces deux pays, vous rencontrez à chaque pas des Anglais, et fort riches, qui se disputent pendant une heure pour un franc. Souvent même ils ne s'en tiennent pas là, et, après s'être épanchés en paroles, leur fureur va encore s'inscrire en pathétiques imprécations sur les registres où les voyageurs écrivent leurs noms. J'ai vu l'héritier d'une des plus grandes familles de l'Angleterre maudire en vingt lignes éloquentes l'infime vacher de la Sheideck, „qui lui avait vendu trop cher du fromage et du lait." A Lauterbrounn, j'ai vu de riches Anglais refuser de payer 4 fr. par tête à une table d'hôte. Au bout d'une heure et demie, quand je suis revenu de la cascade, ils refusaient encore. A Venise, j'ai vu quatre Ecossais, dont le plus pauvre avait 4,000 livres sterling de revenu, arrivant à dix heures du soir, après la journée la plus fatiguante, courir toutes les auberges pour obtenir, sur le prix de leurs lits, une diminution de vingt sous. Cependant, dans tous ces endroits, les prix étaient réguliers et les mêmes que tout le monde payait.

Il y a là dedans, je crois, plusieurs choses, outre l'amour de l'argent. L'orgueil britannique, d'abord, qui se révolte à l'idée d'être attrapé, puis le besoin de passer son temps. Dépenser peu est devenu pour les jeunes Anglais qui voyagent une sorte d'occupation et de point d'honneur. Ils se racontent leurs prouesses, et ont beaucoup d'estime pour celui qui, à meilleur marché, a fait un plus grand nombre de lieues. De quelque côté qu'elle vienne, cette manie, au reste, est générale, et tous les voyages qui se publient en portent la trace. The Diary of an invalid, par Mathews, est un des plus célèbres. Il a eu dix éditions, et se trouve dans toutes les voitures. Eh bien! avec bonne dose d'injures aux Français, le menu et le prix des dîners qu'on a servis à l'auteur, est ce que j'y vois de plus intéressant. Bien manger et peu payer, on dirait que c'est là le but principal du voyage. Au moment de quitter Palerme pour parcourir la Sicile, un Anglais, homme de sens, désira se joindre à mes compagnons et à moi. Il vint me voir et me dit que deux de ses amis qui, l'année précédente, étaient restés plusieurs mois en Sicile, lui avaient, avant son départ de Londres, confié leur journal. „Ce journal est très-instructif, ajouta-t-il, et peut nous être fort utile; voulez-vous le consulter?" J'acceptai avec joie, et, deux heures après, j'ouvrais le manuscrit précieux. En voici un extrait:

„1re journée. — De Palerme à Alicata. Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner à ***. On nous a donné six oeufs, deux livres de pain et douze oranges; nous avons payé un shilling. A Alicata, pour dîner, un peu de boeuf mal bouilli, une salade et des poulets assez durs, prix: trois shillings. Chaque lit: un shilling. 2e journée. — Arapani, on n'a pu trouver que des oeufs et un peu de mauvaise viande: nous avons pourtant payé comme hier trois shillings. C'est trop cher." Tout était sur ce ton: détail de chaque repas et prix avec remarques . . . Je prends le second journal, exacte répétition du premier.

Je ne finirais pas si je voulais tout rassembler. Que parmi les voyageurs anglais il soit des hommes d'une autre nature, je le crois; mais ils se perdent dans la foule. Telle est bien d'ailleurs cette troupe vagabonde, qui chaque année s'envole en masse des bords de la Tamise pour venir se poser sur les bords du Tibre et de l'Arno. Elle ne voit rien, n'apprend rien, ne s'amuse de rien.

VARIÉTÉS.

— Il ne faut pas donner de conseil à ceux qui en ont besoin, ni faire de reproches à ceux qui les méritent, ni chercher à amuser ceux qui s'ennuient.

— Il ne faut pas défendre ses amis attaqués dans le monde, en les justifiant sur l'article sur lequel on les accuse; mais en les louant sur les bonnes qualités qu'on ne leur conteste pas.

— Il faut louer son ami à la manière de ceux à qui vous voulez en donner une bonne idée, et non pas à la vôtre ni à la sienne.

— Il ne faut jamais louer les gens qu'on aime et qu'on estime, qu'en général et jamais par les détails.

— Le monde réel a ses bornes; le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux.

— Les bonnes institutions sociales, sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue, pour lui en donner une relative, et transporter le moi dans l'unité commune; ensorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout.

— Le premier pas vers le vice, est de mettre du mystère aux actions innocentes; et quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu des tous. C'est celui-ci: „Ne fais ni ne dis jamais rien, que tu ne veuilles que tout le monde voie et entende."

— Obéissons en tout temps aux lois et aux coutumes de notre pays.

— La faiblesse perd un grand nombre d'individus dès leur début dans la société.

— Il faut savoir braver le ridicule; combattre l'esprit par l'esprit, et la raillerie par la raillerie. Les opinions des gens corrompus, et sans principes, ont aussi leurs côtés ridicules: sachez les faire ressortir.

— Toutes les fois que vous êtes incertains sur une résolution à prendre, consultez le devoir. Il faut qu'un homme ait la force de dire non; et celui qui se laisse toujours entraîner à l'occasion, devient ridicule aux yeux de ceux-là mêmes qui exercent sur lui cet empire. On vous accusera d'opiniâtreté et de raideur. Laissez dire et n'écoutez que votre conscience: une fois votre réputation faite, on cessera de vous importuner. Ce n'est pas seulement pour les grandes occasions de la vie que la force du caractère doit être réservée: dans les opinions religieuses, dans les affaires, dans la société, dans les plaisirs, il faut que tout soit arrêté d'une manière certaine, et qui ne laisse pas lieu à l'influence irrégulière de l'exemple.

— Un homme est toujours plus propre au métier pour lequel il a été élevé, qu'à aucun autre. Celui qui persévère opiniâtrement dans la profession qu'il a choisie, finit toujours par obtenir un succès proportionné à ses moyens.

LE BON TON.

Considérations Philosophiques sur l'Epingle.

On ne saurait se plaindre assez de l'aridité de l'histoire: on n'y voit que des héros qui se détruisent. Peu d'historiens ont eu le mérite de leur art, et le secret d'attacher par des détails qui nous intéressent. Il y a une foule d'inventions qui ont apporté des changemens dans la société, que les savans ont jugés indignes de leurs mentions et de leurs recherches: entre ces objets importans, je ne crains pas de citer l'épingle.

L'époque de la découverte des épingles n'a pas été fixée décidément dans l'histoire; mais nous avons des probabilités fortes et des monumens presque irrécusables pour nous y conduire. Tant que nous voyons des peuples vêtus d'un seul morceau de toile ou de drap, des robes amples qui se rattachent avec une espèce de bouton ou d'agraffe, prononçons hardiment que ces barbares n'ont pas joui du bienfait de l'épingle. Alors il n'y avait nul autre moyen de se distinguer de ses émules que par la netteté, la couleur ou la finesse du tissu. Alcibiade était réduit à changer chaque jour la manière de le porter. La Mode n'avait que faire chez des gens si grossiers; et je ne doute pas qu'elle ne soit la fille de l'épingle.

Aussitôt que l'épingle fut inventée, le vêtement dut se diviser en plusieurs parties qu'elle rattachait ensemble. Plus les parties se multiplièrent, plus l'invention s'étendit et se perfectionna. Le siècle des fontanges, des collets montés, des bouffans, etc., fut incontestablement son triomphe.

La subdivision des parties et de l'ajustement dut aussi multiplier en proportion le nombre des articles destinés à la toilette: la facilité de les changer ou de les modifier, dut amener des variations fréquentes et considérables; les étoffes devinrent aussi plus légères: ainsi l'épingle fit une révolution totale dans le monde. On peut comparer cette découverte à celle de la boussole. Elle nous profita même davantage; car elle éveilla notre industrie, multiplia nos artistes, et nous donna un sceptre que toute l'ambition et l'orgueil de nos rivaux ne pourraient jamais nous arracher! S'il est vrai que l'épingle nous fut rapportée des croisades: dans ce cas, le bienfait n'en aurait pas été payé trop cher.

Si j'examine l'utilité morale de l'épingle, je n'y trouve pas moins de quoi bénir cette importante découverte. Si l'artillerie a tout-à-fait changé l'art de la guerre, l'épingle ne doit pas moins avoir influé sur celui de la toilette.

Lorsqu'on jette les yeux sur l'histoire ancienne, on est étonné de voir à quoi ont tenu des accidens, des hauts faits, des victoires, qui ont changé le globe; c'est souvent à des inventions utiles que leur obscurité nous fait dédaigner.

Que de bienfaits ignorés devons-nous sans doute à l'épingle! Dans les communications habituelles que les deux sexes ont ensemble, l'épingle est la sauve-garde des moeurs et de la tranquillité publique: il n'y a pas un de nous qui n'en ait mille fois senti l'influence. L'époque où, bannie totalement des costumes grecs, elle va rentrer dans l'oubli, me fait trembler. Les femmes ne savent pas ce qu'elles perdraient si cette belle invention venait à rentrer dans le néant: une épingle bien placée peut les sauver de mille circonstances les plus délicates. C'est l'épingle qui leur donne l'influence décidée qu'elles ont sur la société; si elles s'en dépouillent, on ne pourra plus les comparer à la rose, qui n'est jamais plus fraîche, et n'excite jamais plus d'envie, que lorsqu'elle est entourée de ses épines.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Caverne du Klefte.

Suite.

— Je vous le dis, vous pouvez vous retirer sans péril, étranger. Vous n'avez rien à craindre des tophaïks qui sont braqués là haut. C'est moi, soeur d'Ulysse, qui vous le jure.

— J'accepte.

— Mais, une fois entré, vous vous mettez à la disposition du chef des Kleftes.

— J'accepte, vous dis-je.

— Suivez-moi donc.

A trois pas de là la Grecque poussa une portion de rocher montée sur pivot et encadré, mais d'une manière hermétique, dans la masse de granit. Cette pierre tournant sur pivot, livra passage à l'Anglais et à sa conductrice. Celle-ci, entrée, affermit par quelques verroux de fer la pierre tournante.

Ils se trouvèrent dans l'obscurité et montèrent à tâtons un étroit escalier en colimaçon. Enfin, après une longue ascension, l'ouverture s'élargit devant eux ; Trélawney vit sur les bords de ce gouffre béant des tas de pierre prêtes à être précipitées, s'il y avait jamais danger de ce côté-là. En haut, ils rencontrèrent une multitude de figures sinistres aux moustaches pendantes, aux épais sourcils, aux ceintures garnies de candjars et de pistolets. Il y avait là des Maïnotes, des Albanais, des Schypétars. Quelques pièces de huit et de douze, des pierriers de deux livres de balle étaient établis sur des affûts qui occupaient d'étroites plateformes taillées au ciseau. Trélawney remarqua trois échelles, formant à elle trois une longueur de cent pieds, et placées à l'extérieur ; car Ulysse, pour cacher l'escalier pratiqué dans le roc, faisait ordinairement monter et descendre ses gens par les échelles. La caverne passait ainsi pour inabordable. L'escalier n'était guère réservé que pour quelques femmes ou pour les sorties mystérieuses.

Trélawney ne voyait cependant pas la caverne, l'étonnante caverne.

Mais la Grecque se mettant à circuler entre d'énormes rochers brisés, entassés, conduisit l'Anglais dans une immense excavation où brillaient des stalactites, du quartz, du mica, du feld-spath. Le jour y pénétrait par une ouverture naturelle. Une source mêlait son murmure au sourd murmure de tant de gens. Cette source tombait dans un réservoir où l'on pouvait puiser à pleines amphores. Puis ses eaux allaient en diverses parties de la montagne, où Ulysse avait su ménager des lavoirs, des bains, pour hommes, et pour femmes.

Tout, dans cette caverne, avait été disposé avec une admirable sagacité. On y trouvait des magasins à bois, à fourrages, à blé ; plusieurs arsenaux ; des étables pour les bestiaux. Du côté opposé et loin des cuisines, loin des armes, des animaux et de l'habitation des hommes, étaient les poudrières. De longues galeries, ouvertes par la nature, servaient de casernes aux diverses compagnies de Kleftes. Il y avait des voies publiques, des carrefours, des lieux de réunion où jasaient les femmes, où jouaient les enfans, où narraient les vieillards ; et puis des escaliers taillés dans le roc menaient à un enfoncement élevé, appartement particulier d'Ulysse, de sa famille et de ses plus dévoués serviteurs. C'était une citadelle dans une place forte ; de là, avec quelques pièces d'artillerie, il commandait toutes les galeries, il dominait toutes les issues.

Ulysse, accroupi à la turque fumait sa chibouque au milieu de plusieurs des siens ; il ne fit qu'une faible attention à l'entrée de sa soeur ; mais la présence inattendue de l'étranger le surprit.

— Mon âme, lui dit la Grecque, voilà un philhellène que je t'amène.

— Mariezza, répondit le Klefte dont les sourcils froncés annonçaient des dispositions peu favorables au nouveau venu. Mariezza tu as commis là une grande imprudence.

— Il sait la condition ; il l'a acceptée.

— Le connais-tu ?

— Je te dis qu'il consent à mourir s'il n'est pas agréé.

— C'est pour cela que tu as fait tirer le canon ! de telles légèretés me déplaisent toujours . . .

— Ulysse, dit Trélawney, pouvant communiquer, par le golfe de Lépante, avec les îles Joniennes, croyez-vous qu'il soit sans importance pour vous d'avoir dans votre parti un Anglais dévoué ?

Le visage féroce d'Ulysse ne changea pas d'expression ; seulement il attacha sur Trélawney des yeux étincelans.

Mariezza cherchait vainement à deviner la pensée de son frère, et elle n'était pas sans anxiété.

Enfin le Grec frappa avec un maillet sur une table. Un serviteur entra :

— Quatre hommes avec leurs fusils chargés, dit Ulysse.

Pendant qu'il parlait, ses regards sataniques ne quittaient pas l'étranger.

Quatre Kleftes arrivèrent armés de leurs tophaïks.

— Menez ce garçon sur la plate-forme et fusillez-le moi, dit Ulysse.

Mariezza n'y put tenir. Elle se plaça devant son protégé en s'écriant.

— Un moment ! crois-tu, Ulysse, que je laisserai violer les lois de l'hospitalité ? ce philhellène est ici sous ma sauve garde.

— C'est un espion.

— Non, Ulysse, tu me forces à parler : s'il est ici, c'est moi qui en suis cause. Il veut épouser ta soeur.

Ulysse resta impassible.

— Oui, dit Trélawney, j'aime ta soeur ; si tu me la donnes en mariage, tu n'auras pas de soldat plus zélé que moi. Je ne suis pas un mercenaire. Tu peux avoir, dans ta troupe, des hommes guidés par l'appât du pillage ; moi, je veux m'attacher à toi par un lien sacré.

— Ignores-tu que je ne reconnais pas les Amphyctions de Napoli de Romanie ? Ces Mavromicali, ces Tricoupi, ces Ghika Botzaris s'approprient les fruits de l'insurrection. Ulysse ne marche pas avec eux.

— Peu m'importe. Ulysse sera mon chef dès le moment qu'il sera mon frère.

— Combien t'a promis le sénat pour ta trahison ?

— Fi donc !

— J'ai compris ; pendant que tu resterais ici à étudier les moyens de livrer Ulysse, il te faudrait Mariezza pour tes plaisirs.

— Ulysse, c'en est trop, s'écria la jeune fille. Cet Anglais n'est pas un espion, et je suis de moitié dans le projet qui l'a amené ici.

— Mariezza, l'amour est venu bien vite !

— Hé bien, oui, je ne m'en cache pas, je l'avoue : cet Anglais me plaît.

— Voilà bien les femmes ! elles voient de l'amour partout : on n'en mènera pas moins ton blondin sur la plate-forme ; mais il lui faut le ministère d'un prêtre. Allez, Miltiade, faire venir le caloyer Cyrille.

A ces mots Mariezza se répandit en imprécations ; elle parlait même de faire de son corps un rempart à l'étranger ; mais le sauvage Klefte demeurait impassible. Quand le caloyer fut arrivé :

— Vénérable pope, dit Ulysse, voici un jeune homme qu'il faut préparer pour le grand voyage ; va te revêtir de tes habits sacerdotaux et tu reviendras.

Le Klefte analysait les sensations de l'étranger durant ces rudes épreuves. Mais Trélawney se rappelait les passages les plus héroïques de Child-Harold, du Giaour ; il s'étudiait à ne pas rester au dessous de ces beaux modèles. Aussi y avait-il une magnifique énergie dans son attitude et sur son visage ; seulement il regrettait de quitter cette Mariezza, en qui la sensibilité féminine venait de se révéler tout entière ; car elle versait d'abondantes larmes.

Le pope revint. Les fusiliers étaient prêts. Ulysse voulut voir si les armes étaient bien chargées. Les Kleftes introduisirent les baguettes dans les canons de leurs tophaïks, le général manifesta d'un geste rude et sec sa satisfaction, et ordonna qu'on emmenât le prisonnier.

Arrivé au bas du lieu escarpé où était placé son appartement, Ulysse y trouva, selon l'ordre qu'il avait donné, une compagnie sous les armes.

Mariezza, toujours éplorée, avait suivi le patient. Ulysse fit avancer le prêtre.

— Mariezza, dit-il d'une voix terrible, mets-toi à genoux à côté de ton blondin. . . là, devant le père Cyrille. Toi, pope, marie-moi ces deux jeunes gens.

Qui pourrait décrire la révolution produite par ces paroles? Trélawney demeura comme pétrifié. Les yeux noirs de son amante éplorée s'illuminèrent de rayons de joie.

— Etranger, j'ai voulu t'éprouver. Tu es un brave, tu mérites de devenir mon frère, dit Ulysse avec le même sang-froid.

— Compte sur moi, s'écria l'Anglais, je te suis dévoué comme Oreste à Pylade.

— Kleftes, déchargez vos armes en signe de réjouissance. Aujourd'hui nous mettrons cent moutons à la broche et vingt outres de vin en perce.

Le reste de cette journée et la suivante furent une bombance pour les Kleftes. Ulysse avait retiré ses troupes de l'armée d'opération; maître de la Livadie il se proposait de faire la guerre pour son propre compte et pour la conservation de ses fiefs. Les festins de la seconde journée tiraient à leur fin, lorsqu'au soleil couchant on annonça un parlementaire.

On descendit une échelle de station en station, et l'on fit monter l'émissaire.

C'était un envoyé du pacha de Négrepont, ancien ami du rusé capitaine, qui l'avertissait de la défection de Goura, l'un de ses lieutenans. Il l'engageait en outre à se réunir au Vassili-Roumeli qui descendait sur la Grèce avec une armée de douze mille Turcs et Albanais. Ulysse prit un demi-moyen; il ne voulut ni s'allier aux Turcs, ni se liguer avec les Hellènes, qui voulaient courir les hasards de la guerre; mais il résolut d'aller combattre Goura qui, jouissant d'une certaine influence dans les fiefs de la Livadie, pouvait, les insurger. Ce Goura venait du côté de la Morée, et il pouvait, jusqu'à un certain point, espérer de mettre la défection parmi les soldats d'Ulysse; car lui aussi, il portait les armes pour la liberté de la Grèce.

C'était dangereux pour Ulysse. Néanmoins il confia le commandement de la caverne à Trélawney, forma un corps de quinze cents hommes, prit des munitions de guerre et de bouche qu'il fit descendre dans la plaine par des palans, et, emmenant ce personnel et ce matériel avec lui, il se mit en marche vers l'est. Ceci se passait trois jours après le mariage de Trélawney.

Nous ne suivrons pas le général klefte dans ses opérations de guerre. Disons que, successivement abandonné de ses partisans, il se trouva étroitement bloqué dans un monastère aux environs de Tolanda. Réduit aux abois par Goura, il capitula, mais sous la condition que son procès lui serait fait pour qu'il pût se disculper de l'imputation de trahison. Goura le lui promit et l'envoya prisonnier dans l'Acropolis d'Athènes.

Goura marcha vers le mont Parnasse dans le but de s'emparer de la caverne, et la présence de Trélawney ne rendait pas la chose facile. L'Anglais refusa toute proposition de capitulation.

Goura avait donc perdu tout espoir d'occuper cette forteresse, lorsque arriva dans son camp un aventurier écossais du nom de Fenton; c'était un homme de mauvaises moeurs, venu en Grèce bien plus pour profiter du désordre que pour défendre la cause des Hellènes.

— Que me donnerez-vous, dit Fenton à Goura, si je vous rend maître de ce point inexpugnable?

— Je vous donnerai, mon brave, le gouvernement de la Livadie; mais je ne crois pas que vous me mettiez jamais en demeure de réaliser cette promesse.

— J'ai bien su débarrasser d'Ulysse le pays qu'il inquiétait; pourquoi ne réussirais-je pas à prendre son beau-frère?

— J'avais cru jusqu'à présent que c'était moi, moi Goura, qui avais pris Ulysse.

— Entendons-nous. Vous l'avez pris, mais c'est tout. Y avait-il des preuves de trahison à élever contre lui, avait-il combattu pour les Turcs? nullement. Toujours indépendant, Ulysse avait fait la guerre pour son propre compte, comme tant de chefs. Il n'y avait pas là de quoi le faire condamner. Je conçus néanmoins le projet de consommer sa perte. J'avais servi dans ses troupes; il me connaissait; je vins partager sa prison, qui se trouvait tout au haut de la tour des Vénitiens, dans l'Acropolis; je le convainquis de mon dévouement pour lui. Un jour, je lui dis, en lui montrant une corde que j'avais cachée parmi mes hardes: — Voici l'instrument de votre délivrance.

— Quelle longueur a cette corde, demanda-t-il.

— Trente-cinq coudées; c'est la hauteur de la tour.

— Tu es mon ami, s'écria-t-il; à la nuit close je sortirai d'ici.

La fin au prochain numéro.

Marceline-la-Livonienne.

(Episode de la guerre de trente ans.)

I.

— Bonsoir, excellence.

— Bonsoir, brave homme. Qui donc êtes-vous, vous qui paraissez me connaître?

— Vous le voyez, général, un pauvre bûcheron qui recueille des racines mortes, mais qui autrefois, maniait assez proprement un fusil sous vos ordres.

— Vous êtes un vieux soldat?

— Un soldat du temps où Tottleben faisait ses premières armes en Allemagne.

— S'il en est ainsi, mon brave, je puis te faire une question?

— Deux si vous voulez, mon général.

— Combien y a-t-il d'ici à l'auberge de l'Épée de Pierre-le-Grand?

— Encore une demi heure de chemin, au plus.

— Allons, c'est très bien; tiens, voilà quelques florins.

Celui qui prononçait ces mots était un personnage de haute taille. Il avait le corps enveloppé d'un large manteau brun et s'engageait, à la nuit tombante, dans le bois de Wéraskin, en Livonie, par le défilé qui mène à Saint-Pétersbourg. C'était là un acte de bien folle imprudence, car ce passage du bois de Wéraskin était fameux par les nombreux assassinats qui s'y commettaient journellement. Sur une route mal entretenue, le voyageur dont nous parlons ne pouvait songer à se soustraire au péril par la fuite, et l'unique paire de pistolets dont il était armé, n'aurait pas suffi pour le défendre contre l'attaque d'une de ces bandes qui infestaient alors impunément le pays. Il est nécessaire de dire que sa valise contenait une forte somme en or. Cependant, sans paraître éprouver aucune crainte, il avançait au trot de son cheval. Son intention était de ne s'arrêter qu'à la lanterne qui éclairait la devanture de l'auberge. Il ne tarda pas à arriver à ce but; mais il remarqua que la porte en était déjà fermée. Il frappa. Bien qu'il parût régner un grand mouvement dans la maison à voir les lumières qui passaient derrière les croisées, l'aubergiste fut longtemps à répondre. Enfin une fenêtre s'ouvrit.

— Qui va là? demanda une voix?

— Un voyageur attardé, qui voudrait passer la nuit dans cette auberge.

— Seigneur Dieu! quelle bonne fortune! . . . . Iwan, Marceline, ouvrez vite la porte à ce bon seigneur qui nous fait l'honneur de s'arrêter ici!

La porte s'ouvrit bientôt à deux battans, et l'aubergiste arriva pour tenir la bride du voyageur, pendant que celui-ci rajustait son manteau.

— Un moment, dit le comte de Tottleben (car c'était lui) à la servante qui avait déboucle la valise; donne-moi cela, fine mouche, tu es assez jolie pour te passer de dot, et il y a là dedans plus d'argent qu'il n'en faudrait pour doter les vingt plus laides filles de la Livonie.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux.

— Oui, maître, il y a dans cette valise une forte somme, et je tiens, à cause de cela, à ce que vous me donniez une chambre sûre.

— La plus sûre de l'auberge, monseigneur, bien que cela ne soit pas nécessaire dans une maison de braves gens . . . . Fermée à tous les mauvais visages, l'hôtellerie de l'Épée de Pierre-le-Grand a, Dieu merci! bonne réputation dans la contrée.

Quelques instants après, Tottleben descendit dans une salle basse, et tout en soupant d'un gigot de mouton, il entama la

conversation avec l'aubergiste et sa femme. Celle-ci était jeune et fraîche, et allait devenir mère pour la première fois. Le comte lui adressa quelques compliments flatteurs.

— Dieu a béni votre hymen, lui dit-il, dans quelque temps vous jouirez d'un des plus doux bonheurs qui soient donnés aux jeunes femmes, vous aurez un enfant blanc et rose suspendu à votre sein, un fils qui vous sourira sans cesse.

— Il est vrai, répondit la jeune épouse, mais ce bonheur, quelque doux qu'il soit, nous apporte en même temps un grand embarras.

— Un embarras! et lequel?

— Notre hôtellerie étant isolée du monde, nous ne voyons personne à qui nous puissions donner une part de notre joie, nous ne recevons aucun ami, et cependant il nous faut trouver un parrain.

— Un parrain! s'écria Tottleben; n'est-ce que cela? je suis tout à vous, ma charmante hôtesse, et, si vous l'agréez, à mon retour de Saint-Pétersbourg, je serai heureux de présider au baptême de votre enfant.

Il serait difficile de peindre l'allégresse de la jeune femme lorsqu'elle entendit cette offre; elle courut apprendre cette bonne nouvelle à son mari.

Mais tandis que Tottleben trouvait du plaisir à faire naître la joie dans une famille inconnue, une jeune servante allait et venait dans la salle, elle s'arrêtait quelquefois pour regarder le beau voyageur; l'éclat de son uniforme, son air noble et doux, avaient fait une profonde impression sur elle. Deux fois elle s'approcha de lui en tremblant et mystérieusement, comme si elle avait eu quelque chose à lui dire, mais elle demeurait immobile toutes les fois qu'elle rencontrait les regards de l'aubergiste ou de sa femme. Pourtant elle s'enhardit à la fin, et passant derrière le comte, elle le tira, comme par mégarde, par le pan de son habit. Tottleben s'aperçut de ce manége. Il jeta un coup-d'oeil sur la servante qui lui fit un signe. Le comte sortit bientôt de la salle, sous prétexte de respirer un peu l'air du soir. Il ne fut pas plus tôt dans la cour, que la servante vint l'y rejoindre.

— Pour l'amour de Dieu, monseigneur, lui dit-elle, prenez des précautions! Les gens qui vous hébergent ne sont pas ce que vous pensez; méfiez-vous-en. Ils savent que vous avez de l'or plein votre valise, et ils veulent vous l'enlever, peut-être même vous assassiner . . . Quant à moi, je ne souffrirai pas qu'un brave officier comme vous . . . . Ne me trahissez pas, monseigneur! s'il vous échappait un mot sur tout cela, la pauvre Marceline serait perdue!

Cette communication fit une impression profonde sur Tottleben. Un homme d'une trempe vulgaire aurait aussitôt songé à fuir, le valeureux géneral rappela Marceline.

Un mot lui dit-il. Ton maître aime-t-il sa femme?

— Il l'adore.

— C'est bien, mon enfant. Si j'échappe au danger ta fortune est faite; si je meurs, la révélation que tu viens de faire meurt avec moi.

II.

Après avoir reçu de la bouche du comte cette assurance qui importait tant à son repos Marceline disparut; et Tottleben rentra dans la salle, et l'aubergiste se disposa à le conduire à sa chambre.

— J'aimerais mieux, ma petite dame, vous voir remplir cette fonction. C'est une superstition peut-être, mais je dors beaucoup mieux quand c'est une jolie femme qui me conduit à ma chambre à coucher. Allons, madame, vous ne refuserez pas cette faveur au parrain de votre premier enfant?

Le mari les suivit, et ils arrivèrent dans la chambre destinée au général. Mais pendant que l'hôtesse déposait le flambeau sur une table, Tottleben arma l'un de ses pistolets, et se mettant entre l'aubergiste et sa femme:

— Nous ne nous quitterons pas ainsi, madame; vous allez vous asseoir auprès de cette table et y passer la nuit.

— Qu'est-ce à dire? monsieur.

— Ne craignez rien, votre honneur ne court aucun danger; mais songez-y bien, j'ai quatre balles dans ces pistolets; au moindre signe équivoque, à la moindre tentative contre ma personne, au plus léger bruit que j'entends à cette porte, je vous brûle la cervelle.

Le mari essaya de balbutier.

— Point d'objections, monsieur l'aubergiste, c'est mon habitude d'agir ainsi en voyage . . . . N'appelez point de secours Je puis succomber au nombre, mais votre femme et votre enfant seront les premières victimes, je vous le jure. Vous pouvez donc vous retirer, je vous souhaite une bonne nuit.

En entendant cet énergique langage, l'hôte s'éloigna et l'hôtesse s'installa auprès de la table. Tottleben écrivit et lut alternativement. Ils passèrent ainsi la nuit dans cette singulière position.

III.

A la pointe du jour, on annonça au comte Tottleben que tout était prêt pour son départ. Après avoir repris sa valise, il remercia la jeune femme, et la pria de le conduire jusqu'à la porte. Sur le seuil, il demanda à parler à la servante qu'il avait vue la veille.

— Tiens, mon enfant, dit-il en lui donnant une bourse pleine, il y a là de quoi te faire une dot si tu veux rester ici; mais si tu préfères me suivre, viens en toute assurance, j'aurai soin de ton avenir.

La jeune fille n'hésita pas, et s'élança dans une voiture que Tottleben avait fait préparer. Pour lui, il ne voulut pas quitter l'auberge sans faire ses adieux à l'hôtesse, et lui dit:

— N'oubliez pas le parrain de votre enfant.

Deux heures après, il fit sa déclaration à la ville voisine. On envoya un détachement sur les lieux, mais l'aubergiste et sa femme avaient disparu.

IV.

Trois ans avaient passé sur cette aventure. Dans une douce journée de mai, Marceline était couverte de la robe des épousées. Toujours aux côtés de Tottleben, elle n'avait pas cessé un instant de veiller sur sa vie. L'ame noble du comte ne put résister à tant d'attachement. A la veille de partir pour l'armée, il l'épousa solennellement et la reconnut héritière de tous ses biens.

Marquise de Verneuil.

Ne pas être Sourd

Entre autres doctrines bizarres de l'étudiant Maurice, il soutient que toute imperfection des sens, source apparente de malheurs ou d'accidents pénibles, est en réalité une condition de bonheur. Le monde est ainsi constitué, selon lui, que nos yeux, nos oreilles, notre palais, etc., nous transmettent plus d'impressions désagréables en elles-mêmes — et funestes par leurs conséquences — que de sensations bénignes et profitables.

Tu ne nieras pas, me disait-il à ce propos, — et si tu le niais, on te confondrait aisément, — qu'il n'existe ici-bas une immense majorité d'hommes laids, de choses et même de femmes laides; qu'un beau paysage, une physionomie agréable, une statue ou un monument digne d'admiration, ne soient précisément admirables, attrayans et remarqués, à cause de leur rareté même: — leur rareté ne peut avoir d'autre cause que la laideur générale à laquelle ils forment exception; — d'où je conclus.

— Qu'il faut se crever les yeux.

— Pas précisément; — mais que ce myope, dont le professeur nous parlait l'autre jour, aurait tort d'envier les facultés visuelles de notre ami Natty Bumppo, plus connu sous le sobriquet d'Oeil-de-Faucon. Parmi les objets qui lui échappent, les neuf dixièmes au moins sont fâcheux à contempler, quelques autres tout à fait indifférents, un bien petit nombre seulement beaux et regrettables.

De même, l'être dont le goût est naturellement obtus, s'il perd quelques jouissances culinaires, — combien de Mignot pour un Vatel? — échappe à d'innombrables supplices.

De même encore . . .

Ici je pris le bras de Maurice, et, pour mettre un terme à ses parodoxes, je le menai promener. Je l'y eusse envoyé volontiers — car j'avais autre chose en tête — n'eussent été les égards voulus par l'amitié qui nous lie.

Nous longeâmes ensemble les Champs-Élysées, où la Brasserie Anglaise nous offrit une halte tout à fait séduisante. Maurice — grand amateur de bière et d'ailleurs altéré par la chaleur de ses raisonnements — alla machinalement s'asseoir à l'une des petites tables vertes qui égaient la façade de ce caravanséra il parisien.

Nous y étions installés depuis une minute à peine, lorsque

le son criard d'une chanterelle vint nous faire bondir sur nos chaises, et, nous retournant aussitôt, nous vîmes avec désespoir un de ces orchestres ambulants que le goût toujours croissant de la mauvaise musique a multipliés chez nous d'une manière si déplorable. Les trois exécutants dont il se composait — deux femmes et un homme — portaient empreinte sur leurs bonnasses physionomies la préméditation souriante du plaisir qu'ils allaient infailliblement nous procurer. Nos regards effarés ne les détrompèrent point, et ils commencèrent à l'instant même leur effrayant charivari. Les souffrances musicales du célèbre Kreissler me revinrent aussitôt à l'esprit, et si jamais j'avais pu accuser d'exagération le très-véridique conseiller au Kammergericht qui s'en est fait l'historien, je me vis réfuté à l'instant même, et par l'ébranlement de toutes mes fibres, et par la véritable désolation sous l'empire de laquelle se contracta la figure de mon ami. Une sorte de fer à cheval comme celui de Redgauntlet se dessina sur son front, les coins de sa bouche s'abaissèrent, son nez sembla mincir, et ses épaules rentrer en elles-mêmes. Je compris qu'il maudissait tout bas sa destinée, et je fouillai dans mes poches afin d'abréger par une libéralité anticipée le concert dont on régalait nos oreilles. Maurice imita ce geste qui parut de bon augure à nos artistes et les assura de nos intentions bienveillantes. Le violon grinça de plus belle; la harpe et la guitare, toutes deux fêlées, répondirent par d'aigres frémissements. Maurice me dit alors.

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

27. janvier. — On écrit de Guebwiller: „Il vient de se passer, la semaine dernière, dans une localité de notre arrondissement, un tour assez plaisant: Un personnage assez bien mis et d'une apparence qui témoignait en sa faveur, entre dans une petite auberge et demande quelque chose à manger. En attendant qu'on lui serve de quoi satisfaire son appétit, il prend place et se désaltère avec un demi-litre de vin qui lui est bien poliment servi. Au bout de quelques instans il voit arriver et placer gracieusement devant lui son couvert, suivi bientôt d'un morceau des plus succulens, accompagné d'un autre demi-litre de vin. Au moment où notre homme réparait avec délices ce que la faim et la soif avaient causé de ravages à son abdomen, arrivèrent deux gendarmes dont l'oeil scrutateur indiquait qu'ils ne venaient pas là pour le même objet. Ils demandèrent à l'hôte si, dans la journée, il n'aurait pas, par hasard, désaltéré ou même rassassié quelque étranger qui, assez déraisonnable, s'en serait allé sans payer son écot. — „Oh, oh! répond ce dernier, malencontreux celui qui s'en prendrait à moi pour cela, et s'il en échappait, ce ne serait pas sans laisser quelques-unes de ses plumes... Veuillez, Messieurs, vous asseoir un instant et me détailler un peu le sujet de votre investigation; vous me ferez l'honneur, en même temps, de m'aider à vider un demi-litre que ma femme ira nous chercher. Pendant que les soldats de la police, remerciant l'aubergiste de sa politesse et lui répétant néanmoins le sujet de leur visite, se disposaient à se retirer, l'hôtesse était de retour de la cave; elle vit au premier coup d'oeil qu'il manquait quelqu'un. C'était, en effet, notre quidam qui, se trouvant suffisamment restauré et profitant de l'entretien qu'il trouvait par trop analogue à sa position, avait jugé à propos de prendre son essor. Inutile de peindre la stupéfaction générale que dut causer cette disparition. L'hôte put satisfaire alors à la demande de MM. les gendarmes et leur dire que bien réellement un oiseau de cette famille venait de s'envoler de chez lui, le gosier bien garni, sans lui avoir laissé ni argent ni plumes.

28. — Le Publicateur des Côtes-du-Nord annonce la découverte d'une huîtrière située entre l'île de Thomé et la pointe de Penvenan. On lit dans cette feuille: „Il paraît que le banc se trouve à 3 ou 4 kilomètres à l'est de l'île de Thomé, se prolongeant sur une longueur de 4 à 5 kilomètres et offrant 1 à 2 kilomètres de largeur. Sa position serait en face du Port-Blanc, où déjà on forme, assure-t-on, des parcs d'huîtres. Le banc serait couvert, à haute mer, de 10 mètres d'eau, et de 6 à basse mer. On évalue à cent le nombre des bateaux pêcheurs accourus le 20 décembre sur le banc pour l'exploiter à l'aide de dragues, ce qui n'étonnera pas, quand on saura que le banc doit avoir 7 kilomètres carrés de superficie. Chaque bateau pêchait de 4 à 5 milliers d'huîtres par jour. Le bâtiment de Granville, de 40 tonneaux, qui en achète le produit, les paie 7 fr. le mille On dit qu'il se découvre d'autres bancs d'huîtres, toujours à l'est de l'île de Thomé."

— Il s'est vendu au dernier marché d'Angoulême 1,000 kilog. de truffes à 6 fr. 50 c. et 7 fr., et pour 10,000 fr. de marrons. On cite un habitant de la Dordogne qui a trouvé le moyen de faire venir les truffes tout comme les autres végétaux. Il est reconnu aujourd'hui que c'est dans le voisinage ou sous l'ombre d'une espèce de chêne particulière qu'elles viennent. Ce propriétaire a planté, il y a quelques années, une grande quantité de ces chênes dans ses terres, et l'on assure que, l'an dernier, il a vendu pour 100,000 fr. de truffes. Il espère en vendre cette année pour le double.

29. — On écrit d'Albi, 21 janvier: „Jeudi soir, vers les six heures, des cris: Au secours! des échelles!" qui succédèrent à un bruit semblable à celui d'une maison qui croule, vinrent jeter l'alarme dans la rue de la Mairie. Le plancher du magasin à huile, au rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville, avait croulé et englouti dans la cave l'entrepreneur et deux femmes qu'il employait, pêle-mêle avec un énorme tonneau d'huile et les divers ustensiles qui servent à l'éclairage de la ville. Les personnes accourues à ces cris d'alarme, précipitamment descendues dans la cave, ne furent pas peu surprises d'apprendre que les deux femmes s'étaient sauvées par les lucarnes de la cave. Quant à l'entrepreneur, il nageait dans l'huile, un lampion à la main."

— On lit dans l'Echo de Vaucluse: Il n'était bruit ces jours derniers que d'une aventure arrivée à un de nos jeunes compatriotes travaillant dans la capitale. Selon le récit qu'on en fait, cette aventure réaliserait la fable du Maçon, si ingénieusement mise en scène par M. Scribe. Un jeune maçon aurait été arrêté par quelques individus qui, après lui avoir bandé les yeux, l'auraient jeté dans une voiture, et à la suite d'une longue promenade nocturne, l'auraient fait descendre dans une maison inconnue, et l'auraient forcé à murer la porte d'un réduit secret dans lequel se trouvait une jeune fille vouée à la vengeance de quelque amant ou de quelque mari dont le nom et la position sociale sont restés inconnus.

VARIÉTÉS.

— Les liens du Mariage. Un brave Officier ne voulut jamais s'engager dans les liens du mariage. Il répondait à ceux qui lui proposaient de se marier, qu'il n'estimait pas assez la vie pour en faire part à quelqu'un.

— Plaisanterie d'un homme laid. Un homme pour qui sa maîtresse n'avait point de goût, et qui était laid, se tourna lui-même en ridicule, en disant: N'était-elle pas bien injuste? je la trouve belle, et elle ne veut pas me trouver beau.

— Le malade. Un médecin qui a guéri un Anglais, lui demande son paiement; mais l'Anglais refusant toujours de le payer, le médecin le fait assigner. Lorsqu'ils sont tous deux devant le juge, l'Anglais dit qu'il ne veut pas de la santé que le médecin lui a donnée, et offre de la lui rendre, étant prêt de la déposer au greffe, à condition que le médecin y déposera aussi la maladie qu'il lui a otée, ensorte qu' alors chacun reprendra ce qui lui appartenait.

— Malherbe. Malherbe s'intéressa jusqu' à la fin de sa vie à la pureté de la langue française dont il avait fait une étude particulière. Une heure avant que de mourir, après avoir été long-temps à l'agonie, il se reveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde d'un mot qui n'était pas bien français à son gré.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La Caverne du Klefte.

Fin.

— Oui, mais peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Avant de partir ne me donnerez-vous pas une attestation du service que je vous rends; plus tard cela pourrait me servir auprès de vos amis.

— Rien n'est plus juste, mon fidèle ami, répondit-il, voilà une attestation.

A ces mots il rédigea ce certificat que vous pouvez lire.

„Moi, Ulysse, je reconnais les bons et fidèles services du philhellène écossais, Fenton. Puissé-je récompenser un jour moi-même son dévouement; je le recommande à mes parens, à ma famille surtout. Ulysse."

La nuit venue, la lune couchée, j'attache la corde à la fenêtre de la tour; et Ulysse, comme un agile montagnard qu'il est, descend de noeud en noeud . . .

— Eh bien?

— Eh bien! vous devinez le reste, je tenais sa vie et sa mort dans mes mains.

— Que fis-tu?

— Je dénouai la corde. Ulysse se tua.

Goura maîtrisa son indignation.

— Hé bien! quel est ton plan quant à Trélawney? demanda-t-il. Tu te proposes sans doute d'employer encore quelque infâme fourberie?

— Si vous ne le voulez pas, il n'y a rien de fait.

— Au contraire. Je te l'ai dit: on te fera exarque de la Livadie, répartit vivement Goura.

— Demain, en plein jour, lorsque les Kleftes de la caverne prendront l'air en fumant leurs chibouques, sur leurs escarpemens, vous allez faire tirer sur moi des coups de fusil à poudre . . . mais de manière à ce que cela soit bien vu de l'ennemi. Je fuirai vers la forteresse, et, grâce à l'attestation d'Ulysse; j'y serai bien accueilli, et je ferai avec Trélawney à peu près ce que j'ai fait avec Ulysse.

Goura comprit tout le profit qu'il pouvait retirer d'une telle trahison et il ne se sentit pas assez de vertu pour s'en priver. Aussi, dès le lendemain, Fenton fut-il introduit dans la place.

Trélawney avait appris la mort de son beau-frère par un Klefte resté fidèle au parti d'Ulysse, quoique rallié aux troupes de Goura; mais il ignorait la cause de ce triste événement Les détails controuvés que Fenton en donna, ravivèrent la douleur de la famille du général klefte et celle de ses soldats. La caverne retentit de leurs lamentations. Toutefois Mariezza et la femme d'Ulysse trouvèrent un allégement à leur malheur, dans les témoignages de reconnaisance qu'elles prodiguèrent à l'homme qui s'était exposé à la mort pour faciliter l'évasion de son ancien chef. Fenton fut tout de suite considéré par elles comme un membre de la famille, et Trélawney se sentait plus disposé à accorder sa confiance à un de ses compatriotes qu'à un de Kleftes, ses incultes compagnons d'armes; aussi Fenton fut-il bientôt initié à tous les secrets du commandant et à tous les mystères de la caverne. L'escalier taillé dans le granit attira surtout son attention. Il eut bien voulu faire parvenir au général des assiégeans les renseignemens qu'il s'était procurés; mais Goura se tenait trop loin, car il faisait moins un siége qu'un blocus; et à peine y avait-il quelques escarmouches peu meurtrières.

Fenton imagina un stratagème: il confectionna des lingots de plomb creux; il y introduisit des avis écrits à la main, puis il en chargea sa carabine; et si, d'aventure, la fusillade s'ouvrait pendant le jour, c'était avec ces projectiles qu'il y prenait part. Un soldat blessé par un de ces lingots, rentra dans le camp de Goura, emportant dans le gras de la cuisse le plomb et l'avis qui y était enfermé.

Un médicastre ayant extrait ce projectile, en remarqua la forme étrange; il soupçonna qu'il était creux; il l'ouvrit, trouva le billet de Fenton et le porta à Goura.

Voici en substance ce que contenait cet avis:

Un corps d'assiégeans devait pendant la nuit se glisser au pied du roc, à un endroit où la surveillance des assiégés s'exerçait plus difficilement, et très-voisin de l'escalier dont le traître indiquait la situation et promettait d'ouvrir la porte. Quant à lui il viendrait à bout de Trélawney et déconcerterait les défenseurs en les privant de leur chef, et il demandait qu'on lui répondit en allumant trois feux, la veille du jour destiné au coup de main.

Dès le soir du lendemain, Fenton vit briller les trois feux.

Trélawney se piquait de partager une balle en deux en tirant un coup de pistolet sur le tranchant d'un couteau placé à vingt-cinq pas de lui. Fenton paria qu'il tirerait mieux que l'Anglais; celui-ci soutint la gageure, et Mariezza prit parti pour son mari, se faisant forte de prendre la revanche s'il n'était pas le plus adroit. Ce dernier incident ne plut pas à Fenton; aussi, le lendemain, dès l'aurore, rejoignit-il son antagoniste pour vider la gageure tout de suite, pensant qu'à cette heure la Grecque ne quitterait pas son lit pour si peu de chose. Le hasard le servit à souhait. Les deux insulaires se rendirent sur un terre-plein affecté à une batterie, mirent la cible à l'une des extrémités, et se placèrent eux-mêmes à l'autre extrémité, voisine de l'escalier. Ces dispositions prises, ce fut Trélawney qui commença le feu, malheureusement pour lui; car, comme il allait vérifier le coup, laissant derrière lui Fenton, celui-ci lui envoya dans le dos une balle qui le renversa la face contre terre. L'assassin s'applaudissant du succès de sa trahison, s'élança bientôt dans l'escalier; mais il n'avait pas descendu vingt marches que soudain une multitude de pierres bondit et roula sur ses pas.

Mariezza, qui avait entendu la détonnation du premier pistolet, s'était empressée de venir soutenir sa gageure.

Infortunée! au moment où elle arrivait sur le terre-plein, elle avait vu son mari tomber sous le feu de l'Ecossais qui, dans sa précipitation à s'enfuir, ne l'avait pas aperçue elle-même.

Comme nous l'avons dit, Ulysse, qui prévoyait tout, avait fait placer des tas de pierres au haut des escaliers. Des deux sentimens qui devaient se partager le coeur d'une femme, la vengeance et le besoin de secourir son mari, le premier l'emporta chez Mariezza . . . elle était Grecque. Donc elle poussa les tas de pierres dans le rapide escalier. Cette terrible avalanche atteignit bientôt le meurtrier qui expira lapidé, écrasé.

Mariezza tient déjà dans ses bras son mari sans connaissance couvert de sang. Les Kleftes accourent, on l'emporte on le dépose sur le lit qu'il vient de quitter à peine. Les femmes éplorées, le prêtre, le médecin entourent le moribond. Les guerriers montagnards, se tenant à la porte, demandent avec anxiété des nouvelles de leur chef et se les transmettent les uns les autres.

Enfin le médecin déclare que la blessure n'est pas mortelle. La cure pourra être longue, mais elle est à peu près certaine. La balle est extraite, l'appareil mis; Trélawney reprend ses sens. Il demande ce qu'est devenu Fenton. On lui apprend le châtiment du traître.

Malheureusement la pharmacie était la seule chose qui fût mal organisée dans la citadelle; aussi la guérison fut-elle tardive. Mais la nature était puissante dans Trélawney. L'air des montagnes, les soins assidus de Mariezza, l'expérience du docteur grec, finirent par triompher de la gravité de la blessure

L'Anglais se maintint encore pendant plusieurs années sur le mont Parnasse. Sans le secours de la trahison, nul ennemi ne devait songer à se rendre maître de la place. Goura resserra inutilement le blocus. Il faisait moins de mal aux assiégés qu'à lui-même. Mais enfin le capitaine Stuart fut chargé de négocier un accommodement entre l'époux de Mariezza et le gouvernement grec.

Ulysse mort, les Colleti, les Mavrocordato, les Christidès, les Miaulis n'avaient nul sujet de rancune contre le jeune Trélawney; il sortit de sa citadelle avec les honneurs de la guerre. Des trésors entassés par le chef de la Livadie, il fit plusieurs parts; l'une fut distribuée entre les Kleftes, ses compagnons; l'autre fut remise à la veuve et aux enfans d'Ulysse; et enfin la dernière fut pour lui. Celle-ci lui procura tout le confortable que peut désirer un Anglais; et ce n'est pas peu dire. Scipion M . . .

Du cheval de Course et du cheval de Chasse.

Le cheval qui, dans sa conformation, présente la tête petite et haute, les naseaux ouverts et bien dilatés, les yeux à fleur de tête, le garrot sec et élevé, les fourreaux descendus, les reins courts, le poitrail ouvert, les hanches prononcées, la queue haute, les hanches prononcées, la queue haute, les jambes sèches, les jarrets larges, les pieds petits, les sabots arrondis, la corne dure, le crin et le poil soyeux, les os d'acier; le cheval enfin, dont les formes offrent une symétrie complète, et dont l'aspect éveille en nous tout à la fois les idées de rapidité, de force, de souplesse de résistance ou de fond, celui-là est le cheval arabe dans son essence pure et primitive: c'est le type de la création.

En Arabie il s'est trouvé dans des conditions de nourriture, de climat et de soins qui, de temps immémorial, ont maintenu l'intégrité de ses attributs primordiaux.

Ainsi considéré, le cheval est un moteur; c'est la vapeur du désert, non pas rigide toutefois comme une puissance mécanique et matérielle, mais un moteur essentiellement modifiable en raison de l'action variée de la constitution atmosphérique, de l'alimentation et des travaux auxquels il est appliqué.

Dans le Nord, où la nourriture est plus abondante, le climat plus humide, le cheval, sous cette influence, s'est trouvé dans des conditions d'extension ou d'accroissement.

La destination qu'il a subie ensuite, c'est à dire les exercices auxquels on l'a assujetti, sont venus subsidiairement déterminer une nouvelle transformation dans sa nature, de là un déplacement forcé dans l'harmonie, dans la pondération de ses qualités.

L'existence de la grande propriété en Angleterre, les habitudes de luxe qui en sont inséparables, la vie de château avec son mouvement, les émotions du turf et du sport, toutes ces choses ont concouru, depuis trois quarts de siècle, à élever la vitesse du cheval arabe; sa taille a grandi, son compas s'est ouvert, et les luttes répétées de l'hippodrome ont encore accru cette rapidité.

En France, le cheval arabe reçut une autre destination. La division de la propriété, le mauvais état des routes, l'effacement progressif des habitudes nobles et princières, c'est à dire la suppression du cheval de chasse et de luxe, ont nécessairement amené le cheval lourd et pesant.

Du poids énorme, ainsi que nous l'avons dit, et des résistances qu'il avait à vaincre, résulta, pour les muscles, pour les nerfs, le poitrail et les reins, un accroissement de force et de pesanteur; mais ce fut ici au préjudice du fond tout à la fois et de la rapidité.

Ainsi donc déterminer le travail auquel le cheval est astreint, c'est déterminer les conditions du cheval.

Voilà tout le mystère.

Par suite de la diversité des modifications physiologiques auxquelles les générations chevalines ont été soumises, il est résulté diverses natures de dégénérescence, c'est à dire des moteurs des races ou des types distincts.

Quand les races primitives sont combinées ensemble, il y a accouplement; quand elles ont subi des modifications, il y a croisement.

La vitesse est ce que l'on demande au cheval de course. Pour l'obtenir rien ne doit être changé au cheval pur sang que les conditions du travail et du climat. Au désert, son élan couvrait seize pieds; mais sur le sol septentrional, il embrasse vingt-quatre et même vingt-huit; en quatre bonds il franchit plus de cent pieds. Il lui faut, à la vérité, le sable mat et compacte, la mousse élastique et molle; mais il parcourt les espaces avant que vous les ayez conçus; sa vitesse n'est pas un élan, c'est un vol; les arbres, les maisons, les haies, les spectateurs n'ont point pour lui de solutions de continuité, ce sont des lignes enrubanées; lui, c'est une pensée; il ne court pas, il arrive.

Pour parvenir à ce degré de vitesse, la somme de fond qui avait été départie à son espèce primitive à dû être intervertie; aussi le cheval, façonné de cette sorte par l'éducation, court-il cinq minutes, tandis que le cheval arabe, dans lequel tout est symétrique et pondéré court quinze heures, souvent il court pendant la durée d'un tour de soleil. Les jumens de Mahomet, allant annoncer la nouvelle de la mort du prophète, coururent soixante-douze heures.

Dans le cheval de chasse il ne faut pas que la nature soit seulement détournée vers un seul but, la vitesse; il faut qu'elle se développe aussi dans la richesse du fond, dans l'élasticité de certaines parties de l'organisme. L'animal doit savoir le trot, le petit galop doux et nonchalant: s'enlever du train de derrière; franchir un mur, une barrière, un fossé profond, et retomber ferme sur ses jarrets.

Le cheval de course étant l'expression de la vitesse;

Le cheval de trait, celle du poids réuni à la force des reins et du poitrail; la multiplication de ces deux conditions donne pour produit le cheval à deux fins, qui peut porter et tirer. Souvent et mieux encore c'est à ce produit demi-sang combiné avec l'élément primitif ou pur sang auquel on a recours pour obtenir le cheval de chasse, qui est alors trois quarts de sang. L'éducation fait le reste. Cette éducation du cheval de chasse dépend non moins de l'habileté de ceux qui la dirigent que de la nature du terrain où il est élevé.

La supériorité du cheval irlandais est due aux difficultés de de ce genre qu'il rencontre dès sa naissance. Là, chaque pâturage est entouré, non de haies comme en Angleterre, mais de murs et de fossés; le pays est montueux, coupé à la fois de collines et de ruisseaux; la terre souvent imbibée d'eau est glissante. Les poulains d'un pâturage, séparés d'un autre pâturage par ces accidens multipliés du sol, et excités par la vue les uns des autres, ou par des émanations que leur apporte le vent, s'accoutument ainsi de bonne heure à surmonter les obstacles qui les séparent lorsqu'ils veulent se réunir. Aux premiers hennissemens d'appel qui frappent leurs oreilles, ils partent par troupe, bondissent, s'élancent et franchissent tout ce qui se trouve sur leur chemin.

Il en résulte que, pour le cheval irlandais, sauter est presque un acte d'instinct, et on peut affirmer que, depuis le cheval de charrettes jusqu'au hunter, il n'en est pas un là qui ne puisse sauter un obstacle. Ces avantages de localité que possèdent les Irlandais pour obtenir le cheval de chasse, les ont décidés à se renfermer presque exclusivement dans le perfectionnement de cette variété chevaline. Leurs chevaux de course, en effet, sont mauvais; la vitesse leur manque presque toujours, car ils sont généralement petits, et il est de principe qu'un grand cheval battra toujours un petit; mais ils possèdent un fond si extraordinaire, qu'on ne saurait leur opposer de rivaux à la chasse dans ces mêmes localités.

La conformation du hunter irlandais est caractéristique. Il est ramassé; il a le coffre ample, un peu irrégulier; il est membru, fort en nerfs et net dans ses membres. Dans cette construction, qui n'offre pas la symétrie du cheval primitif, il trouve néanmoins la puissanse de s'élever à une hauteur prodigieuse; il franchit jusqu'à six et sept pieds de murs.

Il y a une différence très-saisissable entre la manière dont le cheval anglais et le cheval irlandais prennent leur élan. L'anglais s'appuie sur ses jarrets et s'élance de telle sorte, que déjà il a franchi la moitié de la barrière lorsque le corps s'est seulement allongé pour rendre son élan complet. Quand il a quitté terre, il porte ses hanches sous lui comme au galop, descend ensuite sur les jambes de devant, et quand elles touchent le sol, c'est alors seulement qu'il attire à lui ses jambes de derrière, en sorte que l'avant-train est seul à supporter le poids tout entier.

Le cheval irlandais, au contraire, part de ses quatre jambes à la fois; quand il est parvenu à l'extrémité supérieure de l'objet à franchir, ses jambes de derrière sont entièrement retroussées sous lui; et quand il descend, ses quatre jambes se posent sur le sol en même temps?

Cette supériorité du hunter irlandais est tellement avérée que l'Angleterre ne la lui dispute pas, et s'en console en se maintenant sans rivale jusqu'ici dans la production des chevaux de course. A l'Irlande le cheval de chasse, à l'Angleterre le cheval pur sang.

Il est bien difficile, en effet, de se faire une idée du spectacle admirable qu'offrent en Angleterre les exercices hippodromiques; mais aussi quelle persévérance et quelles sommes énormes magnifiquement risquées dans les essais de toute sorte pour arriver à un résultat tel que l'Éclipse, cheval dont l'immensité d'allure et de fécondité, ainsi qu'on l'a remarqué, survivra sans doute au siècle qui l'a vu naître!

Eugène Chapus.

Ne pas être Sourd.

Suite.

— Ce sont les ailes bourdonnantes du dragon noir et le rire aigu du beurtoir de bronze... As-tu de la monnaie?

Je lui répondis, pour lui prouver que j'avais saisi ses allusions fantastiques:

— C'est la voix métallique du vieil archiviste et la dissonnance des cloches de cristal quand elles se brisent. Je crois même y distinguer l'horrible cri du vautour gris-blanc . . . . . Mais, toi-même, n'as-tu pas quelques groschen!

— Non, répondit-il d'un air piteux.

— Ni moi non plus, repris-je en baissant la tête.

— Et la bière est commandée, m'écriai-je.

— Et le garçon ne vient pas, ajouta-t-il

La musique cependant continuait toujours plus bruyante.

. . . . . .

— Retirez-vous! . . . adjuro vos! allez au diable! cria tout-à-coup Maurice exaspéré.

Sa voix énergique ne manqua pas de produire son effet accoutumé. L'orchestre infernal s'arrêta subito: la guitare faillit se trouver mal; l'archet demeura sur les cordes, et, ramené par une main tremblante, semblait imiter, de minute en minute, le râle entrecoupé des mourans . . .

Les artistes, découragés, nous adressèrent un coup d'oeil où se lisaient mille tristes reproches . . . mais ils s'éloignèrent enfin, et nous respirions, — lorsque à trois pas de nous un gros buveur à face flamande se réveilla de la somnolence béate où il était plongé.

— Tenez, enfants! — leur dit-il, comme s'il eût voulu censurer notre inhumaine conduite.

Je ne puis dire de quel don généreux furent accompagnées ces simples paroles, mais elles produisirent un effet magique: la harpe repartit en si bémol; — la guitare modula sa reconnaissance en ut mineur; — quant au violon, troublé, selon toute apparence, par des sentimens contradictoires, il sautait de gamme en gamme, de clef en clef, sans garder aucune mesure dans l'expression de son mépris pour nous, de son estime pour le gros Flamand.

La fin au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

30. — Il y a quelques jours, le duc de Wellington quittait les bureaux du commandant en chef, et il traversait la parade dans Saint-James-Park, lorsqu'un vigoureux gaillard de seize à dix-sept ans se jeta avec violence entre sa Grâce. Ce choc inattendu fit chanceler le noble duc. Un agent de police, témoin de cette rencontre, s'empara aussitôt du jeune homme qui, sachant quelle était la personne qu'il venait de heurter, s'était sur-le-champ excusé. Le duc lui répondit vivement: „Je n'accepte pas vos excuses." Ce peu de mots suffirent pour déterminer l'agent de police à conduire le jeune homme au dépôt de Gardeners-Lane; il y demeura trois heures, jusqu'à ce que le duc de Wellington eût fait savoir qu'il n'était pas dans l'intention d'exercer des poursuites.

— On lit dans une lettre de Briançon, en date du 19, que cette ville est restée six jours sans nouvelles de Paris et de Grenoble. Deux courriers passant par la route du Lautarat ont été engloutis par une avalanche, ainsi que deux voyageurs qui les accompagnaient.

— Ces Jours derniers, M. R . . ., négociant, faisait queue, avec sa femme, à l'entrée de l'un des théâtres du boulevart. Devant eux se trouvait une jeune dame, mise avec élégance, qui se plaignait vivement d'attendre si longtemps à la porte. Un brusque mouvement qui se fit à la tête provoqua une reculade sur toute la ligne; la jeune dame fut jetée dans les bras de M. R . . ., et Mme. R . . . presque renversée sur le pavé. La première, s'étant dégagée, profita du tumulte pour gagner quelques places, et bientôt elle put parvenir dans la salle. M. R . . était devant le bureau, demandant deux premières de face et cherchant sa bourse; mais elle avait disparu, ainsi qu'une tabatière d'or qui se trouvait dans l'autre poche. Heureusement Mme. R . . . s'était précautionnée, elle solda le prix des places. Dans le courant de la représentation, le négociant et sa femme remarquèrent, dans une loge, la jeune dame qui leur avait tenu compagnie, laquelle paraissait suivre le drame avec un vif intérêt; elle portait souvent son mouchoir à ses yeux, et semblait en proie à une violente émotion. Bref, au milieu du quatrième acte, l'impression qu'elle ressentait fut telle, qu'elle tomba évanouie. Deux personnes de la loge s'empressèrent de la porter au foyer et de lui prodiguer des soins. L'une d'elles, Mme. de M . . ., ne la quitta même que lorsqu'elle eut repris toute sa connaissance. L'acte terminé, Mme. de M . . . retourna au foyer pour s'informer de l'état de la malade, et apprit qu'elle avait quitté le spectacle, en annonçant que les émotions que le drame lui arrachait étaient au-dessus de ses forces. Rentrée dans sa loge, Mme. de M . . . demanda à ses voisines si elles la connaissaient. La réponse fut négative. En cet instant, l'une des voisines lui fit remarquer qu'un lambeau de chaîne d'or pendait à sa ceinture. Mme. de M . . . s'aperçut alors qu'on lui avait volé sa montre d'or enrichie de diamans, et une partie de la chaîne coupée à deux endroits avec des ciseaux. Elle ne douta pas que ce vol n'eût été commis par la trop sensible jeune dame, pendant qu'elle lui prodiguait ses soins. Cet événement est arrivé plusieurs fois, ce qui prouve que, pour la voleuse, la spéculation est bonne.

— Un accident, causé par un motif étrange, a jeté un instant l'alarme tant au théâtre que dans la ville de Fribourg, en Suisse. Il courait des bruits d'après lesquels le théâtre aurait été menacé d'incendie. Après bien des recherches dans l'intérieur du bâtiment, le fumiste chargé de visiter le calorifère a trouvé sur le tuyau, à son orifice, un paquet d'étoupes liées au moyen d'un fil de fer. Au premier jour de représentation, la chaleur du tuyau eût pu communiquer le feu aux étoupes, puis au plancher du parterre. On pouvait croire à la malveillance, le genre de combustible et le lieu fournissant matière à de sinistres conjectures. Toutefois, quelles que puissent être les idées sur l'utilité et la convenance d'un théâtre, on ne pouvait croire à la possibilité d'un attentat pareil parmi une population calme et pleine de bon sens. L'hésitation était légitime. Les incendiaires étaient . . . des rats, et les fameuses étoupes . . . une grosse et vieille perruque de bal masqué, dont ces boute-feu d'un nouveau genre s'étaient servis pour faire un nid. Les actionnaires attendent le résultat de la nouvelle visite que le Conseil-d'Etat a ordonnée par la commission d'assurance cantonnale.

ALBUM ANECDOTIQUE.

L'Yswotshilk.

L'empereur Alexandre aimait à sortir seul, à pied, simplement vêtu; et souvent il lui arrivait de pousser ses excursions à trois ou quatre lieues de la ville. Un jour, se trouvant fatigué, il monte dans le premier traîneau qu'il rencontre. „Au palais impérial de Saint-Pétersburg," dit-il à l'yswotshilk.

„— Oui, mon officier, je vous descendrai le plus près que je le pourrai, parce que les gardes ne nous laissent pas approcher, nous autres.

„— Va toujours."

„Arrivé à quelque distance du palais, le paysan arrête:

„C'est-ici, mon officier, nous ne pouvons aller plus loin."

„L'Empereur saute à bas du traîneau.

„Attends-là, je vais te faire payer.

„— Non pas, non pas, il m'arrive si souvent que vos camarades m'en disent autant et oublient de me payer, que je ne fais plus de crédit. Laissez-moi quelque chose, ou sinon . . .

„— Tiens;" et aussitôt Alexandre, en riant aux éclats, dégrafe son manteau et le lance dans le traîneau. Rentré dans ses appartemens, il donne ordre à un valet de chambre de donner cinquantes roubles à l'yswotshilk qui l'avait conduit, et de reprendre son manteau.

„Qui a conduit l'Empereur? . . ."

„Vingt traîneaux sont rangés près du palais; personne ne répond.

„Qui est-ce qui a un manteau en gage?

„— Un officier m'a laissé un manteau," dit un paysan.

„— Rends-le moi, voilà le prix de ta course," et il lui remet les cinquante roubles.

„Grand Saint-Nicolas!" s'écrie le pauvre diable; il saisit ses guides, lance son cheval au grand galop et s'éloigne avec la rapidité d'une flèche.

„Les hourras de tous les yswotshilks le poursuivirent longtemps.

„Ceci se passait la veille d'une revue. Il est d'usage qu' après le défilé tous les chefs de corps viennent se grouper autour de l'Empereur.

„Messieurs, je suis content; vos régimens sont beaux, bien tenus, mais dites de ma part à messieurs vos officiers qu'ils m'ont valu hier l'humiliation de laisser mon manteau en gage."

„Tout le monde se regardait.

„Eh! sans doute . . . L'yswotshilk qui m'a ramené, n'a pas voulu me faire crédit, parce que, mon officier, m'a-t-il dit, vos camarades oublient souvent de me payer."

„Le reste du jour on ne cessa de commenter les paroles de l'Empereur. A la revue on se perdait en conjectures. Le soir, au cercle de la cour, l'Empereur raconta sa mésaventure.

VARIÉTÉS.

— Insolence. Un lieutenant de milice avait été condamné en Angleterre, à être mis à mort pour crime de faux. Ce malheureux eut l'insolence d'envoyer, la veille qu'il devait être exécuté, des billets à plusieurs officiers de la milice de Midlesex, avec cette adresse: „Le lieutenant Campbell fait bien des complimens à M . . . , il l'invite à venir prendre une tasse de chocolat chez lui demain au matin; et lui faire l'honneur de l'accompagner à pied jusqu'à Tiburn, pour assister à la cérémonie de son exécution.

— La force de l'habitude. En peignant le plafond de sa fameuse chapelle, Michel-Ange s'accoutuma tellement à regarder les objets de bas en haut, qu' après avoir terminé son grand ouvrage, il fut long-temps sans pouvoir baisser les yeux; ensorte que s'il avait à lire une lettre, ou à fixer quelque autre objet, il était contraint de le tenir au-dessus de sa tête.

— Frugalité. Un domestique qui servait dans une riche maison, se plaignait de ce que son maître faisait observer une trop grande frugalité dans les repas de ses domestiques. Le magistrat lui dit que par cette sage économie, il faisait subsister la maison. „Comment, reprit le domestique, savez-vous bien, monsieur, qu'au revenu qu'a mon maître, nous devions être plus de vingt-quatre heures à table."

— Montesquieu. Montesquieu était fort doux envers ses domestiques, il lui arriva néanmoins un jour de les gronder vivement; mais se retournant aussitôt en riant vers une personne témoin de cette scène: „ce sont lui dit-il, des horloges qu'il est quelquefois besoin de remonter."

— Montre à répétition. Un auteur devant faire répéter une de ses pièces se rendit au théâtre à l'heure qu'on lui avait indiquée. Les acteurs s'y trouvèrent, mais les actrices vinrent toutes plus d'une heure en retard. Comme l'auteur s'en plaignait, elles tirèrent leurs montres et soutinrent qu'elles étaient venues assez tôt. „Tout ce que je puis vous dire, mesdames, dit le jeune homme, c'est que vous avez de bien mauvaises montres à répétition.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

2. Février.

Théâtre du Palais-Royal. — Les Egaremens d'une Canne et d'un Parapluie, pochade en un acte, de MM. Duvert et Lausanne, jouée par Alcide-Tousez et Mme. Leménil.

Le carnaval se fait sentir partout; en quittant le cancan du théâtre des Variétés, nous retrouvons le demi-cancan du théâtre du Palais-Royal. Il faut bien s'y faire, puisque c'est la mode!

M. Flamèche possède un charmant petit appartement au troisième sur le derrière. Ce petit appartement est fort bien orné par Mme. Flamèche, sa légitime épouse, par un guéridon et trois chaises. — M. Flamèche, néanmoins, n'éprouve pas un grand bonheur dans son intérieur. — Son guéridon et ses trois chaises le récréent fort peu, et malgré sa femme, qui est jeune et jolie, il aime infiniment mieux courir les bals masqués avec de joyeux amis, et courtiser le beau sexe, ornement obligé des bals Musard! — C'est ainsi que, la veille, il a fait la délicieuse connaissance d'une grisette qui a nom veuve Caporal, et, tout enchanté de sa nouvelle conquête, il lui a donné rendez-vous pour le soir même au Prado!

Rentré chez lui et mouillé jusqu'aux os, Flamèche est obligé de dire à sa femme qu'il a oublié son parapluie chez son ami Taillepain chez lequel il a passé la nuit à jouer au Nain-Jaune! — Mais, par malheur, Mme. Flamèche sait, par son voisin, l'arpenteur Anatole, que Taillepain est mort! Surpris en flagrant délit de mensonge, et ne pouvant avouer qu'il a passé la nuit au bal et qu'il a prêté son parapluie à la veuve Caporal, il raconte qu'il a été retenu hors de chez lui pour une grande affaire: il s'agit d'une spéculation sur les peaux de lapin venant d'Afrique! Quant à son parapluie, on le lui a volé.

Tout en estimant fort peu son chez lui, Flamèche cependant est assez jaloux de sa femme; le voisin, M. Anatole, lui cause quelques ennuis; il s'informe s'il ne serait pas venu pendant son absence. Mme. Flamèche lui jure que non.

Mais voilà que Flamèche, en furetant, découvre . . . quoi? Une canne! une canne accusatrice, une canne qui renferme un mystère! Or, se dit-il, voilà bien la canne de M. Anatole! et, malgré la chanson qui dit:

Quand trois cannes vont aux champs,

je ne puis croire que cette canne soit venue seule. Les cannes qui vont aux champs, ajoute-t-il, n'étaient pas certainement des cannes à pomme d'or.

Flamèche croit au magnétisme; il a vu dernièrement des faits si extraordinaires, qu'il est convaincu que les contes du Petit-Poucet et de la Belle au bois dormant ne sont que de l'histoire. Or, il magnétise sa femme pour obtenir des révélations. Mme. Flamèche se prête volontiers à la circonstance; elle feint de dormir, d'être somnambule, et pour punir son volage époux, elle lui avoue que M. Anatole est venu . . . elle ajoute même des détails effrayans . . . pour un mari; puis enfin, dans un moment d'excitation nerveuse, elle couronne le tout par une volée de coups de canne! M. Flamèche ne magnétisera plus sa femme.

Restée seule, Mme. Flamèche reçoit par un commissionnaire une lettre que la veuve Caporal adressait à son mari. La veuve ne peut aller au Prado; elle lui renvoie son parapluie, et son costume sur lequel elle redoit encore 10 francs au costumier. Mme. Flamèche endosse le costume de la veuve; elle ira au bal avec M. Anatole. De son côté, Flamèche est déguisé; dans l'obscurité il rencontre sa femme, qu'il prend pour sa nouvelle conquête, et Mme. Flamèche prend son mari pour Anatole. L'occasion est excellente: ils exécutent la cachucha. A la fin de leur pas, ils entendent sur l'escalier les voix de la veuve et de M. Anatole! Ils se démasquent, se réconcilient et vont ensemble au bal.

Toutefois, avant de partir, Mme. Flamèche tient à prouver que son mari est fort crédule et que rien ne lui est plus aisé que de le tromper. Pour cela, elle raconte au public une histoire très-connue, mais qui lui a parfaitement réussi. Désirant voir l'Italie, mais ne pouvant décider son mari à faire le voyage pour admirer simplement le pays, les monumens et le beau ciel italien, elle lui annonce qu'un Florentin avait apprivoisé une limande, qui le suivait dans les rues comme le ferait un chien. Flamèche partit aussitôt, car sa curiosité était vivement piquée, et c'est ainsi, ajoute Mme. Flamèche, que j'ai pu visiter l'Italie.

Malheureusement, reprend ce crédule Flamèche, je suis arrivé trop tard à Florence! La limande était morte la veille; — en voulant traverser un ruisseau, la malheureuse s'était noyée!! — Toutefois, je l'ai vue . . . mais elle était frite, — j'en ai même mangé!

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

I.

Peu de personnes connaissent un hameau nommé Haute-Fontaine, enseveli dans un des coins les plus ignorés de la vallée du Bas-Boulonnais. Ce hameau, si petit qu'il n'en est pas même question sur les cartes les plus détaillées, se compose de dix ou douze habitations semées à des distances considérables les unes des autres, et dépend de la commune de Crémarest, pauvre village assis au bord de la Liane, à l'ombre des saules. Haute-Fontaine est situé à cinq ou six lieues de Boulogne-sur-Mer et à une lieue de la forêt. La maison la plus considérable était une jolie petite ferme aux murs coquettement badigeonnés, et dont les toits, couverts en chaume, étaient décorés d'un tapis de mousse verte et veloutée. Elle était environnée, comme presque toutes les fermes du bassin du Bas-Boulonnais, d'un verger fermé par une grille ou barrière en bois, d'un courtil et d'un jardin potager. L'enclos était, en outre, bordé d'une triple rangée de vieux ormes et de peupliers gigantesques; mais tout cela si frais, si gracieux, qu'un rêveur aimerait à y égarer ses pas.

L'habitation dont nous parlons portait elle-même le nom du hameau, et existait sans doute antérieurement aux autres demeures. L'existence d'une fontaine, prenant sa source au bout du verger et dans l'enclos de la ferme, nous a fait ajouter foi à cette assertion qui nous a été garantie par un vieux pâtre de la vallée. Cette fontaine jouit d'une grande réputation dans le pays, à cause de l'excellence de ses eaux.

On arrivait à la ferme par le verger en traversant une longue avenue de pommiers. La cour qui venait ensuite, n'offrait rien de remarquable; sa mare d'eau claire, les marronniers qui l'ombrageaient et le gazon qui croissait entre les pavés se trouvaient en parfaite harmonie avec l'aspect solitaire des lieux; mais, chose assez extraordinaire dans la vallée, les fenêtres étaient garnies de forts volets de chêne et d'épais barreaux de fer. Il existait aussi dans l'intérieur de l'habitation une autre chose qui contrastait davantage encore avec l'aspect champêtre et rustique de Haute-Fontaine. C'était un petit salon proprement parqueté, tapissé d'un joli papier, orné d'une glace et de quelques tableaux; cette pièce aboutissait à deux cabinets; dans l'un se trouvait un lit, dans l'autre un bureau et quelques livres.

Le maître du domaine était un homme d'une tournure d'esprit et d'un extérieur assez singuliers. Son air distingué contrastait bizarrement avec la rusticité de sa ferme et de ses enfans. Il était presque toujours vêtu d'un habit brun foncé, et, à moins qu'il n'eût ses bottes fortes pour monter à cheval, ce qui lui arrivait très souvent à cause de la nature de son commerce, on le voyait toujours en culotte courte avec des bas de soie noire bien tendus sur ses jambes maigres et nerveuses. M. Lambert, c'était le nom de ce personnage, pouvait avoir cinquante-cinq ans, bien que ses cheveux noirs, sur lesquels le temps n'avait même pas laissé tomber un peu de neige, le fissent paraître beaucoup plus jeune au premier abord. Maigre, petit, mais souple et cambré, il avait en outre des yeux noirs et dont le feu contrastait avec la gravité calme de ses discours et de ses manières. Sa bouche était un peu grande, ses lèvres minces semblaient faites pour le sourire, et cependant il était rare que cette expression vint animer son visage. Une exquise propreté, un langage plutôt laconique et sévère que dur ou brutal, tels étaient les derniers traits du caractère de M. Lambert. Néanmoins il existait dans sa personne une chose évidente pour un oeil exercé. Ce n'était pas seulement de la mélancolie, ce n'était pas non plus du désespoir; c'était, pour ainsi dire, un feu intérieur et sombre que recelait cette grave enveloppe. Il ne témoignait de haine à personne; le temps de l'amour était passé pour lui depuis de longues années. Il ne parlait à sa femme que le plus rarement possible, et lorsqu'il le faisait, il y mettait une froideur constante. Ses cinq fils eux-mêmes ne recevaient de sa part aucun témoignage d'affection, et il ne leur adressait la parole que pour leur donner des ordres. Sa douce et aimable fille, Elisabeth, accaparait peut-être tous les sentimens affectueux de son père, mais c'était encore ce qu'on ne pouvait exactement prouver, car s'il lui parlait avec plus de douceur qu'à tous les autres membres de sa famille, son sexe, sa jeunesse et son extrême délicatesse pouvaient en être la cause. Peut-être bien réservait-il ses doux épanchemens pour les heures fréquentes qu'il passait avec sa fille dans le petit salon, sanctuaire impénétrable fermé au reste de la maison.

Rien non plus ne pouvait le faire soupçonner d'avarice; il ne refusait jamais l'hospitalité à un ami ou au pauvre. Sa maison pécha plutôt par l'excès d'abondance que par le défaut contraire. Les affaires de M. Lambert n'étaient connues de personne. La principale branche de son commerce consistait à vendre du bois qu'il envoyait ensuite à Boulogne; mais comme il payait et recevait constamment lui-même, on ignorait le résultat de ses spéculations. Quelques individus prétendaient que M. Lambert n'aimait point sa femme; qu'il ne l'avait épousée que pour réparer une folie de jeunesse; que ses manières et son intelligence ne cadraient point avec celles de sa compagne; mais bien qu'il y eût du vrai dans tout cela, ces motifs ne suffisaient point pour expliquer une tristesse continuelle que le temps et l'habitude auraient adoucie, si elle n'avait eu qu'un aliment passager. Ces mystères préoccupèrent long-temps la curiosité des environs; on avait été jusqu'à scruter la vie intime de M. Lambert, mais la seule remarque que l'on put faire fut que le propriétaire de Haute-Fontaine paraissait éprouver un surcroît de mélancolie toutes les fois qu'il revenait de la ville. De là on avait induit que ses affaires allaient mal; charitable hypothèse à laquelle on fut encore forcé de renoncer en voyant son commerce continuer sur le même train. On se tut, et l'on finit par estimer M. Lambert comme un homme serviable et hospitalier, mais dont l'intelligence et la sévérité inspiraient plutôt le respect que l'affection. Il était donc peu populaire et ne fréquentait point ses voisins. Un riche marchand de boeufs ou engraisseur, demeurant près des marais dans le creux de la vallée, était le seul homme qu'il admît fréquemment dans son intimité. Sauf un jeune capitaine qui venait exactement à chaque battue générale chasser aux loups dans la forêt, il recevait fort peu de monde de Boulogne.

La femme du fermier n'avait rien de remarquable; c'était une campagnarde dans toute l'acception du terme, et elle paraissait plus âgée que son mari. Malgré la dégradation opérée par le temps, on pouvait encore distinguer sur son visage des traces d'une beauté qui avait plutôt consisté en force et en santé qu'en délicatesse et grâce. Ses cinq vigoureux fils étaient absolument taillés dans le même modèle et paraissaient n'être pas doués d'une intelligence plus haute que celle de leur mère. Ils témoignaient aussi fort peu de tendresse à leur père et se tenaient envers lui dans une réserve respectueuse, se contentant de s'occuper activement du travail manuel de la ferme sans prétendre s'immiscer dans la direction des affaires. Ils conduisaient à Boulogne les voitures de bois chez les acheteurs et repartaient aussitôt laissant à leur père, qui ne rentrait que très avant dans la nuit, le soin de régler les paiemens. La tournure d'esprit des habitans de Haute-Fontaine et l'aspect solitaire des lieux donnaient à la ferme une physionomie taciturne, qui eût paru plus sombre encore si un sujet plus riant n'en eût adouci la tristesse. Nous voulons ici parler d'Elisabeth, blonde jeune fille aux yeux bleus et à la figure pleine de douceur. La finesse de ses traits et la suavité harmonieuse de ses formes sveltes et délicates auraient fait envie à une femme du monde. Jamais pied plus léger que le sien n'avait foulé les bruyères de la vallée lorsqu'elle se rendait, le dimanche au matin, à Crémarest pour entendre la messe. Malgré la distance considérable de Haute-Fontaine aux autres habitations, chaque printemps on voyait en face la ferme plus de mais fleuris que devant la porte de la plus fière beauté du canton; et les jeunes campagnards, en la surnommant le lis de la fontaine, prouvaient que la grâce d'une femme peut inspirer la poésie du langage même aux hommes qui en sont le moins susceptibles. Au reste, malgré cette admiration générale, aucun

poursuivant n'avait encore été assez audacieux pour s'aventurer à dépasser les bornes du plus profond respect. On la considérait comme un ange qu'il est seulement permis d'adorer de loin : cette dernière comparaison ne manquait pas non plus de justesse. Elisabeth était effectivement le bon génie de la ferme. Connaissant parfaitement l'influence que lui donnait la secrète prédilection de son père, elle l'employait à maintenir l'harmonie entre lui et les autres membres de la famille, et elle avait su, chose difficile, conserver l'affection de toutes les personnes au milieu desquelles elle vivait.

La suite prochainement.

Ne pas être Sourd.

Fin.

Si bien que Maurice ne goûta pas ce jour-là le porter de la Brasserie Anglaise, et il prit soin de me faire remarquer, en quittant la place, que la délicatesse de ses oreilles lui imposait cette dure nécessité.

Nous ne nous arrêtâmes essoufflés que sur le boulevard extérieur, en face d'une sorte de jardin public. Nos regards plongeaient sous ses longues allées où la lumière dorée filtrait doucement à travers les épais feuillages. Maurice avait bonne envie de faire valoir à l'appui de ses raisonnements du matin l'aventure qui venait de nous arriver; mais, avant qu'il n'eût repris haleine, le sable cria sous un pas furtif, et nous vîmes accourir deux jolis enfants dont les joues animées, le regard quêteur, les cheveux effarouchés par le vent, semblaient annoncer qu'après avoir fui quelque importune surveillance, ils se dérobaient à des recherches prévues. C'étaient le frère et la soeur, — ainsi l'attestaient la ressemblance de leurs traits, la tranquille familiarité de leurs manières. — Ils s'assirent côte à côte au bout d'un banc mobile, pour le moment innoccupé, puis commencèrent à voix basse une de ces causeries mystérieuses dont les petites filles savent orner l'amitié la plus légitime. Ce qu'ils disaient, les anges l'auraient écouté en souriant, je n'en doute pas; mais ils voulaient le cacher, même aux anges, afin d'avoir un secret.

L'idée de le leur surprendre ne me serait jamais venue; elle vint à Maurice, le plus curieux des hommes. Il entra dans le jardin sans faire semblant de rien, et alla s'asseoir, aussi furtivement que possible, sur l'extrémité opposée du banc où siégeaient nos deux chérubins. La petite personne, comme de raison, fut la première à deviner cette manoeuvre. Un léger coup de coude avertit son frère, et tous deux, regardant en dessous leur impertinent voisin, trouvèrent aussitôt le châtiment qu'il méritait. D'un seul mouvement les deux espiègles quittèrent leurs places ; le banc, aussitôt allégé d'un côté, céda de l'autre au poids qui le chargeait; Maurice roula fort bien sur le sable, tandis que le frère et la soeur s'éloignaient en riant de toute leur âme.

— Attrape, criai-je à mon ami. Toutefois j'admirai sa philosophie lorsqu'il me dit, plus radieux après sa chute :

— Comprends-tu ? . . . Ai-je raison ? Te faut-il d'autres preuves ? Serais-je tombé si le ciel m'eut fait . . .

— Moins in iscret.

— Dis donc plus sourd. L'indiscrétion n'est ici qu'une cause secondaire. Si je n'avais pas eu l'espoir d'entendre, à coup sûr je n'aurais pas écouté.

Je méditais une réponse à cet argument inattendu, lorsqu'un nouvel incident dérangea mes réflexions.

Ce fut un bruit de monnaie, pareil à celui que produirait sur le pavé de Paris la pluie divine qui séduisit Danaé. En cherchant des yeux Jupiter, j'aperçus un brave bourgeois, un vrai Philistin, dont les poches plus garnies que de raison venaient de s'effondrer. Elles vomirent une avalanche de gros écus qui s'éparpilla de tous côtés, à la grande joie des passants accourus à l'instant même avec un empressement des plus équivoques.

Tandis que ce pauvre diable se démenait au milieu du rassemblement, tantôt obéissant à la necessité de remercier les officieux, tantôt cédant à la crainte assez naturelle qu'ils ne lui fissent payer un peu cher leur assistance inopportune, Maurice le regardait avec une sorte de satisfaction sauvage.

— Ah çà, lui dis-je, il me semble que voici ton système en déroute. Cet homme ne se fût certainement pas arrêté, courant comme il faisait, si le son de l'argent ne l'avait averti.

— Puissamment raisonné ! . . . Mais sais-tu de qui tu parles ?

— Pas le moins du monde . . . Qu'importe ceci ?

— Fort peu, sans doute. Seulement où tu vois son salut, je vois sa perte, moi qui le connais. Le bruit fatal qui l'a retenu comme il allait atteindre ce fiacre, maintenant éloigné, c'est la voix fatale, le perfide appel de châtiment boiteux qui s'essoufflait à le suivre, et auquel il obéit sans le savoir . . . Tiens, regarde, interrompit Maurice, . . Je vis en effet des hommes bleus de mine suspecte, se faire jour, des papiers à la main, parmi la foule.

A leur aspect, le Philistin pâlit et lâcha son chapeau à demi plein d'argent ; ses écus roulèrent derechef sur le pavé : ce fut cette fois un des hommes bleus qui les ramassa, tandis que l'autre, la main sur l' paule du fugitif, le sommait de le suivre à Clichy.

— Écoutez-moi, par grâce, chère Jenny ! . . . — La svelte fillette n'en marchait que plus vite . . . — Écoutez-moi, je vous en supplie ! . . . — Elle détourna un peu la tête, mais sans ralentir le pas. Je compris que Maurice galopait après une justification pressante.

Soudain Jenny s'arrêta, rouge comme une cerise et les yeux étincelants.

— Parlez donc . . . Mais on me suit.

L'étudiant lui saisit la main et . . .

Ran plan plan, plan plan plan plan !

Un noble bataillon d'infanterie, précédé de sa bruyante avant-garde, tournait en cet instant le coin de la rue.

Maurice pour si peu ne cessa pas de parler mais Jenny cessa d'entendre, ce qui revenait au même.

Il se pencha vers elle en criant à tue-tête quelque protestation de fidélité. Pour n'en rien perdre, la jeune fille avait fait de sa main, gracieusement ouverte derrière son oreille, une sorte de cornet acoustique ; le tout en vain ; les tambours en étaient aux fla fla continus . . .

Une femme âgée vint mettre un terme à cette pénible scène. En la voyant, Jenny tressaillit, dégagea sa main de celle de Maurice, et se plongeant dans une obscure allée, s'éclipsa comme une ombre.

Maurice lut une question dans mes yeux.

— Que veux-tu ? répondit-il avec un découragement amer, . . je n'ai obtenu qu'un mot, et ce mot . . .

— T'a échappé . . . . Vanteras-tu encore le bonheur des sourds ?

Maurice me considéra des pieds à la tête, avec un étonnement mêlé de tristesse.

— Si je le vanterai ! reprit-il . . . . Plus que jamais, hélas ! Je suis surpris que tu en puisses douter.

L'étonnement me gagnait. Après un instant d'hésitation :

— Je ne comprends pas, je l'avoue, repris-je humblement ; tu n'as pas entendu ta belle . . .

— Parce que j'entendais trop les tambours.

— A la bonne heure. Mais suppose-toi sourd, est-ce que tu aurais, par hasard . . . ?

— J'aurais écouté des yeux.

Lettre.

Mon cher Cousin !

Je me vois obligé de vous annoncer une fâcheuse nouvelle, afin que vous ne l'appreniez pas par des personnes étrangères qui pourraient l'exagérer : en même temps, je vous prie d'en faire part à vos chers parents, en employant tous les ménagements possibles, pour ne pas mettre à une trop forte épreuve leur extrême sensibilité. Hier soir, au spectacle, Mr. votre frère a failli se casser le cou : heureusement qu'il en a été quitte pour une bosse au front, ce qui le défigurera tant soit peu, et le forcera probablement de garder la chambre pendant une quinzaine de jours. Au reste, soyez sans inquiétude, il est bien soigné chez moi, et ce matin, après avoir levé l'appareil, le chirurgien nous a donné l'assurance qu'il n'y avait pas le moindre danger.

Vous savez que Mr. Benjamin est fou des chiens, qu'il en a un entr' autres nommé Boulot, dont il se fait suivre partout où il va. Cet animal, sans doute très-fidèle, dont les ancêtres acquirent une certaine célébrité dans le Danemark sa patrie, cet animal, dis-je, a les pattes assez courtes, mais un corps énorme. Il est

d'un caractère doux, d'une humeur égale et paisible, pourvu qu'on ne l'offense pas. Il aime la minauderie, le badinage, et cherche à se distraire par de petits jeux malins; mais comme il est extrêmement susceptible, il prend quelquefois au sérieux les plaisanteries les plus innocentes. Il a des yeux rouges pourprés, des dents d'albâtre, que laissent à découvert son nez de jais fendu, et sa mâchoire inférieure quarrée, allongée, et prédominante. Tout cela donne à sa phisionomie canine et barbue un air farouche, capable d'effrayer un peu, du premier abord, les personnes qui n'ont pas l'avantage de le connaître.

Hier, Mr. votre frère voulait aller au spectacle pour y voir jouer une pièce nouvelle qu'on disait fort intéressante: ne pouvant y mener son cher Boulot, et n'ayant personne à qui le confier, il se vit dans la triste nécessité de l'enfermer dans sa chambre située à l'entre-sol; de tendres caresses furent prodiguées au docile animal; les adieux furent touchans; mais enfin il fallut se séparer; la porte roula sur ses gonds, la clef tourna dans la serrure, et le coeur navré, la larme à l'oeil, Mr. Benjamin se rendit au spectacle. Mr. votre frère, le coeur rempli des plus doux sentimens, n'avait pas ri depuis longtemps; il en avait une envie démesurée; le meilleur moyen de la satisfaire était d'assister à la représentation d'une pièce amusante dont le titre s'accordait avec ses inclinations pour les bêtes. En cette occasion, l'envie de rire, l'emporta, pour la première fois, sur le sentiment d'attachement qu'il avait pour son chien. Outre cela, vous n'ignorez pas, mon cher Cousin, que Mr. Benjamin est très-curieux; nonobstant ses larges épaules et son embonpoint, sa passion favorite est de se glisser partout pour fourrer son nez où il n'a que faire; ainsi au lieu d'aller paisiblement se mettre à sa place comme tout le monde, il lui prit fantaisie, après un tour au foyer, de s'introduire furtivement dans les coulisses, et il fut se planter comme un piquet justement dans l'endroit par lequel les acteurs entrent sur la Scène. On l'y laissa tranquillement, parce qu'on le prit pour un des attachés à l'administration du théâtre.

Revenons maintenant au pauvre prisonnier; après qu'il eut gratté, senti le bas de la porte, après qu'il eut gémi et vainement aboyé; sans doute pour se désennuyer, il prit le parti de se promener en long et en large dans la chambre; il mesurait lentement ses pas, la mine allongée, la queue entre les jambes. Il était taciturne, triste, abattu... Tout-à-coup, ses yeux étincellent, il dresse les oreilles! Que s'était-il passé dans son être de chien? Rien; mais il venait de remarquer que la fenêtre était toute grande ouverte. Sans s'amuser à la moutarde, car les individus de son espèce n'en sont pas friands, son parti fut bientôt pris, il bondit, et en quatre enjambées, le voilà sans accident au beau milieu de la rue. Il tourne ses regards de tous les côtés, il lève son museau camard et velu, il sent, il flaire, comme quand son confrère à la chasse cherche la piste d'une pièce de gibier qu'il a perdue; il trouve la trace de son maître, il la suit, et le voilà qui galope ventre à terre jusqu' au théâtre dans lequel il entre sans hésiter, sans payer, et sans en demander la permission à personne. Avec l'autorisation de Mr. le Sous-Préfet, de Mr. le Maire et des autres autorités locales de notre petite ville de province, chef-lieu d'arrondissement, la troupe ambulante, dite des comédiens ordinaires du Roi, prenant en outre le titre d'artistes dramatiques, donnait pour la première fois, avec ballet et changemens de décorations à vue, la magnifique pièce intitulée, le Bélier amoureux, ou les brebis du Sérail. Lorsque le fidèle chien Boulot parut dans la coulisse en face de celle dans laquelle Mr. Benjamin son cher maître était debout, l'aimant animal l'aperçut, frétilla de joie et voulut d'un saut rejoindre son protecteur et son appui. C'était précisément dans le plus beau moment de l'action; les musiciens amateurs et campagnards déployaient tout leur talent. Plus de cinquante acteurs ou figurans étaient sur la Scène, et le ballet commençait. La vue inopinée de cet acteur d'une nouvelle espèce fut un vrai coup de théâtre. Monsieur Boulot n'avait point encore eu l'honneur d'assister à une pareille fête; mais aussitôt qu'il eût contemplé les personnages, il se rappela les temps heureux de son enfance; il revoyait les habitans du pays où il avait reçu le jour! Combien jadis, il leur avait fait faire de délicieuses gambades; que de charmans coups de dents il avait souvent donné dans les tendres et gras croupions de ces aimables et légers compagnons de sa première existence. Il ne pouvait maintenant laisser échapper une si belle occasion de prendre encore une fois ses ébats: cela dit en lui-même, il se mit aussitôt à la besogne. Les danseurs qui ne s'étaient point attendus à un pareil épisode furent saisis de frayeur; ils oublièrent leur rôle et ne pensèrent plus qu'à la fuite. Mais avec la rapidité de l'éclair, le joyeux Boulot décrivit plusieurs cercles autour de la troupe épouvantée, de cette manière, il lui fit former un épais peloton au milieu du théâtre; alors il s'élança au travers, tantôt en long, tantôt en large, donnant des coups de dents à droite, à gauche, en avant, en arrière; ramassant au demi-cercle ceux qui l'écartaient, séparant les uns, assemblant les autres, il faisait faire, à tous, les figures les plus grotesques, les poses les plus variées, c'étaient des entrechats, des cabrioles, des culbutes; jamais danse n'avait été plus vive et plus amusante; et pendant ce temps là, la musique allait son train et tous les spectateurs riaient à gorge déployée. Au beau milieu de tout ce charivari, Boulot distingua pourtant la voix de son maître, il s'arrêta . . . La troupe harassée profita de cet instant de répit; en masse elle s'élança par dessus l'orchestre. et fut fondre sur les spectateurs du parterre; pendant que les pauvres acteurs quadrupèdes, faisant des culbutes à travers les coiffures, les toilettes des messieurs et des dames, allaient chercher un modeste refuge sous les banquettes, les chapeaux, les pélérines, les fichus, les mouchoirs et même quelques toupets et perruques voltigeaient dans les airs. Aux clameurs d'en bas, les loges, à l'abri de la déconfiture générale, répondaient par des applaudissements, par des acclamations, qui mêlés aux aboiements du chien, aux bêlements des brebis, retentissaient dans toute la salle. Mr. Benjamin, tout déconcerté, ne pouvant plus sortir par où il était entré, voulut comme les moutons passer par l'orchestre; mais hélas! il ne fut pas plus heureux; il se dirigea en toute hâte vers l'avant — scène accompagné de son fidèle Boulot, qui tenait entre ses dents la queue du principal personnage: C'était un gros et gras bélier. Celui-ci, pour échapper à son terrible adversaire, passa entre les jambes de Mr. Benjamin, lui fit perdre l'équilibre, et avec ses deux compagnons d'infortune, Mr. votre frère disparut la tête la première dans le trou du souffleur. Comme je vous l'ai dit, cet accident n'aura point de suites fâcheuses; il servira de leçon à Mr. votre frère, car je suis bien persuadé, qu'à l'avenir, quand il voudra aller au spectacle, il n'aura plus envie de se mêler avec les acteurs.

Agréez, etc.

Nota. En nous communiquant la présente lettre, Mr. le Chevalier de la **Rancheraye** nous a observé qu'il n'en garantissait pas l'authenticité.

Les Excès du Bonheur.

Nizza était nonchalamment couchée sur un sofa; sa belle tête, ornée de cheveux noirs, était inclinée vers la terre, ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et ses pieds reposaient sur un petit tabouret; les plis irréguliers de sa robe donnaient à cette belle figure quelque ressemblance avec les statues de la sculpture moderne ou ces délicieux portraits échappés au pinceau de Boulanger.

Je ne faisais alors aucune attention à elle; je me promenais dans ce salon embaumé de fleurs et orné de meubles magnifiques. De temps en temps j'interrompais ma réserve pour lancer quelques bouffées de fumée d'un cigare qui allait s'engloutir dans l'espace. De temps en temps encore je contemplais le superbe point de vue qui s'offrait à mes yeux, cette belle campagne de la Touraine, cette verdure délicieuse, ce ciel d'or . . . Je regardais toutes ces merveilles avec autant d'indifférence que si j'eusse eu sous les yeux le tableau repoussant d'une rue étroite de notre capitale; j'avais l'esprit préoccupé d'autre chose . . . J'étais plongé dans cet état de léthargie morale qu'un philosophe a appelé le sommeil de l'âme,

J'avais déjà fait trente fois ainsi le tour de l'appartement, lorsqu'une plainte s'échappa du sofa; je tressaillis, et demandai à Nizza:

— Souffres-tu?

— Oui, me répondit-elle.

— Et qu'as-tu donc?

— Je m'ennuie.

Mon âme était plongée dans un doute affreux, car cette voix si chère à mon coeur venait de faire entendre la même plainte que celle que je cachais au fond de mon être, car moi aussi je m'ennuyais. Je regardai cette angélique figure que la tristesse rendait plus belle encore. Je jetai mon cigare . . . j'en allumai un se-

cond; puis je continuai ma promenade. Après avoir fait quelques tours, je m'approchai de cette pauvre affligée, je lui pris la main, et lui dis avec passion;

— Dis-moi, Nizza, pourquoi tu es triste, pourquoi tu t'ennuies?

— Je ne sais . . . il me semble que . . . ah! mais c'est une idée . . . il me semble que je ne t'aime plus autant

Eh bien! te l'avouerai-je, je t'ai long-temps caché mon ennui; mais après cette naive confession, je veux tout t'apprendre à mon tour; je crois que, comme le tien, mon amour a bien diminué.

— Tiens, le petit sournois, moi qui croyais qu'il allait s'alarmer. Au fait, écoute cela vaut mieux, Léon, que tu ne sois plus amoureux de moi, cela m'aurait fait de la peine de te voir prendre mon indifférence à coeur; comme cela les parts sont compensés. Mais dis moi, mon ami, comment il se fait que ce violent amour soit parti aussi vite.

— Cela se comprend; lorsque, après des refus et des obstacles, j'obtins l'assentiment de ton père à notre mariage, nous résolûmes d'un commun accord de ne vivre que l'un pour l'autre, de nous consacrer chacune de nos existences, de nous retirer dans cette maison de campagne comme des avares jaloux de leur félicité. Nous avons accompli ce dessein, nous nous sommes aimés pendant trois mois nous avons épuisé tout d'un coup les prestiges de ce sentiment si tendre, et un beau jour nous nous sommes reveillés, las de cette existence monotone, ennuyés de ces caresses et de ces prévenances mutuelles, et tous deux nous nous sommes demandé: Ne l'aimerais-je plus?

— Et que faire dans cette position?

— Ah! que faire? . . .

— Voir le monde chacun de votre côté dit ma tante qui venait d'entrer; rentrer dans la société, et demeurer d'accord d'avance sur les sentiments qui vous agitent en ce moment.

— Oh! vrai d'honneur! je ne t'aime pas, dis-je sérieusement à Nizza.

— Ni moi, répondit-elle en riant.

Eh bien! redevenez des gens du monde, vivez comme des amis, de bons et vrais amis, et cherchez chacun de votre côté dans les distractions et les plaisirs de la société le moyen de chasser le spleen qui vous dévore.

Nous applaudîmes fort le projet de notre tante, et le lendemain nous étions à Paris.

Un grand événement venait d'avoir lieu: des fêtes se préparaient de toutes parts, et des invitations pour bals, soirées et concerts venaient se ranger comme par enchantement sur les tables de l'antichambre. J'étais ravi de rentrer dans cette classe joyeuse de jeunes fous que j'avais délaissés depuis mon mariage: quant à Nizza, en préparant sa robe de bal elle sautait de joie comme une jeune fille qui vient de remporter un premier prix à la distribution de sa pension.

La fin au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

— Nouvelle découverte! Le 14 janvier le théâtre de Montpellier a été éclairé à l'alcool. Les lampes qui étaient alimentées par du 3/6 ont brûlé pendant sept heures consécutives, sans odeur ni fumée. Cette invention si avantageuse pour les contrées vignicoles, ne pourrait manquer d'avoir un plein succès si le gouvernement la favorisait en supprimant les droits sur l'alcool préparé pour cet usage.

— On écrit de Copenhague (Danemark):

„Un paysan du village de Boeslund, dans l'île de Zeeland, en conduisant sa charrue pour la première fois sur un terrain où l'on venait de raser une colline, y a découvert deux objets antiques extrêmement remarquables: ce sont deux urnes en or remplies de cendres, ornées à l'extérieur de fruits et de feuillages en bas-relief, et portant au sommet du couvercle la figure d'Odin (dieu suprême des anciens scandinaves), debout, ayant sur ses deux épaules les deux corbeaux Hunin (la Pensée) et Munin (la Mémoire), et à ses pieds les deux loups, symboles de sa puissance magique. Ces deux urnes, qui sont d'une parfaite conservation, à la seule exception d'une petite brisure au pied d'une d'elles, qui probablement a été causée par le soc de la charrue, sont de tous points semblables et d'un travail exquis. Les plaques d'or dont elles sont formées sont très-minces, si ce n'est aux bords, où elles ont une épaisseur considérable et même disproportionnées. Les urnes ont 18 c. de diamètre et 24 c. de hauteur y compris le couvercle, mais non compris la figure; elles pèsent ensemble 66 lods ou un kilogr. et 39 grammes.

„En exécution de la loi, qui prescrit que tout objet qui se trouve à une certaine profondeur dans le sol, appartient à l'État, le paysan qui a découvert les urnes les a remises au gouvernement, qui lui a fait payer la valeur de l'or, et les a fait déposer au musée des antiquités du Ferd de Copenhague.

„Les antiquaires qui ont examiné ces urnes s'accordent à penser qu'elles remontent au cinquième siècle de notre ère."

— On dit que l'on vient de trouver à Limoges, dans un manuscrit du seizième siècle, les procédés de l'ancienne peinture sur émail. Cette découverte serait due à M. Maurice Ardant, savant antiquaire, qui a rendu de grands services à l'Histoire numismatique et artistique du centre de la France. Il aurait soi-disant été envoyé à la manufacture royale de Sèvres; et l'on espère qu'il fournira des renseignements précieux sur l'ancienne peinture sur verre, dont les procédés paraissent avoir eu de grands rapports avec ceux de la peinture sur émail.

VARIÉTÉS.

— L'époque de la vie confiée aux soins des mères est peut-être de toutes la plus importante, les ressorts de la conduite de l'homme sont en leurs mains; c'est d'une mère que les passions et les affections naissantes reçoivent leur direction; c'est par elle que se développent les germes de l'intelligence; c'est d'elle que procède tout ce qui est bon, grand et admirable dans le caractère de l'homme. J'ajoute quelques idées, peut-être, dans l'art de bien remplir cette tâche glorieuse; je souhaite qu'on ne regarde point à la faiblesse de celle qui les offre.

— Les trois plus puissans mobiles du coeur humain, la pitié, la justice et l'intérêt personnel, nous portent également à l'indulgence.

— Le calme et le courage devraient toujours accompagner les peines variables de la vie; si elles doivent finir, il faut espérer; si elles doivent s'accroître, il faut se prémunir.

— Le mal que le méchant fait aux autres est souvent prévenu; celui qu'il se fait à lui-même n'est jamais sans effet.

— Celui qui ne songe qu'à soi dispense les autres d'y songer.

— Dans un coeur droit les succès d'autrui n'excitent point la jalousie, ils inspirent l'émulation.

— Le pédantisme marque bien plus un esprit borné qu'une vaste mémoire.

— Un mauvais caractère est la plus terrible des infirmités.

— La raillerie fait sur l'amitié l'effet de la goutte d'eau qui filtre dans une montagne; elle la mine insensiblement.

— L'orgueil est comme le mal, il a mille routes; l'humilité est comme le bien, elle n'a qu'un sentier.

— Une vertu formée de repentir et de rechutes, ressemble à ces terres de forêts, qui, composées de debris végétaux, fléchissent sous les pas, et se couvrent d'herbes stériles.

— Chaque fois que l'amour de soi-même se trouve en opposition avec les conseils de la raison et les inspirations de la bienveillance, il est un défaut dangereux.

— Quand on ne songe qu'à bien parler, on pense presque toujours mal; ne songe-t-on qu'à bien penser, on parle presque toujours bien.

— Comment nos vertus ne nous rendraient-elles pas humbles? elles ne sont que des rectifications d'erreurs.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Suite.

La sixième heure du soir venait de sonner à la vieille horloge de la salle d'entrée de haute-Fontaine; les bestiaux regagnaient lentement leurs chaudes étables et les chevaux quittaient le sillon commencé. Les derniers rayons du soleil couchant disparaissaient derrière la tête sombre du mont Saint-Etienne. Les reflets dorés qui égayaient le paysage, diminuant successivement, effleuraient encore les sommets jaunis des ormes séculaires qui entouraient la ferme, lorsqu'un homme à cheval arriva à la grille extérieure du verger. Le cavalier fut obligé de mettre pied à terre pour lever la lourde barre qui fermait la barrière; il remonta ensuite en selle et traversa au petit pas l'avenue qui le séparait de la seconde grille donnant sur la cour de l'habitation. Quoique l'inconnu ne portât aucune autre arme évidente qu'un fusil de chasse pendu à l'arçon de sa selle, et qu'il n'existât rien dans son costume qui décelât le soldat, on remarquait cependant en lui une tournure militaire. Sa noble et belle figure était relevée par une légère moustache noire On voyait aussi à sa boutonnière un ruban rouge. Le voyageur paraissait avoir au plus vingt-sept à vingt-huit ans, quoique ses traits, altérés par des fatigues fréquentes, annonçassent un âge plus avancé. Dès qu'il fut arrivé à la seconde grille, il l'ouvrit sans hésitation comme la première, et à peine les pas de son cheval eurent-ils résonné sur la chaussée qui conduisait à la ferme, qu'un valet d'écurie s'élança aussitôt au devant du voyageur en le saluant du nom de capitaine. Il l'aida à descendre de cheval, et, après lui avoir remis le fusil de chasse ainsi qu'un léger porte-manteau attaché derrière la selle, il conduisit l'animal à l'écurie, laissant au maître le soin de s'introduire lui-même dans une demeure qu'il paraissait connaître parfaitement.

— Ah! vous voilà, mon joyeux chasseur! s'écria le fermier en voyant arriver son hôte; soyez le bien venu! nous nous étonnions de ne point vous voir arriver aujourd'hui.

— Grand merci, mon digne Monsieur! répondit le militaire en lui secouant cordialement la main. Les permissions sont difficiles à obtenir dans ce temps-ci! Comment se porte votre nombreuse famille?

— Bien, très-bien. La souche est forte et les branches en sont vigoureuses.

— Voici du moins un rejeton qui, bien que le plus frêle, n'est pas le moins fleuri, reprit le capitaine en saluant Elisabeth, dont les joues s'étaient couvertes d'une rougeur charmante.

M. Lambert introduisit le nouveau venu dans le petit salon de la maison dont nous avons parlé. Elisabeth, la seule personne de la maison à qui cet appartement n'était point fermé, le suivit afin de recevoir les ordres de son père relativement aux choses dont le capitaine pourrait avoir besoin. Ce dernier accepta l'offre que lui fit le fermier de prendre part à un souper substantiel. Elisabeth couvrit elle-même une petite table ronde d'une nappe qui fut aussitôt chargée, de quelques plats rustiques, et lorsque le repas fut à peu près terminé, le cidre et la bière firent place à une large bouteille dont l'ancienneté promettait un contenu généreux. La jeune fille laissant les deux convives causer et trinquer à leur aise, s'esquiva pour préparer le thé.

— Eh bien! capitaine Prosper, demanda le fermier, quelles sont les nouvelles du camp et du port?

— Les nouvelles ne sont pas rares, dans ce temps-ci, cher Monsieur. D'abord on parle d'élever une colonne immense au sommet des falaises: l'armée doit y contribuer de ses deniers.

— C'est une idée digne de l'Empereur, répondit le fermier. Cela utilisera nos bruyères et nos collines stériles dans lesquelles le marbre est presque à fleur de terre. Et les affairs avec nos ennemis d'outre-mer?

— Toujours au même point. La flottille est toujours en armes, nos canons demeurent braqués au haut des rochers, la côte est parfaitement gardée; mais nous n'avons aucun engagement sérieux. Les croiseurs anglais se hasardent rarement à approcher de nos deux forts.

— A quel point en est le fort en bois?

— Il vient d'être achevé. En vérité, c'est une chose merveilleuse! Les vagues bondissent par dessus, sans que ceux qui sont à l'intérieur soient plus mouillés que nous ne le sommes au coin de ce bon feu; mais c'est là un travail plus étrange qu'utile. Les réparations devront être fréquentes, et, vous le savez, on ne peut y travailler qu'à marée basse. Néanmoins, les Anglais n'ont pas vu sans crainte la hardiesse d'une telle conception. Leurs navires viennent souvent rôder aux alentours; mais ils se tiennent à distance respectueuse.

— Nos vaisseaux corsaires restent-ils donc paisiblement à l'ancre?

— Certes, non; les coquins sont souvent en chasse, et c'est une bénédiction pour la ville; car à peine sont-ils rentrés au port, qu'ils remplissent les cabarets, les maisons de jeu . . . Mais qu'avez-vous donc? interrompit le capitaine, vous pâlissez comme s'il gelait près de la cheminée!

— Ce n'est rien . . . absolument rien! répliqua vivement le fermier en se remettant, un malaise; continuez, capitaine, je vous écoute attentivement.

— Allons, mon cher hôte, en attendant que votre aimable fille nous apporte le thé, faites-moi raison d'un verre de cet excellent vin! Rien n'est plus propre à chasser les frissons occasionnés par une froide nuit d'automne.

Dès qu'ils eurent vidé leurs verres, le capitaine reprit la parole.

— Vous n'ignorez pas dit-il, que ces corsaires sont de véritables démons incarnés; à peine ont-ils touché leur part de butin, qu'ils la dépensent. La garde est continuellement sur leurs talons; mais cela ne les empêche pas de se battre comme des chiens enragés.

— Les prises sont-elles fréquentes dans ce moment-ci?

— Hier encore, on en a fait une qui centuple les actions et triple la fortune de l'armateur. Un pauvre cloutier de Boulogne, qui avait acheté deux actions, est devenu riche par ce seul coup de main. La prise avait de l'importance; c'était un honnête galion revenant d'Espagne et portant dans ses larges flancs des candélabres et une foule d'autres ornemens, tous en or et en argent. Le combat fut livré à une portée de canon de la côte, de sorte que du bout de la jetée on voyait tout comme si l'on avait été sur le théâtre de combat.

— Quel est le nom du bâtiment corsaire?

— Il s'appelle le Requin, répondit le capitaine.

— Le Requin! s'écria le fermier.

— Le Requin! répéta une troisième voix.

Le capitaine et le fermier relevèrent la tête et aperçurent dans l'entrebaillement de la porte la figure de la femme du fermier. Ses traits, ordinairement calmes et même apathiques, respiraient une profonde expression de terreur.

— Que faites-vous ici, Madame? demanda sévèrement le fermier surpris en fronçant les sourcils.

— Je venais voir si vous aviez besoin de quelque chose, balbutia la vieille femme.

— Pourquoi Elisabeth n'apporte-t-elle pas le thé?

— Elle est sans doute allée puiser de l'eau à la fontaine.

— Vous savez que je ne veux point qu'elle se charge de ce genre de travail.

Me. Lambert ne répondit point et tira doucement la porte.

Par le ciel! reprit le capitaine, je suis un oiseau de mauvais augure. Ai-je donc apporté la terreur en croupe avec moi?

— Ne faites pas attention . . . Le corsaire a-t-il perdu beaucoup de monde?

— Personne, pas un homme.

Un profond soupir, qui semblait décharger une poitrine oppressée, se fit entendre derrière la porte et interrompit le capitaine.

— Ecouter aux portes! s'écria le fermier en frappant du pied avec colère; que signifie cela?

Mais un nouveau bruit vint détourner son attention. Il garda le silence le plus absolu, et, après avoir entendu les pas d'un cheval résonner distinctement sur la chaussée: — Qui diable peut nous venir à cette heure? dit-il d'un air pensif.

— Vous oubliez donc la louvetière? lui répondit le capitaine.

II.

Lorsque Elisabeth sortit pour préparer le thé, elle ne rencontra personne dans la salle d'entrée de la ferme; sa mère, ses frères et tous les domestiques de la maison étaient occupés aux divers travaux que nécessitait le retour des troupeaux. Elle ranima le feu, découvrit le réservoir pour y puiser de l'eau; mais, comme il était vide, elle prit une petite cruche et sortit pour aller à la fontaine. Il faisait nuit alors.

Nous avons dit que la fontaine était placée à l'extrémité du verger, presque en dehors de la ferme; il fallait donc parcourir une assez grande distance pour y arriver. Elisabeth, craignant de faire attendre les deux convives, traversa rapidement la cour; puis, au lieu d'entrer dans le verger par la grille, dont la barre était trop lourde pour ses mains délicates, elle se glissa à travers un interstice de la haie et se mit à courir.

En arrivant à la source, Elisabeth, fatiguée de sa course, s'assit sur l'herbe au pied du saule dont les branches trempaient dans l'eau, puis elle se mit à considérer le petit coin de paysage frais et solitaire qui se déroulait devant elle. A ses pieds s'étendait une nappe d'eau claire dont le peu de profondeur laissait voir le lit tapissé d'herbes aquatiques et de galets; dans cet endroit l'eau était calme comme le cristal; mais un peu plus loin elle diminuait de profondeur et fuyait en bruissant entre les cailloux, formant mille petits bouillons où venaient se réfléchir les rayons de la lune. Elle poursuivait ensuite son cours, réduite à un mince filet qui se frayait un passage à travers les arbustes et s'enfonçait plus loin dans un chemin creux côtoyant le verger. Ces chemins étroits et sombres appelés, je ne sais pourquoi, r u e s dans le pays, sont interceptés en partie par les buissons qui les bordent et dont les branches, en se joignant, forment souvent des voûtes basses et épaisses. Après mille détours à travers les bruyères de la vallée, la r u e dont nous parlons allait se nouer à la route de Boulogne.

Elisabeth se tenait immobile depuis quelques instans, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de pas dans le chemin. Elle écouta attentivement; mais le bruit avait cessé. Il s'éleva dans le même instant une forte brise de mer, qui, passant sur toute la vallée, agita les arbres et confondit le bruit des pas avec le frémissement du feuillage. La nuit était froide; la jeune fille rattacha donc ses longs cheveux que le vent faisait flotter en désordre, et prenant sa cruche elle se disposait à la remplir; mais en se baissant vers la source qu'éclairaient en plein les rayons de la lune, elle vit dans le miroir de l'onde, l'ombre d'un homme se dessiner à côté de la sienne; puis, avant qu'elle eût relevé la tête, une voix rude lui adressa la parole:

— A quoi songe la jeune fille qui vient s'asseoir la nuit près de la fontaine?

— Sainte Vierge! s'écria Elisabeth, avec un geste de terreur: C'est le corsaire!

Elle voulut aussitôt franchir la haie pour s'enfuir, mais l'inconnu lui barra le passage. C'était un homme de haute taille: on aurait pu reprocher un peu de maigreur à ses membres, mais ils paraissaient pleins de vigueur et de souplesse. Une large veste sans pans couvrait son corps jusqu'à la ceinture, où elle était assujettie par une forte courroie qui ceignait ses reins; il portait en outre un pantalon à larges plis; un foulard rouge négligemment noué entourait son cou, et un chapeau goudronné, attaché sous le menton, couvrait sa tête; son visage paraissait singulièrement basanné, ses joues étaient creusées, son menton proéminent, ses sourcils épais, son regard fauve et sinistre. Il tenait un bâton de frêne sur lequel il s'appuyait d'une main, et lorsque Elisabeth voulut s'enfuir, il étendit l'autre, lui barrant ainsi l'issue qu'elle pouvait trouver à travers la haie du verger. La jeune fille recula contre le saule, et croisant les bras devant sa poitrine, elle baissa la tête pour ne point rencontrer le regard étincelant du corsaire. Dès que celui-ci la vit en son pouvoir, un éclair de joie illumina son visage, et, relevant les derniers mots d'Elisabeth, il reprit la parole:

La suite prochainement.

Les Excès du Bonheur.

Fin.

Le soir même nous étions chez l'ambassadeur d'Autriche. Je me sentis heureux de pouvoir me lancer au milieu de cette foule où se trouvaient confondus âges et rangs, jeunes et vieux, femmes et fleurs, mes yeux se promenaient éblouis sur ces gracieux quadrilles, mon regard courait de visage en visage, ébloui par les feux des rubis et des diamans qui scintillaient au front des reines de cette magnifique fête, je m'abandonnais déjà à cet entrain de gaîté et de plaisir, lorsqu'en me retournant, j'aperçus Nizza qui donnait sans façon sa main à baiser à un cavalier fort bien tourné. Je ne puis décrire ce qui se passa en moi; un accès furieux de jalousie se glissa dans mes veines, mes mains se crispèrent violemment et semblèrent chercher une arme pour punir le téméraire qui osait toucher à ce trésor de beauté. Et pourtant cette femme qui excitait ainsi ma fureur je ne l'aimais plus ou du moins j'avais cru ne plus l'aimer; hélas! je l'aimais plus que jamais. Dès ce moment le bal n'eut plus de charme; je souffris comme un damné tant que durèrent les danses: ces visages tout à l'heure encore si frais, si rians, si joyeux, me semblaient des masques perfides cachant de livides figures et des traits difformes; les fleurs si belles et si attrayantes avaient perdu à mes yeux leurs grâces et leurs attraits. J'attendis dans d'horribles transes la fin de cette soirée, et j'emmenai vivement ma femme, qui me suivit encore toute joyeuse des émotions et du plaisir qu'elle venait de goûter.

A mon arrivée à l'hôtel, je la quittai brusquement et fus trouver ma tante cette vénérable confidente de mes chagrins.

— Te voilà, me dit-elle, comme quand tu étais enfant, et que tu venais m'annoncer un pensum ou une privation de sortir. Voyons, parle, qu'as tu ce soir, et pourquoi cet air sinistre et ce front soucieux?

— Je suis bien malade, allez, ma bonne amie.

— Mais encore faut-il savoir ou est le siège de cette maladie?

— Je n'ose pas le dire,

— Allons, pas d'enfantillage, tu vas finir par m'alarmer; réponds vite!

— Eh bien! ne vous moquez pas de moi . . . . je suis . . . jaloux.

— Jaloux! et de qui?

— De Nizza, ma tante.

— Mais tu l'aimes donc encore?

— Oh! plus que jamais, et je sens que je ne puis vivre sans son amour.

— Allons, venez, monsieur l'inconstant, venez avec moi suivez mes conseils, ne faites pas le désespéré, ne vous drapez pas dans votre douleur comme un tyran de mélodrame, et, croyez-moi, votre cause n'est pas encore perdue.

Huit jours après, nous étions de nouveau au milieu des fêtes et du monde élégant; mais cette fois je m'étais chargé d'un rôle pénible et difficile à remplir; j'eus la force pourtant de suivre les conseils de ma sage protectrice jusqu'au bout; je fus gai, enjoué, galant durant toute cette soirée; loin de danser avec ma femme; je m'éloignai d'elle, je m'attachai assidûment à une jeune marquise italienne d'une rare beauté et d'une extrême coquetterie; j'étais tellement exaspéré, que je poussai l'esprit de mon rôle plus loin que je ne l'aurais voulu; car, après quelques contredanses, la belle Vénitienne me crut éperdûment amoureux d'elle. Oh! c'est que j'étais heureux, heureux du succès de notre ruse; c'est qu'à son tour Nizza avait suivi mes mouvements, c'est que ses beaux yeux avaient remarqué mon assiduité. J'étais au comble de la joie, j'avais touché le but que je m'étais proposé... Nizza aussi était jalouse.

Oh! qu'il me fallut de force et de courage pour ne pas la presser sur mon coeur, lorsque je la vis, de retour de ce bal, cacher furtivement les larmes qui glissaient indiscrètement à travers ses cils! qu'il me fallut de contrainte pour lui cacher la vérité! Mais mon amour-propre était en jeu, je voulais être certain de mon triomphe.

Le lendemain, nous étions tous trois, Nizza, ma tante et moi, réunis dans la salle à manger, tous trois pensifs et sous l'influence d'une idée fixe. Tout à coup Nizza, qui avait jusqu'alors su cacher ses impressions, éclata en sanglots et se jeta dans mes bras.

— Qu'a-t-elle donc? demande finement ma tante, rusée comme le sont toutes les vieilles femme d'esprit.

— Oh! ne lui demandez pas, lui dis-je en couvrant de baisers le front de celle qui pleurait sur mon sein, ne le lui demandez pas, ma bonne amie, et pardonnez-nous, car nous avons été de grands enfants.

— Tu savais donc que j'étais jalouse? demanda ingénûment Nizza en soulevant son joli visage noyé par les larmes.

— Et n'étais-je pas jaloux moi-même, ma chère, lui répondis-je, n'ai-je pas senti aussi cette cruelle passion! Va! tu m'as aussi cruellement puni d'avoir pu croire que je ne t'aimais plus.

— Oh! dit Nizza dans l'expansion de son bonheur, retournons bien vite dans notre villa de la Touraine.

— Non, mes enfans, reprit gravement ma tante, ne retournez pas encore à la villa, restez dans ce monde où vous appellent votre rang et votre fortune, ménagez ce tendre sentiment qui vous anime; abandonnés à vous-mêmes, l'ennui vous reviendrait bientôt, tandis que vous sentirez davantage le prix du bonheur de vivre ensemble, quand, pendant quelques heures, vous aurez été séparés l'un de l'autre par les exigences et l'étiquette de la société.

Léo Lespès.

NOUVELLES A LA MAIN.

9. Février. — On écrit de Roanne au Journal de Saint-Etienne: „Deux propriétaires des environs de notre ville, en se promenant sur les bords de la Loire, aperçurent quelque chose de noir qui leur parut être une longue planche flottant sur l'eau; mais, rapprochés de la grève, ils virent que la chose sautillait, frétillait au dessus des vagues, et ils ne tardèrent point à reconnaître que ce qu'ils avaient pris d'abord pour un long morceau de bois était un bel et gros poisson. Un batelet se trouvant près de là, nos deux promeneurs, aidés de deux mariniers, dirigèrent le frêle esquif vers l'animal qui tour à tour paraissait et disparaissait sous l'eau. Ils l'atteignirent et parvinrent à s'en emparer. C'était un brochet énorme de 1 mètre 60 centimètres de longueur, fort et gros à l'avenant, mais épuisé par une large blessure au ventre qui paraissait être un coup de feu. Amené sur le rivage encore vivant, le poisson a été porté par les deux mariniers à l'habitation de l'un des promeneurs. C'était comme une marche triomphale, car chacun sur la route s'extasiait à la vue du monstre d'eau douce. Un savant ichthyologiste roannais prétendit qu'un aussi gros brochet ne pouvait être qu'un marsouin touriste égaré dans les eaux de la Loire. Mais la cuisinière, qui en savait plus long, laissa le savant pérorer sur les avantages d'un dépôt au musée de Roanne, et mit tout bonnement au bleu l'illustre brochet qui a fait les délices des nombreux convives choisis pour le manger.

Cette histoire de brochet nous en rappelle une autre: Malte-Brun, dans ses Annales des voyages, dit que l'empereur Frédéric II, à qui l'on venait de présenter un beau brochet vivant, le fit jeter dans un étang du palais de Kaiserlautern, après lui avoir royalement passé au cou un collier d'or portant une inscription en grec, dont voici la traduction: „Je suis le poisson qui le premier ait été mis dans cet étang des mains de l'empereur Frédéric II, le 5 octobre 1230." Ce brochet, après avoir passé 267 ans dans cet étang, fut enfin pris par son collier en 1497 et transporté à Heidelberg, pour être servi sur la table de l'électeur Philippe. Le poisson avait alors 19 pieds et pesait 350 livres.

12. — On écrit d'Amsterdam, 9 février:

„La tour de l'église de Westzaan, dans la Hollande méridionale, un des plus remarquables monumens du moyen-âge, dans notre pays, vient de s'écrouler. Déjà, depuis le commencement de 1842, la partie supérieure de cette tour s'écartait de l'église à laquelle elle était adossée, et l'un des angles de sa base commençait à s'enfoncer dans le sol. L'année dernière, la commune en ordonna le redressement, et l'architecte chargé de cette opération se logea avec sa famille dans une petite maison de bois, qu'il avait fait construire au pied de la tour. L'écroulement a eu lieu tout à coup, pendant la nuit, avec un bruit semblable à celui du tonnerre. La petite maison où se trouvaient l'architecte, sa femme, ses trois enfans et quatre ouvriers, a été écrasée sous les débris, et de ces neuf personnes on n'a retrouvé jusqu'à présent que quatre cadavres horriblement mutilés, savoir: ceux de l'architecte et de sa femme, d'un enfant et d'un ouvrier. Les deux premiers se tenaient étroitement embrassés. La tour de l'église de Westzaan datait du neuvième siècle; elle était carrée, et avait environ deux cents pieds de hauteur. Dans la guerre contre les Espagnols, elle servait de corps-de-garde (wachthurm) aux gueux, et malgré tous ses efforts, l'ennemi ne put parvenir à la détruire."

BIJOU DE LITTÉRATURE.

Au Café Procope.

Dans la soirée du 18 mars 1746, la foule était grande, et les consommateurs abondaient dans le café tenu par le sieur Procope, en face de la Comédie-Française. — On avait donné ce soir-là la première représentation de Catilina, tragédie en cinq actes et en vers, de Crébillon, et la salle du Théâtre-Français avait réuni en son sein tout ce que Paris comptait d'illustrations en tous genres. — Mme de Pompadour; la protectrice de l'auteur, avait assisté dans sa loge au triomphe de son poète favori, et c'était elle qui, la première, avait donné de sa main le signal des bravos.

Après la réussite de Catilina, et lorsque les spectateurs sortaient en foule du théâtre, ceux-ci montant dans les carrosses qui les attendaient à la porte, ceux-là regagnant pédestrement leur domicile, deux individus, se tenant par le bras, entrèrent au café Procope, se mirent à une petite table dans le fond de la salle, à l'abri des curieux et des auditeurs, et se firent servir simplement deux verres d'eau sucrée.

L'un de ces personnages était de grosse corpulence, avait une figure bonne et réjouie, et paraissait âgé de soixante-dix à soixante-quinze ans; il était vêtu de façon assez riche, couvert d'un large habit noir orné de brandebourgs de soie, coiffé d'une perruque à marteaux amplement poudrée, et les pieds chaussés de souliers à boucles d'argent.

L'autre était un jeune homme, de trente ans environ, mis simplement à la mode de l'époque, et semblait, par son costume et ses manières appartenir au barreau. En effet, le premier, du nom de Prieur, était procureur au Chatelet, intime ami du poète applaudi dans cette soirée du 18 mars 1746; le second était le fils de Crébillon lui-même.

— Eh bien! mon jeune clerc, dit le vieux procureur après avoir vidé le contenu de son verre, que dites-vous de Catilina? . . . Encore un triomphe pour votre père! . . .

— Et triomphe légitime, répondit le jeune homme; car, vous le savez, l'auteur de mes jours ne ressemble pas au reste de ses confrères; il ne donne jamais des billets aux amis et connaissances; il ne veut pas des applaudissemens de complaisance et des louanges intéressées.

— Bah! s'écria le procureur.

— Parbleu! moi son fils, je lui ai demandé ce matin deux ou trois places de parterre pour quelques amis, et j'ai essuyé un refus des mieux conditionnés . . . „Des billets, m'a répondu sèchement mon père, vous n'en aurez pas un; vous savez bien, Monsieur mon fils, que je ne veux pas que personne se croie dans l'obligation de m'applaudir." — Mais, lui ai-je dit, vos billets ne vous obtiendraient point de faveur, si votre pièce ne la méritait pas . . . „Ah! a-t-il repris, cela étant, vous aurez des billets demain.

— Oh! dit en riant le vieux procureur, votre père a été, est, et sera toujours un peu original.

— Je m'en aperçois souvent, se hâta de dire le fils de Crébillon.

— Eh bien! vous ne seriez pas étonné de son caractère, si vous les connaissiez comme moi.

Il serait plaisant, fit le jeune homme, que je ne connusse pas mon père . . . Depuis quinze ans que je suis sorti du collége, et que je vis auprès de lui . . .

— D'accord, mon jeune amie, d'accord . . . Mais moi, je le connais depuis quarante ans, je l'ai eu dans mon étude; j'ai observé ses habitudes, ses mœurs; c'est moi qui suis cause de ses succès littéraires . . . c'est moi qui l'ai mis au théâtre!

— Vous

— Moi-même!

— Oh! fit le fils étonné . . . oh! Monsieur Prieur, mon bon

patron, contez-moi donc comment tout cela est arrivé . . . Si vous saviez combien je tiens à être instruit de la vie de mon illustre père . . . à connaître les plus faibles épisodes de sa carrière dramatique . . . Si vous pouviez croire à mon désir de suivre ses traces, d'agir selon ses exemples, de mériter, un jour comme lui, l'admiration et le respect de tout un peuple . . . la protection de la cour et de la noblesse, les louanges des savans et des artistes . . .

La fin au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

— La franchise est une qualité du coeur, et bien des gens en font un tort de caractère.

— Pour l'homme indolent, chaque jour est un ennemi dont il veut éviter la massue; pour l'homme actif, c'est un ami libéral dont il compte les bienfaits.

— Toute passion devient, selon les circonstances et les humeurs, un vice ou bien un ridicule.

— Sous le rapport de la fortune, on doit toujours regarder au-dessous de soi; mais sous le rapport des qualités et de talens, on doit regarder au-dessus.

— Une passion vaincue n'est pas même à moitié détruite.

— Le vulgaire applaudit et condamne uniquement sur les apparences.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

9. Février.

Théâtre du Palais-Royal. — Les deux Anes, vaudeville en un acte, de MM. Mélesville et Carmouche. — J'aimerais mieux vous dire un conte charmant, mais croustilleux en diable, de ce polisson de Jean de La Fontaine, lequel conte a donné l'idée de cette pièce. L'anecdote égrillarde du bonhomme s'est changée en un honnête et décent vaudeville. La donnée est on ne peut plus adroitement arrangée, et ni la censure ni la morale n'ont rien à y voir. MM. Mélesville et Carmouche ont fait là un grand miracle.

Jeannette est une jolie fille de Pontoise, assez niaise, mais dont certain rapin, fort leste et très-effronté, soignerait volontiers l'éducation. Raphaël (tous les rapins s'appellent Raphaël) a un oncle qui est précisément le parrain de Jeannette, et malheureusement le vieillard veut épouser la jolie fille; c'est pourquoi il met monsieur son neveu à la porte, et enferme sa Jeannette assez désolée du mariage dont on la menace. Raphaël ne se tient pas pour battu, et rentre dans la maison de son oncle par la cheminée, pour venir faire sa cour à Jeannette. On sait comment l'esprit vient aux filles, et, grâces aux leçons du rapin, Jeannette commence à ne plus être si bête, ma foi. Survient le vieux grigou d'oncle; Raphaël se sauve par la fenêtre. L'oncle est d'une humeur détestable; cet estimable artiste a vu un de ses tableaux refusés, non par le jury du Louvre, mais par un vulgaire laitier de la rue Saint-Denis, qui trouve le chef-d'oeuvre de M. Martin indigne de figurer en tête de sa boutique. Le tableau, ou l'enseigne, représentait un âne magnifique, que M. Martin rapporte chez lui en maugréant contre les épiciers.

M. Martin rudoie Jeannette. Jeannette pleure. M. Martin est jaloux. Il sort, et pour être plus sûr de la vertu de Jeannette, il enferme la pauvre petite à double tour. Il bouche même une croisée à l'aide de son fameux tableau. Raphaël arrive et crève sa façon la toile sacrée de son oncle. Grand désespoir de Jeannette, et confusion du rapin. Mais bah! le mal n'est pas irréparable. Vite une toile! des pinceaux! Et Raphaël vous bâcle en moins de rien un âne de sa façon.

A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât . . . L'autre n'en avait point.

Jogez de la scène qui se passe quand l'oncle revient. Il a des soupçons. Jeannette est embarrassée. On a mangé le souper de M. Martin, on a bu le vin de M. Martin. Qui donc est coupable de tous ces méfaits?

Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.

L'oncle regarde.

Diantre soit fait, dit Martin en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâté.

Je vous laisse à penser la fureur du bonhomme. Il accable Jeannette de reproches; le tromper ainsi elle, une petite fille élevée par les bienfaits de son oncle! Un instant, dit Raphaël, et les 20,000 francs que son père vous a laissés pour lui constituer une dot? Je suis pincé, se dit Martin. — A moi Jeannette, s'écrie Raphaël. Et vous devinez le reste.

Mlle. Déjazet est charmante sous la blouse de Raphaël. C'est un rapin lutin, vif, espiègle et aimable. Il n'y pas beaucoup de rapins comme celui-là. Ach. D.

Opéra. — La Démence de Charles VI continue d'occuper tous les instans à l'Opéra. — La mise en scène des quatre premiers actes est entièrement terminée. — Avant-hier, mardi, on a répété à l'orchestre les deux premiers actes.

Théâtre-Italien. — Don Giovanni, l'opéra le plus classique, et en même temps le chef-d'oeuvre le plus incontesté du riche répertoire des Italiens, a obtenu lundi, au bénéfice de Lablache, et mardi, à la grande satifaction des locataires et du public habitués, son succès annuel. Lablache est toujours le Leporello le plus admirable qui se soit encore vu; une couronne, d'une dimension analogue à sa propre circonférence, lui a été jetée par une main amie, et le public alors d'applaudir à deux ou trois reprises cet heureux à propos.

Tamburini a bien joué et bien chanté le rôle de D. Juan. Mmes. Grisi et Persiani ont fait assaut de talent dans D. Anna et Zerlina. Mlle. Nissen, que le rôle d'Adalgisa de Norma avait déjà classée, a courageusement attaqué le difficile personnage de D. Elvira, et elle y a réussi. Corelli, chargé de représenter D. Ottavio, a contribué à l'ensemble de la représentation. Si Rubini n'avait pas laissé dans ce rôle des souvenirs ineffaçables, l'air: Il mio tesoro, eût été certainement bissé. Le trio des masques et Batti, bel Masetto, l'ont été. Federico Lablache est le seul jeune Masetto que nous ayons rencontré jusqu'ici, et Morelli dit très-convenablement la parie du commandeur.

Le dernier dimanche appartenait à l'Opéra, d'où il suit que le prochain est aux Italiens. C'est D. Pasquale, la pièce nouvelle la plus heureuse de la saison, qui a mission de remplir la salle. Nous sommes en mesure d'affirmer qu'elle n'y manquera pas. Signé: Lablache, Tamburini, Mario et Grisi.

Toujours même incertitude sur la continuation des représentations de la Gazza.

Opéra-Comique. — On répète avec activité l'opéra de M. Balfe: Géraldine.

— On doit s'occuper incessamment de la reprise de la Reine d'un jour, avec un nouveau troisième acte, et de celle du Déserteur, avec Masset, pour le rôle d'Alexis.

Odéon. — Aujourd'hui, première représentation de Delphine ou la Faute du Mari; c'est l'oeuvre d'un jeune homme déjà connu au théâtre par un charmant vaudeville. — Mlle. Georges joue Mérope; la soirée est complète.

Variétés. — M. Alexandre Dumas a lu mardi, à ce théâtre, une nouvelle pièce destinée à remplacer celle intitulée: François-les-Bas-Bleus, qu'il a retirée et portée à la Porte-Saint-Martin.

La pièce en deux actes qu'on répète en ce moment a pour titre: Les deux Hommes noirs; elle sera représentée très-incessamment.

Gymnase-Enfantin. — Le théâtre des Jeunes-Comédiens vient de donner une désopilante pièce qui a pour titre: C'est le roi Dagobert. Rien de plus comique, de plus amusant et de plus spirituel que cette comédie: les grands et les petits enfans rient jusqu'aux larmes. Au moment du carnaval c'est une bonne fortune pour le directeur et sa jeune clientèle. On parle depuis longtemps à ce théâtre d'une pièce intitulée: Les Mille et une Nuits, prise dans le conte lui-même; elle fera son apparition vers le 20 ou le 25 de ce mois.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Je ne vous aime pas.

Romance.

J'en fais l'aveu . . . Vous étiez si jolie!
Mon coeur surpris se donna sans retour.
Un doux espoir fit naître ma folie,
J'osai rêver un avenir d'amour.
Contre un soupir votre dédain réclame . . .
J'allais aimer . . . Je vous l'ai dit tout bas . . .
Mais j'ai depuis interrogé mon âme,
Rassurez-vous, je ne vous aime pas.

Votre nom seul je ne puis pas l'entendre,
Et je frémis au son de votre voix.
Au sein des nuits j'essaie à me défendre
Contre un fantôme . . . Et c'est vous que je vois . . .
De loin, le jour se passe à vous maudire,
Et près de vous si je porte mes pas,
Je deviens triste et ne sais plus sourire . . .
Vous voyez bien, je ne vous aime pas.

Faut-il encore une preuve ennemie? . . .
A l'amitié quand un coeur est soumis,
Il doit subir sa tendre sympathie:
De ceux qu'on aime on aime les amis.
Tout me révèle un sentiment funeste:
Je fuis tous ceux qui vantent vos appas . . .
Qu'un seul vous plaise . . . Alors je le déteste! . . .
Vous voyez bien, je ne vous aime pas.

N'est-il pas vrai, c'est de l'indifférence?
Peut-on aimer qui nous fait tant souffrir!
Avec l'amour, Dieu! quelle différence!
Je finirais, je crois, par vous haïr . . .
Mais je veux être à ma haine fidèle,
Si je n'ai pu vous adorer, hélas!
Ainsi qu'à vous, jamais à d'autre belle
Je ne dirai je ne vous aime pas . . .

Haute-Fontaine.

Suite.

— Un corsaire! répéta-t-il, et pourquoi pas, jeune fille? Ne sais-tu pas qu'un corsaire peut se promener la tête haute, car il a la bourse pleine et le coeur intrépide. Et pourquoi donc un enfant de la mer ne séduirait-il point le coeur d'une fillette aussi bien qu'un freluquet portant une moustache, un ruban rouge, ou quelque autre colifichet semblable? Allons, allons, n'ayez pas peur, Lisbeth, je ne vous veux pas de mal; vous le savez bien. Rassurez-vous donc, et au lieu de trembler comme les voiles d'un navire par une nuit de tempête, dites-moi plutôt à qui vous aviez donnée rendez-vous à la fontaine?

— Je n'attendais personne, balbutia la jeune fille qui tremblait de frayeur; je venais seulement puiser de l'eau . . . Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, partir!

— Vraiment! s'écria le corsaire; vraiment, jeune fille, je te laisserais partir tranquillement, et pour récompense, avant cinq minutes, j'aurais sur les talons une troupe de paysans armés de fusils! Non, tu ne t'en iras pas . . . D'ailleurs, je ne t'ai point encore tout dit. Sois franche, jeune fille, tu attends ici quelqu'un?

— Personne; non, personne, je vous le jure, répéta-t-elle. Oh! laissez-moi partir, je vous en prie à genoux, et je vous assure que personne n'apprendra par ma bouche votre présence en ces lieux.

— Ne parlons plus de cela, répondit le corsaire amer et farouche; peut-être n'attendez-vous personne; cependant je soupçonne deux hommes, un surtout, d'occuper une trop grande place dans votre coeur. Le premier est un de ces porte-épaulettes campés au sommet des falaises. Le second est un méprisable bouvier dont le pied n'a jamais foulé un sol plus mobile que celui de cette triste vallée: c'est celui-là, je crois, dont ton père veut faire son gendre? Parle, maintenant, jeune fille: lequel de ces deux hommes aimes-tu d'amour?

— Je n'éprouve pour ces deux hommes d'autre sentiment que celui de l'amitié, répondit Elisabeth, dont les joues se couvrirent de rougeur.

— Tu mens! mais qu'importe? Tu ne les aimes pas, dis-tu, eh bien! alors tu n'en seras que plus disposée à te rendre à mes désirs. Ecoute-moi et réponds; veux-tu devenir la femme d'un marin?

— J'aimerais mieux tomber du haut des rochers dans la mer! s'écria Elisabeth.

— Cela ne fait rien, répondit le pirate avec un calme effrayant Ecoute-moi jusqu'au bout: tu aurais sur le port une chambre coquette; de là, tu contemplerais la mer devant toi; tu me verrais quitter la rade sur mon hardi navire; tu suivrais des yeux sa voile blanche et tu l'apercevrais encore à l'horizon bleuâtre dansant sur la crête des vagues. D'autres fois, tu me regarderais combattre, grimper aux mâts, jeter les grapins, frapper avec la hache et le couteau, puis rentrer dans le port en remorquant fièrement ma prise! . . . Et j'accourrais vers toi, les mains pleines d'or! . . . Te rends-tu, jeune fille? . . . Tu souris de mépris; tu as tort, car cette vie est plus belle que celle d'un empereur! Y songes-tu bien? la mer, les flots, des combats, du sang, de l'or! . . . En vérité, je ne te comprends point! . . . Et pour toi, cependant, je quitterais cette vie si pleine de délices; je prendrais une profession paisible; s m u g g l e r, par exemple . . . Tu posséderais une jolie maisonnette assise sur la grève solitaire, à l'ombre des falaises ou des dunes. Moi, je monterais un petit sloop fin voilier, capable de narguer tous les croiseurs de la manche. J'aurais à bord quelques canons luisans . . . A la nuit, nous débarquerions sur la côte nos tonneaux de gin . . . Sang et tempete! si un douanier approchait, son corps pourrait servir de souper aux poissons! . . . La besogne faite, je rentrerais à la maison suivi de mon joyeux équipage. Quant à toi, tu serais nipée comme une duchesse . . . Voilà, j'espère, une vie douce et faite pour tenter une jeune fille . . . Tonnerre! tu souris encore de dedain! Mais peut-être êtes-vous ambitieuse; eh bien! suivez-moi, et demain, pendant la nuit, je passe à l'Anglais. Pour récompense, vous serez la femme d'un capitaine de navire de guerre. Que me font, à moi, les noms d'Anglais ou de Français? La mer est là! c'est ma patrie! D'ailleurs, je n'ai jamais su de quel homme je suis le fils; j'ignore même quelle est la femme complaisante qui, par bonne humeur, a bien voulu me mettre au monde.

— Mais vous avez une patrie, du moins, et cette patrie, c'est la France!

—Que m'importe? suis-je quelque chose pour elle? Ma patrie . . . Je te le répète, enfant, ma patrie, c'est la mer . . . Mais le temps fuit; veux-tu me suivre? nous trouverons des chevaux à la route.

— Jamais! s'écria Elisabeth avec la plus profonde indignation; puissé-je mourir si je fais volontairement un seul pas pour vous suivre!

— Fille plus sauvage que la mouette! répliqua le corsaire . . . ne dis point que je suis un être dégradé, car il y a plus d'orgueil dans ma poitrine que dans celle d'un philosophe. Mon nom n'est-il pas connu sur toute la côte? Le nom de Jean Cavarol ne fait-il point frémir les hommes comme des vieilles femmes? Ton père lui-même n'a-t-il pas senti un frisson mortel parcourir ses membres lorsque je lui ai dit: „Donne-moi ta fille pour femme, ou bien le malheur tombera sur ta maison comme une trombe terrible!" Il a refusé; mais que m'importent les refus d'un vieillard et les larmes

d'une jeune fille? Mon coeur n'est pas fait d'une argile facile à pétrir, et je ne me souviens pas plus d'avoir versé des pleurs que d'avoir sucé le lait d'une femme. Ainsi, crois-moi. Lisbeth, ne te tords point les bras; songe plutôt à prendre le sens comme il vient, cet-à-dire adieu à ces lieux où tu es née: Allons, allons, il faut lever l'ancre pendant que la brise est bonne!

—Grâce! oh, laissez-moi! s'écria Élisabeth en joignant les mains, laissez-moi retourner vers mon père; il vous donnera tout l'or qu'il possède!

— De l'or? . . . la prise d'hier m'a rendu riche. C'est toi, jeune fille aux cheveux blonds et aux doux yeux, c'est toi seule qui peux combler mes desirs! Suis-moi, te dis-je.

— Je ne le veux point! je ne le puis point! s'écria-t-elle en tombant à genoux et en versant un torrent de larmes. Laissez-moi dans la maison de mon père, auprès de ceux qui m'aiment! Laissez-moi, je vous en supplie, je serais pour vous une triste et ennuyeuse compagne; je n'ai point été élevée au milieu du tumulte des tempêtes et des combats; je ne pourrais partager votre joie en vous voyant couvert de sang ennemi! La gloire est trop grande pour moi; je ne pourrais m'élever jusqu'à elle. Vous qui êtes riche et puissant, vous qui dominez les plus forts et les faites trembler, au seul bruit de votre nom, ayez pitié d'une pauvre et faible fille dont le malheur n'ajouterait rien à votre gloire!

Ces paroles furent dites avec une expression si profonde et si touchante; il y avait tant de grâce, d'abandon dans la pose de la jeune fille qui se tenait à genoux sur la terre humide, les yeux baignés de pleurs, que le corsaire sentit une émotion inconnue pénétrer son coeur. Il s'arrêta, indécis, fixant les yeux à terre avec irrésolution; mais, surmontant bientôt ce qu'il considérait comme une faiblesse.

— Non, Lisbeth, s'écria-t-il, il faut me suivre! Quand toutes les vierges de la vallée seraient là, — à genoux, — à mes pieds, — tendant vers moi leurs bras blancs, — il faudrait encore m'obéir et me suivre! Je suis un homme de mer, vois-tu, un homme au coeur de rocher et à la volonté de fer! Si tu, avais eu pour moi cet amour que je te demande, peut-être me serais-je amolli; mais tu me hais, — je le sais! — ainsi point de grâce et surtout plus de prières; car elles ne me feront pas plus changer de parti que les vents et les flots ne font reculer les falaises!

La suite prochainement.

Le Ratier.

La véritable force, c'est le nombre. Quelque petit, quelque inoffensif que soit un animal, s'il se multiplie beaucoup il devient d'abord incommode, puis nuisible, enfin dangereux, et si l'homme ne parvient à le détruire, il sera forcé de lui céder la place et de fuir devant lui. Il y a un siècle et demi, l'Europe n'avait qu'une seule espèce de rat, c'était le rat noir (Mus rattus); ses dégâts causaient peu de dommages à l'agriculture; sa taille était médiocre, sa femelle n'avait qu'une portée par an, chacune d'elles n'était que de cinq ou six petits.

En 1730, les navires qui faisaient le commerce de l'Inde et de la Perse, introduisirent en Angleterre une nouvelle espèce; c'est le surmulot. (Mus decumanus). Plus gros que le précédent, d'une multiplication beaucoup plus rapide, puisque sa femelle a par an trois portées de douze à vingt petits, il se substitue au rat noir, en le détruisant par la guerre ou par la famine. En 1750, il envahit la France; en 1766, il n'était point encore parvenu en Russie, mais maintenant il y est aussi nombreux que dans le reste de l'Europe. Aujourdhui le rat noir est un animal rare dans nos pays. Ainsi, ces rats nombreux qui habitent les égouts, les voiries, les basses-cours sont des étrangers qui, dans l'histoire des animaux, ont joué le même rôle que les Huns et les Vandales ont rempli dans celle des nations. Ces conquérans à quatre pattes sont des fléaux pour les fermiers, car tout leur est bon; ils mangent le blé, le lard, les graines; ils dévorent les poulets, les pigeons et même les lapereaux. Aussi un bon ratier est-il la providence des fermes et un homme nécessaire à l'agriculture. En général ses moyens sont des secrets dont il fait mystère; il a son procédé inconnu, dit-il de tous ses confrères, et qui seul peut détruire complètement l'ennemi. Nous allons en donner deux dont on se sert en Angleterre.

Willick, dans son Economie domestique, conseille de faire frire une éponge dans du beurre salé. Cela fait, on la presse on l'aplatit entre deux planches, puis on la coupe par petits morceaux que l'on sème à l'entrée des trous de rats. Ces animaux se jettent avidement sur cette proie, mais bientôt ils sont consumés d'une soif ardente. Le ratier, qui a prévu cet effet, place des vases peu profonds et remplis d'eau dans le voisinage des trous: les rats boivent avidement; alors l'éponge qu'ils ont avalée se gonfle dans leur estomac, et ils meurent misérablement étouffés. Mais un honnête ratier répugne à employer ce moyen machiavélique; il préfère lutter de ruse avec l'animal sans recourir au poison. Dans le voisinage des trous creusés par les rats, il place un baril vide et peu profond qu'il ferme avec un couvercle de bois. Deux ou trois planches forment un plan incliné qui remplit l'office d'escalier et fait communiquer le sol avec le couvercle qui recouvre le baril. Pendant quelques jours il sème sur ces planches inclinées de la farine, des petits morceaux de lard, du suif, tout ce qu'il sait en un mot devoir flatter le palais de ses ennemis. Puis, lorsqu'il suppose que leur défiance est assoupie, il remplace le couvercle du baril par une feuille de parchemin. Du centre de cette feuille, un grand nombre d'incisions vont en rayonnant vers sa circonférence. En même temps le baril est rempli d'eau, mais au milieu une pierre s'élève au dessus du niveau du liquide; la surface de cette pierre est tellement étroite qu'un seul rat peut s'y tenir. Les planches et le parchemin sont semés d'appâts comme auparavant. La nuit arrive, et un rat plus gourmand et plus hardi que les autres s'avance sur le couvercle en parchemin; il approche du milieu, pose ses pattes de devant sur un des triangles formés par les incisions, la feuille cède sous son poids, il tombe dans l'eau, nage et va se réfugier sur la pierre de salut. Mais son instinct a mesuré toute l'étendue du danger, il pousse des cris plaintifs qui attirent ses camarades; ceux-ci tombent à leur tour dans le baril; alors un combat horrible s'engage entre eux; chacun veut occuper la pierre; ils se poussent, se pressent, se mordent, et poussent des cris affreux. Tous les rats du voisinage accourent à ce bruit et s'engloutissent l'un après l'autre dans le fatal baril, où le ratier satisfait trouve le lendemain un grand nombre de cadavres et un seul survivant qu'il garde ordinairement pour servir d'appât dans une autre occasion.

Mais le véritable chasseur de rats celui qu'un de nos plus célèbres écrivains a si admirablement peint sous le nom de Marcasse, dédaigne cette guerre de trappes et de piéges; sa petite chasse est une image de la grande: il veut en avoir les émotions, mettre aux prises les instincts des animaux, être témoin de leurs luttes en les faisant tourner au profit de son art: il chasse le rat au chien au furet.

Quoique d'une taille peu supérieure à celle du surmulot, le furet l'attaque sans crainte et lui livre des combats qui ne finissent que par la mort de l'un des combattans. Son corps mince et cylindrique lui permet de pénétrer dans les trous de ses ennemis, et sa férocité, qui égale celle du tigre, ne s'assouvit jamais, quel que soit le nombre de ses victimes; il tue pour tuer, sans faim et sans nécessité; s'il pénètre dans un poulailler, il égorge tout, et se contente de lécher un peu de sang.

Marcasse tient à la main un de ses furets, d'autres sont en réserve dans son sac, il l'introduit dans un trou à rats; ceux que le furet n'atteint pas sont mis en fuite par son odeur forte et pénétrante et cherchent à s'échapper par les autres trous du terrier; mais Marcasse a prévu cette fuite, il a placé des chiens en sentinelle à l'entrée de ces trous, et tous les rats qui cherchent à s'échapper deviennent immédiatement leur proie. L'art du chasseur consiste donc à saisir la direction des galeries, à deviner leurs embranchemens, découvrir leurs issues et poster à chacune d'elles un chien vif et alerte qui ne laisse échapper aucun ennemi. Souvent des combats terribles se livrent dans ces étroites et sombres galeries que les rats ont creusées patiemment sous les planchers et dans l'épaisseur des murailles. Le furet attaqué par derrière et ne pouvant se retourner succombe parfois sous leurs morsures: le plus souvent il est vainqueur. On cite dans les annales de cette vénerie, plus utile que celle du cerf et du chevreuil, des prouesses extraordinaires de furets. Les uns reviennent après avoir tué tous leurs ennemis, tandis que les chiens oisifs attendent qu'on leur adresse une proie. Un furet reste long-temps dans un trou; son maître inquiet de ce long retard croit entendre des cris plaintifs, il se hâte de soulever une des planches du parquet, et trouve le furet à moitié mort. Il avait tué tant de rats que leurs cadavres bouchaient le terrier et interceptaient le passage de l'air.

BIJOU DE LITTÉRATURE.

Au Café Procope.

Fin.

— Ecoutez-moi donc, jeune homme, interrompit le procureur écoutez-moi avec attention, car ce que je vais vous dire est de la plus exacte et de la plus scrupuleuse vérité.

A ces mots, tous deux regardèrent s'ils étaient bien isolés, et si quelque malin feuilletonniste du temps ne pouvait faire son profit de la narration que le vieux Prieur entama ainsi qu'il suit:

„Vous n'ignorez pas que votre père, Pierre Jolyot de Crébillon, est né à Dijon le 15 février 1667. Destiné par sa famille à la profession d'avocat, il fut conduit à Paris, très-jeune encore, et placé chez moi en qualité de clerc. Dans les premiers temps de son stage, il menait une vie fort dissipée, semblait incapable de toute application, et je craignais de n'en tirer rien de bon. Cependant, attaché à lui, je ne saurais dire pourquoi, et ne voulant pas chagriner ses parens, je résolus de patienter, et bien m'en prit.

„Je l'entendis un jour discourir avec une si grande chaleur et un si bon jugement sur une tragédie qu'on venait de représenter, que je lui conseillai de s'essayer en ce genre, et que j'osai même lui prédire, s'il travaillait d'une manière sérieuse, les succès les plus heureux.

„Crébillon, qui n'avait jusqu'alors d'autres garans de son talent pour la poésie que quelques chansons qu'il n'estimait guère, se révolta d'abord contre ma proposition, et crut que je me moquais de lui . . . Mais je vins à bout de le persuader, et mon gaillard choisit pour son coup d'essai le sujet de la Mort des Enfans de Brutus.

„Se confiant un peu dans son propre talent, beaucoup dans mes prédictions, il courut présenter sa pièce aux comédiens . . . qui la refusèrent.

„Désespéré de l'affront qu'il croyait avoir reçu . . . l'enfant! il ne revint chez moi que pour se plaindre avec amertume du déplaisir que, selon lui, je venais de lui faire éprouver . . . J'essuyai le premier feu sans trembler . . . Puis, sans redouter une nouvelle scène de reproches, aidé de l'impulsion secrète qui portait mon clerc favori vers le théâtre, je le ramenai insensiblement à composer une seconde tragédie. — Celle-ci fut Idoménée. — Je n'ai pas besoin de vous dire quel fut son succès . . . Le public remplit la salle du Théâtre-Français pendant quarante représentations consécutives.

„Quoique attaqué, à cette époque, d'une maladie grave, je me fis transporter à la Comédie à la première représentation, et à la fin du cinquième acte, au milieu des bravos, de l'enthousiasme général, des félicitations prodiguées à votre père . . . je m'écriai avec joie et en lui serrant la main: „Je puis mourir à présent, j'ai créé un poète! Je laisserai un grand homme à la nation! . . ."

„Bientôt parurent et se succédèrent, à de courts intervalles, Xercée, Atrée et Thyeste, Rhadamiste et Zénobie, Electre, Sémiramis, Pyrrhus, le Triumvirat, etc., etc. Aux triomphes vinrent se mêler quelques petits revers, aux louanges, quelques critiques. — On fit le reproche à Crébillon d'être dépassé par Corneille pour la sublimité des pensées, et inférieur à Racine pour l'élégance du style; mais selon moi, et je m'y connais, il surpasse ces deux auteurs pour la force des situations tragiques. — La dureté de ses vers prête à son dialogue une âpreté, une grandeur qui manquent souvent aux discours d'Horace ou de Mithridate. — Il a l'allure franche, le mépris des entraves de l'école. Il aime à se rapprocher de la nature. Il veut rester fidèle au cœur humain.

— Aussi, mon jeune ami, votre père excelle-t-il dans le genre terrible qu'il a adopté: „Je n'avais pas à choisir, a-t-il répondu à quelques littérateurs: Corneille avait pris le Ciel, Racine la Terre. Il ne restait plus que l'Enfer; je m'y suis jeté à corps perdu."

— Deux choses sont surtout remarquables dans la vie de mon cher Crébillon: 1. la facilité surprenante avec laquelle il compose ses oeuvres; 2. la douceur de son caractère, l'ingénuité d'humeur, la sensibilité excessive de cet interprète si terrible, si sombre, si emporté des passions des hommes.

— Ensuite, et relativement à la composition, vous ne savez probablement pas que votre célèbre père n'écrit point ses tragédies et ne trace aucun plan du sujet qu'il traite. — Les scènes, les tirades, les actes se rangent dans sa tête comme sur le papier. — Sa mémoire est prodigieuse, admirable; il m'a assuré lui-même que l'une de ses tragédies fut récitée devant le comité de lecture et reçue sans qu'il y eût un seul vers d'écrit. — Hélas! continua le procureur d'un ton larmoyant, pourquoi faut-il que les hommes de génie aient toujours à côté de leurs grandes qualités de grands défauts?

— Pourquoi faut-il que Crébillon, qui ne devrait avoir que des goûts élevés, qui ne devrait user que de plaisirs nobles, de délassemens avoués par la belle compagnie, s'avise de posséder le plus impardonnable faible pour les petits chiens, et emplisse ses appartemens d'une meute criarde et malpropre?

— Ah! oui, fit en riant Crébillon fils, mon père a une singulière passion pour les chiens, les roquets surtout . . . S'il s'en trouve devant lui dans la rue, il les ramasse; beaux ou laids, sales ou propres, il les met sous son manteau et rentre à la maison portant quelque fois trois ou quatre de ces quadrupèdes. Il devient alors, pour ces enfans perdus ou trouvés, un ami dévoué, un père rempli d'égards et de sollicitude. — En les comblant de soins pourtant, il veut être payé par leur obéissance. — Instituteur sévère, autant que pourvoyeur généreux, l'auteur tragique exige de celui-ci qu'il fasse le mort, de celui-là qu'il saute par-dessus un bâton ou dans un cercle; un troisième doit aller, au commandement, fermer une porte entr'ouverte; un quatrième doit refuser un morceau de sucre offert de la main gauche et l'accepter de sa droite . . ., etc.

— Tout cela est malheureusement vrai, reprit le vieux Prieur; et lorsque Crébillon a réussi dans l'éducation de ses chiens, il les amène ici, dans le café où nous sommes. Par leurs tours, il amuse ses amis; il faut pâmer d'aise les habitués, sinon le maître de l'établissement. De plus, et comme compensation, si l'un de ses écoliers ne veut rien faire et ne mord à rien . . . qu'aux morceaux de viande et de sucre, il va le reporter au lieu même où il l'a ramassé, et, détournant les yeux en gémissant, il abandonne à son mauvais sort le chien fainéant ou dépourvu d'intelligence... Ce qui prouve la forte dose de bonté de votre père, continua le vieillard, c'est qu'il a toujours méprisé la satire et l'épigramme, quoiqu'il puisse exceller dans tous les genres de littérature.

„Ceci me rappelle une anecdote à l'appui de ce que je dis là.. Un jeune homme, que je ne veux pas nommer, et à qui Crébillon portait intérêt, avait composé plusieurs satires sur des écrivains de notre temps; il vint prier notre tragique de lui en dire son avis. Après avoir lu son ouvrage, ce dernier tança vertement le jeune homme sur le mauvais usage qu'il faisait de son talent, et termina ses remontrances par ces mots! „Jugez, jeune homme, à quel point la critique est aisée, puisqu'on y réussit même à l'âge où vous êtes."

Dérogeant cependant une seule fois à ses habitudes et à son caractère, notre bon Crébillon composa une espèce de fable contre Lamothe et ses partisans imbécilles qui prétendaient mettre ses oeuvres en regard de celles de l'inimitable La Fontaine. Lamothe et ses admirateurs étaient désignés dans cette fable par le nom d'un animal. Lamothe était une taupe, menacé qu'il était de perdre la vue; de Pons, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était un singe; Danchet, d'une assez haute stature, était un chameau; Fontenelle, par allusion a sa ruse, était un renard.

— Chut! fit à ce moment Crébillon fils en poussant du coude le vieux procureur... En parlant du renard, on en voit la queue.. Car voici Fontenelle lui-même qui vient d'entrer et de demander sa tasse de café accoutumée.

— S'il en est ainsi, sauvons-nous, répliqua vivement le vieillard, je n'aime pas à me trouver, et même dans un lieu public, avec un ennemi de mon grand auteur . . . de mon bon Pierre Crébillon . . . Venez, jeune homme, venez. Du reste, ajouta-t-il, en fixant les yeux sur une magnifique pendule de Boule placée au-dessus du comptoir où trônait le sieur Procope, il est temps de rentrer chez soi . . . Nous nous réunirons encore, je l'espère bien, et nous reprendrons notre conversation . . . Quand ce ne serait qu'à la première production de votre excellent père.

Ce disant et souriant, le vieux procureur prit le bras de son compagnon, et tous deux, passant fièrement devant le critique Fontenelle, sortirent du café Procope.

. . . . . .

Catilina fut la dernière pièce de Jolyot de Crébillon. — Peu de temps après la première représentation de cette tragédie, son auteur obtint du roi Louis XV que ses oeuvres entières seraient imprimées à l'Imprimerie royale, et que l'édition serait à son profit. — De même, et comme ses créanciers voulaient, pour se payer, saisir le produit des représentations de Catilina, Crébillon obtint du Conseil d'Etat un arrêt qui levait toutes saisies faites sur les droits de la pièce, jugeant que les productions de l'esprit ne sont point au rang des effets saisissables. — Avis à nos auteurs d'aujourd'hui.

Crébillon mourut à Paris en 1762, âgé de plus de 86 ans. Pour son fils, l'interlocuteur du vieux procureur ci-dessus, il ne suivit guère les traces de son père, et s'engagea dans un chemin fort éloigné des avenues du Théâtre-Français. Il se fit une espèce de réputation dans un genre tout opposé au tragique. Les romans érotiques, langoureux, pour ne pas dire ennuyeux, du Sopha, Ah! quel conte! sont de lui. Joanni Augier.

Lectures du Boudoir.

On nous dit que la nature n'est jamais muette dans le coeur d'une mère; c'est possible, mais elle ne parle pas à toutes le même langage.

— Espérons! . . . C'est le plus doux passe-tems de la vie. — L'espérance est le jouet des hommes, et si la vieillesse est triste c'est qu'elle ne peut plus jouer avec ce hochet là.

— Les femmes entendent à demi mot, et quelquefois même lorsqu'on ne parle pas.

— Lorsqu'un enfant est éloigné de sa mère, ses cris sont rarement écoutés.

— Une bonne mère compte avec fierté les années de ses enfans, sans s'inquiéter des rides que ces années amèneront sur son visage. Il n'en est pas de même d'une mère coquette, elle soupire en voyant sa fille devenir femme, elle accuse la vitesse du tems; l'une est toute aux regrets du passé, l'autre aux jouissances de l'avenir.

— A dix-huit ans, on adore tout de suite! A vingt-cinq ans on aime; à trente-six on desire, à quarante, on réfléchit.

— Les momens heureux sont si rares! Et le bonheur qu'on se promet nous manque si souvent de parole!

— Nous admirons quelquefois la conduite d'une personne sans réfléchir que cette personne n'a pas eu occasion de se conduire autrement. — Alors où est donc le mérite, où est la vertu?

— Bienheureux lorsque dans nos peines nous avons encore le sein d'une mère pour écouter nos plaintes, pour répondre à nos soupirs.

— Dans l'adolescence, quand on est joyeux il semble qu'il soit nécessaire d'aller vite. — Alors notre sang bout dans nos veines; nous ne pourrions pas être heureux et tranquille en même tems. Plus tard nous gardons quelque chose de cette habitude. Le plaisir nous rend remuant, le malheur nous abat.

— Il y a des gens qui pour nous avoir rendu un service seraient en droit d'en exiger sans cesse. — C'est un grand malheur d'avoir été obligé par quelqu'un peu délicat.

— Le bonheur est comme la vertu: on ne devinerait pas toujours où il va se nicher.

VARIÉTES.

— L'enchanteur. Louis XIV, excellait dans ce qu'on appelle tenir une cour. C'est aussi ce que pensait une jeune dame qui était allée visiter Versailles pendant que le roi en était absent. „N'est-ce pas, lui dit-on un palais enchanté? Oui, répondit-elle, mais il faut que l'enchanteur y soit."

— Excuse de Lully. Lully disait d'un air qu'il avait fait pour l'opéra, et qu'on chantait à la messe: „Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous."

— Luxe des Spartiates. Les Spartiates chassèrent de leur ville les parfumeurs, parce qu'ils gâtaient l'huile; et les teinturiers, parce qu'ils gâtaient la laine en lui ôtant sa couleur naturelle. Ces messieurs, dit un moderne, auraient bien pu proscrire un tas d'auteurs, mes confrères, et moi le premier, parce que nous gâtons, auraient-ils dit, la blancheur du papier.

— Le Savant. Un savant s'étant trouvé chez une princesse avec plusieurs dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avait retenues de ses lectures. La princesse qui s'en apercevait bien, lui dit: „tout ce que vous dites, monsieur, est admirable; mais, dites-nous quelque chose de vous présentement."

— Le Juge. Le cardinal Mazarin disait du président le Coigneux: il est si bon juge, qu'il enrage de ne pouvoir condamner les deux parties.

Revue des Théâtres.

12. Février.

Nouvelles diverses.

— Le théâtre del Principe de Madrid vient de donner, avec un grand succès, la première représentation de l'Espagnol à Venise, comédie en cinq actes et en vers, de l'ancien ministre Martinez de la Rosa.

— Jullien, l'ancien chef d'orchestre du Jardin-Turc, est de retour d'Angleterre, et annonce, pour le 16 de ce mois, dans la salle Vivienne, une grande soirée instrumentale, dans laquelle il fera exécuter les mélodies écossaises qu'il a recueillies dans ses voyages. On parle d'airs chinois qui exciteront vivement la curiosité.

— Les représentations de Don Pasquale, de Donizetti, sont une suite de triomphes pour le Théâtre-Italien. Jamais, depuis le Barbier de Séville, on n'avait vu un pareil succès. Cette pièce, que les auteurs de Lucia, MM. Alphonse Royer et Gustave Waëz, arrangent en ce moment pour la scène française, produira une révolution sur les théâtres de la province. Tous les morceaux séparés de cette partition si belle et si applaudie ont une vogue extraordinaire dans tous les salons.

— Le Courrier de l'Europe de Londres donne les détails suivans sur les théâtres de cette ville:

„Mardi, 7 février.

L'ouverture du Théâtre-Italien est définitivement fixée au 2 avril prochain. Le personnel connu se compose de Mario, Lablache père et fils, d'un nouveau ténor, du nom de Conti, et enfin de Fornasari, un basse, qui s'est fait une excellente réputation à Turin, à Milan et dans d'autres villes d'Italie, de MMmes. Persiani, Grisi et Moltini. On ajoute à ces noms ceux des chanteurs Brambilla et Bucini, dont on augure très-favorablement. Quant à Rubini et Tamburini, ils semblent à jamais perdus pour la scène anglaise; Ronconi lui-même n'a point été rengagé.

„La partie chorégraphique se montre plus richement dotée que l'année dernière. Elle comptera parmi ses notabilités, Taglioni, dont l'engagement est sur le point de se conclure; MMmes. Cerrito, Guy Stephan et peut-être Mlle. Adèle Dumilâtre, de l'Académie royale de Paris, à qui un congé de six semaines permettrait des débuts à Londres. Fanny Elssler, dont le succès a été prodigieux à Berlin, se trouve placée maintenant entre deux séductions également attrayantes, l'Opéra-Italien et Covent-Garden. De quelque côté que se tournent son choix et ses prédilections, elle ne peu être rendue à Londres qu'à une époque reculée de la saison, car la mort toute récente de son père lui imposera sans doute un voyage à Vienne et une retraite obligée de quelques mois.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Suite.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! personne ne viendra donc à mon secours! dit-elle en élevant les mains avec désespoir.

— Tonnerre et éclairs! tu te joues de ma patience! s'écria le corsaire furieux en saisissant le bras d'Élisabeth.

La pauvre fille poussa presque aussitôt un cri et ferma les yeux; mais le pirate la releva de force, et il allait l'entraîner, lorsque soudain un bruit de pas retentit dans la rue sombre qui bordait le verger, et on entendit une voix forte et joyeuse qui chantait à tue-tête le refrain d'un vieux noël:

La nuit couvrait les marécages,
Les bois, les ravins, les hameaux,
Bouviers, quittez les pâturages
En ramenant vos noirs troupeaux!

— Ciel! s'écria Elisabeth, c'est le meneur de boeufs! Léonard, secourez-moi! du secours!

— Holà! hé! — Qui m'appelle? s'écria, le bouvier. — Corne-boeuf! n'est-ce pas vous, Élisabeth?

Si tu dis un mot! murmura le corsaire d'une voix sourde en se penchant à l'oreille de la jeune fille et en lui serrant violemment le bras.

Elle ne put retenir un cri arraché par la douleur, et au même instant un homme de haute taille, franchissant les buissons, bondit au milieu de l'eau qui jaillit de tous côtés. — C'était un garçon de vingt-huit à trente ans, aux larges épaules et aux membres robustes. Il était vêtu d'une courte blouse de drap léger serrée à la taille avec une ceinture de cuir. De longues et fortes guêtres de peau de veau lui montaient jusqu'au dessus du genou; un feutre noir à longs bords couvrait sa tête frisée et sa ronde figure dont chaque trait exprimait la hardiesse et la bonne humeur. Le corsaire lâcha le bras d'Élisabeth, et se tournant vers le nouveau venu:

— Méchant gardeur de bestiaux, s'écria-t-il, pourquoi viens-tu par ta présence interrompre mon entretien avec cette jeune fille?

— Est-ce vrai, Liza? demanda l'honnête bouvier; si cela est vrai, je me retire . . . quoique cet homme aurait pu parler plus poliment.

— Arrachez-moi de ses mains, balbutia-t-elle.

— Ah! c'est donc cela? s'écria le meneur de boeufs en levant son bâton ferré; allons, homme, rengaine tes paroles de mépris, et viens au beau milieu de cette mare; nous verrons si ton poignet est aussi solide que ta langue est insolente.

— Silence, bouvier! répliqua le corsaire en lui lançant un regard farouche; crois-tu que Jean Cavarol puisse craindre un ignoble manant tel que toi?

— Allons, l'ami, c'est trop parler, répliqua le bouvier sans s'émouvoir. Que tu sois Jean Cavarol ou Jean-le-Diable, peu m'importe! Nous avons chacun un bâton: deux honnêtes garçons peuvent vider une querelle au clair de la lune.

Le corsaire s'élança dans l'eau à trois pas de son adversaire, et, sans plus attendre, les deux champions levèrent leurs bâtons au dessus de leurs têtes. Il y eut un moment de silence profond, puis le combat commença et le cliquetis des bâtons de frêne retentit à coups pressés. Les combattans étaient à peu près de force égale; aucun des deux n'eut pendant quelques minutes un avantage bien marqué! cependant le corsaire combattait avec une fureur qui pouvait lui devenir fatale; car, son adversaire conservant un sang-froid parfait, évitait mieux les coups et frappait avec plus de justesse. Il déployait toutes les ressources et toutes les finesses de la gaie science du bâton. Le pirate, parvenu au paroxisme de la rage, frappait avec une force et une rapidité extraordinaires; le sang coulait des deux parts, mais il était facile de voir que le désavantage n'était point du côté du meneur de boeufs. Ce dernier s'apprêtait à frapper un coup décisif; il levait le bras . . . quand on entendit résonner le bruit des pas d'un cheval, et une voix discordante fredonna la fin de la chanson dont tous les couplets ne sont pas parvenus jusqu'à nous:

Le jour vient frapper la clairière
De ses rayons d'or;
Et le loup quitte sa tannière
Au joyeux accord
Du cor!

Au même instant un cavalier, vêtu d'une étrange façon, lança son cheval entre les deux combattans, et la même voix qui venait de chanter s'écria d'un ton aigre et perçant:

— Bas les armes, camarades!

III.

Les deux champions reculèrent d'un pas, s'appuyèrent sur leurs bâtons, et considérèrent attentivement l'être singulier qui venait les interrompre. Cet étrange personnage montait un petit cheval noir à longue crinière, et plein de vigueur. Il existait dans le costume du cavalier, dans ses mouvemens brusques et rapides, dans l'expression de ses traits, quelque chose qui en imposait par sa bizarrerie même. Sa tête était couverte d'un chapeau de feutre gris, haut de forme et à larges bords, d'où s'échappaient en désordre, de longs cheveux noirs et épais. Son visage était maigre, busqué, extrêmement brun, et animé par deux petits yeux noirs d'une mobilité excessive. Une veste de drap, jadis vert, lui serrait la taille, et un jupon de même étoffe lui tombait un peu au dessous du genou, laissant voir de grandes bottes luisantes armées d'éperons d'argent. Deux baudriers étroits se croisaient sur sa poitrine: l'un soutenait une gibecière, l'autre une courte, mais forte carabine. Le meneur de boeufs reconnut dans le nouveau venu une vieille connaissance.

— Ah! c'est vous! dit-il. Bonsoir, Madame la louvetière.

— Bonsoir, Léonard, répondit la louvetière en adoucissant un peu le ton discordant de sa voix. Mais que diable fais-tu ici? Que signifient ces bâtons, cette jeune fille à la robe blanche, et cet homme au chapeau goudronné?

— Cette jeune fille, répondit l'honnête bouvier en se grattant la tête, c'est . . . sous votre bon plaisir, Madame la louvetière, cette jeune fille est ma fiancée Élisabeth.

— Vraiment! s'écria la louvetière en reprenant toute son aigreur. Une belle heure, en vérité, pour courir les champs. Retirez-vous, jeune fille, et allez annoncer mon arrivée à votre père.

— Non pas! dit le corsaire en s'avançant pour retenir Élisabeth; non pas, s'il vous plait! Allons, bouvier, si tu es un homme, aide-moi à faire reculer le cheval de cette folle, pour que nous finissions notre querelle. Voyons, pourquoi n'avances-tu pas? Crains-tu que cette femme t'égratigue? Quoiqu'elle ait des bottes, ce n'est pourtant qu'un cotillon.

— Un cotillon! . . . . . répéta la louvetière en tressaillant de fureur.

Et rapide comme l'éclair, elle saisit sa carabine, l'arma, la porta à l'épaule, et tenant le canon dirigé vers le visage du corsaire, elle reprit la parole d'un ton calme et parfaitement résolu.

— Si tu fais un seul pas, maraud, lui dit-elle, je te casse la tête ni plus ni moins que si tu étais un loup! Tes paroles m'ont fait deviner pourquoi tu te battais avec cet honnête garçon. Ah! ah! le renard est pris au piège . . . . . Élisabeth, allez dire à vos frères de décrocher leurs fusils . . . Un cotillon! . . . Sais-tu bien, vilain oiseau de mer, que défunt mon mari, louvetier du département, et dont j'ai obtenu la place, n'aurait jamais osé m'en dire autant.

— Je le crois, répondit le corsaire, car j'ai entendu dire qu'il n'avait pas autant de barbe que vous au menton, et qu'il était forcé de céder à sa moitié le soin de tenir la barre du gouvernail dans la navigation du ménage. Quoi qu'il en soit, je t'avertis sérieusement de me laisser partir.

— Laissez-le aller, Madame, interrompit Élisabeth; pourvu qu'il ne nous fasse aucun mal, nous n'en voulons point à sa vie.

— Laissez-le, Madame la louvetière, ajouta à son tour le meneur de boeufs; qu'il s'en aille et qu'il n'y revienne plus!

La louvetière allait répondre; mais avant qu'elle eût prononcé

un mot, le corsaire fit un bond en arrière, et disparut dans le taillis qui bordait la fontaine.

— L'oiseau de mer s'est envolé! s'écria la louvetière.

— Et bien rusé qui le rattrapera, répliqua d'une voix forte le corsaire qui paraissait déjà éloigné d'une centaine de pas.

— J'ai envie de tirer au juger, reprit la louvetière. C'est-à-dire, honnête Léonard, que je voudrais envoyer une balle dans la direction où je suppose que doit être le gibier; mais cette méthode est rarement mise en pratique par les bons chasseurs; il arrive souvent qu'on jette sa poudre aux moineaux. Au reste, il est toujours prudent de garder son coup de fusil pour une bonne occasion. Mais, écoutez! voici encore un hurlement de ce loup sauvage.

— Élisabeth! cria le corsaire dont la voix s'affaiblissait dans l'éloignement, dis à ton père que la trombe du malheur va secouer son existence! Il n'a point voulu te donner à moi; recevez tous deux la malédiction d'un homme!

Les trois auditeurs ne purent retenir un léger tressaillement en entendant les derniers mots de cette menace. Ils demeurèrent quelques instans silencieux et immobiles; enfin, n'entendant plus rien ils quittèrent la fontaine et entrèrent dans le verger.

En arrivant dans la cour, Élisabeth, encore émue par suite de la scène qui venait d'avoir lieu, éprouva un triste pressentiment lorsqu'elle vit son père s'avancer avec un flambeau pour reconnaître les nouveaux venus. Cette lumière vacillante jetait sur le pâle visage du fermier une teinte lugubre; la jeune fille frissonna. Il lui semblait que la malédiction du corsaire commençait à s'accomplir. Du reste, cette préoccupation mélancolique fut de courte durée, car le fermier salua joyeusement ses hôtes et les fit passer dans le salon où était le capitaine.

— Eh bien! mon garçon, demanda le fermier dès que tout le monde fut assis, comment va la vieille dame Marguerite, ta mère?

— Dieu merci, Monsieur Lambert, répondit le marchand de boeufs, la bonne femme va bien: ses doigts savent toujours compter ses écus et tourner son fuseau.

En achevant de parler il ôta son chapeau et quelques gouttes de sang coulèrent sur son front sans qu'il s'en aperçut.

— D'où vient cela? s'écria vivement le fermier. D'où vient cela? Serais-tu blessé, Léonard?

— C'est peu de chose, répondit-il en s'essuyant avec son mouchoir.

— C'est-à-dire que voici un brave garçon! s'écria soudain la louvetière, et quoiqu'il sache mieux manier un bâton qu'un fusil, on peut dire de lui qu'il n'a pas son maître dans la vallée! . . . Vous pouvez bien lui dire merci, Monsieur Lambert, car sans lui vous n'auriez jamais revu votre fille, qu'un corsaire de Boulogne allait entraîner . . .

— Jean Cavarol! interrompit le fermier en pâlissant.

— C'est le plus mauvais bandit du navire le Requin, dit le capitaine.

— Le fermier serra en silence la main du meneur de boeufs et ordonna à sa fille de préparer une compresse. En peu d'instans Élisabeth eût apprêté ce qu'il fallait pour le pansement, et le bouvier tendit en souriant sa tête ronde et frisée aux blanches et délicates mains de la jeune fille.

— Embrasse-la pour la peine, mon brave, mon excellent garçon! s'écria le fermier dès que la blessure fut bandée. Embrasse-la donc, tu l'as bien mérité.

Un éclair de bonheur rayonna dans les yeux bleus de Léonard; mais il n'osa faire un seul pas et se mit à rouler entre ses doigts les bords de son chapeau. Néanmoins Élisabeth lui tendit de si bonne grâce sa joue fraîche et rosée qu'il se hasarda à y déposer un baiser qui n'aurait pas fait envoler une mouche.

— A la bonne heure! s'écria le fermier. Maintenant, mes hôtes, il y a assez de lits à Haute-Fontaine pour vous tous; nous allons nous disposer par une bonne nuit à la chasse de demain.

On posa alors sur la table quelques rafraîchissemens, et peu d'instans après chacun alla occuper le gîte qui lui était destiné.

Le lendemain, à la pointe du jour, tous les habitans de Haute-Fontaine étaient réunis dans la cour de la ferme, armés de leurs fusils et prêts à monter à cheval. Un grand nombre de paysans et d'enfans des environs avaient été amenés pour former une ligne de traqueurs, et lorsque la troupe fut jugée suffisante, on se mit en marche vers la forêt.

La suite prochainement.

Les belles Esclaves du Khan de Crimée.

I.

— Monseigneur, l'aîné de la famille de Baksan, le prince Mirza veut vous parler.

C'est ainsi qu'un serf circassien, au service du jeune Sélim; annonçait une étrange visite à l'un des plus braves guerriers de la vieille Cabarda.

Au seul nom de Mirza, Sélim se lève, saisit son sabre, et se met dans la position d'un homme prêt à repousser une attaque inattendue.

— Vous n'avez pas besoin de votre arme, Monseigneur; ajouta le serf. Le jeune prince a déposé ses pistolets, a ôté son sabre, il arrive sans escorte, l'olivier à la main, il vous demande l'hospitalité. J'ai bien examiné ses regards, il n'y a dans son ame ni haine, ni trahison.

Le front courroucé de Sélim s'éclaircit, sa poitrine respire plus librement, sa main cesse de serrer convulsivement son sabre. Seulement sa figure exprime un grand étonnement. Il semble curieux d'apprendre ce que lui veut son rival, son mortel ennemi.

Sélim et Mirza aspiraient à la souveraineté de la Circassie. Plus d'une fois, le choix des Usdens appela à la haute dignité de chef de l'armée tantôt l'un, tantôt l'autre. De cette rivalité il résulta une haine qui divisa les héritiers des deux plus puissantes familles de la Circassie. La fatalité voulut encore que tous les deux devinssent amoureux de la même personne.

Zulma, fille de Koutouli, unique héritière d'une fortune immense, aussi belle que riche, recevait leurs hommages avec la même attention, avec une égale bienveillance.

L'oeil le plus attentif ne pouvait deviner lequel des deux était préféré. Les voisins du vieux Koutouli attribuaient à l'orgueil cette conduite de la fière Zulma. Elle veut avoir à ses genoux, disaient-ils, les plus puissans chevaliers de la Circassie; mais qu'elle y songe bien, il faudra un jour qu'elle fasse un choix; alors l'amant préféré aura tout à craindre de l'amant dédaigné.

Les deux prétendans se rencontraient souvent dans la maison de Koutouli; mais, en présence de Zulma, ils faisaient taire leur haine, comprimaient dans leurs ames le feu de la jalousie qui pouvait éclater à la première occasion. Voici pourquoi, au nom de Mirza, Sélim saisit son sabre. Il pensait que son rival venait lui demander sa vie; mais lorsque le serf ajouta que, loin de l'attaquer, le fils de Baksan lui demandait l'hospitalité, Sélim déposa l'arme et alla à la rencontre de son hôte, en lui offrant sa tente, son épée et tout ce qu'il possédait.

Le jeune Mirza était recouvert de son armure; un casque de fer couvrait sa tête, une cuirasse enveloppait sa poitrine. Sa figure pâle, son front serein, annonçaient un calme intérieur, mais ses yeux étincelans faisaient voir qu'une grande résolution l'animait.

L'accueil bienveillant que lui faisait Sélim ne l'étonnait pas. L'hospitalité était la première vertu chez les nobles de la Circassie. Un ennemi mortel pouvait reposer en toute sécurité sous le toit de son adversaire. Aussi le prince Mirza s'assit avec confiance, déposa son casque, et adressa les paroles suivantes à Sélim, qui l'écouta avec attention.

— Sélim, dit-il, le khan de Crimée avance avec ses hordes nombreuses. Déjà il fait dresser ses tentes au bord du Baksan. Confiant dans ses armes, il veut que nous, libres montagnards, nous, fiers habitans du Caucase, nous plions les genoux devant lui. Il nous traite déjà comme des vassaux et demande que nous lui envoyions en signe d'hommage vingt de nos plus belles vierges, cinquante chevaux et autant d'armures. Que dites-vous, Sélim; pouvons-nous consentir à payer un tribut si humiliant?

— Jamais, répliqua Sélim.

— Alors c'est la guerre.

— Mieux vaut la guerre que la paix à de pareilles conditions. Il ne manque pas de chevaliers en Circassie, et quel est le père qui ne défendrait pas ses filles contre l'outrage d'un khan barbare?

— Je pense de même, ajouta le jeune Mirza. Mais savez-vous ce qui fait la force du khan et ce qui redouble son insolence c'est notre division, Sélim. Si le choix des Usdens m'appelle à conduire nos braves, vous ne prendrez pas part au combat, et la moitié des chevaliers ne tirera pas le sabre pour repousser l'ennemi commun. Si vous êtes nommé chef, je resterai inactif, et avec moi mille braves. Unis, nous pouvons repousser le khan de la mer

Noire ; divisés, nous exposons notre patrie aux ravages d'un ennemi vingt fois vaincu. J'arrive auprès de vous, Selim, en vous demandant une trève à notre haine, une amitié, si c'est possible.

— Que voulez-vous que je fasse ? répliqua Sélim : indiquez-moi un moyen qui ne blesse pas ma dignité d'usden, et je serai heureux de pouvoir unir mes forces aux vôtres pour les diriger contre le khan de Crimée.

— Écoutez-moi. J'aime la fille de Koutouli, et volontiers j'offrirais ma vie pour plaire à Zulma. Je sais que le même amour, qui brûle dans mon coeur, anime le vôtre. Jusqu'à présent rien ne nous fait présumer quel est l'amant préféré. Confions-lui nos destinées, que son choix dispose et de sa main et du sceptre de la Circassie. Je jure devant Dieu que si le sort vous est favorable, je l'accepterai sans murmurer, je renoncerai à la main de Zulma, je combattrai les ennemis de mon pays à vos côtés, et sous vos ordres, et je chercherai à oublier mon amour sur les champs de bataille.

— Donnez-moi votre main, prince Mirza, répliqua Sélim; vous êtes un brave chevalier et un rival loyal. J'accepte votre proposition, et comme vous je promets devant Dieu de respecter le choix de Zulma et de combattre sous vos ordres, si le sort vous est favorable.

Tous deux sortirent de la tente en se tenant par la main. Le peuple accourait sur leur passage et les voyant unis poussait des cris d'allégresse.

II.

Le mouvement qui précède la guerre se fait apercevoir aux pieds du Caucase. Ici les montagnards se jettent par terre et appuient leurs oreilles sur le sol pour saisir le bruit des chevaux de l'armée qu'Aboukar, terrible khan de Crimée, conduisait pour dompter et asservir les fiers habitans du Caucase. Là, les sentinelles vigilantes courbent leur corps, et, la figure appuyée sur de longs fusils, d'un oeil attentif, épient l'approche de l'ennemi. De distance en distance, les serfs circassiens, sous la surveillance de leurs maîtres, élèvent de hauts fanaux d'alarme. Toute la population prend les armes, aussi bien les chevaliers que les serfs. Les femmes que les historiens d'Orient regardent comme descendant des Amazones, accoutumées aux dangers de la guerre, préparent les armures et tiennent la bride des chevaux que montent leurs maris ou leurs fiancés.

Les guerriers se rassemblent avec rapidité mais sans ordre, car ils manquent de chef. Les uns appellent au commandement le prince Mirza, les autres proclament Sélim. Au même moment, les deux prétendans se présentent dans la maison de Koutouli pour livrer leur avenir à la décision de Zulma.

Comme nous l'avons déjà dit : le peuple accusait la belle Circassienne de vanité et d'orgueil; et même son père, qui l'aimait l'accablait de sévères reproches. Cependant elle n'était ni insensible, ni hautaine; son coeur depuis long-temps était touché par les nobles qualités du prince Mirza; mais si elle lui cachait son amour, c'était pour ne pas provoquer la vengeance de Sélim, c'était pour ne pas allumer la guerre civile, alors que le terrible khan apparaissait aux pieds du Caucase et menaçait la Circassie.

La suite au numéro prochain.

VOYAGES.

Carlsbad.

La Bohême est un pays favorisé du Ciel. Le climat est excellent. Plusieurs étrangers engagés par la salubrité de l'air, le bon marché des vivres et la gaîté des habitans y résident. Le printemps n'est pas si beau, même à Rome, qu'il est ici. Le climat de ce pays n'est pas exposé à ces soudaines et redoutables vicissitudes de température, si fatales dans les autres lieux. La rigueur de l'hiver, aussi bien que la chaleur de l'été, y sont tempérés. Le pays est élevé, et forme une vaste plaine entourée, de tous côtés, de hautes montagnes couvertes de superbes forêts. La vallée qui est au milieu, arrosée par l'Elbe, la Moldavie et l'Oder et dont on se forme aisément une idée, en jetant les yeux sur une carte, est à l'abri des vents. Différentes cavités profondes qui se trouvent dans le milieu, facilitent l'écoulement des eaux; de sorte qu'il n'y a ni lacs ni marais qui puissent corrompre, par des vapeurs malignes, la salubrité de l'air. Comme le terrain n'est pierreux que dans quelques endroits, les eaux coulent aisément dans la campagne, et la fertilisent sans trop rafraîchir l'air, ni occasionner, comme dans toute la haute Suisse, des catarrhes et des toux.

Le pays produit abondamment tout ce qui peut rendre la vie agréable, excepté le vin et le sel. On tire ce dernier, en grande partie et à très-bon prix, de Linz, où il y a un grenier à sel. Le reste vient de la Galicie, à un prix très-modéré. On y a fait plusieurs tentatives pour s'y procurer du vin. Celui de Melnik ne laisse pas d'être très-bon. Les premiers plants furent apportés de Bourgogne. Le pays cependant ne pourra que produire difficilement assez de vin pour la consommation : mais on est dédommagé par d'autres avantages. Comme la Bohême possède abondamment toutes les premières nécessités de la vie, et qu'elle se trouve par là dans une supériorité de commerce qu'aucune nation voisine ne lui peut disputer, elle fournit de blé, et même de beaucoup de bétail, une grande partie de la Silésie et de la Saxe. Le cercle seul de Saatz est capable, même dans des années médiocres, de fournir de blé la Bohême, quoiqu'elle soit très-peuplée. On tire en grande quantité d'excellent houblon de Bohême, d'aussi loin que le Rhin. Depuis quelques années la race des chevaux s'y est singulièrement améliorée, et rapporte tous les ans beaucoup d'argent au pays. L'étain de Bohême est le meilleur après celui d'Angleterre, et il s'y fait un très-grand commerce d'alun et de plusieurs espèces de pierres précieuses, particulièrement du grenat. Les immenses forêts du pays fournissent d'étonnantes manufactures de verres, dont le pays tire un grand profit, et qui se débitent dans toutes les parties du Monde. Depuis quelque temps, ils fabriquent aussi une grande quantité d'excellens chapeaux à bon marché, dont ils fournissent la plus grande partie de l'Allemagne. Leurs manufactures de mouchoirs et de toiles sont aussi en bonne réputation.

Les Bohèmes voyagent beaucoup. Quelques-uns, comme marchands de verreries, et d'autres de vanneries, vont jusqu'au Brésil, jusqu'en Angleterre et en Italie. Ces gens-là rapportent ordinairement beaucoup d'argent. Ils vivent ensemble comme frères, tant qu'ils sont dans le pays étranger.

Les Bohèmes sont d'une force inconcevable. Dubravius, un de leurs historiens, qui était evêque d'Ollmütz dans le XVIe siècle, les compare à des lions. „Comme cette terre, dit-il, (selon la manière d'écrire de ce temps) est sous l'influence du lion, de même ses habitans ont les qualités de ce noble animal. Leur poitrine élevée, leurs yeux étincelans, leur épaisse chevelure, leurs membres vigoureux, leur force, leur courage, leur résistance aux obstacles, tout montre évidemment que le lion est leur astre, comme il est leur enseigne."

On peut dire que c'est un peuple très-beau, très-fort et très-actif. Il est facile de voir qu'il descend des Croates, qui sont un des plus beaux peuples de la terre. Ils ont la tête un peu trop grosse; mais la largeur de leurs épaules et leur corporance, rendent cette disproportion moins sensible.

Enfin, après avoir traversé, je ne sais combien de gorges et de vallés, après avoir recueilli de la bouche des villageois toutes les traditions des 80 châteaux dont les ruines jettent sur toute la Suisse saxonne un intérêt si puissant, nous entrons dans Carlsbad, l'une des plus jolies villes de cette partie de l'Allemagne et sans contredit la plus originale.

D'abord, vous saurez que le gardien de la tour cathédrale, qui a les yeux constamment fixés sur la route, annonce à son de trompe l'arrivée de chaque voyageur, personne ne peut échapper aux honneurs de cette réception. C'est un antique usage, que l'on n'a garde de laisser tomber en désuétude, et tout à l'heure vous comprendrez pourquoi. Enfin, vous voici installé, non sans avoir été obligé de délier vingt fois les cordons de votre bourse, car à Carlsbad tout est taxé: il vous faut, donner tout pour faire remiser votre voiture, tout pour faire transporter vos effets dans l'appartement qui vous est destiné; que sais-je encore? Mais vous avez satisfait à toutes ces exigences, et vous croyez pouvoir goûter quelques heures de repos; erreur! A peine avez-vous eu le temps de vous débotter et de vous étendre dans le large fauteuil à bras qu'on retrouve dans toutes les chambres des auberges allemandes, que vous entendez frapper légèrement à votre porte. Vous allez ouvrir, et vous voyez entrer une femme qui, après une foule de révérences accompagnées d'un sourire qu'elle tâche de rendre

le plus gracieux possible, s'informe de l'état de votre santé, et, sans attendre votre réponse, se met à vous faire l'énumération de tous les agrémens dont vous pourrez jouir à Carlsbad et de toutes les vertus que possèdent ces eaux. Vous écoutez, impatient de savoir à quoi doivent aboutir tant de salutations, de complimens et de souhaits. Le mot de l'énigme vous est enfin donné: vous apprenez que cette brave femme est la femme du gardien de la Tour, de celui dont la trompe a salué votre entrée dans la ville de Carlsbad; elle vient, au nom de son mari que ses fonctions empêchent de vous présenter lui-même ses hommages, se recommander à votre générosité. Encore une pièce blanche à tirer de votre bourse; mais vous vous consolez en pensant que ce sera la dernière, car qui pourrait encore venir vous rançonner? Oui? votre hôte; il attend à votre porte, le bonnet à la main, que la femme du gardien soit partie. Tenez, le voilà qui s'avance en faisant force saluts. Que vous veut-il? Vous ne le devineriez jamais; et peut-être, quand je vous l'aurai dit, refuseriez-vous de me croire.

Il vient donc vous annoncer, avec toutes les précautions oratoires familières à un aubergiste qui sait vivre, que toute personne qui arrive à Carlsbad, soit comme baigneur, soit comme curieux, est priée de verser une offrande, pour contribuer à l'embellissement de la ville. Ne trouvez-vous pas cela extrêment ingénieux?

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

9. Février — Un propriétaire de la rue des Moineaux vient d'être singulièrement puni de sa conduite à l'égard d'une pauvre jeune fille qu'il avait séduite. La malheureuse vint à une heure avancée dans la nuit, lui demander asile pour donner le jour à l'enfant dont elle était sur le point de devenir mère. Elle fut repoussée et resta dans la rue. Là elle fut accueillie par un individu qui lui dit de se consoler et qu'il prenait sous sa protection. Un quart d'heure après, cette infortunée était convenablement établie chez une sage-femme. Dimanche, le sieur X..., qui avait passé la nuit au bal, rentrait chez lui à six heures du matin, et, à sa grande surprise, il trouva ouverte la porte de son appartement. La pendule avait disparu, les meubles étaient fracturés, l'argenterie et une somme en billets de banque avaient été enlevées. Une grande feuille de papier avait été collée sur la glace de la cheminée; elle portait ces mots, tracés en gros caractères:

Doit M. X..., rentier, à Joubineau, voleur: accouchement d'une jeune fille et accessoires indispensables, 150 fr.; layette de l'enfant, 60 fr.; six mois de nourrice payés d'avance, 120 fr.; menus frais, tels que fausses clefs, monseigneur, etc., 100 fr. Total, 430 fr.

Reçu ladite somme en valeurs de diverses espèces.

Joubineau, voleur.

10. — Un vieux berger, célibataire, des environs de Liége, vient d'apprendre qu'une succession opulente s'est ouverte en sa faveur à Dork, en Transylvanie. Le frère de ce berger, après maintes folies qui ont abrégé la vie de ses parens, avait quitté son village sans faire connaître le pays vers lequel il dirigeait ses pas; comme il ne manquait ni d'instruction, ni surtout d'intelligence, il entra en qualité de commis dans une importante maison de négoce, et, au bout de vingt ans, il devint l'associé de son patron: la fortune qu'il a laissée est évaluée à 1, 500, 000 fr. Mais, chose inouie, le berger refuse d'accepter la succession qui lui est échue, et qui, à son défaut, doit appartenir aux pauvres de Dork. Il prétend ne pas vouloir accepter les richesses d'un homme qui a fait mourir de chagrin son père et sa mère; content de son sort, il ne veut pas en changer à 67 ans, et se donner à la fin de sa carrière des soucis et des embarras. Toutefois, ses cousins n'envisagent pas la question sous ce point de vue: après avoir inutilement tâché d'ébranler la résolution du vieillard, ils se sont décidés à provoquer son interdiction. Le tribunal de Liége sera incessamment saisi de ce singulier procès.

15. — Les journaux anglais contiennent des détails curieux sur un suicide fort étrange. Une jeune femme, Emma Rauger, âgée de 21 ans, et fatiguée de la vie conjugale, s'était enfuie avec un voleur de profession. Ces jours derniers, celui-ci fut arrêté sous la prévention d'un vol considérable de toile. Cette malheureuse, égarée par sa criminelle passion, remua ciel et terre pour obtenir la mise en liberté de son amant. Elle sacrifia ce qu'elle possédait, meubles, argent, bijoux, et lorsque l'avocat, qu'elle avait largement payé pour qu'il se chargeât de la défense du misérable qu'elle idolâtrait, lui eut fait entendre que le succès était fort probable, elle s'écria: „Oh! si vous réussissez, si vous me le rendez, je vous baiserai les pieds!" Informée bientôt après que l'instruction faisait peser sur lui les charges les plus graves et que l'affaire prenait un aspect menaçant, elle se livra au plus violent désespoir. C'en est fait, dit-elle, je ne le reverrai plus! Et elle courut acheter, chez un pharmacien, de l'acide oxalique, disant qu'elle voulait nettoyer de la paille. De retour chez un de ses amis, elle avala tout l'acide, repoussa tous les secours, déclarant qu'elle était lasse de la vie. Deux minutes après avoir été transportée à l'hôpital, cette femme expira dans les convulsions d'une douloureuse agonie.

VARIÉTÉS.

— Modestie. On demandait un jour à un homme de goût aussi éclairé que modeste: „Pourquoi n'écrivez-vous pas? — C'est parce que je voudrais mieux faire que je ne puis."

— Moncrif. Moncrif, auteur du joli conte de Titon et Aurore, avait composé un singulier ouvrage sur les chats. Il était fort aimé de M. le comte d'Argenson. L'homme de lettres dit un jour au ministre. „Monseigneur, vous êtes le maître de me faire donner le brevet d'historiographe de France." Malheurensement M. d'Argenson se souvenait encore de l'histoire des chats. „Historiographe, lui répondit-il, cela est impossible; dis donc historiogriffe."

— Monument. Les bontés que le roi et la reine de France ont témoignées à leurs sujets en 1784, dans un moment où la saison rigoureuse arrêtait les travaux journaliers, ont excité dans les coeurs la sensibilité la plus vive. Le peuple du quartier Saint Honoré s'est assemblé et a imaginé d'élever à l'entrée de la rue du Coq, en face de la porte du Louvre une pyramide de neige pour consacrer les bienfaits et la reconnaissance.

— Les Nouvellistes. Un nouvelliste de profession avait toujours autour de lui, dans les promenades publiques, beaucoup de gens qui l'écoutaient. Un jour, voyant un laquais qui était mêlé parmi les autres, il voulut l'envoyer plus loin. Monsieur, lui dit le laquais, je retiens place ici pour mon maître.

Quelqu'un demandait en présence de N. N. s'il y avait des nouvelles intéressantes: on lui répondit: M. N. peut vous en instruire, car il en fait.

— Gausserie. Un particulier voyant passer un médecin lui dit, par manière de gausserie: où allez-vous, monsieur le maréchal? Monsieur, répondit aussitôt le médecin, je vais traiter votre seigneurie.

Dans le temps des vacations, trois procureurs qui s'en retournaient chez eux à la campagne atteignirent un charretier; et comme ils étaient en humeur de rire, ils lui demandèrent, en le raillant: pourquoi son premier cheval était si gras et ceux qui le suivaient si maigres? C'est, répondit le charretier qui les connaissait, que mon premier cheval est procureur et que les autres sont les cliens.

Le marquis de Grancé revenu de l'armée encore tout couvert de poussière étant au Louvre pour faire sa cour au prince, deux courtisans musqués qui le rencontrèrent dans l'antichambre en ce méchant équipage, lui dirent: „Comme vous voilà arrangé, vous êtes fait comme un palefrenier: oui, Messieurs, tout prêt à vous bien étriller."

Nouvelles diverses.

— Le duc d'Osuna, grand d'Espagne, et encore plus grand amateur de musique, vient de placer à ses frais, au Conservatoire de Paris, le fils du célèbre professeur don Angel Inzenga.

— Le conseil de la ville de Boulogne et le Lycée musical de cette ville viennent de s'unir pour voter une statue en l'honneur de Rossini.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Suite.

Ils suivirent un chemin étroit qui serpentait dans la vallée et allait aboutir, après une lieue de sinuosités, aux premiers buissons des bois. Quand ils eurent marché pendant une heure ils virent les premiers arbres de la forêt dont les rameaux étaient déjà à demi dépouillés de feuilles; alors la louvetière, qui marchait en tête de de la troupe, gravit une petite éminence, et, arrêtant son cheval, elle tira de son cor de chasse une fanfare sonore et éclatante qui retentit longuement dans le bassin. A cet appel les cris et les chants cessèrent.

Dès que tout son monde fut rassemblé, la louvetière déploya son activité et montra toute sa science dans l'art de la chasse. Elle posa les traqueurs à trente pas l'un de l'autre, de sorte qu'ils embrassaient un espace d'une demi-lieu d'étendue, formant une moitié de cercle dont les deux extrémités aboutissaient à un ravin où les chasseurs devaient attendre le gibier. Dès qu'elle eut posté ses hommes convenablement, elle mit son cheval au trot pour aller rejoindre les cavaliers qui l'attendaient. En tournant la tête pour donner ses derniers ordres, il lui sembla apercevoir un homme coiffé d'un chapeau ciré et armé d'un fusil, se glisser entre les arbres; mais n'en étant pas bien certaine, elle ne jugea pas à propos de s'arrêter et continua sa marche vers les chasseurs qu'elle conduisit immédiatement à l'endroit où l'on devait attendre les loups. Aussitôt arrivée, elle sonna un nouvel appel: à l'instant, mille cris perçans réveillèrent le silence de la forêt et les traqueurs s'avancèrent en poussant coup sur coup des clameurs bruyantes et prolongées.

Il y a un moment, dans ce genre de battue, où le coeur du chasseur le plus froid ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine émotion. Cette impression se fait sentir lorsque les cris des traqueurs deviennent de plus en plus distincts, quand déjà même on entend le bruit rapproché de leurs pas et de leurs bâtons tombant sur les branches. Alors, on est là, immobile, silencieux, l'oeil aux aguets, le doigt sur la gachette du fusil, s'attendant chaque minute à voir la forme maigre et sauvage d'un loup s'élancer des buissons. Cet événement si impatiemment attendu ne tarda pas à arriver. Soudain cinq ou six loups, l'oeil en feu, le poil hérissé, s'élancèrent vers le ravin.

Les chasseurs poussèrent aussitôt les cris d'usage pour exciter les chiens:

— Vales-ci alle! Velle-loo! Hou, hou, harlou, mes bellots! Harli, outre-vault, outre-vault!

Mais, comme cela arrive quelquefois, les loups, en voyant les fusils qui les attendaient, au lieu de forcer la chaîne de chasseurs, retournèrent subitement sur leurs pas. Il fallait donc se résoudre à demeurer immobile et à attendre leur retour, car, en les poursuivant et en tirant sur eux, on risquait de blesser les traqueurs. Néanmoins M. Lambert, qui éprouvait dans cet exercice toute l'ardeur indomptable d'un jeune homme, ne put résister au désir de poursuivre un loup qui s'était avancé dans sa direction, et, piquant des deux, il s'élança dans le fourré; mais à peine avait-il parcouru quelques centaines de pas qu'un coup de fusil partit et une balle vint lui percer le bras. Il poussa un grand cri, et, tirant la bride de son cheval:

— A moi, mes amis! s'écria-t-il, je suis blessé; on a tiré sur moi!

Les chasseurs, frappés d'étonnement, accoururent aussitôt vers lui, et l'entourèrent. On crut d'abord que le fermier s'était blessé lui-même, par accident; mais son fusil n'était pas même armé. On visita, on interrogea chaque traqueur, aucun d'eux n'avait d'autre arme qu'un bâton. Tout à coup une idée vint à l'esprit de la louvetière. Messieurs, s'écria-t-elle en se tournant vers les chasseurs, nous sommes tous intéressés à donner la preuve évidente qu'aucun de nous n'est le coupable. Vous voyez, ajouta-t-elle, en passant la baguette dans le canon de sa carabine, vous voyez que mon arme est encore chargée. Que chacun de vous soit assez bon pour me prêter un instant son fusil; et je lui ferai subir la même épreuve.

On s'empressa de souscrire à cette raisonnable proposition; mais aucun fusil n'offrait la preuve de culpabilité. Le capitaine Prosper, dès que son tour fut venu, présenta son fusil à deux coups à la louvetière, qui passa négligemment la baguette dans le premier canon. Elle dépassait de la hauteur d'une charge à balles; elle l'introduisit ensuite dans le second; mais la baguette s'enfonça jusqu'au bout, et résonna contre la culasse. Les spectateurs poussèrent un cri de stupéfaction.

IV.

Après l'exclamation des chasseurs il y eut un moment de profond silence, et tous les yeux se fixèrent sur le capitaine. Son visage était d'une pâleur mortelle; surmontant enfin l'émotion qui l'agitait:

— Je suis indigné, Messieurs, s'écria-t-il, qu'un aussi misérable incident puisse vous paraître la preuve d'un crime abominable! J'avais oublié de charger mon fusil et voilà tout!

La louvetière, sans perdre sa présence d'esprit, reprit aussitôt le fusil, releva le chien, et montra aux spectateurs consternés la capsule encore aplatie sur le piston.

— Par l'enfer! s'écria le capitaine hors de lui, faut-il donc que tout se réunisse à souhait pour vous confirmer dans votre injurieuse erreur!.... J'ai déchargé hier, avant d'entrer à la ferme, un coup de fusil sur un coq de bruyères. . . .

Pour toute réponse les chasseurs hochèrent la tête en signe d'incrédulité; alors, ne pouvant plus contenir son indignation, il poussa un jurement, et, s'élançant sur son cheval, il s'éloigna en menaçant de tout le poids de son ressentiment quiconque serait assez hardi pour le suivre. La bravoure du capitaine était connue; personne n'osa s'opposer à sa retraite. Le meneur de boeufs enfreignit seul cet ordre menaçant, et courant après lui:

— Capitaine Prosper; lui dit-il, dès qu'il l'eut rejoint, je comprends tout ce que vous devez souffrir; mais si l'estime d'un honnête garçon peut alléger votre chagrin, recevez l'assurance de la mienne.

— Merci, Monsieur, répliqua le militaire en pressant la main du marchand de boeufs avec une profonde émotion; merci, vous êtes un honnête homme!

Il n'en put dire davantage et s'éloigna.

En agissant ainsi, le capitaine commit une imprudence: il n'avait personne pour plaider sa cause dans le moment même, car M. Lambert, qui perdait beaucoup de sang, s'était évanoui et ne pouvait détourner la fâcheuse impression qui allait se graver dans les esprits, impression toujours difficile à effacer ensuite. Au lieu de n'écouter que son indignation, il aurait dû se constituer provisoirement prisonnier et exiger lui-même que cette affaire fût tirée au clair. L'idée lui en vint dès que ses sens furent calmés, mais alors une fausse honte l'empêcha de revenir sur ses pas. Dès qu'on l'eût perdu de vue, les chuchottemens et les suppositions commencèrent; on alla même jusqu'à donner un motif à une chose qui semblait impossible un instant auparavant. On prétendit que le capitaine avait demandé Élisabeth en mariage, et que le fermier la lui avait refusée, parce qu'elle était promise au riche marchand de boeufs. On finit par avoir une conviction complète de la culpabilité du capitaine, et on parlait déjà de se mettre à sa poursuite, lorsque M. Lambert, en reprenant ses sens, vint réveiller l'attention qui aurait dû tout d'abord se tourner vers lui. On lui ôta donc ses vêtemens, et on examina avec soin sa blessure. Elle était peu dangereuse; la balle n'avait fait que traverser les chairs. La plaie fut soigneusement bandée et l'on se dirigea vers Haute-Fontaine, portant sur un brancard le blessé, qui était trop faible pour faire une longue course. La louvetière resta seule avec quelques hommes pour exécuter dans la forêt une perquisition qui demeura sans résultat.

Avant l'arrivée de la troupe les habitans de Haute-Fontaine

étaient déjà plongés dans la désolation la plus profonde. Comme il arrive toujours en pareille constance, quelques spectateurs officieux avaient couru à la hâte informer la famille du malheur qui venait d'avoir lieu, et ils avaient si bien raconté les choses qu'on s'attendait à voir revenir le fermier mourant, s'il n'était déjà mort. Élisabeth, en proie au plus violent désespoir, se tordait les bras en sanglottant, lorsque le cortége entra dans la cour de la ferme. La joie d'apprendre que son père en était quitte pour une légère blessure faillit lui devenir aussi fatale que la douleur même. Elle demeura quelques instans incapable d'agir. Enfin, lorsqu'elle eut complètement repris ses sens, elle lui prodigua les soins les plus touchans, et congédia poliment la foule qui encombrait la maison.

La suite au prochain numéro.

Les belles Esclaves du Khan de Crimée.

Suite.

Aussi quand les deux chevaliers insistèrent pour connaître sa résolution, elle ne voulut pas d'abord se prononcer; mais lorsqu'elle apprit que son choix ne serait pas la cause d'une guerre de vengeance, elle dévoila le secret de son âme et offrit sa main au prince Mirza, digne de commander aux braves montagnards.

Le choix de Zulma fut pour Sélim un coup de foudre. Sa figure resta calme, mais tout son sang reflua vers son coeur. Pendant un instant il lui sembla que la vie allait l'abandonner. Cependant il devint maître de lui-même, et une obéissance passive succéda à un moment de consternation. Il mit son casque sur sa tête, en baissa les jugulaires, porta la main sur la poignée de son sabre, et attendit les ordres de son rival.

Si Sélim se conduisait en brave chevalier, en faisant taire sa passion pour obéir à sa parole, Mirza n'était pas indigne du choix de Zulma. Amant heureux, il n'a pas oublié les devoirs d'un chef. Loin de se livrer à la joie qu'auraient pu justifier tous ses désirs accomplis, il met à exécution un projet qu'il a mûri.

— Vous vous rappelez nos conventions, dit-il à Sélim.

— Vous le voyez; sans cela un de nous serait déjà mort.

— Entendez-vous ces cris, que répète l'écho des montagnes?

— C'est la voix de nos sentinelles, qui nous annonce la marche de l'ennemi.

— Voyez-vous ces feux allumés?

— Ce sont les fanaux d'alarme qui nous apprennent l'invasion des Tatars.

— Vous pouvez arrêter la marche du khan, si vous remplissez fidèlement les ordres que je vais vous donner.

— Commandez, je suis prêt à vous obéir.

Sélim s'attendait à recevoir une de ces missions où il faut jouer sa vie, et il était prêt à en faire le sacrifice.

— Choisissez, lui dit Mirza, cinquante des plus beaux chevaux et des plus riches armures, conduisez-les au terrible Aboukar, dites-lui qu'au nom des nobles Circassiens, je lui demande la paix et une éternelle alliance, que, loin de refuser le tribut qu'il me demande, je m'honore d'avoir pour maître un chef aussi puissant, et pour lui donner la preuve de ma sincère soumission, j'amènerai dans sa tente vingt des plus belles vierges au nombre desquelles se trouvera ma Zulma fiancée.

A ces mots, Sélim frissonna, et ses yeux étincelans exprimèrent faiblement le feu de son indignation. Zulma saisit son poignard, le vieux Koutouli se leva de son siége.

— Vous m'avez reconnu pour votre chef, poursuivit Mirza sans s'étonner de l'effet que produisaient ses paroles, une aveugle obéissance est un devoir pour vous. Rendez-vous auprès du khan, portez-lui une partie du tribut, je me charge de lui préparer le banquet des noces; allez, et si dans l'espace de trois jours vous n'êtes pas content de moi, je vous rends votre parole, et vous autorise à laver dans mon sang l'outrage fait à la Circassie.

Ces derniers mots changent la disposition d'esprit de Sélim. Il ne devine pas encore toute la pensée de Mirza, mais il connait bien sa fierté et son amour, et prévoit un sanglant dénouement à une alliance qui doit être cimentée par l'honneur de sa fiancée. Quant à Zulma, elle regrettait d'avoir pu soupçonner le courage de son amant; elle lui tendit la main, comme si elle eût voulu dire: Agis, j'approuve tes démarches, et je veux m'associer à tous les projets sans les examiner, sans les connaître.

Au bout d'une heure, Sélim était au camp d'Aboukar.

Entre la rivière de Baksan et les montagnes du Caucase se trouve une contrée qu'on appelle muraille de la Crimée. Aujourd'hui le voyageur y rencontre des forts que l'armée russe a élevés pour se garantir contre les attaques des montagnards, mais à l'époque où s'est passé le fait historique que nous racontons, au commencement du siècle précédent, c'était une vaste plaine où l'oeil n'apercevait que de légers monticules nommés khourgnan ou tumuli, antiques sépultures et tristes monumens consacrés à la mémoire des guerriers qui avaient succombé dans ces contrées. D'un côté de la plaine campait l'armée d'Aboukar avec ses Tatars, à la tête rasée, avec ses chariots chargés de munitions et de butin; de l'autre se tenaient debout les montagnards circassiens appuyés sur leurs longues carabines, bien armés, mais peu nombreux. Au milieu, on apercevait une vaste szopa, grosse tente de bois construite à la hâte par l'ordre du prince Mirza: c'est là que le chef circassien offre un banquet splendide au khan de la Crimée. Les drapeaux des deux nations couronnent la tente gardée par des seigneurs attachés au service du khan.

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

Carlsbad.

Suite.

A cinq heures du matin tout le monde est déjà débout à Carlsbad, et les arceaux et les rues qui conduisent à la source présentent l'aspect le plus animé. Le monde fashionable a adopté la promenade du Neubrunnen, où, comme dans tous les bains d'Allemagne, on a le plaisir d'entendre exécuter par un orchestre choisi, des valses, des ouvertures, des symphonies. Là vous rencontrez tout ce que l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie possèdent en fait de célébrité et de jolies femmes. Carlsbad est le rendez-vous de l'aristocratie; mais à côté de l'aristocratie de la naissance on y voit marcher celle du talent et de la beauté. Vous avez trois heures pour vous promener, écouter la musique, bavarder et boire, et dans ces trois heures, Dieu sait le nombre de verres d'eau qui se consomment. De quoi le génie de la spéculation ne fait-il pas son profit? Un individu qui apparemment avait du temps à perdre, s'est dit: „Chaque malade doit boire tant de verres, pas un de plus, pas un de moins; or il peut arriver que quelques personnes, soit par distraction, soit par défaut de mémoire, dépassent le nombre voulu ou bien restent en deça, et plus d'un malade se croirait perdu s'il venait à s'apercevoir qu'il n'a pas suivi à la lettre l'ordonnance du médecin" — et notre homme inventa un soulage-mémoire à l'usage de tous les baigneurs et buveurs de Carlsbad. C'est un instrument qui, à l'extérieur ressemble assez à ces cadrans connus sous le nom d'oeils-de-boeuf; à chaque verre que l'on avale, on fait avancer d'un chiffre l'aiguille. Me trouvant par hasard derrière une jeune dame, qu'à sa physionomie et à sa tournure je jugeai être une Anglaise, j'eus la curiosité de visiter son cadran. La malheureuse! elle avait déjà bu douze grands verres, douze! Et elle demandait encore à boire!

Vers huit heures, tout le monde se retire; c'est le moment du déjeûner.

L'Eléphant, le Melon et le Mercure, les trois cafés le plus en vogue, se remplissent de consommateurs. Quant aux dames, elles vont prendre le thé sous les ombrages de l'Alte-Wiese. Enfin midi sonne, et tout-à-coup la ville semble déserte; c'est qu'alors chacun est retiré dans son appartement, pour vaquer aux soins de sa toilette. A une heure, tout le peuple des baigneurs reparaît, mis avec recherche et élégance. Les longues tables d'hôte se garnissent devant vous, car la ville de Carlsbad est surtout célèbre par la bonne chère, qu'on y fait. Tout le monde ne mange pas à la table d'hôte. Il y a des personnes qui dînent chez elles, ou en petit comité. A trois heures commencent les promenades dans les environs.

On se rend volontiers sur la montagne du Hammerburg, où est situé le temple du comte de Findlater. C'est un dôme supporté par quatre colonnes. Au-dessus de la porte se trouve cette inscription: „Ce temple et le chemin qui y mène ont été construits par le comte de Findlater, en reconnaissance du bien que les eaux de Carlsbad lui ont fait, et en commémoration des jours heureux qu'il

a passés dans cette ville, sous les lois douces et paternelles du gouvernement autrichien."

La ville de Carlsbad n'a pas voulu rester en arrière. Elle aussi devait quelque reconnaissance au comte, qui y est venu quatorze fois, et qui par conséquent a contribué quatorze fois à son embellissement. Non loin du temple dont je viens de parler, s'élève une superbe pyramide de granit, sur laquelle on lit: „Au comte de Findlater, les bourgeois de Carlsbad reconnaissans. 4 août 1804.

Un endroit que j'aime beaucoup, c'est le Hirschensprung (le saut du cerf) montagne que l'on a transformée en un parc à l'anglaise du meilleur goût. En 1711, Pierre-le-Grand gravit le Hirschensprung sur un cheval de paysan, monté à poil. L'empereur Ferdinand y alla avec l'impératrice et toute sa cour, le 15. septembre 1835. Cette même année le grand-duc Michel Paulowitsch et sa femme, y firent élever une colonne où se lit l'inscription suivante:

„Aux membres de la famille impériale de Russie, qui sont montés sur le Hirschensprung." Pierre-le-Grand, 1710, 1711, 1712; la grande duchesse Anna-Pétrowna, 1716; le grand-duc Constantin, 1799, 1825; la grande-duchesse Anna Fédérowna, 1799; Maria-Fédérowna, impératrice douairière, 1818; la grande-duchesse Maria-Paulowna et la duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach. 1813, 1827, 1828, 1829; la grande-duchesse Catharina-Paulowna, 1813: le grand-duc Michel-Paulowitsch, 1821, 1822, 1835; la grande-duchesse Hélène-Paulowna, 1835."

Tout près de Carlsbad est une élévation sur laquelle, en 1810, l'impératrice Marie-Louise d'Autriche aimait à venir s'asseoir; de là le nom de Kaiserinn-Platz qu'on lui donne encore. Goethe a fait là-dessus des vers charmans. Il n'y a pas d'inscription.

Il y a, à peu de distance du Hirschensprung, un autre rocher sur lequel on a également établi une fort jolie promenade. On y voit un monument en l'honneur de la dauphine de France, Marie-Thérèse, duchesse d'Angoulême.

Aucun baigneur ne peut se dispenser d'aller voir l'abbaye de Maria-Kulm, située sur le haut d'un énorme roc au milieu d'une forêt, et d'écouter la tradition qui s'y rattache. On dit qu'un boucher de Falkenau, qui après un voyage de quelques jours s'en retournait chez lui, se trouva tellement las en arrivant sur la montagne de Kulm, qu'il s'étendit le long d'une haie de noisetiers où il ne tarda pas à s'endormir.

Tout-à-coup il s'entend appeler: il se réveille, regarde partout, mais ne voyant rien, il pense que c'est une illusion de son sommeil, et le voilà qui se rendort. La même voix se fait entendre derechef; mais cette fois on ne se borne pas à l'appeler: on le tiraille, on le secoue; notre homme se met sur son séant, se frotte les yeux, les jette à droite, à gauche, devant lui; personne. Enfin il aperçoit tout près de lui, sous la haie, une statue de la St. Vierge, portant dans ses bras l'enfant Jésus. Rempli de joie, il se lève et emporte chez lui ce précieux trésor; mais le lendemain à son réveil, la statue avait disparu. Il part, il la cherche partout, et enfin il la retrouve au même endroit où il l'avait vue la veille. Pour perpétuer le souvenir de cet événement, il fit construire sur la montagne de Kulm, tout près de la haie de noisetiers, une chapelle dans laquelle il plaça la statue miraculeuse.

Cette chapelle servit long-temps de refuge à une bande de voleurs qui désolait la forêt. Cuno y a placé la scène d'un drame intitulé les voleurs de Maria Kulm, qu'on a représenté sur tous les théâtres d'Allemagne; quant à l'histoire qui lui a fourni le sujet de ce drame, la voici telle que la racontent les gens de la contrée.

Le chevalier Henri de Reisengrün, revenant un jour d'une excursion, s'arrêta dans la chapelle de Kulm pour y faire ses prières aux pieds de la statue de la Vierge. De retour à son château, il s'aperçut qu'il avait oublié son échiquier. Comme il y tenait beaucoup, attendu que c'était un objet d'un grand prix, il ordonna à son fils Ottomar de retourner sur ses pas pour le chercher. Bibiana, la fille du concierge: voyant que le jeune homme n'en avait guères envie, promit d'y envoyer l'écuyer Leithold; mais son intention était d'y aller elle-même, et il fallait qu'elle eût bien du courage, la faible enfant, pour s'aventurer ainsi seule, pendant la nuit, au milieu d'une forêt où tant de crimes se commettaient journellement. Donc, quand elle se fut assurée que tout dormait dans le château, elle en sortit doucement, et, suivant la vallée qu'éclairaient à peine en ce moment les pâles rayons de la lune, arriva sans encombre dans la chapelle. Ayant retrouvé le précieux échiquier, elle s'agenouilla devant la statue pour lui adresser des actions de grâces, puis se disposa à reprendre le chemin du château. Mais tout-à-coup des bruits de pas se firent entendre. Bibiana, tremblante, alla se blottir dans un coin de la chapelle, et presqu'au même instant entrèrent plusieurs bandits traînant une jeune fille qu'ils avaient entièrement dépouillée, et à qui leur chef ordonna de se préparer à la mort. La pauvre victime, nue et tremblante, pria, puis des poignards se levèrent sur elle, et elle tomba percée de coups. Après quoi ses assasins l'emportèrent pour aller cacher son cadavre au fond de leur caverne.

La fin au prochain numéro.

Le jeune trompette.

Afin de soulager son pauvre père, déjà vieux et chargé de famille, un villageois des environs de Hollabrunn quitta la maison paternelle qu'il n'avait pas encore onze ans. Il s'engagea en qualité de trompette dans le régiment de Hessen-Hombourg. Docile, intelligent, il se fit aimer de ses chefs. Une conduite régulière, jointe à une taille superbe, le fit avancer dans son corps; et à dix-huit ans, comme il avait déjà cinq pieds onze pouces et beaucoup de capacité, on le fit trompette-major.

Le jeune Joseph Loicht était éloigné de sa famille depuis plusieurs années, et il disait sans cesse: „Quand donc irai-je embrasser mon pauvre père! Oh! qu'il sera content de me revoir!" Plein de cette douce idée, le jeune homme demanda un congé de deux mois. C'était en temps de guerre. Néanmoins, ayant égard à sa bravoure et à la régularité de son service, on lui accorda ce qu'il désirait. Il part avec sa trompette chérie et une ceinture où il y avait cent pièces d'or, fruit honorable et précieux de ses économies.

Quelle fête! quel jour de gloire pour un bon fils! quelle douce satisfaction de retourner, après huit ans d'absence, dans la maison paternelle! quel triomphe surtout, d'y revenir en qualité de bienfaiteur, et d'y donner des preuves de sagesse dans un âge qui le plus souvent n'est marqué que par des imprudences et des fautes!

Projets trop flatteurs, vertueuse illusion, espérance d'un coeur bon et honnête hélas! vous ne fûtes pas réalisés.

Le jeune homme s'était mis en route vers la fin d'un désastreux hiver, et le Danube était pris à la profondeur de plusieurs pieds. Le trompette traverse ce fleuve: c'était le chemin le plus court pour arriver au village de son père. Tout-à-coup la débâcle se fait avec un fracas épouvantable. Au milieu du Danube, et loin des bords où la glace tenait toujours, le malheureux est entraîné par le courant. Plein de courage, il s'élance de glaçon en glaçon; mais ils se succèdent avec une rapidité effrayante, et s'enfoncent sous ses pas. Il va périr, il le voit; il fait signe qu'on vienne à son secours. Hélas! la foule des spectateurs accourus sur les deux rives ne peut et n'ose se hasarder sur ces montagnes de glace; chacun lève les bras au ciel, les larmes coulent; mais le péril est si grand, qu'on se voit réduit à des voeux stériles.

Marchant sur le gouffre qui va l'engloutir, voyant que sa mort est inévitable, ce bon fils veut signaler sa dernière heure par les pieux sentimens qui ont guidé son voyage; il s'écrie: „Je porte cent pièces d'or à mon père; j'en donne cinquante à celui qui, après m'avoir repêché, portera les cinquante autres à ma famille."

Il a été entendu, il en est sûr. Le malheureux jeune homme prend sa trompette, il sonne fortement un air guerrier alors fort en vogue. A peine l'eut-il achevé, qu'un glaçon énorme le renverse sur un autre glaçon, et il disparaît pour jamais.

NOUVELLES A LA MAIN.

10 février, — M. N. . . ., ancien courtier de commerce retiré des affaires, était sorti lundi dernier, accompagné d'un superbe chien de Terre-Neuve qu'il a élevé. De retour, M. N. . . . qui vit seul, s'aperçut que la porte de son appartement avait été ouverte à l'aide d'effraction, et bientôt il reconnut qu'un voleur s'était introduit chez lui; mais il s'était borné à dépouiller le buffet de tous les comestibles qu'il contenait, et à s'emparer de quelques vêtemens de peu de valeur. Une mauvaise casquette appartenant au voleur, selon toutes les apparences, était restée dans la salle à manger. M. N. . . . la fit flairer à son chien, puis il lui dit: „Cherche, Surin,

cherche bien! tu dois le trouver! cherche!..." Le chien sortit, tourna deux ou trois fois sur lui-même, puis il prit sa course, se dirigeant vers la rue de l'Hôtel-de-Ville. Arrivé devant une maison de l'apparence la plus misérable, il s'arrête, flaire de nouveau puis il s'élance dans une allée sombre et étroite. Son maître le suit, et tous deux arrivent à la porte mal jointe d'un grenier; là ils s'arrêtent, et ces paroles arrivent aux oreilles de M. N.... „Mangez, enfans, mangez bien aujourd'hui, car demain je n'aurai rien et je n'aurai pas le courage de recommencer." Puis, après quelques instans de silence, il se fit un bruit terrible... On entendit des cris, des hurlemens, le bruit des meubles que l'on brisait. M. N.... pénétra alors dans la mansarde, où il aperçut trois enfans en bas âge cherchant à se soustraire à la fureur de leur père, qui, l'oeil hagard et les traits décomposés, semblait vouloir exterminer ces pauvres petits, dont l'aîné n'avait pas dix ans. M. N.... courut droit au père et le désarma. Il tenta ensuite de le calmer; mais ses efforts furent vains.... L'infortuné, poussé au vol par les cris de ses enfans mourant de faim, était devenu fou. Le malheureux père a été conduit à l'hospice de Charenton, en même temps que ses enfans étaient recueillis par une association religieuse.

— Vendredi soir, en revenant à Arcis-sur-Aube, les voyageurs de la voiture Lebeuf ont été témoins d'un phénomène extraordinaire. La voiture se trouvait à la Belle-Idée, lorsqu'il vint une bourrasque épouvantable; le ciel, qui était sombre, devint tout enflammé et couvert d'étoiles filantes, qui, en tombant, formaient une pluie de feu. Les arbres paraissaient incendiés. Le cheval, la voiture, la verge même du conducteur s'agitaient dans le feu. Les voyageurs furent épouvantés, et le cheval refusa de marcher pendant quelques instans. Ce phénomène dura assez long-temps; car, lorsque la voiture arriva à Arcis, il n'était pas encore terminé.

11. — On lit dans le Progrès de Saône et Loire: „Plus de cent personnes assistaient samedi avec nous dans les prairies de Saint-Laurent, à une chasse singulière. Un énorme sanglier, poursuivi par trois énormes chiens, était cerné de toutes parts par des hommes armés de bâtons et de fusils. La lutte était terrible: les chiens ensanglantés combattaient avec le courage qui distingue leur espèce; le sanglier se défendait avec l'intrépidité que donne l'instinct de la conservation. Plusieurs fois il se jeta dans les pièces d'eau laissées par la retraite de la Saône, et dans l'onde comme sur la prairie, ses ennemis acharnés le harcelaient. La lutte était trop inégale le sanglier était aux abois, lorsqu'un chasseur accourut au milieu des combattans sans autre arme qu'un bâton. Le sanglier s'élance sur lui: un cri d'effroi part de la foule; et jugez de notre stupéfaction, lorsque nous voyons l'homme et la bête fauve se réunir pour résister aux chiens! Bientôt l'énigme est expliquée: le chasseur, depuis huit mois nourrissait le sanglier qui l'avait reconnu et lui demandait protection."

— Le 12 de ce mois, une scène tragique a jeté l'épouvante au milieu des nombreux spectateurs réunis au théâtre de la petite ville de Newbry, en Angleterre. Pendant l'entr'acte, une actrice nommée mistriss Hall, dominée depuis quelque temps par un accès de jalousie, a frappé mortellement, avec un large coutelas qu'elle avait emprunté à un boucher, son mari, chef d'orchestre, au moment où il donnait le signal aux musiciens.

14. — Depuis plusieurs jours, un vol d'une nature audacieuse s'est renouvelé dans le quartier du Palais-Royal; ceux qui l'exercent se placent devant la montre d'une boutique où sont exposés les objets qui excitent leurs désirs; ils font une incision à l'une des vitres à l'aide d'un diamant, puis, attendant le moment, où il passe beaucoup de voitures, ils introduisent un ciseau très-mince dans la fente qu'ils ont pratiquée et font sauter le morceau sans faire de bruit et avec une dextérité surprenante; ils exécutent ces vols avec d'autant plus de hardiesse que les objets mis en étalage les empêchent d'être aperçus des personnes qui sont dans l'intérieur de la boutique, et ils choisissent le moment où les passans ne les gênent pas. Samedi dernier, le mauvais temps favorisait les opérations de ces industriels, et deux vols de cette nature ont été commis chez deux marchands de nouveautés, l'un demeurant rue Neuve des-Petits-Champs, l'autre, rue de Richelieu.

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Mars.

Nous avons remis à parler dans ce mois, des poissons qu'on mange pendant l'hiver, et qui sont à peu près les mêmes qu'en janvier et en février.

Si nous voulions entrer dans le détail des diverses préparations qu'on fait subir aux poissons, avant de les admettre sur nos tables, cette nomenclature deviendrait un gros volume. De toutes les productions nutritives que la bienfaisante providence accorde à l'appétit de l'homme, il n'en est aucune sur laquelle l'industrie d'un artiste s'exerce avec plus de succès que sur le poisson, qui naturellement un peu fade, doit emprunter de l'art, et même de l'art le plus profond, le secret de piquer notre sensualité, et de stimuler notre appétit. Ceci paraît, au premier coup-d'oeil, un paradoxe; car sur la plupart des tables, les poissons que nous venons de nommer ne paraissent guères que bouillis ou sortant de la poêle; mais en admettant cette vérité, n'est-ce donc rien d'abord qu'un court-bouillon fait dans tous les principes d'une cuisine savante? Les auteurs sont partagés sur la nature de cette sauce, ou plutôt de ce berceau de tout poisson qui n'est ni rôti, ni grillé, ni frit. Les dispensaires de la cuisine sont remplis de formules, plus ou moins recherchées, et qui varient même selon les climats. On fait des courts-bouillons en gras, ainsi qu'en maigre, et l'on pense bien que les premiers sont plus succulens; mais comme la loi de l'Eglise les interdit aux jours d'abstinence, il faut tirer des racines un jus aussi apéritif que des viandes; et c'est là que les études d'un cuisinier habile et religieux lui servent merveilleusement, et le distinguent de la foule de ces simples cuiseurs d'alimens, qui méritent tout au plus le nom de fouille-au-pot.

La suite au prochain numéro.

Revue des Théâtres.

Théâtre de Paris.

— Rarement nous pensons aux concerts, si ce n'est pour les maudire. Sonate, que me veux-tu? Le concert est, aujourd'hui, le lieu privilégié de la mauvaise musique. C'est là que les exécutans exécutent leurs propres compositions, sans pitié. L'autre soir, chez M. Zimmermann, Duprez a exhalé un Fou de Tolède de sa façon, avec des contorsions surprenantes. M. Victor Hugo, placé en face de lui, auprès de la cheminée, le contemplait avec un effroi prodigieux. Le grand poète avait l'air de gémir des maux qu'il avait causés. Deux personnages sont destinés, cet hiver, à absorber l'attention; l'un, M. Sivori, héritier du violon de Paganini, se livre avec l'agilité du maître, à ces tours de force, à ces jongleries musicales, à ces danses fantasques sur la quatrième corde, à ces miaulemens diaboliques, à ces crins-crins pleureurs, à ces bruissemens singuliers, dont Paganini a trouvé le secret. M. Sivori est fort habile, il est doué d'un beau sentiment, d'une exécution large, et pourrait, je pense, sans se nuire, être plus sobre de prestidigitations. C'est chez Messieurs les directeurs de la France Musicale, petit salon privilégié où les virtuoses viennent tour à tour jeter leur première note, c'est là que M. Sivori s'est fait entendre. L'élite de la presse, la fleur des musiciens et des artistes, avait été convoquée. Après M. Sivori est venu M. Dreyschock, de Prague.

Voici enfin un pianiste non ennuyeux! . . . M. Dreyschock, qui n'est point humanitaire, qui n'a pas le sabre au flanc et des cheveux de cavale, est l'athlète du piano. C'est un tout jeune hercule, qui au lieu d'étouffer des anguilles de buisson et d'assommer des lions sur le boulevart de Gand, trouve moyen de dépenser toute sa vigueur en expression et en agilité sur le clavier d'un piano. Le spectacle est merveilleux; cet artiste se place du premier coup à la hauteur de M. Lizst, avec de tout autres procédés; tous les effets auxquels il atteint sont nouveaux, chose remarquable. Il compose et improvise avec facilité: son imagination est robuste comme ses muscles, et il a stupéfait l'auditoire avec un certain Trémolo des deux derniers doigts, qui accompagne, durant près d'un quart d'heure, un motif exécuté avec le reste des mains. Vaincre à la fois Lizst, Auriol et Milon de Crotone, n'est pas un mérite léger.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Suite.

Pendant quelques jours on garda le plus profond silence sur les événemens qui venaient d'avoir lieu. La blessure de M. Lambert était presque guérie, et cependant il paraissait différer à plaisir le moment de reprendre ses occupations qui le forçaient à se rendre à la ville. Il évitait aussi de parler de l'attentat qui avait été commis contre lui, et lorsque enfin, pressé par les sollicitations d'Élisabeth, il lui raconta les soupçons qui pesaient sur le capitaine, soupçons qu'il était bien loin de partager, il s'aperçut avec douleur que la pauvre enfant plaidait la cause du militaire avec une chaleur qui prouvait à quel point son coeur y était intéressé. Cette affection dérangeait les projets qu'il avait conçus en faveur de Léonard. Ce fut au milieu de ces réflexions affligeantes qu'il apprit avec une véritable consternation l'arrestation du capitaine sous prévention de tentative d'assassinat. Cette prévention était sans fondement bien réel; une seule preuve eût été suffisante pour la détruire: le capitaine assurait avoir déchargé son fusil la veille en se rendant à Haute-Fontaine, mais personne n'avait entendu la détonation de l'arme, ou du moins s'il existait un témoin, il ne se présentait point.

Cet événement fatal, joint aux intérêts de son commerce, engagea M. Lambert à secouer l'indolence inaccoutumée, qui s'était emparée de lui; d'ailleurs sa blessure était entièrement guérie. Il monta donc à cheval un matin et partit pour Boulogne. En arrivant, son premier soin fut d'aller faire la déposition la plus favorable au capitaine. La moralité de cet officier était garantie hautement par les chefs de son régiment; on promit donc au fermier de mettre l'accusé en liberté, si aucune nouvelle preuve ne venait confirmer l'acte d'accusation.

Lorsque M. Lambert franchit les murs de la haute ville par la porte menant à la route, le beffroi avait déjà depuis long-temps annoncé minuit. La haute et la basse ville étaient plongées dans le calme le plus profond et l'on n'entendait que les cris: „Bon quart! Sentinelles, prenez garde à vous!" poussés de temps en temps par les vigies de la flottille. Malgré l'obscurité le fermier abandonnait son cheval à son propre instinct.

— La fortune me sera donc toujours contraire! murmura-t-il d'une voix étouffée, tandis que la mélancolie habituelle qui régnait sur ses traits prenait une teinte de désespoir. Auparavant, continua-t-il, la balance se maintenait; mais il me semble qu'actuellement une fatalité la fasse pencher . . . si cela continue, ma ruine . . . O mon Dieu! que deviendra ma famille? ma pauvre Élisabeth!

Il se frappa le front avec rage et des larmes tombèrent le long de ses joues flétries.

— Pourquoi donc, poursuivit-il, pourquoi n'ai-je point assez de force au coeur pour renoncer à cette passion fatale.

Le fermier était alors arrivé, par la forêt de Boulogne, non loin du chemin creux et étroit désigné sous le nom de roc et qui passait contre le verger de Haute-Fontaine. La route était semée de sable fin et les pas du cheval ne produisaient qu'un bruit très-léger, de sorte que M. Lambert put entendre à une assez longue distance derrière lui deux voix qui disputaient avec vivacité. Cette circonstance, bien qu'insignifiante en elle-même, frappa son esprit. Il jugea donc prudent de profiter de l'obscurité pour faire arrêter son cheval derrière un des buissons qui bordaient la route jusqu'à ce que ceux qui le suivaient fussent passés et qu'il eût reconnu d'après leurs discours s'il avait ou non quelque chose à craindre. L'épaisseur de la nuit favorisa parfaitement ce dessein, et, après quelques instans d'attente, le fermier put distinguer les paroles des voyageurs qui causaient alors avec plus de précaution qu'auparavant.

— Ma foi, Jean, murmura l'un des deux, nous ferions aussi bien de virer de bord et de regagner la ville. Je crois que nous perdons notre temps.

— Partez si vous voulez, répondit l'autre aigrement, mais oubliez tous nos projets. Quant à moi, je continue . . .

— Que je sois pendu si je vous quitte, l'ami! Depuis que vous avez soufflé sur moi le vent de l'ambition, vous me gouvernez comme vous l'entendez. Aussi j'espère bien que quand vous serez capitaine d'un bâtiment de guerre, vous n'oublierez pas mes services.

Comptez sur moi, camarade, interrompit l'autre. Je vous demande seulement de mettre vos scrupules de côté.

— Des scrupules! à vrai dire je n'en ai guère, et j'aime autant serrer une voile anglaise qu'une autre, pourvu que la ration soit bonne et la paie régulière.

— Notre brick viendra nous prendre pendant la nuit, et jettera l'ancre en vue de la pointe des falaises.

Effectivement, si vous voulez emmener la demoiselle . . . il est temps de harponner son vieux marsouin de père, d'autant plus que la vengeance est douce pour un homme qui a du sang dans les veines.

Le reste se perdit dans l'éloignement, et M. Lambert n'en put distinguer davantage; mais quoique son nom n'eût pas été prononcé, un secret pressentiment l'avertit qu'il courait un grand danger. Pour l'éviter, il n'avait qu'à tourner bride . . . L'image d'Élisabeth s'offrit pâle et tremblante à son esprit! Alors une sueur froide lui découla du front, et, enfonçant rudement ses éperons dans les flancs de son cheval il le frappa à tour de bras. L'animal s'élança en bondissant, et prit un galop furieux. En peu de minutes, il eut franchi l'espace qui le séparait du chemin de Haute-Fontaine. Au moment où il tournait l'angle de la route, la détonation d'une arme à feu se fit entendre, et une balle vint siffler aux oreilles du cavalier. Le cheval, effrayé, fit un écart, renversa Lambert dans la boue, et poursuivit son chemin en redoublant de vitesse. Le fermier ne demeure heureusement pas long-temps indécis sur le parti qu'il devait prendre: il se releva rapidement abandonnant momentanément le chemin frayé, et descendit dans la vallée en courant à travers les champs et les bruyères.

Au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta épuisé de fatigue et s'appuya contre un arbre pour reprendre haleine et reconnaître son chemin; il s'en était peu écarté, et il lui fut facile d'y rentrer; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il entendit résonner sur les cailloux les fers de plusieurs chevaux, et une voix perçante lui cria aussitôt:

— Où courez-vous donc ainsi, cavalier démonté?

— Je vais comme un homme que la mort poursuit, et qui porte l'enfer dans son coeur! répondit le fermier.

— Et nous, l'honnête Léonard et moi, dit la louvetière, nous allions comme des gens qui se sont attardés en vidant un pot de cidre. Mais qu'avez-vous donc? Vos paroles n'ont pas l'air d'une plaisanterie au moins; j'ai entendu tirer un coup de fusil? cependant vous n'avez point d'armes.

— Je suis sous le poids d'une malédiction terrible! dit le fermier en continuant le fil de son idée.

Quel poids y a-t-il dans la malédiction d'un bandit comme ce corsaire? demanda le meneur de boeufs.

— Le corsaire! s'écria M. Lambert, vous l'avez vu? C'est donc lui qui a tiré sur moi?

— Je ne l'ai pas vu depuis le soir où il jeta, en parlant, un hurlement de mauvais augure.

— Cet homme me sera fatal, balbutia le fermier.

— Un chasseur, reprit la louvetière, doit avoir plus de philosophie, et savoir mieux se tenir en selle. Voici votre cheval que le meneur de boeufs a rattrapé.

M. Lambert parut se réveiller soudainement d'un songe, et sautant sur son cheval:

— En route! s'écria-t-il; les assassins heurtent déjà peut-être à la porte de la ferme. Suivez-moi!

Il partit aussitôt suivi de la louvetière et du meneur de boeufs. En peu de temps ils arrivèrent à Haute-Fontaine; mais au lieu

d'entrer par la grille, le fermier fit signe à ses compagnons de l'imiter. Il modéra les pas de son cheval, quitta le chemin tracé et entra dans la ferme par une porte de derrière qui fut aussitôt après verrouillée avec soin. Tout dormait dans la maison: le fermier, qui paraissait avoir retrouvé son flegme habituel, alluma une lampe, fit asseoir ses hôtes, et leur raconta avec clarté jusqu'aux moindres particularités de l'étrange aventure qui venait de lui arriver.

— Je ne suis point rentré par la grille, ajouta-t-il, parce que je craignais qu'ils ne fussent cachés derrière les piliers pour m'attendre au passage.

— Par Saint-Hubert! s'écria la louvetière, tout cela sent le corsaire d'une lieue. Je me rappelle actuellement avoir entrevu le jour de la chasse un homme coiffé d'un chapeau goudronné et armé d'un fusil; j'y fis peu d'attention alors; mais cette dernière circonstance prouve, à n'en pas douter, que ce coquin est le même qui vous tira le coup de fusil, si malheureusement attribué au capitaine Prosper. Cette affaire se complique, car il s'y mêle un projet de trahison. D'après leur conversation il est clair que les bandits doivent passer aux Anglais. Je vous engage à écrire votre déposition dans tous ses détails; nous la porterons demain à Boulogne, et l'on avisera à mettre du monde sur la côte pour saisir les traîtres au moment où ils arriveront pour s'embarquer. Je ne doute pas que le capitaine ne soit mis en liberté, et il désirera sans doute participer lui-même à l'arrestation des coupables. Nous y sommes tous en quelque sorte intéressés, et, à coup sûr, l'honnête Léonard et moi nous ne manquerons pas de nous trouver là avec nos fusils.

M. Lambert s'empressa de rédiger sa déposition. Après un quart d'heure environ il plia le papier, le remit à la louvetière et engagea ses hôtes à passer la nuit à la ferme. Tandis qu'il parlait, il fut interrompu par l'aboiement du chien de garde. L'animal poussa ensuite un grognement court et furieux qui fut suivi de deux cris étouffés. M. Lambert tressaillit et se précipita à la fenêtre pour tirer le volet que l'on avait omis de fermer. Au moment où il passait la tête entre les barreaux de fer en alongeant le bras, il sentit tout à coup une main vigoureuse qui le saisit rudement par les cheveux. La surprise lui arracha une courte exclamation; mais sans perdre sa présence d'esprit, il empoigna l'inconnu par le collet. Celui-ci se crut prévenu, lâcha prise, se débattit violemment et, laissant un lambeau de son vêtement dans la main de M. Lambert, s'échappa au moment où la louvetière armait sa carabine. Le fermier ne prononça pas un mot, mais, se tournant vers la louvetière, il lui tendit le morceau de drap avec un singulier sang-froid.

— Ceci sent le goudron! s'écria-t-elle après l'avoir curieusement flairé. Et je veux être tuée comme un lapin de garenne, si cet enragé de corsaire n'est pas à votre porte.

— Eh bien! qu'il entre! cria soudain le meneur de bœufs d'une voix terrible.

Et ouvrant la porte toute grande, il posa un pied ferme comme un arc-boutant sur le seuil, tandis que ses bras nerveux, nus jusqu'aux coudes, balançaient une énorme cognée au dessus de sa tête.

V.

Il y eut quelque chose de si énergique et de si imprévu dans l'action du meneur de bœufs, que les deux bandits prirent la fuite et disparurent rapidement grâce à l'obscurité profonde de la nuit. La louvetière s'élança à leur poursuite, armée de sa carabine; mais ce fut en vain qu'elle parcourut tous les recoins du verger, rien ne se montra à sa vue et elle n'entendit d'autre bruit que celui du vent qui sifflait dans les pommiers. Elle rentra dans la cour, la visita soigneusement et trouva près de la grille le cadavre du pauvre chien: il avait été tué d'un coup de couteau. L'éveil fut donné à toute la maison et le reste de cette nuit orageuse se passa en perquisitions sans résultat.

Au point du jour la louvetière et le meneur de bœufs partirent pour la ville. M. Lambert passa la journée seul, enfermé dans son cabinet, d'où il ne sortit que le lendemain pour monter à cheval et aller à la ville. Avant de quitter la ferme il ordonna à ses fils de se diriger, à la chute du jour, armés de leurs fusils, vers la pointe des falaises, où vraisemblablement les deux marins devaient s'embarquer. Il leur recommanda de visiter soigneusement la côte, leur promit de les y rejoindre dans la nuit, et, après avoir embrassé sa fille avec plus d'effusion qu'il n'en mettait ordinairement dans ses démonstrations de tendresse, il s'éloigna, le front plus sombre encore que de coutume.

Vers le soir, M. Lambert quitta l'auberge où il descendait habituellement et se dirigea pas à pas vers le port. Il avait l'air triste, et ses traits contractés portaient l'empreinte d'une lutte intérieure, combat de la raison contre un irrésistible penchant. On eût dit qu'il cherchait à s'écarter des lieux peuplés du port et qu'une puissance fatale y ramenait ses pas. Cette indécision fut de courte durée; le démon de la tentation l'emporta.

— Une dernière fois! dit-il en se frappant le front.

La suite prochainement.

Les belles Esclaves du khan de Crimée.

Fin.

La table étincelante d'or et d'argent est couverte de plats de poissons et de gibier, de corbeilles de fruits et de raisins. Il n'y a pas de vin, mais les seigneurs circassiens versent à profusion le vieil hydromel, boisson agréable et enivrante. En même temps vingt vierges circassiennes, une balalayka à la main, par la danse, par la musique et le chant, tâchent d'égayer l'illustre convive. Zulma est à leur tête, son riche costume fait ressortir tous ses charmes. Sa robe de dessous se distingue par une broderie sur la poitrine, celle de dessus a des boutons d'or et des franges de soie, ses pantalons d'une étoffe rayée descendent jusqu'à ses petits pieds couverts de bottines pointues, sa tête est ornée d'un bonnet de velours, et ses cheveux noirs tressés en nattes retombent sur ses épaules, sa figure animée ne trahit aucune tristesse, seulement de temps en temps elle pose son instrument pour s'assurer si elle cache bien le poignard qu'elle a placé sous sa ceinture, quelquefois aussi elle jette un regard d'intelligence sur son fiancé comme si elle voulait lui dire: „Tu vois que je m'acquitte bien du rôle dont tu m'as chargée."

Le khan de Crimée occupait le centre de la table. Il tressaillit de joie quand il apprit, par la bouche de Sélim, la soumission des montagnards. Il accepta la première partie du tribut, et se rendit de gaieté de cœur au banquet que le prince Mirza lui offrit au nom des usdens, avide de s'emparer des vierges circassiennes dont la beauté surpasse celle de toutes les femmes du globe. Aussi rusé que passionné, aussi défiant qu'ambitieux, il jette un coup d'œil scrutateur sur les guerriers du Caucase, les compte, et après avoir comparé leur nombre avec celui des seigneurs qui l'accompagnent, il se décide à entrer dans la salle du festin, suivi de vingt Tatars qui, le sabre tiré, sont prêts à frapper à son moindre signal. Avant de toucher à aucun plat, il en donne à goûter au prince Mirza, et ne boit qu'après lui. La défiance ôte tout attrait au festin, mais bientôt la musique harmonieuse des belles circassiennes, leurs danses légères, dérident le front du chef tatar. Il remarque Zulma, la contemple avec des yeux ardens, demande une coupe remplie d'hydromel, et dit au prince Mirza:

— Tu as bien fait de reculer devant la guerre, j'aurais brûlé vos fermes, exterminé vos troupeaux, enlevé vos femmes et vos enfans. La terre devient stérile où je passe en ennemi. Mais puisque tu as consenti à payer le léger tribut que je t'ai imposé, par Mahomet! tu vivras en paix, pourvu que chaque année tu amènes dans ma capitale, des chevaux, des armures, et surtout des vierges aussi belles que celles qui dansent et chantent en ce moment.

Il boit la coupe pleine d'hydromel en trinquant avec le prince Mirza en signe de satisfaction et comme marque d'une entière confiance.

Dès cet instant la danse est devenue plus animée, les chants plus vifs et plus gais; les seigneurs tatars, encouragés par l'exemple du khan, fraternisent avec les usdens circassiens, mangent, boivent, rient et chantent.

— La guerre contre toi, poursuit le khan en parlant à Mirza, n'était d'aucun profit pour moi. Vous, dans vos montagnes, vous n'avez que des troupeaux et du blé. Je conduirai mon armée en Pologne, au bord de la Vistule là je trouverai dans les églises de l'or et de l'argent; un riche butin me récompensera de mes peines, et lorsque je voudrai me reposer, je retournerai au pied du Caucase. Tu m'amèneras un cortége de vos plus belles filles; alors j'oublierai les fatigues de la guerre.

Zulma, en dansant, s'approchait du khan, et l'éblouissait par le son mélodieux de sa voix.

— Par Mahomet! disait le khan en buvant toujours, de ma vie je n'ai vu une aussi belle femme. J'ai dans mon harem des Polonaises, des Kiowiennes d'une beauté ravissante, mais pas une n'égale votre Circassienne.

Et il fait signe à Zulma de s'approcher de lui.

Il dépose un baiser sur les joues pourpres de Zulma; les regards de la jeune fille se portent sur Mirza, dont la jalousie et l'humiliation se cachaient sous le masque d'une gaieté folle. Le prince Mirza jette des regards d'intelligence sur Sélim et quelques braves qui l'accompagnent. Il allait donner le signal de la vengeance, lorsqu'un incident manqua de le trahir et de le perdre.

Le khan, en serrant Zulma, touche le poignard qu'elle gardait. Cette arme cachée éveille ses soupçons et lui rend sa présence d'esprit. Il se lève pour punir la perfide qui, au milieu d'un festin, portait un instrument de mort; mais il est trop tard, ses gardes, enivrés et désarmés, ne l'entendent pas. Mirza, aidé par Sélim, arrête le bras prêt à frapper la malheureuse Zulma.

— Qu'oses-tu faire, demande le khan épouvanté en voyant les coups que lui préparait le prince Mirza.

— Je t'apporte le bouquet de noces, puissant khan de Crimée, dit Mirza en riant de rage. Tu nous demandes un tribut, tu en veux à l'honneur de nos soeurs et de nos fiancées, reçois ce gage de notre soumission, il apprendra à toi et à tes descendans à respecter la terre sacrée des montagnards du Caucase.

C'est en vain que le khan veut opposer une résistance désespérée, il succombe en blasphémant d'impuissantes malédictions.

Au signal donné, les Circassiens tombent sur l'armée tatare qui, privée de chef, abandonne le camp et fuit en désordre. Sélim trouva une mort glorieuse au milieu du combat, et le prince Mirza récompensa l'amour de la belle Zulma en lui faisant partager sa couronne.

L'historien, auquel nous empruntons ce récit, affirme que, avec le khan de Crimée, périt tout le cortége qui l'accompagnait.

Aujourd'hui les montagnards du Caucase aiment à montrer aux voyageurs l'endroit où cette scène sanglante se passa. A. C.

VOYAGES.

Carlsbad.

Fin.

Aussitôt que Bibiana se vit seule, elle se leva et sortit précipitamment, emportant avec elle l'échiquier du comte et la robe de la jeune fille que les brigands avaient oubliée. De retour au château elle raconta ce qu'elle venait de voir et l'on résolut d'employer la ruse pour s'emparer de cette bande de malfaiteurs. A quelques jours de là eut lieu un magnifique tournoi auquel le comte avait fait inviter tous les chevaliers des environs. Bibiana parut vêtue de la robe, que les bandits avaient laissée dans la chapelle. A la vue de cette robe, un chevalier étranger, dont personne ne savait le nom, fit un mouvement de surprise qui n'échappa point aux yeux de Henri de Reisengrün et de ses amis. Bientôt on le vit s'approcher de la fille du concierge; il se mit à l'entretenir, à lui conter fleurette, et pendant tout le temps que dura la fête il se tint auprès d'elle. Bibiana, jouant au mieux son rôle, feignit d'écouter avec plaisir ses propos galans. Enfin la nuit vint; notre inconnu, faisant monter la jeune fille en croupe, sortit secrètement avec elle du château, et courant de toute la vitesse de son cheval, arriva bientôt devant la fatale chapelle. Là il met pied à terre, fait descendre Bibiana, et donne un coup de sifflet auquel plus de cent sifflets répondent à la fois.

De toutes parts ses compagnons arrivent; lui, saisissant Bibiana d'un bras vigoureux, lève sur elle son poignard, et d'une voix de tonnerre lui crie: „Où as-tu pris cette robe? Avoue-moi tout, malheureuse, ou prépare-toi à la mort. — Arrache-moi la donc, si tu l'oses, lui répond-elle. Ton poignard ne me fait point peur; c'est à toi de trembler, car ta dernière heure est venue.“ A ces mots, elle agita une sonnette qu'elle tenait cachée dans son sein, et aussitôt une troupe de braves soldats s'élança dans la chapelle et s'empara des bandits au moment même où ceux-ci allaient ajouter un nouveau crime à tous ceux dont ils s'étaient déjà souillés. Aux cris de mort, succédèrent alors des cris d'allégresse. Avant de quitter la chapelle, les soldats s'agenouillant devant l'image de la St. Vierge, jurèrent d'éterniser par une fondation pieuse le souvenir de leur victoire, et bientôt après l'on vit s'élever dans ces lieux le monastère et l'église dont nous avons parlé.

Du haut de la tour de cette église on aperçoit les frontières de trois royaumes: la Bohême, la Saxe et la Bavière. Elle possède une magnifique sonnerie, composée de cinq cloches, et dont l'effet est vraiment surprenant; l'empereur Ferdinand III, qui l'entendit en 1647, déclara qu'il n'était pas une ville de l'empire qui ne fût fière d'en avoir une pareille.

Le voyageur studieux qui voudra voir les célèbres mines d'argent de Joachimsthal, peut s'arrêter à mi chemin dans la ville de Schlackenwerth, qui est située à un mille de Carlsbad. Il y a dans cette ville, un château et un beau parc appartenant au grand-duc de Toscane. Les Pères des Ecoles Pieuses y ont un Collége avec un Gymnase et une belle bibliothèque. En visitant le Collége des Pères des Ecoles Pieuses, je fus très-agréablement surpris d'y rencontrer le Révérend Père Otton Mráczno, dont les talens philologiques ont excité en moi le plus vif intérêt. Ce digne professeur, parle le latin, le grec, l'allemand, le bohème, l'italien, l'anglais et le français avec une élégance et un volubilité toute particulière. Son érudition a confirmé en moi l'opinion généralement établie du mérite et de l'utilité de l'Ordre des Pères des Ecoles Pieuses dans l'empire d'Autriche. Jean Hofstetter.

NOUVELLES A LA MAIN.

15. Février. M. Burningham, commis à la cour de la chancellerie d'Angleterre, a péri il y a peu de jours, sur le chemin de fer de Greenwich, de la manière la plus misérable. Quelques instans avant d'arriver à la station de Deptford, il mit imprudemment sa tête hors de la fenêtre du wagon où il se trouvait, et s'amusa à faire des grimaces aux personnes qui attendaient le convoi. „Prenez garde, Monsieur, retirez-vous!“ s'écria un inspecteur. Mais il n'était plus temps: la tête du malheureux voyageur avait heurté contre un pilier de la station; il a eu le crâne horriblement fracassé. Il est mort pendant qu'on le conduisait à l'hôpital de Deptford.

18. On écrit de Collian (Var): „Une tentative d'assassinat, avec des circonstances bizarres, vient d'être commise dans cette commune. Le nommé Adisson (Antoine) avait, par son inconduite, forcé sa femme à quitter le domicile conjugal. Celle-ci avait réclamé du mari la clef d'une maison de campagne qui lui avait été constituée en dot. Adisson avait toujours refusé. La femme eut alors la pensée de s'introduire dans les appartemens de cette maison de campagne par une ouverture qui de l'écurie conduisait au grenier à foin, ce qu'elle fit plusieurs fois. Son mari s'en étant aperçu établit au dessus de cette ouverture une sorte de trébuchet qui devait laisser tomber une énorme pierre sur sa femme lorsqu' elle viendrait la heurter en voulant pénétrer de l'écurie au grenier à foin. C'est ce qui arriva. La femme Adisson a été victime de ce guet-apens. Ses blessures sont graves, mais on espère la sauver.

19. On lit dans une lettre de sir Henry Pottinger, commandant des forces navales en Chine: „Je suis fâché d'informer vos excellences que l'abbé (the abbot) du monastère chinois attaché à la tour de porcelaine, est venu ce matin chez moi pour se plaindre de ce qu'un grand nombre d'officiers européens et de matelots visitèrent hier la tour et se mirent à détacher des portions du bâtiment, y compris les josses et d'autres figures pour les emporter avec eux. L'abbé me dit qu'il y avait plus de quarante personnes employées à cette oeuvre de destruction. Il ajouta que cet acte causa un tel degré d'irritation parmi le peuple, que de grands rassemblemens s'étaient formés et paraissaient disposés à intervenir pour empêcher une si honteuse dilapidation. Il est inutile pour moi de m' étendre sur les tristes effets qui ne pourraient manquer de résulter de pareils outrages, pour ne rien dire de la peine que tout homme bien pensant doit éprouver à la vue de la destruction, que rien ne justifie, d'un édifice aussi célèbre.

GASTRONOMIE.

Calendrier nutritif.

Mars.

Suite.

L'esturgeon, à cause de son prix et de sa rareté, ne paraît guères dans son entier que sur des tables souveraines. Alors on le sert à la broche. C'est un manger du plus grand luxe, et le rôti du vendredi-saint. Mais il est plus ordinaire de l'acheter par portions, et de le servir en ragoût. De toutes manières, c'est un manger des Dieux, mais un peu ferme, et en cette qualité, le principe d'un grand nombre d'indigestions.

La manière la plus ordinaire de manger les huîtres, c'est de les manger crues, avant le potage. Beaucoup de gens même ne se doutent pas qu'on puisse les servir autrement, et se permettent tout-au-plus de les égayer par une pincée de mignonette et un filet de jus de citron. Que diraient-ils donc en apprenant qu'il y a plus de vingt manières différentes de les apprêter?

Les huîtres sont le prélude ordinaire de tous les déjeûners d'hiver. Mais c'est un prélude qui revient souvent fort cher, d'abord parce qu'il nécessite une grande consommation d'excellent vin blanc, après lequel il n'est plus permis d'en servir de médiocre; ensuite par l'indiscrétion de certains convives, qui mettent leur amour-propre à les engloutir par centaines dans leurs estomacs vaniteux. Jouissance doublement équivoque, en ce qu'elle ne procure aucun plaisir réel, et qu'elle afflige souvent un Amphitrion estimable! Il est prouvé par l'expérience qu'au-delà de cinq à six douzaines, les huîtres cessent bien certainement de flatter le goût et de stimuler l'appétit.

Les harengs frais sur le gril, avec une sauce à la moutarde, sont un fort hors-d'oeuvre; mais il est d'étiquette qu'ils soient laités (ce qui ne leur arrive guère en cette saison) autrement ils ne sont point admis dans la bonne compagnie par excellence; car un hareng sans laitance n'est guère plus considéré qu'un apothicaire sans sucre, ou qu'un fournisseur sans crédit.

Les rivières et les étangs disputent à la mer l'avantage de fournir, dans ce mois, de légers alimens à nos tables. Parmi les poissons qu'ils nous offrent, la carpe et le brochet tiennent sans doute le premier rang. Ce dernier, qu'on peut appeler le prince de l'eau douce, est d'une belle apparence; et sa taille leste et dégagée, la forme de sa queue, la disposition de ses dents, lui donnent un air tout-à-la fois élégant et terrible. Véritable Attila des étangs, il est de sa nature un grand dévastateur; car il avale tout le monde, et ne trouve ici bas son maître que dans l'homme. C'est dans son genre un petit crocodile. Le brochet s'apprête d'une infinité de manières. Mais la manière la plus noble de le servir, c'est à la broche, piqué d'anguille, si c'est en maigre, et de lard, si c'est en gras.

La truite et l'ombre-chevalier, honorent les tables les plus recherchées.

L'anguille est aussi récompensée par un bon accueil sur les tables les plus opulentes.

La perche est un poisson de convalescent, mais distingué par sa délicatesse et la finesse de son goût.

La Fin prochainement.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Palais-Royal. La Rue de la Lune, vaudeville en un acte, de MM. Varin et Boyer. La rue de la lune a subi, ainsi que le boulevart Bonne-Nouvelle, une étrange métamorphose depuis six mois. Par suite des travaux entrepris sur cette partie de la capitale, tous les étages des maisons ont changé subitement de numéro: l'entresol est devenu un premier, le second est actuellement un troisième, etc. M. Chaudoreille, pour son malheur, habite dans la rue de la Lune un second étage qui était jadis le premier; au dessus de lui se trouve Mme. Zénobie, charmante giletière, à laquelle Chaudoreille adresse les plus meurtrières oeillades sans crainte de sa propre femme. Pendant l'absence de Chaudoreille, un individu s'introduit dans l'appartement, s'installe tranquillement, se fourre dans la robe de chambre du maître, place sur son chef la calotte grecque, et reclame à grands cris un bon déjeûner. Quel peut être cet homme que personne ne connaît, qui pourtant possède une clef du logement et semble se regarder comme chez lui? Nous allons le dire.

Le nouvel arrivé est un certain M. Chevillard, époux légitime de Zénobie; depuis deux ans il a quitté la France et revient, comme Ulysse, dans ses foyers domestiques. Tout est changé pour lui: l'appartement qu'il a quitté pauvrement meublé est garni de meubles en acajou, il entend chuchoter à ses oreilles le nom de Chaudoreille, et bientôt d'affreux soupçons traversent son esprit.

Ce mystère est très-clair pour nous qui avons vu plus haut que l'ordre des étages était interverti. En effet, Chevillard, qui demeurait autrefois au second, a maintenant son appartement au troisième, et c'est chez M. Chaudoreille qu'il s'est introduit. De là naît un quiproquo des plus comiques, de plus amusans; Chevillard se croit trompé, il accable Chaudoreille de ses reproches, fait croire à la bonne et à un jeune homme de la maison que Mme. Chaudoreille est sa propre femme, à lui Chevillard, et finit par vouloir divorcer.

Tout s'arrange cependant pour le mieux, des explications sont données de part et d'autre: Chaudoreille reprend sa tranquillité, et Chevillard retrouve sa Zénobie toujours fidèle. La Rue de la Lune est une des folies les plus gaies de l'année; c'est un succès qui remplacera celui de l'Omelette fantastique. Sainville et Ravel ont rivalisé de comique; Mlle. Aline nous fait regretter que son rôle ne soit pas plus long.

Théâtre de M. Comte. Un Rêve de Mozart, vaudeville en quatre tableaux. — Voici une charmante pièce qui fera long-temps les délices du jeune public de ce théâtre. Le dialogue est plein de vivacité, les couplets pétillent d'esprit et de finesse, et les situations sont fécondes en douces émotions. Aussi M. Comte a-t-il chaque soir de grosses recettes. Il devrait bien indiquer à certains grands théâtres le procédé qui lui fait faire de si bonnes affaires.

VIENNE.

Concert de François Wartel.

Ce concert qui a lieu le 7 Mars 1843 dans la salle du conservatoire de musique, offre un programme très-varié et annonce par là une réunion fort nombreuse. M. et Me. Wartel méritent par leur talent de captiver l'attention des amateurs de la bonne musique. Nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs une des pièces du programme de ce concert.

La tombe et la rose.

Paroles de Victor Hugo, Musique par Henri Proch.

La tombe dit à la rose:
„Des pleurs, dont l'aube t'arrose,
Que fais-tu, fleur des amours?"
La rose dit à la tombe:
„Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?"

La rose dit: „O tombeau sombre!
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel."
La tombe dit: „O fleur plaintive!
De chaque âme qui m'arrive,
Je fais un ange du ciel."

M. Proch en compositeur habile et distingué, ne manquera pas d'impressionner l'auditoire par la belle mélodie, dont il va animer cette poésie de Victor Hugo.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser. n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Suite.

Alors il marcha rapidement vers une espèce de taverne située à l'un des coins isolés du port. C'était une maison d'une apparence sombre. Arrivé devant cette triste demeure, M. Lambert en ouvrit brusquement la porte, monta quelques marches et entra dans une pièce longue, étroite et sans ornement, où une épaisse fumée de tabac permettait à peine de voir à quelques pas devant soi. La salle était pleine de monde et l'on y remarquait principalement un assez grand nombre d'hommes de mauvaise mine, à la redingotte fermée, au col noir et aux longues moustaches. Le patron du lieu, maître Sly, était assis à son comptoir dans un vieux fauteuil de chêne noirci; c'était un homme d'un embonpoint prodigieux, et portant sur de larges épaules une tête énorme et d'un aspect repoussant. Cet être bizarre parlait modérément, entendait tout et savait au besoin oublier jusqu'au nom de ses habitués. Néanmoins, lorsque M. Lambert entra, le maître se désista de son impassibilité habituelle, il ôta sa pipe de sa bouche, et un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Je ne comptais plus vous revoir, dit-il au fermier; vous m'avez quitté si brusquement en jetant les cartes sur la table . . .

— Prenez garde, interrompit le fermier d'une voix sourde, que je ne vous fasse regretter d'employer à mon égard ce ton insolent, maître Sly.

— Vous auriez tort, répondit le gros homme avec un flegme imperturbable; nous sommes deux vieilles connaissances, nous ne devons pas nous fâcher. Vous avez juré de ne plus jouer, vous pouvez revenir sans jouer. Un honnête homme peut ici fumer sa pipe et boire sa cannette de bière. Vous n'avez pas à regretter le temps où vous jouiez le piquet à un sou le cent, le dimanche soir, avec votre grand'mère. On peut dire de vous que vous êtes un homme prudent; c'est ce qui fait que je me suis toujours senti un fond d'inclination pour votre personne, tandis que je méprise tous ces tapageurs qui viennent ici faire les rodomons, jouent un jeu d'enfer et se ruinent en une nuit! J'aime les gens qui mènent leur jeu doucement, se retirent à temps les jours de perte, et jamais n'abusent de la veine. Voilà des hommes qui font le succès et la moralité d'un établissement! On ne peut pas dire que les cartes vous nuisent. Il est vrai que voilà déjà deux ou trois fois de suite que la fortune vous a été contraire, mais . . .

— Assez, Monsieur! interrompit M. Lambert, prenez des cartes, je veux jouer une dernière fois.

— Ce sera comme vous voudrez, Monsieur, répondit maître Sly, en approchant une petite table, je jouerai avec vous uniquement pour vous faire plaisir.

La partie commença, et, M. Lambert gagna rapidement une somme assez ronde. Il commençait une nouvelle partie quand la porte s'ouvrit, deux hommes en costume de marin entrèrent. M. Lambert releva la tête et ses yeux rencontrèrent ceux du corsaire qui lui lança un regard de haine. Le corsaire s'approcha de la table et considéra la partie en homme qui désire y prendre part. Dès que le maître du tripot vit qu'il y avait un amateur, il se hâta de finir la partie.

— Vous êtes trop fort pour moi, dit-il.

Le corsaire se glissa aussitôt à la place que laissait Sly, et une lutte terrible commença entre les deux joueurs. Le marin avait tiré de sa poche une poignée des pièces d'or qui s'augmenta rapidement de la plupart de celles du fermier. Néanmoins les cartes étaient trop lentes au gré de leur impatience et tous deux, d'un commun accord, demandèrent les dés.

— Vous avez tort, Monsieur Lambert, s'écria le maître du tripot. Voyez-vous, Monsieur, je n'ai jamais donné les os du diable à qui que ce fût, sans éprouver une douleur d'estomac, ce que d'autres nomment un remords de conscience.

— Les dés! les dés! s'écria M. Lambert.

Puisque vous le voulez, reprit maître Sly en les jetant sur la table, les voici; mais je m'en lave les mains.

Les enjeux furent triplés, et les dés roulèrent. Le fermier perdit; mais, loin de se décourager, il jeta sur la table tout ce qui lui restait. Une seconde plus tard il avait tout perdu.

— Mille tonnerres! s'écria le corsaire d'une voix triomphante.

— Encore autant sur parole! dit le fermier d'un ton furieux. Est-ce dit?

— C'est dit.

— La parole d'un joueur est sacrée, ajouta dogmatiquement maître Sly Gamester en vidant sa pinte de bierre à gorgées longues et mesurées. Allons! faites danser les os du diable! secouez-les ferme!

Les dés tombèrent du cornet: le fermier se pencha, jeta un coup d'oeil, et tout son sang reflua vers son coeur. Son visage devint d'une pâleur cadavéreuse et il demeura plusieurs instans immobile et muet.

— Je joue ma ferme! s'écria le fermier en frappant violemment sur la table.

— Quelle garantie? demanda le corsaire dont les yeux étincelaient.

— La parole d'un joueur est sacrée, n'est-ce pas maître Sly? répliqua le fermier avec amertume.

— Nous sommes tous honnêtes gens ici! répondit fièrement le maître du tripot, et je briserais ce pot de grès sur la tête de celui qui dirait le contraire.

Personne n'ayant contredit cette énergique protestation, le marin tira de sa poche un petit portefeuille, étala plusieurs billets de banque sur la table, y joignit tout l'or qu'il possédait et en fit un monceau.

— Est-ce bien ainsi? demanda-t-il.

— Oui, répondit le fermier d'un ton à peine intelligible.

Le cercle des spectateurs se rapprocha de la table, et tous les yeux étincelèrent à la vue de l'or: mais le marin, en remettant son portefeuille, eut soin de laisser négligemment passer de sa poche le manche noir d'un large poignard.

Allons; s'écria maître Sly, secouez, secouez ferme! Maintenant, une, deux, trois, laissez aller!

Toutes les têtes s'inclinèrent sur les dés.

— Le marin a gagné, Messieurs! s'écria maître Sly.

Puis il ajouta à voix basse:

— Diable! ceci n'est pas mon compte! J'ai fait l'éducation de ce fermier imbécile, et je le laisse plumer par un autre!

Le corsaire reprit son argent avec le plus parfait sang-froid; alors un nuage passa devant les yeux du fermier et il murmura d'une voix sourde:

— Je suis un homme ruiné?

— Je l'avais prévenu, reprit maître Sly; voilà quinze ans que cet homme-là bat les cartes; aujourd'hui il a voulu remuer les os du diable, et le diable l'a pincé.

Malédiction! s'écria M. Lambert en saisissant le cornet, je les ferai sauter encore! — Allons, marin, ne quitte point cette table, je veux te jouer encore deux mille francs sur parole!

Un sourire de démon effleura les lèvres du corsaire, et se penchant à l'oreille du fermier:

— A condition, murmura-t-il, que si je gagne et que tu ne me donnes pas cet argent avant la pointe du jour, ta fille deviendra ma femme.

— Eh bien, qu'il en soit ainsi! s'écria le fermier après une seconde d'un horrible silence; prends-moi tout! mon sang, ma vie!

Il agita lui-même les dés avec frénésie, puis il les renversa! la fatalité était complète; alors il se leva en chancelant, passa lentement la main sur son front pâle et couvert de sueur, et murmura d'une voix à peine intelligible:

— Ma fille . . . ma pauvre fille!

En relevant la tête, il vit le corsaire, debout devant lui,

l'ironie de la vengeance peinte sur les traits, et allumant froidement sa pipe avec deux billets de mille francs; ils baissa les yeux et sortit. Il était encore sur le seuil de la porte, lorsque maître Sly le saisit par le bras et l'arrêta.

— Vous voilà dans une mauvaise catégorie, Monsieur Lambert, lui dit-il à voix basse; mais je vous ai toujours porté de l'amitié, et, si vous voulez, on peut faire quelque chose pour vous sortir de là: un joueur n'a qu'une parole; mais la mort délie tout . . . et quelques coups de bâton sur la tête de ce corsaire, lorsqu'il passera sur le port.

— Monstre abominable! interrompit le fermier, c'est toi qui m'as conduit au bord de l'abîme et qui m'y as précipité!

— Pipes et pots! s'écria maître Sly; ne vous avais-je point averti de ne pas toucher les os du diable?

— Arrière, infâme gredin! s'écria le fermier exaspéré

La suite prochainement.

Une actrice d'un jour.

Vers la fin du mois de septembre 1841 l'ancienne capitale de la Brie était en rumeur. On ne rencontrait dans les rues que des visages affairés, des hommes qui s'abordaient joyeusement et se quittaient aussitôt, après avoir échangé quelques phrases rapides. Les artistes en cheveux de la ville trottaient, soufflaient, étaient rendus. Jamais, de mémoire de coiffeur, il n'y avait eu tant de papillottes à froisser, de boucles à friser, de noeuds à former. Ce jour là, les maris étaient condamnés à se raser eux-mêmes, et, chose étrange! le plus grand nombre s'écorcha sans proférer la moindre plainte, et pas un ne chercha querelle à sa femme, qui accaparait à elle seule tout le talent du Figaro.

Ne concluez pas de là, chers lecteurs, que les dames de Provins soient barbues.

Le secret de tout ce remue-ménage, de tout cet empressement, de toutes ces toilettes, l'événement mystérieux qui rendait les femmes despotes et les maris de belle humeur ... devinez! Nous n'avons pas l'intention d'en faire un logogriphe: c'était une affiche monstre, placardée sur tous les murs de la ville et sur laquelle on lisait ces mots:

„Aujourd'hui mercredi, 21 septembre, madame N...., artiste „de Feydeau, consent, à la demande générale de la haute société de Provins, à donner une deuxième représentation du Domi„no noir. Le spectacle commence à six heures précises ... Le „prix des places est augmenté."

La joie était à son comble, car, à deux heures de l'après-midi, chacun ignorait encore si la grande actrice se déciderait à monter une seconde fois sur un obscure théâtre de province. Une députation, à la tête de laquelle se trouvait Jules de Ferrière, ancien dandy retiré, s'était rendue chez madame N.... Dans la cour de l'hôtel se trouvait une chaise de poste prête à partir; on chargeait les bagages et le postillon se disposait à monter en selle. Mais Jules de Ferrière harangua l'actrice avec tant d'éloquence et sut employer si habilement la persuasion, que, une heure après, l'affiche étalait triomphalement sur les murailles sa couleur d'un rose tendre et ses lettres gigantesques.

L'orateur laissa tous ses amis émerveillés du succès qu'il venait d'obtenir, prit le bras de son beau-frère, jeune provincial imberbe, sorti récemment du collège, et se dirigea vers son domicile, situé dans le plus beau quartier de Provins.

— Je parie, s'écria-t-il chemin faisant, que ma femme n'aura pas donné d'ordres pour que nous puissions dîner une heure plus tôt! Cependant la réussite n'était pas douteuse, puisque je consentais à me mêler de cette affaire. Sais-tu qu'elle est charmante?

— A qui le dis-tu? répondit Adolphe. (C'était le nom du jeune provincial.)

— Adorable, mon cher, poursuivit Jules. Un pied mignon, des mains imperceptibles, une bouche ravissante et les deux plus beaux yeux noirs. Avec tout cela de l'esprit comme un ange!

— Est-ce d'aujourd'hui seulement que tu commences à t'en apercevoir?

— Parbleu! quand j'ai quitté la capitale, il y a cinq ans, cet astre ne s'était pas encore levé sur l'horizon du théâtre.

— Ah ça, dit Adolphe avec surprise, est-ce que ce n'est pas d'Adèle que tu me parles?

— Décidément, mon pauvre garçon, s'écria Jules en éclatant de rire, tu es d'une simplicité par trop patriarchale, et je ne ferai jamais rien de toi! Comment, tu te figures qu'un mari parle de sa femme avec ce feu, cet enthousiasme.... D'honneur, tu me fais beaucoup de peine! Sans doute, ta soeur est gentille, elle est douée d'une foule de qualités aimables, de vertus d'intérieur; elle est douce, bonne, sensible, tendre épouse, excellente mère..... En un mot, c'est une épitaphe ambulante! Mais tout cela, mon ami, c'est du bonheur domestique, du bonheur de tous les jours, du pot au feu! . . .

— Le mot est parfaitement choisi, répliqua froidement Adolphe.

— Allons, allons, tu quittes les bancs et tu as encore toute la naïveté primitive des héros de Tite-Live ou de Quinte-Curce; ton imagination rêve des églogues et ton coeur fabrique des idylles. Va, mon cher, traquillise-toi, je te formerai.

— Mille grâces te soient rendues. Les principes que tu professes sont peut-être, je n'en disconviens pas, à la mode et au goût du jour; mais je doute que tu me décides jamais à les suivre. Il est même probable que si tu les avais hautement proclamés plus tôt, ma famille aurait mis plus d'hésitation à t'accorder la main d'Adèle.

— Eh! eh! mon petit beau-frère, je crois, Dieu me pardonne! que tu as le projet de me sermonner... De la morale?... Peste! ... ceci devient sérieux!

— Jules, dit Adolphe d'une voix émue, je ne suis qu'un enfant auprès de toi. Je sais qu'il ne m'est pas permis de t'adresser des remontrances, mais tu m'écouteras du moins si je te fais une prière. J'étais fort jeune lorsque le choléra, ce terrible messager de mort, me rendit orphelin. Ma soeur et moi, nous fûmes confiés par le reste de la famille à la garde d'une vieille tante, qui s'occupait beaucoup plus de sa partie de whist et de son griffon que de nous, pauvres enfans, qui n'avions plus les soins et les caresses maternelles. Adèle, un peu plus âgée que moi, veillait sur mon enfance, et sa tendresse était ingénieuse à prévenir tous mes besoins. C'est te dire, Jules, que je l'aime à la fois comme une soeur et comme une mère. Aussi je t'en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, de plus saint dans ce monde, continue de la rendre heureuse!

La suite prochainement.

VOYAGES.

De la Cuisine anglaise.

— O Albion! o perfide Albion (ainsi qu'on disait sous l'Empire)! combien ta cuisine me semble peu digne de ta puissance! C'est un horrible mélange du danois, du saxon, du normand, de l'Indien et même du mohican. Il y a dans tes sauces, dans tes ragoûts quelque chose qui participe tout à la fois du boxeur et du bouledogue. Ce fanastime pour la viande et le sang, pour le verjus, indique une barbarie qui nous reporte aux temps des Codric, des Elfrid et des Hasting. Passe encore pour ton biftek et ton succulent rostbif (qui ne sont en définitive qu'un des plats de la cuisinière bourgeoise, en usage chez les cannibales de la Nouvelle-Zélande); mais pour tes légumes bouillis, tes tartes aux groseilles à maquereaux, ton vin de groseille à maquereaux et tes soupes de groseilles à maquereaux, pouah! Albion, pouah! Plutôt le droit de visite que l'humiliation d'un tel ordinaire!

Je me rappelle très bien qu'étant à Londres, il y a quelques années, un colonel anglais, après avoir long-temps discuté avec moi sur la prééminence que nos deux nations pouvaient revendiquer en gloire, en littérature et en beaux-arts, me dit d'un ton solennel: „Au surplus, je ne reconnais que deux supériorités à votre pays: les danseurs et les cuisiniers." Après une concession aussi large, on conçoit que le colonel tint à justifier la seconde partie de sa concession. Il succomba donc au champ d'honneur, en véritable Anglais: son cuisinier était français, et le colonel mourut d'une indigestion.

Or, comme l'a si bien dit M. Brillat-Savarin, la cuisine britannique est à celle de France ce que la quantité est à la qualité. Le Français goûte, l'Anglais avale; le premier distille, le second digère; tous deux, cependant, se font des emprunts, dans une certaine proportion, il est vrai, et si quelqu'un, parmi nos lecteurs, était bien aise d'établir une comparaison, voici venir un journal qui a tracé, avec beaucoup d'originalité, le tableau suivant de la gastronomie en Angleterre.

„La cuisine, je devrais dire plutôt l'alimentation des nouveaux conquérans de la Chine, est à peu près inconnue en France, dit M. Tournal, auteur de cet article.

„L'on ne sert des potages en Angleterre que dans les occasions les plus solennelles, et, dans ce cas, une véritable affiche placardée dans la salle à manger des dining rooms annonce cet événement aux voyageurs. Le potage à la tortue, c'est-à-dire un composé de crêtes de coq, de champignons, de jambon, de tortue marinée et de toute sorte d'épiceries, est en général le plus estimé. Il n'existe qu'une seule maison à Londres renommée pour le confectionnement de cet aliment; mais, comme il est hors de prix (environ 4 fr. la portion), les hôtels et les restaurans de second ordre le remplacent par une imitation faite avec du veau et qui porte le nom de mock turtle.

La suite au prochain numéro.

Trait de Vertu.

Il y a quelque temps qu'un soldat du 66e de ligne rencontre dans la rue un enfant de quinze à seize ans, couvert de haillons, mourant de faim et de froid et demandant l'aumône. Touché de compassion, il arrête l'enfant, l'interroge, et apprend de lui qu'il est abandonné depuis long-temps par ses parens sur le pavé de Metz, qu'il est sans ressource et sans asile, que sa journée se passe à mendier, et qu'il se retire la nuit, lorsqu'il a deux sous de reste, dans un bouge infect de la rue de l'Arsenal, où couchent pêle-mêle, pour ce prix et dans la même chambre, hommes, femmes, filles, ouvriers, etc. Le coeur du soldat s'est ému, mais bien plus pour l'âme de ce pauvre enfant que pour sa détresse corporelle. Que fera-t-il donc, lui, simple fusilier, et pauvre aussi? Il adoptera l'enfant, il le protégera; provisoirement, il partagera avec lui son pain de munition, il lui cherchera un asile chez une vieille femme, et le pauvre petit sera désormais à l'abri du contact impur de ceux dont il partageait la paille et dont il entendait les infâmes discours.

Cependant le petit vagabond ne sait pas apprécier les sacrifices de son généreux bienfaiteur, il s'échappe, il retourne mendier. Le soldat ne se décourage pas; il se met à sa recherche et le retrouve. Mais son embarras est plus grand que jamais, que fera-t-il de cet être rebelle au bien qu'on veut lui faire? On lui a parlé de la Société de Saint-Vincent-de-Paule; il s'adresse à un de ses membres. Ne pourrait-on placer l'enfant en apprentissage et le faire participer à l'instruction morale et religieuse de l'oeuvre des apprentis? Impossible! c'est un enfant ignorant du bien, livré depuis long-temps à de mauvaises habitudes; il ne connaît ni Dieu ni ses parens, il ignore son nom: il ne sait que le mal; l'admettre avec les autres enfans ce serait les perdre. Malgré le zèle de la Société, l'intérêt des apprentis commande, à l'égard du petit mendiant, une sévérité que le coeur réprouve. Alors le soldat propose plusieurs moyens qui sont inexécutables ou inadmissibles, mais témoignent tous d'une abnégation, d'une bienfaisance que la foi peut seule inspirer. Enfin, désespéré, il offre à la Société une somme de 800 fr., si elle veut se charger de trouver moyen d'élever l'enfant et de le mettre à l'abri de la corruption qui l'environne. C'est le prix de son rengagement. Après avoir servi pour son propre compte, il sert pour celui d'un autre, afin d'amasser de quoi faire le bien; il se prive de tout pour venir au secours des malheureux.

La Société de Saint-Vincent-de-Paule, touchée d'un si grand dévouement, d'une charité si ardente, a pris la résolution de seconder le brave soldat dans sa sainte entreprise. Le succès a couronné l'oeuvre. Depuis deux mois environ, l'enfant est complétement changé; il annonce une bonne volonté très-rassurante et d'heureuses dispositions; on le fait participer avec réserve et précaution aux instructions des autres apprentis, et tout fait espérer que sa sublime charité a mérité au pauvre soldat la grâce du retour de son petit protégé au bien, à la sagesse, et par conséquent vers le bonheur. Cet homme admirable ne se borne pas à cette bonne action, il y en a mille autres qui restent ignorées; et pour les accomplir, quelles ressources s'est-il créées? Il monte la garde pour ses camarades; ses nuits se passent presque toutes sur un lit de camp ou dans une froide guérite, mais le jour il fait l'aumône! . . .

NOUVELLES A LA MAIN.

— Le Tibre est sorti de son lit et un tiers de Rome est inondé: au Panthéon, l'eau dépasse le retable du maître autel, mais le quartier le plus entièrement couvert est celui de Gherro, habité par les juifs. Là, toute la population est réfugiée aux second et troisième étages. Des barques montées par des agens portent de maison en maison toutes les choses nécessaires à la vie. C'est par les ordres du St. père que ces distributions sont faites.

— Une compagnie anglaise vient de prendre un brevet pour une machine aérienne qui doit transporter les passagers et les dépêches au train de cent milles à l'heure et se rendre de Londres dans l'Inde en quatre jours. Le fait peut paraître plus que douteux; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le brevet a été délivré et enrégistré en date du 29 septembre dernier.

VARIÉTÉS.

Votre abonnement expire. — C'est la première ligne, c'est la première phrase de toutes les bandes d'un journal. C'est l'épée de Damoclès qui, longue et plate comme celle de Charlemagne, menace d'anéantir votre nom et de réduire votre adresse au néant.

Votre abonnement expire: salut quotidien que vous fait un journal avant que vous ayez ouvert sa feuille humide, et dès que vous lui ouvrez votre porte.

Cette formule ne ressemble-t-elle pas au „Frère, il faut mourir?"

Tout le journalisme réside dans ces mots: Votre abonnement expire. Inventez quelque chose de plus déchirant, de plus plaintif, de plus élégiaque! On dirait un vers de Chénier ou de Gilbert. Ce ne sont pas des numéros que reçoit l'abonné, mais des soupirs quatre-vingt-dix soupirs par trimestre. Prenez-y garde, Monsieur l'abonné, votre exemplaire s'éteint; il va rendre le dernier soupir. On ne peut dire va rendre l'esprit: ce serait trop gênant pour beaucoup de journaux.

Votre abonnement expire. A moins d'avoir été allaité par une tigresse et de porter un coeur de granit, cela touche un homme. Il expire. Mais vous pouvez le sauver. Il réclame votre secours, il l'attend; car, certes, il ne meurt pas de mort subite et sans dire gare, vous pouvez le ressusciter, et, si vous y manquez, ce ne sera pas faute d'avoir été averti souvent et prévenu bien à l'avance. Et que faut-il pour l'empêcher de s'éteindre? Mon Dieu, presque rien, et le remède est sûr. Les médecins autrefois employaient l'or potable. Eh bien! il faut moins que cela, un peu d'argent suffit.

C'est pour n'avoir pas approfondi toute la puissance de ce cri de détresse: Votre abonnement expire, que beaucoup de gens se mettent ensuite dans un cruel embarras! Les journaux ont cela de commun avec les femmes — indépendamment de leur loquacité, — qu'on sait quand on les prend, mais qu'on ignore quand on les quittera. Ceux-ci comme celles-là ont leurs chaînes qui, de papier ou de fleurs, n'en sont pas moins attachantes que des chaînes de fer.

Un homme s'abonne. Bon pour le journal. Supposez qu'il s'abonne à la Lune, Gazette des Nuits. Tous les matins cet homme lit sur sa bande bleue: „Votre abonnement expire." „Eh bien, pense-t-il, qu'il expire; nous sommes tous mortels; je m'en fiche pas mal qu'il expire." Mais un beau jour, ou plutôt une belle nuit, le journal ne lui dit plus qu'il expire, attendu que c'est déjà fait, et l'abonnement de notre souscripteur est mort de la veille.

Notre homme a oublié le memento fatal; il se lève comme de coutume, et son premier soin est d'étendre sa main à l'endroit où l'on pose son journal . . . Rien!

— C'est étonnant, dit-il en lui-même, que la Lune n'ait pas encore paru; pense-t-elle que j'irai la prendre avec les dents; elle se trompe. Il sonne: Drelin, drelin. „Jean, allez-moi chercher la Lune! Elle doit être chez le concierge."

Le valet descend et remonte.

— Monsieur, le concierge n'a pas reçu la Lune.

L'abonné se tape le front, et dit: C'est juste, je sais maintenant: mon abonnement est expiré. Ma Lune est couchée, n'y pensons plus.

Et cependant il y pense. Quelque chose lui manque. Le temps qu'il

employait à lire son journal, il faut l'employer à autre chose. Il songe à prendre des mouches, mais comme nous sommes en hiver, et qu'il n'y en a pas, il prend la mouche au figuré et au singulier: il est de mauvaise humeure.

Sa jeune femme survient et lui dit sous forme de plaisanterie:

— As-tu la Lune, mon gars?

— Non, Madame, je ne la reçois plus.

— Comment, serait-il possible? Ah! je vous reconnais bien là, Monsieur. Cette lune qui me faisait tant de plaisir! Et la quitter juste au moment où elle était si brillante! Moi qui désirais tant savoir la fin de son feuilleton; qui l'avais promis à ma voisine et à mon médecin. Monsieur, ce procédé n'a pas de nom.

Et la femme, en s'en allant, menace son mari de troquer sa lune de miel contre une lune rousse.

Le valet gémit et ne manque pas de faire allusion à la perte douloureuse du journal; la cuisinière est triste et ne tient plus à rien depuis qu'elle ignore le sort d'un malheureux héros coupé en deux par trimestre; elle dessèche sur pied et brûle tous les plats; les enfans pleurent de n'avoir plus le journal pour s'extasier devant les illustrations des annonces et faire des cocottes avec le reste; le portier croit qu'on bombarbe tous les jours Barcelone, depuis qu'il n'en a plus de nouvelles, et, dans son indignation, il appelle le désabonné un grigou.

Cet homme ne tiendra pas devant cette tempête domestique; à tout instant et dans tous les coins il en est assailli. Pas de milieu, il faut, ou qu'il s'abonne encore, ou qu'il aille faire un voyage autour du monde avec sa famille entière.

La Loi du Dimanche en Angleterre. Un enfant de douze ans, nommé Peter Priggius, comparaissait lundi dernier devant le bureau de police de Liverpool, sous l'accusation d'avoir volé une bourse la veille au soir à un honnête bourgeois de cette ville. Les agens de police s'étaient emparés de lui au moment même où il plongeait la main au fond de la poche qui contenait la bourse convoitée. Il avouait son crime, et le magistrat allait le condamner à quelques mois d'emprisonnement, lorsque son père, qui assistait à l'audience, s'avança jusqu'au pied du tribunal, et protesta hautement contre une pareille poursuite.

Le père. — Votre honneur, je m'oppose à ce que vous prononciez votre jugement. Un semblable procès est illégal.

M. Rushton. — Pourquoi cela, Monsieur?

Le père. — Parce que mon fils a été arrêté le dimanche par les policemen, et que la loi défend positivement à toute personne de faire quoi que ce soit le saint jour de notre Seigneur. Les policemen ont donc violé la loi en arrêtant mon fils. Ce sont eux qui méritent d'être punis.

A ces mots, prononcés d'une voix solennelle. M. Rushton se trouble et ne sait que répondre. D'abord il semble réfléchir et hésiter entre deux partis, puis il finit par déclarer que cette protestation lui paraît fort sensée, et qu'un magistrat doit avant tout obéir à la loi. Cependant, visiblement contrarié de rendre la liberté à un voleur pris en flagrant délit, il adresse au prévenu la question suivante:

— Quelle est votre profession?

— Je n'en ai pas d'autre que celle de voleur, répond le prévenu avec orgueil et en faisant un geste ironique.

— Alors, réplique le digne magistrat, je vous condamne à cinq shillings d'amende pour avoir contrevenu aux dispositions de l'acte du Parlement concernant le dimanche, et pour vous être permis de vous livrer à vos occupations habituelles le saint jour du Seigneur.

Ainsi donc, ajoute à ce compte-rendu le journal anglais auquel nous empruntons ces curieux détails, d'une part les policemen n'ont pas le droit d'arrêter les voleurs et les assassins pendant toute la journée du dimanche, et d'autre part, le vol est une profession reconnue par la loi, et à laquelle un acte du Parlement défend de se livrer depuis le samedi soir jusqu'au lundi matin.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Théâtre des Variétés. Les deux hommes noirs, vaudeville en deux actes, de MM. Waës et Davernay. — Ne vous imaginez pas que ces deux hommes noirs soient des nègres, comme nous avons été tenté de le croire un instant, lorsque nous avons entendu l'exposition s'attacher par un fil à un fantastique personnage nommé Epaminondas, lequel épousa une négresse; voilà ce qui nous avait trompé. Non, les deux hommes noirs dont il s'agit ici sont simplement gens de chicane, maquignons d'affaires louches, rognures des procureurs de l'ancienne comédie.

Un but mystérieux les amène séparément, l'un après l'autre, chez le sieur Canclos, limonadier de Patin; l'un s'adresse au père, l'autre parle à la fille; tous deux proposent aux Canclos de les emmener à Paris, de les installer dans un hôtel, de pourvoir à leurs besoins et à leurs plaisirs, de les habiller magnifiquement, sans que pour cela M. Canclos ait besoin de mettre la main à sa poche, où d'ailleurs il ferait des fouilles les plus inutiles, car l'absence des espèces métalliques est flagrante chez le pauvre limonadier, ivrogne de son état, et qui se trouve embarrassé justement pour payer au marchand de vin huit billets de 26 fr. qu'il lui a souscrits, avec une lettre de change pour la somme totale.

Donc, le père Canclos ne demande pas mieux que de se laisser faire; dans une heure il est prêt à partir. Il va raconter son aventure à sa fille, qui se dispose à lui faire le même récit, en lui montrant le second homme noir que Canclos, aviné, prend pour le premier qui s'était adressé à lui. On part avec celui-ci, et quand revient l'autre il ne trouve plus personne, si ce n'est un débiteur qu'il cherchait et qu'il arrête, car ce premier homme noir exerce la profession d'huissier. Il va conduire à Clichy son debiteur, lorsqu'il découvre en lui un cousin des Canclos; à ce nom magique, l'huissier se confond en politesses, il déclare qu'il se charge du paiement pour lequel il poursuivait; ce n'est plus à Clichy qu'il mènera son débiteur, mais dans un des principaux hôtels de la capitale, où il l'installera sur un pied de fortune et de luxe.

Si c'était un opéra-comique, sans nul doute on eût chanté: Quel est donc ce mystère? Dans la pièce des Variétés on se contente de le dire en simple prose. Ce mystère le voici: Epaminondas est un Canclos mort à Saint-Domingue, où il avait épousé la fille d'un banquier nègre. Inde, succession.

Les deux hommes noirs ont appris que cette succession est considérable, et ils ont voulu s'emparer des héritiers pour leur faire signer de confiance une convention dans le but de partager avec eux.

Ce que les hommes noirs ignorent, et ce que sait le père Canclos, c'est que la succession, qui est d'un million, se trouve absorbée par les dettes du défunt. Mais devinant les intentions flibustières des hommes noirs, Canclos se garde bien de les désillusionner, et il profite de son crédit éphémère pour leur faire prêter collectivement 10,000 fr. à l'amoureux de sa fille, qui pour l'épouser attend qu'il ait pu s'acheter un cabinet d'affaires.

On reçoit enfin du ministère de la marine l'état de l'actif et du passif de la succession; elle est d'un million, mais il y a 999,650 fr. de dettes à payer, reste 350 fr.

Les deux hommes noirs cherchent alors à s'endosser l'affaire dont ils vantent les avantages pour s'enferrer; mais la générosité leur est si peu naturelle, qu'ils ne tardent pas à flairer leur mutuelle invention.

Les trompeurs sont trompés, et le mariage de Virginie Canclos est dû à la crédulité des deux spéculateurs peu délicats.

La pièce a réussi: elle est amusante; la forme en est jeune et fraîche, mais nous regrettons que les auteurs, ayant à faire une folie pour les Variétés, ne se soient pas contenté de prendre un sujet qui ne fût propre qu'à être traité en manière de charge. Pourquoi, avec la donnée que nous venons d'esquisser, n'ont-ils pas fait une de ces comédies de moeurs qu'ils font si bien; nous sommes convaincus qu'en dépouillant leur sujet de tout ce qui s'y trouve mis en vue du théâtre des Variétés, en traitant toutes les scènes comme le sont quelques-unes, où l'esprit sérieux des auteurs a imprimé un cachet de bon comique, il y avait là une charmante comédie à faire, digne soeur du Voyage à Pontoise et du Bourgeois grand seigneur.

La plupart des rôles sont bien joués. Mlle. Boisgonthier, charmante de vivacité et d'entrain, ne laisse à désirer qu'un plus grand nombre de rôles qui la fassent autant valoir. E. D.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser. n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Suite.

Et, saisissant le tavernier par le collet, il le secoua rudement; puis, le poussant avec une force qu'on n'aurait pas attendue d'un homme de si petite taille, il le jeta violemment contre la porte. Maître Sly fut précipité avec tant de vigueur, que la porte s'ouvrit, et il alla tomber lourdement au milieu des joueurs. Un éclair de fureur brilla un instant dans ses petits yeux gris; mais, contenant sa rage, il se releva en essayant de rire.

— Cet homme est un fou frénétique! s'écria-t-il; je voulais lui administrer quelques consolations; et pour remercîement il a failli m'étrangler! Voilà, Monsieur, une belle soirée pour vous, ajouta-t-il en s'adressant au corsaire; néanmoins, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de partir tout de suite; car cet enragé est capable de revenir ici avec les poches pleines d'argent, et, vous le savez, la fortune est capricieuse.

J'ai mes raisons pour partir, Monsieur, répondit froidement le corsaire.

Et, faisant un signe au matelot qui l'avait accompagné, il sortit du tripot. Dix minutes après tous deux galopaient à bride abattue vers la ferme de Haute-Fontaine.

Lorsque M. Lambert fut dehors, il s'en alla, au hasard, tout droit devant lui, murmurant des paroles incohérentes et se frappant le front.

— Et maintenant, dit-il, où trouver deux mille francs pour sauver ma fille?

Il achevait à peine ces derniers mots, qu'une voix bien connue le fit tressaillir: c'était celle du meneur de boeufs qui chantait son noël favori en marchant le long des maisons. Le fermier voulut retourner sur ses pas; mais Léonard était déjà devant lui, poussant une joyeuse exclamation de surprise.

— Laissez-moi passer . . . murmura le fermier

— Qu'avez-vous donc, Monsieur Lambert? demanda le meneur de boeufs étonné. Ne reconnaissez-vous point un ami?

— Quelle heure est-il? demanda le fermier d'une voix faible et distraite.

— Huit heures. Nous n'irons aux falaises que vers minuit. Voulez-vous vider un pot de bière en attendant?

— Huit heures! . . . répéta lentement le fermier. Cette heure a été bien longue.

— Corne-boeuf! s'écria le bouvier; je donnerais Robin, mon taureau noir, pour savoir quel sort on a jeté sur vous!

— Tais-toi, tais-toi, ami! . . . murmura le fermier. C'est comme si tu parlais à un spectre; tais-toi, je ne compte plus parmi les vivans: je suis un homme mort et ruiné.

J'ai deviné! dit le bouvier en frappant sur sa cuisse. Je gage que vous avez fait quelque mauvaise affaire? mais je veux être assommé comme un veau si je laisse un ami dans l'embarras . . . J'ai amené quelques bêtes aujourd'hui à la ville, et Dieu merci, le marché n'a pas été mauvais. Si j'osais vous prier de m'emprunter . . . vous me rendriez cela le jour où je conduirai Élisabeth à l'église de Crémarest.

— Tu ferais cela, jeune homme? tu ne te joues point de moi?

Pour toute réponse, Léonard tira de sa bourse de cuir trois billets de mille francs et les présenta au fermier. Celui-ci en saisit deux; il les serra d'une main convulsive; puis, sans dire un mot au bouvier stupéfait, il s'enfuit et disparut dans l'ombre des maisons.

Lorsqu'il ouvrit la porte du tripot, M. Lambert était d'une pâleur si effrayante, ses yeux avaient une expression si étrange, que maître Sly lui-même ne put retenir un léger tressaillement. Le fermier promena autour de la chambre un regard où se peignait une anxiété déchirante.

— Où est le corsaire? demanda-t-il d'une voix dont le calme avait quelque chose de terrible.

— Il est parti, répondit maître Sly.

— Où est-il allé?

— Je l'ignore.

— Quand reviendra-t-il?

— Il ne reviendra pas aujourd'hui.

— C'est infâme! maître Sly; la parole d'un joueur est sacrée, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Ainsi, ma famille est ruinée, et ma fille . . . Rien ne peut me délier de cette parole?

— Rien . . . excepté . . .

— La mort, ajouta le fermier. Eh bien! que le sacrifice s'accomplisse!

En achevant ces mots, il fit un brusque mouvement du bras droit et tomba à la renverse en poussant un long soupir.

— Qu'est-ce que cela! s'écria maître Sly en bondissant hors de son fauteuil. Cet homme a-t-il trop bu? Hem! son sang coule comme un flot de vin du Rhin . . . Bière et gin! ajouta-t-il d'un ton furieux. Je n'aurais jamais cru cela de vous, Monsieur. Diable voilà la moralité de mon établissement perdue.

— Silence, interrompit le fermier d'une voix faible. J'ai trop hâté le moment fatal. Mais je te demande comme dernière grâce de me faire transporter à minuit à la pointe des falaises.

— Vous portez un rude coup à ma maison, répondit maître Sly en s'adoucissant soudain. Mais du diable si je refuse . . . si je refuse d'accomplir la dernière volonté d'un mourant!

Ayant adroitement enlevé les deux billets que le fermier avait encore dans ses doigts crispés, et les ayant prudemment mis dans sa propre poche, maître Sly appela au secours pour transporter le blessé.

A peu près au même moment quatre épais tourbillons de fumée s'élevaient en spirale des quatre coins de la ferme de Haute-Fontaine, des langues de feu montèrent en serpentant le long des murs et des toits, et jetèrent une lueur sinistre sur les arbres environnans.

VI.

Malgré les rapides progrès de l'incendie, la ferme demeurait plongée dans le silence. Il y était resté, en effet, peu de monde: les fils du fermier étaient partis pour la côte à la chute du jour; les domestiques s'étaient esquivés afin d'aller à la veillée au village voisin; la fermière dormait dans son lit; Élisabeth seule, assise au coin du feu; combattait l'ennui en feuilletant un vieux livre de légendes. Soit par l'effet de cette lecture ou par celui du tictac monotone de l'horloge de la ferme, la jeune fille laissait échapper le volumineux bouquin et fermait ses beaux yeux, lorsqu'un léger craquement la réveilla soudain, et en même temps une odeur de fumée vint frapper son odorat. Elle pâlit; une idée terrible lui traversa l'esprit; elle s'élança dans la cour et se trouva dans un nuage de fumée. A peine avait-elle donné l'alarme par le cri: „Au feu!" qu'elle se sentit enlever de terre par deux bras vigoureux. Après quelques pas, l'homme qui la portait la déposa doucement à terre, tout près d'un autre homme dont la lueur de l'incendie éclairait le sombre visage. Élisabeth n'eut besoin que d'un coup d'oeil pour reconnaître les traits du corsaire.

Une brise de mer passant sur la vallée, vint activer le feu et dissiper la fumée.

— Grand Dieu! s'écria soudain la jeune fille. Sauvez, sauvez ma mère!

— Tu as parlé trop tard, répondit froidement le corsaire en l'entraînant.

Mais à peine avait-il fait un pas qu'il entendit une voix perçante crier au milieu des flammes:

Cavarol, Jean Cavarol, au secours!

— Quelle est la chouette qui me hèle ainsi au milieu de la nuit? répliqua le marin.

Alors Élisabeth poussa un cri déchirant en voyant sa mère montée sur le toit que les flammes allaient envahir.

La suite au numéro prochain.

Une Actrice d'un Jour.

Suite.

Jules de Ferrière avait tous les défauts de l'éducation moderne. Il traitait légèrement les questions les plus sérieuses, tournait en ridicule les sentimens les moins attaquables; il était fat, railleur, sceptique, mais il n'avait pas mauvais coeur. Les paroles d'Adolphe le touchèrent profondément. Une larme parut au bord de sa paupière, larme arrachée sans doute par le remords, larme qui témoignait de la lutte pénible, engagée dans le coeur de Jules entre le devoir et une affection coupable.

Il pressa silencieusement la main d'Adolphe, car il venait de pénétrer dans le domicile conjugal. Deux beaux enfans, frais et roses, accouraient offrir à ses baisers leur front candide et leurs jous rebondies.

Chacun d'eux s'empara triomphalement de l'une des mains de M. de Ferrière. Ils le conduisirent ainsi jusqu'au salon où se trouvait sa femme.

Adolphe jugeant convenable de laisser les époux en tête à tête, alla se promener sous les charmilles du parc.

Adèle Destianges était mariée depuis quatre ans à Jules de Ferrière. Les premiers temps de cette union s'étaient écoulés dans un limpide bonheur; mais, depuis six mois à peu près, la jeune femme avait remarqué sur le visage de Jules une teinte de tristesse que rien n'avait pu dissiper. Lui, qui jusqu'alors s'était plu constamment auprès d'elle, se montrait, en quelque sorte, ennuyé de sa présence, et cherchait des distractions au dehors. Cette conduite prouvait clairement que l'affection du volage époux diminuait chaque jour, mais Adèle se refusait à envisager toute l'étendue de son malheur; elle n'osait croire à l'indifférence de l'homme auquel elle avait prodigué tous les trésors de son âme aimante et généreuse. Pauvre femme! elle cachait ses pleurs, elle s'efforçait de sourire; elle employait toutes les séductions d'autrefois pour ramener à elle celui qui, peut-être, allait s'en éloigner sans retour! elle apportait ses enfans sur les genoux de leur père, les instruisait à lui bégayer de nouveaux mots bien tendres, à lui faire de nouvelles caresses . . . rien ne pouvait dérider ce front chargé d'ennuis.

Mais quelle ne fut pas la douleur d'Adèle, quand le doute pour elle ne fut plus possible, quand elle apprit enfin que son époux, si morose sous le toit conjugal, était partout ailleurs d'une gaîté folle et faisait les délices de certaines réunions où elle n'était pas admise? Frappée droit au coeur, et trop fière pour descendre jusqu'à la plainte, elle refoula son angoisse au fond de son âme et fit de nouveaux efforts pour ramener l'ingrat qui la délaissait. Mais cette lutte était trop pénible pour ne pas briser la faible créature qui voulait la soutenir.

La jeune épouse vit disparaître sa fraîcheur: ses yeux, brûlés par les larmes, perdirent leur éclat, ses joues se creusèrent, et la perte de ses charmes allait entraîner celle de son dernier espoir . . .

Cependant la jalousie, ce puissant galvanisme, vint rendre à la pauvre malade assez de force pour quitter un instant son rôle de victime et faire sentir à Jules toute l'indignité de sa conduite. Hélas! cette protestation tardive devait avoir un résultat bien différent de celui qu'elle en attendait

La veille, Adèle avait assisté à la représentation du Domino noir. Elle avait vu les yeux de son mari se fixer avec ardeur sur madame N . . . . Ferrière avait applaudi avec enthousiasme; il s'était penché plusieurs fois au bord de l'avant-scène afin d'attirer l'attention de la belle cantatrice, et même il avait poussé l'impudeur jusqu'à jeter, en présence de sa femme, un bouquet aux pieds de l'idole. A cet inconcevable oubli des convenances, quelques murmures se firent entendre dans les loges voisines. Adèle, rouge de dépit et de colère, quitta l'avant-scène, sans que Jules parût même s'apercevoir de sa retraite.

Quelle pouvait être la cause de cet entraînement fatal? La beauté de madame N . . . ,? Mais qu'on lui rende la joie et le bonheur, Adèle sera mille fois plus jolie! Son talent de cantatrice? mais cette partition que M. de Ferrière accueille avec des applaudissemens si frénétiques, sa femme lui en a chanté vingt fois les plus jolis morceaux, sans qu'il ait seulement daigné la féliciter et sourire. Cependant Adèle avait un timbre de voix pur et suave, une vocalisation savante; elle chantait avec âme et s'accompagnait avec une perfection réelle. Son mari se laissait donc entraîner par cette dépravation de moeurs et ce dévergondage d'esprit, qui font trouver à certains hommes du piquant aux femmes de théâtre?

A la fin de la pièce, Ferrière courut joindre ses félicitations à celles des privilégiés de la coulisse et revint chez lui la tête en feu, l'âme envahie par une passion qui naissait à peine, mais qui menaçait déjà de l'entraîner dans les plus fougueux écarts.

Le lendemain il écrivit une lettre passionnée à l'actrice. La réponse ne se fit pas attendre. On repoussait ses offres et on annonçait un départ immédiat pour Bruxelles.

La suite prochainement.

VOYAGES.

De la Cuisine anglaise.

Suite.

„Les soupes les plus estimées dans ce pays sont l'asparagus soup, gruvy, ox tail, giblet, hare, pea, mutton broth et mulligatawny. Ce dernier potage est une horrible importation venue de l'Inde; il se compose de quartiers de pigeon et d'une espèce de purée faite avec du poivre, de la moutarde et des pimens les plus énergiques. Son action sur l'économie animale, est si active, si subtile, qu'il serait impossible à une petite maîtresse de plonger le doigt pendant cinq minutes dans cet homicide mélange, et cependant la police tolère que l'on serve le mulligatawny en plein jour et dans les maisons les plus renommées de Piccadilly.

„Avant d'aller plus loin, je crois devoir dire quelques mots de deux plats qui ont été mentionnés déjà à propos du dîner du lord maire; ce sont les tartes et les raisins. Ce dernier fruit est assez commun à Londres, ou du moins on en trouve de tous les côtés et presque à toutes les saisons. Le prix varie de dix à vingt sous la livre. Ils sont toujours aussi frais que s'ils avaient été cueillis la veille. Les plus estimés sont ceux que l'on récolte dans la serrechaude de Hampton-Court, résidence royale, située à six lieues au dessus de Londres, et non moins célèbre par sa galerie des tableaux et des cartons de Raphaël, que par le pied de vigne monstrueux qui produit les raisins. Cette souche monstre fut plantée, il y a soixante ans environ; elle produit annuellement de sept cents à mille kilos de fruit et laisse bien en arrière la fameuse souche de chasselas du palais de Fontainebleau. A trois pieds du sol, elle offre une circonférence de quatre-vingt-quatre pouces; une de ses branches a un développement de près de cent mètres.

„Les tartes sont des espèces de pâtisseries renfermant des fruits qui varient selon la saison. La recette est on ne peut plus simple. Mettez dans un plat des cerises, ou bien des grains de raisin, ou bien encore de prunes, etc.; ajoutez un peu de sucre, recouvrez le tout de la pâte la plus vulgaire, la plus indigeste, faites chauffer et servez froid. Très souvent les ménagères anglaises ont le courage de faire les tartes avec une infâme groseille verte que la pudeur me défend de nommer, ou bien encore avec la côte des feuilles de la rhubarbe. On sert même ce dernier plat sur les meilleures tables, et les marchés de Londres sont encombrés pendant tout le mois de mai de cet abominable végétal.

„Les estomacs anglais sont doués d'une activité et d'une élasticité peu communes. En général ils digèrent quatre repas par jour, je dis quatre bons et solides repas. Premièrement le déjeûner (break fast, rompre le jeûne), qui se compose pour la forme de thé, mais qui consiste dans le fond en volailles froides, en énormes tranches de boeuf, de veau et de mouton. Vient ensuite le luncheon, ordinairement composé de sandwich, c'est-à-dire de tranches de pain beurré, entre lesquelles on dispose artistement de minces tranches de jambon enduites de moutarde. Ce repas ne sert pour ainsi dire que de simple transition entre le déjeûner et le dîner. Les sandwich ne sont qu'un succédant de l'absinthe, on en sert à chaque instant de la journée.

„Le dîner se compose invariablement de quatre services, savoir: poisson rôti et légumes bouillis à l'eau, tartes ou puddings, fromage de Stilton ou de Cheshire. Il faudrait une véritable classification méthodique pour décrire toutes les familles, genres, espèces et variétés de puddings, plums pudding, goosberry pudding, rice pudding, jam pudding, peas pudding, que sais-je encore; il est

bien entendu que le menu en quatre tableaux du dîner que je viens de citer varie selon les classes et les localités. Dans les hautes régions de l'aristocratie anglaise, la cuisine et les habitudes françaises ont tout-à-fait triomphé, on a même adopté l'usage des serviettes. En général on ne boit pendant les repas que du porter, de l'ale ou de la bière, et il n'est pas rare de voir les verres remplacés par d'énormes vases en étain. Ce n'est qu'à la fin du repas que l'on sert quelques vins capiteux, Xérès et Porto principalement. Presque toujours l'on consulte, pour le choix des vins, le goût des étrangers qui assistent aux diners des tables d'hôtes. Dans quelques boarding houses, on sert quelquefois de l'eau panée. Le quatrième repas ou supper se compose toujours de thé; mais cette boisson n'est en réalité qu'un prétexte pour consommer des steaks ou smith, autrement dit des tranches de viande, auxquelles on ajoute du fromage, des sandwich et puis du grog.

„Comme on le voit, les sauces sont tout-à-fait inconnues dans la cuisine anglaise, proprement dite; en revanche, chacun est libre d'en préparer immédiatement et selon son goût. A cet effet les tables sont toujours munies d'un petit meuble renfermant diverses espèces de poivre, du sel, du vinaigre aromatisé, du gingembre, de la moutarde, du piment, de l'essence d'homard et d'anchois, du suc de mousserons marinés, etc.; c'est à l'aide de tous ces ingrédiens que chaque convive prépare les sauces. L'usage de l'huile est à peu près inconnu dans l'intérieur de l'Angleterre. Si les Français se hasardent d'en demander, ils sont assurés de mettre les hôtels en révolution; ce n'est qu'à grand' peine que l'on parvient à en obtenir un petit flacon analogue à ceux qui sont destinés à renfermer l'huile antique.

„J'ai déjà eu l'occasion de parler du goût qu'ont les Anglais pour les alimens ultra-épicés: ce goût est tellement général que les sucreries elles-mêmes, destinées aux enfans, en renferment. C'est ainsi que l'on vend dans presque tous les magasins de confiseurs (confectionners) du sucre d'orge au gingembre, des pralines poivrées et des pastilles à la pomme préparées avec une décoction de piment. Dans les maisons les plus riches on abandonne le sucre à la discrétion du domestique, mais l'on a grand soin de tenir sous clef le poivre et la moutarde, afin de ne point les induire en tentation.

„On sert peu de volailles en Angleterre, à cause de l'humidité du climat qui s'oppose à l'élève des poulets. L'humble lapin domestique, le lapin angora noir, rouge et blanc, représente à lui seul le gibier sur le marché de Covent-Garden et de Hungerford. Un seul marchand de Londres débite, par semaine, 1, 600 têtes de ces malheureux petits quadrupèdes.

La Fin prochainement.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Les bals de l'Opéra sont toujours un objet d'impatiente curiosité, particulièrement pour les femmes nouvellement mariées. Malheur aux maris qui refusent de satisfaire à cet égard le désir de leurs jeunes épouses! Ce refus les entraînera dans une première ruse, dans de premiers mensonges dont les conséquences sont toujours incalculables. Témoin l'aventure suivante qui, par un bonheur inespéré, n'a coûté à un mari que des bijoux.

Mme. D... qui est sortie d'un pensionnat tout juste à temps pour épouser un officier d'état-major, mourait d'envie de voir ce bal de l'Opéra dont on lui avait fait un portrait si terrible. Son mari s'était montré inexorable. Car personne n'est plus sévère sur la morale qu'un mauvais sujet lorsqu'il se range. Samedi dernier pourtant, son service l'ayant appelé pour quelques heures aux environs de Paris, Mme. D... entrevit la possibilité de contenter sa curiosité. Aller seule, il ne fallait pas y songer. Se confier à une femme de chambre, répugnait à la délicatesse. Mme. D..., se souvint à propos d'une amie de pensionnat qui venait aussi de faire son entrée dans le monde par un brillant mariage. Les jeunes femmes tombèrent bien vite d'accord. A minuit elles descendaient en tremblant d'un modeste fiacre, et s'aventuraient dans le foyer encore à peu près désert. Il était expressément convenu qu'on sortirait du bal à une heure et demie, pour être de retour à deux heures, de façon à prévenir tout accident.

Mais bientôt l'affluence devint grande. Les deux amies, fatiguées d'errer incessamment dans le foyer, cherchaient vainement à s'asseoir. Toutes les banquettes étaient garnies d'individus qui paraisaient cloués à leur place. Un siége vacant se trouva enfin dans le corridor des premières loges, et Mme. D... s'en empara la première, comptant sur le repos pour se remettre de son émotion. qu'elle n'était pas parvenue à vaincre. L'amie s'éloigna seule, à charge de venir prendre la place après avoir fait de nouveau le tour du foyer.

A peine avait-elle disparu qu'un individu masqué vint se jeter aux pieds de Mme. D... et commença la déclaration la plus burlesque du monde, accompagnant ses paroles des plus bizarres contorsions. La répugnance et l'effroi de Mme. D... se comprendront aisément. Ils ne firent que s'accroître en voyant la foule s'assembler autour d'elle et rire de son embarras. Elle eut beau joindre les mains et supplier les larmes aux yeux son persécuteur, plus elle se troublait, plus l'individu masqué multipliait ses démonstrations. Elle se sentit bientôt défaillir, elle porta la main à son coeur, et allait tomber, quand un personnage de haute stature, à cheveux blancs et moustaches grises, se plaça entre elle et son ridicule adorateur, et, lui prenant le bras, l'entraîna avec autorité.

— Comment se fait-il que je rencontre la belle Mme. D... dans un lieu tel que celui-ci, dit-il quand ils furent éloignés de quelques pas.

— Puisque vous me connaisez, Monsieur, reprit Mme. D... je vous supplie de m'envoyer chercher une voiture.

— Je vous connais, Madame, et je connais votre mari. Je suis le général C...

L'inconnu cita un des noms les plus respectables de l'armée. Ce nom était familier à Mme. D..., mais elle n'avait jamais vu les traits de celui qui le porte.

Parvenue sous le péristyle, une sorte d'ardeur fébrile qui l'avait soutenue l'abandonna tout à coup. Elle se sentit incapable d'aller plus loin,

— En vérité, Madame, vous vous soutenez à peine, reprit son conducteur; permettez-moi de vous faire asseoir un instant dans un endroit plus convenable, où je pourrai vous procurer au moins des sels.

Il entraîna la jeune femme dans un restaurant. Celle-ci n'osa pas refuser de l'y suivre par excès de timidité, et pour ne pas se donner en spectacle, et peut-être aussi parce que les jambes ne pouvaient plus la porter. L'étranger fit servir à souper, malgré les protestations de sa compagne, et se mit à faire honneur aux huîtres et à la volaille truffée, tout en pressant inutilement Mme. D... de l'imiter. Celle-ci attendait impatiemment la fin d'un repas qui lui semblait interminable, quand tout-à-coup ses yeux se portèrent sur la pendule; elle se souvint que son amie devait être fort inquiète de son absence. Aussitôt l'étranger proposa l'arrangement suivant. Il irait chercher cette amie, l'amènerait à Mme. D..., et les reconduirait immédiatement à leur demeure. Il était déjà parti que Mme. D..., n'avait pas encore donné son consentement. Elle attendit une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure entière, l'étranger ne reparaissait pas. Prenant alors son courage à deux mains. Mme. D... voulut sortir. Aussitôt le garçon lui présenta la note du souper. Le total était de quarante-deux francs. Mme. D... s'aperçut alors qu'elle n'avait pas d'argent.

Que faire! Donner son nom et son adresse au garçon, c'était trop dangereux. Elle préféra lui laisser un bracelet, qui valait deux milles écus, en l'avertissant qu'elle le ferait prendre le lendemain. Le même garçon alla chercher un fiacre, et bientôt elle fut heureusement rendue à son hôtel.

Le lendemain, son premier soin fut d'envoyer chercher son bracelet. Mais quand le commissionnaire eut expliqué l'objet de sa venue, on le renvoya en lui riant au nez.

— Qu'est-ce que vous voulez, lui dit le garçon? Un bracelet? Dites à Madame que je l'ai rendu au général, qui est venu le chercher de sa part, et qui m'a donné cent sous pour ma peine.

En recevant cette réponse, Mme. D... reconnut que le prétendu général n'était qu'un fripon, qui avait pris un nom honorable pour mieux la tromper: que l'individu aux déclarations n'était qu' un compère, et que son excursion au bal masqué coûterait six mille francs à son mari. Heureux ceux qui en sont quittes à ce prix.

NOUVELLES A LA MAIN.

20. Février. Un événement qui pouvait avoir les plus funestes résultats est arrivé l'un de ces jours derniers à Belleville. M. J...

occupait avec sa famille, dans cette commune, la maison située rue du Théâtre, n. 3. Dans le milieu de la nuit d'avant-hier, au moment où tous les hôtes de la maison étaient endormis, ils furent réveillés subitement par un craquement terrible qui semblait partir de l'étage qui se trouvait immédiatement au dessus de leur chambre. Chacun chercha à se rendre compte de ce bruit inaccoutumé; mais avant qu'on eût pu en reconnaître la cause, un nouveau craquement se fit entendre, et au même instant, le plancher de séparation des premier et deuxième étages se détachant, tomba avec un fracas épouvantable sur le plancher supérieur du rez-de-chaussée, qu'il précipita sur le sol. Par un hasard providentiel, l'interposition des meubles entre les planchers défoncées avait ménagé quelques vides, et M. J... et sa famille, ensevelis sous les décombres, avaient été assez heureux pour échapper à la mort; mais leur position était des plus affreuses: emprisonnés, serrés entre les poutres et les solives, ils ne pouvaient se dégager, et tout les portait à craindre qu'un nouvel écroulement ne vînt anéantir l'étroite retraite que la Providence leur avait ménagée. Fort heureusement le bruit occasionné par la chute des plafonds avait été entendu dans le quartier; les voisins, munis de torches et de lanternes, s'étaient empressés d'accourir sur les lieux, et aussitôt qu'ils eurent reconnu la nature de l'événement, les uns se mirent à l'oeuvre et commencèrent les travaux de sauvetage, tandis que les autres allaient en toute hâte chercher du renfort. Bientôt un nombre considérable de travailleurs fut réuni sur les lieux; les travaux de déblai reçurent une nouvelle impulsion. Encouragé par les cris des victimes, chacun redoubla de zèle et d'efforts, jusqu'au moment où l'on parvint à les délivrer. Les blessures qu'elles ont reçues sont peu graves, et se bornent à des contusions plus ou moins fortes. Le mobilier a beaucoup plus souffert que les personnes; tous les meubles ont été fracassés, et la perte occasionnée par cet accident est assez considérable. Quoi qu'il en soit, en présence du danger imminent auquel a échappé une famille tout entière dans cette circonstance, on est heureux de n'avoir pas de plus grands malheurs à déplorer.

21. — On écrit de Madrid, 10 février, à la „Gazette des Tribunaux": „Ce matin a été exécuté dans notre capitale un des plus féroces assassins qui aient jamais épouvanté l'Espagne. Cet individu, nommé Juan Martin, et à peine âgé de trente ans, était le chef d'une bande de brigands qui, pendant bien des années, a été la terreur de la province de Tolède. Les meurtres dont il a été convaincu sont au nombre de trente; mais on est conduit à croire qu'il en a encore commis beaucoup d'autres, lorsqu'on prend en considération qu'il n'a avoué aucun de ses crimes, et qu'il a été avéré dans l'instruction qu'il a assassiné de sa main quatorze personnes en un seul jour, et dans le seul but de les dévaliser. Voici un exemple de la férocité de ce monstre: l'année dernière, dans le mois d'août, lui et quelques-uns de sa bande arrêtèrent sur une route de province de Tolède un habitant de la ville de ce nom, et le transportèrent dans les montagnes voisines; là ils exigèrent de lui une rançon de 3000 piastres (15,000 fr.), et, comme il n'avait que peu d'argent sur lui, ils le forcèrent à écrire à sa femme une lettre où il l'invitait à remettre cette somme au porteur. Puis, Martin le fit enfermer dans une caverne, où il le laissa pendant quarante-huit heures sans nourriture. Le troisième jour, de grand matin, la réponse était arrivée que la femme du malheureux Tolédan n'avait pu payer que 150 piastres (750 fr.) sur les 3000 qui étaitent demandées. Martin fit sortir son captif et lui brûla les chairs avec un fer rouge; ensuite il l'enterra jusqu'au cou, et laissa sa tête exposée aux ardens rayons du soleil. Non content de ce supplice, il lui fit encore celui de Tentale, car chaque fois que le malheureux, qui a été dévoré d'une ardente soif, demandait à boire, il faisait approcher de sa bouche un verre d'eau fraîche, mais on le retirait aussitôt. Après avoir martyrisé cet homme ainsi pendant huit heures entières, il lui arracha les dents une à une avec des tenailles, et pendant cette nouvelle torture le malheureux Tolédan expira. La férocité de Juan Martin ne s'est pas démentie un seul instant. Dans la prison, il manifestait continuellement le regret de n'avoir pas tué un plus grand nombre de personnes. Avant-hier encore, il avait préparé des moyens d'évasion. Il était parvenu à limer complètement ses fers, et il était convenu avec quelques-uns des ses amis du dehors qu'ils simuleraient une rixe dans une rue voisine de sa prison, afin que les militaires du corps-de-garde de celle-ci y accourussent, et qu'ainsi il pût s'échapper; mais heureusement ce complot fut découvert. Juan Martin a fait le trajet de la prison au lieu d'exécution à pied en maudissant sans cesse ceux qu'il appelait ses ennemis. Toutes les exhortations de l'ecclésiastique qui l'accompagnait ont été inutiles, et il est mort dans l'impénitence finale."

VARIÉTÉS.

— Comment on écrit le feuilleton. Il n'y a pas bien long-temps que l'Entr'acte a raconté comment il se faisait un grand commerce de lignes entre gérans et feuilletonistes, et comment la presse avait sa Bourse, où la prose était cotée et les plumes illustres tarifées.

Malheureusement le négoce qui a ses transferts et ses reports comme l'agiotage des coulissiers, n'est pas le seul que nous ayons à signaler. L'industrie n'a plus de bornes, et nous ne savons pas où ses progrès s'arrêteront.

On fait, par le temps qui court, une telle consommation de lignes, que les romanciers les plus féconds ne peuvent y suffir; à moins d'écrire à la vapeur, on ne saurait égaler la mécanique qui avale neuf colonnes en un coup de piston.

Les auteurs qui depuis long-temps ont oublié le précepte de Boileau:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

ont d'abord pris sur le temps de leurs repas, puis sur leur sommeil; mais ils se sont bien vite aperçus que vingt-quatre heures par jour ne suffisaient pas à ce travail forcé. M. Arago aurait dû en inventer de trente pour leur service particulier; mais, l'état de ses relations avec le ciel ne le permettant pas à M. Arago, les auteurs ont pris le parti de suppléer au temps qui manquait par l'adresse qui ne manque jamais.

Beaucoup d'entre eux, que nous pourrions nommer, autocrates du feuilleton, potentats de la presse, ont abaissé leurs regards vers la tribu des gens de lettres, et dans la foule des tartempions ils ont fait choix d'une douzaine de barbanchus à qui ils ont tenu à peu près ce langage:

„Gens de lettres, nos amis, qui barbotez dans les bas-fonds de la littérature, vous produisez beaucoup, mais vous publiez très peu. Il n'est pas un de vous qui n'ait au moins une demi-douzaine de contes, romans ou nouvelles, proprement enfouie dans les catacombes d'un grand journal. Ça ne vous rapporte rien, mais ça vous fait perdre du temps. Nous sommes cinq ou six grandes plumes qui tenons les avenues du journalisme, et nous vous mettons au défi d'y pénétrer. Un seul moyen vous reste: vendez-nous vos oeuvres; nous leur appliquerons la griffe du maître et vous aurez de l'argent."

Les tartempions ne vivent pas plus que les autres hommes d'air pur et de rosée; c'est pourquoi ils acceptèrent les offres des maréchaux de France littéraires, et leurs oeuvres complètes en manuscrits furent échangées contre pas mal de pièces de cent sous.

Depuis cette nouvelle institution de brocantage de lettres, les plumes les plus fécondes sont devenues trop fécondes. Elles produisent un roman au jour et un feuilleton à l'heure.

Les gérans n'ont qu'à demander. Un roman de moeurs, voilà! Un roman rococo! voici! Un roman maritime, prenez! Un roman historique, enlevez! Ne vous gênez pas; les cartons sont pleins; quand il n'y en a plus il y en a encore, il y en aura toujours. Les tartempions sont là-bas qui inventent.

A ce négoce-là les illustres gagnent la fortune et la renommée; nous savons tel roman qui a fait grande sensation, qui a été édité au prix de vingt sous la ligne, et qui auparavant a été vendu dans l'ombre pour cent écus en bloc.

Une simple signature a transformé les cent écus en dix mille francs. O littérature! N. J.

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Magasin de Modes et Nouveautés

de Kitz et Leser.

tant pour Dames que pour Messieurs.

A l'Obélisque, Kohlmarkt No. 1149 et 1150.

Ce fonds de commerce est à la fois remarquable par son achalandage et la position avantageuse qu'il occupe sur une place des plus commerçantes et des mieux situées de la capitale, et par un local qui ne laisse rien à désirer. MM. Kitz et Leser s'empressent à satisfaire tous les goûts du monde fashionable.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Suite.

— N'ai-je point dit que ma vengeance tomberait sur cette maison comme un ouragan terrible? reprit le corsaire.

— Ingrat! cria la vieille femme pourquoi m'envelopper dans ta haine? toi dont le nom m'a toujours fait tressaillir d'amour. Écoute-moi, il me semble que la mort est proche; je puis donc tout dire: tu seras libre après de m'abandonner ou de me sauver. J'étais jadis une jeune fille dont on vantait la beauté, lorsqu'un jour je quittai la maison de mon père, sous prétexte d'aller chez une parente éloignée. Mais je passai une longue année sur un sloop commandé par un des plus fameux smugglers de la Manche. Le smuggler était un beau marin de vingt ans; il débarquait la nuit sur la côte et portait souvent du gin à son père. Voilà comment je le connus, et c'est lui qui me fit commettre une faute qui m'obligea à quitter la vallée. Néanmoins tout resta secret. Après quelques mois, au milieu des horreurs de la tempête, sur un fragile vaisseau que les vagues menaçaient d'engloutir, je mis au monde un fils que j'abandonnai peu de mois après pour rentrer chez mon père. Le smuggler ne vint plus à la maison. On l'appelait maître Sly. Ne le voyant plus, pressée par mon père, je me mariai. Mon fils s'appela Jean Cavarol.

— Par le diable! s'écria le corsaire avec un sourire ironique, voilà une belle généalogie à coucher sur mon livre de loch!

— Barbare! s'écria la vieille femme, comment peux-tu plaisanter ainsi lorsque la femme qui t'a donné le jour est à deux doigts de la mort? Faut-il donc que je meure de la main de mon premier né . . . Oh! mon Dieu! c'est un terrible châtiment que vous faites tomber sur les cheveux blancs d'une pauvre femme!

— Eh bien! eh bien! murmura le corsaire, il est possible que tout cela soit un conte; mais après tout . . . Du diable si je vous laisse sombrer sans vous jeter au moins une corde!

— Hâtez-vous! s'écria Élisabeth en voyant la flamme gagner le toit.

— Hâtez-vous! hâtez-vous! répéta la vieille femme en s'agitant convulsivement. Vite, hâtez-vous! . . . Je sens déjà le feu qui me brûle . . . Je l'entends frémir sous mes pieds comme une fournaise ardente . . . Dans un instant tout va s'écrouler . . . . . Par toutes les puissances du ciel, hâtez-vous!

Le corsaire courut chercher une échelle sous une remise, et, l'ayant appuyée contre le mur, il allait y poser le pied lorsqu'un horrible cri se fit entendre, et le toit s'affaissa avec un long et sinistre craquement. Le marin n'eut que le temps de bondir en arrière pour n'être pas enseveli sous les décombres. Il resta plusieurs instans debout, les bras croisés et contemplant d'un oeil consterné le feu qui venait d'acquérir son plus haut degré d'intensité. Son compagnon le tira de cette rêverie.

— Jean, lui dit-il, la marée va monter; il est temps de prendre le large.

— Orage et tempête! s'écria le corsaire, la mort de cette vieille femme me portera malheur! Aurait-elle dit vrai?

Aussitôt les deux marins montèrent à cheval, Élisabeth, demi-morte d'épouvante, fut placée en croupe derrière le corsaire et à l'instant, chevaux et cavaliers partirent avec la rapidité de l'éclair.

Les aventuriers parvinrent à l'endroit où ils devaient s'embarquer. Les falaises, en s'avançant dans la mer, formaient une espèce de petit cap presque à pic. C'est, dit-on, le point le plus rapproché des côtes de l'Angleterre. Ces rochers s'élevaient à cent cinquante pieds environ de hauteur; pendant la marée haute, les vagues s'y brisaient; et, au moment où les deux marins arrivèrent, il n'y avait plus qu'un étroit espace qui n'eût pas encore été envahi par les flots. Un petit canot y était amarré. A une centaine de pas plus loin, il existait un chemin creux, espèce d'escalier taillé dans le roc et menant à la plage: c'était le seul passage par où l'on pouvait y descendre. Les deux marins s'avancèrent tout-à-fait à l'extrémité de la pointe, et considérèrent attentivement la mer que les rayons de la lune éclairaient en plein.

— On dirait que la largue est vide, dit le compagnon du corsaire.

— Non, répondit-il, j'aperçois les espars du brick; ils ont ferlé toutes leurs voiles dans la crainte d'être aperçus par les croiseurs; mais je vois une petite lanterne suspendue à une vergue, c'est le signal convenu . . .

— Silence! interrompit l'autre. J'ai entendu des voix à une longueur de câble.

— C'est le bruit des vagues qui déferlent sur la grève. Allons, la marée monte . . .

— Ayez pitié de moi! murmura Élisabeth en se traînant à genoux. Eh! puisque vous êtes mon frère, que voulez-vous faire de moi? Laissez-moi ici pour consoler mon vieux père dans sa ruine!

— Je ne te reconnais point pour ma soeur, jeune fille. Cette vieille femme a menti . . . Allons, suis-moi, et n'arrache point tes cheveux . . . ton destin est fixé.

Il la saisissait déjà pour l'entraîner, lorsque vingt cris s'élevèrent soudain, et une troupe d'hommes embusqués dans le chemin qui menait à la grève s'élancèrent vers lui. Le compagnon du corsaire, frappé d'épouvante, voulut descendre directement devant lui; mais son corps tomba broyé au pied des falaises. Cavarol ne perdit point son sang-froid; il promena autour de lui un regard ferme et calme, puis, choisissant l'endroit dont la pente était le moins rapide, il s'assit tranquillement sur le bord, et se laissa glisser avec une incroyable témérité.

Effectivement, l'audacieux marin glissa avec une effrayante rapidité, resta une seconde étourdi de sa chute, puis, poussant un cri de triomphe, il sauta dans le canot que les vagues soulevaient déjà et gagna le largue d'un coup d'aviron. Alors toute la troupe, qui se composait des quatre fils du fermier, du capitaine Prosper et d'une dizaine de soldats, se pencha sur le bord de l'abîme pour observer l'homme qui venait d'échapper d'une manière si étrange. Le corsaire, dès qu'il se vit en sûreté, ne se pressa pas de s'éloigner, et, sans doute pour narguer ceux qui le poursuivaient, il croisa lentement sous le rocher, puis élevant la voix:

— Braves gens! s'écria-t-il, je vous souhaite un bon quart! Vous pouvez dire aux gredins de la côte qu'ils entendront parler du capitaine Cavarol. Avant de vous lâcher ma bordée d'adieu, je dois vous mettre la conscience en repos touchant certains faits qui se sont passés il y a peu de temps. Je vous dirai donc que c'est moi qui ai tiré sur le fermier le jour de la chasse. Je visais au coeur, j'ai touché le bras.

— Cela prouve, coquin, que vous êtes un maladroit! s'écria la louvetière indignée.

— C'est possible . . . Ce pauvre bonhomme de capitaine qui avait, en effet, tiré la veille sur un coq de bruyère en allant à Haute-Fontaine, a dû être surpris de se voir accusé. J'avoue que je suis un mauvais tireur, car j'ai encore manqué mon coup par une nuit sombre . . . Mais; en tous cas, j'ai laissé des traces de ma vengeance, au ciel, vers le nord-ouest!

Les spectateurs se retournèrent, et poussèrent simultanément une exclamation d'horreur en apercevant la sinistre réverbération de l'incendie.

— Ce bandit n'ira pas plus loin! s'écria la louvetière.

A ces mots, elle épaula sa carabine, visa un instant le corsaire, et tira. Un cri terrible suivit aussitôt la détonation, et le marin faillit bondir hors de son canot.

— Qu'avez-vous fait? s'écria-t-on: vous l'avez tué . . . . Regardez! voyez-vous cette tache rouge.

— Il a la vie plus dure que cela, répondit tranquillement la louvetière en rechargeant sa carabine. Je lui ai seulement cassé deux doigts de la main droite, et vous pouvez voir qu'il ne rame plus que d'une main . . . Observez bien le coup, Messieurs, ajouta-t-elle en épaulant lentement sa carabine; lorsque le coquin va étendre et lever le bras pour enfoncer l'aviron sous l'eau, la

main qui tient le bois se trouvera éclairée par la lune, ce sera le moment favorable . . . Voyez !

La fin au prochain numéro.

Une actrice d'un jour.

Suite.

Jules ne se découragea pas. Il écrivit une seconde lettre, courut chez un bijoutier de la ville et fit l'acquisition d'une bague en diamans qu'il paya d'un prix énorme. Réunissant ensuite les admirateurs de madame N...., il les engagea à le suivre et décida, comme on l'a vu, la cantatrice à donner une seconde représentation. Avant de quitter cette reine du théâtre, il déposa sur la toilette sa nouvelle missive dans les plis de laquelle était enfermée la précieuse bague.

Cependant cette démarche de son époux et les succès qu'elle venait d'obtenir étaient déjà connus d'Adèle. La pauvre femme arrivait au terme de sa patience. Elle s'était placée en face de son malheur, afin de le considérer dans toute son étendue. M. de Ferrière la sacrifiait à un caprice indigne, à une passion dégradante pour l'homme grave, le père de famille. Supportera-t-elle une pareille injure? Non ; chez Adèle la résignation venait de faire place au désespoir. Lorsque Ferrière entra, la jeune femme se leva, alla droit à son mari et lui reprocha sa conduite. Elle trouva des mots d'une ironie sanglante pour flétrir celle qui lui enlevait l'amour de Jules. Et voyez comme le coeur humain renferme des mystères incompréhensibles! Cet homme, qui tout-à-l'heure, ému de repentir, était prêt à tomber aux genoux de sa femme et à lui avouer ses torts, se raidit contre les reproches ; il repoussa le blâme avec toute l'indignation de l'orgueil outragé ; il trouva des sophismes pour colorer l'odieux de sa manière d'agir, et finit par s'écrier sur le ton de la plaisanterie :

Eh! pardieu, ma chère, je vous trouve superbe avec vos récriminations jalouses et vos grands airs de femme incomprise ! Croyez-vous bonnement que j'irai toute ma vie soupirer à vos genoux? Allons donc, vous êtes folle! Une femme qui sait vivre ne prend pas au sérieux les caprices d'un époux ; elle feint de n'en être pas instruite et ne trouble pas pour si peu de chose la paix du ménage.

— Oh! taisez-vous! ne voyez-vous pas que vous me brisez le coeur?

— A merveille! voici des larmes à présent. En vérité, vous avez juré de me faire déserter mon intérieur, et vous serez bientôt satisfaite.

Il se tourna vers un domestique qui lui présentait une lettre. C'était la réponse de madame N.... La cantatrice le remerciait de son riche présent et l'invitait à dîner. Le coupable époux, jetant à peine un regard sur Adèle mourante, s'élança vivement hors du salon.

Le lendemain, il courait en chaise de poste sur la route de Bruxelles.

Huit mois s'étaient écoulés depuis cette fuite scandaleuse, et, chaque jour, les habitans de Provins s'en entretenaient encore.

Adèle ne recevait personne; mais elle avait, dit-on, pris fort gaîment son parti: c'était le bruit général, et la conduite de la jeune femme paraissait l'accréditer. Au printemps, elle se retira seule dans un pavillon de son parc. On entendait le son du piano pendant des journées entières. La voix d'Adèle s'élançait par-dessus les lilas en fleurs, pour aller charmer l'oreille des dilettanti du voisinage.

Cependant Jules avait suivi la cantatrice dans sa course triomphale au milieu de l'Europe. De Bruxelles, ils avaient gagné Saint-Pétersbourg. De là, madame N.... s'était dirigée sur Naples, en compagnie d'un prince russe, laissant M. de Ferrière calmer ses feux sous les glaces du pôle. Ce dernier se mit à la poursuite de l'infidèle et jura de tuer son rival; mais le prince russe ne devait pas être long-temps le compagnon de voyage de la fugitive. Elle planta son nouvel adorateur. Elle prit ensuite pour vis-à-vis dans sa berline un gros margrave, qu'elle échangea contre un Anglais aux portes de Rome.

En arrivant à Naples, Jules avisa celui-ci dans les coulisses du théâtre San-Carlo. S'élançant à sa poursuite, il l'atteignit au foyer et le provoqua de la manière la plus insultante, en présence de deux cents personnes. L'Anglais écouta les injures avec un flegme imperturbable, et se crut en droit de répondre, séance tenante, aux provocations de M. de Ferrière. En conséquence, il fit pleuvoir sur les épaules de Jules, une grêle de ces coups de poings dont un seul suffit parfois pour jeter sur le carreau l'adversaire le plus solide.

Grâce à ce duel tout britannique, l'amant dédaigné resta deux mois sous le beau ciel de Naples, à se guérir de ses contusions et à réfléchir à l'inconstance des femmes.

Il revint en France, non pour solliciter le pardon d'Adèle, mais pour se consoler de ses déceptions avec de nouvelles Phrynés de théâtre. Le malheureux oubliait sa femme; il oubliait ses enfans, dont il disséminait l'héritage, au milieu de cette vie de dissipation et de débauche.

Un soir que Jules avait à gémir sur l'infidélité d'une nymphe de coulisses, qu'il se promenait à grands pas dans sa chambre en laissant échapper des gestes de colère, il ne s'aperçut pas de l'entrée d'un visiteur, lequel s'approcha doucement et vint lui frapper sur l'épaule. En reconnaissant Adolphe, M. de Ferrière tressaillit et se troubla.

— Je te retrouve enfin! s'écria le jeune homme, et, de par le diable, ce n'est pas sans peine! . . . Voyons, ta main! . . . ta main, parbleu! Est-ce ainsi que tu m'accueilles, après une aussi longue absence? On dirait que mon arrivée ne te procure qu'un plaisir fort médiocre . . . Si tu as oublié tes amis, Jules .. c'est mal!

M. de Ferrière était au comble de la surprise et de l'embarras. Les manières et le ton d'Adolphe lui semblaient parfaitement naturels; néanmoins il hésitait encore à serrer la main qu'on lui tendait. Enfin, à tout hasard, il s'y décida.

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

De la Cuisine anglaise.

Fin.

Indépendamment des hôtels et des restaurans proprement dits, il existe, dans presque toutes les villes de la Grand-Bretagne, mais à Londres surtout, des pensions bourgeoises (boarding houses) dont le prix est élevé, et qui sont fréquentées par des personnes tranquilles et de bonne société. La maîtresse de la maison fait ordinairement elle-même les honneurs de la table. Les hôtels de second ordre se nomment *inns*; viennent ensuite les *dining rooms* et les *oyster rooms* ou salons pour les huîtres, établissemens qui ne sont guère fréquentés que le soir à la sortie des théâtres, et dans lesquels on ne sert que des coquillages, des crevettes, des crabes, des langoustes et des homards. Les Anglais consomment tout cela bravement, sans pain, au moment d'aller se coucher, uniquement pour ne point tomber en défaillance pendant la nuit et attendre patiemment le déjeûner du lendemain.

„Voici le prix ordinaire des repas et des principales consommations dans les hôtels et les établissemens fréquentés par les étrangers. Déjeûner 1 shilling 8 pence (2 fr. 5 c.); dîner, sans vin ni bière 2 shillings (2 fr. 50 c.); le porter, 1 fr. 25 c.; la demi-bouteille de Xérès ou de Porto, 3 fr. 75 c.; le thé ou le grog, 1 fr. 25 c.; le prix d'une chambre, de 2 fr. à 2 fr. 50 c. par jour.

„A ces dépenses il faut ajouter les gratifications pour le *waiter* ou garçon, pour la *chamber-maid* ou femme de chambre, pour le *boots* ou garçon qui prend soin des habits et des chaussures, et quelquefois pour *l'ostler* ou palefrenier. Ces diverses rétributions varient de 2 à 3 fr. par jour; chez Pagliano, hôtel de Londres, où logent ordinairement les Français, le prix des repas, de la chambre et des gratifications, s'élève environ à 12 fr. par jour. Ce prix étant très-élevé, on trouve à louer des chambres à la semaine, à peu près au même tarif qu'à Paris; il existe également des maisons dans lesquelles on peut très-honorablement, très-confortablement et très-sainement dîner pour 1 fr. 50 c. On rencontre également des *tea rooms* et des *coffee rooms*, dans lesquels on sert à déjeûner pour 8 ou 10 sous. Ces repas, éminemment hygiéniques se composent d'eau chaude légèrement colorée avec des reprises de café et de thé, et de muffins, espèce de pains de fantaisie, très peu cuits, mais d'un goût assez agréable. Ce déjeûners ne sont propres qu'à faciliter la digestion. Un homme qui serait soumis pendant un mois à ce régime débilitant n'y survivrait pas.

„Il n'existe pas un seul établissement analogue à nos cafés dans toute la Grande-Bretagne ; ils sont remplacés par de petites

salles enfumées, tristes, sombres et maussades, divisées en compartimens par des planches, et dans lesquelles on débite les eaux gazeuses, du thé, du vin, du café, de la bière du gingembre (ginger beer), du grog etc. L'eau sucrée est tout-à-fait inconnue en Angleterre, on ne l'administre qu'aux malades et dans des cas extrêmes. Les ouvriers se réunissent avec leurs femmes et les enfans chez les débitans de *spirits cordials*, et consomment de l'eau-de-vie de France (french brandy), du gin, de l'ale, du porter et du rhum. Les cabarets du plus bas étage, ce que nous appelons les bouchons, portent en Angleterre le nom de *tapps*. Il est à remarquer que ce nom, dans la langue romaine, présente la même signification.

„La consommation de la viande est, par tête, six fois plus forte en Angleterre qu'en France. Il se vend annuellement, au seul marché de Smithfield, 163,000 boeufs, 20,000 veaux, 61364 moutons et agneaux, et 20,000 porcs. La consommation de la bière présente des chiffres non moins extraordinaires. La célèbre brasserie de la maison Barclay, Perkins et Cie. fabrique par jour 1200 barils de bière, soit environ 400,000 barils par an.

„Londres consomme par an 160,000,000 de livres de viande de boucherie, 50,000,000 de livres de beurre, à peu près autant de fromage et d'oeufs. Le lait qui a été vendu pendant l'année 1839 équivaut à une valeur de 31,500,000 fr. Les droits sur la bière produisent au gouvernement une recette de 130 à 140 millions, ceux que l'on prélève sur l'eau-de-vie de grains s'élèvent à80,000,000.

„On sera moins surpris de ces chiffres, lorsque l'on saura qu'il existe à Londres seulement 5300 cabarets de tout genre (beer houses).

„Rien ne saurait donner une idée de la gravité et du silence qui préside aux repas britanniques. Les Anglais mangent pour manger, et ne s'occupent en aucune manière de leurs voisins et de leurs vis-à-vis. Ils sont dans l'habitude de prendre leurs repas isolés, et les maîtres d'hôtels spéculent sur cette sauvagerie, sur cette antipathie contre la société. Ce que nous nommons les tables d'hôtes sont peu nombreuses, peu fréquentées; il y règne depuis le commencement jusqu'à la fin du repas un silence que rien ne trouble.

„Les domestiques prennent toutes sortes de précautions pour éviter de faire le moindre bruit en posant une assiette ou bien un coûteau sur la table; ils marchent sur la pointe des pieds, ne parlent qu'à voix basse ou bien par signes; et, afin que le silence soit pour ainsi dire absolu, pour que l'on ne puisse rien distinguer, pour que l'on ne soit vu de personne, les tables de presque tous les restaurans, de presque tous les cafés, sont complètement isolées les unes des autres par de petites cloisons en bois, élevées de cinq à six pieds; de telle sorte que les salles à manger ressemblent à de véritables prisons cellulaires.

„Ces espèces de cachots, dans lesquels on est obligé d'user d'une lampe en plein midi, n'offrent qu'une seule ouverture pour les besoins du service. Cette particularité s'observe également dans un grand nombre d'églises de diverses communions. Chaque famille a ainsi sa petite loge au centre de laquelle se trouve seulement une table avec quelques Bibles.

„Ce détail de moeurs caractérise parfaitement la sauvagerie des Anglais et leur répugnance pour les relations sociales.

„Dans les villes maritimes de l'Écosse, on fait une énorme consommation d'une espèce de poisson salé analogue à la morue, mais beaucoup plus petit et que l'on nomme, je crois, *hadock*. Ce poisson se mange tout cru. Les *titis* en ont toujours dans leurs poches, dans leur chapeau, sous leur gilet; ils le déchirent à belles dents en faisant des grimaces et de contorsions incroyables. Cet aliment fétide participe à la fois de la nature du parchemin et du caoutchouc. Plusieurs rues d'Edimbourg et des Glasgow sont couvertes d'arêtes et de nageoires *d'hadock*. On sert même ce mets national sur les tables des classes aisées, et toujours sans aucune espèce de préparation."

ARTISTES CONTEMPORAINS.

Le plus beau jour de la vie de Labiache.

Une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans était assise devant la seule croisée d'une chambre mansardée dont le délabrement et la nudité accusaient la pauvreté la plus effrayante. C'était une belle créature à la chevelure de jais, aux grands yeux noirs, au teint brun; sa physionomie douce et mélancholique inspirait l'intérêt et la pitié. Il faisait froid, une neige épaisse recouvrait toute la ville de Milan; la jeune fille portait tristement la vue tantôt sur le large linceul qui se deployait devant elle sur les toits et qui s'étendait dans la campagne, tantôt sur sa mère, qui se tenant à côté d'elle, lisait un livre de prières où elle cherchait des consolations, et tantôt sur son vieux père qui, assis sur un tabouret et accoudé à une table boiteuse, regardait fixement le mur en face de lui, sans paraître s'apercevoir que deux ruisseaux de larmes s'échapaient de dessous ses sourcils, aussi blancs que ses cheveux, et sillonnaient ses joues creuses et ridées. Quand les yeux de la jeune fille s'arrêtaient sur cette vénérable tête, elle frissonnait comme si elle eût eu la fièvre, elle détournait vivement la tête et la cachait dans ses mains pour étouffer ses sanglots.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Enfin, elle se leva, alla jeter ses bras autour du cou de son père, et lui dit d'une voix tremblante:

— O! laisse-moi chercher une condition, mon père! Voilà deux mois que je n'ai plus de travail, voilà deux mois que nous vendons nos meubles et nos hardes, et nous sommes désormais sans aucune ressource. Il est bientôt nuit, nous avons froid, nous avons faim, et si tu ne consens à ce que je viens de te demander, nous mourrons tous les trois et nous serons coupables de suicide!

— Non, mon enfant, non, répondit le vieillard d'une voix presque éteinte, tu ne descendras pas à un tel avilissement, et nous ne mourrons pas de faim. Nous avons encore une planche de salut.

Et il alla décrocher du mur un vieux violon, en ajoutant:

— Il m'a fait gagner ma vie pendant plus de quarante ans, avec lui je la gagnerai de nouveau après cinq ans de repos. Ce soir je rentrerai avec du pain.

— Et que feras-tu? s'écria sa fille épouvantée, tandis que sa femme s'élançait vers lui et se jetait à ses genoux.

— Ce que je ferai! Ce que j'ai fait pendant quarante ans. Je jouerai du violon.

— Mais pendant quarante ans, Luigi, tu avais un orchestre à diriger; pendant quarante ans, ta voix donnait des ordres ... et maintenant...

— Et maintenant, reprit le vieillard avec une tranquillité pénible, que mes yeux ne peuvent plus lire la musique, je jouerai de mémoire.

— Mais où! au nom de Dieu! s'écria la femme.

— Du courage, Francesca, du courage! Relève-toi, je t'en supplie, relève-toi, et ne me fais pas perdre le peu de raison qui me reste. Aimes-tu mieux que notre enfant se soumette à la brutalité de ceux qui croient acheter une esclave pour trente ou quarante livres par mois, ou que je gagne honnêtement un morceau de pain?

La pauvre femme ne répondit pas, elle en était incapable.

On vient d'ouvrir la galerie de Cristoforis. Il y a là un café magnifique qui sera pendant quelque temps le rendez-vous de la bonne société.

— Et tu veux aller? ... murmura la jeune fille en fondant en larmes.

— Gagner du pain pour ma famille, qui a droit de vivre tout aussi bien que ces messieurs qui dépensent en une heure ce qui nous suffirait pendant un mois.

— Luigi, tu ne feras pas cela! s'écria sa femme éperdue.

— Oh non, mon bon père, non!

— Voulez-vous donc que je sois votre bourreau et le mien? Nous avons faim! Et quand la faim déchire les entrailles d'un homme, il est lâche s'il n'emploie pas tous les moyens qui sont en son pouvoir pour conserver une existence dont il doit compte à Dieu! Ma femme, ma fille, ne réduisez pas un pauvre vieillard au désespoir, ne tentez pas la Providence! Embrassez-moi et laissez-moi partir.

Les femmes obéirent en versant des torrens de larmes, et Luigi descendit lentement l'escalier.

Il faisait nuit, le froid était excessif, le vent glacé, les rues glissantes et désertes.

Quand le vieillard se trouva hors de son habitation, il laisse un libre cours à la douleur qu'il avait étouffée jusqu'alors. Il s'achemina à pas lents vers la Corsia dei Servi. Mais il fut bientôt forcé d'accélérer sa marche, car il commençait à sentir le froid lui raidir les membres, et arrêter la circulation de son sang. Il puisa de la force dans la sainteté de la mission qu'il allait remplir,

et arriva en peu d'instans devant le bazar, où il eut à percer une foule immense pour parvenir à l'entrée du café.

Là il s'arrêta et adressa à Dieu une courte prière avant d'ouvrir la porte, car il sentait son courage faiblir; il sentait tout son sang refluer vers ses joues. Puis il rappela à son imagination sa femme et sa fille mourant de faim et de froid, et tournant le bouton, il entra dans la salle.

Il déposa son chapeau sur un tabouret de velours, et commença à accorder son instrument.

Un garçon passa à côté de lui, regarda alternativement le vieillard et son chapeau, et lui dit:

— Eh l'ami! croyez-vous qu'on ait mis ici un tabouret de velours pour servir de support aux chapeaux des charlatans?

Luigi dévora l'affront en silence, mit son chapeau sur le parquet, et continua à accorder son violon, malgré le tremblement convulsif qui l'agitait.

Enfin il passa l'archet sur les cordes de son vieux compagnon; son coeur palpita de joie, et il eut bientôt oublié et le lieu où il se trouvait, et le but dans lequel il était venu. Il y avait cinq ans qu' il n'avait décroché son instrument, car les accords qu'il en eût tiré n'eussent pu que lui rappeler un malheur. Maintenant il écoutait la voix d'un ancien ami cher à son coeur, et il s'isolait, et il se créait un monde à part au milieu de la foule et du bruit.

Il avait à peine joué quelques notes du serment de „Guillaume Tell" avec une précision et une expression admirables, qu'un homme grand, gros, à la figure ouverte et pleine d'affabilité, repoussa du pied la petite table qui était devant lui et se précipita vers le vieillard.

C'était Lablache qui avait reconnu l'ancien chef d'orchestre.

— Luigi! s'écria-t-il.

— Monsieur Lablache! dit le musicien avec confusion, tandis qu'une rougeur subite colorait ses joues.

— Comment! vous en êtes réduit à cette extrémité?

— Je ne vois plus claire, et la misère ...

— Assez! assez! interrompit l'artiste; pauvre Luigi! Jouemoi mon rondeau de la „Sémiramide."

Le vieillard obéit.

Après l'introduction, une voix éclatante, magnifique, une voix à ébranler toute autre salle que celle d'un théâtre, s'éleva dans le café et l'effet qu'elle produisit fut magique. Le plus profond silence s'établit comme par enchantement. Ceux qui jouaient au billard s' arrêtèrent; ceux qui se promenaient dans le bazar se pressèrent devant la porte du divan.

Lorsque l'air fut achevé, Lablache prit son chapeau dans ses mains, fit le tour de la salle et de la galerie en le tendant à tous les asistans, et quand il le vit plein de monnaie jusqu'au bord, il revint à Luigi, le lui remit en lui disant:

— Allez, nous partagerons une autre fois.

Et il s'esquiva promptement pour se dérober à la reconnaissance du vieillard.

Dès ce moment, la position de Luigi fut entièrement changée. Il maria sa fille à un musicien distingué, et mourut quelque temps après avec la consolation d'avoir assuré le sort de son enfant, de laisser à sa femme une somme assez forte pour qu'elle n'eût plus à redouter la pauvreté. Urbino da Mantova.

Lectures du Boudoir.

— Le doute dans un coeur d'ami laisse de la marge à la crainte, et celle-ci l'emporte.

— Compter sur l'impunité de la conscience est une chimère.

— Quand la vérité fait flambloyer sa lumière, c'est en vain qu'on imite l'enfant qui dans une nuit d'orage presse l'oreiller contre ses yeux. L'éclair se rit de cet aveuglement volontaire, comme la vérité de ce silence qui ne lui fait pas obstacle.

— L'amour me tiendra lieu de la paix du coeur.

— Le silence peut s'acheter à tant la minute.

— Le monde est grand. Celui qui veut l'obscurité la trouve sans aller très-loin même, une faible cloison souvent a caché des existences qui se cherchaient.

— La solitude a ses plaisirs, sa paix, son bonheur.

— L'homme ne pardonne pas sans s'avilir; la femme qui ne pardonne pas s'avilit.

— Il y a des positions dans la vie qu'il ne faut pas perdre de vue pour bien juger de la conduite des autres.

NOUVELLES A LA MAIN.

22. — On écrit de Binche (Belgique), le 11 février: „Les brigades de douane de Grandreng et Fauroeulx ayant été informées qu'une bande considérable de chiens chargés d'eau-de-vie devaient frauduleusement passer la frontière le 10 de ce mois, mirent une activité extraordinaire dans leurs recherches, et, à la faveur de la neige qui était tombée en abondance dans le courant de la journée, ils purent aisément suivre les traces des chiens, qui déjà étaient arrivés sous le hangar de la maison du rendez-vous, située au village de Haine-Saint-Pierre, extra-limites, et y avaient été déchargés. Grande fut la surprise des guides, lorsqu'ils virent les employés entrer dans la maison, leur déclarer procès-verbal et s'emparer du liquide qui était déjà chargé sur une charette. Les chiens furent attachés l'un à l'autre, et le lendemain matin ils furent conduits avec les fraudeurs et la charrette au bureau de Binche, où il fut procédé à la rédaction du procès-verbal. Cette opération terminée, les employés conduisirent les chiens dans une tannerie située au faubourg de la ville, afin de les fusiller. Sur le bruit que cette exécution allait avoir lieu, la populace se souleva et un attroupement considérable où figuraient nombre de gamins assaillit les employés à coups de pierres, brisa plusieurs vitres de la maison du tanneur, qui avait permis de disposer de son local dans le seul but de s'emparer des peaux de ces pauvres animaux, et sans l'intervention de M. le bourgmestre, qui sut, en invoquant la loi, calmer la populace, Dieu sait comment les choses se seraient passées. Après la fusillade, les employés se rendirent chez M. le juge de paix pour affirmer leur procès-verbal; mais le même attroupement, augmenté d'un grand nombre de curieux, les attendait en les menaçant, de sorte qu'ils ne purent sortir sans être escortés par la gendarmerie; ils traversèrent la ville bien armés, et les gendarmes marchaient le sabre à la main, au milieu des huées qui partaient de toutes parts. On assure que, sur vingt-cinq chiens, dont quelques-uns valaient 2 ou 300 fr., trois seulement ont pu échapper."

23. — On écrit de Reims qu'un marchand de bestiaux du département de l'Aisne s'arrêta, il y a quelques jours, chez une personne de sa connaissance, le sieur ***, à Hermonville, pour y passer la nuit. Il était porteur d'une valise contenant 1,990 fr., qu'il remit à ses hôtes. Comme il était fatigué, il demanda à se coucher de bonne heure, et il se mit avec son ami dans le seul lit de la maison. La femme de son hôte sortit presque aussitôt en disant qu'elle allait passer la nuit chez une voisine. Le lendemain matin, le marchand de bestiaux, voulant se remettre en route, demanda sa valise, qu'on ne put retrouver à l'endroit où elle avait été déposée. Pendant toutes ces recherches, la femme du sieur ***, qui affectait d'y prendre une part active, prétendit qu'en rentrant chez elle, elle avait trouvé la porte ouverte et qu'un voleur s'était sans doute introduit dans la maison, pendant la nuit. Le marchand ne se paya pas de ces raisons, il alla porter plainte au maire, qui vint, accompagné de plusieurs gardes nationaux, procéder à une perquisition minutieuse. On était las de chercher inutilement, lorsqu'on eut l'idée de visiter le puits, et on en retira la valise. Des soupçons graves se portèrent sur la femme ***, qui fut immédiatement arrêtée malgré ses protestations d'innocence. Elle a été déposée dans la maison d'arrêt.

24. — Le bateau à vapeur le plus rapide du monde est le South-America, qui fait le service entre New-York et Albany, distance de 240 kilomètres. Il accomplit ce trajet à raison de 30 kilomètres ½ par heure. Sa longueur est de 366 pieds, sa largeur intérieure de 36 pieds ½, sa largeur extérieure (roues comprises) de 63 pieds; il prend 4 pieds ½ d'eau; son port est de 486 tonneaux pour les marchandises et 440 tonneaux pour les voyageurs; ses roues ont 21 pieds de diamètre, les pallettes 11 pieds de large; le cylindre a 51 pouces de diamètre et 11 pieds de longueur; il fait 23 révolutions par minute. Ce bateau consomme seulement 10 tonnes de charbon (anthracite) pour accomplir ce voyage de 60 lieues. Il est meublé et décoré avec toute la richesse possible, et coûte 450,000 francs.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Haute-Fontaine.

Fin.

Aussitôt le coup partit et la prédiction se trouva en tous points accomplie. Le corsaire poussa un hurlement de rage et leva en l'air d'une manière menaçante encore ses deux mains ensanglantées. Puis il se mit à crier avec une force qu'augmentait encore son désespoir :

— Ohé du brick! ohé!

Il écouta ensuite avec la plus grande attention ; mais la brise ne lui apporta aucun son.

— Ohé ! ho! du brick, ohé! répéta-t-il d'une voix si forte et si aiguë que tous les rochers voisins en retentirent.

A peine avait-il fini de crier, que l'on vit le brick s'agiter un instant puis ses espars se couvrirent d'un nuage de voiles blanches qui brillaient au clair de la lune, et, soit qu'il eût aperçu un croiseur français dans ses eaux, soit que l'heure du rendez-vous fût passée, ou qu'il craignait une trahison, il tourna sa proue vers les côtes d'Angleterre et partit. En peu d'instans, il disparut complètement ; alors le corsaire poussa une exclamation terrible. Il s'assit ensuite muet et désespéré au fond du canot que les flots ballottaient à leur gré et ramenaient insensiblement vers le pied des falaises où les vagues déferlaient déjà avec fureur.

— Maintenant, Messieurs, dit la louvetière en remettant sa carabine en bandoulière, nous tenons le bandit, et nous le ramènerons vivant.

Au moment où elle prononçait ces paroles, un étrange spectacle attira l'attention de ses compagnons sur un autre point. Un homme d'une corpulence peu commune, tenant en main une torche, s'avançait, suivi de deux autres hommes qui portaient un blessé sur un brancard. Dès qu'il fut en présence du groupe qui le considérait avec étonnement, maître Sly, car c'était lui, prit la parole :

— Messieurs, dit-il d'un ton plein de dignité, c'est pour me rendre aux dernières volontés d'un mourant que je viens vers vous. Je vous amène le digne M. Lambert qui, après une malheureuse partie perdue honorablement avec un corsaire du port, s'est donné un coup de couteau par distraction.

Un cri de stupeur coupa court à cette étrange allocution, et Élisabeth se précipita sur le corps de son père expirant.

— Mes amis, murmura le fermier d'une voix faible en repoussant ceux qui l'entouraient, tous vos soins sont inutiles. Un chirurgien a visité ma blessure . . . Ma dernière heure est venue. Je me suis fait transporter ici pour savoir si l'implacable ennemi qui m'a précipité dans l'abîme où je suis, est enfin tombé entre vos mains.

On lui expliqua en peu de mots les événemens qui venaient de se passer, tandis que d'autres s'empressaient autour d'Élisabeth plongée dans un évanouissement profond.

L'heure de la vengeance approche . . . consolez-vous, dit le capitaine en serrant la main du fermier et en lui indiquant d'un geste la barque du corsaire, ballottée au gré de la vague qui la rapprochait des falaises.

— Ecoute-moi, fermier! cria le corsaire; je t'ai gagné au jeu tous tes biens, et je n'ai pas voulu partir avant d'en avoir joui. Tourne tes yeux vers le ciel au nord-ouest, et tu verras les dernières lueurs que jette ta ferme incendiée. Ta femme a rendu le dernier soupir au milieu des flammes; elle n'a pas toujours navigué droit pendant sa traversée en ce monde. Avant d'être ta femme, elle avait fait une croisière d'un an avec un smuggler que l'on appelle encore maître Sly; c'est moi, Jean Cavarol, qui suis le fils de cette union.

Les auditeurs de cette étrange révélation restèrent tous muets de stupeur; maître Sly conserva seul un parfait sang-froid, et, s'avançant au bord du rocher :

— Cartes et dés! c'est une vieille histoire que tu nous contes-là, l'ami, dit-il quoique l'on ne puisse dire qu'il y ait un mot de mensonge. Mais dans ce moment suprême, je me plais à te reconnaître pour mon fils à la face de la nature et de l'honorable société ici présente.

— Tonnerre! ma dernière heure est-elle donc venue! s'écria le corsaire en levant de nouveau vers le ciel ses bras sanglans.

Chacun se pencha vers l'abîme, et l'on vit que la première vague qui allait frapper contre la falaise devait inévitablement y pousser le canot, et le briser en mille pièces. Le corsaire jeta un regard vers le flot qui arrivait puis on l'entendit s'écrier :

— Que ne donnerais-je point pour avoir mes deux mains! ... Holà une corde! Malédiction sur vous tous! . . . Mille tonnerres! . . . Voici la vague! la voilà!

Une vague énorme se précipita sur le canot, qui fut lancé contre les falaises et brisé. On vit un instant la tête du corsaire flotter au milieu de l'écume, et tout disparut. Lorsque après un moment de muette horreur on retourna auprès du moribond, on s'aperçut qu'il était plus pâle encore qu'auparavant. Il se souleva avec effort, fit signe à Élisabeth et au meneur de boeufs d'approcher, et s'adressant à sa fille :

— Ma fille bien aimée, lui dit-il d'une voix faible, te voilà seule au monde; mais j'ai du moins la consolation de laisser le soin de ton bonheur à un brave et honnête homme . . . Donne-lui ta main, il est digne de te posséder.

La jeune fille obéit; mais en levant les yeux, elle rencontra ceux du capitaine, et il y eut entre eux deux un long regard d'amour et d'adieu. Cette silencieuse expression de douleur n'échappa point au bouvier; car il retira subitement sa main qu'il avançait; une pâleur inaccoutumée se répandit sur ses traits mâles et basanés ; mais une larme coula de ses yeux et il murmura d'une voix sourde :

— Non! . . . cela ne peut pas être ainsi! . . . Capitaine Prosper, votre main, s'il vous plait!

Et saisissant en même temps celle d'Élisabeth, il les unit tous deux.

— Maintenant, reprit-il d'un ton profondément ému, soyez heureux! . . . Moi, je vous quitte; ma vieille mère m'attend . . .

A ces mots, il s'éloigna à grands pas. Chacun le suivit des yeux. Il marcha quelque temps avec la même rapidité jusqu'à l'extrémité intérieure des falaises ; puis, se tournant un instant vers le groupe immobile, il agita son chapeau en l'air en signe d'adieux et disparut dans le chemin qui descendait vers la vallée. Quand enfin les regards se portèrent vers le fermier, on s'aperçut qu'il avait cessé de vivre.

Quelques mois après, le capitaine Prosper conduisit à l'église cathédrale de Boulogne sa fiancée Élisabeth. Durant la cérémonie, on dit qu'un homme portant en bandoulière un cornet à bouquin dont on se sert pour appeler les boeufs, pria pendant toute la messe, caché derrière un pilier, et ne s'éloigna que lorsque la foule fut entièrement écoulée.

Plusieurs années après ces événemens le pauvre Léonard aimait encore à causer du temps passé avec la louvetière, lorsqu'elle venait faire ses battues annuelles dans la forêt.

— Au moins, lui disait-il, elle est heureuse!

— C'est égal, répondait naïvement la louvetière en frappant sur sa botte avec sa cravache, si j'étais restée femme, honnête Léonard, je n'aurais jamais voulu avoir d'autre homme que vous.

Le meneur de boeufs ne retrouva jamais sa gaieté ; on ne l'entendait plus chanter ses joyeux noëls en conduisant ses boeufs demi-sauvages à travers la vallée ; et si par hasard il passait près du verger, pendant que ses bêtes se désaltéraient à la source, appuyé sur son bâton, il considérait long-temps d'un oeil triste et rêveur la place vide et noircie où s'élevait jadis Haute-Fontaine.

G. Hippolyte Castille.

Une actrice d'un jour.

Fin.

— Bravo! dit Adolphe; je suis enchanté de te revoir!

Il s'étendit nonchalamment dans le bras d'une causeuse, avança sur le tapis une botte irréprochable, plaça son pouce, à la hauteur de l'aisselle, sous l'ouverture d'un splendide gilet de cachemir, et poursuivit, en jetant sur son beau-frère un regard de triomphe:

— Eh bien, comment me trouves-tu? Suis-je encore ce petit provincial à la tournure niaise, aux idées rétrécies? ... Ah! ah! mon cher, j'ai mis tes conseils en pratique: je me suis formé!

— Tu arrives de Provins? demanda Jules, dont la voix tremblait d'émotion.

— Provins! qu'est-ce que cela, Provins? Tu m'affliges sérieusement, mon cher! Voilà six mois que je suis à Paris, à manger mes revenus et une portion du capital, à courtiser la brune et la blonde, la grande dame et la grisette, à frapper du champagne et à crever des chevaux! . . . . J'ai un appartement délicieux, rue Laffitte, et ma loge à l'Opéra! . . . Tiens! à propos d'opéra, je t'y conduis, ce soir! Tu verras une débutante, une femme divine, un ange sous la forme prosaïque d'une mortelle!

— Tu la connais? demanda Ferrière, entièrement rassuré sur les intentions de Jules et convaincu que le jeune homme ne voulait pas se poser en vengeur de l'abandon d'Adèle.

— C'est ma meilleure amie, répondit Adolphe.

— Mieux que cela peut-être? . . . Allons, conviens-en!

— Non, dit froidement le jeune homme: je m'intéresse à ses succès et à son bonheur; j'ai pour elle la douce et sainte amitié d'un frère . . . voilà tout. Si tu mets en doute la vérité de mes paroles, viens souper avec moi chez elle, après le baisser du rideau; tu jugeras toi-même de la nature de nos relations.

— J'accepte! s'écria Jules avec transport.

— En ce cas, fais-moi le plaisir de quitter la robe de chambre et de m'accompagner à l'instant, car le spectacle commence.

Ferrière ne se fit pas répéter deux fois cette invitation. Un quart d'heure après, le tilbury d'Adolphe les descendait à la porte de l'Opéra.

La salle était comble. On venait de jouer un acte, et chacun s'entretenait du talent de la jeune femme, qui s'attirait, à son premier début, des éloges universels. M. de Ferrière et Adolphe prirent place au balcon. La toile ne tarda pas à se lever et le deuxième acte commença par une cavatine pleine de fraîcheur et de mélodie, laquelle valut à la débutante une triple salve de bravos.

— Mais qu'as-tu donc? demanda tout-à-coup Adolphe à son beau-frère.

Celui-ci, pâle et les membres agités par une subite contraction nerveuse, fixait sur la scène des yeux hagards et se levait brusquement de sa place, sans prendre garde aux murmures de son entourage, dont il intercceptait les rayons visuels.

— Es-tu fou? lui dit Adolphe, en le forçant de se rasseoir.

— O! murmura Jules, c'est un rêve! ... Regarde, mon ami ... cette femme...

— Eh bien?

— Ressemble à Adèle!

— En effet, dit Adolphe avec le plus grand calme, il y a quelque chose... Mais, sois plus convenable, je te prie. Que diable, mon cher, le vrai dilettante ne cède pas de la sorte à la fougue des sensations. Tu vas nous faire prendre pour des rentiers du Marais.

Malgré les avertissemens réitérés d'Adolphe, M. de Ferrière ne cessa pas de donner les signes de la plus violente agitation. La pièce finit, et les spectateurs évacuèrent la salle. M. de Ferrière ne sortait pas de son anéantissement.

— Viens, dit Adolphe, je t'ai promis de te faire souper avec la débutante et je veux tenir ma promesse.

Il le conduisit dans une maison somptueuse de la rue de Choiseul. Bientôt ils s'arrêtèrent au seuil d'un boudoir, orné de magnifiques tentures. Là, sur les coussins d'un divan, une jeune femme était assise et les attendait. Un cri perçant s'échappa de la poitrine de Jules.

— Oh! pardonne-moi! s'écria-t-il en tombant à genoux.

— Mon ami, dit Adèle, vous m'aviez délaissée pour suivre des filles de théâtre: j'ai voulu vous prouver que je pouvais avoir tous les avantages qui vous séduisent en elles, et conserver, en outre, des vertus qu'elles n'ont pas.

Le lendemain, au point du jour, une berline, renfermant trois personnes, courait à grandes guides sur la route de Provins: Adolphe avait dépouillé la peau du lion, et madame de Ferrière souriait à Jules qui versait des larmes de repentir.

Le directeur de l'Académie royale de musique avait en vain proposé à la jeune femme un engagement de cinquante mille francs . . . Elle avait reconquis l'affection de son époux; que lui fallait-il de plus? Eug. de Mirecourt.

VOYAGES.

Les chevaux des Steppes.

Le fragment suivant est extrait de la relation du voyage que M. le docteur Kohl a fait dans les steppes de la Russie méridionale: „Le printemps venu, les chevaux s'indemnisent des privations de l'hiver. Les loups ne sont pas moins pressés de réparer les jeûnes qu'ils ont endurés. C'est l'époque où la chair des poulains est la plus délicate, et les loups, qui sont connaisseurs, la préfèrent à celle du mouton et du bœuf. Nuit et jour ils errent dans le voisinage des taboons, et forcent les chevaux à se tenir constamment sur la défensive. Comme ils se sentent les plus faibles, ils ont recours à la ruse. Ils s'exposeraient à une mort presque certaine, s'ils attaquaient un taboon en plein midi; ils le savent, et quelque pressés qu'ils soient par la faim, ils ne se hasardent jamais à commettre un pareil acte de témérité. C'est la nuit, lorsque le troupeau est dispersé dans la plaine, et qu'eux-mêmes sont assez nombreux, qu'ils attaquent leur proie. Alors un admirable esprit d'ensemble et d'union se déploie parmi les chevaux à la première alarme; les étalons et les cavales se portent rapidement vers le point menacé, et fondent sur les assaillans avec une impétuosité qui met souvent ceux-ci en déroute. Les loups reviennent bientôt à la charge; ils s'emparent de quelque pauvre poulain qui s'est écarté de quelques pas du gros de la troupe, et s'apprêtent à l'entraîner: sa mère se précipite pour le délivrer, au risque de partager son sort. C'est ici que le combat s'engage véritablement; les cavales forment un cercle dont les jeunes poulains occupent le centre.

„Nous avons vu certaines peintures d'après lesquelles des chevaux, se défendant contre des loups, leur présentent le train de derrière. Rien de cela n'est exact: les chevaux s'avancent sur leurs ennemis en phalange serrée; ils leur font tête, ils les déchirent avec leurs dents, ils les écrasent avec leurs pieds. Pendant ce temps-là les étalons se tiennent en dehors de la ligne, les crins hérissés et les naseaux dilatés par la colère; ils galopent sur les flancs de leur armée, et remplissent à la fois les fonctions de généraux, de trompettes et de porte-étendard. S'ils voient un loup qui ose les affronter, ils s'élancent sur lui et souvent ils l'assomment d'un seul coup de leur puissant sabot. Dans ce cas, ils traînent avec leurs dents le cadavre jusqu'au milieu des cavales, qui piétinent sur lui jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une masse informe. Si, au contraire, l'étalon échoue dans ce premier élan, c'est fait de lui: huit ou dix loups affamés lui sautent à la gorge et ne lâchent point prise qu'il ne tombe mort sur le sol. Mais la proie qu'ils ont abattue, ils n'auront point la chance de la dévorer: les autres étalons se précipitent et vengent celui d'entre eux qui a succombé. Les loups finissent toujours par être complètement défaits; ils fuient en désordre, laissant sur le corps des vainqueurs plus d'une marque sanglante, plus d'une entaille profonde qui atteste l'acharnement de la lutte.

„Ces grandes batailles n'ont lieu que rarement; en général, le loup les évite. Sa tactique consiste en surprises: il se glisse sournoisement à travers les herbes de la steppe, il s'approche du taboon en prenant le côté où le vent donne, et là il restera en embuscade pendant des heures entières jusqu'à ce qu'une jument s'écarte avec son poulain du reste du troupeau. Même alors il ne tente pas une attaque à force ouverte; il s'approche encore davantage en rampant, les mouvemens de sa queue imitant ceux de la queue d'un chien. Si la cavale, trompée par ses démonstrations amicales, le laisse s'approcher d'assez près, il lui saute à la gorge, et en un moment il la saigne et la tue, puis, s'emparant du poulain, il l'entraîne ou l'emporte, et il disparait avec son butin avant que le tabuntshik ait soupçonné sa présence. Ses tentatives de ma-

raude n'obtiennent pas toujours un succès aussi complet; souvent la cavale évente sa ruse et donne l'alarme; le tabuntshik accourt, et le dénouement de l'affaire est qu'il augmente son bagage d'une belle fourrure dont on lui offrira dix à douze roubles. La seule chance qui reste au loup pour s'échapper, c'est de rouler la tête la première au fond de quelque ravin, exercice gymnatisque que le cavalier s'abstient prudemment d'imiter.

„Voici venir l'été: les loups sont moins incommodes, mais les malheureux chevaux vont avoir à souffrir de la soif plus qu'ils n'ont souffert de la faim pendant l'hiver. La chaleur est extrême: nulle part il n'y a de l'ombre, si ce n'est celle que les animaux produisent en formant de petits groupes. Ils se rassemblent donc çà et là, chacun d'eux cherchant à placer le corps de son voisin entre lui et les rayons d'un soleil brûlant. Souvent le tabuntshik cherche un abri au centre d'un de ces groupes; il s'étend sur la terre, tandis que les chevaux se tiennent immobiles, la tête baissée et leur prunelle ardente fixée sur le sol.

„L'automne ramène les plaisirs et la joie. La plaine se couvre d'une herbe verdoyante; les sources fournissent de l'eau en abondance. Les chevaux amassent des forces, afin de se préparer aux privations de l'hiver. C'est en automne que, pour la première fois de l'année, les chevaux d'un taboon sont appelés à travailler; encore ce travail est-il bien peu fatigant: il consiste à écraser des gerbes de blé. Voici comment cela se pratique:

Sur un espace de cent pas carrés, on égalise le sol et on bat le terrain jusqu'à ce qu'il soit rendu solide. Cet espace est entouré d'une barrière où l'on a ménagé une porte. On y étend les gerbes de blé, sur lesquelles on fait trotter les chevaux de manière à ce que le grain sorte de l'épi. Dans les petites fermes, où l'on ne peut employer que huit ou dix chevaux à cette besogne, chacun d'eux broie par jour trente à quarante gerbes. Mais dans les grandes fermes, où l'on a à sa disposition la moitié du taboon, vingt gerbes sont le maximum. En supposant qu'un taboon de mille chevaux soit mis à l'oeuvre, dix mille gerbes peuvent ainsi être égrénées à la fois. On forme le troupeau en deux divisions. Cinq cents bêtes, étalons, cavales, poulains, sont introduites dans l'enclos sous la surveillance du tabuntshik, et de ses aides. Alors commence une scène de bal étrange, fantastique.

„Armés de leur formidable harabnik, qu'ils font claquer à grand bruit, les gardiens donnent le signal de la danse. Les chevaux, épouvantés d'entendre siffler les fouets à leur oreilles et craquer la paille sous leurs pieds, se précipitent comme des furieux d'un bout de l'enceinte à l'autre, les plus rétifs sont les meilleurs ouvriers. Le grain jaillit des épis, et les gens de la ferme ne s'occupent qu'à rejeter dans l'enclos les brins de paille qui ont volé dehors. Ceci dure une heure: après quoi les chevaux ayant été retirés pour un moment, on retourne la couche de gerbes et l'on recommence ainsi de suite jusqu'à trois fois Il convient de dire qu'un pareil mode d'égréner le blé n'est praticable que dans les grands établissemens d'agriculture et qu'on en perd une quantité considérable.

„Tel est le genre de vie sauvage que mènent les chevaux des steppes! tel il était déjà du temps de Mazeppa; mais les scènes que l'on vient de décrire deviennent de plus en plus rares dans la Russie méridionale. La population s'y accroît; plusieurs des grands domaines se morcellent et se divisent entre plusieurs petits propriétaires. Si le gouvernement russe exécute son plan favori, c'est-à-dire l'introduction d'un système régulier d'agriculture dans cette partie de l'empire, les taboons disparaîtront graduellement ou se retireront vers les derniers confins de la Tartarie."

GASTRONOMIE.

Calendrier nutritif.

Mars.

Fin.

Les lottes s'apprêtent comme l'anguille; on fait un ragoût de leurs foies. Ces foies sont un mets extrêmement délicat, et les millionnaires s'en font, une fois dans leur vie, servir un plat, afin de pouvoir se vanter d'avoir atteint à l'un des plus grands bonheurs réservés sur la terre aux riches Gourmands.

Les autres poissons d'eau-douce méritent peu d'arrêter un Gourmand. Cependant une friture de véritables goujons n'est pas une chose indifférente: c'est l'éperlan des rivières, et un paquet de cure-dents fort distingués, à la suite d'un grand repas. On laisse au vulgaire les fritures de brême et d'ablettes et même les tanches et les barbillons. On a tort cependant de trop déprécier ce dernier. Un beau barbillon mérite quelque estime.

Le temps consacré à la pénitence n'est point, comme l'on voit, étranger à la bonne-chère. C'est celui de l'année où le poisson est le meilleur. Il est nécessaire d'ailleurs, sous le rapport de l'économie politique, de laisser aux bestiaux le temps de se reproduire, et la viande serait moins chère, plus abondante et meilleure, si le carême était plus généralement observé.

Les légumes sont à-peu-près les mêmes en Mars qu'en Janvier et Février; et comme la terre n'en produit point encore, on ne mange que ceux qu'on a su conserver. Les choux-fleurs ont disparu; les salsifis sont plus robustes, et les pommes de terre encore davantage. Mais le carême est proprement la saison des farineux et celle où l'on fait le plus d'usage des haricots blancs, des lentilles et des pois secs.

NOUVELLES A LA MAIN.

Nous avons vu une mappemonde chinoise qui ne donne pas une haute idée des connaissances géographiques des mandarins. Elle a un mètre de hauteur sur 67 centimètres, et la Chine occupe seule les sept huitièmes de cette surface. Tout-à-fait dans un coin est reléguée une petite mer où sont quatre îles de dimension très-exiguë; ce sont la France, l'Angleterre, le Portugal et l'Afrique; un peu plus loin est la Hollande plus grande à elle seule que tous les pays que nous venons de nommer.

— Hier, M. Ch. venait de plaider devant la cour d'assises dans une affaire de vol qualifié. Le chef du jury, invité à donner à la cour connaissance de la déclaration de MM. les jurés, dit, avec toute la solennité d'usage: „Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, sur toutes questions: Oui, l'avocat est coupable." A cette étrange méprise une hilarité prolongée s'empara de l'auditoire, et ce ne fut pas sans quelque peine que M. le président put prononcer la condamnation de l'accusé au milieu du silense et du respect dus à la loi.

VARIÉTÉS.

— Nous avons dit que M. Barnard-Gregory, propriétaire d'un de ces journaux de Londres qui ne paraissent que le dimanche et spéculent sur le scandale, s'est avisé tout-à-coup de débuter dans la carrière dramatique. Il a contracté un engagement avec le directeur du théâtre de Covent-Garden, et c'est le rôle d'Hamlet qu'il a choisi. On craignait avec raison une cabale; la haine universelle contre le journaliste ne pouvait manquer de rejaillir sur l'acteur. Aussi avait-on rempli le parterre de claqueurs, qui cependant se trouvaient en minorité relativement au reste des spectateurs. Au lever du rideau, les applaudissemens ont retenti sous le lustre; mais, à l'apparition d'Hamlet, et pendant son dialogue avec le spectre de son père, les huées et les sifflets ont retenti de toutes parts. „A la porte le satiriste! s'écriait-on, la scène ne doit pas être souillée par la présence d'un vil calomniateur." Tout le premier acte fut joué en pantomimes par les acteurs, au milieu d'un tumulte effroyable. M. Bartley, qui jouait le personnage de Polonius, s'approcha de la rampe, et après de longs efforts pour obtenir le silence, il dit: „Messieurs, en l'absence de M. Brun, notre directeur, retenu par une indisposition, je viens vous proposer, sous ma responsabilité, de faire baisser le rideau, si la majorité le réclame." — „Oui! oui! — Non! non!" s'écrièrent des voix confuses.

Les voix se trouvèrent également partagées, car plusieurs des ennemis de Barnard-Gregory étaient enchantés de voir prolonger son agonie. „Dans le doute, dit M. Bartley, suivant le langage parlementaire, la représentation doit continuer." La pièce se traîna en effet jusqu'au second acte; enfin, M. Barnard-Gregory, désespérant de se faire entendre, s'écria: „Messieurs, ces clameurs finiraient par me rendre fou comme le fils du roi de Danemark; je vais me promener, je vous envoie en faire autant."

Les spectateurs, irrités par cette insolence, étaient sur le point d'escalader la scène. Ce fut avec beaucoup de peine qu'à la place de trois actes de l'un des chefs-d'oeuvre de Shakspeare, le régisseur fit accepter une farce intitulée: le Cousin Lampkin. On saisissait à chaque phrase des allusions malveillantes contre le débutant et son journal, et, en sortant du théâtre, beaucoup de spectateurs s'aperçurent qu'à la faveur du désordre, on avait enlevé à celui-ci sa bourse, à celui-là sa tabetière ou sa montre, à beaucoup d'autres leurs mouchoirs.

— On sait que, dans les derniers jours de l'année qui vint de s'écouler un jeune étudiant en médecine, nommé Porcheron, étant au balcon du Vaudeville, trouva plaisant de tirer de sa poche une main d'enfant qu'il avait emportée le matin même de l'amphithéâtre de dissection de l'Ecole de Médecine, de la mettre en évidence sur ses genoux, puis d'attirer les regards des dames ses voisines sur ce lambeau de chair. On juge du frissonnement que causa un pareil spectacle à celles à qui il était donné. Une des spectatrices se plaignait enfin à l'ouvreuse; un contrôleur vint et le jeune homme fut arrêté. Il vient d'être condamné à huit jours de prison et à 16 fr. d'amende. Espérons que son idée ne reviendra à personne.

Nouvelles diverses.

Une troupe de chanteurs italiens, récemment arrivée à Constantinople, a été introduite dans le sérail de la sultane Validé, pour exécuter l'opéra Bélisaire dans un appartement qu'on avait disposé en théâtre. La sultane et toutes les dames prirent leurs places, chacun un livret à la main, car le poème avait été traduit et imprimé tout exprès en turc. Pendant toute la représentation, les dames écoutèrent très-sérieusement, en lisant le livret avec beaucoup d'attention. Une d'entre elles fut si émue à l'aspect de Bélisaire aveugle, et s'intéressa si vivement à son infortune fictive, qu'elle se leva tout-à-coup en tressaillant, et, avec des expressions de pitié, lui jeta une bourse pleine d'or. C'était la première fois qu'une représentation de ce genre avait lieu au sérail, et que des pas d'homme étaient admis à toucher cette enceinte sacrée. Ce même opéra, traduit en français par M. Hippolyte Lucas, vient d'obtenir un très-grand succès à Bruxelles. Nos grandes villes s'en occupent.

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Bureau
central-général, technique et industriel
pour
la Capitale et les Provinces de l'Empire d'Autriche.

Un décret de la Chancellerie imp. roy. aulique d'Autriche, daté du 15. septembre 1842, Nr. 26,742, autorise MM. J. C. Bernard, Rédacteur en chef de la gazette de Vienne, membre de la société d'agriculture de Vienne et Amédée Demarteau, architecte et ingénieur; membre de la société industrielle de la Basse-Autriche, à organiser un *Bureau central général, technique et industriel de renseignemens pour la Capitale et les Provinces de l'Empire d'Autriche.*

Peu de mots suffiront pour expliquer la portée et l'importance de cet établissement, ainsi que la tâche que les deux entrepreneurs ci-dessus nommés se proposent de remplir.

1. Le Bureau donne des *renseignemens*, tant à domicile que par écrit, sur tous les objets, sur tous les placemens et sur toutes les entreprises, qui se trouvent être en un rapport quelconque avec les arts et les sciences techniques, l'industrie et l'art de bâtir en général.

2. Ils se chargent de faire *des extraits des divers mémoires, ouvrages, journaux etc.* qui traitent d'une branche particulière de l'industrie, des arts ou des sciences techniques, n'importe la langue dans laquelle ils sont écrits, afin de pouvoir procurer aux industriels qui le désirent un apperçu complet des progrès de la branche d'industrie dont ils s'occupent. — C'est également la tâche du Bureau de faire faire *des copies et des traductions de tout article, mémoire ou traité* qui a été publié sur un objet industriel ou technique quelconque; il se charge aussi de faire *exécuter les dessins* ou *modèles* nécessaires à l'entente du texte, de manière à ce qu'ils puissent servir à l'exécution de l'appareil, du bâtiment ou de la machine en question.

3. C'est une des spécialités du bureau de faire *surveiller* et *exécuter* par des individus compétens et expérimentés *toutes bâtisses ou tous bâtimens du ressort de l'architecture civile ou hydraulique, des ponts et chaussées etc.* Il s'occupe aussi de faire construire chaque appareil ainsi que chaque machine, pourvu que des plans, qui expliquent clairement le principe de la construction, lui aient été préalablement confiés.

4. Le Bureau se charge de la *révision* et de la *rectification* des *comptes et des plans* qui auront été présentés soit avant, soit après l'exécution de bâtimens, d'appareils ou des machines quelconques.

Après la lecture des paragraphes 2, 3 et 4 on peut facilement conclure que le bureau dont il est question sera d'une grande utilité pour tout industriel étranger qui voudra obtenir et exercer un privilége dans l'Empire d'Autriche.

5. Une des attributions du bureau consiste en ce qu'il s'occupe de *procurer* à toutes les personnes, qui font bâtir ou qui veulent faire construire un appareil ou une machine quelconque, *des ouvriers* et *entrepreneurs* capables de se charger de l'exécution de ces objets. Une des conséquences de ce qui précède sera donc qu'il se trouvera toujours à même de procurer de l'ouvrage aux ouvriers, industriels ou autres qui chercheront de l'occupation.

6. Le Bureau fera connaître dans le plus court délai possible aux *fabricans*, aux *possesseurs d'usine* et aux *industriels* dans toute l'étendue de l'Empire autrichien, les découvertes, les nouvelles inventions et les perfectionnemens faits à l'étranger dans la branche de l'industrie qu'ils cultivent. — Il leur procurera des *échantillons* de tous les articles fabriqués tant à l'étranger que dans l'Empire, *des dessins pour étoffes modernes* et enfin les *modèles des machines, appareils* et *instrumens* nécessaires pour fabriquer tel ou tel objet qui peut promettre un grand débit. — Par réciprocité le Bureau fera connaître à l'étranger les produits de l'industrie autrichienne.

Après avoir attentivement lu ce résumé de la tâche que le Bureau central-général, technique et industriel se propose de remplir, personne ne pourra douter que cet établissement ne puisse aussi devenir par la suite *l'entremetteur* entre chaque individu, qui s'occupe spécialement d'industrie et celui qui, sans être industriel, veut mettre des fonds etc. dans telle ou telle entreprise. — Cette tâche est à la vérité bien grande, mais les garanties que les fondateurs de cet établissement donnent au public sont telles, qu'ils ont droit d'espérer obtenir la confiance des industriels en général et des fabricans, ingénieurs, entrepreneurs etc. en particulier. Ces garanties sont:

1. L'autorisation, qui leur a été accordée par le gouvernement autrichien d'organiser l'établissement en question, *autorisation* qui ne leur fut donnée qu'après qu'ils eurent produit tous les titres prouvant qu'ils sont capables de diriger une aussi vaste entreprise et qu'après que le projet eut été soumis à un mûr examen de la part des autorités.

2. La place qu'occupe Mr. J. C. Bernard, comme Rédacteur en chef d'un journal aussi répandu que la gazette de Vienne, ainsi que les nombreuses relations qu'il a été à même de former dans tout l'Empire, surtout depuis qu'il a créé un feuilleton industriel, qui paraît tous les jours avec la feuille historique du journal.

3. Le savoir du second fondateur Amédée Demarteau, qui est non seulement versé dans les sciences techniques et les arts industriels, mais qui possède aussi des connaissances assez étendues dans les langues française, allemande, anglaise et italienne qui *s'occupe* en outre depuis plus de dix ans, *soit comme architecte ou comme ingénieur*, de l'exécution de toute espèce de constructions, d'appareils etc. et a déjà publié plusieurs mémoires et articles sur différentes questions industrielles.

Convaincus cependant que leur but ne serait rempli qu'à demi, s'ils oubliaient de quelle importance peut être pour eux le concours de tous ceux qui se trouvent être, tant par leur position que par leur savoir, à même de les aider de leurs lumières dans la tâche qu'ils se sont imposée, les deux fondateurs invitent les *industriels*, les *fabricans*, les *possesseurs d'usine*, les *architectes*, les *ingénieurs*, les *mécaniciens* etc. de l'étranger à leur faire savoir le plûtot possible, s'ils veulent entrer en relation avec le Bureau central-général, technique et industriel pour Vienne et les Provinces de la Monarchie autrichienne.

Le local où se trouve préalablement ce Bureau est à Vienne, glacis de la Josephstadt Nr. 210. On peut aussi s'adresser au Bureau de Rédaction de la gazette de Vienne en ville Rauhensteingasse Nr. 937. — On prie *d'affranchir* les lettres et les paquets.

Le Bureau n'accepte de *responsabilité*, que quant aux affaires qui auront été conclues avec les fondateurs ou avec l'un d'eux, dans les cas que l'un ou l'autre fût absent.

Pour *assurer les droits* des personnes qui entreront en relation avec les Bureau, il leur sera délivré à elles ou à leur chargé d'affaires un *certifical*, qui portera le cachet de l'établissement, la signature des deux fondateurs, la date du jour où ces personnes se seront présentés et qui contiendra une description détaillée de l'objet ou de l'affaire de question. Il est indifférent dans quelles langues seront écrites les lettres ou les manuscrits que l'on adressera au Bureau.

Vienne en 1843.

J. C. Bernard,
Rédacteur en chef de la gazette priv. de Vienne, membre de la société d'agriculture de Vienne.

Amédée Demarteau,
Architecte et Ingénieur, membre de la société industrielle de la Basse-Autriche.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Merci, mon Dieu.

J'ai rencontré, sur la terre où je passe,
Plus d'un abime où je tombai, Seigneur!
Lors, d'un long cri j'appelais dans l'espace
Mon Dieu, mon père, ou quelque ange sauveur.
Doux et penché sur l'abime funeste,
Un envoyé du tribunal céleste
Venait toujours, fidèle à votre loi.
Qu'il soit béni, mon Dieu! payez pour moi.

J'ai rencontré, sur la terre où je pleure,
Des yeux mouillés de prière et d'espoir;
A leurs regards souvent j'oubliais l'heure;
Dans ces yeux-là mon Dieu! j'ai cru vous voir.
Le ciel s'y meut comme vos étoiles,
C'est votre livre entr'ouvert et sans voiles;
Ils m'ont appris la charité, la foi:
Qu'ai-je rendu? Mon Dieu, payez pour moi.

J'ai rencontré, sur la terre où je chante,
Des coeurs vibrans. Juges harmonieux,
Muse cachée et qui de peu s'enchante,
Ecoutons bien pour faire chanter mieux.
Divine aumône, adorable indulgence,
Trésor tombé dans ma fière indigence,
Suffrage libre, ambition de roi!
Vous êtes Dieu, mon Dieu, payez pour moi.

J'ai rencontré jour par jour sur la terre,
Des malheureux le troupeau grossissant;
J'ai vu languir, dans son coin solitaire,
Comme un ramier l'orphelin pâlissant.
J'ai regardé ces frères de mon âme,
Puis, j'ai caché mes yeux avec effroi;
Mon coeur nageait dans les pleurs et la flamme.
Regardez-les, mon Dieu; payez pour moi!

Marceline Desbordes-Valmore,

La Carotte d'or.

Roman du coeur.

I.

La veille du fatal incendie qui dévasta la ville de Hambourg, s'élevait encore, à l'entrée de la belle promenade du Jungfersteig, une petite maison blanche, toute coquette, à l'enseigne de la Carotte d'or. C'était, en 1835, un magasin de tabac des plus achalandés. Son propriétaire, M. Repsold, avait passé la cinquantaine; veuf depuis quinze ans, et possesseur d'une honnête aisance, il ne vivait plus que pour un fils unique en qui reposait tout son orgueil paternel. Le jeune Albert voyageait en Angleterre pour perfectionner ses études commerciales. M. Repsold souffrait beaucoup du vide que cette absence créait autour de lui. Le vieux Gleim, son commis et son factotum de vieille date, était seul là pour le distraire. Depuis quelques semaines Albert n'avait pas écrit, et pourtant son retour devait approcher.

Un soir, en descendant du Jungfersteig, M. Repsold trouve une lettre sur son bureau. Il l'ouvre en tremblant, la parcourt d'un oeil inquiet, et, dès les premières lignes, s'affaisse, comme frappé de la foudre, dans son vieux fauteuil. Gleim accourt, et tombe à genoux, à côté de son patron désolé, qui lui tendait la lettre sans pouvoir prononcer une parole. Ce message annonçait que le Léopard, de Hambourg, venait de se perdre, corps et biens, dans la mer du Nord. Albert faisait, dit-on, partie des passagers. Gleim mit tout en oeuvre pour calmer le désespoir de son patron. Il imagina toutes sortes de bonnes raisons pour supposer que le jeune Albert pouvait bien n'avoir point pris passage sur ce navire. M. Repsold retrouva dans cette idée un peu de courage; il fit écrire de tous côtés pour tâcher d'obtenir quelques détails à propos de cet affreux sinistre. Ces renseignemens apprirent que cinq personnes seulement avaient pu se sauver, entr'autres un Allemand dont on ne savait pas le nom. M. Repsold, bourrelé d'inquiétudes, n'avait pas, néanmoins, perdu tout espoir, lorsqu'un jour, après deux mois d'attente, un matelot se présenta chez lui pour lui raconter le naufrage du Léopard et la mort d'Albert, qui, après avoir lutté contre les flots, sentant ses forces s'évanouir, lui avait confié une boite de ferblanc renfermant des valeurs importantes, et avait disparu sous une vague effroyable. Le récit de cet homme porta un coup mortel au vieux négociant, qui mourut huit jours après, dans les bras de Gleim, sans avoir pu assurer, par testament, un morceau de pain à la famille de son brave commis.

La succession était considérable. Les héritiers procédèrent à l'inventaire des biens et se les partagèrent. L'honnête Gleim fut congédié, et les secours que le défunt faisait distribuer, chaque semaine, aux indigens, furent supprimés. La presque totalité de l'héritage, y compris la maison blanche du Jungfersteig, échut à un M. Cruner, espèce d'agent d'affaires, sot et prodigue, qui jugea trop au-dessous de lui de continuer le commerce. Il se hâta de réaliser le montant des marchandises, et fit construire une maison somptueuse. A peine y fut-il installé, qu'il invita tous ses cohéritiers à un banquet que devait suivre un bal. M. Cruner, qui avait cru ne pouvoir se dispenser d'ajouter à son nom la particule aristocratique, avait signé de Cruner ses lettres d'invitation. Il prit, avec sa femme, de grands airs de dignité pour faire les honneurs du logis. Mademoiselle Ida, leur fille unique, cherchait à imiter les gestes des dames de haute volée, mais sans y réussir mieux que sa mère.

Le bal fut suspendu vers minuit, pour offrir à la société une collation délicate. Dans le moment de silence qui suivit l'agitation des danseurs, madame de Cruner pousse tout-à-coup un cri d'effroi. Tous les regards se tournent vers la porte du salon, dont les deux battans viennent de s'ouvrir.

Albert Repsold, en grand deuil, pâle, échevelé, s'avance à pas lents au milieu du cercle, sans proférer une parole, et promène ses regards glacés sur les groupes, qui reculent devant lui. Est-ce un songe? est-ce bien là Albert Repsold, le naufragé du Léopard, ou n'est-ce que son fantôme? Les conviés étaient stupéfaits; ils s'esquivèrent de tous côtés. M. de Cruner tomba sur un divan, sa femme et sa fille s'évanouirent avec une grâce parfaite.

II.

Albert, dans la nuit qui vit sombrer le Léopard, était parvenu à s'accrocher à une pièce de bois sur laquelle, poussé par le vent et les vagues, il fit plusieurs milles à la dérive. Quand le calme et le jour furent revenus, il ne vit, au loin, que le ciel et l'eau, et passa toute cette journée à la merci des flots. Vers le soir, il se sentait épuisé, et déjà il adressait à Dieu sa dernière prière avant de mourir, lorsqu'il crut entrevoir la blanche voilure d'un navire qui semblait approcher graduellement. Une heure après il était recueilli sur un brick danois, qui faisait voile pour les États-Unis. Le commandant du navire n'eut pas de peine à juger, d'après les manières du jeune Repsold, qu'il devait accorder à ce nouveau passager tous les égards possibles. Comme il n'avait point le temps d'aller toucher terre, il annonça au jeune homme qu'il lui faudrait faire le voyage des États-Unis, à moins qu'on ne rencontrât sur la route un vaisseau anglais cinglant vers l'Europe, et qui consentit à le prendre à son bord. Albert souffrit beaucoup de cette nécessité, car il pensait que si le matelot auquel il avait confié sa boite était arrivé à terre, son père ne tarderait pas à croire sa mort certaine. Il fallut pourtant qu'il se résignât. Le brick danois trouva dans le port de New-York un bateau à vapeur anglais qui allait lever l'ancre. Le capitaine danois recommanda son protégé. Albert, débarqué à Londres, courut chez le correspondant de son père, qui lui apprit la mort de M. Repsold. Après quelques jours consacrés à la douleur, il prit passage sur un paquebot pour revenir à Hambourg.

Le pauvre orphelin s'attendait à trouver encore la maison de son père plongée dans le deuil. Il y arriva de nuit, et ne pouvait comprendre qu'une habitation de luxe l'eût si tôt remplacée. L'aspect des fenêtres illuminées lui serra le coeur; cependant il entra, passa devant des valets inconnus, qui ne songèrent pas à lui demander son nom. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'au milieu du bal. Le tumulte d'une fête, là où il s'attendait à trouver une tristesse religieuse, révolta son âme; une espèce de commotion cérébrale l'empêcha de remarquer l'effet qu'avait produit son entrée, et il se jeta comme un fou hors de la maison, en criant d'une voix lamentable:

„Mon père! mon père!"

Le lendemain de cette scène, après une nuit d'angoisses, il se rendit au cimetière pour y chercher la tombe de son père.

— Vous cherchez la fosse de M. Repsold, lui dit le gardien des morts; venez, elle n'est pas loin, mais seul vous ne la trouveriez jamais : ses héritiers n'y ont pas fait mettre une simple pierre.

Albert suivit, en pleurant, le gardien. Il trouva la fosse jonchée de gazon vert et ornée de touffes de pervenche, qui paraissaient cultivées avec un soin de chaque jour.

— Ah! monsieur, s'écria le gardien, il y a ici une brave enfant qui n'a pas oublié le digne M. Repsold, c'est la fille du vieux Gleim, mademoiselle Louise; elle souffrait tant de ne pas voir sur cette fosse le moindre souvenir pieux. Si nous étions riches, me dit-elle souvent, car elle vient ici deux fois par jour, M. Repsold aurait la plus belle tombe du cimetière; c'est elle qui a planté ces pervenches et, tenez, monsieur, il y a loin d'ici à l'Elbe que vous voyez là-bas, et cependant mademoiselle Louise va, chaque jour, y puiser de l'eau pour arroser ses fleurs. Depuis bien longtemps c'est la seule chose qui m'ait touché le coeur. On voit beaucoup de gens visiter leurs amis tant qu'ils espèrent y trouver leur profit; mais à présent, la famille Gleim n'a plus rien à attendre de M. Repsold. Si, du moins, son fils existait il n'eût pas, lui chassé le père Gleim. Et puis, un malheur n'arrive jamais seul: le brave Gleim avait placé ses épargnes chez son patron; mais les héritiers ont trouvé moyen de tout lui faire perdre. Enfin, cette famille n'a plus d'autre ressource que le travail de mademoiselle Louise. La vue du père s'est affaiblie par les chagrins; la vieille mère a une maladie de langueur. Mademoiselle Louise est l'ange sauveur de tant de vertu et de misère!

Albert attendri, cueillit une pervenche et la cacha dans son sein; puis il s'achemina vers la demeure de Gleim. Son arrivée inattendue produsit un effet magique.

„Mon Dieu! s'écriait le vieux commis, je vous rends grâces vous avez ramené l'orphelin dans ses foyers, je n'ai plus rien à désirer."

Il fournit au fils de M. Repsold tous les détails concernant le partage que s'étaient fait les héritiers; puis Albert se retira, en promettant à la pauvre famille de lui donner bientôt de ses nouvelles.

III.

Après la malheureuse issue de bal, M. de Cruner, sa femme, sa fille et une vieille tante avaient passé la reste de la nuit à tenir conseil sur l'avenir qui les menaçait.

— S'il faut rendre intégralement ma part de la succession, disait M. de Cruner, je serai ruiné, car j'ai déjà fait une brêche au capital.

— Ciel! ajoutait sa femme, vendre notre voiture! me voir forcée d'aller à pied, comme les gens du commun! Mais, monsieur vous ne sentez donc pas que c'est impossible!

— Ah! disait mademoiselle Ida, faudra-t-il donc renoncer à mes parures? Oh! non; je suis sûre que, par galanterie, M. Repsold ne voudra pas m'ôter les bijoux qui me viennent de sa mère.

— Sotte! reprit M. de Cruner, peux-tu t'abuser ainsi? adieu bijoux, maison, fêtes, fortune! ce n'était qu'un rêve.

— Peut-être! s'écria la tante. Un mariage peut tout arranger: Ida épousera M. Repsold, laissez-moi faire.

— Albert ne voudra pas d'une fille sans dot, dit madame de Cruner.

— Que cela ne vous inquiète pas, maman; je veux qu'avant quinze jours M. Repsold soit à mes pieds. Il fera peut-être un mari un peu triste, mais je garderai mes bijoux, et nous aurons toujours voiture!

— Et puis, ajouta M. de Cruner, je veux qu'il s'appelle M. de Repsold; cela fait mieux.

Toutes choses ainsi convenues, il fut décidé qu'on donnerait une fête plus brillante que la première, sous le prétexte de célébrer le retour d'Albert. Le lendemain, ils en causaient encore, quand ce dernier se fit annoncer. Chacun joua son rôle de son mieux. L'invitation fut faite. Albert accepta, mais il voulut ajourner la date de cette réunion. Il se réserva aussi le droit d'amener quelques convives.

„Je veux, dit-il, ajouter à cette fête de famille, une autre fête qui sera celle de mon coeur, et qui fixera le bonheur de ma vie."

A ces mots, Ida se retourna vers sa tante, et son regard de malicieuse finesse semblait dire: Avez-vous compris?

Ce jour si vivement attendu par la famille de Cruner arriva enfin.

Dans l'après-dinée, Albert retourna chez le vieux Gleim. Le père et la mère se portaient presque bien. Il faisait un ciel superbe. Albert leur proposa de faire un tour de promenade avec Louise, au bord de l'Elbe. La jeune fille était pleine de charmes avec sa robe de coton rayé.

On passa devant le cimetière. Albert proposa d'y entrer.

„Nous prierons un moment sur la tombe de mon père."

Louise pensa aux pervenches; elle rougit et baissa les yeux. Albert feignit de ne rien remarquer. En approchant de la fosse il se découvrit, et contempla en silence les fleurs qui émaillaient le gazon.

— Mademoiselle, dit-il à Louise d'une voix émue, la première consolation que mon coeur a goûtée depuis mon retour, c'est la vue de ces fleurs dont vous avez paré la tombe de mon père. Merci du pieux attachement dont vous honorez sa mémoire. S'il vivait encore, je vous aurais menée à lui, je lui aurais dit; Mon père, cette jeune fille est simple et douce; vous l'avez vue élever, bénissez notre union! Maintenant, halas! que je n'ai plus de père, je viens, sur sa tombe, vous demander à Dieu. Voulez-vous, Louise, que votre famille devienne la mienne?

Le vieux Gleim ne pouvait trouver une parole pour exprimer ce qu'il sentait. Louise pâlit lorsqu'Alfred lui tendit la main; elle s'appuya presque défaillante sur sa mère qui dit au jeune homme:

— Mais, monsieur, vous êtes riche, et vous oubliez que notre enfant n'a rien . . .

— Elle a son coeur, répondit Albert, et cueillant les pervenches qu'il mit en bouquet dans les cheveux de la jeune fille, il ajouta: Voici sa plus belle dot et son bouquet nuptial. Ombres de mon père et de ma mère, recevez, devant Dieu mon serment de la rendre heureuse.

Louise, les yeux voilés de pleurs sentit sur son front le premier baiser d'Albert, et les anges gardiens des fiancés sourirent de sa rougeur virginale.

Albert emmena aussitôt la famille Gleim chez M. de Cruner.

— J'y suis attendu, dit-il; c'est bien malgré moi que j'empoisonne cette journée de pur bonheur par le contact de gens si dignes de mépris: mais j'ai donné ma parole, et je veux que vous ne me quittiez plus.

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, Louise s'appuyait sur le bras d'Albert; cette apparition, et la simple toilette de la jeune fille frappèrent de stupeur la société.

— Que veulent ces gens-là murmura M. de Cruner. Ils auront apitoyé M. de Repsold sur leur prétendue misère; si seulement j'avais eu l'idée de jeter à ce vieux Gleim un os à ronger, je m'en serais débarrassé pour long-temps.

— Amener ici une fille de rien, c'est par trop fort s'écria mademoiselle Ida suffoquée de dépit.

— Mais, voyez donc, grommelait tout bas la tante, n'est-elle point plantée là comme si elle attendait l'aumône?

Cependant il fallait dissimuler; la position devenait critique, M. de Cruner prit la parole:

— Je n'ignore pas, dit-il, mon cher monsieur Albert, ce qui vous a engagé à conduire ici ces bonnes gens. Nous avons eu quelques difficultés au sujet des comptes de feu monsieur votre père; du reste, Gleim est un homme honorable, et vraiment je l'estime beaucoup. Si vous voulez, je vais, pour rendre la fête complète, lui donner décharge de tout arriéré possible . . .

— C'est bon, dit Albert, l'affaire de Gleim me regarde, et je lui rendrai moi-même toute justice. Ce n'est point là le motif qui m'a fait vous amener cette noble et intéressante famille. Nous venons de visiter tous ensemble le tombeau de mon père . . .

— Ah! oui, s'écria M. de Cruner, et moi je suis confus de n'avoir pu encore faire exécuter le superbe mausolée dont j'avais arrêté les dessins; mais les ouvriers sont si lents? . . .

— Nous voudrions bien, ajouta mademoiselle Ida, que ce monument fût achevé. Nous aimions tant M. Repsold! Il y a deux jours que je visitais encore sa tombe, et j'y ai long-temps pleuré.

— Eh bien, mademoiselle, dit Albert, puisqu'il y a deux jours que vous avez visité la tombe de mon père comment trouvez-vous le petit monument qu'elle porte déjà? qu'en dites-vous? Je serais charmé d'avoir votre avis?

Mademoiselle Ida, rougit, pâlit, et balbutia des phrases sans suite. Un morne silence régnait dans le salon. Les groupes, muets, attendaient le dénouement de cette scène étrange. La vieille tante se torturait l'esprit, pour déguiser, s'il était possible, le mensonge de mademoiselle de Cruner. Mais elle ne put que dire:

Mon enfant; il me semble que tu te trompes, tu voulais dire sans doute que tu as visité la sépulture de M. Repsold avant que monsieur son fils y eût fait élever un monument.

— Non madame, reprit Albert, vous vous trompez vous-même et, certes, bien volontairement; personne de votre famille n'a mis le pied au cimetière; des gens enrichis de la fortune de mon père ont ainsi dépassé toutes les bornes d'une odieuse ingratitude. Quant à vous, mademoiselle, poursuivit-il en se tournant vers Ida, je ne relèverai pas ce que vous venez de dire, mais souvenez-vous qu'un mauvais coeur se décèle toujours aux traits du visage. — Je reconnais ici d'anciens amis de mon père, je les remercie de la part qu'ils sont venus prendre à mon retour inespéré, et de s'être réunis pour la fête qu'on voulait me donner. Cette soirée m'est bien chère, puisqu'elle éclaire mes fiançailles. Permettez-moi de vous présenter ma future épouse mademoiselle Louise Gleim, la fille du vieux commis de mon père.

La foudre tombant au milieu de la salle n'eût pas produit un effet plus terrible. Monsieur et madame de Cruner devinrent pâles comme la mort. Ida fondit en larmes, et la tante elle-même ne put cacher son désappointement.

— Mon choix, continua le jeune Repsold, cause ici, je le vois, quelque surprise. Tout autre que moi, fasciné par les dehors séduisans de mademoiselle Ida, eût pu faillir dans la résolution que je vins de vous annoncer. Mais moi, je fais peu de cas de la toilette et du clinquant; les petites pervenches qui fleurissent dans les cheveux de Louise, ont plus de prix à mes yeux qu'un bandeau de pierreries. Cette main que je presse dans la mienne avait couvert de fleurs la place où repose mon père, ce fut le seul hommage rendu à sa mémoire durant ma trop longue absence. Louise a nourri par son travail ses vieux parens chassés de notre maison par d'avides héritiers. La pauvreté n'a point terni la noblesse de son coeur. — Dieu bénit en elle la piété filiale unie au souvenir des bienfaits.

Tout le monde, hors la famille de Cruner, applaudit au choix d'Albert Repsold, qui rentra bientôt légalement en possession de son bien.

La maison blanche de Jungfersteig, détruite par l'incendie de Hambourg, s'est relevée de ses ruines comme par enchantement. Le vieux Gleim y était rentré comme associé d'Albert Repsold. Il a rajeuni de vingt ans.

Albert est toujours amoureux de sa femme.

Si jamais, cher lecteur, vous passez à Hambourg, n'oubliez pas les cigarres havanais de la Carotte d'or. Vous jouirez par-dessus le marché du doux aspect d'un heureux ménage. Madame Louise Repsold est la plus jolie femme de Hambourg.

P. Christian.

Le Sherry du Commodore.

Vers l'an 1798, il y avait au Temple un concierge nommé Lasne, qui n'était point trop méchant pour un concierge de prison républicaine. Il mangeait beaucoup, buvait davantage, et ce n'était pas chose très-rare de voir, après dîner, son petit oeil gris, demi-caché, d'un côté, par l'épaisse toison de son sourcil, de l'autre par la rubiconde saillie d'une joue rondelette, s'animer comme aurait pu faire l'oeil d'un honnête citoyen, pourvu d'une demi-douzaine de manoirs nationaux, payés en assignats, il était gros, gras, mais alerte, et son penchant pour la bonne chère ne nuisait en rien à sa vigilance.

A cette époque, parmi les prisonniers du Temple se trouvait le commodore Sidney-Smith. On peut se faire une idée de l'importance que le gouvernement républicain attachait à la prise de ce personnage, en songeant qu'il refusa de l'échanger d'abord contre M. Bergeret, alors capitaine de vaisseau, et, une seconde fois, contre douze mille prisonniers français. Aussi le citoyen Lasne ne négligeait-il aucune précaution pour prévenir toute tentative de fuite. Il rebouchait héroïquement, chaque soir, sa bouteille à demi vidée, et si, en se levant, il avalait une vaste tasse de punch au rhum, c'était à cette seule fin de chasser les brouillards du sommeil, et de se donner du coeur pour accomplir sa ronde matinale.

Le commodore tenait, au Temple, une sorte de maison. Il avait près de lui le capitaine Wright, son secrétaire, un valet de chambre et un jokey nommé John. Ce John était un bon garçon, trop grand pour faire un groom, mais joyeux vivant, et possédant cette gravité comique qui tient lieu d'esprit aux plaisans d'outre-Manche. Il avait le don de plaire au citoyen Lasne et à tous les habitués de la prison, qui se pâmaient de rire à l'entendre écorcher le français. C'était là en effet le vrai talent de John.

Les Anglais sont fiers, dit-on, rugueux de manières et difficiles à vivre; Sir Sidney était comme ses compatriotes; mais autre chose est de trôner sur le gaillard d'arrière d'un vaisseau de haut bord que de mener triste et petite vie au fond d'une prison supérieurement verrouillée. Si fier que fût le commodore, il capitula et condescendit à inviter parfois le citoyen Lasne à sa table. C'était, pour le concierge, un grand honneur: mais il ne le sentit point, et se laissa toucher seulement par l'excellent Xérès et la substantielle cuisine de son noble prisonnier. Il se prit à aimer tendrement le roast-beef et conçut pour le puding une passion romanesque et sans bornes.

— Je veux passer pour suspect, disait-il souvent, en promenant sa langue sur ses lèvres, si le citoyen prisonnier de guerre n'est pas un digne compagnon! Et il faut avouer que, tout aristocrates qu'ils soient, ces goddams savent bien ce qui est bon.

Ainsi rapprochés par l'officieuse entremise du boeuf rôti et du gâteau au rhum, le commodore et son geôlier ne tardèrent pas à faire plus ample connaissance. Lasne vit que Sidney-Smith était un homme d'honneur inflexible et sévère; il devina, lui infime serviteur de la République, ce que pouvait avoir de sacré la parole d'un soldat aux monarchiques croyances; il se fit une idée juste de la foi d'un chevalier. De son côté, Sidney-Smith découvrit, avec surprise, sous la rude enveloppe du concierge, un coeur honnête, simple, presque compatissant; il reconnut, au travers des absurdes idées qui meublaient son cerveau, un esprit droit, un sens équitable. Or, ces idées absurdes saturaient alors l'atmosphère parisienne. Les erreurs du concierge étaient donc de son époque. Au contraire, ce qui en lui était bon et recommandable lui appartenait d'autant mieux que ces choses étaient alors plus rares et moins recherchées.

Par une magnifique soirée d'août, en l'année que nous avons dite, Sidney-Smith, son secrétaire et le citoyen Lasne étaient attablés dans l'appartement de ce dernier. Le commodore qui, bien entendu, faisait les frais du festin, semblait triste et préoccupé plus encore que de coutume. Lasne buvait; en buvant, il examinait parfois son prisonnier avec inquiétude, car il savait que Smith s'était ménagé au dehors de nombreuses intelligences, et il craignait sans cesse une évasion.

— Je veux passer pour suspect, s'écria tout-à-coup Lasne, si je bois un verre de plus.

Smith leva sur lui son regard distrait.

— Pourquoi cela? demanda le capitaine Wright.

— Master Lasne, ne trôvé pas le Sherry comfortèble, insinua John, en accentuant chaque voyelle d'une façon extravagante.

La suite au prochain numéro.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Police correctionnelle.

Un petit homme d'environ cinquante ans, sec et droit comme un peuplier, se présente à la barre de la police correctionnelle pour

s'expliquer sur la plainte en voies de fait qu'il a portée contre le sieur Merlier.

„Messieurs, dit-il, voilà comment la chose s'est passée: M Merlier, qui demeure dans la même maison que moi, est marié de la main gauche à la mairie du 13e arrondissement avec une brunissense qui ne ferait pas mal de se brunir un peu les cheveux, car elle est rousse comme une niehée d'écureuils. Bon passons...

„Faut vous dire que, pour comble d'originalité, Mme. Chose. dite Merlier, porte le prénom d'Hippolyte. A-t-on jamais vu une femme, qui s'appelle Hippolyte? J'ai été dix-sept ans garçon de bureau dans une mairie, et je n'ai jamais vu de demoiselle Hippolyte. Il y a le petit garçon du teinturier d'en face qui s'appelle Hippolyte; il y a aussi le garçon de fourneau du café ... Mais une femme! Bon! passons. Donc, moi, ça me semblait si drôle d'entendre toujours M. Merlier appeler mademoiselle. N'importe- Quoi du nom d'Hippolyte, que je la regardais toujours quand elle passait pour être bien sûr que ce n'était p.s un homme déguisé en femme. Il paraît que Mme. Hippolyte, s'est mis dans la tête que je la reluquais, et qu'elle en a parlé à M. Merlier, car ce monsieur est tombé jaloux de moi, et m'a donné divers coups de poing et divers coups de pied à divers endroits."

M. le président. — Avez-vous été blessé par suite de ces voies de fait?

Le plaignant. — J'ai été légèrement éreinté, et j'ai gardé le lit pendant huit jours... Mais ce qui rend la conduite de M. Merlier plus horrible encore, c'est qu'il y a eu préméditation. En effet Messieurs, il m'avait écrit une lettre anonyme que j'ai apportée, et je demande à vous en donner lecture:

„Monsieur Bénot!

„Je ne suis patient ni trop ni trop peu. Je sais que vous reluquez Hippolyte. Si ça vous arrive encore de la regarder avec vos yeux de fouine, je vous préviens, Monsieur Bénot, que vous aurez affaire à moi, et que je vous donnerai une dégelée à faire frémir la nature.

„Vous êtes un vieux fou, Monsieur Bénot.

„Signé: Baptiste Merlier.

M. le président. — Vous disiez que c'était une lettre anonyme.

Le plaignant. — Certainement ... Et la preuve qu'elle est bien de lui, c'est qu'il a signé ses deux noms.

M. le président. — S'il a signé, ce n'est donc pas une lettre anonyme?

Le plaignant. — Comment! ça n'est pas une lettre anonyme? Une lettre d'horreurs comme ça, où on me dit que je suis un fou, que j'ai des yeux de fouine, qu'on me donnera une dégelée? Trouvez-en donc une plus anonyme! C'est-à-dire qu'elle fait frissonner d'horreur, tant elle est anonyme.

Et M. Bénot, au milieu de l'hilarité de l'auditoire, que le tribunal ne peut s'empêcher de partager, frappe violemment de la main droite sur la lettre qu'il tient ouverte de la main gauche, comme pour la bien convaincre d'anonymie.

Le prévenu dit pour sa défense que M. Bénot a tenu des propos inconvenans à Mlle. Hippolyte, et qu'il lui a fait des propositions séditieuses; qu'alors, en le rencontrant, il n'a pas pu s'empêcher de lui adresser des reproches auxquels M. Bénot a répondu par des injures, ce qui l'a exaspéré et lui a fait porter un coup dans l'estomac du petit homme, mais un seul, et très-léger encore.

En l'absence de témoins de la scène, et attendu qu'il y a eu provocation de M. Bénot, le tribunal renvoie M. Merlier de la plainte, et condamne M. Bénot, partie civile, aux dépens.

NOUVELLES A LA MAIN.

8. Mars. — On lit dans le „Courrier de la Gironde": „M. L... notre compatriote, riche amateur de peintures, dont les arts s'enorgueillissent, vient d'augmenter sa curieuse collection d'un tableau original de David Téniers. Ce n'est point chez un fripier ignare ou dans l'étalage d'un marchand forain que M. L... a fait cette trouvaille; ce n'est point non plus dans une tournée artistique en Belgique ou en Hollande; c'est tout simplement à Bordeaux chez lui-même. Voici le fait: M. L... est possesseur d'une marine, ébauche de Franken, peintre suédois assez estimé, mort au commencement de ce siècle. Il y a deux mois à peu près, le cadre étant vermoulu, elle se détacha violemment du mur et tomba sur le plancher. M. L..., en la ramenant, crut apercevoir sur le revers de la toile quelques vestiges de couleurs; il essuya religieusement l'épaisse poussière qui la recouvrait, et jugez de sa stupéfaction et de son ivresse lorsqu'il reconnut tenir en ses mains le Joueur d'échecs de D. Téniers. Le monograme ne pouvait être révoqué en doute, et d'ailleurs pour un oeil aussi exercé que le sien, le faire du grand peintre était assez reconnaissable. Ainsi M. L... a passé quinze années, jour pour jour, auprès d'un Téniers, d'un véritable Téniers, sans en concevoir le plus léger soupçon; il a vécu, mangé, dormi, vis-à-vis d'un Téniers sans s'en douter un seul instant. A l'heure qu'il est il se trouve avoir deux tableaux au lieu d'un, deux tableaux en un seul sur la même toile, une marine par-devant, le Joueur d'échecs par-derrière. Ce qui pourra paraître étrange, c'est le mépris que Franken a affiché pour le maître, ou du moins l'ignorance dans laquelle il était des oeuvres de l'école flamande, puisqu'il s'en servait si maladroitement pour ses esquisses. Il n' est peut-être pas inutile de rappeler que Franken fit en 1783 un voyage à Anvers. A son dernier passage dans notre ville, le juif Abr. Van Hagen, celui-là même qui offrit cent mille francs au noble lord S..., du Raphaël découvert à Londres il y a deux ans, a proposé à M. L... six mille francs de son Joueur d' échecs; M. L... a refusé. Si nous sommes bien informés, c'est au Musée de Bordeaux qu'il destine sa précieuse découverte. Dans ce cas, nous ne saurions trop accorder d'éloges à la générosité, et surtout au rare désintéressement de notre compatriote."

10. — Il s'est plaidé, avant-hier, à la deuxième chambre du tribunal de la Seine, une affaire curieuse. Un propriétaire a vu se dénouer un long procès dont les frais, qu'il a été condamné à payer, s'élèvent à plus de 200 fr. Il s'agissait d'une somme de 4 fr. au principal!

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Opéra. Le ballet de Giselle, a été vu avec plaisir. — Une débutante, Mlle. Fleury, élève d'Albert, a joué le rôle de Myrtha, la reine de Willis; Mlle. Fleury est une jeune, grande svelte danseuse, qui possède de la grace et du talent; sa danse est de l'école de Mlle. Taglioni. Le rôle de Myrtha n'est pas assez important sous le rapport de la pantomime pour pouvoir donner une idée juste du talent de Mlle. Fleury comme mime. Nous attendrons donc un nouveau rôle pour dire notre opinion.

— Malgré l'activité déployée à l'Opéra, il est probable que la Démence de Charles VI. ne pourra pas être représentée avant vendredi de la semaine prochaine.

— L'opéra, parotes de M. Scribe, auquel, en ce moment, travaille M. Donizetti, a, dit-on, pour titre: Don Sebastian, duc de Bragance. Cet opéra, comme on le sait, sera représenté avant celui de M. Meyerbeer, le Prophète.

— Un nouveau malheur vient de frapper Levasseur, de l'Opéra; il y a huit mois à peine qu'il avait perdu un fils; aujourd'hui il perd une fille âgée de dix ans. M. Levasseur et sa femme sont dans un profond désespoir.

Opéra-Comique. L'opéra de M. Balfe, Géraldine, sera représenté sous peu de jours.

— On parle, comme devant être représentés prochainement de deux opéras en trois actes, l'un de M. Ambroise Thomas, l'autre de Montfort.

Variétés. On répète activement la nouvelle pièce de M. Alex. Dumas, dont le titre provisoir est Spartacus. — Elle sera jouée par Lafont, Hyacinthe, Adrien, Dumesnil, Mmes. Bressan et Boisgonthier.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Poète.

. . . . . .

Le poète est celui qui va, sans perdre haleine,
Vers le but où l'attire un mirage lointain,
Laissant, comme l'agneau, des flocons de sa laine
Aux ronces du vallon, aux chardons du chemin.
Le siècle insoucieux qui le voit sans relâche
Suivre, à pas obstinés, un aride sentier,
Jette un amer sarcasme à cette rude tâche
Qui récolte moins d'or qu'un ignoble métier.
Le sublime insensé, pélerin du génie,
Frappant de son bourdon les cailloux anguleux,
Détourne ses regards d'un monde qui l'oublie,
Et poursuit, en chantant, son but prestigieux.
Sa voix mélancolique, au sein des solitudes,
Sur les bords des étangs fait gémir le glaïeuls,
Et, pour mieux l'écouter, suspendant ses préludes,
Le rossignol jaloux se tait sous les tilleuls.
La nature, accordant sa harpe éolienne,
Aux poétiques sons joint de vagues accords,
Et, bourdonnant tout bas une lugubre antienne,
Les orgues des forêts pleurent l'hymne des morts.
Chaque mot de son âme a des échos sublimes:
Les vallons veloutés, les monts aux rudes cimes,
La cascade éclatante aux glapissantes voix,
La grotte prophétique aux sonores parois,
Les arbres, gémissant lorsque le vent soupire,
Les moissons ondulant, comme un sein qui respire,
Le râle de l'orage et les bruits du désert
Poussent chacun leur note en ce vaste concert.
Et de tous ces soupirs, ces accords, ces murmures,
Douces plaintes des eaux, voix des molles verdures,
Sublime symphonie où s'élèvent en choeur
Des cris pour chaque joie et pour chaque douleur,
De tous ces longs échos d'amour, de pleurs d'ivresses,
De voluptés sans nom, d'extatiques tristesses,
Où l'âme du poète en coulant à pleins bords,
Inonde l'univers d'harmonieux trésors.
Surgit un jour enfin cette voix populaire,
Clameur d'enthousiasme et justice du ciel,
Qui, lorsque le génie a fini sa carrière,
Divinise sa tombe et la change en autel.
Et celui qui, vivant, s'abreuvait d'amertume
Dans la coupe où tombait l'absinthe du mépris,
Sur son front, où la mort a déposé le prix,
Ne peut même placer sa couronne posthume.
Il vous avait cédé tous les biens d'ici-bas,
Or, voluptés, honneurs, pour un peu de fumée....
Et cet encens tardif, qu'il ne respira pas,
Parfume le cercueil où naît sa renommée.
Vous le plaignez ... et moi, je réclame son sort...
Heureux qui déchirant sa terrestre dépouille,
Comme un manteau vieilli que la poussière souille,
Revêtu de splendeurs entre en son lit de mort.

Jules Van Gaver.

Le premier amour de Milton.

Par une chaude matinée d'automne, en l'an 1638, un jeune homme âgé d'environ vingt-cinq ans, monté sur une mule, suivait la route sauvage et pittoresque qui conduit de Sienne à Rome. Il était de moyenne taille et sa personne avait cette harmonie de formes qui a rendu immortels les chefs-d'oeuvre de Phidias et des Praxitèles Sur ses traits d'une beauté remarquable, était répandue une expression de douceur et de bonté à laquelle se mêlait cet air de tristesse pensive que donne le plus souvent l'habitude de la réflexion et de l'étude; son front était vaste et pâle et sa chevelure blonde retombait en longs anneaux sur ses épaules. A la blancheur de son teint, à ses yeux bleus et à la coupe ovale de sa figure, on reconnaissait facilement en lui l'enfant d'un pays plus septentrional que celui qu'il traversait. Il était accompagné d'un domestique, monté comme lui sur une mule et deux journées de marche le séparaient encore de la ville éternelle.

Quoique la journée fût encore peu avancée la chaleur était déjà étouffante, et, comme leur route serpentait à travers les passages les plus difficiles des Apennins, les deux voyageurs étaient accablés de fatigue. Ce fut donc avec un vif sentiment de plaisir qu'ils aperçurent une épaisse forêt de pins qui leur promettait un abri contre les rayons brûlans du soleil; l'ayant atteinte, ils mirent pied à terre, attachèrent leurs mules à un arbre et placèrent devant eux, sur l'herbe, les provisions de leur havresac. Leur appétit aiguisé par une longue course eut promptement fait raison de ce déjeûner champêtre, et le jeune homme, voulant laisser passer les heures brûlantes du jour avant de se remettre en route, s'étendit sur le gazon pour prendre quelque repos.

Il ne tarda pas à tomber dans cet assoupissement qui paralyse le corps et la volonté, mais qui semble ne tirer qu'un voile transparent entre l'âme et le monde extérieur. D'abord ses rêves furent assez vagues et assez désordonnés, mais bientôt prenant des formes plus distinctes, ils se changèrent en une jeune femme dont la robe frôlait son bras, et qui, penchée sur lui, le contemplait avec un air de surprise et de ravissement. Il crut même entendre le son de sa voix, et, enchanté par son exquise beauté, il voulut, mais en vain, lui parler et lui saisir la main. Enfin il lui sembla qu'elle s'apprêtait à s'éloigner, et l'effort qu'il fit pour s'élancer vers elle et la retenir, le tira en sursaut de son sommeil.

A peine eut-il ouvert les yeux qu'il bondit sur ses pieds et promena autour de lui ses regards, mais sans apercevoir celle qu'il cherchait. Cependant si vives et si profondes étaient les impressions que lui avait laissées sa vision qu'il ne pouvait se croire la dupe d'un simple rêve. Son étonnement n'eut plus de bornes lorsqu'il découvrit à ses pieds un rouleau de papier sur lequel étaient tracés des vers dont voici le sens:

Beaux yeux, astres mortels qui versez,
Une influence fatale sur ma tête.
Vous, qui me révélez comme un oracle
Que je vous devrai ma mort,
Si, bien que fermés, vous avez ainsi le pouvoir de tuer,
Quand vous vous ouvrirez, détournez de moi vos rayons.

Le jeune voyageur lut et relut maintes fois ces lignes avant de songer à appeler son domestique pour chercher, en le questionnant, à éclaircir le mystère qui l'intriguait. Les réponses d'Horace ne servirent qu'à le plonger dans de nouvelles perplexités. Il apprit que, pendant son sommeil, une voiture, renfermant deux dames élégamment vêtues, s'était arrêtée non loin du lieu où il réposait; que la plus jeune des deux, qui était fort belle, avait mis pied à terre pour s'approcher de lui; qu'après l'avoir contemplé quelques instans, elle avait adressé à Horace diverses questions que celui-ci n'avait pu comprendre, faute de connaître la langue dans laquelle elle s'exprimait; qu'elle avait écrit à la hâte quelques lignes sur une feuille de papier qu'elle avait jetée à ses pieds; et qu'enfin, le voyant sur le point d'éveiller, elle s'était hâtée de fuir et de remonter dans la voiture qui était partie aussitôt de toute la vitesse des chevaux.

— Et pourriez-vous la reconnaître, Horace? demanda le jeune voyageur.

— Certainement, Monsieur, répondit le domestique, lors même qu'elle serait voilée; si elle prononçait une seule parole je

serais sûr de la reconnaître entre mille. En entendant, au château de Ludlow, lady Alice Egeron chanter son invocation à Echo, dans le Masque de Comus, j'aurais juré qu'il était impossible de trouver une voix plus charmante que la sienne; mais, je vous en demande pardon, depuis que ce rossignol italien a gazouillé à mes oreilles, j'ai tout-à-fait changé d'avis.

— Sellez à l'instant les mules, interrompit le jeune homme, mettons-nous en route sans délai et tâchons de rejoindre ces dames.

— Oh! Monsieur, c'est impossible; la voiture à trop d'avance sur nous, et elle est, en outre, traînée par quatre chevaux des plus rapides.

— Peu importe, Horace, il n'y a pas de mal à nous hâter; nous avons perdu beaucoup de temps, et si nous n'achevons pas notre voyage d'une manière un peu plus expéditive, je n'arriverai jamais à Rome assez à temps pour assister au concert du cardinal Barberini.

Après être remonté en selle, le jeune voyageur garda pendant long-temps le silence, absorbé par ses rêveries et mettant son esprit à la torture pour chercher à s'expliquer comment ce qui était resté caché aux yeux de son corps avait pu se révéler aux yeux de son âme, durant son sommeil. Incapable cependant d'arriver à aucune conclusion satisfaisante, il finit, par réciter, en se tournant vers son valet, deux vers tirés de l'Hamlet de Shakspeare, et dont nous rapportons le sens.

> Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horace,
> Que nos philosophes ne le supposent.

Le reste du voyage s'accomplit sans aucun accident digne d'être rapporté. A son arrivée à Rome, le premier soin du jeune homme fut de se rendre chez Holstenius, le conservateur de la bibliothèque du Vatican, avec lequel il s'était lié à Oxford, où cet Italien avait résidé trois ans.

La suite prochainement.

Le Sherry du Commodore.

Suite.

Lasne cligna de l'oeil et posa sur la table son verre à moitié plein.

— Le vin est bon, dit-il, mais du diable si le citoyen commodore ne songe pas à ses trois Muses *) à l'heure qu'il est!

Smith ne put retenir un tressaillement. Lasne se leva aussitôt; il était pâle: toute cette joie du viveur, assis devant un succulent repas, avait disparu comme par enchantement.

— Citoyen, dit-il, excusez-moi; je n'aime pas à vous voir rêveur... Je vais doubler les postes et inspecter les serrures.

Un triste sourire vint sur les lèvres de Sidney-Smith.

— Restez, Monsieur, dit-il; je vous promets de ne point m'échapper ce soir.

— Vrai? dit Lasne en hésitant.

— Je vous engage ma parole.

Ce mot était à peine prononcé, que Lasne se rasseyait joyeusement, remettait sa serviette sous son menton, et achevait de vider son verre.

— Master Lasne avé soâf, et trôvé maintenant le Sherry comfortèble, murmura John.

— Citoyen jockey, dit le concierge, tu as raison. Verse à boire! A présent que j'ai la parole de sir Sidney, je puis fermer les yeux et dormir sur les deux oreilles.

— Oh! dit John, en cadençant sur trois notes également fausses l'exclamation favorite des Anglais.

— Cela t'étonne, reprit Lasne en s'échauffant; je veux passer pour suspect si ce n'est pas la pure véritié ... Verse à boire! J'ai confiance dans le citoyen commodore; je l'estime, je le respecte, et... verse à boire!

John, qui avait peine à suffire aux demandes du concierge altéré, fit sauter le bouchon d'une autre bouteille, et, parodiant la parole animée de Lasne, il s'écria; — Vasé à boare

Le citoyen Lasne s'interrompit pour adresser au jockey un sourire de bonhomie; puis il reprit encore:

— Tenez, citoyen Smith, le temps est beau, voulez-vous faire un tour de boulevart?

A cette proposition étrange, sir Sidney secoua sa rêverie, et jeta un coup d'oeil d'envie sur les contrevens de la fenêtre que rougissaient les derniers rayons du soleil couchant.

— Monsieur, dit-il en étouffant un soupir, il est des plaisanteries qu'il ne faut point faire.

— Je ne plaisante pas! s'écria Lasne.

— Quoi! vous consentiriez? . . .

— Encore une fois, voulez-vous faire un tour de boulevart?

Sir Sidney se croyait le jouet d'un songe; il hésitait à répondre. John se pencha à son oreille et répéta en criant à tue-tête;

— Master Lasne demandé à vos si vos vôlé faire un tôr de bôlevert!

— Si vous parlez sérieusement, Monsieur dit le commodore, j'accepte avec reconnaissance.

— A la bonne heure! s'écria Lasne, plus ravi que son prisonnier; faisons nos conditions: D'abord aucune tentative d'évasion. . .

— Cela va sans dire.

— En outre, si les Muses se trouvent sur votre chemin, pas un mot . . .

— Je vous le promets.

— Pas un geste . . .

— Rien.

— Foi d'honnête homme?

— Foi de gentleman!

Sans ajouter une parole, le concierge prit son prisonnier sous le bras et se dirigea vers la porte.

— Oh! dit John sur ses trois notes.

En entendant cette roulade cacophonique, Lasne se retourna.

— Citoyen jockey, dit-il, tu as besoin de prendre l'air, et je veux passer pour suspect si tu es capable de lier conversation avec les ci-devant que nous pourrions rencontrer . . . Viens avec nous.

— Je allé âvec vos, répondit John, en prenant aussitôt position derrière son maître.

Le commodore avait enfoncé son chapeau sur son visage. Lasne et lui, se promenaient tant que le soleil resta sur l'horizon, dans ce dédale de petites rues étroites et sombres qui avoisinent le Temple. John marchait sur leurs talons. Cependant le grand air avait calmé l'exaltation du concierge; il commençait à sentir l'imprudence de sa démarche, et son oeil inquiet interrogeait soigneusement le visage des passans. De temps à autre, il se retournait vivement, croyant entendre derrière lui un autre pas que celui de John. Le citoyen Jockey allait gravement, humant l'air du soir à pleines narines, et offrant, dans toute sa personne, le type exagéré, mais complet, de la tournure britannique. Quand Lasne se retournait, il cambrait sa taille et tendait le jarret en disant.

— Je allé âvec vos!

Les soupçons du concierge n'étaient pas tout-à-fait sans fondement. Depuis que nos trois personnages avaient franchi le seuil du Temple, une femme les suivait obstinément, cachée par l'ombre croissante et les angles nombreux des petites rues du Marais Elle semblait avoir grand désir d'éveiller l'attention de John, mais celui-ci ne faisait point mine de l'apercevoir.

La nuit se faisait noire; Lasne qui, malgré ses craintes, ne voulait point en avoir le démenti, se dirigea vers les boulevarts. Au moment où nos promeneurs tournaient l'angle de la rue Charlot, une voix, timide et comprimée, arriva à l'oreille de John.

— Monsieur le comte! disait-elle.

John s'arrêta aussitôt.

— C'est donc bien vous! s'écria la nouvelle venue. Je vous ai vu sortir, j'ai fait prévenir mes soeurs et Mme la comtesse; MM. de Rochecotte et Phélippeaux sont aussi avertis. Si le commodore veut, l'instant de la délivrance va sonner pour lui.

— Il ne le voudra pas, répondit John avec une excellente prononciation française.

— Et pourquoi ne le voudra-t-il pas? demanda la demoiselle, qui était l'une des Muses dont nous avons parlé déjà.

— Parce qu'il a donné sa parole de gentilhomme de ne point s'évader ce soir. Moi, je n'ai rien juré, mais je n'abandonnerai pas le commodore.

---

*) Trois demoiselles royalistes, cachant leurs noms sous les fabuleux sobriquets de Thalie, Melpomène et Clio, avaient travaillé longtemps sans succès à la délivrance du commodore. On affecta de tourner en dérision leurs tentatives, et on les laissa libres. C'est à ces demoiselles que fait allusion le geôlier.

La demoiselle voulut insister; John fut inflexible; il remercia avec effusion la généreuse fille de ces constans efforts, et reprit avec elle le chemin du Temple.

— Peut-être, pensait la Muse, le commodore, à la vue de l'occasion, ne pourra-t-il s'empêcher d'en profiter . . . Allons jusqu'au bout.

Pendant cela, Lasne et son Prisonnier avaient continué leur route sur le boulevart. Le concierge sentait à chaque instant augmenter son inquiétude. Les fumées du Xérès s'étaient complètement dissipées, et, avec elles, une partie de sa chevaleresque confiance avait disparu. Il maudissait son imprudence, et aurait donné de bon cœur six mois d'appointements pour se retrouver en sûreté, derrière les massifs verroux de sa prison. Jusqu'alors pourtant, rien de positif n'avait confirmé ses soupçons, mais vis-à-vis de l'endroit où fut percé depuis le passage Vendôme, il regarda en arrière et changea de couleur.

— John a disparu! dit-il d'une voix brève, en observant le commodore.

Le visage de Smith resta impassible.

— Il nous aura perdus, répondit-il.

Puis il ajouta à part lui:

— Fasse le ciel que lui, du moins, ait pu se sauver!

— Citoyen, reprit Lasne, vous comprendrez mes craintes. Je suis un pauvre homme, père de famille, et . . . Doublons le pas, citoyen!

Le commodore ne se fit point prier; ils quittèrent le boulevart et enfilèrent rapidement la rue du Temple.

C'était là que la terreur du citoyen Lasne devait atteindre son comble.

A la hauteur de la rue Meslay, un nombreux rassemblement obstruait la voie publique. Des hommes d'apparence équivoque formaient plusieurs groupes, et des charrettes étaient renversées sur la chaussée, en manière de barricade. Lasne jeta autour de soi un regard désespéré. Concierge, il flairait un complot.

— Où diable mènes-tu ce bon garçon, citoyen Aliboron? dit un homme en blouse bleue, dont le collet mal fermé laissait voir un jabot de dentelles.

— Place! cria Lasne, auquel le désespoir prêtait du courage.

— Tu es bien pressé, citoyen baudet... Veux-tu me confier ce ci-devant qui pend à ton bras.

— Place, répéta Lasne éperdu; place au nom du Directoire ... au nom de la République...

— Une et indivisible... c'est connu! ... Attention vous autres!

La suite au numéro prochain.

V O Y A G E S.

St. Pétersbourg.

„Quel spectacle imposant! La ville aux milliers de palais, de portiques et de colonnades, le Paris du nord de l'Europe, ce présentait à moi paré de toutes les magnificences du luxe, de tous les prestiges de la puissance et de toute la magie des arts. A chaque pas, j'apercevais un dôme des Invalides, un Corps-Législatif, un Louvre, une Colonne Trajane, des Panthéons, des pinacothèques; et je me demandais, émerveillé, si cette ville n'avait d'autre population que des rois et des princes: car je cherchais en vain des maisons, je ne voyais que des palais.

„Le premier aspect de Pétersbourg, en arrivant par la Néva, est du plus saisissant effet. Le grand fleuve, dont les quais sont bordés de monumens au pied desquels vogue une armée de navires, vous conduit au centre de la ville. Là, ce ne sont que des édifices à arcades et à galeries, des dômes d'azur, des frontons d'airain des toits métalliques et des coupoles d'or: le tout dans des proportions gigantesques. Chaque bâtiment est presque un quartier; chaque quartier a la dimension d'une ville; et la ville a l'entendue d'un royaume. Là, les distances sont démesurées comme l'empire; les rues ont la largeur d'une place publique, et les places publiques, la surface d'un Champ-de-Mars. Des multitudes de voitures basses et légères nommées *drouskys*, sur lesquels on s'assied de côté en plein air, s'y croisent dans toutes les directions: ici, sur un pavage en cailloux, et là, sur des parquets en sapin. Ces *drouskys* sont attelés de jolis petits chevaux, façon arabe, courant à bride abattue sous des harnais à clous de métal, et portant au-dessus de leur tête un cercle en façon d'auréole. Les *isrochickes*, cochers de ces *drouskys*, avec leurs barbes au menton, leurs plaques d'étain sur le dos, leurs *caftans* (longues robes bleues), leurs *couchaks* (ceintures flottantes), et leurs *chapkas* (feutres à boucles), ressemblent à une variété bizarre de brahmes, de fakirs et de bonzes. Ici, des équipages de luxe à quatre chevaux, attelés deux par deux, sont menés par de jeunes postillons; là, quatre chevaux de front, à la manière des chars antiques, traînent une calèche moderne; puis de nombreuses cavalcades et une nuée de petites charrettes circulent ça et là avec la rapidité des wagons, sans exposer les piétons à aucun danger: car les trottoirs ont la dimension d'une rue, comme la rue celle d'une place publique.

Le monument qui me frappa le plus à mon débarquement: ce fut l'église d'*Isaac*. C'est, à mon avis, une des plus étonnantes constructions du temps moderne. Elle a quatre façades pareilles, ornées chacune de leurs colonnades et de leurs frontons. Au-dessus de ces colonnades, en granit rouge de Finlande, à larges cristaux de feldspath, est posé un second monument en rotonde, où s'élèvent vingt-quatre colonnes monolithes du même marbre, ayant chacune quarante-deux pieds de hauteur. Celles de la base en ont cinquante-six, et toujours d'une seule pièce. Elles sont au nombre de quarante-huit. Le chapiteau de tous ces piliers d'ordre corinthien est en bronze doré, ainsi que le piédestal; et la rotonde aérienne porte, en guise de couronne, vingt-quatre figures ailées en bronze qui semblent les génies du temple. Puis apparaît la coupole en cuivre doré qui termine le monument à quatre cents pieds de hauteur, et où rayonne la croix grecque. Les teintes obscures, mais polies comme un miroir, des grandes murailles en marbre gris du bâtiment ont un caractère imposant et solennel. Aux quatre côtés de la rotonde supérieure, et en l'honneur des quatre évangélistes, quatre légers pavillons ou *campanilles* se dressent à l'orientale avec huit colonnes à jour, et chacune leur dôme d'or. L'ensemble de ce monument est comme le songe d'un génie, songe demi-funèbre et demi-radieux, réalisé en marbre et en or. L'église d'Isaac, enfin, est un monument à la fois sombre et religieux, dont le pied est un mausolée et le front une apothéose.

La Fin prochainement.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Conseil de Discipline de la Garde nationale.

M. Flobert, tapissier, est cité pour plusieurs manquemens de service.

Le président. — Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

Flobert. — Un seul mot: j'ai renoncé à la garde nationale du jour où je mes suis aperçu qu'elle me faisait trop d'ennemis. Moi, voyez-vous, je suis un être inoffensif qui demande à vivre en bonne intelligence avec tout le monde; j'aime la tranquillité, et dès que le service doit amonceler contre moi les haines de mes camarades, j'aime mieux m'en priver.

Le président. — Expliquez-vous.

Flobert. — Avant d'être de la milice citoyenne, j'étais chéri de tous ceux qui m'approchaient, mon éloge était dans toutes les bouches; aujourd'hui allez prendre des renseignemens sur mon compte, allez interroger mes voisins sur ma moralité comme homme et mon crédit comme tapissier, vous verrez le joli portrait qu'ils font de moi; aujourd'hui je passe généralement dans le quartier pour un mauvais cœur, pour une probité douteuse, pour un égoïste, pour un lâche.

Le président. — Quelle peut-être la raison de semblables inimitiés?

Flobert. — La raison! je vous la donne à deviner entre mille; c'est quelque chose de si prodigieux, de si incroyable; ma compagnie tout entière est ameutée contre moi. Pourquoi? parce que je ne sais pas emboiter le pas. (On rit.)

Le président. — M. Flobert, nous ne sommes pas ici pour plaisanter.

Flobert. — Mais je ne plaisante pas, sur Dieu et l'honneur. Et d'abord je commence par convenir de bonne foi que dans un sens ces messieurs de la compagnie n'ont pas tout-à-fait tort, car,

après tout, je ne puis pas le nier, j'emboite mal. j'emboite très-mal; ce n' est pas ma faute, c'est dans le sang, je me le reproche plus qu'un autre, et vingt fois étant de patrouille ou manoeuvrant au Carrousel, je me suis dit à part moi: „Voyons, prends donc garde à tes pieds, tâche donc de faire comme les autres, emboite donc mieux que ça, animal que tu es, emboite donc mieux que ça." (Hilarité.) Ah bien! oui, c'est comme un fait exprès, plus je m'observe, plus je suis fautif. Aussi, dame, vous concevez que ça m'a fait avoir beaucoup de désagrémens; un individu qui se sent marcher sur les talons pendant des heures entières, finit pas se vexer; la première fois il vous dit poliment: „Je crois que vous venez de me donner un coup de pied dans la cheville." Très-bien. La seconde fois il vous dit avec humeur: „Si vous pouviez ne pas crotter mon pantalon, ça m'obligerait infiniment." Ça va encore; mais la troisième fois il se retourne avec rage et vous jette à la tête: „Sacré nom d'un petit bonhomme, vous allez finir ou je vous flanque quelque chose." Vous comprenez que le différend une fois monté sur ce pied-là, pour peu que la distraction continue, les soufflets et les coups de poings ne tardent guères à l'accompagner. Eh bien, messieurs, c'est précisément ce qui m'arrive les trois quarts du temps; comme je ne suis pas maître de moi, que ce que j'en fais, c'est toujours en dépit de ma volonté, il s'en suit des querelles à n'en plus finir, des bourrades que je reçois et souvent même des cartels ... que je refuse, par exemple, que j'ai la prudence de refuser. Voilà pourquoi ils m'appellent lâche, voilà pourquoi ils me font une réputation infâme! Comment donc? me battre pour des soufflets que j'aurais reçus, quand ces soufflets ne viennent qu'après les coups de pieds que j'ai donnés (rires); à d'autres! J'aime mieux me renfermer dans ma dignité, je sais ce que je suis, je sais ce que je vaux, ça me suffit.

Le capitaine rapporteur. — Une pareille excuse, ne peut être admise.

Flobert. — C'est que vous ne me croyez pas, mais faites venir ma compagnie en témoignage, et vous verrez; il faut que ça finisse, pourtant je ne puis pas vivre en hostilité perpétuelle avec tout un quartier; je sens le besoin de reconquérir l'estime de mes concitoyens, et pour cela il faut que je quitte la garde nationale.

Malgré le mérite de sa défense, M. Flobert a la douleur de s'entendre condamner à douze heures de prison.

Flobert. — Encore, si cela devait m'apprendre à mieux emboiter le pas!

Lectures du Boudoir.

Tandis qu'une âme généreuse aime presque autant à accepter qu'à accorder un bienfait, une âme ignoble s'irrite de l'obligation qu'elle impose, et même en l'avouant, ne se complaît que dans l'opinion que c'est un fardeau dégradant.

— Le coeur qui est rempli d'amour a aussi un instant de pénétration; la passion qui l'agite rend plus promptes ses perceptions, et, sans une action ni un mot qui puisse l'éclairer, il saisit avec une célérité qui ne se trompe jamais la seule vérité qu'il lui importe de trouver.

— L'égoïste, même en se vengeant, sent plus vivement l'agitation qu'il éprouve lui-même, que les maux qu'il inflige aux autres.

— Les envieux ne s'arrêtent jamais à calculer les avantages, quoiqu'ils sachent multiplier chez les autres les milliers de défauts dont leur propre coeur est infecté.

— L'effet de la crainte qui nous montre un danger réel est de donner de l'énergie à une âme forte, de même que de vagues appréhensions lui ôtent tout courage.

— Un homme envieux ne peut jamais s'élever au-dessus de sa situation, ni être satisfait. Il se compare toujours à ceux qui se trouvent au-dessus de lui, non par le noble sentiment de l'émulation, mais dans la vile espérance de les rabaisser à son niveau.

Nouvelles diverses.

Suivant le journal „the Friend of China," M. Dutron, Quoi et Ce. annoncent que la construction d'un théâtre royal, à Hong-Kong, avance rapidement, et qu'il sera d'une grande magnificence. La même feuille ajoute: N. B. Les actrices viennent d'arriver la semaine dernière. Leur beauté et leurs talens ne seront surpassés que par leur vertu sans tache.

— Le séjour de Ronconi à Paris, ne saurait se prolonger au-delà du 18 ou du 20, en raison de l'engagement qu'il vient de contracter avec le Théâtre-Impérial de Vienne, au prix dit-on, de 25,000 fr. Ronconi passera les mois de juillet et août à Londres et dans les principales villes de l'empire britannique, où il se propose de donner des concerts.

— Dernièrement au théâtre de Cette, situé dans une grange assez mal couverte, on jouait la Dame blanche. Au deuxième acte, le machiniste n'eut pas besoin de faire jouer son tonnerre de bois, ni de simuler la pluie, car un violent, un véritable orage, éclata tout-à-coup, et des cataractes d'eau tombant du ciel et traversant le toit, vinrent inonder les acteurs. Partout ailleurs, un accident semblable aurait déconcerté les pauvres artistes; mais à Cette, heureusement, les chanteurs ne craignent pas de s'enrhumer; la représentation continua. Seulement, comme le directeur tenait à ne pas gâter les costumes de ses pensionnaires, la pièce fut jouée en parapluies. Gaveston, le farouche Gaveston entra tenant au-dessus de sa tête un énorme riflard, qu'il passait de temps en temps d'une main dans l'autre, selon les besoins de la pantomime.

Le directeur n'ayant pas à sa disposition autant de parapluies que d'artistes, pria ces derniers de se montrer accomodans et de se prêter mutuellement un abri lorsqu'ils seraient en scène. Ainsi, Anna recevait les reproches de Gaveston sous le même parapluie; les à-parté étaient supprimés, car l'acteur n'aurait pu détourner la tête ou aller à l'autre bout de la scène sans se mouiller. La bonne vieille Marguerite introduisant Georges Brown, qui

Pendant l'orage et dans la nuit obscure,
Demande asile en ce castel, etc.

fit beaucoup rire. Georges était tombé de Charybde en Scylla. Vu la circonstance, il ne crut pas devoir se dépouiller de son manteau, et ce fut sous un immense parapluie qu'il chanta langoureusement:

Viens, gentille dame, etc.

Jamais le public ne s'était trouvé à pareille fête. On s'amusa d'une manière extraordinaire et le directeur garda la recette.

— Milan. I Lombardi alla prima Crociata, nouvel opéra du maëstro Verdi, vient d'obtenir un immense succès à la Scala. Cet ouvrage, impatiemment attendu, avait été le sujet de bien des commentaires; la curiosité publique avait été excitée long-temps à l'avance par les bruits qu'on faisait courir sur cette partition; et on pouvait craindre que les brillantes espérances, fondées sur un succès présumé, ne se réalisassent pas au gré de l'auteur. Grâce au ciel, les inquiétudes se sont évanouies; la première représentation, qui a eu lieu le 11 février, a été un vrai triomphe et pour le maëstro et pour les artistes. — Le défaut d'espace m'empêche de vous donner des détails bien circonstanciés sur cette partition; je me contenterai de vous signaler les morceaux capitaux, ceux qui ont produit le plus d'effet. Il y a au premier acte une magnifique introduction, et un fort bel air, qui a été chanté par Dérivis d'une manière admirable. Le second acte commence par une longue scène composée de récitatifs; puis vient une romance, suivie de deux duos dialogués, et enfin un choeur, marche de croisés, qui a produit un effet immense; la romance a fait aussi grand plaisir. Le troisième acte est, sans contredit, le plus fort, ou du moins il contient le morceau capital de l'ouvrage: c'est un trio, magnifiquement coupé, d'une facture large, puissante, et qui, chanté par Dérivis, la Frezzolini et le ténor Guasco, avec un talent, une perfection de maître, a été accueilli avec une sorte de frénésie. Je ne vous dirai pas le nombre de fois que ces trois artistes et l'auteur ont été rappelés après ce morceau; j'ai cru un instant que l'enthousiasme du public nous priverait de la fin de l'opéra. Enfin, le calme s'est rétabli, et le quatrième acte est venu compléter le succès. Il y a dans cet acte une belle scène de délire, qui a été jouée d'une manière fort dramatique par Dérivis; puis il se termine par un Te Deum d'un admirable effet. — Voilà en quelques lignes ce qu'a été la première représentation. Les suivantes sont venus confirmer ce brillant résultat, et aujourd'hui I Lombardi alla prima Crociata, marchent de pair avec Nabuchodonosor.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le premier amour de Milton.

Suite.

L'entrevue de deux amis fut affectueuse et pleine de cordialité.

— Mais nous n'avons pas de temps à perdre, dit Holstenius, le concert du cardinal est déjà commencé et son Éminence est très-impatiente de vous voir. Vous trouverez chez elle une société fort distinguée qu'a attirée, en grande partie, le désir de faire connaissance avec vous.

— En vérité, dit l'Anglais, avec cet air d'embarras que donne un compliment par trop démasqué, je crains qu'une réputation si peu méritée ne me rende un fort mauvais service, mais qui sont, je vous prie, mon ami, ces personnages auxquels je dois être montré comme une bête curieuse.

— Entre autre, le marquis Villa qui vient d'arriver de Naples, répondit Holstenius.

— Quoi! Manso, l'ami du Tasse.

— Lui-même, reprit l'Italien; puis les poètes Selvaggi et Salsilli; Hugo Grotius, l'ambassadeur de Suède auprès du roi de France; le duc de Pagliano et le comte de Vivaldi; enfin Adriana de Montone, la soeur du poète Basil et sa fille Léonora Boroni, qui passent pour les premières chanteuses du monde, et qui ont fait le voyage de Rome tout exprès pour assister à la fête.

Enchanté d'entendre citer des noms si célèbres, le jeune étranger s'empressa de réparer le désordre de sa toilette, et bientôt les deux amis s'acheminèrent vers le palais du cardinal Barberini.

Arrivés au milieu d'un escalier tout resplendissant de candélabres et bordé de valets revêtus de plus riches livrées, ils virent accourir le cardinal, qui n'avait pas dédaigné de venir au devant du jeune étranger son hôte. A peine l'eut-il aperçu qu'il lui prit la main, en lui témoignant combien il se trouvait honoré de le recevoir; puis, l'introduisant dans un salon magnifique où une partie de la société était réunie, il éleva la voix et annonça d'un accent de triomphe: il signor Milton!

Honneur au très-excellent poète s'écrièrent mille voix!

Tandis que tous les regards se tournaient vers le jeune Anglais et qu'il se faisait autour de lui un concours de personnes se disputant la faveur de lui être présentées, le poète Salsilli réussit le premier à s'emparer de sa main, et le regardant en face, il improvisa d'une voix sonore un quatrain que nous traduirons ainsi:

Mélès et Mincius, coulez maintenant plus humblement.
Et toi Sébétus ne sois plus si vain de ton Tasse,
La Tamise désormais sera la reine des rivières:
Son Milton l'élève au même rang que vous trois.

A cette apostrophe quelque peu emphatique, répondit, non moins emphatiquement, à l'autre extrémité du salon, la voix du poète Selvaggi:

Grèce, enorgueillis-toi de la gloire de ton Homère,
Et toi Rome de celle de ton Virgile:
L'Angleterre, en nommant Milton,
Prononce un nom égal aux leurs.

Le jeune Anglais, beaucoup plus importuné que séduit par ces coups d'encensoir ne savait trop quelle contenance faire, lorsque le cardinal, s'apercevant de son malaise, lui offrit son bras pour le conduire dans une pièce voisine.

— Il n'y a qu'un instant, signor Milton, dit le gouverneur de Rome, la célèbre Léonora Boroni nous chantait une divine mélodie composée par elle sur des vers dont vous êtes l'auteur. Elle vient de quitter le salon avec sa mère, pour quelques minutes; mais bientôt vous aurez le plaisir de l'entendre, et vous la trouverez digne, je l'espère, de traduire en musique les inspirations de votre muse... Mais voici le signor Grotius, ajouta le cardinal, qui venait de pénétrer avec son hôte dans une pièce voisine: il m'a beaucoup parlé de vous et il sera charmé de renouer avec vous une ancienne liaison.

Tandis que l'ambassadeur suédois et le poète anglais causaient ensemble de leurs amis communs, ils entendirent résonner une harpe dans le grand salon, et le nom de Léonora Boroni circulant de bouche en bouche, apprit à Milton que la jeune cantatrice s'apprêtait à chanter. S'étant rapproché de la porte, il l'aperçut, en effet, assise devant son instrument dont elle essayait les cordes; en la voyant, il se souvint de sa vision et il se sentit pris d'un frémissement nerveux. Pourquoi la jeune fille lui rappelait-elle cette mystérieuse apparition? Il ne se l'expliquait pas lui-même. Peut-être était-elle trop belle pour qu'il ne fût pas tenté de la considérer comme un être d'une nature supérieure à celle des simples mortelles? Peut-être, en sa qualité de poète, était-il amoureux des deux mensonges de l'imagination. Quoi qu'il en soit, sa première impulsion fut de s'élancer vers elle, mais la réflexion lui revint assez à temps pour l'arrêter. Enfin Léonora tira de sa harpe un prélude si plaintif et si suave, que le jeune Anglais se crut transporté devant le trône de Saphir, autour duquel les séraphins redisent éternellement leurs divines mélodies. Bientôt elle fit entendre sa voix dont les notes limpides et sonores lui causèrent un frisson de plaisir et de ravissement. Mais quoi! n'était-ce pas une illusion? les vers qu'elle chantait n'étaient autres que ceux qu'il avait trouvés inscrits sur le rouleau de papier.

Cédant à son entraînement, il approcha de la belle chanteuse. Ses espérances, ses projets d'avenir, son ambition, ses travaux, ses voyages et le lieu où il était, il oublia tout, s'enivrant de son émotion et mettant toute son âme dans ses yeux et ses oreilles. Léonora arriva enfin aux derniers vers du madrigal:

Si, bien que fermés, vous avez ainsi le pouvoir de tuer,
Quand vous vous ouvrirez, détournez de moi vos rayons.

Et, venant à lever la tête en ce moment, elle rencontra les regards du poète fixés sur elle avec une expression de bonheur extatique. Soudain la voix lui manqua, une pâleur mortelle se répandit sur ses joues et elle tomba sans connaissance sur le pavé de marbre.

Cet évanouissement causa une grande confusion. Se hâtant de relever la jeune fille, Milton la soutint dans ses bras, et tous les invités se pressèrent autour d'elle, tandis que sa mère effrayée ne savait quels soins lui prodiguer. Enfin, le jeune Anglais la transporta sur une des galeries du palais dans l'espoir que l'air frais de la nuit la rappellerait à elle. La lune brillait dans un ciel serein et la cloche de l'église des Capucins jetait son harmonie mélancolique au milieu du silence qui planait sur la ville éternelle. Enfin Léonora reprit ses sens, et en ouvrant les yeux, la première chose qu'elle aperçut fut ces stelle mortali qui avaient été la cause de son évanouissement. Quoique encore bien émue, elle essaya de sourire, et, s'adressant à Milton d'une voix tremblante:

— Je crois, Monsieur, dit-elle, que nous nous sommes déjà rencontrés avant cette soirée, et j'espère que vous oublierez un moment d'étourderie.

— Je ne me trompais donc pas, s'écria le poète, c'était bien vous! ma vision céleste n'était pas une illusion!

Léonora rougit et se dégagea doucement de l'étreinte du jeune Anglais. Toutefois ce dernier n'en conserva pas moins assez de faveur auprès d'elle et auprès de sa mère pour obtenir la permission de les accompagner jusqu'à leur demeure, et même de leur rendre visite le lendemain matin.

— Et puis-je savoir à qui nous avons l'honneur de parler, demanda Léonora au jeune Anglais au moment où il se disposait à prendre congé d'elle.

— Je me nomme Milton....

— Milton, répétèrent les deux dames étonnées; Milton, le poète anglais!

La suite prochainement.

Le Sherry du Commodore.

Suite.

A ce commandement, un mouvement subit se fit dans les groupes. Lasne se vit en un instant entouré, pressé, étouffé. Quand il recouvra le souffle, le commodore avait disparu.

Le malheureux concierge courba la tête et poursuivit sa route. Cette évasion était pour lui la perte de sa place. C'était peut-être la guillotine.

— Mes enfans! mes pauvres enfans! murmurait-il en soulevant le lourd marteau du Temple.

La porte s'ouvrit et allait se refermer sur Lasne, lorsqu'une voix se fit entendre près de lui.

— Veuillez me permettre d'entrer, dit-on avec calme.

C'était le commodore Sidney-Smith.

Lasne, ébahi, se frotta les yeux; un instant il resta muet, puis deux larmes sillonnèrent sa joue.

— Merci, murmura-t-il d'un ton de profonde émotion; je veux passer pour suspect si la parole d'un gentilhomme ne vaut pas tous les verroux du Temple.

Nonobstant ce beau mouvement, il ordonne au guichetier de fermer la porte; mais une vigoureuse pression résiste à l'effort de celui-ci.

— Je ne volé pas! cria-t-on au dehors. Je volé allé avec vos!

— John! prononcèrent en même temps le commodore et le concierge. Puis ce dernier ajouta sentimentalement:

— Tel maître, tel jockey!

John fit son entrée et menaça le guichetier, dans un baragouin prodigieux, de le boxer beaucoup s'il s'avisait une autre fois de vouloir le laisser à la porte.

Lasne ne se sentait pas de joie. Il conduisit son prisonnier jusqu'au seuil de sa retraite, et ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, il voulut l'embrasser. Le commodore le repoussa doucement.

— Monsieur Lasne, dit-il, vous ne me devez rien. J'avais promis, j'ai tenu. Mais, à dater de ce moment, je reprends ma parole.

— Attendez à demain, dit Lasne d'une voix suppliante; j'ai sommeil.

John pinça le bras de sir Sidney.

— Soit, répondit ce dernier, sans tenir compte de l'avertissement de John; mais demain . . .

— Je vais dormir pour huit jours! s'écria le concierge.

— Je vous souhaite une bonne nuit.

A peine Lasne fut-il partie, que le commodore saisit la main de John et la pressa avec une cordiale affection.

— Pourquoi être revenu? demanda-t-il. Vous n'aviez rien promis, et d'ailleurs, votre position est autre que la mienne. Emigré français, vous avez tout à redouter de la haine du Directoire.

— Je sais cela, répondit John, qui, étendu dans un fauteuil, se faisait débotter par le valet de chambre de sir Sidney.

— Alors, pourquoi être revenu?

— Parce que j'ai cru devoir le faire, commodore.

— Ce disant, John ou mieux M. le comte de T . . . . tira de sa poche une lettre qu'il tendit à Sidney-Smith.

— Cette lettre a-t-elle rapport à une évasion? demande ce dernier.

— Sans doute.

— Alors, je n'en puis prendre connaissance; j'ai fait trêve avec ce pauvre diable de concierge.

— Je m'en doutais! murmura le comte . . . Parbleu! commodore, vous eussiez fait l'ornement de la cour du roi Artus, mon compatriote, et c'est grand dommage que la chevalerie errante ne soit plus en honneur.

— Il vous sied bien de parler ainsi, s'écria Smith, vous qui risquez votre tête tout exprès pour me remettre ce billet!

Les deux prisonniers se serrèrent la main. Le comte n'insista plus, mais il annonça à Smith qu'un complot se tramait au dehors, entre la comtesse de T . . ., le marquis de Rochecotte et M. de Phélippeaux.

— Quoi qu'il arrive demain, dit-il, soyez prêt, ne manifestez aucune surprise, et surtout n'engagez plus votre parole.

La lettre, qui était de Mme. la comtesse de T . . ., femme de John, annonçait au commodore que le Directoire avait définitivement refusé son échange, à quelque prix que ce fût, et lui donnait les détails d'un projet d'évasion qui devait s'accomplir sous peu.

— Si j'avais voulu, soupira John, en lisant lentement les lignes de cette écriture connue, je serais maintenant près d'elle!

Il ne se repentit point, mais il trouva plus amère la solitude de sa prison, et certes son silencieux sacrifice valait bien l'orgueilleuse fidélité du commodore.

Le comte de T . . ., gentilhomme breton, émigré, avait été pris en même temps que Sidney-Smith. C'était lui qui, moitié par signes, moitié par correspondance, avait noué des relations avec les trois dames royalistes que nous connaissons sous le nom de Muses. Le commodore et lui s'estimaient et s'aimaient sincèrement: ils avaient appris à se connaître aux heures de la captivité.

Le lendemain, le concierge Lasne arriva triomphant dans la chambre de nos prisonniers.

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

St. Pétersbourg.

Fin.

„Sur la place d'Isaac, entre le sénat et l'amirauté, est la statue équestre en bronze de Pierre-le-Grand, érigée par l'immortelle Catherine II, en 1782. C'est l'oeuvre d'un arstiste français, nommé *Falconnet*. Pierre-le-Grand, couronné de lauriers, foule aux pieds de son cheval un énorme serpent; sur son piédestal, est cette simple et éloquente inscription: „A Pierre Ier, Catharine II!" Ce piédestal est un énorme rocher de liachta pesant trois millions de livres et transporté à Pétersbourg du fond d'un marais éloigné (Pierre autrefois l'avait gravi, sur la plage où il était, pour examiner le pays). Cette translation est encore une des choses les plus étonnantes de l'époque. Le cheval du héros gravit au galop la poétique roche; et, de ce bloc sauvage comme la contrée des premiers czars, le génie fondateur, étendant sa main vers la Néva, semble y appeler, en maître accoutumé à être obéi, la civilisation et les arts.

„Je fus visiter, aux bords de la Néva, la première maison qu'il habita au vieux Pétersbourg et qu'il y construisit lui-même. Cette maison n'a guères que quarante pieds de long sur dix-huit de large; et, quand on songe aux somptueuses demeures bâties par lui, où il pouvait aller s'installer, on s'arrête stupéfait devant le logis de son choix. L'habitation de la Néva est soeur de la cabane de Saardam. Ses deux principales pièces étaient jadis tendues d'une grosse toile blanche. L'extérieur était peint en briques. Ce premier palais impérial à Pétersbourg se composait d'une salle à manger exiguë, d'un salon en miniature, d'une chambre à coucher de la grandeur d'une alcôve et d'un extrait de cuisine. J'entrai sous ce toit révéré; je reculai soudain saisi d'un indicible étonnement. Ce n'est plus une chaumière qui est devant moi, c'est un temple; ce n'est plus un intérieur de maison, c'est un sanctuaire. Des lampes et des cierges sont allumés sur un grand candélabre au milieu de la salle où l'immortel charpentier prenait jadis ses repas. Au fond est l'image du Christ, dont il ne se séparait jamais et qu'il portait avec lui dans toutes ses batailles, notamment à Pultawa. Devant cette image, qui s'offre aux enthousiastes admirateurs du czar comme une portion de lui-même, comme une sorte d'association mystérieuse ici-bas de la gloire humaine avec la gloire divine, on se prosterne avec respect. Dieu et Pierre-le-Grand sont là.

Les murs de l'enceinte sont tapissés d'une énorme quantité d'ex-voto; car les malades viennent là baisant la terre et à genoux, demander à l'Eternel Seigneur de leur ciel, et à l'immortel chef de leur pays, la guérison de leurs souffrances! et cette guérison, ils l'obtiennent: la profusion des dons en fait foi. Des croix et décorations d'or, des bras et des crânes d'argent, des béquilles et des médailles, des pierreries de tout genre et des insignes de toute espèce y sont étalés aux regards. Il y avait foule au moment où je mettais le pied sur ce sol consacré, et l'on y célébrait la messe. Oh! que je trouvai touchant ce culte rendu au Souverain des cieux, auquel, en leur pensée les fils de la Néva faisaient participer le fondateur de la Russie! Leur admiration serait-elle donc poussée jusqu'à l'idolâtrie? Non: car cette idolâtrie n'est que la sainte conviction que celui qui veilla sur eux pendant

sa vie, veille encore sur eux après sa mort; et, soit en implorant, soit en remerciant le prince que la Providence leur accorda, c'est Dieu encore qu'ils bénissent.

„O toute puissance du génie! j'ai traversé une grande partie de l'empire des Czars, et partout où s'offrait à moi quelque bel et vaste établissement dont je demandais le fondateur." — Pierre-le-Grand, „me disait-on. Apercevais-je un monument d'utilité publique dont je voulais savoir l'origine!" — Pierre-le-Grand, „me répondait-on. Et ces arbres centenaires, qui les planta?" — Pierre-le-Grand. „Et ces belles races de chevaux! à qui les doit-on?" — A Pierre-le-Grand. „Et ces villes, ces forteresses, ces musées, ces manufactures, ces canaux, cette agriculture, ces ponts, ces chaussées! qui les fit sortir du chaos?" — Pierre, toujours Pierre-le-Grand. „Sa pensée agrandie et perfectionnée depuis, a tout conçu, tout commencé. L'empreinte de ses pas est partout. Sa volonté formidable a été le phare créateur à la lueur duquel s'est réveillée tout-à-coup de la barbarie et s'est comme dressée du néant, une des plus puissantes nations du globe. Pierre, à l'image du Seigneur, disait: — Que la lumière soit! et, à sa voix, la lumière fut. Créant à la fois, en un instant, une terre, un peuple, une époque, un empire, jetant le présent au passé et plaçant l'avenir au présent, il dominait l'ensemble des siècles. Peu ébloui de ces triomphes guerriers et préférant l'honneur de fonder à la gloire de conquérir, il ne fut ni César, ni Auguste, ni Alexandre, ni Charlemagne, ni Napoléon; il fut sans modèle et sans imitateur, unique et seul: Pierre-le-Grand.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Le Gigot et le Pudding.

Les savans Johnson et Boswel voyageaient ensemble dans les montagnes d'Écosse; ils décrivaient les sites, les productions et les antiquités du pays qu'ils parcouraient; souvent égarés une journée entière au milieu des bruyères, le son d'une corne-muse les conduisait le soir à la hutte d'un Mac-Grégor ou d'un Rob-Roy, berger ou chasseur, qui leur offrait l'hospitalité, un pot d'ale, un quartier d'agneau et un lit de paille: heureux quand les deux amis rencontraient une auberge où leur appétit prodigieux comme leur érudition n'était pas soumis à cette épreuve de sobriété. Johnson, d'une taille gigantesque, s'avançait lentement avec un maigre bidet qui ployait sous lui, et ses jambes, traînant jusqu'à terre, semblaient de loin appartenir au pauvre quadrupède; Boswel, montant un petit alezan écossais, devançait toujours son compagnon de voyage: aussi, dès qu'il apercevait la fumée d'une hôtellerie, il lançait son cheval au galop, et allait préparer une halte confortable; Johnson le rejoignait pour se mettre à table. Ils payaient bien, ce qui est à remarquer chez des savans, lesquels ont d'ordinaire la tête pleine et la bourse vide.

Un jour, au sortir d'une vallée profonde où ils avaient passé tout le jour à déchiffrer des inscriptions runiques sans prendre une nourriture plus solide, Boswel aperçut le premier une espèce de cabaret; il avait faim et soif; il piqua des deux, pendant que Johnson lui criait: „N'oubliez pas le pudding!" L'hôte, vêtu du plaid national et le poignard à la ceinture, vint tenir l'étrier, et Boswel courut au garde-manger, où était appendue un superbe gigot de mouton: „Oh! oh! dit-il en faisant claquer ses doigts selon son habitude, voilà de la chair fraîche; vite à la broche! un pudding pour le docteur, et vous serez content de nous. — Foi de Mac-Grégor! répondit le montagnard, mon fils soignera le mouton, et ma femme excelle à faire le pudding; un chef de clan ne serait pas mieux servi que vous allez l'être, mon bon seigneur." Boswel, ravi de sa bonne fortune, en fit part à Johnson, qui humait d'avance l'odeur du rôti. „Mon cher monsieur, lui dit-il avec joie, je viens de commander dans cette auberge commode et propre un délicieux gigot de mouton à la broche; j'espère que nous ferons un bon repas: j'espère aussi, dit Johnson, que vous avez pensé au pudding. — Vous aurez votre pudding favori, un morceau digne du Songe d'été de Shakespeare."

Johnson descendit de son bidet; l'animal, débarrassé du géant, gagna l'étable en soufflant; Boswel introduisit le docteur dans la maison et courut à ses livres, pendant que Johnson faisait sécher devant un feu clair son habit, que la vapeur des montagnes avait rendu tout humide. A ses côtés, un petit garçon, à demi-nu, et le visage voilé de longs cheveux gras, était très-occupé à surveiller le rôti, qu'il arrosait de jus sans relâche. L'état de la tête de l'enfant inspirait des craintes au docteur, car, tandis qu'une main de celui-ci plongeait la cuiller dans la lèchefrite, l'autre était activement employée dans ses cheveux. Johnson résolut, quoiqu'à regret, de ne point manger de mouton ce jour là. On annonce le dîner: Boswel s'écrie: — „Mon cher docteur, voici le mouton! quel coup-d'oeil! comme il est doré! Johnson riait sous cape et faisait la grimace.

— „Je vais, dit Boswel, découper comme de coutume; quel morceau vous choisirai-je? — Mon cher ami, je ne mangerai pas de viande. — Est-ce donc jour de jeûne! vous raillez, docteur."

— N'en parlons plus, je prendrai ma revanche sur le pudding — Prenez-en ma part, s'il vous plaît."

Boswel attaqua le gigot en ventre affamé. „Quel jus! quelle odeur divine! comme il est gras, tendre et bien rôti! Vous devriez y goûter, et une tranche vous raccommoderait avec tous les moutons du monde."

Le mouton desservi, arriva le pudding tant désiré, qui avait la forme d'un cône alongé: „On dirait le moule d'un bonnet, s'écria Boswel. — Diable! le fond vaut mieux que la forme." Le docteur, épanoui à cette vue, se jeta sur le pudding, et l'expédia presque en entier. On enleva les restes, et Boswel dit à son partner: „Docteur, pendant que je mangeais le mouton, vous aviez souvent envie de rire; apprenez-moi ce qui vous y excitait si fort."

Le docteur raconta alors tout ce qui s'était passé dans la cuisine touchant le petit garçon et l'arrosement du gigot. Boswel faillit s'évanouir de dégoût, et soupira comme Orphée pleurant Euridyce; il se remit pourtant, et appela le sale marmiton qu'il gourmanda de sa malpropreté. L'enfant se mit à pleurer, et le docteur recommença à rire.

Petit drôle, dit Boswel, quand tu arroses la viande, pourquoi ôtes-tu le bonnet que je t'ai vu sur la tête ce matin? — Je ne le pouvais pas, reprit timidement le petit bonhomme. — Non? et pourquoi? — Parce que maman faisait bouillir le pudding dedans, faute de moule."

Le docteur se leva de surprise, se redressant comme un serpent qui se sent blessé, et toucha le plafond avec sa perruque; il porta la main à son estomac, ouvrant une bouche qui n'était pas des plus petites, et parut lutter contre une horrible pensée. Puis, adressant à Boswel un regard de dignité:

„M. Boswel, cessez de rire, et, sous peine de me déplaire éternellement, ne proférez jamais un mot de cette abominable aventure, tant que vous vivrez. — Mon cher docteur, le pudding vaut le gigot. — Hélas! ce serait à en mourir, si la chimie ne venait à notre aide. Le feu purifie tout.

Lectures du Boudoir.

Le récit d'une grande infortune intéresse l'imagination, mais celui de nos chagrins la fatigue.

L'expérience arrive trop tard pour être utile; elle survient comme les conseils importuns, après l'événement, qui insultent aux regrets par leur impuissance, et troublent la douleur par leur orgueil.

Il y a des souvenirs pénibles qu'il est douloureux de redemander au passé,

Quand la douleur absorbe les facultés, on ne cherche pas les remèdes, on les évite....

Les âmes passionnées, les imaginations ardentes ont un caractère mystérieux, que la foule juge sans le comprendre; elle nomme dédain la réserve de sentimens profonds, et appelle insensibilité les dehors froids sous lesquels ils concentrent leur vivacité.

NOUVELLES A LA MAIN.

— Un nommé Ludford, détenu pour dettes depuis six mois à Londres, dans la prison du Banc-de-la-Reine, a trompé, le 20 février dernier, la surveillance de ses gardiens d'une manière fort originale.

Ludford, s'étant procuré des outils, transforma une commodo

placé dans sa chambre en une sorte de malle s'ouvrant par le haut et au fond de laquelle il pouvait se cacher.

Cette opération achevée, il fit venir un commissionnaire et lui donna ordre d'aller chercher une voiture pour transporter sa commode chez un de ses amis, domicilié à une assez grande distance de la prison, où, lorsque vous reviendrez, ajouta-t-il, je serai peut-être occupé dans une autre partie de la prison. Vous attacherez ce meuble avec des cordes et vous aurez soin de ne pas le remuer, car il contient des objets fragiles. Le commissionnaire parti, il s'enferma lui-même dans sa cachette, et attendit le retour de son libérateur.

Un quart d'heure après, deux hommes déposaient, à la dernière porte de la prison, une commode qu'ils trouvaient fort lourde. Le concierge voulut jeter un coup-d'oeil dans les tiroirs, mais ils étaient fermés à clé. Ne soupçonnant pas la supercherie de Ludford, il lui ouvrit lui-même la porte et aida les commissionnaires à la charger sur leur voiture.

Ludford s'était fait transporter dans la maison d'un de ses amis. A peine libre, il quitta Londres et alla se cacher dans un village du comté de Leicester; mais deux jours après, un des geôliers de la prison ayant découvert sa retraite, le ramenait dans sa cellule, où, il ne lui sera plus permis désormais de se servir des meubles de luxe.

— L'administrateur de la compagnie de la verrerie de Saint-Louis (Moselle), écrit qu'entre les divers objets d'une rare magnificence, destinés à l'impératrice future du Brésil, on a remarqué un service de table en cristal d'environ huit cent cinquante pièces, commandé il y a un an à cet établissement; ce merveilleux chef-d'oeuvre a tellement satisfait celui qui avait mission de le recevoir, qu'il vient d'être fait une nouvelle demande d'un second service pour l'empereur du Brésil.

— On parle d'une nouvelle invention qui serait de nature à paralyser la suppression du sucre indigène et à déjouer la surveillance exercée sur cette fabrication: M. Prieur-Appert va, dit-on, enseigner aux maîtresses de maison, le moyen de faire elles-mêmes le sucre de betterave. La confection de ce sucre serait aussi aisée que celle de confitures. Ce n'est pas, du reste, la première fois que cette tentative aurait été faite, et même avec succès.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Théâtre-français. Les Burgraves, trilogie, de M. Victor Hugo.

Si nous étions encore au temps, déjà bien éloigné, de ces grandes fureurs littéraires, que nos chefs d'école se rappellent avec un soupir de regret; au temps où, à propos d'une question d'art, on se lançait à la tête des coups de poing en guise d'argumens, où l'on se faisait assommer à la queue et dans l'intérieur de nos théâtres, pour prouver son dévoûment enthousiaste à ce qu'on appelait vaillamment — la bonne cause — la première représentation des Burgraves aurait excité bien des mécomptes et froissé bien des amours-propres. Car le public s'est montré calme, digne, sévère, réservé; on n'a tué personne à la porte, mais on a écouté avec attention, jugé avec une impartialité pleine de franchise, de bienveillance et de sympathie. Le public, cette fois, s'était pénétré de toute l'importance de sa mission. Il venait pour juger l'oeuvre d'un grand poète, dont ni la rage de ses ennemis, ni le fanatisme bien plus dangereux de ses adeptes, n'ont pu diminuer la valeur, ni ébranler la fermeté. Cet homme, qui a lutté victorieusement par le silence, et par ses oeuvres, contre la haine, contre l'envie, contre la flatterie; cet homme, regardé par les uns comme un Dieu, par les autres comme un imposteur littéraire, qui n'avait que des amis aveugles, et des adversaires sans pitié, il est parvenu à faire taire les passions fougueuses qui s'agitaient autour de lui, à apaiser les tempêtes formidables que son nom seul soulevait; et la fièvre éteinte, le calme revenu, il est resté debout et a regardé tranquillement ses amis et ses ennemis devenus ses juges; l'Académie-Française l'avait repoussé, elle l'a reçu; le public qui se révoltait contre lui, a daigné le discuter sérieusement. Certes, un homme comme celui-là on dit pas être jugé avec cette futile légèreté qui accueille souvent les plus grandes choses, et les grands noms. Le premier devoir de la critique, qui se trouve face à face avec lui, est de s'incliner en toute humilité devant cette intelligence supérieure. D'un pareil poète, on ne doit parler qu'avec respect; il faut épargner les cruelles paroles, les froides et faciles épigrammes, à un écrivain dont le génie et la gloire rejaillissent sur le pays tout entier.

La critique, du reste, n'en serait que plus digne et plus forte, si, en présence d'oeuvres si importantes, si consciencieusement méditées, écrites d'une manière si vigoureuse et si brillante, elle daignait se relâcher de son impertinence ordinaire (que nos confrères nous pardonnent); il y aurait à la fois convenance et profit à faire son office de juger gravement, sans colère, sans prévention aveugle. Disons la vérité, exprimons notre opinion toute entière; mais, pour Dieu! tâchons d'être aussi polis dans nos colonnes que le public a été décent hier dans la salle du Théâtre-Français.

Un des principaux, un des plus éclatans mérites de Victor Hugo, c'est le style; ses vers ont une harmonie admirable; sa plume est d'une souplesse prodigieuse; personne ne manie la langue avec un art aussi merveilleux. C'est une poésie si riche, si abondante, si originale; si variée! elle est tour à tour suave, mélancolique, plaintive, ou pleine d'énergie, d'éclat et de puissance; elle soupire et elle tonne, elle prie et elle menace: elle émeut et elle fait trembler. Victor Hugo possède réellement toutes les ressources de la forme littéraire: voilà ce que nous reconnaissons avec une bonne foi et un plaisir que nous désirerions rencontrer chez certains adversaires systématiques du grand écrivain. Mais à côté de cette qualité immense que nous constatons, nous pourrions bien signaler l'abus qu'en fait l'auteur. La prolixité résulte souvent de l'abondance, et la facilité que l'écrivain éprouve à développer une idée peut quelquefois l'entraîner dans des amplifications fatigantes et inutiles. Au théâtre, surtout, ce défaut (si c'en est un que de prodiguer les beaux vers), ce défaut présente une foule d'inconvéniens qu'il serait puéril de faire remarquer. Délayer sa pensée, c'est l'affaiblir; il faut qu'elle arrive clairement et promptement aux oreilles et à l'intelligence du spectateur: rien de trop, tel est notre principe. Nous nous permettrons quelquefois de demander au poète le sacrifice de quelques vers, jamais celui d'une idée; et si nous blâmons la longueur de certaines tirades de la pièce de M. Victor Hugo, c'est que nous avons trouvé qu'elles renfermaient plus de mots sonores et inutiles que d'idées fortes. O Monsieur Hugo! ne rêvez pas tout haut devant la foule assemblée dans une salle de spectacle! réservez ces longs et charmans détails de votre pensée intime pour ces heures de recueillemens poétiques où nous nous entretenons silencieusement avec vous; gardez pour vos livres, que nous trouvons toujours trop courts, toutes les richesses de votre imagination et de votre style. Cette expansion poétique s'accorde mal avec l'impatiente curiosité d'un public, qu'un rien peut distraire et ennuyer. N'oubliez donc pas que vous êtes un de ceux qui ont substitué l'action au récit; rappelez-vous vos grands coups de théâtre, vos effets soudains et inattendus, vos situations remplies d'émotion et de terreur! Voilà ce qu'à présent le public attend de vous. Si vous vouliez par hasard l'entraîner maintenant dans une autre voie, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes des obstacles que vous pourriez rencontrer.

La suite au prochain numéro.

VIENNE.

Concert

du 23 Mars 1843, de Madame **Ducrest**, Cantatrice et de Monsieur **Ch. Rhein**, Pianiste.

Les matinées musicales et les concerts, préoccupant pour le moment toutes nos élégantes, ainsi que tous les amis de la musique, nous nous empressons de signaler ce concert qui a lieu ce jeudi 23 Mars, dans la salle du Conservatoire de musique à midi et demi.

Programme.

1. Cavatine de Norma, de Bellini, chantée par Madame Ducrest.
2. Duo, pour deux Piano, sur un motif favori de Carafa, composé par Monsieur Ch. Rhein, exécuté par Mlle. Marie Ducrest et le Compositeur.
3. Romance française, chantée par Madame Ducrest.
4. Cavatine de Lucrèce Borgia, de Donizetti, chantée par Madame Ducrest.
5. Fantaisie sur une célèbre mélodie italienne, pour le Piano, composée et exécutée par Monsieur Ch. Rhein.
6. Romance française, chantée par Madame Ducrest.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le premier amour de Milton.

Suite.

Léonora détourna la tête pour cacher son trouble, tandis que sa mère saisissait avec respect la main de l'illustre étranger dont les vers, traduits en italien, étaient peut-être plus célèbres à cette époque au delà des Alpes que dans sa patrie. La permission qu'on lui avait accordée de se présenter le lendemain se changea soudain en une requête appuyée par de vives instances. Le jeune homme bénit du fond de son coeur son étoile de poète, et, se décidant, non sans peine, à s'éloigner, regagna le palais où il demeurait.

Pour tous, excepté pour lui, la soirée s'acheva comme elle avait commencé, et, quand il se retira, toutes les bouches ne tarirent pas d'éloges sur ses manières, sa conversation et sa beauté qui avaient plus que confirmé l'admiration inspirée par ses écrits. Rentré chez lui, il voulut goûter quelques heures de repos; mais le sommeil fut impuissant à calmer l'ardeur de son imagination. L'image de Léonora se mêla à tous ses rêves.

Il s'éveilla la tête en feu et s'empressa de se lever. Croyant encore entendre la voix sonore de Léonora, il prit la plume et composa les vers dont nous reproduirons le sens:

A Léonora chantant à Rome.

Les charmes d'une autre Léonora inspirèrent
L'amour qui enflamme l'imagination délirante du Tasse;
Oh! s'il eût entendu les merveilles de votre voix,
Parcourant le dédale de ses notes limpides,
Ou s'il vous eût vue, émule de votre mère imposer votre génie
A la lyre, et éveiller l'enchantement sous vos doigts,
Quand même sa raison eût été ballottée par les flots du fougueux Penthée,
Quand même son esprit anéanti se fût abîmé dans une torpeur obstinée,
Le charme aurait calmé la tempête de son âme
Ou, doué d'une puissance créatrice, aurait chassé la mort de son coeur.

Ces vers furent envoyés de bonne heure à la belle cantatrice et Milton ne tarda pas, lui-même, à les suivre. Quoique Léonora fût femme, elle ne put s'empêcher, en lisant la missive du jeune Anglais, de s'effrayer de l'épreuve à laquelle elle allait être soumise. C'était presque comme une habitante du royaume céleste qu'elle s'était présentée au poète: elle savait qu'elle devait une grande partie de son prestige aux circonstances mystérieuses de son apparition, et elle avait lieu de craindre que le soleil de la réalité ne lui fît perdre la plus grande partie de ses avantages. Mais elle se calomniait elle-même, et, quand son illustre visiteur se retira, l'enthousiasme de son imagination s'était communiqué à son coeur.

De son côté Léonora, restée seule, fut forcée de s'avouer qu'elle avait encore moins d'admiration pour le poète que d'affection pour le jeune homme dont les yeux étaient si éloquens. Il n'est pas besoin de dire que cette première visite fut suivie de plusieurs autres, promptes à se succéder et de jour en jour plus longues. Les deux dames ayant, peu de temps après, quitté Rome pour retourner à Mantoue, Milton les suivit et fixa momentanément sa résidence dans cette dernière ville. Ses assiduités auprès de Léonora trahirent promptement le secret de son coeur. Ce fut avec un mélange de plaisir et d'effroi qu'Adriana s'aperçut de cet amour. Pleine d'estime et d'admiration pour le jeune Anglais, elle eût été grandement flattée de voir sa fille devenir la femme d'un homme aussi distingué; mais la naissance transalpine de Milton, et surtout ses croyances hérétiques mettaient de sérieux obstacles à son union avec Léonora. Bien que disposée elle-même à ne pas s'arrêter devant ces considérations, la mère tremblait que sa tolérance ne fût pas partagée par d'autres membres de sa famille et surtout par son fils, officier au service de la république de Venise. Lors donc que Milton demanda officiellement la main de la belle cantatrice, Adriana, sans chercher à cacher qu'elle approuvait, elle-même, ses voeux, lui déclara qu'elle ne pouvait accepter ses offres sans avoir préalablement consulté les parens de Léonora et avant tout son frère. Le poète qui avait maintes fois entendu parler de l'humeur intraitable du jeune officier, s'alarma de voir son bonheur remis entre les mains d'un tel arbitre, et parla de faire un voyage à Venise pour plaider sa cause en personne.

— Grand Dieu! y pensez-vous? s'écria Léonora, gardez-vous-en bien!

— Et pourquoi donc? que veut dire cet effroi? demanda Milton.

— Vous ne le connaissez pas . . . il est si emporté . . . il vous tuerait . . .

Oui, oui, interrompit Adriana, ce voyage pourrait avoir des conséquences fatales, il y aurait de l'imprudence à agir si brusquement; fiez-vous à moi; je sais comment il faut le prendre. Je le préparerai, peu à peu, à cette nouvelle, et peut-être parviendrai-je à empêcher un éclat.

— J'ai bien peur que tous les ménagemens possibles ne servent à rien, reprit Léonora; si vous parlez, ma mère, je suis certaine qu'il accourra à Mantoue transporté de rage . . . et Dieu sait jusqu'où se portera sa fureur . . . Non, non, il ne me pardonnera jamais de vous aimer, monsieur Milton, et peut-être seriez-vous sa victime: par pitié, si vous m'aimez, ne demeurez pas plus long-temps ici; quittez le pays, éloignez-vous jusqu'à ce que le premier emportement de sa colère ait eu le temps de se calmer.

— Le marquis Villa vous engage à visiter Naples, continua Léonora, acceptez son invitation: partez pour quelque temps, pour un mois . . . ne me refusez pas cette grâce; ce n'est pas là une fuite, car il ne vous provoquerait pas, il serait capable de vous frapper à l'improviste.

Le poète dut céder aux conseils d'Adriana et aux prières de sa fille. Sa visite d'adieu fut touchante, et plus d'un serment de fidélité et de constance éternelle furent échangés entre les deux amans.

A Naples, Milton fut reçu à bras ouverts par l'illustre patron du Tasse et de Marino, et, pendant toute la durée de son séjour dans cette capitale, il trouva partout l'accueil le plus flatteur, recherché par les hommes les plus distingués, accablé d'invitations et trouvant à peine le temps de visiter les monumens, les ruines, les musées et les sites admirables qui font de la ville et de ses environs le paradis des voyageurs.

Cependant toutes ces distractions ne lui firent pas oublier son amante. Ce fut à Naples qu'il composa pour elle ces sonnets italiens, où il s'est montré aussi habile à manier le beau langage de la Toscane que celui de son pays. Il écrivit souvent à Léonora et il en reçut les lettres les plus tendres; mais il apprit d'elle, en même temps, que son frère avait juré qu'un hérétique n'entrerait jamais dans sa famille, proférant contre lui de terribles menaces de vengeance s'il persistait dans ses assiduités. Le poète répondit à cette fâcheuse communication par de nouvelles protestations d'affection, déclarant que son coeur, quoique facilement vaincu par l'amour, ne savait pas se laisser intimider par le danger; et qu'il ne renoncerait jamais à elle tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

La fin au prochain numéro.

Le Sherry du Commodore.

Fin.

— Il y avait dix ans, s'écria-t-il en entrant que je n'avais passé une aussi excellente nuit!

— Good morning! dit John.

— Plaît-il?

— Je vôlé dire; bône jôr!

— Merci! . . . Commodore, il faut vous lever. Il y a à la geôle un adjudant-général et ce qui s'ensuit. Je pense qu'il est porteur d'un ordre du Directoire.

— Je suis à vos ordres, Monsieur . . . John mes bottes et ma redingote!

John se hâta d'obéir. En passant la redingote de Sidney, il lui glissa à l'oreille:

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit hier!

— Que m'as-tu dit? demanda étourdiment Sidney-Smith.

— Oh! dit John avec la modulation britannique que nous avons essayé déjà de décrire: Je disé à vos que master Lasne volé bien boare un grog à la santé de vos.

— Non pas! répondit Lasne. La trève est finie: je ne bois plus.

John, le commodore et Lasne descendirent à la geôle

— Citoyen concierge, dit l'adjutant-général en présentant le papier, prends connaissance de cette pièce.

Lasne prit le papier et lut. C'était un ordre du ministre, qui ordonnait le transfert de sir Sidney-Smith à la prison de l'Abbaye.

— Cela suffit, citoyen, dit le concierge; le greffier va minuter une décharge que vous signerez . . . C'est au citoyen Auger que je parle?

L'ordre a dû te l'apprendre . . . Dépêche!

Le greffier arriva et se mit à minuter la décharge. Lasne prit une seconde fois lecture de l'ordre. Pendant ce temps-là John et le prétendu adjudant-général échangèrent un rapide regard d'intelligence.

— Voilà! dit le greffier; il ne manque plus que la signature du citoyen Auger.

L'adjudant prit la plume et signa d'une main hardie, avec un superbe paraphe: Auger, adjudant-général.

— Maintenant, dit Lasne, il vous faudra bien six hommes d'escorte.

John pâlit.

— Sans doute, répondit Auger du ton le plus naturel.

Puis, paraissant se raviser, il ajouta:

— Au fait, ce n'est peut-être pas la peine . . . Citoyen concierge, peut-on se fier à la parole du commodore?

— Je veux être un suspect, un brigand de Vendée, un calotin déguisé, s'écria Lasne avec effusion, si la parole du citoyen Sidney ne vaut pas toutes les escortes du monde!

— C'est bien! . . . Commodore, si vous consentez à me donner votre parole . . .

La joue de John avait recouvré ses couleurs; mais ici se présenta un bien autre embarras, Sir Sidney, se souvenant par malheur des prescriptions que le comte lui avait faites la veille au soir, interrompit l'adjutant et dit:

— Point de parole, Monsieur!

— C'est votre droit, commodore, dit Lasne; le citoyen greffier, va commander six hommes.

Cependant John s'était approché doucement de Sidney-Smith.

— Cet adjudant, murmura-t-il à voix basse, est Boisgirard.

— Je ne le connais pas.

— Et l'officier qui l'accompagne, continua John est M. de Phélippeaux.

— Monsieur, dit alors sir Sidney en se levant, vous m'avez l'air d'un galant homme . . , partons, vous avez ma parole.

— Adieu, citoyen Smith, prononça Lasne d'une voix émue; — je vous enverrai le reste de votre Xérès,

— Gardez-le, M. Lasne, gardez-le en souvenir de moi.

— Je veux passer pour lâche, murmura Lasne les larmes aux yeux, si vous n'étiez pas digne d'être Français et patriote.

L'adjutant, son acolyte et le commodore se mirent alors en marche, suivis de John qui prononça résolument son: „Je allé âvec vos!" La porte se referma sur eux, et Lasne retourna tristement vers la chambre vide du commodore, où il but, en pleurant, un ou deux flacons du Xérès.

Le lendemain, les journaux annonçaient l'audacieuse évasion du commodore Sidney-Smith, qui s'était enfui du Temple, à l'aide d'un faux ordre de transfert. Il s'était, dit-on, dirigé sur Calais avec ses complices, au nombre desquels se trouvaient M. et Mme de T . . . ., émigrés. La police fit merveilles pour les joindre, mais ils firent mieux que la police et passèrent la Manche sans encombre.

A ce propos le concierge Lasne, qui était à l'abri derrière l'ordre de transfert, au bas duquel se trouvait la véritable griffe du ministre, disait volontiers, en buvant à petites gorgées le sherry du commodore:

— C'était un digne goddam, et je veux être un suspect si son vin et lui ne sont pas, chacun dans leur genre, les meilleurs qui aient passé jamais la porte du Temple! P. F.

VOYAGES.

Esquisse sur la Population de Madrid.

Je suppose que vous arrivez à Madrid pour la première fois de votre vie. Vous ignorez les moeurs et les usages espagnols, il vous faut un Cicérone. Je me présente et je vais faire en sorte d'abréger le temps de votre noviciat.

Même sans être muni de lettres d'introduction, si vous annoncez à toute famille espagnole que vous êtes chargé de lui faire une visite de la part d'un de ses amis absens, vous pouvez compter sur un accueil cordial. On vous offrira une place autour du brasier (je suppose que vous arriverez en hiver), on vous présentera des cigarettes, et si vous demandez un verre d'eau, une demoiselle de la maison vous en offrira deux avec un espongado, biscuit de sucre soufflé, vous aidant en outre à lui balbutier quelques mots de remercîment: Caballero, *esta casa es muy suya*; *usted puede venir acà con toda franqueza*; (Monsieur, considérez cette maison comme la votre; vous pouvez y venir sans façons quand il vous plaira).

Ne vous fâchez pas si le chef de la famille ne vient pas vous voir ou ne vous envoie pas même sa carte; de tels oublis chez les Espagnols ne doivent pas être attribués comme ailleurs à un manque de courtoisie, mais bien à la paresse qui est ici la maladie dominante. Que cela donc ne vous empêche pas de faire votre seconde visite.

Cette fois toutes les demoiselles vous demanderont, après leur mère, si vous vous sentez bien reposé des fatigues du voyage, *à descansado usted*? Cette question se répétera à chaque pas que vous ferez, et non-seulement les dames. mais des hommes aussi vous l'adresseront. Ayez soin de vous montrer sensible à cette démonstration de politesse tout espagnole, et n'imitez pas votre cicérone qui, pendant quinze jours au moins, ne manquait pas d'y faire cette réponse: Mais, Messieurs et Mesdames, fatigué de quoi, s'il vous plait? „tant j'avais de peine à comprendre la portée d'une telle question reproduite sans cesse par des Espagnols qui passent pour les plus intrépides marcheurs, et les hommes les plus endurcis à la fatigue qui soient au monde.

Enfin, à votre troisième visite, si vous n'êtes ni Français ni Anglais, on vous demandera comment vous goûtez *el tratotratoy la franqueza de los Espagnoles*; les manières et le sans façon des Espagnols, en opposition avec les manières complimenteuses et mesurées des premiers et la froide réserve des seconds. Les dames s'enquerront ensuite de votre nom de baptême, et que vous soyez homme ou femme, elles ne vous appelleront plus que de ce nom; usage qui choque au delà de toute expression les Français habitués à s'entendre toujours qualifier de monsieur et de madame. Peu importe votre noviciat est terminé et sauf les heures sacramentelles de la sieste, vous pouvez arriver, partir, retourner dans la maison comme un intime, sans être tenu à aucun frais de toilette.

Vous saluerez les dames par ce compliment on ne peut plus galant et soumis: *A los pies de usted, senora*; je me mets à vos pieds, madame; et les hommes par ces mots, qui rappellent quelque peu trop le moyen âge: *Beso à usted los manos, caballero*; je vous baise les mains, monsieur. — Vous n'oublierez jamais de faire précéder le nom de la personne à qui vous adressez la parole du Don ou du Dona; ainsi vous direz par exemple, dona Maria ou don Pablo, car tout le monde ici, sans distinction d'opinions politiques, a d'égales prétentions à la noblesse, et par conséquent aux particules susdites, dérivées du mot *dominus* des Latins, qui font partie des attributions nobiliaires. S'il vous arrive de louer un objet, attendez-vous à ce que le propriétaire vous l'offre en disant: *Caballero, esta a la disposicion de usted;* monsieur, vous pouvez en disposer. Vous vous garderez bien, cependant, d'accepter, car il est convenu qu'on remercie par cette phrase on ne peut plus polie: *Esta demasiado bien empleado;* merci, la chose est trop bien en vos mains.

De même, lorsqu'il vous arrivera de demander à qui appartient telle maison. en présence du propriétaire, attendez-vous à cette phrase de sa part: *Es la suya*. c'est la vôtre. et loin de

prendre cette offre magnifique à la lettre, n'y voyez que l'expression du plaisir avec lequel on vous y recevra toujours.

Un Espagnol survient-il pendant que vous prenez quelques rafraîchissemens ou un repas, ne manquez pas de l'inviter à en prendre sa part, autrement vous courrez risque de passer pour mal élevé.

Les familles ont ici l'habitude de recevoir chez elles tous les soirs, et ces réunions s'appellent *tertulias*. C'est la soirée des français avec plus d'abandon et fort souvent avec autant d'esprit. On y cause amour, sentiment, guerre; on y fume, on y joue, on y danse, on y fait de bonne musique. Les demoiselles confessent leurs fidèles dans un coin, les vieilles prisent du tabac à l'eau de Cologne, tricottent ou fabriquent des cigarettes pour leurs enfans qui sont à l'armée, et chacun, n'importe l'âge et le sexe, se laisse aller à sa gaîté naturelle, car les Espagnols n'abhorrent rien tant que la contrainte et aiment le fou rire beaucoup plus, que ne le comporterait leur réputation de gens graves. Pour moi, j'aime à la passion cet enjouement et ce laisser-aller espagnols, qui font que dans leurs *tertulias* on peut se croire presque en famille, et me rappellent sans cesse les moeurs de ma chère Italie.

Vous trouverez les dames fort aimables et spirituelles, mais peut-être plus fières et passionnées que sensibles. Les unes ont le teint d'une pâleur morte avec les yeux d'un noir très-foncé, très-chaud et qui semblent un foyer où toute la lumière vient s'absorber; les autres ont le visage d'un éclat éblouissant, avec des yeux d'où la flamme jaillit. Ces dernières sont les plus coquettes et les plus brillantes dans une réunion.

La suite prochainement.

Lectures du Boudoir.

Il n'appartient qu'à l'amour d'une femme de comprendre ces restrictions infinies d'une extrême sensibilité, ces bizarreries des caractères de dames, de deviner, à travers le sourire amer, l'imagination douce qui se dérobe.

Il faut être aimé pour livrer l'intime secret de son âme.

Mon coeur est exigeant; et, pour être heureux il faut qu'il puisse croire que le bonheur qu'il éprouve est la moitié de celui qu'il cause.

Il est des infortunes qui donnent du tact, comme il en est qui hâtent l'expérience.

La délicatesse à de l'élévation et de la simplicité comme tout ce qui est sublime. La délicatesse est le génie du coeur.

Le bonheur est moins dépendant des circonstances que du caractère.

Les heures les plus lentes sont toujours celles que l'ardeur des desirs cherche à précipiter.

Qu'est-ce donc que la vie de l'amour, si ce n'est le soin de pénétrer dans l'âme qui anima une seconde existence.

Le plaisir et la souffrance sont les deux seules aiguilles qui devraient marquer les heures et déterminer la durée des jours. Non! les heures n'ont pas la même durée pour l'indifférence et pour l'amour, pour le plaisir et pour la douleur, pour la jouissance et pour l'attente.

Lorsque le coeur a pris l'habitude de se replier sur lui-même, et de renfermer ses secrets, il ne s'ouvre plus à la confiance, et n'est plus susceptible d'épanchement.

A vingt ans on peut être mécontent de son sort, mais on n'est pas encore détaché de la vie; l'espérance, ce mariage qui nous abuse jusqu'à la tombe, et nous y conduit, glace le courage, enchaîne la volonté. Non! à vingt ans, ce n'est pas de la vie dont il est difficile de se défaire: c'est de l'espérance.

NOUVELLES A LA MAIN.

8. Mars. — Le procès en police correctionnelle qui a eu lieu récemment à Nantes, par suite de l'explosion d'un bateau à vapeur de la compagnie des Riverains, a révélé un admirable trait de dévouement. Au moment de l'explosion la femme Chevalier tenait dans ses bras un enfant de cinq à six jours à peine, un enfant qui n'était pas le sien, un de ces pauvres enfans recueillis par les hospices et que la charité publique confie aux soins des habitans de la campagne. Suffoquée tout-à-coup par une vapeur ardente, elle comprend le danger qui menace son nourrisson. Aussitôt cette femme généreuse relève tous ses vêtemens; elle en enveloppe l'enfant et empêche que la vapeur puisse pénétrer jusqu'à ses faibles organes. L'enfant est sauvé, mais le lendemain, la pauvre femme qui s'était si noblement dévouée, succomba. Tout le bas de son corps n'était qu'une plaie.

— 9. — Un événement qui aurait pu avoir les suites les plus funestes a eu lieu à Bouffioulx. M. le curé de cette paroisse était occupé à réciter les prières des agonisans près d'un moribond, et au moment même où le malade rendait le dernier soupir, la voûte d'une cave profonde, sur laquelle il se trouvait avec une centaine de personnes occupées à prier aussi pour le malade, s'est tout-à-coup affaissée sous leurs pieds. On ne pourrait se faire une idée du spectacle affreux qu'offrait cette scène épouvantable. Tous les assistans, M. le curé et le moribond, sorti de son lit par la secousse étaient presque ensevelis sous un tas de ruines, de tables, de meubles de toute espèce, et cela au milieu de l'obscurité la plus complète. Non seulement il n'y a eu personne de tué ni de blessé dans cette chute terrible; mais la secousse ayant déterminé chez l'agonisant une crise inespérée, sa santé s'est promptement rétablie; aujourd'hui, il se trouve en pleine convalescence.

— Toute la ville de Valenciennes vient d'être témoin du noble attachement d'un domestique à son maître, genre de dévouement de plus en plus rare de nos jours. Le gérant d'une banque de cette ville, se trouvant, par suite de circonstances fâcheuses, en déconfiture et forcé de liquider, fut obligé de renvoyer tous ses domestiques. Non seulement l'un d'eux ne voulut pas quitter son maître auprès duquel il remplit l'office de tous les autres, mais de plus, voyant son maître dans un besoin d'argent, il lui offrit le dépôt de toutes ses économies amassées à la caisse d'épargne dont il avait été l'un des plus fidèles déposans. On assure que MM. les administrateurs de la caisse d'épargne, ayant eu connaissance de cet acte qui fait tant d'honneur au domestique ont décidé, à la presque unanimité, de lui accorder la grande prime dont elle dispose chaque année. Tout le monde applaudira à une détermination qui ne peut qu'encourager le dévouement et le désintéressement des serviteurs à l'égard de leurs maîtres.

— L'uniforme sévère et commode adopté pour les dix bataillons des chasseurs d'Orléans, est imité déjà chez nos voisins. Depuis quelques jours, les soldats de la brigade de Savoie, en garnison à Chambéry, ont remplacé le schako bas et évasé précédemment adopté, par un schako d'une forme élégante et élancée. Une tunique d'une forme analogue à celle de nos tirailleurs d'Afrique complète l'équipement récemment adopté pour l'infanterie sarde.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Suite.

Le rideau se lève; le bruit d'une orgie se fait entendre; des chants d'amour, des cris joyeux retentissent. Ce sont les fils des Burgraves qui s'amusent. Hélas! cette poétique d'Allemagne est livrée à la débauche, au brigandage, aux honteuses passions des enfans de ces chevaliers du Rhin si fiers, si grands autrefois, maintenant tombés si bas. Partout la misère et la honte: des esclaves qui gémissent; des souverains qui dégradent le blason de leurs aïeux. Deux vieillards sont les derniers débris d'une antique splendeur: Job, guerrier séculaire, et Magnus son fils. Au fond du théâtre, Guanhumara, vieille sorcière de quatre-vingt-dix ans, lance des imprécations contre toutes ces déshonorantes folies. Guanhumara est une femme étrange; c'est le spectre de la vengeance qui se dresse contre des forfaits sans nom que nous allons bientôt connaître. Les esclaves s'entretiennent entr'eux; leurs propos sont sinistres; ils nous racontent de sombres légendes: Frédéric Barberousse est mort, mais le bruit circule parmi le peuple qu'une prédiction bien connue va bientôt s'accomplir; Barberousse reviendra; on prétend que dans certain caveau perdu, le fantôme de Barberousse apparaît. Barberousse, que l'on a déjà cru mort une fois, quand il était caché sous le nom de Donat chez un de ses frères, un bâtard nom-

mé Fosco, Barberousse a déjà ressuscité une fois. Fosco et lui aimaient la même jeune fille. Fosco fit tuer son frère dans ce caveau lugubre dont nous parlons, et vendit sa maîtresse. Tel est l'entretien des esclaves, que nous aurons plus tard occassion de rappeler.

Les esclaves s'éloignent pour faire place à Régina et à Othert, qui éprouvent l'un pour l'autre la passion la plus naïve, la plus poétique; et cependant un mal affreux consume Régina, la nièce de Job, la fiancée de Hatto, l'un de ces Burgraves sans foi et sans honneur. Régina va mourir, et Othert, en face de cette blanche créature que le souffle de la mort va bientôt flétrir, Othert le pauvre enfant sans parens, sans naissance, Othert est pris du plus violent désespoir. Oh, sa vie pour sauver Régina, son bras, son âme à qui relèvera cette fleur qui s'incline vers la terre. Demandez un crime à Othert, et il le commettra pourvu que ce crime soit le prix de la vie de Régina. J'accepte, dit tout-à-coup Guanhumara; sois à moi, et Régina vivra. — Que faut-il faire? s'écrie Othert. — Tuer l'homme que je te nommerai, et quand je voudrai, répond Guanhumara. Et Othert accepte cet infâme marché. Guanhumara donne alors au jeune homme un flacon mystérieux, tout puissant, qui doit rendre Régina à l'existence et à son amour.

Mais voici les Burgraves; couronnés de fleurs comme les sybarites, ils chantent, rient et blasphèment. Un mendiant se présente à la porte de leur château, et les monstres chassent à coups de pierres le misérable qui les implore. Mais Magnus et Job, qui écoutent en frémissant douloureusement les hideuses paroles de leurs fils, interviennent alors, et leur rappellent les devoirs sacrés de l'hospitalité. Par l'ordre du vieux Job, le mendiant est introduit avec une imposante solemnité.

Ce mendiant, quel est-il? Cet être mystérieux, qui gémit sur les malheurs de sa patrie, qui se propose d'infliger un châtiment sévère à tous ces odieux fous qui déshonorent l'Allemagne, quel est son nom? Un grand dessein semble l'agiter; une pensée immense le préoccupe; son arrivée a frappé d'un trouble secret ces insolens despotes qu'aucun frein n'arrête. Ce mendiant va nous occuper, soyez-en sûr; ce mendiant, qui est l'un des trois beaux vieillards prédits d'avance par le feuilleton, va tout-à-l'heure secouer ses haillons et se révéler tout entier.

Nous revoyons maintenant Régina, non plus triste et mourant, mais souriante et heureuse; le philtre de Guanhumara a rendu la jeunesse et la vigueur à ce spectre de seize ans. Job est heureux, Othert s'enivre de son bonheur. Mais Guanhumara, l'implacable femme, est là pour rappeler à Othert les clauses de leur affreux contrat. Ce soir même, à minuit, près du caveau perdu, Othert doit se rendre aux ordres de la furie, devenir le bourreau de la victime qu'elle lui désignera. La victime, c'est Fosco, celui qui a tué son frère Donato, l'amant de Guanhumara, que Fosco a vendu comme une vieille esclave. Cet épouvantable avis rend Othert presque fou, car Job vient de l'unir à Régina. Pour éviter la colère de Hatto, les deux amans doivent partir le soir même. Et la vengeance de Guanhumara enchaîne Othert; partout la mort pour Régina. Fuyons, s'écrie-t-il éperdu. Mais Hatto et ses hommes d'armes arrêtent le jeune homme. Furieux, Othert provoque Hatto, qui ne répond qu'en ricanant, avec mépris, à ce défi d'un homme sans naissance et sans nom. Je vous tiendrai tête, Hatto, s'écrie alors une voix! Cette voix c'est celle du mendiant. Hatto, stupéfait d'abord, traite bientôt le vieillard avec le mépris que semble mériter cette insolence. Qui es-tu? misérable, s'écrie Hatto. — Je suis Frédéric Barberousse, répond alors le vieillard. A cette révélation inouïe, à ce nom formidable, tous s'inclinent et s'humilient. C'est Barberousse, échappé à la tombe, qui revient enfin relever son pays de l'abjection où il est tombé. Il commande, il donne des ordres, il fait délivrer les esclaves et enchaîner les maîtres. Magnus se relève! Barberousre est vivant, Barberousse est son ennemi, il le tient, il va enfin se venger. Barberousse va périr, quand Job s'avance respectueusement et s'agenouille devant l'empereur. Tous alors imitent ce vieillard. Les ordres de Barberousse sont exécutés; les Burgraves attachent à leurs propres cous les cordes des esclaves. Job s'approche humblement et s'incline devant cette majesté ressuscitée. Que faut-il faire, sire, dit Job à Barberousse. M'attendre ce soir dans le caveau perdu, répond l'empereur, en murmurant le nom de Fosco aux oreilles de Job épouvanté.

Fosco! a dit Barberousse, c'est le vrai nom de Job; en effet! Fosco est le frère de l'empereur Barberousse. Fosco ignore encore quel lien l'attache au grand homme. Seul, pensif, dans ce caveau où s'est commis le fratricide, Job pense à son crime, à son frère et demande pardon à Dieu. Tout-à-coup, une voix sinistre retentit à son oreille: Caïn! Caïn! dit cette voix d'un son lugubre qui fait frisonner d'horreur le misérable vieillard! Caïn! et la voix s'avance, et Guanhumara paraît. Voici l'heure de la vengeance si longuement méditée, préparée avec un art maudit et une patience infernale; Fosco, dit la sorcière, je suis Ginevra, celle dont tu as tué l'amant, qui était ton frère; celle que tu as livrée à l'ignominie et à des tourmens atroces. Tu vas mourir, et sais-tu qui te frappera? . . . ton fils, ton propre fils, Othert, que je t'ai enlevé, que tu as cru mort. Othert te tuera sans pitié, il l'a juré et je saurai le forcer de tenir son serment.

Puis, horreur! la sorcière montre à Fosco un cercueil; les hommes masqués traversent lentement le théâtre, transportant le corps inanimé de Régina. Régina est morte pour tout le monde excepté pour Guanhumara, qui lui rendra la vie si Othert obéit; sinon, Régina ne reverra plus le soleil. A cette épouvantable révélation, vous concevez l'horreur, les sentimens tumultueux qui agitent Fosco. Mourir, et de la main de son fils! Ne revoir cet enfant si cher, si long-temps pleuré, que pour le perdre de cette effroyable manière! Il a beau crier grâce, se traîner aux genoux de Guanhumara; la sorcière est implacable. Fosco doit mourir ou bien Regina; la tombe est préparée, elle ne sortira pas vide du caveau. Fosco n'a plus qu'à se résigner et à attendre l'abominable supplice que lui a préparé la vengeance de Guanhumara. La sorcière s'éloigne et Othert s'approche le coeur glacé d'épouvante, reculant malgré lui devant l'accomplissement de son atroce mission. Dans le fond du caveau est la victime, silencieuse et recueillie; Fosco a résolu de ne pas se trahir devant son fils; mais la voix tremblante de ce fils émeut le vieillard jusqu'au fond des entrailles; son fils, Fosco ne mourra pas au moins sans l'embrasser; en reconnaissant Job dans Fosco, Othert laisse tomber son poignard; le tuer, lui, celui à qui il doit Régina; ce vieillard si près de la tombe, son bienfaiteur, jamais.

Et alors, chose étrange! c'est Fosco qui supplie Othert de le tuer. „Sauve Régina, s'écrie-t-il, sauve ta fiancée! Ces paroles, la fièvre qui brûle le cerveau d'Othert, l'idée de perdre Régina, toutes ces pensées violentes et confuses qui viennent l'assaillir, vont pousser Othert au crime .... Mais Barberousse apparaît pour empêcher l'accomplissement du forfait. Donato, le frère de Fosco, n'est pas mort, puisqu'il revit dans Barberousse. Guanhumara écoute et abandonne sa vengeance. Heureuse d'avoir revu encore une fois Donato, Guanhumara s'empoisonne, et meurt. Qu'on nous pardonne, mais nous ne comprenons pas le motif de ce suicide. Il est vrai que Guanhumara a juré que le tombeau ne sortirait pas vide, mais nous trouvons cette fidélité à la menace poussée jusqu'aux dernières limites de l'exagération. Quoi qu'il en soit, voilà le drame de M. Victor Hugo. Avons-nous à signaler un progrès ou une décadence chez le poète? Grave question, que nous n'oserions trancher d'un seul coup. Par le but, par la pensée, ce drame, ou plutôt cette trilogie, ne ressemble à aucune autre oeuvre du même auteur. Les héros de son choix sont des personnages exceptionnels, vivant dans un monde où nous ne pouvons guère les suivre; non que nous prenions à la lettre toutes les exagérations de la camaraderie, qui nous a parlé de géans, d'hommes en pierre de taille, etc., mais parce qu'il faut reconnaître qu'il y a dans la pièce nouvelle de M. Hugo un éclat, une pompe de pensées et des paroles peu en usage chez les mortels ordinaires. Nous le disons sans timidité, comme sans effronterie, les qualités que l'on a fait sonner si haut, nous paraissent être, au contraire, le défaut capital de la pièce nouvelle. Au théâtre, il est toujours très-dangereux de parler au public une langue qu'il ne comprend pas, surtout quand cette langue n'exprime que des sentimens très-humains et très-ordinaires. Nous aimons assez la simplicité, même chez les géans. Les vieillards de M. Hugo nous paraissent aussi perdre beaucoup de temps en paroles et en vaines remontrances, au lieu d'agir.

La Fin prochainement.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le premier amour de Milton.

Fin.

Déjà Milton avait passé près d'un mois à Naples, lorsqu'un soir en sortant du palais du marquis pour regagner sa demeure, il reçut à l'improviste un coup de stylet dans le dos. Mettant soudain l'épée à la main, il se détourna pour faire face à son adversaire qui se trouva être un homme masqué, maigre et de haute taille. L'assassin, supérieur en force et en adresse à son adversaire, lui eût promptement fait un mauvais parti sans l'arrivée de plusieurs sbires qui vinrent à temps mettre fin au combat. Le misérable fit un effort désespéré, mais sans succès pour plonger son fer dans la poitrine du poète et prit la fuite à toutes jambes. Ce fut en vain qu'on se mit à sa poursuite, le sbires ne purent l'atteindre; mais son masque étant tombé pendant la lutte, on espéra que cet indice servirait peut-être à le faire reconnaître. Le lendemain la police se livra aux recherches les plus minutieuses mais sans rien découvrir. La blessure de Milton était peu profonde et fut bientôt guérie. La seule conclusion qu'il crut devoir tirer de sa mésaventure fut de ne plus jamais porter sur lui, le soir, rien qui pût tenter la cupidité des voleurs; car, la nuit où il avait été assailli, il avait au cou une lourde chaîne d'or supportant un portrait de Manso garni de diamans, et il ne doutait pas que ce fût à ce bijou qu'il avait dû le coup de stylet.

Notre poète ne recevant aucune lettre de Léonora et craignant tout pour elle de la violence de son frère, se décida à hâter son départ et à se rendre directement à Mantoue. A son arrivée dans cette dernière ville il courut, sans perdre un instant, à la demeure d'Adriana. S'étant informé si Léonora était à la maison, et apprenant qu'il la trouverait dans son cabinet d'étude, il ne voulut pas permettre au domestique de l'annoncer, et monta seul l'escalier pour mieux jouir de la surprise causée par son apparition inattendue. En approchant de l'appartement où se tenait la jeune fille, il entendit distinctement des soupirs et des sanglots. La porte était à demi ouverte, et, ayant avancé la tête pour voir dans l'intérieur du cabinet, il aperçut un homme grand et maigre assis aux côtés de Léonora. Son étonnement se changea bientôt en horreur lorsqu'il reconnut dans les traits de cet homme ceux de l'assassin qui l'avait assailli à Naples. Aussitôt il tira son épée et il s'apprêtait à s'élancer sur lui, craignant qu'il n'eût quelque projet coupable contre Léonora, quand il vit la jeune fille lui prendre la main et y déposer un long baiser. Il resta comme frappé de la foudre; et ramenant son manteau sur son visage de manière à le cacher tout entier a l'exception de ses yeux, il prêta, avec anxiété, l'oreille au dialogue suivant:

— Mon Dieu, disait Léonora, comment pouvez-vous me parler avec tant de cruauté; si vous avez cessé de m'aimer, plaignez-moi du moins.

— Vous plaindre! plaindre une créature aussi endurcie dans le mal. Dieu lui-même, tout miséricordieux qu'il est, refuse sa pitié aux damnés.

— Hélas! je n'ai pas commis de crime.

— Vous n'avez pas commis de crime? N'en est-ce donc pas un d'aimer ce misérable, cet Anglais . . .

— Et pourtant, Antonio, il est brave, noble et généreux. Comment peut-il y avoir du mal à aimer un tel homme, mon frère?

Milton tressaillit et fit un léger mouvement. Le jeune officier tourna la tête pour voir d'où provenait le bruit. Enveloppé qu'était le poète dans un manteau de couleur sombre et adossé au mur d'un corridor mal éclairé, il n'eût peut-être pas été aperçu sans l'éclat inaccoutumé que l'indignation avait donné à ses yeux.

— C'est lui, s'écria Antonio, c'est lui . . . l'hérétique qui veut flétrir mon nom, nous vouer à l'enfer. Lâchez-moi, ma soeur, lâchez-moi, ou, par le ciel, ce poignard, avant de le frapper, sera teint de votre sang.

S'échappant des bras de sa soeur qui s'efforçait de le retenir, il s'élança vers la porte, qu'il ouvrit brusquement.

— Oh! par pitié! épargnez-le; de grâce ne le tuez pas, s'écria Léonora, en se jetant entre l'assassin et son amant.

Ce mouvement fut si rapide que le poignard levé pour frapper le poète s'enfonça dans le sein de la malheureuse jeune fille.

Elle tomba lourdement à terre, baignée dans son sang, et l'assassin lui-même, recula épouvanté devant son oeuvre.

— Secourez-là, dit-il à Milton, aidez-moi à la relever, à la transporter sur son lit.

— Hélas! s'écria le poète, il n'y a plus d'espoir!

Et il couvrit de baisers les mains de la victime.

Léonora fixa sur lui un regard plein de tendresse; puis ses yeux se fermèrent, un léger frémissement agita ses lèvres et elle rendit son dernier soupir.

Antonio s'enfuit, en hurlant, du théâtre de son crime, tandis que Milton pressait sur son sein le cadavre ensanglanté. Il ne nous reste que peu de chose à ajouter. Le désespoir d'Adriana est plus facile à concevoir qu'à dépeindre. Elle ne survécut qu'un an à sa fille et finit ses jours dans un cloître. Milton, après le premier paroxisme de sa douleur, résolut de faire un voyage en Grèce pour secouer sa mélancolie et ses regrets; mais les troubles qui venaient d'éclater en Angleterre lui firent abandonner son projet et reprendre le chemin de sa patrie.

—Je regarderais, disait-il, comme une chose honteuse de voyager à l'étranger, même dans le but de me former l'esprit et d'acquérir de l'instruction, lorsque la guerre civile désole mon pays,

La mort tragique de Léonora fit une profonde impression sur l'esprit de tous ceux qui l'avaient connue, et les personnes superstitieuses ne manquèrent pas de faire remarquer l'étrange accomplissement de la prophétie contenue dans les vers qu'elle avait tracés sur le rouleau de papier. Ces stelle mortali avaient réellement été la cause de tous ses malheurs et en dernier lieu de sa mort.

Biographie des principaux chasseurs de France *).

M. Armand de Nanteuil.

Né d'un père qui aimait tous les exercices d'adresse dans lesquels il avait lui-même des succès, M. Armand de Nanteuil fut, pour ainsi dire, en venant au monde, initié à la chasse, à la paume, au billard, à l'escrime, à l'équitation.

Avant même qu'il n'eût quitté le collége, il tirait très-joliment un coup de fusil. Il savait surtout se posséder, qualité sans laquelle on n'est jamais qu'un chasseur médiocre. Sa mère, madame la baronne de Nanteuil, étant à Rosny, s'amusait souvent elle-même à chasser. Il va sans dire qu'on lui faisait honneur de tous les arrêts fermes; le fils, ne tirant qu'après sa mère, avait pris ainsi l'habitude de ne pas se presser.

Jusqu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, M. de Nanteuil n'avait guère chassé qu'avec son père ou sa mère. Il ignorait sa supériorité et s'imaginait qu'il existait des chasseurs qui ne manquaient jamais. Grande fut donc sa surprise, lorsqu'un jour, ayant accompagné un chasseur d'une réputation colossale, il reconnut, au retour, que sa carnassière contenait autant de pièces que celle du maître qui avait tiré cependant plus de coups que lui. A une seconde partie du chasse, il l'avait laissé en arrière de cinq à six pièces et depuis partout et toujours, il rapporta douze, quinze,

*) Nous avons formé depuis long-temps le projet de publier la biographie des principaux chasseurs de France. Nous allons mettre notre idée à exécution. Cette galerie, consacrée, bien entendu, à la génération actuelle, n'admettra que, par exception, quelques noms de contemporains dont la mort date d'hier pour ainsi dire, et dont le souvenir est encore vivant au milieu de nous.

vingt pièces de plus que le chasseur qui, après lui, en avait tué davantage. Mais ce n'est pas seulement à la sûreté de son coup de fusil qu'il devait sa supériorité, il la devait à ses jambes infatigables, à l'excellence de sa vue, à la perfection de ses chiens et plus encore à son esprit d'observation. Chassait-on en ligne, et un perdreau détaché d'une compagnie passait-il par derrière, jamais il ne se trompait sur la remise. Il allait au galop relever le perdreau, le tuait, et quelques minutes après il était revenu à sa place.

Il savait bien que le gibier n'abandonne pas volontiers les terrains qui lui plaisent. Aussi, là où il avait trouvé du gibier le matin, il y retournait l'après-midi, il se rappellait les places où il avait fait lever des compagnies de perdrix, pendant une saison de chasse, et presque toujours il en retrouvait de nouvelles l'année d'après. La connaissance des lieux lui paraissait une des conditions indispensables du succès. S'il chassait dans un pays nouveau, il trouvait moyen de suppléer à son ignorance de localités en suivant sans affectation les personnes qu'il supposait moins étrangères que lui.

Un jour, ayant été invité à chasser dans une fort belle terre près d'Orsay, le propriétaire, M. H***, pendant le déjeuner, parlait beaucoup de l'adresse de son garde. L'un des invités, sans faire le moindre doute de l'habileté du garde, avança cependant qu'il croyait que M. de Nanteuil tuerait plus de gibier que lui. M. H*** prend feu et propose à M. de Nanteuil de parier vingt-cinq louis. Celui-ci élude la proposition et dit avec modestie qu'il croit la chose fort possible et qu'il ne prétendait être meilleur tireur que personne. Le propriétaire insiste. M. de Nanteuil finit par accepter. M. H*** avait grande confiance dans l'adresse de son garde, mais il comptait surtout, pour le gain de son pari, sur la parfaite connaissance des localités possédée exclusivement par son homme. M. de Nanteuil savait trop bien la chasse pour se dissimuler lui-même ce désavantage; cependant il espérait le surmonter, et voici comment il s'y prit: On se met en plaine et le garde, après deux ou trois cents pas, fait une pointe. M. de Nanteuil de le suivre et de se tenir toujours à cinquante pas de lui. Après maints efforts pour se débarrasser de son compagnon, le garde demande à M. de Nanteuil s'il compte faire la même manœuvre pendant toute la journée; et sur la réponse affirmative: Eh bien, Monsieur, suivez-moi donc si vous pouvez, et le voilà à doubler le pas. Mais à ce jeu-là encore il n'était pas le plus fort. Pour dégoûter son inséparable, il l'entraîne dans les plus mauvaises parties de la chasse; mais M. de Nanteuil a d'heureuses rencontres et fait plusieurs coups doubles. Après l'un de ces coups, et pendant qu'il recharge son fusil, le garde cherche à s'échapper. M. de Nanteuil recharge tout en marchant et ne perd point de terrain; alors, voyant toutes ses ruses inutiles, le garde se détermine enfin à jouer franc jeu; il retourne dans une contrée abondante en gibier; mais au retour il n'a tué que vingt-sept pièces et M. de Nanteuil en avait quarante-cinq.

Le tiré de M. de Nanteuil avait cela de remarquable qu'il le réglait à volonté; il laissait filer ou tirait d'inspiration avec le même succès, n'étant pas moins sûr de son coup au vol qu'à la course; il était également sûr du lapin sur lequel il faut jeter son coup, que de la bécassine dont il faut attendre la fin du crochet. Il y avait cependant une espèce de gibier sur lequel il se surpassait lui-même, c'était la grive du mois d'octobre dans les vignes. Il en tuait habituellement trente-six sur quarante et faisait souvent coup double.

Un jour, revenant de la chasse du côté de Senlis, il passait avec M. Chevrier dans un village où l'on tirait au prix. Les tireurs, en voyant les carnassières portées par les domestiques et remplies de gibier, se prirent à leur dire qu'ils savaient tirer une perdrix au vol, mais qu'à la cible ils feraient peut-être bien des coups de campagne, c'est à dire qu'ils ne mettraient pas la balle en carte. „Cela se pourrait bien, leur dirent ces deux messieurs, mais si vous voulez nous essaierons.“ On accepte, ils paient leur contingent, et tous deux, à la grande surprise des spectateurs, non seulement ne firent point des coups de campagne, mais gagnèrent chacun un prix. Ce succès donna à M. de Nanteuil du goût pour le tir au prix. Il se fit faire un fusil spécial, et plus d'une douzaine de couverts et des timbales d'argent sont encore chez lui comme monument de son adresse.

Il aimait assez à faire des tours de force, et il y réussissait admirablement. Je n'en citerai pas comme preuve les pièces de cinq francs jetées en l'air et perdues pour le propriétaire, parce que prises en plein par le coup elles étaient envoyées si loin qu'on ne les retrouvait plus. Beaucoup d'autres l'ont fait; mais voici quelque chose de bien plus difficile. Il posait son fusil par terre; prenait deux oeufs et les jetait en l'air de manière à ce qu'ils ne se heurtassent pas, ce qui déjà était fort difficile, puis il ramassait son fusil, et par un coup double il cassait chaque oeuf en l'air. Sans doute il ne cassait pas les deux oeufs à tout coup, mais il aurait parié le faire une fois sur quatre.

M. de Nanteuil était de taille moyenne, même un peu voûté et ayant l'air faible. Il n'aurait effectivement point porté un lourd fardeau ni lutté avec un Hercule, mais il avait une grande force musculaire, un jarret d'acier et supportait la fatigue mieux que personne: sa figure était agréable et surtout aimable. Il était fort peu recherché dans sa mise de chasseur, qui cependant était spéciale. Ses vestes étaient presque toujours ensanglantées, par suite de l'habitude qu'il avait de mettre dans ses poches les cailles et les perdrix qu'il venait de tuer, jusqu'à ce qu'il les donnât à son domestique qui le suivait toujours avec une carnassière d'une grandeur démesurée, à tel point qu'elle contenait vingt-trois et vingt-quatre lapins.

Personne n'était meilleur camarade de chasse que M. de Nanteuil. Il était affable pour tout le monde, d'une grande gaîté tout-à-fait naturelle et de bon ton. Il tenait sans doute à être le roi de la chasse, et pour y parvenir il faisait des efforts qui n'ont jamais été vains. Mais il se faisait pardonner sa supériorité en n'en tirant pas vanité, et en ménageant surtout l'amour-propre des autres, dont il était le premier à rappeler les beaux coups. Avait-on tiré avec lui une pièce de gibier, il ne disait jamais c'est moi qui l'ai tuée. Il tirait de sa poche une poignée de bourres et la pièce était jouée à pair ou non. „Pour qu'on put affirmer avec quelque certitude que la pièce tombée apartient à tel ou tel chasseur, il faudrait, disait-il, que l'un des deux n'eût de sa vie manqué une pièce de gibier et que l'autre n'en ait tué absolument aucune de toutes celles qu'il aurait tirées. Encore il y aurait doute possible, car il y a commencement à tout.“

Le meilleur de tous les auxiliaires à la chasse, c'est un bon chien. M. de Nanteuil en avait toujours de parfaits. Je lui ai vu acheter 300 fr. un chien de quatre mois, dont il ne connaissait pas l'origine, et qui lui était offert par un inconnu. Son jugement était donc dégagé de toute espèce d'influence, et pour la valeur future du chien il n'avait d'autre garantie que sa propre perspicacité, qui ne le trompa pas. Ce chien était l'illustre Fetmann, de glorieuse mémoire, espèce de griffon à poils blancs, soyeux et fort longs, ressemblant assez à un chien de berger; ayant une petite tête, les yeux tellement recouverts de longs poils, qu'on était obligé de les lui couper, le jarret bas et touchant à terre. Lorsqu'il n'avait encore que dix mois, M. de Nanteuil le conduisit en plaine et fut émerveillé de sa quête et surtout de le voir tout-à-coup former un arrêt ferme. C'était un lièvre qu'on fit partir et qui effraya tellement Fetmann qu'il vint se réfugier dans les jambes de son maître. Cet essai avait été fait quelques jours avant l'ouverture de la chasse et sans fusil. De retour chez lui, M. de Nanteuil s'amusa à faire rapporter à Fetmann son mouchoir, ce qui n'apprend rien à un chien, car on en a vu rapporter tout ce qu'on leur jetait, et ne point vouloir prendre le gibier. Il n'en fut pas de même de Fetmann; soit par l'effet de cette leçon, soit par la conséquence de ses dispositions naturelles, il rapporta franchement, sans mâchonner, sans jouer, la première perdrix que M. de Nanteuil lui tua quelques jours après, et depuis lors jamais pièce de gibier tombée n'a été perdue avec lui. La quête de Fetmann était effrayante, et en le voyant s'élancer à perte de vue dans la plaine on s'imaginait qu'il allait faire lever tout ce qu'il y avait de perdrix. Mais bientôt on était assuré par ses arrêts, et on demeurait convaincu, au contraire, qu'avec lui il n'y avait, dans une pièce, point de cailles, de lièvres ou de perdrix qu'il ne vous fit tirer. Je l'ai vu suivre pendant un quart d'heure des perdrix qui couraient et finir toujours par vous les faire tirer. Quelquefois à cinq cents pas de vous, il tombait en arrêt dans un blé ou dans un seigle où l'on ne pouvait le voir; alors il se dressait de temps à autre sur ses pattes de derrière pour se montrer et pour avertir son maître. Sa quête était toujours appropriée soit à la localité dans laquelle il chassait, soit à l'espèce de gibier qu'il avait devant lui. Dans la plaine il ne connaissait pas de limite à l'étendue de sa quête; au bois il s'étendait beaucoup moins et ne faisait à peu près que ce qu'il voulait. Voilà son seul défaut, qui a pu contrarier quelquefois M. de Nanteuil en raison du despotisme que nous voulons tous exercer sur un chien, mais qui n'a jamais été l'occasion d'un regret pour ses plaisirs. Fet-

mann n'a jamais fait une faute de sa vie, hélas! trop courte, parce que peut-être la lui avait-on fait commencer de trop bonne heure. Fetmann n'avait pas plus de six ans lorsqu'il s'éteignit de fatigue. Ne respirant que pour la gloire, il fut assez indifférent aux plaisirs de l'amour, et n'a laissé aucun successeur qui fût digne de lui. Brave Fetmann! que la terre te soit légère, et puisse ton nom passer à la postérité!!

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

Esquisse sur la Population de Madrid.

Suite.

Les autres ordinairement concentrées et recueillies, l'emportent par l'énergie de leurs sentimens en amour comme en amitié: heureux dit-on, l'homme qui parvient à toucher leur coeur! Mais toutes sont excessivement naturelles et détestent par dessus tout l'affectation chez les hommes. Ainsi, mon ami, si vous désirez leur plaire, mettez de côté toute prétention, ne posez jamais, et déployez devant elles toute votre bonne humeur. En leur rendant visite dans leurs loges aux théâtres, vous pouvez vous permettre de leur offrir un cornet de bonbons; c'est même un présent auquel elles sont toujours sensibles, et qu'elles acceptent avec reconnaissance. Vous serez un peu plus réservé avec les hommes jusqu'à ce que vous les ayez habitués à vous voir: il est venu tant d'aventuriers à Madrid, on y est tellement aigri par les souffrances de la situation actuelle, qu'un certain sentiment de méfiance, dont au premier abord l'etranger est aujourd'hui l'objet, s'explique aisément. Mais en général, une fois qu'il est constaté que vous n'êtes ni un aventurier, ni un observateur malveillant, et pour peu que vous sachiez vous faire aux moeurs du pays, vous trouverez partout des gens fort prévenans. Leur accueil cordial contrastera d'une manière charmante à vos yeux avec la morgue de quelques sots infatués d'eux-mêmes et de leur blason, et qui croiraient déroger à leur hidalgie en prenant jamais l'initiative du salut, non-seulement envers l'étranger, mais envers leurs compatriotes eux-mêmes. A ceux-là le cigare sied parfaitement entre les lèvres, car rien ne peint mieux la vanité qui s'échappe de leur triste personne par tous les pores, qu'une épaisse bouffée de tabac.

Vous n'apprendrez pas sans regret que la délicieuse danse nationale est bannie des cercles de la Noblesse. Moi qui en arrivant à Madrid, ne rêvais que fandango et boléro, je n'ai pu m'empêcher de protester contre cette mesure et de demander pourquoi on préférait marcher une contredanse insipide, ou bien tourner comme des furieux dans une valse; grande a été ma surprise, lorsque l'on m'a répondu sèchement que depuis trois générations au moins il n'y avait plus en Espagne que le bas peuple qui dansât le fandango. Et quant aux interpellations que vous aurez dessein d'adresser, soyez-en sobre, car il arrive souvent aux Espagnols de soupçonner la bonne foi du voyageur, et de se laisser dominer par la crainte d'être pris pour un peuple différent des autres du Continent. Ce sentiment est facile à comprendre, c'est celui de l'orgueil national blessé par l'état d'avilissement où est tombée l'ancienne grandeur espagnole. D'ailleurs, quand on souffre, la curiosité souvent indiscrète du voyageur est insupportable.

En voilà assez sur la société du grand monde. Quelques mots maintenant sur quelques types vraiment originaux de la population de Madrid, les manolos, les milicianos, les aguadores et les serenos.

A Madrid on distingue sous les noms de manolos et manolas les hommes et les femmes du peuple. Manolo et Manola sont la corruption d'Emanuel et d'Emanuela, et comme ces noms sont très-communs, on les applique à la plus grande masse de la population.

Rien de plus curieux à voir qu'un groupe de manolos drapés dans leurs longs manteaux et fumant la cigarette au soleil. Vous vous fatiguerez de les observer avant qu'ils aient quitté leur grave immobilité, avant qu'ils aient laissé tomber sur vous un regard. Sur quel sujet s'exerce leur méditation profonde? Probablement ils méditent sur eux-mêmes; car nul être au monde ne pense à soi avec plus d'orgueil que le Castillan. Jetez un manteau sur la Statue du silence, mettez lui entre les lèvres une cigarette, et vous aurez un emblème de la gravité espagnole.

Vous approchez du manolo, il vous toise avec méfiance, vous lui adressez une question, c'est à peine s'il daigne vous répondre par un geste, rarement il va jusqu'à un monosyllabe. Une seule chose le décide à se mettre en rapport avec vous; si, par exemple sa cigarette vient à s'éteindre. Seriez-vous un grand d'Espagne, revêtu de tous les insignes de votre classe, il vous accostera sans façon et vous demandera de lui prêter celle que vous fumez pour rallumer la sienne; ceci est un usage reçu: toutes les classes viennent aboutir et se confondre au bout de la cigarette.

Gardez-vous de lui disputer la droite si elle lui appartient. Le Comte de S. M. ministre de Sardaigne, ayant été oublié par son cocher à la cour, fut obligé un jour de retourner à pied chez lui. En chemin il rencontra sur le trottoir un manolo. Pendant quelques instans ils s'arrêtèrent en se regardant l'un l'autre. Enfin le comte somma l'homme du peuple de lui céder le pas. Peu ébloui par le brillant des plaques du ministre, le manolo lui répondit: „la droite m'appartient, je suis d'ailleurs aussi noble que vous.“ Inutile de dire que le comte a dû descendre sur la chaussée. Les manolos, si orgueilleux vis-à-vis des classes supérieures, se piquent d'une courtoisie exquise entre eux; ils ne manquent jamais de se saluer par un *buenos dias, caballero, buenas noches, caballero*; *vaya usted con Dios, caballero.*

La fin au prochain numéro.

ALBUM ANECDOTIQUE.

La Barbe.

Un Italien, jaloux de sa barbe, faisait de grandes dépenses pour la conserver et l'ajuster; le cardinal Campège lui dit: „A la fin votre barbe vous coûtera plus que la tête ne vaut.

Baras.

Entre le fleuve du Jordan et Jéricho, qui est vis-à vis du mont Abarim, il y a une vallée nommée Baras, où l'on trouve une plante de même nom, qui paraît toute de feu pendant la nuit et que l'on prendrait pour un flambeau.

NOUVELLES A LA MAIN.

— 10 mars. — Nous lisons dans le „Journal de la Somme“: „Il y a quelque temps, un Anglais de distinction visitait le couvent de la Trappe, de Piquiny. L'abbé lui présenta successivement tous ses religieux, condamnés à un silence perpétuel. Arrivé près de l'un d'eux, il dit: „Vous voyez ici, milord, un malheureux soldat qui, ayant eu grande peur du canon à la journée de Waterloo, déserta le champ de bataille, et vint ensuite, désespérant de son honneur, se jeter dans notre ordre.“ A ces mots, le frère changea de couleur; ses yeux devinrent brillans de colère et de fierté; le combat terrible qu'il éprouvait dans son âme se peignait sur ses traits altérés. Mais, fixant tout-à-coup le crucifix, il joignit les mains, tomba humblement à genoux devant l'abbé, et se retira pâle et silencieux dans la salle. L'Anglais, ému de cette scène, demanda à l'abbé pourquoi il avait si durement accusé ce malheureux. „Milord, répondit l'abbé, je l'ai fait pour vous prouver l'empire que la religion exerce sur l'homme. Ce frère a été un de plus braves officiers de l'armée; il a fait des prodiges de valeur dans cette bataille; vous avez vu le combat qu'a excité en lui ma fausse accusation; mais, en même temps, vous avez été temoin de sa résignation et de son humilité.“

— 11. — Mardi dernier, M. Morel, cultivateur de la commune de Dieulouard, revenait du travail vers quatre heures du soir, monté sur un cheval de labour, lorsqu'il aperçut un sanglier qui se sauvait devant lui. Il courut sur la bête sauvage, et parvint à la pousser du côté du village, où, elle se jeta dans les jardins, en franchissant les haies et palissades. Un garçon brasseur, attiré par les clameurs que soulevait l'irruption de cet étrange visiteur, entra dans le jardin où se trouvait le sanglier et se rencontra face à face avec lui. Sans perdre du temps notre intrépide concitoyen empoigne l'animal par une oreille et par une des pattes de devant; mais cette position n'était pas tenable, et bientôt il tomba renversé sous le sanglier, qui lui porta deux coups de boutoir à la cuisse. On ne sait trop ce qui serait arrivé sans l'intervention de M. Morel, qui accourut sur le théâtre de la lutte, armé d'un levier de fer ramassé en passant près d'une voiture: d'un bras vigoureux, il assène plusieurs coups sur la tête du sanglier, et le tue sur le corps même

du brasseur, qui n'avait pas lâché prise malgré l'imminence du danger. M. Morel a aussi reçu un coup de boutoir à la jambe; mais sa blessure n'offre aucun danger; il en est de même heureusement de celles du garçon brasseur, que, pendant plus d'une minute, le sanglier a foulé aux pieds avec rage.

— Nous lisons dans „l'Echo des Cévennes:" „Non loin du village de Saint-Laurent-le-Minier est situé le château de Lavalette, dont les propriétaires sont absens en ce moment. Un habitant de Sumène, qu'on dit être un repris de justice, instruit de l'absence des maîtres de la maison, conçoit le projet de s'y introduire. En effet, dans la nuit de lundi à mardi, notre homme se hasarde à pénétrer dans l'intérieur de la basse-cour; mais il se voit obligé de lutter contre un gros chien, qui lui fait sentir son imprudence et sa témérité. Il parvient à monter sur le toit d'une étable voisine hors des atteintes de son courageux antagoniste. Celui-ci n'en continue pas moins ses cris menaçans, et se tient tout près à recommencer ses attaques si son prisonnier ose descendre pour s'enfuir. Pendant toute la nuit, le voleur fut ainsi gardé par son impitoyable Cerbère. Le jardinier, ne sachant à quoi attribuer les cris continus du chien, se détermine enfin, au point du jour, à en connaître les motifs. Quel ne fut pas son étonnement quand il aperçut notre individu sur le toit, tremblant de froid et de peur, arrêté par le fidèle et redoutable animal! Le jardinier flatte, caresse le chien, lui recommande de ne pas laisser échapper sa proie, court au village, et bientôt la gendarmerie de Vigan s'empare du prisonnier et le conduit dans la maison d'arrêts.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Fin.

Le sujet des Burgraves a déjà été défloré sans pitié par le feuilleton, on nous a déjà entretenu longuement de cette légende de Barberousse, que la fantaisie de M. Hugo a recueillie en rêvant sur les bords du Rhin, et dont le poète a voulu faire une grande épopée tragique. Il ne faut pas lui demander compte de ses caprices poétiques, il faut, au contraire, les admettre sans discussion et n'en juger que le résultat. M. Hugo se livre avec assez de complaisance aux inspirations de sa brillante imagination; il aime le merveilleux, et préfère la liberté que lui laisse la tradition populaire, à cette espèce d'esclavage qu'imposerait à sa rêverie l'austérité de l'histoire, il dédaignera les sèches annales et se passionnera comme un enfant pour quelque conte bleu. Il ne veut pas copier mais créer; le champ de la fantaisie est sans limites, et il s'y lance à corps perdu sans jeter un regard en arrière. Laissons-le donc broyer les couleurs qui lui conviennent, et ne voyons que la manière dont il les a combinées.

Magnus, après tout, n'est pas un Cassandre; il est fort, énergique, plus vigoureux cent fois que ces mièvres enfans, au brigandage desquels il n'oppose qu'une stérile colère. Le vieillard vaillant et fort, c'est Barberousse; mais c'est un vieillard très-maladroit, d'oser se jeter sans précaution dans les griffes de ses ennemis, qu'il sait traîtres et lâches. Et Magnus qui ameute tous ses hommes d'armes contre un ennemi âgé de quatre-vingt-douze ans! Magnus, qui fait doubler les sentinelles, lever les ponts-levis, armer tout le château pour s'emparer de cet ennemi redoutable, mais seul et sans défense, nous paraît un géant bien mesquin. Le personnage de Fosco est plus digne, plus noble, et aussi plus simple. La scène où il s'humilie devant Barberousse, où il s'attache lui-même les fers aux pieds et au cou, est d'un effet saisissant est sublime. Cette scène qui termine le second acte, a été saluée par des applaudissemens immenses.

Le personnage de Guanhumara est sombre, énergique, mais odieux et impossible: on conçoit avec peine, en effet, qu'une femme, si sorcière qu'elle soit, attende si long-temps l'heure de la vengeance; venger à quatre-vingt-deux ans la mort d'un amant sur un meurtriez âgé d'un siècle, c'est avoir beaucoup de patience, on en conviendra; cependant disons que Guanhumara a été fort long-temps éloignée de son Pays, et qu'elle revient quand elle peut, heureuse de trouver sa victime vivante. Admettons enfin la fantaisie de M. Victor Hugo, et la sorcière Guanhumara sera un personnage vrai, tracé par une main vigoureuse et savante celle qui dit en parlant d'elle-même:

Eh bien! je suis le meurtre et je suis la vengeance . . .

. . . . . .

Et

Je ne sens plus rien là, lorsque j'y mets ta main.

Cette femme parle toujours comme elle doit parler; c'est un caractère qui ne se dément jamais, un coeur de granit dans une poitrine de bronze. Cette femme est hideuse et lugubre; le spectre de la vengeance ne pouvait être plus admirablement reproduit.

La radieuse création de Régina nous fait heureusement éprouver des sensations plus fraîches et plus pures. M. Victor Hugo fait parler admirablement l'amour; ses tableaux sont d'une grace, d'une suavité, d'une poésie adorable. Que Régina est touchante et plaintive; mais quel vaillant et généreux jeune homme que cet Otbert! Que nous aimons à entendre ces charmans jeunes gens, et que leurs naïves confidences excitent chez nous de sympathie et d'intérêt! Victor Hugo est un vrai poète, car nul ne sait mieux que lui émouvoir avec les sentimens du coeur.

A côté des éloges, nous n'avons pas ménagé les critiques, on l'a vu; elles nous sont inspirées, non par un sentiment mauvais, mais par la profonde admiration même que nous professons pour le génie de l'auteur. Qu'on nous permette encore de regretter l'emploi de certains procédés scéniques indignes du talent de M. Hugo. Ce cercueil qui traverse le théâtre, les hommes masqués, les torches, les poisons, à quoi servent-ils? Quand on fait des vers comme les vôtres, Monsieur Hugo, a-t-on besoin de recourir à cette fantasmagorie puérile.

Nous écrivons rapidement l'effet de premières impressions que nous a fait éprouver le drame de M. Hugo. Nous dirons le résultat des représentations suivantes.

Il faut maintenant faire la part de Messieurs les comédiens qui ont interprété l'oeuvre de l'écrivain.

Ici toutes les opinions se confondent dans une rare unanimité. Amis de l'auteur, ennemis, journalistes, public entré par surprise, tous, en dedans et en dehors, et hier comme aujourd'hui, n'ont eu qu'une voix pour crier que la Comédie-Française, déjà perdue, châtrée dans ses plus importans emplois, impuissante devant les trois quarts des chefs-d'oeuvre du grand répertoire, s'était déshonorée hier dans la représentation de la pièce de M. Victor Hugo.

Il est impossible d'imaginer l'effrayante médiocrité de la plupart des gens auxquels le poète avait confié ses inspirations. Il semblait que leurs rôles fussent tombés sur eux comme un poids pour les écraser. Ni voix, ni geste, ni composition, ni couleur, ni prononciation! Ces professeurs de déclamation, ces hommes assermentés près le Conservatoire, et je ne sais combien de classes particulières, ces sociétaires, le croirait-on, n'ont pas su faire entendre (entendre dans l'acception littérale du mot) trois cent des trois mille vers qu'ils avaient à réciter. — Toute cette poésie, qui devait couler en lave, s'arrêtait dans des roulemens de gosier et je ne sais quel bourdonnement criard et monotone que les successeurs de Talma prennent sans doute pour l'art de dire.

C'est à peine si quelques hémistiches sortaient du gouffre, si quelques vers lancés pour réplique au chef de claque arrivaient jusqu'aux oreilles des spectateurs. On eût dit, si l'on n'avait vu les personnages en scène que le drame se jouait au fonds de quelque puits, avec des cris féroces dont le son n'arrivait en haut que par bouffées inintelligibles.

Ach. D.

Et cependant qu'on suppose, dans ce magnifique rôle du vieux Burgrave, psalmodié tour à tour et hurlé par Beauvallet, qu'on suppose un comédien tel que Bocage ou tel que Frédérick-Lemaître, et qu'on dise si le drame, ainsi joué, aurait ressemblé à celui que nous avons vu hier. Pour juger M. Hugo, il faut attendre que ses vers soient imprimés; nul ne peut dire qu'il a reconnu le poète dans la déroute dramatique d'hier soir.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La sortie du Bal.

Pochade française.

Le cutter la Cocarde, armé à Saint-Malo par ordre de la Convention nationale, avait reçu la mission d'aller, avec ses quatorze pièces de canon et ses cent dix hommes d'équipage, protéger dans le nord de la France les caboteurs auxquels les croiseurs anglais s'efforçaient d'interdire l'entrée des ports de Dunkerque, de Calais et de Boulogne. Le lieutenant de vaisseau à qui le commandement de ce fort aviso avait été confié était un de ces anciens maîtres-pilotes dont la révolution avait eu le pouvoir de faire des officiers de marine sans avoir encore eu celui d'en faire des hommes de très bon ton. Mais à cela près des belles manières que donne l'éducation et que perfectionne l'usage du monde, le capitaine Ratout était bien le plus franc marin et le chef le plus accommodant qu'eût encore possédé l'armée navale. Vif et brusque, sensible et rude tout à la fois, il n'était jamais plus près de devenir indulgent, que lorsqu'il se fâchait tout rouge pour reprocher plus ou moins éloquemment à ses inférieurs quelque faute grave dans le service qu'il ne savait pas exiger d'eux avec assez de prévoyance et de sévérité. Aussi les matelots qui connaissaient le mieux le faible de leur estimable potentat, comparaient-ils très-vulgairement et très-justement le brave capitaine à un canon chargé jusqu'à la gueule et qui fait feu par la lumière!

Pour tempérer autant que possible l'impétuosité du reste, assez inoffensive, de l'humeur du capitaine Ratout, le chef du district maritime de Saint-Malo avait eu la prévoyance de donner pour second au cutter la Cocarde un jeune enseigne de vaisseau. Beaucoup plus amoureux de ses plaisirs que de ses devoirs, l'élégant Apreval joignait aux penchans les plus prononcés pour tous les genres de dissipation l'avantage d'être né fils unique d'un ex-receveur des gabelles. Brave mais frivole, spirituel mais inappliqué, Apreval avait tout ce qu'il fallait, en bonnes qualités et en défauts aimables, pour se faire pardonner par ses camarades les avantages de sa position et l'extravagance de sa conduite, et, malgré le désaccord apparent qui devait résulter du rapprochement d'un loup marin comme le capitaine Ratout, et d'un incroyable comme l'enseigne Apreval, ces deux natures d'hommes se combinaient aussi heureusement ensemble que ces rouages qui, dans un mécanisme bien organisé, s'agencent tout justement par les parties saillantes que l'on croirait le moins faites pour fonctionner avec harmonie, et qui cependant marchent les uns par les autres pour concourir au même effet.

Deux aspirans de marine, petits êtres tout passifs par leur situation subalterne à bord, mais fort actifs en réalité par la tendance de leur esprit remuant, complétaient l'état-major du cutter la Cocarde.

Ainsi armé, équipé et conduit, cet heureux navire convoyeur après avoir rôdé trois ou quatre mois entre les côtes de France et d'Angleterre, alla certain soir mouiller sur la rade foraine de Dunkerque, un peu au large des longues jetées de ce port, pour attendre avec des vents contraires la marée à l'aide de laquelle le capitaine Ratout se proposait de rentrer en louvoyant Boulogne.

Apreval, qui ne s'ennuyait jamais plus à bord que lorsque le navire languissait paisiblement affourché sur ses ancres, vint à découvrir, en feuilletant le calendrier que le jour qui allait bientôt finir si tristement pour lui se trouvait correspondre à Mardi-Gras. Cette trouvaille historique, en rappelant à l'imagination de notre jeune érudit tous les plaisirs qu'il aurait pu goûter à terre et toutes les privations que lui imposait la rigueur de son service présent, le conduisit à tenter auprès de son capitaine une démarche dont il osait à peine attendre un plein succès, quelle que fût d'ailleurs l'influence qu'il était habitué à exercer ou à conquérir sur les résolutions assez peu inébranlables de son chef.

— Commandant, dit d'abord Apreval à son capitaine, à qui il ne manquait jamais de donner le titre de commandant quand il voulait en obtenir quelque chose, vous m'avez souvent dit que vous dansiez dans votre temps.

— Eh parbleu! répondit Ratout, faites-moi le plaisir de me dire qui n'a pas eu la sottise de danser dans sa vie. Eh oui, sans doute, que je dansais dans mon temps, et finement encore, si toutefois il est permis de penser qu'on puisse mettre de la finesse à battre des entrechats et à pousser un en avant-deux . . . Mais pourquoi, ajouta le capitaine en se ravisant, me faites-vous cette question?

— Pour vous engager à être indulgent pour la faiblesse de ceux qui aiment encore la danse.

— Mais à vous entendre, il semblerait que j'eusse empêché ceux qui aiment à danser de se livrer à cet amusement! Je croyais, au contraire, avoir quelquefois fait sauter plus qu'ils ne l'auraient voulu des gens qui n'avaient pas trop le coeur aux violons. Mais encore un coup, mon cher camarade, où voulez-vous en venir avec cet air calin que vous prenez toujours quand vous voulez me faire une sottise?

— Mon commandant, je veux en venir à vous demander la permission de descendre à Dunkerque, dans notre grande pirogue, pour trois ou quatre heures seulement.

— Descendre à terre quand le navire est mouillé au large et que je n'attends plus que le commencement de la marée descendante pour remettre à la voile et louvoyer! Et en l'honneur de quel événement s'il vous plaît, osez-vous me demander la permission d'aller à Dunkerque.

— En l'honneur du Mardi-Gras, que l'on fête si joyeusement à une demi-lieue de nous pendant que nous sommes ici à nous morfondre sans aucune utilité réelle pour le service du gouvernement.

— En l'honneur du Mardi-Gras? . . .

— Oui! C'est seulement un petit air de bal que je veux prendre pour chasser l'ennui dont j'ai l'esprit travaillé depuis le commencement de cet hiver qui, comme vous le savez, a été si rude pour nous.

— La distraction que vous voulez vous procurer, en prenant un petit air de bal comme d'autres prennent le frais quand ils ont chaud, est impossible à mon coeur . . . Et si, tandis que vous seriez à vous trémousser à terre, en bas de soie et en escarpins cirés, les Anglais venaient à me tomber sur le dos, quelle mine, je vous le demande, feriez-vous en apprenant le menuet que l'on m'aurait fait danser tout seul à bord?

Bah! les Anglais n'attaquent jamais les navires en un jour comme celui-ci? Et au surplus, si l'événement impossible que vous prévoyez là, en mettant toutes les choses au pis, venait à arriver, je dirais, pour mettre tout-à-fait votre responsabilité à l'abri, que c'est malgré vous et en trompant votre surveillance que je suis allé à terre.

— Ce que je vois de plus clair et de plus prudent dans tout cela, mon cher ami! c'est que, pour prévenir l'embarras que nous redoutons, le plus sûr parti que vous ayez à prendre est de rester à bord.

— Commandant, vous êtes depuis quelque temps, à mon égard, d'une dureté que je ne croyais pas avoir méritée?

— Eh bien! ne voilà-t-il pas à présent qu'il se fâche, parce qu'il lui plaît de vouloir une chose impossible!

— Impossible, oui parce qu'il vous plaît de ne pas me l'accorder. Mais qu'y a-t-il donc de si déraisonnable dans ma demande? Allons, voyons, donnez-moi, que je vous en prie, pour trois heures seulement, notre pirogue, un de nos aspirans et douze canoniers pour aller plus vite, et il vous restera encore cent hommes à bord et le plus ancien de nos aspirans pour faire le quart à ma place! D'ailleurs avant de m'en aller à terre, je vais, pour plus de sûreté et pour vous tranquilliser, faire baisser nos filets d'aborge. Hein j'espère, mon commandant, que c'est là ce qui s'appelle prévoir les dangers d'un peu loin et pousser jusqu'à l'excès la prévision des événemens chimériques?

— Et si comme cela s'est vu déjà, une péniche anglaise, cachée dans les dunes, allait, après vous avoir guetté, comme une chatte guette une souris, vous tomber sur le corps et vous enlever au passage comme une plume, en privant la société dunkerquoise de votre chère présence au bal?

— Je ferai prendre à chacun des douze gaillards qui vont m'accompagner un pistolet chargé, un sabre d'abordage, et ce sera bien le diable si avec ce fourniment-là une péniche anglaise nous avale tout crus, sans faire une vilaine grimace - . . Eh bien, ça y est-il, à présent, mon commandant?

La suite au prochain numéro.

Biographie des principaux chasseurs de France.

M. Armand de Nanteuil.

Fin.

Pour tirer, M. de Nanteuil appuyait beaucoup la joue sur la crosse de son fusil, et comme il avait l'habitude de charger fort en poudre, il rentrait presque toujours avec la joue en sang. Il adaptait, pour éviter cet inconvénient, un coussinet mobile à ses fusils. Long-temps ses armes, quoique toutes frabriquées par de bons armuriers de Paris, furent d'une simplicité extrême. Ce ne fut que dans les vingt dernières années de sa vie qu'il prit du goût pour les armes soignées. Il avait sept à huit fusils de Blanchard qui pouvaient passer pour des armes de luxe, mais qui étaient remarquables surtout par leur perfection.

La chasse, durant le mois de septembre, était l'occupation exclusive de M. de Nanteuil; pendant le reste de l'année, il la faisait marcher de front avec la paume et le billard. A peine fréquentait-il le jeu de paume depuis six mois, qu'il provoqua un joueur qui était d'une certaine force et auquel il demanda demi-quinze et bisque. La partie fut acceptée, M. de Nanteuil perdit la première séance et demanda sa revanche pour la semaine suivante. A cette nouvelle séance il n'y eut ni perte ni gain, et l'on prit jour pour une troisième séance. M. de Nanteuil enlève la première et la seconde partie; propose, pour le tout, de réduire à deux bisques l'avantage qu'on lui ferait, demande de lui-même à jouer les moitiés à but; il gagne la première moitié, donne lui-même deux bisques pour la seconde et finit par rendre demi-quinze et bisque à son adversaire qui ne gagne pas une seule partie. Or, son adversaire, quelque peu rageur de son naturel, s'en était joliment donné pendant les trois ou quatre premières parties; mais sa confusion et son étonnement de se voir ainsi enlevé par un morveux de dix-huit ans qui ne tenait la raquette que depuis six mois, devinrent tels qu'il ne souffla mot pendant les sept à huit autres parties qu'il avait perdues; il sort alors du jeu avec le plus grand sang-froid possible, entre dans la chambre, et là, ayant demandé toutes ses raquettes, il les jette au feu en protestant qu'il ne remettrait jamais les pieds à la paume, serment qu'il ne tint pas, bien entendu, car huit jours après il se faisait faire d'autres raquettes. Le moyen de renoncer à un si noble jeu que la paume, tant qu'on peut se tenir sur ses jambes! Cependant M. de Nanteuil, s'attaquant aux plus forts et même aux paumiers, faisait de jour en jour des progrès surprenans qu'il ne payait pas trop cher, parce qu'une de ses qualités était de bien apprécier les forces de ses adversaires et de chercher à établir raisonnablement ses parties. Les vieux renards auxquels il s'adressait avaient soin cependant de se conserver toujours quelque avantage; aussi M. de Nanteuil perdait-il assez fréquemment la première séance; mais dans l'intervalle qui la séparait de la suivante, son jeu avait augmenté de deux bisques, et il rattrappait ce qu'il avait perdu. C'est ainsi qu'il arriva à passer sur le corps de tous les amateurs et à laisser derrière lui, à près de demi-trente, tous ceux qui se rapprochaient le plus de lui. Sa tenue de raquette toutefois n'était ni bonne, ni gracieuse; il avait peu d'arrière-main. Mais son coup coupé et sa descente de toit étaient extrêmement durs; puis il avait beaucoup de défense, un bon jugement et entendait bien le jeu; il avait surtout beaucoup de jambes. Il aimait à jouer assez gros jeu, mai il ne tenait pas véritablement au gain. Il avait été harcelé par un joueur qui voulait absolument faire sa partie; ce joueur avait le jeu le plus baroque qu'on ait jamais vu à la paume: la moitié de ses coups étaient des coups d'étançoa ou du bois de la raquette, cependant il mettait presque toujours dessus; il avait une volée à deux mains qui était extrêmement vive. Somme tout, il était d'une certaine force, puisque de bric et de broc sa balle passait et que ses coups, toujours mal empaumés, étaient presque imprenables. M. de Nanteuil consentit à faire sa partie et à lui donner demi-trente et bisque, mais en jouant 50 fr. par partie. On se met au jeu, l'amateur perd la première partie, la revanche, son tout, son grand tout, ses grandes moitiés; bref, il allait perdre 1200 fr., lorsqu'un des amis de M. de Nanteuil lui fait observer que son adversaire, très-brave et digne homme, malgré son imprudence, va perdre une somme qui le gênera beaucoup. „Ma foi! tant pis pour lui, pourquoi est-il venu me tourmenter pour jouer;“ et, la partie l'appelant du côté de la grille, il s'en va sans rien dire de plus. Mais il avait réfléchi dans le trajet, et, mettant après dessous deux balles qu'il avait à la main, il laisse le pauvre amateur se raquitter, puis il revient demander à son ami s'il est content.

Son adresse au billard n'était pas moins grande qu'à la chasse et à la paume. Mais comme la concurrence dans le premier de ses exercices est bien plus nombreuse, parce que tout le monde peut jouer au billard et qu'un petit nombre de personnes riches peuvent jouer à la paume, il se plaça seulement en première ligne au billard, et, sans avoir de supérieurs, il eut du moins des rivaux. Son jeu était remarquable surtout par une extrême précision, et sans dédaigner toutes les ressources du procédé, dont il savait tirer parti, il s'attachait moins aux coups brillans qu'à ceux qui font arriver au but. Il avait coutume de dire que le plus fort à la paume comme à la chasse était celui qui ne manquerait jamais de coups sûrs.

Telle était la position de M. de Nanteuil comme chasseur, comme joueur de paume, jusqu'à trente-quatre ou trent-cinq ans, époque de sa vie où il fut atteint par une maladie cruelle qui le mit aux portes du tombeau. Il se rétablit pourtant, mais la mort ne voulut pas tout perdre: M. de Nanteuil se trouva privé de l'ouie; sa vue même resta long-temps affaiblie et vacillante; mais enfin cette dernière infirmité disparut; ses forces revinrent, et avec elles M. de Nanteuil revint à ses habitudes chéries; quelques années plus tard il retourna même à la paume, où sa surdité fut long-temps un obstacle: le moyen de bien juger la balle en effet lorsque l'on ne l'entend pas résonner sur la raquette de son joueur? Il avait cependant vaincu cette difficulté et avait repris en grande partie sa force première. Enfin il n'existait plus qu'un amateur plus fort que lui, et peut-être un autre pouvait-il jouer à but avec lui. Tout le reste des amateurs ne venaient que bien loin après.

A la chasse il avait retrouvé la sûreté de son tir, ses jambes, sa persévérance, ses connaissances pratiques. Mais au bois surtout, le défaut d'oreilles était un désavantage incalculable. Il était encore cependant fort remarquable comme chasseur, et dans ses chasses de septembre en Beauce et dans la Sologne, il tuait encore par jour de trente à quarante pièces de gibier.

Considéré comme chasseur, comme amateur de paume et de billard, M. de Nanteuil à donc été un homme très-remarquable; mais sa fortune et surtout les qualités de son coeur et de son esprit lui assignaient, à des titres plus réels, une position très-honorable dans le monde. Né de parens qui depuis trois générations exercèrent sur une grande échelle l'industrie messagiste, M. de Nanteuil fut lui-même, comme son père, comme son oncle, administrateur des Messageries royales. Il avait une grande sagacité pour les affaires, les traitait sérieusement, largement, mais avec toute la finesse qui pouvait se concilier avec la délicatesse et la loyauté. Elevé au milieu de l'opulence et sous les yeux d'un père qui savait se faire honneur de sa fortune, M. de Nanteuil acquit naturellement cette aisance et cet usage du monde, auxquels les parvenus arrivent si difficilement. Son caractère était facile, son humeur égale, sa gaîté naturelle, son jugement excellent. Il était franc et sincère. Jamais il n'eut d'ennemi. Avant la malheureuse infirmité qui l'isola au milieu de la plus nombreuse réunion, sa conversation était aimable et spirituelle, et sans être un bavard il fournissait son contingent. Mais avant, comme après, son accueil fut toujours franc et affectueux, et personne ne faisait mieux que lui les honneurs de son château de Rosny.

Il est mort à quarante-neuf ans, regretté de tous ceux qui l'ont connu.

V O Y A G E S.

Esquisse sur la population de Madrid.

Fin.

Lors de la guerre de l'indépendance, le manolo avait encore le chapeau à trois cornes, et les cheveux emprisonnés dans une longue résille qui lui tombait sur le dos. Aujourd'hui son costume se compose d'un chapeau andalous, qui est un vrai turban en feutre garni de velours, d'une veste ronde qu'il ne boutonne jamais, d'une écharpe rouge ou jaune, enfin d'un escarpin très-fin, qu'il ne quitte pas, même au milieu des boues de l'hiver.

Mais que vous dirai-je de l'orgueilleuse manola, type de femme unique en Espagne, et à laquelle on ne saurait trouver rien de comparable dans aucun autre pays? La manola a le nez un peu au vent, le teint pâle et des paupières admirables. Sa taille est bien prise, et sa robe, qui dépasse à peine le mollet laisse apercevoir un pied mignon couvert d'un bas de soie à jour et finement chaussée. Elle abhorre le Chapeau et tresse ses cheveux en nattes menues, dont elle forme une corbeille fort élevée. Elle encadre avec beaucoup d'art sa physionomie expressive et passionnée dans une mantille garnie de velours, et pavane à pas lents, une main sur la hanche, sans que jamais le sourire vienne effleurer ses lèvres. Elle provoque le passant par un orgueilleux *que hay?* que me voulez-vous? et lui tourne le dos avec mépris, si elle aperçoit quelque froideur offensante pour ses charmes. Craignez de l'offenser, car elle sait se venger. Bon nombre d'elles portent encore le couteau dans la jarretière de la jambe droite, ou bien dans un gousset caché sous la fente de la robe, et qui sert aussi à renfermer le pécule.

Le col de la manola porte souvent quelque cicatrice dont elle est fière, car c'est une preuve qu'elle a été aimée avec jalousie. Jalouse et désintéressée, elle croit au-dessous d'elle et indigne de son amour tout homme qui ne porte pas veste ronde et chapeau sur l'oreille. Peut-être réussirez-vous à l'amadouer avec un cigare de la Havane, offert à propos, car il est étonnant combien on peut obtenir de choses en Espagne avec une feuille de tabac; elle émousse en un moment la susceptibilité ombrageuse de l'homme du peuple; aux yeux du muletier elle a plus de prix qu'un pour-boire en argent; et le paysan la révère autant que la robe noire du curé, autant que l'écusson du gentilhomme du village. Les voleurs mêmes sont sensibles, à ce présent, et j'aurais là-dessus de charmantes historiettes à vous conter, si je n'étais pas pressé de revenir à la manola.

Sainte Hélène et saint Antoine sont les saints auxquelles la manola à recours dans ses tribulations. Dans un endroit retiré, chaque maison possède une image de la sainte, et devant laquelle brûle une lampe que la manola entretient avec autant de zèle que la vestale entretenait jadis le feu sacré. En outre, elle n'oublie pas d'aller chaque matin jeter son obole dans le trone de l'image de saint Antoine, qui est peinte sur les murs de la rue de los Religros. La manola croit la rencontre d'un chien noir de bon augure, funeste celle d'un chien roux. Enfin, elle raffole des sucreries, des combats de taureaux, aime le fandango dansé en plein air pendant les Veillées des saints Pierre et Jean; et on est sûr de la rencontrer le soir à la Puerta del Sol et au Prado.

Si la passion de la couleur locale vous décide à la poursuivre jusque chez elle, vous trouverez toujours une guitare au pied de sa modeste couchette, et suspendues au même clou que le Crucifix, des jarretières où sont brodées des devises amoureuses, telles que celles-ci: *Te digan estos ligas, mis penas y mis fatigos*, que ces jarretières te disent mes peines et mes soupirs; *intrepido es el amor, de todo sale vencedor*, l'amour est intrépide, il triomphe des tous les obstacles: *Soy de mi dueno*, j'appartiens à mon amant.

Les milicianos de Madrid composent un corps superbe de onze mille hommes de la plus belle tenue militaire. Les milicianos des basses classes aiment leur uniforme avec d'autant plus de passion qu'il est devenu pour eux une sorte de costume, qui s'allie fort bien avec l'orgeuil espagnol et les idées d'indépendance individuelle si profondément enracinées dans ce pays. Instituée par la révolution de 1820, la milice de Madrid fut dissoute après l'entrée des français, et remplacée par les volontaires royaliste? Lorsque ceux-ci parurent pour la première fois devant Ferdinand VII, frappé de l'identité des figures de ces nouveaux soldats royalistes avec celles des miliciens libéraux qu'il venait de congédier, il se tourna, raconte-t-on, vers le chambellan de service en lui disant: *Pues hombres son los mismos perros con ostros collares.* Ma foi ce sont les mêmes chiens avec d'autres colliers.

Le Sereno est un garde de nuit chargé d'annoncer à la population en repos les heures et les quarts d'heure qui viennent de sonner aux horloges et l'état de l'atmosphère. Sous Ferdinand il ajoutait un hommage pour le roi absolu. Par exemple: *Son las doze! Estrellado y sereno! viva el rey neto!* Il est minuit. Le ciel est étoilé, le temps est beau, Vive le roi absolu! Aujourd'hui il salue la madone, puis la reine Isabelle: *Ave maria purissima! viva Isabel segunda!* Le sereno porte un manteau gris, un lanterne numérotée et une pique dont il se sert au besoin contre les voleurs et les auteurs des désordres nocturnes Si je dois en juger d'après les précautions dont chacun s'entoure ici, l'intervention du Sereno doit être souvent réclamée. La plupart des maisons de Madrid n'ont pas de portier, et le locataire pour rentrer chez lui, frappe à la porte le nombre de coups qui répond à son étage. La domestique descend, interroge à travers la porte et se garde d'ouvrir avant d'avoir constaté l'identité de la personne. Depuis mon séjour à Madrid, je n'ai encore fait qu'une seule rencontre tant soit peu suspecte. C'était celle d'un individu qui m'aborda à deux heures du matin en me priant de lui donner une prise de tabac. Je lui répondis en levant ma canne qu'on ne prisait pas à pareille heure, et il s'en alla.

L'aguador, ou porteur d'eau, vient des Asturies passer autour des nombreuses et maigres fontaines de Madrid, une vie toute de peine et de travail. C'est lui qui se charge de fournir de l'eau dans les maisons; le seau de cuivre dont il se sert rapelle certains vases étrusques connus sous le nom d'urseus. Un incendie se déclare-t-il dans son quartier, il est tenu d'y courir avec son seau, sous les ordres de son chef de fontaine. L'aguador jouit d'une telle réputation de probité que les banquiers l'emploient souvent à porter de l'argent. Pour l'ordinaire, un Asturien est cru sur la parole. Il a pour amis les cuisinières, les chats et les chiens de ses pratiques, et partage avec eux les restes des repas des maisons qu'il dessert.

Je vous parlais tout à l'heure de paresse: elle se retrouve au même degré dans toutes les classes. Si vous envoyez chercher un artisan, il vous fera souvent répondre que vous le trouverez chez lui. Un jour un tailleur m'envoya sa femme pour prendre mes commandes, et comme nous ne pûmes nous entendre sur les prix, elle exigea de moi que je lui payasse sa course inutile. Les passions politiques elles-mêmes ne triomphent pas de la paresse, et jusqu' aux affaires de l'état traînent en une longeur accablante. *La manana*, demain, et *le no importa* des Espagnols sont aussi proverbiaux que, le dolce farniente, reproché aux Italiens, et rien ne leur coûte comme de faire une chose sur-le-champ. Je parlais à un Espagnol des embarras que les rivalités de la France et de l' Angleterre causeraient à son pays après la cessation de la guerre civile, il me répondit en riant: „Ne craignez rien, nous aurons toujours un puissant allié dans notre propre paresse.“ Enfin la paresse des Espagnols ne saurait être comparée qu'à leur admirable persévérance. Peut-être en est-elle la conséquence naturelle, comme la versatilité des Français est celle de leur prodigieuse activité.

Je finirai cette esquisse sur Madrid par une citation que j'emprunte à un auteur espagnol: „La position si élevée de Madrid, au milieu d'une contrée dépouillée de toute végétation, rend cette ville si exposée au vents du nord et du nord-est, qu'il n'est pas étonnant que les poulmonies et les coliques soient si communes. D'autre part les vents du midi exercent une influence si pernicieuse sur l'économie animale des habitans, que lorsque ces vents soufflent pendant plusieurs jours, on voit tout-à-coup la discorde s'introduire dans les ménages, certains époux devenir sombres et taciturnes, d'autres irritables et emportés jusqu'à la fureur; en même temps les prisons se remplissent de criminels et les greffes des tribunaux de procès. . . . Quant au manières des habitans, je doute que partout ailleurs en Europe on en trouve de plus élégantes et de plus agréables que chez nos gens bien élevés; mais je doute fort aussi qu'on rencontre quelque autre part une populace plus grossière et plus insolente.

Le B. C. D.

NOUVELLES A LA MAIN.

Le 10 mars, on a reçu à Paris, la nouvelle d'un épouvantable tremblement de terre qui a détruit entièrement la ville de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe). C'est le 8 du mois de février que cet affreux événement a eu lieu. Le fléau s'est compliqué d'un vaste incendie. Deux mille cadavres ont été, dit-on, retirés des décombres, et l'on comptait un nombre à peu près égal de blessés. Au moment du départ des nouvelles, cinq cents personnes amputées avaient succombé aux suites de l'opération.

La secousse a commencé à dix heures trente-cinq minutes du matin et a duré soixante-dix secondes. A la Basse-Terre, plusieurs pignons sont tombés; plusieurs maisons, fortement ébranlées, sont inhabitables et devront être démolies; heureusement personne n'a péri. Aux Saintes, toutes les maisons construites en maçonnerie ont été renversées. Tous les quartiers de la colonie ont souffert. La ville du Moule, détruite, déplore la mort de trente habitans. Les bourgs de Saint-François, Sainte-Anne, le Port-Louis, l'anse Bertrand, Sainte-Rose, ont été renversés; presque partout il y a eu des morts et des blessés. Joinville a beaucoup souffert; le Petit-Bourg est détruit. Les militaires de la garnison de la Point-à-Pitre ont eu le temps d'évacuer leur quatier, et l'on n'a à déplorer que la perte de trois d'entre eux. Quelques marins américains ont seul essayé de piller, on les a arrêtés.

La Martinique, et les autres îles n'ont que facilement ressenti le tremblement de terre, dont les effets ont été si funestes à la Guadeloupe; on n'y cite ni victimes, ni dommages importans. La Pointe-à-Pitre était la ville la plus considérable de la Guadeloupe, mais n'en était pas la capitale. Le siége du gouvernement est à la Basse-Terre. La Pointe-à-Pitre s'élevait à l'ouest de la partie de l'île qu'on appelait la Grande-Terre près l'embouchure de la rivière salée, à douze lieues de Basse-Terre. Sa position au coeur de l'île, l'excellence de son port et ses autres avantages naturels en avaient fait le centre des affaires de la colonie. Sa fondation ne date que de 1763. La ville remarquable par la régularité de ses constructions; les rues, au nombre de cinquante, étaient droites et contenaient de huit cents à neuf cents maisons. Ce qui a rendu le sinistre plus terrible encore, c'est qu'un assez grand nombre de maisons avaient deux, même trois étages et étaient en pierres. A la Martinique, le Fort-Royal, qui a été récemment détruit en grande partie par un tremblement de terre, a été reconstruit en bois.

— Un cruel accident est arrivé hier, dans la matinée, rue Montmartre. Une jeune dame, paraissant âgée de vingt-cinq ans environ, couverte d'un manteau, et portant un enfant de dix-huit vingt mois sur ses bras, descendait cette rue dans la direction de la Halle et suivait le trottoir, lorsqu'arrivée à la hauteur de la rue du Cadran son pied glissa et elle tomba sur les dalles. En ce moment, une voiture de laitier la croisait; la jeune dame, épouvantée, ne songea qu'à préserver l'enfant qui était tombé avec elle, et, par un mouvement aussi prompt que l'éclair, elle le fit rouler contre la devanture de la boutique, il en résulta un mouvement qui lui fit porter la tête en avant, sur le pavé. A cet instant, elle se trouvait à l'arrière-train de la voiture, qui était arrivée jusqu'à elle, et la roue lui passa en plein sur la tête, sans que le charretier pût s'en apercevoir. La pression fut terrible; la victime eut le crâne broyé, et resta sans mouvement sur la place. Les passans s'empressèrent de la relever et de la transporter dans le café qui fait l'encoignure des rues du Cadran et Montmartre, où de prompts secours lui furent prodigués par les hommes de l'art; mais tous les soins furent inutiles, la mort avait été instantanée. Le commissaire de police du quartier, qui était descendu immédiatement sur les lieux, a fait transporter le corps de cette malheureuse jeune femme à la Morgue, où il est exposé, en attendant que la famille vienne le connaître. Quant à l'enfant, il n'a reçu aucune blessure grave; on n'a remarqué sur lui que de légères contusions.

13. — On lit dans le Journal de Montreuil (Pas-de-Calais). Le dimanche 19 février dernier, vers six heures du soir, un individu errait çà et là dans le marais de Brimeux alors recouvert d'environ 30 centimètres de neige. Le sieur Dort, qui revenait de la chasse, observait cet étranger qui lui paraissait égaré et engagé entre plusieurs précipices lorsque tout à coup, il le vit disparaître et entendit un cri d'effroi; en un clin d'oeil. Dort franchit l'espace de 150 mètres qui le séparait de l'inconnu: à la vue de l'eau de la tourbière que les mouvemens du malheureux faisaient jaillir au dessus de la neige que supportait la glace et de la casquette qui surnageait, Dort, ne consultant que son courage, se précipite dans l'abîme, et bientôt il saisit l'inconnu à une profondeur de 5 mètres; au moyen d'efforts inouis et malgré l'étreinte que lui fait subir l'homme qui se noie, il parvient heureusement à un coin de la tourbière où la glace, cédant à ses efforts, lui permet de se cramponner à la rive et de sortir avec son précieux fardeau de l'affreux abîme où la mort semblait devoir les attendre. Celui que le sieur Dort vient de sauver est un bon citoyen, nommé François Cordier, charron âgé de 30 ans, père de famille, sur la déclaration duquel a été rédigé ce récit, attesté par le sieur Augustin Beaurain, témoin des faits y énoncés. Le sieur Dort, surnommé avec raison, le libérateur, a sauvé plusieurs personnes d'une mort certaine.

14. — Une jeune fille d'une grande beauté, Antoinette Raynaud, était assise le 28 février passé sur le banc des assises du Puy-du-Dôme, à côté de son père, Jaques Raynaud, accusé avec elle d'avoir fabriqué et négocié quatre faux en écriture de commerce. Antoinette n'avait-elle été qu'un instrument aveugle, n'avait-elle fait, ainsi qu'elle le disait, qu'obéir à la volonté de son père en écrivant ces billets, ou bien avait-elle agi spontanément et à l'insu de son père, comme le prétendait celui-ci? Le jury a terminé ce triste débat les déclarant tous deux coupables; et la cour a condamné le père à cinq ans de réclusion, la fille à deux ans de prison.

INDUSTRIE PARISIENNE.

PAR BREVET D'INVENTION.

PEINTURE ASPHALTIQUE

ENDUIT HYDROFUGE CONTRE L'HUMIDITÉ,

Séchant en deux heures, application à froid et sans odeur

1 fr. 50 c. le kilo.

M. Rével appelle particulièrement l'attention de MM. les Propriétaires, Architectes et Entrepreneurs de bâtisses et peintures, sur la propriété de la peinture asphaltique, qui s'emploie à froid comme toute autre peinture, sèche plus promptement: appliquée à trois couches au plus, suivant la nécessité, elle forme un conduit solide et parfaitement hydrofuge, qui intercepte complètement l'humidité extérieure. La modicité de son prix la met à la portée de tous, elle rend saine l'habitation la plus humble, et permet de décorer l'intérieur des palais et des temples, des plus riches peintures, sans craindre de les voir dégrader par l'humidité, comme il arrive souvent.

Les succès incontestables que l'expérience de quatre années a constamment confirmés, suffisent pour recommander au public l'utilité de la peinture asphaltique. Un kilog. de peinture asphaltique couvre une toise, ou quatre mètres superficiels à deux couches. On remettra aux acheteurs une instruction détaillée sur la manière de l'employer.

Nota. Fabrique de papier imperméable, dit toile cirée, pour emballages.

Nouvelles diverses.

Le mois dernier, un soir qu'il y avait foule au théâtre d'Albany (Etats-Unis), le parterre se trouva tout-à-coup envahi par les eaux de l'Hudson, que les pluies et la fonte des neiges avaient fait sortir brusquement de son lit à cette heure indue. Cet étrange incident, qui n'a probablement pas de précédent dans les annales dramatiques, causa une grande perturbation dans la salle. Pour faire place à ce visiteur inattendu, les spectateurs du parterre se mirent debout sur les banquettes.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La sortie du bal.

Suite.

— Pas encore tout-à-fait, mais je crains que ça ne finisse par y être bientôt, car lorsque vous vous êtes fourré quelque idée saugrenue dans votre coquine de tête, il n'y a plus moyen de vous l'arracher.

— Je puis donc filer à terre pour trois heures ?

— Pour trois heures, et il n'y a qu'un instant vous ne m'en demandiez que deux ! Allons, partez vite, pour que nous n'allions pas jusqu'à quatre, et que le . . . bon Dieu vous conduise . . . Mais je vous avertis que si, passé ces trois heures de rigandon et de mascarade, vous n'êtes pas revenu à bord, j'appareille pour Boulogne, où vous aurez la peine de venir nous rejoindre pour prendre les arrêts forcés, en punition de votre manquement à la parole que vous me donnez.

— Soumission et ponctualité ; vous savez assez, mon brave commandant, que je ne sors pas de là, et je cours, en conséquence, faire faire nos filets d'abordage, faire armer la pirogue et prendre avec moi M. Charles pour aller donner à terre un coup d'escarpin en votre honneur et gloire.

La pirogue partit avec nos deux étourdis, qui, malgré une température de sept à huit degrés de froid, frémissaient de plaisir dans leurs bas de soie collans et leurs petits fracs de cérémonie, en pensant à l'agréable sensation qu'allait produire leur apparition inattendue au bal que la ville de Dunkerque donnait ce soir-là à tous les heureux fous de la journée.

L'arrivée des deux jeunes officiers de la Cocarde dans la salle où l'on dansait déjà fut accueillie en effet avec la plus vive satisfaction. Les plus jolies femmes, qui sont toujours les plus aimables au bal, leur accordèrent autant de contredanses et de valses qu'ils voulurent, pour les remercier de l'héroïque empressement qu'ils avaient mis à venir embellir la soirée ; et pendant que les canotiers de la pirogue du cutter oubliaient dans les guinguettes de la place Jean-Bart et du Rosendal qu'ils devaient se rembarquer pour retourner à bord, leurs chefs encore plus heureux qu'eux, savouraient à longs traits et sans compter les instans, le plaisir qu'ils éprouvaient et surtout celui qu'ils croyaient procurer à la foule de dames, de danseurs et de masques dont ils étaient entourés. Dans la plupart des anciennes provinces de la France, le carnaval n'est qu'un amusement ; en Flandre, c'est une frénésie, et c'est la seule époque de l'année où la froideur ordinaire aux habitans du nord semble faire place à une sorte d'exaltation méridionale, pour rappeler sans doute aux étrangers les mœurs espagnoles qui furent autrefois celles de ces pays septentrionaux.

Parmi les personnes déguisées qui avaient eu l'avantage de piquer plus particulièrement la curiosité de la réunion, une magicienne aux formes sveltes et souples, à la tournure aérienne et au babil séduisant, s'était attachée, avec une persistance que l'on avait déjà malignement remarquée, à suivre, dans le dédale des valses et des quadrilles, les traces du plus âgé de nos deux officiers de marine. Le chevaleresque Apreval, tout fier d'être devenu l'objet visible des douces importunités de la dame que l'on citait pour l'héroïne de la soirée, s'était laissé aller au frivole et charmant espoir d'entamer une intrigue galante en plein bal. Le temps, qui se traîne avec tant de lenteur pour les cœurs souffrans, vole avec la rapidité des flèches de l'amour pour les cœurs enivrés de tendresse et d'espérance Les momens avaient passé si vite pendant les piquans entretiens de l'officier et de la belle inconnue, que lorsque l'aspirant Charles vint avertir son supérieur que l'heure de la retraite avait depuis long-temps sonné pour eux, le courtois enseigne de vaisseau fut obligé de consulter plusieurs fois son inflexible montre, pour trouver en lui la force de s'arracher au charme qui avait eu pour lui le pouvoir d'abréger si singulièrement la durée des instans.

— Partons vite, mon lieutenant, dit l'aspirant à son second. Je suis sûr que le captiaine se donne depuis plus de deux bonnes heures à tous les diables à votre intention.

— Et moi ! s'écria le sentimental Apreval, en disant un dernier adieu à son enchanteresse, et moi qui, si volontiers, aurais donné mon âme à cet ange.

L'aspirant Charles, en rappelant à son oublieux camarade le dépit que leur absence trop prolongée devait avoir causé à leur capitaine, n'avait que trop bien deviné la scène qui s'était passée à bord de la Cocarde, pendant qu'ils n'avaient songé qu'à profiter et à abuser de leur temps de congé. Le capitaine Ratout, après avoir vu s'écouler avec une impatience de tigre l'heure à laquelle son canot aurait dû revenir, n'avait plus trouvé d'expressions assez vives, quelque riche que fût en ce genre son vocabulaire, pour caractériser l'imprudence de son second, et comme le cher commandant ne s'emportait jamais plus chaudement contre ses subalternes que lorsque ceux-ci se trouvaient le plus loin de la portée de sa colère, il s'était tellement irrité contre son second absent, que les termes avaient fini par faire défaut à l'exaltation et à l'éloquence de sa juste fureur.

— Voyez un peu, s'écriait-il, en levant les yeux sur ses filets d'abordage et en se promenant sur le pont comme une hyène dans son cabanon grillé, voyez un peu ce que c'est que d'avoir la bêtise de confier une embarcation à un écervelé de cette espèce ? Il danse, j'en suis sûr, à ce bal comme une fille perdue à la guinguette, pendant que j'ai déjà laissé passer l'heure où je devais appareiller avec le reversement de la marée . . . Et cela vient encore me jeter au nez, pour excuser sa folie, que j'ai sauté et gambadé comme les autres dans mon temps ! . . . Oui, sans doute, que j'ai dansé dans ma jeunesse, et raide encore, j'ose m'en flatter ; mais en tout bien, tout honneur, et jamais aux dépens du service de la république ! — Mais patience, patience, Monsieur l'incroyable ! après vous avoir laissé danser tant que vous aurez voulu et deux fois plus long-temps que vous ne l'auriez dû, je vous chanterai à mon tour une petite chanson de ma composition, et bien heureux vous serez, mon beau friseur de contredanses, si vous vous tirez, sans vous faire casser net comme verre, du mauvais pas que vous dansez en ce moment, en abusant, comme vous n'avez pas craint de le faire, de ma sotte et coupable condescendance.

En répétant à peu près de quart d'heure en quart d'heure ce soliloque avec toutes les variantes dont il pouvait l'enjoliver, le capitaine s'arrêtait pour jeter ses regards irrités au large et prêter une oreille impatiente au bruit que la houle et les vents produisaient autour du cutter . . . Un point plus noir que les ténèbres environnantes venait-il à frapper ses yeux abusés, aussitôt il voyait dans l'objet fantastique créé par son imagination inquiète le canot qu'il attendait, qu'il accusait qu'il apostrophait de loin . . . Le plus petit murmure se faisait-il entendre sur le rivage que battait doucement la mer à intervalles égaux, c'était le coup multiple et régulier des avirons de la pirogue qui troublait ainsi le repos des airs et des flots ! Mais lorsque, après avoir cent fois vu et entendu la trompeuse embarcation dans la forme ou le bruit des objets qui l'entouraient, le capitaine était réduit à reprendre son interminable promenade sur le gaillard d'arrière, sa rage recommençait à éclater avec une intensité proportionnée aux efforts qu'il avait faits pour la contenir ou l'abuser,

Fatigué à la fin d'éprouver si long-temps le supplice d'une attente tant de fois trompée, Ratout, parvenu au dernier paroxisme du dépit concentré, ordonna au seul aspirant qui lui était resté pour tout état major de faire virer sur le câble de cutter. La marée avançait : la brise, quoique toujours contraire, était ronde et maniable. En quelques minutes la Cocarde se trouva appareillée et abandonnant le mouillage qu'elle avait gardé depuis le soir, elle se mit à louvoyer pour gagner, avec le reste du jusant et avant le lever de l'aurore, le port de Boulogne.

— Ah ! ah ! mes petits Jean-Bart en bas chinés et en habits pincés, se dit en lui-même Ratout dès qu'il eut mis son cutter

sous toutes voiles, nous verrons un peu la mine que vous ferez quand vous arriverez tout pimpans du bal, pour chercher la Coeurde où vous l'avez laissée il y a cinq bonnes heures d'horloge! Je vous crois sans doute très-ferrés en théorie, mais je veux bien que le diable m'emporte si jamais vous venez à trouver la route qu'il vous faudra suivre pour nous accoster cette nuit!

La suite prochainement.

VOYAGES.

Une promenade en Budgerow.

En m'embarquant à bord de mon budgerow, près de Calcutta, pour me rendre à Berhampore: où je devais rejoindre mon régiment, je proclamai sans hésiter la supériorité de ce moyen de transport sur tous les véhicules beaucoup moins luxueux de la vieille Europe. Il est vrai que cette manière de voyager n'est pas fort expéditive (je m'attendais à rester huit jours en route pour accomplir un trajet qui, une chaise de poste aidant, m'eût pris à peine vingt-quatre heures.) Mais, d'un autre côté, ma superbe embarcation m'offrait un salon comfortable assez vaste pour contenir huit personnes à table, une charmante chambre à coucher, et, au dessus de ces pièces, un tillac, autrement dit une pièce de belvédère, où j'étais à même, le soir, de m'asseoir au frais pour savourer mon houkah. Les rives du fleuve que je remontais déployaient à mes regards un panorama pittoresque et varié. Je pouvais m'abandonner à mes contemplations poétiques sans courir le risque d'être incommodé par des odeurs de cuisine ou par la présence gênante de domestiques inutiles, car mes gens occupaient un bateau à part qui nous suivait à une distance respectueuse. En un mot, j'étais enchanté de mon sort, et je réfléchissais, non sans un léger sentiment d'orgueil, qu'un simple enseigne au service de l'honorable Compagnie des marchands de thé, est un personnage bien plus important qu'un officier du même grade au service de sa majesté, lequel a, certes, besoin d'une imagination très-fertile en expédiens pour parvenir à faire une figure quelque peu décente.

Deux de mes amis, cantonnés à Berhampore, m'accompagnèrent jusqu'à ce lieu enchanteur, où nous n'arrivâmes que fort tard. Il nous avait donc fallu douze heures pour faire quinze milles; mais jamais journée ne s'était écoulée plus agréablement pour moi, et mon enthousiasme n'avait pas encore baissé d'un degré.

Arrivés à notre destination, nous descendîmes à terre, et traversant le parc de l'hôtel du Gouvernement, nous pénétrâmes sous une tente où devait avoir lieu un grand nautch. Bientôt, en effet, nous eûmes l'indicible bonne fortune de voir plusieurs jeunes negresses demi-nues tordre leur corps en tous sens, en sautant sur un pied et en tenant un bras levé au-dessus de leur tête. L'odeur insupportable d'attar de roses et d'huile de cajeput, que j'étais contraint de respirer, me donna une si violente migraine, accompagnée de maux de coeur, que je m'empressai de battre en retraite, au grand étonnement de mes amis, qui étaient au comble de l'extase et qui s'efforçaient en vain de s'expliquer comment je pouvais ne pas être enthousiasmé par les contorsions d'une Vénus d'ébène.

Je ne fus pas tout-à-fait aussi charmé de la journée du lendemain. Nous commencions à ne plus apercevoir d'habitations; le pays était plat et horriblement monotone; nos dandies (bateliers indiens) étaient forcés, à chaque instant, de se mettre à l'eau pour dégager notre barque engravée; ils nous halaient plus souvent qu'ils ne ramaient, et c'était alors que nous marchions le plus vite. De plus, le rayonnement de l'eau me blessait la vue, les maringouins m'attaquaient avec plus d'acharnement que jamais, et par conséquent j'étais beaucoup moins satisfait de toute chose, y compris le talent de mon cuisinier. Ausi me couchai-je de fort bonne heure.

L'inconvénient de se mettre trop tôt au lit, c'est qu'on s'éveille aussi beaucoup trop tôt le lendemain. Il était à peine quatre heures du matin quand le sommeil m'avait dit un adieu définitif; aussi me repentis-je cordialement de mon coup de tête de la veille; mais, comme cela ne servait à rien, je pris le parti de me lever, en dépit de la longueur terrible de la journée que j'avais devant moi. La barque était encore amarée et ne devait se remettre en marche que dans une heure. C'était seulement à huit heures que j'avais l'habitude de déjeûner; jusque là, que faire, comment passer son temps? Tandis que j'étais en train de délibérer sur cette importante affaire, mes regards s'arrêtèrent sur mon fusil de chasse qui reposait dans un coin; ce fut pour moi une inspiration lumineuse.

La matinée était fraîche, le pays environnant promettait d'être giboyeux; je me décidai donc à chasser pendant une couple d'heures. En conséquence, je pris avec moi un de mes kitmutgars et un porteur muni d'un vaste parasol, pour le cas où la chaleur serait par trop brûlante, et je me mis en campagne après avoir donné des ordres pour que mon budgerow m'attendît à un certain point du rivage éloigné d'environ un mille et demi.

Mon expédition fut loin d'être heureuse; j'eus à peine l'occasion de tirer deux ou trois coups de fusil, et, après avoir battu inutilement le pays pendant une heure, je me décidai, en désespoir de cause, à regagner ma barque. Je venais de pénétrer dans un vaste champ où j'avais aperçu de loin plusieurs animaux en train de paître, lorsque tout-à-coup un taureau Brahmine s'élança sur moi avec fureur. Quoique moins gros que les taureaux d'Europe, les bisons sont beaucoup plus féroces et beaucoup plus agiles, partant beaucoup plus redoutables. Les Indiens les vénèrent comme des animaux sacrés; leur donner la mort n'est rien moins qu'un crime, et la loi punit même quiconque en blesse un sans une extrême nécessité.

Ne sachant que trop que ceux qui se hasardent à les combattre s'en tirent rarement la vie sauve, j'avoue que ce ne fut pas sans effroi que je vis mon ennemi me courir sus la tête baissée. Cependant comme mon kitmutgar portait un second fusil, et que nous étions d'ailleurs trois contre un, je me fis un point d'honneur de ne pas lâcher pied. Ajustant donc à loisir le bison, j'attendis qu'il se rapprochât de moi et je fis feu d'un de mes deux canons que j'avais chargé à balle. Il fut atteint à l'épaule, et, s'arrêtant brusquement, resta quelques secondes comme pétrifié. Je me retournai pour chercher du regard l'Indien chargé de mon second fusil; mais, hélas, il avait pris la fuite. En me voyant tirer sur la bête sacrée, il avait, sans hésiter, jeté loin de lui son arme, après quoi il avait détalé de toute la vitesse de ses jambes. Avant que j'eusse eu le loisir de faire face de nouveau à mon adversaire, celui-ci s'était déjà remis de son ébahissement, et revenait au combat avec plus d'acharnement que jamais. Ses naseaux étaient dilatés par la rage et la souffrance; l'écume ruisselait de sa bouche tandis qu'il secouait la tête d'un air de menace, et, se battant les flancs de sa queue, il faisait voler la terre sous ses pas. Je n'avais pas le temps de recharger mon arme ni de réfléchir à ce qu'il me restait à faire; comme mon kitmutgar, je me débarrassai de mon fusil, et, mettant toutes mes espérances de salut dans la prestesse de mes jambes, je m'enfuis vers le lieu où devait m'attendre mon budgerow. Je n'osais pas me retourner, mais j'entendais le furieux animal gagner à chaque instant sur moi; il n'était déjà plus qu'à une douzaine de pas lorsque mon chapeau s'envola: ce fut à cette circonstance triviale que je dus la vie. Le bison, arrêtant brusquement, se précipita sur mon pauvre feutre qu'il foula aux pieds jusqu'à le mettre en lambeaux. S'apercevant cependant que ce n'était qu'un objet inanimé, il se remit de plus belle à me poursuivre. Il y avait environ cent pas de distans entre nous; je n'ai pas besoin de dire que je faisais des bonds désespérés; mais, malgré tous mes efforts, mon adversaire ne s'en rapprochait pas moins de moi avec une effrayante rapidité. Enfin je doublai la pointe du rivage au delà de laquelle je m'attendais à trouver mon bateau. Il n'était point arrivé. Je parcourus du regard la vaste étendue du fleuve, pas un vaisseau, pas une barque en vue! Je me tournai de tout côté, je ne vis aucun être vivant, excepté le taureau écumant de rage qui arrivait sur moi avec une impétuosité toujours croissante. Je commençais déjà à être épuisé de fatigue; ma dernière espérance s'était évanouie! Jamais je n'oublierai l'angoisse que j'éprouvai en ce moment.... la décrire serait chose impossible.

La suite prochainement.

MOEURS MUSICALES.

Deux Leçons de Déclamation au 19e Siècle.

Première Leçon.

L'élève. — Monsieur, j'ai appris le rôle d'Hermione dans Andromaque. Je l'ai bien étudié, j'ai cherché à en rendre toute l'énergique passion. Si vous voulez m'entendre?

Le professeur. — S'asseyant et prenant le livre. — Voyons, Mademoiselle.

L'élève répète avec âme:

C'est cet amour payé de tant d'ingratitude
Qui me rend en ces lieux . . . . .

Le professeur pose le livre sur la cheminée. — Assez! assez!

L'élève. — Déjà! mais je commençais à peine.

Le professeur. — Oui, Mademoiselle, mais vous commenciez très-mal. Vous n'avez aucune idée de l'articulation, de la respiration ni de l'harmonie. La première syllabe que vous venez de dire commence par une sifflante, une denti-linguale. Eh bien! à peine si vous la faites entendre. Le son ou la voix de cette même première syllabe, troisième personne du verbe auxiliaire être, n'est point assez ouverte, longue et sonore. Savez-vous la musique?

L'élève. — Non, Monsieur.

Le professeur. — Raison de plus. Si vous saviez la musique, je vous ferais comprendre par des blanches et des noires, des croches et des doubles croches, l'étendue du son qu'il faut donner à cette voix: Est. Savez-vous le grec?

L'élève. — Non, Monsieur; je ne connais les anciens que par les traductions. Je désire jouer la tragédie.

Le professeur. — Il faudrait que vous apprissiez un peu le grec; c'est très-nécessaire pour vous initier aux principes réguliers de l'harmonie des nombres. Les deux premières syllabes du vers alcaïque (et je dis alcaïque exprès) que vous venez de me réciter sont considérées comme mesure ou trochée. Si vous n'êtes pas versée dans les langues mortes, comment pourrez-vous bien prosodier la langue française? Il vous faut donc savoir ce que sont: antibache, bache, tribache, molosse, anapeste, spondée, pyrrique, etc. etc. Exemple, Mademoiselle: „C'est cet amour." Voici bien deux trochées de suite, c'est-à-dire, pour mieux me faire comprendre, une longue et une brève, ou bien une brève et une longue. Sentez-en toute l'importance! Si vous ne leur donnez point l'émission voulue; si, quand le son doit s'étendre, vous le renfermez dans le vestibule susglottique, vous faites de la langue française un vrai patois inqualifiable.

L'élève, timidement. — Mais la vérité naturelle, la passion? Monsieur, je désire jouer la tragédie.

Le professeur. — Bon! bon! Mais la vérité est dans l'articulation, la passion est la mesure. Exemple, Mademoiselle: „C'est cet amour." Voulez-vous un amour ordinaire, insignifiant, honnête? Prononcez ce mot presque pyrriquement, c'est-à-dire les deux voix égales en longueur: a-mour. Voulez-vous faire voir un amour assez fort pour braver les préjugés." Doublez le son our, trochée fortement accentué: a-mouour. Voulez-vous une passion effrénée, un amour comme on n'en voit pas? Oh! alors, prenez auparavant une grande provision d'air et restez sur le mou tant que vous pourrez. Filez le son, et puis faites vibrer fortement l'r (sommo linguale): a-mouou-ouououououourrrrr! Voilà comme on exprime la véritable passion! . . . En me résumant donc, Mademoiselle, vous avez à apprendre 1. la musique; 2 la valeur prosodique de treize voyelles. . . Je dis treize et non cinq, remarquez-le bien, s'il vous plaît! 3. l'articulation des consonnes selon leur son propre et leur son accidentel, les linguales, les palatales, les dentales, les gutturales, les radico-linguales etc. 4. faire attention que l'on dit: u-névent-ail, u-nhomme, u-nimbécile, et non un-néventail, un-nhomme, un-nimbécile. Moi et Lévizac, Lévizac et moi sommes de cet avis, et cela suffit. 5. vous apprendrez du grec le plus que vous pourrez, pour connaître les signes dont je me sers toujours. Puis vous achèterez deux boules de caoutchouc, et après, je vous ferai suivre un petit cours d'anatomie pathologique pour terminer vos études dramatiques, quelque temps avant vos débuts. Vous ne savez pas l'anatomie?

L'élève. — Non, Monsieur, je veux jouer la tragédie.

Le professeur. — J'entends; mais il faut penser aux mouvemens du corps, aux gestes. Savez-vous l'astronomie?

L'élève. — Pas du tout; je veux jouer la tragédie.

Le professeur. — J'entends bien. J'ai d'excellentes lunettes de Lerebours. Avec cela on peut découvrir.

L'élève. — Ah! Monsieur, vous êtes un bien savant professeur de déclamation!

Le professeur. — Mais, oui, Mademoiselle, c'est absolument mon opinion. Je vous en ferai voir bien d'autres à ma seconde leçon. J'ai bien l'honneur. (Il prend son chapeau et sort avec la gravité que donne un énorme abdomen.)

La fin au prochain numéro.

GASTRONOMIE.

Véritable acception du mot de Gourmand.

S'il faut en croire le Dictionnaire de l'Académie, Gourmand est synonyme de Glouton et de Goulu, et Gourmandise l'est de Gloutonnerie. Il nous semble que cette définition n'est point rigoureusement exacte; qu'on doit réserver les mots de Glouton et de Goulu pour caractériser l'intempérance, l'insatiable avidité, et que le terme de Gourmand a reçu, depuis quelques années dans le monde, une acception beaucoup moins défavorable, osons même le dire, beaucoup du noble.

Le Gourmand n'est pas seulement l'être que la nature a doué d'un excellent estomac et d'un vaste appétit; tous les hommes robustes et bien constitués sont dans ce cas; mais bien celui qui joint à ces avantages ce goût éclairé dont le premier principe réside dans un palais singulièrement délicat, mûri par une longue expérience. Tous les sens doivent être chez lui dans un constant accord avec celui du goût, car il faut qu'il raisonne ses morceaux, même avant que de les approcher de ses lèvres. C'est dire assez que son coup-d'oeil doit être pénétrant, son oreille alerte, son toucher fin et sa langue capable. Ainsi le Gourmand que l'Académie nous peint comme un être grossier, est au contraire par état un personnage doué d'une extrême délicatesse; la santé seule chez lui doit être vigoureuse.

Mais ce serait une erreur de croire que cette attention continuelle que doit porter un Gourmand sur toutes les parties de l'art alimentaire, vers lequel ses sensations sont exclusivement dirigées en fasse un homme matériel et borné. Il nous paraît au contraire qu'il a plus que tout autre des ressources pour se rendre aimable, et se faire pardonner par les hommes sobres, assez ordinairement envieux, la supériorité de son goût et de son appétit.

Roubaud, dans ses Synonymes, est un peu plus favorable aux Gourmands que l'Académie. Il compare le Gourmand au Goinfre, au Goulu, au Glouton, et il fait voir combien il y a de distance de l'un aux autres. Selon lui „le Gourmand aime à manger et à faire „bonne chère; il faut qu'il mange, mais non sans choix. Le Goinfre „est d'un si haut appétit, ou plutôt d'un appétit si brutal, qu'il „mange à pleine bouche; bâfre, se gorge de tout assez indistinctement; il mange et mange pour manger. Le Goulu mange avec „tant d'avidité, qu'il avale plutôt qu'il ne mange, ou qu'il ne fait „que tordre et avaler, comme on dit; il ne mâche pas, il gobe. „Le Glouton court au manger et mange avec un bruit désagréable, „et avec tant de voracité qu'un morceau n'attend pas l'autre, et „que tout a bientôt disparu devant lui; il engloutit on le dirait du „ moins."

Cette définition qui pourrait sans doute être écrite avec plus de délicatesse et d'un meilleur ton, nous paraît en général assez sensée, et les différences que l'auteur fait remarquer entre les quatre termes qu'il entreprend de définir, ne manquent ni de justesse ni de vérité. Mais lorsqu'il écrivait ceci, les Gourmands ne jouaient pas encore dans le monde le rôle qu'ils y jouent aujourd'hui; ils n'y jouissaient pas à beaucoup près de la considération qu'ils y ont obtenue; enfin la Gourmandise n'était pas encore devenue un état.

On commençait cependant à lui rendre justice dès le temps de l'ancienne Encyclopédie, car elle y est définie un amour raffiné et désordonné de la bonne chère. Roubaud, plus sévère que l'Encyclopédie pour la Gourmandise, prétend que „c'est peut-être trop

„dire, et que ce caractère conviendrait plutôt au défaut du Friand, „qui aime les morceaux délicats, les savoure et s'y connaît bien.“ Sa critique, comme l'on voit, tombe sur l'épithète de raffiné, donnée par l'Encyclopédie à la Gourmandise; pour nous, nous la regardons comme très-juste, et nous blâmerons plutôt la seconde. En effet, la qualification de désordonnée conviendrait mieux à la Gloutonnerie qu'à la Gourmandise, qui est au contraire très-recherchée dans ses goûts.

Quant à la Friandise, il faut ou que l'acception de ce mot ait changé depuis l'époque, cependant assez rapprochée de nous, où Rouband écrivait, ou qu'il ne l'ait pas saisie avec la justesse qui caractérise ordinairement ses définitions. Il nous semble que c'est plutôt le Gourmand que le Friand qui aime les morceaux délicats, les savoure et s'y connaît bien; et que la Friandise s'entend particulièrement du goût que l'on a pour toute espèce de chateries, c'est-à-dire, pour les compositions dont le sucre fait essentiellement partie; en sorte qu'il serait vrai de dire qu'à une table bien servie le rôle du Gourmand finit avec l'entremets, et que celui du Friand commence au dessert.

Ceci prouve qu'il est difficile d'être à la fois l'un et l'autre; de figurer et de se connaître également bien dans toutes les parties qui constituent un bon repas depuis le potage jusqu'au café. Cela demande une profondeur dans le jugement et une universalité dans le goût qui sont le partage de fort peu de personnes.

NOUVELLES A LA MAIN.

15 Mars — On nous communique une lettre écrite de la Pointe-à-Pitre par la maîtresse d'un pensionnat de jeunes demoiselles; nous en extrayons les lignes suivantes: „. . . . Je faisais ma classe, mes quarante-cinq élèves étaient là écoutant mes leçons, quand un bruit effroyable, paraissant sortir des entrailles de la terre vint jeter le trouble dans nos âmes. Je ne devinai rien, je ne conjecturai rien, je ne sus que me jeter à genoux, pressant mes deux petites filles sur mon coeur. Mes pauvres élèves imitèrent mon exemple, et toutes, la tête courbée, elles attendirent. Pendant quelques secondes, qui nous parurent des heures, ce fut un tumulte que je ne saurais décrire . . . Ces sortes de scènes ne se racontent pas; on les sent. Qu'il te suffise de savoir qu'autour de nous tout s'écroula, que les murs s'affaissèrent, que le toit qui nous couvrait fut enlevé, et que nous nous trouvâmes tout-à-coup au milieu des pierres, des ruines et de la poussière, ne sachant plus si nous étions mortes ou vives . . . Et cependant, par une exception providentielle aucune de nous n'avait été atteinte . . . Mon premier mouvement fut de remercier Dieu . . . Ensuite je voulus quitter ce lieu de désolation et de périls. Notre grand escalier était détruit. Nous dûmes recourir à une petite échelle de meunier, à demi vermoulue, dont on ne se sert plus depuis longtemps. En ce moment, personne ne trouva que l'échelle n'était pas assez solide, c'était à qui se précipiterait . . . J'ordonnai que les plus jeunes passeraient les premières et une à une. Les plus âgées vinrent les dernières. Enfin, je descendis, portant dans mes bras mes deux enfans qui s'étaient évanouis de terreur. Il nous fallut traverser (tu devines avec combien de peines!) d'horribles décombres, du milieu desquels s'échappaient des gémissemens, des cris et des imprécations . . . il nous fallut heurter des cadavres, escalader des pans de murailles qui semblaient devoir s'abîmer sous nos pas . . . Cela dura trois quarts d'heure. Nous n'avons plus ni pain, ni asile, ni vêtemens, mais nous sommes vivantes; que Dieu soit béni! . . .

— Les évasions sont fréquentes au bagne de Brest. Pour les prévenir ou les réprimer, le gouvernement accorde, par chaque arrestation de forçat, 25 fr. de prime quand la capture du galérien évadé est faite dans l'intérieur du port, 50 fr. lorsqu'elle a lieu en ville et enfin 100 fr. toutes les fois qu'elle se fait en dehors de la ville et des murs du port. A chaque évasion constatée au bagne, trois coups de canon, tirés sur les remparts de la ville, donnent l'éveil aux arrêteurs de forçats, avertissement qui manque bien rarement d'exciter la surveillance des campagnards des environs. Dernièrement, un galérien s'échappe du bagne. Égaré au milieu de chemins de travers et des champs qu'il parcourt pour la première fois, il tombe dans une ferme, où quelques centaines de paysans se trouvaient réunis pour célébrer une noce. Plusieurs des convives du festin, ayant vu un étranger se glisser à leur approche dans un taillis voisin, se mettent à la poursuite du fugitif. Le forçat, ainsi chassé, est arrêté. Mais comme les gens invités à la noce ne veulent perdre ni l'ocasion de faire un bon repas, ni la récompense attachée à leur capture, ils prennent le partie de faire asseoir le prisonnier à la table du festin, en exerçant la plus stricte surveillance. Le lendemain, après maintes libations, les capteurs se rendirent à Brest avec leur prise, pour aller réclamer de l'autorité maritime le prix attaché à l'arrestation qu'ils avaient opérée: les 100 fr. de prime leur furent comptés, mais, satisfaits de la bonne conduite du forçat pendant la noce à laquelle il avait été si étrangement convié, ils lui firent accepter, avec l'autorisation du commissaire du bagne, une partie de la somme qu'ils venaient de recevoir.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Académie Royale de Musique. Charles VI, opéra en cinq actes, paroles de MM. Casimir Delavigne et Germain Delavigne, musique de F. Halévy.

Comme chacun le savait par avance, comme le titre l'indique, le nouvel opéra est historique et national. L'Académie royale de Musique, qui a déjà exploité avec tant de bonheur notre histoire, a cherché un nouveau filon dans cette mine si riche en grands événemens, en passions si éminemment dramatiques, et cette fois encore, grâce aux heureuses investigations de travailleurs aussi habiles que MM. Delavigne et M. F. Halévy, grâce aux efforts intelligens de la direction, cette tentative a été couronnée par le plus brillant succès. L'époque choisie par les auteurs a ceci de particulier que notre histoire y est complexe, qu'en mettant en scène les Français, on y met aussi forcément les Anglais, et l'on comprend l'intérêt puissant que doit présenter le spectacle de la lutte de ces deux grands peuples, les nuances tranchées, les heureuses oppositions que l'art dramatique aura su en tirer, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral.

C'est sans doute pour indiquer que le sentiment national fait le fonds de cette pièce qu'on l'a intitulée Charles VI; sans cela elle se fût peut-être encore mieux appellée Odette, du nom de cette jeune fille à qui échut en partage la sainte mission de veiller sur la démence du vieux roi, et qui commença auprès du père le grand oeuvre de l'affranchissement de la France, qu'une simple paysanne, comme elle, Jeanne-d'Arc, dont elle fut le précurseur, accomplit si glorieusement sous le règne du fils. C'est effectivement sur Odette que se porte principalement l'intérêt dramatique. Au premier acte, nous la trouvons dans la métairie de son père, se disposant à partir pour la cour, rêvant tristement à ses nouveaux devoirs, entourée des jeunes filles ses compagnes, qui lui font leurs adieux.

Tu pars, adieu, te voilà grande dame,
Tu manqueras sous l'orme où nous dansons,
Sur la rivière, où le bruit de la rame
Se mêle à nos chansons.

Aux chants naïfs des jeunes filles succèdent les chants belliqueux des hommes, qui exhalent leur haine contre les oppresseurs du pays:

Guerre aux tyrans! jamais en France,
Jamais l'Anglais ne règnera.

Ce refrain, entonné d'abord par le père d'Odette, Raymond, vieux soldat d'Azincourt, est répété par un jeune écuyer du nom de Charles, qui aime Odette et qui en est aimé. Les paysans font chorus. Surviennent des soldats anglais; une collision est imminente, quand la présence de la reine vient pour un moment calmer l'irritation.

La fin au prochain numéro.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La sortie du Bal.

Suite.

Rien n'appaisa plus soudainement l'irritation des bonnes âmes que la conscience d'une vengeance complète. Le brave capitaine, une demi-heure après avoir quitté la rade de Dunkerque, se mit à rire comme un fou du mauvais tour qu'il s'imaginait avoir joué au second et à l'aspirant qui s'étaient si évidemment moqués de lui. Mais à quelles tribulations n'aurait pas été livré le malheureux Ratout si ses yeux, en perçant le voile de la nuit, avaient pu voir le manoeuvre qu'à quelques brasses de lui exécutait un navire ennemi dont les ténèbres lui avaient caché jusque là la présence et la marche mystérieuses!

Presqu'au moment ou la Cocarde quittait son mouillage, un petit cutter anglais, rôdant depuis le soir à la sournoise sur la côte de Gravelines, était venu jeter l'ancre à l'endroit même que le convoyeur français avait occupé quelques heures. Le capitaine anglais, sans se douter que le hasard l'eût conduit si près d'un bâtiment ennemi, avait fait arriver une de ses péniches pour explorer le rivage et fouiller les criques près desquelles il lui avait pris fantaisie de s'établir jusqu'au jour. Les croiseurs anglais avaient l'habitude, comme on peut se rappeler, de traîner avec eux de longues et légères embarcations dans lesquelles leurs officiers faisaient, sur nos côtes, des visites nocturnes qu'il nous était devenu fort difficile de leur rendre. C'était dans une de ces péniches d'exploration, que le second du cutter anglais s'était embarqué pour faire une ronde de loup-garou dans les environs des jetées de Dunkerque.

Pour nous occuper un instant du capitaine Ratout, réduit à s'en aller à Boulogne sans sa pirogue nous avons laissé l'enseigne Apreval et l'aspirant Charles se rembarquant, en sortant du bal, à bord du canot qui aurait dû les ramener deux heures plus tôt à leur poste, pour peu que ces beaux danseurs eussent tenu à se trouver au rendez-vous que leur avait assigné si strictement leur capitaine. Maintenant que nous avons expédié la Cocarde pour Boulogne, et que nous croyons avoir assez nettement établi la position du petit cutter anglais venant prendre le mouillage laissé vacant par le navire français, le lecteur nous permettra de ramener son attention sur ce qui se passait à bord de la pirogue de l'enseigne Apreval, quittant Dunkerque à cinq heures du matin, pour aller à la recherche trop vaine, hélas! de la fugitive Cocarde. Les douze canotiers de cette embarcation suffisamment prémunis contre la fraîcheur de la température extérieure par les copieuses ablutions intérieures qu'ils avaient eu soin de pratiquer en l'honneur du mardi-gras, s'étaient emparés de leurs avirons avec une ardeur que réchauffaient la présence de leur second et la perspective d'une double ration à leur retour à bord. M. Apreval, presque hermétiquement enveloppé d'une grosse capote de quart, s'était allongé sur le banc de tribord, en abandonnant à l'aspirant Charles le banc de babord, réservé, selon les règles de la hiérarchie navale, à l'infériorité comparative du grade de cet estimable adolescent. Le patron assis derrière, sur le rebord assez aigu du couronnement du canot, n'interrompait le silence que gardaient encore les deux officiers, que pour répéter de minute en minute à ses rameurs cet encouragement et cet avertissement à peine nécessaires: Avant un coup, garçons, pour en boire un autre en arrivant à bord!

— Parbleu, dit Apreval à son jeune compagnon de plaisir et de folie, après un quart d'heure de méditation, il faut convenir que nous avons joliment mis à profit le temps que nous a accordé notre cher, capitaine!

— Oui, pas mal, répond l'aspirant, et sans compter les heures de supplément que nous avons prises en dehors de la consigne. Je suis sûr qu'il est d'une humeur de dogue, et que de loin déjà il nous fait une mine d'une brasse de longueur au moins!

— Bah! qu'importe à présent le plus ou moins de longueur de la moue qu'il nous fera? Le plaisir pris est bien pris n'est-ce pas? et rien désormais ne peut nous empêcher d'en avoir joui. Voilà le positif de notre affaire, et tout le reste est incertain. Et puis, d'ailleurs, vous savez bien que le capitaine grogne toujours beaucoup plus fort de loin que de près. Au surplus, il fait nuit encore, et l'obscurité nous cachera la grimace de réception qu'il nous prépare. Et qui sait? je gagerais que nous serons assez heureux pour le trouver endormi à notre arrivée!

— Ah! bien oui! je parierais plutôt cent contre un qu'il se promène sur le pont comme un lion dans sa cage de fer.

— Avec cela que pour compléter l'analogie je lui ai fait faire les filets d'abordage avant de descendre à terre. Il doit être là, en effet, comme dans une de ces cellules de ménagerie que l'on traîne au milieu des foires pour assouvir la curiosité des amateurs! Ah! mon cher ami, quand j'y pense, la jolie magicienne qui m'a ensorcelé cette nuit!

— Jolie? Et comment le savez-vous? elle n'a pas quitté son masque de toute la soirée!

— D'accord, mais ne m'a-t-elle pas laissé deviner tout ce qu'elle s'est obstinée à me cacher? et croyez-vous qu'on puisse avoir une taille aussi divine et un son de voix aussi enchanteur, sans être la plus adorable de toutes les créatures masquées?

— Et que vous a-t-elle donc conté de si beau avec ce son de voix si enchanteur, pendant tout le temps que vous l'avez serrée si vivement bord à bord?

— Elle m'a d'abord conté et prédit mille choses plus ravissantes et plus folles les unes que les autres.

— Et quoi encore? Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander un petit bout d'échantillon de ces choses si ravissantes et si folles?

— Premièrement elle m'a signifié que ce que je voulais obtenir d'elle était impossible.

— C'est donc une femme mariée?

— Au contraire, novice que vous êtes! c'est une demoiselle . . . Mais c'est là une nuance de position que vous apprendrez plus tard à saisir dans votre intérêt particulier.

— Oui, j'entends, ou du moins je crois entendre la dinstinction . . . Et ensuite? il n'y a rien qui m'amuse comme les confidences des jolies femmes, dames ou demoiselles, peu importe, qui se masquent pour dire plus librement ce qu'elles ont de caché . . .

— Oui, je conçois. A votre âge, il y a sept ou huit ans, j'etais comme vous, quand une indiscrète curiosité me donnait des démangeaisons au coeur. Mais, pour en revenir à notre magicienne elle a examiné attentivement les lignes de ma main droite, à la manière des bohémiennes et des diseuses de bonne aventure, et elle m'a prédit, à la suite de cette inspection cabalistique, qu'avant peu je ferais un chemin tres-rapide dans la marine, après un coup d'éclat qui me couvrirait de gloire, moi et l'un de mes camarades.

— Bah! et cela probablement sans compter les quinze jours d'arrêt qui vont nous revenir en arrivant à bord, à la suite du coup d'éclat que nous avons fait, en restant à terre deux heures de plus que ne l'avait permis le père Ratout!

Le dialogue allait continuer sur ce sujet et sur ce ton, lorsque le patron de la pirogue, s'inclinant sur sa barre entre les têtes des deux interlocuteurs, se permit de dire à l'enseigne Apreval:

— Lieutenant, je crois que voilà notre cutter droit sur l'avant à nous!

— Oui, je le vois aussi, répondit Apreval en se levant à moitié sur son banc. Gouverne toujours comme ça, de manière à l'aborder un peu par l'arrière à tribord! car il est déjà évité de jusant.

L'embarcation, vigoureusement halée par ses canotiers, continua à avancer avec vitesse dans la direction que venait de lui imprimer le coup de gouvernail donné par le patron, sur l'ordre de son lieutenant,

La fin prochainement.

VOYAGES.

Une Promenade en Budgerow.

Suite.

Je ne vis qu'un parti à prendre et il n'était guères moins dangereux que ma position actuelle; toutefois si, en m'y arrêtant, je n'avais pas beaucoup plus de chances de salut, la mort dont j'étais menacé ne se présentait pas sous des couleurs aussi atroces. Je ne savais pas nager, le fleuve était profond et rapide, de plus, rempli d'alligators. Il y avait mille à parier contre un que je serais ou noyé, ou dévoré; mais c'était encore moins douloureux que d'être foulé aux pieds et déchiré à coup de cornes par un taureau Je recommandai mon âme à Dieu et je m'élançai dans le fleuve; j'allai à fond comme une masse de plomb, mais, avant de disparaître, je crus entendre un bruit sourd se mêler au gloussement des flots. Je remontai à la surface, et à peine avais-je la tête au dessus de l'eau que je me sentis saisi par le bras: au bout de quelques secondes, je me trouvai étendu au fond d'un bateau; j'étais sauvé, j'en étais quitte pour un bain quelque peu involontaire.

Le budgerow s'était engravé sur un banc de sable, et l'équipage, incapable de le dégager, avait envoyé un léger canot au lieu du rendez-vous. Il venait précisément de tourner la pointe de la petite baie au moment où je plongeais dans le fleuve, et j'avais été ainsi presque miraculeusement arraché à une mort certaine. A peine revenu à moi, je tournai mes regards du côté du formidable bison. Il allait et venait sur la rive, à demi disposé, en apparence, à me poursuivre au milieu de l'eau. Le sang sortait à flots de sa blessure, et il était évidemment frappé à mort; mais sa fureur, au lieu de se calmer, n'avait fait que redoubler; il creusait la terre de ses sabots, faisait voler les pierres sous ses cornes, et s'enveloppait d'un nuage de poussière.

— Je ne crois pas avoir jamais éprouvé de satisfaction plus vive et plus profonde que celle que je ressentis en remontant à bord de mon budgerow. L'effroi m'avait enlevé l'appétit, et j'en étais d'autant plus ennuyé que je tenais à passer pour un homme de courage aux yeux de mes gens. Je n'entendis plus parler des deux domestiques qui avaient pris la fuite. Quand ma barque passa en face de l'endroit où j'avais laissé mon fougueux ennemi, je le vis gisant à terre dans les dernières convulsions de l'agonie . . . J'ordonnai à un des hommes de mon équipage d'aller à la recherche de mes fusils; il les retrouva tous deux, mais assez endommagés par la secousse qu'ils avaient reçue. La nuit, je ne dormis que d'un sommeil fort agité, et je commençai à ne plus être trop partisan des voyages par eau. Le lendemain matin je fus éveillé par un colloque fort animé et fort bruyant entre les gens de mon équipage et une foule d'Indiens réunis sur le rivage.

Je montai sur le pont d'où j'aperçus presque toute la population d'un village assemblée au bord de l'eau et accompagnée de ses gardes provinciaux, c'est-à-dire d'une brigade de prétendus soldats à demi nus, sans souliers et armés de boucliers et de sabres rouillés. J'eus assez de peine à me rendre compte de ce dont il s'agissait; enfin je compris que c'était moi qui avais mis tout le monde en émoi. Les Indiens étaient d'abord horriblement irrités de ce que j'avais osé tuer un bison sacré; en second lieu le propriétaire de ma victime exigeait que je lui en payasse la valeur; et, finalement, on refusait positivement de permettre à mes gens de démarer mon budgerow tant que je n'aurais pas délié les cordons de ma bourse. Une déclaration de guerre, eussé-je été sûr de la victoire, m'eût occasionné beaucoup trop d'ennuis, et je me décidai philosophiquement à payer la somme exigée: ce que je fis en effet, mais de fort mauvaise grâce, et non sans maudire le pays où l'on était rançonné pour avoir failli être éventré.

Pendant toute la journée je fus condamné à voir, à chaque instant, des corps morts flottant à vau-l'eau sur le fleuve. De temps en temps notre bateau recevait une forte secousse, et, en me penchant pour en reconnaître la cause, j'apercevais des cadavres si dégoûtans, si mutilés par les oiseaux de proie, et déjà tellement décomposés que je détournai la tête avec horreur. Je trouvai deux scorpions dans ma cabine, et un de mes dandis se cassa la jambe. Jamais journée n'avait été plus désagréable pour moi; par dessus le marché j'oubliai, la nuit, de tirer mes rideaux de gaze, et les maringouins firent de tout mon corps une vaste plaie.

La fin au prochain numéro.

MOEURS MUSICALES.

Deux Leçons de Déclamation au 19e Siècle.

Fin.

Deuxième Leçon.

L'élève. — Monsieur, j'ai acheté un piano, un solfége, un dictionnaire français et grec, un dictionnaire grec et français, une grammaire grecque, deux boules de caoutchouc, et voici une petite ardoise pour conserver les signes que vous voudrez bien me dessiner.

Le professeur. — Très-bien, Mademoiselle.

L'élève. — En voyant toutes ces choses-là autour de moi, il me semble que j'ai déjà du talent. Cette nuit, j'ai rêvé de mes débuts.

Le professeur s'asseyant et prenant le livre.

Cela est toujours ainsi, Mademoiselle. Commençons.

L'élève, répétant avec moins d'âme et un peu plus mal qu'à la première leçon:

C'est cet amour payé de tant d'ingratitude
Qui me rend en ces lieux . . . .

Le professeur pose le livre. — Assez! assez!

L'élève. — Mais, Monsieur, c'est encore comme l'autre jour. Si vous me laissiez finir seulement le deuxième vers!

Le professeur. — C'est tout-à-fait inutile, Mademoiselle. Vous avez mis un peu plus de force d'articulation, c'est vrai; mais les sons ne sont point posés ni étendus. Mettez s'il vous plaît, vos deux boules de caoutchouc dans la bouche, une de chaque côté.

L'élève met les boules, et sa figure, horriblement distendue, se trouve comme placée entre deux énormes fluxions. — Voilà, Monsieur. Aïe! je ne peux plus parler!

Le professeur. — C'est ce qu'il faut pour jouer la tragédie. Asseyez-vous au piano, s'il vous plaît. Bien! Maintenant filez-moi un son sur chaque syllabe, et souvenez-vous que, d'après la nouvelle appellation, la note ut se prononce do.

L'élève chante avec force contorsions, en battant la mesure.

sol	la	si	do	do	do		do	do
C'est	— cet	— a	— mou	ou	ou	. . .	do	do

Le professeur. — Descendez votre amour sur le sol, c'est assez pour la tragédie. Il n'y a qu'à l'Opéra où l'on puisse mettre l'amour sur do, parce que le do de tête est toujours gracieux, tandis que le do de poitrine est énergique et convient dans les airs de vengeance; vous savez bien Arnold, dans Guillaume Tell! Mais à la Comédie-Française, l'amour sur une telle note sortirait du diapazon ordinaire et blesserait l'oreille du public, public d'élite tout le temps que j'y ai été.

L'élève, recommençant la torture.

sol	sol	sol	sol	la	la	la
A —	mou	ou	ou	ou	ou	rrrr!

Le professeur. — C'est très-bien, Mademoiselle, pour le son, pour la mesure et pour la qualité. Mais la quantité n'y est pas. Savez-vous la chimie?

L'élève fait des efforts inouis pour répondre, — Non, Monsieur .... Aïe! J'ai appris le rôle d'Hermione.

Le professeur. — Il vous faudra absolument une teinture de chimie.

L'élève. — Pourquoi, Monsieur? Aïe! aïe!

Le professeur, pesant sur chaque mot. — Parce que, Mademoiselle, vous dépensez tout l'air qui est dans vos poumons, sans en rien réserver, et c'est ce qu'il importe d'éviter. On doit toujours conserver sa petite provision d'*Oxigène*. En apprenant la chimie, vous saurez que l'air, Aër (voyez votre dictionnaire) est un assemblage de molécules très-subtiles, élastiques et parfaitement mobiles, composées d'azote et d'oxigène, et combinées dans la proportion de 72 à 100. Dans l'intus-susception de l'air atmosphérique et de sa décomposition par les poumons, ce qui forme l'aspiration, une première partie, impure, composée d'azote (du grec *a* privatif, et dzôé, vie, sans vie) et de gaze acide carbonique, est repoussée bientôt et forme la respiration. Mais l'oxigène, c'est-à-dire, Mademoiselle, l'élément rouge de l'air, a beau

être entré dans le sang et lancé par le coeur dans toutes les parties du corps pour entretenir la vie, une partie seulement a pu être admise, et vous devez précieusement conserver l'autre pour vos petits besoins particuliers; autrement, il y aurait suffocation, et Racine ne serait plus compris. Enfin, Mademoiselle, tout cela est pour vous dire qu'il ne faut jamais être essoufflée (expression vulgaire).

L'élève. — Ah, Monsieur! Monsieur! . . . (Elle recommence à chanter, à souffrir et toujours à battre la mesure.)

fa fa sol sol sol sol sol
C'est cet a mou ou ou ou

Le professeur interrompant. — Mademoiselle, il est de toute nécessité que vous suiviez un cours de mathématiques transcendantes et pures appliquées au son; car il faut que vous sachiez bien mathématiquement la quantité d'azote et d'oxigène, qu'il est utile d'aspirer pour la consommation de chaque syllabe. Une fois que vous connaîtrez ces signes ou ces relations (il les dessine sur l'ardoise) et que vous en apprécierez les valeurs, vous pourrez être maîtresse de votre voix, la diriger à votre gré, et produire par elle toutes les sensations que vous voudrez; le public vous sera soumis.

L'élève. — Monsieur, je vous en prie, permettez-moi d'ôter ces vilaines boules qui m'abîment la bouche. J'ai appris le rôle d' Hermione.

Le professeur. — Je le sais bien, Mademoiselle. Allons, je vous le permets.

L'élève. — Ah! je respire! ... Que je suis heureuse d'avoir un si bon professeur de déclamation! Je ne savais pas, moi, qu'il fallût apprendre toutes ces choses pour jouer la tragédie. Ah! que Mademoiselle Rachel doit être savante! Mais, je vais travailler avec ardeur, et si je puis un jour vous comprendre, je serai bien contente; c'est tout ce que je souhaite.

Le professeur, hochant la tête d'un air inspiré. — Vous n'y êtes pas, Mademoiselle! . . . Vous verrez à ma troisième leçon! J'ai l'honneur ... (Il sort et revient presqu' aussitôt) Ah! pardon! j'oubliais... Ayez l'extrême complaisance, Mademoiselle, de vous procurer pour la prochaine séance une petite tête de mort.

L'élève effrayée. — Une tête de mort! . . .

Le professeur. — Oui, comme celle que vous avez vue dans mon cabinet. Il y a là tout un enseignement.

L'élève. — Pour le rôle d'Hermione.

Le professeur. — Non; pour l'entière intelligence de mon système. Vous verrez! cela jette un peu d'agrément sur l'aridité d'une leçon de déclamation. Enfin, cela me fera plaisir ... et vous sera utile. J'ai l'honneur....

L'élève, à part. — Je ne sais pas où j'en suis.

NOUVELLES A LA MAIN.

16. Mars. — Voici un événement qui rappelle, dans des proportions plus restreintes, l'affaire Roumage, qui fit tant de bruit il y a quelques vingt ans.

M. Barbier, marchand de porcelaines, rue du Faubourg-Saint-Martin, n. 95, envoyant avant hier l'un de ses commis en recette, lui donna, entre autres commissions, une facture de 500 fr., acquittée à l'avance, à toucher chez un sieur Lemoine, faïencier, rue Neuve-Sainte-Martin, n 27. Arrivé chez ce dernier, le commis présente la facture au sieur Lemoine lui-même qui d'abord la prend et l'examine.

— Je crois qu'il y a une erreur, dit-il ensuite; mais ma femme va éclaircir cela.

Là-dessus il quitte la boutique; puis, au bout d'un quart d'heure, il revient tranquillement et s'assied dans son comptoir sans dire mot.

— Eh bien! dit le commis, et ma facture?

— De quelle facture parlez-vous, mon ami?

— Parbleu! de la facture de 500 fr. acquittée par M. Barbier, que je vous ai présentée tout à l'heure.

— Mon cher ami, répliqua tranquillement Lemoine; j'ai le regret de vous dire que vous ne jouissez pas de la plénitude de votre raison; je ne dois rien ni à votre maître, ni à vous, et je vous invite à sortir de mon magasin un peu plus vite que vous n'y êtes entré.

La surprise du commis fut si grande d'abord, qu'il ne put articuler un mot; mais comme à défaut d'élocution facile, il possède des poignets vigoureux, il s'élança sur Lemoine, le saisit au collet et menaça de l'étrangler s'il ne lui rendait pas la facture ou l'argent. Arrivé sur les lieux, M. le commissaire de police du quartier, auquel le faïencier, déjà emprisonné précédemment sous la prévention de banqueroute frauduleuse, n'inspirait pas une grande confiance, ne négligea rien pour arriver à la découverte de la vérité, et bientôt il trouva la facture acquittée au fond d'un énorme pot à beurre. Lemoine, qui a fait les aveux les plus complets, a été mis à la disposition du parquet.

— Une personne simple et sans méfiance vient d'être dupe d'une filouterie usitée à Lille. Elle venait de traverser à deux heures le pont du Ramponeau, quand un homme vêtu en agriculteur se baisse et ramasse presque à ses pieds un étui de carton, l'ouvre et s'écrie: Ce sont bien des lunettes d'argent, ma foi! Qui peut avoir perdu cela? — Il faut aller chez le crieur public, dit cette fille, et vous aurez certainement 5 fr. de récompense de celui qui les a perdues. — Je ne puis; il faut que je continue mon chemin, je demeure loin d'ici, voulez-vous me donner les 5 fr? vous vous les ferez rendre, et si ces lunettes ne trouvent pas leur maître: vous les garderez. Cette proposition paraissant fort simple, elle fut acceptée; on revient dans la rue Sainte-Catherine emprunter 5 fr et le paysan s'en va. Mais ces lunettes d'argent ne valent pas 3 fr; elles sont en fer étamé et des plus grossières.

18 — M. Bruat, gouverneur des îles Marquises dit le Phare de la Manche, emportera avec lui une maison en bois qu'il fera monter à son arrivée dans notre nouvelle colonie. Cette maison, que le ministre de la marine a fait construire par M. Potter, entrepreneur à Paris, est couverte en zinc: elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; au rez-de-chaussée, auquel on parvient par un perron de six marches, vestibule il y a, antichambre, bureau, cabinet de travail, salle à manger, salon de réception, salle de billard; au premier étage, chambres et cabinets, pour l'habitation du gouverneur et de sa famille. Ce bâtiment a 18 mètres de longueur en façade, 17 de profondeur et 12 d'élévation.

— Un grand événement astronomique a signalé la soirée. Vers sept heures, une immense comète est apparue tout-à-coup sur l'horizon. C'est certainement l'un des astres les plus étonnans dont l'histoire ait fait mention; sa queue large, épanouie, étalée, parfaitement tranchée, envahissait plus du quart du ciel, et l'on n' en voyait peut-être que la plus faible partie. Partant la constellation d'Orion, qu'elle traversait sous un angle de 40 degrés, cette magnifique queue venait se perdre dans l'horizon encore éclairé des dernières lueurs du crépuscule. Les lignes très-nettes qui la terminaient, étaient assez séparées pour indiquer que le point de convergence, ou le noyau, était à une grande distance. Pourquoi faut-il que le soleil se soit couché si tard, que la lune ait éclairé sitôt le ciel, nous aurions été témoins d'un magnifique spectacle. Les astronomes de l'Observatoire ont pris toutes leurs mesures, et calculeront, dès ce soir, la position du noyau au moyen de l'angle de convergence des lignes extrêmes.

Nous avons oublié de dire que la queue, légèrement courbée, présentait quelque peu la forme d'un cimeterre: elle s'étendait dans une direction opposée à celle du soleil.

Revue des Théâtres.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

de l'Opéra Italien au théâtre I. R. de la Porte de Carinthie.

Vienne, le 1 Avril 1843.

La représentation de Linda de Chamounix attira la foule toujours si empressée d'applaudir la belle musique de Donizetti exécutée par Salvi, Varesi, Derivis, Rovere, Me. Tadolini, Me. Navaro, Me. Alboni etc. etc. Le rôle de Linda a été chanté d'une façon exquise par Me. Tadolini, le public l'a saluée par une salve d'applaudissemens; les honneurs de la soirée

ont été pour Me. Tadolini. La voix mélodieuse de Salvi se ressent encore des fatigues du voyage. Me. Alboni possède une voix magnifique. Le grand duo entre Varesi et Derivis a été couvert de bravos; ces deux habiles chanteurs ont cependant trois fois outré le forté dans ce duo. La voix de Varesi est magnifique, elle est forte, bien timbrée, vibrante et elle a beaucoup de volume, de plus Varesi dit avec goût et méthode, c'est un excellent chanteur. La méthode de Derivis est excellente. Ce chanteur est appelé à rendre de grands services à l'opéra.

L'enthousiasme du public à cette représentation a été frénétique. Quand les éminens chanteurs de l'opéra italien seront remis des fatigues du voyage et de l'intempérie de la saison et lorsque leurs voix auront acquis l'ensemble nécessaire, nous garantissons au public de Vienne les plus délicieuse jouissances de la musique italienne.

Les acteurs ont été rappelés plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage et à la fin le compositeur est venu recevoir avec eux les applaudissemens de la salle entière.

Théâtres de Paris.

Fin.

Reine, épouse et mère coupable, Isabeau de Bavière s'est depuis long-temps entièrement dévouée au parti anglais. Elle vient chercher Odette, qu'elle espère faire servir à l'accomplissement de ses desseins. En causant avec la jeune fille, la reine, sur quelques indices, devine que l'écuyer qui lui fait la cour n'est autre que le dauphin, et en persuadant adroitement à Odette que cet inconnu est un traître qui conspire contre son roi, elle la fait consentir à le livrer. Bientôt arrive le dauphin amoureux; il presse la jeune fille, mais en apprenant la sainte mission qui lui est confiée, il s'arrête en s'écriant:

L'ange qui va sauver le père
Sera respecté par le fils.

On juge du désespoir d'Odette, apprenant à son tour que celui qu'elle a promis de livrer est le dauphin; toutes les issues sont gardées, et les anglais vont venir; mais la jeune fille ne perd pas son sang-froid, et, à l'aide de son écharpe, elle parvient à faire échapper le dauphin par une fenêtre.

Au second acte, nous suivons Odette à l'hôtel Saint-Paul où nos yeux sont frappés par un remarquable contraste. D'un côté, les plaisirs; de l'autre la tristesse; la reine passe sa vie dans les fêtes, donne des bals et des concerts, et le pauvre roi promène incessamment sa démence dans le palais. Odette est la seule qui ait le pouvoir de calmer les souffrances du roi et de lui rendre par momens des éclairs de raison en le faisant jouer aux cartes et livrer des combats fictifs aux Anglais. Le pauvre Charles VI croit marcher à la victoire à la tête de ses féaux chevaliers, Hector et Ogier, dont les cartes reproduisent l'image. Isabelle, qui sait qu'il n'y a de prise sur l'esprit du roi que par ce moyen, lui enlève à la fois et ses cartes et Odette, et, pour le lui rendre, elle exige que le roi signe un traité qu'elle lui présente; traité qui contient la déchéance du dauphin et l'adoption du jeune prince de Lancastre. Le pauvre insensé signe sans difficulté.

Le mal est fait; mais Odette est là qui a juré de confondre les projets de la reine. Elle commence par conduire le vieux roi dans la métairie de Raymond. Là, une reconnaissance a lieu par ses soins entre le père et le fils: c'est le sujet du premier tableau du troisième acte; puis nous retournons à l'hôtel Saint-Paul, où la reine et le duc de Bedford célèbrent la fête dans laquelle le roi Charles VI doit poser lui-même la couronne sur la tête de Lancastre. Mais le roi, qui est encore sous l'empire de la vive impression qu'il a éprouvée en embrassant son fils, repousse Lancastre et foule aux pieds la couronne, en répétant le refrain populaire:

Jamais en France
Jamais l'Anglais ne régnera.

Ce qui amène une inexprimable confusion.

Le quatrième acte représente la chambre à coucher du roi: Isabelle et Bedford viennent tenter un nouvel effort sur l'esprit de Charles. Isabelle lui présente le traité signé de sa main, mais le roi indigné le déchire et le brûle, et répond à la reine qui lui reproche sa folie.

Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice,
J'appelle sur vous deux l'éternelle justice,
Vous voyez que j'ai ma raison.

Tu la perdras bientôt répond l'altière Isabelle. En effet, à peine le roi s'est-il endormi, bercé par les doux chants d'Odette, que, sur un ordre de la reine, la jeune fille est éloignée. Un bruit lugubre réveille le roi qui, en ouvrant les yeux, se trouve le jouet d'une affreuse vision préparée par l'astucieuse reine. Elle fait apparaître l'homme de la forêt du Mans, et les spectres de Clisson, de Jean-sans-Peur et de Louis d'Orléans, morts tous trois assassinés. „Tu périras comme nous, lui crient les trois fantômes, et c'est ton fils qui sera ton assassin." Charles VI appelle au secours, les spectres s'évanouissent, mais la raison du roi est de nouveau égarée; il veut faire arrêter et juger son fils. A ce moment, le son du cor se fait entendre, c'est le Dauphin, qui, pour venir trouver son père, attend que le chant d'Odette réponde à son signal, et lui annonce qu'il peut se présenter sans danger. Charles ordonne à Odette de chanter, mais la jeune fille résiste courageusement; par malheur, la reine sait la chanson convenue, et la chante elle-même. Aussitôt le dauphin arrive, et se trouve entouré des soldats de Bedford qui le fait son prisonnier.

Au cinquième acte, Dunois, Tanneguy-Duchâtel, Lahire, Saintrailles, tous les amis du dauphin campent au bord de la Seine, attendant qu'il vienne, se mettre à leur tête pour fondre sur les Anglais. Odette accourt leur annoncer le malheur arrivé au prince.

En ce moment, la courageuse jeune fille se transforme; Odette devient Jeanne-d'Arc, elle saisit une épée et engage les chevaliers à la suivre à l'abbaye de Saint-Denis, où l'on doit prononcer la sentence du dauphin. Electrisés par sa parole, les chevaliers se précipitent sur ses traces. Le théâtre change et nous découvre en effet l'intérieur de la nef de Saint-Denis dans toute sa majestueuse splendeur. Charles ordonne à son fils de renoncer à ses droits; il va reconnaître Lancastre et remettre l'oriflamme à Bedford, lorsqu'Odette, pénétrant dans l'église à la tête des chevaliers, s'empare de l'étendard sacré et le remet au dauphin, qu'elle délivre. En ce moment suprême le roi recouvre encore sa raison pour reconnaître son fils, et il expire en répétant le refrain national, que les Français reprennent en expulsant les Anglais et en prêtant serment au dauphin.

On comprend tout le puissant intérêt et la haute valeur littéraire qu'aura su donner à ce sujet national le poète à qui l'on doit les Messeniennes et la Parisienne. Cependant, il est peut-être à regretter que le sentiment patriotique soit développé dans ce livret presque à l'exclusion de tous les autres, et qu'on n'ait pas fait ressortir davantage l'amour d'Odette et du dauphin, qai aurait pu y jeter un peu de variété.

Des beautés de premier ordre brillent dans cette nouvelle partition de M. Halévy, où l'on retrouve toutes les qualités qui caractérisent le talent de ce savant compositeur. Cependant peut-être pourrait-on reprocher au musicien, comme aux poètes, de n'avoir pas toujours su éviter la monotonie; cela nous semble résulter, en grande partie, d'un système que M. Halévy paraitrait vouloir adopter et que nous avions déjà remarqué dans la Reine de Chypre. Ce système consiste dans la suppression du récitatif libre, tels que tous les musiciens, et M. Halévy lui-même, dans la Juive, l'avaient pratiqué jusqu'ici et dans son remplacement par le récitatif mesuré, et peut-être même par quelque chose de plus serré et de plus travaillé que le récitatif mesuré lui-même, sans que pourtant cela forme réellement un morceau de musique défini. Nous l'avouerons, nous croyons ce système vicieux. L'espèce de relâchement que le récitatif libre apporte à la musique nous semble nécessaire pour laisser un peu reposer l'attention, qui ne peut pas, sans fatigue, être constamment tendue comme l'exige l'audition des morceaux de musique, et ces morceaux, airs, duos, trios, choeurs, etc., arrivant après le récitatif libre, succédant à cette espèce de dialogue musicale, n'en ressortent que mieux et n'en produisent que plus d'effet.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La sortie du Bal.

Fin.

L'entretien qu'avait interrompu un instant l'observation du patron allait se renouer et se poursuivre entre les deux officiers, quand le brigadier du canot, le dernier des rameurs placés sur l'avant, s'écria en tournant la tête du côté du large: Mais ce n'est pas notre cutter qui est là sur l'avant à nous!

A peine le brigadier avait-il articulé ces mots, que du milieu du navire que jusque-là le patron et le lieutenant avaient pris pour la Cocarde, s'éleva une grosse voix rauque, pour crier en anglais à l'embarcation qui continuait à s'avancer:

— Ho! du canot, ho!

— Lève rames partout! dit aussitôt à voix étouffé Apreval, en se dressant d'un seul bond sur son banc: c'est un cutter anglais que nous allions aborder! . . .

— Effectivement! dit l'aspirant Charles tout ému: celui-ci est plus petit que le nôtre et il n'a pas ses filets d'abordage! . . . Mais les voilà qui sautent sur leurs pièces pour nous saler les côtes; ils nous ont reconnus . . .

— Il n'y a plus à hésiter! s'écrie Apreval . . . . Patron, gouverne à l'aborder . . . Avant partout, garçons! il faut l'enlever ou périr . . .

Cette résolution si subite est comprise par les canotiers, et leur ardeur va répondre à l'audace de ce commandement si brusquement énergique. La pirogue de la Cocarde s'élance le long du cutter ennemi, qui n'a reconnu que trop tard l'embarcation française qu'il a prise pour sa propre péniche. Chaque assaillant a saisi, en larguant son aviron, le sabre et le pistolet dont il est muni. Apreval et son aspirant bondissent les premiers du rebord de leur canot sur les bastingages du petit navire qu'ils ont surpris. Les Anglais, troublés et trompés, courent aux armes: quelques-uns, la mèche allumée, se précipitent, pour y mettre le feu, sur les pièces chargées dont ils veulent foudroyer le canot qui s'est attaché si témérairement au flanc de leur cutter. Une des caronades part et couvre de flamme et de mitraille les canotiers français; mais ce coup précipité, mal dirigé, en effleurant leurs têtes, ne sert qu'à irriter, qu'à enivrer leur courage. L'obscurité même de la nuit, en favorisant l'audace des matelots abordeurs, contribue à jeter la confusion et l'épouvante au milieu de l'équipage du bâtiment abordé. Les Anglais se hachent entre eux en se divisant, tandis que les marins de la Cocarde, plus unis et plus sûrs de leurs coups, fondent en ordre sur les groupes d'Anglais dispersés. Ce carnage dura une demi-heure; mais au bout de ce temps, Apreval, maître du pont du navire, arrêta la fougue de ses compagnons, en leur criant que la victoire était à eux et que l'ennemi n'opposait plus de résistance.

La capture d'un cutter de six canons et de quarante hommes d'équipage venait d'être le résultat de cette soirée commencée au bal et terminée par un abordage. Le capitaine ennemi, en voyant dans les officiers victorieux deux jeunes gens en léger frac bleu et en bas de soie blancs, leur demanda, tout honteux de la méprise à laquelle il devait sa mésaventure, si ce n'était pas une mauvaise plaisanterie qu'on avait voulu lui faire en lui envoyant pour l'enlever deux freluquets habillés en sauteurs de corde.

—Hélas! non Monsieur mon prisonnier, répondit, Apreval au bourru: ce n'est pas une plaisanterie que nous vous avons faite; mais nous avons toujours l'habitude de faire un peu de toilette pour rendre visite aux adversaires que nous estimons . . . Et l'embarcation pour laquelle vous avez pris notre pirogue et que vous avez expédiée pour espionner la côte, quand la reverrons-nous?

— Je voudrais, répondit l'insulaire, qu'elle fût au fond de l'eau en votre compagnie, puisque c'est à elle que vous devez le bonheur de m'avoir surpris sans défiance. Ah! si je vous avais pris pour ce que vous étiez, quelle contredanse je vous aurais fait danser!

Le moment où la pauvre péniche devait tomber dans le piége qui lui était ouvert, ne se fit pas long-temps attendre. L'officier qui commandait, en revenant avec le jour naissant à bord de son cutter, trouva tout justement, à l'escalier de tribord, un enseigne de vaisseau français pour lui donner la main et lui annoncer qu'il le faisait son prisonnier en vertu du droit que lui donnaient douze vigoureux matelots embusqués le long des bastingages, dans l'attitude de gens qui se disposent à bien recevoir leur monde.

Dans la matinée le cutter anglais si merveilleusement enlevé pendant la nuit par nos deux danseurs rentra dans le port de Boulogne avec la péniche anglaise, et la pirogue de la Cocarde, à la traîne. Le capitaine Ratout, en revoyant ses deux officiers revenir à leur poste après avoir fait une si belle trouvaille en route, ne se sentit plus le courage de leur parler des arrêts que pendant leur longue absence il s'était tant de fois promis de leur ordonner et ce fut ainsi qu'à la suite du mardi-gras si joyeusement fêté à Dunkerque, l'enseigne Apreval et l'aspirant Charles avaient célébré le mercredi des Cendres.

Une énigme resta toujours attachée à cette aventure singulière: et cette énigme fut le nom de l'adorable magicienne qui, pendant le bal avait prédit à notre jeune enseigne l'heureuse destinée qu'il devait sitôt éprouver sur mer. Toutes les recherches que fit Apreval pour découvrir sa mystérieuse enchanteresse furent vaines! mais son souvenir resta dans son coeur comme un de ces chastes symboles auxquels notre imagination voue un culte mystique, qui ne s'évanouit qu'avec notre dernière pensée.

Édouard Corbière.

La promesse de mariage.

Chapitre premier.

La demande en mariage.

A. M. le chevalier de Saint-Jory, sous-lieutenant au régiment de Penthièvre.

„Monsieur!

„Si je dois chercher une excuse pour votre démarche, je la trouverai dans mon coeur. Qu'importe à une âme noble et sensible les usages tyranniques d'une injuste société qui vous donne, à vous qui portez la robe magistrale ou l'épée, le pouvoir d'avouer vos sentimens et choisir une épouse, et qui nous force, nous pauvres femmes, à étouffer notre amour quand celui qui l'a fait naître reste indifférent. Je foule aux pieds de semblables préjugés, et je viens vous faire, monsieur, un aveu que peu de femmes avant moi ont osé faire à un homme. Je vous aime! comprenez la portée de ces mots. Si ma conduite est singulière et hardie, le coeur qui l'a inspirée ne peut renfermer une passion vulgaire. Vous déclarer mon amour, provoquer le vôtre pour moi, c'est vous dire que je serai à vous, et que j'y serai, parce que je le veux. Une volonté ferme ne connaît pas d'obstacles, et je suis accoutumée à les vaincre. Vous êtes pauvre, et je suis riche; vous êtes gentilhomme à peine, et je suis de haute noblesse; vous n'oseriez pas demander ma main, je demanderai la votre. Pour assurer mon bonheur, je ne reculerai devant rien: démarches, sacrifices, oppression. Je veux que vous m'aimiez, et vous m'aimerez; je veux que vous soyez mon mari, et je serai votre femme. Jamais l'homme le plus audacieux, le plus flatté de ses séductions personelles, n'a parlé, dans une première déclaration, comme je parle; c'est que je veux connaître votre coeur, comme ma franchise vous a fait connaître le mien. Résisterez-vous ou accepterez-vous mon amour? je dois le savoir: dans le premier cas, moi seule conduirai et dirigerai mes plans d'attaques; dans le second, je vous adjoindrai à moi. J'attends une réponse de votre politesse. Jeanne de Châtillon."

Chapitre II.

L'histoire de la ville.

Louis Rustaing de Saint-Jory était à déjeûner dans la petite chambre garnie qu'il occupait à l'hôtel du Lion d'or, à Villers-Cotterets, en compagnie d'un vieux chevalier de Saint-Louis, ancien ami de son père, lorsqu'on lui remit cette lettre; après l'avoir lue à plusieurs reprises et de l'air du plus grand étonnement, il se tourna vers son convive.

— Mon cher M. de Halde, lui dit-il, vous connaissez toute la ville?

— Tout ce qu'il y a de mieux, mon cher Rustaing, répondit le vieux chevalier la bouche pleine, et vidant un verre de Madère.

— Vous étiez hier au bal de l'intendance? demanda encore Rustaing.

— On dirait d'un interrogatoire? ... Oui, j'y étais; après?

— C'est, reprit le chevalier en reployant sa lettre et la mettant dans la poche de son gilet, c'est qu'arrivé en garnison depuis deux jours seulement, et espérant bien passer gaîment mes quartiers d'hiver, je voudrais, je désirerais quelques renseignemens sur deux ou trois dames de cette ville.

—Pas sur deux ou trois, mais sur toutes, chevalier, dit le chevalier de Saint-Louis avec cette satisfaction intérieure d'un homme auquel aucune question n'est étrangère, et je puis me vanter, mon jeune ami, que vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi... Voyons, par qui commencerons-nous?

— Mais ... dit le chevalier avec une froideur et une insouciance apparente, par ... par une de mes deux danseuses, par exemple ... les avez-vous remarquées?

— Je remarque tout, Saint-Jory, dit le chevalier de Saint-Louis avec aplomb. Vous avez dansé avec madame de Liancourt, une petite brune, sémillante, bavarde, passant pour avoir de l'esprit, et n'ayant que le babil d'un petit perroquet, adorant tout haut son mari, tout en lorgnant tout bas les petits jeunes gens de la ville.

— Passons, dit le chevalier; après?

— Et en second lieu, ajouta le vieux chevalier, avec notre plus riche héritière; mademoiselle de Châtillon est une grande fille, bise et sèche, d'une physionomie ambigue, d'un maintien équivoque; elle se présente de bonne grâce et en fille qui sait vivre; elle s'asseoit mal, danse noblement et ne sait pas marcher; ordinairement elle a de l'esprit, rarement du bon sens; jamais de raison; vive dans ses réparties, turbulente dans ses manières, froide dans le courroux, elle est en outre évaporée dans la joie; ses gestes, ses paroles, ses actions, sont l'activité de l'éclair; tout, chez elle, annonce l'orage, la grêle, le tonnerre; délicatesse, inquiétude, discrétion, mystères, ménagemens, petits soins, chansonnettes, billets tendres, toutes les grâces riantes et légères qui font les chatteries des autres femmes, lui déplaisent mortellement: elle aime le brusque, l'éclat, le bruyant, et mépriserait souverainement l'homme qui, se sachant aimer d'elle, le cacherait à l'univers entier; bref, mon jeune ami, elle n'est pas encore mariée, bien qu'elle ait vingt deux ans bien sonnés, et vingt deux mille livres de rente bien comptés.

— Et pourquoi?

Pourquoi? répéta le vieux garçon, ah! c'est ça le hic... Une grande dédaigneuse d'abord qui ne trouve personne digne de lui passer l'anneau nuptial au doigt... puis un grand et invincible amour!

— Bast! et pour qui? demanda Saint-Jory.

— Oh! une histoire bien extraordinaire, allez, et qui fait causer toute la ville depuis un an. Imaginez-vous donc, mon jeune ami, qu'il y a dix-huit mois environ que M. de Latour nous arriva à l'intendance de Villers-Cotterets. Garçon, jeune, beau, riche, le premier de la ville, toutes les têtes de nos femmes travaillèrent, et il n'en est pas une qui n'ait mis toute son artillerie en avant pour séduire le bel intendant; mademoiselle de Châtillon comme les autres. Mademoiselle de Châtillon réussit, et leur bonne intelligence ne fut bientôt plus un mystère pour personne.

— Et quelle est votre opinion là-dessus?

— Qu'ils sont mariés secrètement.

— Mariés! . . . Quelle raison auraient-ils de se cacher?

— C'est ce que j'ignore; mais ils s'aiment, la chose est sûre; ils ne se marient pas, donc ils sont mariés, je ne sors pas de là.

— Voici l'heure de la parade, dit Saint-Jory en se levant, et du Halde s'étant retiré, son jeune ami alla réfléchir sur ce qu'on venait de lui dire, et puis il songea à sa toilette du soir.

La suite au numéro prochain.

VOYAGES.

Une promenade en budgerow.

Fin.

Le lendemain matin, comme j'étais assis sur le pont, aspirant la fumée de mon houkah à l'ombre de mon parasol, j'aperçus, à une courte distance, un canard sauvage qui nageait auprès d'un vaste lit de roseaux. Je me fis apporter mon fusil, et je me disposais a faire feu, lorsque je découvris que le susdit canards était tout simplement un canard empaillé qu'un Indien, caché au milieu des roseaux, promenait sur le fleuve pour attirer les canard vivans. Comme le chasseur n'avait pas d'armes, je fus fort curieux de savoir comment il s'y prendrait pour s'emparer du gibier qu'il parviendrait à tromper. Je n'eus pas le plaisir de voir un échantillon de son habileté, mais l'énigme, me fut bientôt expliquée par mes gens.

Aussitôt qu'une bande de canards sauvages s'abat sur le fleuve, le chasseur s'empresse de se coiffer d'une calebasse ou d'un gros pot en terre; puis, entrant dans l'eau bien au dessus de l'endroit où nage le gibier, il s'en rapproche sans bruit à la nage, ou plutôt en se laissant flotter. Les canards, ne voyant que le pot ou la calebasse, ne se défient de rien et laissent, sans bouger, arriver au milieu de leur bataillon le rusé Indien, qui saisit, l'un après l'autre, par les pattes, tous ceux qu'il peut empoigner, leur fait faire le plongeon et les attache à sa ceinture, continuant ainsi à recruter des provisions pour son garde-manger jusqu'à ce qu'une imprudence ou un malheur trahisse sa ruse.

A la nuit tombante j'allai me promener sur le rivage qui était nu et sablonneux, et, comme il y avait un village dans le voisinage, je flânai à mon aise sans m'inquiéter des bisons ou autres animaux féroces. Chemin faisant, je ramassai plusieurs têtes de mort qui jonchaient le sol; tandis que j'en examinais une, j'appris d'un Indien que les sutures du crâne d'un homme n'étaient rien moins que sa destinée écrite par le doigt de Dieu avant son départ du pays des esprits pour ce monde. Mon cordon de soulier s'étant dénoué, j'avisai une grande pièce de bois à quelques pas de moi, et je m'en approchai dans le but d'y appuyer mon pied pour refaire la boucle détachée. Mais tout-à-coup la poutre se mit à remuer et s'enfuit vers le fleuve où elle plongea. C'était un immense alligator que j'avais troublé dans sa sieste: un monstre contre lequel j'aurais été incapable de me défendre s'il eût eu l'idée de m'attaquer. Mon sang se glaça dans mes veines, et je regagnai à la hâte mon budgerow, jurant bien de n'en plus sortir, sous aucun prétexte, jusqu'à mon arrivée à Berhampore.

Je me disposais à me mettre au lit, quand j'aperçus une vive lumière sur la rive. Je montais sur le pont, et je vis qu'elle provenait d'un bûcher sur lequel des Indiens brûlaient un cadavre. Assitôt j'ordonnai à mon équipage de demarrer le budgerow et de remonter le fleuve jusqu'à un mille plus haut; mais là encore m'attendait le même spectacle, et force me fut de me résigner à ma destinée. Plus tard je fus à même de remarquer qu'il était presque impossible de passer la nuit dans le voisinage d'un village sans être témoin de semblables cérémonies.

Le soir du lendemain, mon maître batelier prit beaucoup plus de précautions qu'à l'ordinaire pour choisir notre lieu d'amarrage. A mes questions il répondit que la moindre erreur de sa part pourrait nous être très-fatale, vu que nous étions précisément arrivés à l'époque de la révolution de la lune où devait passer un boa. Quoique assez alarmé de cette nouvelle, je ne fus pas fâché de me trouver à même d'observer un de ces étranges phénomènes. Je dois informer mes lecteurs qu'un boa est une vague terrible de dix ou douze pieds de haut, qui, à des époques fixes, descend le fleuve en longeant une de ses rives, le traverse à de certains endroits, et suit toujours si exactement la même direction, qu'un dandie habile n'est jamais en peine de s'en garder. Comme l'avait prédit mon Indien, le boa arriva à dix heures, et à plusieurs milles à l'avance nous pûmes entendre la vague redoutable descendre comme

un immense serpent, le fleuve, renversant tout devant elle. Malheureusement notre pilote avait amarré le bateau un peu trop près d'un point où elle passait d'une rive a l'autre; de telle sorte que nous reçûmes de la vague un coup de queue qui fit faire un saut de côté à notre embarcation et la jeta tout-à-fait sur le flanc. Je tombai lourdement, et ma tête heurta si violemment le plancher que je restai pendant long-temps sans connaissance. Le lendemain matin j'arrivai enfin à Berhampore, radicalement guéri de mon amour pour le fleuve et pour les budgerows.

H. Addison.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Le feu roi de Prusse avait reçu de l'impératrice de Russie, sa fille, une fleur du tropique extrêmement rare: elle était dans ses serres de Charlottenbourg, et il y attachait le plus grand prix. Un matin il va voir sa plante chérie, elle était renversée et brisée. Furieux il appelle son jardinier.

— Malheur! s'écrie-t-il, malheur à celui qui m'a cassé cette fleur!

— Sire! répond le tremblant gardien de la serre, une société de Berlin est venue hier ici, et celui qui est la cause du fatal accident c'est le conseiller . . .

— Taisez-vous! interrompit brusquement le roi. Je ne veux pas connaître son nom. N'avez-vous pas entendu mes paroles! . . .

Ce même prince avait au ancien aide-de-camp, le colonel Malachowski, qui avait peu de fortune, et vivait dans la gêne; il lui envoie un petit portefeuille, en forme de livre, où il avait placé 500 thalers (1,875 fr.) Quelque temps après, il rencontre l'officier.

— Eh bien! lui dit-il, comment avez-vous trouvé l'ouvrage que je vous ai adressé?

— Parfait, sire, répond le colonel, et même tellement intéressant que j'en attends le second volume avec impatience.

Le roi sourit: et, quand vint la fête de l'officier, il lui fit passer un nouveau portefeuille, absolument semblable au premier, avec ces mots en tête du livre: „Cette oeuvre n'a que deux volumes."

Une charmante anecdote sur le souverain actuel me fut racontée en voyage. Le jour de son avènement au trône, le roi au milieu de la fête, remarqua un député des bords du Rhin, nommé Furstemberg, dont le visage exprimait la tristesse; ce qui contrastait singulièrement avec la gaîté générale.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Sa Majesté: vous me paraissez soucieux.

— Hélas! sire! répondit le député, j'ai cruellement sujet de l'être; j'ai laissé ma femme mourante, et je n'en ai aucune nouvelle. Elle est peut-être morte en ce moment.

— Espérons que non, dit le roi.

Et Sa majesté s'éloigna.

Deux ou trois heures après, le roi aborde Furstemberg.

— Plus de tristesse! dit-il; votre femme est presque guérie. J'ai fait jouer le télégraphe, et je vous apporte sa réponse.

Vicomte d'Arlincourt.

VARIÉTÉS.

Les Petites-Affiches en Allemagne.

— Quatre journaux d'anonnces, venus d'outre-Rhin, nous sont récemment tombés sous la main et nous y avons lu les avis qui suivent:

Dans l'un:

„Les soussignés ont l'honneur de faire savoir à leurs amis et connaissances qu'ils sont fiancés depuis hier.

Edmond L. , Minna M."

Dans un autre:

„J'ai l'honneur d'annoncer que j'ai rompu le mariage projeté entre ma fille et M. Edmond L."

Là-dessus M. Edmond se fâche tout rouge et répond aussitôt:

„C'est moi qui ai rompu le mariage projeté avec Mlle. Minna M.

Dans un numéro nous lisons:

„Ma tendre épouse, Paula, née N., vient de me réjouir et de me surprendre par un garçon vif et malin. J'ai l'honneur d'en faire part, etc."

Et encore:

„Deux jumeaux viennent d'agrandir le cercle déjà étendu de ma famille et de donner un nouvel essor à mes sentimens paternels. L'accouchement a été laborieux; mais Dieu merci! il s'est bien terminé, etc."

Quelquefois toute la naïveté des bons Allemands se peint dans ces simples annonces. Par exemple:

„J'ai l'honneur de faire savoir que je vins d'accoucher d'une petite fille.

„Au nom de ma femme.

Charles W. Seller."

Ou bien:

„Le bon Dieu nous a enlevé, pendant son voyage à Francfort notre fils Gustave, à l'âge de seize ans.

La feuille d'annonces remplit aussi l'office des établissemens tels que la maison Foy et Compagnie, de Paris, destinés à assortir des époux. On entre ordinairement dans les plus grands détails sous ce rapport:

Un monsieur de quarante-cinq ans, encore frais et vigoureux, d'un extérieur convenable, possédant cinq cents écus de rente et jouissant d'une position honorable dans la société, désire épouser une demoiselle de vingt-deux à vingt-cinq ans, d'une figure agréable, élevée à la campagne, bonne ménagère, sachant figurer en société, versée dans la litérature moderne, parlant français et jouant assez bien du piano. On ne regarde pas à l'argent; mais on désirerait que la personne qu'on demande eût au moins une fortune égale à celle de l'autre partie. Qu'il se présente une compagne fidèle, et l'on mettra tout son bonheur à lui procurer des jours heureux. Les personnes qui ne réuniraient pas les qualités susdites sont priées de ne pas se présenter."

La feuille d'annonces offre un moyen excellent pour se donner des rendez-vous. On s'écrira des billets doux:

„Je t'attends ce soir, à huit heures précises, au lieu que tu sais. Ne me fais pas attendre."

Ou bien:

„Je ne puis que te dire ces mots: Je t'aime et t'aimerai toujours"

Ou bien:

„Adieu, je pars, je vais traverser les mers lointaines; mais ton image sera toujours l'étoile qui me guidera."

Quelquefois ces communications sont en vers; alors elles atteignent le plus haut degré du sublime romanesque.

On se sert de la feuille d'annonces pour emprunter de l'argent. Il est mal de se moquer des gens réduits à cette extrémité; mais que direz-vous d'une réclame telle que celle-ci:

„C'est en vain que l'homme essaie de lutter contre les sombres fureurs de la destinée. Ballotté long-temps par les vagues incertaines, il est saisi enfin par la tempête et battu sur les écueils. Le tonnerre gronde, la foudre brille, les vagues mugissent la dernière planche de salut se brise entre les mains de l'infortuné, etc., etc." (Une demi-page in-quarto de même style. Cela se termine ainsi) „Je prie donc une âme charitable de me prêter cinquante écus promettant de payer exactement les intérêts et de rembourser le capital le plus tôt possible."

„Nous avons encore remarqué les annonces suivantes:

Nous pouvons rendre témoignage en vérité, et sans que nous y ayons intérêt ou que l'amitié nous le fasse dire, que la bière qu'on boit chez M. R . . . est véritablement excellente que les alimens qu'on y prend sont aussi d'une qualité supérieure, le service, etc., etc.

„Ah! la bonne soupe à l'oignon; ah! la bonne saucisse! Tout le monde y va, tout le monde y court. Chez moi, dimanche, etc.“

„Jamais rien de semblable ne s'était vu sous le soleil! oh! quelle galette! Y a-t-il un homme dans la ville qui voudrait qu'on pût dire de lui qu'il n'en a pas mangé? etc.

Non seulement on annonce souvent des fiançailles ou des mariages supposés, dont les parties intéressées apprennent la nouvelle avec le reste du public, mais on ne rougit pas de descendre aux plus viles injures. Par exemple quelqu'un ayant fait l'annonce suivante:

„La dernière des personnes qui m'aimassent, ma mère, vient de mourir.“

On lui a répondu le lendemain:

„La guenon aussi aime des singes.“

La mosquée du baptême sanglant au Caire.

Le sultan Hassan, désireux de voir le monde, et de mettre de côté, pour quelque temps, les soucis et les ennuis de la royauté, confia l'administration de son royaume à son ministre favori, et partit, un beau matin, du Caire, emportant avec lui des trésors considérables en argent et en joyaux.

Charmé de ses excursions dans les pays étrangers, et prenant goût aux spéculations commerciales, dont il ne s'était d'abord occupé que pour être d'accord avec son déguisement de marchand, il continua à voyager beaucoup plus long-temps qu'il ne l'avait projeté d'abord, et augmenta considérablement, en quelques années, le chiffre déjà fort respectable de ses richesses. Cette absence prolongée fut une épreuve trop forte pour la vertu du vice-roi, et celui-ci, après s'être formé peu à peu un parti parmi les grands du pays, finit par faire répandre dans le peuple le bruit que le sultan Hassan était mort; après quoi il s'installa tranquillement sur le trône vacant. Le royal voyageur, étant revenu dans ses États peu de temps après ces événemens, apprit en approchant de sa capitale, la nouvelle de sa mort et de l'usurpation de son ministre. Comme il avait eu le bon esprit de ne pas quitter son déguisement et de n'avertir personne de son arrivée, il put rentrer au Caire sans éveiller nul soupçon. S'apercevant que le parti de l'usurpateur était beaucoup trop fort pour qu'il fût prudent de mettre bas le masque en ce moment; il fit contre mauvaise fortune bon coeur, garda son incognito et ouvrit une boutique. Bientôt on ne parla plus que de son immense fortune, et personne ne s'étonna de la pieuse intention qu'il manifesta de consacrer une partie de ses bénéfices à l'érection d'une spacieuse mosquée. Il ne tarda pas à exécuter son projet; et grâce à son or qu'il n'épargnait pas, l'édifice s'éleva fort rapidement. Quand les travaux furent achevés, le marchand fit prier humblement le sultan de daigner honorer de sa présence la cérémonie du baptême de la mosquée. Séduit par l'idée de donner son nom à un aussi beau monument, l'usurpateur accepta l'invitation et se rendit à l'heure dite au nouveau temple, accompagné de ses officers, des grands de l'état et de ses principaux partisans. On procéda à l'accomplissement des cérémonies prescrites par le rituel. Enfin, le principal Moulah, se tournant vers le prétendu marchand lui demanda quel nom on devait donner à la mosquée. „Appelez-la la Mosquée du sultan Hassan,“ répondit celui-ci, Tous les assistans, tressaillirent, et le Moulah, croyant avoir mal entendu ou désirant donner au marchand l'occasion de corriger ce qui pouvait être une erreur, répéta une seconde fois sa question. „Appelez-la, répondit le prince détrôné, la Mosquée du sultan Hassan. Je suis le sultan Hassan.“ Et jetant loin de lui son déguisement, il se redressa sous son ancien costume en face de l'usurpateur. Ce dernier n'eût pas le temps de réfléchir à ce qu'il lui restait à faire; car, au même instant, de nombreuses trappes qui conduisaient à des caveaux pratiquées à cet effet sous l'édifice, s'ouvrirent brusquement, et il en sortit une troupe d'hommes armés qui envahirent la mosquée, et mirent fin en même temps au règne et à la vie du ministre félon. Son escorte fut massacrée et le sultan Hassan rentra en possession du trône de ses pères.

INDUSTRIE PARISIENNE.

La compagnie garantit la valeur des tous les objets qui lui seront adressés.

Imperméabilité des Draps

et autres tissus de laine.

A. DIVAT ET COMP.

Rue Bourbon-Villeneuve 46.

La modicité des prix ne donnera qu'une très-minime augmentation aux étoffes.

Depuis bien long-temps l'imperméabilité des tissus est l'objet des plus pénibles recherches: on prévoyait sans doute tous les avantages qu'on devait retirer de cette découverte appliquée aux vêtemens d'homme.

La cause la plus fréquente de maladie est, sans contredit, l'action prolongée des vêtemens mouillés sur le corps; les affections rhumatismales en dérivent essentiellement. C'est encore à l'impression d'un froid humide qu'il faut attribuer ces maladies qui règnent, d'une manière presque épidémique, pendant les hivers pluvieux, et rien n'a pu jusqu'à ce jour préserver des effets nuisibles d'une pluie prolongée l'homme de peine, l'ouvrier laborieux, celui enfin qui, par ses occupations, se trouve le plus fréquemment exposé à l'intempérie des saisons. Des tissus en caoutchouc ont été fabriqués pour atteindre ce but; mais, sans compter que leur prix élevé en rend l'usage impossible à la classe la plus nombreuse, l'obstacle qu'ils opposent à la transmission des fluides élastiques rend, dans tous les cas, leur emploi nuisible à la santé, et ils deviennent insupportables dans la saison d'été.

Les derniers procédés pour rendre les tissus imperméables, et que les journaux ont fait connaître, tout en piquant la curiosité du lecteur, ont dû faire naître cette pénible réflexion, que le perfectionnement de cette précieuse découverte n'était pas encore arrivé au point d'en généraliser l'application. Les uns, très-dispendieux, et sans atteindre complètement le but qu'on se proposait, prouvent seulement les tâtonnemens de l'esprit d'invention; enfin, ceux qui semblent donner les plus beaux résultats laissent encore beaucoup à désirer, soit parce qu'ils ne réussissent que sur une étoffe très-serrée, soit parce qu'ils altèrent les tissus.

Le problème qu'il fallait résoudre, le voici:

Rendre imperméables pour toujours les tissus sans leur enlever aucune de leurs propriétés, sans changer ni modifier en rien leur texture, au point que le fabricant ne puisse s'apercevoir que son drap a été soumis à une opération, et jouit d'une propriété nouvelle, qu'après en avoir fait l'expérience; enfin atteindre ce but par des moyens si peu dispendieux, qu'une modique somme suffise pour rendre imperméable l'habillement complet d'une personne. Ce problème, nous venons de le résoudre; toutes les conditions se trouvent remplies de la manière la plus satisfaisante. En effet, tous les tissus sont susceptibles de recevoir l'application de notre découverte: tissus de coton, de laine, de soie, de fil, tous peuvent devenir imperméables. La préparation nécessaire pour donner aux tissus cette propriété ne change en rien leur qualité première, car, pour ne citer qu'une étoffe très-délicate, le velours, l'oeil le plus exercé ne pourra reconnaître qu'il a été rendu imperméable qu'en versant de l'eau dessus. Rien ne peut enlever au drap cette précieuse propriété, qui résiste même au lavage prolongé à l'eau chaude, car, après avoir été rafraîchi et séché, il est aussi imperméable qu'auparavant. Notre procédé est également applicable avec succès à tous les habits confectionnés sans nuire à leur forme ni à leur brillant.

On peut dire maintenant que l'imperméabilité des tissus, arrivée à ce degré de perfectionnement, est une des plus belles découvertes, car toutes les classes de la société sont appelées à en jouir, et, désormais, il ne paraîtra aucun tissu qui ne jouisse de cette propriété, qu'on regardera comme inhérente à leur nature, oubliant que c'est aux efforts de l'esprit d'invention qu'on en est redevable.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Quand vient le soir.

Quand vient le soir,
Triste, en mon réduit solitaire,
Je pense à toi, ma bonne mère,
Au désespoir!
Sans moi, pour elle, qu'est la vie?
Désireux de la gloire, hélas!
Un soir, j'échappai de ses bras;
Mais ce qu'elle appelle folie,
C'est mon devoir.
Là-bas son courage chancelle;
Doux souvenirs, allez vers elle,
Quand vient le soir.

Quand vient le soir,
Je pense à ma blonde Marie,
Doux ange de mon coeur; ma vie,
Mon seul espoir!
De l'avenir perçant les voiles,
Je veux que ses jours soient heureux;
Son nom, qui fait rêver des cieux,
Oh! j'aime le dire aux étoiles!
Puis, je crois voir,
Dans les airs, son front que j'adore
Sa voix, je crois l'entendre encore,
Quand vient le soir.

Quand vient le soir,
Religieux, je te contemple,
O ciel, de Dieu magique temple
Splendide à voir!
Au roi de la terre, des ondes,
Je chante l'hymne de mon coeur;
J'adore le Feu créateur
Et le grand Tout, âme des mondes
Et son pouvoir!
Pour ceux que j'aime, pour mes frères,
A Dieu j'élève mes prières,
Quand vient le soir.

Jules Viard.

La femme du Joaillier.

Épisode de la vie de Martin Diez, surnommé l'Empécinado.

Entre tous ces francs guerroyeurs qu'éveilla au fond de leurs villages le cri de guerre, poussé par l'Espagne en 1807, et que leur patriotisme, leur esprit remuant, et souvent aussi leur ambition, poussèrent à se faire chefs de bandes pour harceler les Français en véritables corsaires de terre ferme, le plus célèbre, et, sans contredit, le plus remarquable fut Martin Diez, surnommé l'Empécinado. C'était un de ces hommes que la nature semble créer tout exprès pour les époques de luttes et de troubles, et qui, forcés de vivre au milieu d'une société paisible, sont aussi déplacés et aussi malheureux qu'un lion dans une ménagerie. Impétueux et poussant l'audace jusqu'à la témérité, prompt à prendre une résolution et sachant à peine ce que voulait dire le mot impossible, endurci aux fatigues, il se montra toujours aussi généreux et aussi disposé à pardonner des injures personnelles, qu'impitoyable dans sa sévérité quand elle était nécessaire.

Martin Diez, le vigneron de Castrillo, nous rappelle ces paladins de l'antique chevalerie dont la race s'éteint de jour en jour dans nos pays par trop civilisés. Sa carrière militaire fut une longue série d'événemens dont l'histoire a tout l'intérêt du roman. Nos lecteurs seront à même d'en juger par le trait qui fait l'objet principal de cet article. Mais avant de le raconter, nous esquisserons brièvement le commencement de l'histoire du célèbre partisan.

Au commencement de la guerre de 1792 un jeune homme de dix-sept ans, natif du bourg de Castrillo dans la province de Valladolid, s'engagea dans le régiment des dragons de el Rey. Bientôt le courage dont il fit preuve lui valut l'honneur d'être attaché en qualité de soldat d'ordonnance à la personne de son commandant, le colonel Ricardos; mais cette position dépendante et beaucoup trop obscure ne pouvait satisfaire l'ambition d'un esprit aussi aventureux que le sien; et, à la suite de quelques revers essuyés par son régiment, il sollicita et obtint la permission d'organiser une espèce de guérilla destinée à harceler l'ennemi dans la Catalogne. La paix n'ayant pas tardé à être proclamée, force lui fut d'abandonner cette existence chère à ses goûts, pour rentrer dans son village où il continua demeurer jusqu'à l'invasion des armées de Napoléon. Il était pauvre, et, pendant cette période, il dut essayer de plusieurs professions pour subvenir à ses besoins. Tour à tour vigneron, bûcheron, et percepteur d'un impôt local prélevé par le duc d'Ossona, il eut plus de raisons que tout autre pour regretter la guerre et son court début dans la carrière de chef de bande.

Tandis qu'il luttait ainsi contre la misère, dans son village, il lui arriva une petite aventure que nous rapporterons ici pour donner une idée de sa force prodigieuse.

On était en hiver, et Martin Diez venait d'être arrêté aux environs d'Aranda del Duero, pour s'être permis d'exercer illégalement sa profession de bûcheron sur des souches dont la coupe était prohibée. Aux termes de la loi, il devait être condamné à payer une amende et à se voir confisquer son âne qu'on avait surpris en flagrant délit de complicité. En attendant que la condamnation fût rendue contre les deux coupables, on les enferma dans une vieille maison, sans toiture, située dans le faubourg d'Endeduero et qui servait ordinairement de prison pour les auteurs de ces sortes de délits. Les fenêtres de ce squelette d'édifice avaient été murées, sa porte était inébranlable, et ses murailles, solidement construites, avaient environ douze pieds de hauteur. C'était là des circonstances fort peu favorables à une évasion; toutefois Martin ne perdit pas l'espoir de regagner sa liberté. Sans autre instrument que son couteau, il fit dans le mur une dixaine d'entailles les unes au dessus des autres, de manière à former une espèce d'échelle; après quoi il attendit patiemment la tombée de la nuit. Tout autre n'eût alors songé qu'à escalader la muraille et à s'enfuir à toutes jambes; mais lui n'était pas homme à abandonner un ami dans le malheur; détachant donc sa longue ceinture, qui était d'un tissu fort solide, il la noua autour du corps de son âne, dont il avait préalablement garotté les pieds; puis il passa sa tête entre le ventre de l'animal et son écharpe, et, chargé de son lourd fardeau, il gravit la muraille dont il atteignit heureusement le sommet. Alors il dégagea sa tête, délia les pieds de l'âne et le fit glisser en dehors du mur le plus bas qu'il put, avant de lâcher sa ceinture par laquelle il le soutenait. Grâce à cette précaution l'animal retomba sain et sauf sur ses quatre jambes, et Martin, après avoir sauté à terre, l'enfourcha et s'enfuit le plus rapidement possible du côté des montagnes où il se tint caché quelque temps.

En 1808, un maréchal-des-logis et un dragon français traversèrent le village de Castrillo, et s'arrêtèrent chez un cabaretier dont la fille était fort jolie. Le maréchal-de-logis, qui avait le malheur d'être le don Juan de son régiment, se permit envers la jeune Espagnole certaines libertés galantes dont celle-ci le remercia en lui arrachant un de ses favoris.

— Ah! si Martin était ici, dit Juana en rentrant dans la pièce où était son père. . il saurait bien me venger des insultes de ce chien de Français.

Martin revint le lendemain au village et apprit de sa fiancée la scène de la veille; les dragons venaient de partir, mais ils avaient eu l'imprudence de dire où ils allaient, et bientôt le futur Guérilléro se mit à leur poursuite, accompagné de son père Manuel et armé d'un tromblon. Au bout de deux jours on le vit reparaître à Castrillo sous le costume du maréchal-des-logis. Juana, était satisfaite de son amant, il venait de tuer l'audacieux qui l'avait outragée.

Un mois après ces événemens, Martin Diez, à la tête de trente-cinq jeunes gens de sa province, assaillit un petit détachement de cavaliers français qui escortaient la voiture d'un courrier de Murat, et remporta contre eux sa première victoire, mais non sans avoir couru le risque de la payer de sa vie. Depuis lors, nous le voyons recrutant partout des hommes, disciplinant sa bande et guerroyant avec une audace incroyable dans la Vieille-Castille. Traqué obstinément par les Français, il fut un jour forcé de se réfugier dans la Sierra de Arlanza. Bientôt l'ennemi, averti du lieu où il avait établi son camp, s'apprêta à le cerner avec des forces considérables. L'Empécinado ne perdit pas de temps en inutiles hésitations; divisant sa troupe en quatre détachemens, il en envoya trois dans trois provinces différentes, et s'installa lui-même, avec vingt-cinq hommes, dans un couvent de Bénédictins situé dans la parti la plus sauvage et la plus inaccessible des montagnes. Son stratagème lui réussit à merveille. Les Français, étonnés d'apprendre qu'on avait vu reparaître la bande de l'Empécinado dans la province de Palencia et deux jours plus tard près de cent lieues de là, ne doutèrent plus que leur redoutable adversaire ne fût parvenu à se faire jour à travers leurs lignes, et renoncèrent à leur projet de blocus. Cependant, comme le pays restait toujours inondé de troupes, Martin Diez ordonna à vingt de ses soldats d'aller rejoindre son lieutenant Fuentès dans la province de Palencia, ne gardant ainsi avec lui que huit hommes pour être plus à même de s'échapper inaperçu. Se trouvant à Ontorio del Pinar, petit village situé à peu de distance de Burgo de Osma, alors occupé par les Français, il ne put résister à la tentation de pénétrer, sous un déguisement, dans cette dernière ville pour y rendre visite à un chanoine, natif comme lui de Catsrillo, dont la nièce était fort séduisante et avait fort bien accueilli son amour. Malheureusement il fut reconnu par un mendiant, nommé Nicolas el Coco, qui s'était approché de lui pour lui demander l'aumône, et qui s'empressa d'aller le dénoncer au corrégidor. La nuit venue, tandis que l'Empécinado était plongé dans un profond sommeil, une troupe d'alguazils envahit la maison de son hôte, pénétra dans sa chambre, et s'empara de sa personne qu'on garotta le plus solidement possible. Arrêté par les autorités nationales, Martin fut enfermé dans la geôle de la ville pour y attendre le moment d'être traduit devant des juges espagnols comme prévenu de vols et de meurtres. Son cachot était au rez-de-chaussée et n'avait qu'une étroite lucarne donnant sur un corridor. Un matin qu'il était encore étendu sur son grabat, il s'entendit appeler par son nom, et, levant la tête, il aperçut, derrière les barreaux de l'étroite ouverture, les traits bien connus d'un certain Cambrea qui avait servi dans le même régiment que lui en 1792, et qui, condamné depuis à un long emprisonnement, s'était acquis par sa soumission le privilége d'errer en liberté dans l'intérieur de la prison.

La suite prochainement.

La Promesse de Mariage.

Suite.

Chapitre III.

La visite de Mariage.

A l'heure où il crut que mademoiselle de Châtillon serait visible, Saint-Jory se présenta, et nous pouvons avouer que, bien que militaire, et ayant donné maintes fois des preuves de bravoure ce ne fut pas sans un battement de coeur qu'il souleva le lourd marteau de la porte d'une de ces maisons de province dont les murs épais semblent avoir servi jadis à quelques fortifications de château-fort. La personne qui vint ouvrir était un vieux domestique à livrée bleue et orange; cet homme tenait un fanal à la main, car il faisait nuit. Il fit traverser au visiteur une grande cour, entra dans un vestibule où commençait un escalier de marbre, monta au premier étage, puis, lui fit traverser trois pièces sombres et froides, et l'introduisit enfin dans un petit salon meublé à la Louis XIII, éclairé autant par deux bougies allumées et posées sur le manteau de la cheminée, que par un grand feu qui brûlait dans l'âtre.

En entendant annoncer M. de Saint Jory, mademoiselle de Châtillon se leva d'une immense bergère où elle était presque ensevelie, et, indiquant du geste un siége non loin d'elle, elle se rassit.

Pendant ce court espace de temps, le chevalier eut le temps d'examiner celle qui n'avait pas craint de le demander en mariage. Soit que prévenu en sa faveur par cet acte d'imprudence, le chevalier la trouvât bien supérieure au portrait tracé par le vieux chevalier de St-Louis, bien mieux même qu'elle ne lui avait semblé au bal; sa taille, grande, brisée en deux, avait, assise ainsi, une souplesse remarquable; un noeud de ruban bleu ornait ses beaux cheveux châtains; sa robe bleue outre-mer doublée de rose, et ouverte sur une jupe jaune-paille, lui donnait un air de parure élégante qui s'harmoniait avec le mouvement noble de sa tête; ses mains étaient si belles, si aristocratiquement blanches, si mignonnement effilées des doigts, qu'elles donnaient du charme aux bras qui les soutenaient.

Il fallut beaucoup moins de temps que je n'en mets pour le dire au chevalier pour juger cela.

Mademoiselle de Châtillon, que la visite du chevalier avait mis de bonne humeur, commença l'entretien.

— Eh bien, chevalier, quand changerons-nous de rôle?

— Comment, madame, dit-il cherchant à la comprendre.

— Oui, dit mademoiselle de Châtillon, jusqu'à présent j'ai le vôtre; je vous ai demandé en mariage, n'est-ce point assez, et attendez-vous que je vous fasse la cour?

— Permettez-moi de vous la faire, mademoiselle, et vous me rendrez le plus heureux des hommes.

N'ai-je pas plus fait que de vous y autoriser par la lettre de ce matin.

Un nuage passa sur le front du lieutenant.

— Qu'avez-vous? demanda mademoiselle de Châtillon, à qui cette contraction n'échappa pas; parlez, monsieur, aux termes où nous en sommes, doit-il y avoir quelques secrets entre nous? . . . parlez . . . Mais vous vous taisez . . . Ah! je le vois, on ne m'a pas épargnée auprès de vous, et ma démarche étrange motive peut-être la mauvaise opinion qu'on aura déjà cherché à vous donner de moi. Mais, monsieur, ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire . . . Et que pensez-vous de moi?

— Ce que je pense! . . .

— Si votre coeur est engagé, dites-le moi.

— Mon coeur engagé! . . Mademoiselle, entendez l'histoire de ma vie. J'ai été élevé dans le vieux manoir de St-Jory, d'où l'humeur triste de mon père éloignait la société du voisinage. Sorti de la maison paternelle pour entrer dans les camps, je n'ai connu le monde que de nom. A vingt ans mon coeur s'ignore encore; le nom de plusieurs femmes l'a déjà fait battre, mais jamais cet amour si grand, si dévoué, tyrannique, que souvent j'ai désiré avec tant d'ardeur, n'est venu en altérer la tranquillité. Avant de vous voir, il était libre et heureux de son indépendance; aujourd'hui il dépose à vos pieds sa liberté. Vous avez éveillé dans mon âme des transports de passion qui sommeillaient encore. Si un instant a décidé de vos sentimens pour moi, un instant a décidé du bonheur de ma vie; je suis à vous, disposez de moi. Mais, de grâce, que cet amour soit vrai, il serait cruel de tromper un jeune homme qui mettra dans votre affection toute sa joie.

— Cette réflexion est étrange.

— Pardonnez-moi, s'écria Rustaing, mais ce moment qui décide de ma vie doit être vrai et solennel! Jeanne! bien qu'arrivé depuis deux jours seulement, et n'ayant vu le monde de Villers-Cotterets que dans une réunion à l'intendance, des bruits son venus jusqu'à moi . . .

— On vous à dit, mon ami, que j'aimais M. de Lautour.

— Ça n'est pas vrai? . . . Oh! dites, ça n'est pas vrai?

— Vous déjeûniez ce matin avec le chevalier du Halde lorsqu'on vous a remis ma lettre, il aura reconnu mon écriture et voulu jeter dans votre esprit un peu de la bile qui ternit le sien. Mais ce ne sont pas mes paroles qui doivent apporter le calme dans votre âme, ce sont mes actions, et je veux vous mettre à même de les juger toutes. A compter de demain, je vous permets de m'accompagner partout, mon ami, de venir chez moi à n'importe quelle heure du jour il vous plaira, enfin, sans être encore mon mari, mon maître, je vous en donne les droits, les privilèges. Que voulez-vous de plus, Rustaing?

— Oh! vous me faites mourir de bonheur.

Un moment après les deux jeunes gens se séparèrent en se disant;

— A demain!

La suite au prochain numéro.

VOYAGES.

Les Chevaux Nejdi.

Jusqu'à présent, en France, on a confondu, sous la vague dénomination des chevaux arabes, les trois familles si distinctes, pour les Orientaux, des chevaux égyptiens, syriens et nejdis. On appelle Nejdi l'arabie centrale; ses produits chevalins sont connus en Egypte depuis les conquêtes de Méhémet-Ali. Aucune autre famille ne peût être comparée aux nejdis. Voici comment M. Hamant, qui a long-temps dirigé les haras du vice-roi d'Egypte, décrit les caractères principaux de cette race, dans un livre fort remarquable qu'il a récemment publié sous le titre de Quatorze ans en Egypte.

„Le cheval nejdi a des formes anguleuses. Les principales couleurs de sa robe sont le gris-clair, le gris-sale, le gris-truité, l'alezan brûlé, le bai-clair. Pendant tout le temps de mon séjour en Egypte, j'ai vu un seul nejdi de couleur noire; il appartenait au général Jacoub-Bey. Les muscles de ce cheval sont très-apparens. Interstices musculaires parfaitement dessinés; attitude fière. Vu hors de l'écurie, le cheval nejdi pose à merveille; il tient la tête haute, son regard annonce une force vitale très-grande. Expression d'une pyramide renversée; très-petites oreilles, très-grand front, grands yeux, très-larges narines haut placées; l'extrémité inférieure de la tête peut être contenue dans la main. Encolure droite, le plus généralement, longue crinière très-fine, garrot élevé, croupe d'une brièveté remarquable, jambes sèches, jarrets larges, petit pied, queue attachée très-haut, elle est extrêmement relevée quand le cheval se meut; ventre d'un très-joli volume, grande longévité. Le cheval nejdi est jeune encore à vingt-cinq ans; il va jusqu'à cinquante ans. La taille du cheval de l'Arabie centrale est moyenne; beaucoup sont grands."

Elevés par les Arabes, sous leur tente, les nejdis sont d'une beauté et d'une intelligence remarquables. Il n'en est pas de même quand ils prennent naissance dans les écuries des Turcs. Ceux-ci, par suite de préjugés absurdes, laissent les poulains manquer de nourriture jusqu'à l'âge de trois ans, et les maintiennent, par cette diète forcée, dans un état de faiblesse fort nuisible au développement de l'élève. En outre, ils les entravent par les quatre membres, dans les écuries, ce qui fausse les aplombs, et ce qui empêche les formes de prendre leurs développemens.

Une grande erreur consiste à croire qu'un climat chaud soit nécessaire pour que les nejdis s'élèvent heureusement. Ils s'accommodent à merveille des climats tempérés, et la France, surtout peut leur être des plus favorables.

Les Egyptiens redoutent beaucoup les sortiléges pour leurs chevaux; aussi faut-il, quand on entre dans une écurie ou qu'on approche d'un nejdi, dire *mach Allah* (grâce à Dieu), afin de prouver qu'on n'a point de mauvais dessein. Cette même crainte leur fait couvrir d'amulettes les poulains et les jumens. Plusieurs mois après la naissance d'un cheval, on lui enlève, des ailes du nez, les cartilages, qu'on dit être un os très-nuisible; on incise également le corps clignotant de l'oeil. A cinq ou six mois, on sèvre les poulains, que l'on nourrit de lait de chamelle, de viande cuite, de bouillon gras, de farine, de biscuits composés de farine avec des viandes desséchées et réduites en poudre, de raisin sec, de dattes écrasées dans du lait, et d'herbes. Ils aiment beaucoup la chair crue.

Le farcin et la morve, ces fléaux de nos haras et de nos écuries, n'atteignent jamais les nejdis de véritable race.

Du reste, les connaissances des Egyptiens et des Turcs en hippiatrique sont médiocres et incomplètes; le peu qu'ils ont acquis maintenant, ils le doivent aux Européens qui sont venus se fixer dans leur pays; quand aux Arabes et aux habitans de Nejd, ils sont très-habiles connaisseurs; mais ils cachent ces connaissances avec un profond mystère.

Vers la fin du mois de décembre 1842, sept chevaux égyptiens, envoyés en don par le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, au roi des Français, sont arrivés à Paris chez l'ambassadeur de Turquie. Après avoir laissé reposer ces chevaux dans ses écuries durant huit ou dix jours, Reschid-Pacha les a présentés à Sa Majesté. Cette présentation a eu lieu le 7 décembre 1842, vers onze heures du matin, dans la cour des Tuileries, en face du pavillon de l'horloge. Les sept chevaux, tenus en main par les sept palefreniers égyptiens qui les avaient amenés sous les ordres de Soliman, piqueur des écuries de Méhémet-Ali, étaient rangés en face du palais, couverts de brillantes couvertures écarlates à dessins arabes. Le roi, en costume de lieutenant-général, accompagné de S. A. R. monseigneur le duc de Nemours, de ses écuyers, M. le marquis de Strada, M. le comte de Strada et M. le baron Préjan, de ses aides de camp, et ayant à sa droite l'ambassadeur turc Reschid-Pacha, fit, un à un, approcher devant lui ces superbes animaux, qu'il examina dans le plus grand détail; il voulut qu'ils défilassent ensuite les couvertures relevées, afin qu'on vit mieux leurs belles formes. L'inspection terminée, les sept chevaux furent immédiatement conduits dans les écuries du parc de Monceaux, depuis long-temps préparées pour les recevoir.

Ces chevaux proviennent d'étalons de la célèbre race Nejdi, et de mères égyptiennes. Ils se nomment: Hamdani-Blanc; Durzi; Hamdani-Bai; Dahmani; Saklawi-Premier; Saklawi-Deuxième. Ces noms, qu'ils portaient dans les haras égyptiens, leur ont été conservés dans les écuries royales de Monceaux.

Hamdani-Blanc et Durzi sont les deux plus accomplis de ces admirables animaux. Le premier, sous poil blanc mat, est âgé de dix ans, et passait, en Égypte, pour le cheval le plus parfait qui se trouvât parmis les plus illustres produits de la race Nejdi. On ne saurait assez louer l'élégance et la vigueur sans pareilles de ses formes, l'intelligence de son regard et la vivacité de ses mouvemens.

Durzi, âgé de douze ans, porte une robe gris-blanc: il était monté, à la bataille de Nezib, par Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali. S'il faut en croire les récits des Égyptiens qui ont amené Durzi en France, cet infatigable coureur aurait parcouru quarante lieues au grand galop, sans s'arrêter une seule seconde pour reprendre haleine. Enfin, tombé au pouvoir des Turcs, il aurait été racheté par son maître au prix de douze cents chameaux.

Saklawi-Premier, âgé de sept ans, sous poil blanc mat, est destiné à monseigneur le duc d'Aumale. Il est parti le 18 février dernier pour l'Afrique, afin d'y servir à son Altesse royale durant la campagne.

Saklawi-Deuxième, gris brûlé, et âgé de cinq ans et demi, appartient à monseigneur le duc de Nemours, comme cheval de revue et de bataille.

Hamdani-Bai, âgé de sept ans, est bai-marron.

Dahmani, âgé de onze ans, est d'un blanc irréprochable.

Dahmani porte, à l'intérieur de ses jambes, d'une blancheur de neige, les signes noirs que d'ordinaire les Égyptiens tracent, à l'aide de certains procédés, sur les chevaux de haute race. Il est le seul sur lequel on remarque cette particularité.

Tachiani, âgé de trois ans et demi, et sous poil gris-pommelé, est destiné, ainsi qu'Hamdani-Blanc, Hamdani-Bai, Durzy et Dahmani, à l'établissement d'un haras arabe à la résidence royale de Saint-Cloud.

La suite prochainement.

Le théâtre I. R. de la cour à Vienne.

Le théâtre J. R. de la Cour à Vienne est un établissement qui honore la munificence de la Cour impériale et qui met en évidence l'esprit et le bon goût de la nation autrichienne. Ce théâtre est l'arène des auteurs dramatiques de l'Allemagne, qui ambitionnent de voir représenter leurs pièces par les acteurs éminens de la Cour, avec le même zèle que les anciens poètes grecs qui lisaient leurs ouvrages dans les jeux Olympiques. Les pièces dramatiques de Grillparzer, de Deinhardstein et de Halm sont des chefs-d'oeuvre qui passeront à la postérité et qui assignent à leurs auteurs une place distinguée parmi les écrivains de l'Autriche.

Ce théâtre fut bâti en 1741. On y représente la tragédie, la comédie et le drame. Une exacte observation du costume de tous les peuples, de tous les pays, complètent l'illusion dans ce spectacle, où le talent des meilleurs acteurs d'Allemagne s'identifie avec la situation des personnages dont ils remplissent les rôles.

La supériorité actuelle de ce théâtre, donnera un intérêt particulier à nos lecteurs qui jèteront un coup d'oeil sur la lettre qui suit.

Lettre d'un Voyageur français à son frère, à Paris, en 1780.

Vienne 1780.

Il y a seize ans, Arlequin était l'âme de tous les théâtres; rien ne plaisait que ses paroles et ses gestes. Les critiques des

pays septentrionaux de l'Allemagne, l'ont banni de leurs théâtres; cependant la multitude désire son retour. Lorsque Arlequin disparut, on travailla à former un théâtre national; on y réussit peu-à-peu, et il est parvenu aujourd'hui à un certain degré de perfection. J'ai vu jouer le Père de famille presque aussi bien, je crois qu'on le joue à Paris. Les Acteurs sont choisis, mais ils ont le même défaut que ceux de Paris. C'est un inconvénient qui se rencontre nécessairement dans toutes les troupes de Comédiens, où il ne règne pas une discipline sévère.

Je m'entretenais, il y a quelques jours, sur ce sujet, avec un des principaux acteurs: „Nous formons," dit il, „une espèce „de Parlement entre nous, et l'Intendant de la Cour n'a pas plus „d'autorité sur nous, que le Roi de la Grande Bretagne n'en a „sur la Chambre des Communes." Tant pis, dis-je, en moi-même; car si la forme du gouvernement Républicain, est pernicieuse à un État, elle doit, à plus forte raison, être funeste à une troupe de Comédiens; la plupart d'entre eux veulent conserver sur leurs camarades, l'autorité de Rois et de Princes, qu'ils avaient sur le théâtre, et les traiter en véritables sujets.

Je vais vous parler des principaux personnages de cette petite République; ils méritent bien d'être connus; ils sont dignes de la considération qu'on a pour eux; on les admet dans les meilleures sociétés de la ville.

Stephanie l'aîné, qui est leur Directeur, est un homme extraordinaire sur le théâtre. Il a beaucoup lu; il est plein de sentimens d'honneur. Il a de l'esprit et il est aussi poli qu'aucun homme du monde. C'est bien dommage qu'il ne soit point le mieux fait des Acteurs. Il a les pieds vilains, et son ventre ne répond point à son corps. Il fait tous ses efforts pour cacher ces défauts par des postures artificielles, mais sa figure lui fait tort. Après Brockman; il a le plus bel organe du théâtre, mais sa voix est souvent trop faible, ce qui la rend désagreable. Il a une déclamation charmante, c'est le fruit d'éducation qu'il a reçue en Saxe. Sa contenance est naturellement expressive, elle pourrait, néanmoins, l'être davantage; mais quoique susceptible de grandes passions, il ne peint pas assez. Les rôles qui lui sont le plus avantageux, sont ceux de pères sensibles. Je n'ai jamais vu mieux jouer le Père de Famille que par cet Acteur. Malgré les imperfections de son corps, il est souvent obligé de jouer des rôles qui ne lui conviennent point; car il a affaire à des associés peu traitables. Je lui ai souvent vu remplir les rôles de Princes jeunes et étourdis, qui lui faisaient peu d'honneur; il y a cependant de l'expression dans tout ce qu'il fait, et il n'oublie rien pour jouer son rôle aussi bien qu'il lui est possible. Il a composé, si je ne me trompe, plusieurs pièces originales; de plus il est l'Auteur de quelques traductions du Français et de l'Anglais.

Son frère cadet a des qualités tout opposées; il est dur, sévère, arrogant et a l'air barbare; on le prendrait plutôt pour un caporal de Grenadiers, que pour un Acteur. Il joue les rôles de Paysans, de Valets mécontens, de Tyrans, de Bourreaux et d'autres semblables, avec une aisance qui lui est naturelle, et personne ne saurait s'en acquitter aussi bien que lui. Il a encore plus de talent pour la poésie: quoique ses pièces ne soient pas exempes de défauts, elles sont cependant jouées sur tous les théâtres d'Allemagne. Il y répand beaucoup de sentiment: on y remarque des charmans caractères et souvent de fort beaux dénouemens. Quelques imperfections de l'Acteur, diminuent le mérite de ses ouvrages; 1. il ne possède point assez la langue; 2. sa fertilité, (car il vend ses pièces par douzaines;) ce qui le force souvent à faire choix de sujets invraisemblables. S'il voulait employer un peu plus de temps à corriger ses ouvrages, il pourrait passer pour un des meilleurs Poëtes de son temps. Son amour pour le Roi, tiré de l'histoire de Charles II; son *Déserteur aus Kindesliebe*; son *Bekanntschaft im Bade*; son *Wolf in der Heerde* et son *Unterschied bei Dienstbewerbungen*, sans être écrits avec élégance, annoncent un véritable génie. Il a beaucoup de finesse et de goût, tant à composer des pièces qu'à les jouer. Il se moque des critiques, les méprise et quelquefois même les fait taire à coups de poings.

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

20 mars. — On lit dans le Tarn et Garonne, du 16: „Dimanche dernier, une jeune fille de Corbarrieu, âgée de dix-sept ans, fut envoyée par sa mère acheter de la farine. Cette femme était très-pauvre; aussi ce fut en pleurant qu'elle tira d'un vieux coffre cinq francs en gros sous, à coup sûr le seul argent qui fût dans la maison. La jeune fille savait bien cela; elle savait que ces cinq francs donnés, la farine pétrie, le pain mangé, il ne resterait plus rien au logis. Dieu sait quelles douleurs assaillirent cette pauvre âme; mais le marchand, en entrant dans son magasin, vit l'enfant qui volait de la farine dans un sac, et qui, surprise ainsi, se mit à pleurer et lui raconta tout. Il la réprimanda sévèrement, et crut de son devoir de prévenir les parens. Ceux-ci, quand leur fille rentra, lui firent de grand reproches, en lui disant qu'il était permis de mourir, faute de pain, mais jamais de dérober le pain d'autrui. L'indignation était grande, et la scène fut bien cruelle. La malheureuse jeune fille sortit; elle alla sur les bords du Tarn, à un endroit où une langue de gravier s'avance dans l'eau. Elle entra dans la rivière jusqu'à la ceinture. Alors les gens de l'autre rive la virent, les yeux levés au ciel, faisant cinq ou six fois le signe de la croix; puis elle enveloppa sa tête de son tablier, et se coucha doucement dans le Tarne, sur le sable, ayant deux pieds d'eau au dessus d'elle. On accourut; elle était morte. Elle devait être fiancée le dimanche suivant."

On écrit de Cork (Irlande), le 7 mars: „M. Henri Hughes, vice-président du jockey-club de cette ville, avait fait contre dix autres membres de cette société un pari de 300 guinées (8100 fr.), qu'il conduirait sans encombre dans les rues de Cork, une voiture attelée de quinze chevaux. L'essai a eu lieu jeudi dernier, à midi. La voiture que M. Hughes avait choisie était une diligence à dix-huit places, et les chevaux étaient attelés, savoir: quatorze à deux de front et un en tête. L'automédon avait pris place sur le siége, et il conduisit son nombreux attelage avec la plus grande vitesse, même à travers les rues les plus étroites, et en tournant autour de chaque encoignure. Ses adversaires le suivirent à cheval, et après que la promenade eut duré environ cinq quarts d'heures, ils se déclarèrent à l'unanimité vaincus, et ils remirent les 300 guinées à M. Hughes, qui les envoya sur-le-champ aux bureaux de charité de notre ville."

VARIÉTÉS.

Une héroïne Affghane.

Tandis que les Affghans nous disputaient l'entrée de la citadelle de Ghuznee, nous fûmes témoins d'une scène d'héroïsme et de dévouement filial qui changea, pour quelques instans, en pitié la fureur des combattans. En tête des plus acharnés de nos adversaires, se faisait remarquer un vieux chef dont les armes et le turban resplendissaient de pierreries. Le désir de s'emparer de sa riche dépouille amène bientôt autour de lui une foule d'assaillans; il se défendit comme un homme qui comprend qu'il n'a plus de chances de salut, mais qui veut vendre chèrement sa vie. Déjà il avait tué plusieurs soldats du Queen's Royals et gravement blessé le capitaine Robinson, lorsqu'un grenadier de la compagnie de ce dernier, voyant ce chef en danger, porta au brave Affghan un coup de baïonnette qui le renversa baigné dans son sang. Tandis que le grenadier s'apprêtait à achever sa victime, une jeune fille se jeta sur lui et lui plongea son poignard dans la poitrine. Après quoi, elle se jeta sur le corps du vieux chef pour le protéger; et les Affghans, formant, devant elle une sorte de rempart, maintinrent leur position jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à faire transporter le cadavre dans la citadelle. Quelques instans plus tard, la forteresse fut prise et nos soldats trouvèrent l'héroïque jeune fille pleurant sur les restes du vieillard qui, nous apprit-on, était son père. Elle fut traitée avec le plus grand respect, et nul n'osa l'interrompre dans les apprêts qu'elle faisait pour rendre les derniers devoirs au défunt.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Vers composés à l'occasion

de la célébration jubilaire du jour,

où

S. A. I. et R.

L'ARCHIDUC CHARLES

fut décoré de l'ordre militaire

de

Marie-Thérèse.

UN GRAND HOMME.

Dans les combats, favori de la Gloire,
Par sa valeur et son rare sang-froid;
Par son génie assurant la victoire
A son pays qui triomphant le voit:
Pendant la paix, affable, doux, modeste,
Ainsi que l'est toujours un vrai héros.
Employant bien tout le temps qui lui reste,
Non à goûter les douceurs du repos;
Mais à former à son illustre exemple,
Par ses leçons tous ses augustes fils;
En leur montrant de la Gloire le temple.
Leur enseignant à servir leur pays:
Tel est le Prince, à qui, dès qu'on le nomme,
Tout rend hommage, et répète aujourd'hui:
Charles d'Autriche est certes un grand homme,
Et ne le cède à nul autre avant lui.

G. Heussy.

VIENNE.

Samedi passé le 1 Avril, à sept heures et demi du soir, a eu lieu la première représentation d'un Carroussel entre plusieurs chevaliers partagés en quadrilles, dans le grand manége d'hiver I. R.

Ce Carroussel fut représenté en l'honneur de la célébration jubilaire du jour, où S. A. I. et R. l'Archidue Charles, fut décoré de l'ordre militaire de Marie-Thérèse.

Cette fête grandiose déroulait aux yeux des spectateurs l'aspect le plus brillant. Sous la loge impériale était une tribune pour le corps diplomatique, devant laquelle se trouvaient les fauteuils pour les dames des Chevaliers du Carroussel. Vis-à-vis la loge impériale à l'autre bout de la salle du manége on avait pratiqué des tribunes occupées par un grand nombre de Chevaliers de l'ordre de Marie-Thérèse et d'autres officiers supérieurs arrivés à Vienne, pour célébrer la fête. La première galerie était émaillée de Dames, de grands Seigneurs, d'officiers, de grands dignitaires de la Cour et de hauts fonctionnaires de l'Empire. La seconde galerie était occupée par le Public.

Les trophées et la vaste salle resplendissant de mille clartés, rehaussèrent l'éclat du Carroussel. Une musique guerrière mêla ses accords aux épanchemens de la solennité.

LL. MM. Impériales l'Empereur et l'Impératrice et les illustres Membres de l'auguste maison impériale ayant occupé leurs places avec le Héros de notre siècle, et les applaudissemens pleins du plus vif enthousiasme s'étant appaisés, la fête commença.

Les vingt Chevaliers du Carroussel conduisirent leurs dames à leurs places.

Noms des illustres Dames.

Me. la comtesse Anne de Harrach, née princesse de Lobkowitz; Me. la comtesse Marie de Wolkenstein, née comtesse d'Erdödy; Me. la princesse de Clary, née comtesse de Fiquelmont; Me. la princesse de Trautmansdorf, née princesse de Liechtenstein; Me. la princesse Thérèse d'Esterházy, née princesse de Taxis; Me. la comtesse de Hunyady, née comtesse de Zichy; Me. la comtesse d'Esterházy, née baronne de Perenyi; Me. la princesse de Liechtenstein, née comtesse de Kinsky; Me. la comtesse Emilie de Flahault; Me. la princesse de Bretzenheim, née princesse de Schwarzenberg; Me. la comtesse de Schönfeld, née comtesse de Palffy; Me la comtesse de Zichy-Ferraris, née de Strachan; Me. la comtesse de Sándor, née princesse de Metternich; Me. la comtesse de Mareschalchi; Me. la princesse de Metternich, née comtesse de Zichy-Ferraris; Me. la comtesse de Grünne, née comtesse de Trautmansdorf; Me. la Landgrave Gabrielle de Fürstenberg; Me. la princesse de Schwarzenberg, née princesse de Liechtenstein; Me. la princesse de Paar, née princesse de Liechtenstein; Me. la comtesse de Hunyady, née princesse de Liechtenstein.

La parure de toutes ces nobles Dames était dans le goût du moyen âge; des pierreries et des joyaux parsemaient leur costume.

Noms des illustres Chevaliers.

qui exécutaient les quadrilles chevaleresques.

Première quadrille. (Vert et or.)

Le comte Th. de Nadasdy. Le comte de Blacas. Le prince de Clary. Le comte Al. de Károly.

Seconde Quadrille. (Bleu céleste et argent.)

Le prince de Lobkowitz. Le comte Em. de Zichy. Le prince d'Auersperg. Le comte Lad. de Károly.

Troisième Quadrille. (Rouge de cerises et argent.)

Le comte de Sándor. Le comte de Festetics. Le comte de Kolowrat. Le comte de Taroucа.

Quatrième Quadrille. (Noir et or.)

Le prince de Trautmansdorf. Le prince Nicolas d'Esterházy. Le comte Antoine de Szapary. Le comte de Lodron.

Quadrille mêlée.

Le prince Rodolphe de Liechtenstein (rouge avec argent). Le comte de Chotek (vert avec or). Le comte de Harrach (noir avec or). Le comte de Wolkenstein (bleu et argent).

Les Chevaliers ont déployé dans tous ces exercices une dextérité surprenante; leur tenue était vraiment chevaleresque, le costume pittoresque de l'ancienne chevalerie relevait la beauté de leur physique; de superbes chevaux obéissaient à l'impulsion de ces nobles cavaliers, dont les ancêtres se sont distingués dans les différentes guerres que l'illustre maison d'Autriche avait à soutenir. La présence du grand Héros électrisa toutes les évolutions de ce Carroussel unique dans son genre.

J. B. Hofstetter.

La Femme du Joaillier.

Suite.

— Ayez bon espoir, dit à Martin Diez son ancien compagnon d'armes. Dimanche, pendant la grand'messe, je viendrai vous ouvrir la porte de votre cachot.

Cambrea tint sa promesse, et, chargeant sur ses épaules l'Empécinado, que ses chaînes empêchaient de marcher, il le transporta jusqu'à la porte de la chambre du geôlier. S'approchant du guichet, il annonça à ce dernier que le corrégidor venait d'arriver et demandait à lui parler. Le porte-clefs ouvrit aussitôt sa porte sans défiance; mais à peine eut-il mis le pied dans le corridor, que l'Empécinado, qui avait été déposé à terre le renversa violemment d'un coup de poing dans la poitrine. Au même instant

Cambrea s'élança dans la chambre où il parvint sans peine à terrasser, à garotter et à bâillonner un alguazil qui s'y trouvait. Cela fait il courut aider l'Empécinado à s'assurer également du silence et de la personne du geôlier, qu'il n'eut pas de peine ensuite à enfermer avec l'alguazil dans le cachot du partisan. Alors il délivra Martin Diez de ses chaînes au moyen de quelques outils trouvés dans la loge du guichetier, et nos deux prisonniers, s'affublant des costumes et des chapeaux dont ils avaient dépouillé le porte-clefs et l'alguazil, gagnèrent gravement la porte de la prison qu'ils franchirent sans être arrêtés. Comme c'était l'heure de la grand'messe, les rues étaient fort désertes, et les fugitifs sortirent de la ville sans éveiller aucun soupçon. Arrivés à un petit village situé à un quart de lieue de Burgos de Osma, ils aperçurent un soldat tenant par la bride deux chevaux, le sien et celui d'un officier qui venait d'entrer dans une maison voisine. En fouillant dans la poche de son habit d'emprunt, Martin Diez avait trouvé une tabatière remplie de ce tabac jaune et fin que nous nommons tabac d'Espagne. En ayant versé le contenu dans sa main, il s'avança vers le soldat comme pour lui demander un renseignement, et lui lança à la face sa poignée de tabac. La suite est facile à deviner; le malheureux Français fut renversé en un clin d'oeil, et nos Espagnols, enfourchant les deux chevaux, s'enfuirent à bride abattue.

Quelques jours plus tard l'Empécinado avait rejoint son lieutenant Fuentès et repris le commandement de sa bande.

Ayant regagné le théâtre favori de ses expéditions, les bords du Douro, il s'aperçut bientôt que les choses prenaient chaque jour, dans la Vieille-Castille, une tournure de moins en moins favorable à ses opérations. Les Français occupaient la plus grande partie de la province et punissaient, avec la dernière rigueur, la moindre infraction à leurs ordres. La plupart des villages étaient devenus *afrancesados*, par crainte et dans l'espoir, de se mettre à l'abri de l'oppression et des pillages. Bien qu'au fond du coeur la population fît des voeux pour le succès des chefs de bandes tels que l'Empécinado, nul n'était tenté de se compromettre pour les partisans dont le nombre ne suffisait pas à protéger leurs alliés contre les vengeances des Français. Le clergé était la seule classe qui fût restée obstinément fidèle à la cause de l'indépendance nationale, et qui se montrât toujours prête à héberger et à aider de sa bourse tous les ennemis déclarés des envahissemens.

En dépit de ces circonstances défavorables, l'Empécinado ne se décida pas moins à guerroyer seul et sans appui dans la Vieille-Castille. Établissant son bivouac dans les bois de pins de Coco, il dépêcha vers Somosierra et Burgos des espions chargés de l'informer du passage des convois dont la capture pourrait lui rapporter à la fois honneur et profit.

Deux jours après le départ des espions, et peu d'instans avant le point du jour, le petit camp fut mis en émoi par le coup de feu d'une sentinelle placée sur la lisière de la forêt. En quelques minutes tout le monde fut sur pied. L'Empécinado avait coutume, chaque fois qu'il campait ainsi en pleine campagne, de toujours tenir, même pendant la nuit, la moitié de ses hommes armés et équipés, prêts en un mot à enfourcher leurs chevaux; et bien lui prit cette fois de ne pas avoir oublié cette précaution. A peine les soldats avaient-ils eu le temps de se frotter les yeux et de sauter en selle, que la sentinelle arriva au galop dans le camp, en criant:

— Los Franceses, los Franceses!

Une des qualités distinctives de l'Empécinado, était sa présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, même dans les momens les plus critiques. Rangeant aussitôt en bataille ceux de ses hommes qui étaient déjà à cheval, il laissa un détachement dans le camp pour couvrir ceux qui s'empressaient de seller leur monture et prendre les armes; et, à la tête de ce qu'il lui restait de troupes disponibles, il se retira un peu sur la gauche de l'espace ouvert, où était établi le bivouac. Avant qu'il eût achevé ces dispositions, des cliquetis d'armes et un bruit de chevaux au galop se firent entendre, et un escadron français envahit la clairière. L'Empécinado donna l'ordre de charger et, tandis que son lieutenant Fuentès attaquait la colonne par le front, lui même l'assaillit par le flanc. Les Français, qui s'étaient attendus à avoir beau jeu d'un ennemi endormi, furent fort étonnés de se voir si chaudement reçus. Suivit un combat opiniâtre une mêlée acharnée que rendait encore plus confuse l'obscurité qui régnait encore. Les Espagnols, inférieurs en nombre, commençaient déjà à se trouver dans une fort mauvaise position, quand leurs compagnons, alors armés et montés, accoururent à leur secours. En voyant arriver ces renforts, les Français se crurent tombés dans quelque embuscade et battirent en retraite, laissant derrière eux plusieurs morts et plusieurs blessés. La guérilla les poursuivit pendant quelque temps, mais sans faire plus d'un prisonnier, et encore était-ce un homme vêtu du costume des paysans espagnols et monté sur un fort mauvais cheval. Ayant donné ordre qu'on l'amenât en sa présence, l'Empécinado fut fort surpris de reconnaître en lui un certain Pedro Gutierrez, natif d'Aranda et l'un des émissaires qu'il avait envoyés deux jours auparavant pour épier les mouvemens de l'ennemi.

Pâle et défait, le prisonnier répondit d'une voix tremblante à l'interrogatoire du farouche partisan; l'histoire de sa trahison était fort simple. Les Français s'étaient emparés de lui, l'avaient reconnu pour un espion, et l'avaient laissé libre d'opter entre la potence et l'abandon de son chef et de sa cause. La crainte de la mort l'avait emporté, et il s'était mis au service des ennemis de son pays.

Tant que dura son récit et quelques instans même après qu'il eut cessé de parler, le plus profond silence régna parmi les guérilléros. Les sourcils de l'Empécinado étaient contractés comme ceux de Jupiter tonnant, et l'expression de ses traits équivalait à une sentence de mort.

La suite prochainement.

La promesse de mariage.

Suite.

Chapitre IV.

Continuation de l'histoire de la ville.

M. de Saint-Jory avait aussitôt écrit à sa famille pour lui faire part du bonheur qui lui arrivait, et il reçut de son père la lettre la plus singulière:

„Tu es bien jeune, mon enfant, lui écrivait-il, pour croire qu'à peine arrivé dans une ville, et sans guère plus d'avantages que les autres officiers de ton régiment, une jeune et belle héritière soit tombée subitement amoureuse de toi, et demande sérieusement ta main. Mon pauvre Rustaing, cette femme se moque de toi, et j'ai d'autant plus de raison de le croire, que je reçois en même temps que ta lettre, une lettre d'un de mes anciens amis, le chevalier du Halde, qui m'annonce avoir eu le plaisir de déjeûner avec toi, et qui ayant cru remarquer l'attention que tu portais à mademoiselle de Châtillon, me trace un portrait de cette jeune personne, portrait qui n'est rien moins que flatteur, je t'assure... Laisse en paix cette coquette, mon fils, et si tu veux te marier, j'ai ici ce qu'il te faut: une jeune fille de seize ans, douce et sage; ta cousine Henriette, qui a bien embelli depuis ton départ, et sur le compte de laquelle aucune langue de petite ville ne s'est encore égayée, ainsi qu'il en est sur la demoiselle dont je tais le nom

„Ecoute-moi, mon fils, ne te laisse pas entraîner par une passion d'homme de vingt ans, passion folle, qui déteint souvent sur tout le reste de la vie; amuse-toi, ris, fais de l'élégie et du drame si cela t'amuse, mais ne donne pas ton premier amour en échange d'un second et ne prends au sérieux qu'une femme sérieuse et dont le coeur soit aussi neuf que le tien est naïf et impressionable."

Comme tout jeune homme contrarié dans son premier amour, Rustaing arriva le coeur gonflé chez sa fiancée.

— Les calomnies de ce vieux du Halde sont allées jusque chez mon père, lui dit-il, en lui présentant la lettre de celui-ci ouverte. Voyez, que dois-je faire? ... Jeanne, parlez ... Ah! si ce vieillard n'avait pas trois fois mon âge, je ne demanderais pas de conseil, ma main flétrirait le visage de cet infâme calomniateur.

— Vous feriez une folie, mon ami. Mon amour pour vous est assez grand pour être une compensation à tous ces petits désagrémens; laissez M. du Halde tramer en paix ses petits complots ses petites perfidies, rions-en, aimons-nous, défions l'univers entier.,

— Mais mon père! ma mère! s'écria le jeune Saint-Jory.

— Je vais leur écrire.

Puis allant s'asseoir à un petit bureau, elle écrivit:

A madame de Saint-Jory.

19 décembre 1711.

„Madame

„Je profite de cette occasion pour vous assurer de mes très-humbles respects, et de l'empressement où je suis d'avoir l'honneur de vous connaître, afin de vous marquer moi-même la satisfaction que j'ai de trouver à la fois un mari tel que je le désirais depuis long-temps, et une famille aussi agréable et aussi charmante que la vôtre; j'y entre avec des dispositions trop favorables pour que vous puissiez douter un instant du respect avec lequel je suis, madame,

„Votre très-humble et très-obéissante servante,
de Châtillon.

— Et d'une, dit-elle; à une autre.

A M. le baron de Saint-Jory.

19 décembre 1711.

„Monsieur

„C'est pour vous assurer de mes très-humbles respects et de la parfaite satisfaction que j'ai d'être avec mon cher mari; je l'aime avec une tendresse qui ne sera jamais égalée que par l'estime et la considération que j'aurai toute ma vie pour vous. C'est avec ces sentimens que je suis et serai éternellement

Votre très-humble et très-obéissante servante,
de Châtillon de Saint-Jory."

— Vois-tu, mon bon, je signe ton nom, dit-elle, en se penchant caressante, et à la façon d'une chatte, vers Saint-Jory.

Nous ignorons si la famille de Saint-Jory fut ou non la dupe de ces deux lettres; mais en réponse M. de Saint-Jory se borna à écrire à son fils que, sa mère étant un peu indisposée, il avait obtenu de son colonel qu'il passât l'hiver auprès d'eux; qu'en conséquence, il le priait de venir les voir, lui assurant qu'il ne resterait auprès d'eux que le temps qu'il voudrait, seulement pour rendre par sa présence un peu de santé à sa mère, qui languissait de son absence.

Il n'y avait guère moyen de reculer après une telle prière; aussi, de Saint-Jory se rendit chez mademoiselle de Châtillon, dans l'intention de prendre congé d'elle pour quelques jours seulement.

Chapitre VI.

Le Défit.

M. de Saint-Jory avait perdu l'habitude de se faire annoncer chez mademoiselle de Châtillon, de sorte que, la porte ouverte, il se précipita en avant, et, bien que le domestique lui criât plusieurs fois, attendez-donc, monsieur, attendez-donc, il franchit la cour, l'escalier, les appartemens, souleva la portière du cabinet où mademoiselle de Châtillon l'avait reçu la première fois, et où elle se tenait ordinairement, tomba comme une bombe entre sa maîtresse et un jeune homme que de Saint-Jory ne reconnut qu'un moment après être l'intendant M. de Lautour.

Un regard de défi, de haine, de vengeance, s'échappa du bel oeil bleu de Rustaing, et alla frapper au visage M. de Lautour qui se contenta de répandre par un sourire de dédain, mais tous deux hommes du monde, ce premier jet passé, tout fut dit, et de Lautour qui était levé au moment où de Saint-Jory entra, continua tranquillement à prendre congé de mademoiselle de Châtillon, il lui baisa la main d'une façon toute galante, puis saluant froidement celui qu'il laissait chez celle que toute la ville lui donnait pour maîtresse, il se retira avec un aplomb et une assurance, qui pouvaient passer, auprès de celui dont on avait l'air de si peu se méfier, pour l'insolence la mieux gratifiée.

Nierez-vous ce que je viens de voir, dit M. de Saint-Jory, se contenant avec peine.

— Quoi! qu'avez-vous? M. de Lautour me baisant la main; après.

— Vous disant, sans doute, qu'il vous aimait? et recevant peut-être de vous le même aveu.

— Tu es un enfant, Rustaing.

— Jeanne! Jeanne! Oh! si vous me trompiez pendant mon absence!

— Jaloux! quelle preuve te faut-il de ma fidélité?

— Tiens Jeanne, sois bonne, cherches-en une, vois-tu, j'ai la tête perdue, te quitter, m'en aller loin, ne plus te voir, savoir que pendant mon absence un autre peut venir, un autre plus riche, plus aimable; tu m'oublieras, et tu l'épouseras.

— Que je te plains, cher ami. Pauvre enfant, de quelles chimères, loin de moi, ton coeur ne va-t-il pas se repaître: tu gémis et c'est moi qui crains!...moi qui pleure, car tes parens prévenus, je ne sais par qui, et qui ont dans leur famille pour toi une femme qui te convient... tes parens nous désuniront... Ah! c'est moi qui ai à trembler, et non toi, mais chère âme de ma vie, si tu veux me calmer, tu le peux, lions-nous ensemble par une promesse de mariage; dis; oh! ne me refuse pas.

— Te refuser, oh! tu es un ange! vite, une plume, de l'encre, du papier, que je satisfasse cette impérieuse et adorable jalousie...

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

Les chevaux Nejdi.

Suite.

Les chevaux égyptiens se montrent, dans l'écurie, d'une douceur et d'une docilité assez exemplaires; mais une fois en plein air, les efforts des palefreniers chargés de les tenir en bridon, peuvent à peine suffire à les maîtriser. Ils luttent, ils se cabrent, ils bondissent, et montrent une prédilection particulière pour les mouvemens impétueux et agressifs des jambes de devant; enfin, ils se dressent à tout moment sur leurs pieds de derrière; c'est ce qu'on appelle pointer en terme de manége. Durzi, en outre cherche constamment à mordre, et poursuit cette idée fixe avec une persévérance qui prouve, plus qu'il n'est besoin, l'énergie de sa volonté. Une fois qu'ils se sentent montés par des écuyers habiles, l'indocilité et les mauvaises habitudes de ces chevaux disparaissent. Il faut les voir alors obéir aux moindres volontés de leur cavalier, et, pour les comprendre, n'avoir besoin ni des avertissemens du mors, ni des ordres de l'éperon. Il semble que cette formule orientale, entendre c'est obéir, ait été faite pour eux. Chacune de leurs allures se montre nette, précise et accomplie. Le feu jaillit de leurs yeux et de leurs naseaux; la crinière au vent, la queue déployée comme un long panache; ils volent plutôt qu'il ne courent, s'ils prennent le galop; au pas, on dirait des statues de marbre qui glissent sur le sable du manége; au trot, chacun de leurs muscles puissans se dessine comme des ressorts d'acier, et vient s'accuser sous une peau de velours. On ne peut se faire une idée des proportions, délicates et athlétiques à la fois, de leur large cou qui rappelle les formes du taureau, de leur croupe nerveuse qui semble appartenir au cerf, et de leurs pieds fins et mignons qu'envierait une biche.

L'arrivée de ces chevaux, d'une pureté de sang et d'une supériorité de race préférable à tout ce que possède de plus parfait l'Angleterre elle-même, doit donner à la France des produits qui, cette fois, ne nous laisseront plus rien à envier aux haras des autres nations.

Hamdani-Bai, Durzi, Saklawi-Première, Tachiani, Saklawi-Deuxième, Hamdani-Blanc et Dahmani ont été amenés en France par Soliman, sous-écuyer des écuries du pacha; il était accompagné de sept hommes, et avait été précédé par un envoyé chargé d'annoncer, à Paris, l'arrivée prochaine des chevaux égyptiens. A Marseille, un garde sanitaire, familier avec la langue égyptienne, avait reçu la mission de servir d'interprète aux écuyers et de les accompagner à Paris.

Une fois arrivés à leur destination, les écuyers furent confiés aux soins d'un employé des écuries du roi, qui leur fit les honneurs de Paris avec une hospitalité toute royale. Chaque jour, il les hébergeait dans les salons d'un célèbre restaurateur du Palais-Royal, et il les conduisait ensuite au spectacle, non sans avoir employé la journée à visiter les monumens de Paris et ses curiosités sans nombre. Une seule chose, du reste, triompha de l'impassibilité de ces enfans de l'Égypte, qui contemplèrent sans sourciller, sans faire un geste d'admiration, sans laisser tomber une syllabe de leurs lèvres, la Bourse, Notre-Dame, la Madeleine, et les panoramas, sans exemple au monde, que déroulent aux regards les quais et les boulevards... Et notez bien que ni la musique de la „Juive," ce

chef-d'oeuvre de M. Halevy, ni la voix de Dupré, ces restes grands encore d'un dieu qui s'en va, ni le chant pur et accompli de Mme Dorus Gras, ni l'énergie poétique de Mlle Méquillet, ni la pompe du spectacle, ni les merveilles coquettes de la danse ne triomphèrent de leur apathie. En voyant Mlle Adèle Dumilatre, dont la beauté suave et rêveuse ne manque jamais d'exciter l'admiration du public, ils restèrent indifférens; la gracieuse vivacité de Mlle Maria ne les émut pas d'avantage, non plus que l'énergie de Mlle Pauline Leroux, qui dansait aussi ce soir-là. Mais tous se levèrent avec admiration quand ils distinguèrent, dans les choeurs du chant, une coryphée, Mme Laurent, dont la taille haute et l'embonpoint majestueux répondaient à leurs idées orientales sur la beauté. Il fallut leur apprendre le nom de cette coryphée, qu'ils se répétèrent à voix basse en ajoutant: Belle, belle, belle, belle! Le lendemain, ils se redisaient entre eux les merveilles de la féerie dont ils avaient été spectateurs, levaient encore les yeux vers le ciel avec admiration et répétaient le nom de Mme Laurent.

Les Égyptiens furent encore conduits par le chemin de fer aux galeries historiques du château de Versailles. Ils ne revenaient pas de la rapidité de leur course, et la comparaient sans cesse à celle de leurs chevaux.

En entrant dans la salle des batailles, ils furent saisis d'une admiration si profonde, qu'ils semblaient plutôt adorer que considérer tout ce qui se présentait à leurs yeux. L'étendue du palais les occupait beaucoup. Ils le réunissaient, dans leur imagination, à celui des Tuileries, et répétaient sans cesse: Grand sultan Louis-Philippe!

La fin prochainement.

Le théâtre I. R. de la cour à Vienne.

Suite.

Brockmann est ici depuis quelques anées; il y avait long-temps qu'il était connu à Vienne, et qu'il jouissait de la même réputation à Hambourg, que Garrik en Angleterre, et le Kain, à Paris. On eut beaucoup de peine à lui persuader de venir à Vienne, tant il craignait les cabales des acteurs de ce théâtre, et parce qu'il ne voulait point se retrouver avec sa femme qui demeurait ici; mais on l'engagea à s'y transporter, à force de promesses. C'est un de ces acteurs qui ne plaisent point d'abord, et qui semblent se perfectionner sous les yeux du spectateur. Avant que de pouvoir apprécier son mérite, il faut s'accoutumer aux traits de son visage, et à la dureté de sa voix; lorsqu'une fois, on lui pardonne ces défauts, alors on est ravi de son jeu expressif. Il peint jusqu'aux moindres mouvemens des passions. L'aisance qui se remarque dans ses gestes, cache le travail que lui a coûté chaque mouvement. Il est continuellement devant un miroir, et tout en lui annonce de l'intelligence, de la connaissance de son art. Le rôle qui lui serait le plus favorable est Hamlet, mais l'usage établi parmi les acteurs et actrices, ne lui permet point de le jouer. Selon la règle, on ne pourrait ôter à aucun Comédien le rôle qu'il a une fois joué, et ce personnage est représenté par M. Lange, acteur, dont je parlerai plus amplement dans la suite. Cependant, Brockmann peut, comme Garrik, jouer toutes sortes de rôles, depuis celui de Sultan, jusqu'à celui d'esclave. Je crois que rien ne saurait mieux prouver qu'il connaît bien le monde.

Parlons maintenant d'un homme qui est unique dans son genre, je veux dire Bergopzoomer, un des plus grands Charlatans, et en même-temps, un des plus grands maîtres dans son art, que j'aie vus jusqu'ici. Il était autrefois chef d'une Académie théâtrale à Prague, où il inventa une singulière méthode de faire rapporter chaque mouvement des mains et des pieds, aux lettres de l'Alphabet. Lorsqu'il disait A, B, C, D, etc. ses élèves devaient prendre les attitudes qui correspondaient à chaque lettre qu'il prononçait. Il est aussi l'Auteur d'une terrible tragédie, dont le principal personnage (représenté par lui-même) tue tous les autres, et termine sa rage en se donnant la mort. Il est partisan des actions sanglantes. Je lui ai vu jouer Richard III, d'une manière satisfaisante. Il est fort, mais bien fait; il a l'organe charmant, les yeux vifs, beaucoup d'expression dans les gestes, en un mot, il fait faire briller ses talens. Il surpasse même Brockmann, il prend toutes sortes de formes, pour imiter au naturel celui qu'il représente. Il se met une grande quantité de faux cheveux, qu'il arrache dans la fureur, et qu'il jette par poignées le long du théâtre. Il veut qu'il sorte de véritable sang de ses blessures, et il crache souvent le sang dans les grandes passions. Je l'ai vu, dans Richard, se jeter par terre, faire des mouvemens convulsifs et grincer les dents avec tant de fureur, que je ne pouvais m'empêcher de trembler. Il représente les passions violentes avec tant d'art, que ceux qui connaisent le théâtre, sont obligés de lui pardonner toutes ses grimaces. Son Fayel *) surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre. Il a une adresse merveilleuse à tirer tout l'avantage possible de l'élévation et de l'inflexion de sa voix. Lorsqu'il joue le rôle de Camillo Rota, dans Emilia Galotti, il fait trembler tout le parterre, sans jamais remuer les bras, et sans changer d'attitude, mais en prononçant seulement cinq ou six mots. Cependant les rôles de Rois et d'assassins, ne sont pas les seuls dans lesquels il excelle. Il s'acquitte très-bien du rôle de M. Jean sans repos, dans tout est de travers. Vous savez que ce rôle est très-difficile. C'est dommage qu'il ne joue pas plus souvent dans ces sortes de pièces. En un mot, c'est un homme vrai et sociable, et qui d'ailleurs a de la fortune; ce qui se trouve rarement parmi les acteurs.

La suite au numéro prochain.

NOUVELLES A LA MAIN.

22 mars. Un sanglier vient d'être tué dans la forêt de Ranlaing (Vosges), par M. Auguste Krantz, de Dinozé. Ce sanglier, du poids de 615 demi-kilogrammes, après avoir reçu deux blessures, se précipitait sur M. Krantz, et l'aurait infailliblement renversé, si cet intrépide chasseur, mettant un genou en terre pour mieux assurer son coup, ne lui eût envoyé à quatre pas un lingot en pleine hure, qui lui broya la cervelle. Depuis dix ans cet animal était traqué en vain par les chasseurs des environs. On évalue à 290 les coups de fusil qu'on lui a tirés. En le dépouillant, on a trouvé plus d'un kilogramme de chevrotines, balles, lingot, restés dans sa peau, qui n'avait pas moins de trois centimètres d'épaisseur en certains endroits. Ses défenses étaient longues de 38 centimètres. Ce terrible animal avait tué plus de 50 chiens.

23. — Nous lisons dans „l'Auxiliaire Breton:" „Une pile de dix-sept à dix-huit boulets en pierre a été trouvée dans les démolitions de la tour d'Apigne. La ville de Rennes en acquerra sans doute deux ou trois au prix très-modique fixé par l'ouvrier auteur de la trouvaille. Peu après les boulets est venu le canon. Cette fois c'est en démolissant la vieille Tour-le-Bat qu'a été trouvée cette pièce vraiment curieuse, monument de l'art de l'artillerie dans le moyen-âge. Ce canon, qui a été vu par plusieurs officiers d'artillerie, appartient, selon toute apparence, au quinzième siècle. Il est en fer battu, disposé par barres soudées ensemble à chaud, et reliées ensuite par des cerceaux qui se touchent. Comme toutes les pièces de ce genre, il était en deux parties, dont l'une, la culasse, s'enlevait pour charger la pièce et se rajustait ensuite. Celle que l'on a trouvée peut avoir 3 mètres 50 centimètres de long, et pèse de 1300 à 1600 kilogrammes. Deux anneaux, qui existent encore, et qui sont placés latéralement, servaient à manoeuvrer cette énorme pièce, que l'on peut comparer à un calibre de 36. Un maître de forges, qui se trouvait l'autre jour à Rennes, après avoir examiné avec attention ce canon, a dit, qu'il était admirablement fait, vu les difficultés inouïes que son genre de construction devait présenter. „Si on nous demandait, a-t-il ajouté, un canon fait ainsi, aujourd'hui, je ne crois pas qu'il fût possible de le livrer à moins de 10,000 fr."

24. — Mardi dernier, on a conduit à l'hospice d'Arras un ouvrier couvreur qui avait eu à lutter contre deux chiens: l'un dit mouton, et l'autre appartenant à cette race dangereuse de boule-dogues, qui devraient être muselés en tout temps. Cet homme se querellait avec sa soeur; le chien de celle-ci s'élança au secours de sa maîtresse; mais forcé de battre en retraite, bientôt il ramena sur les lieux un autre chien qu'il venait de rencontrer sur la voix publique, et la lutte recommença; elle s'est terminée d'une manière funeste: le boule-dogue s'est attaché à l'oreille de l'ouvrier et l'a renversé sur le carreau; on a eu toutes les peines du monde à en débarrasser le pauvre diable.

*) C'est un personnage dans la tragédie de Percy.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Myosotis.

Romance.

Prêt à quitter sa chère et belle France,
Jeune marin, enseigne de vaisseau,
Allait disant à la gente Clémence,
Que son amour le suivrait au tombeau.
Pour confirmer sa foi si bien jurée,
Il donnait fleur aux pistils délicats,
A frêle tige, à corolle azurée,
Disant: Bel ange, ah! ne m'oubliez pas!

Brise légère, enflant les blanches voiles,
Poussait en mer le vaisseau loin de bord;
De nouveaux cieux on voyait les étoiles,
L'œil du marin cherchait toujours le port,
Toujours pensant à la fidèle amie,
Du fond de l'âme il répétait tout bas:
Va! tu feras le bonheur de ma vie,
Tant que vivrai, je ne t'oublierai pas!

Bien loin, bien loin, sur la rive africaine,
De riche brune, hélas! s'enamourait;
Il l'épousait; sans penser à la peine
Que dans son cœur Clémence en garderait.
A ses sermens la pauvre jeune fille
De lui répondre éprouvait embarras,
Chaste pudeur, timidité gentille,
Bien avaient dit: Je ne t'oublierai pas!

Quand elle sut l'oubli de l'infidèle,
Ne pleura point; son front pur pâlissait,
Son teint se fit d'une blancheur mortelle,
Et de ses yeux l'éclat se ternissait.
D'un doux espoir le mensonger prestige
Ne la trompant, elle mourait, hélas!
Fleur de beauté, lys flétri sur sa tige,
Comme sa fleur de Ne m'oubliez pas!

A. Legroux.

La Femme du Joaillier.

Suite.

— Que pouvais-je faire, dit le prisonnier d'une voix dolente en jetant autour de lui un regard suppliant? La corde était déjà passée autour de mon cou, et j'ai un vieux père dont je suis l'unique soutien. La vie est douce; que pouvais-je faire?

— Mourir, répondit l'Empécinado; mourir alors comme un homme, au lieu de mourir maintenant comme un chien.

Ce disant, il tourna le dos; et, dix minutes plus tard, le cadavre du malheureux espion pendait aux branches d'un arbre.

Justice faite, l'Empécinado se mit en marche pour aller établir son bivouac dans un lieu plus sûr. A quelques jours de là, d'autres espions vinrent lui transmettre d'importantes nouvelles; et à la suite d'une conférence qu'il eut avec Marino Fuentès, il leva le camp et conduisit sa bande du côté de la grand'route.

On était au commencement du printemps, et, une heure environ avant le coucher du soleil un détachement de cinquante dragons français parcourait cette partie du camino réal de Madrid aux Pyrénées, qui serpente à travers la chaîne des montagnes d'Onrubias. Le convoi qu'ils escortaient se composait de deux équipages et de quatre chariots pesamment chargés, tirés chacun par une douzaine de mules. Malgré le petit nombre des voitures, leur contenu devait avoir une grande valeur, à en juger par la force de l'escorte et par les mesures que prenait l'officier pour se tenir en garde contre toute surprise. Toutefois ces précautions ne lui servirent pas à grand'chose, car, en arrivant à un endroit où la route s'élargissait considérablement et était traversée par un large ravin, le détachement se vit soudain attaqué sur ses deux flancs par une guérilla au moins double en nombre. Les dragons se défendirent avec courage; mais ils n'avaient pas eu le temps de former leurs rangs, et, dans cette lutte d'homme à homme, les plus nombreux eurent bientôt l'avantage. Avec les premiers qui lâchèrent pied s'enfuit un monsieur en habit bourgeois, qui sauta hors du plus élégant des deux équipages, et, enfourchant un superbe cheval andalou conduit par un groom, détala rapide comme le vent, sans s'inquiéter des cris d'effroi de sa compagne de voyage, jeune femme de vingt-deux ans environ, et aussi remarquable par sa beauté que par la richesse de son costume. La dame ainsi abandonnée fut encore bien plus terrifiée quand elle vit, un instant après un partisan à la mine farouche s'approcher de la portière de sa voiture.

— Ne craignez rien, dit l'Empécinado, vous êtes entre les mains d'hommes d'honneur, et aucun mal ne vous sera fait.

Ayant réussi à calmer quelque peu l'épouvante de la belle prisonnière, le guérilléro obtint d'elle des renseignemens sur le contenu des voitures aussi bien que sur elle-même et son ex-compagnon de route.

Le lâche qui l'avait délaissée n'était autre que son mari, M. Barbot, joaillier du feu roi Charles IV. Alarmé par les troubles et l'état précaire de l'Espagne, il s'était décidé à quitter Madrid pour se réfugier en France avec sa femme et son immense fortune, dont une partie considérable était cachée dans sa voiture, sous forme de cassettes pleines de joyaux et de diamans.

Après avoir regagné les montagnes voisines, les guérilléros procédèrent à l'examen du butin que l'Empécinado leur abandonna, à l'exception de l'équipage le plus beau et de son contenu, y compris la jeune dame, qu'il se réservait pour sa propre part.

Le lendemain matin arrivèrent des lettres du gouverneur français d'Andarra del Duero et de M. Barbot, qui s'était refugié dans cette ville, et offrait une forte somme pour la rançon de sa femme. L'Empécinado ne daigna pas même répondre à ces missives, et prit la route de son village natal, Castrillo, emmenant avec lui voiture, prisonnière et joyaux. Il installa la jeune dame chez son frère Manuel, la recommanda aux soins de sa belle-soeur, et ordonna qu'on la traitât avec le plus grand respect.

Bien vive fut la joie que causa au célèbre partisan ce nouveau triomphe; mais il ne se doutait guère de tous les ennuis et de tous les dangers auxquels allait bientôt l'exposer sa riche capture. S'étant pris, en peu de jours, d'un violent amour pour sa belle prisonnière, il envoya sa partida faire une expédition lointaine sous les ordres de Fuentès, et demeura lui-même à Castrillo où il ne négligea rien pour trouver grâce aux yeux de Mme. Barbot. Il était alors à la fleur de son âge, et la beauté noble et mâle de ses traits avait déjà fait battre plus d'un cœur. Bien que les Français affectassent de le traiter de brigand, les hommes consciencieux des deux partis rendaient justice à son patriotisme et à sa bravoure, et ses hardis coups de main, souvent couronnés de succès, lui avaient valu une de ces réputations populaires par lesquelles le beau sexe se laisse volontiers séduire: il n'y a donc pas trop lieu de s'étonner que, dès qu'elle se fut un peu accoutumée à sa nouvelle position, la jeune dame ait accueilli avec assez de bienveillance les hommages de l'Empécinado, et se soit montrée disposée à ne pas être tout-à-fait inconsolable de l'absence de son mari. La violence de sa passion semblait avoir changé entièrement le caractère de Martin Diez; on eût dit qu'il avait complètement oublié et sa carrière aventureuse et la guerre d'extermination qu'il avait vouée aux Français. L'activité inquiète et indomptable qui formait le fond de son caractère avait subi l'influence des charmes de Mme. Barbot. Soupirer et aimer comme un berger était sa seule ambition. Ainsi que son caractère, son aspect et ses manières étaient méconnaissables: sentant que le costume grossier et les allures soldatesques d'un guérilléro n'étaient pas faits pour plaire à une élégante de la capitale, il confia le soin de sa barbe

au plus habile perruquier des environs, et échangea sa jaquette de peau de mouton, ses lourdes bottes et ses éperons à doubles molettes, contre le gracieux costume espagnol de cette époque.

La suite prochainement.

La promesse de mariage.

Fin.

Disant ces mots, Saint-Jory écrivit sous la dictée de mademoiselle de Châtillon, ces mots:

Promesse de mariage.

Nous soussignés, Louis Rustaing de Saint-Jory et Jeanne-Geneviève-Aubert de Châtillon, reconnaissons devant Dieu, nous être pris pour légitimes époux, et nous engageons mutuellement notre foi, promettant de nous présenter à la sainte église pour y célébrer notre mariage, et de passer contrat quand l'un de nous requerra l'autre, sous peine de 30,000 liv. de dommages et intérêts, pour celui qui voudra se dédire; attendu que pour nous unir ensemble, nous avons de part et d'autre refusé des partis qui nous convenaient. Fait à Villers-Cotterets le 12 janvier 1712: Signé Louis Rustaing de Saint-Jory, Jeanne-Geneviève-Aubert de Châtillon. Fait double.

Rassuré par ces preuves non équivoques d'un amour qu'il croyait éternel, Saint-Jory partit pour Paris, où il trouva sa mère dans un état de santé assez alarmant. Il pensait pouvoir repartir de suite, il n'en fut rien; et avec l'éloignement, la jalousie revint plus forte que jamais, il osa même un jour en parler dans une de ses lettres, et il obtinte la réponse suivante:

„En grâce, reprenez votre colère, elle me plaît, et me convient mille fois mieux que les assurances que vous me faites de n'être jamais qu'à moi, elle a un certain vif que j'aime à la fureur: s'il ne tient pour vous y mettre qu'à vous en fournir les sujets, vous n'en manquerez pas, je ferai plutôt l'impossible. Je vous remercie, monsieur, de ce que vous voulez bien faire pour me plaire; mais je vous en tiens quitte; je ne veux plus vous voir désormais, ni complaisant, ni amoureux, je ne vous souhaite plus qu'en colère.

„Votre très-humble servante,

Jeanne-Aubert de Châtillon."

Une heure après la réception de cette lettre; de Saint-Jory courait à franc étrier sur le chemin de Villers-Cotterets.

Chapitre VIII.

Reprise de l'histoire de la ville.

En arrivant dans cette petite ville, il alla descendre à son ancien logement, et demanda la clé à son hôtellier: celui-ci répondit:

— Vous trouverez votre chambre prête, monsieur, et M. le chevalier du Halde qui vous y attend.

Sans faire aucune question, Saint-Jory s'élança sur l'escalier qui conduisait à sa chambre, et y arriva juste au moment où le chevalier avalait un verre de Madère.

— Tu as bien tardé chevalier, dit M. du Halde.

— Vous m'attendiez donc?

— Ne me l'as-tu pas fait dire?

— Moi! se récria Rustaing.

— Hier, en rentrant chez moi, mon portier m'a dit: M. le chevalier, M. de Saint-Jory vous fait dire qu'il arrive demain matin, et vous attend sur les huit heures... J'y étais à sept heures et demi. A propos, où en es-tu avec la Châtillon?

— Quoi! ... que voulez-vous dire?

— Tu es un cachotier, Rustaing, et c'est mal, surtout avec moi, un ancien ami de ton père, de toute ta famille ... et surtout encore lorsque tu dois bien présumer que je sais tout.

— Quoi, tout! expliquez-vous, chevalier, je vous en supplie.

— Pauvre enfant! si vous aviez voulu m'écouter, ou du moins me demander des conseils, vous vous seriez épargné bien des chagrins... Enfin, vous avez aimé Mlle. de Châtillon.

— Hélas! dit Saint-Jory.

— Et vous avez cru à son amour?

— Il avait l'air si vrai! si spontané!

— Comme tous les amours bien joués!

— Comment?

— Et oui, mon cher, mademoiselle de Châtillon amoureuse folle de M. de Lautour, et voyant la passion de celui-ci décroître à mesure que la sienne croissait, imagina de le ramener à elle en feignant une grande passion, surtout un mariage avec un autre. Vous fûtes choisi... Quand je vis les choses aller de ce train, je voulus vous avertir, mais je pensai un moment que vous joueriez, vous aussi, la comédie, et je laissai faire. Du reste, si vous voulez savoir toute la vérité, je suis chargé d'une commission pour vous de la part de votre ancienne maîtresse.

— Très-bien, chevalier, dit de Saint-Jory. Et de quel genre cette commission?

— D'abord voici un petit billet...

M. de Saint-Jory prit le billet, et lut tout haut:

„Je vous ai aimé un jour et demi à la fureur, mais pas un moment de plus; M. le chevalier du Halde que j'avais prié de vous le dire n'ayant pas voulu s'en charger, je suis obligée de vous l'écrire moi-même. „Adieu

de Châtillon.

P. S. „Toutefois, je suis prête à vous épouser, je préfère vous faire enrager toute ma vie que de vous payer 30,000 liv. de dédit. Voyez cependant, si vous ne préférez pas, vous, me rendre ma promesse de mariage; dans ce cas, vous pouvez la remettre à M. le chevalier, qui vous remettra la vôtre en échange."

— C'est juste! dit Saint-Jory, vous vous chargez de ma réponse, chevalier; n'est-il pas vrai?

— Vraiment, je suis trop heureux de cette marque de confiance.

— Bien! et vous avez...

— La promesse; la voici.

— Voici celle de mademoiselle de Châtillon: permettez-vous, chevalier, que je l'enferme dans un billet?

— Pourvu que je la lui raporte; il n'importe dans quoi, dit le chevalier.

— Tenez, dit Saint-Jory, remettant le paquet au chevalier du Halde veuillez remettre ceci à mademoiselle de Châtillon.

— Faut-il qu'elle soit seule?

— Je voudrais qu'il y eut cent personnes présentes; répondit le lieutenant.

Dans la route, le chevalier rencontra celui-là seul qu'il cherchait, l'intendant de Lautour.

— Eh bien, lui dit-il, le blanc bec à son paquet.

— Ah! ah! dit M. de Lautour, et comment a-t-il pris la chose?

— Bien, à l'extérieure; mais je crois que l'intérieur n'y aura rien perdu... Je suis chargé d'une réponse.

— Ah! il a répondu: et quoi, chevalier.

— Je l'ignore; mais il doit y avoir bien des pleurs et des grincemens de dents sous cette enveloppe.

Le baron de Lautour sourit au chevalier; l'un et l'autre étaient alors arrivés chez mademoiselle de Châtillon.

— Belle demoiselle, dit le vieux chevalier, vous êtes servie à souhait; voici le poulet.

— Il doit chanter bien haut, dit-elle en riant, n'est-il pas vrai, chevalier, lisez donc haut, ça nous amusera.

„Mademoiselle, c'est une justice à vous rendre: vous faites les choses à point; vous me renvoyez ma promesse de mariage, merci, car je ne suis ici que pour rêver aux moyens de vous redemander la mienne. J'ai l'honneur de vous faire part que, le 10 du mois prochain, j'épouse ma cousine qui a dix-sept ans et le double de mille livres de rentes.

„Recevez, etc. De Saint-Jory.

— Ah! il se marie! fit mademoiselle de Châtillon; et à quand notre mariage, à nous, mon cher Edouard?

— Oh! moi je ne suis pas pressé.

Cinq ans après, mademoiselle de Châtillon mourait fille, et M. de Lautour n'était pas marié.

Eugénie Foa.

VOYAGES.

Les chevaux Nejdi.

Fin.

Une de plus vives jouissances des écuyers orientaux, et dont pour la première fois ils avaient connu les douceurs en France, consistait à coucher dans un lit: ils faillirent se révolter contre l'ordre de leur chef, quand après avoir appris d'abord que le dessein du roi avait été de les faire installer dans un hôtel, ils se virent ensuite astreints à coucher, toutes les nuits, sur de la paille, dans les écuries de l'ambassade turque.

Durant un mois à peu près, ces heureux mahométans habitèrent le paradis parisien. Chaque matin ils partaient de l'ambassade turque, dont l'hôtel se trouve, on le sait, aux Champs-Élysées, et n'y rentraient qu'après minuit.

Enfin, ces jours heureux eurent un terme; Reschid-Pacha donna l'ordre du départ.

Les écuyers égyptiens en avaient fini avec Paris, mais non pas avec la munificence du roi des Français. On les conduisit à l'intendance royale, et là M. de Wailly remit à chacun d'eux une riche bourse, magnifiquement brodée et pleine d'or. Celle de Soliman contenait cent vingt napoléons.

On peut juger de la surprise et de la joie de ces bonnes gens; ils exprimèrent à M. de Wailly leur reconnaissance par les gestes les plus passionnés, et promirent de prier, pour lui, Allah et son prophète. M. de Wailly expliqua qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres du roi, et qu'au roi seul devait s'adresser l'expression de leur reconnaissance. Alors ils se prosternèrent les yeux tournés vers l'orient, et se mirent à prier avec ferveur pour le sultan des Français, riche, puissant et généreux comme Salomon.

Le roi, malgré les excessives dépenses du haras de Meudon, qu'il a pris à sa charge depuis la mort de M. le duc d'Orléans, et dont il a donné la direction à M. le duc de Nemours, n'a pas balancé à utiliser, au profit de l'amélioration de la race chevaline en France, les dons précieux du pacha d'Égypte. Ainsi, il a ordonné qu'un nouveau haras, sous la dénomination de haras arabe, fût organisé, sur le champ à Saint-Cloud, au lieu dit Ville-Neuve, à l'extrémité du parc.

Cinq jumens sont attendues de l'Égypte, de l'Algérie, de l'Angleterre et de la Normandie. Le pur sang arabe sera, en outre, conservé; on nourrira les chevaux avec des bouillons de viande, et de la viande même, comme on le pratique dans le Nejd.

Confiés à l'expérience habile et à la haute science des haras que possède M. le marquis de Strada *) écuyer du roi, les sept chevaux égyptiens sont destinés, nous le répétons à former en France une race sans rivale.

Cette fois, il n'arrivera pas ce qui est arrivé en 1810 pour un cheval de cette même famille des Nejdi, et dont la destinée a été bien différente de celle de Camdani-Blanc, Durzy et ses cinq compagnons. Ce cheval se nommait Phénix.

Phénix avait pour père Bacha, amené d'Égypte en France par Napoléon, et que ce dernier montait à la bataille d'Jéna. Sa mère était une nerveuse cavale, prise au filet dans les montagnes de l'Arabie.

C'était à l'excellence de cette origine que l'on attribuait généralement la grande vitesse dont il était doué, et qui lui permit plus d'une fois de parcourir quarante lieues en un jour.

Phénix n'était encore que poulain que déjà il fixait l'attention de tous les connaisseurs. On admirait sa tournure leste et solide, son élégante encolure et sa croupe arrondie. Avec quelle légèreté il bondissait dans la prairie! il semblait en courant ne pas toucher la terre.

Le bonheur dont Phénix jouissait ne fut pas de longue durée à peine sa troisième année fut-elle accomplie, que son premier maître mourut. Un paysan d'une grande ignorance hérita de l'amateur de chevaux, et ne comprit pas la valeur du trésor qu'il possédait dans Phénix. Ennuyé de le nourrir sans profit, il résolut de le faire travailler. Des fers furent cloués sous les pieds délicats du Nejdi: il voulut faire résistance; mais la résistance fut inutile. Chargé de chaînes enchevêtré dans le mécanisme d'une entrave qui le tint suspendu en l'air et lui ôta l'usage de ses pieds, il fallut subir la chaussure de fer. Il était réservé à de plus dures épreuves encore. Bientôt il dut prêter ses reins à la selle, son noble poitrail au lourd collier, puis traîner une charrette et d'autres pesans fardeaux, sans autre dédommagement que des coups de fouet distribués sans mesure et souvent sans raison.

De retour à l'écurie, le sort de Phénix n'était pas plus heureux: s'il tardait à faire place à son maître ou plutôt à son bourreau dès qu'il entrait dans l'écurie, maints coups de fourche étaient sa récompense. Phénix était généralement assez doux; on le vit même quelquefois prendre un morceau de sucre ou de pain dans la main qui les lui présentait, mais il conservait longtemps la mémoire des injustes traitemens dont il était l'objet.

Ce fut pour le fermier un motif de rédoubler ses rigueurs envers lui; souvent, au labourage, il poussait si loin les mauvais traitemens, que le pauvre animal, couvert de sueur et de sang refusait tout-à-fait le service et paraissait comme anéanti et hors de lui-même. Un jour qu'il se trouvait dans cet état, les coups de fouet continuant de lui déchirer le corps il sortit tout-à-coup de l'espèce de stupeur où il paraissait plongé, secoua sa mâchoire et fit claquer ses dents, puis, saisissant son bourreau par le milieu du corps, il le lança sous ses pieds, lui brisa la tête, lui ouvrit le ventre, lui déchira à plusieurs reprises les entrailles et les dispersa au loin; sa fureur se calma ensuite, et il retourna seul tranquillement à son écurie.

Lorsque ce malheureux événement fut connu, la première idée qui vint au fils du fermier et à la veuve fut de tuer le méchant animal, mais leur avarice lui sauva la vie. Il fut convenu qu'on le vendrait pour le prix qu'on en trouverait.

Conduit à une foire prochaine, avec toutes les précautions que la prudence commandait, il fut acheté, moyennant une somme assez modique, par un fashionable à qui l'on se garda bien de parler du cruel événement. Le nouveau maître de Phénix reconnut d'heureuses dispositions à son cheval, et les cultiva avec ardeur. Bientôt il recueillit le prix de ses soins.

Phénix ne tarda point à obéir au moindre signe de son maître il apprit à le suivre, même au milieu de la foule, sans être retenu par la bride; à franchir les fossés et les barrières, à manœuvrer dans un cercle étroit, à rapporter comme un chien d'arrêt; rien ne l'effrayait, pas même des coups de pistolet tirés entre ses deux oreilles. Un soir, sur sa route un chien enragé se lança sur le cavalier qui montait Phénix; Phénix vit le danger, se rua lui-même sur le chien, le saisit par le milieu des reins, les lui brisa, et préserva ainsi son maître des morsures du terrible animal.

Ce service attacha de plus en plus le fashionable à Phénix, mais bientôt une perte faite au jeu le força de s'en séparer et de le mettre en vente. Phénix fut acheté par un des frères Franconi qui se rendit à la foire de Guibray. Ce savant écuyer continua et perfectionna l'éducation du cheval: lui apprit à se mettre à genoux et à saluer, à ramasser une pièce de six liards dans la poussière, à marquer l'heure d'une montre avec le pied, à saluer les dames; tout cela fut pour lui l'étude de peu de jours. Bientôt il devint l'ornement du Cirque, je pourrais dire la sentinelle, car son parlefrenier m'a assuré qu'un jour il fit découvrir l'auteur d'un vol commis dans l'écurie, en montrant au plancher l'endroit par où le voleur avait passé.

Il faisait les beaux jeux du Cirque, surtout dans une chasse au cerf représentée presque au naturel, et dans laquelle le cerf Coco fuyait devant une meute, et poursuivi par un seigneur du moyen âge, accompagné de sa femme et de ses veneurs. Phénix avait grand' peine à ne pas prendre la chose au sérieux et à ne pas, tout de bon, courir sus au cerf. Son ardeur amusait beaucoup les spectateurs, et lui valait de leur part des applaudissemens sans nombre.

En 1811, un colonel français, témoin de son intelligence et de sa beauté, en fit l'acquisition pour une somme considérable. Il le montait à la bataille qui se donna sous les murs de Paris, et si le colonel fit son devoir, il faut dire aussi que Phénix ne s'y conduisit pas moins vaillamment. Comprenant sa mission guerrière, il cassa la jambe à un cheval cosaque, arracha l'oreille à un cheval anglais, et culbuta plusieurs chevaux prussiens; plus d'une fois le colonel dut son salut à la vitesse et à l'adresse de Phénix; mais ce dernier fut moins heureux que son maître, car un boulet lui ayant brisé une cuisse, il resta dans la plaine Saint-Denis avec quatre mille de ses semblables, amis et ennemis, tués ou blessés.

Phénix allait mourir de douleur et de faim, lorsque les équarisseurs de Mantfaucon vinrent, par ordre de la police, enlever tous les cadavres de chevaux, et conduisirent l'Égyptien, ainsi que quelques autres blessés, dans leurs enclos. C'était le douze millième de l'année qui y entrait pour n'en plus sortir.

Phénix, gisant sur la poussière, demeura là deux jours parmi les débris de chevaux; enfin, on prit pitié de lui, un abatteur le releva; lui fit tendre un peu la peau de son noble poitrail, le força à porter en arrière la jambe droite de devant, et, dans cette position, lui

*) En 1840, les propriétaires et les éleveurs de l'Orne et du Calvados ont décerné à M. le marquis de Strada une médaille d'or pour les améliorations introduites par lui dans l'élève des chevaux dans ces deux départemens, où il exécute en grande partie les remontes des équipages du roi.

enfonça un couteau de huit à dix pouces de longueur dans la direction de la grosse veine de l'aorte, qui fut divisée presque en entier.

Aussitôt le sang coula en abondance, la victime chancela, ses jambes affaiblies ne purent plus le soutenir, il tomba, il expira quelques minutes après au milieu des convulsions et des agitations qui sont particulières à ce genre de mort.

Ainsi périt une des plus nobles têtes de la race des chevaux égyptiens, alors si peu connue en France, et qui aurait pu dès cette époque, cependant, commencer la régénération de l'espèce. Aujourd'hui grâce à Dieu, les chevaux égyptiens nejdis, envoyés par le pacha n'ont rien à redouter de semblable. Confiés à des personnes qui savent apprécier leur grande valeur, ils reçoivent les soins les plus empressés, et se voient sans cesse entourés de palefreniers experts, qui tiennent leur litière propre, qui remplissent leur râtelier de foin et leur mangeoire d'avoine, et qui veillent même à ce qu'un courant dangereux d'air ne les expose point aux dangers d'une pneumonie aiguë. Ces chevaux ne prennent d'exercice que ce qu'il faut pour les tenir en santé, et ne point les fatiguer; enfin, quand ils seront hors du service, leur vieillesse s'écoulera dans la paix et dans le bien-être qui est dû à d'utiles serviteurs devenus invalides.

Car si des retraites et des pensions sont assurées aux serviteurs du roi et de sa famille, les chevaux auxquels se rattachent quelques faits historiques importans ou qui ont rendu de longs et fidèles services, ont aussi leurs invalides à vie.

On place ces animaux au milieu de boks spacieux: là ils vivent libres, abondamment nourris, parfaitement soignés et n'ont désormais à redouter ni le fouet ni l'éperon. Polynice qui servit tour à tour à monseigneur le duc d'Orléans, et à ses frères le duc de Nemours et le duc d'Aumale, est admis dans un semblable eldorado. Pilote, que montait le roi, rue Planche-Mibray, en 1832, lorsque S. M. fut assailli par une grêle de balles, et Régent, vieil invalide, blessé par la machine infernale de Fieschi, jouissent de la récompense due à leur intelligence et à leur docilité.

S. Henry Berthoud.

L'arsenal I. R. à Vienne.

L'Empereur Mathias commença à bâtir cet édifice en 1569, l'Empereur Léopold I l'acheva. Ce sanctuaire de Bellone, contient cent cinquante mille fusils, rangés d'une manière fort ingénieuse en guise de remparts et de forts qui tapissent toutes les salles du premier étage. Les plafonds sont recouverts d'armes qui forment des dessins agréables à l'oeil. Les colonnes qui supportent les plafonds forment des faisceaux de carabines, les chapitaux sont faits de pistolets. Somme tout cet arsenal est un repertoire universel des armes défensives, des armes offensives de main, des armes de jet, des armes à feu portatives; il contient en outre la plus précieuse et la plus riche collection d'anciennes armures. Dans la cour de ce bâtiment on voit plus de 1200 bouches-à-feu et projectiles; la grande chaîne avec laquelle les Turcs voulurent barrer le Danube près de Bude en 1529, rampe le long des murs de cette cour.

Les objets les plus remarquables de cet arsenal sont:

Des trophées surmontés du Chapeau de Godefroi de Bouillon que le Pape Urbain II donna à ce chef des Croisés qui conquit la Terre-Sainte.

Deux drapeaux des Croisés dont l'un porte l'Image du Sauveur sur la Croix et l'autre la St. Vierge avec l'Enfant-Jésus.

Le Pourpoint de Chevalier de Frédéric-le-Victorieux, le dernier de la race des Babenberg.

L'armure du comte de Stahremberg, l'héroïque défenseur de Vienne, lors du siége des Turcs.

Le drapeau de sang du grand visir Kara Mustapha.

Le Pourpoint de Charles V, duc de Lorraine et général en chef de l'armée impériale.

L'armure et le casque du roi de Pologne, Jean Sobieski.

Un exemplaire d'une des mille chaînes que les Turcs avaient destinées pour mener les prisonniers chrétiens dans l'esclavage. Ces mille chaînes furent prises sur les Turcs par le prince de Cobourg et le général Suvarow.

Le Ballon aérostatique, pris sur les Français à Würzbourg, après la bataille d'Amberg gagnée par l'archiduc Charles, héritier de cette valeur qui caractérise les princes de la maison d'Autriche. Les nombreuses victoires que ce héros remporta sur les Français, fournirent la majeure partie des drapeaux français qui ornent cet arsenal.

L'armure de Louis II, roi de Hongrie, qui périt dans un marais, à la bataille de Mohacs.

Le collet de buffle du prince Eugène de Savoie, avec une toupe de ses cheveux; la cuirasse et la barette rouge que lui donna le Pape Innocent XI, après la bataille de Zentha.

La salle d'armure.

Cette salle renferme les objets suivans:

Les armures des Empereurs Rodolphe I, Frédéric II, Maximilien I, Maximilien II, Charles-Quint, Ferdinand I, Ferdinand II, et Ferdinand III.

L'armure de Scanderbeg.

Les Insignes du Feldmaréchal Prince de Schwarzenberg, commandant en chef l'armée des Alliés en 1813, 1814.

Drapeaux Polonais.

Le buste du prince Venceslas de Liechtenstein.

Les clefs de la ville de Lyon.

Au-dessus de la porte, on voit une couverture de timbales richement brodée de la main de l'Impératrice Marie-Thérèse.

La croix de l'armée de l'Empereur François I, instituée par ce Prince après la glorieuse campagne de 1814. Ce Souverain avait fait avec la justice de Dieu et des hommes un pacte inviolable. Il était choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps. Ses sujets l'adoraient et lui donnèrent le surnom de Père de la Patrie. L'attachement du peuple pour la Maison Souveraine, est surtout un sentiment essentiellement historique en Autriche, qui, maintenu de siècle en siècle, a fini par s'identifier tellement avec les moeurs des peuples de l'empire d'Autriche, qu'on ne le déracinera jamais. C'est un lien patriotique et pur que le souffle des révolutions n'a pas corrompu, parce que les traditions nationales en ont toujours fait un véritable culte de famille. L'Empereur François I, comme pacificateur de l'Europe sut déployer les forces de son empire, au point qu'en temps de guerre 750,000 combattans bien disciplinés et aguerris peuvent défendre l'empire d'Autriche.

On trouve dans les autres salles les objets suivans: Les armures des Empereurs Albert I, d'Albert II, et celle de Philippe II, roi d'Espagne. L'armure de Mathias Corvin. L'Armure de Libussa, reine de Bohême. L'armure d'Attila. Le pourpoint de buffle du roi de Suède Gustave-Adolphe.

L'arsenal des bourgeois, à Vienne.

Cet arsenal renferme dans une salle longue de 410 pieds, seize mille armes dont plusieurs sont des derniers siècles. On compte 5500 bouches-à-feu, 7000 fusils à croes, 2000 sabres et épées, 1000 harnois et cuirasses, 700 casques et morins, 80 drapeaux.

Les embrassures des fenêtres de la salle sont armées de portraits de tous les Princes de la Maison d'Autriche depuis Rodolphe I jusqu'à Léopold II.

Les objets les plus remarquables de cette collection d'armes sont rangés dans l'ordre suivant:

Buste de l'Archiduc Charles, surmonté du drapeau du 1er bataillon du 5e régiment d'infanterie française que l'Archiduc Charles enleva lui-même à Caldiero en 1805, et d'autres drapeaux pris à la bataille d'Aspern. — Les insignes de l'Empereur François I. — Les insignes du Feldmaréchal Loudon, avec une toupe de ses cheveux. — L'écharpe du Feldmaréchal Ferrari. Le bouclier du roi de Hongrie, Mathieu Corvin. — Un drapeau de Charles-Quint. — Drapeau de l'Empereur Rodolphe I. — Drapeau du roi de Bohême Ottocar. — Bâton pour gravir les montagnes, appartenant à André Hofer. — Le linceuil et le crâne de Kara-Mustapha. Le célèbre orientaliste le savant baron Hammer de Purgstall, a déchiffré les inscriptions turques qui couvrent le linceuil du Grand-Visir. — La cuirasse et le casque du roi de Pologne Jean Sobieski. — Le drapeau de la St. Trinité avec lequel les bourgeois de Vienne firent une sorti dans le grand Werd (à présent le faubourg Léopoldstadt) en 1683, lors du second siége de Vienne par les Turcs.

J. B. Hofstetter.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

La femme du Joaillier.

Suite.

Une veste de velours noir, un gilet de satin, des bas de soie et des bottes retombantes en peau de chamois, confectionnées par les meilleurs ouvriers de Cordoue; une culotte courte en velours rouge; rattachée aux genoux par des noeuds de ruban; une écharpe autour du corps; une cravate de soie, dont les deux pointes étaient passées au cou, à travers un anneau orné de pierreries, enfin, un bonnet de velours noir et un manteau bordé d'une dentelle d'argent, dépouille d'un officier de gendarmerie française, telle fut la toilette adoptée par notre nouveau Renaud, sous laquelle on le vit accompagner dans toutes les fêtes des environs la beauté qui l'avait fasciné. Pas une romeria, pas une foire ou un combat de taureaux, n'avait lieu dans toute la vallée du Douro sans que Martin Diez y parût, caracolant fièrement aux côtés de son Armide. Comme on peut le croire, bon nombre de ceux qui avaient connu l'Empécinado, alors qu'il n'était qu'un pauvre vigneron, envièrent son bonheur et ses airs princiers; et ceux qui ne l'enviaient pas, furent indignés de lui voir quitter pour les beaux yeux d'une femme la carrière qu'il avait noblement commencée. Cette vie efféminée donnait donc lieu à beaucoup de murmures; mais Martin Diez ne daignait pas y faire attention, et il y avait déjà plusieurs semaines qu'il menait cette douce existence, lorsqu'un incident inattendu vint le tirer de sa léthargie.

Le capitaine-général, don Grégorio Cuesta, lui dépêcha, un beau jour, un message à l'effet de l'inviter à se rendre sans délai à Ciudad-Rodrigo, pour y recevoir des instructions relativement à une mission de grande importance qu'on avait résolu de lui confier.

L'Empécinado ne se doutait nullement des motifs secrets qui lui avaient valu cet honneur. M. Barbot, voyant que ni les menaces, ni les offres les plus riches, ne pouvaient décider Martin Diez à se dessaisir de sa prisonnière, s'était adressé au duc de l'Infantado, et l'avait supplié d'employer son influence à triompher de l'obstination du guérilléro.

Le duc, qui avait été un personnage fort important à la cour de Charles IV, avait toujours eu beaucoup d'amitié pour M. Barbot; à peine eut-il été informé de la captivité de la jeune dame, qu'il écrivit au général Cuesta pour le prier de faire en sorte qu'elle fût, sans délai, rendue à son mari, avec tous les joyaux par l'Empécinado.

Le guérilléro eut grand'peine à se résigner à tourner le dos à l'amour pour marcher sur les pas du devoir; cependant il finit par triompher de sa faiblesse, et, recommandant particulièrement sa prisonnière à son frère et à sa belle-soeur, il se mit en route pour Ciudad-Rodrigo, suivi d'un sergent et de quelques hommes de sa partida. La petite troupe n'était encore qu'à un demi-mille de Castrillo, quand soudain un coup de feu partit de derrière un buisson qui bordait la route, et la balle blessa légèrement le cheval de l'Empécinado. Deux des soldats de son escorte franchirent le buisson, et revinrent bientôt traînant, entre eux, un vieillard de soixante-dix ans, qui serrait convulsivement dans ses mains desséchées une carabine rouillée.

— Il est fou, sans doute, s'écria Martin en contemplant avec étonnement le vénérable assassin. Dis-moi, vieillard, me connais-tu, et pourquoi veux-tu ma mort?

— Oui, oui, je te connais, tu es l'Empécinado, le cruel, le sanguinaire Empécinado. Rends-moi mon Pédro que tu as fait périr. *Ay de mi!* mon Pédrillo, ils t'ont assassiné.

Et le vieillard frissonna, en jetant sur le partisan un regard haineux et menaçant.

— C'est le vieux Gutierrez, dit un des soldats, le père de ce Pédro qui a été pendu dans la forêt des pins de Coco, pour avoir traîtreusement passé du côté des Français.

— Jetez sa carabine dans cet étang, là-bas, et laissez en paix ce pauvre vieillard, dit l'Empécinado. Son fils avait mérité la mort.

— Il a manqué son coup aujourd'hui, mais une autrefois il peut viser plus juste, remarque un des soldats en tirant à demi un de ses pistolets.

— Qu'on ne lui fasse aucun mal! cria l'Empécinado d'un ton impérieux, et la petite troupe se remit en marche.

— Sois maudit, hurla le vieillard en se roulant sur la route poudreuse dans un paroxisme de colère impuissante, sois maudit, sois maudit! ay dé mi Pédrillo!

Arrivé à Ciudad-Rodrigo, l'Empécinado se rendit sur-le-champ chez le général Cuesta, qui, sans lui faire précisément un mauvais accueil, le blâma néanmoins assez sévèrement d'avoir enlevé et retenu prisonnière une personne telle que Mme Barbot. Après lui avoir représenté qu'il était urgent d'apaiser au plus tôt et à tout prix la colère du duc, le général lui apprit que Murat avait fait signifier à la junte centrale que, si la jeune dame n'était pas mise immédiatement en liberté, il ferait dévaster par ses troupes tout le district de Pénafiel, où est situé Castrillo.

— Et ajouta, Cuesta, il est probable que, si Murat n'a pas encore tenu sa menace, c'est uniquement parce que la majeure partie de la population de ce district passe pour être attachée à la cause française.

Sans dire exactement à Martin Diez ce qu'il attendait de lui, le vieux général lui remit un message pour le corrégidor de Pénafiel, en lui recommandant de se présenter devant ce magistrat et de se concerter avec lui sur les mesures à prendre.

Au moment où l'Empécinado sortait du palais du gouverneur, il se trouva face à face avec un avocat, son compatriote, qu'il avait laissé à Castrillo lors de son départ. La vue de cet homme fut un trait de lumière pour le partisan qui se douta immédiatement que ses ennemis tramaient quelque machination contre lui. Il proposa à l'homme de loi de l'accompagner jusqu'à son auberge; ce à quoi celui-ci consentit, quoiqu'avec hésitation. En traversant un endroit solitaire, connu sous le nom de préau de Saint-Faucon, l'Empécinado saisit l'avocat au collet et jura de l'étrangler s'il ne consentait pas à lui avouer sur-le-champ le but de son voyage à Ciudad-Rodrigo, et les intrigues secrètes dont il était évidemment l'agent.

L'homme de loi, qui connaissait Martin Diez de longue date, et qui savait fort bien qu'on jouait gros jeu en le poussant à bout, trembla pour ses jours, et déclara qu'il était prêt à tout révéler. Là-dessus, l'Empécinado, qui l'avait presque étranglé, daigna le délivrer de son étreinte, et, armant un pistolet, comme pour se mettre en garde contre toute tentation de mensonge, lui ordonna de s'asseoir et de commencer son récit.

Au dire de l'homme de loi, l'ayuntamiento ou corporation de Castrillo, et ceux de toutes les villes et bourgades de la province, étaient dans une grande perplexité à propos du convoi que le partisan avait intercepté, et surtout de la jeune dame qui paraissait avoir pour amis des personnages fort importans dans les deux partis; car la junte et les Français avaient simultanément demandé sa mise en liberté; et, tandis que ceux-ci se disposaient à envoyer des troupes pour mettre à feu et à sang tout le pays, les généraux espagnols avaient déclaré leur ferme résolution de ne pas intervenir et d'abandonner la population à son malheureux sort. Lui-même, l'avocat, avait été dépêché à Ciudad Rodrigo, pour demander conseil au général Cuesta; et ce dernier, protestant qu'il était incapable de prêter aide et protection à la province menacée, s'était contenté de recommander aux autorités d'obliger Martin Diez à restituer la prisonnière et les trésors, si elles ne voulaient pas voir les Français employer la violence pour leur arracher les objets de ces énergiques réclamations.

L'Empécinado, pensant que le général Cuesta n'avait pas usé de franchise à son égard, tendit à l'avocat la missive qu'il était chargé de remettre au corrégidor de Pénafiel, et le contraignit, à en briser le sceau et à la lire tout haut. Son contenu confirmait complètement le récit de l'homme de loi; Martin Diez vit, à n'en pas douter, que tout le monde était contre lui dans cette affaire, et qu'il aurait grand'peine à s'en tirer à sa satisfaction.

— En qualité de vieil ami, de compatriote et surtout d'avocat

dit-il à l'homme de loi, vous êtes la personne la plus propre à m' aider de vos conseils dans ces circonstances difficiles. Apprenez-moi donc ce que je dois faire pour que nos concitoyens, qui n'ont rien à se reprocher, ne soient exposés à aucune vexation et à aucun danger.

— C'est là parler en homme de sens, reprit l'avocat, et moi je vais vous répondre en ami. Partons immédiatement pour Pénafiel et, après avoir remis la lettre du général au corrégidor, emmenez sur le champ ce dernier à Castrillo. Là, vous rendrez compte à l'ayuntamiento de votre conduite par pure formalité; puis vous restituerez à qui de droit la voiture, les diamans et la dame, et cela fait, vous irez sans délai rejoindre votre partida.

— Je suis tout disposé à faire une partie de ce que vous me recommandez, dit l'Empécinado: les joyaux sont enterrés dans la cave de mon frère et la voiture est dans notre étable; prenez-les quand bon vous semblera; mais, quant à la dame, avant que je la rende à son mari, il faudra qu'on m'ait fait rendre mon dernier soupir. Elle est ma propriété, je l'ai conquise le sabre à la main, au risque de ma vie; elle est de bonne prise.

— Vous réfléchirez à cela, et vous aurez changé d'avis avant d'arriver à Castrillo.

La suite prochainement.

Mirocheff.

„Mirocheff était d'une noble et ancienne famille de Moscou; mais, privé de fortune, il n'avait en pour unique héritage qu'un bien de quarante paysans. Auprès de ce bien était le beau domaine de Kesbitry, appartenant au comte Razoumovsky, l'un de plus riches seigneurs de l'empire. Mirocheff s'établit dans sa petite propriété; il était beau, bien fait, plein d'instruction; mais il avait cette attitude timide et craintive qui sied si bien à la première jeunesse, alors qu'elle est exempte de taches, et que plus tard elle rejette avec tant de mépris, alors précisément qu'elle aurait moins le droit de marcher le front haut. Mirocheff ne se plaignait nullement de son sort; résigné à son état de médiocrité, il se reposait tranquillement, sans rêves ambitieux, dans le charme de ses vingt ans, comme la plante du désert dans les premiers rayons du matin. Les hommes d'alors, moins pressés de jouir que ceux d'aujourd'hui, n'étaient pas assez ennemis d'eux-mêmes pour passer avec dédain, sans daigner s'y arrêter un instant, sur le plus bel âge de la vie.

„A côté de la modeste habitation de Mirocheff, une veuve russe, nommée madame de Smiranoff, occupait, pendant l'été avec sa fille Nédegda (espérance), une gentille maisonnette. Nédegda était fort jolie, et Mirocheff n'avait pu la voir sans l'aimer. Hélas! c'est sans doute une charmante chose que vingt ans, surtout lorsqu'on y joint une conscience pure, un noble coeur et un beau visage; mais ce ne sont là, en fait de dot et pour apports en mariage, que des richesses négatives.

„Nédegda, de son côté, avait remarqué Mirocheff; il lui était même arrivé d'en parler avec intérêt à sa mère. Celle-ci lui avait immédiatement fermé la bouche avec cette phrase terrible: Il n'a rien. La jeune fille cependant, en portant l'oeil sur celui qu'elle aimait, trouvait ces mots-là bien injustes. Comment pouvait-on dire: Il n'a rien? La terre, il est vrai, refusait à Mirocheff les faveurs de la fortune; mais le ciel lui avait prodigué tous les dons de la nature. Or, qu'est la terre auprès du ciel!

„De pareils raisonnemens, comme on le pense bien, étaient sans valeur auprès de madame de Smiranoff; et le vieil intendant des domaines de Razoumovsky, le vieux et déplaisant Kostilar, était infiniment mieux reçu chez elle que le jeune et beau Mirocheff. Cet intendant, épris aussi des charmes de Nédegda, aspirait-il à l'épouser? Non, car, de basse origine, il n'était point encore affranchi; et madame de Smiranoff, quelque riche qu'il pût être, ne pouvait donner sa fille à un esclave. Cependant le comte Razoumovsky avait promis à Kostilar de mettre un terme à sa servitude, et alors... Mais, en attendant, Kostilar regarde comme urgent de se débarrasser d'un rival dangereux et de le perdre entièrement en le réduisant à la plus complète indigence. Il avait découvert dans les archives de Kesbitry, terre de trois à quatre cents paysans, des titres importans par lesquels il serait possible de contester à l'amant de Nédegda la modeste propriété qu'il possède, et de lui enlever le petit héritage dont il jouit. C'en est fait, l'attaque a eu lieu. Kostilar, au nom de son maître, poursuit Mirocheff devant les tribunaux; et, grâce au talent de l'intrigue, grâce à la magie de l'argent, le puissant a gagné sa cause; le faible a perdu son procès; cela s'est fait ainsi de tous temps.

„Mirocheff, ruiné de fond en comble, est sur le point d'être exproprié!

„—Allez trouver le comte Razoumovsky, lui dit un seigneur du voisinage, le prince Polotzin; peignez-lui votre position. A peine sait-il qu'une affaire contentieuse a eu lieu entre vous et lui; il a une fortune colossale. Je suis persuadé qu'il serait désolé d'avoir réduit à la misère un jeune Russe de haut lignage: ouvrez-lui franchement votre âme.

„—Mais le comte est un grand seigneur! Comment parvenir jusqu'à lui?

„—Mon ami, rien n'est plus facile; l'illustre comte admet sans distinction, à sa table, toute la noblesse du pays, vous pourrez y dîner chaque jour. Venez, je vous présenterai; puis, quand vous aurez fait connaissance et que vous aurez pu lui parler; je plaiderai pour vous à mon tour."

„Mirocheff adopte l'avis; il part pour Moscou avec le prince Polotzin; et, présenté à Razoumovsky, il s'assied parmi ses convives.

La suite prochainement.

Sur les effets de la rencontre de la terre avec l'Atmosphère ou la queue d'une comète.

Le passage du globe terrestre à travers la partie supérieure de l'atmosphère d'une comète et à travers sa queue, produirait-il autre chose sur la terre que quelques Aurores Boréales à peu près semblables à celles que nous voyons tous les jours? Et les principes employés dans la théorie précédente ne mettent-ils pas du moins la terre à couvert des inondations ou plutôt de ces Déluges, auxquels un célèbre Anglais veut qu'elle soit exposée par la rencontre des comètes?

Quand on supposerait que la queue et l'atmosphère des comètes ne consistassent qu'en un amas de vapeurs aqueuses comment conçoit-on qu'à plusieurs diamètres au-delà de leurs globes, ces particules d'eau pussent fournir à un déluge? Selon tout ce que nous savons là-dessus par analogie, et c'est la seule manière dont nous pouvons en raisonner, la plus vaste queue de comète avec la partie extérieure de son atmosphère rassemblées au-dessus du globe terrestre, y produiraient à peine une bruine sensible. Car comme l'a marqué M. Newton, un pouce cube de l'air que nous respirons, transporté à la hauteur d'un demi-diamètre terrestre y serait raréfié à tel point, qu'il pourrait occuper en cet état un aussi grand espace que celui de tout le tourbillon des planètes jusqu'à la sphère de Saturne, et au-delà. Et puisque tout corps soutenu dans un fluide doit avoir une pesanteur ou une densité pareille à celle du fluide dans la couche où il est soutenu, il suit que la raréfaction des vapeurs qui seraient portées par un tel air, et à une pareille distance, devrait être équivalente à celle de cet air, et par conséquent que la quantité d'eau soutenue à un demi-diamètre au-dessus de la terre, serait à la quantité de celle qui est soutenue auprès de sa surface, comme un pouce cube est à la capacité du tourbillon planétaire. De plus, selon les calculs du savant et ingénieux Auteur qui nous donne lieu de faire cette réflexion, la comète qu'il dit avoir causé le déluge universel par son approche, et qu'on croit être la même qui parut en 1680 et 1681, passa tout au moins à 3000 lieues de la terre, qui font environ 4 demi-diamètres de cette comète, ayant établi que sa grosseur n'était à peu près que la septième partie de celle de la terre. Cela posé, quelle devait être la raréfaction prodigieuse des vapeurs soutenues autour d'une comète, par un air ou un fluide quelconque, à une distance environ quatre fois plus grande à proportion, que celle qu'indique M. Newton, et comprises dans un espace infiniment plus petit, en un mot dans la queue de la comète et dans la partie extérieure de son atmosphère! et quelle pourrait jamais être la quantité d'eau qui en résulterait, et qui tomberait de là sur la terre?

Que si les deux globes venaient à passer extrêmement près l'un de l'autre, et presque à se heurter, leur vitesse respective, qui serait très-grande dans ce cas-là; et le peu de séjour que ferait la terre dans la partie basse et très-mince de l'atmosphère de la comète, ne la garantiraient-ils pas encore de l'inondation?

Mais l'atmosphère visible des comètes et leur queue, ne consistant en effet qu'en un grand amas de la matière Zodiacale, comme il y a tout lieu de le croire, par la ressemblance qu'

elles conservent toujours avec elle, et de ce que toutes les comètes qui sont données d'une chevelure et d'une queue ont passé au travers, ou tout proche de cette matière, et ont dû s'en charger, que devient le danger de l'inondation pour la terre lorsqu'elle passe près d'une comète? Un embrasement semblerait plus à craindre, si, l'expérience ne nous apprenait que le globe terrestre peut se trouver plongé dans la matière Zodiacale, ou être enveloppé de cette matière, soit immédiatement, soit par le moyen des Aurores Boréales, sans en éprouver aucune chaleur sensible.

Frédéric Hofstetter.

Fragmens sans suite d'un ouvrage sans fin.

I.

Une Muse au dix-neuvième Siècle.

Ceux qui savent le mieux ce que c'est qu'une muse de nos jours, vous les peindront comme des espèces de femmes de quarante à soixante ans, l'oeil creusé, la tempe dégarnie, le vêtement en désordre, la chaussure sur le retour; elles viennent à vous et elles forment mille plaintes; elles se plaignent de leur mari, elles se plaignent de leurs enfans, et tout en pleurant elles chantent. Elles chantent le printemps, elles chantent l'hiver, elles chantent l'amour. Perfide amour! joyeux printemps! et triste hiver! Elles ont des regrets! elles ont des soupirs! elles ont des désirs! elles se plongent dans la mélancolie! elles se jettent dans l'oubli! elles se perdent dans le vague! elles se font un beau manteau de nuages qu'elles drapent d'une façon dramatique autour d'elles! C'est pitié de les voir, c'est pitié de les entendre!

Que j'en ai vu venir de ces muses tremblantes! que de confidences poétiques! Que voulaient-elles? Moins que rien. Un divertissement à leurs maux, une distraction à leurs douleurs, un écho à leur âme, un coeur qui répondit aux battemens de leur coeur, une harpe qui s'agitât à leur souffle, un peu de renommée pour la jeter au vent, un peu de gloire pour en faire l'aumône au premier venu. Prends ma gloire, mon jeune Arthur! Une couronne de roses et de lauriers pour la déposer sur une tombe! Voilà ce qu'elles voulaient, ces femmes; en même temps elles auraient bien voulu une robe de soie et un chapeau neuf.

On ne saurait croire le nombre immense des poètes inconnues! elles arrivent de tous les coins de Paris et de tous les coins du monde. Celles qui ne peuvent pas venir en personne, s'envoient elles-mêmes par la poste, non affranchies! — Prenez mon âme! L'âme se répand d'ordinaire en douze ou quinze cents vers alexandrins. Quinze jours après elles vous écrivent de nouveau: — Qu'avez-vous fait de mon âme? Renvoyez-moi, quelques-unes même: Retournez-moi mon âme! Et malheur à vous si vous avez perdu leur âme!

Elles ont toutes un titre à votre admiration et à votre sympathie. Écoutez-les. Celle-ci a perdu son père; cette autre est veuve; cette autre n'est pas veuve; l'une n'a pas d'enfans, l'autre en a trop, sa voisine n'en a plus. Il y en a qui ont remporté l'églantine d'argent. (Maudite églantine que de vers et que de poètes tu nous vaux tous les ans!) Il y a d'autres qui ont eu une mention honorable à Lyon, à Toulouse, à Strassbourg, à Marseille, à Quimper, à Gisors; d'autres sont membres d'Académie, Athénée, Société Philotechnique, Société d'Apollon, Société de Mars ou de Flore, Jeux Floraux. Et voilà pour quelles raisons tant de petits volumes tombent comme la grêle: Soupirs, Regrets, Méditations, Rêves, Aurore, Déclin, Portefeuille, Élancemens, Palpitations, et autres très-respectables niaiseries en vers, auxquelles est ajouté invariablement l'adjectif poétique. Poétiques, poétiques, poétiques, poétiques!

Il n'y pas long-temps qu'une petite fille, bas-bleu de douze ans, est venue chez moi avec sa mère. Ce jour-là le froid était grand, le temps était mauvais, le ciel fort triste. Cette enfant est entrée hardiment, suivie de sa mère qui tremblait. Cette enfant avait fait des vers, elle aussi, des vers fort applaudis par l'Académie de Besançon; et par cet hiver pluvieux, par ces longues et mauvaises routes, elles étaient venues à Paris, la mère et la fille, sur la foi de ces vers, sur la foi de l'Académie de Besançon. Et maintenant, seules à Paris, la fille cherche à produire ses vers, la mère cherche à produire sa fille. Cette mère, femme respectable et d'un âge avancé, elle avait tout quitté pour suivre les vers de la fille; elle avait quitté sa maison bien chaude, ses amis peu nombreux mais dévoués, sa ville natale, ses parens, tout cela, pauvre mère, parce que sa fille faisait des vers! Certes voilà bien le commencement d'un drame, d'un drame qui n'est que trop vrai et qui ferait couler plus d'une larme. O l'épouvantable travers en effet! un travers qui dérange, qui inquiète, et qui perd une honnête famille tout autant que ferait un vice.

Molière, qui a jeté un si profond coup d'oeil sur les ridicules des hommes, n'a pas fait grâce à celui-là, la manie du bel-esprit. Il y a presque autant de tristesse que de rire dans la comédie des Femmes savantes. Ces trois femmes, Philaminte, Armande et Bélise, sont des femmes horribles. Voyez que de malheurs remplissent tout-à-coup la maison du bon Chrysale! Grâce à la science de sa femme, de sa fille aînée et de sa soeur, la maison est au pillage, son pot est trop salé, ses gens le servent mal, son rôti brûle, sa dépense augmente; sa fille Henriette, cette charmante Henriette, si jolie, si simple, si naturelle, bourgeoise, est sur le point d'être sacrifiée à un cuistre crasseux, sans esprit et sans style; sa domestique, sa cuisinière, sa confidente, Martine, est battue et chassée pour avoir estropié Vangelas; son frère Ariste lui-même, et son gendre futur, Cléante, le gendre de son choix, sont forcés de céder la place à M. Trissotin et à M. Vadius! Certainement, à le bien prendre, cette comédie est un drame véritable. Le jeu, l'adultère ou toute autre passion mauvaise ne jetteraient pas plus de désordre dans un ménage que n'en jette la manie du bel-esprit dans le ménage de Chrysale, Chrysale, spirituel et naïf, bon homme qui, de tous les livres imprimés depuis Guttemberg, ne fait un peu de cas que du Plutarque in-folio, pour mettre ses rabats.

Guerre donc et croisade contre la manie féminine du bel-esprit!

La fin prochainement.

LE BON TON.

On ne veut plus de robes historiées pour la ville et la mise la plus simple est, dit-on, la plus recherchée; il faut bien s'entendre sur le mot. La mise la plus simple, sous le rapport de la forme, est souvent la plus élégante, quant aux tissus dont elle se compose, et si, au lieu d'ornemens étrangers, on n'admet que des plis profonds, que des biais, que de hauts volants, la mise ne fait qu'y gagner, puisque de tels vêtemens permettent d'apprécier des étoffes de choix et de s'apercevoir davantage de perfections corporelles de la jolie coquette qui sait parfaitement ce qu'elle fait, en ne voulant porter qu'une mise toute puritaine.

Ainsi, qu'on devait s'y attendre, nos grandes maisons de nouveautés font une immense émission d'étoffes en tous genres, depuis le droguet catalan, l'échelle orientale, les pékins grenadine, cannelés, en camayeux, à semis de fleurs sur des lignes symétriques, jusqu'aux plus modestes mousselines de laine écossaises, à damier, à pois bordés, à rayures ombrées. Joignez à cela les cachemires, les casimiriennes, les foulards de toutes sortes, les doubles foulards des Indes et les foulards fantaisie de Lyon, puis les gros des Naples dont les dispositions varient à l'infini, les arméniennes à rayures brochées, les cotpalys à larges carreaux, les taffetas oeil de mouche et autres, en grandes et petites largeurs, en uni, en glacé, puis encore les batistes en fil de chèvre, les romatz d'été, fraîche fantaisie, espèce de soie des Indes, à carreaux ou à rayures, les bazins de soie, les foulards roses mousseuses, puis enfin des barèges délicieux de fabrication et de nuances. Que de charmantes redingotes, que de coquets négligés ne peut-on pas produire avec tous ces tissus qui viennent pour la millième fois attester du goût inépuisable de l'infatigable activité de nos manufacturiers!

Aussi nos couturières ne se font-elles pas faute de créations nouvelles; la pélerine revient encore, mais on ne la fait plus ronde, elle s'allonge, masque moins le buste et donne de la finesse à la taille. Les manches Louis XIII obtiennent du succès; elles seront dit-on, d'un emploi général durant la chaude saison; qu'y a-t-il de mieux, en effet, qu'une manche demi-large ne descendant que jusqu'au milieu de l'avant-bras, laissant à l'air un passage et permettant l'emploi d'une sous-manche bouillonnée, diaphane et faisant entrevoir un bras mignon et potelé, tout en le mettant à l'abri du choc trop incisif de la température? Rien n'est distingé comme une robe-redingote, à corsage plat, avec pèlerine à pointes carrées, des manches Louis XIII, des sous-manches de mousseline des Indes, la jupe unie, n'ayant pour ornemens que deux quilles étroites,

figurées par une passementerie arachnée; joignez à cela une paille d'Italie, ornée d'un panache du Thibet et vous aurez une toute charmante toilette; une autre toilette de sortie, non moins séduisante, se compose d'une robe en pékin pointillé; corsage plat, devants à bavaroises laissant voir une chemisette de batiste, manches plates d'une seule pièce, à paremens ouverts, jupe à deux grands plis. Chapeau de point d'Espagne, orné d'un marabout noué.

La suite prochainement.

Le théâtre I. R. de la cour à Vienne.

Suite.

De tous les Comédiens, il n'y en a point qui aient plus d'amis et de protecteurs parmi les grands, que M. Miller. La capacité de cet homme s'étend à tout: il fait des Loteries dans les assemblées publiques; il tient des magasins de bijoux pour les Dames; il a une femme fort habile et une fille d'une rare beauté qui vont jouer du Clavecin chez les Seigneurs, et il fait tirer parti de tous ces avantages. Il a tant de crédit, que l'on assure (on peut exagérer à cet égard) qu'il fait circuler continuellement 50,000 florins d'argent emprunté. Il vit en grand et avec les grands. Sa maison est située dans un des plus beaux quartiers de la ville. Il a un grand nombre d'appartemens meublés avec beaucoup de goût et de magnificence. Il a loué un jardin élégant dans un des faubourgs, où il tient ordinairement table ouverte, pendant l'été. Tous les beaux-esprits d'Allemagne lui présentent des lettres de recommandation, et il les écoute favorablement. Ainsi il se fait connaître de grands et de gens de lettres, dont il sait tirer avantage. Il a aussi composé quelques Comédies, mais il réussit mieux dans son commerce de bijoux. C'est l'homme le plus insinuant; et comme il cherche à rendre service à tout le monde, il trouve occasion de se servir de ses amis. En qualité d'acteur, il est extrêmement vain. Les rôles qui lui conviennent le mieux, sont ceux de pédans, de laquais et de babillards. Mais comme il n'aime point à représenter sur le théâtre autre chose que ses propres actions, il serait charmé de faire un rôle de Courtisan où de petit-maître.

M. Lange dont j'ai déjà parlé est fort bel homme, il a un très-bel organe, et son défaut est de suivre les principes des Peintres. Ses gestes trop mesurés, et ses mouvemens gênés, nous représentent les attitudes que l'on donne aux mannequins dans les écoles de dessin. Il pourrait céder son rôle de Hamlet à Brockman sans y perdre. On remarque en lui une méchanceté qui annonce peu de génie. Lorsqu'il a récité une tirade, et qu'il croit être applaudi, il s'approche autant qu'il peut du parterre; il n'a point assez d'esprit pour jouer les rôles de bourgeois. Il excelle seulement dans les Héros des Romans; il se distingue dans Coucy et dans Fayel. Il ne saurait régler sa belle voix, mais il parle quelquefois, comme s'il chantait; il se bat souvent la poitrine à coups de poings. Il a beaucoup d'amis, et une femme aimable qui chante fort bien. Ceux-ci lui font souvent obtenir des rôles, auxquels il n'a d'autre droit que leur recommandation. Enfin il fait partie du petit nombre des Comédiens riches.

Le seul acteur de la première classe dont il me reste à parler, est M. Steigentesch, que j'aimerais mieux voir en société que sur le théâtre. Cet homme a des connaissances universelles, il parle plusieurs langues et a beaucoup d'esprit; mais sa petite figure et son extrême affectation, font tort à ses gestes etc. en ôtent toute la grace. Cependant il annonce beaucoup de génie et de connaissance du monde. Il joue les rôles de Faquins et de petits-maîtres, aussi mal que les amans. Je ne vous parlerai point des autres acteurs, crainte de vous ennuyer,

Madame Sacco est la première des actrices. Elle était autrefois Mademoiselle Richard, et elle fut principalement connue dans le grand monde, entre le Rhin et l'Elbe, plutôt par ses charmes personnels que par son talent pour le théâtre. On crut pendant quelque temps, qu'elle avait perdu, par ses intrigues amoureuses, ces talens merveilleux que la nature lui avait accordés; cependant ils se sont dévelopés par degrés, et elle a récompensé le temps perdu, par une étude et une application extraordinaires. Elle a l'âme sensible; un profil grec; ajoutez encore à cela une contenance intéressante, des yeux vifs; une taille élégante et une voix claire et harmonieuse. Ceux qui veulent être entièrement attendris, n'ont qu'à lui voir jouer le rôle de Gabrielle de Vergy. C'est dans cette tragédie que j'ai senti, pour la première fois, mes yeux baignés de larmes au spectacle. Tout son talent ne consiste pas dans le tragique, elle représente les Dames d'importance, les Marquises avec la même facilité et le même succès. Elle connaît parfaitement le monde, et toutes les maisons de la ville lui sont ouvertes. Elle sait si bien régler ses mouvemens, qu'un de mes amis la comparait à un instrument qui joue la basse et le dessus en même temps. Tous les mouvemens de sa bouche, de ses yeux, de ses bras et de son corps se répondent si parfaitement, que je ne sais à quoi l'on peut mieux la comparer qu'à un instrument de cette espèce. Il n'y a pas trois actrices dans l'Univers qui lui soient comparables. Si elle est regardée par le public comme une divinité à laquelle on ne peut refuser ses hommages, elle est digne de cet honneur. Cependant son mérite est demeuré quelque temps inconnu. Ses gestes semblables à ceux de Brockman, ne plaisent point d'abord, comme ceux de Bergopzoomer et de Lange. C'est le fort de tout ce qui est d'une rare beauté; il faut en examiner et en comparer les parties, avant que d'être frappé de la symétrie et de la beauté du tout.

La fin au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

25 mars. Lorsqu'il y a quelques jours le bruit s'est répandu, dit le „Journal de Rouen," qu'à l'occasion de l'achèvement du tunnel de Tourville, l'entrepreneur de ce tunnel devait donner à tous ses ouvriers un repas, dans lequel serait servi un bœuf entier, bien des gens regardaient cette nouvelle comme une plaisanterie de carnaval. Rien cependant n'était plus réel, et la fête annoncée à eu lieu samedi. Le bœuf, auquel on avait laissé ses membres, sa tête et même ses cornes, a été mis à la broche vendredi, à neuf heures du soir; voici les moyens qui ont été employés pour le faire cuire: Cet animal énorme (il pesait 450 kilogrammes et avait coûtés 750 fr.), était suspendu en l'air au moyen d'une chaîne attachée à chacun des bouts de la broche et fixée au haut d'un cabestan. Sur les côtés on avait entassé des brisques sur lesquelles on avait étagé des rails: c'est là que brûlait le charbon de terre; au dessous s'étendait une immense lèchefrite, composée de larges plaques de fer battu. La broche était tournée au moyen d'une manivelle, et des cuisiniers avec des poêles à frire arrosaient incessamment le gigantesque rôti. Non loin de là, une autre cheminée avait été construite: on y remarquait de nombreux chaudrons remplis de pommes de terre. A une heure et demie, le bœuf était cuit à point. On a amené un wagon auprès de la cuisine improvisée, le cabestan s'est incliné, et l'animal a été majestueusement déposé sur cette table de nouvelle espèce. Le cortége des ouvriers s'est alors dirigé vers le tunnel. Le wagon s'est arrêté sous le tunnel, à l'entrée duquel on avait dressé de longues tables destinées à 250 ouvriers. A deux heures, quatre garçons bouchers sont montés sur le wagon et se sont mis en devoir de dépecer le bœuf; l'opération a duré une heure.

— 28. Un charretier de la banlieu courtisait depuis quelque temps une jeune fille de La Vilette qu'il comptait épouser. Chaque fois qu'il venait à Paris, le brave homme arrêtait sa voiture devant la porte de sa fiancée, et il montait chez elle pour lui souhaiter le bonjour, ou bien pour lui porter un bouquet de violettes. Mardi dernier, ce pauvre diable s'arrêta encore devant le domicile de sa maîtresse; il monte à la chambre qu'elle habite, la porte est fermée; il frappe, on ne répond pas; il prête l'oreille, on parle dans la chambre, et la voix de la jeune fille se mêle à la voix d'un homme. L'amoureux n'y tient pas; poussé par un accès de jalousie, il jette la porte en dedans et s'élance sur le couple qui le trahit. Au lieu de répondre à ses reproches par les larmes ou le repentir, la perfide maîtresse s'irrite contre son fiancé, lui déclare qu'elle veut être libre, qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne veut plus le voir. Le charretier s'éloigne muet et consterné; arrivé dans la rue, il fouette son cheval, la lourde charrette se met en marche et aussitôt ce malheureux amant, cédant à un trop violent désespoir, se jette sous les roues de sa voiture qui lui passent sur le corps.

— Les eaux du puits de Grenelle continuent de jaillir avec une limpidité irréprochable. En ce moment on construit près du Panthéon un vaste réservoir où elles seront conduites.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 18 Avril 1843. Numéro 46.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce Journal à MM. les Abonnés.

La Femme du Joaillier.

Suite.

L'Empécinado hocha la tête sans répondre, et entraîna l'avocat vers l'auberge où ils firent immédiatemment seller leurs chevaux. Le lendemain ils étaient à Pénafiel, et le jour suivant ils partirent pour Castrillo, qui n'en est éloigné que de deux milles, accompagnés du corrégidor, de son secrétaire et de deux alguazils. Martin Diez avait consenti à laisser son escorte à Pénafiel, afin que le tribunal n'eût pas l'air d'être intimidé lors de l'examen judiciaire qui allait avoir lieu. L'avocat prit les devans pour s'occuper des préparatifs nécessaires et faire en sorte qu'on expédiât l'affaire le plus promptement possible.

Il était environ huit heures du matin quand l'Empécinado et ses compagnons arrivèrent à Castrillo. Comme ils entraient dans la ville, un vieux mendiant, accroupi au soleil sous le porche d'une maison, leva la tête au bruit des pas de chevaux. A peine eut-il aperçu Martin Diez, qu'il bondit vers lui, et vint tomber presque sous les pieds de son cheval, qui s'effaroucha et fit un saut de côté de nature à désarçonner un excellent cavalier. L'Empécinado irrité leva son fouet pour en frapper le mendiant; mais, celui-ci s'étant soudain remis sur pieds et se plaçant en face de lui au milieu de la route, il laissa retomber son bras, car il reconnaissait les traits hagards et les cheveux blancs de Gutierrez.

— Sois maudit! s'écria le vieillard; assassin, l'heure de la vengeance approche. Je l'ai vu en songe: mon Pédrillo m'a montré son meurtrier foulé aux pieds par des chevaux. Assassin! que vienne l'heure de ta mort!

Et le malheureux père, que le désespoir avait rendu fou, continua à poursuivre de ses imprécations celui qu'il nommait l'assassin de son fils.

L'Empécinado, qui l'avait écouté avec le plus grand sang-froid, donna de l'éperon à son cheval et expliqua, chemin faisant, au corrégidor étonné, la scène dont il venait d'être témoin. Un peu plus loin, il prit congé de ses compagnons, leur donnant rendez-vous à dix heures à l'hôtel de l'ayuntamiento. S'étant rendu chez son frère, il déjeuna avec Mme. Barbot, et se disposa à tenir sa promesse. Après avoir placé deux pistolets dans sa ceinture et s'être muni en outre d'un mousqueton chargé, il s'enveloppa de son manteau, de manière à cacher ses armes, et s'achemina vers l'Hôtel-de-Ville.

Les juges du tribunal étaient déjà à leur poste et n'attendaient plus que lui pour ouvrir la séance. Saluant le corrégidor, il se mit à marcher de long en large dans la salle sans se dépouiller de son manteau. Requis à plusieurs reprises de s'asseoir, il refusa obstinément d'obéir; mais il consentit à répondre aux questions qui lui étaient adressées. Il y avait déjà près d'un quart d'heure que durait cet interrogatoire, quand un bruit de pas et de voix se fit entendre dans la rue. En passant devant une fenêtre qui donnait sur la place, l'Empécinado fut assez désagréablement surpris de voir qu'une foule de paysans armés pénétrait dans l'Hôtel-de-Ville; il comprit qu'il était trahi; mais sa présence d'esprit ne l'abandonna pas, et il arrêta sur-le-champ son plan de défense. Sans laisser deviner qu'il se défiât de rien, il se dirigea vers la porte de la salle qu'il poussa et ferma à double tour, avant que personne eût pu deviner son intention; marchant alors droit au corrégidor, il rejeta son manteau loin de lui, et s'écria, en épaulant son mousqueton:

— Sénor corrégidor, ce n'est pas là ce dont nous étions convenus, mais bien une infâme trahison. Recommandez votre âme à Dieu, car vous allez mourir.

Le corrégidor fut tellement terrifié par cette allocution qu'il tomba évanoui sous la table; le greffier s'enfuit dans la chambre voisine et se tapit sous un lit; quant aux alguazils, tremblant d'effroi, ils se jetèrent à genoux pour demander grâce. L'Empécinado resté maître à si bon marché du champ de bataille, s'empara des papiers qui couvraient la table, et, ouvrant la porte, gagna le grand escalier qu'il trouva occupé par un grand nombre d'hommes armés de mousquets et de fusils de chasse.

— Place! cria-t-il en appuyant le doigt sur la détente de son mousqueton; le premier qui bouge est sûr de recevoir du plomb dans la tête.

Cette menace et surtout l'espèce de fascination qu'exerçait son caractère résolu, produisirent un effet magique. On s'écarta pour le laisser passer, et il sortit comme un triomphateur de l'Hôtel-de-Ville. En franchissant le seuil il aperçut une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfans qui encombraient la place et les rues adjacentes, et qui l'accueillirent par les cris de: „Mort à l'Empécinado! Mort au larron, au mauvais chrétien!

Les paysans armés qu'il avait laissés à l'Hôtel-de-Ville lui tirèrent quelque coups de fusil du haut des fenêtres, mais personne n'osa lui mettre la main sur le collet, tandis qu'il avançait lentement et d'un pas ferme à travers la foule, promenant autour de lui des regards qui semblaient produire l'effet de la tête de Méduse.

Sur le toit d'une maison peu élevée de la place, au coin de la calle de la Cruz, s'était posté le vieux Gutierrez qui, l'oeil en feu, et la figure grimaçant d'une joie sauvage, contemplait la populace ameutée contre l'Empécinado et joignait sa voix criarde aux hurlemens de colère et de menace qui le poursuivaient. Quand les coups de feu partirent des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, il bondit d'allégresse sur la plate-forme, mais bientôt la fusillade ayant cessé, et l'Empécinado continuant à marcher la tête haute, une expression de dépit et d'anxiété fit place à l'expression d'allégresse qui avait un instant illuminé ses traits. Diez n'était plus qu'à quelques pas de la maison sur laquelle s'était perché Gutierrez et personne ne faisait mine de vouloir l'arrêter.

— Il va s'échapper . . . murmura le vieillard entre ses dents ils le laisseront s'échapper! Oh! si j'avais un fusil, mon Pédrillo serait bientôt vengé.

L'Empécinado longeait la façade de la maison; une inspiration soudaine traversa l'esprit de Gutierrez. D'un coup de pied il brisa deux ou trois tuilles, et arrachant l'une des plus massives, il se pencha en dehors du toit pour mieux voir son ennemi; quelques secondes encore et Martin allait disparaître dans la calle de la Cruz. Le vieillard enlança, de son bras gauche, une cheminée qui s'élevait à l'extrémité de la terrasse, et, s'avançant le plus possible, au dessus de la rue, il lança la tuille de toute sa force sur l'objet de sa haine. Le projectile frappa l'Empécinado à la tempe; le guérilléro tomba rudement à terre, étourdi et baigné dans son sang.

— Viva! s'écria Gutierrez.

Mais un cri d'agonie suivit bientôt cette exclamation de joie; car la cheminée, trop faible pour supporter le poids d'un homme, se rompit et tomba dans la rue, entraînant avec elle le vieillard qui alla heurter le pavé avec sa tête et resta mort sur le coup.

Quand la populace vit l'Empécinado renversé sans connaissance, elle se jeta sur lui avec autant de férocité qu'elle avait montré de lâcheté quelques secondes auparavant; et chacun rivalisa d'acharnement pour l'accabler de coups et de mauvais traitemens de toute nature. Non contens de cela, ils lui lièrent les mains et le précipitèrent dans une cave, faisant tomber sur lui une pluie de pierres et d'autres projectiles. Enfin ils le laissèrent pour mort, et la journée s'écoula sans que personne songeât à aller relever son cadavre. A la tombée de la nuit cependant, le corrégidor et les membres de l'ayuntamiento se rendirent sur les lieux pour procéder à l'examen de son corps, afin de s'assurer de sa mort, et de le faire enterrer. Quand on l'eut tiré de la cave, on s'aperçut qu'il respirait encore et on s'empressa de faire appeler un chirurgien et un prêtre. Une échelle ayant été transformée en brancard, on le transporta au Posito (grenier public), dont les épaisses murailles rassuraient à peine la population contre des tentatives d'évasion du moribond.

Dans la crainte que la nouvelle du mouvement populaire et du sort de l'Empécinado ne parvint à Pénafiel et n'engageât l'escorte du partisan, ainsi que les nombreux amis qu'il avait dans cette ville, à accourir à Castrillo pour venger sa mort, le corrégidor décida un curé à se rendre en toute hâte à Pénafiel et à y répandre le bruit que les Français avaient envahi Castrillo, s'étaient emparés de l'Empécinado et l'avaient entraîné à Aranda. La comédie fut parfaitement jouée et réussit à merveille. La guérilla, effrayée du voisinage de l'ennemi, et s'attendant à être attaquée d'un instant à l'autre, monta aussitôt à cheval et partit pour rejoindre Mariano Fuentès, accompagnée d'une cinquantaine de jeunes gens tous dévoués à l'Empécinado et brûlant du désir de le venger. Après avoir ainsi éloigné l'orage, le corrégidor fit déterrer les joyaux enfouis dans la cave de Manuel Diez, installa Mme Barbot dans une des principales maisons de la ville, et écrivit au général Cuesta les détails de ce qui s'était passé. Sans perdre de temps, ce dernier envoya a Castrillo un détachement de troupes chargé de conduire la dame et les trésors à Ciudad Rodrigo, et, de plus, il ordonna qu'aussitôt que l'état de l'Empécinado le permettrait, on eût à le diriger sur cette ville sous la garde d'une forte escorte.

La fin au prochain numéro

Mirocheff.

Suite.

„Timide, embarrassé, inquiet, comme le sont ceux que la fortune maltraite, il est déjà venu dîner plusieurs fois chez le splendide amphitrion, sans avoir osé lui découvrir ses plaies et en appeler à sa pitié. Il est si cruel pour un noble coeur d'avouer ses douleurs secrètes, lorsque leur source est la misère. On peut s'honorer d'illustres revers, de brillantes infortunes, de grandes désolations et même d'éclatantes fautes; car il peut entrer de l'orgueil et jusqu'à de la gloire dans les hautes souffrances, alors qu'on a droit de se persuader qu'on ne souffre pas comme le commun des hommes; mais la misère! la basse misère! la plus ignoble des disgrâces aux yeux d'une foule stupide! comment y trouver un mérite! comment s'en faire un titre d'honneur! La tête en vain demeure haute: l'imagination plie ses ailes.

„Le comte Razoumovsky paraissait en outre à Mirocheff un être si supérieur et par son langage et par ses manières, qu'il ne l'abordait qu'avec un muet respect. Les puissans de la terre n'ont pas besoin d'esprit pour paraître en avoir et pour être admirés dans leurs discours. La bienveillance leur suffit; l'esprit, charme d'égalité, n'est pas d'obligation aux grandeurs.

„Cependant Kostilar, inquiet du départ de Mirocheff et effrayé de la protection que lui accordait Polotzin, s'était rendu précipitamment à Moscou, chez le comte Razoumovsky. Arrivé au palais de son puissant patron, où il avait son logement, il apprend que, depuis trois jours, un jeune et bel étranger, nommé Mirocheff, a pris place au fameux banquet. Chacun, dit-on, lui témoigne de l'intérêt; Razoumovsky l'accueille à merveille.

„Il n'est pas un moment à perdre; il faut que l'intendant porte un nouveau coup mortel à son rival avant que celui-ci ait pu s'insinuer complètement dans les bonnes grâces du comte. Son imagination ne saurait rien comploter de grand; c'est de l'ignoble qu'elle adopte.

„Le somptueux festin de chaque jour avait eu lieu selon la coutume. O singulier événement! Un couvert d'argent a disparu, enlevé par un des convives; il manque à la place où s'était assis Mirocheff. Le bruit se répand qu'un domestique a vu le jeune et noble Russe mettre le couvert dans sa poche. Razoumovsky envoie chercher son intendant le soir même.

„—Savez-vous l'étrange nouvelle? Un voleur assis à ma table!

„—Monseigneur! répond Kostilar, le voleur est un nommé Mirocheff. C'est avéré et reconnu. Le hasard a voulu que je fusse à l'une des fenêtres de la salle à manger, au moment même du vol; et j'en ai été le témoin.

„—Quoi! vous l'avez vu?

„—Par moi-même, et un de vos valets aussi. Vous savez, Monseigneur, que ce Mirocheff est dans la plus profonde misère. Devenu chevalier d'industrie pour vivre, il en est aux expédiens.

„—Mais voler un couvert!.... quelle honte!

„—Il débute dans la carrière. Peu habile encore, Monseigneur, il s'exerce aujourd'hui en petit, demain il s'essaiera en grand.

„—Abomination! laissez-moi.

„Mirocheff, ne se doutant nullement du malheur qui le menaçait, sortit du pauvre grabat où il avait dormi paisiblement, et contre la fenêtre élevée de son reduit, à un quatrième étage, regardait avec un enthousiasme religieux les premiers rayons de l'aurore.

„—Arbitre souverain! disait-il; je souffre, mais j'ai du courage. Que ta volonté s'accomplisse! Je saurai me résigner à l'adversité: mais, du moins, que l'honneur me reste! Laisse-moi pauvre de fortune: mais fais-moi riche de vertus!"

„—Un domestique du comte Razoumovsky portant un assez gros paquet, remet en ce moment une lettre à Mirocheff, le salue d'un air ironique et s'éloigne rapidement. Le message contient ces mots:

„—J'apprends, Monsieur, qu'un des couverts de ma table vous a tellement plu que vous avez désiré l'emporter. Permettez-moi de vous en envoyer onze autres, pour vous compléter la douzaine.

„—Mon Dieu! crie le jeune homme hors de lui: est-ce bien à moi que ceci s'adresse!... Mais c'est une erreur monstrueuse!...

„Onze couverts étaient devant lui.

„Mirocheff s'élance hors de sa chambre. Il court au palais Razoumovsky. Des ordres sévères sont donnés pour qu'on ne l'y laisse plus entrer. Il voit ricaner le concierge. Le mots voleur n'est pas sur les lèvres des gens de l'hôtel; mais leurs regards le prononçaient.

„Il revient éperdu chez lui.

„—Oh! la mort! la mort! s'écrie-t-il. Je pouvais supporter l'infortune, mais l'opprobre est au dessus de mes forces. Mon Dieu! pour seul prix de mes maux, je ne te demandais que l'honneur: tu m'envoies la dégradation. Je tenais à tes saintes lois: tu me forces au suicide."

„Il se roule avec frénésie sur le misérable plancher de son logis. Il sent que sa raison l'abandonne. Puis, il se lève brusquement; il cherche autour de lui quelque chose....

„—Quoi! pas une arme! reprend-il. Pas un fer! rien pour me tuer! le dénûment le plus complet. Me manquera-t-il donc jusqu'au moyen de mourir: Non, non. Cette haute fenêtre! . . . Ouvrons-la sur l'éternité!"

„Une minute encore, et c'était fait de lui. Mais le ciel ne l'avait pas abandonné.

„—Arrête! lui dit une voix amie. Arrête, insensé! que fais-tu?

„—Vous, ici! prince Polotzin!

„—Moi-même, accourant à ton aide.

„—Et vous osez me tendre la main, reprend Mirocheff égaré. Ne savez-vous donc pas que je suis flétri? qu'une accusation de larcin pèse sur moi? que le dernier des esclaves a le droit de me jeter orgueilleusement le mot de voleur à la face! que l'on m'envoie onze couverts pour me compléter ma douzaine! que l'infamie s'attache à mon nom! .... Oh! ne m'approchez pas! je souille. Ne me touchez pas! je dégrade.

„—Malheureux! réplique le prince, je sors de chez Razoumovsky. Je savais tout et j'ai parlé.

„—Comment!

„—J'ai déclaré que le vol du couvert ne pouvait être qu'une exécrable machination. J'ai soutenu que tu étais incapable d'une infamie. Enfin, j'ai répondu de toi.

„—En ce cas, reprend Mirocheff avec le sourire amer de la démence, on vous nommera mon complice. On vous mêlera à ma honte, on vous adjugera la moitié....

La fin prochainement.

Opinion des anciens sur l'aurore boréale la lumière zodiacale et les comètes.

Dans les siècles reculés, l'apparition de l'aurore Boréale, de la lumière Zodiacale et des comètes, ont servi au cométographe comme des présages des calamités publiques. Si Attila n'avait pas mit l'Europe à feu et à sang, Isidore de Séville ne nous aurait sans doute jamais parlé des phénomènes qui parurent dans le ciel auparavant, et parmi lesquels il nous dépeint l'aurore Boréale. Tout les auteurs avant Gassendi qui observèrent les phénomènes comme astrologues de ce temps-là, les ont transmis à la postérité en dessein formé de les ajuster avec les événemens et les aventures tragiques de leurs temps. Cela prouve déjà la description de Lucain de la comète vraie ou

fausse, qui parut du temps de César, et des circonstances qui l'accompagnaient. On craignit même que ces prétendues comètes ne tombassent sur la terre, et qu'elles ne missent les villes et les pays en feu, crainte ordinaire qu'ont inspiré les aurores Boréales, lorsqu'elles on été peu fréquentes. Les cométographes qui ont eu le plus de discernement se sont quelquefois garantis là-dessus de l'erreur; mais ils l'ont aussi quelquefois adoptée, et la plupart s'en sont servis pour grossir leurs catalogues.

Avant la mort de Théodose le Grand qui arriva en 395 il parut un grand nombre de phénomènes, parmis lesquels on démêle la lumière Zodiacale et l'aurore Boréale, par la grande clarté et par les épées ou lances qu'on voyait la nuit dans le ciel: car c'était toujours ainsi que ces auteurs expriment les jets de lumière. Voyez Licosthène hist. celes. T XII, Chap. XXXVII. Vers l'an 450 on trouve dans l'histoire des Goths d'Isidore de Séville, qu'avant qu'Attila entrât en Italie et dans les Gaules, il y eut plusieurs signes dans le ciel, et entre autres, que le septentrion parut tout en feu, et changé en sang, avec un mélange de traits ou de rayons plus clairs, qui traversaient la partie rouge, en forme de lances. L'an 502 de l'ère chrétienne, il y eut un phénomène: il parut du côté du pôle boréal un feu lumineux qui brûla, ou qui sembla brûler pendant toute la nuit du 22 Août. Selon Licosthène et Hevel cométographe p. 808, on trouve que les anciens ont pris souvent la lumière Zodiacale et l'aurore Boréale pour des comètes extraordinaires.

Sous l'empereur Tibère il y eut un phénomène de lumière Zodiacale, qui dura pendant une grande partie de la nuit, et qui n'ayant qu'une sombre lueur, comme celle d'une flamme mêlée de fumée fit croire que toute la ville d'Ostie était en feu, de manière que les cohortes y accoururent pour y porter du secours.

Les écrivains anciens ont confondu bien de fois l'aurore Boréale, la lumière Zodiacale avec toute sorte de signes célestes; mais sur-tout avec la queue des comètes, et avec les feux qu'ils croient marcher à leur suite. Car comme il y a eu en effet des comètes dont la queue occupait une grande partie du ciel, et se recourbait en arc, on a imaginé souvent que la bande lumineuse ou l'arc de l'aurore Boréale n'était autre chose que la queue d'une comète, dont la tête se cachait sous l'horizon, ou derrière ce nuage fumeux qui accompagne le phénomène. C'est ce qu'ils ont appelé (la poutre ardente recourbée) nom qui a été aussi donné à certaines queues de comètes. Je ne voudrais pas assurer cependant que quelques-uns n'aient pris dans certaines occasions, tout l'arc de l'aurore Boréale pour une partie du disque de la comète qu'ils faisaient alors d'une grandeur immense et monstrueuse.

L'aurore Boréale est un de phénomènes les plus bienfaisants des pays situés vers le pôle-arctique. C'est elle qui éclaire les longues nuits d'hiver, et les rend moins tristes aux habitans de ces contrées.

L'aurore Boréale n'est autre chose qu'un phénomène électrique. Sous le pôle septentrionale où la terre est presque toujours couverte de glace et de neige, l'électricité ne peut se communiquer à la terre, ni par les orages ni par des émanations imperceptibles. Pour cette raison, elle s'accumule en grande quantité, et bientôt elle fait éruption vers les régions supérieures; alors elle jette une vive lumière au point, que pendant la nuit on peut distinguer tous les objets.

Quand l'aurore Boréale s'élève à une hauteur de 150 à 200 milles au-dessus de la surface de la terre, elle est aussi visible dans nos contrées.

On arrive à un endroit vers les pôles, où pendant les longs jours le soleil ne se couche plus.

Frédéric Hofstetter.

Fragmens sans suite d'un ouvrage sans fin.

II.

La Saint-Charlemagne.

La Saint-Charlemagne, il y a quinze ans, c'était là un jour solennel pour nous, et littéraire! Nous nous y prenions de bonne heure pour choisir notre spectacle; nous l'arrêtions avec grand soin. Tout en admirant sur parole les chefs-d'oeuvre contemporains, nous ne voulions rien remettre au hasard, et, d'ordinaire, nous choisissions prudemment une pièce de Racine, et une pièce de Molière; Britannicus et les Femmes savantes, rien que cela! Nous en voulions pour notre admiration et pour notre argent. Une fois le spectacle arrêté, l'un de nous allait voir Talma au nom de tous. Talma aimait ces sortes de visites. Il avait des prétentions à la langue latine; il savait par coeur beaucoup de vers de Lucain, qui justement commençait à avoir cours parmi nous. On parlait donc à Talma. Il disait oui de la meilleure grâce du monde. Mais si on parlait à Talma, on écrivait à Mlle Mars, à Mlle Bourgoin, à Mlle Duchesnois, à toutes les femmes.

Et quand Talma venait! ce beau Talma! nous étions tous haletans à sa parole! Nous l'entendions venir! Notre regard étincelait sur son regard, et tout le monde s'accorde à dire que jamais il ne jouait mieux que ces jours-là. Puis venait Mlle Mars! Quelle parole! quel regard! quelle voix! quelle taille! Figurez-vous quinze ans de moins à elle, et à nous quinze ans de moins! Et quel rire devant Molière! Quelles belles soirées c'étaient-là! quelles soirées littéraires! quels transports nous avions! Autant nous étions silencieux dans les entr'actes, autant nous avions de bonnes et vives exclamations devant l'acteur. Tout au rebours, les écoliers d'aujourd'hui pendant la pièce se taisent; ils chantent la Marseillaise dans l'entr'acte. Peut-être cela veut-il dire que leur avenir à eux est un avenir politique, comme le nôtre était un avenir littéraire. En voyant ce que nous sommes on n'ose pas les plaindre, bien qu'on en ait envie!

Quand tout était fini, nous allions saluer, avant de rentrer chez nous, les noms nouveaux du monde littéraire. En ce temps-là, la galerie de bois existait au Palais-Royal, et dans la galerie de bois, la boutique de Ladvocat. Quelle boutique! Schiller, Byron, Walter Scott, Shakspeare, des noms connus pour nous, mais des oeuvres inconnues; Lamartine, qui déjà perçait le nuage, éclatant soleil de poésie, qu'aucun nuage n'a pu ternir; Casimir Delavigne, le novateur de ce temps, ce novateur d'un jour; et dans un tout petit coin, étouffé, mal à l'aise, Victor Hugo, tout petit, tout naissant, que Ladvocat avait entassé sur ses tablettes!

Quelle soirée! Ici Talma, là-bas lord Byron. Mais Talma est mort, lord Byron est mort, Walter Scott est mort, et nous-mêmes, nous, l'avenir de ce temps-là, nous ses juges en uniforme bleu et en bas gris, nous voilà vieux déjà, harassés déjà, et à moitié dépassés par les autres jugeurs en uniforme bleu et en bas gris, qui viennent faire de l'art à côté de nous aujourd'hui, à notre place demain!

Jules Janin.

LE BON TON.

Suite.

— On voit de charmantes amazones en cachemire ou en casimirienne, étoffe nouvelle d'un très-bon genre, c'est le moment en effet de se livrer aux exercices de l'équitation; à la suite d'une saison toute de veilles et de fatigues casanières, il est d'une haute importance de respirer enfin un air printanier et de prendre un exercice tout hygiénique. Avec ce costume dont la coupe doit être ingénieusement combinée, il faut un corset qui satisfasse à plusieurs conditions, c'est-à-dire qui cède à tous tes mouvemens, maintienne constamment le corps et contribue en même temps à l'élégance que doit conserver l'ensemble de la toilette; les demi-corps ou corsets de voyage de Mmes Joly *) repondront à toutes ces exigences.

— Une fantaisie à part et d'une recherche telle que l'emploi n'en sera fait que par ce qu'il y a de plus fashion dans le monde élégant, ce sont des crispins-camails de tarlatane sur transparent de soierie. Des broderies inédites, une quadruple galerie de dentelle achèvent de rendre ce crispin d'un style à part; les bras trouvent un passage dans la disposition de ce surtout dont la coupe ingénieuse et facile peut être appliquée à des tissus plus solides et transformer par conséquent un objet tout de luxe en une création de première utilité; c'est avec cette double pensée que nous en avons levé le patron très-exact et que nous le publierons très-prochainement, sous une réduction d'un cinquième; deux millimètres par centimètre; rien n'est plus facile que de reproduire en grand les modèles ainsi tracés sur une échelle décimale.

---

*) 37. rue Neuve-Saint-Augustin.

Nous venons de dire que ces crispins étaient enrichis de dentelle; cela est vrai, et nous rappelle combien ces admirables réseaux continuent à être demandés, soit sur les chapeaux, soit pour orner les robes et des bonnets tout petits, très-courts de joues, ornés de fleurs posées en arrière et dont le fond, souvent ouvert, laisse voir une belle chevelure maintenue par un peigne orné de Cauvard. La dentelle se monte encore en robes entières, en pointes, en violettes, en volant, en écharpes, toutes magnifiques choses si bien produites par les fabriques de Lecyre *).

Quant aux peignes ornés que nous venons de citer, ils vont céder le pas à des peignes plus simples, mais fabriqués avec le même soin, et qui ne se composent que d'une écaille fine, solide, ceux-ci sont destinés aux toilettes négligées, à figurer sous des pailles d'Italie, avec des bonnets composés d'un bouillonné de tulle uni avec travers et ricoches d'un seul ruban de gaze bordurée. Cauvard sait tout ce qui est apte à chaque saison **).

— Les capotes, les chapeaux nouveaux, d'un coquetisme à part et d'un goût éprouvé, sont peu volumineux, encore un peu fermés et décorés de mille manières; pour l'emploi le plus simple, le négligé du matin, quelques pailles se montrent ornées d'un ruban écossais, des capotes à coulisses ne sont pas plus ornementées et d'autres capotes se composant d'une passe de paille et d'un fond de soierie n'ayant qu'un noeud à pans allongés et tombans placés sur le côté à moins qu'un chou de tulle uni ne vienne faire diversion à cette puritaine simplicité.

La maison Mariton ***), qui traite avec un soin égal tous les genres et peut offrir à nos élégantes une foule de modèles aussi coquets que nouveaux, vient d'exposer des chapeaux plus ou moins ornés et de fort jolies capotes; nous signalerons particulièrement un chapeau de paille de riz à bavolet de soierie, orné de deux fleurs des Antilles posées latéralement; un chapeau de poult de soie formant transparent sous une riche application, avec guirlande d'aubépine de fantaisie; une capote de paille de riz à fond de gros de Naples, nuance vert-chou, ornée d'un buisson de mai; un chapeau en étoffe sylphide avec barbe de blonde cascadée sous des agrafes formées par des grappes de lilas ou des branches de cédras en fleurs; puis des pailles de riz, des pailles d'Italie ornées de plumets thibétiens, de saules glacés et de plumets mi-parties, autruches et marabouts.

La fin au numéro prochain.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Sous le titre de the Handkerchief, il est arrivé, il y a trois jours, de New-York à Paris, le numéro d'un journal grand comme un crispin et imprimé de fond en comble sur...une pièce de coton.

La facture porte:

„Avant le 15 courant vous recevrez the Handkerchief, qui est un mouchoir en journal ou un journal en mouchoir. L'abonnement pour six mois est de dix dollars.

„Nota. Les numéros peuvent aller à la lessive.

Certes, je ne suis pas M. de Balzac, je ne suis pas George Sand, et je n'ai pas envie de devenir ce dernier surtout; mais je proclame tout haut cette nouveauté de chose sublime, excellente pour la tête, sous le point de vue des idées et des rhumes de cerveau.

Avec une pareille feuille, pour peu que l'on s'occupe de politique et de littérature, on monte sa garde-robe de 365 mouchoirs par an. Si le journal arrive un jour à avoir un supplément, il peut servir à faire des chemises, des camisoles, des peignoirs.

Bientôt, chemises, mouchoirs, jupons, tout sera imprimé. Qui sait si on ne mettra pas des redingotes sous presse?

Quant à moi, j'appelle de tous mes voeux cette ère de vêtemens chargés de phrases; cela me ferait rire, et m'instruirait tout à la fois des choses que je ne lis pas lorsqu'elles sont sur un humble morceau de papier.

Dans la rue, j'arrêterais les passans par les pans de leurs habits pour épeler la politique extérieure, les feuilletons, le cours de la Bourse. Je dirais: „Monsieur, tournez, je vous prie, que je voie où en sont les aventures du chourineur, par M. Eug. Sue."

Ou bien:

„Madame, il y a trois fautes d'impression sur votre mantelet; je vous conseille de vous abonner à mon paletot."

N'est-ce pas que ce serait adorable? On y est déjà à New-York; Paris y arrivera à son tour. La capitale du monde a toujours donné le ton en fait de flanelle et de littérature.

*) 25, rue Neuve-des-Bons-Enfans.

**) 10, boul. Bonne-Nouvelle, au rez-de-chaussée, au fond de la cour, en gros et en détail; fabrique de brosses de toilette et peignes en tous genres pour les dames et le commerce.

***) 2, place de la Madeleine.

Le théâtre I. R. de la cour à Vienne.

Fin.

Ensuite viennent Mademoiselle Teutscher et Mademoiselle Nanette Jaquet. Elles seraient fort bonnes actrices si elles n'étaient effacées par madame Sacco. Il me reste encore à vous parler de madame Huber; c'est une actrice qui joue le rôle des orgueilleuses, des querelleuses et des insensées, au naturel; car elle a tous ces défauts.

Les acteurs et actrices sont à la solde de la cour, et ils reçoivent leur pension toute leur vie, même lorsqu'ils sont hors d'état de paraître sur le théâtre. La plus forte pension accordée par la cour est de 1200 florins, outre celle de principaux acteurs qui est de 600, et on partage entr'eux, ce qui reste de la recette, après avoir retiré les frais. La recette se monte ordinairement à 120,000 florins par an, et les frais à 80,000. Le surplus est distribué entre les acteurs, à proportion de leurs appointemens. Ceux qui ont des enfans tâchent de leur procurer un petit emploi, le plutôt qu'il leur est possible. On est en général porté à leur rendre service. On accorda au mari de madame Sacco (il était mauvais maître de danse de sa profession), une place d'inspecteur de la garde-robe, avec un appointement de 500 florins. Ils ont ensemble 2300 florins, ou environ 250 livres sterling par an. Ceux de la seconde classe ont depuis 800, jusques à milles florins, et ceux de la troisième en ont depuis 4, jusques à 600. Jaquet et ses deux filles reçoivent 4000 florins, ou environ 400 livres sterling par an.

Les cabales et les intrigues qui règnent parmi les comédiens, sont inconcevables. Chaque nouveau rôle excite une dispute. Si cette compagnie était mieux disciplinée, elle serait une des trois premières d'Europe. On fait de grandes injustices aux auteurs. Lorsqu'il présente une comédie, on la lit devant les acteurs, et la pluralité des suffrages décide si elle sera reçue ou non. L'inconvénient de ce procédé est que l'on refuse souvent une bonne pièce, tantôt parce qu'il ne se trouve point de rôles avantageux pour les premiers acteurs, ou qu'ils les laissent jouer par d'autres, tantôt parce qu'ils n'ont pas le loisir d'étudier un nouveau rôle, et souvent parce qu'ils ne connaissent point le mérite des pièces. L'auteur d'une nouvelle pièce reçoit une récompense, a droit au tiers de ce que son ouvrage produit, et peut en outre vendre la copie. Malgré ces avantages, les nouvelles pièces sont si rares qu'on a été souvent obligé d'avoir recours à un opéra allemand. Les querelles journalières qui s'élèvent à ce sujet, entre ce deux compagnies et le mépris que ces acteurs ont les uns pour les autres, sont vraiment ridicules.

Outre le théâtre de la nation, il y a dans les faubourgs six ou sept troupes de comédiens ambulans. Elles sont à-peu-près comme celles que j'avais vues en Souabe. Les acteurs sont des tailleurs, des perruquiers, des apprentis et des étudians ruinés, qui sont tantôt sur le théâtre, tantôt à l'hôpital. Ces spectacles sont très-fréquentés, lorsque les loges ont une sortie dans un jardin, où l'on peut se promener dans les entr'actes. Ces comédiens sont si persuadés que le public ne vient point pour les voir, qu'ils vont souvent dans un cabaret à bière, pendant que l'on joue la comédie, et par ce moyen, un seul acteur est obligé de jouer trois ou quatre rôles.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 20 Avril 1843. Numéro 47.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le Rocher qui pleure.

La cloche avait sonné la prière du soir
Et le hibou sortait des tours du vieux manoir:
Souvent d'un vif éclair la magique étincelle
Effrayait en passant l'oiseau sur la tourelle,
Et la foudre en éclats, à l'immense horizon,
Ébranlait, en grondant, les échos du vallon,
C'était l'heure où souvent, les lugubres fantômes
Des lutins, des démons, des larves et des gnomes,
S'en vont, dans le lieu saint, profaner les tombeaux
Et faire entendre aux morts leurs rires infernaux.
. . . . . .
Tout dormait au hameau, mais, au fond du bois sombre,
De timides amours s'enhardissaient dans l'ombre.
Zeppo le montagnard, de son bonheur jaloux,
Obtenait de Nirsa le premier rendez-vous;
Vif était son amour, ardente était son âme,
En traits de feu Zeppo savait peindre sa flamme . . .
L'écho bien bas alors répétait des aveux
Qui n'avaient pour témoins que la terre et les cieux.
Ils s'étaient retirés dans un antre sauvage,
Quand, tout-à-coup, sur eux, vint éclater l'orage.
A cet avis du ciel, Nirsa voulut s'enfuir,
Mais la voix de Zeppo l'empêcha de partir:
„Reste" lui disait-il, et d'une voix si tendre,
Que la pauvre Nirsa ne pouvait trop l'entendre...
. . . . . .
Horreur! on vit les morts, couverts de leurs linceuls,
Déserter les tombeaux, debout dans leurs cercueils.
Et les mains se croisant, la bande sépulcrale
Exécuta dans l'air une ronde infernale!
„Fuyons" cria Zeppo, mais un roc sourcilleux
Par la foudre ébranlé vint les frapper tous deux!
On entendit alors une courte prière,
Puis, plus rien... deux corps froids reposaient sur la pierre...
. . . . . .
Enfin l'aube parut, et tout s'évanouit,
Tout, jusqu'au souvenir de cette horrible nuit.
La ruche aux deux amans servit de sépulture,
Et de ses flancs jaillit une source d'eau pure.
Depuis, quand il fait nuit, ces chants mélodieux
Attirent dans les bois, les couples amoureux.
Et l'on assure aussi qu'une voix douce et tendre
Aux bergers attardés se fait souvent entendre.
. . . . . .
Jeune fille à minuit, lorsque le chant d'amour
Que répètent trois fois les échos d'alentour,
Pensive vous conduit loin de votre demeure,
Craignez d'aller dormir sous le rocher qui pleure.

Frédéric Lemanissier.

La Femme du Joaillier.

Fin.

Cependant la robuste constitution de Martin Diez finit par triompher des suites de ses blessures; et si rapides furent les progrès de sa guérison qu'on jugea nécessaire, pour plus de sûreté, de le mettre aux fers. Comme il n'y avait pas de troupes au village et que d'ailleurs on ne pensait pas qu'il lui fût possible de s'évader, on ne plaça aucune sentinelle autour du Posito, de telle sorte que ses amis purent venir converser avec lui, la nuit à travers une des fenêtres grillées de sa prison. Aussi se trouva-t-il à même d'envoyer un message à son frère Manuel qui, persécuté comme complice de la captivité de Mme Barbot, avait été forcé de se réfugier dans les montagnes de Bilbuenza, à trois lieues de Castrillo. Manuel profita d'une nuit sombre pour pénétrer, sous un déguisement, dans la ville et pour avoir un moment d'entretien avec son frère à qui il apprit que le supérieur du couvent de Balbuena venait d'être averti d'un projet formé par ses ennemis à l'effet de le livrer aux vengeances des Français. Martin Diez, qui se défiait en effet de quelque complot de cette nature, chargea son frère d'aller trouver Mariano Fuentès pour lui ordonner, en son nom, de se rapprocher sans délai de Castrillo, à la tête de sa bande et de se tenir prêt à obéir aux instructions qu'il trouverait moyen de lui faire tenir.

Huit jours s'écoulèrent, et l'Empécinado, tout-à-fait guéri de ses blessures, tremblait qu'on ne le conduisit à Ciudad Rodrigo avant l'arrivée de Fuentès. La huitième nuit cependant Manuel reparut à la fenêtre de sa prison, et lui fit savoir que la partida, arrivée depuis quelques heures dans les environs, n'attendait plus que ses ordres pour marcher sur Castrillo, lui rendre la liberté et le venger des mauvais traitemens qu'il avait reçus de ses concitoyens. Martin Diez fit défendre formellement à son lieutenant de se porter à ces extrémités; mais il pria son frère de se trouver, le lendemain matin, à deux heures, à la porte de sa prison avec deux chevaux, l'assurant qu'il avait le moyen de se mettre lui-même en liberté. Manuel Diez promit à son frère d'exécuter ponctuellement ses prescriptions, mais non sans se demander avec étonnement comment il parviendrait à s'échapper du Posito qui était un édifice solidement construit et muni d'une porte massive. La nuit suivante, quand le guérilléro entendit les chevaux s'approcher de sa prison, il empoigna à deux mains une des barres de fer qui garnissaient intérieurement la porte, et grâce à sa force prodigieuse, il l'arracha de ses gonds comme l'eût fait Samson. Ayant les fers aux pieds, il fut forcé de s'asseoir de côté sur sa selle, ce qui ne l'empêcha pas de mettre son cheval au grand galop. Ce fut ainsi qu'il franchit les rues de Castrillo, à la grande consternation des habitans que le bruit de ses chaînes éveillait en sursaut et qui croyaient presque à l'invasion de toutes les légions de l'enfer.

Arrivés à Olmos, village situé à un quart de lieue de Castrillo, les fugitifs firent halte et éveillèrent un forgeron qui, de deux coups de marteau, délivra l'Empécinado de ses fers. Après une courte station chez un ami dévoué, ils remontèrent à cheval, et, peu d'instans après le lever du soleil, ils entraient dans le bivouac de Fuentès. L'Empécinado fut accueilli par de bruyans transports de joie et reprit immédiatement le commandement de sa partida. L'ayant passée en revue, il la trouva forte de deux cent vingt hommes, tous bien armés et parfaitement montés.

Indicible fut l'alarme des habitans de Castrillo, quand ils s'aperçurent que la prison avait été forcée, et que leur prisonnier était parvenu à s'échapper. Quelques heures plus tard, leur terreur fut encore centuplée par la nouvelle que Martin Diez marchait sur la ville à la tête d'un fort détachement de cavalerie. Les uns se blottirent dans leurs caves, d'autres se cachèrent dans les bois environnans, mais le plus grand nombre, désespérant d'échapper à la colère de l'Empécinado, s'enfermèrent dans leurs maisons, en verouillèrent les portes et les fenêtres et prièrent la Vierge de les délivrer du danger terrible dont ils étaient menacés.

A midi, l'Empécinado entra dans la ville au son des trompettes; et tous ses soldats déchargèrent en l'air leurs pistolets et leurs carabines en signe de joie. Après avoir fait former les rangs à sa partida sur la place de marché, Martin Diez envoya chercher le corrégidor et les autres autorités locales qui se présentèrent

devant lui pâles, tremblans et convaincus qu'ils n'avaient pas cinq minutes à vivre.

— Ne craignez rien, leur dit le célèbre partisan en remarquant leur terreur; il est vrai que vous vous êtes conduits d'une manière odieuse à mon égard; et vos mauvais procédés m'ont d'autant plus péniblement affectés, qu'ils me venaient de mes compatriotes; mais on vous avait égarés, et vous vous repentirez un jour de votre trahison. J'ai déjà oublié vos menées et vos cruels traitemens, je ne veux me souvenir que de la pauvreté de ma ville natale et de la misère dans laquelle la guerre à plongé un grand nombre de ses habitans.

Ce disant, il remit à l'alcade et au clergé de la paroisse une centaine d'onces d'or destinées à être réparties entre les indigens et à contribuer au soutien de l'hôpital plus dix autres qu'il affecta à payer les frais d'une novillada ou combat de taureaux.

Coupant court aux remerciemens et aux excuses des autorités, il quitta Castrillo pour se rendre au village de Sacramenia où il fit cantonner ses hommes. Etant allé en compagnie de Fuentès rendre visite aux moines d'un couvent voisin, il fut accueilli par eux à bras ouverts, comme le principal soutien de l'indépendance espagnole dans la Vieille-Castille. Pendant le dîner qu'il avait été invité à honorer de sa présence, il annonça à ses hôtes qu'il était dégoûté de guerroyer dans cette province, en raison du peu de confiance qu'il avait dans la population dont la majorité avait embrassé la cause française; et, à l'appui de son accusation, il raconta brièvement ce qui venait de lui arriver à Castrillo.

— Personne n'est prophète dans son pays, lui répondit le supérieur qui était un homme de sens; et, si vous m'en croyez, vous vous hâterez d'évacuer une province où l'on ne sait pas vous apprécier à votre valeur. Conduisez votre partida dans la nouvelle Castille; là du moins, personne ne vous a connu pendant vos jours de pauvreté, et, au lieu d'y rencontrer des envieux toujours prêts à se venger de vos succès et de votre supériorité, vous n'y trouverez que des frères qui vous connaissent déjà de réputation et qui se montreront empressés à vous offrir aide et protection. D'ailleurs je connais le général de San-Bernardo, et puis vous répondre qu'il vous donnera des lettres de recommandation pour les supérieurs de tous les couvens du pays.

Frappé de la justesse de ces raisonnemens, l'Empécinado se mit en marche le lendemain matin à la tête de sa partida pour gagner la nouvelle Castille. Victor Hugo.

Mirocheff.

Fin.

„—De quoi?

„—De mes onze couverts.

„—Allons! Mirocheff, du courage! Pas de honteux abattement. Il te reste en moi un appui; et j'ai des ressources à t'offrir. Écoute-moi avec attention. Razoumovsky n'avait entendu parler que vaguement du procès gagné contre toi par son intendant; je lui ai appris que de là provenait ton état d'indigence. Je lui ai dépeint Kostilar. Je lui ai raconté avec quel acharnement jaloux et vindicatif il t'avait poursuivi. J'ai même été beaucoup plus loin. J'ai dit que le voleur, selon moi, ce devrait être . . . . l'intendant.

„—Mais vous n'avez aucune preuve!

„—On peut s'en procurer, patience!

„—Ah! vous êtes un envoyé du ciel! s'écrie Mirocheff, tombant à genoux, les mains appuyées sur son front. Vous me rendez à l'espérance. Vous me retirez de l'abîme.

„—Promets-moi de ne plus attenter à ta vie.

„—Je vous le jure.

„—Adieu, Mirocheff!"

Il existe, au midi de la Russie, une quantité de tribus, demi-sauvages et demi-inspirées qu'on appelle Bohémiens. Elles vont par troupes, çà et là, chantant et prédisant tour à tour. Les jeunes filles, faisant partie de ces bandes aventureuses, ont à la fois, pour la plupart, les sauvages accords de la lyre d'Odin, les paroles prophétiques de la sybille de Cumes, et les grands yeux noirs du pays des Abencerrages. Une de ces beautés nomades, dévouée au prince Polotzin, se rend au palais Razoumovsky. Elle y demande Kostilar; et sur-le-champ, on l'introduit.

Kostilar, homme de mœurs dépravées, avait souvent adressé de secrets hommages à la bohémienne Irina, aussi célèbre par ses charmes que par ses chants; il s'était vu dédaigneusement accueilli; ses offres d'argent n'avaient pas eu plus de succès; et, pour réussir auprès d'elle, il ne lui restait nul espoir. La visite inattendue de la jeune fille ravive de nouveau sa flamme et le transporte de bonheur.

„—Quoi! Irina! dit l'intendant. Vous venez à moi?

„—Pourquoi pas!

„—C'est qu'il n'y a que ceux qui m'affectionnent qui viennent me voir.

„—Ne serait-ce pas une raison de plus pour que j'arrive?

„—Vous m'aimeriez donc?

„—Pourquoi pas!"

„L'habile et coquette bohémienne accompagnait ces paroles malicieuses du plus agaçant des sourires. Personne ne savait mieux qu'elle égarer l'intelligence et troubler les sens. L'intendant, déjà fasciné, n'est plus qu'à elle...., rien qu'à elle.

„Vous ne l'ignorez pas, je sais tout, reprend avec solennité la jolie diseuse de bonne aventure. Eh bien! si vraiment vous m'aimez, vous pouvez m'en donner la preuve.

„—Je suis prêt.

„—La chose est aisée. Vous connaissez la bizarrerie des destins: Eh bien! mon sort est attaché...

„—A quoi?

„—A un couvert d'argent."

Kostilar tressaille et pâlit. Irina, debout, les yeux au ciel, avait pris l'attitude des velléda de l'ancienne Gaule. Sa main tenait une palme verte; elle l'étend vers l'Orient avec une imposante dignité. Son accent a une harmonie prestigieuse, et son front est d'une blancheur si éclatante, qu'on le dirait cerclé de lumière. Elle continue lentement.

„—Ce couvert est en ta puissance, il faut me le donner Kostilar. Je ne suis à toi qu'à ce prix.

„—A ce prix tu m'aimerais? dit l'intendant ivre d'amour.

„—Donne!" lui répond Irina.

Et sa main se tendait vers lui.

„—Mais, reprend Kostilar d'une voix inquiète et sombre, ce couvert que tu me demandes..., où est-il?... Moi, je ne l'ai point.

„—Mentir est inutile avec moi! répond la Bohémienne indignée.

„—Irina! ne te fâche point. Je sais que rien ne t'est caché; mais. . . .

„—Mais obéis, si tu m'aimes, continue la jeune fille avec une moue câline. Je vais te fournir une preuve irrécusable de mon art devinatoire. Le couvert qu'il me faut est celui que Mirocheff est accusé d'avoir volé; et ce couvert, c'est toi qui l'as pris; et ce couvert, il est ici. Au surplus, et à cet égard, je ne t'adresse aucun reproche. Allons! donne!

„—Qu'en ferais-tu?

„—Mon ami, je te le répète, mon avenir est attaché à cette espèce de talisman; cela m'a été révélé, dans ma tribu, par une secrète lumière. Songe, en outre ... si j'ai ton coeur ..., que mon amour est à ce prix!"

En prononçant ces mots, la belle Irina jetait le regard le plus tendre et le plus suppliant sur le licencieux vieillard. Il n'y tient plus... il perd la tête.

„—N'en diras-tu rien à personne?

„—A quel propos en parlerais-je?

„—Et tu garderas le secret?...

„—Comme un trésor, muet et caché. Il ne sortira pas de mes mains. Mais tant d'hésitations prouvent peu d'amour. Tu mets ma patience à bout. Prends-y bien garde, Kostilar! malheur à toi, si tu refuses! Allons! mon talisman!...

„—Le voici!"

Le couvert d'argent passe aussitôt du coffre de l'intendant à la sacoche de la Bohémienne. Kostilar ouvrait les bras pour presser Irina sur son coeur et en obtenir un commencement de récompense, lorsqu'une main frappe à la porte. On entre. C'est Razoumovsky.

La Bohémienne disparaît.

La scène a-t-elle été écoutée? Kostilar en a l'affreux pressentiment. Le crime est empreint sur son front.

Le comte, néanmoins, ne lui adresse aucune parole menaçante, il ne paraît point irrité. Son maintien est grave, mais calme

„—Vous partirez ce soir pour Kesbitry, lui dit-il: et là, demain, dans la matinée, vous recevrez de nouveaux ordres."

L'intendant part la mort dans l'âme.

Le jour suivant, il vaquait à ses travaux accoutumés, lorsque le bruit d'une voiture de poste effraie tout-à-coup son oreille. Qui donc arrive ainsi à Kesbitry sans qu'on ait annoncé sa visite? O ciel! qu'aperçoit-il? ... Mirocheff.

De nombreux villageois le suivent. Pourquoi? C'est un mystère de plus.

„—Kostilar! dit le jeune Russe à son ennemi, le comte Razoumovsky m'a chargé de vous remettre moi-même cette lettre cachetée, et vous ordonne de la lire ici, à haute voix, devant les habitans du village."

„L'intendant, pâle et glacé de terreur, prend le message et obéit.

„Je donne au noble Mirocheff mon domaine de Kesbitry et ses „quatre cents paysans. J'y joins l'intendant Kostilar; et je charge „mon successeur, en lui remettant cet esclave, de le traiter se„lon ses mérites."

Un mois après, Mirocheff rendu à la fois à l'existence, au repos et à l'honneur, épousait la belle Nédegda. Le prince Polotzin était un des témoins à leur mariage; et la Bohémienne Irina, ne prédisant plus que des joies, chantait leur bonheur sur sa lyre."

Vicomte d'Arlincourt.

VOYAGES.

Comment on fait manger de la poussière à un tigre.

— A la tombée de la nuit j'aperçus, sur un arbre qui dominait un bouquet de hautes herbes, une troupe de singes, criant, grinçant des dents, sautant de branche en branche, livrés enfin à la plus violente agitation, et faisant de hideuses grimaces, comme s'ils étaient tout à la fois irrités et terrifiés par la vue de quelque objet encore caché à nos regards.

— Que diable ont donc ces singes, demandai-je à mon guide en hindoustani?

— Bhag bogah (probablement un tigre), me répondit-il en lançant la fumée de son cigare avec sang-froid et sans ralentir ou activer le moins du monde sa marche.

— Maudite soit cette rencontre! m'écriai-je stupéfait de l'impassibilité du jeune Indien . . . J'avais du reste, le droit d'être plus qu'étonné, car le sentier que nous suivions, resserré des deux côtés entre des jongles impénétrables, nous obligeait à passer à quelques mètres du repaire du redoutable animal. Armant donc les deux batteries de mon fusil, je fis des enjambées de géant pour m'éloigner le plus rapidement possible.

Nous venions de dépasser le bouquet de hautes herbes, lorsqu'à mon indicible alarme, je me trouvai en face et à vingt mètres environ d'un tigre royal fort occupé à disséquer la carcasse d'un cochon sauvage qu'il venait sans doute de tuer.

La bête leva son énorme tête, toute dégoûtante de sang, et jeta sur nous un regard hargneux. J'étais fort mal à mon aise; quant à Mohadeen, il tira son cigare de sa bouche et resta aussi immobile qu'une statue, les yeux fixés sur ceux du tigre.

Je connaissais assez les moeurs des semblables de notre féroce adversaire pour savoir qu'il eût été beaucoup plus dangereux de fuir que de rester bravement à notre poste; cependant, persuadé qu'une rencontre était inévitable, je voulus prendre l'initiative dans les hostilités; et, en conséquence, j'épaulais déjà mon fusil, lorsque Mohadeen, sans détacher ses regards de dessus le tigre, saisit le canon de mon arme et me força de l'abaisser.

L'animal grognait et montrait les dents; mais incapable de résister à la fascination d'un oeil humain, il retira peu à peu celle de ces pattes qui retenait sa proie, se pelotonna et se tapit comme effrayé du regard de l'Indien, puis se retourna lentement sur lui-même, et, après avoir poussé un grognement de mauvaise humeur, s'éloigna en rampant à travers les hautes herbes.

Dès qu'il eut tourné le dos, Mohadeen, appuyant ses mains sur sa bouche, fit entendre cette espèce de glapissement sauvage qui semble terrifier les animaux les plus féroces; et aussitôt la lente et digne retraite de notre ennemi se changea en une fuite ventre à terre.

— Nous venons de lui faire manger de la poussière, me dit mon jeune Indien en se tournant vers moi; et, replaçant son cigare dans le coin de sa bouche, il continua à fumer aussi solennellement que jamais.

Félicité conjugale d'une reine des îles Sandwich.

— En qualité de vieille connaissance, je m'attendais à recevoir un accueil cordial de la reine; mais j'appris plus tard qu'elle avait été si souvent importunée par les menaces de vengeance des capitaines des vaisseaux de toutes les nations qu'elle n'était pas très-certaine que je ne fusse pas venu, moi aussi, pour exiger d'elle quelque réparation.

Le jour suivant je fus fort surpris de recevoir la visite du consul, et bien plus surpris encore de l'entendre me dire que la reine l'avait dépêché vers moi pour me supplier de retarder mon départ jusqu'au mercredi suivant, parce que le roi l'avait traitée avec la dernière brutalité sur la grande route, et avait même tenté de l'assommer. Il paraît que ce monarque, ivre jusqu'à voir tout tourner autour de lui était tombé de cheval, et que, au moment où sa tendre épouse accourait pour le relever, il l'avait remerciée de sa bonté en lui lançant à la tête un gros fragment de rocher qui heureusement ne l'avait pas atteinte. Les femmes de la suite de la reine s'étaient empressées de la défendre; mais le roi plus fort qu'elles, avait saisi sa royale moitié par les cheveux, et lui aurait sans doute fait un fort mauvais parti, si deux jeunes gens, qui passaient, ne l'eussent promptement arrachée de ses augustes mains. La reine prit la fuite et se réfugia chez un tonnelier où elle se tint soigneusement cachée. A son retour au palais, le monarque, toujours furieux, brisa, déchira et mit en lambeaux tous les objets dont il lui avait fait présent, chapeaux, robes, ornemens, etc., puis il essaya de mettre le feu à ce qui peut être appelé son palais.

La reine, décidée à demander le divorce et à renvoyer son mari à Huaheine, s'adressa au consul qui la prit sous sa protection. Prié, moi-même, d'intervenir en sa faveur, je lui fis répondre que, si elle était bien déterminée à se débarrasser de son brutal mari, et si elle consentait à convoquer, sans délai, les juges, j'attendrais le prononcé de la sentence et me chargerais, en outre, de transporter le coupable dans son île.

Le lendemain j'appris, à mon grand étonnement, que la paix était rétablie dans le ménage royal.

MOEURS MUSICALES.

Une ressemblance de l'autre monde.

Au mois de mai 1839, j'étais à Londres; la grande cité était alors remplie d'élégans touristes et de familles aristocratiques, car à Londres la saison la plus brillante c'est l'été. Au lieu de fêter, comme nous le faisons, le mauvais temps et les glaces de l'hiver, au lieu d'étouffer les voix mugissantes des vents du nord avec les cent voix de l'orchestre et les rires du plaisir, les Anglais célèbrent comme les anciens prêtres de Brama, les premiers rayons du soleil et les premières fleurs de la saison. Or, à cette époque, le Théâtre-Italien était ouvert; c'était un grand sujet de fête pour les habitans, car les Bouffes ont conservé, en Angleterre, leur empire fashionable. Il fut un temps où personne n'entrait au Queen's Italian Theater s'il n'était en habit noir et en culotte courte. Aujourd'hui encore le parterre des Italiens est élégant, coquet; il n'applaudit jamais avec les mains nues, ce qui fit dire à William Been, l'un des plus spirituels rédacteurs du Times, en parlant du succès de Madame Persiani: Le parterre a changé de gants trois fois.

Dans l'hôtel Sablence, que j'habitais, je remarquai, à cette époque, un grand mouvement. Le maître de l'établissement allait et venait, il avait l'air d'un fou, ne parlait à personne, et s'arrêtait sans cesse devant une chambre qui portait le numéro 21. Un matin que je me promenais solitairement dans le couloir, je vis mon hôte agenouillé devant cette porte.... Il ne m'entendit pas m'approcher, tant il semblait plongé dans sa méditation. Je lui frappai familièrement sur l'épaule. Le malheureux bondit comme un cerf pris au piége. Il devint d'une pâleur livide.

— Grâce! grâce! dit-il en bégayant de peur.

— Mon pauvre amphitryon, lui dis-je en riant aux éclats, rassurez-vous, je ne veux pas attenter à vos jours, tous nos gastronomes m'en voudraient si je tuais un cuisinier aussi estimable que vous. . . .

— Oh! pardon, reprit mon homme, c'est que . . . J'étais si troublé. . . ,

— Que faisiez-vous là? quel est l'être mystérieux qui habite cette chambre?

— Chut! me dit l'hôte, en posant sa main devant mes lèvres. . . . Ne rions pas de choses sérieuses. . . Figurez-vous que j'ai beau m'éloigner de cette chambre, un instinct irrésistible m'y ramène sans cesse.

— Pourquoi donc, maître? qu'y a-t-il de si intéressant pour vous?

L'hôte s'approcha de mon oreille et me glissa ces mots d'une voix altérée. . .

— C'est un revenant! . . .

— Bah!

— Un mort qui est sorti de sa tombe! . . .

— Un mort de votre connaissance?

— Oui.

— De quel sexe?

— Une femme.

— Jeune?

— Jeune.

— Et . . . belle?

— Très-belle.

— Diable! répartis-je, voilà un revenant, mon cher hôte, dont vous avez tort d'avoir peur. Comment, vous êtes Français, et une jolie dame vous fait trembler? Allons, allons, les Anglais vous ont gâté le moral.

— Monsieur, répondit le poltron, quand vous saurez tout, vous m'excuserez.

— Eh bien! prenez-moi pour confident, mon cher compatriote, et peut-être que nous deux nous serons moins timides.

— Monsieur, me dit mon hôte, il y a de cela quelques années, j'étais établi à Manchester et j'étais marié depuis peu. Une inquiétude mortelle troublait ma vie J'étais jaloux... oh! mais jaloux à périr... Savez-vous pourquoi? c'est que ma femme s'absentait tous les dimanches et allait...Dieu savait où.

J'avais chez moi un drôle qui me monta la tête. Il demanda à épier ma femme; j'eus la faiblaisse d'y consentir, et jugez ce que je devins lorsqu'il m'apprit que ma femme allait voir tous les dimanches ... un enfant!! . . .

— Il mentait sans doute, dis-je.

— Il disait vrai. . . Je m'en assurai...Je vis le petit être... J'intimidai la nourrice et j'appris que ma femme l'avait eu avant son mariage. Je rentrai chez moi furieux, mille idées sanglantes traversaient ma tête; je m'introduisis chez ma femme et je lui dis: Infâme, tu m'as trompé, je vais me venger! . . . En disant ces mots, j'allais frapper ma femme, quand un grand cri se fit entendre.

— Qu'était-ce?

— D'abord je n'en sus rien; je m'arrêtai... puis ensuite je vis une femme pâle et brune; elle s'avança... imposante comme la statue d'une déesse, et elle éleva la main vers moi.

— Ne touchez pas à un seul cheveu de cette femme avant de m'avoir laissé le temps de la justifier.

— Et quelle sera cette justification?

— Prenez ceci, servez-vous-en, et attendez . . .

Et l'étrangère me remit un papier sur lequel elle venait d'écrire quelques mots, puis emmenant avec elle ma femme en pleurs, elle disparut à mes yeux.

— Maître, votre histoire se complique, dis-je, ce billet . . . que contenait-il?

Mon hôte me regarda avec feu, puis mettant la main dans la poche de son gilet il me montra un petit papier sale et chiffonné où je lus:

„Laissez passer le porteur du présent et placez-le aux premières loges d'avant-scène du Théâtre-Italien.

M. DE. B."

— Voilà une singulière façon de guérir la douleur d'un mari trompé, observai-je; c'est tout-à-fait le système médicale ordinaire, on ordonne les distractions.

— Ne badinez pas, monsieur, soit par superstition, soit par curiosité, j'allai à ce théâtre, et j'ai vu là une pièce qui m'a causé une épouvantable impression.

— Elle se nomme?

— Otello, c'est l'histoire d'un époux qui tue sa femme innocente, Monsieur; c'est à faire dresser les cheveux...Mais devinez quelle était l'actrice qui remplissait le rôle de l'épouse innocente?...c'était l'étrangère qui habitait mon hôtel. .Monsieur, dans la scène où Desdémone cherche à se sauver quand Otello la frappe, je tendis mes bras vers lui, et je m'écriai: „Grâce, grâce ne la tue pas..A la fin de la pièce je m'évanouis.

La fin prochainement.

LE BON TON.

Fin.

Ces fleurs, ces plumes si délicates et d'un travail si précieux, qui décorent ces élégantes coiffures, sont principalement de deux artistes également habiles, chacun dans leur spécialité. Les nouvelles plumes, les follettes, les marabouts, les plumes-cachemires de Zacharie *) sont, non-seulement appréciés par toutes nos dames, mais ils sont demandés par les coquettes habitantes des contrées étrangères; c'est pour satisfaire à ce désir, que légitime si bien la beauté de ces articles, que la maison Ancarini de Turin vint de faire, à Paris, des commandes importantes en objets de goût, en modes, etc.

Ce que nous venons de dire à propros des plumes s'applique aux fleurs merveilleuses de Constantin **). Grâce à une découverte récemment faite par cet ingénieux artiste, toutes les plus belles productions de la nature se trouvent réalisées; grâce à un procédé qui ne laisse rien à désirer les fleurs de Constantin n'ont plus à redouter les brisures auxquelles étaient exposées les fleurs en cire, en papier de Chine et autres: ses fleurs ont la légèreté, la diaphanéité, la souplesse de la nature! . . .

Quels éloges pourrait-on ajouter à l'émission de pareils résultats?

— On voit quelques écharpes de cachemire; seront-elles dominantes ou seulement admises?

— C'est ce que nous fera savoir Longchamps. Quoi qu'il advienne le cachemire n'est jamais déplacé, sous quelque aspect qu'il se présente: annages, schalls, écharpes ou crispins.

— Sans être rendus inévitables par la mode, les boutons sont bien portés sur des redingotes et des robes de demi-négligé. On demande des boutons en verre de couleur, en agate, en caillou coloré, en aventurine, ayant un point d'or au milieu, d'une forme ronde et presque en demi-sphère.

— Des capotes d'une coupe toute nouvelle, des lingeries disposées avec autant de goût que de soin, de charmans bonnets, de camails fort coquets, invitent les Dames à visiter les magasins de Mme Berrier ***).

— Tandis que Paris se prépare pour la semaine de Longchamps et voit éclore chaque jour quelque création inattendue, il expédie en même temps pour les diverses localités mille objets qui ne s'établissent convenablement que dans la capitale. C'est ainsi que la maison Guénier-Gentil †), si connue par la fraîcheur et la variété de ses fleurs, est tout occupée en ce moment à satisfaire à toutes les demandes, en expédiant à ses commettans des guirlandes et des bouquets de chapeaux, des fleurs en bottes, et une foule d'articles qu'elle vient d'établir avec succès.

— Il est deux saisons où l'on s'occupe plus exclusivement de la toillette des enfans. Mme Meleion ††), déjà si connue pour ses coquettes nouveautés, vient d'adjoindre à cette spécialité celle des costumes d'enfans, pour les deux sexes. Ses modèles sont de bon goût, dépourvus d'ornemens déplacés, et d'une coupe de la meilleure école. Les tissus nouveaux sont employés pour ces jolis costumes; les écossais sont par conséquent en majorité. En costumes de tous petits garçons, la veste est généralement en blouse; avec pièces d'épaules, ceintures, et les devans froncés du haut et du bas. Les petites filles ont généralement la pèlerine, un peu ouverte du bas. Les coiffures, telles que capotes, pailles cousues et autres, méritent aussi d'être citées.

*) 102, rue Richelieu.
**) Breveté, 37, rue Neuve-St.-Augustin.
***) 2, rue Vivienne.
†) 113, rue Richelieu et 3, boulevard des Italiens.
††) Palais-Royal, au coin de la galerie d'Orléans.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Samedi 22 Avril 1843. Numéro 48

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le bonheur d'être fou.

I.

1762.

— Ne remarquez-vous pas, ma toute belle, comme ce jeune mousquetaire vous regarde?

— Moi! je ne m'en apercevais pas.

— Allons donc, petite hypocrite! comment, vous ne voyez pas que depuis deux heures il fixe sur vous des yeux fascinans? un petit coup d'oeil de son côté, vous verrez qu'il en part des étincelles. Mais c'est qu'il est fort bien, ce jeune homme; son visage est expressif, un peu pâle seulement, un peu maigre. Tenez, le voilà qui se lève et s'appuie négligemment contre une colonne; mais vraiment, sa taille est élégante; il est grand, svelte, un peu fluet. Moi, je préfère les beaux hommes.

Les deux jeunes femmes qui parlaient ainsi étalaient leur parure et leur beauté dans une loge de l'Opéra: c'étaient deux merveilles de l'époque, deux fleurs autour desquelles voltigeaient les papillons de 1762. Celle qui absorbait ainsi l'attention du mousquetaire était la plus jeune et la plus jolie; c'était une beauté chaste et décente: aucun de ses adorateurs ne lui avait arraché un mot d'espoir et n'avait pu lire dans son âme, car elle ne marchait dans le monde qu'enveloppée de réserve et de pudeur. Ses longs yeux bleus avaient des regards aimantés pour attirer à elle, mais ils avaient aussi des regards sévères pour arrêter; son visage, aux lignes pures, était mobile, mais discret, il gardait les secrets d'une âme à laquelle il servait de voile plutôt que de miroir; sa bouche, pleine de nacre, pleine de sourires, était contenue dans son expression, et, souvent, légèrement contractée. Tous vantaient sa beauté, mais surtout sa grâce, cette magie des femmes.

Ce soir-là, comme toujours, elle était ravissante, malgré les efforts inouis, les veilles, les travaux savans de sa couturière et de sa coiffeuse pour la rendre détestable. Un corps baleiné recouvert de brocart, diapré de paillons aux couleurs diverses, comprimait sa taille souple et gênait l'élasticité de ses mouvemens. Sa vaste jupe s'élargissait sur des paniers de baleine d'une grandeur démesurée; ses joues rosées étaient peintes d'un rouge vif et semées de mouches découpées en étoiles; ses cheveux crêpés formaient autour du front quatre cercles de rouleaux étagés. Hélas! qui se serait douté que ces cheveux-là étaient d'un blond cendré délicieux! il n'y avait plus ni blondes ni brunes à cette époque où la poudre neigeait sur toutes les têtes. Tout cela aurait fait une maladroite parure sans la richesse des étoffes, l'éclat des girandoles, le scintillement des guêpes et des papillons de brillans qui étoilaient la coiffure, sans l'odorant bouquet attaché près de l'épaule gauche, et les gracieuses e n g a g e a n t e s qui flottaient autour d'un bras blanc.

Le jeune mousquetaire la contemplait toujours avec une attention qui était plus que de l'admiration; c'était de l'amour, c'était de la passion. A peine la connaissait-il depuis quelques mois, à peine l'avait-il vue dans quelques réunions dans de rares visites, et, déjà, il l'aimait de toute l'ardeur de sa tête et de son coeur. Quand il entra dans la salle, tout lui parut monotone; les lustres lui semblèrent pâles, l'orchestre discordant et sourd; il traînait un ennui qui pesait sur lui comme une masse de plomb; mais une loge s'ouvrit: deux femmes, une seule, dis-je, parut, et, tout-à-coup, les lustres s'illuminèrent, l'orchestre devint plus sonore, ou plutôt rien ne changea, cette jeune femme seule fut la lumière et l'harmonie.

— Joli! très-joli! s'écria un jeune homme assis près du mousquetaire; bravo! la Sophie Arnoult, et vous aussi, la svelte Lany bravo! mon harmonieuse chanteuse, ma légère danseuse! l'une a le chant du rossignol et l'autre en a les ailes. Applaudis donc, d'Argency, dit-il en se retournant; eh bien! tu n'écoutes pas? voilà que tu as repris ton air romanesque et fatal! que regardes-tu de ce côté? Mais, en vérité, c'est la belle Angélique, la marquise d'Hervilliers, une rose à peine éclose, comme dirait notre délicieux Dorat. A voir tes regards brûlans, on t'en croirait amoureux; va, mon cher, il faut l'oublier et tourner la tête d'un autre côté.

— Mais c'est impossible! . . . Comment détourner ses regards de cet ange, de cette enchanteresse!

— Allons, tu es fanatisé. Oh! mon malheureux ami! oh! mon ami infortuné! oh! . . .

— Vas-tu me faire un nouveau chapitre des lamentations? que signifient ces doléances? Me plains-tu d'oser aimer cette femme?

— Est-ce que tu me prends pour un sage, un moraliste? tu m'insultes; qu'importe son mariage! D'ailleurs, une femme de dix-huit ans ne peut aimer un mari de soixante-huit.

— Alors que veulent dire tes exclamations! parle; je frémis d'impatience: ai-je un rival?

— Pis que cela, mon cher; tu crois être épris d'une femme qui va t'adorer, et tu n'aimes qu'une statue sans âme, une femme privée d'émotion, dont le coeur est incomplet, car jamais il n'a battu d'amour; une séduisante créature, il est vrai, blanche comme le marbre de Paros, mais froide comme lui.

— Tais-toi, tais-toi, je ne te crois pas. Vois donc cette attitude rêveuse, ces regards perdus.

— Elle pose, mon ami; va, je te le conseille, contente-toi de contempler cette femme comme une belle statue de la madone; fais-lui si tu veux des neuvaines et des prières, mais ne risque pas un mot d'amour. Enfin, moi qui te parle, et que les femmes ne dédaignent pas, moi, baron de Tangis, j'ai été repoussé comme un manant, un vilain. Un des poètes que je protége, et qui lui a adressé un ravissant madrigal, intitulé: A C h l o r i s, q u i n i a i t l e p o u v o i r d e s f l è c h e s d e l'a m o u r, le financier Morin, le comte de Forlins, tous ses adorateurs enfin, n'ont pas été plus heureux.

Le vicomte d'Argency resta sombre et pensif pendant le reste du spectacle, et répondit à peine à son ami qui l'étourdissait de son caquet à la mode; il lui rapportait les nouvelles de cercles, et ne s'interrompait que pour s'extasier sur les T y r c i s et les e n l e v é s de Vestris et de Mlle Lany. Il s'arrêta subitement au milieu d'une narration en voyant d'Argency tressaillir.

— Eh bien! lui dit-il, as-tu marché sur un serpent? Ah! je comprends, reprit-il en jetant un coup d'oeil sur la loge d'Angélique, je vois le serpent: c'est le mari qui vient d'arriver.

— Quand cesseras-tu tes fastidieuses plaisanteries? s'écria d'Argency, qui regardait le mari et sentait une agitation fiévreuse.

— Moi plaisanter sur ce cher marquis! Dieu m'en garde! c'est un de mes amis, un fort galant homme, un marquis à talons rouges, qui a, depuis longues années, acquis de l'élégance et de la distinction dans les manières, une exquise politesse, une fine galanterie, mais qui, du reste, ne méritait pas une femme aussi fidèle; c'est un ancien roué, qui aujourd'hui entre en pleine vieillesse.

La pièce finit; d'Argency sortit précipitamment de sa loge, sans même attendre qu'un des acteurs vint annoncer le prochain spectacle. Il s'élança dans le vestibule pour guetter Angélique; sans doute pour lui dire à l'oreille quelques mots tendres, lui glisser dans la main un billet parfumé? Mon Dieu, non; il n'en fallait pas tant à l'amant passionné: il descendit seulement pour effleurer sa robe en passant! Il la vit apparaître sur les escaliers, arriver près de lui, tourner la tête de son côté; il la salua et mendia un regard, il n'obtint qu'une froide révérence. Elle passa; il sentit contre lui le froissement du mantelet de la jeune femme, et son front devint pâle. Bientôt elle se perdit dans la foule, et

il ne la vit plus, ou plutôt il la vit vaguement, car elle resta dans sa pensée.

La suite prochainement.

Le tir au pistolet,

Causeries théoriques, par M. A. D'H . .

Je n'aime pas les livres anonymes; si vous rougissez de votre ouvrage ne l'imprimez pas; si vous le croyez bon, utile, agréable, signez en toutes lettres. Que signifie M. B. d'H...? Quelle confiance des initiales peuvent-elles donner à l'amateur hésitant toujours à débourser une somme de trois francs cinquante centimes? Pour faire un livre il faut en avoir le droit, il faut que le public connaisse la science de l'auteur dans la matière qu'il traite. Il ne lira point une oeuvre spéciale technique, si le nom de l'écrivain n'est point un passeport suffisant. Le traité sur le Whist par M. Deschapelles, est entre les mains de tous les joueurs de Whist; pourquoi? parce qu'ils savent que M. Deschappelles est le premier joueur de Whist du monde connu. Après avoir lu le tir au pistolet de M.A d'H., j'ai voulu savoir le nom de l'auteur, et après bien des recherches j'ai enfin découvert le coupable: c'est M. Adolphe d'Houdetot, le premier tireur de pistolet qu'ait produit la France et même la Navarre. Voyons, M. Adolphe d'Houdetot, causons ensemble! nous sommes seuls et personne ne nous écoute. Pourquoi n'avez-vous pas mis votre nom tout entier sur votre joli petit livre? Nous avons été si souvent attrapés par les physiologies de toute espèce, qu'avant d'acheter nous y regardons à deux fois.

— Monsieur, je voulais si peu vous attraper, que dans l'avant-propos de ma première édition, je dis qu'aux tirs de Lepage ou de Renette mon livre se donne pour rien.

— Pour rien! c'est quelque chose; mais la seconde édition se vend 3 francs 50 centimes, vous y avez ajouté beaucoup de gravures, quelques anecdotes, cela vaut bien l'argent que vous nous demandez; encore faut-il que nous sachions à qui nous le donnons, car, par le temps qui court, les plus jolis livres ne sont pas les meilleurs.

— Eh bien! Monsieur, laissez mon ouvrage, peu m'importe.

— Je conçois fort bien votre indifférence en matière de 3 francs 50 centimes, mais votre éditeur, M. Tresse, n'en est pas encore là, et, comme il veut vendre votre livre, il m'a prié bien fort de vous nommer et je vous nomme.

Donc, M. Adolphe d'Houdetot est l'homme à qui je voudrais le moins chercher querelle. Je me promenais avec lui dans une prairie près de Saint-Quentin. „Vous voyez, me dit-il, cette jolie paquerette à vingt-cinq pas? — Oui — Regardez bien. Il tira son pistolet et la pauvre fleur se trouva séparée de sa tige et mourut comme le lys de Virgile. Il aperçut un malheureux bouton d'or qui mordit bientôt la poussière, expression métaphorique, car, dans la prairie, il n'existait point de poussière; mais en conscience, je ne pourrais pas dire que le bouton d'or mordît la prairie.

— Je vois un superbe pissenlit, il étale ses graines rangées en sphère.

— Un pissenlit me répondit-il: c'est trop gros, je méprise le pissenlit, c'est bon pour un débutant; mais, pour vous être agréable, je tuerai le pissenlit.

La balle aussitôt rompit le lien qui retenait les graines: portées sur leurs ailes de marabout elles voltigèrent en ayant l'air de chercher une place favorable où elles s'arrêteraient pour croître et multiplier: paquerette et bouton d'or périrent sans progéniture.

L'empereur Commode avait appris des Parthes l'art de tirer non pas le pistolet mais les flèches. Une panthère tenait un homme dans ses griffes, ce pauvre diable allait être dévoré: Commode tua la panthère sans toucher l'homme. Il abattit cent lions avec cent javelots, et il ne manqua pas un seul coup. Je n'ai pas vu la chose, mais Hérodien rapporte le fait comme témoin oculaire. Si vous aviez des lions et des panthères à fournir à M. d'Houdetot, il les traiterait comme des pissenlits.

C'est un rude tueur; lorsqu'il arpente une plaine avec ses longues jambes, vous le prendriez pour un compas qui se promène sur une carte de géographie. Quand il fait jouer son fusil à gros calibre, vous croiriez entendre l'artillerie de Vincennes. En chassant la bécassine les autres s'embourbent jusqu'aux aisselles, lui n'a de l'eau qu'à mi-jambe; sa carnassière est toujours pleine, il est le désespoir des chasseurs et la Providence du cuisinier. Avec ces titres on peut faire un livre sur le tir au fusil, sur le tir au pistolet, sur tous les tirs possibles, mais il faut le signer.

M. d'Houdetot nous apprend qu'environ cinq mille jeunes gens fréquentent les tirs au pistolet de Paris; les voilà tous obligés, en conscience, de se procurer le petit livre que nous annonçons, car toutes les questions théoriques y sont traitées à fond, de main de maître. On y trouve la manière de se servir du pistolet à pied, à cheval et même les yeux fermés? — Les yeux fermés? — Oui, M. d'Houdetot vous apprend l'art de tirer le pistolet à Collin-Maillard. C'est fort extraordinaire, n'est-ce pas? Lisez plutôt.

Le style de ce livre est gai, léger, spirituel; par ci par là on rencontre quelques anecdotes choisies, de bon goût et fort bien racontées. Mais à quoi bon, direz-vous, tirer le pistolet? Pour se battre en duel? pour tuer des hommes? Eh! mon Dieu non, c'est pour tuer le temps, pour faire preuve d'adresse, pour faire enfin ce que les autres ne font pas. Ces plaisirs-là sont nécessaires aux gens riches, désoeuvrés, ennuyés et ennuyeux qui se lèvent tard pour que la journée leur paraisse moins longue. On tire pour tirer et non pour tuer personne. M. d'Houdetot, lui-même tout professeur qu'il est, n'a jamais tué que des paquerettes et des pissenlits. Il vous apprend à casser des poupées, à faire des mouches, et voilà tout, espérant bien que vous êtes incapable d'en abuser. Non seulement il ne voudrait pas tuer un homme, mais encore il serait peu flatté de recevoir une balle, n'importe où. Voici ce qu'il raconte à ce sujet:

„En voyage, au temps où j'avais la passion ou plutôt la maladie du pistolet, je donnais, dans les tirs des villes que je visitais, des petites représentations gratuites, je vous prie de le croire, auxquelles s'empressaient d'accourir force amateurs.

„Arrivé dans un charmant et rustique petit port de mer, je m'exerçais un jour, devant une assez nombreuse compagnie, à enlever sur le sable uni de la plage de petites coquilles d'une blancheur éclatante. Mon adresse ne s'était pas démentie une seule fois, et jamais peut-être je n'avais mérité autant d'éloges.

„Hélas! c'était le chant du cygne! . . . un dernier concert de fête . . . mon dernier triomphe! . . . car, dans cette petite ville de quatre mille âmes, je devais rencontrer mon maître.

„Je vous ferai grâce de mon indignation emphatique. Venons au fait.

„J'avais remarqué, au nombre de spectateurs de cette scène, un personnage dont le calme contrastait avec l'enthousiasme général; cependant il avait fini par convenir que j'avais fait preuve d'une grande habitude. — „Mais, sans être de votre force, s'empressa-t-il d'ajouter, je parie cinq cents francs, destinés aux pauvres de la ville, toucher plus souvent que vous un but que je déterminerai.

— „J'accepte, répondis-je.

— „C'est convenu.

— „Quel est le but?

— „Une pièce de cinq francs.

— „Posée à terre?

— „Pas précisément, mais de cette manière.

— „Et parlant ainsi, mon antagoniste se met en équilibre sur une seule jambe, ôte son soulier, place la pièce de cinq francs sur le bout de son orteil..., saisit mon pistolet, et, avant que j'aie eu le temps de lui faire la moindre observation, le coup était parti et la pièce enlevée!

„Vous frémissez sans doute des dangers que je vais courir à mon tour. Rassurez-vous, car préférant renoncer à la partie plutôt que de m'exposer à faire plein-centre sur mon orteil, j'ai payé les cinq cents francs aux pauvres de la ville ... et je me suis peu diverti."

En résumé, ce petit livre n'a qu'un défaut, il est trop court, car il est fort amusant: combien d'autres ouvrages pèchent aujourd'hui par les défauts contraires. Elzéar Blaze.

MOEURS MUSICALES.

Une ressemblance de l'autre monde.

Fin.

Je regardai mon hôte il était rouge d'animation . . . Ses yeux brillaient d'un éclat poétique: cet homme, qui n'avait que fort

peu d'éducation, était emporté par son sujet . . . La passion avait galvanisé cette organisation commune.

— Eh bien! lui dis-je, vous avez pardonné à votre femme.

— Oui, répondit-il; je lui tendis la main: pauvre créature, lui dis-je en présence de l'étrangère, que Dieu te pardonne comme je le fais, et qu'il efface du livre de nos fautes celle dont l'évidence t'accuse.

— Maître, me répondit alors l'étrangère, je vous le jure sur le reste de vie que Dieu me prête, votre femme n'est pas coupable; un jour viendra où je pourrai vous apprendre toute la vérité.

Hélas! Monsieur, ce jour ne devait pas venir; l'étrangère, après un concert spirituel où elle avait chanté, se coucha . . . . pour ne plus se lever . . . elle est morte . . . morte emportant mon secret! . . . car jamais ma femme n'a voulu se justifier en trahissant un serment qu'on lui a fait prêter . . . J'ai interrogé le mari de la défunte, il dit ne rien savoir, et je le crois, car c'est un homme qui ne ment pas; voilà donc mon bonheur enterré dans un cercueil avec celle qui seule pouvait le faire renaître . . . Mais cela n'est pas le seul point merveilleux de cette histoire, Monsieur; cette femme-là, dans cette chambre à la porte de laquelle vous venez de me surprendre . . .

— Après.

— Je l'ai reconnue.

— Oui?

— Elle, la morte.

— Plaisanterie!

— Non, elle a le même costume que lorsque je la vis au Théâtre-Italien. Monsieur je l'ai reconnue.

— Cet homme est aliéné, pensai-je.

J'allais m'éloigner quand la porte de la chambre mystérieuse s'ouvrit, une jeune dame en sortit et dit à l'hôte:

— Monsieur ce n'est pas sans dessein que je suis venue ici, que j'ai choisi cet hôtel.

— Vous le voyez, me dit l'hôte en tremblant, je ne suis pas fou.

— Je vous ai cherché à Manchester.

— C'est bien cela, pensai-je en frissonnant malgré moi.

— Je vous apporte, continua la jeune femme, ce qui vous a été promis.

Et la dame tendit à l'hôte une lettre cachetée . . . Celui-ci tomba à genoux de frayeur.

— C'est . . . l'écriture de mon billet, c'est la morte qui a écrit . . . Vous êtes sortie de la tombe? . . .

— Moi? dit la dame, moi sortie de la tombe! mais je n'ai pourtant pas l'air d'un fantôme . . . Non, mon ami.

— C'est cependant bien là la voix, les yeux, le geste plein de noblesse de celle qui n'est plus . . . Et cette écriture . . .

— C'est celle de ma pauvre soeur, dit la dame, j'exécute une de ses dernières volontés.

L'hôte, à ces mots, reprit courage; il ouvrit la lettre, lut, et s'écria avec bonheur: Serait-il vrai?

— Oui, répliqua la jeune femme, ma soeur savait toute l'intrigue. Votre femme était innocente; l'enfant qu'elle avait fait élever comme le sien, était celui d'une fille de grande maison dont elle a sauvé l'honneur par sa discrétion, de miss G * * . . ., qui a épousé, depuis la mort de son tuteur, le père de son enfant.

— Et ma femme a eu le courage de subir mes reproches?

— Pour faire votre fortune, continua la dame, car on a payé son dévouement mille livres Sterlings qui vous seront comptés. Ma soeur a su triompher de votre colère, Monsieur, en vous envoyant voir Otello à Londres; elle a voulu vous prouver qu'un mari jaloux peut calomnier une femme innocente . . . Elle a réussi sans trahir la confidence qui lui avait été faite . . . Elle vous a rendu le bonheur: priez quelquefois pour elle.

— Madame, dis-je à l'inconnue, j'ai été le confident de ce petit drame où vous jouez un si beau rôle; je sais tout hors le nom de votre soeur et le votre: aussi, pour moi, ce touchant roman du coeur est comme un beau lustre sans lumière.

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur, me répondit la belle enfant, je puis vous satisfaire. Ma soeur se nommait Malibran, et je m'appelle Pauline Garcia.

En achevant ces mots, mon interlocutrice disparut après m'avoir salué.

— De là vient la ressemblance qui avait tant fait peur à l'hôtelier, me dis-je; quelle bizarre histoire!

J'étais plongé dans une profonde rêverie quand un bruit de baisers me rappela aux choses de ce monde. Je me retournai. C'était l'aubergiste qui embrassait sa femme.

Léo Lespès.

Navigation à Vapeur établie sur le Danube.

Cette navigation a fait dans les derniers temps d'immenses progrès. Quant à la vitesse du trajet, à l'élégance des navires, aux attentions pour les passagers, on n'a rien négligé afin de répondre aux voeux du public. Les bateaux à vapeur de la compagnie du Danube offrent tous les conforts pour satisfaire le voyageur le plus exigeant; des restaurateurs habiles à manier le sceptre de la cuisine savent contenter le palais le plus raffiné; des capitaines expérimentés veillent à la sûreté de la navigation; des employés actifs et polis accélèrent avec beaucoup de sollicitude l'expédition des voyageurs et des marchandises. La Direction composée d'hommes illustres par leur capacité, leurs moyens et leur zèle, cherche à applanir toutes les difficultés qu'une entreprise si grandiose a à vaincre; elle est admirablement secondée par les soins infatigables et le talent éminent de M. Rey.

La navigation du Danube, ce grand et important sujet des méditations des hommes d'état, cette glorieuse et riche perspective ouverte au commerce et à l'industrie de l'Europe vers les pays de l'Orient se consolide de jour en jour.

Ce fut en 1835 qu'on vit pour la première fois, la vapeur et ses merveilles sillonner les flots du Danube. L'Autriche par le moyen de la navigation à vapeur trouva moyen d'embrasser dans son giron les principaux objets de l'activité des nations modernes. Depuis les bords du Haut-Danube jusques aux plaines de la Bessarabie, depuis Vienne jusqu'à Constantinople et Trébizonde, un mouvement de vie qui tous les jours s'accroît, augmente le bien être des peuples. C'est une entreprise nationale ou plutôt vraiment européenne.

Honneur et gloire à MM. les actionnaires de cette grande entreprise, qui sur les bords fertiles du Danube tendent à la Turquie une main noblement amie, en lui proposant de s'asseoir avec eux au grand banquet de la civilisation européenne!

Noms des bâtimens de la compagnie du Danube.

Bateaux de fleuve.

classés d'après la force de leurs machines.

Erös	Remorqueur	140 chevaux de force.		Coque en bois
Stadt Wien	à passagers et marchandises	112	dto	en fer
Carl	dto	100	dto	en fer
Samson	dto	100	dto	en fer
Johann	dto	100	dto	en fer
Stadt Pesth	dto	100	dto	en fer
Zrinyi	dto	80	dto	en fer
Arpad	dto	80	dto	en fer
Marie-Anne	à marchandises	76	dto	en fer
Stephan	à passagers et marchandises	76	dto	en fer
Galathea	dto	60	dto	en fer
Sophia	dto	60	dto	en fer
Franz I	dto	60	dto	en fer
Argo	dto	50	dto	en bois
Nador	dto	42	dto	en bois
Franz-Carl	dto	40	dto	en fer
Ludwig	dto	40	dto	en fer
Hermine	dto	40	dto	en fer
En Construction.				
Friedrich	dto	100	dto	en fer
Hercules	Remorqueur	200	dto	en fer
		1656 chevaux de force.		

Bateaux de mer.

Stambol	à passagers et marchandises	160 chevaux de force.		Coque en bois
Seri-Vervas	dto	140	dto	dto
Metternich	dto	140	dto	dto
Crescent	dto	120	dto	dto
Ferdinand	dto	100	dto	dto
Marie-Dorothée	dto	75	dto	dto
Levant	dto	44	dto	dto
		779 chevaux de force.		

J. B. Hofstetter.

GASTRONOMIE.

Calendrier nutritif.

Avril.

Le mois d'Avril, sans être des plus stériles pour la bonne chère, ne soutient pas à beaucoup près, la réputation de ses trois aînés. Ainsi comme le remarque un auteur célèbre, en parlant du printemps: „Si cette partie de l'année est la plus agréable, elle est „aussi la plus ingrate en volailles, gibier, légumes et fruits."

Il faut donc revenir à la boucherie; pelotter avec les agneaux en attendant partie; se distraire avec les jambons, vivre dans l'espoir des petits pois.

Sur la fin de ce mois on voit poindre les asperges, ce qui devient une grande consolation pour ceux, qui, las de pommes de terre et de farineux desséchés, soupirent après les verdures.

Ce légume, toujours cher à Vienne, et qui ne convient qu' aux riches, parce qu'il est substantiel et légèrement aphrodisiaque, est un manger fort délicat. Les meilleures viennent de Baden et de la Moravie, et elles ont une supériorité tellement reconnue sur celles des environs de Vienne, qu'il est difficile de croire que ce soit le même légume. On sert les grosses cuites à l'eau, pour les manger, soit à la sauce blanche, soit à l'huile. Les petites s'accommodent en façon de petits pois, pour tromper notre espoir et calmer notre impatience. Mais dès que les véritables petits pois sont arrivés, elles craindraient de se présenter sous cette forme. C'est ainsi qu'une belle sur le retour, qui, dans une fête nocturne et à l'aide de nombreuses lumières, avait usurpé nos hommages, fuit à l'aspect de l'aurore, et n'ose soutenir le parallèle avec une Hébé parée de ses fraîches couleurs et de ses dix-huit printemps.

Les asperges se mangent aussi à la crème, au jus, confites, même en omelettes. Elles servent de garniture à divers ragoûts: on les confit; mais nous le répétons, leur plus bel avantage est de paraître dans leur entier cuites au naturel. C'est un fort beau plat d'entremets, et l'un des faisceaux les plus agréables à rompre. On les sert avec la main, et ce serait un manque de savoir vivre que d'y employer la cuiller.

Le temps pascal est tout-à-la-fois la fête des agneaux et celle des jambons: le premier pour rôt, le second pour relevé d'entremets. Quoique l'agneau soit une viande assez fade, trop jeune et de difficile digestion, on le lui pardonne en faveur de sa blancheur et de sa tendreté.

Les jambons de Prague et de Hongrie sont les plus estimés; ce qui tient autant à la manière de les faire, qu'à la personne même du cochon, qui sous deux latitudes si différentes, réunit presque le même degré d'excellence. C'est à Pâques qu'ils sont dans toute leur bonté; et jusqu'à la Pentecôte, c'est le relevé de rôti le plus succulent. Mais c'est principalement à déjeûner que le jambon est apprécié comme il mérite de l'être.

NOUVELLES A LA MAIN.

— On écrit de Munich, 26 mars: „Marie Furtner, née à Weitzenreath, dans la jurisdiction seigneuriale de Prien, âgée de 23 ans, ne vit depuis les onze dernières années que d'eau de source pure, et elle se trouve avec ce seul aliment alerte et bien portante. Ce cas qui, sous le rapport physiologique comme sous tant d'autres, est d'un haut intérêt sera soumis, avec le consentement de cette personne, à l'enquête scientifique d'une commission médicale. Ces investigations auront lieu dans l'hôpital central où Marie Furtner vient d'être admise. On est très-curieux d'en connaître les résultats.

— Une pauvre femme avait prêté à un charpentier, son voisin, une petite somme d'argent: le débiteur n'ayant pu la lui rendre, cette femme a consenti à prendre en paiement son cercueil et ceux de ses enfans, confectionnés par le charpentier. Celui-ci a pris les mesures nécessaires, et il s'est mis au travail. Depuis, la bonne femme s'est plaint de ce que ses enfans étaient devenus trop grands pour pouvoir se servir des objets donnés en paiement. Ceci s'est passé en Ecosse.

— 31. Un événement bien malheureux est arrivé, le 11 de ce mois, sur le territoire d'Argèles. Deux frères, Honoré Fabre, âgé de vingt ans, et Baudile Fabre, plus jeune de quelques années, demeurant au hameau de Valbonne, étaient commis à la garde de quelques troupeaux sur la montagne. Un individu qu'ils rencontrèrent les avertit qu'un énorme sanglier venait de passer auprès de lui. Les deux frères étaient armés; il se mirent aussitôt à sa recherche. Baudile aperçut l'animal tapi sur un roc, dans un taillis fort épais; il fit feu sur lui; le sanglier, non mortellement blessé, se précipita sur son agresseur, qu'il renversa avec fureur. Voyant le danger que courait son frère, Honoré fit feu avec précipitation. Son fusil était chargé de gros plomb et d'une balle qui atteignirent Baudile à la figure et le tuèrent sur le coup. Aux cris lamentables du malheureux frère, des charbonniers accoururent et prodiguèrent d'inutiles secours à Baudile: il avait été blessé mortellement. Honoré Fabre se rendit aussitôt à Argèles pour donner connaissance de ce malheur à M. le juge de paix, et se mettre à la disposition de la justice. Le sanglier, qui avait reçu une seconde blessure, a été trouvé mort à quelques pas de là.

— 9 avril. Voici ce que c'est que la renommée: Samedi dernier, un jeune écrivain qui vient de faire son début poétique à l'Odéon s'est marié. La cérémonie nuptiale se faisait dans une commune de la banlieue de Paris. Le jeune poète était assisté de MM. Ingres, Victor Hugo et Alexandre Dumas. La signature de ces témoins devait honorer son contrat de mariage et porter bonheur à son avenir. Après avoir écrit les noms et qualités des conjoints, l'agent municipal chargé de la rédaction de l'acte passa aux témoins, et s'adressa d'abord à M. Victor Hugo, qui lui dit son nom. „Comment cela s'écrit-il?" demanda le représentant de l'autorité. M. Victor Hugo dicta l'ortographe de son nom; mais ce n'était pas tout... Le municipal lui fit une autre demande: „Quelle est votre profession?" Mettez sans profession, répondit M. Victor Hugo en souriant. „Les mêmes questions furent adressées à MM. Ingres et Alexandre Dumas. M. Ingres répondit simplement qu'il était peintre, ce qui produisit un effet médiocre. S'il avait dit: Marchand de boeufs, on lui aurait fait trois saluts. Interrogé à son tour sur sa profession, M. Alexandre Dumas répondit spirituellement qu'il était rentier, ce qui, en effet, le plaça bien plus haut que ses collègues dans la considération administrative. Cette scène s'est passée dans l'enceinte des fortifications, à une portée de fusil de la barrière. — Voilà ce que c'est que la renommée!

— 10. Une brave femme de la campagne, qui était dimanche dans une espèce de contemplation extatique, en écoutant le ramage du paillasse qui attire les curieux à la loge du Sauvage, sur le champ de foire, à Troyes, fut fort étonnée de se trouver le point de mire des plaisanteries et des quolibets de tous ses voisins, et de s'entendre taxer d'indécence. Les facéties gagnaient de proche en proche, et même des voix s'élevaient sévères et indignées. Bref, on parlait d'envoyer chercher la police et de faire conduire la paysanne au violon. La brave femme ne savait plus que penser, et cherchait vainement à deviner les causes de cette clameur, quand elle porta par hasard ses regards à ses pieds, et fut étonnée de se trouver dans le simple appareil, de voir ses jupons à terre. Elle s'empressa bien vite de réparer, comme on le pense, le désordre de sa toilette, et après un examen un peu détaillé, elle s' aperçut qu'on avait coupé les cordons de ses jupons, et, ce qui était pis, ceux des poches où se trouvait son argent. Il est inutile d' ajouter que les poches et leur contenu n'ont pas été retrouvés.

13. On écrit de Southampton, 25 mars: „Parmi les passagers débarqués aujourd'hui du steamer Tay, arrivant des Antilles, se trouvaient deux personnages de couleur, se donnant le titre de prince et princesse Louis-Napoléon Christophe, de Santo-Domingo. Leurs seigneuries, après avoir parcouru plusieurs des Antilles pour leur plaisir, arrivent de Saint-Thomas, et viennent visiter notre pays. Le prince est parfaitement noir, ses lèvres sont grandes et épaisses et son nez très-épaté. Il paraît avoir soixante ans, et s'annonce comme colonel de la garde nationale de Santo-Domingo. Leurs seigneuries ont l'intention d'honorer notre ville de leur présence jusqu'à demain matin sept heures. Elles comptent alors partir pour Londres par le chemin de fer, dans une voiture de troisième classe, ainsi que l'a recommandé le prince lui-même. Le prince Louis-Napoléon est frère de Christophe, qui fut roi d'Haïti. Ses manières n'ont rien qui le distinguent de ses frères en couleur. Tout son bagage est composé de nombreuses caisses, étiquetées du nom de Prince Christoph. Pendant la traversée, il parait avoir manifesté un penchant très-marqué pour le brandy, et quand il se trouvait sous son influence, il réjouissait fort les passagers."

Rédacteur: J. B. Horstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 25 Avril 1843. Numéro 49.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le bonheur d'être fou.

Suite.

Cette image éblouissante ne le quitta plus; il ne pensait qu'à l'enchanteresse Angélique; elle passait dans ses rêveries de chaque jour. Il était dans cet âge splendide où l'on aime avec passion, où la tête, ce volcan humain, a toutes ses laves; le coeur, toutes ses richesses; l'imagination, tout son luxe. Ses visites chez la belle marquise devinrent plus fréquentes: où le coeur va, les pieds suivent. Quand il entrait chez elle, c'était toujours avec la volonté de lui dire le vieux mot, éternellement jeune: Je vous aime. C'était toujours sans avoir rien dit qu'il sortait; la réserve de cette femme lui imposait. Enfin, un jour il arriva plus épris que jamais, et bien résolu de dévoiler son grand secret. On l'introduisit dans une chambre élégante, tendue de tapisserie des Gobelins; les fauteuils, également en tapisserie, représentaient des bergers poudrés et des bergères en paniers; les rideaux étaient à larges fleurs; une toilette, recouverte en partie d'une mousseline blanche garnie d'un falbala de dentelle; une pendule en forme de lyre accrochée sur la tenture comme un tableau, de nobles portraits de famille aux cadres ronds et gothiques, et enfin une statue de l'Amour grimaçant un sourire, complétaient l'ameublement. La marquise était charmante dans son négligé du matin, qui la dispensait de mouches et de fard; à demi-couchée sur sa chaise longue, elle tenait une navette d'or et faisait des noeuds.

Lorsque le vicomte d'Argency se vit seul avec elle, il rougit comme une jeune fille, seulement ce n'était pas de pudeur, c'était de plaisir. En chemin, il avait préparé pour le début de la conversation des phrases taillées à facettes et des fusées d'esprit; il fut si ému, qu'il oublia tout et ne trouva que ces mots, après un silence de quelques secondes:

— Vous avez là, Madame, un délicieux petit chien.

C'était éminemment spirituel; aussi la marquise se prit-elle à sourire, en lui répondant d'un air gracieux:

— Vous trouvez, Monsieur?

Il se mordit les lèvres, et dans le fond de l'âme se déclara stupide.

Second silence: ce n'était pas précisement le moyen d'arriver à une déclaration, à moins de parler avec les yeux, ce que ne manquait pas de faire d'Argency; il enveloppait de ses regards la pauvre Angélique, qui détournait la tête. Il fallait cependant chercher une phrase pour renouer la conversation.

— Devez-vous, lui dit-il, aller cet été dans votre terre d'Hervilliers?

Il se serait volontiers arraché la langue, car il était dans une terrible veine de banalité, et pourtant jamais tant de voix magiques n'avaient parlé dans son coeur; mais c'était une éloquence sans mots et sans phrases, qui ne pouvait arriver jusqu'à ses lèvres.

— Je pense, dit Angélique, que cette année nous ne quitterons Paris que pour Versailles; M. le marquis tient beaucoup à aller régulièrement faire sa cour tous les dimanches,

Pendant qu'elle parlait, d'Argency disait à part soi: Si j'avoue brusquement à cet ange mon idolâtrie, si je laisse jaillir trop de flamme, elle aura peur et me fuira peut-être. Voyons d'abord si je suis aimé; jetons quelque crainte dans son âme, il y aura toujours un reflet sur son visage; le frisson du coeur passe dans le corps.

— Ma famille, lui dit-il négligemment, désirerait aussi me voir bien en cour. Elle pense que les d'Argency devraient s'allier aux Langeac, qui sont tout puissans; mon père m'engage à épouser Mlle de Langeac; il m'a déjà présenté à sa mère.

Si cette femme l'aimait, il devait voir sur ses traits une contraction de douleur et de fierté blessée; il leva les yeux sur elle avec anxiété.

Elle caressait son petit chien, sa main n'était pas crispée et passait moëlleusement dans les soies du petit épagneul; sa figure était reposée comme celle d'un enfant endormi. D'Argency sentit quelque chose qui lui comprimait le coeur; il regarda avec amertume cette jeune femme froide comme la neige, qui le brûlait en restant glacée.

— Sans doute, Madame, reprit-il avec dépit, vous approuvez cette alliance; vous me la conseillez même.

— Mais pourquoi pas? Mlle de Langeac est d'une ancienne famille, ses aïeux forment une longue chaîne dont un bout touche à Charles V. et l'autre à Louis XV; ajoutez à cela que sa figure est aussi fraîche que les parchemins sont jaunes; sa noblesse a quatre siècles et son visage à dix-sept ans: tout est bénéfice dans ce mariage.

D'Argency crut saisir dans le ton de la marquise une nuance de dépit, mais si imperceptible que tout autre qu'un amant ne l'aurait vue qu'au microscope. Illusion ou réalité cette découverte l'électrisa.

— Et quand cette femme serait la plus belle de la cour, s'écria-t-il, pensez-vous que je solliciterais sa main? Est-ce elle qui remplit ma tête de douleurs et d'ivresses folles? Est-ce elle qui a pour moi quelque chose de magnétique, d'attractif? Est-ce elle qui, en passant près de moi dans les assemblées ou les promenades, laisse dans mon coeur une traînée de lumières? Oh! non, Madame, ce n'est pas elle!

Angélique avait pris un air froid à faire geler du vif argent, et tandis que le thermomètre de d'Argency était aux serres chaudes, le sien marquait trois degrés au dessous de glace. S'il fût resté au jeune homme assez de sang-froid pour étudier cette physionomie, il se serait arrêté sur-le-champ, et, sans demander d'autre congé, il aurait fait un profond salut et serait parti. Mais son émotion n'était pas calculée; il ne faisait pas de la passion de commande, étudiée devant un miroir; ce qu'il avait dans l'âme se pressait sur ses lèvres au hasard, impétueusement; la digue était rompue, les paroles coulaient; il continua:

— Il est une femme dans le monde près de laquelle j'éprouve un bonheur qui ne s'exprime pas avec des mots, un bonheur qui double ma vie et semble devoir la briser. Si j'avais le pinceau de Raphaël, quand il retraçait la madone, je vous la peindrais cette femme, mais les paroles me manquent, mais les couleurs me manquent. J'aime mieux vous montrer son portrait, s'écria-t-il en arrachant une miniature suspendue à la cheminée, c'était le portrait d'Angélique; le voici, oserez-vous me blâmer de mon choix?

Elle se leva majestueusement et lui dit d'un ton glacial:

— J'oserai, Monsieur, vous prier de sortir de cet appartement, et de n'y plus rentrer.

Il avait bien prévu quelque réponse fière et dédaigneuse, mais faite d'une voix tremblante, et la voix était ferme. Il se garda bien d'obéir cependant.

— Ainsi vous me chassez, lui dit-il avec douleur. Mes expressions ont donc bien mal traduit ce que j'éprouve; si vous saviez avec quel délire je vous aime, vous auriez au moins de la pitié.

— Pouvez-vous tenir un semblable langage à une femme mariée? Un homme qui se conduit ainsi doit mépriser ou être méprisé.

D'Argency aurait payé de son sang un signe d'agitation chez cette femme, une pâleur, un frisson; mais le dédain tombait à froid sur lui; il ne pouvait plus douter de cette indifférence qu'il trouvait dans le regard comme dans les paroles. Ces mots de baron de Tangis lui revinrent alors à l'esprit: „Tu aimes une statue sans âme."

Un profond désespoir le saisit. Il avait voué à la marquise une passion fanatique, immense; elle avait dominé en lu

les sentimens les plus saints; soeur, frère, ami d'enfance, tout avait été oublié pour faire place à la pensée unique; ses affections, c'était elle; le bonheur, il le nommait de son nom: il avait bâti sa vie sur une seule base, l'amour de cette femme; cet amour lui échappant, tout croulait; le monde entier devenait triste et sombre; l'amour n'en est-il pas la lumière aussi bien que le soleil?

Elle lui ordonna de nouveau de s'éloigner pour ne plus revenir,

La suite prochainement.

VOYAGES.

Les châtimens en Égypte.

La punition la plus usitée, celle qu'on inflige chaque jour en Égypte, c'est la bastonnade ou l'application du fouet: on la donne aux grands comme aux petits, aux Turcs ainsi qu'aux Égyptiens. Plus d'une fois le pacha a saisi lui-même un bâton pour en frapper un chef ottoman ou un Arabe, qu'il faisait étendre à ses pieds. Il a châtié de cette manière des colonels et même des généraux.

A la vérité, ces châtimens ne déshonorent point comme chez nous, et les Égyptiens avouent eux-mêmes que, sans le courbache (fouet en peau d'hippopotame), il est impossible de rien attendre d'eux.

On use du fouet, du bâton, pour des cas de vol, de désobéissance, d'un retard apporté dans l'exécution d'un ordre, pour manque de respect etc. etc. Le courbache, les étrivières sont les instrumens ordinaires d'un juge d'instruction. On les emploie quand on veut obtenir des aveux des coupables. Il est des Arabes dont la résistance à l'application des verges ou du fouet est inconcevable. L'auteur a vu des Arabes recevoir cinq cents, mille, deux mille coups, et vivre encore! . . .

Des hommes vraiment criminels ont lassé leurs accusateurs, leurs juges, et ont obtenu leur mise en liberté; d'autres, fatigués des épreuves terribles auxquelles on les soumettait, ont parfois déclaré ce qu'on exigeait d'eux, et malgré leur innocence, ils ont été condamnés comme coupables. On a vu des accusés expirer sous les yeux des assistans, et les hommes qui frappaient, frapper encore! . . . C'est quelques minutes après la mort du pauvre condamné que parfois on s'est aperçu qu'il avait cessé de vivre.

On bat aussi les femmes sur les mains, sur le corps; mais dans la maison, loin du public. Les femmes, dans les harems, font frapper leurs esclaves par les eunuques.

Le bâton et le fouet sont des instrumens indispensables dans la vie des Égyptiens; on les trouve partout. Entrez dans un village, pénétrez dans l'habitation d'un aga au service du gouvernement, dans la maison d'un cheik ou belad (principal de la commune), vous apercevez un ou deux courbaches fixés à un clou contre le mur au dessus du divan.

Si vous êtes en voyage, et qu'il vous arrive de rencontrer un gouverneur, un aga, regardez devant lui: un domestique arabe tient deux fouets dans la main, et porte sur l'épaule un long et gros bâton nommé falaka. Ce bâton est percé de deux trous vers son milieu, pour livrer passage au bout d'une corde qu'on a fixée, à l'aide de noeuds, à la face opposée. Ainsi maintenue, cette corde représente une anse. Dès que le condamné est couché, on lui passe les pieds dans l'anse; deux hommes saisissent le bâton par chacune de ses extrémités, le tournent, et la corde serre plus ou moins fortement les membres de celui contre lequel un arrêt vient d'être prononcé.

Il est chez les Orientaux un châtiment des plus honteux pour celui qui l'a subi; il consiste dans l'excision de la barbe. On sait qu'en général les musulmans attachent une grande importance à la possession de poils du menton, et ils exposent avec orgueil une barbe bien longue, bien fournie, qu'ils peignent, lavent et caressent fréquemment.

Dans le peuple, un imberbe est peu considéré; mais on ne pardonne point de ne pas avoir de moustaches. Aussi l'Européen, qui se présente sans en avoir, fait naître dans l'esprit du Turc ou de l'Égyptien des idées dont l'homme d'Occident récemment arrivé est loin de soupçonner l'existence. Rien n'avilit autant les Égyptiens que la perte de leur barbe.

On emprisonne les Égyptiens, les Turcs pour dettes, soit envers le gouvernement, soit envers des particuliers; les débiteurs restent en prison jusqu'au paiement complet des sommes dues, à moins d'arrangement accepté par les créanciers. On incarcère aussi les malfaiteurs, et, dans les prisons, on enchaîne les voleurs en attendant un jugement définitif.

Les déserteurs, les voleurs, ont les bras emboîtés dans des pièces de bois très-solides qui rendent impossible une évasion: les entraves rapprochent les deux mains l'une contre l'autre, et les hommes, ainsi maintenus, ne peuvent faire opérer aucun mouvement à leurs bras.

La peine des galères est la plus généralement prononcée contre les filous, contre les escroes, les grands voleurs, les employés du gouvernement convaincus de dilapidation, de concussion etc. Les Turcs ou les Égyptiens condamnés le sont ou à temps ou à perpétuité. On les envoie dans l'arsenal d'Alexandrie ou à Boulac, et là, avec la chaîne aux pieds, ils exécutent les travaux les plus pénibles.

Dès que le condamné a fini son temps, il rentre dans la société, reprend ses habitudes, son commerce, son premier emploi, et souvent en revenant d'Aboukir ou de l'arsenal d'Alexandrie, les anciens détenus sont promus à des fonctions plus élevées que celles dont ils étaient investis lors de leur condamnation.

La pendaison est très-usitée en Égypte. On pend les indigènes musulmans, chrétiens ou juifs. On tranche la tête aux Turcs. Les mahométans marchent au supplice avec une résignation qu'on remarque rarement dans nos pays. Chez eux, point de violence, aucune plainte, jamais de rébellion. En Égypte, les condamnés à mort ne témoignent pas les souffrances horribles, le désespoir déchirant qui accablent ordinairement les Européens dans de semblables circonstances.

En Égypte, il n'existe généralement pas de lieux spécialement affectés aux exécutions; on décapite, on empale dans les bazars, dans les endroits les plus fréquentés; le choix de la localité est abandonné aux bourreaux, à moins, ce qui parfois arrive, que l'autorité n'ait elle-même fixé le lieu du supplice. Le pal est encore en usage.

Dans le commencement du règne de Mehemet-Ali, les chefs des provinces, afin d'intimider les masses, attachaient les rebelles à la bouche d'un canon, et ordonnaient d'y mettre le feu. Un certain Moustapha-Bey, parent du vice-roi, était gouverneur-général du Charkyeh, et le grand pacha lui avait accordé de disposer à son gré de la vie des habitans.

Le canon était l'unique moyen de répression dont se servait Mustapha-Bey; il l'appelait son kadi (magistrat) Quand un voleur, quand un assassin lui était amené, il en ordonnait le renvoi devant le kadi, s'en rapportant, disait-il, à ses décisions. Dans le principe, personne ne connaissait le kadi du gouverneur-général, et les coupables s'attendaient à comparaître devant un juge, comme il en existe partout en Orient. Au lieu de cela, on les menait au canon, on les fixait à l'ouverture, et, à un signal donné, un soldat mettait le feu à la pièce.

Pour décapiter, on se sert d'un sabre à lame très-large par le bas, ou d'un yatagan. On tranche la tête aux Turcs, aux chrétiens, aux juifs, aux Égyptiens; mais je doute qu'on ait pendu un Turc.

On coupe la tête aux voleurs, aux traîtres, aux assassins, et on décapite encore lorsque, dans quelques circonstances politiques, le gouvernement appréhende une sédition dans le peuple.

Alors c'est dans le but de prévenir un mal dont on craint l'invasion, que l'autorité fait mourir des habitans, des pères de famille, exempts de crimes. Aussi en Égypte, la peine capitale n'est-elle pas toujours l'indication d'un délit extrêmement grave.

Hamon.

Histoire de voleur.

Un événement assez dramatique vient de se passer dans la province de Biscaye, dans une maison d'exploitation rurale de la commune de Marquina.

Il y a dans les provinces bon nombre de ces habitations, dont les propriétaires vivent dans un isolement à peu près complet, mais dans une sorte d'abondance et de bien-être dont la sobriété et l'économie sont les premiers gardiens.

Dans les premiers jours de mars, une jeune femme, vêtue avec soin, se présente un soir à la porte de la maison des époux X..., et demande à y être reçue pour la nuit en payant. Elle s'est égarée, elle s'est fatiguée à retrouver son chemin; elle allait dans

un village des environs voir une parente. L'hospitalité est chose sainte dans les quatre provinces: l'étrangère est donc admise au foyer domestique avec cette cordialité qui distingue les peuples primitifs; on lui offre à souper, ce qu'elle accepte; puis après qu' elle s'est bien chauffée, la maîtresse de la maison l'invite gaiement à l'accompagner dans une chambre voisine pour l'aider à préparer son lit. Les deux femmes montent donc de compagnie un escalier simple et rustique qui conduit à cette chambre.

Dans ce trajet, l'hôtesse a l'occasion d'apercevoir sous les jupons de la jeune femme le bas d'un pantalon mal retroussé. Cette découverte lui donne des soupçons, mais elle n'en témoigne rien; seulement elle se prom t bien de fixer toute son attention sur la prétendue jeune femme. Elle conserve son humeur dégagée, fait le lit avec l'étrangère, dont elle remarque la gaucherie dans cette sorte de besogne; elle ne la perd pas de vue un instant, et quand elle est bien fixée dans son opinion, qu'elle a chez elle un homme et non pas une femme, elle descend avec lui, sans laisser paraître la moindre altération, l'engage à se chauffer encore, et, prenant son mari à part, elle l'instruit de sa découverte.

La maison était absolument isolée; le déguisement de cet homme, le prétexte qu'il avait inventé pour y être reçu, cachaient certainement un dessein criminel. Il fallait une bonne heure de marche pour aller à Marquina chercher du secours; la nuit était déjà avancée. Cependant il fallait prendre un parti. La femme craignait de s'aventurer en se mettant seule en route à cette heure; le mari ne pouvait se décider à laisser sa femme exposée seule à un aussi grand danger au moins pendant deux heures et demie qui devaient s'écouler jusqu'à son retour. Enfin il fut arrêté que le mari se rendrait avec la plus grande hâte à Marquina, et que sa femme retarderait autant que possible le moment du coucher de l'étranger; qu'alors elle l'enfermerait dans sa chambre, et se tiendrait sur la défensive, armée d'un fusil chargé.

Le fermier partit donc secrètement, et l'hôtesse resta tête-à-tête avec son hôte. Quand celui-ci voulut se coucher, la brave femme le conduisit jusqu'à sa chambre pour l'éclairer; là elle prit le ton le plus riant, plaisantant sur le danger qu'une jeune fille courait en voyage. „Ici, lui dit-elle, vous n'avez rien à craindre d'ailleurs je veillerai sur vous, vous pouvez dormir tranquille;" et, après lui avoir souhaité une bonne nuit, elle se retira en ajoutant: „Je vais fermer la porte et emporter la clef."

L'étranger se récria sur cette mesure qu'il jugeait inutile; la femme, tout en insistant sur la convenance de prendre des précautions, sortit en fermant effectivement la porte en dehors. Elle descendit comme si rien n'était, prit le fusil de son mari, remonta sur la pointe des pieds, et se tint contre la porte dans l'obscurité, prêtant une oreille attentive au moindre bruit.

Une grosse demi-heure se passa pendant laquelle rien ne remua de l'intérieur de la chambre. Après ce temps, l'homme, car c'en était bien un, se leva doucement de son lit et vint à la porte, qu'il chercha à ouvrir. Ne pouvant y parvenir par l'adresse, il employa la force. Cette porte n'avait pas été faite, comme on le pense bien, pour servir à une prison, et la résistance qu'elle offrait ne pouvait être de longue durée; en effet, les efforts de l'étranger l'eurent bientôt ébranlée. La femme cependant ne disait mot; retenant son haleine, elle calculait les minutes dans une angoisse inexprimable. La porte allait céder, un faible obstacle la séparait de son ennemi; dans ce moment désespéré, elle lâcha son coup... Un profond silence succéda à l'explosion de l'arme; rien ne bougea, pas un cri, pas une plainte ne se firent entendre.

C'est dans cette horrible position que le fermier trouva sa femme quand il arriva avec les miquelets (gendarmes du pays). La porte présentait un large trou fait par la décharge de l'arme. On entre: on trouve le jeune homme étendu mort, frappé dans la poitrine à bout portant. On l'examine: il est armé d'un poignard et de pistolets cachés sous ses vêtemens de femme; on trouve aussi sur lui un sifflet.

Les miquelets en concluent qu'il a dû s'introduire dans la maison dans le but d'en ouvrir la porte pendant la nuit pour y introduire des complices, et que le sifflet dont il s'est muni devait donner le signal de leur approche; sur cette donnée, les gendarmes s'embusquent dans la cour, et préparent leurs armes. La porte en est ensuite ouverte, et un coup de sifflet se fait entendre...

Après quelques minutes d'attente, sept hommes, sept brigands, se présentent, et presque au même moment les gendarmes font feu: quatre tombent morts, deux sont grièvement blessés, un seul peut s'échapper.

MOEURS MUSICALES.

Anecdote inédite sur Rossini.

Tout le monde a admiré Guilaume Tell, le chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre lyriques et peu de personnes connaissent la manière dont cette composition sublime fut faite. Ce fut dans les salons de Monsieur Aguado, à la campagne de ce riche banquier, que Rossini écrivit cette partition dont s'enrichira la postérité. Pendant que les parties des joueurs s'engageaient, pendant que l'orchestre du bal exécutait les joyeuses contredanses, Rossini se promenait au milieu des groupes, en chantant entre ses dents quelques motifs nouvellement sortis de sa prodigieuse imagination.

On raconte, sur la merveilleuse facilité de composition que possède Rossini, une anecdote qui n'est pas connue et qui fait à la fois honneur au talent et au caractère privé du maëstro.

En 1833, par une belle journée d'automne, Rossini se promenait sur les boulevards, lorsqu'il rencontra un nommé Fabiani, italien, homme de trente ans à peine, mais ruiné par les débauches. Rossini avait connu ce malheureux à Naples, où il était alors second ténor.

— Oh! maëstro, lui dit Fabiani, ayez pitié de moi; je suis sans un sou, je ne puis plus retourner en Italie.

— Comment, mauvais sujet! et la voix.

— Perdue, partie pour toujours.

— C'est la mauvaise conduite, l'ivrognerie... Quand on veut chanter, il faut être sobre et boire de l'eau rougie... Voyons, que te faut-il pour retourner chez toi?

— Beaucoup, signor.

— Enfin.

— Cinq cents francs.

— Diable! dit Rossini, je n'ai pas mis dans mes calculs de retirer de l'argent de chez mon banquier... Ça me gêne... C'est égal, Fabiani, reviens demain matin... chez moi; entends-tu?

L'Italien fit un salut reconnaissant, et se mit à courir tant il avait de joie, pendant que Rossini entrait pensif dans le magasin de son éditeur.

— Monsieur Rossini, lui dit ce dernier, j'ai quelque chose à vous demander.

— Quelque chose! ... eh bien! ... quoi?

— J'ai besoin de douze romances; seriez-vous assez bon pour me les composer?

— Douze romances, mon cher, dit Rossini; ah çà! c'est tout un album que vous me proposez. Je ne peux pas, je ne travaille pas en ce moment; je ne veux pas travailler.

— Ce que je vous demande, reprit l'éditeur, n'est point un travail pour vous; je ne vous demande que de penser et d'écrire la première chose qui vous viendra dans la tête.

— Nous verrons, nous verrons, dit Rossini.

— Je n'ai qu'un mot à ajouter, reprit l'éditeur. Je paie sur-le-champ vos douze romances, sans les lire — douze mille francs.

— Non, reprit l'obstiné compositeur...

Puis, se ravisant, il dit:

— Eh bien! soit douze mille francs, c'est marché fait.

Et Rossini, prenant son chapeau, sortit et se mit à marcher avec rapidité. A quelques pas du magasin, qu'il venait de quitter il rencontre Lablache.

— Bonjour, maëstro, dit la célèbre basse.

— Bonjour, Lablache, venez-vous au Théâtre-Italien avec moi?

— Volontiers.

Les deux amis continuèrent leur route. Rossini, absorbé dans ses pensées, décrivait dans sa marche des zigzags continuels qui faisaient beaucoup rire son compagnon. Arrivé dans le salon de Severini, alors administrateur de l'opéra italien, Rossini trouva tout-à-coup sur la table un album sur lequel il avait écrit une romance.

— Pourquoi, maëstro, lui dit Lablache, n'avez-vous pas fait éditer cette romance?

— Je l'avais composée pour Malibran, car cet Album vient d'elle, et je n'y ai plus songé depuis...Mais vous me donnez une idée...Mon éditeur me demande douze romances; si je lui donnais toutes celles que j'ai écrites ainsi sur les albums de mes amis?

— Vous feriez fort bien; mais le plus difficile est de retrouver les manuscrits épars, lui dit Lablache.

— Comment, épars? demande le compositeur.

— Sans doute, vous devez en avoir en Allemagne, en Angleterre, en Italie et partout, réplique finement Lablache, car vous avez des amis dans toutes les parties du monde.

Rossini passa, en riant, la barbe de la plume qu'il tenait à la main, sur la joyeuse figure du flatteur, puis il dit:

— Je n'ai pas besoin des manuscrits originaux, je me souviens de tout ce que j'ai écrit. Tenez, vous allez voir; et aussitôt Rossini, saisissant du papier de musique, se mit à écrire couramment, en présence de Lablache stupéfait, les douze romances intitulées Soirées musicales, qui obtiennent encore aujourd'hui un immense succès.

Le soir même, l'heureux éditeur, pénétré de reconnaissance, comptait douze mille francs à Rossini.

Le lendemain, l'Italien Fabiani racontait dans la diligence de Marseille qu'un de ses compatriotes lui avait donné, à lui pauvre Italien, une très-forte somme pour retourner dans sa patrie. Lorsqu'un des voyageurs lui demanda quel était le nom de son bienfaiteur, l'ancien ténor répondit avec une naiveté toute méridionale:

— Je ne puis vous le dire, Monsieur Rossini me l'a défendu.

Léo Lespès.

NOUVELLES A LA MAIN.

4 — On s'occupe beaucoup en Angleterre d'un aérostat à vapeur dont la découverte devient l'objet d'un brevet d'invention. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le Morning Hérald: „Le Newton's London, Journal of Arts and Sciences exprime les plus grands doutes sur le succès probable de la voiture à vapeur aérienne (aerial steam carriage). On sait que pour mettre en mouvement ce char, il faudra d'abord qu'il soit transporté sur une plate-forme élevée; avec les roues inférieures disposées sous la caisse de la voiture, ce char descendra rapidement au plan incliné et se trouvera lancé dans les airs, c'est alors que fonctionneront les autres roues dont l'appareil est muni, et dont le jeu doit être aussi approximativement que possible conforme au mécanisme du vol des oiseaux. De la soie huilée et des cannes de bambou, tels seront les élémens principaux dont se composera cette espece de prodigieux hippogriffe. Il paraît que dans ce char aérien on irait à vol d'oiseau de Londres à Bombay en deux jours. Ce résultat est encore plus étonnant que la machine elle-même, composée: 1. du char à roulettes pour descendre le plan incliné, avec un gouvernail afin de diriger la course; 2. de deux ailes en soie huilées, montés sur cannes de bambou, afin de fendre l'air; et 3. d'une, queue en soie huilée susceptible de s'élargir ou de se rétrécir à volonté comme celle des oiseaux, pour faire monter ou descendre la machine."

— On vient d'établir entre Coppenhague et Korsoer un service de diligences à vapeur d'après le système nouvellement inventé par le serrurier suédois Norrberg. Les voitures sont de 30 places; au dessus et au dessous de la caisse, se trouve un vaste réceptacle pour les bagages. Elles sont pourvues de machines de la force de 8 à 9 chevaux, et elles gravissent avec une grande facilité les hauteurs qui n'ont pas plus de 30 degrés de pente. Quant à leur vitesse, elle est de 35 à 40 minutes par mille allemand. C'est le premier service régulier de voitures à vapeur établi sur les routes ordinaires.

6. — Le 12 mars dernier, le nommé Moulin dit Maquillard propriétaire, à Château-Bernard, hameau situé au pied des Alpes, et dépendant de la commune des Adrets (Isère), pria un de ses gendres, nommé Brun, de l'accompagner à sa grange, et ils y arrivèrent à la nuit. Brun suivit son beau-père à un tas de pierres amoncelées à quelque pas de la grange; mais quels furent son horreur et son effroi lorsque Moulin, écartant les pierres, mit à découvert un cadavre horriblement mutilé et tout gelé par le froid! Il se récrie, Moulin dresse le cadavre face à face avec lui, et lui dit: „Si tu parles, tu es mort; si tu m'aides, au contraire, je te donnerai une vache et deux journaux de terre. Jures-tu de te taire?" Brun, épouvanté, promit secret et obéissance. Moulin chargea le cadavre sur ses épaules, le porta, aidé de Brun, dans un bois taillis d'une commune voisine, et l'y abandonna après l'avoir recouvert de neige. Huit jours après le propriétaire du bois ayant été le visiter, trouva le cadavre qu'un dégel inattendu et sans exemple à cette époque dans la chaîne des Alpes, avait mis à nu. Le procureur du roi de Grenoble fut à l'instant averti et le cadavre fut reconnu pour celui d'Antoine Chapuis, dit le Chicaneur; ce malheureux, qui avait gagné récemment un procès contre Moulin, était sorti de chez lui le 12 février, en disant qu'il allait chez Moulin pour s'entendre sur le remboursement des frais mis par le jugement à la charge de ce dernier. On l'a vu en effet ce jour-là dans un cabaret de Château-Bernard causant d'affaires avec Moulin et le nommé Genderme, un autre de ses gendres; depuis il avait disparu. On dut demander compte de cette disparition à Moulin et à son gendre. Ils furent arrêtés; mais, faute d'indices et de charges suffisantes, ils furent remis en liberté. La découverte du cadavre de Chapuis, fournissant un élément nouveau et considérable à la poursuite, elle fut reprise contre Moulin et Genderme. Alors accablé par les charges, Moulin fit les aveux les plus complets et les plus circonstanciés. Le 12 février, en sortant du cabaret, lui et son gendre Genderme ils avaient amené Chapuis à la grange, où s'est passée la première scène de ce récit, pour lui montrer du bois qu'il acceptait en paiement; ils l'avaient assassiné de coups de bâton et de hache, lui avaient ouvert le ventre, lui avaient scié le cou et enfin l'avaient caché sous les pierres de la cour. Mais, à la suite de leur première arrestation, Moulin, pensant que le corps du délit n'était pas suffisamment caché, l'avait été porter, ainsi que nous l'avons raconté, dans l'endroit où le hasard l'a fait découvrir. Brun, l'auxiliaire involontaire de cette opération, arrêté en dernier lieu avec Moulin, a été remis en liberté peu de temps après.

— 9. Pour empêcher l'usage de l'eau-de-vie, les états de la Hesse électorale ont mis en vigueur une loi qui interdit aux marchands d'en vendre moins de vingt mesures à la fois. Les buveurs trouvent que c'est beaucoup; mais enfin ils s'y accoutumeront.

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Magasin de Modes et Nouveautés

DE KITZ ET LESER

tant pour Dames que pour Messieurs à l'Obélisque, Kohlmarkt Nr. 1149 et 1150.

Quelques belles journées ont déjà inauguré le retour du printemps; nous en avons profité pour examiner les splendides préparatifs du magasin de Modes et nouveautés de Kitz et Leser.

L'assortiment des soieries est merveilleux, beaucoup d'articles seront appelés à un succès de vogue. Nous ne voulons pas, par une description, ôter le plaisir de la surprise; nous nous bornerons à citer certaines étoffes qui nous ont particulièrement frappées, telles que le Pékin aérien, le Taffetas de Milan, le Bazin caméléon, etc. à côté de ces hautes nouveautés viennent se grouper une foule d'autres articles plus simples, pour les toilettes du matin, aux prix les plus fabuleusement modiques. Ce sont des bons marchés réels, qui nous n'en doutons pas, seront appréciés. Les Tissus de laine nouveaux, les Barèges, les Impressions sur mousseline, laine et cachemire, sont d'une grande multiplicité, et portent le cachet de bon goût qu'on est habitué à rencontrer dans le Magasin de Modes et nouveautés de Kitz et Leser. Notre but est de faciliter à nos belles lectrices leurs achats de printemps, nous devions naturellement signaler l'industrieuse activité de cette maison. C'est un de ces établissemens exceptionnels qui n'ont pas besoin de préliminaires d'éloges, auxquels la confiance est acquise, et dont tous les efforts tendent à la justifier

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 27 Avril 1843. Numéro 50.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le bonheur d'être fou.

Suite.

— M'éloigner, s'écria-t-il, jamais! Le bonheur est ici, le désespoir à votre porte, je reste où est le bonheur.

— Vous voulez donc que ce soit moi qui me charge de vous congédier, dit en apparaissant le marquis d'Hervilliers?

D'Argency resta confondu, et Angélique fort étonnée; elle était loin de croire qu'elle avait près d'elle un témoin si intéressé.

— Vous êtes chaste comme Minerve, Madame la marquise, dit le mari en lui baisant la main avec cette galanterie qu'il conservait même avec sa femme, apparemment pour n'en pas perdre l'habitude; j'étais sûr d'ailleurs que vous ne faibliriez pas; n'avez-vous pas dans les veines le noble sang des Miralais!

Il se retourna vers le jeune homme avec une contenance plutôt fière qu'irritée; ses manières conservaient leur mesure et leur distinction; dans aucune circonstance de sa vie l'homme de cour ne disparaissait.

— Je pourrais, Monsieur le vicomte, dit-il à d'Argency, vous demander raison de votre offense; je suis vieux, mais je porte encore au côté l'épée que mon trisaïeul reçut de Henri IV; cette épée n'est point rouillée, je vous prie de le croire; elle est encore aussi brillante que l'honneur de ma famille. Mais dans une semblable circonstance, le duel me semble maladroit.

Le pauvre amant demeurait anéanti.

— Eh bien! Monsieur le vicomte, dit le marquis d'un ton froidement poli, qu'attendez-vous? Me permettrez-vous, de vous reconduire jusqu'à la porte?

D'Argency s'élança hors de cet appartement. Il avait le vertige, il était épouvanté de toutes les pensées qui fermentaient dans sa tête.

— Jamais cette porte ne s'ouvrira pour moi, dit-il d'une voix déchirante; du moins j'ai son portrait, s'écria-t-il en regardant le médaillon qu'Angélique avait oublié de réclamer, et qu'il serrait dans sa main.

Quand il entra chez lui, il avait la fièvre et le délire.

II.

1802.

Une foule bariolée, convulsive et grimaçante faisait mille contorsions dans une cour enclose de hauts murs et fermée par une large grille. Ces gens-là étaient de ceux que nous sommes convenus d'appeler fous, parce qu'ils ont un autre genre de folie que le nôtre, ou plutôt parce qu'ils disent tout haut les divagations que nous pensons tout bas; nous autres, qui nous nous appelons sages, nous ne sommes autre chose que des fous qui ne font pas sonner leurs grelots. La maison qui renfermait ce peuple aux cris discordans, aux mouvemens saccadés, aux prunelles fixes et phosphoriques, était située à Passy, et avait été bâtie en 1762. La révolution avait respecté cette inoffensive maison de fous, et tandis qu'elle hurlait en dehors de l'enceinte, elle avait laissé les fous hurler en dedans.

Dans le coin le plus isolé de la cour, un vieillard était assis sur une pierre, et contemplait le portrait d'une jeune femme. On aurait eu peine à reconnaître dans ce vieillard aux cheveux gris, le jeune vicomte d'Argency. Le désespoir l'avait rendu fou, et depuis quarante ans il habitait cette maison. Plusieurs fois sa famille, trop confiante dans un retour de raison, avait tenté de le faire sortir, mais, peu de jours après, il avait fallu le ramener plus insensé que jamais.

En vieillissant, sa folie délirante s'était calmée et était devenue une monomanie. Absorbé par une idée fixe, son amour, il n'avait pas vu le temps s'écouler et rider son front; il se croyait encore le jeune homme de vingt-cinq ans amoureux d'une femme de dix-huit; il lui semblait qu'Angélique n'avait pas plus vieilli que le gracieux portrait qu'il contemplait nuit et jour. Nous comptons les lustres qui passent plus encore par le changement de nos idées que par celui de nos visages; nos pensées, vertes à vingt ans, se flétrissent dans l'âge mûr, et, dans la vieillesse, il neige sur elles comme sur nos têtes. Mais d'Argency, abîmé dans une pensée unique, avait vu les années fuir indistinctes, et se ressembler toutes tellement qu'elles semblaient se fondre en un court espace de temps.

Cependant un soir, en 1802, d'Argency s'échappa de sa triste demeure, pressé de revoir Angélique. Il avança de toute sa vitesse, franchit la barrière et entra dans Paris.

Bientôt il fut au centre de la grande ville. Minuit allait sonner; on sortait encore des spectacles, et, à chaque personne qui le coudoyait, l'ancien mousquetaire faisait une exclamation d'étonnement.

— Quoi! se disait-il, les femmes n'ont ce soir ni poudre ni paniers; qu'est-ce donc que ces jupes en étui? ces femmes-là sont étroites et grêles comme des oiseaux qui muent. Mais en vérité les hommes n'ont pas d'habits pailletés, pas de culottes courtes! Tout-à-coup il se frappa le front, et se prit à rire. — Je vois ce que c'est, se dit-il en continuant sa route, j'arrive un soir de carnaval, et je rencontre des gens déguisés.

Il se logea dans un hôtel garni, et dès le lendemain écrivit à Angélique une lettre brûlante dans laquelle il lui demandait à genoux une entrevenue. Il mit l'ancienne adresse de la marquise et sonna; un domestique parut.

— Laquais, lui dit-il, porte ce billet à la marquise d'Hervilliers, et rapporte-moi la réponse.

Une heure après, le domestique revint; il avait trouvé la marquise à son ancien hôtel, racheté par elle après l'émigration. Il tenait une lettre, d'Argency la lui arracha; sa main frémit en l'ouvrant, un nuage passa devant ses yeux, il pensait que l'indifférente Angélique lui faisait quelque réponse dédaigneuse, glaciale comme une gelée de janvier, et contenant un refus formel; il lut en tremblant:

„Mon ami,

„Je vous attends demain soir, à huit heures.

Angélique d'Hervilliers."

— Mon ami! s'écria-t-il! c'est Angélique qui m'appelle mon ami! et elle m'attend demain soir; mais je ne rêve pas au moins, j'ai peur de me réveiller.

Il compta les heures avec une impatience inexprimable; il eût voulu activer la marche du balancier et la régler sur les battemens de son cœur. Il passa ces deux journées, les plus longues de sa vie, à regarder le portrait d'Angélique, à arpenter sa chambre et à courir chez un tailleur commander un habit neuf, car il voulait être délirant, irrésistible.

— Mon cher, lui dit-il en faisant briller à ses yeux quelques pièces d'or que sa famille ne lui épargnait pas, il me faut pour demain un uniforme complet de mousquetaire noir.

Le tailleur le regarda d'un air ébahi.

— Mousquetaire, répéta-t-il, j'ai mal entendu sans doute: Monsieur veut peut-être l'uniforme de la garde consulaire.

— Qu'est-ce que c'est que cela, la garde consulaire? Sa majesté Louis XV n'a pas de garde de ce nom! Je vous dis que je veux un uniforme de mousquetaire noir; tout Paris connaît cela; deuxième compagnie, galons d'argent. Que diable me chante-t-il avec sa garde consulaire!

— Cet homme est fou, dit le tailleur dès qu'il fut parti.

— Cet homme est fou, dit le vicomte dès qu'il eut quitté le tailleur.

Enfin le lendemain soir arriva. Le vicomte se fit poudrer et parfumer, endossa son uniforme de mousquetaire, qu'il trouva fort inexact, monta en voiture et arriva chez Angélique. Un domestique le fit entrer dans un élégant salon, puis sortit pour prévenir la marquise.

D'Argency, resté seul, attendit dans une délicieuse impatience; car il est une chose qui vaut mieux que le bonheur, c'est l'attente du bonheur. Il tressaillait au moindre bruit, mille impressions palpitantes et mobiles le faisaient rayonner ou pâlir; chaque minute était une vie d'émotions.

La fin au numéro prochain.

Les annonces et les petites-affiches anglaises.

Un écrivain a dit qu'un seul journal athénien nous ferait mieux connaître les Grecs que tous les commentaires sur Aristophane et toutes les dissertations des savans réunis. Convaincus de cette vérité, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux quelques échantillons des annonces insérées dans les journaux de nos voisins de la Grande-Bretagne. Aucun peuple n'a aussi complètement exploité la publicité offerte par la presse. Laissons d'abord parler les charlatans, qui ont beau jeu dans un pays où chaque famille a encore sa petite pharmacie de spécifiques pour chaque indisposition: coliques, engelures, maux de tête, aigreurs, etc.

Prophétie surprenante du Dante. — Qui eût pu se douter que la prophétie contenue dans ce fameux vers du Dante: Et le temps te verra guéri de tous les maux... dût s'accomplir à la lettre au dix-neuvième siècle et en Angleterre? Et pourtant il en est ainsi. Quelque compliquées qu'elles soient, toutes les maladies sont guéries avec une rapidité incroyable par l'incomparable pommade d'Holloway, employée conjointement avec les pilules d'Holloway pour les maladies externes.

Autre exemple:

Archimède, étant au bain, résolut un problème si difficile que, transporté de joie, il sauta hors de l'eau et parcourut les rues de Syracuse en criant: „je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.." Il est dans la science médicale un grand nombre de problèmes fort obscurs que M. Wray a résolu par les vertus prééminentes de ses pilules balsamiques.

...Que dites-vous de ce pédantisme? Ne se croirait-on pas en plein moyen âge où l'on composait des chansons grivoises en Hébreu?

O Molière que n'es-tu là pour faire justice de la foi complaisante qui se prend à de tels gluaux.

Nul besoin de dire que les propriétés de ces merveilleuses inventions sont attestées par bon nombre de certificats.

En voici un qui vient d'une femme:

— Quoique nouvellement mariée, j'étais dans l'impossibilité de dormir sur le même oreiller que mon mari, contrainte que j'étais, par mon état, à rester appuyée sur des coussins dans une position presque perpendiculaire: ce qui, pour une personne placée dans de telles circonstances, était extrêmement désagréable...

La suite se devine; l'élixir balsamique de Congrève a promptement fait raison de cette désagréable nécessité; du reste, le même élixir a opéré bien d'autres miracles, témoin ce nouveau certificat:

— Ma toux, qui m'avait rompu quinze vaisseaux dans la poitrine, fut promptement guérie.

Après la santé, ce qui tient le plus à coeur aux hommes, et surtout aux femmes, c'est évidemment la beauté.

— Si c'est à la France que revient l'honneur d'avoir fait connaître au monde civilisé le Racahout des Arabes, ce délice des sultanes qui envient la royauté de la graisse, l'Angleterre a acquis des droits éternels à la reconnaissance des poètes en inventant le sirop impérial aérienifiant (qui rend aérien) dont il suffit de prendre, le matin, un petit verre pour avoir, au bout de quinze jours une taille de sylphe, sans que son emploi ait aucun danger pour la constitution.

Après avoir songé à elles-mêmes, il est naturel que les femmes songent à leurs enfans. Quel coeur maternel resterait insensible à cet appel?

— Les dames qui désirent n'avoir que de beaux enfans, peuvent recevoir de précieuses instructions ad hoc, en s'adressant, par lettres affranchies, à madame Henderson, veuve du docteur William Henderson.

La suite prochainement.

PHILOLOGIE.

Conseils et préceptes

sur la manière d'enseigner et d'étudier la langue française en Allemagne.

par

Charles Rigot,

Bachelier ès lettres.

Chapitre premier.

Du choix d'un maître.

§ 1.

Avant tout, si vous prenez un maître pour vous diriger dans l'étude de la langue française, n'en espérez pas un grand secours, à moins qu'il ne soit brisé sur les matières que vous désirez connaître, imprégné, pour ainsi dire, de la quintessence de l'idiôme où vous allez faire vos premières armes: c'est une vérité si banale que nous avons presque honte de l'exprimer ici, cependant ....*)

Chaque année l'Allemagne dote la France de nouvelles emigrations avides de connaître ces belles contrées et de s'inculquer notre idiôme. Négocians en herbe, artistes, hommes de lettres, publicistes, chacun veut passer au moins quelques lunes dans l'atmosphère de la Mecque occidentale, chacun veut faire ce pèlerinage, admirer de ses propres yeux les merveilles de la capitale des arts et des sciences, avoir été à Paris! Chaque année aussi, l'Allemagne voit poindre de ces hommes, nous dirions rares s'il n'y en avait tant, qui, en un laps de vingt ou trente mois (absolument ce qu'un garçon tailleur met à faire son tour de France), ont absorbé tous les trésors de la langue française, et viennent en gratifier leur patrie reconnaissante.

Pour quiconque a un peu fréquenté le monde d'Allemagne pour quiconque a vécu parmi les classes cultivées il est évident qu'on y rencontre une masse considérable de personnes familiarisées avec un certain usage du français, et qui possèdent le bagage usuel de notre langue. La prononciation, exercée dès l'enfance dans la bonne société, est à peu près irréprochable, l'expression, épurée par l'imitation du mieux et le commerce des gens de bon ton. Mais ce qui frappe d'abord un Français dans ce langage, c'est sa pâleur et sa monotonie. De ces saillies si naturelles à l'indigène et dont pétille la conversation de tout individu, je ne dis pas même cultivé, mais frappé au sceau de la nationalité; de cet esprit qui fait le fonds et l'essence de toute langue, différent pour chacune et ne pouvant en être isolé sous peine de lui faire perdre sa physionomie distinctive; de ces locutions qui respirent l'actualité **), locutions qui se rattachent à un fait, à un homme, à un événement comique, à un crime, et passent de bouche en bouche, un laps de temps pour faire place à d'autres qui subiront le même sort; de ces finesses, ces jeux de mots, ces calembourgs si gais, si ébourrifants, de tout cela, aucune trace, aucune idée!

Et cependant il faut reconnaître que la haute classe en Alle-

*) Il croit quelque part des philologues d'une vigueur vraiment désespérante: Prenez de la place, Monsieur. Voulez-vous une cigare? Je donne des leçons du français. Oui, du français de votre façon.

**) Un exemple en passant. Qui ne reconnaît la vérité de cette assertion dans les mots taffarger et tehoner, qui rappèlent et le crime et le scandale?

magne l'emporte de beaucoup, sous bien des rapports, sur les pédagogues, maîtres de la langue française. Ici, prononciation bouffonne, révoltante pédanterie, ignorance complète et honteuse des élémens les plus simples. Et c'est à de pareilles gens que l'on remet, avec une bonace confiance, une branche d'éducation réputée importante! Ce sont eux qu'on élève aux nues, à l'exclusion méprisante de ceux qui, seuls, peuvent offrir des garanties non décevantes de leur capacité. Poser des règles, indiquer des principes, écrire des grammaires, bagatelle! On a été en France!

Qu'on demande à un étranger, professant la langue française, s'il la possède, la parle et l'écrit comme sa langue maternelle à lui, supposé qu'il ait étudié cette dernière, le contraire n'étant pas impossible. Cette simple question, qui oserа y répondre affirmativement sans se mentir à lui-même? Pas un sur mille peut-être.

Et en effet, quel Français, après avoir consacré sa vie à l'étude de sa langue, ne reconnaît point que, malgré ses veilles, il est loin encore d'en avoir pénétré toutes les profondeurs, découvert toutes les beautés, épuisé toutes les richesses?

§. 2.

L'accent du maître doit être également l'objet d'une attention particulière. Il ne sera, sous ce rapport du moins, ni Gascon ni Auvergnat, bien moins encore Alsacien. Un Français qui parle bien, doit, sans néanmoins pécher par la monotonie, avoir un ton posé, ne pas monter des gammes comme le Parisien, ni tomber à l'instar du Lorrain. Il faut nécessairement que toute phrase soit accentuée, soumise à des inflexions en rapport avec les sentimens de l'âme, faute de quoi le discours, dénué de couleur, deviendrait insipide. „Se piquer de n'avoir pas d'accent, dit Jean-Jacques, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grâce et leur énergie. L'accent est l'ame du discours; il lui donne le sentiment et la vérité. L'accent ment moins que la parole; c'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succèdent des manières de prononcer ridicules, affectées et sujettes à la mode, telles qu'on les remarque surtout dans les jeunes gens de la cour."

La suite prochainement.

Des prétendus amateurs, connaisseurs, dilettantes.

Pour bien apprécier la musique, il faut avoir non pas seulement, comme on le dit, une oreille, mais deux oreilles justes; témoin le baron G**, de Nuremberg, dont les journaux allemands ont parlé en 1838. Ce gentilhomme ne pouvait entendre les moindres accords sans prendre des crispations; cela lui faisait l'effet d'un charivari agaçant et discordant. Un médecin de Nuremberg, le docteur Schroeder, eut l'idée d'examiner si cette inexplicable antipathie ne provenait point d'une défectuosité naturelle dans le sens auditif. Il examina donc attentivement les deux oreilles du baron, et découvrit une notable disparate dans la structure respective du double appareil de l'ouïe. Les oreilles du baron G** n'étaient point dans le même ton... Ne riez pas, le fait est authentique. Pour confirmer son opinion, le docteur tenta une expérience. — Fermez une oreille, dit-il à Monsieur G**; il se plaça en même temps au piano, et joua en ut majeur un passage de l'ouverture du Freischütz. Le baron enchanté, le pria de continuer. Le docteur alors lui fit fermer l'oreille qu'il avait laissée ouverte, et ouvrir celle qu'il avait fermée, et répéta le même air, toujours en ut majeur. — Délicieux! sublime! s'écria le baron; seulement vous avez changé de ton. Le docteur n'avait pas changé de ton; c'était l'oreille du baron qui entendait le re majeur au lieu de l'ut majeur. C'est ainsi que fut résolu le problème de cette horripilation de Monsieur G** à l'encontre de la musique. Comment, en effet, est-il possible d'écouter tranquillement un chanteur ou un exécutant avec deux organes qui diffèrent d'un ton dans la perception des sons? Depuis lors, le baron est devenu un mélomane enthousiaste; seulement, pour comprendre toutes les beautés de la musique, il est toujours obligé de fermer une de ses oreilles.

D'après cet exemple, nous conseillerons à bon nombre de nos soit-disant connaisseurs dont les jugemens sont si faux, de faire examiner leurs deux oreilles à la Faculté, afin qu'on s'assure si elles sont d'accord.

Le goût, le sentiment vrai, et la science approfondie de la musique, sont choses encore fort peu répandues dans notre belle France. Ce qui est populaire jusqu'à ce moment, c'est la marche militaire, la contredanse et le galop. Toute mélodie qui n'est pas livrée à ce rhythme commun et sautillant demeure lettre close pour la foule. Les quadrilles-Musard ont créé, dit-on, de nombreux musiciens; oui, comme les recueils à deux sous créent des lecteurs.

Examinez, dans une de nos salles de concerts, ce qu'on appelle l'élite du monde musical; quel air de distraction, d'impassibilité ou d'ennui sur toutes ces têtes luisantes et pommadées! comme au soin d'attifer incessament sa chevelure et sa toilette, aux regards et aux lorgnons convergeant exclusivement sur les diverses parties de l'assemblée, il est aisé de se convaincre que la préoccupation principale de tous ces prétendus dilettantes des deux sexes est de se faire voir et d'être vus! Par exemple, il faut leur rendre une justice: lorsque l'accélération de la mesure annonce la fin du morceau, alors ils se ravisent, et se rappellent qu'ils doivent applaudir avec les apparences d'un délirant enthousiasme.

Qu'il y a loin de ces allures compassées, calculées, à la béate absorption des Allemands et à la furia magnétique des Italiens partout où ils entendent de la bonne musique! Et vraiment, il faut plaindre les grands artistes qui se font entendre dans nos soirées ou nos concerts; on a peine à concevoir comment le froid de l'auditoire ne le gagne point et ne glace pas leur inspiration. C'est ce qui arriva un jour à Steibelt. Ce célèbre artiste devait donner une séance d'improvisation chez Monsieur de B**; l'assemblée était brillante et nombreuse. Steibelt se met au piano, et déjà il allait plaquer son premier accord, lorsque tout-à-coup, il s'arrête comme frappé d'une commotion violente; il se tourne vers le maître de la maison, et lui témoigne par une pantomime expressive qu'il ne saurait aller plus avant. Tout le monde se recrie; on insiste, on supplie. Enfin Steibelt se décide à recommencer; mais il n'avait pas touché deux notes, qu'une nouvelle commotion le frappe; il s'éloigne rapidement du piano: „Je n'improviserai pas, dit-il, devant ces deux statues de pierre." Tous les yeux se fixèrent alors sur deux grandes figures de femmes appuyées nonchalamment contre le marbre de la cheminée, et qui représentaient avec une rare perfection l'emblème de la bêtise endormie.

Steibelt s'était hâté de gagner la porte en proférant des malédictions et des imprécations. Oncques il ne se refourvoya dans les salons de Monsieur B**.

Parlerons-nous de ces amateurs qui ne viennent dans une réunion musicale que pour se promener indéfiniment, et mêler aux accords de Beethoven ou de Rossini l'harmonie de leurs bottes criant sur le parquet?

Entre autres types de dilettantes, nous avons encore:

Ceux qui à l'Opéra ou aux Bouffes, ont constamment leurs jumelles braquées sur les yeux et qui vous disent très-sérieusement qu'ils ne sauraient entendre la musique sans lorgnette.

Les vieux mélomanes, qui ne trouvent de bien que la musique de leur temps, c'est-à-dire les ariettes, à l'aide desquelles ils ont séduit des beautés du directoire ou de l'empire; les jeunes, qui qualifient toute partition, tout compositeur remontant à plus d'une quinzaine d'années de perruque, de rococo, de souliers à la poulaine.

Les antiquaires, qui se prennent d'une admiration unique et rétrospective pour un artiste dont le nom est cité dans quelque vieille chronique, et qui, comme le célèbre critique Gustave P..., par exemple, vous diront: il n'y a jamais eu qu'un véritable grand chanteur au monde, Truffinelli, qui vivait vers le commencement du quinzième siècle."

Les chercheurs maniaques de réminiscences et de rapports, lesquels, après avoir entendu une cavatine de Rossini, de Donizetti, de Mayerbeer, etc., se penchent à votre oreille pour vous dire: „Sans doute c'est bien, très-bien; mais ne trouvez vous pas que ce morceau ressemble à cet air si connu...vous savez?... et qui se mettent à fredonner un air n'ayant pas la moindre analogie.

Albert Cler.

NOUVELLES A LA MAIN.

— Le cheval comédien. La semaine dernière, la représentation qui allait être donnée sur un de nos théâtres a failli

manquer par une indisposition . . . . . d'un cheval. Voici comment:

M. N*** aime les promenades à cheval, mais il n'est pas très-habile écuyer. Ce jour-là, il avait jeté son dévolu sur une jument dont le palefrenier lui avait vanté l'humeur et le trot paisibles.

Or, cette jument devait figurer, le soir même, dans une entrée solennelle, et il avait été stipulé qu'elle serait rendue au théâtre une heure avant l'ouverture des bureaux. Cette heure sonne, et la jument ne revient pas. On attend la demie, point de jument. L'heure passe, le moment de lever la toile est venu, et la jument est toujours absente. Cependant c'est le seul animal qui sache le rôle dans toute l'écurie.

Pendant que le maître du manége et le directeur du théâtre associent leur chagrin, voyons ce qu'était devenu le cheval, objet de tant d'inquiétudes. M. N*** avait suivi sans encombre l'avenue des Champs-Elysées, il était entré au bois, et, trouvant la mousse fraîche, il avait mis pied à terre et s'était, abandonné, le dos appuyé contre un arbre, à un bienfaisant sommeil.

Le moment de retour venu, il était remonté sur le dos de sa bête, et chevauchait tranquillement vers la porte du bois, tout-à-coup un brillant phaéton vint à poindre au bout de l'allée. En un instant M. N*** fut rejoint par le rapide équipage, où il reconnut plusieurs dames de sa connaissance. Elles rentraient dans Paris, et engagèrent le novice écuyer à les accompagner. Il fût volontiers monté dans la voiture sauf à attacher sa monture par derrière, ce qui eût été d'un effet très-pittoresque. Mais il n'eut pas même le temps de hasarder cette proposition. Les chevaux étaient répartis, et déjà il suivait le mouvement en ballottant sur la selle.

On arriva bientôt auprès du Ranelagh. Une nombreuse assemblée était réunie pour recueillir les accords d'un concert d'amateurs. En ce moment on exécutait l'air d'entrée de la jument de M. N***. Elle n'a pas plutôt reconnu les sons familiers à son oreille, qu'elle se cabre, s'élance à travers la pelouse, en renversant les chaises heureusement vides, et là, en présence des spectateurs surpris, elle commence à tourner sur elle-même et à valser avec une grace qu'on eût fort admirée au Cirque-Olympique.

Plus M. N*** frappait, plus vite la jument tournait, jusqu'à ce qu'enfin, excédée du combat qu'elle soutenait avec son cavalier, elle le jeta à terre, et partit comme un trait. M. N*** a été relevé sans fracture, et ses amis l'ont reconduit à sa demeure.

7. — On écrit de Douai, 4 avril: Le 2, à onze heures du matin, un jeune homme de Brebières, âgé de 22 ans, et que les habitans de cette commune appellent le fils de l'Anglais, rentra chez lui et dit durement à son jeune frère, qui, assis auprès du foyer, étudiait son catéchisme, de se lever et de lui faire place. L'enfant continuant sa lecture et n'obtempérant pas assez vite à l'ordre de son frère aîné, celui-ci saisit une pelle en fer et lui en assène sur la tête deux violens coups qui renversent l'enfant à terre tout baigné dans son sang. Aux cris que la douleur et l'effroi arrachent à la victime, la mère accourt et s'écrie d'une voix déchirante: „ Que fais-tu? malheureux?" — „Je lui donne un troisième coup, répond le forcené, puisque les deux premiers ne l'ont pas tué." Et en effet, il lève de nouveau l'instrument de mort qu'il tient à la main et va pour en frapper une fois encore son jeune frère à la tête; mais la mère se précipite et reçoit le coup, qui lui brise et lui détache presque entièrement le pouce de la main droite. Son crime accompli, l'assassin sort et se dirige vers Douai, puis il prend la route de la Belgique: mais le garde de la commune de Brebières donne son signalement à la gendarmerie, qui se met à sa poursuite. Enfin le fils de l'Anglais attaignait les premières maisons de Pont-à-Raches, lorsqu'un gendarme à cheval, l'ayant devancé de quelques pas, retourne brusquement sur lui. Alors la conversation suivante s'engage entre le militaire et l'assassin: — Vous êtes de Brebières? — Oui, j'en suis. — Vous avez assassiné votre frère? — Oui, je l'ai assassiné. — Au nom de la loi, je vous arrête. — Vous pouvez m'arrêter. L'assassin se laisse mettre les menottes, sans résistance; puis il dit avec sang-froid: „Maintenant on peut me faire mourir, je ne l'aurai pas volé." La victime de ce crime horrible n'était pas encore morte hier; mais il n'y avait pas d'espoir de conserver ses jours. On avait dit d'abord que le fils de l'Anglais était atteint d'aliénation mentale; mais la netteté et la précision de ses réponses à M. le procureur du roi semblent entièrement détruire cette assertion."

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Magasin de musique de Tobias Haslinger, Kohlmarkt, Nr. 251.

Vienne est encore toujours illustre par ses productions musicales. Les célèbres compositeurs trouvent un prompt débit de leurs compositions chez les Éditeurs de Musique de cette capitale. A la tête des Éditeurs de Vienne qui encouragent le génie musical marche sans contredit la maison de Tobie Haslinger, c'est à cet établissement que Vienne et les principales villes de l'Europe doivent la vraie musique de danse de Strauss et de Lanner. L'impulsion d'une musique de danse plus harmonieuse et mieux entendue que pour le passé a été donnée par l'infatigable activité et le bon goût de feu Tobie Haslinger. Son digne fils suit les traces de son père avec beaucoup de persévérance et avec des talens éminens. La maison Haslinger récompense, les compositions de Lanner et de Strauss avec tant de munificence, qu'on ne doit pas être surpris de la multiplicité de leurs oeuvres.

Le Magasin de musique de M. Tobie Haslinger, renferme la plus riche collection des chefs-d'oeuvre de la musique ancienne et nouvelle.

Présumant que la presque totalité des lectrices du Salon littéraire et Narratif aime et cultive la musique, on leur présente ici un petit prospectus de Nouveautés musicales que renferme ce riche Magasin.

Nouveautés pour le Piano.

Baroni Cavalcabo, „au bord du lac." Morceau de Salon pour le Piano. — Th. Kullak. Fantaisie de concert sur des motifs de l'opera: Freischütz, pour le Piano. — Liszt, symphonie. — J. Skiwa, Nocturne pour le Piano, — Lanner. Polka favorite. — Donizetti, Cavatine-Polonaise. — Donizetti. Choeur de femmes (Ah! io tremo) de l'Opéra: La Favorita. — Nicolai, Cavatine (ah quel guardo) de l'Opéra: Il Templario. — Mayerbeer. Choeur de nôce, de l'Opéra: les Huguenots. — Auber. Choeur, (La Reine va venir) de l'Opéra: Les Diamans de la couronne. — Auber. Polonaise. (Vive la pluie) de l'Opéra: Les Diamans de la couronne. — Donizetti. Cavatine de l'Opéra: Adélia. — Bellini. Cavatine (contento appien) de l'Opéra: Bianca et Fernando. — Halevy. Air de l'Opéra: Guida et Ginevra. — Halevy, Cavatine (Je parsmais) de l'Opéra: Le Sherif. — Monpou, Cavatine (Entends, mon Dieu) de l'Opéra: La chaste Susanne. — Adam. Cavatine de l'Opéra: La Reine d'un jour. — Mabellini. Duo de l'Opéra: Rolla. — Czerny. Impromptu martial. — Lickl. La Répétition. — C. Haslinger. Nocturne et Scherzo. — Ricci. Duo de l'Opéra: Corrado d'Altamura. — Strauss. Rondino sur les Valses du maître de danse. — C. Czerny. Studio scherzoso.

Cette Collection dont nous indiquons ici la première Livraison a le mérite de fournir dans une série conséquente les mélodies favorites du temps moderne et de les arranger pour le Piano d'une manière brillante, mais facile à exécuter. L'arrangement de ces compositions a cela de particulier qu'elles servent d'amusement non seulement quand on les exécute pour soi seul, mais qu'on peut aussi les exécuter dans les Salons devant un nombreux auditoire.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Samedi 29 Avril 1843. Numéro 51.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui parait trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le bonheur d'être fou.

Fin.

— Mon Angélique! disait-il en contemplant le médaillon, ma belle Angélique! je vais donc revoir ta taille d'abeille, ta démarche de princesse, ton sourire qui m'illumine, ton visage de dix-huit ans, frais comme le moi de mai!

Il crut entendre le frôlement d'une robe de soie. — La voici! s'écria-t-il.

La porte s'ouvrit, une vieille femme entra. Son front et ses joues étaient rayés de longues rides; les unes imprimées par la douleur et les larmes, se creusaient entre ses sourcils ou s'allongeaient sur ses joues; les autres, laissées là par le sourire, marquaient le coin de ses lèvres; dans les rides des vieillards il y a l'histoire de toute une vie. De petites boucles de cheveux blancs plaquées sur son front, paraissaient sous son bonnet garni de dentelle, et sa taille déformée se dessinait sous une robe de soie brune bien étroite, bien resserrée, et dont la ceinture venait sous l'aisselle.

Elle s'avança d'un pas pesant, fit signe au vicomte de s'asseoir, et se jeta sur une bergère en face de lui.

Il fit un salut qui ressemblait à une grimace, et s'assit d'un air fort maussade. Est-ce qu'Angélique, pensait-il, voudrait se railler de moi, et m'envoyer sa grand'mère à sa place? La vieille femme le regardait tristement, elle lui dit après un instant de silence:

— Vous avez désiré me parler, Monsieur?

— Moi, Madame, pas le moins du monde.

— Cependant vous m'avez demandé une entrevue.

— Une entrevue, à vous, Madame. Oh! pour le coup, je vous jure qu'il y a méprise.

— Je ne le crois pas, dit la vieille femme avec un sourire amer. Cette lettre n'est-elle pas de vous?

— Mon billet à Angélique! s'écria-t-il étonné.

Il reprit avec un extrême embarras:

— Effectivement, ce billet est de moi, mais il est adressé à votre petite fille sans doute; à la belle Angélique d'Hervilliers.

— Eh bien, Monsieur, vous voyez qu'il est pour moi; c'est moi qui suis Angélique d'Hervilliers.

Elle se leva précipitamment pour le secourir: il venait de tomber à la renverse sur un fauteuil.

— Un peu de calme, mon ami, lui dit-elle doucement; j'ai appris votre folie, et je veux vous en guérir. Vous veniez, ivre de joie, pensant retrouver ici la jeune femme de 1762. Mais depuis ce temps-là quarante ans sont passés, quarante ans, me comprenez-vous bien; les jeunes femmes sont devenues des grand'mères; et moi aussi, moi, cette Angélique que vous avez aimée jusqu'à en devenir fou, j'ai vieilli comme les autres; mes pieds de gazelle ont la goutte, et mes yeux, que vous trouviez si étincelans, ne lancent plus leurs rayons qu'à travers des lunettes. Vous-même, mon ami, vous le jeune et brillant mousquetaire, vous vous êtes métamorphosé en vieillard.

Elle lui prit la main et le conduisit devant une glace.

— Regardez, continua-t-elle, est-ce bien là ce visage lisse? Il est tout couvert de rides; sont-ce bien là ces yeux qu'on me disait fascinans? Ils s'éraillent, mon cher; est-ce bien là cette taille si déliée qui se cambrait sous l'uniforme? J'en suis fâchée mon pauvre ami, mais elle se voûte un peu.

L'émotion fut si grande, que le fou sentit dans son cerveau une commotion qui fit vaciller toutes ses idées. Peu à peu elles se replacèrent dans un ordre nouveau. Ses yeux, qui se fixaient égarés sur Angélique et sur la glace, perdirent leurs regards effarés, mais prirent une expression de désespoir. Tout-à-coup il poussa un horrible sanglot; il était raisonnable. Il venait de passer subitement, sans aucune transition, de la jeunesse éblouissante à la vieillesse aride, sans amour, sans avenir, à la vieillesse sans flammes et pleine de cendres. Il regardait avec effroi les traits d'Angélique et les siens; leurs visages nouveaux lui semblaient deux masques qu'il eût voulu pouvoir arracher.

— Vieux! s'écria-t-il avec une explosion de douleur; vieux tous les deux! Quoi! plus de femme à aimer! plus d'idole! Quoi! tout à l'heure encore des rêves, des émotions ardentes; tout à l'heure je me croyais jeune. J'étais riche; maintenant je suis ruiné. O Madame! quel mal vous ai-je donc fait pour m'avoir rendu la raison?... Mon Dieu! mon Dieu! continua-t-il en regardant le médaillon; il est donc bien vrai que ce divin portrait, c'est le vôtre! Hélas! Madame, qu'avez-vous fait de mon Angélique?

— Vous avez mon portrait, oh! voyons! comment, j'étais cette jeune femme-là; comment, j'avais ces traits presque enfantins, cette peau blanche et unie, finement veinée! et maintenant...

Elle pleura amèrement; toutes ses larmes de regrets, qui avaient coulé à ses premières rides, toutes les larmes qu'une femme vieillissante répand sur son chevet revinrent en foule dans ses yeux; puis ils se séchèrent, un éclair d'orgueil y brilla.

— Savez-vous, dit-elle à d'Argency, avec un accent qui racontait toute la coquetterie d'une femme; savez-vous que j'étais bien jolie?

— Grand Dieu! je ne l'ai que trop su!

— Mais c'est que mon défunt mari aurait pu être jaloux; c'est que peu de femmes peuvent se vanter d'avoir eu à leurs pieds une plus nombreuse cour d'adorateurs.

— Quels souvenirs vous me rappelez!

Elle compta sur ses doigts: le baron de Tangis, le capriee des femmes de la cour; le vicomte de Forlins, qui se parfumait à l'ambre; le poète Dorat, qui faisait des madrigaux à la rose; le comte...

— Et que sont-ils devenus tous ces beaux adorateurs? demanda le pauvre d'Argency avec un souvenir de dépit.

— Ils se sont envolés à la première ride, comme les hirondelles au premier froid.

— Qu'est devenu le jeune baron de Tangis?

— Il a perdu hier sa dernière dent.

— Oh! que ne l'ai-je écouté, cet excellent ami, lorsqu'il m'éloignait de vous aimer! Que vous m'avez fait malheureux, Angélique; j'avais jeté mon bonheur à vos genoux, et vous l'avez foulé aux pieds. J'avais voulu avoir une croyance ici-bas comme là-haut, avoir une divinité sur la terre comme j'ai un Dieu au ciel; vous avez repoussé mon culte; et moi, comme un fanatique, toute ma vie j'ai apporté des fleurs et de l'encens au pied de l'autel vide! Oh! si vous m'aviez aimé! Que dis-je, le pourriez-vous? aviez-vous dans le coeur une seule étincelle? vous étiez faite de glace et de beauté. De toutes les femmes, vous avez été la plus indifférente.

— Qu'en savez-vous?

— Oh! mon Dieu! vous me le demandez!

— Qui vous a dit que je n'ai pas su aimer. Oh! mon ami, ne le jurez pas. Vous ignorez toutes mes luttes avec mes ardentes pensées; moi, pauvre enfant de dix-huit ans, mariée à un homme de soixante-huit; moi, qui aurais apporté un amour si pur à un époux de mon choix! Vous connaissiez la femme du monde, la femme voilée, vous étiez là, dans les salons, quand ses yeux étaient secs; mais connaissiez-vous la femme du foyer; étiez-vous là dans la solitude quand elle levait son voile, et quand ses yeux étaient brûlés de larmes?

D'Argency l'écoutait stupéfait, elle changeait en un instant les idées de toute sa vie, elle lui apprenait des mystères qu'il n'avait jamais soupçonnés.

— Écoutez, continua-t-elle, moi aussi j'avais une idole, un homme que j'aimais, vers lequel mes pensées de chaque seconde

s'envolaient à tire-d'aile; un homme dont la voix me vibrait au coeur, dont la présence était une magie.

— J'avais un rival! s'écria l'ancien amant.

En ce moment il était réellement jaloux, mais jaloux de la séduisante Angélique qu'il voyait dans son souvenir, et non pas de celle qu'il avait devant lui.

— Un rival! répéta-t-il avec colère; son nom, je veux le savoir; quel était cet homme?

— C'était vous.

— Moi, mon Angélique! s'écria-t-il transporté, en lui saisissant la main. Hélas! Madame, reprit-il en laissant retomber la main desséchée, que ne me le disiez-vous quarante ans plus tôt!

— C'est que quarante ans plus tôt cet aveu m'eût coûté bien des remords, tandis que maintenant, j'en suis sûre, il ne troublera le repos ni de l'un ni de l'autre.

Les deux vieillards se séparèrent. D'Argency passa une nuit de cauchemar; son réveil fut affreux d'amertume: il avait perdu sa folie, et sa folie c'était la jeunesse; croire c'est avoir. La raison était revenue sèche et mesquine, lui faisant poser le doigt sur la réalité, rétrécissant le monde de sa pensée, et soufflant sur ses palais de fées. Oh! qu'il était à plaindre! Plus d'amour, plus de rêves, plus d'illusions, plus de voiles de poudre et d'or à jeter sur le néant des choses!

Tous les jours il disait à Dieu pour prière: Mon Dieu, rendez-moi ma folie! Il avait sans doute commis bien des fautes dans sa vie, mérité des châtimens, car Dieu ne l'exauça pas; et le pauvre sage mourut de chagrin de ne plus être fou.

Anaïs Ségalas.

Le colonel Santa-Croce.

Le 20 juillet 1826, à six heures du soir, la salle du tribunal de Castro Giovanni était non seulement encombrée de curieux, mais encore les rues avoisinantes regorgeaient d'un flot d'hommes et de femmes qui, n'ayant pu trouver place dans l'enceinte où l'on rendait la justice, attendaient dehors le résultat du jugement. C'est que ce jugement était de la plus haute importance pour toute la population du centre de la Sicile. L'accusé qui comparaissait à cette heure devant ses juges faisait, à ce qu'on assurait, partie de la bande du fameux capitaine Luigi Lana, qui, se tenant tantôt sur la route de Catane à Palerme, tantôt sur celle de Catane à Girgenti, et quelquefois même sur les deux, dévalisait scrupuleusement tout voyageur qui avait l'imprudence de prendre l'une ou l'autre de ces deux routes.

Le seigneur Luigi Lana était un de ces chefs de voleurs comme on n'en trouve plus qu'en Sicile et à l'Opéra-Comique, et qui s'élancent sur les grands chemins pour redresser les abus de la société, et remettre un peu d'égalité entre les faveurs et les disgrâces de la fortune. Vingt personnes avaient eu affaire à lui, mais, sur les vingt signalemens données par elles, il n'y en avait pas deux qui se ressemblassent. Au dire des uns c'était un beau jeune homme blond, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qui avait l'air d'une femme; au dire des autres, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux traits fortement accentués, au visage olivâtre et aux cheveux noirs et crépus. Il y en avait qui disaient l'avoir vu entrer dans les églises et y dire ses prières avec componction; d'autres lui avaient entendu proférer des blasphèmes à faire fendre le ciel, et le tenaient pour un impie et pour un réprouvé. Enfin, il y en avait encore, mais c'était le plus petit nombre, il faut l'avouer, qui disaient qu'il était plus honnête homme au fond que ceux qui le poursuivaient pour le faire pendre, et plus rigide observateur d'une simple promesse verbale que beaucoup de commerçans ne le sont d'une obligation écrite: ceux-là s'appuyaient sur un fait qui prouvait qu'effectivement maître Luigi Lana ne plaisantait pas à l'endroit de ses engagemens. Voici l'événement sur lequel ils basaient la bonne opinion qu'ils avaient conçue et qu'ils émettaient touchant ce singulier personnage.

Un jour qu'il était poursuivi, il avait trouvé asile chez un riche seigneur sicilien, nommé le marquis de Villalba; en le quittant, Luigi, reconnaissant, lui avait promis que lui et les siens pouvaient désormais voyager en Sicile en toute sûreté. Confiant en cette promesse, le marquis de Villalba avait envoyé quelques jours après cet événement son intendant faire un paiement à Cefalù; mais, entre Polizzi et Collesano, l'intendant avait été arrêté par un voleur. Le pauvre diable avait eu beau dire qu'il appartenait au marquis de Villalba, et que le marquis de Villalba avait pour lui et les siens un sauf-conduit du capitaine: le bandit n'avait point écouté ses plaintes et avait laissé le pauvre intendant nu comme un ver. Se voyant dans l'impossibilité de continuer sa route, l'intendant était revenu sur ses pas et avait demandé l'hospitalité dans la première maison de Polizzi; de là il avait écrit à son maître l'accident qui lui était arrivé, lui demandant ses instructions sur ce qui lui restait à faire. Le marquis de Villalba, qui ne se souciait pas d'aller sommer Lana de tenir la promesse qu'il lui avait faite et à laquelle il avait manqué si promptement, était en train d'écrire au pauvre intendant qu'il eût à revenir au château, lorsqu'on lui remit deux sacs qu'un inconnu venait d'apporter pour lui de la part du capitaine Luigi Lana. Le marquis ouvrit les deux sacs. Le premier contenait la somme qui avait été volée à l'intendant, le second la tête du voleur.

En même temps l'intendant recevait dans la maison où il s'était réfugié, et par un autre messager inconnu, les habits dont il avait été dépouillé.

A partir de ce jour aucun bandit ne s'avisa plus de se frotter ni au marquis de Villalba ni à personne de sa maison.

Or, comme nous l'avons dit, le 20 juillet 1826, on jugeait au tribunal de Castro-Giovanni un homme accusé de faire partie de la bande de Luigi Lana, et que l'on soupçonnait d'avoir assassiné un voyageur anglais trois mois auparavant, c'est-à-dire le 18 mai entre Centorbi et Paterno. Comme l'Anglais était mort deux jours après de quatre coups de poignard qu'il avait reçus, il n'y avait pas moyen de convaincre le coupable par la confrontation. Mais, avant d'expirer, le moribond, qui avait gardé pendant tout cet événement un sang-froid digne du pays où il était né, avait donné de son meurtrier un signalement tellement exact, que, grâce à ce signalement, on avait arrêté six semaines après le coupable.

Quand nous disons le coupable, nous devrions dire simplement l'accusé, car les avis étaient fort partagés sur l'individu qui comparaissait devant le seigneur Bartholomeo, juge de Castro-Giovanni. En effet, malgré la disposition de l'anglais mourant, malgré l'identité du signalement avec les traits de son visage, le prisonnier soutenait qu'il était victime d'une erreur de ressemblance, et que, le jour même où avait eu lieu l'assassinat, il était sur le port de Palerme, où pour le moment il exerçait le métier de facchino. Malheureusement, le seigneur Bartholomeo, juge de Castro-Giovanni, paraissait s'être rangé au nombre des personnes peu disposées à croire à cette dénégation, ce qui laissait, la chose était facile à voir, infiniment peu d'espoir au pauvre diable, qui, pour toute défense, arguait d'un alibi qu'il ne pouvait pas prouver.

La suite prochainement.

Les annonces et les petites-affiches anglaises.

Suite.

Passons sous silence les rivaux de nos fabricans de graisse d'ours, de chameaux, etc., et contentons-nous de dire, à propos des littérateurs que leurs réclames laissent bien loin derrière elles celles de nos romanciers français. Il faut aux gens de lettres britanniques une panearte équivalente à quelques six pages in-octavo, dans laquelle sont échelonnées toutes les petites réclames partielles insérées dans tout les journaux. Constatons, en passant, que les écrivains ont une grande affection pour le puff indirect qui relègue la communication importante au fond d'un post-scriptum. Du reste l'illustre auteur de Robinson-Crusoé à lui-même donné l'exemple à ses futurs confrères en publiant un pamphlet intitulé: La véridique histoire de l'apparition de M. Vial le lendemain de sa mort, devant moi, M. Bargrave, à Cantorbéry, le 8 septembre 1705 laquelle apparition recommande la lecture du livre des consolations contre la crainte de la mort, par Drelincourt.

Les demandes de gouverneurs, gouvernantes, sous-maîtres et sous-maîtresses occupent une place considérable dans les journaux anglais.

Voici un extrait d'une annonce de ce genre:

Aux jeunes femmes. — On demande, pour une pension de jeunes gens, une jeune personne honnête, en état de prendre soin de vingt-cinq petits garçons et de leur apprendre à épeler, à lire et à écrire. Elle doit être à même de leur enseigner les élémens de l'histoire et de la géographie. On désire qu'elle ait vécu dans la bonne société. Elle ne sera pas payée pendant les trois pre-

miers mois, mais on se chargera de son blanchissage. Plus tard elle recevra vingt-cinq guinées par an. Elle aura à laver la figure et les mains des enfans, tous les matins, à les conduire à la promenade deux fois par jour, et à raccommoder leur linge et leurs bas le soir . . . le reste de son temps sera à sa disposition (!!!). Le samedi, elle sera chargée de les peigner au petit peigne, et de leur couper les ongles des orteils, après que la domestique leur aura lavé les pieds . . . du reste elle ne devra jamais punir ses élèves, les dames de l'établissement se réservant ce soin.

. . . . . .

Quant aux domestiques qui demandent des maîtres, aux maîtres qui demandent des domestiques, propres et prêts à remplir toute espèce de fonctions, aux célibataires qui réclament des femmes, et aux filles qui cherchent des maris, nous n'avons rien à envier à l'Angleterre, sauf une éloquence emphatique dont nous sommes complètement dépourvus; mais il n'est pas, je crois, d'autre pays que l'Angleterre où l'on puisse trouver de nouveaux Diogènes allumant leur lanterne pour se mettre en quête d'un ami.

Voici quelques fragmens d'une réclame de ce genre:

— C'est le malheur des princes et des riches que de vivre sans amis. Ils ont des courtisans, des clients, mais jamais d'amis. Éblouis par la flatterie, trompés par l'hypocrisie, endormis par des protestations de dévouement, ils ne découvrent l'imposture que quand l'adversité vient à les frapper. — Le mal est sans bornes; ils n'obtiennent jamais une opinion sincère un bon conseil, une réprimande utile. A quoi sert la fortune si elle change les amis en parasites? Une personne trop riche pour se laisser aller à de honteux calculs d'intérêt, et qui s'est montrée indomptable au milieu des dangers, et inébranlable dans son dévouement . . . offre son amitié à celui qui la mérite et qui saura l'apprécier, etc....

Si ce n'est là qu'une plaisanterie, elle ressemble assez, par sa légèreté, à un éléphant dansant sur la corde.

Nous avons fait allusion aux célibataires qui cherchent une femme, voici un mari qui est loin de chercher la sienne:

— Vu que ma femme s'en est allée, de nouveau, de son côté, me laissant avec ses quatre petits enfans et sa vieille mère aveugle, sans personne qui puisse prendre soin de la maison, et a suivi, à ce que l'on m'a dit, Vim Guigan, ménétrier boiteux, le même qui a été mis aux galères l'année passée, à Pâques, pour avoir volé le coq de combat de Barday Doody, la présente a pour but d'apprendre que j'entends ne pas payer un penny pour ce qu'elle ou lui se mettront sous la dent ou sur le dos, et que je lui conseille de ne pas montrer la marque de ses dix orteils dans le voisinage de ma maison.

Patrick M'Dallage.

P. S. Tim fera bien de ne pas se trouver sur mon chemin.

La suite au prochain numéro.

PHILOLOGIE.

Conseils et préceptes

sur la manière d'enseigner et d'étudier la langue française en Allemagne.

Suite.

Que le maître doive être familiarisé avec les productions littéraires de la langue qu'il enseigne; qu'il ait un jugement sain, le goût épuré, c'est ce que nous ne nous efforcerons point de démontrer. Ces deux facultés, on les trouvera rarement en un sujet étranger, telles qu'elles doivent être dans le cas présent, essentiellement françaises. Le proverbe „On ne peut disputer des goûts" est depuis trop long-temps convaincu de fausseté, pour que nous venions ici lui porter le coup de grâce. Il y a, en fait de langues du moins, le goût français, le goût allemand, le goût anglais, etc. etc. Tel mot qui rend parfaitement mon idée à moi, fera pouffer de rire un Allemand et sera empreint de sottise pour un Anglais, et vice versa. Les signes, notre unique moyen de communication avec nos semblables, varient donc infiniment en valeur d'une langue à l'autre. Pour s'exprimer d'une manière également juste dans deux langues différentes, il faudrait, pour ainsi dire, avoir des facultés en partie double, et faire usage des unes ou des autres selon que l'on aurait à répondre à telle ou telle exigence. Du choix des expressions dépend toujours l'exacte interprétatation de la pensée, et souvent, avant toute intervention du jugement et du goût, nous n'avons d'autre moyen de nous fixer que ce sens intime, ce démon de Socrate, si je puis hasarder cette comparaison, lequel a pris son gîte en notre esprit dès le principe, et dont l'existence s'est développée et affermie à mesure que nous avons crû sur la terre paternelle; souvent, à l'exclusion de ces deux facultés fondamentales, il nous faut puiser à cette source intérieure la solution qui nous tourmente. Et là, je le demande, quelle ressource reste à l'étranger?

Mais

Dieu fait bien ce qu'il fait: . . . .

nous dit le bon La Fontaine: le Français parle sa langue et en fait un usage en rapport avec le développement de ses facultés: l'étranger au contraire, avec son organe brisé a des inflexions, a des émissions de voix toutes locales, avec son esprit qui modèle la pensée et la fait jaillir sous l'impression du climat et de sa race, l'étranger, dès qu'il franchit les limites des langues, porte toujours un cachet inéffaçable dont le temps lui-même ne fait que renforcer l'empreinte et charger les couleurs.

§. 3.

Résumons-nous: être français, non de titre, mais d'habitudes, d'éducation, d'esprit, d'affection et surtout de langage; avoir balbutié sa langue au berceau, l'avoir triturée dans les ébats de l'enfance, dans la vie agitée du jeune homme, dans la vie calme de l'âge mûr, en posséder les principes grammaticaux et logiques; offrir une prononciation à l'abri de reproche; posséder la langue du pays où l'on enseigne, et toujours penser en français; enfin, vouer son existence entière au but que l'on veut atteindre, voilà les conditions de réussite dans notre branche d'enseignement.

Chapitre deuxième.

De l'élève.

Si le maître a de grands devoirs à remplir, l'élève, lui aussi, doit, par une coopération active et sérieuse mettre à profit l'instruction qu'on lui présente. L'étude d'une langue est chose plus pénible que le vulgaire ne se l'imagine; c'est une mine qui offre d'inépuisables filons au travailleur ardent à la tâche; c'est un monde où l'on découvre à chaque pas des plages inconnues. — Pour marcher sûrement de découverte en découverte dans ce travail, pour ajouter acquisition à acquisition, il faut à l'élève inexpérimenté une boussole qui ne l'induise pas en erreur, il lui faut connaître sa langue maternelle, non de routine, mais d'étude et de raisonnement. Trop souvent le maître est obligé de faire marcher de front l'étude des deux langues, d'apprendre à son pupille à ranger, dans l'une comme dans l'autre, chaque mot dans sa classe particulière, de lui faire remarquer le rôle que chaque signe joue dans le discours, sa valeur intrinsèque et relative. C'est un retard déplorable, et heureux l'élève que ses facultés mettent à même de combler rapidement cette lacune.

Ce sera donc pour l'écolier un avantage immense que de posséder sa langue.

La suite prochainement.

CHRONIQUE DE LA MODE.

S'il nous fallait faire le nomenclature de tous les tissus nouveaux exposés dans nos premiers magasins pour le retour de la belle saison, plusieurs colonnes de notre journal y suffiraient à peine; mais si, en outre des étoffes, nous voulions relater les noms de toutes les autres créations de la mode, on ferait le plus massif in-quarto qui ait été imprimé depuis le dictionnaire de Trévoux. Nous nous bornerons à indiquer les principaux genres.

Nous avons donc, pour le moment, en étoffes d'élite, deux genres de tissus destinés à être également bien portés: les tissus diaphanes et légers, les tissus compactes; dans cette dernière catégorie nous comprendrons les moires caméléon qui sont du meilleur effet, les brocatelles, les droguets catalans et autres, les pékins cannelés à trois nuances, les pékins grenadines à lignes ombrées, les arméniennes, les camaïeux d'été, les bagnos brochés, les gros de France, etc. Dans la première classe, celle des tissus diaphanes, on a les cotpalys qui, après un assez long abandon, reparaissent plus coquets, plus inchiffonnables que jamais;

puis les barèges de Bagnères, des Aldudes et autres, tissus de choix et véritablement filés par les habitantes des Pyrénées; puis les tarlatanes brochées, à semis de velours, à vives impressions; puis encore les gazes printanières brochées. Enfin, comme étoffes intermédiaires, légères, mais non transparentes, viennent les taffetas d'Italie, en grande largeur, et qui sous les dénominations de taffetas persans, péruviens, grecs, tourangeaux, suisses, à filets cannelés, pékinés, etc., etc., offrent une foule de dispositions brillantes, glacées, d'un excellent effet. Viennent ensuite les gros de Naples à colonnettes marquises, en écossais jardinière, en style pékin, en glacé-ombré, puis les foulards sans envers, les toiles de soie des Indes, les foulards fantaisie, puis les valencias, les fils de chèvre, les barèges doubles Pompadour, et enfin des myriades d'impressions sur jaconas de laine, sur cachemire et sur mousseline-laine.

La forme des robes parées, pour la promenade semble définitivement arrêtée, d'après ce que nous venons d'être à même de remarquer. Les corsages restent ajustés, à dos plat et un peu busqués avec les étoffes épaisses, comme avec la moire-caméléon, par exemple; avec les étoffes légères on fronce volontiers le dos, l'éventail et les devans conservent leur à plat; pour les robes légères, on rétablit les ceintures à longs pans; pour les autres, on se contente d'un simple tour de taille, pris dans la monture. Deux grands biais ondés et fort peu froncés sont très-demandés; souvent, au dessus du premier volant, on fait régner une ruche de ruban bouillonné à la vieille. C'est charmant sur le barége et les cotpalys. Les robes redingotes, qui conservent toujours une vogue méritée, ont le corsage en pointe et en biais; deux rangs de boutons et deux passementeries à effilé, fort étroites, décorent bien le corsage; la jupe reste ouverte; chaque côté est orné d'une quille plus étroite du haut que du bas, et d'ailleurs assez mince, formée d'un ruban à deux têtes ruché à la vieille et à fil tiré. En dessous l'on porte une jupe de mousseline brodée, ornée de deux volans. Rien n'est élégant comme une redingote de taffetas rayé, à corsage juste et montant, orné de brides longues comme le doigt, formées d'une ganse assortie et aboutissant de droite et de gauche à des boutons placés parallèlement.

On demande des mantelets écharpes, échancrés sur les bras, descendant derrière assez pour former demi-camail, les pans sont carrés; ce genre de mantelet est garni, en haut et en bas, d'une ruche assortie, à fil tiré. On les fait volontiers en taffetas glacé.

Avec toutes ces fraîches toilettes, on porte beaucoup de paille d'Italie, de pailles de riz, d'agrément, cousues, etc. La coupe élégante de ces pailles, les ornemens dont on les décore contribuent puissamment à les faire rechercher; on apprécie également des capotes de crêpe, des chapeaux à passe diaphane; la maison Maritou (2, place de la Madeleine) possède en ce moment un choix supérieur de ces charmantes nouveautés. Parmi les fleurs que l'on demande le plus, il faut citer les passifloras que la maison Mariton pose sur des capotes transparentes, elle fait onduler sur ses plus belles pailles des plumes-dentelles mouchetées et tournantes, des panaches péruviens, des plumes étoilées, des plumets-cachemire et des marabouts doublement ombrés; c'est l'article le plus nouveau en fait de plumes d'élite. E. Ch.

NOUVELLES A LA MAIN.

8. — L'Impartial de la Meurthe raconte sous le titre de Trilogie, une triple mystification subie par un voyageur, un aubergiste et un sous-préfet, dans une petite forteresse voisine de Nancy. Le voyageur, pressé de monter en diligence, demandait à grands cris son chapeau qu'il avait oublié. L'aubergiste, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, répondit qu'il ne savait où était le chapeau, et offrit en échange une vieille casquette de loutre que le temps avait rasée et enduite, d'une couche de matière animale. La nuit s'annonçait devoir être glaciale et le voyageur, tout dégoûté qu'il était de l'offre à lui faite, crut prudent de l'accepter. Il remercia ironiquement, promit de restituer le prêt, et fut bientôt entraîné vers Strasbourg. Une quinzaine de jours après, l'aubergiste reçut une lettre du voyageur, qui lui exprimait toute sa gratitude pour tous les bons soins qu'il avait reçus dans sa maison et particulièrement pour le prêt de la casquette de loutre. Il ne lui renvoyait pas cette casquette, et le priait d'accepter à sa place un de ces pâtés de foie, qui contribuent plus encore à la réputation de Strasbourg que la superbe flèche et les redoutables remparts de cette ville. On conçoit quelle fut la joie de l'aubergiste, qui venait justement de recevoir du sous-préfet du lieu la commande d'un dîner officiel. Le pâté arrivait avec une merveilleuse opportunité, et quelques jours après il figura comme pièce d'honneur dans le festin du premier fonctionnaire de l'arrondissement. Depuis une demi-heure il était dévoré du regard, lorsque la main du sous-préfet en leva majestueusement la croûte. Les parts sont faites et adjugées. De nombreux morceaux noirs fondus dans la pâte onctueuse du foie dénotaient autant de truffes. Mais, ô déception! les truffes étaient réfractaires à la dent avide qui les attaquait. On s'inquiète, on interroge le pâté dans ses profondeurs. Que trouve-t-on? la visière et de larges débris de cette fatale casquette de loutre que le Strasbourgeois avait, sous une forme si bizarre, envoyée à son hôte trop confiant.

10 avril. — Vendredi 7, à 4 heures 20 minutes après midi, la tour du beffroi de Valenciennes s'est écroulée et plusieurs personnes ont péri. Heureusement les ouvriers, avertis par la chute de quelques pierres, avaient quitté le travail deux heures avant l'événement. Cette tour était un fort bel édifice qui avait 70 mètres de hauteur. L'une des cloches pesait 9,000 livres.

— Un triste événement est arrivé hier rue Dauphine, vers quatre heures de l'après-midi. Un jeune homme descendant rapidement cette rue, par une pluie battante dans la direction du Pont-Neuf, heurta de son parapluie une personne qui venait dans le sens inverse, et qui, atteinte dans l'oeil, de l'extrémité d'une des baleines du parapluie, éprouva une vive douleur. Le jeune homme continua sa marche accélérée, soit qu'il ne se fût pas aperçu de ce qui était arrivé, soit au moins qu'il ignorât la gravité de la blessure dont il était l'auteur involontaire. Tout-à-coup la personne qui avait reçu le coup, s'élançant à sa poursuite, s'écria: „Arrêtez-le! arrêtez-le! „Le jeune homme étonné, et voyant, en se retournant que c'était à lui que s'adressait cet appel voulut traverser, en courant, la rue pour avoir le temps de comprendre de quoi il s'agissait, de s'expliquer, ou au moins de se défendre. En ce moment, une diligence, qu'il n'avait pas vue, descendait au grand trot la pente rapide de la rue. Le malheureux, dans son trouble, se précipita sous les chevaux et fut broyé par les roues de la voiture. Relevé mourant et transporté dans une boutique, il n'a survécu que quelques secondes à ce déplorable accident, dont l'auteur avait profité du premier moment de trouble et d'effroi pour disparaître.

VIENNE.

La fortune, cette femme aux caprices les plus bizarres, semble vouloir changer sa volage nature, et apprendre de nos belles Viennoises, chez lesquelles elle se plaît depuis quelques temps à séjourner, que la constance est le plus bel attribut de la beauté.

En effet au dernier tirage de la loterie Pollak le lot principal, choisi dit-on par la main d'une jeune et jolie Viennoise, a été dévolu à un bon habitant de cette ville, où une grande partie des autres gains sont également restés.

Aujourd'hui deux grandes loteries attirent encore l'attention de notre public. La première arrangée par la maison G. M. Perissutti est établie sur un plan si ingénieux qu'elle doit être comptée parmi les plus intéressantes et les plus lucratives qui aient eu lieu jusqu'à présent et que nous croyons pouvoir lui prédire le plus brillant succès.

Tout semble justifier cet augure: la situation ravissante du joli château à Lilienfeld, celle de la grande auberge, une des mieux achalandées du Tabor, et surtout le grand nombre de riches lots dont elle est dotée.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 2 Mai 1843. Numéro 52.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le colonel Santa-Croce.

Suite.

Les choses en étaient donc là, et l'on attendait de minute en minute le prononcé du jugement, lorsqu'un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, revêtu d'un uniforme de colonel anglais, et suivi de deux domestiques comme lui à cheval, entra à Castro-Giovanni, venant du côté de Palerme, et s'arrêta à l'hôtel du Cyclope, tenu par maître Gaëtano Pacca. Comme les voyageurs de cette qualité étaient rares à Castro-Giovanni, maître Gaëtano accourut lui-même à la porte, et ne voulut céder à personne l'honneur de tenir la bride du cheval de l'étranger, tandis que l'étranger mettait pied à terre. L'officier, qui, comme nous l'avons dit, était suivi de deux domestiques, voulut d'abord s'opposer à cet excès de politesse; mais, voyant que son hôte futur insistait, il ne voulut pas le contrarier pour si peu, mit pied à terre dans toutes les règles de l'équitation, et entra dans l'hôtel en fouettant légèrement avec sa cravache la poussière amassée sur ses bottes et sur son pantalon.

— Je suis le très-humble serviteur de votre excellence, dit au colonel maître Gaëtano, qui, ayant jeté la bride du cheval aux mains d'un des deux domestiques, était entré derrière l'étranger, et je serai éternellement fier de ce qu'un seigneur du rang de votre excellence se soit arrêté à l'hôtel du Cyclope. Votre excellence vient sans doute de faire une longue route, et une longue route ouvre l'appétit. Que ferai-je servir à votre excellence pour son dîner?

— Mon cher Monsieur Pacca, dit l'étranger avec un accent maltais fortement prononcé, et d'un air de hauteur qui arrêta tout court la politesse un peu familière de maître Gaëtano, faites-moi d'abord le plaisir de répondre à une question que j'aurais à vous adresser, puis nous en reviendrons à la proposition que vous avez la bonté de me faire.

— Je suis aux ordres de votre excellence, dit l'hôte du Cyclope.

— Très-bien. Je voudrais savoir combien il y a de milles de Castro-Giovanni au château de mon honorable ami le prince de Paterno?

— Votre excellence ne compte sans doute pas faire une si longue route aujourd'hui, et surtout à l'heure qu'il est?

— Pardon, mon cher Pacca, reprit l'étranger avec le même ton railleur qu'on avait déjà pu remarquer dans l'accent qui accompagnait ses paroles. Mais vous ne vous apercevez pas que vous répondez à ma question par une autre question. Je vous demande combien il y a de milles d'ici au château du prince de Paterno: comprenez-vous?

— Dix-sept milles, votre excellence.

— Très-bien; avec mon cheval c'est l'affaire de trois heures, et pourvu que je parte à huit heures du soir je serai encore arrivé avant minuit; préparez mon dîner et celui de mes gens, et faites donner à manger à nos montures.

— Seigneur Dieu! s'écria l'aubergiste votre excellence aurait-elle l'intention donc de voyager de nuit?

— Et pourquoi pas?

— Mais votre excellence doit savoir que les routes ne sont pas sûres?

L'étranger se mit à rire avec une indéfinissable expression de mépris; puis, après un instant de silence:

— Qu'y a-t-il donc à craindre? demanda-t-il en continuant de fouetter la poussière de son pantalon avec sa cravache.

— Ce qu'il y a à craindre? votre excellence le demande!

— Oui, je le demande.

— Votre excellence n'a-t-elle point entendu parler de Luigi Lana?

— De Luigi Lana? qu'est-ce que cet homme?

— Cet homme, excellence, c'est le plus terrible bandit qui ait jamais paru en Sicile.

— Vraiment? dit l'étranger de son même ton goguenard.

— Sans compter qu'en ce moment il est exaspéré, continua l'aubergiste, et je réponds bien qu'il ne fera quartier à personne.

— Et de quoi est-il exaspéré, maître Gaëtano? Voyons, contez-moi cela?

— De ce qu'on juge en ce moment un des hommes de sa bande.

— Où cela?

— Ici même, excellence.

— Et sans doute ce drôle sera condamné?

— J'en ai peur, excellence.

— Et pourquoi en avez-vous peur, maître Gaëtano?

— Pourquoi, excellence? parce que Luigi Lana est homme à mettre, pour se venger, le feu aux quatre coins de Castro-Giovanni.

— Puis-je savoir de quoi rit votre excellence? demanda l'aubergiste tout stupéfait.

L'étranger éclata de rire.

— Je ris de ce qu'un homme de cœur fait trembler huit ou dix mille lâches comme vous, répondit l'étranger avec un air plus méprisant que jamais. Et, continua-t-il après une pause d'un instant, vous croyez donc que cet homme sera condamné?

— Je n'en fais pas de doute, excellence.

— Je suis fâché de n'être pas arrivé plutôt, reprit l'étranger comme s'il se parlait à lui-même; je n'aurais pas été fâché de voir la figure que fera le drôle en entendant prononcer son jugement.

— Peut-être est-il encore temps, dit maître Gaëtano; et si votre excellence veut se distraire à cela en attendant que son dîner soit servi, j'écrirai un petit mot au juge Bartolomeo, dont j'ai l'honneur d'être le compère, et je ne doute pas que sur ma recommandation il ne fasse placer votre excellence dans l'enceinte même des avocats.

— Merci, mon, cher Monsieur Pacca, dit l'étranger en se levant et s'avançant vers la porte; merci, mais ce serait probablement trop tard. J'entends un grand bruit de monde qui revient, et sans doute le jugement est prononcé.

En effet, la foule qui, dix minutes auparavant, se pressait autour du tribunal, se répandait à cette heure dans les rues; et comme un orage planant sur la ville, les mots „à mort! à mort!“ grondaient répétés par quatre ou cinq mille voix.

L'accusé, malgré ses dénégations réitérées, n'ayant pu produire aucun témoin à décharge, venait d'être condamné à être pendu.

Le jeune colonel resta sur la porte jusqu'à ce que cette foule qu'il regardait en fronçant le sourcil et en mordant sa moustache fût écoulée; puis, lorsque la rue fut, à l'exception de quelques groupes semés çà et là, redevenue solitaire, il se retourna vers l'aubergiste, qui se tenait respectueusement derrière lui, se haussant sur la pointe des pieds et essayant de voir par dessus son épaule.

— Et quand croyez-vous que cet homme soit exécuté, mon cher Monsieur Pacca? demanda l'étranger,

— Mais après demain matin, sans doute, répondit maître Gaëtano; aujourd'hui le jugement, cette nuit la confession, demain la chapelle ardente, après demain la potence.

— Et à quelle heure?

— Vers les huit heures du matin, c'est l'heure ordinaire.

— Ma foi! il me prend une envie dit le colonel.

— Laquelle, excellence?

— C'est, n'ayant pas pu voir juger ce drôle, de le voir au moins pendre.

— Rien de plus facile; votre excellence peut partir demain

matin, faire sa visite à son ami le prince de Paterno, et être de retour ici demain soir.

— Vous parlez comme saint Jean-Bouche-d'Or, mon cher Monsieur Pacca, répondit le colonel en tirant hors de son uniforme rouge, son jabot de batiste; et je ferai comme vous dites. Ainsi donc occupez-vous de mon dîner et de ma chambre: tâchez que tout cela soit, je ne dirai pas bon, mais passable; comme vous m'en donnez le conseil, je partirai demain matin et je reviendrai demain soir. Pendant ce temps-là occupez-vous donc de m'avoir une bonne place pour regarder l'exécution : une fenêtre, par exemple; je la paierai ce qu'on voudra.

— Je ferai mieux que cela excellence.

— Que ferez-vous, mon cher Monsieur Pacca?

— Votre excellence sait qu'il est d'habitude que le juge assiste au supplice sur une estrade?

— Ah! c'est l'habitude? non, je ne le savais pas. Mais qu'importe, allez toujours

— Eh bien, je demanderai au juge, dont, comme je l'ai déjà dit, je crois, j'ai l'honneur d'être compère, une place près de lui pour votre excellence.

— A merveille! maître Gaëtano; et moi je vous promets; si vous me l'obtenez, de ne pas vérifier l'addition de votre carte, et de m'en rapporter au total.

— Allons, allons, dit maître Gaëtano, je vois que tout cela peut s'arranger, et votre excellence, je l'espère, quittera ma maison satisfaite de l'hôte et de l'hôtel.

— J'en ai l'espoir, mon cher Monsieur Pacca; mais en attendant le dîner, qui, j'en ai peur, se fera attendre, n'avez-vous rien à me donner à lire pour me distraire?

— Si fait, excellence, si fait, reprit maître Gaëtano en ouvrant une armoire où moisissaient quelques mauvais bouquins dépareillés. Voici le Guide du voyageur en Sicile, par l'illustre docteur Francesco Ferrara; voici deux volumes des Poésies légères de l'abbé Meli; voici le Traité de la Jettature, par maître Nicolao Valletta; voici l'histoire du terrible bandit Luigi Lana, ornée de son portrait dessiné d'après la nature . . .

— Ah! diable! mon cher hôte, donnez-moi ce livre; donnez vite, je vous prie, je suis curieux de voir quelle figure on lui a faite.

— Voilà, excellence, voilà.

— Peste . . . mais savez-vous que c'est un fort vilain monsieur, que votre ami Luigi Lana, avec ses grosses moustaches, ses yeux à fleur de tête, ses cheveux mal peignés, son chapeau en pain de sucre et ses pistolets à la ceinture?

— Eh bien! excellence, cette copie, si terrible qu'elle soit, n'est encore rien auprès de l'original.

— Vraiment?

— Je puis l'affirmer à votre excellence.

— Vous l'avez donc vu, mon cher monsieur Pacca? demanda le jeune colonel en se balançant sur sa chaise et en regardant l'aubergiste de son air le plus goguenard.

— Non, excellence, non pas moi; mais j'ai logé de pauvres diables de voyageurs qui l'avaient rencontré pour leur malheur, eux, et qui m'en ont fait le portrait depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Bah! la peur leur aura troublé la vue, et ils auront exagéré. En tout cas, mon cher hôte, maintenant que j'ai ce que je désirais, occupez-vous de mon dîner, je vous prie, tandis que je verrai si les actions de ce terrible personnage correspondent à sa figure.

— A l'instant, excellence, à l'instant.

La suite prochainement.

Les annonces et les petites-affiches anglaises.

Fin.

A propos de particularités matrimoniales, traduisons ici une annonce qui semble prouver que la loi autorisant la vente des femmes n'est pas une invention apocryphe comme plusieurs savans l'ont prétendu:

— A vendre, pour cinq shillings, ma femme, Jane Herband. Elle est fortement bâtie, solide sur ses poteaux et bien membrue. Elle a longue haleine, sait semer, moissonner, conduire une charrue et un attelage. Elle ferait l'affaire de quiconque est robuste et capable de lui tenir la rène courte, car elle a la bouche diablement dure et la tête pareillement; mais, en s'y prenant bien, on la rendrait aussi douce qu'un lapin. De temps en temps, si on ne la surveille de près, elle est sujette à faire un faux pas. Son mari veut s'en défaire, parce qu'il n'est pas de force à lui tenir tête. S'adresser à l'imprimeur.

N. B. Toute sa garde-robe sera donnée par dessus le marché à l'acquéreur.

Peut-être ignore-t-on que les journaux servent souvent à nouer et à dénouer des intrigues?... Nous avons eu connaissance d'une longue correspondance par chiffres, entretenue dans le Morning Chronicle. Heureusement la clef en fut découverte à temps par un illustre savant qui s'empressa de donner l'alarme. Il paraîtrait, toutefois, qu'on peut se donner de rendez-vous, au moyen des annonces, sans avoir recours à des caractères hiéroglyphiques, témoins l'avertissement suivant:

— Si le Monsieur qui n'aime pas la lune veut bien se trouver, dimanche prochain, au même endroit et à la même heure auxquels il avait rendez-vous avec une dame dimanche passé, il n'aura pas à essuyer, cette fois, une nouvelle déception.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des annonces épistolaires, c'est le lieu de citer celles-ci:

— T..y et M...e sont suppliés de revenir chez leurs parens affligés?

— A R. E. L. Vous n'avez plus qu'une semaine; repentez-vous et corrigez-vous avant l'expiration de ce délai, sans quoi, nous vous renions à jamais.

— Pour l'amour du ciel, revenez ou écrivez-nous, nous vous en prions, cher Billy.

— Si William consent à revenir chez ses parens, il ne sera plus gourmandé par sa soeur, et on lui permettra de sucrer lui-même son thé.

A M. N... Si vous ne voulez pas revenir, soyez assez bon pour nous renvoyer la clef du coffre à thé.

Quel bonheur que le Times ait tant de publicité dans un pays où les demoiselles ont un tel amour pour les longues promenades incognito!

Ne sortons pas du domaine de la vie privée, sans donner quelques échantillons du style nécrologique.

La veuve d'un célèbre compositeur annonce ainsi la mort de son mari:

— Il a quitté cette vie pour passer dans un monde meilleur, le seul lieu où ses harmonies puissent être surpassées.

La veuve d'un pyrotechniste adopte la même idée, avec une légère variante:

— Il est allé dans un monde meilleur, le seul lieu où ses feux d'artifice puissent être surpassés.

Voici un beau tribut payé à la mémoire d'un régisseur de nègres de la Jamaïque:

— Il est parti pour un lieu où il ne trouvera que peu de variété soit dans la température, soit dans le teint de la société.

Que penser de l'original qui a tracé les lignes suivantes:

— Je demande, — pour me mettre à même de laisser la maison, que j'ai habitée pendant ces cinq dernières années, dans le même état où je l'ai trouvée en y entrant, — cinq cents rats en vie, que je paierai volontiers 5 liv. (125 fr.) — De plus, comme je ne puis laisser la ferme attachée à ladite maison dans le même état où je l'ai trouvée, sans quelques vingt-cinq millions de chardons, je promets une somme de 5 liv. à celui qui me fournira le nombre précité de chardons.

N. B. Les rats doivent être en âge mûr; on ne recevrait aucun estropié.

L'annonce suivante est, sans doute, également une plaisanterie:

— Aux possesseurs d'une Fortune indépendante. — Un jeune homme modeste, qui peut fournir un mètre cube de recommandations, demande une place sans maître, en d'autres termes, désire devenir le compagnon d'un monsieur et son factotum. Il sait monter à cheval, chanter, pêcher, chasser (jamais mieux que son patron, à moins qu'on ne l'exige). En outre, il est à même de tenir les livres, de surveiller les domestiques, de faire mille autres choses également nécessaires dans ce bas monde; son unique étude sera de plaire et d'être toujours content lui-même.

— Puissent les ailes de la prodigalité être rognées par les ciseaux de l'économie, tel était le toast constamment porté par une personne qui connaissait fort bien

la valeur de six pences... si vous avez besoin de bas excellens, à bas prix, venez chez Romans. Vous serez servis à souhaits. Je suis sûr que six pences par paire valent la peine d'être épargnées. L'économie est certainement une bonne chose... elle vous met à même de payer les impôts... d'entretenir des armées, de rosser les Français, de faire la paix à des conditions avantageuses, etc.

Romans contre l'univers entier.

Cet élan de patriotisme me rapelle le héros d'un roman (publié dans une des premières revues de Londres), lequel, au retour d'un voyage en France, s'empresse, au sortir du bateau à vapeur, de courir dans un public house, et s'écrie, en vidant une pinte de double stout: „Parlez-moi de cela; tant qu'on brassera en Angleterre de semblable porter, les buveurs de vin d'ordinaire n'auront pas beau jeu contre nous.

Continuons notre série d'annonces commerciales:

— Cercueils patentés pour la sécurité des morts. — Le moment étant arrivé où les voleurs de cadavres commencent leurs déprédations, les propriétaires demandent la permission d'informer le public que les cercueils patentés sont établis de manière à rendre vaine toute tentative faite pour les ouvrir, et qu'ils ont été généralement appréciés et approuvés par le grand nombre de messieurs et de dames qui les ont vus.

La fin prochainement.

PHILOLOGIE.

Conseils et préceptes

sur la manière d'enseigner et d'étudier la langue française en Allemagne.

Suite.

Chapitre troisième.

Règles générales de conduite pour le maître.

§. 1.

Si l'on se reporte à ses premiers débuts dans l'étude d'une langue étrangère, on se rappèlera avec quelle difficulté on parvenait à saisir le langage parlé, à partager les phrases en mots, et les mots en syllabes, à répéter le tronçon de phrase le plus exigu, à distinguer les mots les uns des autres dans l'acte de la parole. On se rappèlera toutes les peines que ces premiers pas ont coûtées, toutes les larmes dont on a trempé cette grammaire si rebelle. Eh bien! c'est ici que commence la tâche sérieuse de l'instituteur: inspirer à ses disciples le goût de l'étude, leur offrir comme une récompense la découverte de rapports nouveaux pour eux, leur alléger le travail, voilà son devoir. Il stimulera l'amour-propre de l'un, caressera la timidité de l'autre en lui tendant une main secourable; fera honte à celui-là qui, sottement entiché de sa naissance, se laisse dépasser par le fils de l'humble prolétaire: il emploiera, pour parvenir à ses fins, tous les moyens qui agissent sur la nature humaine: voilà une autre partie de sa tâche morale.

§. 2.

Ne parler à son élève que la langue objet de l'enseignement, doit être une règle de conduite dont on ne peut jamais s'écarter. „Mais, dira-t-on, comment lui parler, dès le principe, un langage qui lui est absolument inconnu?" L'expérience de tous les jours nous démontre que cette objection n'a rien que de spécieux. Parlez français à votre élève, interprétez-lui vous-même sur le champ votre phrase, membre par membre; une fois qu'il est entré dans le sens de vos paroles, répétez-les-lui telles qu'elles ont été prononcées d'abord, lentement et en ayant soin d'attirer son attention sur vos lèvres, l'imitation en sera allégée d'autant. Cette phrase dont il a l'intelligence, qu'il la redise enfin lui-même jusqu'à ce que l'élocution et la prononciation soient aussi parfaites que possible, à ce premier début. Mais, sur toutes choses, gardez-vous bien de lui formuler votre pensée d'une manière qui se rapproche du germanisme, de faire perdre à cette pensée sa physionomie française pour lui donner une teinte allemande, sous prétexte de la mettre plus à la portée de son intelligence; ce serait lui rendre un déplorable service. Parlez-lui comme à un de vos compatriotes, franchement et sans circonlocutions officieuses.

§. 3.

Dans tous le cours de l'enseignement, les exercices de mémoire sont de nécessité première. Que l'élève se forme d'abord un petit dictionnaire de sa façon auquel il puisse avoir recours au besoins; qu'il note tel mot qu'il na pas encore rencontré, et qu'une première apparition pourrait ne pas imprimer dans sa mémoire; que, de temps à autre, il passe en revue son petit butin philologique, qu'il fasse l'inventaire de son acquis, et s'assure s'il n'a rien perdu. Des mots isolés il passera bientôt à des phrases entières prises dans l'usualité journalière. Cette étude marchera de front avec celle de la grammaire, et elles se prêteront un mutuel secours. Alors il passera d'emblée dans le champ de la littérature. Notre langue offre une riche moisson d'ouvrages écrits pour la jeunesse. Mettez-lui en main un petit livre à la fois amusant et instructif; encouragez ses essais de lecture, corrigez sa prononciation, car il lira toujours à haute voix; faites-lui prendre des notes; provoquez ses questions en lui faisant apercevoir de lui-même les difficultés; éclaircissez ses doutes; posez-lui graduellement les principes qui différencient les deux langues; variez vos lectures et vos enseignemens. Si, à ce période, l'élève prend plaisir à vos leçons, et vous devance presque dans la carrière que vous lui avez ouverte, c'est une preuve de succès.

§. 4.

Malgré les richesses de son dialecte, l'Allemand se plaît à farcir son discours de mots étrangers le plus souvent empruntés du français. Mais dans cet emprunt le mot perd presque toujours de sa précision. La plus faible nuance d'idée autorise l'interpolation d'un signe exotique: les écrivains, les génies les plus distingués même, ne sont pas exempts de ce reproche. C'est dans les passages où se présentent ces emplois vicieux, que la traduction est pénible; l'idée exprimée par l'auteur ne se trouvant ni dans le texte ni dans son interprétation littérale en allemand, il faut chercher, entre ces deux signes, celui qu'on a injustement supplanté dans ses droits et qui, seul, correspond à l'idée réelle. Cette manie irrationelle crée à chaque pas des obstacles à l'étude de notre langue. Dès qu'un mot est détourné de la signification primitive, qu'un long usage en a, pour ainsi dire, consacré le sens nouveau, c'est une tâche difficile que de le réintégrer dans sa valeur légitime qui n'aurait jamais dû en être aliénée. Votre élève donc, s'il aspire à une expression claire et judicieuse de ses idées en français, devra s'imposer pour règle de purger son discours de tout terme français usité dans son dialect maternel, à moins qu'il ne lui restitue son sens propre; le non-sens serait l'inévitable suite de cet emploi. En outre, vous lui mettrez à l'index maintes tournures, non seulement celles qu'entache un germanisme évident, mais d'autres encore que l'on regarderait comme une simple hardiesse dans un écrivain français, peut-être même comme un apport heureux à la langue: si peu que l'on soit familiarisé avec l'enseignement, on entrera sans peine dans les justes motifs de cette sévère proscription.

La fin prochainement.

LITTÉRATURE.

L'océan des catastrophes.

L'océan des catastrophes! Quel superbe titre de poème! et quel poème! un poème qui ne contient pas moins de mille vers! c'est l'auteur qui le dit, nous le croyons sur parole.

Et quel est le sujet de ce poème? le tremblement de terre de la Pointe-à-Pitre.

L'auteur, comme on le voit, exploite l'à-propos avec facilité. L'à-propos, il est vrai, consiste surtout à souscrire; mais l'auteur à prévu cette objection: son poème, qui se vend cinquante centimes porte en tête ces mots: Une part pour les victimes.

Puisse-t-il s'en vendre des centaines de milliers d'exemplaires! Achetez, Messieurs, cela vous amusera!

Vous me direz: Quel est donc l'auteur de l'océan des catastrophes? C'est un avocat, Messieurs, qui fait plus de poèmes qu'il ne plaide de causes! Cet avocat se nomme M. Gagne. Heureux nom pour un avocat!

Ce M. Gagne est véritablement un poète de malheur. Le sombre Young, à côté de lui, est un poète à l'eau de rose; les

lamentations de Jérémie, comparées à ses poèmes, ne sont que des idylles!

M. Gagne ne chante que les désastres: il a fait le Suicide, poème; puis le Martyre des Rois, poème sur la mort de M. le duc d'Orléans; puis le Délire, poème sur la catastrophe du chemin de fer; puis le Lac de feu, poème sur l'incendie de Hambourg.

Anacréon ne chantait que l'amour; M. Gagne ne chante que la mort. Sa lyre ne s'accorde qu'au milieu des cadavres, des sinistres, du feu, du sang, du soufre, de la guillotine, de la peste, de tout le tremblement.

Son génie ne se nourrit que d'images horribles, infernales. Sa verve diabolique ne s'échauffe qu'aux râlemens de agonies, qu'aux épouvantables angoisses de la nature. Ses vers ressemblent au choléra.

Tantôt il emploie les plus effroyables métaphores culinaires, comme dans ces vers:

Et l'Océan lui-même, à ce moment fatal,
Gigantesque marmite au foyer infernal,
A senti bouillonner ses ondes écumantes,
Bondissant de colère en laves fulminantes;

Ou bien dans ceux-ci:

Il faut désespérés, demeurer impuissans,
Quand nos fils, nos époux, nos amis rôtissans,
Ne peuvent se soustraire à ces feux effroyables,
Implorent nos secours en accens lamentables.

Tantôt il emprunte ses images à la musique; par exemple:

En entendant les cris de ce peuple en délire
Et l'horrible fracas impossible à décrire
Du tocsin des tambours, des cloches, des clairons,
Et des toits s'écroulant, et des coups de canons,
On eût dit qu'en ce jour de misère profonde
Au banquet de la mort tous les volcans du monde
Avaient pris rendez-vous et d'un choeur général
Foudroyaient à la terre un concert infernal.

Heureusement, après tout ce charivari, tout ce tintamarre, toute cette débâcle, le poète en vient par hasard à des idées plus riantes. Il chante la comète, qui ne lui inspire que des choses agréables. Écoutez:

Bénissons, bénissons la reine des comètes,
Qui sur le monde entier va répandre les fêtes,
Qui du plus pur champagne et du meilleur bordeaux.
Pour nous enivrer tous, va remplir nos tonneaux.
Chantons, chantons sa gloire en tressant des couronnes,
Et lui dressant partout des autels et des trônes,
Et le verre à la main, célébrant sa bonté;
Allons, allons en choeur trinquer à sa santé!

Mais ces images anacréontiques ne sont pas habituelles à M. Gagne, et, il faut dire la vérité, ce poète n'est jamais si amusant que lorsqu'il pleure ou qu'il grince.

NOUVELLES A LA MAIN.

11. — Voici un programme qui a été affiché ces jours derniers dans des lieux publics de la commune de Meldert (Flandre Orientale): „Il y a des prix à gagner pour ceux qui feront les grimaces les plus drôles; des gueules, des museaux, etc., au domicile de Joseph Van der Bossche, cabaretier à Meldert. Au lieu susdésigné, on exécutera des bouffonneries extraordinaires on fera toutes sortes de grimaces les plus étrangères à la figure humaine. Tous les amateurs de cet art sont invités à venir donner des preuves de leur savoir faire. Le premier prix est une pipe d'argent, avec couvercle; le deuxième prix, une pipe d'argent; le troisième prix, une pipe de buis; le quatrième prix, une pipe dorée. Un jury portera son verdict sur ces agréables exercices artistiques.“

12. — Les journaux de Bordeaux rapportent un crime qui égale les plus épouvantables forfaits que les débats des cours d'assises aient révélés jusqu'ici, et qui vient d'être commis dans cette ville: Avant-hier, une femme de la rue Saint-Thomas, n. 19, parla de son enfant en de tels termes, chez une de ses voisines, qu'une personne qui l'entendait s'écria: Quand son enfant serait étouffé demain matin, je n'en serais pas étonné. Cet enfant, qui était âgé d'environ trois semaines, était une charmante petite fille. De 8 à 9 heures du soir, comme la pauvre petite criait, des voisins entendirent sa mère qui disait: „Chante, chante, tu ne chanteras pas long-temps! Je ne veux pas aller à la Chartreuse pour toi!“ Vers onze heures et demie, on n'entendait presque plus la voix de l'enfant. Un voisin dit qu'il semblait qu'elle avait quelque chose dans la bouche qui l'empêchait de crier; tout-à-coup elle jeta un cri perçant et on n'entendit plus rien. Le lendemain la petite fille fut trouvée morte. Cette horrible femme a eu quinze enfans. Tout sont morts! S'il faut en croire la rumeur publique, elle les aurait tous étouffés de la même manière. Elle a été immédiatemment écrouée au dépôt de la mairie, où l'on procédera à son interrogatoire.

— Mardi, vers quatre heures et demie, au moment où le roi sortait des Tuileries, un jeune garçon épicier portant dans son tablier des allumettes chimiques, s'étant exposé à être coudoyé par les curieux, a vu son fardeau prendre feu. Les sergens de ville qui stationnent sur le passage du cortége, effrayés par cette explosion, se sont emparés de ce jeune homme. Bientôt tout a été expliqué, et ce pauvre diable a été mis en liberté pour aller faire panser ses brûlures. Les bruits les plus ridicules et les plus invraisemblables circulaient à ce sujet parmi la foule.

13 — Il vient de se passer dans les coulisses du Cirque-Olympique un spectacle ausi étrange qu'affligeant. Un des Marocains étant indisposé, avait été remplacé par un autre, pour faire la pyramide. L'enfant qui se hisse tout en haut, n'ayant pas confiance dans le suppléant, refusa de participer à cet exercice; aussitôt le chef des Marocains saisit ce petit malheureux et le lança de toute sa force contre terre, puis il jeta sur lui son manteau et se disposait à le fouler aux pieds, quand M. Voisin, employé du théâtre, se précipita sur ce misérable et le repoussa avec vigueur. L'enfant s'est ouvert la tête, son sang inondait les planches. On l'a emporté presque sans connaissance. A cet aspect, un des Marocains s'est rué sur le coupable, et un combat furieux s'est engagé entre eux, sans qu'aucun des adversaires prononçât une parole. C'était horrible à voir, et ce qui ajoutait à l'émotion des spectateurs, c'est que ces deux hommes, dont le teint est fortement cuivré, étaient devenus, par l'effet de la colère, presque aussi blancs que les Européens. Le plus faible essaya de fuir, mais l'interprète indiqua à l'autre le chemin qu'il avait pris, et un nouveau combat eut lieu, toujours dans le même silence. L'enfant n'a pas ses parens dans la troupe; il a été loué par les siens à ces Marocains; au prix de 3 fr. par mois.

14. — Deux négocians, MM. D. et V., se trouvant attardés et désirant se procurer une voiture, se dirigeaient, en suivant la rue Saint-Honoré, vers la place du Palais-Royal, la seule à peu près où des fiacres stationnent d'ordinaire toute la nuit; il était près d'une heure du matin, et toutes lumières des maisons étaient éteintes, lorsqu'ils virent deux dames et un homme, qui les accompagnait, insultées de la manière la plus grossière et la plus outrageante par plusieurs individus paraissant à demi-ivres. MM. V. et D. s'approchèrent alors pour prêter secours aux deux dames attaquées et à celui qui essayait vainement de les protéger, mais aussitôt ils furent assaillis avec fureur par le groupe de rôdeurs de nuit dont ils venaient troubler les projets; accablés de coups, renversés sur le pavé, foulés aux pieds et frappés à coups de talons de bottes, ils ne purent opposer qu'une vaine résistance, et avant que leurs cris fussent entendus, l'un d'eux, M. V., perdit connaissance et resta sans mouvement baigné dans son sang. Les voisins cependant s'étaient mis sur pied au premier bruit; bientôt toutes les fenêtres, toutes les portes se trouvèrent ouvertes, et l'on accourut de toutes parts. Mais déjà les auteurs de ces violences avaient disparu abandonnant leurs victimes, qu'ils allaient peut-être achever sans ce secours. Transporté au poste de Château-d'Eau, M. V. y a reçu les premiers soins.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ue erreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 4 Mai 1843. Numéro 53.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne ; 14 fl. 24 kr. pour la province ; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le colonel Santa-Croce.

Suite.

Le voyageur fit un signe de la tête indiquant qu'il savait parfaitement ce qu'il devait penser du suhito italien, et, s'allongeant sur deux chaises, il s'apprêta avec une nonchalance toute méridionale à commencer sa lecture.

Sans doute, malgré l'espèce de mepris avec lequel il avait ouvert le livre, les aventures qu'il contenait présentèrent quelque intérêt à l'esprit du colonel, car, lorsque maître Gaëtano rentra au bout d'une demi-heure, il le retrouva dans la même posture, et livré à la même occupation.

Si le colonel avait bien employé son temps, maître Gaëtano n'avait pas perdu le sien. Après avoir causé avec le maître, il avait fait causer les domestiques, et il avait appris d'eux que le voyageur qu'il avait l'honneur d'héberger en ce moment était un jeune Maltais qui, jouissant d'une fortune de cent mille livres de rentes, avait acheté un régiment en Angleterre. Restait à savoir le nom de cet étranger. Mais le propriétaire de l'hôtel du Cyclope avait trouvé un moyen tout simple de le connaître; il apportait, selon l'habitude italienne, son régistre à signer au jeune voyageur.

Le colonel, entendant quelqu'un qui s'arrêtait près de lui, leva les yeux, et aperçut son hôte; en voyant le registre, il devina l'intention, tendit la main, prit une plume, et, à l'endroit que lui indiquait le doigt de maître Gaetano, il écrivit ces trois mots: colonel Santa-Croce.

Maître Gaëtano était satisfait, il savait tout ce qu'il désirait savoir.

— Maintenant, dit-il, quand votre excellence voudra se mettre à table, la soupe est servie,

— Ah! ah! dit le jeune colonel, que ne m'avez vous dit cela plus tôt, mon cher Monsieur Pacca! Je vous aurais épargné la peine de déranger votre couvert.

— Comment déranger mon couvert, excellence! n'est-il point dressé à votre goût?

— Si fait, mon cher Monsieur Pacca, si fait; mais j'ai l'habitude de m'essuyer les mains avec de la toile de Hollande, et de manger dans de l'argenterie; ce n'est point que vos torchons ne soient fort propres, et vos couverts d'étain parfaitement étamés; mais avec votre permission, je ne m'en servirai pas. Appelez mon domestique.

Maître Gaëtano obéit à l'instant même, quoique un peu humilié de l'affront que lui faisait le colonel; mais, comme il lui avait promis de ne pas vérifier l'addition, il se promit à part lui de porter l'affront sur sa carte.

Cinq minutes après, le valet de chambre entra avec un nécessaire grand comme une malle, et en tira de la vaisselle plate, deux ou trois couverts d'argent et un gobelet de vermeil, le tout aux armes du colonel.

Le colonel attaque le dîner de maître Gaëtano avec l'air dédaigneux d'un prince, goûta à peine de chaque plat, puis, après le repas, voyant que le temps était beau et qu'il faisait un clair de lune superbe, il s'apprêta à aller faire un tour par la ville. Maître Gaëtano offrit de l'accompagner, mais le colonel lui répondit qu'il préférait être seul.

Néanmoins comme maître Gaëtano était fort curieux de sa nature, il sortit dix minutes après le colonel, sous prétexte d'aller se promener lui-même, mais, dans le fait, pour voir s'il ne le rencontrerait pas. Cependant, quoiqu'il n'y eût que deux ou trois rues principales à Castro-Giovanni, l'attente du digne aubergiste fut trompée, et il ne vit rien qui ressemblât à l'allure décidée et hautaine du jeune voyageur. En passant devant la prison, il y vit entrer un pauvre moine de l'ordre de saint François; l'homme de Dieu venait pour préparer le condamné à la mort.

Le colonel ne rentra qu'à minuit, Maître Gaëtano eût bien voulu lui demander ce qu'il avait trouvé d'assez curieux à Castro-Giovanni pour être resté dehors jusqu'à une pareille heure. Mais, comme il ouvrait la bouche pour faire cette question, le jeune homme laissa tomber sur lui, d'un air si dédaigneux, l'ordre de le faire éveiller à six heures du matin, que maître Gaëtano sentit la voix s'éteindre dans sa bouche, et s'inclina en signe d'obéissance, sans répondre une seule parole. Quant au colonel, il s'enferma avec son valet, qui ne sortit de sa chambre qu'à une heure du matin.

A sept heures du matin, le colonel, après avoir pris une tasse de café noir seulement, partait, disait-il, pour le château du prince de Paterno, n'emmenant avec lui que son valet de chambre, et laissant le second domestique pour garder les bagages et rappeler à maître Gaëtano la promesse qu'il lui avait faite de lui retenir une place près du juge pour voir l'exécution.

Ce n'était pas chose commune à Castro-Giovanni qu'une exécution; aussi la journée qui précéda la mort du pauvre condamné fut-elle fort agitée; chacun courait par les rues, tandis que les cloches sonnaient, et c'était à qui aurait quelque nouvelle par le juge ou par le geôlier. On pensait que le coupable, n'ayant plus d'espérance d'adoucir la rigueur de son supplice que par le repentir qu'il montrerait, ferait des révélations, et que l'on saurait ainsi quelque chose de possitif, et sur lui, et sur ce terrible Luigi Lana, son capitaine. L'attente fut trompée; non seulement le condamné ne fit aucune révélation, mais, au contraire, il continuait à protester de son innocence, répétant sans cesse que le jour même de l'assassinat, il était à Palerme, c'est-à-dire à près de cent cinquante milles du lieu où il avait été commis.

Le confesseur lui-même n'avait pas pu en tirer autre chose, et le vénérable moine était sorti de la prison en disant qu'il avait bien peur que la justice des hommes, croyant punir un coupable, ne fit un martyr.

La journée s'écoula ainsi au milieu des discussions les plus animées sur la culpabilité ou l'innocence du condamné; puis le soir vit s'illuminer les fenêtres de la chapelle ardente dans laquelle il devait passer la nuit. A dix heures du soir, le même moine qui était déjà venu le consoler dans sa prison fut introduit dans la chapelle, et ne quitta le prisonnier qu'à onze heures et demie. Après son départ, le condamné, qui avait été fort agité toute la journée, parut plus tranquille.

A minuit, le colonel rentra avec son valet de chambre à l'hôtel du Cyclope, et, trouvant maître Gaëtano qui l'attendait, recommanda d'abord qu'on eût grand soin de ses chevaux, qui venaient de faire une longue course; puis il s'informa si la commission dont son hôte s'était chargé était faite à sa satisfaction. Maître Gaëtano répondit que son compère le juge avait été trop heureux de faire quelque chose qui fût agréable à son excellence et qu'il aurait pour le lendemain, près de lui et sur l'estrade même, la place qu'il désirait.

Durant toute la nuit, les cloches sonnèrent pour rappeler aux bonnes âmes qu'elles devaient prier pour le patient.

Le lendemain, dès cinq heures, les rues qui conduisaient de la prison au lieu du supplice étaient encombrées de curieux: les fenêtres présentaient une muraille de têtes, et les toits même craquaient sous les spectateurs.

A sept heures, le juge vint prendre place sur l'estrade avec les deux greffiers, le capitaine de nuit et le commissaire; comme le lui avait promis maître Gaëtano, un siége était réservé près du juge pour le colonel. A sept heures et demie, il arriva, remercia fort gracieusement, et d'un air qui sentait d'une lieue son grand seigneur, le juge de sa complaisance; puis, ayant regardé,

pour voir s'il n'aurait pas trop de temps à attendre, l'heure à une magnifique montre tout enrichie de diamans, il s'assit à la place d'honneur, au milieu des autorités de la ville de Castro-Giovanni.

A huit heures, les cloches sonnèrent avec un redoublement d'onction; elles indiquaient que le condamné sortait de la prison.

Au bout de quelques minutes, une rumeur croissante annonça l'approche du condamné. En effet, bientôt on vit paraître le bourreau qui le précédait à cheval, puis quatre gardes qui marchaient derrière le bourreau, puis le condamné lui-même, à cheval sur un âne, la tête tournée vers la queue, et marchant à reculons, afin qu'il ne perdit point de vue le cercueil que portaient derrière lui les frères de la miséricorde; enfin, derrière les frères de la miséricorde, toute la population de Castro-Giovanni qui fermait la marche.

Le condamné semblait écouter d'une façon fort distraite les exhortations du moine qui l'accompagnait. On disait généralement que cette distraction venait de ce que le moine n'était pas le même qui l'était venu visiter dans sa prison. En effet, au moment où l'on s'attendait à voir arriver ce moine, il n'avait point paru, et l'on avait été obligé d'en courir chercher un autre pour que le condamné ne mourût pas privé des secours de la religion.

Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons dit le pauvre diable paraissait fort inquiet, et jetait à droite et à gauche sur la foule des regards qui indiquaient la situation de son esprit. De temps en temps même, contre l'habitude des condamnés qui s'épargnent ce spectacle le plus long-temps possible, il se retournait vers la potence, sans doute pour calculer le temps qui lui restait encore à vivre. Tout-à-coup, arrivé devant l'estrade du juge, et au moment où le confesseur l'aidait à descendre de son âne, le condamné jeta un grand cri, et montrant d'un signe de tête, car ses mains étaient liées, le colonel assis près du juge.

— Mon père s'écria-t-il en s'adressant au moine, mon père, voilà un seigneur qui, s'il le veut, peut me sauver.

— Lequel? demanda le moine avec étonnement.

— Celui qui est près du juge, mon père; celui qui a un uniforme rouge et des épaulettes de colonel. C'est le bon Dieu qui l'amène sur ma route, mon père. Miracle! miracle!

Et chacun se mit à répéter, Miracle! après le condamné, sans savoir encore de qui il s'agissait; ce qui n'empêcha pas le bourreau de s'approcher du patient, afin de commencer son office. Mais le confesseur se plaça entre eux deux.

— Arrêtez, dit-il; au nom de Dieu arrêtez! Juge, continua le moine, le patient dit qu'il reconnaît assis près de vous un témoin qui peut lui sauver la vie en attestant qu'il est innocent. Juge, je vous adjure d'entendre ce témoin.

— Et quel est ce témoin? demanda le juge en se levant sur l'estrade.

— Le colonel Santa-Croce! le colonel Santa-Croce! cria le patient.

— Moi? dit avec étonnement le colonel en se levant à son tour; moi, mon ami? Vous vous-trompez assurément, et, quoique vous sachiez mon nom, moi, je ne vous connais pas.

— Vous ne le connaissez, bein? demanda le juge.

— Aucunement, repondit le colonel après avoir regardé avec plus d'attention encore que la première fois le condamné.

— Je m'en doutais, reprit le juge en secouant la tête: c'est une des ruses habituelles de ces misérables.

Puis il se rassit, en faisant signe au bourreau de continuer son office.

— Colonel, s'écria le patient, colonel, vous ne me laisserez pas mourir ainsi, quand d'un mot vous pouvez me sauver. Colonel, laissez-moi seulement vous adresser une question.

— Oui, oui, cria la foule, oui, c'est juste, laissez parler le condamné, laissez-le parler!

— Monsieur le juge, dit le colonel, je crois que l'humanité exige que nous nous rendions à la prière de ce malheureux. S'il veut nous tromper, au reste, nous nous en apercevrons bien, et alors il n'aura retardé sa mort que de quelques minutes.

— Je n'ai rien à refuser à votre excellence, dit le juge! mais, vraiment, ce n'est pas la peine, croyez-moi, colonel, de lui donner cette satisfaction.

— Je vous la demande pour ma propre conscience, Monsieur, dit le colonel.

— J'ai déjà dit à votre excellence que j'étais à ses ordres, reprit le juge.

Puis se levant:

— Gardes, ajouta-t-il, amenez le condamné.

On amena ce malheureux. Il était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres.

La fin au numéro prochain.

L'hôtel de l'Escaut à Ostende.

Un jour, il vous importe sans doute fort peu d'en savoir la date, j'allais d'Ostende à Gand, et j'avais pour compagnon de voyage un Belge qui me raconta une histoire assez peu vraisemblable; il m'en garantit cependant l'authenticité, et je lui promis que je l'imprimerais quelque part.

En 1817, deux Anglais débarquèrent un matin à Ostende, ville tombée dans le néant depuis 1792 jusqu'en 1814, mais que la paix fit sortir de ses ruines, en la choisissant pour le point de départ et d'arrivée des paquebots qui relient Bruxelles, Anvers et les provinces du Rhin à la Grande-Bretagne; de nombreuses auberges s'ouvrirent, l'herbe qui croissait dans les rues fut fauchée, la rade, si long-temps déserte, s'anima, et une suave musique de guinées, de florins, de thalers, se fit entendre dans la vieille cité flamande.

L'un de ces Anglais était court, trapu, rouge; l'autre était long, sec, pâle; ils déclarèrent se nommer Richard Mowbray et William Featherington.

Leur âge était quarante-cinq ou cinquante-huit ans; leur tournure, celle de gens comme il faut; leurs passeports parfaitement en règle et revêtus du grand sceau de la légation néerlandaise à Londres.

Ils se firent conduire, aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, chez le sieur Van Rysoort, tenant l'hôtel de l'Escaut, rue de Sainte-Gudule. C'était un hôtel de second ou troisième ordre, tout au plus.

Ils se firent donner les meilleurs appartemens de tout l'hôtel; ils dépensèrent beaucoup d'argent; le cuisinier du lieu leur apprêta un détestable dîner qu'ils déclarèrent excellent; ils demandèrent huit bouteilles de vin et du meilleur; Van Rysoort leur envoya un petit vin de Saumur aigrelet, et il eut l'aplomb de le leur présenter comme du Château-Margeaux du prix de dix francs la bouteille; les deux insulaires parurent fort satisfaits et payèrent, rubis sur l'ongle, sans faire la moindre observation.

L'aubergiste était peu habitué à semblable façon d'agir, quoiqu'il eût déjà rançonné outre mesure quelques enfans d'Albion tombés entre ses griffes; sa surprise fut grande; sa satisfaction ne fut pas moindre.

Il craignait cependant de voir, d'un instant à l'autre, ces agneaux à la toison d'or, lui échapper et se diriger sur Bruxelles; il n'était pas possible de supposer que des étrangers eussent passé la Manche, se fussent déplacés dans le seul but de voir Ostende, c'est-à-dire de s'assurer qu'il n'y avait rien à y voir.

Les Anglais ne manifestaient cependant aucun désir de s'éloigner; ils entendaient constamment partir des diligences sans témoigner la moindre envie d'arrêter leurs places; ils paraissaient peu empressés de se montrer en public; chaque jour ils sortaient de la ville, allaient faire une longue promenade dans la campagne, rentraient, fumaient, buvaient, mangeaient, lisaient les journaux, dormaient et ne faisaient rien le reste du temps. Personne ne venait les voir; ils ne recevaient aucune lettre.

D'ailleurs, ils payaient fort exactement, et tous les trois jours, un compte dont on aurait pu retrancher les trois quarts et marchander sur le reste.

Van Rysoort avait l'heureuse habitude de penser fort sobrement; il s'en trouvait bien; une conduite aussi anormale l'intrigua toutefois; il discuta avec sa femme, avec ses voisins, avec ses amis, le mystère qui recouvrait les intentions des étrangers.

Ce sont des espions, dit l'un; ce sont des fugitifs qui ont fait quelque mauvais coup, dit un autre; ce sont des proscrits politiques; ce sont des imbéciles.

— Vous n'y êtes pas, répliqua un greffier de juge-de-paix auquel plusieurs années de résidence en Angleterre donnaient le droit d'être écouté avec déférence; ce sont tout simplement des originaux, des e x c e n t r i c s, si vous tenez à ce que je me serve de l'expression reçue. Chez ce peuple riche, blasé, épris de l'indépendance, surgissent, naissent, vivent en paix, sans qu'on les

harcèle, sans qu'on les chagrine, des milliers de lubies extravagantes, baroques, philantropiques, vertueuses, vicieuses, misanthropiques, amusantes à observer. J'ai connu un orfèvre, nommé Smith, un millionnaire, qui s'éprit si bien de l'état de mendiant, que durant les quinze dernières années de sa vie, il ne voulut faire autre chose. Dans la banlieue de Londres, qu'il parcourait sans cesse, il n'était connu que sous le nom de l'homme au chien: un boule-dogue qui ne le quittait pas plus que son ombre. Il fut souvent mis en prison, mais rien ne déracina son goût pour le vagabondage et la gueuserie. Il finit par tomber exténué de faim et de froid au bord d'un fossé; il rendit le dernier soupir dans les bras de son chien; son testament était déposé chez un notaire il disposait d'une fortune de près de 50,000 liv. sterl., en faisant un legs à chacun des villages d'un comté où il n'avait jamais mis le pied, où il ne connaissait personne. Le greffier disparut à ces mots derrière un tourbillon de fumée qui s'élança de sa pipe.

Chacun parla, mais sans geste, et avec l'apathie flamande; chacun garda son avis, et la discussion n'amena aucun résultat; c'est l'usage.

— Quoi qu'il en soit, dit enfin Van Rysoort, et quoi qu'ils fassent, ce sont de très-braves gens, bien tranquilles, payant au mieux, satisfaits de tout, et si j'avais, durant cinq ans, des voyageurs de cette sorte, ma fortune serait faite.

La suite prochainement.

Les annonces et les petites-affiches anglaises.

Fin.

Chassons ces idées funéraires pour nous étonner des étonnemens d'un naïf marchand tailleur de Calcutta.

— Avis. M. W. M'Gleich a l'honneur d'avertir ses amis et le public, qu'il vient de recevoir les plus jolis devans de gilets qu'on puisse voir ... Il est au dessus de sa faible intelligence de comprendre comment l'homme qui est né de la femme et plein de troubles, a pu inventer d'aussi charmantes choses. Il ne peut se défendre de la profonde conviction que les dessins et le tissu ont été indubitablement inventés par quelque sage philosophe.

Mais voici venir le roi de la réclame, l'illustre Tanner, le mirifique inventeur de l'encre permanente, anti-corrosive, immarcescible, atramentale et limpide de Tobago, ainsi que des célèbres, resplendissantes, inimitées, incomparables plumes tannériennes, vantées pour leur graphométrie, sans rivales pour la calligraphie, prophylactiques, parallèles, trichotomiques, favorables à la souplesse, se renouvelant d'elles-mêmes, toujours affilées, denticulées, sphéroïdiques, à angulations octogonales, amalgamées d'amandine, en zigzag, magnétiques, triagonales, oblongues, à quatre ressorts etc., etc.

M. Tanner voyage comme un prince, accompagné d'une escorte si nombreuse, qu'il lui faut beaucoup de place pour passer, bannières en tête, dans les colonnes du journal. Ses annonces sont un cour complet de morale, de philosophie et d'histoire. On trouve d'abord dans ses compositions une sublime dissertation sur l'art de peindre les idées au moyen de caractères; vient ensuite l'éloge du plus admirable instrument qu'on ait inventé pour atteindre ce but: puis arrive la série des adjectifs destinés à qualifier ses fameuses plumes.

Enfin éclate le bouquet du feu d'artifice, nous voulons parler d'un sermon sur les iniquités des partisans de la plume d'oie, que M. Tanner dénonce au monde comme complices et instigateurs d'une odieuse cruauté: voici l'exorde du généreux avocat des oies.

Le déplumement des oies vivantes rejette une lourde accusation sur le despotisme impérial du monde aussi bien que sur nos prétentions morales et philosophiques qui passent pour les plus parfaites et les plus excellentes qu'on puisse imaginer. On excuse cette cruauté sous le prétexte spécieux de son utilité. Mais quel argument pourrait faire pardonner cette abomination quand des créatures de Dieu sont torturées et mises à l'agonie pour fournir un maigre approvisionnement de ce que l'art produit avec abondance et sans nous rien laisser à désirer pour la qualité, etc. (Je passe trois pages.) On arrache, cinq fois par an, aux oies leurs plumes et leur duvet... les vieilles se soumettent avec calme à cette opération, mais les jeunes se montrent fort revêches et poussent des cris affreux.., (Nouvelle suppression d'une page.) J'ai entendu un des opérateurs se plaindre, avec une sensibilité affectée, de la difficulté qu'il y avait à obtenir les plumes sans que la mort s'en suivît! Ce que prouvaient assez les convulsions de plusieurs oiseaux agonisans... (Nouvelle lacune.) Les historiens romains et spartiates ne font que commenter les règlemens de leur code, en recommandant plus de douceur à l'égard des êtres muets que des hommes; et, dans l'état raffiné de notre société, nous nous flattons que le système de miséricorde (l'usage des plumes tannériennes) sera bientôt généralement adopté, basant notre espoir sur les lumières de la majorité intelligente qui reconnaît et respecte, chez les animaux, les facultés et les sentimens qu'ils ont en commun avec les hommes, et qui s'efforce, par son exemple, de modérer ce débordement de tortures sous lequel on écrase le bonheur des créatures de Dieu: mais la Grande-Bretagne est riche en arts et en sciences.

Nous passons sous silence l'histoire du séjour de M. Tanner dans l'île de Tobago; contrée à jamais illustrée par sa découverte du fluide immarcescible et atramental.

En tête de cette pompeuse tirade, figure une infinité de devises, et d'épigraphes dans toutes les langues avouées par la fashion:

Il faut saisir l'occasion aux cheveux (en français).

Probatum est — bona fide — utile dulci — nec plus ultra. Summum bonum — credenda.

Il faut casser le noyau pour avoir l'amande.
Il n'y a que le premier pas qui coûte. } en français.

Terminons cet article par une annonce qui surpasse tous les autres en impudence:

— Musique. Le soussigné a inventé une méthode par laquelle il enseigne à jouer du piano, du violon et de la guitare, de la manière la plus complète, en une seule leçon qu'il donne à un prix fort modéré.

PHILOLOGIE.

Conseils et préceptes

sur la manière d'enseigner et d'étudier la langue française en Allemagne.

Fin.

Chapitre quatrième.

Étude de la grammaire.

§. 1.

Les premières études grammaticales se feront dans un traité écrit en allemand. Ce traité sera un exposé concis et rapide des principes fondamentaux concernant les diverses parties du discours. En réservant pour plus tard ce qui n'est pas absolument élémentaire, on évitera de surcharger une jeune mémoire, et surtout de laisser prise à l'ennui d'une marche lente et embarrassée. De cette manière, au bout de quelques semaines d'étude, nous pouvons échanger déjà quelque idées avec nos élèves; avec de la mémoire et de l'intelligence, ils avanceront rapidement dans la connaissance d'un idiôme naguère encore dans le néant pour eux. Si les abords ont été épineux, la joie de la difficulté vaincue compense bien des peines.

Une fois la grammaire allemande-française bien possédée, il est bon que l'élève fasse une pause et embrasse du regard la route qu'il a déjà parcourue. C'est alors le moment de résumer son acquis; assurons-nous qu'il est ferme sur les élémens; faisons-lui découvrir dans l'application telle ou telle règle fondamentale qu'il a dû se graver pour toujours dans sa mémoire. Répéter, rapporter, comparer, c'est poser la base d'un édifice indestructible dans la suite des temps.

§. 2.

La langue française est, plus que tout autre idiôme moderne, une mine inépuisable pour le philologue; nous prenons à témoin ceux qui en ont fait l'étude de leur vie entière. Aucun dialecte ne présente une syntaxe aussi riche, aussi rationnelle. Le moment où l'écolier redoublera de zèle, sera donc le début de son second cours de Grammaire, quand un traité de cette science, écrit dans la langue qu'il étudie, remplacera celui qu'il possède déjà

dans sa langue maternelle. L'auteur de ce nouvel ouvrage aura dû y déposer, outre les règles constitutives de l'idiôme en lui-même, les lumières qui ressortent de l'étude comparée de l'allemand et du français. Ce sera la source d'une foule d'aperçus qui ont échappé et ont dû échapper aux grammairiens qui ont écrit en France et pour des Français seulement. De ce travail naîtra pour notre disciple un double avantage, une nouvelle cause d'acquisition et de rapides progrès, puisqu'en se servant de notre langue elle-même pour en approfondir l'étude, il joindra la pratique à la théorie.

Les divers traités de grammaire française à l'usage des Allemands, contiennent des exercices sur chaque espèce de mots, à traduire dans notre langue: c'est une récapitulation des règles énoncées précédemment et dont il faut tirer parti. Ces thèmes ne seront pas une vaine combinaison de mots vides de sens, de phrases insignifiantes et plates, prises au hasard dans le seul but d'amener la reconnaissance et l'application d'un précepte. Extraits de bons auteurs, d'une compréhension facile, ils renfermeront toujours une pensée profitable. Une maxime de morale, un fait historique, une date célèbre, un proverbe, un bon-mot ingénieux, en feront ordinairement la matière.

Chapitre cinquième.

De la traduction.

Un exercice d'une inconcevable utilité, quoique bien des maîtres le négligent, c'est la traduction. Ici, comme ailleurs, on procèdera par degrés. Soumettre de prime abord un jeune Allemand à l'épreuve d'une version, en l'abandonnant à ses propres forces, c'est le pousser sur un écueil où il échouera. Rien de plus pénible, aussi rien de plus rare qu'une bonne traduction. Nous ne débuterons donc point par obliger notre pupille à traduire un morceau allemand en français, quelque facile qu'il soit d'ailleurs. Bien que versé dans les élémens de l'étude qu'il poursuit, c'est toujours un élève, un étranger dont l'esprit est accoutumé depuis l'enfance à des tournures de phrases, à des locutions particulières, à une construction de mots essentiellement nationale. En lui donnant à traduire un passage, nous lui dicterons des notes sur telle question grammaticale non encore débattue, sur telle difficulté qui va se présenter à lui pour la première fois. Alors il est efficace d'entrer dans des détails explicatifs sur les différences observées. Nous tiendrons à ce qu'il saisisse et retienne les nuances qui caractérisent les expressions diverses, et font préférer celle-ci à celle-là; parlons à son jugement, mettons en relief le sens faux de ce mot français dont l'auteur a voulu faire redonder sa période, prévenons-le constamment contre cette ridicule vanité d'érudition. Son travail terminé, prenons cette version phrase par phrase, voyons s'il a tiré parti des élémens qu'il possède; qu'une critique raisonnée porte la conviction dans son esprit. Un auteur paraphrasé n'est pas un auteur traduit: rendre une pensée par un déluge de mots et de circonlocutions, c'est l'affaiblir puérilement. Pour que l'élève fasse un travail profitable, il s'appliquera à faire passer son texte tout entier, pensées et esprit, dans une version littérale et concise, qui ne s'écarte jamais des principes de la langue française. Son style sera châtié: il éliminera ce mot oisif, remplacera par un synonyme plus juste cet autre au sens louche, fera disparaître cette consonnance dissonore produite par un choc de voyelles ou une répétition trop rapprochée des mêmes inflexions. Il n'enchevêtrera point les phrases du texte l'une dans l'autre pour les couper à sa guise, à moins d'une absolue nécessité. Qu'il s'applique à reproduire la pensée primitive en la jetant, pour ainsi dire, dans le même moule, sauf les variétés de nuances que la dissemblance des idiômes rend inévitables.

Lectures du Boudoir.

— Qu'y aurait-il donc d'immortel si les plus doux, les plus sublimes de nos sentimens n'étaient que des illusions?

— Quelles idées insensées le désespoir élève dans l'âme!

— Faut-il donc si long-temps pour que les âmes de même nature se connaissent et se comprennent.

Cette puissance si bien nommée par les Allemands Phantasie, qui, pour faire naître l'amour et lui créer un magique empire n'a besoin que des plumes ondoyantes que porte une tête de femme.

— L'homme n'est point un oiseau de passage, et il a besoin, pour s'attacher à l'existence, d'une chaumière, d'un champ de blé, d'une femme, d'une demi-douzaine d'enfans et d'un bon ami.

— Le bonheur est un fantôme craintif et léger; il fuit le bruit et les mouvemens de la folie. — Reste en repos, il se fixera près de toi.

— Sept voiles enveloppent, dit-on, le coeur d'une jeune fille.

NOUVELLES A LA MAIN.

15 avril — M. N . . ., employé dans une administration importante, avait le malheur d'être jaloux de sa jeune et jolie femme, maladie que partageait cette dernière. Avant-hier un individu se présente au bureau du mari. — Monsieur lui dit-il, votre femme vous trompe, j'en ai la certitude, et je tiens à vous convaincre de ma véracité; veuillez donc m'accompagner. M. N..., fortement ému, partit aussitôt, et se laissa conduire chez un restaurateur de la barrière de Fontainebleau, où son cicerone le plaça dans un cabinet particulier, en l'invitant à attendre quelques instans. Tandis que cela se passait, un autre individu se présentait chez Mme N..., et lui affirmait que son mari la trompait horriblement. — J'offre de prouver ce que j'avance, ajoute ce personnage; veuillez me suivre, et je vous ferai prendre les coupables en flagrant délit. Mme N..., n'hésite pas; elle se laisse conduire, et on l'introduit également dans un cabinet particulier, en l'invitant à attendre. Une heure s'écoule; M. N . . ., qui s'impatiente fort, sort de son cabinet et se promène dans le corridor; Mme N . . ., de son côté est incapable de rester en place; elle sort de sa retraite, et, à peine à-t-elle fait un pas, qu'elle se trouve en présence de son mari. — „Je vous y prends donc, Madame?“ — „C'est-à-dire que c'est moi qui vous y prends infâme!“ On échange force injures sur ce ton; mais enfin on finit par s'entendre, les époux reconnaissent qu'ils ont été trompés chacun de son côté, et ils se rendent ensemble à leur domicile rue Saint-Dominique, pour sceller la réconciliation; mais la joie qu'ils ressentaient fut de courte durée: profitant de l'absence des deux époux qu'ils avaient trompés, des voleurs s'étaient introduits dans l'appartement qu'ils avaient entièrement dévalisés. On est à la recherche de ces adroits industriels.

— Le sieur Buquet, ouvrier, avait en un jour maille à partir avec un sieur Mallet, de Saint-Séver, faubourg de Rouen, à l'occasion de comptes à exercer. Mallet s'était emporté dans la dispute, jusqu'à renverser son antagoniste sur une table, et lui passer légèrement la chandelle sur la barbe, en signe de mépris. Buquet avait porté sa plainte devant le tribunal correctionnel, qui, ne voyant pas dans ces faits un délit punissable par le Code pénal, s'était déclaré incompétent. Buquet ne s'est pas tenu pour battu, et a voulu avoir raison de sa barbe brûlée; il a fait appel du jugement. La cour royale, après un long délibéré, a considéré qu'il y avait là une de ces violences qui sont réprimées par la loi pénale. Elle a, en conséquence, déclaré Mallet coupable, et l'a condamné à 16 fr. d'amende et à 25 fr. de dommages-intérêts, pour réparation de l'outrage fait à un individu et à sa barbe.

— Un déplorable événement est arrivé dans une fabrique de produits chimiques, sur la route de Caen. Un ouvrier de cet établissement, le nommé Alexandre Lecomte, âgé de trente ans, est tombé les pieds en avant dans une chaudière de soude en pleine ébullition, et il n'a été épargné dans ce bain affreux que la tête et le bras gauche, car tout le reste du corps est horriblement brûlé et ne présente qu'une seule plaie. La veille, un événement aussi affreux, avec des circonstances différentes, est arrivé aux travaux de chemin de fer qui s'exécutent aux environs de Lévy. Un ouvrier anglais, le nommé Rof, âgé de vingt-huit ans, est tombé dans le foyer d'un four à briques, d'où il a été retiré la tête entière profondément brûlée, et la face n'ayant plus forme humaine; le reste du corps était sain et sauf. Ces deux hommes ont été apportés à l'Hôtel-Dieu, et y ont reçu immédiatement les soins que réclamait leur triste position; mais la gravité de leurs blessures laisse peu d'espoir de les sauver.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Samedi 6 Mai 1843. Numéro 54.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le colonel Santa-Croce.

Fin.

— Eh bien! coquin, dit le juge, te voilà en face de son excellence; parle donc.

— Excellence, dit le condamné, ne vous souvient-il pas que, le 18 mai dernier, vous avez débarqué à Palerme, venant de Naples?

— Je ne saurais préciser le jour aussi exactement que vous le faites, mon ami; mais la vérité est que c'est vers cette époque que j'abordai en Sicile.

— Ne vous souvient-il pas, Excellence, du facchino qui porta vos malles sur une petite charrette du port à l'Hôtel des Quatre Cantons, où vous logeâtes?

— Je logeais effectivement Hôtel des Quatre Cantons, répondit le colonel; mais j'ai, je l'avoue, entièrement oublié la figure de l'homme qui m'y a conduit.

— Mais ce que vous n'avez pu oublier, Excellence, c'est qu'en passant devant la porte d'un serrurier, un de ses apprentis qui sortait, tenant une barre de fer sur son épaule, m'en donna un coup contre la tête, et me fit cette blessure? Tenez.

Et le condamné, avançant la tête, montra effectivement une cicatrice à peine fermée encore, et qui lui marquait le front.

— Oui, vous avez raison, parfaitement raison, dit le colonel, et je me rappelle cette circonstance comme si elle venait d'arriver à l'instant même.

— Et à preuve, continua avec joie le condamné, qui, se voyant reconnu, commençait à reprendre espoir, à preuve que, comme un généreux seigneur que vous êtes, au lieu de me donner six carlins que je vous avais demandés, vous me donnâtes deux onces.

— Tout cela est l'exacte vérité, dit le colonel en se retournant vers le juge; mais nous allons être mieux renseignés encore. J'ai sur moi le portefeuille où j'inscris jour par jour ce que je fais; ainsi, il me sera facile de m'assurer si cet homme ne nous donne pas une fausse date.

— Cherchez, cherchez, colonel, dit le condamné; maintenant je suis sûr de mon affaire.

Le colonel ouvrit son portefeuille; puis, arrivé à la date indiquée, il lut tout haut:

„Aujourd'hui 18 mai, j'ai abordé à Palerme à onze heures du matin. Pris sur le port un pauvre diable qui a été blessé en portant mes malles. Logé à l'Hôtel des Quatre Cantons."

— Voyez-vous? voyez-vous? s'écria le condamné.

— Ma foi, Monsieur le juge, dit le colonel en se retournant vers maître Bartolomeo, si c'est vraiment le 18 mai que l'assassinat dont ce pauvre homme est accusé a été commis, je dois affirmer sur mon honneur que le 18 mai il était à Palerme, où, comme le constate mon album, il a été blessé à mon service. Or, comme il ne pouvait être à la fois à Palerme et à Centorbi, il est nécessairement innocent.

— Innocent, innocent! cria la foule.

Oui, innocent, mes amis, innocent! dit le condamné. Je savais bien que Dieu ferait un miracle en ma faveur.

— Miracle, miracle! cria la foule.

— Eh bien! dit le juge, nous allons le faire reconduire en prison, et nous procéderons à une autre enquête.

— Non, non, libre! libre à l'instant même cria le peuple.

Et, à ces mots, une partie de la foule, se ruant vers l'estrade, enleva le condamné et lui délia les mains, tandis que l'autre renversait la potence et poursuivait le bourreau à coups de pierres.

Quant au colonel, il fut reporté en triomphe à l'Hôtel du Cyclope.

Toute la journée, Castro-Giovanni fut en fête: et lorsque le colonel quitta la ville vers midi, il lui fallut fendre à grand' peine avec son cheval les flots du peuple, qui lui baisait les mains en criant: „Vive le colonel Santa-Croce! Vive le sauveur de l'innocent!

Quant au condamné, comme chacun voulait lui parler et entendre de sa propre bouche le récit de son aventure, ce ne fut que vers le soir qu'il se trouva avoir quelque peu de liberté. Il en profita aussitôt pour enfiler une ruelle que son peu de largeur rendait plus sombre encore, puis, par cette ruelle, il atteignit la porte de la ville, puis, une fois hors de la ville, il gagna à toutes jambes une gorge de la montagne, où il disparut.

Le lendemain, le juge reçut de Luigi Lana une lettre dans laquelle le chef de bandits le remerciait de la complaisance qu'il avait eue de lui offrir un siége sur sa propre estrade; il le priait en outre de présenter ses complimens à son compère, maître Gaëtano, propriétaire de l'hôtel du Cyclope.

Mais, tout libre qu'était redevenu le condamné, l'impression produite sur son esprit par l'aspect de la potence, à laquelle il avait pour ainsi dire touché du doigt, avait été si réelle, qu'il résolut, malgré les exhortations de ses camarades, d'abandonner la vie qu'il avait menée jusque là et de se réconcilier avec la police.

Le religieux qui l'avait accompagné dans le trajet de la prison à l'échafaud fut l'intermédiaire entre lui et l'autorité. La prière fut transmise au vice-roi, et comme le bandit ne demandait que la vie sauve, promettant d'être à l'avenir un modèle de probité, après quelque pourparlers entre le moine et le vice-roi, sa demande lui fut accordée, à cette seule condition qu'il ferait amende honorable, pieds nus et le corps ceint d'une corde.

Cette cérémonie eut lieu à Palerme, à la grande édification des fidèles.

Voilà ce qui arriva à Castro-Giovanni, le 20 juillet de l'an de grâce 1826.

— Et depuis lors, demandai-je à M. Politi qu'est devenu, s'il vous plaît, cet honnête homme?

— Il a pris le nom de Salvadore, sans doute en mémoire de la façon miraculeuse dont il a été sauvé, s'est fait muletier, afin comme il s'y était engagé, de gagner sa vie d'une façon honorable; et, si ce que je vous ai raconté ne vous donne pas une trop grande défiance, il aura l'honneur d'être demain matin votre guide de Girgenti à Palerme.

Alexandre Dumas.

L'hôtel de l'Escaut à Ostende.

Suite.

Huit jours après cette conversation, et trois semaines s'étant écoulées depuis l'arrivée des deux Anglais, ils furent un matin prier Van Rysoort de venir leur parler.

— Monsieur, lui dit le grand maigre, votre maison nous plaît, nous nous trouvons fort bien chez vous, et si vous voulez vous prêter à une fantaisie que nous avons formée, nous ne vous quitterons pas de long-temps

— Milord, répondit Van Rysoort, nous n'avez qu'à parler; je suis tout à vos ordres, tout prêt à faire quoi que ce soit au monde pour plaire à des pratiques comme vous.

— Mon cher hôte, dit alors le petit trapu, votre hôtel est loin d'être aussi vaste qu'il devrait l'être; vous le voyez; vous n'avez que trois pièces où des gentlemens puissent décemment se loger, et ces trois pièces, elles donnent sur la rue. Le jour,

la nuit, des voitures partent, arrivent sans cesse, ébranlent le pavé. Nous aimons à bien dormir, nous détestons le bruit; tous les quarts d'heure nous sommes réveillés en sursaut; notre santé en souffre, notre caractère s'aigrit; c'est devenu pour nous un mal intolérable.

— Vous avez bien raison, Messieurs; le tapage est souvent assourdissant; mais comment faire? je ne peux pas empêcher les diligences, les chaises de poste de passer devant ma porte.

— Non, sans doute, mon cher Monsieur Van Rysoort, mais il y a un remède fort simple.

— Je ne le vois pas.

— Nous allons vous le dire: il ne s'agit pour vous que d'une faible dépense à laquelle nous contribuerons pour la moitié.

— Parlez Messieurs, que faut-il faire? s'écria avec plus de vivacité qu'il n'en avait déployé de toute sa vie l'aubergiste qui avait trouvé dans le séjour des insulaires une mine d'or qu'il se proposait bien d'exploiter encore.

— Vous avez derrière votre maison un petit jardin où il ne croit rien du tout, si ce n'est quelques herbes parasites et qui ne vous est bon à rien. Le vieux mur qui l'entoure est près de s'écrouler. Pourquoi ne feriez-vous pas bâtir dans ce jardin un petit corps de logis, un pavillon, ne contînt-il que trois pièces. Il pourrait s'adosser sur le mur que vous serez en tout cas forcé de réparer; ce serait une diminution sensible dans la dépense. Nous aurions ainsi un logement où nous serions paisibles et éloignés du bruit de la rue. Nous paierons volontiers la moitié de ce que coûtera cette bâtisse, et quand nous partirons, elle vous restera en toute propriété. Vous aurez ainsi un surcroît de place pour mettre les voyageurs qui viendront chez vous; l'hôtel de l'Escaut y gagnera de toutes les manières. Si notre proposition n'est pas de votre goût, dites-le nous; nous serons forcés de vous quitter et ce sera à regret.

Van Rysoort n'eut aucune objection à faire à ce projet; il y trouvait son avantage sous tous les rapports. Il gardait ses hôtes; il augmentait son hôtel sans qu'il lui en coûtât cher.

Il ne put cependant s'empêcher de penser: „Ce sont là deux originaux tels qu'on n'en reverra jamais, et même tant soit peu timbrés." Il le dit à ses voisins qui furent de son avis.

Le soir même, on fit venir un maçon, et les deux Anglais lui expliquèrent leur plan; ils désignèrent le coin du jardin dans lequel il désiraient voir s'élever le pavillon.

Des charrettes chargées de briques ne tardèrent pas à arriver, et l'on construisit en un tour de main le pavillon qui était dans les voeux des insulaires; de deux côtés, il s'appuyait sur le mur qui séparait le terrain appartenant à Van Rysoort de celui de ses voisins; il ne fut élevé que d'un étage; il se composait de trois petites pièces de plain-pied; en une douzaine de jours, tout fut fini; de nombreux ouvriers s'étaient mis à l'ouvrage, et les Anglais parurent enchantés.

Le tout coûta 2,374 florins; Van Rysoort soumit les comptes du maçon, du menuisier, du couvreur, du serrurier, à une opération arithmétique d'où il résulta que la moitié de la somme ci-dessus atteignit le chiffre de 3,019 florins ⅔.

Ce n'est pas que le digne hôtelier fût fripon le moins du monde, mais il croyait faire preuve de patriotisme, acte de bon citoyen, en retenant en Belgique le plus possible de capitaux britanniques.

Il éprouva cependant un certain battement de coeur en présentant son compte; sa respiration devint haletante et son nez se cardinalisa.

— Vous vous êtes trompé à votre préjudice, mon cher Monsieur, lui dit Featherington; votre note doit s'élever à 3,026; revoyez l'addition.

Van Rysoort empocha les 3,026 florins; il crut un instant qu'il allait rougir.

Les étrangers firent aussitôt transporter leurs effets dans le pavillon.

Ils mettaient rarement le nez dehors, et leurs journées se passaient comme précédemment à fumer et à lire sept ou huit journaux dans la matinée; ils continuaient de prendre leurs repas à l'hôtel et se faisaient servir dans leur chambre.

La chère qu'on leur apprêtait était des moins exquises; depuis long-temps le vin ne pouvait devenir pire qu'il n'était; en revanche on le leur faisait payer comme premier crû des meilleures années. Van Rysoort avait bu toute honte; il écorchait de jour en jour plus audacieusement ses hôtes; jamais ils ne manifestèrent le moindre mécontentement.

C'était un étrange phénomène, car l'on sait combien les Anglais sont malaisés à satisfaire.

Le propriétaire de l'hôtel de l'Escaut avait renoncé à se creuser la tête pour trouver la cause de cette merveille; il se bornait à juger de l'effet.

Un autre motif de surprise lui donnait à penser.

Les Anglais avaient annoncé qu'ils changeraient de domicile afin de dormir en paix, de reposer loin du bruit, et chaque nuit l'on voyait de la lumière dans leur appartement.

Van Rysoort se leva souvent pour s'en assurer.

La fin au prochain numéro.

VOYAGES.

Un Français à Westminster.

L'ancienne chapelle Saint-Etienne, dans laquelle se réunissait autrefois le parlement anglais, fut incendiée en 1834. Aujourd'hui, la chambre des lords et celle des communes tiennent leurs séances à Westminster, dans deux locaux séparés, mais voisins l'un de l'autre. L'origine de ces deux pouvoirs législatifs et administratifs remonte aux premières années du treizième siècle, à l'époque où la grande charte fut octroyée par Jean-sans-Terre. Il y a peu d'années, le public n'était admis aux séances du parlement que moyennant une certaine rétribution. Les membres des deux chambres consentaient à recevoir John Bull; mais le prix des places était fixé comme dans nos théâtres. Ces messieurs se faisaient voir pour de l'argent. Maintenant l'entrée est gratuite; mais un très-petit nombre d'élus sont seuls admis dans le sanctuaire. Il est surtout difficile d'assister aux séances de la chambre des lords. C'est à l'obligeance de M. le baron de Bourqueney, alors secrétaire de l'ambassade française près la cour de Londres, qu'un de mes amis et moi nous fûmes redevables de cette faveur. En général, on n'est admis que sur la présentation d'une lettre signée par un membre de la chambre.

J'ignore quelles sont les formalités à remplir pour assister aux réunions de la chambre des communes. Toutefois on doit être admis assez facilement, puisqu'il nous suffit de décliner notre qualité d'étrangers, pour être reçus sans difficulté. L'huissier de service nous introduisit même avec toute sorte d'égards et de politesse. Ce personnage était orné d'un habit à la française, d'une épée inoffensive et d'une perruque à bourse. Il portait la culotte courte, des bas de soie noirs, des souliers à grandes boucles d'argent et une chaîne dorée, à laquelle était suspendue une plaque de métal offrant les armes et la devise des souverains anglais: Dieu et mon droit. Plusieurs policemen, numérotés sur le collet de l'habit comme des fiacres, et munis de leur petite baguette noire, étaient préposés à la garde des galeries et des principaux appartemens qui précèdent la salle des séances de la chambre des communes. Nous fûmes étrangement surpris en pénétrant dans cette salle. Bien loin d'offrir l'aspect imposant et grandiose que présente notre chambre des députés, celle de Londres est petite, d'une simplicité extrême et incontestablement calculée. Pas de dorures, pas de colonnes de marbre blanc aux élégans chapiteaux corinthiens, pas la moindre statue; absence complète de tableaux, de tentures et de somptueux tapis; pas même de tribunes pour les orateurs. Tout se borne à un appartement ayant la forme d'un carré long, recouvert de boiseries, offrant à droite et à gauche quatre rangées de banquettes recouvertes de maroquin vert, et dans le fond plusieurs bancs disposés en amphitéâtre. Tandis que les maisons les plus modestes de Londres sont munies de tapis, le sol de la chambre des communes n'est recouvert que d'une simple sparterie. La salle est éclairée par le haut, à l'aide de châssis munis de carreaux en verre dépoli. Dans la nuit, la chambre est éclairée par trois lustres à bougie. Le bureau du président ou orateur (speaker) est à l'une des extrémités; il sépare les deux armées parlementaires de gauche à droite, les whigs et les torys. Les ministres sont placés à la droite du président, sur le banc le plus inférieur; aucun costume ne les distingue des députés. Ce n'est que dans les occasions solennelles, à l'ouverture du parlement, par exemple, qu'ils revêtent leurs insignes. A côté des ministres, on remarque les patiti ou aspirans aux faveurs ministé-

rielles. Des tribunes sont ménagées tout autour et dans la partie la plus élevée de la salle. Celle des journalistes est placée au dessus du président.

Nous étions à peu près seuls dans cette enceinte, où se discutent chaque jour les intérêts d'une grande nation, et involontairement nos souvenirs se reportaient à ces tempêtes parlementaires soulevées par l'éloquence de Pitt, de Chatam, de Fox, de Canning. Peu à peu, l'amphitéâtre se remplit de curieux; plusieurs députés vinrent nonchalamment s' tendre sur leurs banquettes. Les fils des lords, les membres les plus jeunes du parlement, habillés à quelques années près à la mode du jour, ayant tous des fleurs à la boutonnière de leur habit, éperonnés et la cravache à la main, se promenaient cavalièrement. Les marchands de la cité se faisaient remarquer par leurs grands chapeaux de feutre rabattus jusqu'aux yeux, leurs guêtres de drap, leurs culottes courtes, leurs habits carrés, leurs physionomie impassible, mais surtout par leur obésité et le laisser-aller de leurs manières. Tout le monde avait le chapeau sur la tête. Le speaker, précédé de trois clercs et du porte-masse, vint gravement s'installer sur le sac de laine, ou plutôt dans un vaste siége recouvert de maroquin vert. L'usage du sac de laine a été abandonné, et cependant, chaque jour, même pendant la séance à laquelle nous assistions, les orateurs, en parlant du président, employaient cette antique formule: L'honorable orateur qui est sur le sac de laine.

On comprend facilement, en voyant le travestissement du speaker, des secrétaires, du massier et des huissiers, qu'à une certaine époque le public ne fût admis aux séances qu'en payant. Ces messieurs sont enveloppés dans une ample robe noire, et portent en toute saison une immense perruque blanche, poudrée et bichonnée, qui descend en cascades majestueuses jusqu'aux genoux, et à l'aide de laquelle ils peuvent se draper comme des consuls. A une certaine distance, ces fonctionnaires pourraient être pris pour des ours blancs.

La masse reposait sur une petite table. Ce symbole de la puissance consiste en un bâton doré, surmonté d'une couronne. Plusieurs pétitions étaient déposées sur le bureau. Nous les avions d'abord prises pour des rouleaux de toile; l'homme le plus vigoureux succomberait sous un pareil fardeau.

Lorsque la séance fut ouverte, on ne comptait guère que soixante membres présens; plusieurs étaient déjà bravement endormis; d'autres appuyaient leurs jambes sur le bureau même du président. Les orateurs parlent tous de leur place; ils ne s'adressent jamais à la chambre, mais bien au speaker: l'usage le veut ainsi. En général, on prononce peu de discours; tout se borne à de simples conversations; les orateurs vont droit au but sans faire de phrases. Il est défendu de lire de discours écrits, excellente précaution, puisqu'elle offre l'avantage de faire avancer la besogne, et de débarrasser les discussions de ces bavards impitoyables qui ont le talent funeste de délayer leur idée dans un déluge de phrases plus ou moins mélodieuses, plus ou moins sonores, plus ou moins ornées de fleurs de rhétorique, mais parfaitement insignifiantes. Les séances sont en général fort calmes. Il est encore une fois très-rare d'être témoin de ces brillantes passes d'armes, de ces tournois oratoires, pendant lesquels plusieurs de nos députés font avec tant de grâce la roue et le saut périlleux devant le public élégant des tribunes. Le président n'a point de cloche. La voix des huissiers n'interrompt jamais le calme de l'assemblée, sous le prétexte de réclamer le silence. L'eau sucrée, dont nos députés font une si grande consommation, est tout-à-fait proscrite de l'autre côté de la Manche. En revanche, les honorables de la Grande-Bretagne vont réconforter leur éloquence dans une salle voisine, avec des tranches de bœuf, des homards et du jambon. Il est juste d'ajouter que cette précaution est nécessaire, puisque les séances du parlement se prolongent quelquefois jusqu'à quatre ou cinq heures du matin.

La suite au prochain numéro.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Paris 23. Avril. Une scène des plus scandaleuses s'est passée vendredi à la promenade de Longchamps. Une élégante amazone, montant un cheval d'un grand prix, trottait depuis quelques instans, à la portière d'une calèche où trônait une célébrité dramatique en exspectative qui, en attendant qu'une de nos premières scènes puisse l'accueillir, fait fureur dans des soirées et jouit d'une réputation de talent.

Un jeune lion à moustaches était assis à côté de la jolie dame dans la calèche, et le geste avec lequel il avait dirigé à diverses reprises son lorgnon vers l'amazone d'un air d'impatiente curiosité, témoignait de son étonnement et peut-être de son inquiétude. L'actrice pâlissait; la belle amazone au contraire, avait le teint animé, le regard ardent. Tout-à-coup la cravache qu'elle tenait à la main siffla dans l'air, et de deux coups vigoureux elle sillonna le visage de l'actrice et du cavalier qui l'accompagnait. Puis, en même temps, l'intrépide amazone jeta sa carte dans la voiture et disparut au galop.

Ce n'était là que la première scène de l'aventure; la seconde se passait lundi dans le taillis qui sépare le bois de Romainville de la commune de Pantin. Deux femmes, arrivées chacune dans un cabriolet de régie sur ce lieu, avaient cette courte explication: „J'ai le choix des armes, disait celle des deux dames qui avait été frappée, et j'espère que vous ne vous souciez pas plus que moi d'avoir des témoins pour ce qui va se passer? — Non, princesse, répondit l'autre dame avec dédain; je suis à vos ordres. Vous m'avez enlevé un ami auquel je tenais à plus d'un titre, et je n'ai pas voulu qu'il vous restât sans l'accompagnement touchant que vous savez. — C'est-à-dire les coups de cravache. — Mon Dieu, je voulais vous épargner le mot propre! — Oh! ne vous gênez pas, ma chère, je vous jure qu'avant deux minutes ce mot ne vous produira pas plus d'impression qu'à moi!

Et tirant des plis de sa robe une cravache à tête plombée, l'actrice tombe à bras raccourci sur la provocatrice, qui, bientôt, meurtrie, sanglante, appela au secours. Le garde du bois arriva heureusement à temps pour empêcher que les représailles devinssent trop graves. Les deux dames furent conduites devant le maire par intérim de la commune, qui les fit conduire à Paris. On les attend maintenant en police correctionnelle.

VARIÉTÉS.

Les jeux olympiques en Basse-Bretagne. Une lettre de Lézardieux (Côtes-du-Nord), publiée par l'Armoricain et la Vigie de l'Ouest, contient des détails sur une lutte barbare et tellement inouie qu'il est difficile d'y ajouter foi, qui a eu lieu le 25 mars entre les communes de Pleumeur-Gaultier et Trézardac. La rencontre a eu lieu sur les confins des deux paroisses. Les populations de cinq paroisses étaient présentes; huit à dix mille spectateurs de tout âge et des deux sexes étaient rangés en deux camps, derrière lesquels ont avait installé des ambulances pour les blessés et des cantines pour les altérés. Les conditions de ce grand duel sont réglées; les joûteurs n'ont pour costumes que leurs pantalons et leurs chemises; pour armes, que leurs bras.

Pleumeur présentait la pomme de discorde (une peau de veau remplie de cendres et bien frottée de graisse); elle fut lancée d'un arbre ou d'une hauteur. A sa seul vue, les gars de Trézardac sautèrent comme de furieux sur ceux de Pleumeur. A cet instant, le combat commence, et ce n'est plus qu'un pêle-mêle affreux où s'agitent des mains, des épaules et tout le corps; c'étaient des tigres que leurs souffrances et la vue de leur sang animaient au carnage.

On ne fait pas de place pour retirer ceux qu'on foule aux pieds; deux principalement sont blessés. A la fin, on voit deux corps inanimés couverts de sang et de contusions, flotter par dessus la tête des combattans, portés à bout de bras. On les dépose dans une ambulance où des personnes, qui étaient là comme des chirurgiens à la suite des armees, leur prodiguent des soins: on désespère de leurs jours.

Des femmes ont pris part au combat, et leur occupation principale était de couper les bretelles. Elles ont montré un acharnement inouï, et sont dans le plus piteux état. Les cotillons pendent à leurs flancs comme des drapeaux échappés à vingt batailles; leurs chevelures, pleines de sueur et de traces sanglantes. Les bragons des hommes sont moins déchirés, mais les mains qui n'ont pu morceler la toile ont été plus cruelles sur la chair, et la fange du champ clos, veinée de rouge, montre à quel prix revient la victoire.

L'affaire à duré quatre heures, et 800 personnes y ont pris part. Les trophées de la victoire se voient dans la fenêtre d'une auberge au bourg de Trézardac.

CHRONIQUE DE LA MODE.

Parmi les industriels d'élite récemment honorés de la préférence de la reine, nous devons nommer Constantin, qui a été appelé le 3 de ce mois à présenter les produits de son art. Le mélange de fleurs naturelles et artificielles, réunies dans la même guirlande, a offert à Sa Majesté et aux princesses des points de comparaison et causé des méprises qui ont été le triomphe le plus flatteur et le témoignage le plus irrécusable du talent du grand fleuriste. Ses gracieuses exécutions sont devenues aujourd'hui le cachet de l'élégance et du bon goût.

Nous avons vu ce matin, chez Mayer, 26, rue de la Paix, des cravates d'une richesse si simple, si l'on peut s'exprimer ainsi, que tous nos élégans voudront les porter. Puis, pour dames, ce sont les plus jolies écharpes de col et les tabliers les plus coquets qui puissent se voir. Un de ces derniers, destiné à Mme de T., était orné de passementeries travaillées avec un goût exquis. Il n'y a que Sorré-Delisle, 33, rue Vivienne, pour donner à des ornemens de passementerie tant de grâce et de légèreté, disions-nous, tout en examinant. En effet, ils étaient de lui. Sorré-Delisle ne cesse pas d'innover. Cet hiver, c'était la passementerie-guipure; maintenant, c'est possible, pour le mantelet-Pompadour.

Les bijoux ne passeront pas de mode tant que nous aurons un joaillier tel qu'Ebrard. Les nombreux promeneurs du Palais-Royal ne se lassent pas d'admirer les choses charmantes qui remplissent ses étalages. Et telle personne qui n'est entrée chez lui que pour satisfaire sa curiosité, en ressort les mains pleines.

Ce que nous disons d'Ebrard, s'applique on ne peut mieux à Laboche-Boin (Escalier de Cristal). Il se fait peu de mariages qu'on n'aille lui demander quelque verre d'eau antique, ou quelque joli service en cristal gravé, cadeau obligé de la grand'mère ou de la grand'tante. Dernièrement, nous avons vu choisir chez lui, pour un très-grand personnage deux jardinières montées en bronze avec des vases de cheminée assortis, qui produisaient un effet merveilleux.

L'aristocratie va bientôt déserter la ville, et ceux qui n'ont pas de villa s'en dédommageront en explorant les environs de Paris. Après une longue course, un dîner bien servi a un charme dont on ne saurait disconvenir. Ceux qui feront leurs excursions du côté du bois de Boulogne, trouveront au restaurant du Pavillon de la Muette, une carte toujours variée, les mets les plus délicats, et un service qui ne le cède en rien pour le confortable aux établissemens de l'intérieur de la ville. C'est que le chef des offices n'est pas un mince personnage, ce n'est rien moins que le cuisinier choisi par la reine d'Angleterre, lors de son couronnement.

Puisque nous en sommes à l'article gastronomie, permettez-moi de vous parler encore du stougthon-madère de Jules Gaillard (17, rue de Petit-Carreau; dépôt, 12 bis, rue de la Paix). J'ai, je ne m'en cache point, une prédilection toute particulière pour cette liqueur. Depuis que j'en fais usage; ma digestion n'est plus troublée par des vapeurs, et je puis manger de tout sans être incommodée. J'ai assez longtemps résisté à mon docteur quand il me conseillait l'usage du stougthon; je supposais quelque boisson nauséabonde, quelque goût de médecine, enfin: point du tout! c'est de l'excellent madère parfumé, de précieux aromates. Qu'on le boive pur ou trempé, il n'en est pas moins délicieux. Maintenant je suis fanatique du stoughton, et si j'étais reine, je nommerais M. Gaillard premier officier de mon gobelet.

Avez-vous remarqué hier, au bois, une voiture à six glaces, qui permettait de voir en entier la toilette des dames qui y étaient assises. On nous a nommé Desouches-Touchard comme l'auteur de cette ingénieuse invention. Bientôt l'on ne voudra plus d'autres voitures pour promenade, lorsque le temps ne permettra pas d'aller en calèche découverte.

On ne peut pas toujours aller en voiture, surtout à la campagne; c'est alors qu'on sent tout le prix d'une chaussure dont la solidité et la bonne confection n'ôtent rien à élégance. Les bottines d'Hoffmann, 8, rue de la Paix, ne laissent rien à desirer à cet égard. On peut marcher beaucoup sans craindre qu'elles ne se déforment, et elle se prêtent si bien à tous les caprices du pied, que, si justes qu'elle soient, elles ne blessent jamais.

Baronne d'Hattienville.

NOUVELLES A LA MAIN.

16. — Des hommes de peine étaient employés, il y a quelques jours, à des déblaiemens à Boag-Quarry, Ayrshire, lorsque en brisant un morceau de rocher, ils trouvèrent un crapaud renfermé dans la masse. On retira l'animal de sa prison; il resta pendant quelques minutes sans mouvement, puis se ranima peu-à-peu: enfin il est bien vivant aujourd'hui. Ce crapaud est très large et diffère essentiellement du crapaud commun.

17. On lit dans une lettre de Madrid: „Pour montrer jusqu' où va l'audace des malfaiteurs, il suffit de citer les faits suivans, qui se sont consommés dans une seule nuit, celle du 29 au 30 mars: A dix heures et demie, des brigands armés de mousquets (trabucos) ont assailli un monsieur et une dame sur la Grande-Place (Plaza-Mayor), et les ont contraints à livrer l'argent et tous les objets précieux qu'ils avaient sur eux. — Un peu plus tard, d'autres brigands sont entrés dans une maison de jeu de la rue des Herreros et ont demandé tout l'argent qui se trouvait sur la table. Les joueurs ayant refusé de le leur donner, il s'ensuivit une lutte opiniâtre où le sang coula de part et d'autre: mais bientôt les malfaiteurs, qui étaient tous jeunes et robustes, eurent le dessus et emportèrent le numéraire. — Dans la rue de Jacometrenzo, la boutique d'un cordonnier, qui était sorti a été ouverte avec effraction par des voleurs, qui ont enlevé toutes les marchandises qui s'y trouvaient, et tous les effets portatifs que renfermait le logement de cet artisan. — Deux appartemens de rez-de-chaussée de maisons situées en face du corps-de-garde de la Porte du Soleil (la Puerta del Sol) ont été complètement dévalisées. Les personnes qui les occupaient, savoir trois femmes et deux hommes âgés, ont été trouvés le lendemain attachés aux serrures des portes et la bouche couverte d'un emplâtre de poix. — Vers le matin, à l'angle de la rue d'Alcala et celle d'Ancha-de los-Peligros, un des points les plus fréquentés de notre capitale un homme à cheval a été arrêté par un brigand armé, qui lui demanda sa bourse: mais le cavalier tira sur-le-champ un de ses pistolets chargés à balle et le déchargea contre cet individu, qui fut atteint à la poitrine et tomba par terre."

18. — On lit dans le Courrier de la Gironde du 11; „Le courrier de Paris à Bordeaux n'est arrivé aujourd'hui qu'à midi et demi, par suite d'une série d'accidens graves survenus dans son parcours. Entre Lonjumeau et Arpajon, un des chevaux du brancard s'étant abattu, ne fut relevé qu'à grand' peine. Cependant il n'avait pas assez souffert pour qu'on le supposât hors d'état de continuer jusqu'au relai. Le courrier se remit donc en route; mais, à quelque distance de là, la pente devenant très-rapide, le même cheval s'abattit de nouveau, en brisant les chaînettes; la voiture, lancée avec une grande rapidité, lui passa sur le corps. L'autre cheval de brancard, trop faible pour résister seul à l'action du timon, s'abattit alors et fut traîné pendant une grande distance jusqu'à ce que les traits qui le retenaient fussent brisés. Tous ces obstacles n'avaient pu ralentir la vitesse de la malle, qui descendait la pente au grand galop des chevaux de volée, tantôt, dans une direction, tantôt dans une autre, et menaçant à chaque minute de verser dans les fossés qui bordent la route. Pour comble de malheur, en effet, la machine à enrayer s'était brisée dans les mains du conducteur. En arrivant au bas de la côte, moment où les voyageurs, grâce à la présence d'esprit du postillon, allaient se trouver hors de danger, le malheur voulut qu'une pauvre femme fût alors sur le bord de la route. La voiture se dirigeait vers elle, elle ne put l'éviter, et le timon en passant lui ouvrit la poitrine et la jeta sur le sol dans un état désespéré. Ce n'est pas tout: il paraît qu'à l'endroit où la malle de Paris charge les dépêches de Limoges, deux hommes armés de couteaux se sont précipités sur le postillon et le courrier, mais que ce dernier, ayant saisi ses pistolets, les aurait mis en fuite.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 9 Mai 1843. Numéro 55.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne ; 14 fl. 24 kr. pour la province ; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

A un enfant.

Aimable enfant, dans la prairie,
Que j'aime tes bonds assurés ;
Les champs sont encor ta patrie,
Patrie où les jours sont dorés.
Voltige, enfant, et vis sans cesse
Comme le brillant papillon,
D'un pur amour, d'une caresse,
Sans prévoir le sombre aquilon.

Les routes pour toi sont divines,
Ton ange en fraya le chemin.
Tu vois les roses sans épines
Parer tes souhaits enfantins.
La terre est riche et parfumée
Pour toi, l'élu charmant du ciel,
Le Seigneur, une mère aimée,
Sont les dieux de ton simple autel.

Tu ris au bon vieillard qui passe
Dont l'oeil te caresse un instant,
Comme tu ris au coeur de glace
Dont le contact est dégradant.
Ta voix est douce à la victime
Comme elle est suave au bourreau :
Ta voix chanterait sur l'abîme,
De même sur un frais tombeau.

Dans l'âge de l'insouciance,
Oh! réjouis-toi bien enfant ;
Voici venir l'adolescence
Avec son prisme décevant.
Au début de ta jeune vie,
Sois avare de ton bonheur ;
La joie est hélas! trop suivie
De l'ennui, souvent du malheur.

Tu n'as pas, au contact du monde,
Vu s'éteindre ton pur encens,
Toujours de ton coeur il inonde
Les transports les plus innocens:
Ton front où la candeur repose,
Glace d'effroi le corrupteur ;
Crains qu'il ne penche avec la rose
Sous les coups d'un vent destructeur.

Virbès de Montraillier.

L'hôtel de l'Escaut à Ostende.

Fin.

Que signifiait cette clarté? à quoi s'occupaient durant la nuit ces deux étrangers qui paraissaient tout le long du jour livrés à la plus complète des oisivetés.

Van Rysoort fit part de cette circonstance mystérieuse à ses amis rassemblés en petit conciliabule.

Le conciliabule décida à l'unanimité que les étrangers faisaient de la fausse-monnaie.

N'en fait pas qui veut; il faut des appareils considérables, des fourneaux, des banlanciers, et nulle trace de tout cela n'existait chez les énigmatiques personnages.

L'hôtelier crut cependant devoir porter à un changeur une certaine quantité de pièces d'or ou d'argent, prises au hasard parmi celles que les Anglais lui avaient données en paiement de ses comptes.

Le changeur examina les espèces, les pesa, les éprouva avec la pierre de touche et garantit que c'était d'excellent argent et du meilleur alloi.

Pour le coup, Van Rysoort et ses amis y perdirent décidément leur latin (ils ne savaient pas un mot de cette langue) ; ils revinrent alors à l'opinion que les insulaires étaient deux fous sérieux, deux excentriques d'un genre sans exemple.

Trois semaines se passèrent sans qu'il y eût rien de nouveau; on était parvenu à la mi octobre.

Les Anglais firent derechef appeler leur hôte et lui demandèrent de leur procurer deux fusils et deux carnassières. „Nous avons besoin de faire de l'exercice, dirent-ils, et nous allons le long des dunes et des canaux, faire feu sur les oiseaux. Nous serons absens trois jours. Nous vous laissons nos effets et nous emportons la clef du pavillon."

Une demi-heure après, le fusil en bandoulière, les étrangers sortirent de l'hôtel de l'Escaut; Van Rysoort les accompagna jusque dans la rue, se confondant en salutations et leur souhaitant bonne chasse.

Trois jours se passèrent et les deux Anglais ne reparurent pas.

On les attendit vainement tout le quatrième jour; c'était un mardi.

Le mercredi, Van Rysoort resta plongé dans une sombre méditation.

Le jeudi, le conciliabule tint une séance fort animée ; on se perdit dans une mer de conjectures, de suppositions folles, inadmissibles, absurdes.

Le vendredi, Van Rysoort alla faire sa déclaration au commissaire de police.

Le samedi, le commissaire, ceint de son écharpe et flanqué de trois gendarmes, se rendit à l'hôtel de l'Escaut; un rassemblement nombreux stationna dans la rue.

L'autorité frappa à la porte du pavillon, et, un silence absolu ayant seul répondu, ordre fut donné d'enfoncer la porte.

Elle tomba.

L'on ne vit rien, l'on n'entendit rien; les spectateurs groupés dans le jardin s'enfuirent en poussant des cris d'effroi; Van Rysoort, le commissaire et deux gendarmes furent entraînés dans cette déroute.

Un autre gendarme, vieux militaire décoré, ne partagea point cette terreur panique; il tira son sabre et s'élança héroïquement dans l'intérieur du pavillon.

Il n'y trouva rien de remarquable, si ce n'est deux malles entre'ouvertes et une feuille de papier sur une table.

Cet écrit fut porté au commissaire. Lecture en fut donnée. Rapportons fidèlement le texte de ce document :

„Mon cher monsieur Van Rysoort, pour peu que vous ayez quelques connaissances historiques, vous devez savoir qu'au commencement du dix-septième siècle et lors des guerres de la Hollande avec l'Espagne, votre bonne ville d'Ostende soutint un fort long siége; elle fut successivement bloqué, délivrée, assiégée de nouveau, et parmi ses défenseurs, parmi ceux qui combattirent maintes années sous les drapeaux des Provinces-Unies, on compta un grand nombre d'Anglais des premières familles. Un de nos ancêtres s'y trouvait ; il était trésorier de l'expédition britannique, et, lors de la reddition d'Ostende, il ensevelit secrètement une somme considérable qu'il avait à sa disposition ; il voulut ainsi la dérober à l'avidité des ennemis. En fouillant dans de vieux papiers oubliés depuis deux siècles, le hasard nous a dernièrement fait connaître cette circonstance ; nous avons en même temps retrouvé l'indication exacte du lieu où cette cachette devait s'offrir à nos recherches. C'était chez vous. Nous sommes venus à Ostende, nous avons pris

domicile dans votre hôtel, et après avoir tout reconnu, tout inspecté, nous nous sommes avisés des moyens les plus efficaces pour empêcher, sans scandale et sans bruit, que ces valeurs ne restassent plus long-temps à moisir sous terre, car c'était réellement dommage.

„Vous savez comme nous nous y sommes pris, et certes, la main sur votre conscience, vous pouvez avouer que nous ne vous avons pas fait tort, et que notre séjour chez vous a été une bonne aubaine telle que vous n'en rencontrerez jamais. Vous nous avez pillé comme dans un bois, mais nous fermions les yeux, tant nous avions, et pour cause, désir de rester chez vous, et volonté de vous faire partager notre envie. Vous trouverez dans la dernière pièce du rez-de-chaussée le parquet enlevé en partie, vous y verrez un trou de la profondeur d'une quinzaine de pieds, et au fond une grande caisse de fer. Il nous a fallu du temps pour creuser ce puits, pour enfoncer cette caisse, pour enlever peu à peu et faire passer en lieu de sûreté les vieux ducats à l'effigie de Charles-Quint, et les lingots sur lesquels nous avions mis la main. Nous vous faisons cadeau de la caisse, nous vous conseillons de faire combler le trou; ne prenez pas la peine de savoir qui nous sommes; nous avions des noms d'emprunt, et lorsque vous lirez ceci, nous serons bien loin d'Ostende, où nous comptons ne jamais revenir. Le ministre des finances de la reine Élisabeth aurait seul, et tout au plus, le droit de nous faire quelques observations; mais, comme il est mort depuis deux cents ans, nous nous arrangerons facilement avec lui. Si nous vous écrivons en détail, c'est qu'avant de prendre pour toujours congé de vous, nous sommes bien aises de causer un moment avec un hôte qui nous a inspiré une parfaite estime."

Van Rysoort n'eut rien à dire, rien à faire; et les commères d'Ostende reconnurent que les deux Anglais n'étaient pas aussi excentrics qu'on l'avait cru. G. B.

Blanche.

I.

La Romance.

C'était par une soirée du mois de décembre, la neige tombait à flots, et les réverbères, balancés par les rafales du vent, jetaient une clarté pâle et tremblante sur le pavé tout blanc, lorsqu'un jeune homme s'arrêta devant une maison inhabitée de la rue Culture-Sainte-Catherine. Après avoir jeté un regard à droite et à gauche pour s'assurer s'il n'était pas suivi, il poussa la porte de cette maison fermée seulement par un loquet, et se mit à en gravir les degrés jusqu'à ce qu'il eût atteint le troisième étage. Alors, il s'enveloppa bien dans son manteau, car le froid était excessif, et les regards fixés sur une chambre qui lui faisait face et dont les rideaux ouverts lui permettaient de voir ce qui s'y passait, il ne bougea plus.

Cette chambre, haute et spacieuse comme on les faisait sous Louis XIII, avait pour tout ameublement un petit lit en bois peint, sans rideaux et recouvert d'un drap blanc tendu avec un soin scrupuleux, une vieille commode en marqueterie avec poignées en cuivre, trois chaises de paille, un piano à queue couvert de cahiers de musique, et au-dessus du piano un portrait de famille. Tout cela était triste à voir, et d'autant plus triste qu'il n'y avait pas une étincelle de feu dans la cheminée.

Trois personnages habitaient cette chambre, un homme et deux femmes. Celui-ci était en tenue de bal, habit noir, gilet blanc, culotte courte, bas de soie à jour et escarpins; sa taille était pleine d'élégance, sa tournure dégagée: il avait les cheveux noirs, le teint chaud et la phisionomie mobile d'un Italien. Son front était intelligent, son regard dur, sa bouche brutale et sensuelle. Debout, la tête haute, la taille cambrée, il avait la main posée sur la chaise où était assise, ou plutôt couchée, l'une des deux femmes dont les formes saillantes et les traits éblouissans de fraîcheur se dessinaient avantageusement sous un riche travestissement.

L'autre femme était assise devant le piano: c'était une frêle créature; sa taille était d'une ténuité presque effrayante; ses cheveux noirs, séparés au milieu de la tête, retombaient le long de ses joues en deux bandeaux d'une simplicité originale. Elle avait dû être jolie: car, malgré la pâleur livide de son teint, malgré la maigreur de ses contours, il y avait dans ses traits une grâce pleine de charme et que rendait plus touchante encore une expression perpétuelle de contrainte et d'effroi. Ses yeux noirs avaient quelque chose d'égaré; elle les tenait sans cesse fixés sur son piano et ne les en détachait que rarement pour jeter un regard à la dérobée sur la cheminée vide, tremblante comme une feuille et serrant les bras contre son corps; car, malgré la rigueur de la saison, elle avait pour tout vêtement une robe de mousseline-laine racommodée en vingt endroits.

— Eh bien, madame, lui dit le jeune homme, me direz-vous enfin pourquoi il ne vous a pas plu d'achever cette romance, quand vous saviez que je l'attendais?

En parlant ainsi il s'avança vers la jeune femme qui se mit à trembler un peu plus fort.

— Monsieur, murmura-t-elle, je ne sais . . .

— Vous ne savez! voilà une singulière raison; ne pourriez-vous m'en donner une meilleure, car celle-ci ne saurait me suffire.

— Monsieur, je n'ose . . .

— Vous n'osez! ne semblerait-il pas que je suis un ogre? Voyons, madame, parlez.

— Eh bien! monsieur, j'ai eu froid.

Le jeune homme frappa du pied.

— Oh! ne vous emportez pas contre moi; je suis dans mon tort, je le sais; j'aurais dû surmonter cela, mais je ne l'ai pu: le froid a engourdi mes doigts, je n'ai pu travailler.

Et après avoir prononcé ces mots d'une voix si tremblante qu'à peine étaient-ils intelligibles, la jeune femme se tut, osant à peine respirer.

— Toujours le même prétexte! s'écria le jeune homme; cependant, madame, le froid ne vous a pas empêchée de composer votre dernière romance, celle que je vais chanter ce soir.

— Il est vrai, je fus plus courageuse il y a huit jours. Eh bien! je vais tâcher . . . je ferai mon possible . . . Cependant, Carlo . . .

— Je sais très-bien mon nom; habituez-vous à ne pas me le répéter sans cesse. Cependant dites-vous?

— Je voulais dire . . . il me semble . . . que si j'avais un peu de bois, seulement de quoi réchauffer mes doigts une heure le soir, il me semble que je travaillerais mieux.

— Bah! vous vous plaignez toujours. Est-ce que je me plains du froid, moi?

— Je vous ferai observer . . . pardon, ce n'est pas un reproche, mais permettez-moi de vous faire observer que vous êtes sans cesse avec vos amis, et que vous n'habitez pas cette chambre deux heures par semaine.

— Vos raisons n'ont pas le sens commun; d'ailleurs vous savez que nous n'avons plus de bois: que, pour en acheter, il vous faut de l'argent, et que pour avoir de l'argent, il me faut votre romance. Travaillez donc si vous voulez avoir du feu.

— Pardonnez-moi, monsieur, si j'insiste de nouveau, mais...

— Encore!

Il fit un geste d'impatience; alors la pauvre femme éleva tout-à-coup son bras au dessus de sa tête comme font les enfans quand on les prend en défaut. Carlo la regarda sans rien dire, et un sourire effleura ses lèvres.

— Je travaillerai, murmura la jeune femme.

Et reprenant sa première position, les mains jointes et les bras collés contre le corps, elle ne dit plus un mot.

— Quel est ce papier? lui dit tout-à-coup Carlo, apercevant une lettre dans sa robe entr'ouverte.

— Oh! je vous en prie, monsieur, s'écria la jeune femme élevant vers lui ses mains suppliantes, je vous en prie, n'exigez pas que je vous remette cette lettre. Cette romance que vous demandez, vous l'aurez demain, cette nuit, je vous en supplie, monsieur, laissez-moi cette lettre, ne la lisez pas.

— Et j'aurai ma romance demain?

— Je vous en donne ma parole; vous savez que je n'y ai jamais manqué.

— Eh bien, soit; gardez votre lettre.

— Oh! merci, merci, monsieur.

Elle voulut lui baiser la main.

— C'est bien, c'est bien, dit-il en la retirant brusquement je ne vous en demande pas tant.

— Parbleu! s'écria tout-à-coup la femme qui n'avait encore rien dit jusque-là; parbleu, mes petits amours, vous m'avouerez

que voilà une drôle de prière adressée par une femme à son mari et une singulière grâce accordée par un mari à son épouse. Quant à moi, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Monseigneur Carlo, vous paraissez soupçonner la vertu de votre légitime; vous allez lire sa lettre pour vous convaincre de votre erreur.

— Mais, ma chère Irma . . .

Irma mit son manteau sur ses épaules, son chapeau sur sa tête et se dirigea vers la porte. Carlo courut à elle, et la prenant par la main:

Irma, lui dit-il, ma chère amie . . .

— Monsieur Carlo, vous me lirez la lettre ou je partirai; optez, et surtout pas l'ombre d'une objection.

Carlo se tourna brusquement vers la jeune femme:

— Blanche, il me faut cette lettre.

Au ton bref et péremptoire dont était donné cet ordre, Blanche comprit qu'elle tenterait en vain de s'y soustraire, elle tira la lettre de son sein et la présenta à son mari d'une main tremblante.

— Seigneur Carlo, dit Irma se rejetant sur sa chaise, lisez-nous cela tout haut; vous lisez comme un écrivain public.

Carlo obéit avec la docilité d'un écolier; voici ce qu'il lut:

„Ma chère soeur, quand je te mariai, il y a trois ans, à l'un de mes amis, voilà ce que je dis, une heure avant la cérémonie, à celui qui allait devenir l'arbitre de ta destinée: Carlo, depuis long-temps, ma soeur et moi, nous sommes orphelins; Blanche n'a que moi au monde pour protecteur, pour ami, aussi, s'en rapportant entièrement à ma sollicitude fraternelle, elle accepte, les yeux fermés l'époux qui lui vient de ma main. Tu comprendras donc quelle responsabilité terrible j'assume aujourd'hui sur ma tête, tu comprendras aussi combien est grave et sérieux le serment que j'ai fait devant Dieu: Ou ma soeur sera heureuse, ou elle sera vengée. Carlo, tu m'as dit que tu aimais Blanche, tu m'as promis de la rendre heureuse; tiens ta parole. J'assisterai aujourd'hui à votre union, et je pars demain sur un vaisseau de guerre, car, jusqu'à ce jour, ma vie a été plus qu'inutile à mes semblables; elle leur a été fatale, et il me tarde de faire oublier par quelque action honorable l'indigne célébrité que m'ont faite ici cinq ou six duels, tous funestes à mes adversaires.

„Je partis, et la vie aventureuse et vagabonde que je mène depuis ce jour a pu seule m'empêcher de te faire parvenir de mes nouvelles et de m'informer de la destinée que t'a faite l'homme auquel j'ai confié ce que j'avais de plus cher au monde et de plus sacré. De retour en France, mais tout près de la quitter encore, pour bien long-temps peut-être, j'attends de toi, ma chère et bien aimée soeur, une explication franche et sincère à ce sujet,"

— Tiens, c'est là tout? dit Irma; j'espérais mieux que ça. Allons, il est onze heures, partons.

— Oui, murmura Carlo, devenu tout-à-coup sérieux; oui, partons.

Il rendit la lettre à sa femme qui la remit dans son sein.

— Ah ça! qu'avez-vous donc, mon cher? dit Irma; cette lettre vous a mis la figure tout à l'envers. Est-ce que les menaces de ce monsieur vous feraient peur?

— Peur! s'écria Carlo; moi, peur!

— C'est que j'ai déjà remarqué que vous changiez de visage chaque fois que vos regards s'arrêtaient sur ce portrait.

Ce portrait représentait une tête de jeune homme; ses traits pâles sur lesquels tranchait vivement une moustache noire, luisante, à pointes effilées, étaient à la fois pleins de franchise, de grâce et d'énergie; ses cheveux noirs et abondans étaient rejetés avec négligence; son front blanc, traversé au milieu d'une ride légère, était penseur; son regard, ferme et lucide, avait cette hardiesse insouciante qui annonce un homme brave jusqu'à la témérité. Carlo lui jeta un regard tout brûlant de cette effroyable haine mêlée de peur, qui est toute l'énergie des hommes lâches, et qui les rend parfois si redoutables.

— Si je ne puis regarder ce portrait sans émotion, dit-il avec une fureur toujours croissante, c'est qu'il me déplaît, c'est que sa vue m'irrite, c'est qu'enfin je ne souffrirai pas davantage qu'il reste à cette place.

Et, pâle de colère, il l'arracha de la muraille où il était fixé et le jeta à terre.

La suite prochainement.

VOYAGES.

Un Français à Westminster.

Suite.

On comprendra facilement le désir que nous avions de connaître les hommes les plus éminens et les plus populaires de la chambre des communes. Notre désir était d'autant plus légitime, que, depuis un quart d'heure, une discussion s'était élevée entre deux orateurs que la chambre écoutait avec le plus grand recueillement et qui n'étaient interrompus que par les cris *hear! hear!* écoutez! écoutez! Le plus jeune était blond, pâle, d'une physionomie douce et distinguée, mis simplement, mais avec goût. Ses manières étaient d'une urbanité exquise; sa parole mielleuse, timide, reservée. Son adversaire, au contraire, avait quelque chose de brusque, mais son débit était facile, persuasif, entraînant. Le discours qu'il prononça était concis, logique, serré, rempli de faits et de gros bon sens. Cet orateur avait les cheveux gris et rares, la tête carrée, le teint fortement coloré. Sa mise était on ne peu plus excentrique. Jugez plutôt: habit vert pomme, col de chemise fortement empesé et dépassant les oreilles de plusieurs centimètres; pantalon de coutil rayé, veuf de toute espèce de soupieds et remontant jusqu'au gras de la jambe.

Pour satisfaire notre curiosité, nous demandâmes très-respectueusement à notre voisin de droite s'il connaissait le nom des deux députés que nous venions d'entendre. Le voisin ne manifesta aucun signe d'impatience, ne fit aucun mouvement et ne voulut pas même consentir à desserrer les dents. Nous aurions eu de l'avantage en parlant à une borne. Un spectateur, placé immédiatement au dessus de nous, et qui avait remarqué cet acte d'impolitesse et de morgue britannique, nous dit dans un idiôme anglo-français, mais qu'il tâchait de dénationaliser le plus possible afin de se faire mieux comprendre:

— Les deux orateurs sont sir Robert Peel et lord John Russel.

Nous le remerciâmes de son obligeance, et, comme il paraissait désireux de réparer la faute de son compatriote, nous les priâmes de vouloir bien nous désigner les membres les plus éminens de la chambre.

— Vous voyez bien, ajouta-t-il alors, cet homme au maintien grave et réservé, c'est un ancien médecin, c'est l'un des membres les plus distingués du Parlement, c'est Makintosh, commissaire des affaires de l'Inde. Cet orateur à la voix criarde est Wyn. A peu de distance siégent le subtil Denuman et le fougueux Hobhouse. Ce jeune fashionable est le fils d'un évêque d'Irlande. Le personnage assis au bout de la table, est le philanthrope Wilberforce; il s'entretient avec notre premier financier, Huskisson. L'orateur à la taille athlétique, tout vêtu de noir et qui demande en ce moment la parole, est le défenseur de la malheureuse Irlande: c'est Daniel O'Connell; écoutez-le.

Nous n'avions nullement besoin de cette recommandation. O'Connell se leva, frotta machinalement son chapeau, tira un binocle de la poche de son gilet, et lorgna le président; son maintien était humble, embarrassé, ses yeux presque toujours fixés à terre, sa parole lente. Les premiers mots qu'il prononça furent accueillis par un grognement général d'*hear! hear.* On eût dit que le célèbre agitateur catholique en était à son premier début oratoire, tant ses manières étaient gauches et empruntées. Mais ce n'était là qu'une ruse du métier, qu'une feinte habile pour captiver l'attention, qu'un secret oratoire dont lui seul possède le secret; peu-à-peu sa voix timide prit de l'aplomb et de l'énergie; sa parole, qui partait du coeur, éclata et retentit comme une tempête dans la salle. Puis, au moment le plus pathétique, il s'interrompait brusquement, et adressait à son adversaire une de ces bouffoneries, une de ces plaisanteries au gros sel qui déridaient la gravité des clercs et du président lui-même.

Après O'Connell, plusieurs orateurs demandèrent la parole; mais ce n'était plus que la petite monnaie de la chambre des communes. L'intérêt était épuisé; chacun parlait à haute voix comme à la Bourse. Nous profitâmes de cette circonstance pour demander quelques renseignemens à notre officieux cicerone. Voici le résumé de ce qu'il voulut bien nous communiquer:

Avant le bill de réforme voté en 1832, il existait une extrême inégalité dans le nombre des électeurs et des représentans des diverses contrées de l'Angleterre. Ainsi, les comtés d'York et de

Rutland n'envoyaient chacun que deux députés, et cependant ce dernier avait vingt fois plus de population que l'autre. Sept habitans du château d'Old-Sarum nommaient à eux seuls un député, Plymouth, de 60,000 âmes, n'avait que 230 électeurs; Warwich qui compte 17,000 âmes, 92 seulement. Douze grandes familles disposaient de cent places au Parlement. Plusieurs ducs et comtes nommaient ou faisaient nommer, à eux seuls, jusqu'à quinze députés. Manchester et Birmingham, ces colosses de l'industrie, n'étaient même pas représentés.

En ce moment, la chambre compte 658 membres, nommés par 930,000 électeurs. Le pays de Galles est représenté par 29 députés; l'Écosse en a 53; l'Irlande, 105; l'Angleterre, 411; la chambre des communes est renouvelée tous les sept ans seulement. Les universités d'Oxford et de Cambridge élisent chacune deux députés. Pour être éligible dans un comté, il faut avoir un revenu de 15,000 fr.; dans les villes, il faut être fils de lord, ou bien posséder 7,000 fr. de rente. Les votes de la chambre des communes n'ont point lieu comme en France au scrutin secret. Chacun exprime son suffrage à haute voix, par oui ou par non (*aye and no*). La majorité des membres présens suffit pour valider un vote, tant pis pour les absens. La chambre exerce un contrôle très-important sur les routes, les ponts, les ports, les canaux et la création des majorats. C'est elle qui exproprie et détermine le tracé et le tarif des chemins de fer. En un mot, elle joint au pouvoir judiciaire, le pouvoir administratif. Cette disposition évite les interminables lenteurs de nos rouages administratifs.

Les élections ont lieu sur la place publique, par main levée. Si la majorité est douteuse, on procède par votes individuels; c'est ce qu'on nomme le *Poll*. Les suffrages sont exprimés à haute voix. Le maire de chaque ville reçoit le serment des électeurs. Ce serment est prêté sur l'Évangile. Les résolutions des deux chambres ne sont considérées que comme des suppliques; la reine ne peut les rejeter; la formule employée dans ce cas est: *La reine avisera*

Il serait difficile de se faire une idée du respect qu'ont en général, les Anglais pour leurs institutions; ils en parlent toujours avec orgueil et enthousiasme. Presque chaque famille conserve un exemplaire de la constitution, qui se transmet de père en fils comme un dépôt sacré. Ce livre est, pour ainsi dire, vénéré par nos voisins à l'égal de la Bible. Un négociant auquel nous étions recommandés voulut bien nous confier cet ouvrage. Il était rempli de notes marginales dans le genre des suivantes: „Voici la „source de notre gloire, de notre durée, de notre puissance; „conservez-le avec respect et méditez-le sans cesse." A côté des articles relatifs aux prérogatives de la couronne, on lisait; „Le „roi est à lui seul une corporation; il ne fait qu'un avec tous „ses ascendans et descendans; le roi ne peut mal faire; il ne „meurt point; le mort saisit le vif; le roi ne peut avoir de mau„vaises intentions; il est le protecteur de la loi, la source de „toute justice, etc., etc."

La suite prochainement.

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Second-Théâtre-Français. Lucrèce, tragédie en 5 actes de M. Ponsard. — Nous sortons du théâtre, la représentation a dépassé l'attente. Toutes les promesses sont réalisées. Le Second-Théâtre-Français vient de livrer au monde littéraire l'oeuvre la plus importante de ce temps, de jeter au public un nom nouveau, le nom d'un homme de génie. On ne peut se faire une idée de la curiosité presque furieuse qui avait amené aujourd'hui l'élite du monde parisien sur la rive gauche de la Seine. Une foule immense entourait les abords du théâtre; les équipages couvraient la place. Bientôt une illustre assemblée, grand nom de la politique, de la littérature, de l'aristocratie, remplissait la belle salle de l'Odéon, si bien faite pour ces solennités. La pièce a commencé, et, pour doubler son succès, il a fallu qu'une misérable cabale, dirigée par les claqueurs, que l'administration de l'Odéon a expulsés, essayât de lutter contre l'admiration et l'enthousiasme excités par des pensées sublimes, exprimées en des vers dignes de nos grands maîtres. Pendant que la tragédie soulevait du parterre jusqu'aux dernières loges la salle transportée, frémissante et passionnée, une véritable émeute assiégeait les portes du théâtre. Deux ou trois mille personnes, qui n'avaient pu trouver de place aux bureaux, obstruaient les abords; et, pour dissiper le rassemblement qui s'obstinait à vouloir pénétrer de force ouverte, il a fallu avoir recours à la force armée. Mais un chiffre dira mieux que tous nos récits l'extraordinaire empressement excité par la représentation de Lucrèce. Plus de 30,000 fr. de location ont été refusés pour la soirée d'aujourd'hui.

Maintenant que le succès a confirmé les espérances, il faut s'attendre à voir l'Odéon assiégé chaque soir comme aux mémorables soirées des Vêpres siciliennes. A partir de lundi, Lucrèce sera jouée tous les jours, et comme le congé de Bocage et de Mme Dorval commence le 1 juin, la curiosité, pressée de se satisfaire, éprouvera un redoublement nouveau. Nous ne pouvons aujourd'hui faire un article complet sur la représentation, ou plutôt l'événement de ce soir, et nous nous contenterons de citer à nos lecteurs quelques vers de la pièce, — le songe de Lucrèce:

Lucrèce.

J'ai rêvé que j'entrais dans un temple sacré,
Au milieu d'une foule. On aurait dit que Rome
Poussait dans ce seul lieu jusqu'à son dernier homme,
Et, pour donner accès au flot toujours croissant,
Les murailles du temple allaient s'élargissant.
Alors à Romulus, pour le rendre propice,
Le prêtre quirinal offrait un sacrifice.
La victime choisie était devant l'autel,
Le poil déjà couvert de farine et de sel;
Et le prêtre déjà versait le vin du vase
Sur cet endroit du front où la corne a sa base,
Disant: „Dieu Quirinus, prends ces libations,
Et que Rome soit grande entre les nations."
Il se tut, et chacun frémit dans une attente:
Soudain on entendit une voix éclatante.
Tout le temple en trembla. „Loin de moi ces taureaux!
„Qu'ai-je à faire du sang des grossiers animaux?
„Je veux du sang humain: il me faut en offrande
„Le sang pur d'une femme, et Rome sera grande."
Ainsi parla le dieu. Dans ce même moment,
Le taureau disparut sans que l'on sût comment,
Et je me trouvai, moi, sur l'autel étendue,
A sa place, attendant la hache suspendue.
Et comme j'étais là, pâlissante.... un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant,
Traînant par le pavé ses anneaux qu'il déploie;
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.
Il monte... et sur mon corps colle ses noeuds glacés.
Je sentais mes cheveux affreusement dressés.
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide,
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride.
J'essayais de bouger, et je ne pouvais pas.
J'étais fixe d'horreur. — Comme un immense bras,
Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un dard fait comme un glaive.
Il fixe sur mes yeux ses yeux, ardens flambeaux,
Il me souffle au visage une odeur de tombeaux,
Et son dard savourant l'espoir de la blessure,
Sur mon corps qu'il parcourt, médite sa morsure.
Je n'aperçus plus rien alors. — Mon assassin
Avait fui, me laissant un glaive dans le sein.
Et, prodige nouveau! les gouttes ruisselantes
Qui coulaient de mon coeur sur les pierres sanglantes
Enfantaient en tombant de nouveaux bataillons,
Plus serrés qu'on ne voit les blés dans les sillons;
Et tous ces combattans, dont l'air était superbe,
Portaient pour leur enseigne, au lieu du faisceau d'herbe,
Une pique d'airain avec un aigle d'or,
Qui menaçait le sud, l'est, l'ouest et le nord.
Enfin je m'éveillai, si pleine de ce rêve,
Que je croyais sentir le froid aigu du glaive;
Qu'à présent même encor, je crois que je le sens.
Nourrice! eh bien! peux-tu m'en expliquer le sens?

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 116.

Jeudi 11 Mai 1843. Numéro 56.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce Journal qui parait trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le Col d'Anterne.

La vallée de Servoz est la première qui se présente au sortir de celle de Chamounix. Si les neiges ont disparu des cimes voisines, si les prés ont repris leur verdure, si le soleil du soir dore les rochers qui l'enserrent, cette vallée est riante, bien que sauvage. Quelques cabanes y sont éparses, et, parmi elles, une petite auberge, où j'arrivai le 12 juin au soir.

On peut sortir de cette vallée de bien des façons. Quelques-uns en sortent par la grande route, c'est le plus simple; mais, dans ce temps-là, je dédaignais cette plate façon de sortir des vallées. Un touriste veut des cimes, veut des cols, veut des aventures, des dangers, des miracles.

C'est pourquoi, dès que je fus arrivé dans la petite hôtellerie de Servoz, je m'informai de la nature des cols et passages. On me parla du col d'Anterne: c'est une gorge étroite, resserrée entre les pics des Fiz et les bases du mont Buet; le sentier est difficile, la cime âpre et décharnée... je vis que c'était mon affaire, et je résolus de m'y engager le lendemain sur les traces d'un bon guide. Par malheur, il n'y a point de guides dans l'endroit, et l'on ne put que m'indiquer un chasseur de chamois qui pourrait, disait-on, m'en tenir lieu; mais il se trouva que cet homme était déjà engagé par un touriste anglais, qui voulait se rendre à Sixt par la même route que je me proposais de prendre.

Ce touriste, je l'avais vu sur le seuil de l'auberge, à mon arrivée. C'était un gentleman de bonne mine, d'une mise aussi propre que recherchée, et de manières très-distinguées, car il ne me rendit point le salut que je lui adressai en passant: c'est, chez les Anglais bien élevés, un signe de bon ton, d'usage du monde. Toutefois, quand j'eus appris que le seul homme de l'endroit qui pût me guider au col d'Anterne se trouvait déjà engagé par ce touriste, je revins auprès de celui-ci, fort désireux de l'amener à me permettre de me joindre à lui pour passer le Col, en payant de moitié le chasseur de chamois.

L'Anglais était assis en face du Mont-Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bâiller; je bâillai aussi en signe de sympathie; après quoi, je crus devoir laisser s'écouler quelques minutes, pendant lesquelles, milord ayant eu le temps de se familiariser avec ma personne, je me trouvais ensuite comme présenté à lui. Lorsque le moment me parut propice:

— Magnifique! dis-je à demi voix, et sans m'adresser encore à personne, sublime spectacle!...

Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai:

— Monsieur, dis-je fort gracieusement, arrive sans doute de Chamounix?

— Uï.

— J'en suis moi-même parti ce matin.

L'Anglais bâilla une seconde fois.

— Je n'ai pas eu, Monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route; il faut que vous ayez passé par le Col de Balme?

— No.

— Par le Prarion, peut-être?

— No.

— J'y arrivai hier par la Tête-Noire, et je me propose de passer demain le Col d'Anterne, si toutefois je puis trouver un guide. Vous avez pu, me dit-on, vous en procurer un?

— Uï...

— Uï! no! le diable l'emporte! disais-je au dedans de moi-même. Sot animal! Puis, me décidant à brusquer l'affaire: — Y aurait-il de l'indiscrétion, Monsieur, dans le cas où je ne pourrais me procurer un guide, à vous demander la permission de m'associer à vous en payant le vôtre de moitié?

— Uï, il y avé de l'indiscréchon.

— En ce cas, je n'insiste point, lui dis-je.

Et je m'éloignai, tout enchanté de ce colloque intéressant.

Tout en me promenant, je me dirigeai sur un rocher couvert de ruines: on l'appelle le Mont Saint-Michel. Deux chèvres y broutaient, qui s'enfuirent à mon approche, me laissant maître de la place, où je m'assis auprès de jeunes aunes qui croissent en ce lieu.

Ce n'est point ici une aventure dont je dispose les circonstances. Ne vous attendez à rien, je vous prie, lecteur. J'étais assis, c'est tout; c'est beaucoup, je vous assure, à cette heure et dans ce lieu. La vallée est déjà dans l'ombre; mais, du côté où elle s'ouvre sur le Mont-Blanc, qui est tout voisin, une resplendissante lumière éclaire et colore les glaces de cette cime majestueuse, dont les dentelures se découpent avec magnificence sur un sombre azur. A mesure que le soleil s'abaisse, l'éclat se retire par degrés des plateaux de glace, des transparens abîmes; et quand de la dernière aiguille disparaît la dernière lueur, il semble que la vie ait cessé d'animer la nature. Alors les sens, jusqu'à ce moment charmés, attentifs et comme enchaînés à ces sommités, se ressouviennent de la vallée; la joue sent fraîchir le souffle du vent, l'oreille retrouve le bruit de la rivière, et des hauteurs contemplatives l'esprit redescend à songer au souper.

Un pâtre était venu chercher les chèvres. Au retour, je fis route avec lui. Ce bonhomme avait certaines notions sur le Col d'Anterne, et je lui eusse certainement proposé de me servir de guide le lendemain, sans l'extrême pusillanimité que je croyais remarquer en lui. „Les gens encore, disait-il, mais les messieurs! non. La neige est haute en dessus! Pas huit jours qu'il y a péri deux cochons: ceux de Pierre; et sa femme aussi, qui les ramenait de la foire de Samoins. Deux cochons tout élevés! Encore, si elle les avait vendus, l'argent en serait trouvé! Je vous dis que c'est un mauvais passage en juin.“ Je lui soutins, sur la foi de mon itinéraire, que le Col d'Anterne est au contraire un passage très-facile; puisqu'il n'est élevé que de 7086 pieds au dessus du niveau de la mer, tandis que la limite des neiges éternelles est à 7812 pieds. Et comme la force de mon argumentation ne me parut pas avoir convaincu le pâtre, je pris mon crayon, et, faisant sur la couverture même de l'itinéraire une soustraction victorieuse, je démontrai que nous avions encore, à partir du sommet du col, 726 pieds de roc nu, par conséquent sans neige ni glace.

— Mà s'y fiaz *)! dit-il dans son patois. Vos chiffres, je ne m'y connais pas; mais tenez: il y a deux ans d'ici, dans ce même mois, un Anglais y est resté. C'était le fils. Je vis son père tout en pleurs et en deuil. On lui fit fête chez Renaud, on lui mit devant des noix sèches, de la viande, du bouché; rien n'y fit. C'était son fils qu'il voulait. On l'eut trente-six heures après, mais c'était le cadavre.

Il me parut évident que cet homme faisait quelque confusion de noms, car l'itinéraire était positif et la soustraction péremptoire. Au surplus, je voulais un peu de dangers, et, en supposant que le pâtre n'eût fait que représenter, avec l'exagération d'un esprit timide, des choses au fond vraies à quelque degré; il se trouvait que le Col d'Anterne était le col qui me convenait tout particulièrement entre les cols. Je persistais donc dans mon projet de le traverser sans guide, puisque je n'en trouvais point, mais avec le secours de mon excellent itinéraire, et en ayant soin de partir peu de temps après l'Anglais, de manière à suivre de loin ses traces.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le souper servi. Une petite table était dressée pour moi; plus loin, milord avait la sienne, où il mangeait en compagnie d'une jeune demoiselle, sa fille, que je n'avais point encore vue. Elle était belle, éblouissante de fraîcheur,

*) Il ne faut pas s'y fier.

et ses manières présentaient ce mélange de grâce et de raideur qu'on rencontre souvent chez les jeunes Anglaises qui appartiennent aux classes aristocratiques. Comme je sais l'anglais, j'aurais pu profiter de leur conversation, sans toutefois y prendre part; mais elle se borna à l'échange de quelques monosyllabes qui exprimaient un dédain rempli de dignité, au sujet du service des gens, de la qualité des mets, ou de l'équivoque propreté des ustensiles. Ces mets eux-mêmes étaient singulièrement choisis, et plus singulièrement répartis. Mademoiselle s'était fait servir un large beefsteak, et ses jolies lèvres ne dédaignaient pas de livrer passage à quelques rasades d'un vin que je jugeai devoir faire partie de la provision de voyage. Pendant ce temps, milord s'occupait de se préparer un thé qui devait constituer tout son repas. Il mettait à cette opération ce soin minutieux, cette importance grave que sait y mettre un Anglais comme il faut; et, bien que toute la maison fût sur pied à l'occasion de ce thé, prête à tout faire, prête à se mettre au feu pour que ce thé fût parfait, milord accueillait toute la maison avec cette humeur raide qui, souvent aussi, caractérise l'Anglais en voyage, à l'auberge et sur le continent.

La suite prochainement.

Blanche,

Suite.

A cet aspect, Blanche se précipita à ses pieds.

— Oh! monsieur, s'écria-t-elle, saisissant une de ses mains qu'elle inonda de larmes; oh! laissez-moi ce portrait! c'est mon frère, monsieur; il n'y a plus que lui au monde qui s'intéresse à la pauvre Blanche. Je n'ai plus ni père ni mère, monsieur; je n'ai plus d'époux, car j'ai perdu votre amour depuis long-temps; il ne me reste plus que mon frère pour me consoler et soutenir mon courage; ne me l'arrachez pas!

— Madame, dit Irma, jetant à Carlo un regard impérieux, dont celui-ci comprit la signification, vous avez de la vertu, je l'avoue; qui est-ce qui n'en a pas? Mais, madame, vous manquez de tact. Si, au lieu de vous jeter aux pieds de Carlo, vous m'eussiez adressé votre prière à moi, je l'aurais accueillie avec empressement, et je sais le seigneur Carlo trop galant pour rien refuser à une femme, quand elle a le double avantage d'être jolie et de n'être pas la sienne.

Blanche ne répondit pas, ses pleurs redoublèrent, et elle resta toujours prosternée aux pieds de son mari.

— Eh bien, madame, dit celui-ci, voici un avis qui n'est peut-être pas mauvais à suivre.

Il y eut un moment de silence, puis Irma reprit avec un accent mêlé de dépit:

— Je connais Carlo, voyez-vous? La patience n'est pas sa vertu, et si je m'en mêle il est homme à broyer le portrait sous ses pieds.

— Oh s'écria Blanche, se collant tout à fait contre son mari.

— Eh bien, madame, dit celui-ci, il dépend de vous de conserver ce portrait, vous savez ce que vous avez à faire pour cela.

Alors la jeune femme se leva lentement, et laissant tomber sa tête dans ses deux mains, elle revint s'asseoir devant son piano. Irma lui lança un regard furieux, et fit un signe à Carlo, qui creva le portrait d'un coup de pied. Blanche ne jeta pas un cri, ne fit pas un mouvement, seulement ses sanglots redoublèrent, et ses larmes devinrent si abondantes qu'elles ruisselaient à travers ses doigts.

— Partons! dit Irma.

Carlo s'approcha de Blanche.

— Madame, lui dit-il, il est onze heures; demain matin à sept heures, il me faut ma romance.

— Hélas! monsieur, balbutia Blanche, j'ai le coeur brisé, je ne sais si je pourrai.

— Bah! dit Carlo d'un ton railleur, c'est de la souffrance que j'ai vu jaillir vos plus belles inspirations; j'ai remarqué cela vingt fois. Ainsi donc, madame, à demain sept heures; j'ai donné ma parole, et un homme d'honneur n'y doit jamais manquer. Un mot encore: c'est aujourd'hui que vous avez reçu la lettre de votre frère, je l'ai vu par le timbre; lui avez-vous répondu?

— Non, monsieur, et je ne lui répondrai pas.

— Au contraire, vous lui répondrez demain, mais sous mes yeux; il faut rassurer cet excellent frère.

— Allons, chérubin! s'écria Irma.

Elle ouvrit la porte et ils partirent.

Le premier mouvement de Blanche, lorsqu'elle se vit seule, fut de courir au portrait de son frère. Elle le releva de terre, le remit à sa place, et lui adressant la parole comme s'il eut pu l'entendre, et lui demanda, à genoux et les mains jointes, de lui donner la force dont elle avait besoin pour supporter ses douleurs. Puis elle prit un vieux châle en lambeaux dont elle s'enveloppa la taille, souffla quelques instans dans ses doigts engourdis par le froid, et le regard élevé vers le ciel, le front rayonnant du feu de l'inspiration, elle promena rapidement ses doigts sur les touches de son piano.

Alors celui qui avait été témoin des scènes que nous venons de raconter, essuya une larme qui roulait au bord de sa paupière et jetant sur la jeune femme un regard plein de douleur et d'amour il descendit l'escalier à tâtons, et marcha d'un pas rapide jusqu'à ce qu'il eût quitté la rue Culture Sainte-Catherine.

II.

L'auréole.

Il était minuit; une troupe brillante de masques était réunie dans une vaste salle de l'hôtel de L....., tout étincelante de dorures et de lumières; le bal avait été interrompu pour un concert où se faisaient entendre les premiers talens de la capitale. Un artiste célèbre venait de quitter le piano, et l'on attendait avec impatience un chanteur dont la renommée occupait toutes les conversations.

— Le voilà dit tout-à-coup une dame.

Aussitôt les conversations cessèrent de toutes parts, et les regards de l'assemblée entière se portèrent sur le héros de la fête, qui, la tête haute et le regard assuré, traversa la foule et se mit au piano; ce héros, ce type de poésie, c'était Carlo. Il annonça qu'il allait chanter une nouvelle romance de sa composition. Alors, après un léger murmure de satisfaction, il se fit un silence religieux et il commença.

Après le premier couplet, il fut couvert d'applaudissemens, et cependant il commença le second d'une voix moins assurée: c'est que, sur ses trois cents auditeurs, un seul était resté froid et impassible, et l'artiste n'avait vu que celui-là.

C'était un homme d'une taille un peu au dessus de la moyenne et dont les formes agiles et vigoureuses ressortaient avantageusement sous son costume moyen-âge, un haut-de-chausses, un justaucorps, des souliers à la poulaine et une espèce de chaperon à pointe retombant sur les épaules; la coupe de ce costume était pittoresque, et eût produit l'effet le plus gracieux, si celui qui le portait n'eût eu la singulière idée de le prendre complètement noir, avec un masque noir, des gants noirs imitant le gantelet, et, suspendu à une ceinture noire aussi, un petit poignard à fourreau de velours rouge. Seul, debout, immobile et les bras croisés en face de Carlo, ce personnage, si sombre au milieu de la foule toute barriolée de couleurs éclatantes, avait quelque chose de fantastique qui fit tressaillir le chanteur, et agit assez puissamment sur son imagination pour ôter à sa voix toute son assurance. Il chanta donc passablement tout au plus; mais, comme de coutume, le talent du musicien fit oublier la médiocrité du chanteur, et Carlo quitta le piano au milieu des applaudissemens. Irma vint le rejoindre aussitôt, et tous deux s'en furent prendre place à un quadrille, car le bal venait de recommencer.

Le triomphe de Carlo était complet, car il occupait toutes les conversations. Il se complaisait dans l'intimité de sa joie, lorsqu'Irma, se penchant à son oreille:

— Carlo, lui dit-elle, soupçonnes-tu quel est ce masque qui est derrière nous? Voici une heure qu'il se tient là immobile et les regards fixés sur toi.

Carlo se retourna et tressaillit en apercevant le masque noir. Lorsque la danse fut finie, il dit à sa maîtresse, de manière à être entendu du masque:

— Irma, voici un jeune cavalier qui est bien abandonné: il a sans doute quelque peine d'amour au fond du coeur, tâche donc de lui arracher son secret.

— Mon beau ténébreux, dit Irma, s'approchant de celui-ci et lui prenant le bras avec la familiarité qu'autorise le masque, je serai franche avec toi; il est quelqu'un ici qui voudrait savoir quelle peine de coeur te dévore, et celui-là m'a chargée de te demander ton secret, supposant que mes faibles charmes auraient assez de puissance pour te l'arracher. Qu'en dis-tu?

— Ma belle Castillane, répondit le jeune cavalier, ton oeil bleu pétille d'esprit, tes traits sont éblouissans de fraîcheur, ton corsage noir et ta jupe orange laissent entrevoir de magnifiques contours; certes, on ne pouvait faire choix d'un émissaire plus redoutable, mais...

— Mais?

— Ecoute une histoire.

„Il y a quatre ans environ, je passai vers le soir sur la place de la Bourse, lorsque j'aperçus, au milieu d'un groupe de curieux, une femme qui se débattait aux mains d'un agent de police. Elle était vêtue de riches habits qui laissaient à nu sa gorge et ses épaules. Lorsqu'après une lutte mêlée de supplications, elle se décida à suivre l'agent au corps-de-garde, poursuivi par les huées de la populace, je demandai quelle était cette femme, on me répondit...

Irma pâlit tout-à-coup, et serrant avec force le bras de son cavalier:

— Silence! lui dit-elle, silence! Que voulez-vous de moi? je me mets à votre discrétion.

— On me répondit, reprit le jeune homme, que c'était Irma la blonde.

— Oh! ne me perdez pas, murmura Irma, pâlissant de plus en plus.

— Quant à cela, dit le jeune homme d'un ton railleur, vous n'avez rien à craindre; je veux seulement que vous me secondiez dans une mystification innocente que je prépare à votre ami, et pour cela je ne vous demande qu'un mot: où va-t-il souper en sortant du bal?

— Au café Anglais.

— Très-bien; adieu, ma belle Castillane; je n'ai pas besoin de te demander le secret.

— Je serai muette.

— Tu es charmante!

Et le mystérieux personnage disparut.

La suite au prochain numéro.

VOYAGES.

Un Français à Westminster.

Suite.

La chambre des lords ou chambre haute, indépendamment de son pouvoir législatif, juge les cas de haute trahison, et remplit les fonctions de notre cour de cassation. C'est elle qui juge les demandes en nullité des arrêts rendus par les cours supérieures d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Les membres de cette chambre, de même que les députés des communes, peuvent proposer des projets de loi. Le président a le titre de lord grand chancelier d'Angleterre. On distingue les membres en lords temporels et spirituels. Ces derniers se composent de 2 archevêques (celui d'York et celui de Cantorbéry) et de 28 évêques. Le traitement de ces prélats est énorme. Tous les archevêques et évêques anglicans sont de droit membres de la chambre de lords; ils siégent comme barons temporels, et sont tous placés à côté les uns des autres, à la droite du chancelier. C'est ce que l'on nomme le banc des évêques. Leur costume consiste seulement en une espèce de surplis et en un manteau noir. Le titre d'archevêque équivaut au rang de duc, celui d'évêque correspond au titre de baron. 96 pairs représentent la noblesse d'Écosse, 28 la noblesse d'Irlande. Le droit de siéger à la chambre leur est conféré par élection. Tous les autres sont héréditaires. La reine peut en augmenter le nombre.

En 1820, la chambre était composée de 303 lords et de 24 prélats. Depuis l'admission des pairs catholiques, le nombre des membres a été porté à 429. Ils peuvent voter par procuration, lorsqu'ils sont absens du Parlement. En général, les lords font leurs débuts à la chambre des communes. L'opposition de la chambre haute est aussi puissante, aussi populaire que celle des communes.

Les séances de la chambre des lords, je parle des séances ordinaires, sont plutôt curieuses qu'imposantes. On éprouve sans doute une grande émotion en assistant aux délibérations d'un gouvernement qui tient dans ses mains le sceptre des mers et du commerce, d'une nation qui possède des établissemens dans toutes les parties du globe; mais cette impression est purement morale, et ne résulte nullement de la beauté du local, de l'élégance des ornemens et de la richesse des costumes. Rien n'a été calculé pour frapper l'imagination. La chambre des lords présente, à peu de chose près, les mêmes dispositions que celles de la chambre de communes. Elle est très-élevée, éclairée par huit ouvertures latérales, et par deux grandes croisées de face qui ont jour sur la Tamise, de telle sorte que l'on voit à chaque instant monter et descendre les navires à vapeur et les petites embarcations qui font le service de la rivière. La décoration de cette salle consiste seulement en boiseries et en tentures rouges. Les curieux sont debout au fond de la salle. L'espace qui leur est réservé est très-exigu. Une petite loge est consacrée aux dames des lords. Le lord chancelier ou président porte, comme son collègue de la chambre des communes, une robe noire et une immense perruque. J'ignore s'il est assis sur un sac de laine; mais, dans tous les cas, ce sac n'est point visible à l'oeil nu. Derrière le siége du président se trouve le trône de la reine; les lords portent tous l'habit de ville. Ils gardent le chapeau sur la tête pendant les séances. Leur tenue est, en général, peu digne et par trop cavalière. Plusieurs de ces nobles héritiers des barons amenés par Guillaume-le-Conquérant, ronflent comme les plus humbles mortels, et sont littéralement alongés sur leurs bancs. La plupart affectent des manières que l'on ne tolérerait point dans nos salons français.

Mon intention n'est point de mentionner en détail les membres de la chambre des lords qui sont le plus connus en France. Toutefois, je dois rappeler le nom de ceux qui attirent plus particulièrement les regards des étrangers. Et d'abord, l'homme le plus populaire de la Grande-Bretagne, celui que nos voisins ont quasi divinisé de son vivant, et auquel les dames de Londres ont élevé une statue de bronze, Arthur Wellesley, duc de Wellington. Le noble lord, qui représenta la Grande-Bretagne au congrès de Vienne, est né en 1769, c'est-à-dire la même année que Napoléon. Voici son signalement: grand, maigre, teint écarlate, cheveux blancs, nez bourbonien très-exagéré, absence complète de dents, raideur militaire, redingote bleu boutonnée jusqu'au menton. Le peuple anglais dit, en parlant de lui: *Old chin and hook nose*, c'est-à-dire vieux menton, nez crochu. Lord Wellington est un exemple de haute probité et de loyauté sans tache. Non loin de lui siége le neveu de Fox, lord Holland; sa physionomie est ouverte, avenante, loyale; lord Grey, ci-devant jeune homme, très-fat, au maintien dédaigneux; le frère de Wellington, lord Wellesley; le démocrate lord Rosslin; lord Brougham, non moins laid, non moins spirituel, non moins éloquent que M. Dupin aîné; lord Sanderdale, véritable mouvement perpétuel; puis ensuite, lord Stanhope, lord Goderich, lord Harrowby, lord Kennyon, lord Lansdown, lord Richmond, lord Melbourne etc.

La fin prochainement.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Le brigand et sa femme.

Voici une petite histoire authentique qui n'est pas trop faite pour servir de pièce justificative à la prétendue constance éternelle dont les romans et les opéras comiques font l'apanage des amantes et épouses de tous les Fra Diavolos anciens et modernes.

Le chef d'une bande de voleurs, qui infestait la Calabre, avait une jeune femme fort attachée à lui, qui le suivait dans toutes ses périlleuses expéditions, et qui, pour comble de galanterie, lui donna un fils, héritier présomptif de son fusil et de sa royauté de grand chemin. Malheureusement, l'enfant, comme tous ces semblables, était extrêmement criard, et ses glapissemens sempiternels irritaient tellement son père, que celui-ci menaça plus d'une fois de lui faire passer à jamais ses goûts tapageurs.

Long-temps il s'en tint aux menaces; mais, enfin, une nuit qu'il était rentré en proie à une humeur plus massacrante qu'à l'ordinaire, à la suite d'une expédition manquée, les hurlemens du marmot le poussèrent à bout, et, se levant soudain, il brisa contre la terre la tête de son héritier, sous les yeux mêmes de sa femme.

Depuis lors l'amour fit place à la haine la plus violente dans le coeur de la pauvre mère. Son mari, exaspéré par ses reproches et ses regrets continuels, et soupçonnant peut-être aussi quelque projet de vengeance, résolut, à la suite de plusieurs altercations avec elle, de l'envoyer rejoindre son fils tant pleuré. Un soir ayant confié son projet à son neveu qu'il avait laissé à la tête de la bande

il lui recommanda de ne pas donner l'alarme au cas où il entendrait, pendant la nuit, une détonation d'arme à feu, vu que ce serait seulement la signature du passe-port qu'il comptait donner pour l'autre monde à la Giuditta. Là-dessus, il regagna sa tente, qui était à quelque distance des autres; or, le hasard voulut que sa femme eût choisi cette même nuit pour l'exécution de ses desseins de vengance: belle et fille d'Ève, elle réussit facilement, à force de cajoleries et d'amabilité, à faire perdre la mémoire au brigand, elle profita de son sommeil pour lui décharger à bout portant un fusil dans la poitrine. Cela fait, elle lui trancha la tête qu'elle enveloppa dans un linge, et gagna Reggio, où elle réclama et obtint la récompense promise, par les autorités à celui qui débarrasserait le pays du redoutable bandit. Le neveu entendit pendant la nuit le coup de feu; mais se souvenant des recommandations qu'il avait reçues, il se contenta de murmurer:

— C'est mon oncle qui règle le compte de la Giuditta.

Et il se retourna sur son autre côté pour se rendormir.

INVENTIONS.

— Deux intelligens ouvriers de Lyon viennent le découvrir un procédé dont la mécanique à la Jacquard doit tirer d'heureux perfectionnemens; en voici les principaux avantages: séparer la chaîne mieux que par l'ancien procédé; éviter par conséquent les tenues, groupures, et obtenir ainsi avec les mêmes élémens de plus belles étoffes: produire par une tension toujours égale de chaîne, au moyen de la lève et baisse simultanée, une parfaite régularité dans le tissage, lier plus exactement l'étoffe et lui donner une qualité et une fraîcheur qu'il est impossible d'obtenir par les autres moyens connus: enfin, faciliter l'emploi, pour chaînes de soies plus ouvertes, et rendre ainsi l'étoffe plus soyeuse et de belle apparence.

Gard. — Alais. — On remarque dans les ateliers du mécanicien Erangeon une machine des plus ingénieuses, inventée et construite par lui; elle est destinée à la confection des allumettes à la congrève. Mue par un âne et servie par deux enfans, elle peut faire près de 600,00 allumettes par jour; en diminuant encore leur prix, et en donnant 300 pour cinq centimes, le fabricant peut gagner par jour plus de 40 fr.

— Un essai d'éclairage au moyen de la nouvelle pile voltaïque, récemment inventée, va avoir lieu prochainement sur les boulevards; on fait les préparatifs nécessaires. On dit que ce procédé d'éclairage est vraiment merveilleux, et que la lumière qu'il donne est dix fois plus vive que celle du gaz.

NOUVELLES A LA MAIN.

19 — M. H . . ., chimiste de profession, avait loué à Romainville un hangar dépendant de l'habitation du sieur Gilles, nourrisseur; il s'y livrait à des expériences, sans avoir préalablement obtenu la permission de l'autorité locale. Il y a quelques jours, deux ouvriers étaient occupés à transvaser de l'essence de térébenthine en ébullition, quand tout-à-coup cette matière prit feu et se répandit en bouillonnant comme une lave brûlante; les deux malheureux ouvriers en furent inondés. L'un d'eux se sauva dans la cour, où se trouve un puits. Il prit la corde pour se laisser jusqu'au fond; mais la peau de ses mains se détacha et resta collée après la corde, puis il tomba comme une masse. L'eau du puits n'était pas abondante, mais elle suffit pour éteindre les flammes qui le dévoraient; l'autre ouvrier, dont l'état n'était guère moins cruel, se roulait à terre comme un forcené; heureusement on vint à son secours et un contre-maître réussit à le délivrer des flammes. Pendant ce temps, le feu s'était communiqué au bâtiment, et toute l'essence qui s'était répandue contribuait à lui donner une activité effrayante. L'incendie fut bientôt aperçu du dehors, et les sapeurs du génie, ainsi que la troupe de ligne, cantonnés à peu de distance de là, accoururent en toute hâte pour porter du secours. On put alors retirer du puits le malheureux qui y était tombé et on le transporta, ainsi que son camarade, à l'hospice Saint-Louis. Le premier offre peu d'espoir de guérison.

21. — On écrit de Philippeville, le 5 avril 1843: „Voir un événement qui a mis en émoi tous les habitans de Philippeville. Dans la nuit du 29 au 30 mars, des Arabes maraudeurs, au nombre de six, se sont introduits dans la ville par une issue que le rempart qui n'est pas encore terminé, laisse du côté de Stora c'est l'endroit que choisissent naturellement les maraudeurs quand ils méditent quelques mauvais coups. Ces Arabes sont venus frapper à la porte d'une maison située à l'extrémité de la ville; l'homme qui l'habitait crut qu'il recevait la visite d'un de ses amis et vint tranquillement ouvrir la porte; à l'instant un Arabe lui déchargea son pistolet dans la poitrine; le malheureux colon mortellement frappé s'est traîné dans sa chambre où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Non loin de là, sur une éminence, se trouve la maison d'un menuisier qui, cette nuit, avait eu l'imprudence de laisser sa porte ouverte; nos maraudeurs se sont glissés dans la chambre de ce menuisier, et, éclairés par une veilleuse, ils ont, sans faire le moindre bruit, dégarni cette chambre où un homme, une femme et un enfant dormaient paisiblement. Quand ils furent sortis, ils s'aperçurent qu'ils avaient laissé quelques objets et ils revinrent sur leurs pas; cette fois, ils marchèrent avec moins de précaution, car le mari s'éveilla, et à la faible clarté de sa veilleuse il aperçut, dans l'ombre de l'appartement, se dessiner deux noires figures de Bédouins. Le menuisier s'élança intrépidement à terre, et, saisissant un Arabe par le cou, il chercha à lui enlever son pistolet; mais il vit en même temps l'autre Arabe armer le sien et le diriger vers lui; doué d'une force accrue par le sentiment du danger le menuisier s'élança sur le second Bédouin, poussant devant lui l'Arabe qu'il étreignait vivement, et les précipita, se culbutant l'un sur l'autre, vers la porte. Pendant cette terrible scène, la femme et l'enfant poussaient devant la fenêtre ouverte des cris de terreur. Au milieu de la lutte, le menuisier reçut un coup de yatagan qui, heureusement, ne lui fit qu'une légère blessure à la tête; mais deux Arabes, restés dehors accourent aux sinistres appels des deux camarades; l'un d'eux tire un coup de pistolet au menuisier et le manque; l'autre en fait autant et réussit aussi peu. Le menuisier se débarrasse de ses adversaires et se met à fuir, tandis que nos maraudeurs prennent aussi le large de leur côté. Les ongles des voleurs ont horriblement labouré la figure du colon. La même nuit, le frère du général Levasseur reçut une balle dans la jambe, tandis qu'il sortait de la maison de M. le baron d'Ambly. Le lendemain, de minutieuses perquisitions furent faites dans le but de saisir les assassins; elles ont été sans résultat. On sait seulement par un espion que ces maraudeurs appartiennent à une tribu ennemie du Collo. Hier, le chef d'une tribu amie a amené au commandant de la place un autre maraudeur sur lequel on a trouvé deux pistolets, un yatagan et plusieurs paquets de cartouches. Il avait tué deux Arabes d'une tribu soumise.

22. — On a calculé que si 20 sous par minute avaient été versés dans la caisse du trésor public, depuis la fondation de Rome jusqu'aujourd'hui, cette somme n'atteindrait pas le chiffre de budget de 1844. Il s'est écoulé 2,596 ans depuis la fondation de Rome; 20 sous par minute font 60 fr. par heure, 1,440 fr. par jour, 43,200 fr. par mois, 518,400 fr. par an. Cette somme répétée 2,596 fois, ne donne que le chiffre de 1,345,766,400 fr. Il s'en faut donc de 58,747,310 fr. que cette somme n'atteigne celle de 1,404,513,710 fr. chiffre du budget de 1844.

— On écrit de Halles: „M. le curé de cette commune, l'abbé Fournier, a failli, le 6 de ce mois, devenir victime d'un guet-apens singulier: un de ses paroissiens, le nommé B. N. H . . ., vannier ambulant, avait perdu sa compagne depuis environ quatre mois; après les services religieux, commandés par la famille, le sieur B. N. H . . . fit demander le mémoire de frais funéraires à M. le curé; la fabrique avait fourni le luminaire; le mémoire s'élevait à 32 fr. 85 cent. Ce mémoire, qui était loin d'être outré, déplut beaucoup au réclamant, parce que le sacristain et le sous-chantre y figuraient; il fit déclarer à M. le curé qu'il ne liquiderait ledit mémoire que forcé par la justice de paix. On lui donna plusieurs avertissemens. Enfin, la veille du jour où il devait être cité, M. le curé passant dans sa paroisse, fut appelé par l'individu, afin, disait-il, qu'il le payât. Sans se défier de rien, M. le curé entra, et, une fois entré, on ferma la porte, lui signifiant qu'il ne sortirait pas qu'il n'eût quittancé le mémoire à la somme de 27 fr. 10 c. Sur le refus du curé, on fit force bruit, le curé fut injurié de toute manière; attaqué, et par conséquent obligé de se servir de la force de son bras, il terrassa son adversaire, et se retira paisiblement dans son presbytère.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Samedi 13 Mai 1843. Numéro 57.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le Col d'Anterne.

Suite.

Sur la fin du souper, le guide entra:

Holà! hé! dites donc, Monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps: vers midi nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par là haut à cause des neiges. Et puis c'est par l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là!

Cette façon cavalière de s'exprimer choquait visiblement milord. Avant de répondre, il entama avec sa fille un colloque à voix presque basse.

Milord à sa fille. — Cette guide avé iune très-irréverencious manière.

— Il me paraisse iune stiupid. Disé à lui que je ne voulé paartir que si la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

Milord au guide. — Je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune unique niuage.

— Eh bien! c'est pas ça! repartit le guide. De grand matin il y aura des nuages, je vous en préviéns; et tout de même il faut partir de grand matin. Laissez donc, nous connaissons le temps et les endroits, nous autres!

Milord à sa fille. — C'été iune fourbe. — Au guide: Je disé à vos que je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

— Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures. Une supposition: vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il veut faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges; au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt, et vienne la tourmente alors!

Milord à sa fille. — C'été iuné fourbe. — Comprené-vous le chose, Clara? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps démain, et il voulé nous engager à commencer le journée de grande matin, parce que plus tard il faisé le pluie, et il perdé son aagent.

— Je croyé aussi.

— Ces hommes été tute remarquablement voleurs.

— Tute. Ordonné-lui voter volonté; il été bien attrapé!

— Milord au guide. — Mon ami, je distingué paafaitement bien voter estratadgeme! Je ne voulé paartir que quand la ciel il n'avé pas plus de niuage que siur cette plate... — à Clara: *How do you say* plate, Clara.

Clara. — Assiette.

— . . . Que siur cette assiette. Entendez-vos?

— J'entends, j'entends; mais c'est une bêtise. Tenez, laissez-moi vous amener Pierre. Avec ses deux cochons que ça lui a coûté! . . .

— Je défendé vos d'amener des cochons . . .

— C'est pour faire voir à Monsieur.

— Je défendé vos!

— Comme vous voudrez.

— Je défendé, diabel!

Le guide sortit, et de cette façon je ne pus, contre mon usage, décider dès la veille l'heure du départ. Je penchais à croire le guide sincère dans ces assertions; mais, n'ayant pas voix au chapitre, je dus me contenter d'associer ma destinée à celle de milord, et c'est dans cette résolution que j'allai me coucher.

Les guides ont leurs idées. Malgré les ordres qu'il avait reçus, celui-ci vint au petit jour faire vacarme pour réveiller milord et le presser de partir. Milord, déjà blessé dans ses plus intimes susceptibilités par la façon bruyante dont s'y prenait le chasseur pour réveiller son monde, sortit du lit, vint mettre le nez à la fenêtre, et, voyant le ciel tout couvert de nuages, ne put contenir sa vive indignation:

— Vos été iune fourbe, Mosieur! iune fourbe! criait-il au guide de derrière sa porte; je connaissé voter estratadgeme! je connaissé! . . . Je déclaré encore iune fois que je ne parté pas s'il y avé iune sicule iunique nuadge dans tute la circonférence de la firmamente! . . . Allé-vos-en! Tute suite! Tute! . . .

Le guide se retira en grommelant, mais sans trop comprendre le motif d'un si brusque accueil. Du reste, ses prédictions météorologiques ne tardèrent pas à se réaliser. Dès huit heures le soleil perça le dais de nuages qui avait jusque là plané sur la vallée, et bientôt, ayant dissipé les vapeurs devenues plus légères, on le vit briller dans un ciel parfaitement pur. Alors seulement milord et sa fille, se décidant à partir, montèrent sur leurs mulets, qui, sellés et bridés, attendaient depuis plus de deux heures devant l'auberge, en compagnie du guide. Un troisième mulet portait leur valise à Sixt par une route moins longue et plus facile. Environ vingt minutes après leur départ, ayant chargé sur mon dos mon petit havresac, je partis à pied sur leurs traces.

Cette montagne que nous gravissions est pittoresque, intéressante. Jusqu'à mi-hauteur, ce sont des croupes magnifiquement boisées; d'abord des noyers, puis les hêtres mêlés aux sapins, bientôt les premiers bouleaux, dont le tremblant feuillage couronne des troncs sveltes et argentés; enfin, les rochers des Fiz. Ce sont des roches qui s'élancent vers la nue, plus élevées, plus menaçantes à mesure qu'on s'en approche, et formant une vaste chaîne qui court du côté de Sallenche, où elle se termine par la majestueuse aiguille de Warens. Ces roches sont vermoulues, minées par les eaux; elles ont formé, par des éboulemens successifs, dont le plus récent eut lieu dans le siècle passé, ces croupes aujourd'hui boisées, parsemées de rians pâturages, mais qui recouvrent des corps d'hommes, des hameaux, des pays entiers. De loin en loin, quelques hardis chasseurs ont escaladé les Fiz; ils disent que sur cet âpre sommet on trouve un lac sombre, profond, dont on raconte, dans la contrée, des choses merveilleuses.

Le dernier village que l'on dépasse, c'est le village du Mont. J'y fis halte auprès d'une fontaine; j'en admirais le cristal, les mousses éclatantes; je me figurais que ces bonnes gens que je ne voyais pas sous le porche des maisons, autour des étables, travaillaient dans la forêt, ou faisaient paître au loin leurs nombreux bestiaux. Comment, dans ces lieux écartés, sous ces aimables ombrages, se peindre une peuplade dévorée par ces plaies qui rongent la populace des grandes villes? Comment renoncer, au sein des hautes Alpes, à ce charme d'innocence que l'on vient y chercher comme dans un inviolable asile? Et pourtant, bien des fois déçue, l'illusion renaît sans cesse, parce que, nous, hommes des villes, cette grande nature nous émeut, ce silence des montagnes nous parle, notre coeur s'élève, s'épure; il semble reprendre sa primitive innocence, et bientôt, ne concevant plus le mal, les vices, les abjectes passions, il va prêtant à toutes choses ce charme qui l'enivre.

Je l'éprouvais, ce charme, dans toute sa pureté, et davantage à mesure que je m'élevais. Cependant, vers onze heures, quelques nuages planaient au dessus des gorges profondes; le Mont-Blanc avait cet aspect mat qui laisse les arêtes du roc se dessiner toutes noires sur une blancheur terne; et du côté du sud le vent soufflait par froides bouffées. Je songeai aux prédictions du guide, mais seulement pour rire du bon milord qui, afin de ne pas tomber dans un piége imaginaire, s'en était tendu un très-réel à lui-même. De temps en temps, quand le taillis était moins épais et la pente plus escarpée, je voyais les deux mulets au dessus de ma tête. Milord et sa fille cheminaient sans mot dire, lorsque, le guide, qui conduisait à la main le mulet de la jeune miss, s'étant arrêté pour lui montrer quelque chose, il s'ensuivit une sorte d'altercation.

Il faut savoir que les guides, en cet endroit, montrent au voyageur une tache, de couleur ferrugineuse, qui se voit à une

grande hauteur contre la paroi des Fiz. Ils appellent cette tache l'Homme des Fiz, parce qu'ils prétendent qu'elle a la forme et l'aspect d'une culotte jaune, tandis que, tout au tour, d'autres apparences complètent, selon eux, la figure du géant. C'est cette curiosité que le guide indiquait du doigt à la jeune miss; mais, pour lui montrer l'homme il lui désignait la culotte. L'on sait tout ce que ce mot a d'inconvenant pour des oreilles anglaises; aussi une expression de haute pruderie se peignit-elle sur le visage de la jeune personne, tandis que milord laissait voir sur le sien les signes de la plus comique indignation.

— Ici en haut, à gauche, répétait le guide, une culotte jaune!

— Je défendé vos, guide, de dire cette mote! . . .

— C'est que Monsieur ne la voit pas. Tenez juste au bout de mon bâton .... une culotte jaune?

Ici la jeune miss redoubla de pudique malaise, et milord, outré de cette récidive:

— Vos été iune malproper, Monsieur! j'avé dite à vos de ne pas prononcer cette sale mote! Je payé vos, c'été vos d'avoir de l'obédience! (A sa fille.) Piquié la miulette, Clara.

La caravane reprit sa route. Le guide, simple chasseur de chamois, guide seulement par occasion, et point au fait, comme le sont ceux de Chamounix, des moeurs et coutumes, comprenait toujours moins à qui il avait affaire. Mais au fond, soucieux seulement de son salaire, il n'insista pas, et, mettant à sa bouche une énorme pipe bien bourrée de tabac qu'il venait de sortir de sa poche, il se mit à battre le briquet...

Clara à milord: — Oh le détestabel perfiume, si cette gaaçon voulé fiumer son pipe!

— Milord à Clara: — Je n'avé pas connoissé iune si intolérabel homme! — Au guide: Je défendé vos, guide, de fiumer, pourquoi mon file il craigné la perfiume...

— C'est pas du perfiume, c'est du tabac, et puis du bon!

— C'est iune perfiume mauvaise, je défendé vos!

— Eh bien! tenez, la bête est sûre, je marcherai derrière....

La suite prochainement.

Blanche.

Suite.

III.

La Chute.

Il était cinq heures du matin; vaincue par la fatigue, Blanche s'était endormie sur son piano, lorsque plusieurs coups frappés à la porte vinrent l'arracher brusquement au sommeil. Blanche se leva et courut ouvrir, pensant que c'était son mari. Mais quel ne fut pas son effroi lorsqu'elle vit entrer un jeune homme dont la figure lui était inconnue, et qui, après l'avoir regardée quelques instans de l'air d'un homme ivre, lui présenta un billet en disant que c'était de la part de son mari.

Blanche saisit ce billet qui ne contenait que ces mots: „Carlo n'a peut-être plus deux heures à vivre; venez vite si vous voulez recevoir son dernier soupir. Irma."

Blanche jeta un cri d'angoisse, et entraînant à sa suite celui qui venait de lui apporter cette triste nouvelle, elle lui fit descendre l'escalier d'un pas plus rapide qu'il n'eût pu le faire, abandonné à lui-même. Un équipage magnifique attendait celui-ci dans la rue. Ils y montèrent tous deux, et le cocher partit sans demander d'indication.

Au bout d'un quart-heure, la voiture s'arrêta devant une maison dont la porte était ouverte et les fenêtres éclairées. Un homme en sortit, vint recevoir Blanche et la pria de le suivre si elle voulait voir Carlo. Lorsqu'ils furent arrivés au premier étage, il ouvrit la porte d'un salon très-bien éclairé, l'y introduisit sans l'annoncer et sortit. Ce salon était un cabinet du café Anglais. Il y avait là cinq hommes et une femme attablés autour d'un bol de punch, et tous avaient des figures graves qui pouvaient annoncer aussi bien l'abrutissement de l'ivresse que l'excès du chagrin.

Du premier coup-d'oeil Blanche vit que Carlo n'était pas parmi ces hommes; une pâleur de mort couvrit subitement ses traits. Alors elle aperçut dans un coin, étendu à terre et recouvert d'un drap blanc, quelque chose qui avait la forme d'un cadavre.

— Oh! messieurs, et vous, madame, s'écria-t-elle, dites-moi que je me suis trop vite alarmée, que Carlo ne court aucun danger!

— Voici notre réponse, madame, dit Irma d'un ton solennel et montrant du doigt le drap sous lequel se dessinait une forme humaine.

Un cri étouffé s'échappa de la poitrine de Blanche; elle s'agénouilla devant ce qu'elle croyait être la dépouille mortelle de Carlo et l'inonda de ses larmes. Mais pendant qu'elle s'abandonnait à la douleur, le drap disparut tout-à-coup, un éclat de rire retentit à ses oreilles, le prétendu mort se dressa devant elle, et Blanche se trouva face à face avec son mari.

— Ma chère amie, lui dit celui-ci, j'ai parié avec ces messieurs que vous êtes une excellente épouse; ces messieurs ont soutenu le contraire. Pour que le pari fût gagné, il fallait une preuve et vous venez de la donner. Je vous en remercie mille fois, et ne veux pas vous contraindre à rester davantage dans une société dont les moeurs dissolues doivent révolter votre vertu bourgeoise. La voiture qui vous a amenée ici est à votre disposition.

L'oeil fixe et l'oreille attentive, la jeune femme écoutait son mari dont les paroles frappaient son oreille sans que son esprit put en comprendre le sens. Elle le comprit enfin, alors, levant les yeux au ciel, s'écria d'une voix déchirante:

— Qui donc viendra à mon secours?

— Moi, répondit une voix grave et solennelle.

L'homme au masque noir parut aux regards effrayés de Carlo. A son aspect, Blanche recula, redoutant une nouvelle mystification, mais l'homme noir s'étant démasqué, elle jeta un cri de joie et se précipita dans ses bras: c'était son frère.

— Carlo, dit-il au chanteur, je t'ai dit en te donnant ma soeur pour femme que j'avais fait un serment devant Dieu; te le rappelles-tu?

Carlo me répondit rien.

— Et maintenant, Carlo, dit Gustave, voici le serment que j'ai fait devant Dieu: Ou ma soeur sera heureuse, ou elle sera vengée. Est-elle heureuse? non; elle sera vengée. Quant à vous, messieurs, vous saurez aujourd'hui quel est l'homme qui se pose tour à tour devant vous en don Juan, en Kean et en Lara. Carlo, si je t'ai bien jugé, tu dois tenir à la vie, comme tous ceux dont la vie n'est qu'une suite d'actions basses et honteuses; eh bien! tu mourras de ma main si tu refuses de rendre témoignage à la vérité; tu mourras, car je te forcerai à venir avec moi sur le terrain, et, un duel entre nous, c'est la mort pour toi . . . Réponds donc. Quel est l'auteur des romances que tu chantes depuis trois ans?

Carlo devint pourpre à cette question qu'il était loin de prévoir. Et après avoir changé vingt fois de visage, il répondit enfin:

— Au fait, puisque l'homme et la femme ne font qu'un, ne puis-je pas annoncer comme m'appartenant les productions qu'enfante le cerveau de ma femme?

— Voilà votre héros, dit Gustave aux jeunes gens, leur montrant du doigt Carlo. Et maintenant, Carlo, tu peux faire tes adieux à ces messieurs, car tu ne les reverras pas de long-temps.

— Mes adieux?

— Oui; j'ai disposé de toi, je t'envoie au Sénégal. Un de mes amis intimes, avec lequel tu pars dans deux heures et qui se charge de te conduire à ta destination, te trouvera par là une place de contre-maître chez un planteur; tu auras des noirs à bâtonner, tu pourras être cruel sans danger, cela convient parfaitement à ton caractère.

— Mais . . .

— Préfères-tu le duel! Tu as le choix.

Carlo se tut; alors ceux qui, dix minutes auparavant, faisaient gloire d'être ses amis et ses admirateurs, le quittèrent en lui jettant chacun une parole de mépris. Carlo ne répondit pas un mot, mais son oeil noir s'arrêta fixe et brûlant sur Gustave, et une expression pleine de rage, de haine et de vengeance éclaira subitement ses traits sombres. En ce moment Gustave sentit sa main mouillée de larmes: c'était Blanche qui pleurait.

— Ma pauvre soeur, qu'as-tu à pleurer?

— Oh! lâche! lui un lâche! répondit-elle; voilà pourquoi je pleure.

Deux heures après, Carlo était en route avec le lieutenant de marine qui s'était chargé de le conduire au Sénégal.

La suite au prochain numero.

VOYAGES.

Un Français à Westminster.

Fin.

Nous eûmes l'inappréciable avantage, pendant la séance à laquelle nous assistâmes, d'être témoins d'une réception de quelques députés des communes, qui vinrent à la barre de la chambre des lords présenter un bill. Le cérémonial usité dans cette circonstance est assez curieux pour que j'en dise quelques mots. Voici en quoi il consiste. Le lord grand-chancelier, flanqué de trois acolytes, revêtus comme lui du costume le plus grotesque, vint se placer en face et à cinquante pas environ de distance des députés des communes, et exécuta une salutation tellement respectueuse, que son auguste perruque fut mise en contact avec ses jambes, et que le corps de patiens était ployé en deux parties égales. Leurs partenaires répondirent à cette politesse par le même exercice gymnastique. Les quatre perruques s'avancèrent alors gravement et à pas comptés jusqu'au milieu de la salle; là, elles se livrèrent encore à une nouvelle salutation, qui leur fut rendue avec usure. Le lord grand-chancelier continua ensuite, et toujours avec la même majesté, à se diriger jusqu'à la barre, et lorsque les représentans des deux chambres furent en présence, une troisième salutation, plus profonde que toutes les autres fut exécutée de part et d'autre avec une précision et un ensemble dignes des plus grands éloges. Le lord grand-chancelier reçut alors le bill sur un petit tapis, tout-à-fait semblable à un sac de nuit. Nous pensions que les salamalecs étaient terminés, mais notre erreur était grande; le second acte de cette comédie fut non moins burlesque que le premier. Après la remise du bill, les huit acteurs se saluèrent de nouveau; les membres de la chambre des communes demeurèrent encore à la barre, et le président de la chambre des lords, avec ses trois collègues, revinrent à leur place dans le même ordre, lentement et à reculons. Comme on le pense bien; deux salutations furent encore échangées au milieu de la salle et deux autres à l'extrémité. En historien impartial, je dois dire que cette parade, qui dura une demi-heure environ, fut exécutée sans rire, avec tout le flegme britannique.

Le lord grand-chancelier reçoit 250 francs, chaque fois que cette cérémonie a lieu. Elle se répète souvent plusieurs fois dans la même séance. Ce salaire n'a rien d'exagéré, car, encore une fois, on ne saurait rien imaginer de plus grotesque et de plus désopilant.

Je crois devoir terminer cette description des séances du parlement anglais par quelques détails sur la noblesse et les principales fonctions du royaume uni.

Les membres de la haute noblesse britannique portent le titre de lords, c'est-à-dire de seigneurs. Tous ces lords sont pairs du royaume et barons du parlement; mais tous n'ont point le droit de siéger à la chambre haute.

On distingue en Angleterre trois grandes classes:

1. La noblesse titrée, *nobility*.

2. Les chevaliers et les membres de la noblesse de province, *gentry*. Cette classe, dont le nombre s'élève à 57,000, ne reçoit que le titre de *sir*, désignation banale qui correspond à notre monsieur, et que l'on donne à peu près à tout le monde. Il en est de même du mot *gentleman*.

3. Les bourgeois, *commonalty*.

La première classe se compose de 26 ducs, 17 marquis, 213 comtes, 78 vicomtes et 231 barons. Plusieurs ducs sont en même temps marquis, comtes, vicomtes et barons. Les ducs et les marquis reçoivent, en style de chancellerie, le titre de princes. Il existe dans toute l'Angleterre 500 baronnets anglais, 200 baronnets écossais, 100 baronnets irlandais, 25 chevaliers de la Jarretière, 400 chevaliers de l'ordre du Bain. Les lords sont qualifiés de seigneuries; les membres de la chambre des communes d'honorables, les membres du conseil privé de très-honorables. Le titre d'esquire ou d'écuyer se donne à toutes les personnes riches bien élevées; toutefois, les lois anglaises ne reconnaissent ce titre qu'aux officiers supérieurs de terre et de mer, aux docteurs en droit, en médecine, en théologie et aux magistrats.

Les fonctions les plus élevées de la Grande-Bretagne sont: le lord chancelier, le lord du sceau privé, le chancelier de l'échiquier, le premier lord de la trésorerie, ou premier ministre, les secrétaires d'État pour les affaires étrangères, pour les départemens de la guerre et de l'intérieur, le premier lord de l'amirauté, et le président du bureau du contrôle, pour les affaires de l'Inde. Viennent ensuite, le lord grand-maître de l'hôtel, qui est chargé du cérémonial, le lord grand-trésorier, le chancelier de l'échiquier, le lord grand-chambellan, le maréchal surintendant des colléges de blason, le lord grand-connétable, fonctionnaire sans fonctions, et les sept lords de l'amirauté qui ont l'administration de toutes les affaires de la guerre.

Tournal.

ALBUM ANECDOTIQUE.

L'Amende.

Un procureur mettait à chaque ligne de ses écritures deux mots tout au plus et une virgule: dans une ligne fort longue entr' autres, il n'y avait que ces mots: il y a . . . Les juges indignés trouvèrent encore de la place pour mettre: dix écus d'amende pour le procureur.

VARIÉTÉS.

L'île déserte,

anecdote de la vie de lord Byron.

Lord Byron avait un goût si vif pour les promenades sur l'eau que, durant son séjour à Venise, à peine laissait-il écouler un jour sans se livrer à ce plaisir favori. Tout le monde recherchait avec empressement l'honneur de l'accompagner. Il n'y avait pas un gondolier dans la ville, pas un matelot dans l'adriatique qui ne regardât le noble pair anglais presque comme un camarade, et qui n'eût exposé ses jours pour l'obliger ou le servir. L'île de Sabioncello, située dans le voisinage de la ville de Raguse, lui plaisait particulièrement, et il y allait fort souvent dans une gondole à quatre rames avec la marquise G*** et deux ou trois amis; alors il avait toujours soin de se munir de choses nécessaires pour écrire et, de son côté, la marquise n'oubliait jamais son album, car elle aimait beaucoup à peindre des vues. Une aventure fort singulière arriva dans l'un de ces voyages. Sur la route de Sabioncello, il se trouve plusieurs petites îles dans lesquelles Byron et sa compagnie s'arrêtaient assez souvent, pendant quelques heures, pour se rafraîchir, pour chasser ou pour pêcher. Grossa, la plus petite de ces îles, est un rocher, d'un demi-mille environ de longueur sur autant de largeur, dont la surface n'est guères couverte que de verdure. Un jour, Byron, la marquise et le reste de sa société y débarquèrent d'assez bonne heure. Comme on trouve vers le centre une belle source et quelques abrisseaux, seul abri existant dans l'île contre l'ardeur du soleil, on convint d'y dîner. Les gondoliers se mirent à l'ouvrage: ils allumèrent du feu, firent cuire du poisson et pendant près de deux heures on ne songea à rien autre chose qu'à manger et à se divertir. Lorsque le moment de se rembarquer fut venu, on se dirigea vers l'endroit où avait été amarrée la gondole; mais elle n'y était plus, négligemment attachée, sans doute, aux rochers, du rivage, la mer l'avait entraînée et maintenant on la voyait, à plus de deux lieues au large, balancée sur les flots. De Grossa à Sabioncello on comptait 25 milles et les îles situées à une distance plus rapprochée étaient toutes inhabitées. Sa seigneurie se mit à rire de tout son coeur en voyant les traits bouleversés de ses compagnons. Il n'y avait pourtant là en réalité rien de risible; car ce n'est que très-rarement que des navires ou d'autres embarcations s'approchent de Grossa. On avait bien des fusils, de la poudre, des filets et quelques provisions; mais tout cela ne valait pas la gondole qui contenait des vivres pour une semaine, et dont il fallait se passer. On commença par dresser sur le rivage un mât de pavillon au sommet duquel on hissa, en signe de détresse, un manteau de taffetas blanc appartenant à la marquise, puis avec d'autres manteaux étendus sur des abrisseaux on forma une espèce de tente. La seule alternative qui restât désormais à Byron et à ses compagnons était d'attendre patiemment que le froid ou la faim terminât leur existence, ou qu'un navire, apercevant par hasard leur signal de détresse et entendant les coups de fusil qu'ils tiraient par intervalles, vînt les délivrer. Le temps était superbe. La tente fut abandonnée à la marquise, et Byron et ses amis se couchèrent autour, du mieux qu'ils purent. Tant que durè-

rent les liqueurs et le vin qu'ils avaient avec eux, leur esprit ne se laissa pas trop abattre; mais lorsqu'ils eurent passé deux nuits sans voir aucun changement dans leur situation, les plus vives alarmes vinrent les assaillir. Ils eurent alors l'idée de construire un radeau; mais avec quoi? puisque les rares arbrisseaux qui croissaient dans l'île n'étaient pas plus gros que le pouce. Nager d'une île à l'autre était également impraticable. Lord Byron lui-même commençait à s'abandonner à un complet découragement quand un vénitien que l'on avait surnommé Cyclope parce qu'il était borgne, lui communiqua un projet dont la réussite devait assurer le salut de tous. Byron l'accueillit et promit à son auteur une forte récompense s'il voulait entreprendre de l'exécuter. Séduit par l'appat du gain et déterminé d'ailleurs par le sentiment de son propre danger, le vénitien se dévoua. Sabioncello étant mal pourvue d'eau, on avait emporté de Venise un tonneau que l'on devait emplir à la source de Grossa. Chacun, muni de son couteau, se mit au travail et l'on parvint à couper ce tonneau par la moitié. Cyclope prit deux bâtons pour lui servir de rames et se plaça dans l'une des moitiés du tonneau qui formait un véritable baquet et qui, à la satisfaction générale, flottait parfaitement, chargé du vénitien. Après avoir bu un verre de liqueur pour se donner un peu de courage, Cyclope prit le large dans cette embarcation d'un genre tout nouveau. Durant une heure, sa marche ne fut pas très-accélérée, mais ayant rencontré un courant d'une grande rapidité, il se trouva bientôt hors de vue. Comme ce courant portait à la côte, on ne douta plus de la réussite du projet. En effet, le lendemain matin, avant la pointe du jour, Cyclope revint, dans une galère à six rames, avec une ample provision de fruits et de vin pour restaurer Byron et ses compagnons que la faim et la soif avaient épuisés. Cyclope avait été emporté dans son baquet au-delà de l'île de Sabioncello, à peu de distance de Raguse, après avoir fait trente mille dans une embarcation où jamais peut-être avant lui un homme n'avait navigué aussi long-temps. Lord Byron le récompensa généreusement et à son retour à Venise il lui acheta une nouvelle gondole qu'il nomma le baquet en mémoire de l'intrépidité et du dévouement courageux de Cyclope.

NOUVELLES A LA MAIN.

21. — On mande de La Haye (Hollande): „Le fusilier Oudshoorn avait été condamné à être fusillé pour insubordination grave; il était déjà amené sur le lieu de l'exécution. Les yeux bandés, agenouillé, le malheureux n'attendait plus que le plomb mortel, lorsque soudain retentit le cri de: „Grâce! grâce! de la part du roi!" auquel la multitude répondit par les plus vives acclamations. Le gracié ne parut pas d'abord comprendre tout son bonheur, et se fut seulement lorsque, de retour dans sa prison, il eut entendu d'une personne qui l'accompagnait ces mots touchans: „Oudshoorn, que ta pauvre mère sera heureuse!" qu'il put remercier Dieu en lui adressant ses actions de grâce et une fervente prière pour le roi dont il venait d'éprouver la clémence d'une manière si inespérée."

Des châtimens en Chine. — Les individus qui se rendent coupables de petits vols, d'escroquerie et d'autres délits, sont punis d'une manière fort singulière: on leur plante dans les oreilles deux flèches, longues d'un pied environ, et surmontées d'un petit drapeau; et, dans cet état, les mains liées derrière le dos, ils sont promenés à travers les rues de la ville, précédés d'un soldat qui frappe sur un gong et suivis par un autre qui fait pleuvoir sur leurs épaules nues une grêle de coups de rotin. Bien des filous et des voleurs parviennent à éluder, leur vie durant, la vigilance de la justice; toutefois le nombre de ceux qu'on arrête et qu'on juge annuellement est fort considérable. La police est si expéditive dans ses procédés, qu'une fois tombé entre ses mains, on n'a guères que du mal à attendre. Le peuple exprime, avec une énergie fort pittoresque, ce qu'il pense à ce sujet. La viande est sur le hachoir, dit-on généralement quand on veut parler d'une arrestation. La loi exige que tout prisonnier, condamné à mort ou à la déportation, soit instruit de la sentence et de ses motifs...afin qu'il puisse confesser son crime ou se défendre. Il arrive assez souvent, dans les affaires de peu d'importance, qu'un homme commette un délit, soit arrêté, jugé, puni et mis en liberté, le tout dans l'espace d'une heure. La procédure est fort simple. Il n'y a ni jury ni plaidoirie. Le prévenu s'agenouille devant le magistrat qui entend les témoins et prononce la sentence; après quoi, il est reconduit en prison, ou mené au lieu de l'exécution. Un acquittement est chose rare. Faute de témoins, on administre souvent la torture à l'incriminé jusqu'à ce qu'il s'accuse lui-même.

Canton possède quatre prisons dont chacune renferme plusieurs centaines de prisonniers. On les nomme communément Te-Yuh, littéralement prisons de la terre, enfers. Tous les condamnés à mort sont supplicié en dehors des portes du midi, près de la rivière. Des centaines d'exécutions y ont lieu annuellement. L'état des prisons est désastreux; les règlemens sur leur administration sont souvent foulés aux pieds; rien ne saurait donner une idée des abus qui s'y commettent, et des souffrances horribles qu'y endurent les reclus. D'ordinaire les autorités provinciales doivent faire leur rapport au souverain, et attendre un rescrit impérial avant d'infliger la peine capitale. Il est, cependant, certains cas dans lesquels on se dispense de ces formalités; et l'on voit plus d'un criminel mis à mort quelques heures seulement après son arrestation. Afin que les choses se passent légalement, le Foo-Yuen, ou lieutenant gouverneur de chaque province, a, en dépôt, dans son palais, un symbole d'autorité appelé Wang-Ming (ordre du roi).

Après le jugement et la condamnation du criminel, le juge, fût-il le Foo-Yuen, lui-même, va chercher, avec toutes les formalités prescrites, le mandat impérial, qu'on porte en grande pompe devant le condamné jusqu'au lieu de l'exécution; arrivé là, celui-ci s'agenouille, la face tournée du côté du palais impérial, vis-à-vis du Wang-Ming, et, d'un seul coup de sabre, l'exécuteur fait rouler sa tête, tandis qu'il semble par son attitude, remercier le monarque de sa juste sévérité.

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Magasin de Modes et Nouveautés

DE KITZ ET LESER

tant pour Dames que pour Messieurs à l'Obélisque, Kohlmarkt Nr. 1149 et 1150.

Quelques belles journées ont déjà inauguré le retour du printemps; nous en avons profité pour examiner les splendides préparatifs du magasin de Modes et nouveautés de Kitz et Leser.

L'assortiment des soieries est merveilleux, beaucoup d'articles seront appelés à un succès de vogue. Nous ne voulons pas, par une description, ôter le plaisir de la surprise; nous nous bornerons à citer certaines étoffes qui nous ont particulièrement frappées, telles que le Pékin aérien, le Taffetas de Milan, le Bazin caméléon, etc. à côté de ces hautes nouveautés viennent se grouper une foule d'autres articles plus simples, pour les toilettes du matin, aux prix les plus fabuleusement modiques. Ce sont des bons marchés réels, qui nous n'en doutons pas, seront appréciés. Les Tissus de laine nouveaux, les Barèges, les Impressions sur mousseline, laine et cachemire, sont d'une grande multiplicité, et portent le cachet de bon goût qu'on est habitué à rencontrer dans le Magasin de Modes et nouveautés de Kitz et Leser. Notre but est de faciliter à nos belles lectrices leurs achats de printemps; nous devions naturellement signaler l'industrieuse activité de cette maison. C'est un de ces établissemens exceptionnels qui n'ont pas besoin de préliminaires d'éloges, auxquels la confiance est acquise, et dont tous les efforts tendent à la justifier

---

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Mardi 16 Mai 1843. Numéro 58.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le Col d'Anterne.

Suite.

Clara: — Oh! oh!... ne quitté pas la minlette!

Milord: — Ne quitté pas! . . . Ohe! *what fellow we have there*! Je défendé vos de fiumer! Si vos fiumé, je refiusé absoliument de payer vos!

— Ah ben! ceux-là! vaut mieux mener les bêtes à la foire, dit le guide en remettant sa pipe dans sa poche. Voyons, avançons! ajouta-t-il. Le temps se brouille, il s'agit de passer les neiges.

Effectivement le ciel c'était de nouveau entièrement chargé de nuages; toutes les cimes étaient cachées, et le vent, déjà plus violent, faisait tourbillonner la poussière des ravins. Nous montions depuis près de trois heures, et néanmoins le haut du Col paraissait encore éloigné. Depuis que nous avions atteint le bas des rochers des Fiz, en même temps que nous laissions derrière nous les dernières traces de végétation, ces rochers, que nous commençions à tourner, nous dérobaient la vue de la vallée de Servos. La scène était donc changée: à gauche, des rocs verticaux; à droite, les bases du Buet, toutes de glaces et de pierres nues; autour de nous, une contrée déserte et morne, dont l'aspect n'était varié que par les blanches plaques de neige qui se montraient à chaque instant plus nombreuses, pour devenir bientôt continues.

Milord à Clara: — J'avé la suspicion que cette drôle ne connoissé pas le vrai chémin?

Milord au guide: — Vos méné nous dans une mauvaise chémin, guide?

— Ici! c'est pas de quoi se plaindre. Attendez donc d'être en haut. Avançons. avançons!

Clara à milord: — Oh jé craigné beaucoup, mon père!

— Avançons, avançons! Vous n'avez pas voulu m'écouter hier; c'est à savoir maintenant comme nous nous en tirerons.

— Je voulé ritorner, ritorner absolument! s'écria la jeune miss très-effrayée.

— Impossible, mamzelle. Mais c'est sûr qu'il vaudrait mieux pour nous que nous fussions à cette heure de l'autre côté.

— Arrêtez la minlette, guide, arrêtez! dit milord.

Le guide, tout préoccupé, ne tint compte de cette injonction.

— Arrêtez! répéta la jeune miss.

— Arrêtez, répéta milord, tute suite! tute!

Le guide, sans s'arrêter et sans répondre, regardait attentivement le ciel en arrière de nous. C'est mauvais, dit-il. Puis, arrêtant brusquement les mulets: Monsieur, Mamzelle, il faut descendre.

— Descendre! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et vite! Retourner, c'est impossible. Voici la tourmente qui nous prend à dos: le vent nous l'amène grand train. Nous n'avons qu'une chance, c'est qu'elle ne nous attrappe pas. Le Col est loin encore; si nous y voulons passer, nous sommes péris avant d'y arriver. Il faut grimper cette rampe à gauche, elle abrège; au-delà nous sommes en dehors du vent. A bas! les mulets trouveront leur route. A bas donc!

Le sang-froid de cet homme imposa à milord, en même temps que ses paroles lui causaient une grande inquiétude. Il descendit sans mot dire; alors je m'approchai. La jeune miss était toute tremblante. Sans demander permission, je l'aidai à descendre de sa monture, tout en lui adressant quelques paroles rassurantes. Quand son père vit ses pieds délicats s'enfoncer profondément dans la neige, un mouvement d'effroi se peignit sur son visage.

— Guide, dis-je aussitôt à l'homme qui accrochait en toute hâte les étriers à la selle des mulets, c'est à vous de nous tirer d'ici. On m'a parlé de votre courage, de votre force; vous êtes Félisaz, le plus habile chasseur de la vallée: nous nous confions à vous. Me tournant ensuite vers milord: — N'ayez pas de crainte, Monsieur. Je suis aussi fort habitué aux montagnes. Ce brave homme et moi, nous soutiendrons Mademoiselle, vînt-elle à fléchir sous l'excès de la fatigue.

— Oblidgé, me répondit-il tout distrait par une vive émotion.

Moins troublé que l'Anglais, je n'étais pas moins inquiet. Les récits du pâtre, que j'avais à peine écoutés la veille, se présentaient à mon imagination et me faisaient juger notre situation très-périlleuse. Cet homme m'avait raconté dans tous leurs détails les circonstances qui avaient accompagné la mort du jeune Anglais, celle de la femme de Pierre; il me semblait les voir se reproduire toutes avec une effrayante vérité! La malheureuse, arrivée près du sommet, avait manqué de force pour s'enfuir, et, au bout de quelque temps, elle avait péri enveloppée dans la tourmente: c'est un vent qui, s'engouffrant dans les anfractuosités de ces gorges étroites, y tourbillonne avec violence, en déplaçant d'énormes masses de neige, qui recouvrent comme d'un linceul tous les objets sur lesquels il promène ses fureurs. Or, c'était un tourbillon de cette sorte qui, s'élevant derrière nous comme du fond de la vallée, semblait devoir nous atteindre avant peu d'instans. Dès que le guide l'avait aperçu, et bien avant que nous pussions nous douter du danger, il ne l'avait plus quitté des yeux; mesurant avec sagacité sa distance, pressentant sa direction, et jugeant, avec un coup d'oeil aussi sûr que prompt, qu'il fallait, pour ne pas périr, escalader au plus vite la pente qu'il venait de nous montrer.

Nous nous y engageâmes. A peine libres, les mulets s'étaient enfuis avec vitesse, la tête haute et les naseaux au vent. Guidés par leur instinct, ils avaient quittés le sentier par lequel nous étions venus, et, se jetant sur la gauche pour s'éloigner de la trombe, ils s'enfonçaient dans une gorge obscure, où bientôt nous les perdîmes de vue. „Avançons! arrivons! criait sans cesse le guide.“ Mais la pente était si raide que, sans la neige qui se tassait sous les pieds, il eût été impossible au plus habile chasseur de s'y tenir debout. Malgré cette circonstance favorable, nous avançions à peine, troublés plutôt que soutenus par les pressantes injonctions du guide. La jeune miss, comprimant sa frayeur pour ne pas ajouter à l'effroi qui semblait enchaîner son père, faisait des efforts inouïs pour s'élever; mais ses forces s'y consumaient, et déjà, après avoir, par une réserve bien naturelle, manifesté quelque embarras en acceptant l'appui de ma main, elle en était à se suspendre à mon bras, à me laisser le plus souvent le soin de la soutenir, de la porter presque. Epuisé moi-même, et me croyant à chaque instant arrivé au dernier terme de mes forces, le danger extrême que courait cette jeune demoiselle ranimait mon courage, et je tentais encore un effort. Enfin elle atteignit au haut de la pente. Nous l'y laissâmes, car son père réclamait tous nos secours.

Une circonstance singulière avait ajouté à la détresse de ce pauvre Monsieur. Pendant qu'il cherchait à diminuer la raideur de la pente en faisant des contours en zigzag, ses pas l'avaient conduit sur un bloc de roche caché sous la neige, et posé, comme il arrive quelquefois, en équilibre. Le poids du corps avait fait un peu basculer cette masse énorme, et la frayeur de milord avait été si soudaine et si vive, qu'incapable de la surmonter, il s'était laissé tomber sur ses genoux tremblans. Son visage était pâle et défait; sa fille, qui, du haut du Col venait de l'apercevoir dans cet état poussait des cris de désespoir, et nous-mêmes nous ne savions que résoudre. — Laissez-moi, nous dit-il et sauvez mon enfant! — Alors le guide: Courage! mon brave Monsieur, ce n'est rien. Et s'adressant à moi: — Portons-le! Nous réunîmes nos efforts. et avec des peines infinies nous atteignîmes au sommet.

Il y avait sur ce sommet un espace de quelques pieds, qui sans cesse balayé par le vent, se trouvait dépouillé de neige. C'est là que nous nous trouvions réunis tous les quatre. La tourmente approchait toujours.

— Il ne faut pas vieillir ici, dit le guide. Je prends le Mon-

sieur, c'est le plus lourd; vous, prenez Mamzelle. Nous n'avons plus qu'à descendre, mais par dessus vingt pieds de neige. Vous autres, mettez vos pas où j'aurai fait les miens. N'oubliez pas ça, c'est pour éviter les trous qui sont à l'entour des rocs. Courage! mon brave Monsieur; courage! Mamzelle. C'est rien. Voici qui va vous faire revenir.

En disant ces mots, le guide avait tiré de sa poche une vieille gourde en cuir, qui contenait encore quelques gouttes d'une mauvaise eau-de-vie du pays.

— A la guerre comme à la guerre, dit-il. Et en même temps il présentait la liqueur aux lèvres de la jeune miss. Celle-ci goûta la liqueur, et rendit la gourde avec un sourire de reconnaissance. Le guide y fit ensuite boire milord; puis il me la passa. Elle était légère.

— A vous, guide, lui dis-je.

— Buvez seulement, répliqua-t-il en s'apprêtant à partir; c'est à peine si vous trouverez de quoi. Puis, regardant au dessus de sa tête: — En route! s'écria-t-il soudain, et comme surpris en voyant l'état du ciel. La trombe, en effet, semblable à une immense colonne, s'avançait obliquement, et déjà sa partie supérieure, surplombant sur la place où nous étions, nous masquait les sommités de Fiz à notre gauche.

La petite goutte de liqueur avait un peu ranimé nos forces; nous commençâmes à descendre. Mais dès les premiers pas, il se présenta des obstacles insurmontables. La neige, sur ce revers, abritée contre le vent froid qui régnait de l'autre côté, était amollie; nous y enfoncions jusqu'à la ceinture. Bientôt les robes de la jeune miss, entièrement détrempées par le contact de cette neige, en se collant à ses jambes, la glaçaient de froid, et empêchaient d'ailleurs tous ses mouvemens. A chaque moment elle se trouvait arrêtée, sans que je pusse, vu la nature de l'obstacle, la soulager en rien. Le guide s'en aperçut, et aussitôt, s'apostrophant lui-même: — Bête que tu es! . . . c'est en haut qu'il fallait parler. Pardi! il faut que Mamzelle fasse comme les femmes du pays, de ses jupes une culotte! . . . La situation, depuis quelques heures, avait bien changé. Aussi la jeune Anglaise, non sans embarras, à la vérité, mais cette fois sans fausse pruderie, mit la main à l'oeuvre, et, ramenant par derrière l'extrémité antérieure de sa robe, elle l'y fixa avec une épingle, se faisant ainsi une sorte de pantalon bouffant, qui lui permit de faire quelque espace de chemin avec plus d'aisance.

Pour milord, le soin de sa fille le préoccupait tout entier.

— Oblidgé! me disait-il à chaque pas, oblidgé! Mon Dieu! mon Dieu! guide, été-ce encore long-temps comme cela?

— Tenez, lui repartit le guide, nous sommes sauvés, mais regardez donc là où nous devions passer!

A ces paroles du guide, nous nous séparâmes les uns des autres comme par un commun mouvement, et tournant nos yeux de ce côté, nous regardâmes en silence. La trombe s'y brisait avec un fracas épouvantable. D'immenses traînées de neige, frappant sur les rocs, rejaillissaient par les airs, et le vent, ressaisissant ces gerbes égarées, les heurtait les unes contre les autres, en sorte qu'on voyait comme une vaste nuée soudainement déchirée par tous les vents déchaînés. Au spectacle de ses horreurs, milord, croyant à peine sa fille échappée à la plus affreuse mort, se retourna vers elle pénétré d'une émotion profonde et comme pour la serrer dans ses bras... mais, émue elle-même, et saisie par le froid, cette jeune fille venait de perdre connaissance.

La fin au prochain numéro.

Blanche.

Suite.

IV.

Le doigt de Dieu.

Trois ans après cet incident, Gustave, Blanche et Henri, ce jeune lieutenant de marine, ami de Gustave, chargé par ce dernier de conduire Carlo au Sénégal, et qui depuis quelque temps était de retour, entraient au théâtre de Toulon. Ce soir-là, il y avait réunion brillante. Gustave promenait un regard distrait sur la foule, lorsque tout-à-coup la rougeur lui monta au visage. Il se pencha vers Henri et lui dit:

— Je te confie ma soeur, bientôt je reviens.

Il se dirigea vers une loge d'avant-scène et se la fit ouvrir. Cinq jeunes gens l'occupaient. Gustave s'approcha de l'un d'eux et lui dit:

— Maître Carlo, je croyais vous avoir défendu de remettre le pied en France.

A cette outrageante interpellation, les cinq jeunes gens se retournèrent brusquement et se mirent à toiser Gustave d'un air plein de surprise et d'indignation, Carlo, subissant encore l'influence qui l'avait toujours dominé, pâlit et détourna la vue sous le regard du frère de Blanche, qui reprit:

— J'ai eu l'honneur de vous rappeler que je vous avais défendu de quitter le Sénégal. Pourquoi avez-vous osé revenir sans ma permission?

— Pour réclamer ma femme et, châtier l'insolence de mon beau-frère, répondit Carlo.

— En vérité! Est-ce que le soleil du Sénégal t'aurait donné du courage, Carlo? J'en serais charmé, et ce serait très-aimable à toi de m'en donner la preuve ce soir même, au clair de lune.

— Je veux jouir du spectacle et passer une bonne nuit, si cela vous est égal. Ainsi donc, mon cher beau-frère, à ce soir les affaires sérieuses et à demain les plaisirs.

— Soit. Quelle est ton heure?

— Huit heures.

— Le lieu?

— Le Grand-Morne. Le pistolet te convient?

— Parfaitement.

— A demain donc.

— A demain.

Le lendemain Gustave se dirigeait avec son ami vers le rendez-vous convenu. Ils causaient tous deux de l'incident de la veille, et cherchaient à s'expliquer par quel miracle Carlo avait pu montrer du courage une fois en sa vie, lorsqu'au détour d'un sentier ils aperçurent un nègre debout et immobile.

— Vous, M. Gustave? lui demanda celui-ci dès qu'il l'a perçut.

— Oui! que me voulez-vous?

— Moi parler à vous.

— Ce sera pour plus tard, car je n'ai pas une minute à perdre.

— Oh! vous pas besoin au Grand Morne, moi pauvre esclave, maître Carlo.

Il porta la main à sa ceinture et en tira un long couteau. Gustave se mit sur ses gardes.

— Oh! non, dit le nègre jetant son couteau, vous pas comprendre Toby.

Allons, voyons, je t'écoute.

— Maître a envoyé Toby ici pour vous.

— Ah! dit Gustave, voilà le secret du courage qu'a montré hier mon ami Carlo. Eh bien! pourquoi ne l'as-tu pas fait?

— Ecoutez pauvre nègre.

Et il lui raconta une histoire, où il lui dit tous les tourmens qu'il avait soufferts, lui, pauvre esclave, condamné, par Carlo, à voir mourir sa femme et sa fille au milieu de tortures infligées à ces deux pauvres créatures qui avaient osé résister a la passion brutale de leur nouveau maître, devenu, par suite d'adoption, un des plus riches propriétaires de la colonie. Après deux ans de résidence, Carlo voulut revenir en France; il réalisa sa fortune, et emmena quatre esclaves avec lui: Toby était du nombre. Toby s'était dévoué à son maître, mais en apparence seulement, car il n'attendait qu'une occasion pour se venger, et il croyait l'avoir trouvée dans la circonstance présente, et il répéta à Gustave que le matin même il avait reçu de Carlo l'ordre de l'assassiner.

— Et pourquoi n'as-tu pas exécuté cet ordre?

— Parce que moi haïr Carlo, compter sur vous pour m'aider à venger pauvre femme et pauvre fille.

A ce moment, Carlo parut. Il était accompagné de deux témoins, et sembla fort surpris lorsqu'il aperçut Gustave causant avec Toby. Gustave remarqua la surprise de Carlo, et il lui-dit:

— Vous ne comptiez pas me trouver ici?

— Ah! je n'ai jamais douté de vous.

— Mon ami comptait si bien sur votre présence, dit le témoin de Carlo, qu'il vient de me prévenir que, vu la gravité de l'insulte ce duel ne peut être qu'un duel à mort.

— Je ne l'ai jamais entendu autrement. Quelles sont vos conditions?

— Voici celles que nous proposons; Vous vous mettrez à vingt pas et vous avancerez l'un vers l'autre jusqu'à ce qu'il reste entre vous un intervalle de trois pas, avec faculté de lâcher votre coup de telle distance qu'il vous plaira.

— J'accepte.

Tandis que les témoins faisaient les préparatifs du combat, Toby s'approcha de Gustave.

— Moi, lui dit-il, ai tout à l'heure rendu service à vous, vous, maintenant, rendre service à moi.

— Très-volontiers; mais de quelle manière?

— En laissant moi prendre votre place.

Et sans attendre la réponse, il se dirigea vers Carlo qu'il frappa au visage. Les témoins se précipitèrent entre Toby et Carlo pendant que celui ci, levant sa canne, s'écriait:

La fin au numéro prochain.

Le Mariage par Famine.

Pochade française.

Madame la vicomtesse de V . . . était une jeune veuve, riche, jolie et spirituelle. Quoi qu'on en dise, ce sont là des qualités qui se trouvent peu souvent réunies dans une même personne, et l'on ne rencontre pas tous les jours dans le monde ou ailleurs, de radieux fronts féminins sur lesquels est posée une couronne ornée de ces trois brillans fleurons. Les soupirans, comme on le pense bien, ne faisaient pas défaut; les uns élégans, hardis et ne doutant de rien; les autres réservés, modestes, timides, incertains de plaire; les uns beaux, les autres laids, les uns dont le menton paraissait à peine revêtu d'un duvet adolescent, les autres hélas sur leur retour, se cramponnant à la jeunesse fugitive avec l'énergie du désespoir, livrant, chaque matin, bataille avec un entrain féroce, calme et réfléchi pourtant, à leur ventre débordant et aux poils blancs qui se permettaient de poindre au milieu de leur barbe touffue et de leur chevelure beaucoup moins fournie que leur barbe.

Pourtant aucun d'eux ne pouvait se flatter d'avoir réussi à toucher le coeur de la jolie veuve, bien qu'ils offrissent à eux tous un assortiment d'amoureux à peu près complet, de toutes les couleurs, de toutes les qualités. Elle n'était pas coquette, mais elle était bonne et enjouée, ce qui, vu le plus ou moins de fatuité inhérente à la nature humaine, contribuait à faire prendre doucement le change à tous ces beaux cavaliers qui ne sortaient jamais d'auprès d'elle sans emporter quelque vague et délicieux motif d'espoir, quelque précieux germe d'amour qu'ils se promettaient bien, à force de soins et de constance, de faire fleurir un jour. Mais la vicomtesse, nous le répétons, ne nourrissait nulle espèce de préférence pour aucun de ses nombreux admirateurs. La vie indépendante, joyeuse et honorée, lui suffisait; et loin, à ce qu'elle disait du moins, d'éprouver le besoin de sortir de la situation isolée que la mort prématurée de son mari lui avait faite, elle se sentait saisie d'une sorte d'horreur pour celui qui, croyant la poire mûre et le moment venu de la cueillir, hasardait sa déclaration d'amour et lui proposait clairement et nettement de l'épouser, mettant à ses pieds la fortune et sa main, la suppliant de ne pas laisser dépérir et s'éteindre une flamme aussi pure!

— Encore, disait-elle, si ces Messieurs ne s'y prenaient pas d'une manière honorable, j'aurais du moins la satisfaction de me fâcher, de me venger, d'interdire ma présence aux coupables; mais non, ils se sont donné le mot pour n'être pas insolens; ils se bornent (on dirait que c'est d'un commun accord), pour qu'il ne me soit pas permis de me récrier, de me révolter! C'est intolérable, vraiment! . . .

Les meilleures amies de la vicomtesse, au fond de leur conscience, n'acceptaient pas, s'il faut l'avouer, comme vérité, ces colères d'une jolie femme furieuse d'être si obstinément recherchée, mais on avait l'air d'être de son avis pour ne pas heurter de front sa manie favorite. D'ailleurs, peut-être avait-elle raison.

Il fallait voir aussi comme elle accueillait ces honnêtes entremetteurs de mariage qui semblent trouver une horrible satisfaction dans la part qu'ils prennent à engager leurs semblables dans les liens indissolubles de l'hymen. A moins de prendre un bâton et de les chasser ignominieusement, elle se permettait toutes sortes de repressailles contre eux. Si une personne honorable et qu'il lui était impossible de maltraiter, faisait mine d'entamer en sa présence l'apologie de quelque imbécile de bonne famille, se croyant obligé de se servir d'un intermédiaire dans une affaire où il s'agissait tout simplement du bonheur de deux existences, et qui à ce titre, ne devrait jamais être entamée que comme elle doit se terminer — à deux, elle flairait de loin la proposition qui allait suivre le portrait flatteur qu'on venait de dessiner et se tirait toujours avec adresse de ce pas scabreux, sans même être amenée jusqu'au point de formuler un refus.

Quoiqu'il en soit, madame de V . . . était connue comme une femme aussi capricieuse que loyale. Elle mettait sa gloire à suivre rigoureusement la parole donnée, et si quelqu'un plus adroit ou plus heureux que les autres lui eût arraché un aveu complet, un espoir fondé sur quelque chose de solide, nul doute qu'elle ne se fût décidée à donner sa main, sinon son coeur, à celui qui aurait obtenu d'elle une semblable promesse. Aussi, s'observait-elle avec soin dans le tête-à-tête, et surtout dans ces heures d'épanchement où, bien qu'il n'y ait pas de liens de coeur entre un jeune homme et une femme aimable, l'amour voltige autour des interlocuteurs sourians, et de temps en temps les effleure toujours un peu de son aile.

— Monsieur Victor lui disait-on, est désespéré de votre insensibilité; votre refus a rempli d'amertume la vie de ce pauvre garçon!

— Que voulez-vous que j'y fasse? répondit-elle, vous me voyez désolée de ce qui arrive, mais après tout je n'avais rien promis à M. Victor.

Un jeune homme du pays, fort aimable et qui avait, comme les autres, prié, soupiré, pleuré sans aucune espèce de résultat, imagina, en désespoir de cause, d'attaquer de ce côté-là cette belle insensible. La vicomtesse lui plaisait beaucoup; il voyait se dérouler devant sa vie des horizons charmans, s'il eût pu y figurer lui-même auprès de cette gracieuse femme; non qu'il fût précisément amoureux à perdre la tête, car c'était un homme qui savait, au besoin, refouler les élans inconsidérés du coeur au profit de son repos, mais parce qu'il était essentiellement raisonnable et qu'il avait bien jugé qu'il lui serait presque impossible de trouver mieux autre part. C'était aussi un homme de résolution, et il ne tarda pas à dresser ses batteries en conséquence.

La fin prochainement.

VOYAGES.

Souvenirs des îles de Java et Bornéo.

Chasse à l'Orang-Outang.

Voyez: c'est un sol crevassé, calciné à la fois par les feux de la terre et les feux du ciel. Sur votre tête brille un soleil à pic, dardant ses flèches aiguës sur une puissante végétation qui cependant toujours riante et verte, semble défier à la fois et les rayons brûlans de l'astre du jour, et les volcans souterrains dont la base fermente et bouillonne à vos pieds.

Voyez encore: l'ouragan crie, bondit et passe; le typhon s'élance, aspire et bouleverse . . .

Eh bien la forêt est debout, elle s'ébranle; mais elle est à peine décapitée.

Et à la surface de cette terre féconde en redoutables phénomènes météorologiques que rencontrez-vous à chaque pas? de terribles quadrupèdes, de monstrueux reptiles; et, plus mortel encore, le bohon-hupas, cet arbre fatal qui, au temps de sa floraison, tue tout ce qui l'approche; le bohon-hupas, qui n'est plus une fiction depuis que la science, sur des ailes rapides comme la pensée, est allée fouiller dans les mystères de tous les continens, dans les secrets de tous les archipels, dans la profondeur de toutes les mers.

Ainsi, dangereux quadrupèdes, reptiles venimeux, végétaux mortels, climat insalubre, soleil d'aplomb, tremblemens de terre, tempêtes, voilà quels sont les hôtes, quelle est la physionomie habituelle de ce coin du globe où je vais vous conduire, séjour funeste d'où l'espèce humaine devrait s'éloigner avec horreur, et où pourtant le commerce et l'industrie ont assis un de leurs plus magnifiques comptoirs.

Cette île, c'est Java.

La rade immense où se balancent mollement les mâts voyageurs

de toutes les parties du monde, c'est la rade de Batavia, rivale heureuse de Samarangue, dominatrice de l'Indoustan, que les Anglais, vaincus cette fois, ont voulu lui opposer.

J'arrive, je descends à terre... C'est un tohu-bohu général, une capitale, un univers, un chaos: et quand je crois être bien vu, bien observé, car je venais de plus de cinq mille lieues, il se trouve que, pour humilier mon orgueil, nul ne me regarde, nul ne me parle, nul ne me questionne. On me coudoie, on me pousse, on ne sait pas si j'existe. A quoi bon être Français, venir de Paris et passer inaperçu dans les rues et sur les bazars de Batavia? Heureusement que j'ai un ami dans cette insolente cité asiatique, et que cet ami est banquier. Je cours chez lui avec empressement; j'entre, je tends la main; il me donne froidement la sienne comme s'il m'avait quitté de la veille, m'avance une natte moëlleuse sur laquelle je me couche, me présente une pipe que je refuse, des fruits que j'accepte, sa femme qui me salue à peine, ses fils qui me sourient, ses esclaves qui se courbent; et quelques minutes après, la première question qu'il m'adresse est pour savoir le prix du girofle au Havre, de l'indigo et du sucre à Bordeaux.

L'ami s'était effacé devant le négociant devenu planteur, et la soif de l'or étouffait désormais les battemens de ce coeur, qui n'était plus comme le mien, comme le vôtre, j'espère, citoyen de ce vaste univers. N'importe, à défaut d'un ami, j'avais besoin d'un hôte: je dissimulai donc mon désappointement, et je priai l'opulent banquier de me dire si mon amour pour les sciences naturelles pourrait faire chez lui de précieuses récoltes.

— Voulez-vous chasser l'éléphant, me dit-il avec un sourire d'ironie?

— Non, je l'ai chassé au Cap.

— Le boa?

— Je l'ai chassé à Timor.

— Le caïman?

— Je l'ai chassé à Boni et à Rotta.

— Voulez-vous aller, pour ne pas en revenir, étudier la *Vallée des Larmes*?

— Qu'est-ce que cette vallée?

— Celle on croît le bohon-hupas.

— J'en ai vu un sur le territoire de Bacanassi.

— Ah! tenez, une chasse curieuse, celle de l'orang-outang!

— On la dit bien pénible bien chanceuse, fort cruelle.

— Alors allez chasser vos lièvres, vos cailles et vos bécasses.

— J'irai chasser l'orang-outang.

— Et moi je vais visiter mes indigoteries.

— A demain.

Le lendemain, après un délicieux déjeuner et une causerie fort bruyante où il fut question de tout, hormis de la chasse que nous allions faire, nous nous mîmes en route vers l'intérieur des terres dans une légère calèche, suivi d'un chariot sur lequel on avait jeté pêle-mêle chiens, provisions et Malais: partout ici des plantations immenses, des demeures somptueuses, des jardins odoriférans, des courans d'eau régénérateurs; partout le mouvement, l'activité, la vie. Et demain peut-être la dyssenterie et le choléra. Rien n'est mortel comme une atmosphère trop embaumée.

Nous passâmes la nuit dans la plantation de M. Wild, un Hollandais d'une bienveillance extrême, et le lendemain, quittant les routes et les sentiers battus, nous nous enfonçâmes dans un bois épais, où certainement nous devions faire quelque rencontre curieuse.

Deux Malais bien armés ouvraient la marche, deux jeunes colons et moi nous étions au centre, et l'arrière-garde se composait d'autres Malais et de quatre chiens de forte race dont on m'avait bien haut vanté les précieuses qualités, parmi lesquelles la fidélité ne fut pas comptée à dessein sans doute, car d'un commun accord et sans faire la moindre attention à nos appels et à nos menaces, ils nous abandonnèrent quelques minutes après que nous eûmes pénétré dans la forêt.

Eh bien! tant mieux. Dans le péril je n'aime pas un trop grand nombre d'auxiliaires. Une gloire partagée n'est plus une gloire, et compter sur son voisin c'est être à demi-vaincu.

La suite prochainement.

CHRONIQUE DE LA MODE.

Pour toilettes de promenades et de petites soirées et sous les chapeaux, les dames ont reprises les frisures; quelques jeunes personnes conservent de longs tirebouchons; les dames qui avaient contracté l'habitude des bandeaux à la Féronnière, demandent le bandeau plein, couvrant entièrement les oreilles, et que l'on roule en dessous, dans le genre des coiffures du temps de Charles VII. Quant aux coiffures de mariées, le casque y joue un rôle important; une grande et belle natte devient indispensable pour l'exécution de la plupart des poses de voile. Le chapeau de fleurs symboliques se pose au dessus du bouillon formé par l'écharpe au sommet de la tête; et des branches détachées, figurant des manicis, sont placées derrière des bandeaux crépés dont les bouts vont se perdre sous la couronne que forme la natte dont nous avons parlé tout à l'heure.

Quant à l'ensemble de toilettes de mariées, il varie beaucoup; néanmoins nous pouvons indiquer comme l'un des plus gracieux modèles de saison, celui-ci: cheveux en bandeaux pleins, roulés en dessous; touffes latérales de fleurs, composées chacune d'une rose qu'accompagnent des branchettes de fleurs d'oranger; une mince guirlande réunit par derrière ces deux touffes dont l'ensemble offre l'aspect d'une Cérès. Les cheveux tournés en une tresse maintenue par une triple coque lisse formant le chou; le voile ou, pour mieux dire, l'écharpe passe sur la tête en plis serrés, et maintenue de chaque côté dans cette position, passe, par conséquent, sous la couronne-cérès, et retombe en portions égales de chaque côté, afin d'accompagner les épaules en se déployant. La robe est décolletée à la vierge; le corsage est busqué, avec agrafe de fleurs assorties au sommet du busc et des noeuds espacés sur la même ligne; une berthe cambraisienne d'Angleterre ou de guipure flamande, très-tombante et très-ouverte, accompagne le décolletage; les manches ajustées tombent jusqu'à la saignée, ornées de bonshommes en dentelle assortie descendant sur les bras nus; la jupe très-ample n'a qu'un très-haut volant de dentelle; gants quart-longs.

Quant aux chapeaux, les modèles sont trop variés pour qu'on les décrive.... La maison Mariton a créé dernièrement un chapeau de crêpe, nuance paille, orné de volubilis, une capote de crêpe lisse, totalement recouverte d'un tulle posé à plat et pris dans les coulisses et de petits bonnets en tulle bouillonné, ornés de rubans de gaze ou de fleurettes printanières, qui tous sont du meilleur goût.

On a cherché à faire adopter par les dames des paletots d'été; mais cette tantative est restée fort heureusement sans effet. Ce vêtement de mauvais goût, quoique brodé et enrichi de dentelles, ne l'emportera pas sur les mantelets ni sur les mantelets-écharpes, genre mixte, léger, gracieux, facile à produire de cent manières différentes, et qui ne demande que de l'ampleur et des agrémens de choix. Pour grande toilette ces mantelets sont décolletés et se produisent en blanc, mousseline des Indes, tarlatane brodée en blanc ou en couleur, avec ou sans transparent dessous; pour toilette négligée, ils sont en soie glacée ou nuancée, avec ruche à la vieille tout autour, et d'une forme montante.

Pour sortie du matin, rien n'est plus demandé qu'une redingote de coutil de fil écru; le corsage est montant, à revers abattus presque jusqu'à la distance d'un travers de main de la ceinture; à cette place, le corsage est fermé par trois boutons. En dessous, on porte une chemisette de battiste, formée de bouillons horizontaux; le dernier bouillon forme collet et se termine par une très-petite valencienne badinée et posée droit, genre de collet à la Henri III, manches à la Louis XIV ne descendant que jusqu'au milieu de l'avant-bras, sous-manches bouillonnées.

Pour la promenade, robe de poil de chèvre n'ayant qu'un seul et ample volant; corsage lacé devant sur une chemisette bouillonnée, manches longues, ajustées, avec brides et boutons-grelots en dessous, laissant échapper un crevé bohémien en mousseline.

Pour la voiture et le spectacle nous recommandons les robes de mousseline des Indes, ayant au bas de la jupe de cinq à sept rangs de petits crevés posés en travers; avec corsage à la vierge et froncé, des manches courtes ornées de crevés; mantelet de mousseline entourné d'une riche dentelle; chapeau de paille de riz orné d'un saule aérien.

E. Ch.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 18 Mai 1843. Numéro 59.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le Col d'Anterne.

Fin.

Je me dépouillai aussitôt de mon habit dont j'enveloppai la jeune demoiselle; puis je la soulevai dans mes bras, pendant que son père tirait de mon havresac quelques hardes dont nous entourâmes ses jambes et ses pieds glacés. Elle rouvrit les yeux, et rougit en se voyant dans mes bras.

— Cela va déjà mieux, dis-je à milord, reprenez, Monsieur, le bras du guide, et marchons. Je porterai Mademoiselle jusqu'à ce que nous soyons en meilleur gîte.

En cet instant la jeune miss dit d'une voix faible:

— Merci, Monsieur ... marchez, mon père, je vous en prie...

Et, passant son bras autour de mon cou, elle s'y retenait pour me rendre moins lourd le fardeau de sa personne.

— Puisque c'est comme ça, dit le guide, tirons à droite; je sais une baraque.

Effectivement, au bout de vingt minutes, ce brave homme nous trouva un mauvais chalet, dont la cheminée seule perçait l'épaisse couche de neige sous laquelle il était enterré. Ces cabanes sont fort basses; le guide déblaya la neige, fit un trou à la toiture, descendit le premier, reçut la jeune fille de mes bras dans les siens et bientôt nous fûmes ensevelis dans cette demeure, qui, pour parois, avait des poutres noires, enfumées, et pour plancher un humide terreau, dont la nature indiquait assez le séjour qu'y avaient fait les troupeaux l'été précédent.

Sans cette misérable demeure, qui nous fut si précieuse, il est difficile de prévoir ce que serait devenue notre jeune compagne. A la tourmente, qui avait éclaté avant de nous atteindre, avait succédé une pluie froide, mêlée de neige, dont les gouttes serrées piquaient le visage, gênaient la vue, et bornaient notre horizon à quelques pas, en sorte que le guide lui-même n'avait plus d'autre indice pour nous conduire que la pente de la montagne: c'était le reste de la tempête qui passait sur nos têtes. D'ailleurs, bien que la jeune miss fût légère, il eût été absolument impossible de la transporter plus loin; et, de son côté, le guide ne pouvait me succéder dans mon office, sans abandonner la conduite de notre petite caravane au milieu d'une route dont les difficultés et les dangers réclamaient toute son attention et toute la liberté de ses mouvemens. C'est ce que ce brave homme avait pressenti avant nous, quand il s'éta t écrié brusquement: Je sais une baraque! Dès que nous y fûmes entrés, il en ébranla la porte, la souleva sur ses gonds, puis, l'inclinant convenablement et de façon qu'elle nous présentât le côté le moins humide, j'étendis par dessus tout ce que recélait mon havresac, et nous y déposâmes la jolie miss. Milord, silencieux, mais en proie à une forte agitation intérieure, soutenait de l'un des ses bras la tête de sa fille, pour qu'elle ne reposât pas sur le bois, et, de l'autre, il ramenait sur son corps refroidi tout ce qui nous restait de vêtemens secs.

Pendant ce temps, Félisac avait choisi parmi les t a v i l l o n s *) intérieurs de la toiture le petit nombre de ceux que n'avaient pas encore atteints les dégels du printemps, et, les ayant mis en tas sur quelques brins de paille recueillis un à un entre les poutres, sous les solives du chalet, il sortit son briquet de sa poche et se prit à dire en regardant milord:

— Craignez rien. C'est pas pour ma pipe, c'te fois!

A ce mot, qui, à l'insu du pauvre chasseur, renfermait un bien cruel reproche, un trait de vif regret, pénétrant jusqu'au coeur de l'Anglais, fit refluer la rougeur sur ses joues. Sa bouche resta muette, mais son regard exprimait la honte, toujours touchant chez un homme âgé, et je pus y lire qui il ne se pardonnait pas d'avoir été dur envers le brave montagnard, à qu'il se voyait maintenant redevable des jours de sa fille.

Déjà la flamme pétillait au foyer; nous nous approchâmes. A cette douce chaleur, la jeune miss semblait reprendre vie, les couleurs reparaissaient sur son beau visage; peu à peu ses membres déraidis lui permettaient de plus faciles mouvemens et ses premières paroles, toutes remplies de reconnaissance pour nos soins, lui donnaient un air de grâce charmante, quand déjà sa beauté brillait d'un éclat inattendu, au milieu de cette noire demeure, et à la flamme du bienfaisant foyer. Pour milord, assuré désormais que sa fille lui était rendue, il passait en ce moment de l'angoisse la plus vive à l'émotion de la plus puissante joie, et les larmes ruisselaient sur son visage avant qu'il eût encore pu prononcer une seule parole. De temps en temps, quittant la main de sa fille, il serrait la mienne, il serrait celle du guide, et cet homme lui répondait avec simplicité:

— Je vous disais bien, mon bon Monsieur, c'est rien....

Non, courir de grands dangers, voir pendant deux heures comme prochaines, comme présentes, les atteintes de la mort, ce n'est point acheter à trop haut prix ces momens sans pareils, où l'espérance renaît au sortir de l'angoisse, où le bonheur reparaît soudainement dans toute sa chaude vivacité, où la joie de chacun déborde, se répand au dehors, se confond dans la joie de tous. J'oublierai bien de folles joies, bien de rians plaisirs que j'ai cueillis sur le sentier de la vie, mais jamais mon coeur ne perdra le souvenir de cette heure passée avec trois étrangers, dans un chalet enfumé, au sein des neiges, et au bruit de la tempête!

Le guide, toujours actif et prévoyant, avait fabriqué auprès du feu une sorte d'étendage où il suspendait et retournait nos vêtemens; ceux de la jeune miss s'étaient séchés sur sa personne, et, déjà remise sur son séant, elle assurait pouvoir partir. Par le trou que nous avions fait à la toiture, et que Félisaz avait agrandi pour fournir à l'entretien de notre feu, un rayon de soleil qui se fit jour en cet instant, acheva de nous rendre la sécurité. — Signe de froid, dit le guide; la neige portera. C'est égal, mes souliers ne seront pas de trop sur les pierres! Il désignait ainsi une sorte de semelles en bois qu'il venait de tailler avec son couteau pour l'usage de la jeune miss, dont la chaussure délicate et déjà fort endommagée, n'était en état de résister ni à l'humidité des neiges, ni, plus bas, aux aspérités du sentier. Pendant que nous achevions nos préparatifs de départ, il se mit à les lui ajuster lui-même, et bientôt nous quittâmes le chalet après avoir éteint le feu avec de la neige.

La soirée était belle; mais quel attrayant éclat lui donnaient à nos yeux les heures qui venaient de s'écouler! Combien la douce splendeur du soir était en accord avec cette sérénité qui succédait dans nos âmes à tant de sinistres agitations! Nous marchions ensemble, heureux de ne plus craindre, et néanmoins unis encore par le récent souvenir d'un danger commun et d'un commun dévouement.

Au bout de trois quarts d'heure, nous fûmes hors des neiges.

— Maintenant, s'écria milord avec transport, j'été heureuse, bien beaucoup heureuse! et je rendé grâces à Dieu! . . .

Puis s'adressant à moi:

— Vos été mon ami, Monsieur! Je n'avé pas d'autre chose que je pouvé dire à vos! . . . Vos, la guide, demandez à moi, et vous obtenez tute de mon gratitude et de mon affection. Vos été une excellente, une digne homme. J'avé mal judgé vos hier, et j'en avé une grande remords! . . . Fumez le pipe, mon ami, pour obligger moi!

— Qu'à cela ne tienne! répondit Félisaz.

Et aussitôt il se mit à l'oeuvre.

Le reste de la descente fut facile; nous arrivâmes à Sixt

*) Planchettes de bois de sapin dont les chalets sont ordinairement couverts.

avant la nuit. Là, l'Anglais et la jeune miss retrouvèrent leur valise, et purent enfin changer de vêtemens. Ils exigèrent que je soupasse avec eux, écoutant en ceci le mouvement de leur cœur bien plus que l'extrême fatigue qui devait leur faire un si grand besoin du repos. Sur la fin du souper, le guide fut appelé, milord porta un toast en son honneur, et, tout en lui glissant dans la main quelques pièces d'or, il sut lui témoigner qu'il est des services qui s'acquittent moins avec de l'argent qu'avec l'estime et une affectueuse reconnaissance. Topffer.

Blanche.

Fin.

— Misérable! tu périras sous le bâton!

Mais Toby, s'élançant sur un des pistolets déjà préparés pour le combat, le dirigea vers la poitrine de Carlo en lui disant:

— Vous pas frapper moi, ou moi tuer vous. Moi ai touché terre libre de France, moi plus esclave! Moi vouloir me battre avec vous pour venger pauvre femme et pauvre fille.

On voulut en vain faire entendre raison à Toby; il n'écoutait rien, et, les larmes aux yeux, il demandait qu'on le laissât se battre en duel, si on ne voulait pas qu'il commît un assassinat. Carlo comprit qu'il pouvait tirer parti de cette circonstance. Deux duels consécutifs n'étaient pas possibles. Gustave était d'une adresse peu commune; Toby n'avait jamais touché une arme à feu. En se battant avec Toby, Carlo, avait pour lui toutes les chances favorables. Ce fut donc lui qui mit fin à la discussion, en annonçant que depuis long-temps il y avait sujet de querelle sérieuse entre le nègre et lui, et qu'il ne demandait pas mieux que lui donner satisfaction. Le deux combattans furent placés à la distance convenue; alors, à un signal de deux témoins, ils s'avancèrent l'un vers l'autre. Le visage du nègre était calme et impassible. Il n'en était pas de même de Carlo; à la pâleur de son visage, à sa démarche incertaine, on devinait ses angoisses. Les deux adversaires étant encore à quinze pas l'un de l'autre, Carlo tira. Les yeux des quatre témoins se portèrent du côté du nègre, mais il continua de s'avancer. Alors la terreur de Carlo n'eut plus de borne; on vit la sueur lui découler du front, ses dents claquaient, ses jambes tremblantes fléchirent et il tomba à deux genoux.

— Toby, s'écria Gustave, ne tuez pas cet homme . . . il est à demi mort de frayeur et ne mérite pas un coup de feu.

Toby qui, à ce moment, était à trois pas de Carlo, se tourna vers Gustave et dit:

— Çà, pas un homme, çà bête féroce . . . moi n'avoir pas pitié de bête féroce, même quand elle a peur.

Et dirigeant le canon de son pistolet vers le front de Carlo, il lui fit sauter la cervelle. Puis après avoir jeté aux témoins de cette horrible scène ces derniers adieux; „Toby avoir vengé femme et fille, Toby n'avoir plus rien à faire ici, Toby aller rejoindre femme et fille.“ Il courut vivement du côté où le rocher s'avançait dans la mer, s'élança et disparut au milieu des flots.

* * *

A quatre ans de là, dans un jardin tout parfumé des émanations de l'oranger, une jeune femme, à l'œil limpide, au front virginal, au teint frais et brillant de santé, était assise à l'ombre d'un grenadier en fleurs. Elle tenait en mains une broderie, mais son regard s'en détachait souvent pour se porter sur une toute petite fille qui se roulait en riant sur une belle pelouse étincelante de marguerites et de boutons d'or; et ce regard, tout humide d'amour, de joie et de dévoûment, ce regard qui enveloppait l'enfant comme un rayon tombé du ciel, était le regard d'une mère.

C'était un de ces momens où la nature jette toutes ses splendeurs au dehors avec une profusion pleine de magnificence. Pas un nuage ne tachait l'azur du ciel, pas une ride ne rayait la mer bleue; une brise légère courbait à peine la cime des herbes; les mésanges chantaient dans les sycomores, et des mouches d'or bourdonnaient dans le calice des fleurs. La jeune femme jeta un regard ébloui sur toutes ces merveilles, le reporta sur son enfant, puis à ses pieds, sur un portrait dont la vue rappela sans doute à son souvenir une personne bien chère, et tout-à-coup étouffant sous le poids d'une de ces joies immenses que l'âme humaine ne peut contenir, elle s'écria:

— Oh! mon Dieu! qu'est-ce donc que votre paradis?

— Qui le saura si les anges l'ignorent, murmura une voix à son oreille.

— Henri! s'écria la jeune femme en se jetant dans les bras de celui qui venait de la surprendre dans son extase.

— Blanche! ma chère Blanche!

Une petite tête toute blonde se plaçant entre eux leur dit:

— Un bon mari, une bonne petite fille, Dieu devait bien cela à la pauvre Blanche. Constant Guéroult.

Longchamp.

Nous empruntons l'article suivant à l'Illustration, journal universel, publié par Dubochet, rue de Seine, 53.

En racontant l'histoire des moutons de Dindenaut, Rabelais a écrit celle du genre humain. Dans la foule qui piétine, roule ou chevauche à Longchamp, peu de gens se demandent l'origine de cette promenade annuelle. Nous y venons parce que nos pères y sont venus: c'est une des clauses de l'héritage que nous ont légué les générations précédentes, et que nous transmettrons à nos descendans. Les usages, une fois établis, trouvent une raison d'être dans leur existence même; plus ils durent, plus ils se consolident, et on les observe encore longtemps après en avoir oublié la cause première. Pourquoi ces flots vont-ils à la mer? parce qu'ils sont poussés par d'autres flots, et que, derrière ceux-ci, d'autres encore suivent la même pente. Mais qui s'inquiète de la source?

On a beaucoup disserté sur Longchamp sans approfondir ce sujet si important dans l'histoire des mœurs parisiennes. Chaque écrivain, jugeant plus commode de copier servilement ses prédécesseurs que de recourir aux pièces originales, s'est contenté d'allégations incomplètes, de vagues généralités, de notions acceptées sans examen. Ces maladroits défrichemens ont laissé le sol vierge encore, et nos études sur Longchamp seront moins imparfaites, nous l'espérons, que celles de nos devanciers.

Au nord du village de Boulogne, entre le bois et la Seine, s'étend une plaine étroite qui doit à sa configuration le nom de Longchamp (*longus campus*), et non pas Longchamps, comme on l'écrit sans égard pour la syntaxe et l'étymologie. Ce fut là que dame Isabelle de France bâtit, en 1250, le monastère de *l'Humilité de Notre-Dame*. Elle avait écrit à Hémérie, chancelier de l'Université: „Je veux assurer mon salut par quelque pieuse fondation; le roi Louis IX, mon frère, m'octroie trente mille livres parisis; dois-je établir un couvent ou un hôpital?“ Le chancelier opta pour qu'on ouvrit un asile aux nonnes de l'ordre de Sainte-Claire. La Révolution lui a donné tort: elle eût conservé l'hôpital, elle a démoli le couvent.

L'origine royale de Longchamp lui valut le patronage des souverains. Saint-Louis en visitait souvent les religieuses; Marguerite et Jeanne de Brabant, Blanche de France, Jeanne de Navarre et douze autres princesses y prirent le voile. Philippe-le-Long y mourut le 2 janvier 1321, d'une dyssenterie compliquée de fièvre quarte.

Les relations du couvent avec la capitale étaient fréquentes, et les Parisiens préludaient par des promenades partielles à la grande promenade périodique. Dès le quinzième siècle, on allait à Boulogne entendre prêcher le carême par les cordeliers aumôniers de Longchamp. „En 1429, frère Richard, cordelier, revenu depuis peu de Jérusalem, fit un si beau sermon, qu'après le retour des gens de Paris qui y avaient assisté, on vit plus de cent feux à Paris, en lesquels les hommes brûlaient tables, cartes, billes, billards, boules, et les femmes les atours de leur tête, comme *bourreaux*, *truffes*, pièces de cuir et de baleine, leurs *cornes* et leurs *queues*. En outre, il fallait passer par Longchamp pour monter au Mont-Valérien, habité par des hermites qui, au temps où Mercier rédigeait son *Tableau de Paris*, en 1782, attiraient encore, après quatre ou cinq siècles *un concours étonnant de peuple et de bourgeois*. Il y avait *fluxion* sur ce point, et l'autorité ecclésiastique fut souvent obligée d'employer des mesures coërcitives.

Ce fut au commencement du règne de Louis XV que se régularisèrent les excursions qui avaient pour but l'abbaye. Une cantatrice célèbre, mademoiselle Le Maure, quitta le théâtre en 1727. Des scrupules religieux avaient déterminé sa retraite; mais le chant était sa vie; elle n'y put renoncer d'une manière absolue, et lasse de dire les amours d'*Armide* ou d'*Alceste*, elle fit retentir de ses

notes éclatantes les voûtes de l'église de Longchamp. Les saintes filles se formèrent aux leçons de l'actrice; leur psalmodie lugubre devint un angélique concert, et tout Paris accourut les entendre chanter *Ténèbres* pendant la semaine sainte. On se crut au spectacle. On assiégea les portes, on s'amoncela dans la nef, on escalada les galeries, on monta sur les chaises, sur le tombeaux, sur les autels des chapelles. Ce fut, pendant plusieurs années, une avalanche de bruyans visiteurs, l'invasion d'une petite église par une grande ville. Un jour enfin, les curieux, arrivant le mercredi saint aux portes de Longchamp, les trouvèrent fermées par ordre de M. de Beaumont, archevêque de Paris. Le pélerinage annuel n'en continua pas moins.

De 1750 à 1760, Longchamp atteignit son apogée. Dès le mercredi saint, une immense cohue encombrait les allées des Champs-Élysées et du bois de Boulogne. Les actrices y venaient briguer les applaudissemens que les vacances de Pâques les empêchaient de chercher sur le théâtre. Les femmes qu'on appelait alors *les impures*, et qui doivent leur nom actuel au quartier qu'elles habitent, se montraient resplendissantes de diamans, qui les paraient sans les éclipser. Les journalistes, les pamphlétaires, les peintres de moeurs, ne manquaient pas au rendez-vous général, et les nombreux documens qu'ils ont recueillis, nous mettent à même de tracer, presque année par année, une monographie de Longchamp.

La promenade de mars 1768 fut favorisée par la beauté du temps et la douceur de la température. Les princes, les grands du royaume, s'y rendirent dans les équipages les plus lestes et les plus magnifiques. L'héroïne de la fête fut la danseuse Guimard, que Marmontel avait surnommée la *belle damnée*. Elle parut *dans un char d'une élégance exquise*, sur les panneaux duquel, pour mieux rivaliser avec les grandes dames, elle avait fait peindre des *armes parlantes*. L'écusson portait un *marc d'or*, d'où s'élevait une plante parasite, un gui de chêne; les grâces servaient de supports et les amours de cimier. Ce blason révélait un lucre honteux; mais, sous ce règne, la licence était trop commune pour qu'il lui fût possible d'être effrontée, et l'on oublia l'impudence de l'aveu pour ne songer qu'à l'esprit des emblèmes.

La fin prochainement.

Le Mariage par Famine.

Fin.

— Fais-moi donc une promesse, pensa-t-il, et tu seras à moi, à la barbe de tous ces braves gens qui se fourvoient comme je me suis long-temps fourvoyé.

Une après-midi, il se présente pâle et défait chez la vicomtesse.

— C'est moi, dit-il.

— Vous m'effrayez, Jules, s'écria la jeune femme! Jamais je ne vous ai vu ainsi; qu'avez-vous, mon ami? Asseyez-vous, voulez-vous que j'appelle?

— Inutile, Madame, veuillez seulement m'écouter; dans ces deux mois d'absence votre image m'a poursuivi cruellement: je sens qu'il faut que je meure ou que je sois heureux. J'ai un dernier mot à vous dire; ramené que je suis par une dernière lueur d'espoir, aurez-vous la bonté d'entendre pour me chasser de chez vous que je me sois expliqué complètement et qu'il ne me reste plus rien à dire?

— Vous m'effrayez, Jules; pourquoi, malheureux que vous êtes, tourmentez-vous ainsi une pauvre femme?

— Me promettez-vous, oui ou non, Madame? Songez à la situation d'esprit où je me trouve.

— Eh! bien, oui, j'attendrai que vous m'ayez tout dit.

— Bien sûr?

— Je vous le jure! Parlez.

— Alors, je me tais.

Et sans plus rien dire, il se dirigea vers un cabinet voisin il en ouvrit la porte, et alla se coucher sur une ottomane qui était au fond. Madame de V . . . eut beau le supplier de s'expliquer; il ne parla pas plus que si la bouche était de marbre. Fatiguée enfin de solliciter des ouvertures qu'il s'obstinait à ne pas vouloir faire, en voyant la nuit qui approchait, elle jugea convenable de planter là cet amant muet et obstiné, et elle se retira.

A peine fut-elle hors du cabinet qu'elle entendit, avec beaucoup d'étonnement, qu'il tournait la clé dans la serrure; il s'emprisonnait volontairement.

— C'est singulier, dit en elle-même la vicomtesse.

Le lendemain, elle revint frapper doucement à la porte.

— Jules! Jules!

— Est-ce vous, Madame?

Oui, ouvrez donc.

Il ouvrit. Elle le trouve plus pâle et plus abattu que la veille.

— Mais quelle est cette folie, s'écria-t-elle, venez déjeûner au moins.

— Moi, déjeûner! fit-il avec un geste de dédain et de désespoir, moi, déjeûner! Vous ne savez donc pas, Madame, que je suis décidé à mourir ici de faim, si je n'obtiens de vous le serment d'obtenir votre main.

— Ma main, par exemple!

— Oui, je serai votre époux, ou je mourrai ici. J'aurais pu, sans doute, me précipiter dans une des gorges de nos montagnes, me brûler la cervelle dans une chambre, ou me noyer dans un de nos lacs; mais j'ai pensé qu'il vous serait plus agréable à vous, dont le coeur est doublé d'une triple écorce de cruauté, de voir une de vos victimes expirer lentement sous vos yeux, mourant ici de la mort la plus horrible que l'homme puisse endurer. Vous aurez tout le loisir de vous repaître de la vue de mes souffrances; d'heure en heure, de minute en minute, vous pourrez suivre curieusement le progrès du mal, savourer, avec délices les tourmens de celui qui expirera pour vous, méchante; et du moins, plus tard, lorsque vous repasserez dans votre mémoire, les événemens de votre brillante et fatale jeunesse, vous vous direz; celui-là m'aimait d'un amour véritable; il m'a donné de ces sentimens une preuve que je ne saurais oublier. Ainsi allez, vivez, entourez-vous d'adorations aussi empressées que fausses, dansez sur mon cadavre; et s'il vous reste une étincelle de sensibilité, je vous rendrai, quand je ne serai plus, une partie du mal que vous m'avez fait: mon image vous poursuivra au milieu des fêtes, et vous verrez sur les murs dorés de nos salles de bal, glisser un fantôme vengeur, qui troublera un instant votre joie.

La pauvre vicomtessse ne savait si elle devait pleurer ou rire à cette déclaration inattendue; elle tenta de nouvelles exhortations, mais inutilement, car Jules s'était employé dans les coussins de l'ottomane et ne voulut plus répondre. On peut se figurer dans quelles perplexités Madame de V . . . passa cette journée et la nuit suivante. Jules continuait à ne point manger; il s'affaiblissait de plus en plus: sa voix s'éteignait, ses yeux ne pouvaient supporter ce demi-jour de la pièce où il languissait misérablement. La vicomtesse luttait de toutes ses forces contre les propres mouvemens de son coeur: elle sentait cependant que son courage s'usait à chaque instant, elle se prenait à dire qu'après tout, c'était là une marque d'amour inoui, et qu'il serait affreux de laisser mourir ainsi cet infortuné dans sa maison car il n'était plus permis d'en douter, il allait mourir si elle ne le prenait en pitié.

Pourquoi lui ai-je promis de ne pas le mettre à la porte? s'écriait-elle en pleurant. Le soir du quatrième jour arriva, Jules était ou paraissait être à l'agonie. La vicomtesse n'y tint plus; elle avança vers lui, souleva sa tête appesantie, réchauffa ses mains glacées dans sa main, et lui souffla dans l'oreille ces mots charmans:

Vis malheureux, reviens à toi; je ne veux pas que tu meures; je serai ta femme, je t'aime!

Cet aveu produisit sur le mourant un effet des plus singuliers; ce fut comme une resurrection: il trouva encore assez de forces pour embrasser sa belle fiancée; puis il tomba dans un évanouissement profond.

Quelques jours après, le mariage eut lieu, et la vicomtesse n'eut pas à se repentir d'avoir été bonne et sensible; elle devint la plus heureuse des femmes.

Mais ce qu'elle ne sut jamais, c'est que la femme de chambre avait caché sous l'ottomane un pain énorme, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux, un jambon glacé, un couteau et une serviette. Monsieur Jules avait, comme on le voit, pris sa belle par la famine: mais contrairement à l'usage, qui consiste à affamer les places dont on ne peut s'emparer par la force ouverte et par les rudes assauts, il avait eu l'ingénieuse idée de s'affamer lui-même; cela prouve du reste que les femmes ne réprouvent pas trop, en général, les gens affamés de leur plaire, et qu'on se

pose toujours bien devant elles en leur laissant croire que l'amour qu'elles inspirent fait oublier tout au monde, même le boire et le manger.

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Mai.

Des Fruits.

Des Fraises.

On peut dire que les fruits sont pour le dessert ce que les légumes sont pour l'entremets, c'est-à-dire, le principe d'une infinité de préparations plus ou moins estimées, plus ou moins délicates et plus ou moins friandes. Chaque saison nous apporte son tribut dans ce genre comme dans tous les autres, et il y a longtemps qu'on a dit avec vérité que la Place dite am Hof de Vienne était le plus beau verger de l'Europe. C'est là que les dons les plus précieux de Pomone affluent chaque jour, et que leur arrivée, devance même le lever du soleil. Rien de plus curieux qu'un tel spectacle, dont peu de Viennois peuvent se flatter d'avoir joui, parce que dans toutes les saisons, ils sont plongés à cette heure-là dans un profond sommeil. Mais les vrais Gourmands se procurent quelquefois ce plaisir dans les jours les plus grands de l'été, c'est-à-dire, vers le temps des fruits rouges.

Le premier fruit que la divine Providence accorde à nos tables, et qu'on regarde à Vienne comme un des plus distingués, ce sont les fraises. C'est aussi l'un de ceux dont on jouit pendant un plus long espace de temps, car, dans les années hâtives, elle paraissent ici dès la fin d'avril, et l'on en mange encore dans le mois de septembre, quelquefois même plus tard. Ce fruit n'est pas moins sain qu'il est joli. Il est balsamique, rafraîchissant, un peu laxatif il est vrai; mais en l'assaisonnant avec du sucre et un peu de vin, on corrige cette propriété, et on le rend ami de presque tous les estomacs. Cependant, comme les fraises sont en général assez froides, nous ne conseillons point d'en faire excès, surtout à la suite d'un grand dîner; mais le matin, à jeun, et en général lorsque le travail de la digestion est achevé, elles sont regardées comme très-salutaires. Les fraises se mangent crues, avec du sucre en poudre, et, comme nous venons de le dire, quelquefois avec un peu de vin. On a essayé d'en faire des compotes, des confitures, etc., mais jusqu'ici sans succès. Le feu lui enlève presque tout son parfum.

Des Cerises.

Les cerises paraissent bientôt après les fraises. L'acidité de ce fruit est plus agréable à jeun qu'à la suite d'un dîner. C'est un des déjeûners les plus sains qu'on puisse faire, et le fruit dont l'excès est le moins dangereux lorsqu'il est bien mûr. Les meilleures cerises viennent à Vienne de la contrée de Baden, de Klosterneubourg et de Hollabrunn; mais on remarque que depuis quelques années la bonne espèce est sensiblement moins abondante. On a planté beaucoup de cerisiers dits anglais, qui donnent des cerises plutôt brunes que rouges, plutôt amères qu'acides, et qui n'ont ni la douceur ni la délicatesse de celles connues sous le nom de gobets à courte queue, que les amateurs leur préféreront toujours.

Les bigarreaux et les guignes, quoique bien moins salutaires que les cerises, sont cependant toujours plus chers à Vienne, à grosseur égale. Les premiers passent pour être indigestes, et tous deux pour être un peu fiévreux. Les secondes, en raison du principe sucré qu'elles renferment, sont un manger fort agréable et du goût de beaucoup de monde. On fera bien en général de s'abstenir de bigarreaux, et de manger sobrement des guignes.

On fait avec les cerises, surtout dans leur primeur, d'excellentes compotes; on en fait d'assez bonnes confitures; on les dessèche au four, on les botte avec du sucre fin, on les met à mi-sucre, on les confit, on les prépare à l'eau-de-vie, en dragées, on garnit avec des tourtes d'entremets, etc. C'est un des fruits qui offre le plus de ressource aux officiers, et surtout aux confiseurs.

La fin au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

25 avril. — On écrit de Châteauneuf (Cher) à l'Echo du Cher: „Le sieur X . . ., garde particulier, et veuf depuis peu, habite une maisonnette non loin de Châteauneuf. Dans la nuit de samedi, il dormait paisiblement dans sa demeure. Les aboiemens de son chien le réveillèrent en sursaut. X . . . se lève à la hâte, saisit son fusil, ouvre sa porte . . . regarde . . . prête l'oreille . . . tout-à-coup il voit s'élever au dessus de la haie qui borde son jardin un grand fantôme blanc tenant une torche à la main. Le fantôme s'approche . . . Alors X . . ., portant son arme à l'épaule, lui crie: „Si tu viens de Dieu, parle! Si tu viens du diable détale! „A ces paroles le fantôme s'arrêta et fait entendre les mots suivans, prononcés d'un ton sépulcral: „Insensé! je suis ta défunte femme, ne me connais-tu point? Je reviens pour que tu n'épouses pas la fille A . . ., elle n'est point digne de partager la couche que j'occupais de mon vivant! Une seule peut me remplacer: c'est la fille B . . . Songe bien à ce que tu viens d'entendre! . . . sinon! „Le garde ajuste le fantôme . . . le coup part . . . le fantôme disparut! Le lendemain, le garde comparaissait devant le juge de paix de Châteauneuf, qui l'a remis entre les mains de M. le procurer du roi de Saint-Amand. L'affaire s'instruit. Le même jour on transportait à l'hospice de Châteauneuf, une jeune femme ayant une cuisse horriblement mutilée par un coup de feu; cette femme était la fille B . . .

— Le 7, à minuit, le bâtiment à vapeur le Solway a péri à 20 milles environ à l'ouest de la Corogne. 33 personnes ont péri, et parmi elles 3 officiers, y compris le capitaine, 14 hommes de l'équipage et 16 passagers. Le capitaine Duncan n'avait pas assez bien calculé les difficultés dont se trouve hérissé le cap Finistère, où la frégate l'Apollon, en 1805, et 40 bâtimens marchands, à diverses reprises, ont péri. Le Solway a touché un roc, et il s'est rempli si brusquement qu'il a fallu mettre aussitôt les chaloupes à la mer. Le Solway est le troisième bâtiment à vapeur que l'Angleterre a perdu depuis peu de temps dans ces parages.

26 — Un des matelots de la Louise-Marie, qui fait voile pour Guatimala s'est noyé dans la traversée. Une lettre particulière raconte ainsi les circonstances de son agonie: „Ce cri sinistre se fait entendre: „Un homme à la mer! Tout le monde sur le pont! C'était un matelot qui avait été enlevé par un coup de tangage, alors qu'il était occupé à dégréer les vergues du perroquet. Il est tout de suite revenu à la surface de l'eau, levant les bras vers M. Schwartz notre second, et lui disant: „Monsieur, aidez-moi! „On lui a jeté aussitôt la cage à poulets qui formait banc sur la dunette. Le malheureux a nagé vers cette cage et est parvenu à monter dessus. On voyait qu'il était plein d'espérance. Mais le navire, poussé par un vent terrible, filait, filait toujours. On pouvait lire alors sur ses traits le découragement, le désespoir. On a jeté plusieurs cordes, il n'a pu en atteindre aucune. Alors on a viré de bord, et à grand'peine on est remonté vers l'endroit où il était tombé . . . on n'y a plus rien vu, tant les vagues étaient fortes. Les forces lui avaient-elles manqué? Avait-il disparu? Ou bien son agonie aura-t-elle duré plusieurs jours? C'est ce qu'on ignore. La houle était trop grosse pour qu'on pût songer à mettre la chaloupe à la mer, c'eût été sacrifier les hommes qui l'auraient montée. Tout le monde a été très affecté de ce triste événement. Les matelots, qu'on est disposé à croire durs et insensibles, pleuraient comme des enfans."

— On lit dans un journal belge: „Un de ces jours derniers au moment où le dernier convoi approchait de Tournay, marchant à pleine vitesse et dans l'obscurité, on ressentit un choc assez fort, mais aucune voiture ne sortit des rails. Le lendemain matin, on s'aperçut que le chasse-pierre, placé en avant de la machine, était presque brisé, ce qui indiquait la rencontre d'un obstacle. En effet, on s'aperçut en visitant la route, que de grosses pierres avaient été placées sur les rails, et que le convoi n'avait échappé que par hasard à un grand malheur.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Samedi 20 Mai 1843. Numéro 60.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés

La Jeunesse d'Ali-Pacha.

Lorsqu'on sort de Constantinople par la porte de Sélivria, le premier objet qui frappe les yeux, le long de la route, est un mur de parapet servant de clôture à un petit cimetière turc. Sur le parapet sont rangées, l'une à côté de l'autre cinq larges dalles de marbre blanc: elles sont chacune ornées d'un turban sculpté, et on y lit les inscriptions suivantes:

Sur la première: „Ci-gît la tête du très-célèbre Fépélélenly „Ali-Pacha, gouverneur du sangiacat de Janina, lequel travailla pen„dant plus de cinquante ans à l'indépendance de l'Albanie."

Sur la deuxième: „Ci-gît la tête de Vély-Pacha, gouverneur „de Tirhala, fils d'Ali-Pacha, gouverneur de Janina, lequel fut „condamné à avoir la tête tranchée."

Sur la troisième: „Ci-gît la tête de Muhtar, pacha à deux „queues, commandant d'Arlona, fils d'Ali-Pacha, gouverneur de „Janina, lequel fut condamné à avoir la tête tranchée."

Sur la quatrième: „Ci-gît la tête de Saalih, pacha à deux „queues, commandant de Lépante, fils d'Ali-Pacha, gouverneur de „Janina, lequel fut condamné à avoir la tête tranchée."

Sur la cinquième enfin: „Ci-gît la tête de Mehemet, pacha à „deux queues, commandant de Delvino, fils de Vély-Pacha, gou„verneur de Tirhala, lequel fut condamné à avoir la tête tranchée."

Toutes ces tombes sont parfaitement conservées aujourd'hui encore, et au bas des épitaphes on lit la date gémazéel-ahéer 1237 qui correspond à notre mois de février 1822.

C'est cette année-là même, en effet, et au commencement du mois de février que, cédant aux conseils d'Hourchid-Ahmet-Pacha, séraskier de Romanie, Ali se retira dans une île du lac de Janina, où il devait attendre la décision du Sultan.

Il y fut assassiné par Mohamed, gouverneur de la Morée, d'un coup de cimeterre qui lui traversa le coeur. La Porte avait espéré d'abord le prendre vivant: elle avait envoyé au-devant de lui, pour le ramener à Constantinople, un de ces chariots suspendus entre quatre mules, qu'on désigne en Turquie sous le nom de Tartaraven. Mais la tête seul d'Ali arriva au sérail, soigneusement empaquetée dans un coffre en bois de cèdre plein de sel et d'aromates. L'expression du visage ne s'était point évanouie: ses traits n'étaient ni affaissés ni altérés, la pâleur même de la mort avait respecté les vastes contours du front haut et chauve, et les anneaux de la barbe semblaient toujours se dérouler mollement sur sa poitrine. Bref, on eut dit qu'elle respirait encore, tant il y avait d'animation sous la peau, de souplesse dans les muscles, d'énergie et de majesté dans tout l'ensemble! Elle fut exposée, le 24 février, par l'ordre exprès de Mahomed, non sur la corniche de Babamayun-Kapoussi, la grande porte du sérail, ou sur les murs, comme c'est la coutume à l'égard de coupables vulgaires, mais bien dans la cour même du palais, dans un bassin d'argent, sur un pilier de marbre, auprès duquel veillait un bostandgi debout, armé d'une baguette. Au-dessus de la tête du condamné, dans un écriteau appelé Yafta, étaient longuement détaillées toutes ses concussions, toutes ses forfaitures. Quant la foule eut à loisir assouvi sa curiosité, un marchand européen de la ville voulut l'acheter de l'exécuteur. Son dessein était d'aller la montrer à Paris ou à Londres, pour de l'argent. Mais le sort ne réservait point cet outrage à la mémoire d'Ali. Un derviche, ancien ami du pacha, son agent, son confident à toute épreuve, dans plus d'une mission délicate, et envers lequel l'ingrat Visir avait eu ensuite des torts graves, sentit son coeur se révolter à l'idée de cette infame spéculation.

L'amitié, la pitié, vainquirent cette fois le mercantilisme et l'avarice. Il offrit de la tête un prix si exorbitant, que le marchand n'osa renchérir sur lui. L'exécuteur en fit aussitôt la remise au derviche, et celui-ci s'empressa de l'ensevelir vis-à-vis de la porte de Sélivria, dans le cimetière dont nous avons parlé, avec celles de ses trois fils et de son petit-fils, que tour-à-tour, après sa chute, Mahmoud avait cru nécessaire de sacrifier à ses soupçons et à ses craintes.

Ce derviche, qui avait nom Soliman, était, avons-nous dit un vieil ami du gouverneur de Janina. Leur liaison remontait à l'époque où Ali n'était encore que simple Bey de Tépalek, protégé du pacha de Larisse, à qui la Porte venait de confier les fonctions de dervendgi-pacha (prévôt des routes). Ali jetait alors, par le vol et par le meurtre, les fondemens de cette réputation, de ce pouvoir si extraordinaires, qui ne lui a manqué peut-être que la consécration d'un succès définitif, pour faire oublier à l'Europe tous ses crimes. On ne doutait déjà plus dans les six provinces sur lesquelles le pacha de Larisse lui avait délégué son autorité, pas plus que dans le Beylik de Tépalen, dont il avait hérité à la mort de son père, qu'il n'eût immolé Soliman-Bey, Tahir-Bey, ses deux frères, à son ambition; et l'on commençait à se garder de lui comme d'un homme capable de tout. Ali, sûr de la faveur de son patron, dont le caractère sympathisait avec le sien, se débarrassait peu à peu de toute contrainte. On pouvait juger qu'il n'y aurait bientôt plus pour lui ni loi, ni pudeur, ni frein. L'impureté de ses moeurs, cachée d'abord, se répandait en licences chaque jour plus notoires. Il allait le front levé, de la rapine à la débauche, de la débauche à toutes les violences inouïes du despotisme le plus brutal. Tout tremblait dans le pays, à son approche. Son inspection n'était en quelque sorte que l'inventaire du pillage. Il ne souffrait ni réplique ni retard. Il taxait en brigand des districts entiers, distribuant à la soldatesque féroce qui l'aidait dans ses expéditions une part du butin, comme dans une province conquise.

Quiconque avait été poussé hors des voies droites par inquiétude de l'esprit ou la turbulence des passions, trouvait en lui un refuge et un appui. Les intrépides grandissaient vite sous sa main. Il repétrissait leur audace dans son astuce; il se les appropriait, chacun, par un vice defférent, pour un but particulier. Du chemin qu'il se frayait ainsi dans la ruine et dans le sang lui seul connaissait l'issue. Jusque dans l'impétuosité de son action, l'on sentait la patience persévérante et profonde d'une pensée. Il acceptait volontiers des créatures, il se forgeait des instrumens; il n'avait pas de confident, pas de vrais complices. Ce fut pendant une de ses excursions, dans le district de Saripoel qu'Ali se lia d'amitié avec Soliman. La rencontre préméditée qui réunit ces deux hommes, parfaitement étrangers l'un à l'autre auparavant, et qui malgré le désaccord de leur penchant, établit entre eux une affinité presque irrésistible, fut accompagnée des circonstances telles, que leur récit nous semble mériter une place dans cette narration. Soliman n'était pas encore derviche en ce temps-là. Il habitait une jolie maison de campagne située sur un des chemins de ce même district de Saripoel. Il entretenait des relations suivies avec Curt-Achmet, gouverneur de Bérat, à qui le Divan avait ôté la charge de prévôt des routes, pour en investir le pacha de Larisse. Aussi, avait-il résolu de ne point se soumettre aux exactions du lieutenant de son successeur, s'il osait jamais se présenter sur ses terres, escorté comme d'habitude de sa bande de marodeurs et d'assassins. Dans la prévision de quelque hardi coup de main que pourrait bien tenter Ali-Bey, il avait eu soin d'armer tous ses domestiques de sabres et de fusils: il avait demandé même à Curt-Achmet de ses soldats, lesquels étaient venus camper dans la cour de sa maison. Bien plus une correspondance assidue régnait entre lui et le gouverneur de Bérat; car, dépossédé par une injustice, Curt-Achmet n'avait point perdu tout espoir d'être réintégré dans son emploi; il intriguait, de son côté, très-activement au sérail, et se plaisait à instruire Soliman du moindre résultat de ses démarches.

Mais Ali n'était pas homme à se buter en aveugle contre un obstacle sérieux, lorsqu'il était possible de le tourner avec adresse.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois, qu'informé par ses espions de tout ce qui se tramait chez ceux dont il convoitait les richesses, il avait, à l improviste, déjoué leurs préparatifs de défense, en se montrant soudain au milieu d'eux, au moment même où sa lenteur inaccoutumée les rassurait sur le bruit de sa prochaine visite. On allait jusqu'à dire qu'il lui était souvent arrivé d'entrer sous un déguisement dans les familles, afin de surprendre ainsi le secret de leur fortune, et de marquer d'avance les objets précieux dont il pourrait les dépouiller. Soliman s'attendait donc à le voir paraître tôt ou tard. Sa pénétration, pas plus que sa vigilence, n'était en défaut. Il avait chassé des bois voisins deux ou trois vagabonds qu'il soupçonnait être des agens du Bey. Ses domestiques étaient sans cesse sur le qui-vive; les soldats que lui avait envoyés Curt-Achmet, ne dormaient sous les arcades de la cour, que le doigt sur la détente de leurs fusils; et lui-même ne se retirait, au fond de ses appartemens, qu'après avoir fait une ronde minitieuse dans tous les coins et recoins de la maison, à l'entrée de laquelle on lâchait ensuite deux énormes dogues de Thessalie. C'est ici que commence cet épisode de la jeunesse d'Ali-Pacha. Le sort a de singulières perspicacités, de prodigieuses coïncidences. Il n'est peut-être pas indifférent de savoir comment la tête d'Ali devant un jour être exposée au Sérail, alors aussi devait se trouver à Constantinople quelqu'un qui lui sauverait l'affront de repaître les yeux de tous les badauds de Paris et de Londres.

La suite au prochain numéro.

VOYAGES.

Souvenirs des îles de Java et Bornéo,

Suite.

Comme il est imposant le calme de ces solitudes! comme on écoute avec religion le cri de l'oiseau sur les plus hautes branches, le sifflement du reptile, le soupir de la brise caressant le bambou et la chute de la feuille s'arrêtant, retombant encore; changeant de route, pirouettant et arrivant enfin au sol que ses débris révêtent et fécondent.

Tout est majestueux au milieu de ces forêts séculaires qui datent de la naissance de l'île, et qui mourront avec elle quand les feux souterrains qui l'ont vomie à l'air viendront à dévorer leur ouvrage.

Une macaque maigre et vieille hurla près de nous; un instant après elle ne cria plus: le plomb va vite.

Ses petits hurlèrent à leur tour, mais nous ne pûmes nous assurer si c'était de terreur, de joie ou de douleur: ils hurlaient, voilà tout.

Nous venions de faire halte sur le bord d'un large marais parfaitement abrité derrière un immense rideau de roseaux et de bambous d'un port fort élégant, lorsque nous vîmes sortir de l'eau un gigantesque crocodile. A l'instant nous glissâmes deux balles dans chacun de nos fusils et fîmes feu . . . L'amphibie crut sans doute que nous venions, d'éternuer, car il tourna la tête de notre côté, puis d'un pas indolent il se glissa dans les roseaux et disparut pour éviter sans doute l'importunité de notre visite.

Ici, comme vous le voyez, ce n'est pas toujours ce que l'on cherche que l'on est sûr de rencontrer, et vous vous trouvez souvent face à face avec un boa quand vous allez à la chasse d' un perroquet ou d'un singe.

— Un violent orage nous accueillit le soir, un de ces orages tropicaux dont nulle de nos averses ne peut donner l'idée. Les éclairs ne discontinuaient pas, le tonnerre roulait sans relâche, la pluie tombait en rapides et colossales cataractes: c'était à la fois un déluge et un chaos.

Dans les forêts, sous les arbres, il plent deux fois; aussi, je vous demande si les poissons eurent à nous envier quelque chose, le lendemain, quand ces nappes d'eau eurent passé sur nos têtes. Mais ce qui devint pour moi un spectale vraiment merveilleux, ce fut le tumulte de la terre après le vacarme des cieux. Tous les animaux de la forêt, oiseaux, insectes, reptiles, quadrupèdes frappés de la même stupeur, s'étaient réunis, agglomérés pendant l'orage, silencieux et muets devant sa grande voix . . . La tempête finie, surpris de se trouver là, pour ainsi dire, côte à côte, ils s'élancèrent chacun dans son élément, chacun dans son domaine, avec des cris, des clameurs, des hurlemens, des beuglemens à ébranler le monde. Vous eussiez dit le prélude d'une éruption volcanique, la visite du typhon alors qu'il fait tournoyer sur les flots les navires aventureux qu'il aspire dans sa course de géant.

Un splendide soleil que nous allâmes chercher dans une clairière sécha bien vite nos vêtemens; un peu découragés par ce triste et magnifique prélude, nous pénétrâmes plus avant dans la savane.

Nous avions fait cinquante pas au plus dans un épais fourré quand un de nos Malais pousse un cri étouffé et tombe. Nous courons à lui, persuadés que le tétanos venait de le saisir . . . point.

Une large ouverture sur le sommet de la tête, nous avertit qu'il avait été l'objet d'une autre attaque. Mais quel est l'agresseur? qui a porté ce coup? quelle main secrète a fait cette blessure hideuse? Le malheureux, ainsi que nous l'apprend un Malais de l'arrière-garde, est tombé victime d'un ourang-outang aux aguets. Caché derrière un tamarinier colossal le redoutable quadrumane, muni d'un bâton noueux, s'était penché sur le seul de nos hommes sans armes et l'avait renversé du premier choc. Si ce n'est pas là de l'intelligence, cherchez un mot qui veuille dire plus que de l'instinct, et appliquez-le pour caractériser cette race malfaisante contre les dévastations de laquelle les habitations ne sont jamais assez bien barricadées, ni les planteurs assez bien défendus.

Le sang coulait en caillots épais, nous apposâmes promptement un appareil sur la blessure; mais tous nos soins furent inutiles, l'infortuné mourut dans nos bras quelques instans après sa chute.

Nous voici donc prévenus. L'ennemie que nous allons combattre est là ou là, devant nous, ou derrière nous, à nos côtés peut-être; mais, gare! car il est invisible.

Alerte!

Nous tînmes conseil, et le résultat de la délibération fut que nous devions feindre une parfaite sécurité pour donner plus de confiance au mandrille ou à l'ourang-outang, si l'un ou l'autre était tenté de s'approcher encore de nous. En effet, le déjeûner fut servi sur un épais gazon assez loin de tout grand arbuste, on s'assit auprès des provisions. Nous apprêtâmes nos armes, et, disposés à faire bonne contenance, nous attendîmes une attaque nouvelle.

Plusieurs macaques, une guenon, je crois, et quelques jeunes singes planèrent par intervalles sur nos têtes, mais nous ne voulûmes pas les tirer de peur d'éloigner nos plus dangereux ennemis.

Le repas touchait à sa fin quand deux Malais nous dirent à voix basse qu'ils entendaient près de nous un bruit de pas mesurés . . . Nous fouillâmes dans les broussailles voisines . . . C'était un magnifique jocko venant à demi-courbé, l'oeil ouvert, aiguisant ses dents, le poil hérissé, la peau frémissante, et riant déjà du mal qu'il comptait nous faire.

— Un seul chasseur contre lui, dis-je, en m'adressant à mon voisin.

— Ce n'est pas assez, attaquons-le à deux.

— Pourquoi pas à trois?

— Ce serait prudent.

— Dix hommes avec des fusils contre un singe armé d'un bâton!

— Oui, mais ce singe est un jocko . . .

Silence, le voici.

Je voulais jouir de la lutte, je laissai donc agir M. Renard, notre plus habile tireur, qui venait de faire signe à deux Malais d'aller à l'animal, et, attentif à tous les mouvemens, je me tins presque à l'écart.

Un des deux Malais s'était imprudemment approché d'un bananier sauvage derrière lequel il allait se blottir, quand il reçut dans la poitrine un coup de pointe qui le renversa tout de son long. Son camarade accourut le sabre levé, mais il n'avait pas frappé encore qu'il était atteint déjà.

— Laissons-les s'escrimer, s'écria M. Renard, la bataille sera curieuse.

Un coup de sabre effleura l'épaule de l'audacieux ourang-outang qui bondit rapidement en arrière; le Malais le suivit. Tous deux, presque corps à corps, se rencontrèrent au milieu d'épaisses broussailles, et quoique nous nous fussions approchés pour mieux jouir des péripéties du duel, quoique le quadrumane nous vît bien armés, il ne voulut pas céder un pouce de terrain; on aurait dit

qu'il avait compris nos intentions de ne lui donner qu'un seul adversaire.

La fin prochainement.

Longchamp.

Fin.

Quelques années plus tard, en avril 1774, nous voyons la chanteuse Duthé succéder à mademoiselle Guimard dans les fonctions de beauté à la mode. Cet équipage doré, vernissé, traîné par six chevaux fringans, n'appartient point, comme on pourrait le croire, à une princesse du sang royal; il porte tout simplement la Duthé. Le mercredi et le jeudi saints, elle excite l'admiration; on la proclame et elle se croit sans rivale; mais, le troisième jour, un autre équipage, non moins doré, traîné par six chevaux non moins superbes, galope à côté du sien. Quelle était donc celle qui dressait ainsi carosse contre carosse, celle qui opposait sa piquante physionomie à la beauté fade et régulière de la Duthé? Une obscure élève d'Audinot, danseuse en double à l'Opéra, la demoiselle Cléophile, qui devait une subite opulence à la protection du comte d'Aranda.

L'affluence d'actrices et de femmes équivoques faisait de Longchamp un spectacle assez scandaleux pour que l'archevêque de Paris cherchât à en arrêter les progrès, après en avoir entravé la naissance. Il pria le ministre de faire fermer les portes du bois de Boulogne durant la semaine sainte, par respect pour le jubilé de 1776; mais ses réclamations avortèrent et la promenade eut son cours.

Le Longchamp de 1780 fut des plus brillans, en dépits de la vivacité du froid. La file des voitures allait sans interruption depuis la place Louis XV jusqu'à la porte Maillot, entre deux haies de soldats du guet. Les voitures circulaient plus librement dans le bois, dont la garde avait été confiée à la maréchaussée.

Malgré la présence de Monsieur, du comte et de la comtesse d'Artois, du duc et de la duchesse de Bourbon, le Longchamp de 1781 fut triste. Pendant quelques années, il y eut diminution progressive dans le luxe et le nombre des équipages, quoique les modes eussent atteint un degré d'extravagance qui aurait dû donner de la splendeur à la fête annuelle de la mode. Les carosses massifs avaient été remplacés par des cabriolets importés d'Angleterre, wiskys ou garricks, voitures légères, mais d'une si prodigieuse hauteur que le peuple disait, en les voyant passer: „Voilà des gens qui vont allumer des réverbères.“ Il parut, au Longchamp de 1786, un wisky dont la caisse disparaissait dans le brancard. Les laquais étaient assis sur le devant, et le cocher, placé derrière sur un siége élevé, dirigeait les chevaux par dessus la tête de ses maîtres. Les beautés remarquables et remarquées, de cette même année, furent les demoiselles Adeline et Deschamps, appartenant toutes deux à la Comédie-Italienne.

Une modification essentielle, introduite au Longchamp de 1787, lui rendit momentanément son état primitif. On renonça à suivre la route inégale et sablonneuse de l'abbaye, pour adopter l'allée qui va de la Muette à Madrid.

La Révolution suspendit Longchamp. Ne pensez pas toutefois que la mode ait complètement perdu son empire. Exilée de Longchamp, elle se réfugiait dans les galeries de bois du Palais Égalité.

Cependant l'on abattait sans pitié le vieux monastère; on brisait les nombreux tombeaux de l'église édifiée par sainte Isabelle, et les cendres de la fondatrice, de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe-le-Long, de Jeanne de Navarre, de Jean II, comte de Dreux, étaient dispersées par des mains profanes. Longchamp semblait mort avec la religion qui l'avait enfanté: les vainqueurs de thermidor le ressuscitèrent. Nous sommes en germinal an V (avril 1797). La terreur est anéantie, l'échafaud renversé, la jeunesse dorée triomphante; Longchamp va renaître pour les ébats des parvenus du Directoire.

Les Parisiens se portent à Longchamp, le jour du ci-devant mercredi saint. On brave la pluie, on veut reconnaître les lieux; mais il y a encore peu d'élégantes voitures, et l'on ne distingue qu'un seul équipage à quatre chevaux, conduits par des jockeys vêtus à l'anglaise. Le jeudi, les équipages, plus nombreux, vont et reviennent sur deux lignes parallèles. Les citoyennes Tallien, Récamier, Lange, Mézerai du théâtre Lanvois, la danseuse Lanxade, ont les honneurs de la journée. Le vendredi, on compte deux mille voitures. Les héroïnes de la veille reparaissent avec des toilettes différentes. L'écuyer Franconi a réuni ses musiciens dans une vaste gondole, qu'escorte une foule d'écuyers, et donne un concert ambulant aux promeneurs, depuis la place Louis XV jusqu'à Bagatelle. Des troupes à pied et à cheval sont distribuées sur toute la route. Comme un symbole de l'aristocratie déchue, se montre à cette fête une calèche de forme antique, lourde et vermoulue, conduite par deux maigres laquais, et péniblement tirée par deux maigres haridelles. Le soir, les citoyennes, en costume d'amazone ou habillées à la grecque et étincelantes de diamans, vont au théâtre Feydeau entendre Garat chanter l'Enfant chéri des dames et l'air d'Alceste: Au nom des dieux. Voilà Longchamp reconstitué.

Diverses particularités signalèrent la semaine sainte de l'an VIII (1798). Le vendredi saint fut en même temps le mardi-gras; on confondit le carême et le carneval. Il y eut un bal masqué le jeudi saint, et le lendemain on exécuta le Stabat, au grand mécontentement des vieux bébertistes. Les merveilleux de l'an VIII figurèrent à Longchamp en habits gros bleu, brodés en soie bleu de ciel, à collet triplement juponné, avec cravates nouées sur le côté gauche, gilets à la débâcle et demi-chemise de batiste.

Le programme de Longchamp est toujours le même; ainsi, cette année, on s'est occupé de Longchamp plusieurs mois à l'avance. La fashion noble ou financière a fait renouveler ses équipages. Les lions ont demandé des tilburys à Desouches-Touchard, des habits à Blay-Laffitte, des cannes à Cazal. Les élégantes se sont pourvues des capotes de Leclère, des chapeaux de Lucy-Hocquet. Et que d'étoffes nouvelles! Quoique les Champs-Elisées fussent déserts le mercredi, jour de pluie, on y a vu un public de choix le jeudi, et une très grande affluence le vendredi. M. Delessert avait, suivant l'usage, publié une ordonnance pour prévenir tous accidens et désordres.

Ces mesures n'ont pas été inutiles le dernier jour, car la foule est revenue avec le soleil; deux lignes de voitures s'étendaient de la place de la Concorde à la porte Maillot; c'était le mardi-gras, moins les masques. Au milieu de la chaussée, circulaient les équipages armoriés, les calèches de la Chaussée d'Antin, et celles de quelques actrices assez jolies pour avoir voiture avec deux mille francs d'appointemens. A l'entour, des sportsmen, en habit fumée de Londres, caracolaient sur leurs nouvelles montures; des commis s'évertuaient à modérer le langage de leurs locatis: de gracieuses cavalières paradaient en amazones de casimirienne à boutons d'or, à manches amadis. Dans les contre-allées erraient les curieux vulgaires, les spectateurs désoeuvrés, qui contribuent eux-mêmes à former le spectacle.

Voilà le Longchamp de cette année; ce sera sans doute, avec de légères variantes, celui de 1841. Longtemps encore, toujours peut-être, on verra les modes nouvelles s'épanouir durant ces trois jours consacrés. Comment voulez-vous que cet usage périsse? Il est devenu en quelque sorte une des fonctions de notre organisme. Il est protégé par la coquetterie des femmes, l'orgueil des riches, l'intérêt des commerçans. Qui pourrait ébranler un édifice assis sur de bases aussi éternelles?

NOUVELLES A LA MAIN.

27 avril. Les pilotes Panchèvre et Rougier, du port de La Rochelle, naviguaient, il y a quelques jours, dans les parages de l'île d'Oléron, quand ils crurent voir flotter quelque chose d'extraordinaire à distance; ils gouvernèrent de ce côté, et reconnurent bientôt qu'ils avaient sous les yeux un signal. Un mouchoir de coton, façon foulard, à rosaces de couleur, flottait au bout d'un levier d'un mètre de hauteur; ce morceau de bois lui-même était grossièrement engagé au milieu d'une planche à laquelle se liait un bout de fil de bitord; la planche était clouée à ses deux bouts à deux tronçons de mât et de vergue. Les deux pilotes, en soulevant cet appareil flottant, s'aperçurent qu'il était amarré; ce ne pouvait être qu'à une embarcation coulée en cet endroit. Ce premier et fatal indice devint à l'instant une certitude. En examinant la planche, ils lurent, tracés avec une substance noirâtre, ces mots: C'est un tombeau! Puis, à l'autre bout de la planche: L. Rivet, oncle et neveu. R. P., 6. A cette lecture, Panchèvre et Rougier ne doutèrent plus qu'ils n'eussent rencontré les traces d'un malheur

que redoutait Rochefort. Depuis plusieurs jours, le pilot Rivet, sorti sur sa chaloupe, accompagné de son neveu et de son armateur, ne reparaissait point au port; on ignorait entièrement le sort de ces trois hommes; on le connaît aujourd'hui.

29. — Au sujet de la nouvelle tragédie de M. Ponsard, un journal cite le fait que voici: „Lucrèce est une des dix-neuf tragédies dues à la fécondité de Pierre Duryer, auteur dramatique du 17e siècle, historiographe de France, membre de l'Académie, qui recevait d'un libraire nommé Somanville 4 fr. du 100 des grands vers, 49 sous du 100 des petits, un écu par feuille de traduction en prose. C'était un peu au dessus du prix que certains faiseurs de nos jours donnent, dit-on, à des jeunes gens faisant des romans à succès, qu'ils publient ensuite sous leurs propres noms dans les journaux. Duryer avait du moins sur eux l'avantage de faire lui-même ses ouvrages."

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Second-Théâtre-Français. Lucrèce, tragédie en cinq actes, de M. Ponsard. Nos lecteurs ont vu que nous avons pris soin de mettre à l'aise avec la pièce nouvelle. Toute la presse a parlé. La critique en masse a comblé d'éloges l'oeuvre de M Ponsard. Le public, ce juge suprême a sanctionné de son suffrage solennel l'enthousiasme littéraire que quelques amis avaient fait éclater avant la représentation. Lucrèce est la pièce en vogue, c'est le grand événement du jour. Son apparition a été saluée comme l'aurore d'une grande et immense réaction en faveur de goût, de la correction, de l'élégance, du vrai sublime. Le succès est complet, incontestable. En présence d'un pareil résultat, notre tâche devient plus agréable, et notre responsabilité moins inquiétante. Nous avions prévu le succès sans avoir jamais osé le prédire. Cette réserve nous a coûté, nous en convenons, et il nous semble qu'un dédommagement nous est bien dû.

Car, c'est, nous l'avouons, pour notre satisfaction personnelle que nous revenons aujourd'hui sur Lucrèce. Il semble après les savantes critiques qui en ont été faites, qu'il ne nous reste rien à dire, et que notre faible voix sera bien perdue dans ce bruyant concert d'acclamations qui retentit chaque jour à nos oreilles. Tout Paris s'est occupé et s'occupe de la pièce et de son auteur. La belle nouvelle à lui apprendre que la foule court à l'Odéon!

Nous espérons pourtant faire excuser notre hardiesse par notre enthousiasme: D'ailleurs, ce que nous disons ici ne sera pas dit pour la dernière fois. Lucrèce est une oeuvre sérieuse et profonde, que la critique n'abandonnera pas de sitôt; on ne juge pas du premier coup des ouvrages de cette taille; son importance forcera bien le feuilleton, si justement dédaigneux des choses frivoles, de lui accorder son attention sévère et constante.

Nos lecteurs connaissent déjà Lucrèce; l'article de M. Rolle, que nous avons reproduit, nous dispense de toute analyse; les citations que cet article contient nous dispensent d'insister sur le mérite du style. Nous nous bornerons pour le moment à quelques réflexions littéraires que la pièce nouvelle a éveillées en nous:

Beaucoup d'idées fausses ont été mises en circulation à propos de cette tragédie. On y a généralement vu la chute de la littérature romantique et la réhabilitation des anciens préjugés classiques, qu'on nous passe le mot. Quelques-uns en ont éprouvé une joie naïve, d'autres ont ressenti une terreur non moins ingénue. Les uns, voyaient avec le plus grand plaisir la mort du drame moderne, les autres prévoyaient, hélas! une avalanche de tragédies classiques, et s'imaginaient déjà l'Odéon assiégé, envahi par une troupe furieuse d'élèves de rhétorique, ou par les traînards de la littérature impériale.

Tous se sont trompés, qu'on nous permette de le dire, et c'est ne pas comprendre la question que de la ravaler à de mesquines querelles d'écoles ou de coteries. Lucrèce n'empêchera pas M. Victor Hugo de faire des drames et d'habiller ses personnages comme il l'entendra; cela ne l'empêchera pas d'être applaudi, chaque fois que ses personnages parleront selon la nature. Il ne suffit pas de faire endosser à des acteurs les costumes grecs ou romains, de paraphraser Tite-Live ou Tacite, pour faire de l'art, et surtout de l'art dramatique.

Ce qu'il faut au théâtre, c'est la passion, c'est surtout la vérité, c'est cette savante et magnifique observation du coeur humain dont nos grands maîtres nous offrent de si admirables modèles. Voilà, qu'on ne s'y trompe pas, le secret du succès de Lucrèce; c'est que là chaque caractère est tracé d'une main ferme et vigoureuse, que chaque personnage parle et agit comme il doit agir et parler. Ce sont ces qualités indispensables au théâtre que M. Ponsard possède à un haut degré; sa Lucrèce est si chaste, si pure, si grande; Brute est si fort, si énergique, si fier! il faut voir comme il écrase de son mépris cette brillante Tullie que le vice a si indignement rabaissée! Il faut entendre aussi Brute, l'homme politique; comme il parle de Rome, de son avenir, de ses espérances; et Sextus, je ne crois pas que jamais rôle fut plus heureusement placé; ce libertin sans frein et sans honneur, ce débauché que les passions exaltent et enivrent; qui, dans son orgueilleuse folie, ose se comparer aux dieux et regarder comme une conquête sur les puissances du ciel le criminel raffinement de ses honteuses voluptés; impie et railleur; sans coeur et sans pitié: Sextus est la personnification la plus heureuse, la plus complète du vice antique; Tullie, c'est la femme qu'une criminelle passion a renversée de son piédestal; sa jalousie, sa haine contre la vertu de Lucrèce, qui lui rappelle sa propre honte, sont admirablement exprimées.

Voilà des sentimens humains que l'on comprend, ici des vertus qu'on vénère, là le vice qu'on flétrit; comment s'étonner après cela que le public écoute si bien, quand c'est le coeur, quand c'est la nature qui parle? La clé du mystère est dans cette sympathie profonde du spectacteur pour celui qui lui tient un langage qu'il entend parfaitement. Ne cherchez donc pas des Grecs et des Romains, cherchez des hommes; ne courez pas après les effets, devinez les passions humaines et peignez-les avec cette couleur, si vous pouvez; je vous garantis un succès quels que soient les noms de vos héros.

On se tromperait encore étrangement si on allait s'imaginer que M. Ponsard, en écrivant sa Lucrèce, a prétendu jeter un audacieux défi à nos littérateurs contemporains, et renverser les gloires les mieux établies de notre époque; il n'a eu ni cette ambition, ni cette folie; on commettrait une étrange erreur en le prenant pour un chef de parti, ou pour un bouillant contre-révolutionnaire. Cette Lucrèce qui remue tout le public parisien, cette Lucrèce qui a déjà valu à son auteur tant d'éclatans honneurs et de jalouses inimitiés, M. Ponsard avait à peine songé à la faire jouer. Il était tranquille et heureux au fond de sa province, étudiant sans bruit, avec amour, n'ayant nullement l'idée de faire trafic d'un génie, qu'il était, croyez-moi, bien loin de soupçonner.

Il fit Lucrèce la tête et le coeur pleins de ses vieux et chers auteurs, en songeant à tous ces grands hommes qui revivaient dans les pages énergiques de Tacite et Tite-Live; il fit sa tragédie sans y penser, sans se douter qu'il écrivait une tragédie. Puis, voilà qu'un de ses amis lit la pièce et la récrie: il obtient la permission de l'emporter à Paris . . . on sait le reste. On voit donc que le système littéraire de M. Ponsard ne saurait être apprécié d'une manière convenable. Sa première pièce est une tragédie; sa seconde sera peut-être un drame; ses premiers héros sont des Romains, qui sait comment il habillera ceux que sa fantaisie choisira plus tard? Et que nous importe, après tout? pourvu qu'il ne renonce ni à la vérité, ni à la passion ni à l'intérêt: pourvu qu'il nous parle toujours cette langue magnifique dont le public savoure tous les soirs l'harmonie dans la salle trop étroite de l'Odéon, ne serons-nous pas trop heureux?

Et vous, poètes classiques, vous qui avez voué au drame une haine à mort et ne faites que des tragédies, il y a, croyez-moi, moyen de s'entendre: faites-nous des tragédies dans le genre de Lucrèce, et nous ne nous en plaindrons pas. Ach. D.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 23 Mai 1843. Numéro 61.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne ; 14 fl. 24 kr. pour la province ; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Jeunesse d'Ali-Pacha.

Suite.

I.

Le soleil se couchait à l'extrémité d'une vaste avenue plantée de sycomores et de platanes, qui conduisent à la maison de Soliman. Les deux battans de la porte étaient ouverts. De chaque côté de la cour, sous l'avant-toit des galeries, reposaient les soldats de Curt-Achmet ; ceux-ci fumant nonchalamment leur pipe, ceux-là polissant le canon bronzé de leurs fusils ou les pommeaux d'argent de leurs pistolets.

D'un mamelon arrondi, au centre de la cour, s'élançait un palmier gigantesque dont les immenses rameaux, à mi-hauteur du tronc, se déployaient horizontalement, pareils à un éventail, au niveau des terrasses tandis que le fût, insensiblement plus grêle jusqu'à sa cime, continuait de pyramider dans la nue. La porte du principal corps-de-logis, qui faisait face à l'avenue, était également toute grande ouverte. On distinguait de loin, à travers le vestibule exhaussé sur un perron de marbre, les massifs de verdure du jardin, d'où montaient, au moindre coup-d'aile de la brise, des bouffées de parfums et de mélodies. Dans ce vestibule sur un divan, les yeux tournés vers la campagne, Soliman regardait pâlir les lueurs pourprées du crépuscule. Quelques pigeons familiers erraient auprès de lui, lissant leurs plumes blanches ou cendrées de leur bec rose ou brun, d'autres, du fond des bosquets, les rappelaient en gémissant dans leurs nids suspendus aux branches des cyprès et des pins. La soirée était calme, l'air tiède et diaphane ; et vers l'orient, sur le bleu velouté du ciel, d'où tout reflet d'opale ou de nacre achevait de s'évaporer, le croissant évasé de la lune rayonnait comme une large coupe de cristal, enchassée d'un cercle d'or. Tout-à-coup, aux soupirs des ramiers dans leurs nids se mêlèrent les aboiemens des dogues furieux enchaînés sur le seuil de la cour. Un homme, vêtu d'une robe traînante, coiffé d'un bonnet pointu, brodé de lettres noires, et s'appuyant sur un bâton, venait de descendre l'avenue jusqu'à la porte, où il s'était arrêté, plongeant de droite et de gauche un regard suppliant dans les galeries, puis tout droit devant lui dans le vestibule. Soliman, qui l'avait aperçu le premier sous les arbres, le prenant à son bonnet pour un derviche, l'invita d'un geste bienveillant à entrer dans la maison.

Mais soit timidité, soit qu'il n'eut pas bien saisi le geste, l'inconnu hésitait encore à accepter l'hospitalité qu'on lui offrait. Deux domestiques allèrent alors le chercher dans l'avenue, et au milieu des aboiemens redoublés des dogues, qui, de toute la longueur de leurs chaînes, s'acharnaient sur ses talons dans la cour, l'introduisirent sous le péristyle où était leur maître. Soliman, après lui avoir rendu son salut, lui fit signe de s'asseoir sur le divan ; mais, par modestie sans doute, le religieux voulut rester debout, et ce fut seulement lorsqu'on eut étendu une natte au pied du sofa, qu'il consentit à s'asseoir.

La figure de cet homme respirait toute la sérénité contemplative, tout le recueillement extatique de la prière ; ses traits étaient fortement accentués, mais agréables ; l'enjouement, la franchise, semblaient avoir été le caractère dominant de sa physionomie, avant que la pratique constante d'une abnégation absolue, d'une résignation sans bornes aux impénétrables décrets d'Allah, en eut comme voilé le trop vif épanouissement sous une nuance de douce gravité et d'austère mélancolie. Le contraste unique, mais assez rare, qu'on remarquait sur sa personne, soit avec l'humilité du maintien, soit avec l'indigence de l'habit, c'était la coquetterie de blancheur qu'avait sa main, et par intervalles les perçans éclairs qui pétillaient dans ses prunelles fluides, entre les sourcils frémissans.

— Louange soit à Dieu ! dit-il en baissant les paupières ; et, levant un doigt vers le ciel. Grâce à toi, magnifique seigneur, j'aurai un gîte ce soir ! L'antique vertu de nos pères ne s'est point évanouie du coeur de tous ses croyans. Je me nomme Abdallah : je suis en course pour les affaires de mon couvent, où je ne rentrerai que demain, car je suis bien las ! J'ai sollicité, en chemin, d'une troupe de soldats au service d'Ali-Bey, qui ont fait halte près d'ici, la permission de me reposer un moment à l'ombre de leur tente ; mais ils se sont raillés de ma robe, ils m'ont menacé de tirer sur mon bonnet comme sur une cible si je les importunais d'avantage. Aussitôt je me suis éloigné l'âme remplie de tristesse, et malgré l'âge inflexible, la peur que j'ai eue de ces mécréans a précipité mes pas comme ceux de l'autruche dans le désert.

— Les soldats d'Ali-Bey près d'ici. D'où penses-tu que ce fussent des soldats d'Ali-Bey ? s'écria Soliman, qui avait tressailli de surprise, et peut-être aussi en secret d'un vague frisson d'épouvante. En es-tu sûr, bon derviche ? Combien étaient-ils ? Que disaient-ils ? Parle... ne t'es-tu point trompé ?

— Moi ! oh ! non, répondit Abdallah avec un sourire tranquille ; pour me tromper, il faudrait que je ne connusse pas Ali-Bey, et qu'il n'eut pas été parmi eux.

— Ah ! tu le connais donc ?

— Oui, et toi ?

— Je ne l'ai jamais vu, ni ne me soucie de le voir ! Mais, ajouta Soliman, en étendant un de ses bras vers les galeries, d'où quelques soldats avançaient les yeux dans la cour, afin d'examiner le visage du derviche, qu'il se hasarde à venir, il sera bien reçu !

Abdallah hocha de nouveau la tête.

— Peut-être cent ! insista Soliman, à qui ce mouvement si expressif n'avait pas échappé, et qui ne put déguiser ses alarmes.

— Encore s'ils n'étaient que cent ! répartit le derviche.

— Comment ! plus de cent ! Eh ! combien étaient-ils donc ? Les as-tu comptés ?

— Que sais-je ! une nuée ! un tourbillon ! dit Abdallah ; et de longs fusils albanais, des pistolets d'arçon, des espingoles, des yatagbans, des cimeterres, des carabines doubles rayées, des tromblons béans, tout un arsenal de mort qui étincelait, avec un cliquetis sinistre, au soleil de midi ! . . . Masallah ! je plains bien celui chez lequel ils doivent aller, ce soir, réclamer l'impôt !

— S'ils se décident à y aller ! murmura Soliman, d'une voix sombre . . . Mais n'as-tu rien entendu de ce qu'ils disaient ? poursuivit-il, sur un ton dégagé, dont le derviche ne fut point dupe ; n'as-tu point retenu le nom de celui qu'ils se proposaient de rançonner ?

— Son nom ?

— Oui.

— Soliman, répondit Abdallah, après avoir paru douter un instant de sa mémoire ; et ce n'est pas tout ! s'écria-t-il, comme si ses souvenirs se réveillaient en foule ; ces enfans d'Ellis s'excitaient l'un l'autre, en se répétant entre eux que c'était un beau coup à faire ; que ce Soliman possédait un trésor enfoui dans son jardin, sous les dalles mêmes qui pavent le bassin d'une des fontaines : qu'ils le découvriraient infailliblement, et ne manqueraient pas de s'en emparer.

A cette dernière phrase du derviche, Soliman, sans y réfléchir, avait détourné ses yeux vers le jardin. Son regard s'était attaché pensif, sur une élégante fontaine de marbre jaune et vert à deux étages, d'où ruisselait en cascade une nappe d'eau vive dans la coquille du bassin. Puis inopinément il l'avait ramené sur Abdallah, et frappé de l'éclair de malice qu'il venait de surprendre dans le sien, il s'était accoudé sur l'un des coussins du divan, en souriant d'une idée subite qui avait surgi dans son cerveau.

— Sage et pieux derviche, dit-il enfin, pardonne-moi si l'on ne t'a pas encore présenté la pipe et le café. Mais c'est d'abord le pain et le sel que je désire que tu partages avec moi : songe que tu es mon hôte pour la nuit.

Tout en parlant, il avait averti de l'oeil plusieurs esclaves qui circulaient, de la cour et du jardin, dans le vestibule. Certains d'entre eux, étant sortis, revinrent portant dans des corbeilles divers gâteaux sucrés ou salés, dont Soliman rompit un morceau avec Abdallah. Ensuite ce fut le tour du café et de la pipe. Un nuage odorant de fumée blonde et bleue ne tarda pas à se dérouler en spirale au-dessus des fourneaux de porcelaine, et le café fut servi dans des tasses d'argent ciselé, contenues dans d'autres tasses en fil d'or.

— Oh! c'est trop! c'est trop pour moi pauvre derviche! dit Abdallah; d'ailleurs, en ce temps où toute foi, toute justice se retirent du coeur des hommes, n'appréhendes-tu point, ô Soliman! de tenter la cupidité d'Ali par la renommée de tes richesses?

— Bah! qu'est-ce que cela! la valeur de cinquante sequins, tout au plus! répliqua Soliman; et puis à ceux qui prétendent que je cache en terre mes richesses, il n'est peut-être pas si maladroit de prouver que je sais, au contraire, en jouir, et en faire honneur, dans l'occasion, à mes hôtes ou à mes amis.

— O ciel! qu'ai-je dit! malheureux indiscret! honte sur ma langue! exclama le derviche d'un air douloureusement étonné et confus; et quoi! ce Soliman dont s'entretenaient les soldats d'Ali, ce serait toi?

— Qui donc? . . . Mais sois sincère; l'ignorais-tu? demanda Soliman. Abdallah croisa ses bras sur sa poitrine, s'inclina vers le bord du divan, et, avec l'inflexion du repentir, balbutia deux ou trois paroles inconhérentes, que Soliman devina plutôt au remuement des lèvres, que son oreille ne put en percevoir le son; car, au même instant, s'éleva dans la campagne un tumulte; traversé de clameurs, de hénnissemens, de coups de feu, qui tantôt refluaient plus éclatans vers sa maison, tantôt se dispersaient en échos fuyans dans l'espace. Les soldats, à cette alerte, sautèrent sur leurs armes, dans les galeries; les dogues bondirent et hurlèrent sur le seuil de la cour; et un groupe de serviteurs de Soliman, descendant de l'avenue, se précipita, tout haletant, tout effaré dans le vestibule.

Cependant, un rideau sombre, glissant de chaque côté de l'horizon, s'était graduellement formé de l'étincelante perspective du couchant. Le jardin, malgré le réseau pailleté de diamans, dont la lune enlaçait la cîme noire des cyprès et des pins, était comme enseveli dans une ombre humide; et dans la cour, à travers les rameaux touffus, les feuilles épaisses du palmier, s'épanchait à peine quelque vague ondée de lumière tombée du ciel.

Les pas, les cris de ses esclaves dans l'obscurité, au milieu de ce tumulte qui se prolongeait d'un bout à l'autre dans la plaine, effrayèrent Soliman. Sur son ordre, on alluma des lampes d'étain placées aux quatre angles du vestibule; et ceux qui étaient accourus de la campagne, lui expliquèrent la cause de cette rumeur.

Soliman apprit qu'une troupe débandée des soldats qui escortaient sans doute Ali-Bey dans le district de Saripoel, avait attaqué sans distinction les cultivateurs grecs ou turcs isolés sur la route; qu'ils avaient pillé les fermes, emmené les femmes, les enfans, dans les bois où ils les avaient dépouillés, et tué tout ce qui avait fait mine de résistance; qu'ensuite ils s'étaient retranchés derrière un ravin, pour attendre que leurs camarades les eussent rejoints et de là marcher tous ensemble sur sa maison, où l'un d'eux assurait qu'Ali leur avait donné rendez-vous.

La suite prochainement.

VOYAGES.

Souvenirs des îles de Java et Bornéo.

Fin.

Il y eut vives parades, promptes ripostes; deux fois, en s'élançant à quatre pattes, le singe jeta par terre le Malais qui lui faisait en tombant quelque large saignée; tous deux étaient blessés, tous deux avaient hâte d'en finir, aussi se prirent-ils bientôt corps à corps.

Oh! alors ce fut un spectacle des plus effrayans, un véritable combat à outrance . . . Le singe mordait, l'homme essayait de l'étouffer, ne pouvant plus se servir de son sabre; le premier ne poussait pas un cri; le Malais, au contraire, se voyant près de succomber, nous appelait d'une voix douloureuse; mais nous n'osions tirer de peur de le frapper lui-même.

— Tenez-vous prêts, nous dit encore M. Renard, je vais essayer d'achever le drôle.

L'orang-outang voit venir à lui un autre adversaire, et, quittant aussitôt sa proie, il s'éloigne comme pour prendre de l'élan. M. Renard s'arrête, et, au moment où l'animal agile bondit aussi prompt que l'éclair, l'adroit chasseur lui présente la bayonnette à deux pointes de son fusil, espèce de pal où le singe, doublement enfourché, s'enferre de lui-même et expire. Malheureusement ce triomphe ne précéda que de quelques minutes l'agonie du courageux Malais; et quand nous arrivâmes sur la pelouse où notre déjeuner avait été servi, toutes nos provisions avaient disparu ainsi que les couverts et les paniers. Ne vous ai-je pas dit combien est voleuse la race des singes?

Cependant nous nous vîmes contraints de repartir pour Batavia; mais comme je tenais à prendre ma revanche avec les orang-outangs, je m'embarquai, peu de temps après cette première expédition, dans une immense pirogue qui faisait voile pour Bornéo, la plus grande de toutes les îles qui pavent les océans, la plus riche, la plus peuplée dans l'intérieur, la plus farouche et la plus inconnue en même-temps. Généralisons, car je dois l'avouer pour donner un démenti au proverbe qui dit: a beau mentir qui vient de loin, nulle des trois rencontres nouvelles que j'eus avec les orang-outangs ne me présenta de sérieux dangers: j'ai souvent été beaucoup plus heureux dans d'autres excursions.

Allons, intrépides chasseurs, entrez avec moi dans ces forêts éternelles de Bornéo et de quelque îles malaises où le roi des singes a établi son empire.

Là, trône fort et puissant le redoutable orang-outang, cet homme des bois qui marche comme vous, qui pense peut-être aussi comme vous et moi, se glisse furtivement auprès des habitations qu'il dévaste, semble prévoir les colères des élémens, cherche un abri contre les orages qui naissent à l'horizon, le découvre, s'y blottit et attend que le ciel soit redevenu calme et serein pour se livrer à ses ténébreuses excursions.

Vous cependant, infatigable explorateur, vous vous êtes aventureusement jeté dans ces immenses solitudes, et, au milieu de vos méditations, vous vous trouvez tout-à-coup en présence de l'orang-outang que vous ne voyiez pas, car il est doué de plus de malice et de prévoyance que le ciel ne vous en a octroyé. A vos côtés pend un sabre tranchant ou une épée; à votre ceinture sont deux pistolets; sur votre épaule un excellent fusil; l'orang-outang, lui, n'a pour toute protection que le tronc de l'arbre où il se cache comme derrière un rempart, les broussailles épaisses qui le dérobent aux yeux et le mettent momentanément à l'abri des balles; ses armes sont ses dents aiguës qui déchirent et une branche noueuse qu'il a taillée pour les besoins de sa marche et ceux de sa défense. Eh bien! armé de pied en cap comme vous l'êtes, attention: il y a grand péril pour vous dans cette rencontre. Il faut que votre plomb frappe l'ennemi à la tête; il faut que votre épée lui perce le coeur ou que votre sabre le pourfende. En un clin d'oeil, l'orang-outang saute, bondit, se multiplie, s'efface; il est ici et là en même temps, il vous touche, il s'éloigne, il se fait grand ou petit à volonté; ses évolutions se succèdent si promptes, si rapides, qu'elles le sauvent de vos coups, qui portent presque toujours dans le vide. Il vous pousse comme un homme exercé aux luttes du corps; il vous frappe comme s'il avait reçu des leçons de pugilat; il fait le moulinet de son bâton noueux, il menace vos jambes et c'est votre tête qui est blessée; de ses robustes mains et de ses crocs tranchans ils s'attache à vos vêtemens et à votre chair: vous êtes épuisé, en lambeaux, et à peine le sang de la bête furieuse coule-t-il par quelques légères blessures. Vous voulez fuir, mais alors il se plante devant vous et s'oppose hardiment à votre retraite, car il devine que vous ne reviendriez pas seul, et il veut vous ôter le pouvoir d'aller à la recherche d'un vengeur. Son triomphe, à lui, n'est complet que lorsqu'il ne sent plus les battemens de votre coeur, lorsque vos yeux éteints sont sans regard. C'est, je vous l'atteste, un bien dangereux ennemi que l'orang-outang traqué dans ses demeures séculaires.

On en a vu, armés seulement de bâtons, se défendre vaillamment contre une douzaine de chasseurs habiles, et il n'est pas rare d'entendre les pas rapides d'un éléphant ou d'un buffle retentir dans les forêts d'où ces singes si lestes et si forts parviennent à chasser ces monstrueux et terribles quadrupèdes.

De pareils faits ont besoin d'être souvent écrits pour combattre l'incrédulité, mais tous les voyageurs heureusement se trouvent d'accord sur ce point, trop bien établi désormais pour qu'on puisse le révoquer en doute.

On a souvent parlé de l'adresse des singes à éviter tel ou tel piége tendu par les chasseurs; on a beaucoup parlé aussi de leur intelligence à se procurer les alimens nécessaires à leur vie; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est l'habileté avec laquelle la plupart des espèces dont nous retraçons les moeurs, se construisent, à l'aide de branches, d'écorces et de feuilles, des habitations commodes où elles se mettent à l'abri des injures du temps. Sous ce rapport, l'orang-outang, surtout, fait des merveilles. Les cases qu'il bâtit et qu'on trouve éparses dans l'intérieur des forêts où il règne en monarque, offrent une solidité, une entente d'architecture qui épouvantent la raison.

Défenseur intrépide de sa hutte, rien ne saurait peindre l'ardeur ou plutôt la rage de possession dont il s'anime quand on cherche à l'en expulser. Les combats que vous lui livrez en rase campagne ou au milieu des bois, sont difficiles et périlleux; ceux qui ont lieu auprès de sa retraite deviennent des luttes où presque toujours la victoire est du côté du singe. Orgueilleusement posté en sentinelle avancée à quelques pas de son édifice, il a l'air de vous dire que personne n'a le droit d'y pénétrer; que cela est à lui, à lui seul, et qu'il est résolu à mourir plutôt qu'à en laisser violer l'entrée. Jamais soldat ne montra plus de fermeté, plus de détermination pour la défense du poste qui fut confié à son honneur.

Maintenant si, par mesure de prudence, vous essayez de passer outre, si vous ne voulez pas attendre que l'orang-outang se soit éloigné de son magnifique palais, tâchez que vos balles portent juste, car sa colère est chaude, et il a pour auxiliaires la force et l'adresse: ce sont des élans de buffle, des évolutions de serpent, des morsures de tigre, des attaques de gladiateur; il vous déchire de ses dents acérées, de ses pieds vigoureux; il vous souffléte de ses mains promptes comme la pensée: vous croiriez entendre tomber sur votre dos les battoirs de vingt blanchisseuses pressées d'achever leur tâche.

Ici déjà naissent les regrets. L'imprudente querelle dans laquelle vous vous êtes jeté, vous ôte parfois toute pensée de défense, tant votre adversaire s'empare de votr admiration. Ce n'est que lorsque la douleur vous ramène au sentiment de votre conservation que vous en appelez à vos piques, à vos épées, à vos poignards qui souvent vous sont enlevés par votre ennemi.

Dès que l'orang-outang se sent frappé à mort, loin de fuir, il se poste, encore menaçant, devant le seuil de sa maison, semble savourer le spectacle du désordre qu'il a causé parmi ses antagonistes, sourit aux derniers râles des chasseurs étendus sur la poussière, et noblement vengé, il rentre alors chez lui pour expirer dans son domicile, loin des regards triomphans de ses ennemis.

Jacques Arago.

Lectures du Boudoir.

— Deux douleurs sont déjà une sympathie, et deux êtres qui souffrent se sentent et se rapprochent parce qu'ils sont sûrs de se comprendre.

Le monde a toujours un expédient pour trouver des torts au malheur.

— Est-il une expression dont l'indifférence soit moins avare, et qui donne plus envie de se décourager, que ces mots: du courage!

— Les imaginations ardentes succombent facilement à l'ennui; non à l'ennui qui vient de l'inaction, celui-là n'accable que les sots; mais à cet ennui profond qui naît du vide de l'existence, rouille l'âme et paralyse l'esprit.

VARIÉTÉS.

Voyage dans les airs. — Un journal anglais du dimanche, 24 avril, l'Atlas, donne la relation suivante d'un essai d'une machine à vapeur aérienne qui a été fait en Écosse. Nous ne garantissons pas l'exactitude de ce récit, mais il s'est écoulé assez de temps pour qu'il fût démenti, et il ne l'a pas été: „Nous avons reçu d'Écosse le compte-rendu d'un essai fait, il y a quelques jours, près de Glasgow, avec une machine d'un construction analogue à celle de M. Genson. L'essai a été fait par un étranger, le professeur Geolls, et, sans un accident, il paraît que la solution du problème de la navigation aérienne était trouvée. Laissons parler le professeur Geolls: „La machine aérienne a été disposée à une élévation de 350 pieds de la terre, et retenue dans les airs par des piquets mobiles, de manière qu'en un instant la machine, débarrassée de ses supports, se trouvait lancée dans l'espace. Long-temps avant le jour tout était prêt pour ce voyage insolite et intéressant, et en proie à une émotion indicible, je me disposais à partir. A 3 heures 35 minutes du matin, je m'assis dans le char; à 4 heures 38 minutes 59 secondes, je me débarrassai des entraves qui m'attachaient à la terre, et la machine aérienne prit son vol avec la rapidité de l'éclair. Le mercure du baromètre monta sur-le-champ d'un dixième et demi; l'angle du plan incliné était de 32 degrés et demi. Mes calculs se trouvaient justes. Le voyage commençait sous de favorables auspices. Confiant, et l'esprit plus libre, je pouvais avec plus de calme me livrer à mes observations. Je me retournai; j'étais déjà très éloigné de la colline qui avait été mon point de départ. Je pouvais à peine distinguer encore le drapeau arboré au sommet. J'avais déjà fait une ascension de 625 pieds, qui, ajoutée aux 350 pieds de l'élévation de mon point de départ, donnaient exactement 972 pieds. Le thermomètre marquait alors 30 degrés au dessous de la glace; mais, soit à cause de mon émotion naturelle, soit par suite de la chaleur donné par le fourneau de la machine, je ne sentais pas du tout le froid. La machine à vapeur fonctionnait admirablement; la force de son jeu dépassait même mes espérances; je faisais 52 lieues et demie à l'heure. Vingt-deux minutes après mon départ, j'avais atteint une hauteur de près d'un mille. Je ne cessais pas de monter, et la rapidité de mon vol était plus grande à mesure que je montais. Alors une circonstance inattendue m'étonna, et elle m'eût alarmé si je n'en avais eu bientôt l'explication. La machine à vapeur fonctionnait avec moins de force. J'étais à une distance de 3 milles de la terre; la grande élévation où j'étais parvenu était cause que le vide n'était pas complet dans le condensateur, ce que je vis parfaitement avec l'aide de l'indicateur du professeur Rusell. Le ralentissement de mon vol ne m'effraya pas. La raréfaction de l'air, à cette hauteur, me fit éprouver, à ce moment, ce qui a été ressenti par les voyageurs qui ont gravi le Mont-Blanc; j'avais un violent mal de tête et des bourdonnemens aux oreilles; je résolus de redescendre et de me tenir à un mille et demi de la terre. J'y parvins aisément en abaissant la queue de la machine qu'alors je tenais à angle avec l'horizon de 9 degrés trois quarts à celui de 45. Depuis mon départ de la colline, j'avais toujours volé du sud-ouest et ouest mi-ouest, planant sur l'Ayrshire, et en ligne directe de Dumbuck à Ailsa-Craig, où je me rendais, dans l'intention de débarquer. Ce dernier point convenait admirablement pour lancer de nouveau la machine comme je l'avais fait à Dumbuck, où je comptais revenir. Le jour avait paru; le point de vue était admirable; je planais sur de nombreux bateaux à vapeur, dont la vitesse comparativement à la mienne, était nulle. Hélas! ce beau spectacle allait bientôt finir; je planais sur un beau bateau à vapeur; tout-à-coup quelque chose se dérange dans la machine, les roues à vanne cessent de fonctionner. Toutefois je ne m'en inquiète que faiblement. M. Henson a parfaitement exposé que ces roues ne sont nécessaires que pour la propulsion et non pour maintenir la machine en l'air. Malheureusement j'oubliai, dans ce moment critique de dégager la soupape de sûreté; les conséquences de cet oubli furent désastreuses. L'engorgement de la vapeur dans les tuyaux en mit trois hors de service. Dès ce moment, la machine perdit complètement l'équilibre; un des tuyaux, en se déplaçant, fit éclater une des branches de bambou; la désorganisation de la machine fut à son comble, elle descendit aussitôt en tourbillonnant. La descente se faisait avec une si effrayante rapidité que je ne devais plus penser qu'à la mort et à la destruction. Je ne saurais comparer mes sensations, dans ce terrible moment, qu'à celles qui vous oppressent dans un cauchemar, et l'on sait qu'elles sont loin d'être agréables. Étourdi par le mouvement de la machine qui roulait sur elle-même j'étais devenu insensible, et, quand je revins à moi, je me trouvai dans un bon lit, j'avais mal à la tête et au coeur; je ressentais cette espèce de migraine qui accompagne d'ordinaire les pérégrinations aériennes. Grâce à la Providence, je suis en voie de rétablissement et disposé à recommencer"

„Il paraît que le commandant du bateau à vapeur avait mis une chaloupe en mer pour secourir et recueillir l'intrépide aéronaute dont il avait vu les culbutes. L'aéronaute est sauvé, mais la machine aérienne est tombée dans l'eau."

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Des Fruits.

Suite.

Des Abricots.

Les abricots suivent d'assez près les cerises, et ils offrent encore plus de variétés aux officiers, aux pâtissiers et surtout aux confiseurs; crûs ou en compotes, ils forment un excellent plat de dessert auquel on fait toujours honneur.

Les abricots-pêches qui étaient encore fort rares à Vienne il y a vingt-cinq ans, y sont assez communs aujourd'hui, leur culture s'y étant très-étendue. Plus gros, plus juteux que les abricots ordinaires, ils ont un goût et un parfum qui leur est particulier, mais auquel beaucoup de connaisseurs qui ne se laissent point influencer par la mode, préfèrent celui des abricots de plein vent, bien meilleurs en général que ceux d'espaliers, quoique moins gros.

Les abricots bien mûrs sont adoucissans, nourrissans, un peu rafraîchissans et relâchans. Comme souvent il n'y a qu'une des deux moitiés qui soit mûre, les personnes délicates éviteront de manger celle qui ne l'est pas, et mangeront l'autre sans la peau. Quant à l'abricot cuit, il se donne de préférence aux convalescens, parce que ce fruit a moins d'acidité que la plupart des autres.

On fait avec les fraises, les cerises et les abricots, de très-bonnes glaces. Les premières surtout sont singulièrement parfumées, on y mêle un peu de suc de groseilles. Quant aux glaces de cerises et d'abricots, il est nécessaire de faire entrer dans leur composition quelques amandes des noyaux de ces fruits, afin d'en relever le goût qui serait fade, en glaces, sans cette précaution.

Des Groseilles.

Les groseilles, qui paraissent à peu près en même temps que les cerises, se servent égrénées avec du sucre en poudre; on en mange aussi en compotes, et on les botte avec du sucre fin; mais leur plus grand emploi est en confitures; la gelée de groseille est la confiture dont il se fait le plus de consommation, soit dans la pâtisserie, soit dans l'économie domestique, et celle, dont le prix est le plus à la portée de toutes les classes de consommateurs. L'agréable acidité de cette gelée en rend l'usage très salutaire dans toutes le maladies putrides. On prépare avec les groseilles une très-bonne liqueur fraîche, un excellent sirop, de très-bonnes glaces, et dans quelques pays on en tire même une espèce de vin qui trouve beaucoup d'amateurs.

La légère acidité de la groseille rend ce fruit rafraîchissant, apéritif et stomachique; il est de plus légèrement fondant et laxatif. Il convient fort aux personnes qui sont échauffées, qui éprouvent des insomnies, dont la bile ne coule pas facilement, enfin, dans les maladies cutanées; il est, comme l'on voit, d'un usage diététique très-précieux.

Des Framboises.

La framboise a un parfum délicieux, mais très-fort, et qui ne plaît pas à tout le monde; ce qui fait que lorsqu'on les mange crues, on les mêle ordinairement avec des fraises, ou avec des groseilles. On en fait des confitures, des glaces, de la marmelade, des dragées, du sirop. On parfume avec le sirop de vinaigre.

Les framboises sont nourrissantes, cordiales, un peu rafraîchissantes, stimulantes, adoucissantes légèrement fondantes; c'est en tout un aliment très-sain, et peu de personnes ont l'estomac assez faible pour être obligées de s'en abstenir. Cependant, en raison de leur propriété rafraîchissante nous ne conseillons pas d'en manger beaucoup à la suite du dîner.

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

30 avril. — L'Angleterre sera toujours le pays par excellence des paris bizarres ou monstrueux; voici l'avis qui a été affiché à Nottingham: „John Gillabrand, le fameux attrapeur de rats de Manchester, a parié 25. liv. sterl. contre mistriss Smith de Londres (la femme de James Smith, l'un de ses rivaux), qu'il déchirera avec les dents 30 rats, pendant que mistriss Smith en déchirera 15; tous les deux auront les mains liées dérrière le dos. L'épreuve aura lieu lundi, au Cheval gris, chez M. Quinson.

1er mai. — Une actrice célèbre du siècle dernier, Mlle Thévenin, est décédée dernièrement à Fontainebleau dans sa 92e année. De toutes les profusions payées de la fortune d'une foule de grands seigneurs et de gens de finance, qui se ruinèrent pour satisfaire à ses caprices, il lui restait dans sa vieillesse 40.000 livres de rentes, qu'elle entassait depuis 40 ans vivant à Fontainebleau avec une sordidité telle que 1,500 fr. suffisaient à toutes ses dépenses. Mlle Thévenin vivait isolée dans l'obscurité la plus profonde, n'ouvrant sa porte à personne, pas plus aux riches qu'aux pauvres. Elle laisse une fortune considérable et une quantité prodigieuse de bijoux, de diamans, et des tableaux de grand prix, fruit de ses désordres. Il ne se présente, pour recueillir cette riche succession, aucun héritier, et, avec un égoïsme bien digne d'elle, Mlle Thévenin n'a voulu prendre aucune disposition testamentaire, et n'a pensé à personne, pas même aux pauvres, auxquels elle ne laisse pas un écu.

— On lit dans la Gazette de Bristol: „La vie du célèbre ingénieur Brunel a été mise en danger par un accident qui lui est arrivé en jouant avec les enfans d'un de ses amis. Le père de ces enfans et M. Brunel s'amusaient à faire glisser, par un tour de passe-passe, une pièce de monnaie de la bouche à l'oreille. M. Brunel venait de mettre un demi-souverain dans sa bouche et allait faire le mouvement de le faire sortir par l'oreille, lorsque la pièce glissa dans la trachée où elle s'arrêta, et il fut impossible de l'en faire sortir. Sir D. Brodie a été mandé sur-le-champ et il a dû pratiquer une incision au thorax.

— On écrit de Vérières (Aveyron): „Une lutte a eu lieu le 18, dans le bois de Voisin, entre un vieillard septuagénaire, Pierre Almeras, et un loup furieux qui avait attaqué l'âne sur lequel il cheminait. Ce brave homme, que le danger avait rajeuni, est descendu à terre, et après quelques instans d'un combat si dangereux, est parvenu à le tuer à coups de hache. Le vieux Pierre Almeras a rapporté la dépouille du vaincu dans son village, où on lui a décerné, à cette occasion, les honneurs d'un triomphe bien mérité."

2. — Le Standard donne les nouveaux détails qui suivent: Tous les efforts faits jusqu'ici pour faire sortir la pièce de monnaie de la cavité jugulaire où elle est engagée ont été inutiles. Sir B. Brodies, assisté de M. Aston Keys et de M. Thompson, a déjà pratiqué trois incisions à la gorge. On ne peut faire prendre de la nourriture à M. Brunel qu'au moyen d'un tube de verre, et naturellement cet aliment est liquide. M. Brunel a passé une nuit agitée, et il n'a pas été fait de nouvelles tentatives pour retirer la pièce de monnaie. Mais, dans un jour ou deux, il sera pratiqué une nouvelle incision. Les chirurgiens pensent qu'elle réussira. On ne prévoit pas de conséquences dangereuses."

— On mande de Lille qu'un habitant de cette ville, inventeur des procédés avec lesquels on arrête instantanément une voiture, quel que soit son degré de vitesse, et ou détèle subitement les chevaux, a fait exécuter, sur le Champ-de-Mars, des expériences qui ont parfaitement réussi. Une voiture légère, à quatre roues, attelée de six vigoureux chevaux, s'est élancée sur le Champ-de-Mars avec une vitesse effrayante; puis l'inventeur a fait fonctionner les deux mécanismes, et la voiture s'est arrêtée à l'instant même, au grand contentement des spectateurs qui ont crié bis. Cédant à leur prière, il fit faire demi-tour à la voiture, et revint passer au même endroit avec une vitesse plus grande encore, il fit jouer les mécanismes, afin de faire le même mouvement. Cette fois encore, l'expérience a eu un plein succès.

3. — On écrit du Hâvre: „La salle de spectacle de cette ville est brûlée. M. Fortier, le directeur, et sa servante, ont été victimes de l'incendie, qui a tout consumé. Les détails des derniers momens du premier de ces malheureux sont désespérans. M. Fortier, asphyxié par la fumée, demandait à grands cris une échelle; il ne put l'attendre et se lança dans l'espace. Pour comble d'infortune, la domestique imita cet exemple et tomba précisément sur le corps de son maître, que ce coup acheva. Elle ne s'est fait ni fracture ni contusions, en sorte qu'elle en sera quitte pour la peur. On croit que le feu a été mis dans le dessous du théâtre par les flammes sortant de la trappe où s'engloutit Bertram, à la fin de Robert-le-Diable."

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Jeudi 25 Mai 1843. Numéro 62.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui parait trois fois la semaine, mardi, eudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Jeunesse d'Ali-Pacha.

Suite.

Pendant ce récit, le derviche avait constamment tenu les paupières baissées; on eût dit qu'il comptait très-attentivement les soyeux anneaux de fumée qui de sa pipe, montaient en se rétrécissant vers le plafond. Puis il avait posé le bout ambré du chibouk sur ses genoux, et tiré d'une des poches de sa robe un comboloio dont il s'était mis à défiler lentement les quatre-vingt-dix-neuf grains entre ses doigts. La seule marque d'émotion qui lui eût échappé avait été comme un mouvement de dépit et d'humeur, une contraction soucieuse et rapide de la lèvre et du sourcil.

A cette annonce de la visite nocturne qu'Ali projetait de lui faire, Soliman, que l'incertitude du péril avait d'abord troublé, retrouva tout son sang-froid, tout son courage. Il commanda qu'on lâchât les deux chiens au dehors, qu'on barricadât la porte de la cour et qu'à chaque fenêtre de la maison fussent postés deux soldats, prêts à tirer sur les premiers assaillans qui déboucheraient dans l'avenue ou dans les sentiers environnans; puis, ayant veillé lui-même à chacune de ces dispositions, il rentra dans le vestibule, se rassit sur le divan, et continua d'interroger ses domestiques. Mais à toutes les questions qu'il leur adressa, soit sur le nombre des maraudeurs, soit sur le signalement qu'ils avaient pu rassembler çà et là des traits et de la stature d'Ali, aucun ne sut répondre par des affirmations précises.

— Masallah! s'écria Soliman, impatienté, voilà pourtant l'essentiel, car ce réprouvé est aussi hardi qu'il est artificieux. On raconte qu'il a eu l'effronterie, tout récemment, d'entrer sous un habit de mollah chez un santon très-vénéré de Yéni-Shori-Larisse, afin de lui voler une aiguière d'argent doré où le vieillard faisait ses ablutions. Qu'il y prenne garde! si quelqu'un le devine un jour, peut-être qu'il ne s'applaudira pas tant de ses fourberies. Tout en articulant cette menace, Soliman avait observé le derviche du coin de l'oeil; mais celui-ci, comme stupéfait de l'énormité dont on accusait Ali, avait levé les yeux et les bras vers le ciel, dans l'attitude muette et passive du chagrin pieux le mieux senti.

— Eh mais! j'y songe, Abdallah, réprit Soliman, toi qui connais Ali-Bey, dis-moi, quelle taille, quelle figure est la sienne?

— Hélas soupira le derviche, cette ressemblance est bien cruelle! Néanmoins, de quelle bouche sortira la vérité, si ce n'est de celle qui s'est vouée, comme la mienne, dès l'enfance à épeler une à une de mémoire toutes les lettres du sublime livre d'Allah! Oui, si j'étais plus jeune, je l'avoue, l'on pourrait me confondre avec ce détestable enfant d'Eblis.

— Ah! ah! s'écria Soliman comme interdit de cette réponse; en effet, on prétend que sa physionomie est noble et belle, autant que son langage est doux et persuasif. Mais cette séduction de la parole et du visage n'est qu'un jeu: son coeur est endurci, perfide, sanguinaire. . . . Au surplus, s'il fond sur ma demeure cette nuit, que fera-tu? demanda-t-il au derviche, en décochant sur lui un regard scrutateur qu'acérait encore, avant de s'évanouir, une dernière défiance.

— Ce que je ferai? répéta Abdallah.

— Oui!

— Je suis ton hôte, c'est tout dire! répliqua le moine d'un air simple, d'un ton ferme; je te dois, comme tu me devrais toi-même, en pareil cas, aide, secours, protection. Je te défendrai, je mourrai, s'il le faut! Donne-moi un fusil, tu verras.

— Comment toi, un homme de solitude, un homme de paix, tu ne balanceras pas à verser le sang de tes frères?

— Non! car le mien es à toi, qui es aussi mon frère, dorénavant, plus que tous les autres.

— Tu feras feu sur mes ennemis?

— Je ferai feu.

— Oui . . . Eh bien! écoute! dit Soliman qui soudain se dressa sur son séant et prêta l'oreille à une sourde rumeur dont l'écho grossissant de plus en plus envahissait tous les alentours de la maison, voici qu'ils viennent, je crois! Ce sont eux! Encore une fois, es-tu décidé à me défendre?

— Plus que jamais! répartit Abdallah; un fusil, te dis-je, et choisis toi-même la place où je te peux être le plus utile.

Il n'avait pas achevé, que des pas d'hommes et de chevaux, des voix, des chants, des rires mal étouffés, des cliquetis de sabres et des carabines, retentirent plus sonores dans l'avenue, entrecoupés par les grondemens furieux des dogues. Les soldats de Curt-Achmet envoyèrent demander à Soliman s'ils devaient tirer, avant que les assaillans eussent cerné la maison. Soliman, suivi du derviche auquel, sur ses instances, on avait remis un fusil, alla s'embusquer lui-même à une fenêtre, et recommanda qu'on attendit son signal, afin de mieux viser et de tirer tout le monde à la fois.

Pendant ce temps, cette masse d'hommes et de chevaux avançait, toujours pêle-mêle dans les ténèbres, en s'étendant, et diminuant au fur et à mesure de bruit et de profondeur.

— Halte! ou je fais feu! Qui êtes-vous? cria tout-à-coup Soliman, d'une voix brève.

A cette injonction, qui leur ôtait toutes les chances de surprise dont ils s'étaient flattés, un mouvement d'hésitation se manifesta parmi les assaillans; puis un cavalier se détacha de la troupe, et répondit:

— Nous sommes des soldats d'Ali-Bey qui venons chez toi, Soliman, réclamer la taxe qu'il a plu au pacha de Larisse de t'imposer, comme prévôt des routes.

— Ah! c'est pour la taxe, à cette heure! dit Soliman. Eh bien! à demain, camarades, quand il fera jour!

— Comment, demain! Et si nous avons besoin, nous et nos chevaux de nous rafraîchir? C'est ainsi que tu honores le lieutenant du pacha Ali-Bey; où est-il? dit Soliman! s'il est avec vous, qu'il se déclare, qu'il parle!

— Oh! Oh! qu'il se déclare! qu'il parle! ricana le soldat qui avait ouvert la conférence; par Allah! si je sais où il est maintenant! Peut-être chez toi, sans que tu t'en doutes! . . . Qu'importe! Est-ce que nous n'y sommes pas, nous! Il suffit: allons! qu'on capitule, ou bien, s'écria-t-il, en armant sa carabine pour le coucher en joue. . .

Le ressort n'avait pas craqué sous son doigt, qu'un coup de feu, parti de la croisée voisine, abattit le cavalier sur la croupe du cheval.

— Bien ajusté, Abdallah! dit Soliman, en se retournant vers le derviche qui se hâtait de recharger son fusil.

Aussitôt, de chaque arbre de l'avenue, de chaque fenêtre de la maison, jaillit une étincelle, et un roulement d'explosions ébranla l'air comme une trombe qui crève et qui détonne. Mais les balles des assaillans s'aplatissaient sur les murailles, tandis que celles de leurs adversaires faisaient un ravage affreux dans leurs rangs. Ce rude accueil qu'ils étaient loin de soupçonner, jeta bientôt le désordre parmi eux. Les fantassins se replièrent d'arbre en arbre; les cavaliers tournèrent bride et regagnèrent au galop l'extrémité de l'avenue. Puis les derniers mugissemens de cette houle refoulée s'éteignirent à l'horizon; tout s'effaça . . . L'on n'entendit plus que les cris rauques des dogues qui n'avaient point cessé d'encourager l'escarmouche de leurs hurlemens.

— Aivala! dit Soliman en secouant avec cordialité la main du derviche dans la sienne: quelle dextérité! quelle ardeur! quelle prestesse! Je t'ai regardé faire, Abdallah: tu manies aussi bien le mousquet que le comboloïo. Est-ce que tu as été soldat dans ta jeunesse?

— Allah souffle la force à qui l'invoque, répondit Abdallah d'un ton sentencieux; et toute jeunesse vient du coeur.

— Alors c'est que tu es bien jeune encore, réprit Soliman; mais les cartouches ont souillé tes mains et ta moustache... Viens qu'on les parfume, qu'on les arrose d'essences, et que je te conduise dans la chambre où je veux que tu dormes cette nuit près de moi!

Ce disant, il l'entraîna dans une salle, sur la cour, où des esclaves apportèrent une collation de fruits et de gâteaux. L'un d'eux présenta une aiguière en vermeil au derviche, et quand il eut égoutté sur ses mains un demi flacon du meilleur attar de rose de Bulgarie, dont Abdallah se frotta la barbe et la moustache, il lui donna pour s'essuyer, une petite serviette de mousseline de Perse à fleurs d'or.

La suite prochainement.

VOYAGES

L'Eglise de Saint-Marc,

ou ses tableaux en mosaïque, ses ornemens sculptés et ses vues architectoniques, etc.

En abordant le sol fécond de l'Italie, ce pays de bénédiction, le voyageur aperçoit avec étonnement une longue suite de créations de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, ces trois soeurs artielles, dont l'impréssion totale et les détails imposent constamment l'admiration et le respect. A cet aspect d'irrésistibles aspirations se pressent en foule dans l'ame du spectacteur pour reconquérir par une impérissable réminiscence les chefs-d'oeuvre éclatans des siècles de grandeur révolus; mais elle est vaine sa tendance à faire revivre dans son intelligence l'ensemble de ces fruits isolément recueillis, il sera bien assez fortuné si, du concours des faits de l'histoire et de la religion, les monumens de l'art apparaissent comme fixés dans son âme.

Du sein des innombrables cités opulentes de l'Italie apparaît majestueusement et dans toute sa dignité Venise, la ville des lagunes, la capitale de cette république jadis puissante, se réfléchissant dans les flots environnans au-dessus desquels l'érigea l'énergique puissance de la république, de sorte qu'après des siècles ses proportions gigantesques semblent encore braver l'injure des temps. Effleurant rapidement le limpide cristal de ses canaux, environné d'édifices superbes et majestueux présentant des dimensions architecturales grandioses, variées de la composition des styles byzantin, moresque et de l'âge d'or des maîtres italiens postérieurs, l'étranger glisse le long de ces énormes palais alignés dont les hautes murailles resplendissent de l'éclat du marbre multicolore, dont les étages supportent des colonnades, et que décorent encore de riches balcons saillans.

Du milieu de cette ville de palais s'élève comme monument d'auguste mémoire le vaste dôme de l'Eglise de Saint-Marc, témoin irrécusable attestant la puissance créatrice de l'art. Son architecture du style du premier âge chrétien, est décorée d'une multitude d'ornemens symboliques admirablement sculptés: les voûtes des façades et les surfaces de l'intérieur se présentant comme dans une lumineuse auréole de gloire, sont couvertes de tableaux en mosaïque à fond d'or resplendissant. Quand vous franchissez le seuil de la porte pour entrer dans le porche du saint lieu, vous apercevez aux arcades et aux coupoles de nombreux tableaux serrés l'un contre l'autre et expliqués par d'ingénieuses inscriptions; lorsque vous pénétrez dans le sanctuaire, vous voyez, se déployant sur les vastes murs en figures grandioses, tout un ensemble de représentations historiques dans les styles les plus variés qui se sont succédé depuis l'époque de fondation jusqu'à nos jours, auxquelles correspondent harmonieusement les chapelles latérales et même la sacristie. Dans les formes du langage de l'art, les surfaces de cette construction se transforment en orateurs éloquens exposant avec onction la sainteté du lieu par des tableaux historiques: ces séries de figures parlantes donnent au monument l'aspect d'un livre d'histoire religieuse ouvert et placé là pour l'édification des hommes. En parcourant ces figures variées, les regards du fidèle voient naître, dès le commencement de la création jusqu'à l'apogée du christianisme, la lumière à travers les voiles ténébreux de la vie, et alors l'intimité de l'âme reconnaît les progrès successifs de la pensée dans son essor vers Dieu et son amour, source de toutes les bénédictions, qui, par la force invincible de la vérité, se manifeste glorieusement pendant le règne des patriarches de l'ancienne alliance, et, postérieurement, dans le triomphe des lumières célestes opéré par le Messie et ses apôtres.

Unies par une filiation d'idées en un bel ensemble, ces grandes créations de l'art offrent au chrétien fervent en entrant dans le porche de l'Eglise une parfaite exposition de l'histoires de ses croyances, réclament l'admiration de tous les peuples, et sont pour la postérité un modèle de l'ornement spirituel et vénérable dû au temple du Très-Haut.

Ce fut l'Italie qui fit naître en pieuses figures contemplatives les premices de l'art sublime en reportant vers les clartés célestes la candeur innocente et pure de sa foi, pour la retremper au creuset des grandeurs. Dirigée par les débris majestueux des chefs-d'oeuvre de la Grèce enlevés à l'Orient en décadence par le joug asservissant de Rome, et, pendant les orageuses migrations des peuples, recueillis par le sein martenel et protecteur de la terre qui les transmit aux lumières naissantes comme germes de vie d'une nouvelle époque régénératrice, l'âme de l'artiste se réveilla soudain et s'éleva, à l'aide de ces faibles restes, jusqu'à la perfection et à la supériorité des formes; son énergie dont elle avait puisé la conscience à l'inspiration divine, se déploya avec une ardeur brûlante et l'on vit d'immortelles productions s'échapper des mains de ces hommes tout remplis de l'idée de Dieu.

Désormais l'art se vit dans la nécessité d'exécuter ses productions avec pureté et avec solidité, afin que le cas de décadence successive échéant, elles pussent se parer de la couronne encore verte de gloire, et servir de modèle aux neveux pour ouvrir une brillante carrière aux célèbres écoles qui devaient naître dans des directions divergentes, de l'ensemble des efforts de l'Italie.

Bien que le caractère dominant de l'école de Venise soit la poésie des couleurs, véritable élément de la peinture qui, semblable à l'image heptaméride du rayon solaire, nous ravit dans la taille du diamant, et que tous les efforts de ses artistes aient rendu, dans chacune de leurs compositions à ne mettre dans une évidence frappante, à ne rendre avec une tendre sollicitude la beauté de la nature que dans les charmes vainqueurs de la variété des couleurs, cependant tout a été pris en considération; et l'esprit mâle de leur composition se fondant avec une charmante naïveté, le concours prononcé et harmonieux de toutes les figures tendant au but général de la représentation, les formes nourries et rebondissantes de leurs figures sont précisément ce qui fait admirablement ressortir le fini de leur savoir-faire.

La fin prochainement.

Duels et vengeances de famille parmi les Monténégrins.

Un vieillard d'assez bonne mine encore, mais sans chemise, et n'ayant pour tout vêtement qu'un méchant manteau, fit une profonde impression sur mon esprit. Sa haute stature, son air noble inspiraient un certain respect à tous ceux qui le voyaient; mais dans le Monténégro, comme dans tout le reste de l'Europe, la pauvreté est un défaut et quelque chose de pire encore. Ce vieillard s'appelait Janko; c'était un héros parmi les Monténégrins; il avait à lui seul abattu la tête à douze Turcs, et l'on me raconta l'histoire d'un duel qu'il avait eu avec un autre héros nommé Tripo.

Le duel est beaucoup plus fréquent dans le Monténégro que partout ailleurs; et, bien que le Vladika ou chef et évêqe actuel use de toute la sévérité de la loi pour le détruire, et que celui qui tue un autre en duel soit lui-même puni de mort, cependant l'habitude enracinée de ces luttes subsiste toujours dans toute sa force parmi les Monténégrins. Un Monténégrin n'attend pas que le juge compétent ait examiné ses griefs; le recours à la justice lui est inconnu; rien ne peut s'opposer à la prompte vengeance qu'il en tire lui-même.

Il y a parmi le peuple de cette tribu des duels d'individu à individu, de famille à famille; ils ont lieu avec ou sans témoins; comme ailleurs, les femmes et l'amour-propre blessé sont le sujet ordinaire de leurs querelles; souvent aussi c'est le vol d'une vache ou d'une chèvre. Un vol commis donna lieu à un duel entre les fameux Janko et Tripo, et, comme cela se pratique entre héros, ce fut un duel à mort et sans témoins.

Mais un duel entre hommes de cette renommée ne pouvait rester secret, et le peuple, toujours avide de pareils spectacles, s'était porté en foule près du lieu du combat, et se tenait caché derrière une éminence. Les deux adversaires arrivent, se rencontrent, se parlent quelques temps, plaisantent, boivent ensemble de l'arrack, chargent leurs fusils, s'éloignent ensuite l'un de l'autre, et tout cela avec un calme et un sang-froid qui avaient quelque chose de surnaturel, et que ces hommes puisaient dans leur parfaite indifférence pour la vie et la mort. C'est là le caractère distinctif des duellistes monténégrins.

Les combattans se placèrent à la distance convenue. Un seul coup de feu se fit entendre; l'arme de Tripo avait raté; la balle atteignit celui-ci au coude et pénétra dans le côté gauche. Tripo tomba et resta sans mouvement; mais les efforts de Janko le rappelèrent quelques momens à la vie. Chez les Monténégrins on regarde le coup manqué comme l'indice de la condamnation divine. Le vainqueur, sans faire attention à cette circonstance, profita du peu d'instans que son adversaire avait encore à vivre pour l'engager à tirer sur lui.

— Je ne puis tenir mon fusil; je ne puis l'armer, dit Tripo d'une voix mourante.

Janko le releva et lui mit le fusil à la main; mais Tripo était déjà sans force; son corps s'affaissa. Janko le releva une seconde fois; il lui plia la jambe, appuya l'arme sur son genou et porta la tête de Tripo à la crosse du fusil.

— Je ne puis souffrir, s'écria-t-il, qu'un héros tel que toi meure sans être vengé. Et qui te vengera, tu n'as ni frère ni parens; tu es un orphelin!

Janko se plaça alors à deux pas de la bouche du fusil. L'arme fait feu, et le noble adversaire reçut la balle; fortement appuyé d'une main sur une pierre et de l'autre sur son fusil; il ne se soutenait qu'avec une peine extrême; car on lui eût reproché comme une faiblesse de se laisser tomber. C'est dans cette position qu'il semblait vouloir attendre la mort. Pas un soupir, pas un mouvement ne trahirent les douleurs atroces qu'il éprouvait. La foule qui s'était tenue cachée, accourut alors. Tripo avait expiré; Janko ne donnait plus signe de vie. Cependant malgré le danger de la blessure, les médecins du pays parvinrent à la guérir. C'était la vingt et unième blessure que le héros avait reçue.

La fin au prochain numéro.

Lectures du Boudoir.

— La sensibilité entraîne moins de femme que la vanité n'en abuse. L'adulation devient bien vite un besoin, et la coquetterie une habitude.

— Pour aimer les hommes, il faut être indifférent, et moins ce que l'on nomme heureux que ce que l'on devrait nommer content.

— L'homme content recherche la société; l'homme heureux se retire en lui-même, car le bruit importune également les douleurs et les félicités. Le ballottement de la foule a je ne sais quoi qui fait mal à l'imagination, lorsque l'idée fixe d'un sentiment passionné ou d'une émotion profonde la préoccupe ou la domine.

— Quand on souffre, on change souvent de desirs, car on ne se sent bien nulle part, et l'on cherche à distraire sa douleur par des caprices.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Le Prodigue.

Un homme qui n'avait que vingt-mille francs pour tout bien, les mangea dans une année, il dit qu'il était bien aise de voir comment vivait un homme qui avait vingt mille livres de rente.

Raison.

Une demoiselle de quatorze ans, remplie d'esprit et de graces, paraissait triste depuis quelques jours. Sa tante qui l'aime beaucoup, lui demande la cause de son chagrin: „C'est, je crois, répondit-elle, que la raison me vient.

Ivrogne.

Un buveur intrépide voyait sa maison qui allaît engloutie par une inondation. Il court vite à sa cave en tire la seule pièce qui y restait, et après l'avoir fait transporter en haut: Mes amis, leur dit-il l'inondation augmente, ne perdons point de temps, vidons cette pièce de vin, et pour nous sauver nous aurons la futaille.

Répartie.

Un jeune homme fut amené par son père au maréchal de Belle Isle, pour obtenir une compagnie. Le père s'étendit sur le mérite de son fils: „Il sait le latin, dit-il au ministre, il sait le grec. — A qui bon du grec, dit le maréchal? — O quoi bon, reprit sur le champ le jeune homme plein d'esprit. Quand ce ne serait que pour comparer la retraite des dix mille et celle de Prague."

VARIÉTÉS.

Histoire d'une paire de ciseaux.

— Une scène des plus étranges se passait récemment à la fin du jour dans le salon d'un des traiteurs le plus en vogue de la barrière du Maine, où se célébraient les noces de deux jeunes mariés unis le matin même. Le banquet était terminé depuis quelque temps, et déjà les danses lui succédaient joyeusement, lorsque la mariée se sentit assez gravement indisposée, pour que l'on pût craindre qu'elle perdit connaissance. Son mari la transporta aussitôt dans une pièce voisine, où deux de ses jeunes parentes le suivirent pour donner des soins à la jeune épouse. S'apercevant qu'elle respirait difficilement, le marié voulut desserrer le corset, pensant que peut-être la gêne était l'unique cause de ce mal subit; mais se perdant dans le dédale des cordons, des rubans, des lacets et des épingles, il voulut recourir à un moyen plus expéditif, il tira de son portefeuille une paire de jolis ciseaux à fines lames d'acier anglais, emmanchés dans des branches de vermeil terminées par des anneaux de même métal. Le lacet coupé, la jeune mariée respira plus librement, et les roses reparurent bientôt sur son teint. Elle tendit affectueusement la main à son mari pour le remercier; mais tout-à-coup ses regards s'arrêtant sur les ciseaux que celui-ci tenait encore, elle poussa un cri déchirant et se couvrit le visage de ses deux mains par un geste de désespoir et d'effroi. Tous les gens de la noce, comme on le peut penser, accoururent; les parens de la mariée l'entourèrent, et d'une même voix, tous la supplièrent de dire quels étaient les motifs du trouble et de la douleur sous l'impression desquels elle se trouvait. Le marié lui-même, se mettant à ses genoux, la pressa de questions; mais ce fut en vain; elle refusa de s'expliquer, et continua de verser silencieusement d'abondantes larmes.

„Songez donc, lui dit d'une voix suppliante son mari, que mon repos, mon honneur se trouvent compromis par vos rétiences; si vous redoutez de vous expliquer en la présence de tous vos amis, désignez des personnes de votre famille auxquelles seules vous direz, ainsi qu'à moi, qui suis évidemment en cause dans tout ceci, ce qui vous alarme et vous afflige si vivement."

Cette proposition fut acceptée; tout le monde se retira, et lorsqu'elle fut demeurée seule avec son oncle, son beau-frère et son mari, la jeune femme raconta qu'il y a trois ans, ayant perdu son père et sa mère, elle alla se loger avec sa plus jeune soeur dans une des maisons du passage Brady, où elle loua une chambre située au troisième étage. Seules ainsi, sans fortune, sans autre avenir que celui que pourrait leur préparer leur travail et leur bonne conduite, elles travaillent avec ardeur, et déjà elles avaient fait des économies assez importantes pour pouvoir songer à former un petit établissement, lorsqu'un soir, revenant de reporter leur ouvrage au magasin qui les employait, elles trouvèrent la porte de leur chambre brisée, les serrures de leurs modestes meubles forcées, et tout ce qu'elles possédaient de précieux enlevé. Les voleurs, profitant de leur absence, avaient fait main-basse sur tout ce qu'ils pouvaient emporter, et au nombre des objets ainsi soustraits se trouvaient une paire de ciseaux à découper la broderie, l'unique objet de quelque valeur qu'elles eussent recueilli à la mort de leur

mère; or, c'étaient ces mêmes ciseaux, dont elle avait regretté la perte, plus peut-être que celle de son petit commencement de fortune, qu'elle venait de retrouver et de reconnaître entre les mains de son mari. A cet endroit de son récit elle s'arrêta; mais le douloureux regard qu'elle porta sur celui-ci, demeuré dans la même position devant elle, semblait exprimer les affreux soupçons qui s'élevaient dans son coeur. Avait-elle donc épousé un criminel?

„Rassurez-vous tous, s'écria le mari en se levant vivement, grâce à Dieu, ma justification sera facile et complète. Il y a trois ans, en effet, je passais entre huit et neuf heures du soir le passage Brady, lorsqu'un bruit de vitres cassées se fit entendre au dessus de ma tête, et presque au même instant cette paire de petits ciseaux, tombant à travers la toiture fragile du passage, m'atteignit à la joue dans sa chute et me fit une légère blessure. Après avoir arrêté le sang qui ruissela un moment de mon visage, je cherchai, mais vainement, quel pouvait être le propriétaire des ciseaux, et je crus qu'il s'abstenait de les réclamer pour se soustraire aux reproches de son imprudence. Je fis toutefois une déclaration chez le commissaire de police du quartier Saint-Denis, et, depuis lors, je n'entendis plus parler de cette affaire. Il ne faut pas plus d'une heure pour vérifier l'exactitude des renseignemens que je donne ici; occupons nous-en tout de suite, car je ne veux pas que le moindre nuage puisse subsister dans l'esprit de ma femme à ce sujet."

Moins d'une heure après la joie avait reparu au milieu des honnêtes conviés et des deux familles grâce aux démarches du beau-frère, qui, bien qu'on se fût opposé à son projet, avait, dans une course rapide, vérifié que les faits s'étaient bien exactement passés ainsi que le jeune marié venait de les raconter. Il avait appris de plus que le voleur, après avoir dévalisé la chambre des deux jeunes filles, s'était évadé par les toits, et que c'était sans doute dans cette course aérienne qu'il avait laissé tomber la paire de ciseaux. Cependant le bruit de la première partie de cette aventure s'était répandu au dehors; un assez grand nombre de curieux stationnaient devant la porte du traiteur; on se disait dans les groupes qu'un grand criminel venait d'être découvert parmi les gens de la noce, et le calme ne fut rétabli qu'un assez long temps après, alors que déjà les mariés s'étaient, par une retraite prudente, soustraits à toute espèce de manifestation.

NOUVELLES A LA MAIN.

— Le sieur D . . ., commis, avait été passer la soirée du dimanche au spectacle; en rentrant chez lui, rue Vieille-du-Temple, vers minuit, il fut attaqué et renversé par trois individus qui lui enlevèrent son argent et sa montre, et prirent ensuite la fuite à l'arrivée de plusieurs personnes. M. D . . . avait été fort troublé de cette agression subite; un de ceux qui venaient d'arriver lui offrit officieusement son bras et il persista à vouloir le conduire jusqu'à sa chambre. M. D. . . . en arrivant, l'invita à s'asseoir, et il se mit à chercher des allumettes pour se procurer de la lumière; mais lorsque la chandelle fut allumée il fut très surpris de ne plus voir son homme. Celui ci avait disparu, emportant un gilet et un pantolon accrochés à un porte-manteau. M. D. . . . qui se trouvait ainsi doublement victime essaya de le rejoindre, mais il était déjà loin.

— Un déplorable accident vient d'arriver à Berlin. Une jeune dame, fille d'un des officiers d'état-major, s'essuyait le front avec un linge, quand tout-à-coup elle s'évanouit en jetant un cri perçant. Lorsqu'on arriva près d'elle, on vit le sang couler avec abondance de son oeil droit. Il se trouvait par hasard, dans le linge, une aiguille que la jeune dame s'était piquée dans l'oeil d'une manière si déplorable, que la pointe était allée bien avant dans la pupille. Ce fut une opération bien douloureuse que de retirer l'aiguille. La perte de l'oeil est le résultat de cet accident.

Navigation à Vapeur établie sur le Danube.

Cette navigation a fait dans les derniers temps d'immenses progrès. Quant à la vitesse du trajet, à l'élégance des navires, aux attentions pour les passagers, on n'a rien négligé afin de répondre aux voeux du public. Les bateaux à vapeur de la compagnie du Danube offrent tous les conforts pour satisfaire le voyageur le plus exigeant; des restaurateurs habiles à manier le sceptre de la cuisine savent contenter le palais le plus raffiné; des capitaines expérimentés veillent à la sûreté de la navigation; des employés actifs et polis accélèrent avec beaucoup de sollicitude l'expédition des voyageurs et des marchandises. La Direction composée d'hommes illustres par leur capacité, leurs moyens et leur zèle, cherche à applanir toutes les difficultés qu'une entreprise si grandiose a à vaincre; elle est admirablement secondée par les soins infatigables et le talent éminent de M. Rey.

La navigation du Danube, ce grand et important sujet des méditations des hommes d'état, cette glorieuse et riche perspective ouverte au commerce et à l'industrie de l'Europe vers les pays de l'Orient se consolide de jour en jour.

Ce fut en 1835 qu'on vit pour la première fois, la vapeur et ses merveilles sillonner les flots du Danube. L'Autriche par le moyen de la navigation à vapeur trouva moyen d'embrasser dans son giron les principaux objets de l'activité des nations modernes. Depuis les bords du Haut-Danube jusques aux plaines de la Bessarabie, depuis Vienne jusqu'à Constantinople et Trébizonde, un mouvement de vie qui tous les jours s'accroît, augmente le bien être des peuples. C'est une entreprise nationale ou plutôt vraiment européenne.

Honneur et gloire à MM. les actionnaires de cette grande entreprise, qui sur les bords fertiles du Danube tendent à la Turquie une main noblement amie, en lui proposant de s'asseoir avec eux au grand banquet de la civilisation européenne!

Noms des bâtimens de la compagnie du Danube.

Bateaux de fleuve.

classés d'après la force de leurs machines.

Erös	Remorqueur	140 chevaux de force.	Coque en bois	
Stadt Wien	à passagers et marchandises	112	dto	en fer
Carl	dto	100	dto	en fer
Samson	dto	100	dto	en fer
Johann	dto	100	dto	en fer
Stadt Pesth	dto	100	dto	en fer
Zrinyi	dto	80	dto	en fer
Arpad	dto	80	dto	en fer
Marie-Anne	à marchandises	76	dto	en fer
Stephan	à passagers et marchandises	76	dto	en fer
Galathea	dto	60	dto	en fer
Sophia	dto	60	dto	en fer
Franz I	dto	60	dto	en fer
Argo	dto	50	dto	en bois
Nador	dto	42	dto	en bois
Franz-Carl	dto	40	dto	en fer
Ludwig	dto	40	dto	en fer
Hermine	dto	40	dto	en fer

En Construction.

Friedrich	dto	100	dto	en fer
Hercules	Remorqueur	200	dto	en fer

1656 chevaux de force.

Bateaux de mer.

Stambol	à passagers et marchandises	160 chevaux de force.	Coque en bois	
Seri-Vervas	dto	140	dto	dto
Metternich	dto	140	dto	dto
Crescent	dto	120	dto	dto
Ferdinand	dto	100	dto	dto
Marie-Dorothée	dto	75	dto	dto
Levant	dto	44	dto	dto

779 chevaux de force.

J. B. Hofstetter.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Samedi 27 Mai 1843. Numéro 63.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne ; 14 fl. 24 kr. pour la province ; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Jeunesse d'Ali-Pacha.

Suite.

Puis reparurent les pipes et le café ; puis Soliman quitta son hôte, un instant, afin de pourvoir à quelques mesures de précaution. Il ne tarda pas à rentrer dans la salle, et mena le moine dans une chambre, près de la sienne, sur le jardin, où il le laissa, après lui avoir fait sur le seuil les Salams d'usage.

Le lendemain matin, la première pensée de Soliman avait été d'aller trouver lui-même le derviche dans sa chambre. Etonné de ne pas l'y voir, il s'en revenait sous les arcades de la galerie, lorsqu'il l'aperçut dans le jardin, en contemplation devant la fontaine de marbre jaune et vert, où lui-même avait involontairement fixé ses yeux la veille. Il s'approcha de lui pas à pas, le toucha familièrement sur l'épaule et lui dit :

— Tu cherches de bonne heure l'ombre et la fraîcheur, Abdallah ! ou bien est-ce le bulbul qui chante là devant toi, dans ce buisson, qui t'a rêveur, attiré de ce côté-ci, dans le jardin ?

— La voix du bulbul est bien tendre ! répondit Abdallah : pourtant il est des cœurs si secs, que la plus suave musique ne pourrait même les amollir. Hélas ! ce ne seront point ces notes perlées du bulbul, dont ton oreille sans doute est ravie, comme la mienne, qui enchaîneront un jour le bras de tes ennemis, s'ils savent qu'en effet tu as caché un trésor sous le bassin de cette fontaine !

— Bah ! celle-là ou une autre ! riposta Soliman, non sans une légère altération dans la voix. . . . D'ailleurs, reprit-il bientôt d'un ton plus calme, l'avis indirect que tu m'insinues est excellent, j'en profiterai. Ce soir, je retirerai de mon jardin ce que j'y ai enfoui sous la terre. Le lieu le plus sûr est ton couvent, et ton supérieur ne se refusera pas, je présume, à me garder ce dépôt.

La prunelle du derviche s'alluma.

— C'est moi qui suis le supérieur, dit-il avec un sourire furtif.

— C'est donc toi qui t'en chargeras, poursuivit Soliman, dont le regard distrait n'avait remarqué ni cet éclair ni ce sourire : jusque là et afin que nous ayons tous deux un souvenir de notre rencontre, voici, dit-il, un comboloïo dont chaque grain est une émeraude, une topaze ou un rubis ; daigne l'agréer, mon frère, en échange du tien.

Abdallah combattit un moment la libéralité de son hôte, prétextant qu'un si riche cadeau ne convenait pas à son détachement de toute chose. Mais, à la fin, vaincu par les prières de Soliman, il prit le comboloïo, le suspendit négligemment à sa ceinture et lui donna le sien.

Puis ils rentrèrent tous deux, ils s'assirent dans le vestibule, chacun dans un coin du sopha ; et Soliman ne voulut souffrir qu'il se remit en route, qu'après l'avoir en quelque sorte contraint à accepter de nouveau la pipe et le café.

La dernière bouffée de tabac, la dernière goutte de café épuisées, Abdallah se leva. Soliman le pressa de lui indiquer l'époque où il pourrait faire le dépôt qu'il méditait entre ses mains. Mais le derviche s'excusa, disant, pour modérer son impatience, qu'un projet semblable méritait de plus mûres réflexions ; qu'au surplus, il désirait lui épargner une course fatigante à son couvent, et qu'il tâcherait de repasser vers les derniers jours de la lune de schaban, où ils étaient.

A ces mots, il s'inclina cérémonieusement, la main sur le cœur, et Soliman, qui était descendu du divan, se disposait à l'accompagner au bas du perron, quand soudain les pas de plusieurs chevaux retentirent dans l'avenue. C'était un escadron d'irréguliers, au-devant duquel caracolait un bimbachi, précédé lui-même d'un soldat soutenant sur le triangle de son étrier la hampe d'une lance, au fer de laquelle flottait une queue de cheval.

— Ah ! Ah ! s'écria Soliman, qui avait reconnu de loin le bimbachi, voici Rustem, et beaucoup de monde avec lui. . . . Ne pars pas encore, dit-il au derviche ; Rustem est un des officiers favoris de Curt-Achmet, et j'ai l'idée qu'il m'apporte de curieuses nouvelles. En un moment, le bimbachi étant arrivé devant la maison, eut mis pied à terre dans la cour. Les premiers hommes de son escorte l'imitèrent : mais, avant d'entrer ils dénouèrent chacun un sac de cuir pendu à leur selle.

— Eh bien ! Rustem, qu'est-ce ? que dit-on ? demanda Soliman.

— Dieu soit loué ! répondit Rustem. Curt-Achmet est réintégré dans la charge de Dervendgi-Pacha. Il a reçu hier soir le firman de sa nomination, et il me dépêche vers toi pour t'en instruire. Nous avons ordre de battre la campagne jusqu'à ce que nous ayons découvert Ali, de nous emparer de sa personne et de l'expulser des six provinces dans son beylik de Tépalan. En attendant, nous avons bronché sur quelques maraudeurs de sa troupe ; j'ai su qu'on avait attaqué dans la nuit ta maison ; je n'ai nullement douté qu'ils ne fussent les coupables ; je leur ai fait couper la tête . . . Et tiens ! tiens ! s'écria-t-il, en lui montrant les soldats qui, ayant vidé leurs sacs dans la cour, empilaient une guirlande de têtes sur les corniches de murailles ; voilà que mes cavaliers te traitent en vizir ou en pacha ; ils étalent la justice de leur maître à ta porte comme à la sienne.

— La leçon sera bonne ! Mais celle de cette nuit ne l'a pas moins été, dit Soliman. Tu as dû broncher aussi sur plus d'un mort, dans les chemins. Certes, cet accueil ne sera pas du goût d'Ali-Bey ! Nous étions tous animés de la meilleure volonté contre ces Bandits, et ce brave derviche lui-même n'a pas peu contribué à en expédier plus d'un vers le Poul-Serrho, d'où le poids de leurs crimes les fera trébucher dans l'enfer !

— Ce derviche ! s'écria Rustem, dont le regard plus attentif semblait étudier la physionomie d'Abdallah, et qui, sur cette phrase, se rapprocha de lui brusquement ; que dis-tu ? Mais . . . Non, non, je ne me trompe pas ; c'est lui ! c'est Ali-Bey.

— Ali ! balbutia Soliman, stupéfait.

— Oui ! affirma Rustem ; Massallah ! ses traits ne sont pas de ceux qu'on oublie ; et quand je l'aurai dépouillé de cette barbe grise, qui n'est pas la sienne, ainsi que de ce bonnet pointu qui lui comprime les sourcils, reprit-il, en faisant sauter le bonnet du revers d'une de ses mains ; et, de l'autre, lui arrachant la barbe postiche que d'impercepticles cordonnets de soie, artistement dissimulés, collaient sur son menton, il ne me restera plus même une ombre d'incertitude . . . C'est lui !

A cette apostrophe de leur chef, les soldats groupés dans la cour s'étaient retournés spontanément vers le derviche. Debout, le cou tendu, dans des attitudes diverses, ils le couvraient tous d'un regard avide, dans lequel, à travers l'émotion uniforme de l'étonnement, brillaient comme une secrète sympathie et des velléités d'enthousiasme.

— Ali ! . . . répéta Soliman ; mais il a tiré, lui le premier, sur ses soldats ; il m'a prévenu qu'ils marchaient sur ma maison, il a qualifié Ali de détestable enfant d'Eblis . . . ! Enfin ! . . parle : Est-ce toi ? s'écria-t-il, en le secouant par la manche de sa robe avec toute la colère du désappointement.

— Quant ce serait moi ! répondit le faux derviche qui, pendant tout ce colloque, s'était contenté de sourire doucement ; encore faudrait-il ne pas me secouer si fort ! . . . Après tout, qu'as-tu donc tant à te plaindre, ô mon hôte ! Oui, j'ai dit qu'Ali était un détestable enfant d'Eblis ; mais, pour t'inspirer de la confiance, ne devais-je pas feindre de penser comme toi ? Que veux-tu ? L'homme est méchant, en général ; et l'un de nos plus célèbres docteurs a bien eu raison de prétendre que la vertu la plus pure à nos yeux, se ternissait sept fois par jour à ceux d'Allah ! Hélas ! tu vois pourtant, soupira-t-il d'un air si sincère à la fois et si affligé, qu'il

semblait impossible de ne pas ajouter foi à sa justification; tu vois ce qu'on doit croire des téméraires jugemens des hommes! Et que sais-tu si cet Ali, qu'on fait si fourbe et si cruel, n'est pas lui-même la victime innocente, le jouet fatal des passions grossières de ses soldats? Que sais-tu si, séduit par ta réputation de générosité, de charité, qui es dans toutes les bouches, il n'a point préféré s'exposer à leurs ressentimens, plutôt que de ne point t'informer de leurs desseins et faire échouer leur tentative?

— Si cela est ainsi... murmura Soliman à demi convaincu par cet accent de vérité.

— Cela est!

— Non! ruse, perfidie, mensonge que tout cela! riposta le bimbachi; je te connais, Ali, je le jure! Si tu t'es introduit sous un habit de derviche, chez Soliman, ça été pour baser ton plan d'attaque sur ses moyens de défense, et si ensuite tu n'as pas épargné le sang de tes propres soldats, c'est que, désespérant de réussir à force ouverte, tu as voulu, par ce calcul, dans un but que je ne pénètre pas encore, surprendre son amitié et te ménager un facile accès de sa maison.

Ali exhala de nouveau, du plus profond de sa poitrine, un soupir poignant, et leva vers le ciel des yeux de martyr.

— Ce but, je le pénètre, moi, dit Soliman; un mot Ali: point de subterfuge, réponds: qu'aurais-tu fait du dépôt dont je t'ai parlé?

— Ce soir ou demain, répondit Ali d'un ton mystérieux, je te le promets Soliman, tu auras cette explication.

— Ce soir! demain! Mais tu n'as pas une heure! s'écria Rustem; allons à cheval! Mes cavaliers ne te quitteront qu'à la frontière de ton beylik. C'est l'ordre précis du pacha.

— Si c'est l'ordre, je suis prêt; partons, dit Ali impassible. La fermeté de cette contenance, l'imperturbable sérénité de l'organe, du geste, du regard de cet homme étrange, malgré les preuves évidentes de sa fourberie, firent vibrer dans le coeur de Soliman une corde qu'il ignorait. Il supplia Rustem de se rappeler qu'Ali avait été son hôte, et d'avoir pour lui, en cette considération tous les égards auxquels obligeait même le commandement dont il était revêtu, malgre ses affreux excès. Rustem s'y engagea quoique d'assez mauvaise grâce. Sur-le champ Ali fut placé entre deux cavaliers, dont l'émotion, en se trouvant si près de lui, fut visible; et tout le cortége, dans les rangs duquel se propageait un sourd murmure, piqua des deux à la voix du bimbachi.

Soliman était demeuré debout sur le seuil du vestibule, après avoir fait ses adieux à Rustem. La dernière ondulation de l'escorte, déroulée dans la poussière de l'avenue, comme un ruban noir moiré d'acier, s'était éclipsée déjà depuis long-temps à l'horizon, que ses yeux paraissaient l'y chercher encore. Une immense, une irrésistible concentration de toutes ses facultés, l'empêchait même de remarquer l'agitation extraordinaire qui régnait parmi les soldats de Curt-Achmet, campés dans les galeries. Il songeait à toutes ces éminentes qualités d'Ali, qui étouffées par la ruse, la vanité, la violence, l'avarice, s'useraient misérablement, dans d'obscures querelles, au profit d'une mesquine ambition; et il se demandait si ce n'était pas lui, Soliman, qu'Allah eût destiné à être le coeur droit, le bras fort qui en le conseillant, en l'arrêtant dans ses écarts, devait tourner toute cette énergique puissance d'action dont il était doué, vers l'accomplissement de grandes choses.

Ces réflexions l'absorbaient à tel point, que ni ses yeux, ni ses oreilles, ne l'avertirent du retour de l'escorte de Rustem, et des acclamations joyeuses dont la saluaient les soldats dans la cour. Ce ne fut qu'au bruit des chevaux hennissans, broyant les dalles de leurs fers, mâchant leur mors blanchi d'écume, des fourreaux de cimeterres traînans, des lances, des carabines entrechoquées, qu'il se réveilla en sursaut comme d'un rêve. Il vit Ali porté en triomphe sur les bras des cavaliers, vêtu toujours de sa robe de derviche, mais coiffé d'un turban écarlate, le front haut, la moustache hérisée, le regard flamboyant, et derrière lui Rustem désarmé, lié sur la selle de son cheval.

— Me voici, Soliman! c'est moi! dit Ali en se dégageant de l'étreinte des soldats; tu étais le maître tout-à-l'heure; je le suis à présent! Je peux tout ici! Vois, s'écria-t-il en étendant la main vers Rustem, auquel cette foule, ivre d'une admiration sauvage, d'un dévoûment fanatique, rugissait comme une mer furieuse, au bas du perron; que je lève un doigt! que je fronce le sourcil! et la tête de cet homme qui ma outragé va figurer à côté de celles dont il a décoré tes murailles! . . .

Oui, c'est vrai, tu l'as dit, Rustem continua-t-il en interpellant le bimbachi, dont les jambes et les poignets, tordus dans les noeuds des courroies, le front livide, les veines gonflées, attestaient toute la rage, oui, j'étais venu chez Soliman pour m'assurer s'il était réellement aussi en garde contre ma visite qu'on me l'avait dit, et et si je l'ai ensuite aidé à repousser mes propres soldats, c'est que leur ayant défendu d'avancer en mon absence, j'ai dû les punir sévérement de cet acte de témérité et d'indiscipline. Lorsque la tête est bonne, il faut que le bras fasse à sa volonté... Avis à ceux qui m'entendent! Observa-t-il d'une voix impérieuse.

La fin au prochain numéro.

Les Contrebandiers sur la Glace.

Sur la côte orientale du golfe de Finlande, à environ dix lieues de Narva, est situé le domaine de Kunda. Il est rare de rencontrer sous cette latitude une contrée où la végétation soit aussi puissante et aussi variée. Les chênes et les hêtres y prospèrent jusque sur les bords du golfe. Comme la mer Baltique n'a point de flux et de reflux, la limite entre les deux élémens y est fortement tranchée, et cette riche végétation n'y est point exposée à l'action destructive des flots débordés. Le rivage est couvert d'une verdure luxuriante formant une lisière large de deux ou trois cents pieds. Au delà de cet espace s'élèvent trois collines boisées. Du sommet de la dernière la vue plonge sur une plaine immense aussi lisse que l'est la surface de la mer pendant le calme. C'est sur cette hauteur, exposée à tous les vents, que le caprice ou la témérité d'un architecte a élevé un vaste édifice que l'on aperçoit à la distance de plusieurs lieues et dont la masse carrée présente un aspect tout-à-fait monumental. On rencontre dans la vallée quelques misérables cabanes de pêcheurs et les ruines d'un moulin qui servent aux marins pour fixer leur position.

Cette côte si pittoresque est souvent témoin des entreprises les plus hardies. La contrebande s'y fait au milieu de dangers de toute espèce et y donne parfois lieu aux combats les plus acharnés.

Les habitans de cette contrée, éloignés des grandes villes et que les lois réduisent à l'usage exclusif des marchandises russes, ne peuvent se procurer celles-ci qu'à des prix exorbitans. Ce sont surtout les Finlandais qui y exercent la contrebande. Pour s'y opposer, le gouvernement russe a établi le long des côtes des postes militaires composés de cosaques que l'on nomme dans le pays cavaliers gardes-côtes, et dont le quartier-général est à une demi-lieue du château de Kunda. La nature de leur service et la rigueur avec laquelle ils le font ont rendu ces cosaques odieux à la population, qui sait cependant par mille stratagèmes mettre plus d'une fois toute leur vigilance en défaut.

En 1807 les cavaliers gardes-côtes étaient sous le commandement d'un officier qui s'était fait une grande réputation par son activité, son courage et sa rigueur excessive. Il ne se donnait de repos qu'au commencement et à la fin de l'hiver, quand les communications du golfe étaient interrompues par les glaces flottantes. En été, et au milieu de la saison rigoureuse il était jour et nuit à cheval. Pendant une froide matinée du mois de mars on vit dans une salle du rez-de-chaussée du château de Kunda, debout, auprès d'une longue table, un homme à la mine rusée, couvert d'une peau de mouton et portant une petite barbe noire. Il sortait d'un ballot un bel assortiment de marchandises. Autour de lui se serraient un groupe de jeunes servantes qui regardaient d'un oeil curieux ces trésors qu'elles convoitaient. Au fond de la salle étaient assises douze ou quinze fileuses qui, sans quitter leurs rouets, avaient suspendu leur travail et partageaient l'admiration de leurs compagnes. Six paysans étaient dans une pièce voisine occupés à affiler leur piques et à redresser leurs harpons de pêche. Une jeune femme se tenait assise sur un escabelle près de la porte. Malgré son extrême jeunesse, les soins touchans qu'elle prodiguait à un enfant couché sur ses genoux, indiquaient assez qu'elle en était la mère. La régularité de ses traits, la blancheur de sa peau, la douceur qui respiraient dans ses grands yeux bleus, contrastaient singulièrement avec ses vêtemens grossiers bien que propres.

Tout-à-coup la porte de la salle s'ouvrit. Une jeune dame parut. A son aspect le bruit des langues cessa et les rouets des fileuses reprirent soudain leur mouvement. C'était la maîtresse de la maison. Son maintien noble commandait le respect. Sa belle figure était empreinte d'une certaine mélancolie. A ses yeux noirs et à son joli nez aquilin on l'eût prise pour une juive, tandis

que les yeux bleus de la jeune femme, assise sur l'escabelle, faisaient croire qu'elle était anglaise; c'était tout le contraire: l'étrangère était juive et la noble dame était une fille d'Albion qui avait trouvé une nouvelle patrie en acceptant la main d'un seigneur russe. A l'époque où eurent lieu les événemens que nous racontons elle était veuve depuis quelque temps.

Les yeux de la belle châtelaine s'arrêtèrent à l'instant sur la juive qui s'était levée à son approche.

— Asseyez-vous, lui dit la dame; d'où venez-vous?

— De l'autre côté du golfe, répondit le marchand à la peau de mouton.

— De la Finlande! mais ce passage doit avoir été extrêmement dangereux.

— Pas très-dangereux, Madame; la mer est couverte d'une glace assez épaisse; il n'y a que quelques trouées par-ci par-là.

— Et vous avez fait la route pendant la nuit, continua la dame, en jetant un regard bienveillant sur la jeune femme?

— Non, Madame, nous avons atteint la terre vers le soir et passé la nuit dans un des vestibules du château.

— L'année dernière Madame, je vous ai fourni du café, du sucre et des marchandises anglaises, reprit l'homme; j'aurais bien voulu vous envoyer plus tôt ce que vous m'avez demandé, mais la mer a été trop mauvaise tout l'hiver.

— Vous n'eussiez pas dû venir du tout; je vous ai recommandé de ne pas vous exposer ni aucune autre personne. Les cavaliers gardes-côtes sont si vigilans, si sévères, que la valeur des marchandises ne vaut pas les dangers que l'on court.

La suite au prochain numéro.

VOYAGES.

L'Eglise de Saint-Marc,

ou ses tableaux en mosaïque, ses ornemens sculptés et ses vues architectoniques, etc.

Fin.

L'enceinte de l'Eglise de Saint-Marc ne renferme pas seulement la fleur de l'école de Venise, elle offre encore la base de l'art chrétien dans les tableaux byzantins qui nous en présentent les premiers germes; et quoique les contours de leurs figures soient secs, irréguliers et ambarassés dans les détails d'expression, vu qu'ils ne rendent sensible la pensée qu'à l'aide des faibles restes du souvenir de l'idéal pâli de l'école grecque qui se développa avec dignité, néanmoins leur manière de présenter les sujets réligieux est très-significative, et l'intelligence de leurs motifs aussi frappante que simple, nette et vraie; il y a même un puissant attrait dans la spiritualité purement naïve de la conception et de la combinaison des pensées, et c'est par là qu'ils ont été les véritables instituteurs des maîtres postérieurs de l'Italie, qui, à l'aide de ces guides fidèles, ont su éviter heureusement l'écueil périlleux des artraits sensuels, s'enfoncer dans l'essence de leur sujet, et y développer tant de vigueur que le penseur profond se plaît encore à s'arrêter devant leurs chefs-d'oeuvre pour les contempler avec une étonnante admiration.

Leurs successeurs trouvent cette forme de l'art trop à l'étroit voulurent la dégager; mais dans leur manie du naturel, ils dépassèrent les bornes légitimes en ravalant l'idéal dans le domaine des vérités individuelles, où trop souvant vint se délayer la supériorité de la pensée.

Le torrent des temps qui dévorent tout, entraîne avec soi les formes changeantes et périssables, soit qu'il vienne les engloutir, ou que l'impéritie de profanes descendans les voue à un éternel oubli. Le dôme de Saint-Marc, ce monument solennel, qui a vu passer sept siècles devant lui, n'a point échappé au sort commun réservé à toutes les choses d'ici bas; et déjà le temps destructeur a imprimé sa trace hideuse sur ses murs massifs; plus de la moitié des ouvrages byzantins se détachant de vétusté sont tombés par fragmens, ou bien leurs restes mutilés sont devenus la proie de la manie d'innover, et dès lors l'art du quinzième siècle, ainsi que celui des siècles postérieurs, est venu s'interposer dans ces espaces restés vides. Il est bien vrai que l'observateur aperçoit encore des sujets précieux conservés par ce moyen-là, mais les vicissitudes de la nouveauté ont dérobé à ses regards les vénérables antiquités dont l'absence est souvent une interruption de l'ordre des pensées et porte préjudice à la loi supérieure qui présida à l'ordonnance bien entendue de l'ensemble. Des circonstances dépendantes de l'époque actuelle jointes à la considération des frais qu'il nécessite, ont fait tomber en désuétude l'art de la mosaïque, et occasionné l'oubli presque complet où il est enseveli; et aujourd'hui les moyens existans suffiraient à peine pour restaurer et maintenir dans leur caractère les oeuvres qui subsistent; car quoique la main réparatrice et soigneuse tâche de restituer les dégradations en forme harmonieuse, cependant son oeuvre ne trahit plus la prédilection de la première exécution, l'affection de la formation primitive.

Il nous a semblé que, tout en pourvoyant à un besoin général de l'époque actuelle, il serait digne de son noble orgueil d'arracher à l'instabilité des choses humaines le génie de ces compositions d'antique et de réelle valeur pour le transmettre à la postérité, et de déployer toute la dignité de la décoration du temple religieux, afin que, dégagé de tout faste, le point essentiel d'une noble tendance se manifestât tel qu'il apparaît encore dans ce témoin irrécusable des siècles révolus, dans ce docteur monumental mettant en évidence l'idée claire et consolante de la religion, idée qui n'est que l'élément intellectuel réalisé par l'art. L'action puissante qu'exerce l'art est admirable jusque dans son imitation de la nature individuelle; mais ce qu'il y a de plus noble en lui, c'est la représentation figurée de la pensée dans l'essence de laquelle vient se concentrer toute l'énergie des siècles du passé pour servir de fanal au présent et à l'avenir. En alimentant l'intelligence, ces considérations préservent des vides de la vie, soutiennent dans la carrière de la vertu celui qui les embrasse, et sont pour lui des guides sûrs pour tendre vers le but qu'en sa qualité de citoyen contemporain, il s'est proposé selon sa conscience pour satisfaire à un obligation supérieure.

La soif ardente du savoir est le trait le plus saillant de notre époque qui semble croire que la science est toute la sagesse, tandis qu'elle n'en est que le commencement. Il est résulté de cette étroite manière de voir que l'instruction se trouve être le but exclusif de la concurrence qui de nos jours s'est établie pour faire prévaloir la culture de l'intellect au détriment de l'éducation qui soigne l'âme. Au milieu de ce mouvement universel vers l'instruction, l'art, ce frère aîné de la science, ne pouvait point rester en arrière. Et déjà la munificence d'augustes souverains a érigé plusieurs monumens imposans présentant un ensemble historique et tendant tout à la fois à satisfaire l'interêt des particuliers et à alimenter en les ennoblissant les sympathies nationales de l'art. Inspirée par ces nobles efforts, la volonté nationale prenant courage et cédant à sa propre impulsion ne devait-elle pas s'évertuer à créer des analogues, à enrichir l'avenir, et faire naître l'envie de suivre, mais de loin, les traces de ces augustes personnages? C'est ce désir et cette possibilité qui ont été le motif de la publication de cet ouvrage. Lieu inviolable où l'âme s'élève et s'élance vers les célestes sphères, lieu de refuge de la paix et de la contemplation, l'Eglise est en même temps l'asile le plus digne et le plus sacré de l'art. Noble patrimoine de l'homme méditatif, hymne triomphale de toute la nature, que l'amour divin déposa au berceau du monde naissant, la Religion est le point de ralliement des peuples divers et des nations lointaines; réchauffée à son foyer radieux, éclairée par ses saintes lois, l'impulsion du coeur s'enflamme et s'éfforce d'aspirer à la couronne immortelle de perfection pour atteindre jusqu'à la hauteur de l'infini.

VARIÉTÉS.

Empoisonnement par le Macouba. — M. Dreyer, botaniste distingué, est mort à Copenhague en 1842; les médicins n'avaient pu se rendre compte des symptômes et des accidens de sa maladie. Cette perte avait été vivement ressentie, mais déjà, ainsi qu'il arrive toujours, elle était presque oubliée, lorsque le docteur Ahrenson, un des amis du défunt, en lisant dans un journal que le macouba était quelquefois mélangé du plomb rouge, conçut le soupçon que Dreyer, qui faisait grand usage de tabac, avait pu être empoisonné. Le docteur Ahrenson acheta en conséquence du tabac à la boutique où se servait M. Dreyer, et les expériences auxquelles il se livra firent reconnaître dans le tabac la présence de 16 à 20 centièmes de plomb.

Cette circonstance, jointe aux accidens qui s'étaient mani-

festés dans le cours de la maladie, donnèrent au docteur la certitude que son malade était mort empoisonné. Cette découverte est arrivée fort à propos pour un jeune médecin qui prisait beaucoup et puisait à la même source que M. Dreyer. Il était malade depuis un an, et la Faculté était interrogée en vain sur les causes de son mal: depuis qu'il s'abstient de tabac, son état s'améliore sensiblement. Des poursuites judiciaires sont en ce moment dirigées contre le marchand de tabac.

Préservatifs contre les voleurs. — Un député qui était, sous la Restauration, l'un des membres les plus influens de l'opposition, fut appelé d'office, dans sa jeunesse, à défendre trois hommes accusés d'un vol. Il s'acquitta si bien de sa mission qu'il les sauva. A quelque temps de là, ne songeant plus à cette affaire, il vit arriver chez lui ses trois clients, qui lui déclarèrent que, n'ayant point d'argent pour lui témoigner leur reconnaissance, ils avaient cherché les moyens de s'acquitter en quelque sorte pécuniairement envers lui, au moyen d'un bon avis.

„Voulez-vous écarter les voleurs de votre maison de campagne, Monsieur l'avocat, dit d'un ton pénétré l'orateur de la bande: ayez un petit chien et une veilleuse; vous pouvez être certain qu'aucun voleur étranger à votre maison ne se hasardera à s'y introduire. Un appartement éclairé la nuit plonge le voleur dans l'incertitude; la règle, en pareille occurence, est de s'abstenir. Quant aux petits chiens, les larrons les redoutent bien plus que les gros, parce que ces petits roquets aboient sans cesse et fuient sous les meubles où on ne peut les attraper, tandis qu'un gros chien se jette sur l'homme et peut être tué dans la lutte. Un gros chien de basse-cour est d'ailleurs plus sensible à l'appât d'un morceau de viande ou d'un os qu'un petit chien habitué à être bien nourri et à n'accepter sa pitance que de la main de quelques personnes familières."

L'avocat fut sensible à cette singulière confidence de la part de ses pauvres clients, qui trahissaient pour lui les secrets du corps des voleurs. Il communiqua la recette à ses nombreux amis; il en usa toute sa vie et s'en trouva bien, ainsi que ceux de ses amis qui la pratiquèrent. Devenu magistrat, il eut une infinité d'occasions de constater l'efficacité du préservatif qui lui avait été enseigné dans sa jeunesse.

GASTRONOMIE.

Calendrier Nutritif.

Des Fruits.

Suite.

Des Noix

Les noix nous donnent, vers la fin de juillet, les cerneaux dont il se fait à Vienne une prodigieuse consommation. Les noix vertes succèdent aux cerneaux; quand elles sont sèches, elles ne paraissent plus sur les tables somptueuses. Les personnes douées d'un fort tempérament, qui ont un bon estomac et qui font beaucoup d'exercice, sont les seules qui puissent se permettre de manger des noix, soit en cerneaux, soit vertes, soit sèches.

Des Prunes.

Il arrive à Vienne tant d'espèces de prunes, que leur simple nomenclature occuperait ici beaucoup d'espace. La prune est un des fruits qui, dans ses diverses préparations, est le plus en usage dans l'économie domestique. Il n'est pas aussi aisé de porter un jugement général sur ses qualités diététiques; car c'est un fruit dont certaines espèces, telles que la Reine-Claude et la Mirabelle, sont très-saines, et dont un plus grand nombre d'autres espèces sont avec raison réputés malfaisantes. On peut regarder comme bonnes les prunes douces, sucrés et aqueuses. Celles qui sont âpres, acides ou passées, incommodent; elles rendent le chyle visqueux, et l'on sait que lorsque les humeurs circulent difficilement, elles ne tardent point à devenir putrides. Telle est souvent l'origine de cette multitude de maladies putrides parmi le peuple pendant l'été et l'automne des années abondantes en prunes. Comme les pruniers chargent beaucoup et ne peuvent pas amener tout leur fruit à maturité, les vents en détachent une grande quantité. Les prunes qui tombent ainsi sans être mûres, ou à demi-mûres, renferment des vers; elles se donnent à bon compte, et font une grande partie de la nourriture du peuple pauvre. On doit donc être fort circonspect et fort sobre sur l'usage de ce fruit cru; aussi toutes les personnes délicates s'en abstiennent soigneusement, et se permettent tout au plus les deux espèces que nous avons nommées d'abord, c'est-à-dire les prunes de Reine-Claude et de Mirabelle, lorsquelles sont dans un état pe maturité parfaite. Mais ce même fruit, lorsqu'il est cuit, devient très-sain, convient à tous les estomacs, et entre avant tous les autres dans le régime des convalescens, et même des malades.

La suite prochainement.

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Magasin de musique de Tobias Haslinger, Kohlmarkt, Nr. 251.

Vienne est encore toujours illustre par ses productions musicales. Les célèbres compositeurs trouvent un prompt débit de leurs compositions chez les Éditeurs de Musique de cette capitale. A la tête des Éditeurs de Vienne qui encouragent le génie musical marche sans contredit la maison de Tobie Haslinger, c'est à cet établissement que Vienne et les principales villes de l'Europe doivent la vraie musique de danse de Strauss et de Lanner. L'impulsion d'une musique de danse plus harmonieuse et mieux entendue que pour le passé a été donnée par l'infatigable activité et le bon goût de feu Tobie Haslinger. Son digne fils suit les traces de son père avec beaucoup de persévérance et avec des talens éminens. La maison Haslinger récompense, les compositions de Lanner et de Strauss avec tant de munificence, qu'on ne doit pas être surpris de la multiplicité de leurs oeuvres.

Le Magasin de musique de M. Tobie Haslinger, renferme la plus riche collection des chefs-d'oeuvre de la musique ancienne et nouvelle.

Présumant que la presque totalité des lectrices du Salon littéraire et Narratif aime et cultive la musique, on leur présente ici un petit prospectus de Nouveautés musicales que renferme ce riche Magasin.

Nouveautés pour le Piano.

Baroni Cavalcabo. „au bord du lac." Morceau de Salon pour le Piano. — Th. Kullak. Fantaisie de concert sur des motifs de l'opera: Freischütz, pour le Piano. — Liszt, symphonie. — J. Skiwa, Nocturne pour le Piano, — Lanner. Polka favorite. — Donizetti, Cavatine-Polonaise. — Donizetti. Choeur de femmes (Ah! io tremo) de l'Opéra: La Favorita. — Nicolai, Cavatine (ah quel guardo) de l'Opéra: Il Templario. — Mayerbeer. Choeur de nôce, de l'Opéra: les Huguenots. — Auber. Choeur, (La Reine va venir) de l'Opéra: Les Diamans de la couronne. — Auber. Polonaise. (Vive la pluie) de l'Opéra: Les Diamans de la couronne. — Donizetti. Cavatine de l'Opéra: Adélia. — Bellini. Cavatine (contento appien) de l'Opéra: Bianca et Fernando. — Halevy. Air de l'Opéra: Guida et Ginevra. — Halevy, Cavatine (Je parsmais) de l'Opéra: Le Sherif. — Monpou, Cavatine (Entends, mon Dieu) de l'Opéra: La chaste Susanne. — Adam. Cavatine de l'Opéra: La Reine d'un jour. — Mabellini. Duo de l'Opéra: Rolla. — Czerny. Impromptu martial. — Liekl. La Répétition. — C. Haslinger. Nocturne et Scherzo. — Ricci. Duo de l'Opéra: Corrado d'Altamura. — Strauss. Rondino sur les Valses du maître de danse. — C. Czerny. Studio scherzoso.

Cette Collection dont nous indiquons ici la première Livraison a le mérite de fournir dans une série conséquente les mélodies favorites du temps moderne et de les arranger pour le Piano d'une manière brillante, mais facile à exécuter. L'arrangement de ces compositions a cela de particulier qu'elles servent d'amusement non seulement quand on les exécute pour soi seul, mais qu'on peut aussi les exécuter dans les Salons devant un nombreux auditoire.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 30 Mai 1843. Numéro 64.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

DEUX MERVEILLES.

A

La plus belle

A VIENNE.

par

M. Léger Noël,

I.

ELLE.

Quoi donc! tant de trésors n'étaient renfermés que dans un vase d'argile, et tout ce que j'ai dit qu'elle fut n'aboutira donc qu'à dire qu'elle n'est plus! Bossuet

„Le plus charmant objet de toute la nature
Est une femme belle, aimable, douce, et pure;
Qui sent de la vertu les sublimes transports,
Et dont l'âme n'est pas moins belle que le corps.
C'est de tous les trésors le plus digne d'envie,
Et sa possession, le seul bien de la vie.

Mais cet objet céleste, adorable, divin,
Où se cache-t-il donc?

Tous le cherchent en vain.
Et moi, je l'ai trouvé, je l'ai vu, ce prodige,
Ce beau lis mollement incliné sur sa tige,
Cette rose du ciel, cette perfection,
Ce chef-d'oeuvre éclatant de la création,
Ce soleil qui du coeur fait tressaillir l'abîme,
Cet accomplissement radieux et sublime
De toutes les beautés qu'on ne rêve qu'au ciel:
Type idéal plus pur que ceux de Raphaël.

Je l'ai vu, j'ai goûté ce délice inéffable,
Et tel qu'il n'est au ciel rien de plus désirable;
J'en ai repu mes yeux, et mon âme, et mon coeur.

Mais, hélas! ce trésor, cet objet enchanteur,
Fait pour ravir la terre et les cieux en extase,
D'où le bonheur coulait comme le lait d'un vase,
Ce modèle accompli de toutes les vertus:
Qui faisait croire en Dieu lorsqu'on n'y croyait plus,
Cet astre éblouissant, ce soleil, cette aurore,
Cette beauté sans nom; — telle qu'un météore
Dont nos yeux un instant se sentent éblouir,
— N'a fait que se montrer et puis s'évanouir.

Oui, cet être sacré s'est éteint dans la tombe.

Elle est morte, elle est morte; et c'est comme une bombe
Qu'est tombé sur mon coeur cet effroyable coup,
Y brisant chaque fibre et le déchirant tout.

Avant de la connaître, elle a quitté la vie,
N'ayant que dix-huit ans, quand la mort l'a ravie.

Ah! tenez, avoir pu la voir, la contempler,
Avoir pu tous les jours l'entendre et lui parler;
Avoir vécu quatre ans, ô délice! près d'elle,
Près de cette nature et si noble et si belle;
Avoir senti sur moi, comme un rayon des cieux,
Son sourire enivrant des lèvres et des yeux;
Avoir pu respirer cette fleur dans mon âme,
Et réchauffer mon coeur à cette sainte flamme,
C'est avoir des élus bu la félicité;
C'est avoir vu le ciel dans toute sa beauté,
Dans toute sa splendeur et sa magnificence.

Mais, cet être formé de la plus pure essence,
Cet ange le plus beau que poète ait rêvé,
Ce chef-d'oeuvre de Dieu, ce poème achevé,
Si plein de ces trésors, de ces sources de joie
Où notre esprit se plonge, où notre âme se noie,
Oh! l'avoir vu mourir, mourir à dix-huit ans,
Mourir comme une fleur à son premier printemps;
Oh! l'avoir vu mourir; avoir vu cette rose
Foudroyée et flétrie avant que d'être éclose,
C'est être retombé du ciel dans les enfers.

C'est qu'à tous les bonheurs qui sont dans l'univers
A tous ceux que l'esprit de l'homme peut comprendre,
Et que, ce bonheur par où mon coeur s'est plongé,
Pour un monde mon coeur ne l'eût pas échangé.
Par elle j'ai compris, je lui dois cette grâce,
Le bonheur des élus à voir Dieu face à face,

Jugez de mes regrets. — Je suis bien ici-bas
Le plus infortuné des hommes, n'est-ce pas?

Ah! si vous pouviez voir qu'elle douleur me ronge,
Et dans quel deuil profond son souvenir me plonge,
Si vous saviez quel vide affreux est dans mon coeur
Depuis que Dieu m'a pris ainsi tout mon bonheur,
Vos yeux, où se réflète une âme douce et bonne,
D'une larme à coup sûr me verseraient l'aumône.

Accablant souvenir, cruelle illusion,
Son image me suit comme une vision!
Je passe à la pleurer des jours, des nuits entières.
Je l'invoque cent fois dans toutes mes prières;
Car s'il est dans le ciel un ange doux et bon,
Une sainte bénie et digne de ce nom,
Assurément c'est elle, elle, cette nature,
Si pleine de candeur, si sublime, si pure,
Elle, cette âme chaste, elle, ce coeur chrétien,
Elle qui ne vécut que pour faire le bien,
Et qui disait souvent; „La vie est quelque chose
„Pour qui peut y semer quelques feuilles de rose,
„Sous les pas du malheur, pauvre débris humain,
„Dont la ronce et l'épine encombrent le chemin."

O vase de lumière, ô parfum, ô dictame,
Ravissement des yeux et délice de l'âme,
Dont l'éclat tout-à-coup à mes yeux se voila,
Etes-vous bien heureuse, au moins, vous ma Stella,
Mon étoile d'amour? Etes-vous bien heureuse?
Etes-vous dans ce ciel où votre âme pieuse
D'avance s'élevait sur l'aile de sa foi?

Oh! si j'étais bien sûr qu'elle est heureuse, moi,
Je le serais aussi, car je l'aime pour elle,
Et non pas pour moi seul.

Son image éternelle,
Je ne la quitte pas des yeux de mon esprit.

C'est que je l'aimais tant!

Souvent je me suis dit:
Oh! s'il est dans le monde une femme comme elle
Une femme aussi bonne, une femme aussi belle,
Apprenez-moi, Seigneur, où je dois la trouver;
Et pour elle, Seigneur, me fallût-il braver
Des millions de mort, j'en aurai le courage;
Me fallût-il franchir l'Hellespont à la nage;
Me fallût-il encore, à tout disant adieu,
Sans guide que mon coeur, sous le simoun de feu,
Traverser, seul, à pied, mille déserts de sable,
Rien ne m'arrêtera.

Rien n'est insurmontable
A l'amour, et quiconque aime de son coeur,
De tous les élémens peut braver la fureur.

Je le sens à l'ardeur dont mon amour m'enflamme.

Malgré tous les dangers, j'irai donc vers cette âme
Me faire l'instrument de ses moindres désirs,
Payant de mes douleurs, s'il le faut, ses plaisirs,
Esclave dévoué qui soi-même s'abjure;
Pour prix d'un dévoûment sans borne et sans mesure,
Pour prix de tant de zèle et de tant de ferveur,
Ne lui demandant rien que l'unique faveur
De la voir, de souffrir et de mourir pour elle.

II.

VOUS.

Felice che vi mira!
Pétrarque.

Or, cet objet divin, cette fleur immortelle,
Cette rose d'amour, ce lis de pureté,
Ce vase de parfums, ce trésor de beauté.
Cette femme, cet ange au radieux visage,
Ce soleil devant qui s'efface tout nuage,
Ce rubis éclatant, cette perle des cieux,
Elle existe, et j'ai pu la voir de mes deux yeux;
Elle existe ici-bas, parmi nous, sur la terre,
Sur ce globe de boue et de fange — ô mystère!

Et cet objet sacré, cette rose, ce lis,
Ce vase, ce trésor, cette perle sans prix,
Ce doux soleil d'amour, cet ange, cette femme,
C'est vous, — vous désormais but vivant où mon âme
Aspirera sans cesse.

Ah! je n'aurais pas cru
Qu'on pût voir rien d'égal à ce que j'ai perdu,
Rien qui même approchât de ce divin modèle.

La nature, en effet l'avait faite si belle;
Elle oublia si bien, sous ses divins pinceaux,
A tant de qualités de mêler des défauts,
Qu'elle a soudain repris son oeuvre sans seconde,
Hélas! comme étant trop parfaite pour ce monde.

Vous, pourtant, vous en qui j'ose épancher mon coeur,
Vous n'êtes pas moins belle, et de votre splendeur,
Croyez-moi, je n'ai pas l'âme moins éblouie.

Depuis elle, cette âme a mon âme ravie,
Depuis elle, ce type auguste et merveilleux,
Je n'ai trouvé que vous de belle sous les cieux.

Oh! vous êtes si belle et si resplendissante,
Votre âme dans vos yeux brille ravissante:
Le charme de vos traits est tel, qu'en vérité
Toute beauté pâlit devant votre beauté,
Et que, pour composer l'hymne de vos louanges,
Il faudrait emprunter à la lyre des anges
Tout ce qu'elle a de chants harmonieux et doux,
Chants inspirés de Dieu, les seuls dignes de vous.

Ou bien il faudrait prendre à la mer son murmure.
Aux étoiles leur voix mélodieuse et pure,
A l'aube sa lumière, à l'onde ses soupirs,
Son parfum à la rose et leur souffle aux zéphirs,
Leurs rumeurs aus forêts qui couronnent les cimes,
— Tout ce qu'il a de sons et de notes sublimes
A l'orgue universel, à l'immense instrument,
Qui sens le doigt de Dieu résonne incessament.

Encor de tout cela je ne pourrais qu'à peine
Composer un bouquet, ô reine plus que reine,
Reine pleine de grâce et pleine de beauté,
Un bouquet digne d'être à vos pieds présenté.

Ah! si j'étais Homère ou Virgile ou le Tasse,
Un de ces hommes saints qui voient Dieu face à face,
Dont la trace s'imprime en lumineux sillons,
Et que la gloire ceint de ses plus vifs rayons;
Ames dont la pensée est comme l'eau profonde,
Et comme le soleil se répand dans le monde;
Coeurs brûlans, coeurs de feu, purs autels de l'amour,
D'où la prière au ciel remonte nuit et jour;
Esprits de flamme en proie à d'immortels délires;
— Si j'étais l'une, moi, de ces vivantes lyres,
Qui du ciel ici-bas répètent les concerts,
Sûrement, votre nom revivrait dans mes vers.
On le proclamerait du couchant à l'aurore,
Car je vous donnerais, comme Pétrarque à Laure,
Ce sceau, ce sceau divin de l'immortalité
Que femme mieux que vous n'a jamais mérité.

Mais, au lieu de ce don que le génie octroie,
Don le plus haut de tous, couronne qui flamboie,
Hélas! je n'ai pas même un trône à vous offrir.

Adorateur muet, je ne puis que fléchir
Devant vous les genoux, et vous voner mon âme
Avec tout ce qu'elle a d'amour saint qui l'enflamme.
Oh! ne dédaignez pas cet hommage d'un coeur
Qui dans votre bonheur mettrait tout son bonheur.

Mains jointes, à présent, prosterné sur la pierre,
Et le regard vers vous tendu par la prière,
J'ose vous supplier d'une unique faveur.
— Ce n'est pas de m'aimer, rassurez-vous. — L'honneur
Pour moi serait trop grand; je n'y songe pas même;
Car, pour oser prétendre à ce bonheur suprême,
Il faut être plus grand que je ne suis; il faut
Imposer à la foule et porter le front haut,
Et planer au-dessus de la sphère commune;
Il faut être sacré des mains de la Fortune,
Joindre à l'éclat du nom, le rang, l'autorité.

Je n'implore donc rien, rien que la faculté
De vous voir quelquefois et de mêler mon ombre
A la vôtre; — non rien que l'honneur d'être au nombre
De ceux que près de vous quelquefois vous souffrez,
Et qui vont respirant l'air que vous respirez.
O bonheur souverain, savent-ils le comprendre?

Ah! laissez-moi vous voir, laissez-moi vous entendre;
Laissez-moi m'inspirer de vous, type des arts,
La seconde merveille offerte à mes regards;

Laissez-moi, vers le ciel remontant de l'abîme.
Laissez-moi m'inspirer de votre aspect sublime,
Afin que, sur mon front les voyant resplendir,
De toutes vos beautés je me sente grandir."

Ainsi parla Léon dans sa langue de flamme,
Et je notai tout bas cet hymne de son âme.

La Jeunesse d'Ali-Pacha.

Fin.

Il y eut une pause. Soliman, étourdi de tant d'audace, était à la fois comme irrité de l'indéfinissable exaltation qui, des soldats, s'était communiquée à lui-même, et confus de n'avoir pas mieux su réclamer, jusqu'au bout, pour Ali, tout coupable qu'il pût être, les saintes garanties de l'hospitalité. A quelles sources merveilleuses avait donc été trempée l'âme de cet homme! quel ascendant extraordinaire était le sien, pour avoir, en si peu de temps, entraîné, lui leur captif, tous ces soldats à la révolte; et quelle foi ne devait-il pas avoir dans son empire, pour oser ainsi menacer, dans l'avenir, des libérateurs aux impressions si mobiles, dont l'orgueil froissé pouvait l'accuser déjà d'ingratitude!

— Rustem! poursuivit Ali, tu m'as lâchement insulté; je puis, s'il me plaît, laver dans ton sang mon injure ... Mais ne tremble point. Je n'oublie pas, moi, non plus que j'ai partagé le pain et le sel avec Soliman, que j'ai dormi sous son toit. Ton sang ne coulera point sur le pavé de sa maison. Je te pardonne. Ecoute: Curt-Achmet se flatte de me bannir à Tépalen; qu'il apprenne de ta bouche que je ne suis pas de ceux qui plient, mais qui brisent; j'ai commencé par conquérir quelques-uns de ses meilleurs soldats; bientôt peut-être ce sera son pachalik . . . Va!

Sur ce dernier mot, à un geste qu'il leur avait adressé, les cavaliers rompirent les liens du bimbachi, ils le remirent en selle, ils lui passèrent la bride entre les mains, et l'un d'eux aussitôt, d'un coup de la pointe de son sabre, aiguillonna sous la housse les flancs du cheval. L'animal se cabra, fit un bond terrible de la cour dans l'avenue, d'où il fendit l'air comme un javelot, emportant son maître couché, haletant, les doigts crispés sur la crinière, dans un tourbillon de poudre et de fumée, et jetant à tous les échos de la route un hénissement douloureux.

— Maintenant ami ou ennemi, que veux-tu que je sois pour toi, Soliman, reprit Ali d'une voix presque affectueuse; ami! je le préfère et je t'en prie; ennemi! sois sans inquiétude; je m'éloigne à l'instant, et si désormais une tête m'est sacrée, ce sera la tienne!

Cette phrase avait été dite de cet air loyal qu'Ali savait prendre dans l'occasion; mais ici l'on sentait pourtant que l'accent partait du coeur. En même temps, il interrogeait Soliman du coin de l'oeil, il le sollicitait d'un sourire de charmante bonhomie. Il lui tendait la main. Soliman, malgré le dédain brutal dont on avait usé envers Rustem, dédain qui rejaillissait sur lui-même comme une injure, fut ébloui, désarmé, vaincu. Cédant au prestige de ce caractère encore incompréhensible, et aussi peut-être à toutes ces pensées antérieures qui l'intéressaient en faveur d'Ali, il n'eut point le courage de fuir la main qui implorait la sienne; il sourit à son sourire, et à cette proposition qu'il lui faisait: ami ou ennemi, que veux-tu être? involontairement il répondit: Ami!

A dater de cette époque entre le jeune ambitieux, dont aucune peur, aucun respect, ne pouvaient déjà plus réfréner l'impatience, et l'osmanli dévôt, modéré, circonspect, qui remerciait Dieu chaque jour de son bonheur, s'établit une amitié si rayonnante et si profonde, que l'horreur seule d'une effroyable continuité de scélératesse, put à la longue s'obscurcir, mais ne la tarit point.

Ali s'ouvrit bientôt à Soliman sur ses desseins encore en germe, qu'il espérait bien réaliser tôt ou tard Ces idées d'affranchissement, d'indépendance enflammèrent l'imagination sensible et fière de Soliman. Il offrit toute sa fortune à Ali, qui dès lors, commença d'intriguer dans le divan de Constantinople. La Porte lui conféra successivement le pachalik de Delvino, d'où sa cupidité le fit chasser par les habitans; puis celui de Tricala, en Thessalie, où son administration ne fut ni moins tracassière, ni moins dure; puis enfin le sangiacat de Janin, dont-il obtint l'investiture par supercherie, comme il avait payé le gouvernement de Delvino de la tête de Sélim-Pacha, son bienfaiteur. Ces différentes bassesses ou violences révoltèrent la probité de Soliman; mais Ali, avec cet art inexprimable, cette tranquillité d'ame, ce ton de conviction qui ne l'abandonnait jamais, lui expliqua tout par le Kisweth, doctrine du fatalisme, à laquelle un véritable enfant du prophète se soumit toujours docilement; et Soliman consentit encore à le servir de son zèle et de ses lumières dans plus d'une circonstance ardue, plus d'une entreprise capitale.

Enfin! débauches, meurtres, fraudes, brigandages, cruautés, hypocrisie, voluptés infâmes, inénarrables atrocités; tout ce que contenait cette nature monstrueuse, déborda comme un torrent dévastateur, inépuisable. Plus d'intimité que pour la turpitude ou pour le crime; plus d'attention ni de joie qu'au libertinage, au pillage, ou à l'obéissance muette de l'esclave, ou à la flatterie! . . . Soliman, désillusionné, se sépara de lui résolument. Il se retira dans un collège de derviches, n'osant plus croire même à la possibilité d'un remords dans l'âme de son ancien ami, ni à la miséricorde d'Allah pour tant de barbaries et de noirceurs.

Mais cette miséricorde infinie, sans doute qu'elle ne s'était pas encore éteinte complètement dans le sein d'Allah, puisqu'il la retrouva, lui, Soliman, vivante dans son coeur, à la mort d'Ali, et qui ne recula devant aucun sacrifice, aucune crainte, afin d'honorer cette cendre proscrite, ainsi que celle de ses fils, d'un souvenir, et d'un tombeau.

Duels et vengeances de famille parmi les Monténégrins.

Fin.

Voici maintenant le récit d'un duel entre deux familles:

Une femme avait été mariée à un homme d'une autre tribu. Les mauvais traitemens que son mari lui fit essuyer la déterminèrent à l'abandonner et à se réfugier chez ses frères, qu'elle conjura cependant de ne pas la venger. Mais déjà les frères ne songeaient plus qu'à désigner celui d'entre eux qui serait chargé de la vengeance. Comme tous se disputaient cet honneur, ils se préparèrent tous les trois au combat. Les parens et les amis ne voulurent pas laisser partir les frères seuls; d'autres s'y joignirent encore, et c'est ainsi que toute une famille se leva contre une autre. Parler de paix et de réconciliation à un Monténégrin, tant qu'il a des pistolets et des fusils chargés, c'est comme si l'on prêchait l'abstinence à un affamé, assis à une table abondamment fournie.

La lutte s'engagea bientôt. Les coups de fusil, d'abord rares, se redoublèrent et éclatèrent tantôt de près, tantôt de loin, marquant ainsi le mouvement des masses. Les cris des combattans couvraient souvent le bruit de la mousqueterie. Tantôt on se dispersait, tantôt on se ralliait, et l'on cherchait à séparer les plus vaillans de la troupe dont chacun d'eux faisait partie; on épuisa enfin toutes les ressources de la tactique. On allait quitter les armes à feu et s'attaquer à l'arme blanche, lorsque les chefs de deux tribus s'interposèrent, en criant qu'on avait déjà répandu assez de sang pour une femme, et des deux côtés on arbora les bonnets au bout des fusils, en signe de suspension d'armes.

On en vint alors aux explications. Il fallait juger qui de l'homme ou de la femme avait raison. On se fit de violens reproches; chacun chercha à prouver que le tort était du côté de son adversaire; on cria plus fort encore qu'au milieu du combat; les jeunes gens s'échauffèrent; mais les chefs de deux familles écoutaient tranquillement toutes les raisons qu'on alléguait et se frottaient fréquemment la partie postérieure de la tête, comme si le siége de leur jugement était là. Le chef de la tribu à laquelle appartenait la femme allait prononcer la sentence, lorsqu'on entendit partir de l'autre côté le mot m e n s o n g e! C'est une insulte que ne souffre pas le dernier mendiant parmi les Monténégrins; aussi ce mot de m e n s o n g e fut-il comme un coup de fusil tiré au milieu de la trève. La lutte recommença avec plus d'acharnement encore. Les plus vaillans se prirent corps à corps, se frappèrent de pierres et de tout ce qui leur tombait sous la main. Aux cris des combattans, au bruit de la mousqueterie d'autres familles étaient accourues, et, ne pouvant parvenir à séparer ces furieux, elles prirent aussitôt parti pour les uns ou les autres. Le chef d'une tribu qui avait jusque là tranquillement contemplé le combat, arbora de nouveau

un bonnet et parvint enfin à arrêter l'effusion du sang. Outre un grand nombre de blessés, le parti du mari eut dix hommes de tués, celui de la femme quatre; celui-ci annonça son triomphe par une décharge générale en l'air. Le vaincu fut, selon l'usage, déclaré coupable, forcé de reprendre sa femme et de promettre par serment de bien vivre avec elle. La paix fut conclue et chacun s'en retourna chez soi.

Je citerai encore un exemple de vengeance qui eut lieu chez une des tribus voisines des Monténégrins. Deux rivaux qu'un concours de circonstances avaient éloignés l'un de l'autre pendant vingt ans, se rencontrèrent enfin. Chacun d'eux réunit vingt-cinq hommes. Les deux partis se placèrent à la distance de vingt-cinq longueurs de fusil. On tira cinquante coups, et bien que ces hommes eussent l'habitude de tirer à cette distance, il paraît cependant que la main trembla à plus d'un: les deux adversaires n'étaient que blessés; ils s'achevèrent à coups de yatagans.

Les tribus les plus nombreuses et les plus barbares de la Turquie, les Mirdites, qui habitent une vaste contrée de la Haute-Albanie, peuvent armer jusqu'à dix mille hommes. Des précipices et des rochers défendent l'approche de leurs frontières. Les armes excellentes dont ils sont pourvus et leur amour de l'indépendance ont opposé une résistance invincible à tous les efforts des pachas qui ont tenté de les réduire. Cette tribu est voisine des Monténégrins avec lesquels elle vit par conséquent dans d'éternelles querelles que rien ne peut apaiser et qu'envenime encore la différence de leurs croyances religieuses.

Dido, le chef de cette tribu, mourut et laissa pour successeur son fils unique. Le frère utérin de Dido assassina ce fils pour s'emparer du pouvoir. La mère de la victime vengea son fils en tuant de sa propre main cet oncle abominable. Le fils de ce dernier ne put venger le meurtre, parce que les moeurs du pays, plus puissantes que toutes les lois, défendent de tirer vengeance d'une femme. Il dut donc se contenter de tuer le frère de la femme de Dido, nommé Wiko. Le fils de Wiko assassina le meurtrier auprès du cadavre palpitant de son père, dont les traits respiraient encore la rage et la vengeance; mais le fils vengeur périt à son tour de la main d'un parent de sa victime. La vengeance n'était pas encore parvenue à son terme; la femme de Dido reparut sur la scène du carnage, et le meurtrier tomba sous ses coups.

Il ne survivait alors de toute la famille qu'un enfant de deux ans et cette femme terrible, qui après son double crime, se rendit à Scutari, non pas pour se disculper, ce que le gouvernement turc attendait avec impatience, parce qu'il désirait trouver une occasion de s'immiscer dans les querelles de Mirdites; mais, comme cela parut, pour faire éclater son triomphe.

Cette femme avait quarante-cinq ans; elle était d'une taille moyenne. La fierté respirait sur sa figure; ses yeux portaient l'expression de la férocité; sur sa bouche, jadis belle, régnait un sourir moqueur. Tous ses mouvemens étaient brefs, convulsifs; sa parole et sa démarche trahissaient en elle un sang bouillant et une constitution éminemment nerveuse.

ALBUM ANECDOTIQUE.

Gascons.

Un gascon perdait constamment; une femme, touchée de son malheur continuel, ne put s'empêcher de le plaindre: „Madame, lui dit-il, épargnez-vous ce mouvement de pitié; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre; ce sont ceux à qui je dois qui perdent."

Un gentilhomme de Languedoc disait d'une très-jolie fille de Paris, qui avec beaucoup de beauté avait mille bonnes qualités ensemble: sa présence est une compagnie.

Un officier gascon ayant dit adieu à sa maîtresse, l'alla voir le lendemain; „quoi, monsieur, lui dit-elle, c'est vous! Je vous croyais parti pour l'armée. — Que voulez-vous, lui répondit le gascon, la gloire avait bridé mon cheval, l'amour l'a débridé."

Un homme d'esprit dit un jour, dans une conversation où il y avait un gascon et de fort jolies femmes, qu'il était moins douloureux de se marier que de se brûler. Vous voyez bien, mesdames, s'écria le Gascon, que, selon lui, vous n'êtes qu'un onguent pour la brûlure.

GASTRONOMIE.

Calendrier nutritif.

Des Fruits.

Suite.

Des Pêches.

Les pêches sont regardées, avec raison, comme le fruit le plus beau et plus distingué que produise notre climat. Quoiqu'il en existe un très-grand nombre d'espèces différentes, on pourrait en quelque sorte les réduire à deux: celles qui quittent le noyau, celles qui ne le quittent pas. Les dernières sont les parvies; mais les autres bien plus succulentes et d'un meilleur goût, sont bien plus faciles à digérer. Les villages de Nussdorf, de Grinzing et de Döbling, près de Vienne sont en possession de nous envoyer les meilleurs pêches. L'Autriche supérieure nous en fournit aussi de très bonnes. L'industrie de ses habitans s'est tournée presque exclusivement vers ce genre de culture. La pêche lorsqu'elle est bien mûre et d'un bon acabit, est un fruit rafraîchissant, fondant, apéritif, facile à digérer, assez nourrissant même, et dont on peut manger beaucoup sans inconvénient. Cependant les personnes qui ont l'estomac très-froid, et qui en conséquence ne digèrent pas aisément la pêche crue, ne doivent pas pour cela se priver de ce fruit aussi sain qu'il est délicieux; elles le mangeront mis à l'eau avec du sucre ou en compotes, sans en éprouver d'incommodité.

La suite prochainement.

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Magasin de Modes et Nouveautés

DE KITZ ET LESER

tant pour Dames que pour Messieurs à l'Obélisque, Kohlmarkt Nr. 1149 et 1150.

Quelques belles journées ont déjà inauguré le retour du printemps; nous en avons profité pour examiner les splendides préparatifs du magasin de Modes et nouveautés de Kitz et Leser.

L'assortiment des soieries est merveilleux, beaucoup d'articles seront appelés à un succès de vogue. Nous ne voulons pas, par une description, ôter le plaisir de la surprise; nous nous bornerons à citer certaines étoffes qui nous ont particulièrement frappées, telles que le Pékin aérien, le Taffetas de Milan, le Bazin caméléon, etc. à côté de ces hautes nouveautés viennent se grouper une foule d'autres articles plus simples, pour les toilettes du matin, aux prix les plus fabuleusement modiques. Ce sont des bons marchés réels, qui nous n'en doutons pas, seront appréciés. Les Tissus de laine nouveaux, les Barèges, les Impressions sur mousseline, laine et cachemire, sont d'une grande multiplicité, et portent le cachet de bon goût qu'on est habitué à rencontrer dans le Magasin de Modes et nouveautés de Kitz et Leser. Notre but est de faciliter à nos belles lectrices leurs achats de printemps; nous devions naturellement signaler l'industrieuse activité de cette maison. C'est un de ces établissemens exceptionnels qui n'ont pas besoin de préliminaires d'éloges, auxquels la confiance est acquise, et dont tous les efforts tendent à la justifier

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Jeudi 1 Juin 1843. Numéro 65.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne ; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Lune.

J'aime sur un nuage
La lune au front tremblant,
Qui nage
Comme un cygne au col blanc;

Quand la nuit est sereine,
Et que le ver de feu
Se traîne
Luisant sous un ciel bleu;

Quand la pluie importune
N'est pas là pour salir
La lune,
Toujours prompte à pâlir.

Sa lumière tremblotte
Avec des plis mouvans,
Et flotte
Sous l'haleine des vents:

On dirait d'un navire
Qui, jouant dans les eaux,
Chavire
Et revient sur les flots.

Cet oiseau diaphane
Au plumage argenté,
Qui plane
Dans un champ velouté;

Ce visage candide
Nous regardant là-haut,
Sans ride,
Mais qui s'en va trop tôt:

Cette vierge ingénue
Qui vient, après le jour,
Et nue
Nous fait rêver d'amour:

N'est-ce pas, quand Morphée
Va nous fermer les yeux,
La fée
Qui veille dans les cieux;

Qui, lorsque son front perce
Sous l'horizon vermeil,
Nous berce
Avant notre sommeil?

O charmante endormie!
Dans le ciel n'es-tu pas
L'amie
Des enfans d'ici-bas?

Ici-bas c'est de même:
Si tu pars, on se plaint;
On t'aime
Quand ton visage est plein.

On ouvre la fenêtre
Pour voir tes blonds rayons
Paraître
Et blanchir les balcons.

Le regard qui t'admire,
Dans tes plus purs attraits
Croit lire
Et distinguer des traits.

D'abord c'est une bouche,
Puis un nez gracieux
Qui touche
Plus haut à deux grands yeux:

Au-dessus, plein de gloire,
On distingue un beau front
D'ivoire
Qui s'étend large et rond;

Et même on voit tes joues;
Et tu fais, je vois bien,
Des moues
Au nuage qui vient:

Enfin tout ton visage
Nous offre, triomphant,
L'image
D'un ange ou d'un enfant.

Mais, n'est-ce pas la brune....?
Bonsoir... Pour mon amour,
O lune!
J'attendais ton retour.

Alexandre Boileau.

Les Contrebandiers sur la glace.

Suite.

— Oh! Madame, les cosaques ne voient pas tout. Tenez, j'ai là une belle partie de marchandises coloniales, des soieries françaises, des châles anglais; j'espère bien que Madame me fera quelques bonnes emplettes, afin que je puisse m'en retourner bientôt en traîneau vide avec ma chère Rachel.

— C'est, donc là votre femme?

— Oui, Madame, répondit la Juive.

— Mais cet enfant n'est certainement pas à vous? Quel âge avez-vous donc?

— Seize ans, Madame, et Matwej est mon fils.

— Pauvre femme! dit la dame.

Et à l'instant elle ordonna à sa servante Axina, d'aller chercher des rafraîchissemens pour la mère et l'enfant; puis, se retournant vers le marchand juif: Comment, lui dit-elle, avez-vous pu exposer ces deux faibles créatures aux fatigues d'un pareil voyage?

— Dangers! fatigues! ma Rachel est habituée à tout cela: elle dort aussi bien sur la paille dans mon traîneau qu'une princesse sur l'édredon.

Pendant que le juif déployait toute son éloquence pour débiter sa marchandise, une ombre traversa rapidement la salle: c'était celle d'un cosaque qui passait devant la château. Au même moment un paysan passa la tête à travers la porte entr'ouverte en criant d'une voix étouffée: „Les cosaques!"

— Mon Dieu, que vais-je devenir? murmura le juif, qui tremblait de tous ses membres.

— Soyez tranquille, dit la dame; vous ne perdrez rien.

— Mais mon traîneau qui est à la porte! mais mon cheval! mais une balle de café et une caisse de thé . . . on va me saisir tout cela . . . Je suis un homme ruiné!

Pendant ce temps on entendait au dehors le tumulte de plusieurs voix, le bruit du traîneau et des sonnettes attachées au cou du cheval; il semblait que le cosaque voulait s'en emparer, et qu'on lui opposait de la résistance. Le silence se rétablit enfin.

Aussitôt les paysans entrèrent dans la salle pour raconter ce qui s'était passé.

— Le cosaque, dit l'un d'eux, a voulu emmener le traîneau; mais il n'a pas osé croiser sa lance avec nos six piques; il est parti pour aller chercher du renfort. Les cavaliers seront ici dans moins d'une heure. Il n'y a autre chose à faire, Madame, que d'envoyer à la hâte le juif, sa femme, son enfant, son traîneau et sa vieille rosse dans la forêt; les cosaques pourront les y chercher s'il veulent.

Le juif remballa précipitamment sa marchandise, et Rachel, après avoir remercié la châtelaine, courut vers la porte.

— Restez, dit la dame; j'aime mieux vous cacher dans ma maison.

— Mais, Madame, répondit le paysan Maddis, les cosaques seront ici dans moins d'une heure; ils fouilleront toute la maison; le juif ne peut leur échapper. Ils sont stimulés non seulement par la valeur des marchandises que le gouvernement leur abandonne, mais encore par la prime qu'on leur paie pour chaque contrebandier qu'ils livrent.

— Je leur paierai l'une et l'autre dit l'Anglaise compatissante.

— Ils prendront votre argent, Madame, et ils transporteront tout de même les prisonniers à Saint-Pétersbourg, et de là probablement en Sibérie.

— Mais cette femme! ce pauvre enfant!

— Certes, dit Maddis, ce n'est pas une partie de plaisir que de se cacher au milieu de la forêt dans cette saison de l'année; mais il vaut mieux encore passer quelques heures dans cette froide retraite, que toute sa vie en Sibérie. De la forêt nous les conduirons au rivage, et ensuite a l'île de Hogland.

— Mais mes marchandises? Comment enlever mes marchandises? disait l'enfant d'Israël en se tordant les mains.

— Faut-il absolument les emporter? répliqua Maddis ironiquement.

— Oh oui! oui, sans doute: s'écria le juif en saisissant convulsivement ses ballots.

— Si Madame veut le permettre, dit Maddis, Juhann, Iwanow et moi nous transporterons les ballots au fond de la forêt. Vous autres, menez le cheval à l'écurie et poussez le traîneau sous le hangar, parmi ceux de la maison.

Pendant que Maddis était à faire ses dispositions, la dame engagea de nouveau Rachel à rester chez elle avec son enfant; mais la jeune juive refusa en disant:

— Ma place est à côté de mon mari.

— Mais laissez-moi au moins votre enfant, dit la dame.

Rachel garda pendant un instant le silence. Son coeur de mère eut un violent combat à soutenir. Enfin elle délia les courroies par lesquelles l'enfant était attaché à son cou et le remit à la compatissante châtelaine.

— Que Dieu fasse pour vos enfans, Madame, ce que vous ferez pour le mien, lui dit-elle!

Puis elle se jeta au cou d'Axina, l'embrassa en sanglotant et s'élança vers la porte.

La dame, en proie aux plus vives inquiétudes pour elle et ses hôtes, s'impatientait de ne pas encore voir entrer Maddis et les gens qui devaient l'accompagner. Chaque minute était précieuse; les cosaques pouvaient survenir à tout instant. Enfin on entendit la neige craquer sous les pas de plusieurs personnes, et Maddis, Juhann et Iwanow parurent sous la fenêtre, chacun chargé d'un ballot et armé d'une pique. Rachel et son mari les suivirent. Le chien d'Iwanow formait l'avant-garde. La troupe disparut bientôt dans le taillis et la dame respira. S'ils atteignent la rive, se dit-elle, ils seront probablement en sûreté. Quelque temps après elle les vit sortir du bois et atteindre la glace.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle, ils sont sauvés!

La dame était encore à compter combien il fallait de temps pour arriver à l'île de Hogland, lorsque l'irruption subite des cosaques vint la distraire de ses calculs. Ils visitèrent tout le château et sortirent désolés du mauvais succès de leur expédition.

Cependant la dame se sentait encore tourmentée d'une vive inquiétude. Elle ne put dormir pendant la nuit. Le bruit d'un violent vent de nord-ouest vint encore augmenter ses alarmes. Ce fut seulement vers le matin, que succombant à la fatigue, elle s'assoupit.

Son sommeil n'avait pas duré long-temps quand Axina entra dans sa chambre pour lui annoncer qu'Iwanow venait d'arriver et désirait lui parler.

— Iwanow déjà revenu! Est-il seul?

— Oui, Madame.

— Et Maddis! et Juhann? et les juifs, où sont-ils donc?

— Ah! dit en soupirant la jeune fille, Dieu veuille qu'ils soient encore en vie!

— Mais, au nom de Dieu, qu'est-il donc arrivé?

— La glace s'est rompue cette nuit.

La dame s'élança de son lit, se donna à peine le temps de s'habiller et se précipita vers la fenêtre.

Un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. La glace qui la veille ne formait qu'une pleine solide avec la terre, avait presque totalement disparu, et les vagues noires qui se ruaient sur la côte ne permettaient pas de douter que les communications ne fussent interrompues sur le golfe. Qu'étaient devenus les malheureux fuyards? Etaient-ils en sûreté à l'île de Hogland? Avaient-ils été engloutis par les flots? Un glaçon les avait-il emportés au milieu de la mer? Etait-il possible de leur porter des secours?

Iwanow fut introduit.

L'homme paraissait épuisé de fatigue, et son trouble annonçait assez qu'il avait échappé à un grand danger. Voici ce qu'il raconta:

— Nous avançâmes d'abord sans obstacle sur la glace, et malgré une neige épaisse. Nous espérions atteindre Hogland avant la nuit, lorsque nous trouvâmes devant nous une ouverture large comme la Néwa à Saint-Pétersbourg. Nous nous décidâmes à retourner sur nos pas, mais le vent qui soufflait du côté de la terre nous poussait la neige au visage et ne permettait d'avancer que lentement. Un craquement sourd que nous entendîmes augmenta notre anxiété. Nous hâtames le pas, et, arrivés près du rivage, nous en trouvâmes l'approche barrée par un large détroit. Nous comprîmes à l'instant que nous ne nous trouvions plus que sur un glaçon flottant. La position était désespérée. J'étais le seul qui susse nager. Je me décidai sur-le-champ à me jeter à l'eau pour aller demander du secours aux pêcheurs de la côte. Demi-mort de fatigue et de froid, je me traînai à la première cabane et j'engageai les pêcheurs à mettre une barque à la mer; mais dans l'intervalle le glaçon s'était éloigné. Les glaces, le vent et surtout l'approche de la nuit forcèrent les pêcheurs à songer à leur propre sûreté. Je suis donc arrivé ici tout seul ce matin.

La fin prochainement.

VOYAGES.

Un Naufrage.

On lit dans le „Sémaphore de Marseille“:

„Nous avons recueilli d'intéressans détails sur un naufrage qui rappelle celui de la Méduse, auquel la peinture française a dû un de ses chefs-d'oeuvre, le tableau de Géricault. Ces détails ont été en partie consignés dans le rapport du capitaine Coulin, commandant, pour le compte de la maison Régis, le brick de commerce le Furet, arrivé il y a trois jours à Marseille.

„Le 3 avril, à quatre heures du soir, par 35° 48′ de latitude nord et 16° 30′ de longitude ouest, le Furet, navigouant à la hauteur des îles Canaries, aperçut un navire qui coulait entre deux eaux; les mâts de ce navire avaient été emportés par la tempête, et ce qu'on pouvait apercevoir de ce bâtiment, presque en totalité submergé, offrait la surface d'un ponton.

„Sur ce navire, dont l'arrière plongeait en entier dans la mer, huit hommes, huit squelettes, étaient réunis autour d'un tronçon du mât de misaine, s'abritaient sous un morceau de tente fendillée et voyaient à chaque instant les flots rouler sur leurs corps amaigris par de longues souffrances. Cette carcasse flottante faillit couler bas le brick le Furet, qui l'évita par une prompte et habile manoeuvre. Le temps ne permettait guère d'aborder sans danger cette ruine à laquelle huit hommes exténués se cramponnaient avec l'énergie du désespoir; la mer était houleuse, mais pouvait-on hésiter à sauver ces huit malheureux, qui semblaient suspendus sur les vagues, et collés, pour ainsi dire, à un reste du mât, la seule pièce du navire naufragé qui dépassât l'eau. A la vue du navire le Furet, ces hommes levèrent leurs bras vers le ciel et crièrent:

— Un canot, sauvez-nous! Sur les huit hommes qui composaient l'équipage du Furet, six étaient atteints de la fièvre et retenus sur leurs hamacs par une de ces maladies que donne le climat africain; mais l'humanité seule fut écoutée, et le capitaine du Furet mit sur-le-champ un canot à l'eau et parvint à faire conduire à son bord les malheureux naufragés.

„Depuis quarante-six jours ils étaient dans la douloureuse position à laquelle on venait de les arracher; leur navire était le Thunder, parti de Portland (États-Unis) avec un chargement de planches pour Madère, une furieuse tempête l'avait assailli, le 16 février, par 35° de latitude nord et 30° de longitude ouest; la mer avait mis ce navire dans le plus pitoyable état: la batterie, la chaloupe, le canot, la cuisine emportés par les lames, les mâts brisés, n'avaient plus laissé à l'équipage qu'un squelette de navire, sans gouvernail, où la mer pénétrait de manière à leur ôter, à chaque instant, tout espoir de salut. Par un bonheur inespéré, l'avant de ce bâtiment désemparé leur avait offert un étroit espace où l'eau ne leur arrivait qu'à mi-corps, mais cet espace leur avait été si parcimonieusement mesuré, que s'ils eussent tenté de se rendre à l'arrière, ils auraient infailliblement péri. Ainsi groupés autour d'un reste de mât, les pieds dans l'eau, enveloppés par les vagues dont l'agitation ne cessa que peu à peu, ils voyaient se creuser autour d'eux la vaste tombe où ils se croyaient sur le point de descendre.

„Ils passèrent deux jours sans pouvoir prendre aucune nourriture, et à tous les dangers dont ils étaient menacés venaient se joindre l'atroce agonie de la faim. Alors un matelot, se dévouant pour le salut de ses camarades, plongea dans la cale, et en rapporta heureusement deux barils de viande salée; ces malheureux purent ajouter à cette nourriture les poissons qu'ils parvenaient à prendre au moyen d'un clou tordu, et qu'ils mangeaient crus. Pour boire, ils ramassaient l'eau de la pluie, que le ciel leur envoya de temps en temps, et qu'ils ménageaient prudemment. Lorsqu'ils éprouvaient le besoin de dormir, ils s'étendaient dans l'eau qui recouvrait les planches de l'arrière, après s'être lié les mains au tronçon du mât, de peur d'être balayés pendant leur triste sommeil par les vagues. C'est ainsi qu'ils ont vécu pendant quarant-six jours, échangeant les réflexions les plus douloureuses, et n'attendant plus leur salut que d'un miracle. Un rayon d'espoir illumina un instant leur déplorable existence, à l'horizon se dessinèrent deux navires vers lesquels ils tendirent les mains; un lambeau de pavillon, attaché à une perche qu'ils lièrent à leur tronçon de mât, devait servir à les désigner à ces bâtimens qui, un moment, ravivèrent une espérance qu'ils emportèrent avec eux, en disparaissant tout-à-coup à leurs yeux.

„Peu de jours après, ils rencontrèrent le Furet dont l'agitation de la mer semblait vouloir les éloigner, en ballottant le canot dans lequel ils étaient péniblement descendus. Ils furent rendus à bord de leur navire sauveur à cinq heures du soir; leur maigreur excessive, la souffrance dont leurs traits étaient empreints, excitèrent vivement la compassion de l'équipage du Furet; le capitaine Coulin leur distribua des vêtemens bien secs, leur fit servir du bouillon et eut soin qu'ils fussent chaudement couchés.

„On s'aperçut que le scorbut les avait tous atteints; sur leurs bras et sur leurs jambes s'étalaient des plaies saignantes.

„Ces huit hommes furent conduits à Gibraltar, où tous les soins que réclamaient leur état de maladie et d'exténuation, ont pu leur être donnés.

„Nous sommes heureux d'avoir pu raconter un trait d'humanité qui honore tant un capitaine et un équipage marseillais."

Atteinte à la réputation d'une jeune fille. Vendetta.

Dans le courant du mois de mai 1840, la nommée Cornélie Cartucci d'Arbellara, jeune fille, âgée de dix-huit ans, et Antoine Rotily, jeune homme de la même commune, s'étaient rendus en compagnie de plusieurs laboureurs dans la délicieuse plaine de Taveria, pour assister à la moisson qui devait avoir lieu. La chaleur de la journée avait été accablante; aussi lorsque la nuit fut venue, hommes, femmes et enfans allèrent se reposer de leurs fatigues, les uns sous des cabanes, les autres au milieu des champs, afin de mieux jouir de la fraîcheur de la nuit. Etendus les uns à côté des autres sur des couches d'herbes qu'ils avaient préparées, ils ne tardèrent pas à s'endormir. Cornélie Cartucci et Antoine Rotily étaient du nombre de ces derniers. La nuit s'écoula paisiblement pour tous. Cependant le lendemain des bruits injurieux pour l'honneur de la jeune Cornélie se répandirent dans la campagne. On disait, quoique d'une manière vague, que dans la nuit, on l'avait vue s'éloigner en compagnie d'Antoine Rotily, qui avait fini par triompher de sa vertu. Quoi qu'il en soit de ces bruits, dont il fut impossible de vérifier la source, les parens de la jeune fille en ayant eu connaissance, s'en émurent, et sollicitèrent Rotily d'épouser celle qu'il avait, disait-on, séduite. Ange-Toussaint Cartucci, et principalement Jean-Valère Forcioli, son oncle, délèguèrent un message à la famille Rotily, en lui signifiant que si le mariage n'avait pas lieu il pourrait en arriver des malheurs. Les Rotily envoyèrent aussitôt cette réponse: „Celui qui déshonore une jeune fille et qui refuse de l'épouser est indigne de vivre; mais celui dont la conscience est sans reproche ne doit céder ni à la crainte ni aux menaces; que la jeune Cornélie décide elle-même si Antoine Rotily a compromis son honneur, alors Rotily est prêt à lui accorder une juste réparation; si au contraire il n'a rien à se reprocher, l'honneur exige et nous voulons qu'il reste libre de ses actions." Cette espèce d'arbitrage fut accepté de part et d'autre. Au jour fixé, tous les parens et amis des deux familles s'étant réunis, la jeune Cornélie déclara en leur présence et sous la foi du serment, que jamais Antoine Rotily n'avait pas porté atteinte à son honneur, et que les bruits injurieux qui avaient couru ne pouvaient avoir été que le résultat de la malveillance.

Quelques mois après, Cornélie Cartucci fut sollicitée en mariage par un jeune homme d'un village voisin; mais par des motifs qu'il a été impossible de pénétrer, ces projets de mariage ne se réalisèrent pas. A cette occasion, on ne manqua pas de dire que ce nouveau prétendant avait retiré sa parole à cause des bruits qui s'étaient répandus sur le compte de la jeune Cornélie; et ce qui donnerait de la force à cette supposition, ce seraient les instances et les efforts de Rosine Cartucci, mère de Cornélie, qui aurait prié une de ses parentes de faire en sorte de réunir chez elle sa fille et Antoine Rotily, afin d'avoir un nouveau prétexte pour obliger Rotily à ce mariage.

Des bruits de vengeance et de mort parvinrent bientôt jusqu' aux oreilles de la famille Rotily. Plusieurs témoins rapportent que les bandits Michel Morazzani et Lucien Cartucci, qui venaient de quitter la Sardaigne, avaient annoncé publiquement que si ce mariage n'avait pas lieu, il arriverait un grand malheur. On attribuait aussi les mêmes menaces à la mère de Cornélie et à la mère de Jean-Valère Forcioli, oncle de la jeune fille. Craignant pour ses jours, Antoine Rotily voulut s'engager dans le corps des voltigeurs corses; mais des gens de bien s'étant interposés et ayant parlé de ces menaces à Ange-Toussaint Cartucci, frère de Cornélie, Cartucci répondit que ces bruits étaient mensongers, que Rotily n'avait rien à craindre, qu'il pouvait voyager tranquillement et le jour et la nuit; qu'à la vérité il avait compromis l'honneur de sa soeur; que quelquefois il valait mieux faire le mal en le tenant caché, que de le faire supposer sans qu'il existe; mais que sa soeur ayant déclaré publiquement que Rotily n'avait rien à se reprocher, il ne lui appartenait plus d'exiger une réparation qui ne pouvait être désormais que volontaire. „Mais, lui dit-on, votre oncle Jean-Valère Forcioli s'est vanté publiquement de donner la mort à Antoine Rotily. — Je ne le pense point, aurait répondu Cartucci, car Valère Forcioli n'a pas le même intérêt que moi; il pourrait suivre mon exemple, mais il ne lui appartient pas de me le donner."

Deux années s'écoulèrent ainsi sans qu'on eût tenté de donner à ces menaces aucun commencement d'exécution. Tout paraissait dès lors oublié; mais la jeune Cornélie, malgré sa beauté, n'avait pas encore trouvé un époux. Vers ces derniers temps, Cartucci, qui était marié depuis quelques années se rend à Bastia, et sollicite son admission dans le bataillon des voltigeurs corses. Ses démarches ayant été infructueuses, il retourne à Arbellara reprendre ses travaux agricoles. Rotily l'avait remplacé comme colon auprès d'un sieur Agostini, pour le compte duquel il avait lui-même travaillé. Un mois ou deux après Antoine Rotily est assassiné.

La fin prochainement.

VARIÉTÉS.

La Lettre de recommandation. — Un vieillard plus que sexagénaire, M N..., ancien professeur, vivait seul depuis quelques jours à son domicile, sa femme, beaucoup moins âgée que lui, étant allée en province où l'appelaient quelques affaires de famille, lorsque, un après-midi, une jeune personne de dix-huit ans environ, portant le costume des paysannes de la Côte-d'Or dans toute sa pureté, se présenta et lui remit une lettre signée du nom d'un respectable ecclésiastique, l'un de ses bons anciens amis. Par cette lettre, le digne pasteur priait le vieux professeur de vouloir bien accueillir la jeune Marie, qui se rendait à Paris pour y chercher une place, et, en même temps, pour recevoir sa part d'un modique héritage: „C'est la nièce de ma bonne vieille gouvernante, écrivait l'abbé, et je vous la recommande comme si elle était la mienne propre."

M. N. . . . ressentit d'abord quelque embarras, à cause de l'absence de sa femme; cependant comme la recommandation de son vieil ami était pour lui chose sacrée, il donna des instructions à sa portière, et Marie fut installée dans une petite pièce voisine de la chambre à coucher des époux N . . . Trois jours se passèrent ainsi, durant lesquels la jeune fille sortit fréquemment sous le prétexte de chercher une place; elle rentrait du reste exactement aux heures des repas, qu'elle prenait avec M. N. . . . . et, le soir venu, elle se retirait dans la chambre où on lui avait dressé un lit. Le quatrième jour, vers cinq heures du soir, alors que la jeune fille et le vieux professeur étaient à table, on sonna violemment à la porte: M. N.... alla ouvrir, et ne fut pas médiocrement étonné de voir entrer un homme d'une trentaine d'années, donnant tous les signes de la plus violente colère: C'est donc vous, malheureux, s'écria cet individu, qui avez entraîné ma soeur à sa perte, et qui l'enlevez à sa famille?

En parlant ainsi, il avait pénétré jusqu'à la salle à manger. La jeune Bourguignonne, à sa vue, eut l'air d'être saisie d'épouvante, et feignit de se trouver mal, tandis que l'excellent M. N.... s'efforçait de faire comprendre à ce furieux qu'il n'avait reçu Marie que sur la recommandation d'un vénérable ecclésiastique son ami. Mais le prétendu frère ne pouvait, ou plutôt ne voulait rien entendre; il menaçait, criait, et se livrait aux imputations les plus offensantes. M. N..., assez peu rassuré, tout en protestant de la pureté de ses intentions, se mit en quelque sorte à la discrétion de cet homme, pour éviter tout scandale; et enfin celui-ci déclara qu'il allait emmener sa soeur, à laquelle il donnait cinq minutes pour faire son paquet. En même temps il pria M. N.... de le laisser quelque moment seul avec elle, pour l'interroger, dit-il, sur des choses que peut-être elle n'oserait pas avouer en sa présence. Le professeur se retira alors dans une pièce voisine, encore tout troublé, et sous l'impression de la surprise et de l'épouvante qu'il venait d'éprouver.

Un quart d'heure s'écoula ainsi, puis une demi-heure, une heure entière, et, lorsque n'entendant aucun bruit, il prit le parti de rentrer dans la salle à manger où il avait laissé les soi-disant frère et soeur, sa surprise fut extrême en reconnaissant que non seulement ils étaient disparus, mais qu'ils avaient enlevé l'argenterie, le linge, la montre d'or accrochée à la bordure de la glace, une quantité de linge et quelques objets de prix qui se trouvaient dans le salon attenant, et dont la porte était demeurée ouverte.

Depuis lors M. N... n'a plus entendu parler de la jeune fille; sa femme, d'ailleurs, à son retour, qui eut lieu le lendemain, le confirma dans le soupçon qu'il avait déjà conçu que la lettre de l'ecclésiastique était fausse.

NOUVELLES A LA MAIN.

— Dans la nuit du dimanche dernier, un funeste événement a eu lieu à Nimègue. Quelques officiers et plusieurs particuliers, à la sortie du spectacle, se rendirent à la société de l'Harmonie où il y avait une réunion nombreuse; bientôt il s'éleva une dispute entre le lieutenant d'artillerie Roos et l'officier de santé Munnigh, tous deux en garnison à Nimègue. Cette dispute s'échauffa au point que M. Munnigh en vint à provoquer son adversaire. Celui-ci refusa le cartel, ce qui ne fit qu'ajouter à la fureur de M. Munnigh qui voulut se jeter sur M. Roos. Alors celui-ci saisit son sabre, qui se trouvait à sa portée dans un coin de la salle, et le plongea dans le ventre de son adversaire qui expira presque sur le coup. M. Roos s'est immédiatement constitué prisonnier et le corps de la victime a été transporté à l'hôpital. La justice s'est transportée immédiatemment sur les lieux. Cette affaire est d'autant plus déplorable que M. Roos passe généralement pour être un excellent officier et un bon camarade. Il a eu l'occasion de s'échapper, puisque Nimègue n'est qu'à quelques pas des frontières, et même il en a été vivement sollicité par ses amis; mais il ne l'a pas voulu: il a remis son sort entre les mains de la justice, qui poursuit activement ses informations.

— Nous lisons dans le Persévérant de Limoges: „On nous invite à annonçer un défi dont les annales du turf offrent peu d'exemples, M. B. M. . . . , avocat à Limoges, offre de parier dix mille francs contre tout éleveur ou propriétaire dont le cheval, dans une course au clocher, de l'hippodrome de Texonières à Saint-Julien-les-Combes (à peu près 40 kilomètres), devancera une truie qu'il possède. M. B. M. . . . met pour condition expresse à son pari que le cheval devra suivre le même chemin que la truie, tant que celle-ci aura les devans. Si le pari est accepté, la course aura lieu le 21 mai prochain."

— Hier, 5 mai, anniversaire de la mort de Napoléon, deux guérites bien confectionnées, bronzées, et surmontées de deux boules dorées, ont été déposées près de la colonne de la place Vendôme; les porteurs ont dit au factionnaire qu'ils allaient chercher une charrette, et l'ont prié de jeter, de temps en temps, un coup d'oeil sur ces guérites pour empêcher qu'elles ne fussent enlevées, ce qui leur a été promis; puis ils se sont éloignés et n'ont plus reparu. On attribue ce cadeau à un des généraux des armées impériales qui, choqué de la mesquine, guérite placée près de ce magnifique monument, a voulu la remplacer.

— Dernièrement, le maréchal-des-logis Mazier et les gendarmes Rousselot et Petit-Jean, de la brigade de Poligny, avaient à arrêter à Aumont le nommé Jean-Baptiste Marchand, en vertu d'une contrainte par corps pour amende forestière. Mais ayant trouvé cet homme entouré de plusieurs enfans en bas âge et dans l'état le plus complet de dénuement, ces gendarmes eurent l'heureuse idée de faire un appel à la commisération publique en faveur de ce malheureux, et parvinrent, en fournissant eux-mêmes leur contingent à recueillir la somme de 58 fr. 75 c., nécessaire pour le libérer. Bons gendarmes!

— Le tribunal de police correctionnelle a renvoyé Vidocq de la prévention d'escroquerie élevée contre lui; mais il l'a condamné comme coupable d'arrestation et de détention illégales et d'escroquerie, et par application de l'art. 57 du Code pénal, pour le cas de récidive, à cinq années d'emprisonnement, à 3,000 fr. d'amende, à la surveillance de la police pendant cinq ans, et aux dépens.

— On lit dans un journal de Cadix: „L'alcade de Zahara, après avoir fait le recensement des pauvres de sa localité, les a répartis chez tous les habitans de la commune qui ne partagent pas ses opinions politiques et chacun de ces habitans est obligé de donner à ces mendians, mis en garnisaires, une solde de trois réaux par jour.

— 9. — On lit dans le Rhône, à propos de la mendicité; „Pourquoi ne travaillez-vous pas? disait en notre présence le président du tribunal correctionnel de Châlons à un mendiant robuste prévenu de vagabondage. — Travailler! Monsieur, répondit celui-ci; mais vous ne savez donc pas qu'un bâton bien porté dans nos campagnes, rapporte, bon an mal an, plus de douze cents livres? . . . "

— Un affreux malheur est arrivé à Gaucin, en Espagne, le 23 avril. Le tonnerre étant tombé sur la poudrière de cette ville, une explosion terrible a eu lieu; plus de deux cents maisons ont été détruites. On ignore le nombre des victimes, qui est considérable. Les journaux de Madrid font remonter, non sans raison, la responsabilité de cet événement au gouvernement, qui n'avait pas fait placer de paratonnerre sur la poudrière, tandis que cette précaution a été prise récemment au sujet de la ménagerie du Retiro.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Samedi 3 Juin 1843. Numéro 66.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le Ruisseau

Coule, coule
Loin de la foule
Frais ruisseau
Miroir du hameau.

En murmurant sous de rians ombrages,
Va disperser tes limpides faveurs,
Donne la vie aux herbes des bocages
Et rafraîchis ta ceinture de fleurs.

Dans ton cristal j'aperçois tout un monde
Glissant, peuplant tes humides détours,
Dans tes roseaux, dans les creux de ton onde
Cache leurs jeux, leur vie et leurs amours.

Le martinet effleure ta surface,
Fuyez! fuyez, moucherons imprudens.
Petits poissons, le pêcheur tend sa nasse.
Craignez le flot qui vous pousse dedans.

En frémissant sous ses ailes de gaze
La demoiselle au vol brusque et follet,
En se posant sur le lothos topaze
Va recueillir l'or de son corselet.

D'un pas furtif d'innocentes bergères
Vont de ton sein savourer la fraîcheur,
De tant d'appas, toi qui sais les mystères,
Sers de manteau, d'asile à la pudeur.

En suspendant ta marche fugitive
De l'homme actif seconde les travaux,
Puis, en fuyant le frein qui te captive,
Fais travailler la meule et les marteaux.

Aux tintemens de la cloche lointaine
Les villageois, qu'un bouquet embellit,
Pour prier Dieu, franchissent par centaine
L'arbre courbé qui traverse ton lit.

Plus loin, voyez; il s'ouvre une autre scène:
En leurs défis, quelques jeunes bergers
Font ricocher sur ta liquide arène
La mince ardoise et les cailloux légers.

Dans tes roseaux la sarigne craintive
Vient, aux beaux jours, échaffauder son nid.
Épaissis bien les abris de ta rive,
Cache au chasseur la mère et le petit.

Ta glace blanche, à travers le feuillage,
Nous réfléchit la coupole des cieux,
Et du soleil dont tu reçois l'image
Tu fais jaillir les rayons lumineux.

Quand l'ouragan dans les airs se déchaîne
Ne roule pas, torrent, rapide et noir,
Du laboureur fertilisant la plaine,
Ah! garde-toi d'anéantier l'espoir.

Déjà la feuille, annonçant la froidure,
Tombe . . ., et bientôt l'aquilon boréal
Va transformer en linceul la verdure,
La pluie en neige et ton onde en cristal.

La nuit étend ses voiles sur la terre;
Phébée soudain, perçant l'obscurité
Sur ta surface unie et solitaire,
Mire l'éclat de son disque argenté.

En longs replis, Prince de la vallée,
Fuis lentement les pâturages verts.
Trop tôt, helas! ton écume perlée
S'engloutira dans l'abîme des mers.

Coule, coule
Loin de la foule.
Frais ruisseau,
Miroir du hameau.

Louis Festeau.

Les Contrebandiers sur la Glace.

Fin.

Il n'y avait plus de doute sur la perte des malheureux fuyards. Cependant la dame avait si souvent entendu parler de délivrance miraculeuse qu'elle conservait encore une lueur d'espoir. La perte de Maddis, celui de ses serviteurs en qui elle avait le plus de confiance, l'affectait péniblement.

Mais cet espoir s'évanouissait de jour en jour. Le mois de mars passa, avril également; on était arrivé au commencement de mai sans avoir reçu aucune nouvelle des quatre naufragés, et la dame commençait à croire que c'était folie que d'espérer plus long-temps, lorsqu'un matin, en portant ses regards du côté des prairies de la vallée, elle aperçut de loin deux figures qui ressemblaient assez à celles de Maddis et de Rachel! Elle ne se trompait pas: quelques minutes après, Maddis et Rachel entrèrent effectivement au château!

On conçoit que la noble dame fut d'abord plus pressée de répondre aux questions d'une mère que de satisfaire sa propre curiosité. Maddis aussi obtint la permission d'aller tout de suite voir ses parens. Une demi-heure après il était revenu au château et fit le récit suivant:

„Du bord de notre glaçon nous vîmes avec une anxiété mortelle les efforts d'Iwanow pour atteindre la rive. Netta, son chien, voulut le suivre; mais Iwanow nous pria de le retenir. Les cris plaintifs et les gémissemens de l'animal lorsqu'il vit que son maître avait disparu derrière la colline du rivage, résonnèrent douloureusement à nos oreilles, comme le signe d'une éternelle séparation. Nous jetâmes encore les yeux sur le château; il paraissait toujours s'éloigner davantage, et enfin il disparut entièrement. La nuit survint: le silence ne fut interrompu autour de nous que par le mugissement des vagues.

„Nous nous retirâmes au milieu du glaçon; c'était l'endroit qui nous offrait le plus de sûreté. Nous jugions que le glaçon pouvait avoir alors une lieue de circonférence. Juhanu et moi nous nous tînmes dos à dos, appuyés sur nos piques. Rachel se mit à quelque distance de nous, à côté du chien. Ses regards étaient constamment fixés dans la direction du château. Son mari courait comme un désespéré dans l'espace resté vide entre nous et sa femme, jusqu'à ce qu'exténué de fatigue il tomba sur la peau de mouton qu'Iwanow nous avait laissée. A la fin nous nous couchâmes également l'un à côté de l'autre, et nous nous endormîmes avec la pensée de ne jamais nous réveiller peut-être.

Le lendemain je crus remarquer que le vent nous poussait vers le sud, c'est-à-dire vers nos côtes. Cette circonstance nous promettait un moyen de salut, mais nous menaçait en même temps du malheur de tomber entre les mains des cosaques. Pour ne pas augmenter l'anxiété des juifs, je leur dissimulai cette chance fâcheuse; je parvins ainsi à ranimer un peu leur courage. Pour moi, je conservais peu d'espoir; cependant je fus plus gai que mes compagnons; j'étais tout le jour en mouvement, tandis qu'ils se tenaient accroupis et attendaient, transis de froid, la fin de cette horrible navigation. Tantôt je cherchais à écarter avec une pique des glaçons qui pouvaient heurter notre frêle navire, tantôt j'allais à la pêche du poisson, qui malheureusement ne se montrait qu'à des intervalles fort rares.

C'est ainsi que nous passâmes cinq jours et cinq nuits, au gré des vents, au milieu du golfe, ne sachant où nous allions, ne voyant plus que le ciel, la mer et des glaces. Le sixième jour nos provisions étaient épuisées; car durant le quatrième et le cinquième, je n'avais pu prendre un seul poisson. Il ne nous restait que la perspective de geler, d'être submergés, écrasés par les glaçons ou de mourir de faim. Juhann semblait le plus accablé: au lieu de m'aider à pêcher, il avait jeté les yeux sur une autre proie. Il prit sa pique et chercha à attirer Netta à l'écart. Netta parut deviner le sort qui l'attendait; il se réfugia derrière Rachel; celle-ci prit l'animal sous sa protection. Il s'éleva à ce sujet une discussion entre eux, à laquelle je mis fin en traînant Juhann au bord de notre glaçon, où un grand nombre de morues venaient de se montrer. Nous en prîmes huit à l'aide de nos piques, et nous nous vîmes encore pourvus de vivres pour plusieurs jours.

„La faim fut ainsi apaisée; mais les autres dangers allaient toujours croissant. Je pensai alors que peut-être nous n'étions pas loin de Pernau. Mais le vent tourna à l'est; le froid diminua; le ciel se couvrit de nuages et la neige tomba de nouveau en abondance. La mer devint houleuse et de fortes vagues qui se jetaient contre notre glaçon, menaçaient à tout moment de le mettre en pièces. Des gros morceaux s'en détachèrent, et ce qui en restait se fendit en plusieurs endroits. Je me mis tout de suite à boucher ces crevasses avec des glaçons et de la neige. J'engageai Juhann à m'aider. Rachel aussi nous prêta son secours. Ce travail nous réchauffa un peu. Quant au juif, il ne fut pas possible de le faire tenir sur ses jambes; il demeura accroupi dans sa peau de mouton, immobile comme un ballot de marchandises, et ne donnant plus signe de vie que lorsqu'il mâchait les morceaux de poisson cru que Rachel lui mettait à la bouche.

„La septième nuit fut la plus terrible. La neige humide que le vent chassait contre nous, menaçait de nous faire mourir de froid. Nous nous serrâmes étroitemment les uns contre les autres. A chaque craquement de la glace nous croyions que l'abîme allait s'ouvrir sous nous et nous engloutir!

„Le huitième jour parut et j'aperçus avec une grande joie dans la direction de l'est une haute côte rocailleuse. Au cri de: Terre! que je fis entendre, le juif releva la tête, tint pendant quelque temps ses regards fixés dans la direction que j'indiquais, et se dressa enfin sur ses jambes, semblable à un homme qui reviendrait subitement de la mort à la plénitude de la vie; il courut vers l'extrémité du glaçon, comme s'il n'y avait plus eu qu'à mettre pied à terre. Mais il revint bientôt et montra la même mobilité que le premier jour, comme si la marche de notre glaçon, beaucoup trop lente au gré de ses désirs, avait pu être augmentée par la sienne. Juhann aussi s'impatientait de cette lenteur. A chaque instant les rochers escarpés semblaient s'élever davantage au dessus de la mer; leur aspect bleuâtre et uniforme se changeait par degrés en verdure et nous laissait entrevoir des forêts.

„A midi j'estimai que nous pouvions encore être à deux lieues du rivage; mais le vent baissa tout-à-coup et la mer devint calme. L'air humide et froid fit place à un temps agréable, changement qui rendit un peu de courage à notre juif. Je ne troublai point sa joie et j'engageai aussi Juhann à se taire, lorsque celui-ci remarqua comme moi que notre glaçon reculait au lieu d'avancer. Ce ne fut que le soir, quand les rochers semblaient disparaître dans la mer, que l'infortuné revint de sa déception. Il voulut se jeter à l'eau; nous eûmes beaucoup de peine à le retenir; après s'être répandu long-temps en lamentations, il retomba dans son engourdissement.

„Le lendemain matin, je remarquai que durant la nuit notre glaçon s'était considérablement rétréci; il fondait à vue d'oeil. Je calculai que le moment n'était pas éloigné où il serait réduit à la dimension d'une chaloupe! Ajoutez à cela que sept de nos morues étaient consommées, et que nous n'en apercevions plus d'autres. Nos longues souffrances et tous les dangers que nous avions couru, nous avaient presque rendus insensibles. Je me disais en plaisantant: Les maladies graves se décident ordinairement le neuvième jour; peut-être aussi notre sort va-t-il se décider aujourd'hui sur ce navire de glace, qui nous conduit à la mort comme une fièvre d'hôpital.

„Cependant le neuvième jour ne décida rien; après avoir mangé notre dernière morue, nous nous retrouvâmes dans la même position qu'à la fin du cinquième jour. Nous nous couchâmes dans l'attente que nos souffrances allaient enfin se terminer d'une manière ou d'une autre.

„Nous ne nous trompions pas. Le matin nous aperçûmes encore vers l'ouest une côte, et, ce qui était plus heureux, des barques de pêcheurs à une petite distance. La perspective d'une délivrance prochaine et presque certaine, ne nous remplit pas d'autant de joie que deux jours auparavant la vue de la côte à l'est. Le terrible mécompte que nous avions éprouvé alors avait émoussé toute sensibilité en nous. Le juif gisait-là comme un mort. Nous fîmes des signes aux pêcheurs, ils vinrent à nous et nous emportèrent sur les côtes de Finlande. Les soins que l'on nous y prodigua nous eurent bientôt remis de nos souffrances, excepté le mari de Rachel: les forces morales et physiques de cet homme étaient tellement épuisées, qu'il mourut le troisième jour après notre débarquement. Juhann et moi nous conduisîmes sa triste veuve à sa demeure, et aujourd'hui que le golfe est redevenu navigable, nous l'avons ramenée ici."

— Mais où est Juhann? demanda la dame.

— Auprès de sa femme, répondit Maddis.

— C'est naturel, répliqua la dame. Et vous, Rachel, vous venez sans doute pour m'enlever votre petit Matwej?

— Je vous le laisserais, Madame, dit Rachel, dont les yeux étaient mouillés de larmes, si j'avais la force de m'en séparer. Mais alors je me trouverais seule et isolée dans le monde.

— Il y a moyen d'arranger cela, si vous voulez prendre votre demeure chez les parens de mon fidèle Maddis, que vous devez maintenant considérer comme votre sauveur.

Rachel baissa les yeux en rougissant. Bien qu'elle eut regretté sincèrement son mari, elle avait conçu pour le courageux jeune homme une estime et une affection qui se changèrent bientôt en amour. Pendant le récit de Maddis, la dame n'avait pas eu de peine à s'apercevoir que celui-ci nourrissait le même sentiment pour Rachel. La jeune juive consentit à rester au pays, et, étant devenue chrétienne, elle épousa Maddis à la fin de son deuil.

Atteinte a la réputation d'une jeune fille. Vendetta.

Fin.

C'était le 21 août 1842, vers les dix heures du soir, cet infortuné jeune homme s'était rendu au lieu dit Formicolosa, distant d'Arbellara d'environ vingt minutes de marche, en compagnie de quatre individus, pour y brûler des makis. Ils étaient réunis autour d'un feu presque éteint; Antoine Rotily venait de se baisser pour allumer un cigare, lorsqu'une balle l'atteignit à la poitrine.

Au bruit de cette explosion, tous ces hommes, qui n'avaient point d'armes s'enfuirent aussitôt dans la direction d'Arbellara. Antoine Rotily lui-même, quoique mortellement blessé, les suivit pendant une cinquantaine de pas, puis il tomba expirant sur le sol qu'il baigna de son sang.

Le coup qui venait de donner la mort à l'infortuné Rotily a été tiré de derrière un mur bordé de makis, séparé de quelques pas seulement du feu autour duquel ils étaient réunis. Nul n'avait donc pu voir l'assassin, et c'est à peine si les témoins ont pu reconnaître de quel côté le coup a été tiré. Cependant, dès que la nouvelle de cet assassinat parvint dans Arbellera, les Rotily n'hésitèrent pas à accusser aussitôt Ange-Toussaint Cartucci et Jean Valère Forcioli comme les auteurs présumés de ce crime. La force armée se transporta immédiatement dans le domicile de ces deux inculpés; il était alors près de minuit. Jean

Valère Forcioli avait déjà disparu, emportant son fusil. Sa femme, interrogée où il se trouvait, répondit n'en rien savoir. En même temps d'autres voltigeurs corses avaient cerné la maison de Cartucci. Ce dernier vint ouvrir lui-même la porte, il était en chemise et son lit encore chaud, occupé par sa femme, indiquait que deux personnes s'y étaient reposées depuis quelque temps. Du reste rien, ni dans sa physionomie, ni dans ses vêtemens ni dans son langage et son attitude, n'indiquait que cet homme vint de faire une longue course.

Les perquisitions minutieuses auxquelles on se livra, loin d'amener la découverte de quelque indice accusateur, parurent démontrer encore plus que Cartucci ne pouvait être l'auteur de cet assassinat. On trouva, en effet, dans sa chambre un fusil à deux coups que les voltigeurs corses examinèrent avec soin. Les deux canons de ce fusil étaient chargés à petits plombs; les bourres en étaient vieilles, et les capsules, couvertes de vert-de-gris, et adhérentes par la rouille à la cheminée, indiquaient, d'après le rapport des voltigeurs corses chargés de faire l'examen de ce fusil, que cette arme n'avait pas servi depuis trois ou quatre mois. Malgré toutes ces circonstances favorables, Cartucci n'en fut pas moins arrêté et livré entre les mains de la justice.

En cherchant à reconnaître quelles ont été la conduite et les démarches de ces deux hommes dans la soirée du 21 août, voici ce que l'instruction et les débats ont fourni sur ce point important du procès.

Dans la soirée de ce malheureux événement, Cartucci et Forcioli, invités aux fiançailles d'une certaine Blanche Morazzani, leur parente, s'y étaient rendus ensemble vers les huit heures du soir. De cette maison on pouvait voir le feu qu'Antoine Rotily et ses compagnons avaient allumé à Formicolosa. Toutefois, on ne les vit point s'approcher de la fenêtre pour voir si le feu était allumé ou non. Cette fête de famille avait réuni tous les parens et les amis des jeunes fiancés. Plusieurs voltigeurs corses étaient au nombre des convives, et après avoir gaiement fêté la noce, chacun songea à se retirer. Il était alors près dix heures. Avant de quitter la maison Morazzani, Cartucci dit à la mère de la jeune fiancée: „Je ne vois dans votre appartement qu'un seul lit; peut-être que les époux voudront rester seuls. Dans ce cas, je vous offre l'hospitalité sous mon toit." Dans certains villages de la Corse, l'usage permet que la vie commune entre les futurs époux commence le jour même des fiançailles. Cela dépend complètement de la volonté des fiancés.

D'après l'extrême sévérité des mœurs du pays, jamais un fiancé n'a, dans de telles circonstances, trahi impunément la foi jurée. Cartucci se retira en compagnie de son oncle Valère Forcioli, et, environ une demi-heure après, on vit la dame Morazzani sortir de chez elle, et se diriger vers le bas du village. Cette femme a prétendu que, lorsqu'elle frappa à la porte de Cartucci, ce dernier était déjà couché, et qu'elle crut avoir reconnu la voix de cet accusé qui, en entendant frapper à sa porte, aurait fait entendre ces paroles: „Attendez, ma mère va se lever pour vous ouvrir;" que, craignant de les déranger, elle alla chercher un gîte chez une autre de ses parentes, où elle passa la nuit. Il était alors dix heures et demi environ. C'est entre les dix et onze heures que le crime a été commis, quoique la nouvelle n'en soit parvenue dans Arbellara que vers minuit. La voix publique se prononça principalement contre Valère Forcioli, homme d'une mauvaise réputation, et dont la fuite précipitée ne peut d'ailleurs s'expliquer autrement que par la supposition de sa culpabilité. Valère Forcioli, depuis, n'a jamais reparu. Renvoyés tous les deux devant la cour d'assises de la Corse, comme auteurs et complices de cet assassinat, Cartucci vient seul devant le jury répondre à cette accusation capitale.

Cartucci est un jeune homme de vingt-deux ans. Quoique d'une taille assez petite, il est doué d'une physionomie agréable; son teint est blanc, et sa figure, sur laquelle se dessinent à peine quelques poils naissans, a un caractère très-juvenile. Il répond avec calme et précision aux interpellations de M. le président.

Vingt témoins ont été entendus et n'ont fait que confirmer les faits exposés ci-dessus.

Après le résume de M. le président, le jury étant entré dans la chambre de ses délibérations, en est sorti un quart d'heure après rapportant un verdict qui déclare l'accusé Cartucci coupable de l'assassinat commis sur la personne d'Antoine Rotily, mais à la simple majorité, et avec circonstances atténuantes. A la lecture de ce verdict, un cri perçant se fait entendre: la femme de l'accusé tombe évanouie. On s'empresse aussitôt de lui prodiguer des soins.

On ramène ensuite l'accusé, qui en apprenant sa condamnation, s'écrie en s'adressant aux jurés; „Vous avez condamné un innocent! le temps vous l'apprendra."

Cartucci est condamné à vingt ans de travaux forcés, sans exposition. Il s'est immédiatement pourvu en cassation.

VOYAGES.

Les voyageurs en Suisse.

Genève et Schaffouse sont comme les deux portes de la Suisse, l'une au midi, et l'autre au nord. C'est là que se rencontrent les voyageurs qui entrent et les voyageurs qui sortent, ceux qui ont encore toute la curiosité, toute l'inexpérience des novices, et ceux qui savent déjà ce que c'est qu'un voyage en Suisse. Je me souviens toujours à ce sujet d'un souper que nous fîmes à Schaffouse, l'année dernière. C'était à table d'hôte, entre gens qui, la plupart, avaient fini leurs courses. Voici qu'entre dans la salle à manger un jeune homme, la valise sur le dos, le bâton ferré à la main, ayant l'air d'un homme qui se prépare aux aventures, et qui s'émerveille d'avance du courage qu'il va déployer. Chacun de ses gestes, chacun des traits de sa figure semblait dire: N'est-il pas étonnant que je sois ici, le sac sur le dos, le bâton à la main, moi Parisien, moi homme de ville et de salon? A peine prit-il le tems de se mettre à table; il voulait aller dès le soir à la chute du Rhin; et remettant aussitôt sa valise sur son dos, il quitta la salle à manger avec la contenance d'un homme qui va commencer quelque grande entreprise, et qui en a déjà le sentiment sur le visage.

Nous ne manquâmes pas de rire de ce bon jeune homme qui se croyait déjà un peu héros, et qui se préparait intrépidement aux aventures. Il n'est pourtant personne qui, à son entrée en Suisse, n'ait eu un peu les mêmes idées et les mêmes sentimens; personne aussi, à Paris, qui, si on lui parle du voyage de Suisse, ne se figure des précipices, des torrens, quelque chose enfin de beau et d'admirable, mais qui a ses dangers, et qu'il y a du courage ensemble et du plaisir à affronter. J'ai vu à Berne, à la veille du voyage de Thun, et près d'entrer dans les Alpes de l'Oberland, j'ai vu des jeunes femmes qui s'applaudissaient d'avance des périls qu'elles allaient braver, des mauvais chalets où il leur faudrait coucher. Quel plaisir, quand ce n'est pas habitude, de coucher sur un lit un peu dur; de manger, pour toute nourriture, du pain et du lait; de marcher à pied, appuyé sur un grand bâton ferré! et qui sait même, il y en a qui ont eu le bonheur de recevoir une averse de neige sur la montagne! Ajoutez à cela les glaciers, les crevasses les avalanches, tout ce qui effraie, tout ce qui charme à l'idée d'être protégée dans le péril par un jeune mari; car le voyage de Suisse est souvent le voyage de la lune de miel. Souvent même, dans un mauvais pas quand la pluie arrive en tourbillon, quand les chevaux perdent pied, vous voyez tout-à-coup survenir un ou deux jeunes gens en blouse et le sac sur le dos, mais ne vous y trompez pas: c'est en Suisse l'habit de bon ton. L'un est Français, l'autre Anglais, et ils portent secours à quelque jeune Allemande (ce pays est un rendez-vous de toutes les nations); ils arrêtent les chevaux, ils les conduisent en bride, ils rassurent les voyageuses. J'ai vu des intrigues commencer sur la montagne, et s'achever dans la vallée. De ce côté, la Suisse ressemble un peu au bal de l'Opéra. Tout le monde s'aborde, se parle sans se connaître, sans se demander son nom, sans croire qu'on se reverra jamais. C'est un incognito et comme un tutoiement général.

Suivons une caravane qui part pour Thun. — Eh bien! où sont donc les précipices? — Patience, mesdames, patience! Cependant la route est belle, presque sablée comme une allée de jardin, et animée par je ne sais pas combien de voitures légères qui vont et qui reviennent. Jusqu'ici, c'est plutôt la route du bois de Boulogne, un des jours de Longchamp, que la route qui mène aux avalanches et aux glaciers. Du reste, les Alpes en perspective, rangées en amphithéâtre; et par-dessus leurs sommets blancs ou gris, selon que l'été a découvert le rocher, ou que la neige le couvre encore, apparaît le sommet toujours glacé de la Jung-Frau.

La suite au prochain numéro.

INVENTIONS.

— Pour les journalistes qui font imprimer tant de choses, et toujours si vite, voici une invention tout-à-fait inattendue. Selon ce qu'on en dit, un brevet d'invention a été pris, ces jours derniers, pour un procédé d'impression appelé mi-type, au moyen duquel le possesseur espère pouvoir réduire de moitié les frais d'impression, de brouchure et de papier. Voici une explication sommaire de ce procédé bizarre: Prenez une règle; placez-la sur une ligne d'impression; de manière à laisser à découvert la moitié supérieure et de cacher la moitié inférieure; vous obtiendrez une lecture suffisante; aussi l'auteur prétend-il que nous ne lisons jamais que le haut des lettres et point le bas. Ce, qui le prouverait, c'est que l'impression devient illisible si on cache le dessus de la ligne pour ne laisser paraître que le dessous. Partant de ce principe, l'inventeur propose un mode d'après lequel les caractères étant coupés en deux, on aurait le double de lignes dans une page; de là, l'économie de moitié sur laquelle il base sa spéculation . . . . curieuse et nouvelle s'il en fut.

VARIÉTÉS.

Le souper du croque-notes. Il y a des gens qui se permettent de ne pas connaître Antognini, chanteur italien. A ces gens-là on ne sait que dire, tant ils sont dans leur droit. Cependant, ne serait-il pas convenable de leur apprendre sur Antognini quelque chose qui leur paraîtra d'autant plus instructif, qu'ils se soucient moins de le savoir?

Cet Antognini voyage pour l'instant en Amérique. Ce qu'il y chante est fort plaisant, mais ce qu'il n'y chante pas l'est encore plus; témoin le mauvais tour que vient de lui jouer son gosier.

La scène est à New-York. Antognini avait été invité à développer tous ses ut de poitrine au sein des plus riches maisons de la ville. Ces maisons, pour prix de sa peine, lui envoyèrent par avance vingt-cinq dollars, et demandèrent vingt-cinq billets pour son concert. Mais Antognini, qui avait déjà donné un premier concert public peu fructueux pour lui, et qui était piqué de ce délaissement que son talent reconnu ne devait pas lui faire attendre, déclara au porteur des vingt-cinq dollars que son prix était de cent, et il fit signifier la même condition à une dame dont il avait reçu une autre invention. Cette dame américaine trouva le procédé peu galant, et résolut de s'en venger; elle fit répondre au signor Antognini qu'elle ne voudrait, pour aucun prix, se priver de sa présence à sa soirée. Antognini, la bouche enfarinée, s'y rendit. Il fut reçu très-poliment; mais minuit arriva, et, avec lui, l'heure d'un magnifique souper; et l'on n'avait pas encore prié le célèbre ténor de chanter. Il pensait qu'on le réservait pour la bonne bouche, et il fut assez contrarié de cet excès de politesse, car le souper était magnifique, et le chanteur ne pouvait manger sans risquer d'altérer la puissance de sa voix. Il imposa donc silence à son appétit. Le souper fini, la musique fut reprise par des amateurs, et la nuit se passa sans qu'Antognini eût été prié de chanter. Il comprit alors le tour qu'on lui avait joué, et il sortit de la maison sans y avoir rien gagné qu'un appétit insatisfait, car il ne pouvait envoyer un bill pour n'avoir pas chanté. Antognini, qui est aussi spirituel qu'intéressé, fut, dit-on, le premier à rire de cette espiéglerie féminine.

NOUVELLES A LA MAIN.

7 mai. Un jeune Prussien, nommé Neumann, appartenant à une honnête famille de Berlin, était venu à Paris pour retrouver un sien cousin, M. J. Walla, dont l'adresse devait lui être indiquée dans les bureaux de la maison Rotschild. De là, en effet, on l'envoya chez un négociant qui avait à la tête de son commerce un commis du nom de J. Walla. Neumann se présenta, et, quand il eut fait comprendre à grand'peine, car il ne parle pas le français, que celui dont il produisait le nom et l'initiative du prénom sur un morceau de papier, était son cousin et qu'il venait de Berlin pour le voir; on lui fit entendre que son cousin était en voyage, mais que, en considération de l'estime toute particulière dont il jouissait dans la maison, on serait heureux, jusqu'à son retour, de l'accueillir et de faire honneur à celui qui venait en son nom. Voilà donc le jeune Prussien qui s'installe, qui reçoit même quelques secours dont il semblait avoir besoin, et, aussitôt, on écrit à M. Jules Walla, qui répond n'avoir aucune espèce de cousin, et que, bien sûr, l'on est dupe de quelque aventurier. Sur cette réponse, avec une précipitation et une brutalité peu en rapport avec les procédés humains et polis dont on avait usé d'abord envers l'étranger, on le fait arrêter, et une plainte en escroquerie est déposée contre lui au parquet. M. Bertrand, juge d'instruction, ne pouvant rien comprendre au langage du prévenu dont la douleur était extrême, frappé d'ailleurs de sa physionomie honnête, commet immédiatement M. Meyer, interprète juré, pour lui faire son rapport. M. Meyer fut convaincu, après avoir questionné Neumann, que ce pauvre jeune homme était de bonne foi, et qu'il y avait au fond de cette affaire quelqu'une de ces fatalités qui proviennent si souvent de la consonnance des noms. Or, tout d'un coup, en y réfléchissant, M. Meyer se rappelle qu'il a connu un M. Walla pour le compte duquel il a traduit de l'allemand en français. Le voilà donc qui, animé d'un zèle louable, se met en quête de son homme pour savoir s'il ne serait pas le cousin en question. Or, celui-ci avait un cousin nommé Neumann. — Et votre prénom? lui dit Meyer. — Jacob, répondit l'autre. — C'est cela, s'écria l'interprète, le pauvre garçon avait écrit seulement l'initiale de votre prénom sur un morceau de papier. J. Walla veut tout aussi bien dire Jacob que Jules Walla, j'ai votre affaire, venez avec moi. On arrive aux Madelonnettes où Neumann était détenu. Les deux cousins, en se voyant, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et tous deux unirent leur voix pour remercier M. Meyer à qui ils devaient cet heureux dénouement, car il va sans dire que Neumann a été mis en liberté.

15 mai — Hier une lutte furieuse, causée par un futile incident, a eu lieu dans un des omnibus qui voyagent entre Saint-Malo et Paramé. Un des voyageurs voulut fumer; quelques jeunes gens s'y opposèrent et en reçurent des injures. Des partis se formèrent alors dans l'étroite diligence l'un pour, l'autre contre le fumeur, et bientôt on en vint aux mains. On se ferait difficilement une idée de cette scène, à laquelle assistaient deux dames glacées de terreur. Le sang coula, et de horribles marques sillonnèrent les visages des combattans, lorsque enfin l'omnibus s'arrêta pour déposer sa charge sur la grande route.

— On lit dans le Moniteur Judiciaire de Lyon: „M. Deffile, notaire à Vaugneray, vient de dénoncer à M. le procureur du roi un audacieux guet-apens dont il a été victime samedi dernier, et dont voici les principales circonstances; „Le nommé Bicornet avait emprunté quelques mille francs par acte authentique en l'étude de M. Deffile. Aux échéances, il payait difficilement les intérêts. Le notaire l'ayant averti que ce défaut de paiement l'exposait à des poursuites, Bicornet se présenta samedi dernier à son domicile, en lui disant qu'il avait trouvé une personne habitant la commune dans le haut de la montagne, qui consentait à lui prêter de l'argent, ce qui lui fournirait les moyens de se libérer; mais cette personne était âgée; il priait donc le notaire de se transporter à son domicile. M. Deffile, satisfait de faire recouvrer à son client sa créance, se munit de la grosse de l'obligation et part sans défiance avec le débiteur. Mais, arrivé au milieu d'un bois de pins, il se sent brusquemment assailli et s'entend interpeller en ces termes par son compagnon, qui lui appuie un pistolet sur la poitrine: „C'est à vous que j'en veux!" M. Deffile, surpris par une attaque si imprévue, cherche d'abord son salut dans la fuite; mais l'émotion et l'inégalité du terrain l'ayant fait trébucher, il est bientôt saisi par l'audacieux auteur de ce criminel guet-apens, qui tire de sa poche une plume, de l'encre, deux billets tout rédigés de 500 fr. et de 800 fr., et n'abandonne sa proie que lorsque les deux billets sont signés et remis en son pouvoir. La plainte de M. Deffile a mis sur les traces du coupable, qui est depuis lundi entre les mains de la justice. On l'a trouvé nanti d'un des billets et d'une des grosses de l'obligation."

— L'Académie Française a décidé qu'il serait accordé une médaille, distinction particulière, au poème de M. Alfred des Essarts, sur le monument de Molière qui a obtenu le premier accessit.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Mardi 6 Juin 1843. Numéro 67.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Maison du diable à Frobelwitz.

C'est un fait, c'est une vérité des plus vraies; de Cadix à Drontheim, de Drogheda à Lemberg, il n'est pas une seule ville où ne s'élève dans un faubourg écarté, quelque maison délabrée, ruinée, à l'air sombre et renfrogné, au signalement plus ou moins patibulaire, habitation où n'habite pas même un rat, et dont la voix publique accorde la propriété à Lucifer. Personne ne veut loger en pareil lieu, même ceux que l'état de leurs finances oblige à ne loger nulle part. J'ai recueilli bon nombre de légendes relatives à ces demeures maudites; il suffira d'en rapporter une seule: ce sera probablement une de trop.

A un demi-mille de Francfort, sur la route de Limburg et sur le territoire de la commune de Frobelwitz, l'on remarque une maison de campagne, j'adis splendide, aujourd'hui lamentablement dégradée. Les toits sont défoncés, les fenêtres pourries, les vitres brisées; les oiseaux font leur nid dans les salons, de laids reptiles rampent sur les parquets; les débris de ferrure ne sont que rouille; l'herbe vient à travers les fentes des perrons, elle tapisse des allées où nul pied humain ne s'est posé de temps immémorial. Les arbres croissent au hasard, comme ils veulent; l'hiver, l'été, la pluie, le soleil, la neige, la lune ont renversé des vases de marbre, détruit des plates-bandes, comblé des bassins d'où s'élançait l'eau en gerbes élevées, ravagé des charmilles, saccagé des terres. Un morne silence règne dans ces lieux déserts. L'entrée en est comme interdite par un gardien invisible. Les habitans du pays s'en écartent avec répugnance et non sans quelque effroi.

Voici l'histoire de cette ruine, où éclate, aussi bien que dans quelque coin que ce soit des cinq parties du monde, l'abomination de la désolation. Nous dirons, tels que nous les avons recueillis sur le terrain même, les motifs de l'abandon de cette maison réprouvée, qui n'est ni publique ni particulière, et qu'une main vengeresse démolit avec lenteur.

Il y a soixante-dix ans à peu près qu'un étranger arriva un jour à Francfort, en chaise de poste; il se nommait Starinski; il venait de Varsovie; son portefeuille était rempli d'excellentes lettres de change; les premiers banquiers de la Pologne lui avaient ouvert des crédits illimités sur leurs correspondans hébreux des bords du Mein.

Starinski et ses deux millions reçurent l'accueil cordial, dévoué, respectueux, toujours réservé à deux millions, aussitôt qu'ils se présentent.

Il acheta la maison de campagne dont nous venons de parler; il s'y installa; il la fit meubler avec la plus élégante somptuosité: il commanda, en montrant de l'or, qu'on lui fît un jardin délicieux; on lui fit un jardin délicieux.

Starinski approchait de l'âge où il faut renoncer aux passions; il était quadragénaire, il était célibataire: il reçut chez lui le meilleur monde, il eut des domestiques empressés et nombreux, des amis sincères; l'on faisait chez lui une chère exquise; il ne se passait guère de jours qu'il ne réunit dans sa salle à manger des convives de fort bonne humeur et de meilleur appétit. Les vins étaient transcendans; l'on ne restait tout au plus que quatre heures à table et l'on était servi dans de la vaisselle plate, ce qui ne gâte rien au mérite d'une entrée. Les savans dîners du Polonais devinrent célèbres; l'on en parla à Sans-Souci.

C'était le 27 juillet 1776; l'élite de l'aristocratie francfortoise était là, dégustant les crus de France, d'Italie et de Grèce, sans oublier ceux du Rhin; le festin eut fait honneur à feu Lucullus.

La chaleur était très-forte, l'air étouffant; l'amphitryon proposa d'aller savourer le dessert dans un bosquet d'arbres touffus, situé à quelque distance de la maison. Une table splendide y était déjà toute dressée; la motion passa à l'unanimité; l'on retrouva l'argent, les cristaux, la nacre prodigués sous de nouvelles formes; c'était un tableau gastronomique que je renonce à décrire, mais pour lequel un homme de goût donnerait de grand cœur tous les tableaux de l'Exposition actuelle et des dix dernières aussi, et de celles de 1844 à 1850 inclusivement.

Les convives ne furent point sourds à l'appel de friandises les plus séductrices où ait jamais mordu dent humaine; chacun de se remettre à manger, de recommencer à parler, de revenir boire, sans prendre garde au chiffre effrayant de bouteilles qu'il avait déjà vidées; le temps était magnifique; il ne faisait pas assez de vent pour agiter l'extrémité de la plus petite feuille; le crépuscule survint, les dîneurs se mirent à chanter sans interrompre leurs rasades. Les plus sages d'entre eux se racontaient à eux-mêmes des histoires que leurs voisins n'étaient plus en état d'entendre.

Starinski avait tenu tête au tourbillon général, afin de maintenir sa dignité de maître de la maison, mais il commençait à se laisser entraîner. Ma foi! s'écria-t-il, rien ne manque, je crois, à l'agrément de notre repas sur l'herbe; ici le vin a plus de fougue, l'air est plus frais que dans la salle dont nous sommes sortis; je défie bien que l'on trouve au monde quelqu'un de plus heureux que moi. Il faut chanter en chœur quelque chose de gai, de fou. Je vais faire apporter des lumières et je vais ordonner que l'on mette aux lieux et place de toutes ces bouteilles vides d'autres que je condamne à ne pas rester pleines. Vous serez les exécuteurs de leur sentence.

Un immense éclat de rire accueillit la plaisanterie du millionnaire. Quoiqu'il s'efforçat de paraître radieux, les coins de sa bouche tremblaient, et parfois des teintes violâtres sillonnaient sa physionomie.

Un des domestiques s'en retournait avec un flambeau, après avoir allumé les bougies placées sur la table; il aperçut une femme qui s'avançait le long de l'avenue dont la porte du jardin était le point de départ. Cette femme était d'une haute taille, son attitude imposante, sa figure pâle comme du marbre; elle était couverte de vêtemens de deuil, une expression de courroux contractait ses sourcils, ses yeux roulaient continuellement de droite et de gauche jetant une clarté livide du fond de l'orbite où ils étaient plongés. Elle portait dans ses bras quelque chose qui était peut-être un enfant endormi, peut-être un cadavre, et elle marchait d'un pas ferme, lent et résolu, vers le bosquet d'où partaient paroles avinées, chants et rires sans motif et sans fin, éclatans comme des détonations de feux d'artifice.

Le valet eut un moment de surprise et d'effroi, il avait pris de plus d'une façon une part active à la fête, de sorte que, le premier mouvement passé, il se retrouva plein de courage, et accostant l'inconnue, il lui demanda ce qu'elle voulait.

— Je cherche ton maître, Ladislas Starinski.

— Mon maître est occupé; ce n'est pas le moment de l'interrompre. D'ailleurs, Madame, vous ne paraissez pas avoir rien d'amusant à lui dire . . .

— Tais-toi; il faut absolument que je le voie.

Et elle repoussa le domestique qui cherchait à la retenir. Sa main était froide et dure comme la pierre d'un tombeau. Le valet jeta son flambeau par terre, et, se sauvant à toutes jambes, il alla tomber dans la cuisine où son récit incohérent répandit l'alarme.

De son côté, l'inconnue s'approcha du bosquet où l'on banquetait et devisait au mieux; se glissant derrière le Polonais au moment où il ouvrait la bouche pour arroser d'une profonde coupe de Johannisberg un refrain qu'il chantait faux, elle le toucha sur l'épaule.

Starinski se retourne, sa figure se crispe d'une manière affreuse; ses cheveux se hérissent; un tremblement convulsif agite tous ses membres.

Les convives restèrent muets, pétrifiés, l'œil fixé sur l'étrange apparition si brusquement survenue. Je parle de ceux des con-

vives qui avaient eu la force de demeurer assis, car la plupart s'étaient laissés glisser sous la table.

— Comment viens-tu ici? s'écria le Polonais, et sa voix était entrecoupée, haletante; qui t'a rendu la liberté? Fuis, va-t'en, illusion de l'enfer. Tu es morte! rentre sous terre; va-t'en, te dis-je. . .

L'inconnue se pencha vers lui; elle lui jeta à voix basse quelques mots à l'oreille; il frémit plus que jamais; elle se dirigea vers la maison, en lui faisant signe de la suivre. Il obéit, il cédait à une force irrésistible. La femme, l'enfant, le malheureux s'avançant ainsi à travers des espaces peu éclairés, ressemblaient tout-à-fait à trois spectres qui rôdent à la brune dans un cimetière.

Après un moment d'hésitation, ceux des convives qui n'avaient pas tout-à-fait perdu la tête, prirent le parti d'aller savoir ce qu'était devenu leur hôte et ce que signifiait pareille visite. Ils se rendirent à la maison où tout était en grand émoi; la valetaille s'était enfuie ou barricadée; l'on parvint cependant à former une colonne d'attaque armée de broches et de couteaux de cuisine; un major prussien qui avait fait la guerre de Sept ans, en prit la commandement; il monta l'escalier en brandissant son sabre, on le suivit, on arriva à la porte d'un salon où s'était retiré le Polonais; il n'était pas seul; l'on entendit fort distinctement des sanglots, des cris, des exclamations décousues qu'interrompait une voix lugubre et ferme: „Souviens-toi de ce que je t'ai dit; songe à mon époux dont le sang souille tes mains. Une autre nuit viendra, t'amenant une visite plus terrible que la mienne."

La fin au prochain numéro.

Mademoiselle de Saint-Haigle.

M. J . . . . avocat au Parlement et doyen de l'ordre, apprit vers la fin de l'année 1794, que Mlle de Saint-Haigle, à peine âgée de seize ans, vivait, en proie à une affreuse indigence, avec une vieille religieuse, dans une maison du faubourg Saint-Marceau. M. J . . . avait été l'avocat, le conseil et l'ami du marquis de Saint-Haigle, major des cuirassiers sous Louis XV. Le fils et le petit-fils du marquis de Saint-Haigle avaient été également les clients du respectable avocat, qui avait été ainsi le guide et le patron de ces trois générations, de guerriers. M. J... apprit en outre que de toute cette noble famille, jadis si florissante et si riche, il ne restait que la pauvre enfant, échappée comme par miracle à la hache révolutionnaire. Les vastes domaines, les splendides châteaux, les terres productives avaient été confisqués, et l'échafaud avait dévoré un à un tous les membres de cette illustre maison. Julie de Saint-Haigle avait vu tour à tour marcher au supplice son bisaïeul, son aïeul, son père sa mère et ses deux frères.

Tant d'infortunes brisèrent le coeur de l'avocat; il se souvint de la longue affection qui avait existé entre cette famille et lui et résolut de venir en aide à l'orpheline.

M. J . . . se transporta dans le triste logis qui servait de refuge à Mlle de Saint-Haigle. Là il vit une jeune fille belle, modeste, résignée, se livrant sans relâche à des travaux pénibles pour soutenir sa misérable existence et celle de la pieuse femme qui lui tenait lieu de mère. Les haillons qui couvraient le dernier rejeton du marquis de Saint-Haigle n'ôtaient point à ses traits leur distinction native, leur cachet de grandeur; la noblesse de la race se révélait dans ses yeux, dans son langage, dans son maintien, dans ses moindres mouvemens. Chaste et pure, la jeune vierge se courbait sous la main de Dieu qui la frappait, non avec l'humilité d'une pécheresse, mais avec la sérénité d'un ange et la dignité d'un martyr.

L'avocat et la jeune fille causèrent long-temps. Le vieillard se plaisait à sonder les replis les plus cachés de cette âme naïve, en l'interrogeant longuement sur ses malheurs. Julie trouvait un charme indéfinissable à dérouler ses calamiteuses aventures à ce guide sage qui pendant soixante ans avait été l'oracle de sa famille, et qui allait devenir le sien.

— Mademoiselle, dit l'avocat vers la fin de l'entretien, vos malheurs devaient avoir un terme, et vous y êtes arrivée. Je suis riche en or et en années; car j'ai quarante mille livres de rentes et quatre-vingt-sept ans. Acceptez la main du vieillard pour posséder la fortune de l'avocat. Mon nom n'est point illustre; je n'ai ni blason ni couronne à vous offrir, mais ma réputation est sans tache, et la probité à mon avis comme au vôtre, sans doute, est le plus beau des titres et le plus respectable des parchemins. Le malheur, Mademoiselle, a mûri votre raison, a agrandi votre intelligence: voilà pourquoi je parle à la fille de seize ans comme je pourrais parler à une fille de vingt-cinq. Mademoiselle, une simple adoption ne serait digne ni de vous, ni de moi, et troublerait peut-être un jour votre tranquillité, en devenant une source de procès et un texte intarissable à la malignité publique; le mariage concilie tout, et en vous assurant ma fortune, et fondant votre félicité future sur de solides bases, je rends un dernier hommage aux amis que je pleure, à vos parens qui ne sont plus.

La jeune fille ne baissa point les yeux, ne rougit point, car son angélique raison ne considérait le mariage que comme un pacte religieux; mais elle pleura, et ces pleurs qui inondaient ses joues, l'embellirent encore.

— Vous voulez donc être mon bienfaiteur? s'écria-t-elle.

— Je veux être votre père et votre ami, Mademoiselle, repartit le vieillard.

Puis une idée, une idée noble et honnête traversa le coeur de la jeune fille; Monsieur, dit-elle à M. J . . . si vous avez des héritiers, je leur ferai tort; oh! je repousse vos bienfaits s'ils peuvent être préjudiciables à quelqu'un!

Une larme roula dans les yeux de l'avocat en entendant cette pauvre fille livrée à toutes les privations, elle dont l'enfance avait été si magnifique et si dorée, s'effrayer à la seule pensée de nuire à l'opulence d'autrui.

— Ne craignez rien, Mademoiselle, répondit M. J . . . . je n'ai que des collatéreux fort éloignés, cent mille francs suffiront pour les rendre heureux, et votre conscience demeurera en repos.

On fut tout étonné, quelques jours après la réouverture des églises, sous le Directoire, de voir le vieil avocat quitter modeste appartement qu'il habitait depuis plus de trente ans, rue Hautefeuille, pour aller occuper rue Saint-Louis, au Marais, un superbe hôtel qu'il avait acheté et qu'il avait fait meubler avec un grand luxe.

L'étonnement augmenta prodigieusement lorsqu'on apprit enfin que le Nestor de l'ancien barreau allait se marier avec une jeune fille de seize ans, dernière descendant de la noble maison de Saint-Haigle. Les plaisanteries, les quolibets jaillirent de toutes parts, au palais surtout, mais M. J . . . eut le bon esprit d'en rire le premier.

J'assistai à ses noces qui se célébrèrent avec une sorte de magnificence et qui rassemblèrent, pour la première fois peut-être, des hommes que les tempêtes politiques avaient séparés depuis long-temps. MM. Target, Tronchet, Barbé-Marbois, Muraire, Cambacérès, s'y trouvaient, et je distinguai parmi les hommes de lettres, les savans et les artistes, MM. Ducis, Volnay, l'astronome Lalande, le statuaire Chaudet et Méhul.

Le soir arrivé, après un festin splendide où plus de cent convives avaient pris place, M. J. . . ., précédé et suivi de ses amis les plus intimes, conduisit solennellement sa jeune épouse vers l'appartement qui lui était destiné. Arrivé là, il s'arrêta, déposa un baiser respectueux sur le front de Julie de Saint-Haigle, détacha le chapeau virginale qui se balançait sur les ondes brunes de sa chevelure, et lui dit avec une grâce charmante:

„Ma chère épouse, voilà le seul trophée dont je m'empare. J'ai assuré votre bonheur; l'amitié a gagné son procès, je m'en tiens là: il ne faut pas que la vieillesse perde le sien."

VOYAGES.

Les voyageurs en Suisse.

Suite.

Jusqu'ici tout est admirable et rien n'est dangereux. C'est du plaisir sans péril. On arrive à Thun. C'est ici que commencent les montagnes; c'est, pour ainsi dire, la porte des Alpes bernoises. Bon Dieu! que de voitures arrêtées et rangées en file comme un jour d'Opéra! On descend dans un hôtel du meilleur ton; on s'assied à une table servie avec beaucoup d'élégance: voilà un voyage de périls qui s'ouvre d'une manière commode. A demain, je l'espère, à demain les dangers, les mauvais repas et les mauvais couchers! Le lendemain on s'embarque sur le lac de Thun, dans des bateaux nomérotés,

comme nos cabriolets de Paris; à la sortie des bateaux, des cochers de petites voitures se disputent à qui vous mènera à Unterseen. De là jusqu'à Interlachen, de jolies maisons, en vue du lac, qui se louent par appartemens garnis. Le soir, à Interlachen, sur une vaste pelouse, des sociétés assises, comme au boulevard de Gand, des chanteurs italiens, des musiciens, toutes les habitudes enfin de Paris, en face des Alpes.

Ce n'est pas là encore ce que nous croyons: allons plus loin, et nous voilà dans la vallée de Lauterbrunn, une vallée d'à peine un quart de lieue de largeur, entre des rochers de trois à quatre mille pieds de haut, les uns taillés à pic et nus comme un mur, les autres chargés de forêts suspendues, on ne sait comment, sur leurs pentes escarpées. De là tombent dans la vallé des cascades de mille sortes, les unes en nappes immenses, avec des rebonds admirables de rochers en rochers; les autres se dispersant en l'air et flottant comme des écharpes nuancées de toutes couleurs. Au fond de la vallée, et pour fermer le tableau, les neiges de la Jung-Frau. Ah! voici enfin la Suisse avec ses horreurs et ses déserts; voici la belle nature sauvage. — Prenez garde: la civilisation s'est glissée aussi dans cette vallée, dans cette fente étroite de rochers; elle a numéroté les chars qui vous y portent, aplani la route qui vous y mène et où vous vous étonnez de rouler doucement comme dans les allées d'un beau parc; elle a placé des jeunes filles sur la route pour vous vendre des bouquets, des mendians pour nous demander l'aumône; elle a grimpé sur ces rochers, bâti des escaliers et des balcons près de ces cascades, afin qu'on puisse en avoir à son aise le spectacle; il n'y manque presque que des premières et des secondes loges; surtout il n'y manque ni ouvreurs ni ouvreuses. Les uns ont fait bâtir l'escalier, les autres ont taillé le rocher; ceux-ci vous soutiennent, ceux là portent votre bâton. Il y en a pour vous offrir un verre de lait au premier repos, pour vous avertir de regarder quand il faut, quelques-uns aussi qui ne font autre chose que de vous regarder, et tous demandent quelque chose pour leur peine. Ne croyez pas que toutes ces exploitations de la curiosité des voyageurs se fassent sans règles et au hasard, que les grottes, les cascades et les glaciers soient au premier occupant. A Dieu ne plaise! Ce sont des choses que les communes louent et afferment; il y a des enchères pour les grottes, des baux pour les glaciers. A tant la cascade! Personne ne dit mot; adjugé! Voilà la belle nature sauvage!

Admirons-la donc, et commodément, pendant que dure le jour; le soir venu, nous rentrons à l'hôtel. On soupe. Il y a de la recherche et de l'élégance à ces soupers faits dans les montagnes. Toute la matinée on a couru de cascades en cascades. Le soir, on fait sa toilette, les femmes surtout. Il y a des négligés pour ces occasions. La familiarité est vite établie entre gens qui sont venus dans le même but, pour s'amuser: qui, dans la journée, ont vu les mêmes choses; qui se sont déjà rencontrés à Interlachen, et qui se rencontreront à Grindelwald et à Mayringen. Car on voyage, en quelque sorte, par caravanes; on se retrouve tous les soirs, et cela pendant les cinq ou six jours que dure le voyage de l'Oberland. Si quelqu'un reste un jour de plus quelque part, il passe dans une autre caravane, et le voilà membre d'une autre société, composée à peu près comme la première; car toutes se ressemblent: des artistes français, des oisifs de toute nation, et parfois, et par malheur, des étudians allemans. Je dis par malheur; car les étudians allemans portent, dans leur voyage de Suisse, la rusticité systematique des moeurs universitaires.

Arrivent-ils dans une auberge, ils s'emparent de la salle commune par leurs chants et par l'odeur de leurs pipes. Bientôt les dames désertent, et l'hôtel ressemble alors à quelque auberge du tems de la guerre de Trente ans. Pauvre triomphe du moyen âge sur la civilisation, mais qui plaît à l'imagination de nos étudians: ils poussent alors joyeusement sous leurs longues moustaches des bouffées de fumée de leurs pipes; ils s'en croient plus énergiques. Si l'esprit romanesque de ces jeunes gens visait à la grâce et à la délicatesse, ils se feraient Céladons et prendaient les moeurs de l'Astrée: comme ils visent à la force et à l'énergique, ils se font barbares, et pour cela, en attendant la vigueur de caractère, ils laissent croître leur barbe, afin de fortifier leur âme.

La fin prochainement.

VARIÉTÉS.

Une scène de Bohémiens. Je me trouvais en Valachie, chez un de mes amis, négociant comme moi, dans un de ces misérables villages composés de cabanes dont le premier venu peut se dire le seigneur s'il possède seulement un cheval proprement harnaché, des vêtemens étrangers et un commerce de quelques piastres. Dans ce pays soumis d'avance à qui prend la peine de le conquérir, et qui n'a d'autre industrie que celle de tirer le meilleur parti possible de sa servitude, le bâton est le seul lien qui existe entre le maître et l'esclave: l'un commande et frappe, l'autre tend le dos et obéit. Les différences, du reste, ne sont qu'à l'extérieur: au fond, même corruption, même ignorance, même dégradation: le riche n'a pas même le triste avantage d'un vernis d'élégance pour déguiser la sienne; les mêmes vices habitent sous la pelisse de soie du seigneur et sous la tunique grossière du paysan valaque. . . .

Des étrangers juifs, Grecs, Serviens et Bulgares, pour la plupart, exploitent le commerce de la Valachie. C'était dans ce but que j'étais venu vivre avec mon ami, issu lui-même d'une des familles franques les plus estimées de Constantinople. Mais, à la tête d'une maison considérable, il était obligé à de fréquentes absences; il menait depuis longues années cette vie dure, active, pénible du négociant dans l'Orient: il m'avait donc laissé seul dans son village. Jeune, sans expérience, au milieu d'une population dont je connaissais peu la langue et encore moins les moeurs, je passai mon temps, comme la plupart des riches Valaques, à fumer, à boire, à chasser, à monter à cheval et à m'ennuyer; je n'avais que le passe-temps de battre les paysans.

Un soir, au moment où mes Valaques rentraient de leurs travaux, j'étais dans la cour, occupé à faire entourer de palissades des marchandises qui devaient y passer la nuit, lorsqu'un bruit subit et inconnu attira mon attention. Cette rumeur, d'abord éloignée, croissait et se rapprochait à chaque instant; c'était à-la-fois des voix d'hommes, des chants aigus et bizarres, et je ne saurais rendre ce qu'avait d'effrayant, le soir, au milieu des longues plaines de la Valachie, cette discordante harmonie que le vent apportait jusqu'à nous. Si je me fusse trouvé dans le désert, j'aurais cru entendre une horde de Bédouins ou une caravane avec ses chameaux. Je ne m'étais pas trompé de beaucoup, car les déserts de la Valachie ont aussi leurs caravanes et sur-tout leurs Bédouins. Qu'est-ce donc, sainte mère de Dieu, demandai-je au premier domestique de mon ami, vigoureux paysan, dont on avait fait malgré lui un habitant du comptoir, qu'est-ce donc, Bivalaki? „Encore une huitième plaie d'Egypte, monseigneur. — Comment, sont-ce des sauterelles? — Non, monseigneur; pire que cela: des Bohémiens. — Des Bohémiens, m'écriai-je à mon tour; et je pâlis à l'idée des marchandises de mon ami, exposées en plein-air. Les longues lances d'une troupe d'Arabes m'auraient fait moins peur que l'idée de ces longs doigts crochus des Bohémiens furetant mes ballots. — Et vont-ils passer la nuit ici? Il faut les renvoyer plus loin; il faut qu'ils partent à tout prix. — Dame, monseigneur, nous ferons bonne garde cette nuit, et nos voleurs se rabattront sur les poules du village; malheur à celles qui auront découché. — Mais nous ne pouvons pas souffrir que des bandits viennent ainsi rançonner le village; il faut réunir quelques hommes et les forcer à aller prendre gîte plus loin. Croyez-moi, monseigneur, n'ayez rien à démêler avec ce gens-là, c'est le plus sage; les Bohémiens sont comme les chardons: ils font du mal à ceux qui les touchent."

Cet avis était le plus sensé, aussi ne l'écoutai-je pas; je fais signe de me suivre au brave Bivalaki, qui, pour avoir conseillé la prudence, n'en était pas moins prêt à me défendre des suites d'une sottise, et, me mettant en route avec lui, je fus bientôt arrivé au camp des Bohémiens, à deux cents pas environ du village. De mauvaises tentes en poil de chèvre composaient tout l'établissement, et la porte était tournée du côté opposé au village. J'arrivai donc sans être aperçu. J'appliquai l'oeil à l'une des nombreuses déchirures de l'une des tentes, et je vis.... (l'oeil d'un chrétien n'a pas été souvent régalé d'un pareil spectacle); autour d'un vaste feu allumé devant la porte, je vis entassé pêle-même quelques créatures humaines dont je pouvais à peine distinguer la forme au milieu des nombreux quadrupèdes qui se confondaient avec elles; la seule marque de supériorité que les bipèdes humains avaient pu s'arroger était de se placer plus près du feu, pour surveiller, sans

doute, plus facilement l'importante affaire du souper qui s'apprêtait dans une mauvaise chaudière. Des enfans nus, suspendus au sein de leurs mères nues et basanées comme eux, formaient avec tout cela des groupes hideux de misère et de malpropreté. J'ai dit leurs mères, je me trompe; car tout étant commun dans la république, femmes comme enfans, il n'y a pas plus d'épouses qu'il n'y a de mères. La nourrice donne le lait à l'enfant qui se trouve à côté d'elle, et qui, après tout, est peut-être le sien, mais elle n'en sait rien; le cochon de lait tette l'ânesse, le jeune chien la truie, le chat la chienne: tout est pêle-mêle, tout est confondu. Les démarcations des races, les relations de famille n'existent plus dans cette horrible anarchie, dans ce chaos de la nature où l'homme n'a d'autre supériorité que celle de la force, d'autres liens que ceux du hasard, d'autres penchans qu'un brutal désir,

La fin au prochain numéro.

CHRONIQUE DE LA MODE.

Mode de Paris.

I. — Modes des Dames. — Il ne faut pas songer, pour le moment, aux grandes parures. C'est sur les mises de promenade et de ville qu'il s'agit d'appeler l'attention de nos lectrices; la plupart de ces mises, de ces toilettes de sortir, reçoivent le nom de négligés, mais la mode ne se pique pas toujours de logique, tant s'en faut! . . . témoins ces mêmes négligés qui, en dépit de l'acception réelle et sévère du mot, se composent de fantaisies aussi fraîches que jolies, aussi coquettes qu'ingénieuses, et pouvant former par conséquent les plus séduisans costumes qu'il soit possible d'imaginer: ceci vaut bien une petite faute de raisonnement.

Les robes et les redingotes ont subi des changemens dignes d'être signalés. On ne parle plus des robes busquées devant et derrière; la saison n'admet plus de robes qui soient tout à la fois montantes et fermées; les corsages plats, ajustés conservent leur suprématie méritée; quant aux robes-redingotes, cette charmante union de deux coupes également dignes d'intérêt, on peut, à l'aide des petits côtés du devant et des fronces éventaillées du dos, leur donner une excellente apparence; il est des femmes très cambrées à qui les dos éventail siéent parfaitement, et pour peu que la poitrine ait du développement, il est bon d'avoir recours à un à-plat avantageux, sans nervures, mais que les petits côtés dont nous venons de parler rendent parfait.

On a essayé de lacer lâche le corsage et même la jupe de certaines redingotes; c'était, disait-on, dans le but de laisser voir une chemisette bouillonnée; jusqu'à présent cette tentative n'a pas obtenu d'importans résultats. On donne une préférence marquée aux revers, aux bavaroises, aux berthes ouvertes et composées de biais. Quant aux manches, on cherche toujours le moyen de les orner du haut afin de donner aux épaules une apparence de largeur, ayant pour conséquence d'amincir la taille. On a donc recours aux jockeys ouverts, imbriqués ou croisés, aux dalmatiques ou épaulières ornées de passementeries et qui rappellent le moyen-âge ou bien, et c'est ce que l'on fait généralement avec les tissus très-légers ou diaphanes, avec les foulards sans ombre, les barèges, les organdis, les mousselines et même les cotpalys, ou bien, disons-nous, on a recours aux manches composées de bouillons superposés et que l'on désigne sous le nom de manches à la Diane de Poitiers!

Les plus séduisantes robes de saison se font maintenant, pour les dames qui veulent porter du blanc, en véritable batiste de Vallenciennes, on sait qu'il n'est pas de tissu dont la blancheur soit plus pure et la fraîcheur plus incontestable

Avec ces fraîches toilettes, ces piquantes nouveautés printanières, il faut des capotes, des chapeaux d'une coupe heureuse et qui réunissent l'élégance à la plus ingénieuse simplicité; nous citerons donc comme exemples, parmi les modèles nouveaux de la maison Mariton (2, place de la Madeleine), une capote de crêpe lisse ornée d'une chute d'épis de riz entremêlés de fleurs des champs, une paille d'Italie, sur laquelle s'épanouit une fleur brésilienne rose à feuillage lancéolé, une paille de riz ornée de rubans blancs, satin et gaze, maintenant un chou de graines qui forme gerbe sur le côté; une paille d'Italie sur laquelle ondule une plume-dentelle; puis pour négligé du matin des pailles d'agrément et des pailles cousues recouvertes d'un voile de gaze, qui est de la même couleur que les rubans.

II. — Modes des hommes. — Les modes d'hommes ont eu aussi leur part dans les changemens survenus depuis quelque temps; les tailles, que l'on avait démesurément allongées, ont repris leur position normale, c'est-à-dire les hanches pour appui; en remplacement des paletots-sacs ou paletots grecs, on voit quelques pardessus au tissu souple et chaud, sans lourdeur; c'est un emprunt fait aux modes anglaises. Nos tailleurs nomment ces vêtements étoffe et coupe, des twines; quelques érudits prétendent qu'il faut dire une twaide; nous ne les chicanerons pas là-dessus. Les habits sont très-abbattus, à anglaises spacieuses et tournant du bas; collet bas de pied et d'un tombant qui n'a rien d'exagéré; petit cran de ceinture; basques pleines, sans lourdeur, accompagnant la cuisse sans la masquer. Les valencias, les poils de chèvre, les piquées et certains cachemires unis ou façonnés, suivant l'emploi, servent à créer des gilets plus ou moins ouverts; on recommande comme coupes élégantes, les chevalieres presque droites, pouvant se boutonner jusqu'en haut par une seule ligne de boutons; les gilets à châle croisés du bas, très-dégagés du haut, et les châles allongés, étroits, très-ouverts et ne se fermant du bas qu'à l'aide de cinq ou six boutons.

Les pantalons habillés sont à demi ajustés, et tombant sur la butte presque sans échancrure. En négligé, on porte volontiers le pantalon presque juste des jambes et recevant en haut deux plis de ceinture de chaque côté de la brayette.

Les costumes de petits garçons varient suivant les âges; on vient de créer pour les enfans de sept à dix ans de très-jolies blouses en drap, à jupe froncée, à corsage composé de plis fixés et boutannant sur le côté de la poitrine; les manches un peu larges du haut sont recouvertes de dalmatiques, agrafées par deux ou trois boutons. Pour un âge plus tendre, on a composé un costume complet qui a quelque chose du moyen-âge, et qui a reçu le titre de costume du Comte de Paris; de dix à douze ans, le pantalon s'ajuste, reçoit de sous-pieds, et la petite veste anglaise, le gilet droit en piqué jaune ou en valencias clair, sont encore ce qu'il y a de mieux porté.

E. Ch.

NOUVELLES A LA MAIN.

Nous lisons dans un journal anglais: „Lundi au soir, l'éléphant de M. Van Amburgh a quitté Aylesbury pour aller à Amersham. Arrivé à la barrière de Nissenden, le gardien a refusé de laisser passer l'animal, parce que le cornac ne voulait pas payer plus que pour un cheval, et il a fermé la porte. Alors le cornac a laissé passer l'éléphant et a continué son chemin tout seul, mais cet animal a brisé en un instant la barrière, l'a arrachée à ses gonds et est passé victorieusement sur les débris."

Mlle Lucie Grahn, cette jolie danseuse que l'on a tant applaudie à l'Académie royale de musique, il y a trois années, vient de mourir subitement à Saint-Pétersbourg. Souffrante encore de la maladie de genou qui avait été la cause de son éloignement du théâtre de Paris, elle a voulu dominer la douleur qui paralysait une partie de ses moyens; cet effort lui a coûté la vie. Après avoir dansé d'une façon surprenante et obtenu un succès inouï, Lucie Grahn a senti le sang lui monter à la gorge et à la tête, et quelques jours après cette fatale représentation, elle a succombé."

II. — Une feuille belge parle de nouveau d'un projet dont, il y a quelques années, l'auteur a failli être envoyé aux petites maisons. Nous copions textuellement: „A peine le fameux tunnel de la Tamise est-il terminé, que nous trouvons dans plusieurs journaux anglais un projet de tunnel bien plus gigantesque encore. Il ne s'agit de rien moins que d'établir un tunnel sous la mer de Douvres à Calais. Un ingénieur prétend que le détroit ne présente nulle part assez de profondeur pour que ce projet soit impossible. La nature des rochers sous-marins qui se trouvent dans cette mer rendrait les extractions faciles, et l'entreprise ne coûterait guères que cinq ou six fois autant, que le tunnel de la Tamise."

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 8 Juin 1843. Numéro 68.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Maison du diable à Frobelwitz.

Fin.

Le major voulut ouvrir la porte; elle était fermée en dédans; il se mit à l'oeuvre pour l'enfoncer. Cela prit quelque temps, et lorsqu'on en fut venu à bout, l'on trouva Starinski évanoui sur le parquet. De l'inconnue, aucun vestige; rien qui indiquât par où elle s'était retirée.

Le Polonais fut placé sur son lit, saigné, soigné, secundum artem. La faculté s'installa dans son logis; il recouvra la santé, mais sa vie fut un bien cruel supplice.

On voulut l'interroger sur ce qui s'était passé, mais il fit signe de ne jamais lui parler d'un sujet aussi pénible pour lui.

L'appartement où la funeste entrevue avait eu lieu fut fermé; depuis, il n'a plus été ouvert; on l'appelle la chambre du fantôme.

Plus de fêtes, plus de dîners; Starinski ne sortit plus, ne reçut personne; il renvoya son cuisinier; il céda à qui les voulut, et pour le prix qu'on lui en offrit, ses équipages, ses chevaux; il n'écrivit plus aucune lettre; celles qui arrivaient à son adresse restaient sans être ouvertes; sa table devint l'opposé de ce qu'elle avait été; il ne fit plus qu'un repas tous les vingt-quatre heures, si l'on peut appeler un repas se laisser servir sans même regarder ce que l'on va porter à sa bouche, et prendre la dose strictement nécessaire pour ne pas expirer d'inanition. Ce régime fit évanouir comme des ombres tous les anciens commensaux de l'hôtel.

Le malheureux exigea chez lui un silence absolu; un vieux valet de chambre fut la seule personne dont il accepta les services. Ses cheveux avaient blanchi en un moment; sa figure contractée, labourée, ridée, portait l'empreinte du désespoir et du remords.

Il balbutiait sans cesse des mots entrecoupés des phrases interrompues; si l'on avait écouté, recueilli, coordonné ces aveux échappés à une conscience bourrelée, l'on aurait obtenu les détails d'un forfait; il avait spolié la veuve et l'orphelin; la soif de l'or l'avait rendu homicide. La justice ne se préoccupa nullement de ces confessions; du fond de la solitude où vivait Starinski, il n'en transpirait presque rien dehors.

Cinq mois se passèrent de la sorte; le Polonais devint plus jaune, plus livide, plus maigre que jamais. Il finit par se mettre au lit, il n'eut plus la force d'en sortir. Il y restait des jours entiers, plongé dans un engourdissement complet ou en proie à d'effrayantes convulsions. Son fidèle domestique Wilhelm se hasarda à lui parler de voir un ministre de la religion; le malade répondit avec effort que c'était inutile, qu'il était réprouvé. Ce fut encore pis lorsqu'il lui fut fait la proposition d'appeler un médecin.

L'hiver était venu; le 27 décembre, au soir Starinski avait à peu près perdu connaissance; Wilhelm se reprocha de laisser trépasser son maître sans avoir recours à la faculté; il fit prévenir le docteur Schachtmeyer, le Boerhaave, l'Esculape de Francfort; depuis vingt-ans, tout homme un peu comme il faut sur les rives du Mein était mort de la main du docteur.

Schachtmayer accourut avec empressement; il se désolait depuis long-temps de ne pouvoir approcher du Polonais, il espérait trouver là un cas rare, un objet d'étude intéressant! le docteur aimait la médecine tout comme un poète aime la poésie, tout comme un peintre chérit la peinture; il serait mort d'orgueil et de bonheur s'il avait pu découvrir quelque maladie nouvelle; il pensait de bonne foi qu'il n'y en avait pas assez et qu'une de plus ferait beaucoup pour sa gloire, sans faire grand mal à la race humaine.

Assis au chevet de Starinski, il resta long-temps à lui tâter le pouls, à considérer ces yeux éteints et enfoncés sous les os où était la place des sourcils; à étudier ces traits épouvantables à voir; il étudiait, avec une ardeur passionnée, avec l'insatiable curiosité du savant, la lutte du reste de l'existence; il penchait sa tête et sa pensée sur la bouche déjà froide de l'agonisant.

Le vent mugissait avec force, poussant des tourbillons de neige contre les croisées du vaste appartement qu'éclairait à peine une lampe placée non loin du lit où le Polonais était étendu; c'était un de ces immenses lits d'autrefois, avec un ciel démesuré, garni de lourds rideaux à ramages richement brodés; ils offraient un contraste bizarre, de gracieux épisodes empruntés aux riantes légendes de la mythologie grecque.

Minuit vint à sonner.

Le douzième coup vibrait encore lorsqu'un bruit étrange se fit entendre dans l'antichambre; il attira l'attention du docteur et du domestique.

Ce bruit était celui des pas d'un homme qui marche avec rapidité et qui paraît livré à une vive impatience; c'était le retentissement d'un pied posé avez force sur le parquet, et ce pied paraissait de fer, tant le son qu'il produisait était net, métallique, sonore.

Quel que fût celui qui se promenait de la sorte, sa démarche indiquait une colère violente; il allait d'un bout à l'autre de l'antichambre sans s'arrêter un seul instant; il manifestait une irritation de plus en plus croissante. Le médecin, le valet de chambre se regardèrent avec stupeur.

— Qui est-ce qui peut ainsi se promener? dit Wilhem tremblant de tous ses membres.

— Quelqu'un de la maison est-il levé?

— Non; d'ailleurs personne n'oserait faire un pareil bruit à la porte de l'appartement de Monsieur.

Il finissait à peine et un coup violent fut frappé à cette même porte: un second suivit au bout d'une minute; un troisième, après une minute encore; ces coups, de plus en plus forts, ressemblaient à ceux d'un marteau de bronze qui tombe sur une cloche d'airain.

— Allez voir qui est là? dit le docteur.

— Pour tous les trésors du monde et me fît-on empereur, je n'irai point.

— Poltron; eh bien! j'y vais, moi, répondit l'Hippocrate en saisissant la lampe.

— Je vous suis, s'écria Wilhelm, je ne veux pas rester dans l'obscurité.

Ils ouvrirent la porte, non sans un violent battement de coeur ils regardèrent, ils ne revirent personne. Le bruit avait cessé; le docteur fit le tour de l'antichambre; rien.

Troublés et agités, ils revinrent dans l'appartement de Starinski; ils se replacèrent près de son lit; il était toujours comme privé de connaissance; il paraissait ne s'être nullement aperçut de ce qui s'était passé autour de lui.

Horreur! Ce fut dans l'appartement même que le bruit de cette affreuse promenade se fit tout d'un coup entendre avec plus d'énergie que jamais. Un pied de plus en plus rapide, de plus en plus colérique, résonnait dans la chambre du malade; il s'éloignait jusqu'à la croisée, il revenait, il s'éloignait de nouveau; l'emportement, l'irritation de marcher paraissaient au comble.

Schachtmeyer et Wilhelm regardaient avec effroi, ils n'apercevaient nulle créature humaine ou autre, mais ils voyaient bien distinctement les bondissemens, les ondulations du parquet qui gémissait, qui semblait demander grâce sous ces coups répétés.

— Il se passe là, à notre côté, quelque chose d'effroyable, dit à voix basse le médecin au domestique: allez chercher quelqu'un, réunissez ici toute la maison.

— Je n'ose pas bouger, ma tête se fend, je deviens fou, le diable est là, fuyons. Au secours, au secours, mon Dieu!

— Calmez-vous; imitez-moi; je me fais violence pour ne pas succomber, moi aussi, à un effroi bien naturel. Ayons confiance en Dieu, il nous protégera. Juste ciel, le bruit devient plus violent que jamais; ces enjambées sont de plus en plus rapides; il y a de la frénésie. Mon devoir est cependant de ne pas déserter le chevet d'un mourant. Allez donc, amenez avec vous quelques figures humaines.

Le domestique se lève, retombe, se lève encore, se glisse à pas précipités contre le mur et s'élance dans l'antichambre; il avait trouvé du courage dans l'excès de sa frayeur.

Resté seul, le docteur se trouva glacé d'épouvante; il y avait de quoi; mettez-vous à sa place. La promenade infernale ne discontinuait pas; il s'écrie d'une voix pareille au dernier cri d'un noyé:

— Qui es-tu, être effroyable? Pourquoi viens-tu ainsi auprès d'un mourant? Parle si tu peux; montre-toi, si tu l'oses.

Ces mots arrachèrent Starinski de la stupeur où il était depuis long-temps. Il ouvre les yeux, il se dresse sur son séant, il ne peut s'y soutenir; il veut parler, prononcer quelque prière; sa langue se refuse à toute articulation, ses lèvres, affreusement écartées, laissent nues ses dents que contracte un grincement effroyable. Il écarte les bras, comme s'il voulait repousser quelqu'un; ses cheveux, blancs comme des fils, étaient hérissés.

L'invisible promeneur s'était rapproché du lit; les rideaux s'étaient ouverts comme d'eux-mêmes; le Polonais s'agita convulsivement, parut chercher à se relever, ne le put; il exhala un gémissement déchirant, et il se couvrit la figure de ses deux draps.

Il était mort.

Le bruit des pas avait cessé.

Lorsque Wilhelm revint accompagné de plusiers domestiques blêmes et effarés, il trouva le docteur étendu sans connaissance auprès du lit; le cadavre du Polonais portait tous les symptômes de la plus effroyable agonie.

Le défunt fut enseveli sans éclat; on ne connaissait aucun parent; la ville de Francfort hérita de ses biens; la maison où il avait rendu le dernier soupir d'une manière si tragique fut en vain annoncée comme étant à louer; au bout de plus de soixante ans, il ne s'est présenté personne qui se soit soucié d'en faire son domicile. L'on prétend que parfois, dans les nuits d'hiver, au milieu de la tourmente, il en part des gémissemens horribles à entendre; ces cris, je les ai entendus moi-même, mais je crois que ce sont ceux de deux vieilles girouettes, le vent cherche à les faire tourner malgré elles, et il en vient à bout lorsqu'il y met beaucoup d'entêtement.

G. B . . .

VOYAGES.

Les voyageurs en Suisse.

Fin.

Il y a beaucoup de choses en Suisse que je préfère à la rencontre des étudians allemans; par exemple, j'aime mieux la pluie. La pluie sur la montagne amène les scènes du monde les plus piquantes. Tantôt c'est une caravane que vous voyez passer; et, au seul aspect, vous pouvez dire quelle nation y est en majorité. Si elle est calme et résignée; si chaque voyageuse est enveloppée dans son manteau, ne pressant point le pas de son mulet qui, la tête baissée sous la pluie, suit doucement la trace des montures qui ont passé le matin; si personne ne dit mot ni pour s'encourager, ni pour rire du mauvais tems; si les hommes marchent gravement à pied, appuyés sur leurs longs bâtons, de l'air de gens qui accomplissent un devoir et ne s'en plaignent pas, à ces signes, soyez-en sûrs, c'est une caravane anglaise. Les Anglais semblent parfois voyager, moins par plaisir que par acquit de conscience. D'ailleurs, tenant à honneur d'être le peuple qui sait le mieux voyager, comme il est aussi celui qui sait le mieux jouer au whist, ils prennent en patience les accidens de la route. Ils ont là-dessus une espèce de fatalisme oriental. Dieu le veut, dit le musulman quand il arrive quelque malheur; cela répond à tout. Que voulez-vous? dit l'Anglais assailli par la pluie, quand on est en voyage! et cela répond aussi à tout. La caravane est-elle gaie jusqu'à la folie, ou maussade jusqu'au ridicule? Entendez-vous rire jusqu'aux larmes ou protester en grondant qu'on ne reviendra plus dans ce maudit pays? La caravane est française. Enfin a-t-elle l'air de défier l'intempérie du ciel, prenant la chose en vrais héros, et se disant tout bas qu'on en voyait bien d'autres au moyen-âge? Ce sont des Allemans.

Parfois les trois nations mouillées et trempées se rencontrent dans un mauvais chalet de bergers. Alors c'est le plus singulier mélange de résignation méthodiste, de gaîté extravagante, et de magnanimité héroïque. Tous ces sentimens divers se confondent et s'exhalent en exclamations de toutes sortes. Tantôt la familiarité s'établit, et chacun raconte son histoire de la matinée. Les uns se sont égarés, et se sont tout-à-coup trouvés emprisonnés dans une vallée fermée de glaces et de rochers; d'autres n'ont point perdu leur route, mais ils racontent avec une sorte d'orgueil les soins qu'ils ont pris pour ne pas perdre la trace. Chacun enfin a eu ses petites aventures. Pendant ce tems, de gros quartiers de sapin brûlent dans la cheminée et éclairent la cabane; les femmes, rangées auprès du feu, ont ôté leurs manteaux, et réparent un peu le désordre de leur toilette. La flamme se réfléchit de mille manières sur leurs visages, ranime leurs traits que la pluie a pâlis. Les hommes vont de tems en tems à la porte, voir si le ciel s'éclaircit. — Il va faire beau; car le tems devient plus clair dans la vallée. — Oh! oh! mauvais signe! C'est quand les montagnes commencent à se montrer que le beau tems est près de venir. — N'est-ce pas? Et l'on consulte là-dessus le berger, mais le berger, en homme qui sait vivre et qui ne veut mécontenter personne, répond oui à toutes les questions.

Enfin, malgré la pluie, on se remet en route, et on arrive au gîte. C'est une scène nouvelle que l'arrivée des caravanes. Les voyageurs que le mauvais tems a retenus à l'hôtel observent avec une sorte de joie maligne les voyageurs qui descendent de la montagne, tout trempés de pluie et brisés de fatigue. Voilà pourtant, disent-ils, comme nous serions, si nous n'avions eu le bon esprit de rester. Ne leur envions pas cette joie, car c'est de toute leur journée la première distraction qu'ils aient. Je me souviens d'avoir eu à Chamouny le spectacle du désoeuvrement de vingt ou trente voyageurs arrêtés par la pluie. C'était un tableau curieux: le matin, d'abord incertitude générale; délibérations dans chaque coin de la salle commune: partira-t-on, ne partira-t-on pas? On va à la fenêtre. Voyez-vous le Mont-Blanc? — Non. — Oh! la journée sera mauvaise. On consulte les guides. Il fera beau, disent-ils; je le crois bien, s'il ne faisait pas beau, ce serait une journée de perdue. Les garçons d'auberge sont là-dessus d'un avis différent: les voyageurs partiront s'ils veulent, mais il pleuvra toute la journée. Cependant, là comme ailleurs, la séparation se fait entre les timides et les hardis. Les timides attendent l'heure de midi; à cette heure, disent-ils, nous verrons. Les gens hardis partent, la tête haute, quelques-uns pourtant le parapluie sur l'épaule. A midi même tems, même pluie, même obscurité sur les montagnes. Alors chacun s'arrange pour sa journée. Les uns se mettent au coin du feu et lisent le livre des voyageurs; singulier recueil de niaiseries à l'occasion du Mont-Blanc et de la mer de glace. Il y a là des sottises en toute langue, en vérité, pour être petit à côté des Alpes, l'homme n'avait pas besoin d'écrire les pensées qu'elles lui inspirent.

Les jours de pluie on dîne de meilleure heure, car c'est un moyen d'occuper la journée. Aussi, dès quatre heures la table se met; le soir, même désoeuvrement que tout le long du jour. Cependant il y a moins de mauvaise humeur sur les visages; la journée est passée, on a pris son parti; puis, pendant la nuit, le tems changera, il fera beau demain, et chacun se retire dans sa chambre avec l'espérance de voir au matin le soleil briller sur les neiges du Mont-Blanc.

Si les premiers voyageurs qui ont parcouru la Suisse, et qui ont mis en réputation ses lacs, ses montagnes et ses vallées, revenaient au monde, et recommençaient leur voyage, ils seraient, j'imagine, bien étonnés: Ils trouveraient la Suisse singulièrement changée, et peut-être s'en plaindraient-ils, peut-être diraient-ils qu'ils l'aimaient mieux telle qu'elle était autrefois: sauvage et agreste. Aujourd'hui, semée d'auberges excellentes, traversée jusque dans ses plus étroites vallées par des chemins entretenus avec soin,

familiarisée avec le monde, habituée au goût facile que procure la curiosité des oisifs, une partie de la Suisse a perdu sa physionomie originale. Quelques-uns même de ses cantons ne sont plus, pendant quatre mois de l'année, qu'une espèce de jardin public où l'on vient de toute l'Europe; une guinguette enfin de bonne compagnie, passez-moi le mot. L'imagination, nous l'avouons volontiers, peut se plaindre de cette métamorphose; quant à nous, nous sommes prêts à nous en applaudir; car n'est-ce pas une grande et belle chose qu'un honnête bourgeois de Paris ou de Londres puisse quitter sa maison, faire deux cents lieues, voir le Mont-Blanc face à face, fouler la mer des glaces, visiter les cascades les plus sauvages, et revenir enfin chez lui, le tout commodément et sans avoir dérangé ses habitudes, sans presque même s'être désheuré! N'est-ce pas là, après tout, une des fins de la civilisation?

VARIÉTÉS.

Fin.

Mais mon espionnage fut bientôt trahi par quelque chien de la tribu, ou les oreilles non moins vigilantes de quelque Bohémien. Un mouvement général s'opéra dans cette masse confuse, où tout s'agita et parut prendre vie, comme dans une fourmilière que l'on dérange; deux ou trois hommes sortirent brusquement de la tente, et me demandèrent en langage valaque, d'un ton assez effronté, ce que je voulais. Les vêtemens étrangers qu'ils aperçurent les rendirent cependant plus humbles; et quand je leur eu fait connaître ma ferme détermination de les renvoyer chercher gîte plus loin du village, le vocabulaire si servile du paysan valaque n'avait pas d'expressions assez basses pour rendre leurs supplications. — Ils étaient si fatigués; les villages étaient si loin; il leur fallait si peu de chose, ce qu'on donne à un chien, un peu de terre pour s'y coucher, un peu d'eau pour se rafraîchir; je n'aurais jamais le coeur de renvoyer ainsi une pauvre tribu qui venait manger à ma porte le pain de la misère, sans même me demander les miettes de mon repas. Je l'avouerai, mes entrailles, d'ailleurs endurcies par le contact avec une population toujours mendiante et toujours affamée, étaient assez peu émues de ces longues litanies; j'insistai avec fermeté, et plus ma voix s'élevait, plus celle de mes antagonistes baissait de ton, surtout à la vue du redoutable bâton dont mon compagnon faisait parade, comme pour appuyer mon discours; car rien en Valachie ne résiste à cet argument; celui qui frappe a toujours raison. Enfin, dans mon impatience, j'arrachai de la terre une des cordes de la tente, et le fragile édifice chancela. J'eus tort, et ne fut pas long-temps sans m'en aperçevoir: la tribu parut se soulever tout entière; quatre ou cinq femmes sortirent de la tente totalement nues; mais d'une nudité si rebutante, que nos langues civilisées manquent de mots pour la dépeindre. Ces mégères, couvertes de leurs longs et sales cheveux noirs, les yeux étincelans, et étendant vers moi leurs doigts crochus; se mirent à vomir, dans leur idiome barbare, toutes les malédictions que langue d'homme peut inventer. Enfin, quand les paroles leur manquèrent, quand leurs gorges enrouées ne purent plus rendre aucun son, chacune d'elles, saisissant par le pied une de ces petites créatures qu'elles portaient dans leurs bras, leur firent décrire en l'air le cercle qu'un enfant imprime à sa fronde, et menacèrent de m'en frapper. Je reculai épouvanté de ce dernier trait d'éloquence; mon fidèle domestique était aussi atteré que moi, et son regard tourné derrière lui avec une inquiétude visible, paraissait me conseiller de chercher mon salut dans la fuite. Nous fûmes bientôt d'accord, et suivant un peu trop tard, l'avis que j'aurais dû écouter plus tôt, je me retirai à la hâte d'un pas qui ressemblait assez à une course, abandonnant à leur sort les tendres couples que j'avais dérangés. N'oublions pas d'ajouter que malgré la rapidité de ma retraite, je fus poursuivi jusqu'aux portes du village par toute la tribu, y compris les femmes, les enfans, les chevaux, les chiens, les cochons, et que leurs hurlemens discordans me poursuivirent encore long-temps après qu'il se furent arrêtés à ces limites qu'ils nosaient pas franchir.

Arrivé à ma porte, je me retournai pour attendre mon domestique, que j'avais laissé derrière moi. Il arriva bientôt; mais il n'était pas seul; il tenait par les cheveux (manière qui remplace les menottes en Valachie) un grand gaillard basané vêtu de la longue tunique de lin, de la ceinture de laine, des spartillas et du bonnet de peau de mouton, communs aux Bohémiens et au paysan valaque.

C'était le chef de la tribu. La seule marque de son autorité était un court et pesant fouet armé de lanières de cuir et de noeuds de fils de laiton, qu'il portait à sa ceinture, et qui lui servait à mettre l'ordre au milieu de sa bande indisciplinée. Mon homme l'avait rencontré devant une maison du village où il venait mendier ou voler selon l'occurence. D'assez mauvaise humeur, comme on l'est quand on a tort, je ne fus pas fâché de cette capture, et je me promis de faire payer à ses épaules ma mauvaise aventure. Je le fis entrer, et bientôt une bastonnade légèrement appliquée, lui témoigna mes charitables intentions, qu'il n'avait que trop pressenties. Mon but, en le retenant, n'avait point été de satisfaire une mesquine vengeance, mais d'imposer quelques soumissions à ses compatriotes en le retenant pour otage, et en mettant sa délivrance aux prix de leur prompt départ. Malheureusement, j'avais compté sans mon hôte et surtout sans les hurlemens qu'il se mit à pousser dès le premier coup, au lieu de l'héroïque patience que les valaques déploient dans de pareilles exécutions. En un instant, l'infernale tribu se trouva rassemblée sous mes fenêtres comme une troupe de djinns (génies). Il n'y manquait rien, ni bipèdes, ni quadrupèdes, ni surtout les noires sorcières avec leur fronde vivante qu'elles balançaient dans leurs mains, se pressant autour de mes frêles palissades, que je craignais de voir s'écrouler; elles me menaçaient de jeter leurs enfans sur le pavé de la cour, en me disant que je les paierais. Ces balistes d'un nouveau genre auraient effrayé la garnison la plus intrépide, aussi ne tardai-je pas à capituler; c'était leur chef qu'elles demandaient, qu'elle voulaient à tout prix: car un roi d'Asie n'inspire pas plus de respect à ses peuples qu'un chef de Bohémiens à sa tribu; ses paroles sont des lois, son regard est une faveur, son fouet lui tient lieu de sceptre; il est à la fois pontif, législateur et maître. Les articles de la capitulation furent bientôt dressés; je rendis à la tribu son fétiche vénéré, en me réservant seulement le redoutable fouet comme un trophée de ma victoire; je scellai sa liberté du don de quelques poules et la tribu se retira en me comblant de bénédictions.

Rw. Saint-H...

Le Violon de Mozart. Dans le haut du faubourg Saint-Joseph, à Vienne, il existait, il y a quelque quarante ans, un pauvre marchand de curiosité et de b r i c - à - b r a c. Cet homme qui se nommait Ruttler, était chargé d'une nombreuse famille, et le petit bénéfice de son misérable établissement suffisait à peine pour nourrir une femme jeune encore et quatorze enfans, dont le plus âgé ne comptait pas seize années. Cependant Ruttler malgré la triste situation de ses affaires, était bienfaisant, serviable pour tous, et le pauvre, le voyageur, ne réclamaient jamais en vain son secours et ses conseils.

Un homme dont la physionomie grave et sensible inspirait le respect et l'intérêt, passait chaque jour devant la boutique de Ruttler. Cet homme paraissait atteint d'une maladie mortelle; la nature semblait avoir perdu pour lui sa parure et sa beauté; seulement, quand il voyait devant lui voltiger les enfans de Ruttler, qui saluaient chaque jour son passage, un sourire effleurait ses lèvres décolorées, et, levant les yeux vers le ciel, il paraissait souhaiter à ces pauvres innocens une existence plus douce que la sienne. Ruttler avait aussi remarqué l'étranger, et comme il guettait les moindres occasions d'être utile à son semblable, il avait obtenu du malade le droit de lui offrir un siége quand il revenait de sa promenade accoutumée. On avait accepté cette offre patriarcale, et chaque matin les enfans de Ruttler se disputaient le plaisir de préparer l'escabeau destiné pour leur hôte.

Un jour, c'était le lundi de la Pentecôte, l'étranger revint de sa promenade plutôt que de coutume; les enfans de Ruttler l'entourèrent comme à l'ordinaire et lui dirent: „Monsieur, Monsieur, maman vient de nous donner cette nuit une jolie petite soeur.“ Alors l'étranger se présenta, appuyé sur le bras du plus âgé des enfans jusqu'au seuil de la boutique pour demander à Ruttler des nouvelles de sa femme. Le marchand allait sortir; après avoir confirmé à son hôte cette nouvelle et l'avoir remercié il finit par lui dire: oui, Monsieur, voilà le quinzième que Dieu nous envoie. — Brave homme! s'écria l'étranger, avec un sentiment de douleur et d'attendrissement. Siècle de fer! talent, vertu, honneur, on ne sait vous admirer que lorsque la tombe s'est refermée sur vous. Mais, dites-moi, n'avez vous pas un parrain pour votre nouveau-né? — Quand on est pauvre, Mon-

sieur, les parrains ne se trouvent guère; les parrains de mes autres enfans sont des passans ou des voisins aussi pauvres que moi. — Appelez-la Grabrielle, reprit l'étranger, et c'est moi qui lui donne ce nom. Voilà cent florins pour le repas auquel je veux assister; chargez-vous-en, vous m'obligerez. Et comme Ruttler hésitait: prenez, prenez! dit l'étranger; quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je suis digne de partager vos peines. Mais rendez-moi un service, j'aperçois un violon dans votre boutique; apportez-le moi sur cette table, j'ai quelques idées. Il faut que je les jette sur le papier.

Ruttler s'empressa de décrocher le violon et de le mettre entre les mains de l'étranger, qui en tira tout-à-coup des sons si extraordinaires, que la rue s'emplit de curieux, et que plusieurs seigneurs, reconnaissant l'artiste aux sons qui frappaient leurs oreilles, firent arrêter leurs équipages. Cependant, tout entier à la composition, l'étranger ne fit aucune attention à la multitude qui entourait la boutique de Ruttler. Il termina bientôt, serra dans sa poche ce qu'il avait écrit, et prit congé du marchand en le priant de l'avertir du jour où le baptême se ferait; il laissa son adresse.

Trois jours se passèrent et l'inconnu ne reparut plus; l'escabeau était vainement placé à la porte de Ruttler. Seulement le troisième jour, quelques personnes, vêtues de deuil et les paupières mouillées de larmes, s'arrêtèrent devant le siége informe et le contemplèrent avec tristesse, Ruttler prit le parti d'aller lui-même savoir des nouvelles de son hôte.

Il arriva au logis indiqué; mais la porte tendue de noir, un cercueil autour duquel brûlaient une grande quantité de cierges, une foule d'artistes, de grands, de savans et de lettrés qui déploraient un trépas aussi prompt qu'inattendu, lui firent soupçonner la vérité. Il apprit, non sans étonnement, que son hôte, que son bienfaiteur, que le parrain prétendu de sa fille était Mozart, et que c'étaient les obsèques de ce grand homme qu'on allait célébrer.

Mozart avait exhalé chez lui son dernier soupir musical; c'était assis sur l'escabeau, sur lequel il avait composé le magnifique Requiem, véritable chant du cygne de la Germanie.

Ruttler après avoir rendu les derniers hommages à l'homme qu'il avait honoré et respecté sans le connaître, rentra chez lui, et fut tout étonné de trouver son modeste asile envahi par une foule oisive qui se livre à l'admiration quand les objets d'un culte qu'elle a souvent méconnu n'existent plus.

Cette circonstance donna la vogue au pauvre établissement de Ruttler, qui finit par se retirer avec une petite fortune après avoir établi ses quinze enfans.

Il nomma Gabrielle la dernière créée, selon le voeu de Mozart, et le violon dont le grand homme s'était servi quelques jours avant sa mort servit de dot, à seize ans à Gabrielle. Ce violon fut vendu 4,000 florins. Quant à l'escabeau, Ruttler ne voulut jamais s'en séparer, malgré les offres brillantes qu'on lui en fit; il le garda tout à la fois comme un monument de sa pauvreté et de son bonheur.

NOUVELLES A LA MAIN.

Un capitaine de 31e de ligne, M. Cullon, a été tué bien malheureusement dans les environs de Bone. Il avait disposé sa compagnie en tirailleurs, deux ou trois dans chaque endroit, et il était convenu que s'il faisait une ronde, il frapperait deux coups sur sa cuisse. Il se leva, en effet, au milieu de la nuit; il paraît qu'il se perdit dans les broussailles et ne fit pas le signal convenu. Les soldats embusqués, entendant un bruit de pas, firent feu, et le malheureux capitaine tomba atteint de deux balles. Il était fort aimé de sa compagnie, et l'on a eu beaucoup de peine à retenir les hommes, qui, après ce malheur, voulaient tous faire retraite.

12. — Un épisode auquel la catastrophe du 3 mai a donné lieu sur le chemin de fer de Liége offre une preuve de courage vraiment stoïque. Un cultivateur des environs de Waremme, qui revenait de Liége, eut les deux jambes cassées; à le voir assis très-tranquillement et fumant sa pipe sur le bord du talus du railway, on ne doutait pas du grave accident qu'il venait d'éprouver; cependant les personnes occupées au pansement des blessés s'étant approchées pour lui donner les premiers soins que réclamait son état, le stoïque campagnard les engagea instamment et à plusieurs reprises à terminer avec les autres victimes avant de s'occuper de sa double fracture.

— On écrit de Stafford, 1er mai: „M. Preece, âgé de soixante ans, riche propriétaire aux environs de cette ville, s'aperçut hier, en rentrant chez lui, que son neveu, enfant de douze ans, dont il est le père adoptif, avait négligé d'exécuter quelques ordres qu'il lui avait donnés. Il voulut pour le punir le frapper avec sa canne, mais le jeune homme esquiva le coup et se sauva en riant dans la cour. L'oncle le suivit, et, lui ayant barré la retraite, il lui infligea un rude châtiment. Il semblait que la colère du vieillard devait être assouvie; il n'en fut pas ainsi. M. Preece, dont les traits étaient décomposés par la fureur, chancela tout-à-coup, vomit du sang, et tomba inanimé. Un gros vaisseau s'était brisé dans la poitrine. Le jury d'enquête a déclaré que M. Preece était mort de colère. Cause innocente de ce malheur, le neveu hérite de toute sa fortune."

13. On a écrit de Lyon, le 3 mai. — Un bien déplorable événement a attristé la population. Une barque, conduite par un jeune marinier sans expérience, traversait le fleuve, conduisant d'un bord à l'autre un homme et sa femme qui allaitait un enfant, quand elle chavira tout-à-coup. Dans cette extrémité, le mari saisit sa femme et la soutint pendant quelques secondes sur l'eau; mais, ayant perdu connaissance, il lâche prise, et continue à se débattre; cette pauvre mère fut emportée avec son enfant qu'elle tenait d'une main convulsive, tandis qu'elle agitait l'autre au dessus de l'eau; bientôt elle disparut complètement, aux yeux de la foule stupéfaite assemblée sur le rivage, sans qu'aucun assistant se fût senti assez de résolution pour sauver cette malheureuse. Le mari a été recueilli par une autre barque; quand il est revenu à lui, et qu'il a appris la double perte qu'il avait faite, il est tombé dans un profond désespoir. Le conducteur de l'embarcation a été arrêté, sa fatale inexpérience ayant été considérée comme la cause de ce lugubre accident.

14. Hier, à la cour d'assises, pendant que le jury s'occupait d'une affaire assez peu intéressante, un incident assez bouffon a égayé l'audience. M. le président Bresson avait, plus d'une fois, reproché à Levasseur l'un des accusés, d'avoir dit: „Je veux mettre la main sur la toquante." Chaque fois, Levasseur s'est récrié: „toquante! qu'est-ce que ça? connais pas." M. le président, croyant que Levasseur jouait l'ignorance, avait expliqué à l'auditoire que toquante: dans l'origine, voulait dire montre; mais que depuis, par extension, les voleurs ont désigné par ce mot tout ce qui est bon à prendre. Cette explication ne satisfit pas le purisme de Clivat, qui se leva et dit: „Pardon, M. le président, vous êtes dans l'erreur, le mot toquante ne se dit pas dans l'argot depuis plus de dix ans (rires dans l'auditoire)." „Quel est le mot nouveau? lui demanda le président. — Bob ou Bobineau, répondit Clivat." Une heure après le grammairien Clivat était condamné à cinq ans de prison, à la surveillance de la haute police pendant dix ans, et à la privation, pendant le même délai, de l'exercice des droits mentionnés par la loi pénale.

— On lit dans le Sémaphore de Marseille: „Dernièrement, un contrebandier avait imaginé un singulier moyen pour introduire en fraude de l'eau-de-vie et des esprits. Il avait acheté plusieurs bustes en plâtre représentant le roi des Français, et avait placé dans l'intérieur de ces bustes des boîtes de ferblanc qu'il remplissait de liquide destiné à échapper aux perquisitions du fisc. Cette ruse réussit pendant quelque temps,

— On lit ce qui suit dans un journal allemand, la Revue europa; Jusqu'ici on avait ressenti l'amour sans pouvoir le définir; ceux qui avaient soulevé la question n'avaient fait que la poser sans la résoudre. Enfin l'ouvrage d'un disciple de l'école philosophique de Hegel vient de donner du sentiment en question la définition la plus précise et surtout la plus claire.

„L'amour, dit le philosophe allemand, c'est l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'être infini, réuni à la cupidité et à la carnité entre le moi et le toi, car le moi et le toi, c'est le lui."

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Samedi 10 Juin 1843. Numéro 69.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui parait trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne ; 14 fl. 24 kr. pour la province ; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Un Pacte.

Légende Allemande.

Sur le sommet d'un roc sauvage, où croissaient ça et là quelques pins et quelques mélèzes, s'élevait autrefois le château du baron Von Felskopf.

Le baron Von Felskopf avait été dans sa jeunesse un soldat de fortune, ne connaissant d'autre droit que celui de l'épée, d'autre plaisir que le pillage, d'autre existence que la guerre. Une de ces chances heureuses, comme il s'en est tant présenté pendant la guerre de trente ans, lui avait valu la main d'une noble et riche héritière saxonne; mais, en revanche, il avait perdu un oeil. Il chercha dans le vin une compensation à ce malheur, et la salle à manger devint pour lui comme un autre champ de bataille qu'il joncha fréquemment des corps de ses ennemis vaincus.

C'était un maître rigide, qui veillait strictement à la discipline de sa maison; un de ces hommes qui pendent leur vieux chien quand il a perdu les dents à leur service . . . Il avait été traité lui-même si rudement pendant ses campagnes, qu'il etait devenu, suivant son expression, aussi dur que l'acier. Il avait coutume de se vanter d'être philosophe; mais son stoïcisme était tout bonnement le résultat de l'insensibilité: il eût ri au nez de quiconque eût essayé d'émouvoir sa compassion. Lui, compâtir à quelque souffrance! le baron Von Felskopf clignait son oeil unique et s'écriait; Echauffez-vous, mes amis! pleurez, sanglottez: peine inutile! le baron Von Felskopf est inflexible.

Ce baron redouté avait une fille âgée de dix-huit ans, qui se nommait Adéline; depuis trois ans que sa mère était morte, elle vivait seule avec son père, dans la solitude du château de Felskopf. Déjà plusieurs seigneurs du voisinage avaient sollicité sa main. Le baron, qui avait ses projets, avait repoussé jusque-là toutes les demandes qui lui avaient été faites. Adéline se félicitait de ce refus, car, d'avance, et pour d'excellentes raisons, elle avait horreur de l'époux que son père lui choisirait.

Adéline était . . . Lecteur, avez-vous visité le palais du duc Léopold Creutzer de Nuremberg? Avez-vous vu, à l'entrée du palais, ce groupe merveilleux dû au ciseau de Meutz, et qui représente une Vénus portée par un horrible monstre marin? Eh bien! Adéline était cette Vénus; Felskopf était ce monstre; la nature capricieuse s'était plu à raprocher l'une de l'autre, l'extrême beauté et l'extrême laideur . . .

Mais revenons à la légende.

Il faisait une délicieuse matinée d'été. Le soleil se levait à l'horizon; toute la nature animée saluait son retour. Adéline était déjà descendue dans le jardin du château, elle cueillait un bouquet moins frais et moins brillant qu'elle. L'alouette matinale gazouillait au-dessus de sa tête, et montait en tournoyant dans les airs, et . . . Mais pourquoi donc Adéline s'était-elle éveillée si matin?

Tandis qu'elle s'occupait à assortir les fleurs qu'elle avait cueillies, un jeune homme, de l'extérieur le plus aimable, sortit, en courant, du milieu des arbres.

— Adéline! s'écria-t-il avec une expression de crainte et de ravissement.

— Albert! répondit celle-ci, et l'incarnat le plus vif colora son cou et son visage.

En la voyant rougir, Albert rougit à son tour. Elle lui avait abandonné sa main. Ils se promenèrent quelques minutes au milieu de vertes allées. Une joie douce brillait dans leurs yeux, et quoiqu'ils gardassent tous deux le silence, ils semblaient si bien se comprendre!

Entre plusieurs règlemens sévères, le baron Von Felskopf avait établi chez lui la coutume suivante: Une grosse cloche annonçait son réveil; à ce signal, tous ses vassaux devaient se rendre à leurs postes respectifs pour être prets à recevoir et à exécuter les ordres du maître; car lorsque la voix tonnante du baron retentissait dans les cours et dans les galeries; malheur au serviteur peu diligent qui arrivait le dernier.

Les sons de cette cloche éclatant subitement dans les airs effarouchèrent Adéline et son compagnon; ils se séparèrent sans délai et sans cérémonie, comme s'ils eussent compté se revoir bientôt. Circonstance singulière et que le caprice de la jeunesse peut seul expliquer, au lieu de sortir tranquillement par la grande porte du château, ainsi qu'il convenait à un gentilhomme de ses manières et de sa figure, Albert franchit lestement les murs du jardin et disparut aussitôt.

— Comment, diable! ma fille, te voilà éveillée de bien bonne heure! s'écria le baron Von Felskopf, qui était descendu, respirer la brise du matin, pour refraîchir sa tête brûlante . . . Des fleurs! ajouta-t-il, un bouquet! . . . Quelle fête avons-nous donc aujourd'hui?

Adéline se sentit rougir, tandis que le baron tenait son oeil gauche fixé sur elle; elle alla s'appuyer sur son bras, et prit sa main dans les siennes.

— Non, mon bon père, lui dit-elle d'une voix caressante il ne s'agit pas de fête. J'ai cueilli ce bouquet pour vous l'offrir. Le refuserez-vous de la main de votre fille?

— Un bouquet pour moi! reprit le baron: pardieu! l'idée est plaisante! . . . Eh! eh! qu'auraient dit Walstein, Knoderer, s'ils m'avaient vu décoré d'un bouquet? . . . Eh! eh! . . . mais c'est égal, je te remercie. Tu es une bonne fille, et sur ma foi! une jolie fille. Seulement, il ne faut pas te lever si matin.

C'est que, répliqua la gentille enfant, avec une minauderie gracieuse, c'est que les matinées sont si fraîches, les fleurs répandent de si doux parfums cela m'a tentée.

— Bah! bah! petite fille, répondit le rude baron, sur lequel les cajoleries de sa fille n'exerçaient qu'une influence momentanée: vous aurez lu ces fadaises dans quelque roman . . . je ne lis jamais, moi; se battre, chasser et boire, voilà les vrais passe-temps d'un gentilhomme. Il y a, par exemple, notre parent Albert, je n'ai rien à dire contre sa naissance, il a, dit-on, du courage et de l'adresse, il manie très-bien un cheval, mais il aime trop à lire. Il aime trop à lire! C'est pitié! que n'a-t-il fait comme moi? il aurait gagné du butin, et il ne serait pas ce qu'il est.

Ce mot butin était un mot par lequel le digne baron Von Felskopf exprimait les différentes joies de la vie. Dans ses idées, les richesses qu'il avait amassées à la guerre, sa femme, qu'il, avait conquise à la pointe de l'épée, sa fille, ses vassaux, tout était du butin pour lui.

Adéline ne dit rien, mais elle soupira en secret. Elle s'affligeait sans doute de voir que son père ne partageait point son amour pour les livres et pour ceux qui les aiment.

— Ça, ma fille, reprit le baron, Ludwig Von Krassenheim dîne aujourd'hui avec moi. Voilà un gentilhomme, celui-là! bon chasseur, mangeur infatigable, buveur intrépide, et, en outre, un des plus riches barons de la contrée! Nos terres se touchent, et par ma foi! je voudrais . . . Mais nous parlerons de cela plus tard. Je suis un vieux soldat qui n'ai jamais reculé d'une semelle devant qui que ce soit, et je prétends savoir si Ludwig Von Krassenheim est capable de me tenir tête.

Il s'arrêta, passa la main sur son épaisse moustache, et tomba dans une profonde rêverie. Adéline rêva aussi de son côté. Hélas! le baron Ludwig Von Krassenheim ne justifiait que trop les louanges que Von Felskopf s'était plu à lui décerner. C'était un personnage grossier, ignorant sans éducation, et qui offrait avec l'élégante figure d'Albert le contraste le plus frappant; aussi Adéline, écartant le souvenir de l'un, ne s'occupa-t-elle que de l'image de l'autre.

La suite prochainement.

De la musique des voisines.

Premier axiome social de la vie parisienne :

— Quiconque veut rester maître chez soi, et jouir de la liberté individuelle, doit s'interdire soigneusement toute relation avec ses voisins.

Hors de là point de salut, point de tranquillité, point de bonheur. Si une fois seulement vous avez eu l'imprudence de vous mettre en contact avec votre voisin d'en haut ou votre voisin d'en bas, vous êtes perdus sans ressource! Vous l'êtes bien plus encore si c'est avec votre voisin de plain-pied! Quand pour fondre à toute heure sur votre domicile, l'invasion n'a qu'un palier à traverser, vous n'êtes plus chez vous, et, qui pis est, vous n'avez plus rien à vous, pas même l'heure douce et chère que vous dérobez au travail, aux agitations, aux ennuis de toute sorte, et que vous vous flattez de savourer la solitude, ou dans le tête-à-tête!

Osez faire dire que vous n'y êtes pas à des gens qui ont l'oeil braqué sur vous, qui, le jour, vous voient rentrer quand vous êtes sorti, qui, le soir, découvrent à travers vos rideaux le rayon le plus voilé, le plus mystérieux de votre lampe. Si un cas de force majeure vous réduit à cette extremité, alors ce ne sont plus des voisins que vous avez, mais des ennemis sans cesse occupés à vous décrier, à vous nuire! De là vient que plus j'y pense et plus je me persuade qu'à Paris le traité du bon voisinage consiste à ignorer jusqu'au nom de ses voisins.

Il est bien entendu que dans les voisins sont toujours et surtout comprises les voisines.

Mais, hélas! si vous réussissez à ne jamais voir celles-là, quel moyen employer pour ne pas les entendre?

Il est donc vrai que chaque progrès amène son inconvénient, comme chaque médaille est pourvue de son revers!

Moi qui, tout le premier, ai poussé au progrès musical, qui l'ai prêché de la voix et de la plume, qui me suis applaudi de le voir se propager et s'étendre, il n'est pas de jour que je n'en souffre et que je n'éprouve une velléité de la maudire, en subissant du matin au soir, et quelquefois du soir au matin, la musique de mes voisines.

Sous ce rapport, les voisins sont bien moins dangereux, à moins que vous n'ayez affaire à un artiste de profession (et dans ce cas changez de logement au plus vite), vous n'avez tout au plus qu'une heure ou deux de corvée chaque jour. Les hommes, les jeunes gens ne se livrent pas tout entiers aux arts frivoles! ils ignorent ce que c'est que de passer quinze heures dans la réclusion d'une chambre à coucher ou d'un salon d'étude. Mais les femmes sont en général sédentaires par goût ou par nécessité, patientes par nature, et puis la musique leur offrant un moyen de plaire, de se distinguer, d'éclipser leurs rivales, elles ont toutes au coeur l'ambition plus ou moins heureuse de devenir des virtuoses, comme mesdames telles et telles, dont les salons proclament la supériorité d'artiste. Et quel est le martyr naturel de cette ambition immense, opiniâtre, infatigable? C'est le voisin.

La forme du supplice varie suivant les saisons. Dans l'hiver, la musique perce les planchers, pénètre par les cheminées. Aujourd'hui que les maisons se construisent si légèrement, les sons du piano, que l'on joue sur votre tête ou sous vos pieds, vous arrivent aussi clairs, aussi distincts que si vous aviez l'instrument à côté de vous, dans la pièce par vous habitée. Vous ne perdez pas une note du morceau; vous suivez exactement le sens de chaque phrase. Si l'instrument se trouve dans une région lointaine, il n'y a guère que les forte qui vous arrivent; les passages doux, les nuances délicates s'évanouissent dans le trajet. L'été, quand les fenêtres sont ouvertes, la musique s'introduit par ce chemin et avec une force à peu près égale, quel que soit l'étage qui vous l'envoie. Heureux encore lorsqu'elle ne part que d'un étage!

Shakspeare l'a dit: „La vie est ennuyeuse comme un conte raconté deux fois.“ Et la sonate, s'il vous plaît, et la fantaisie, et le caprice, et les études, que l'on ne se contente pas de redire deux fois, mais dix, mais vingt, mais cent; que l'on reprend le lendemain comme on les a laissées la veille, ni mieux, ni plus mal! Ah! n'y a-t-il pas là de quoi multiplier terriblement les ennuis de cette vie, et faire paraître bien insuffisante la comparaison employée par le plus grand des poètes anglais?

Rarement la musique qui vous arrive par hasard, malgré vous s'accorde avec la disposition de votre âme. Êtes-vous gai? la musique est triste; êtes-vous triste? la musique est joyeuse. Et quand vous vous trouvez entre deux musiques différentes de caractère et de ton? Moi, qui vous parle, j'ai vécu de longues années entre deux pianos. Vous me direz que cela vaut encore mieux que de vivre entre deux violons, deux harpes, deux flûtes, deux cornets à piston; j'en conviens; aussi je ne suis pas de ceux qui se plaignent trop amèrement de la destinée.

La fin prochainement.

Le Portrait.

Avez-vous lu dans l'histoire de mistriss Hudchinson les aventures de cet homme qui devint amoureux d'une femme pour n'avoir vu que son portrait, et qui même en mourut? Eh bien, je suis amoureux moi-même, et amoureux d'un portrait! En vérité, cela est trop plaisant. Mais aussi quel portrait!

L'exhibition venait d'ouvrir à Londres, dans Sommerset-House. Trois jours après que le public y fut admis, j'y allai a mon tour. Les salles étaient pleines. J'avais fait une douzaine de pas dans le grand salon, lorsque je m'arrêtai cloué pour ainsi dire au sol par une puissance surnaturelle, et c'est dans ce moment que j'adressai à mon ami Armstrong, qui m'accompagnait, les paroles qu'on vient de lire.

— Que diable avez-vous donc? répondit Armstrong en m'observant de la tête aux pieds.

J'entendais sa voix; il me fut impossible de lui répliquer par un seul mot. La faculté de parler était paralysée chez moi.

— Est-ce que vous rêvez! s'écria-t-il enfin. Voulez-vous me dire quel singulier caprice s'est emparé de vous?

— L'original de ce portrait, lui répondis-je tout d'un coup avec feu et en lui montrant un tableau, le connaissez-vous?

— Non.

— Vous avez le livret. Regardez donc au numéro **125**.

— Numéro **125**, dit solennellement Armstrong; portrait du révérend John Glastonburg, chapelain honoraire de ...

— Ce n'est pas **125**, repris-je cramoisi d'impatience et de colère; c'est **135**.

— A la bonne heure! numéro **135**: portrait d'une jeune dame par D. F. G. T... esq... Qui cela peut-il être?

— Oh! vous me rendrez fou avec vos plaisanteries! Je crois que je donnerais le monde pour savoir le nom de l'artiste D. F. G. T... esq...

— Il y a exactement quatre initiales, dit le caustique Armstrong; eh bien, eh bien, mon garçon, j'espère que nous saurons à quoi nous en tenir après demain. Je me charge moi, William Armstrong, de trouver non seulement le peintre, mais le modèle.

Armstrong, toute raillerie à part, est la meilleure âme de l'univers; un coeur qui n'a jamais senti l'amour pour son compte; la Providence, au contraire, des amours de ses amis; celui enfin qui de l'Europe entière a peut être reçu le plus de confidences de cette espèce. Je restais cependant immobile en face du portrait, muet comme lui, et Armstrong me répétait à voix basse les beaux vers de Thomas Moore:

O! there are tears and looks that dart
An instant sunshine through the heart;
As if the soul that minute caught, etc....

„Oh! il ne faut qu'un regard, qu'un son de voix pour verser dans l'âme une lumière inattendue, un trésor long-temps cherché en vain, etc.

C'était le portrait en pied d'une jeune fille vue de face. Elle avait l'air de sortir de la toile et de s'avancer vers le spectateur. Blonde aux cheveux cendrés et chatoyans, avec des yeux bleus d'un azur profond. Les lèvres roses, entr'ouvertes. La poitrine délicate, arrondie, blanche, à demi voilée par une robe gaze. La taille précisément assez légère et assez souple pour n'être ni trop maigre ni trop lâchée. Le double développement des épaules et des hanches indiqué par deux lignes courbes ondoyantes, flexibles, pleines de dignité et de grâce. Le pied ou le coude-pied surtout d'une attache parfaite. La main droite gantée, tenant le gant de l'autre main, qui était nue, et, à cette main, pas d'anneau. Elle n'était point mariée!

— Allons, me dit Armstrong en me secouant par le bras, quatre heures vont sonner; ils est temps de partir; on va fermer les portes.

— Quatre heures! m'écriai-je. Avez-vous appris le nom de l'artiste?

— On ne le connaît pas; mais je m'en occuperai.

Nous sortîmes. Un canapé de velours violet se trouvait en face du cadre. A partir de ce jour mémorable, j'allai m'y asseoir chaque matin, et je restais depuis dix heures jusqu'à quatre étendu, l'oeil fixé sur le portrait, objet d'étonnement et peut-être d'ironie pour tous les passans. Autour de moi, devant moi, des sourires se formaient et expiraient aussitôt sur les lèvres. Peu m'importait sans doute: mon émotion était trop profonde pour tenir compte des passans. Ce manége avait duré une semaine et j'étais encore au bout de huit jours à mon poste, lorsque mes regards, en se détournant un moment, rencontrèrent ceux d'un homme très-brun, âgé, vêtu de noir; et qui, à ma vue, parut étouffer un sentiment secret de courroux. Une femme, enveloppée dans un manteau et dont un voile couvrait la figure, lui donnait le bras; elle se détourna en soupirant. A l'instant même un pouvoir mystérieux donna de l'écho à sa douleur dans mon âme; mais l'expression de mécontentement et de colère que j'avais remarquée dans le gentleman prit alors un caractère plus menaçant encore. Il l'emmena brusquement. A plusieurs reprises je pris place sur le divan; mais les deux personnes ne revinrent plus du côté du portrait.

La suite au prochain numéro.

Coup d'oeil sur l'industrie.

Le tort des peuples barbares est de tout accorder à la puissance matérielle; l'erreur des nations civilisées, est d'accorder trop d'influence à la puissance morale, et de réserver leur admiration pour des spéculations trop souvent stériles: l'Industrie rétablit l'équilibre entre ces deux pouvoirs.

Les peuples sans industrie sont nécessairement destructeurs; les nations industrieuses sont nécessairement conservatrices. L'industrie a civilisé le monde; ses découvertes, ses combinaisons, ses progrès, sont les seuls garants de la prospérité des états.

L'industrie influe sur les arts et sur les lettres: et en favorisant les découvertes, elle agrandit la sphère intellectuelle. La puissance du génie de l'homme n'est pas moins fortement empreinte dans l'invention de la pompe à feu, que dans l'invention du poëme épique: dans la découverte de la machine à faire des bas, que dans l'art de narrer les actions humaines en vers ou en prose.

La seule découverte de l'imprimerie a été plus avantageuse aux progrès de l'esprit humain, que les sublimes intelligences d'Arioste, de Platon et d'Homère.

C'est à la reconnaissance des hommes à consacrer les miracles de cette industrie bienfaisante, à qui la civilisation est redevable de ses progrès. Quelle patience, quelle sagacité, quelle intensité de méditation n'attestent pas ces milliers de découvertes, dont nous recueillons les fruits avec tant d'indifférence, et je dirais même d'ingratitude en songeant que les noms de la plupart de leurs auteurs sont restés inconnus!

Quel est l'inventeur de la charrue? Quel est celui qui à trouvé le moyen de fondre un sable grossier et d'en former des murs transparens; de parcourir les mers sur la foi d'une aiguille aimantée: de mesurer le temps, de forcer l'eau à remonter vers sa source; d'asservir, de transformer tous les élémens; de tirer de la vapeur la plus légère un des agens le plus puissans de la nature? On l'ignore.

Ce n'est pas dans la pensée écrite, mais dans la pensée utile mise en oeuvre, c'est-à-dire dans l'industrie, qu'il faut chercher le dernier effort de l'esprit humain.

Essayons d'en suivre le développement. Les Babyloniens, dont l'histoire vante les travaux en architecture, ignoraient l'art de construire une voûte; et leurs ponts si fameux n'étaient qu'une jetée informe; remarquable par un certain caractère de grandeur, mais sans proportions et sans grâces.

Ces constructeurs de pyramides, qui voulurent parodier la nature; en élevant à la surface de la terre les carrières qu'elle enfouit dans ses entrailles, n'avaient pas, du temps de Cécrops, les premiers élémens de l'architecture; et cette antique Égypte où les Grecs plaçaient le berceau des sciences, n'a laissé d'autres vestiges de son industrie imparfaite, que des colosses immortels par leurs masses qui écrasent le sol où ils sont assis; dignes en cela de servir de monumens à la plus ancienne race des rois oppresseurs.

Les Grecs; eux-mêmes; n'appliquèrent qu'aux beaux-arts l'imagination dont la nature les avait si richement dotés. Les arts industriels, abandonnés à des mains esclaves, et privés des secours de la chimie et de la mécanique, y végétèrent dans une continuelle enfance. La grue, ce levier si simple et si puissant, leur était inconnue. Sans moyens exacts de mesurer le temps, leurs astronomes sans cesse occupés de la rectification de leurs calendriers, tantôt retranchant une heure tantôt un jour, tantôt un mois de leur année. Ils comptaient leurs jours d'une manière si bizarre, qu'il faut une certaine contention d'esprit pour saisir aujourd'hui le système d'après lequel ils dressaient leurs almanachs. Sans instrumens astronomiques, ils erraient continuellement de conjectures en conjectures, de théories en théories.

Privés de cartes géographiques, comment auraient-ils pu connaître d'une manière précise la position des lieux et leur situation respective?

Les navigateurs grecs ne manquaient ni d'audace ni de persévérance; mais, faute de boussole et d'observations astronomiques (qui pourraient y suppléer à certains égards), leur navigation timide se bornait à longer les côtes; et ces détroits, ces caps, que le moindre capitaine de navire double et passe maintenant avec tant de facilité, étaient pour eux autant de Charybdes et de Scyllas, de gouffres dévorans et de rocs rendus fameux par leurs naufrages; leur commerce ne pouvait s'enrichir des fruits d'une industrie éloignée; les savans, disséminés sur la terre, ne pouvaient avoir entre eux que des communications fortuites, sur lesquelles on ne pouvait fonder aucun corps de doctrine.

Amis du luxe et de toutes ses jouissances, les Athéniens eux-mêmes manquaient des choses les plus essentielles aux agrémens de la vie; la chambre à coucher d'Aspasie, le salon de Périclès, n'étaient éclairés qu'avec des morceaux de bois d'olivier, qui brûlaient dans des réchauds d'argent, comme dans les landes des Pyrénées les paysans se servent encore de bâtons de résine. Les statues de Phidas, les tableaux d'Apelles, ornaient les temples et les palais; le temps les détruisit, avant que la découverte de la gravure eût appris à perpétuer l'image de ces chefs-d'oeuvre.

On chargeait les tables de mets exquis, et l'on manquait de moulins pour réduire le blé en farine.

Des manoeuvres imparfaites, des stratagèmes grossiers, des multitudes confuses, des armes pesantes, tel était l'art militaire chez les anciens; il est juste d'ajouter qu'on suppléait à la faiblesse de ces moyens, par le courage et le patriotisme, auxquels rien ne peut suppléer.

Les Romains, maîtres du monde, n'ont fait faire aucun pas à l'industrie; et les arts de la Grèce; qu'ils avaient conquis, ne firent que dégénérer entre leurs mains victorieuses. Ce peuple roi ne connaissait pas les vitres; le jour n'entrait qu'avec peine dans ses palais de marbre; et les chaumières, sans foyer, laissaient l'indigent en proie à toute la rigueur des saisons.

C'est à l'imperfection des arts industriels chez les anciens, qu'ils faut attribuer les contradictions de leurs théories philosophiques, leurs erreurs dans les sciences exactes, et particulièrement en histoire naturelle; l'incohérence de leurs idées en politique; les singularités bizarres de leurs moeurs et de leurs costumes.

Il serait, toutefois, injuste de dédaigner l'étude des anciens. Ils ont cultivé avec succès tout ce qui dans les arts, tient à l'ornement de la vie. Leurs erreurs sont celles du génie privé d'expérience; et quand on songe qu'ils ont souvent deviné ou pressenti ce que nous avons découvert, on doit les admirer encore, après les avoir surpassés.

L'Europe moderne a vu s'agrandir à l'infini la sphère de l'intelligence humaine. Un continent nouveau surgit tout-à-coup du sein des mers, et cette grande découverte est préparée par plusieurs autres. La découverte de l'imprimerie perfectionne la gravure, et celle-ci conduit à l'art des cartes réduites, où Colomb a déjà marqué la place de cette Amérique qu'il doit découvrir, et à laquelle un autre donnera son nom.

Les essais chimiques produisent la poudre à canon, qui change le système militaire et prépare de loin la révolution politique, qui devait s'opérer dans le gouvernement des peuples.

La suite prochainement.

NOUVELLES A LA MAIN.

— La semaine dernière on s'est beaucoup occupé à Londres, parmi les membres les plus riches du Stock-Exchange, de la mort de M. Arkwright de Willersley Castle (Derbyshire). Ce gentilhomme ne possédait pas moins de 7 millions sterling (175 millions de francs environ), sans compter ses propriétés foncières qui ne valent pas moins de un ou deux millions de livres sterling (de 25 à 50 millions de francs).

20 mai. — Un nouveau cas d'hydrophobie nous est signalé par les journaux de Lyon. C'est le 6 avril dernier que M. Gruardet a été mordu, le soir en rentrant dans son domicile. C'est samedi 15 mai, après la complète cicatrisation des blessures très cruelles qu'il avait reçues à la main droite, que les premiers symptômes du mal ont commencé à se manifester. Ils consistaient d'abord en une assez vive douleur au coude et à l'épaule du côté droit; c'est alors seulement qu'il a déclaré à sa famille qu'il avait été mordu quelque temps auparavant, qu'il n'avait pas fait cautériser la morsure et qu'il se croyait atteint de la rage. Bientôt cette première douleur s'étendit et affecta la nuque et les deux épaules: son oeil était hagard, sa langue secrétait une bave abondante qui sortait des deux côtés de la bouche. L'eau lui inspirait une horreur inexprimable: dans la journée de lundi on voulut le conduire aux bains Russes de la rue de l'Arsenal; mais lorsqu'il fut en face de l'établissement, la répugnance qu'il éprouvait pour le liquide lui fit opposer une vive résistance aux personnes qui le conduisaient, et, comme il était doué d'une force herculéenne, augmentée encore par la maladie, il fallut renoncer à ce projet. Dans la soirée, les symptômes allèrent en s'aggravant; son agonie fut terrible; il ne fallait rien moins qu'une vingtaine de personnes pour le contenir. Mardi à quatre heures du matin cet infortuné avait cessé d'exister. M. Gruardet, âgé de soixante ans, était arbitre du commerce.

— Un ancien soldat de l'Empire, devenu pasteur adoré de ses ouailles, dans un petit bourg du département de l'Ain, apprit qu'un de ses anciens frères d'armes, auquel il avait autrefois emprunté 25 fr., habitait la commune de Replonges; il lui envoya aussitôt un mandat de cette somme, accompagné de cette lettre: „En 1813, j'étais votre camarade de lit à la caserne de Valenciennes. Vous arriviez au régiment avec une bourse garnie; vous me prêtâtes 25 fr. que je ne pus vous rendre tout de suite. Je quittai, peu de temps après, le régiment, et depuis j'ai vainement cherché votre adresse. Je suis parvenu à la découvrir, et je m'empresse de vous restituer ce que je vous dois, m'excusant du retard et toujours reconnaissant du prêt. — Signé, G . . ., ex-sergent-major, aujourd'hui desservant."

21. — Les journaux anglais racontent comme suit la délivrance de l'ingénieur Brunel, aujourd'hui parfaitement guéri. C'est le 3 avril que M. Brunel, jouant avec un enfant avala une demi-guinée, et ce ne fut que le 18 qu'il consulta M. Benjamin Brodie. Le chirurgien jugea que la pièce devait être dans la trachée-artère. Le jour suivant, M. Brunel rendit cette opinion plus forte encore par une expérience toute simple. Il posa sa tête sur une chaise, et il sentit la pièce descendre vers la glotte. En se relevant il eut un violent accès de toux. L'expérience fut recommencée plusieurs fois, et donna toujours le même résultat. Le 22, on décida que la pièce devait se trouver dans les bronches de droite, et qu'un appareil serait construit pour renverser le corps du patient, afin que le poids de la pièce pût agir avec la toux pour la sortie du corps. La première expérience fut faite le 25. On frappa doucement sur le dos, entre les épaules, avec la main, mais la toux fut si violente, d'une nature si alarmante qu'on ne put continuer. Le 27, une incision à la trachée fut faite par M. Brodie, pour retirer la pièce à l'aide du forceps, s'il était possible, et, dans le cas où cela n'aurait pu réussir, on aurait pu ainsi recommencer l'expérience du 22. On fit ce jour-là et le 2 mai l'essai du forceps; mais il produisit une telle irritation, qu'il fallut renoncer à ce genre d'opération. Le 3, on décida que l'opération du renversement serait recommencée aussitôt que M. Brunel aurait recouvré ses forces. Ce fut samedi 13, que se fit l'expérience: elle réussit. M. Brunel fut mis sur l'appareil et frappé doucement sur le dos. Après deux ou trois accès de toux, il sentit la pièce quitter le côté droit de la poitrine, et, quelques secondes plus tard, elle était dans la bouche.

Navigation à Vapeur établie sur le Danube.

Cette navigation a fait dans les derniers temps d'immenses progrès. Quant à la vitesse du trajet, à l'élégance des navires, aux attentions pour les passagers, on n'a rien négligé afin de répondre aux voeux du public. Les bateaux à vapeur de la compagnie du Danube offrent tous les conforts pour satisfaire le voyageur le plus exigeant; des restaurateurs habiles à manier le sceptre de la cuisine savent contenter le palais le plus raffiné; des capitaines expérimentés veillent à la sûreté de la navigation; des employés actifs et polis accélèrent avec beaucoup de sollicitude l'expédition des voyageurs et des marchandises. La Direction composée d'hommes illustres par leur capacité, leurs moyens et leur zèle, cherche à applanir toutes les difficultés qu'une entreprise si grandiose a à vaincre; elle est admirablement secondée par les soins infatigables et le talent éminent de M. Rey.

La navigation du Danube, ce grand et important sujet des méditations des hommes d'état, cette glorieuse et riche perspective ouverte au commerce et à l'industrie de l'Europe vers les pays de l'Orient se consolide de jour en jour.

Ce fut en 1835 qu'on vit pour la première fois, la vapeur et ses merveilles sillonner les flots du Danube. L'Autriche par le moyen de la navigation à vapeur trouva moyen d'embrasser dans son giron les principaux objets de l'activité des nations modernes. Depuis les bords du Haut-Danube jusques aux plaines de la Bessarabie, depuis Vienne jusqu'à Constantinople et Trébizonde, un mouvement de vie qui tous les jours s'accroît, augmente le bien être des peuples. C'est une entreprise nationale ou plutôt vraiment européenne.

Honneur et gloire à MM. les actionnaires de cette grande entreprise, qui sur les bords fertiles du Danube tendent à la Turquie une main noblement amie, en lui proposant de s'asseoir avec eux au grand banquet de la civilisation européenne!

Noms des bâtimens de la compagnie du Danube.

Bateaux de fleuve.

classés d'après la force de leurs machines.

Erös	Remorqueur	140 chevaux de force.	Coque en bois	
Stadt Wien	à passagers et marchandises	112	dto	en fer
Carl	dto	100	dto	en fer
Samson	dto	100	dto	en fer
Johann	dto	100	dto	en fer
Stadt Pesth	dto	100	dto	en fer
Zrinyi	dto	80	dto	en fer
Arpad	dto	80	dto	en fer
Marie-Anne	à marchandises	76	dto	en fer
Stephan	à passagers et marchandises	76	dto	en fer
Galathea	dto	60	dto	en fer
Sophia	dto	60	dto	en fer
Franz I	dto	60	dto	en fer
Argo	dto	50	dto	en bois
Nador	dto	42	dto	en bois
Franz-Carl	dto	40	dto	en fer
Ludwig	dto	40	dto	en fer
Hermine	dto	40	dto	en fer

En Construction.

Friedrich	dto	100	dto	en fer
Hercules	Remorqueur	200	dto	en fer

1656 chevaux de force.

Bateaux de mer.

Stambol	à passagers et marchandises	160 chevaux de force.	Coque en bois	
Seri-Vervas	dto	140	dto	dto
Metternich	dto	140	dto	dto
Crescent	dto	120	dto	dto
Ferdinand	dto	100	dto	dto
Marie-Dorothée	dto	75	dto	dto
Levant	dto	44	dto	dto

779 chevaux de force.

J. B. Hofstetter.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 13 Juin 1843. Numéro 70.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Un Pacte.

Suite.

Les guerres sanglantes qui déchiraient alors l'Allemagne avaient enlevé successivement à Albert tous ses parens et l'avaient réduit à un état voisin de la pauvreté. Pendant plusieurs années il avait été reçu, ou plutôt souffert, dans la maison du baron Von Felskopf, où la baronne lui témoignait une tendre affection et lui prodiguait les mêmes soins que s'il eût été son enfant; mais lorsqu'elle fut morte, il ne resta à Albert que le coeur d'Adéline. Quant au baron, occupé comme il l'était de chiens, de chevaux, il ne daignait pas donner une pensée au pauvre orphelin. Les deux enfans avaient grandi ensemble, habitués à se voir, habitués à s'aimer. Le baron Von Felskopf ne se souciait point d'être connaisseur en matière d'amour: pourtant il s'aperçut de la passion qu'Albert avait conçue pour sa fille, et cette découverte excita en lui une furieuse colère, il signifie à son parent de ne plus remettre les pieds au château et de ne plus songer à Adéline. Si le premier de ces deux ordres était difficile à exécuter, jugez ce que devait être le second! Loin de s'affaiblir par les obstacles, l'amour d'Albert ne fit qu'augmenter; lettres, humbles démarches, prières, supplications; il essaya de tous les moyens pour obtenir la main d'Adéline; rien ne le rebuta, ni les refus hautains, ni les menaces, ni les railleries. Adéline, qu'il voyait par fois en secret, l'en dédommageait par des protestations de constance et l'exhortait à persévérer. A la fin les deux amans comprirent que le baron était un de ces hommes qui se raidissent contre l'attaque, qui s'opiniâtrent dans leur résistance, et qu'il faut tourner au lieu de les aborder de front. Dès ce jour, Albert parut avoir renoncé à ses projets.

Retiré dans une habitation modeste qu'il possédait à quelques milles de distance, il ne s'occupa que de l'étude et des beaux-arts pour lesquels il avait toujours eu beaucoup de goût, et le baron commença à respirer. Quand il eut acquis la certitude que son jeune parent ne songeait plus à sa fille, il se relâcha de sa surveillance, regrettant dans le fond de son âme que cette espèce de lutte qu'il soutenait fut déjà terminée. C'était une occupation, cela jetait un peu plus de variété dans son existence. Il rendit aussi justice aux qualités d'Albert, même à celles qu'il avait toujours niées; il convient qu'Albert était un garçon bien bâti, et, disait-on, un savant; mais le moyen d'accorder la main d'une riche héritière à un homme qui n'aimait ni la chasse, ni la bonne chère, ni le vin; à un homme qui ne savait pas boire, et qui était pauvre?

Le baron Ludwig Von Krassenheim n'avait ni les qualités que Von Felskopf accordait à Albert, ni les défauts qu'il lui reprochait. Quoique jeune encore, Ludwig Von Krassenheim possédait pour tout mérite l'appétit et la capacité d'un bourgemestre: petit de taille, disgracieux de visage, et presque difforme, il ne prétendait ni aux agrémens du corps, ni aux talens de l'esprit: il savait qu'il en était entièrement dépourvu, et il affectait de les dédaigner; mais ce dont il était fier, ce qui faisait sa gloire, c'est qu'il possédait la vertu d'une éponge, le pouvoir d'absorber sans cesse: son estomac et son cerveau étaient également à l'épreuve du vin; le baron Ludwig Von Krassenheim montrait la liste des convives qu'il avait vu tomber sous la table; à la vérité, il était, lui aussi, resté étendu sur le champ de bataille; mais, ajoutait-il avec orgueil, il était tombé le dernier!

Cependant Von Felskopf, qui s'était acquis une fort jolie réputation de solide buveur, entreprit de vaincre ce champion redoutable, ou du moins il se flatta, en l'attaquant par son côté faible (je devrais dire par son côté fort), de l'amener à ses fins. Dès le matin, il mit tout son monde en besogne. Tandis qu'avec l'oeil unique que la guerre lui avait laissé, il surveillait les opérations de la cuisine, il menaçait son cuisinier de rien moins que de l'attacher à sa propre broche, s'il ne réussissait pas à confectionner un dîner digne en tous points des applaudissemens de son hôte.

Le baron Ludwig Von Krassenheim montra une ponctualité remarquable. A l'heure dite, on le vit arriver. Les parfums savoureux qui s'échappaient des cuisines, charmèrent tout d'abord son odorat, et stimulèrent d'avance son appétit. Dès le seuil du château, il dilatait ses narines, il aspirait l'air, il remuait les mâchoires par anticipation; il mangeait en idée.

Le baron Von Felskopf se précipita devant lui, et il le conduisit en triomphe dans la salle à manger. Une réception si cordiale flatta beaucoup le baron Ludwig Von Krassenheim, et lorsque le dîner lui apparut dans sa majestueuse ordonnance, et que tous les plats furent servis, il commença à penser que le baron Von Felskopf était véritablement un homme selon son coeur.

Ils dînèrent tous deux tête-à-tête; circonstance infiniment agréable pour Von Krassenheim, lequel avait horreur de perdre des instans si précieux en complimens ou en vaines cérémonies avec les dames et autres convives. Tels deux éléphans . . Mais évitons l'écueil des comparaisons. Contentons-nous de dire qu'ils passèrent une heure sans échanger un seul mot, sans faire entendre d'autre bruit que celui de la mastication, et laissons au lecteur le soin d'imaginer le reste.

Lorsqu'un boa-constrictor s'est repu d'une proie considérable, le chasseur peut s'approcher de lui impunément. C'est probablement d'après ce principe que le baron Von Felskopf, en homme expérimenté, disposa son attaque. Quand la seixième pinte fut vidée, et que d'autres bouteilles furent placées sur la table, afin d'alimenter la conversation, il commença à parler de ses nombreuses propriétés, des améliorations qu'il projetait, ressources que ses terres présentaient pour la chasse, du gibier, du poisson qu'elles fournissaient. Puis, emporté par son sujet, il s'écria:

— Ah! mon cher baron Von Krassenheim! si du moins j'avais un fils auquel je puisse léguer tout cela!

— Sans doute, sans doute, répondit le baron Von Krassenheim, en avalant une copieuse rasade, signe certain qu'il prenait intérêt au sujet en question.

Un commencement si heureux devait naturellement encourager le baron Von Felskopf. S'il n'avait pas d'héritier mâle, dit-il, il avait une fille, une fille qui serait riche, et qui, il lui était bien permis de le dire, n'était pas absolument dépourvue d'agrémens personnels. Quelle joie pour lui, baron Von Felskopf, s'il pouvait la marier, à un bon vivant, à un gendre comme lui!

La Suite au prochain numéro.

L'Académie I. R. des Nobles Thérésienne à Vienne.

Cette académie fut fondée par l'Impératrice Marie-Thérèse en 1745, pour l'éducation des jeunes Nobles de l'empire d'Autriche. L'Empereur Joseph II. avait aboli cette Académie, mais l'Empereur François premier la rétablit en 1797, ce qu'atteste l'inscription suivante placée au-dessus de la grande porte:

Institutioni Nobilis Juventutis D. M. Theresia primum condidit 1746. Imp. Caesar Franciscus II. Aug. restituit 1797.

L'Académie occupe maintenant l'ancienne résidence de l'Empereur Charles VI. Ce palais d'une célébrité historique portait anciennement le nom de palais de la Favorite. Ce Prince dont la bonté, la justice et la clémence l'ont fait surnommer le Titus de son siècle, ne survécut guère au rétablissement de la paix. Quoiqu'il fut sujet à avoir des attaques de goutte Charles VI. avait une constitution saine et robuste; mais sa santé avait été extrêmement altérée par les revers qu'il avait essuyés dans les premiers jours d'octobre; il ressentit des douleurs de goutte, et s'en plaignit: les médecins lui conseillèrent de prendre du répos; mais loin de suivre leur avis et leurs représentations, il alla dans le voisinage de Vienne

se livrer sans reserve au plaisir de la chasse, qu'il avait beaucoup aimée. Par malheur le temps était froid, il tombait alternativement de la pluie et de la neige. L'Empereur à peine arrivé éprouva une colique violente; mais, loin de s'inquiéter, emporté par son amour pour la chasse, il se fatigua. L'intempérie de la saison, la fatigue augmentèrent un mal qui peut-être n'eut pas eu de suites sérieuses. Le lendemain, il retourna à Vienne, mais dans un tel état de faiblesse, qu'à chaque instant on désespérait de ses jours et qu'on fut obligé d'arrêter au palais de la Favorite, où on le descendit mourant. Un instant de tranquillité, les secours de l'art prodigués avec ménagement, avec habileté firent concevoir quelques espérances; mais elles ne tardèrent pas à s'évanouir: enfin, le 20 octobre 1740, vers les deux heures du matin, l'Empereur rendit le dernier soupir dans la cinquante-sixième année de son âge, et après un règne de trente ans. Avec ce prince on vit s'éteindre la ligne masculine de la Maison d'Autriche, qui existait depuis plus de quatre cents ans. Les sciences lui doivent des établissemens qui honorèrent à jamais sa mémoire. Il fonda la bibliothèque qui est actuellement place Joseph et l'embellit de tous les livres du prince Eugène. Il rétablit les académies de peinture et de sculpture, et d'architecture; par son impulsion le célèbre architecte Fischer d'Erlach construisit les plus beaux palais qui ornent encore aujourd'hui Vienne. C'est ce souverain qui commença le superbe cabinet des médailles. Passionné pour la musique, il composa celle d'un opéra. Les artistes, les savans chérissaient en lui un protecteur généreux: sa cour fut l'asile des hommes de lettres les plus distingués: il était surtout attaché au célèbre abbé Métastase, qu'il nomma son poète lauréat. La place où cet excellent Prince aspira le souffle de la mort, est convertie en une chapelle, où l'on dit tous les jours la messe. L'académie célèbre chaque année l'anniversaire de la mort de Charles VI.

L'Impératrice Marie-Thérèse, l'illustre fondatrice de cette Académie avait été élevée dans le palais de la Favorite. On y voit encore les appartemens qu'habitait cette princesse, qui instruite par sa vertueuse mère, fit concevoir, dès son plus bas âge les plus grandes espérances. Prudente, affable, son enfance même annonçait en elle des qualités supérieures à son sexe, les vertus qui immortalisent les bons rois et caractérisent les grands hommes; un esprit juste et pénétrant, un coeur sensible et généreux, une ame ferme et courageuse, des manières nobles et engageantes, les grâces et la beauté, et plus encore l'ascendant d'un caractère fait pour dominer les autres, furent les dons heureux qui firent adorer sa jeunesse, et présagèrent ce qu'elle serait un jour. Cette illustre souveraine qui occupera toujours une place distinguée dans l'histoire moderne, mourut le 26 novembre 1780, à l'âge de soixante ans, six mois et douze jours, dans la quarante unième année de son règne. Ses sujets et la maison d'Autriche l'ont placée au nombre de leurs meilleurs souverains. Nul prince ne connut mieux l'art de régner; nul ne sut mieux saisir l'esprit des peuples et les gouverner d'une manière plus conforme à leur caractère. On célèbre à l'académie avec pompe l'anniversaire de la mort de cette grande impératrice.

L'Empereur Joseph II naquit le 13 mars 1741 au palais de la Favorite, à trois heures du matin, ce qui fit dire à François de Lorraine, grand duc de Toscane et depuis Empereur, qu'il serait vigilant. Il ne se trompait pas. Elevé sous les yeux de la vertu même, sous les yeux de Marie-Thérèse, le premier soin de cette illustre Impératrice fut de lui donner pour maîtres des hommes d'un mérite reconnu et les plus capables de l'instruire. Le Feldmaréchal comte de Bathiany fut son gouverneur, et ce guerrier, aussi froid dans le cabinet, qu'intrépide au combat, fit germer dans le coeur de son royal élève les sentimens, qui affermissent, qui élèvent l'âme. L'étude de l'histoire et de la géographie fixa d'abord l'attention du jeune Empereur. Son gouverneur, persuadé que la royauté veut des princes tout formés, inspira à l'archiduc ces vertus nobles et magnanimes, qu'il faut aimer et pratiquer quand on est destiné à monter sur le trône. En 1754 le jeune archiduc passa entre les mains de maîtres habiles qui devaient le familiariser avec les sciences les plus élevées. Ses récréations même tournèrent au profit de ses instructions; les livres les plus utiles furent mis entre ses mains. On peut voir dans cette Académie les appartemens où naquit le jeune César, dont on a dit, lors de son voyage à Rome: It Caesar Romam ut videat miracula Romae, an Roma in solo Caesare plura vidit.

L'Empereur François I. régénéra cette Académie en 1797. Ce souverain adoré de ses sujets et qui mérita à juste titre le nom de Père de la Patrie et de Pacificateur de l'Europe, avait comblé de bienfaits cette Académie et traita les élèves de cet institut des Nobles avec une sollicitude paternelle.

L'Empereur Ferdinand I, riche des vertus de ses ancêtres et de leurs rares talens, chéri de ses sujets, protecteur des sciences et des arts, honora de sa protection cette pépinière des hommes d'état de l'empire d'Autriche. Ce fut en 1836 que cet Empereur daigna visiter cette Académie.

Les élèves qui tous doivent être issus des parens nobles sont au nombre de 191 près, dont 148 boursiers, les autres sont des pensionnaires; il n'y a point d'externes. Le prix annuel de la pension est fixé à 500 florins. Ce prix est exigible par trimestre et d'avance. A payer une seule fois en entrant: fourniture de lit, paillasse, matelas, traversin, couvertures, pendant tout le temps de l'éducation qui dure 13 ans. Les livres, l'uniforme, la chaussure, la musique et l'équitation se paient à part.

Son Exellence Monsieur le Comte de Taaffe, Président de la Haute Cour de Justice Imp. Roy. est le Curateur actuel de cette Académie.

Il n'y a point d'Académie en Europe, qui puisse se glorifier d'avoir produit un si grand nombre d'hommes d'Etat distingués que l'Académie Thérésienne. Depuis son établissement l'Académie Thérésienne a fourni à l'Etat: 13 Ministres d'Etat, 20 présidens, 25 ambassadeurs, 30 gouverneurs de provinces, 60 conseillers d'Etat, 140 conseillers aulíques, 110 capitaines de Cercle, 40 généraux d'armée, 89 Colonels, un archevêque, 16 évêques, 30 chanoines 250 chambellans. Des princes tels que Nicolas Esterhazy, des margraves, des ducs, des barons tous seigneurs des châteaux ont fait leurs études dans cette Académie, dont le mérite ne saurait être contesté que par l'envie.

Si l'éducation domestique, solitaire, isolée suffit à des hommes elle ne fait pas des citoyens; elle ne prépare point les générations à la vie publique et sociale qui les attend. L'éducation commune au sein du collége est un premier essai, un utile apprentissage de la vie sociale. Le collége est l'abrégé de la patrie et de la société. Les progrès de l'éducation paternelle ne répondent pas toujours aux besoins actuels; les fortunes se déplacent plus promptement que les lumières. Il y a d'excellens pères de famille qui ne sont pas assez éclairés pour l'apprécier, pour la diriger. Aujourd'hui, dans l'état actuel des choses, la puissance paternelle a encore besoin d'être soutenue par la puissance publique. Voilà pourquoi l'éducation de l'académie Thérésienne est préférable à l'éducation domestique.

Cours d'Études.

Le Droit. Quatre Classes.

Objets de l'Enseignement. Droit naturel et des gens, procédure et droit criminel, droit romain, droit civil autrichien, droit canon, droit positif et administratif, Religion, droit hongrois, droit commercial, histoire diplomatique, chimie, esthétique, littérature classique, statistique, géométrie appliquée, mécanique, pédagogie, économie rurale — Dix professeurs.

La Philosophie. Deux Classes.

Objets de l'Enseignement. Religion, logique, métaphysique, minéralogie, histoire, botanique, physique, zoologie, les sciences mathématiques, philologie grecque et latine — Neuf professeurs.

Le Gymnase. Cinq Classes.

Objets de l'Enseignement. Le latin, le grec, l'allemand, l'algèbre, la géométrie, les versifications latine et allemande, le style, la déclamation, la rhétorique, l'histoire universelle, la géographie, l'orthographe, la Religion. — Huit professeurs.

L'école normale. Deux Classes.

Objets de l'Enseignement. La Religion, la lecture, l'écriture, le calcul, les élémens de la langue latine. — Deux professeurs.

Cours de langues.

Les langues mènent à toutes les sciences. C'est par elles que l'on arrive à la découverte d'une infinité de chefs-d'oeuvre, qui coûtèrent tant de travaux et de veilles à ceux qui travaillèrent à leur perfectionnement. Par les langues tous les pays nous sont ouverts, par elles nous devenons contemporains de tous les siècles, habitans de toutes les régions. Les langues ne nous transportent-elles pas dans l'antiquité la plus reculée, pour nous y faire voir ce qu'elle a créé de plus grand, de plus beau et de plus magnifique? Les hommes savans qu'elles nous présentent, ne sont-ils pas autant de maîtres qu'il nous est permis de consulter, autant d'amis fidèles dont la conversation joignant l'utile à l'agréable nous meuble l'esprit de connaissances précieuses, outre qu'elle nous met à portée de profiter des vertus et des vices du genre humain. Sans le secours des langues, toutes ces beautés n'ont aucun charme, tous ces oracles sont muets pour nous, tous ces trésors nous sont fermés, et faute d'avoir la clef qui seule peut nous en ouvrir l'entrée, nous restons pauvres au sein de l'abondance et ignorans au centre des sciences.

Ce qui doit contribuer à rendre les langues aimables à la jeunesse, c'est leur beauté particulière, car en les examinant bien toutes, il n'y en a pas une qui n'ait son propre génie et dont on ne puisse faire un éloge séparé. Ainsi sans parler de l'indispensabilité des langues grecque et latine, qui chez les Romains portèrent les arts à ce point de perfection, où ils furent amenés du temps d'Auguste, sans parler de l'énergie de la langue allemande, dont la majesté relève les écrits de ces auteurs célèbres qui en s'immortalisant eux-mêmes, font tant d'honneur à leur nation, sans m'occuper des agrémens de la langue italienne faite vraiment pour toucher le coeur en instruisant l'esprit, ni de la richesse de la langue anglaise qui perd dans la traduction beaucoup plus de sa force et de sa beauté que toute autre, je vais traiter un instant de la langue française. Loin de chercher à prouver qu'elle l'emporte sur les autres, j'avouerai, qu'elle paraît plus gênée à cause d'un certain arrangement qui rarement lui laisse la liberté de transposer les mots. Je conviendrai encore qu'elle est asservie aux mêmes terminaisons dans tous les cas de ses noms et dans plusieurs temps de ses verbes, qu'elle ne fait non plus guère d'usage des diminutifs qui donnent au grec et au latin beaucoup de grâce et de délicatesse; cependant malgré ces prétendus obstacles s'apperçoit-on dans les ouvrages des bons écrivains, qu'il manque quelque chose à la langue française, soit pour l'abondance des expressions, soit pour la vivacité, l'élégance ou l'harmonie? N'a-t-elle pas par dessus les deux dernières cet inestimable avantage d'être tellement dégagée de tout embarras et de présenter à l'esprit une telle clarté, qu'il est impossible de ne pas l'entendre, quand elle est maniée par une main habile. C'est ainsi que par d'heureuses compensations elle se dédommage de ses défauts et qu'elle devient en état de le disputer aux plus riches langues de l'antiquité. Il s'agit de se demander à soi-même, quelle est la langue que l'on parle le plus généralement en Europe, quelle est la langue reçue dans toutes les cours, la langue de réunion pour tous les peuples, la langue la plus utile? N'est-ce pas la langue française?

La diversité des peuples soumis au sceptre de l'empire d'Autriche rend l'étude des langues indispensablement nécessaire aux élèves de cette Académie; aussi y enseigne-t-on les langues italienne, française, anglaise, bohème, hongroise et polonaise.

Son Excellence Monsieur le Curateur donne l'impulsion la plus énergique à l'étude des langues; aussi a-t-il institué nouvellement une chaire pour langue française, afin de familiariser les élèves des classes supérieures avec la conversation française. Cette tâche a été confiée à un très-habile professeur. C'est par ce moyen que les élèves de cette Académie parviendront à une connaissance parfaite de la langue française. Pourquoi voyons-nous quelquefois des étrangers occuper des emplois parmi nos compatriotes? C'est que pour ces emplois il faut des Allemands qui sachent le français. Ce ne sont point les étrangers qui nous enlèvent nos places, ce ne sont point les Ministres qui nous en privent, les enfans de la patrie furent toujours les premiers au tribunal du plus juste des Monarques comme à celui de ses dignes Représentans; mais c'est nous-mêmes qui nous rendrions incapables de les remplir, si nous ne connaissions pas à fond la langue française.

L'escrime, la voltige, l'équitation sont seulement pour les élèves en philosophie et en droit. Le dessin, la danse, et la natation sont pour toutes les classes. Il y a deux maîtres de dessin, trois maîtres de danse, un maître d'escrime, un maître de voltige, trois écuyers et un maître nageur.

C'est aussi à la sollicitude paternelle de Son Excellence Monsieur le Curateur actuel que l'Académie doit l'établissement d'une école de natation. Il peut se trouver des parens timides, qui craignent que le bain froid ne donne à leurs enfans des rhumes et des maladies. L'expérience nous a constamment répondu, avec un très-petit nombre de modifications, que nonseulement cette pratique est sans danger, mais qu'elle est très-salubre. Bien loin qu'on gagne des rhumes ou des maladies à affronter ainsi le froid, on voit que ceux qui ont adopté ce puissant préservatif, ne savent pas même ce que c'est que de prendre un rhume.

Parlons maintenant de la gymnastique que Son Excellence M. le Curateur avait introduite en permanence dans cette Académie. Un des plus habiles gymnastes M. de Stephany dirige l'enseignement dans cet Institut. Son Excellence. M. le Curateur dont les hautes lumières rejaillissent sur toutes les branches de cette pépinière des Nobles, avait tout de suite su apprécier l'utilité des exercices de la gymnastique. Ce grand homme d'Etat avait en vue la santé des Elèves de cette Académie. Ces exercices étant dirigés par l'art, tendent à une fin très-importante, le développement des facultés corporelles. Le vrai moyen d'y réussir, c'est d'introduire dans les écoles des exercices bien réglés et une espèce de gymnastique proportionnée aux forces et aux besoins de la jeunesse. A l'époque de l'adolescence, où il serait si nécessaire d'exercer le corps, et de l'accoutumer à l'intempérie des saisons, les jeunes gens vivent à l'ombre, immobiles, dans la température uniforme d'une école. C'est sans doute un but louable que de former l'esprit à cet âge, et s'il faut faire un sacrifice, il vaut mieux négliger le corps. Mais il y a moyen peut-être de tout réunir et de préparer l'âme aux travaux de l'intelligence par des exercices qui maintiennent le corps dans un état sain, qui favorisent la gaîté et donnent l'ardeur nécessaire pour vaincre toute espèce d'obstacle.

Faute de cette institution, les jeunes gens au sortir de l'école sont exposés à divers dangers. Les uns se livrent imprudemment, à des exercices dont ils abusent, qu'ils choisissent au hasard, selon le caprice du moment, et qui par conséquent ne peuvent avoir les bons effets qu'on en pourrait attendre s'ils avaient été dirigés: et cependant ces jeunes gens deviennent en général plus forts, plus actifs, plus courageux que leurs camarades d'école. D'autres livrés à l'étude, assis presque tout le jour, oublient insensiblement l'usage de leurs jambes et se préparent trop souvent une vie pénible et languissante. Du moins ils sont dédommagés par de plus pures jouissances des forces et de la santé qu'ils leur sacrifient. Mais que dire de tant d'autres qui dans une situation aisée semblent voués par leurs parens même à la mollesse et à l'oisiveté? qui consument leur temps en visites ou au spectacle; occupés de conversations frivoles ou de lectures insipides? L'esprit comme le corps se ressent de cette éducation faible et lâche; il tombe dans la langueur, et trop souvent se dérobe à l'ennui en se livrant à de honteux plaisirs. Il faut voir les jeunes Élèves de cette Académie réunis dans les solennités que célèbre cet Institut, pour se convaincre de leur santé radiante, effet salutaire de l'introduction des exercices gymnastiques.

L'Académie a une bibliothèque qui compte 40,000 volumes imprimés, 123 manuscrits, 293 incunables de l'an 1460 jusqu'à l'an 1500, et un très-grand nombre d'ouvrages imprimés dans la première moitié du seizième siècle. Cette bibliothèque est riche en ouvrages historiques. Le Révérend Père Héliodore Philipp, homme de lettres d'une érudition classique peut disposer de la somme de 500 florins par an qu'on alloue à l'Académie, pour augmenter le nombre des livres. La jeunesse studieuse de l'Académie Thérésienne utilise avec ardeur la permision qu'elle a de disposer de cette bibliothèque.

Curiosités de l'Académie Thérésienne.

1. Un musée technique.
2. Un cabinet de physique.

3. Un laboratoire de chimie.
4. Une collection de minéraux et de coquillages.
5. Un jardin de botanique.
6. Un manége d'hiver.
7. Un manége d'été.
8. De superbes écuries.
9. Une salle d'arme et de voltige.
10. Une salle orthopédique.
11. Deux grands salons pour les solennités académiques ; dans le dernier on voit un très-grand tableau de du Vivier, représentant la bataille d'Aspern, et un buste en marbre de l'Empereur François I.
12. Les appartemens de l'Empereur Charles VI, habités par le Directeur de l'Académie.
13. Deux salles de danse, dont l'une est ornée du portrait de l'Impératrice Marie-Thérèse.
14. Six chambres de billard.
15. Une grande chapelle.
16. L'infirmerie.
17. Quatre vastes salles à manger, où l'on sert copieusement non seulement des mets sains et abondans, mais qui sont aussi exquis. Le palais le plus raffiné ne refuserait pas les quatre plats qui sont servis à dîner et les deux plats que l'on sert à souper. Un père de famille qui a 4000 florins de rentes ne saurait offrir à ses enfans un manger aussi copieux et aussi choisi que l'on sert aux Élèves de cette Académie. Aussi les enfans de bonnes maisons n'y trouvent-ils rien à redire, puisqu'ils trouvent dans cet Institut la même abondance et le même choix de plats qu'ils ont dans leurs châteaux.
18. Douze grands dortoirs bien aérés.
19. Une école de natation.
20. Un grand jardin avec des maroniers et des tilleuls séculaires où les Élèves se promènent deux fois par jour en été, lorsqu'il fait beau temps. Ce jardin avait dans la partie supérieure beaucoup d'arbustes et de broussailles qui embarrassaient la circulation de l'air. Son Excellence M. le Curateur éloigna cet encombre en y faisant planter un jardin à l'anglaise. Il n'y a pas de coup d'oeil plus récréatif que celui de voir la jeune Noblesse de l'Autriche s'abandonner dans ce jardin à l'enjouement. Un observateur délié y découvrira aisément le type de la nationalité des différentes provinces dont se compose l'empire d'Autriche. Chaque classe a dans ce jardin une place qui lui est assignée. Ces places forment un quarré régulier bordé par des tilleuls centenaires, dont la hauteur et les rameaux entrelacés expriment symboliquement la force et l'union de la Noblesse de l'empire d'Autriche,

Le Cicerone de l'Académie-Thérésienne.

En montant le grand escalier on voit à gauche une colonne milliaire romaine, placée à l'entrée de la bibliothèque. Les salons qui composent actuellement la bibliothèque, servaient d'appartemens du temps que Charles VI faisait sa résidence dans la Favorite. Pierre-le-Grand, le prince Eugène, Marlbourough, Hume, Métastase, I. B. Rousseau et d'autres personnages illustres animaient ces salons de leur présence. En sortant de la bibliothèque on passe par un long corridor dont la première porte servait d'entrée à la demeure de son excellence Monsieur le Curateur lorsqu'il faisait son cours d'étude à l'académie Thérésienne, puis l'on parvient aux deux grands salons du rez-de-chaussée qui servent à la distribution des prix et à toutes les solennités académiques. C'est là qu'avaient lieu les bals somptueux de la Cour des Charles VI, ce fut là qu'on avait célébré les nôces de l'Impératrice Marie-Thérèse, où cette grande Reine déployait ses graces enchanteresses aux yeux de l'Europe ravie.

Ces deux salles doivent être chères à tout Autrichien ; car c'est là que l'Impératrice-Mère Caroline, l'Impératrice régnante et l'Archiduchesse Sophie vrai modèle des épouses royales, mirent pied à terre en faisant leur entrée nuptiale solennelle dans la capitale de la Germanie. L'Académie Thérésienne avait donc en partage le bonheur indicible de rendre, la première, ses très-humbles hommages dans son enceinte à ces augustes Princesses, dignes héritières des vertus de la grande Marie-Thérèse.

En quittant ces deux salles riches de souvenirs, on traverse le grand manége d'hiver. C'est là que l'élite de la noblesse de l'Empire, exécutait des tournois magnifiques qu'embellissaient la dextérité des chevaliers et la beauté des dames. C'est là que l'Empereur Joseph II domptait des coursiers fougueux. C'est là que son auguste Père l'Empereur François I, le plus beau prince de son temps, épanouissait de joie son coeur royal, en voyant les jeunes Princes ses fils déployer ce courage mâle et cette vertu héroïque qui sont l'apanage des Princes de la Maison d'Autriche.

Passons dans le jardin, nous y voyons un acacia centenaire, le premier de cette espèce, planté par l'Empereur Charles VI pour en essayer l'acclimatisation sur le sol de l'Autriche et dont le tronc ne le cède guère à celui du plus gros chêne. En gravissant une petite éminence on parvient à l'école de natation où se donnaient des combats navales, que Lady Montague a décrits d'un pinceau de maître dans ses lettres sur Vienne. Non loin de là on trouve une grotte d'où jaillit une eau limpide provenant de la même source qui est dans le château impérial à Schönbrunn. C'était là que la grande Marie-Thérèse soignait ses fleurs avec la même sollicitude maternelle qu'elle employa dans la suite pour la félicité de ses sujets. Cette auguste Reine y venait souvent ses loisirs à l'étude. Beauzée ayant publiée sa Grammaire générale, l'Impératrice Marie-Thérèse, après avoir lu cet ouvrage, adressa à M. Beauzée une médaille d'or. Le génie de l'illustre fondatrice de cette Académie sert de modèle aux élèves de cette Académie même pour l'étude des langues.

En descendant par une douce pente on voit un bâtiment dans le fond du jardin de botanique. Ce bâtiment servait de demeure particulière à l'Impératrice Marie-Thérèse. Le musée technique, le cabinet physique et le laboratoire de chimie en occupent l'enceinte.

En montant par un escalier en spirale on entre dans la 1ère Camarate (Chambrée), lieu de naissance de l'Empereur Joseph II.

En sortant de là on entre dans l'oratoire de la Chapelle de l'Académie.

En quittant l'oratoire on se dirige vers les appartemens du Très-Révérend Père Provincial Prosper Hussak, Directeur de l'Académie des Nobles Thérésienne et Conseiller de la Régence. Ce digne préposé de l'Académie captive les coeurs des Élèves par sa piété, sa mansuétude et ses vastes connaissances ; la philantropie se décèle dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, il sacrifie tous les soins possibles pour le bien-être et la prospérité de cet Institut unique dans son genre. Aussi est-il assisté dans ses soins pénibles par le Révérend Père Vice-Recteur Léopold Bruckner qui a le don inappréciable de s'attirer l'amour de la jeunesse et la reconnaissance des parens, par sa douceur et par l'attention continue et infatigable qu'il voue à tous les Élèves qui sont sous sa conduite. Le Révérend Père Clément Claudis dont les connaissances littéraires et philologiques sont si utiles à cette Académie converse en français, en anglais et en italien avec les Élèves des classes supérieures. Le Révérend Père Libor Loho qui inspecte l'infirmerie complète par sa sollicitude vraiment paternelle pour les élèves malades les efforts énergiques de la direction et la tendance des vues sublimes de Son Excellence Monsieur le Curateur pour le perfectionnement moral et physique de cette célèbre, Académie. Le Révérend Père Gothard Lassmann, secrétaire de la Direction, déploie une activité louable, à laquelle il joint une bonté ineffable.

Monsieur le Baron de Somaruga, Conseiller aulique de la Haute Cour de Justice, est le Vice-Curateur de cette Académie. Les vastes connaissances de ce haut fonctionnaire, la rectitude de ses sentimens, la bienveillance qu'il manifeste envers ses subordonnés, se combinent à justifier le choix vraiment heureux que Son Excellence Monsieur le Curateur a fait d'un si digne remplaçant, pour la prospérité de l'Académie des Nobles Thérésienne.

J. B. Hofstetter.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 15 Juin 1843. Numéro 71.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Un Pacte.

Suite.

Ici Ludwig Von Krassenheim remplit jusqu'aux bords son gobelet d'argent, et, se dressant avec effort sur ses jambes chancelantes, il but à la santé de la belle Adéline.

— Mon noble ami! s'écria Von Felskopf, se levant à son tour et secouant de toutes ses forces la main du baron Von Krassenheim: Vous lui faites honneur ainsi qu'à son père.

— Vous Felskopf! exclama Krassenheim, dont la langue était devenue épaisse, Von Felskopf, je ne connais personne que j'estime plus que vous . . . Non, par le ciel! et votre vin est excellent.

Et le digne jeune homme retomba lourdement sur son siége.

— Krassenheim! riposta le baron, en rapprochant son visage de celui de son interlocuteur.

Mais à quoi bon énumérer les santés et les protestations d'amitié que ces honorables seigneurs échangèrent. Il suffit de dire qu'après deux heures passées à boire de différens vins le baron Von Felskopf, voyant son hôte devenu stupide d'attendrissement, lui proposa sa fille en mariage, offre que celui-ci reçut avec maints témoignages de reconnaissance et maints hoquets, ensorte que la voix et les jambes lui manquèrent tout-à-coup et qu'il roula sous la table.

Etonné et presque fâché de cette disparition subite de son gendre futur, le baron Von Felskopf, qui s'était sans doute un peu ménagé, ou qui avait réellement la tête plus forte que Von Krassenheim, pouvait à peine en croire ses yeux. D'une main mal affermie il saisit un flambeau, et se bassant vers le plancher.

— Mon cher, ami! murmurait-il; mon bon Ludwig! . . . mon Krassenheim! . . . mon fils! . . .

Il ne put en dire davantage: sa tête retomba sur sa poitrine, entraînant en avant le reste du corps. Le flambeau lui échappa de la main, et le glorieux Von Felskopf roula à son tour sous la table, et demeura enseveli dans son triomphe.

Le lendemain de cette mémorable séance, le baron Von Felskopf fit part de ses intentions à sa fille; et, peu de jours après, il lui présenta officiellement le baron Ludwig Von Krassenheim. Celui-ci la contempla avec admiration; mais son manque absolu d'usage, et d'esprit fut cause qu'il demeura muet en sa présence. Elle n'eut donc pas à souffrir de ses importunités amoureuses. C'était un amant taciturne, qui avait d'elle pour le moins autant de frayeur qu'il lui en inspirait. Il avait le sentiment de sa laideur, et comprenait qu'il n'était point fait pour plaire. Il venait donc tous les jours et se tenait en silence devant Adéline. La maligne jeune fille finit par s'accoutumer aux manières de cet étrange amant: tout en s'occupant d'ouvrages de tapisserie, elle songeait aux moyens de se débarrasser de lui. Mais, pour cela il fallait user de ruse. Un refus positif lui aurait attiré le courroux du baron Von Felskopf. Le baron Von Felskopf avait mis la main sur un gendre selon son coeur; pour rien au monde, il n'aurait consenti à s'en dessaisir.

De son côté, Von Krassenheim s'affligeait de sa laideur. Il aurait volontiers donné la moitié de sa fortune pour que la nature l'eût gratifié d'un extérieur un peu plus avantageux; car il commençait à aimer Adéline, autant qu'un homme de ce caractère pouvait aimer. Quoiqu'elle fût bonne et douce pour lui, il s'apercevait bien qu'elle le dédaignait. Vainement il se débattait contre cette triste conviction; elle ne lui laissait aucun repos, et Von Krassenheim, dans sa simplicité d'esprit, s'imaginait par momens qu'il était ensorcelé.

Un soir qu'il cherchait à se distraire de ses chagrins, par un copieux souper, arrosé de maintes rasades (les inquiétudes de l'amour ne lui ôtaient rien de son appétit) il fut tiré de sa rêverie par une voix inconnue.

Contrarié d'être ainsi interrompu dans ses réflexions et dans ses libations, il leva les yeux, et il vint devant lui un personnage d'une taille fluette, bizarrement vêtu, coiffé d'une toque élégante sur laquelle se dressait une longue plume noire, et ayant une physionomie pleine de malice.

— Baron Ludwig Von Krassenheim, lui dit cet étranger, veuillez vous rasseoir. (Le bon seigneur avait fait mine de se lever). Les cérémonies entre amis, sont comme ces accessoires qu'on met sur la table, choses d'ornement plutôt que d'utilité! Les hommes prudes et qui possèdent l'art de manger, n'y font aucune attention. N'est-il pas vrai baron? . . . . Asseyez-vous donc, vous dis-je, j'aurai terminé à l'instant l'affaire qui m'amène. — L'affaire! je devrais dire le plaisir, car c'est pour vous servir que je suis venu.

Le pauvre Krassenheim était ébahi de cette aisance de manières et de cette volubilité de paroles. Il ouvrit la bouche et chercha dans sa tête un mot de réponse; mais comme il ne brillait point par l'improvisation et l'apropos, il reprit sa place et il attendit.

L'étranger s'assit en face de lui. Il se versa un plein verre qu'il avala d'un trait: après quoi, dardant sur le baron un regard perçant, il continua:

— Baron Ludwig Von Krassenheim, je prétends vous faire aimer de la dame de vos pensées . . . de la belle Adéline,

— Ouais! balbutia Von Krassenheim: est-ce que vous seriez sorcier.

— Mais . . . un peu, répliqua l'autre avec un sourire particulier.

— Vraiment, reprit le baron, moitié riant, moitié effrayé: si vous veniez à bout d'un tel miracle, vous seriez le roi des sorciers!

— Eh bien je suis le roi des sorciers! je ne veux pas vous démentir, baron, ajouta l'étranger en prenant une pose solennelle, vous êtes un homme d'une pénétration singulière, un homme environné de luxe, abondamment fourni de vins, et de liqueurs, et goûtant toutes les délices de la bonne chère. Il y a cependant une chose qui vous manque, et, quoique ce soit un sujet délicat, un ami comme moi, et qui prend à vous un intérêt si véritable peut vous en parler, j'espère, sans vous offenser. N'est-il pas vrai, baron?

Le baron Ludwig Von Krassenheim, la tête appuyée sur son coude, regardait son interlocuteur avec des yeux démesurement ouverts, tendant tous les ressorts de son intelligence et s'efforçant de deviner ce que ces préliminaires pouvaient annoncer.

— Eh bien donc . . . reprit l'étranger en redoublant d'emphase, vous n'avez pas été convenablement partagé du côté des avantages extérieurs. En un mot, à vous parler franchement, vous êtes laid . . . n'est-il pas vrai, baron!

Von Krassenheim se renversa sur sa chaise, comme si la vérité de cette assertion l'eut accablé.

— J'ai sondé le mal, continua l'étranger; convenez que je l'ai sondé . . .; mais écoutez.

Ici il se versa de nouveau un verre de vin. Le baron, dans l'accès de sa préoccupation, ne songea pas à l'imiter.

— Par l'enfer! prononça le mystérieux personnage, vous avez là un vin parfait . . . Mais, comme je le disais, écoutez! . . . Baron Ludwig Von Krassenheim, vous ne me connaissez pas, moi, je vous connais. Ouvrez l'oreille à mes paroles, et quand vous les aurez ouïes, votre coeur tressaillera d'allégresse . . . Sachez, ô baron, que les voeux les plus audacieux, les plus téméraires peuvent s'accomplir . . . Il ne s'agit que de savoir les formuler convenablement . . . Par exemple, si je corrigeais en vous la nature qui s'est un peu trop négligée . . . si je faisais de vous un modèle de sculpture . . . un type de beauté masculine . . . un objet de convoitise pour toutes les femmes . . . et . . . enfin, si je vous rendais beau . . . aux yeux des autres, s'entend.

— Vous auriez réellement ce pouvoir? proféra le baron émerveillé, réellement vous le pourriez . . .

— Je le puis . . . et je le ferai! répliqua l'étranger avec assurance.

En même temps il tira un parchemin de dessous son justaucorps brodé, et plaçant son doigt, où brillait un rubis, au-dessous d'un cachet en cire rouge.

— Signez votre nom ici, dit-il, et vos désirs seront accomplis.

— Comment! balbutia le baron, rendu stupide par la frayeur, qui donc êtes-vous?

— Oui je suis! balbutia l'étranger, en le fascinant du regard, peu importe, il s'agit de ce que vous êtes vous-même; or, vous êtes laid, n'est-il pas vrai, baron?

— Mais . . .

— Vous êtes laid!

— N'y a-t-il pas moyen . . .

— Vous êtes laid!

La suite au prochain numéro.

De la musique des voisines.

Fin.

Vous croirez sans peine que je préfère de beaucoup les voisines qui jouent du piano aux voisines qui chantent. Le piano est après tout le plus bénin des instrumens; les fausses notes y sont plus communes que les notes fausses, et à force d'habitude, on peut penser, rêver, travailler, dormir au bruit de son clapotement monotone. Je n'ai rencontré qu'une seule pianiste avec laquelle il fut très-difficile de s'accommoder. Celle-là suivait la méthode Jacotot! Quelle méthode! Or, comme d'après le système du maître, au lieu de procéder du simple au composé, on procède du composé au simple, avant de poser les doigts sur le clavier, ma pianiste avait commencé par mettre l'Orage de Steibelt sur son pupître! il n'est pas d'artiste, pas d'amateur un peu exercé qui ne se moque aujourd'hui des difficultés naguère effrayantes de ce morceau célèbre; mais pour des mains novices, pour des doigts innocens de la moindre gamme, l'Orage de Steibelt était toujours et plus que jamais l'Orage; c'était, si vous voulez, la tempête, la trombe, le déluge universel; c'était quelque chose d'inabordable et d'insurmontable, comme le serait le Mont-Cenis ou le Saint-Gothard pour l'enfant encore suspendu aux lisières et coiffé du bourrelet. Eh bien! voyez ce que c'est que la foi, voyez ce que c'est que l'autorité sur l'âme d'une faible mortelle! Le maître avait dit: „Prenez l'Orage de Steibelt et jouez-le.“ L'élève l'avait pris et ne le jouait pas, tout en faisant d'incroyables efforts pour ne pas donner le démenti à la parole du maître.

Il y avait déjà quinze mois que durait cette lutte affreuse entre une volonté de fer et une méthode de plomb; je ne vous cacherai pas qu'à la fin une certaine curiosité, un certain intérêt, combattaient ma lassitude. Ainsi que Perrin Dandin:

Je suais sang et eau pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon.

J'ajouterai même, et je ne sais si c'est à la louange de la méthode ou de l'élève, que ces quinze mois n'avaient pas été complètement perdus, et qu'au bout de ce temps ma pianiste était parvenue à jouer d'une façon presque intelligible les deux premières portées du formidable Orage. Un grand événement vint l'interrompre dans ses progrès: elle se maria, et quitta la maison. Je n'eus pas la moindre envie de la suivre; mais, je le déclare, la main sur la conscience, je n'aurais pas quitté la place le premier.

Quant aux voisines qui chantent, qui vocalisent, je les crains comme le feu, plus que le feu! Si je savais une compagnie d'assurance contre ce genre de fléau domestique, j'irais de ce pas m'y faire inscrire et payer ma prime. Avec les chanteuses la journée commence par des sons filés. Connaissez-vous rien de lamentable? Ne vous semble-t-il pas qu'une princesse désolée se désespère au fond d'un noir cachot? Cela ne vous donnera-t-il pas l'idée du deuil de ces femmes sauvages qui s'arrachent la chevelure sur le tombeau de leurs maris? Souvent aussi, je le dis avec peine, le son filé ressemble, à s'y méprendre, au gémissement prolongé du pauvre chien dont les nerfs délicats sont agacés par l'orgue de barbarie.

Après les sons filés viennent les études pour plier au trille, au grupetto les voix rebelles; et puis à tous ces travaux préalables succèdent les grands airs d'expression, les romances pathétiques, les brillantes cavatines, les duos sérieux ou bouffes que l'on recommence trois ou quatre mois de suite: il y a de quoi vous faire prendre en haine les chefs-d'oeuvre de toutes les écoles!

Un de mes amis avait rencontré dans le monde une jeune personne qui n'était pas douée d'une figure remarquable, mais qui possédait une très-belle voix. On la pria de chanter, elle se mit au piano, et aussitôt le charme opéra. Mon ami devint éperdument amoureux de la ravissante cantatrice; il voulait savoir qui elle était, et il apprit que, restée orpheline avec quelque fortune, elle avait pour tuteur un oncle qui ne voulait pas s'occuper de mariage que sa nièce eût atteint l'âge de vingt ans. Elle en comptait déjà dix-neuf: il ne restait donc plus qu'une année à attendre; mais comment faire pour vivre jusque-là? Le tuteur ne recevait personne, moitié par prudence, moitié par économie. Mon ami ne pouvait voir son idole que de loin en loin, par hasard. Un appartement de garçon se trouvait à louer dans la maison de l'oncle; mon ami ne crut pouvoir mieux faire que de s'y installer. „Au moins, se disait-il, j'entendrai tous les jours le doux son de sa voix!“ Il l'entendit en effet, et d'abord rien n'égala son ivresse. Pendant quelques semaines l'extase continua, l'enthousiasme se soutint au même degré; mais au bout de ce temps l'ennui d'avoir les oreilles périodiquement rebattues des mêmes exercices, des mêmes traits, des mêmes agrémens, ne laissa pas de produire sur mon ami une impression pénible. Le plaisir que procure un talent de cantatrice lui parut chèrement acheté par les efforts inouis de larynx et de poitrine auxquels il faut se condamner. Enfin le second terme de son bail n'était pas encore révolu que son amour avait battu en retraite, et qu'il jugea convenable de faire de même, en déménageant sans mot dire, et sans laisser sa nouvelle adresse au portier. Ce fut un mariage manqué pour cause de vocalises. Ma pianiste à la méthode Jacotot s'était pourtant bien mariée, mais c'est qu'aussi elle habitait la rue Saint-Lazare, et son futur la rue d'Enfer!

Si j'étais femme, jeune, jolie, riche, et que j'eusse l'ambition de me poser en Malibran, ou Sontag, je me ferais construire un pavillon bien boisé, bien lambrissé, pourqu'il fût sonore au-dedans, dont les portes et les fenêtres seraient bien calfeutrées, bien rembourrées, pour qu'il fût muet au-dehors. Je viendrais m'y renfermer tous les jours, et j'y cacherais mes études; j'y vocaliserais, comme Buffon écrivait, à la lueur des bougies, et dans l'isolement le plus absolu. Si j'ai prouvé quelque chose en traitant le chapitre de la musique des voisines, c'est que, pour une femme, il n'est pas moins imprudent de laisser les profanes s'initier aux secrets de son art qu'aux mystères de sa toilette. Paul Smith.

Le Portrait.

Suite.

Le lendemain, excité de nouveau à continuer ma faction par cet épisode singulier, je retournais à Sommerset-House, quand Armstrong s'offrit tout d'un coup à ma vue et me dit:

— C'est trop fort! nous ne manquons cependant pas de femmes dans Londres, et je vais vous le prouver.

Il me saisit par le bras, me fit faire une pirouette, et nous descendîmes l'escalier du Musée. Mais mon cœur était resté dans Sommerset-House, devant le cadre magique, sur le canapé violet. Attentif à me guérir, Armstrong m'arrêta aux environs du Parc du Régent. Une femme marchait devant nous.

— Regardez, mon ami, s'écria-t-il; quelle tournure, quel pied.

— Oui, répondis-je machinalement.

— A sa souplesse on reconnaît aisément que l'étreinte du corset ne l'a pas meurtrie.

— Oui; c'est comme l'autre.

— C'est mieux que l'autre, car celle-ci est vivante. J'espère qu'elle se retournera. Nous ne connaissons encore que sa taille; la figure nous manque. Un moment de patience et nous verrons bien. Ce ne sera pas la première fois d'ailleurs qu'une jambe fine n'aura été qu'une préface mensongère. Pour un joli visage que j'ai

découvert en me fiant à ce symptôme je me souviens d'avoir échoué au moins sur une centaine d'abominables laideurs. Le moment arrive, elle se retourne enfin... Regardez. Malédiction!

Je levai les yeux à cette exclamation qui coupait avec tant de brusquerie le galant espoir que respiraient les paroles de mon ami Armstrong, dans la conviction que le visage, en effet, répondait fort mal aux séductions de la taille. Mais, ô charmante surprise! devant moi se trouvait le portrait lui-même, mon beau portrait animé, marchant, plein d'âme et d'une perfection plus rare, plus merveilleuse encore que la copie sur toile. Nos regards se heurtèrent; je m'arrêtai; elle hésita, rougit. Une femme, cette fois-ci, lui donnait le bras; l'une et l'autre marchèrent plus vite. Nous les suivîmes. Comme mon cœur battait! A l'extrémité de la rue, toutes deux ralentirent le pas et une voix s'écria: Êtes-vous prêtes?

C'était un Monsieur en cabriolet qui venait de les apercevoir. Le même peut-être qui avait accompagné la plus jeune à Sommerset-House? Je l'ignore, lecteur; mais la jalousie secrète de mon cœur en était persuadée. Les deux femmes montèrent dans le cabriolet, l'étranger fouetta son cheval, je m'élançai pour le suivre toujours.

— Où diable allez-vous donc maintenant? cria Armstrong.

— Je cours après cette voiture, répondis-je tout-à-fait hors de moi.

— Courez après votre dîner, pauvre fou! Il faut que vous soyez à Clapham à six heures. Il en est déjà cinq. Comment ferez-vous pour vous habiller et faire la route en si peu de temps? Vous avez, mon cher, une manière de prendre de l'amour qui ne se comprend plus dans les mœurs actuelles.

Je retourne cependant chez moi, Buckingham Street, dans le Strand; je m'habille, je dîne à Clapham. On était gai, on avait de l'esprit. Les vins français coulaient de source, car notre amphytrion était marchand de claret; mais rien ne put me distraire. A peine avait-on pris le thé que je revins dans le Strand. La nuit ne m'apporta aucun sommeil; elle s'obstinait à placer sous mes yeux, ouverts constamment, le tableau magique et surtout l'original du portrait. Lundi, mardi, mercredi se succédèrent. Dans toutes les promenades publiques, dans tous les lieux de réunion, au concert, à l'opéra, je cherchais mon idéal, et je ne le retrouvais pas. L'entêtement de ma folie finit par irriter sérieusement mon ami Armstrong.

— Vous êtes, sur ma parole un homme insupportable, me dit-il avec humeur. Mais j'entreprends à cette heure de vous guérir en homéopathe, similia similibus. Au lieu de vous prouver que la belle en question n'existe pas, je veux qu'elle se retrouve, et qu'elle vous rassassie de sa beauté, au point que le remède vienne de la maladie elle-même. Pour commencer, entrons dans cette boutique; j'ai besoin d'une paire de gants.

Nous étions dans Bond Street. Il y avait au fond de la boutique deux femmes qui tournaient le dos à la porte d'entrée. La plus âgée était assise; l'autre, debout, essayait une paire de gants; vis-à-vis, derière le comptoir, se trouvait une glace. Je n'eus que le temps d'ouvrir les bras; en jetant le regard sur la glace, la jeune dame m'avait reconnue et s'était évanouie. Ai-je besoin de vous dire que c'était l'original du portrait?

La vieille dame et Armstrong s'empressèrent, avec les gens de la boutique, de venir au secours de cette charmante personne, car j'étais hors d'état de faire un geste ou de dire une parole, et, après l'avoir en quelque sorte reçue sur mon sein, je n'avais en assez de force physique et morale que pour l'asseoir sur une chaise.

— Partons! dit-elle à sa compagne en poussant une aspiration profonde.

C'était bien le même soupir que j'avais déjà entendu sortir une fois de sa poitrine à Sommerset-House; c'était bien là cet accent de chagrin concentré que la femme voilée laissa échapper, au moment où son cavalier l'entretenait loin du portrait, du divan et de moi peut-être! Le regard de cet homme, ce soupir, cette rougeur nouvelle, cet évanouissement bizarre, que conclure de ces mille incidens variés et répétés, sinon qu'elle m'aimait un peu, rien que de m'avoir entrevu? Avec le moins de fatuité possible, il me semblait contre le sens commun que les choses fussent autrement. Armstrong, lui-même, en dépit de son scepticisme, était fort intrigué.

La suite au numéro prochain.

Coup d'oeil sur l'industrie.

Suite.

Les armes à feu nécessitent des recherches dans l'art de travailler et de fondre les métaux; la mécanique marche à pas de géant; les inventions se multiplient et naissent les unes des autres.

Après avoir fait du verre, on le taille; le hasard en rapproche les fragmens, et les objets se rapprochent eux-mêmes de l'oeil qui les observe. Il s'établit une chaîne immense et compliquée de découvertes et de perfectionnemens; vaste réseau, dont la pensée même ne peut suivre les développemens et déterminer l'étendue.

Tel est l'effet de cette intelligence appliquée aux besoins des sociétés humaines: l'industrie a changé la face du monde, et le commerce, qui grandit avec elle, a marqué les rangs parmi les nations civilisées.

L'industrie est le premier des pouvoirs; car c'est le plus utile. Ma pensée s'irrite, mon coeur se froisse à l'aspect des images d'Alexandre, de César ou de Charlemagne; je ne vois autour d'eux que ravages et destruction. Mes yeux s'arrêtent-ils sur la statue que Charles-Quint fit ériger à G. Bukel, qui trouva le secret de saler et d'encaquer les harengs? je m'incline avec respect et reconnaissance; j'ai devant moi l'image d'un bienfaiteur de l'humanité.

Les peuples artistes, les peuples industrieux, tiennent en main les destinées du monde. Établissez une manufacture dans un désert, il se peuple; sur un terrain stérile, il devient fécond; sous un ciel mal sain, il s'épure; partout où l'industrie se montre, elle vivifie, elle domine.

Jetons un coup d'oeil rapide sur ses progrès et sur l'influence que les sciences ont exercée sur elle.

Un moine allemand s'occupe d'alchimie, et découvre par hasard, dans une combinaison toute industrielle, le secret de la poudre à canon; la route de la physique expérimentale est ouverte, et l'on voit sortir d'un cloître le premier rayon de cette lumière qui devait, sous le nom de chimie, éclairer le siècle où nous sommes, et opérer dans la science une révolution complète.

Galilée devine la forme et le mouvement de la terre; le voyageur Drake vérifie son assertion.

Pascal mesure sur le Puy-de-Dôme la hauteur de l'atmosphère. Toricelli découvre que l'air pèse; Harvey, que le sang circule.

Descartes se laisse entraîner par son génie, au-delà des bornes géometriques qu'il a reculées: dès lors, il sort du positif; il ne découvre plus, il imagine; il fait un système.

Newton et Leibnitz, en fondant la véritable philosophie sur la nature, le calcul et l'expérience, ouvrent à l'industrie une carrière sans bornes, où toutes les connaisances humaines, rendues positives, vont concourir à son triomphe.

C'est au profit de la morale et de la raison, que l'industrie augmente ses conquêtes: les lumières dont elle s'entoure pénètrent à sa suite dans toutes les classes de la société; les peuples s'instruisent et les préjugés s'affaiblissent.

Dans les régions stériles, dans les climats favorisés du ciel, l'industrie est également puissante. Tantôt suppléant à la fertilité du terrain par le perfectionnement de la culture; tantôt multipliant, échangeant, transportant les productions du sol; l'industrie est partout créatrice ou auxiliaire. En Hollande, on lui doit tout; en France, elle est, pour ainsi dire, une seconde nature.

Chaque peuple apporte dans l'industrie des perfectionnemens qui tiennent à sa nature particulière.

La brillante Venise a perfectionné tout ce qui tenait aux besoins du luxe. Ses rapports de commerce avec l'Orient, sa domination maritime, son gouvernement aristocratique, son goût pour la galanterie et les plaisirs, déterminèrent la pente de son industrie; une élégance bizarre, un goût fantastique, présidèrent à l'établissement de ses manufactures.

L'Espagne et le Portugal, devenus maîtres des trésors d'un nouveau monde, dédaignèrent l'industrie.

Qui se fraie à pas lents la route à la richesse.

L'industrie méprisée se vengea cruellement: la terre devint stérile; l'ignorance s'accrut. En vain le Potose s'épanchait en flots d'or sur l'antique Ibérie: la mort était dans le coeur de l'empire; et ces richesses exotiques, semblables à certains breuvages, ne

donnaient au corps social qu'une vitalité passagère, qu'une force convulsive, dont l'épuisement devait être la suite.

La fin prochainement.

VOYAGES.

L'hôtel d'Astor à New-York.

Cet hôtel garni, peut-être le plus grand établissement de ce genre qui soit au monde, est un bâtiment imposant et magnifique, tout construit en granit. Trois ou quatre cents personnes peuvent y être logées tout à l'aise. Dernièrement encore on a démoli sept ou huit maisons pour l'agrandir. L'hôtel est maintenant parfaitement isolé. Il a trois façades. La quatrième partie du bâtiment, celle où logent les nombreux domestiques, ou gens de service, forme une espèce de bâtiment accessoire dont l'aspect n'est pas bien brillant; le rez-de-chaussée en est entièrement occupé par la cuisine.

C'est encore dans ce bâtiment que se font jour et nuit, le blanchissage, le séchage et le repassage de tout le linge de l'hôtel et des voyageurs! pas une pièce de linge ne sort de la maison.

Il n'y a point de jardin à l'hôtel; car quel est l'homme qui voudrait à New-York et dans une rue aussi fréquentée que Broad Street, sacrifier autant de terrain qu'il en faut pour planter un arbre? Il n'y pas d'écuries non plus. Personne n'arrive à New-York avec son propre équipage, ni même avec des chevaux de poste: toutes les voies qui conduisent à cette métropole sont des voies commerciales. La ville est bâtie sur les deux rivières, dites North river et East river, et sur l'Océan que l'on découvre des étages supérieurs de l'hôtel d'Astor. Les autres voies de communication sont les rail-ways qui mènent à Boston, Philadelphie, Albany, Uttica, etc. Pour le peu de voyageurs qui arrivent du sud en voitures, il y a partout à New-York une espèce d'auberge de chevaux, et des remises publiques auxquelles sont préposées des personnes de confiance, qui répondent de tout et perçoivent pour chaque chose un prix fixe.

L'hôtel d'Astor a ses propres voitures qui se rendent continuellement, partout où arrivent les bateaux à vapeur, à toutes les gares des chemins de fer pour y prendre les voyageurs et leurs bagages et les conduire à l'hôtel, sans aucune perte de temps. En arrivant même au milieu de la nuit, les voyageurs trouvent ces voitures prêtes. Débarqué à New-York, du Great-Western, je ne fus pas peu surpris de voir les belles voitures qui nous attendaient: elles portaient en lettres monstres d'or les mots Astor-House. Des signes télégraphiques nous avaient annoncés six heures avant notre arrivée. Une centaine d'autres voitures de louage, de cabriolets, etc., étaient encore-là pour nous offrir leurs services.

Les chambres de l'hôtel ne sont disposées que pour chambres à coucher, il n'y a exactement d'autre mobilier qu'un lit, un lavabo, une ou deux chaises au plus, un porte-manteau et un énorme crachoir. Le manque de confortable, dans la chambre à coucher, est compensé d'une façon tout-à-fait républicaine par les parloirs ou salons de conversation. Il y en a un où se réunissent les dames et un autre où s'assemblent les hommes. Les dames seules et les hommes qui font les complaisans auprès d'elles, et qui se présentent soit en qualité de maris, soit sous un titre qui souvent plaît mieux encore, ont accès au parloir des dames. La grande salle à manger n'est que pour les hommes; les dames dînent dans de petits salons à part, en compagnie de ceux de ces messieurs qui leur sont attachés. Indépendamment de ces salons, dont la destination n'est jamais changée, il y a encore une tabagie, un salon de lecture où l'on trouve les principaux journaux des quatre parties du monde, des bureaux pour ceux qui ont besoin d'écrire. En hiver tous ces salons sont chauffés jour et nuit.

Sans sortir de l'hôtel, sans se déranger, les voyageurs y trouvent tout ce qu'il leur faut. Dans l'intérieur de l'hôtel il y a un café auquel est annexé un dépôt pour chapeaux, cannes, parapluies, etc. Au rez-de-chaussée sont établis des tailleurs, des bottiers, des barbiers, des coiffeurs, un apothicaire, des fabricans de parapluies, en un mot des marchands de tous les objets dont les voyageurs peuvent avoir besoin. Il y a également une cave aux huîtres, qui ne se ferme qu'à quatre heures du matin, une poste aux lettres et un bureau où l'on peut prendre des billets pour tous les théâtres, les bals, les concerts et autres divertissemens publics. On y prend des bains froids et chauds toute l'année. L'hôtel est le Palais-Royal de New-Yorck; c'est le rendez-vous de tous les étrangers; c'est une cité complète au milieu de la grande ville.

La fin au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

— Un cultivateur du département de l'Aisne, M. D . . ., avait chez lui deux bergers qu'il voulut dernièrement congédier. Mais l'usage veut que les cultivateurs ne puissent renvoyer qu'à la Saint-Jean les gens dont ils ont loué le service pour l'année. Aussi les deux bergers refusèrent-ils de partir, à moins que M. D . . . ne voulût payer leurs gages en entier. De là, discussion. M. D . . . céda, mais voulut se venger. „Je suis votre maître? dit-il — Oui, Monsieur. — Je suis en droit de vous commander ce que je veux. — Oui, Monsieur. — Eh bien! je vous ordonne d'aller vous asseoir sur cette grosse pierre qui est là, au milieu de ma cour, et d'y rester jusqu'à la Saint-Jean. Les deux hommes allèrent s'asseoir sur la pierre, et depuis, tous les matins, les ex-bergers s'en vont reprendre leur poste jusqu'à soir, jusqu'à ce qu'il leur plaise de partir de la ferme, ou jusqu'à ce qu'une meilleure inspiration ait changé la détermination de M. D . . .

— 22. La plus singulière guérison vient d'être constatée chez un aliéné de l'hôpital Saint-Jean. Un Hollandais, M. B . . . se trouvait depuis quelques temps déjà à l'hospice, atteint de monomanie religieuse; on conservait peu d'espoir de le ramener à un état normal. Le malade s'était avisé de grimper sur un des arbres les plus élevés du jardin dans lequel on laisse promener les malades, voulant, disait-il, monter droit au ciel. Grande fut la frayeur de tous ceux qui aperçurent le malheureux prêt à tomber ou à se précipiter d'une hauteur considérable. Un domestique courut avertir le directeur et l'officier de santé de service, qui firent aussitôt chercher des matelas pour les placer sous l'arbre et amortir ainsi l'effet de la chute qui paraissait immanquable; et, en effet, l'accident qu'on voulait prévenir arriva avant qu'on eût eu le temps d'exécuter les mesures de précautions. M. B . . . tomba sur les pieds et fit un bond qui n'occasionna fort heureusement que de légères contusions. Cette chute si périlleuse eut pour effet de rendre instantanément la raison au malade qui, depuis, a continué à jouir de la plénitude de ses facultés mentales. Il y a peu de jours, il est sorti de l'hospice entièrement rétabli. Ce fait a été consigné dans les annales de médecine de l'établissement.

— Avant hier, à deux heures de l'après-midi, une rencontre a eu lieu entre deux jeunes gens. Après un engagement de quelques instans, les deux adversaires se sont enferrés et sont tombés tous deux dangereusement blessés. Un officier de santé a donné les premiers soins et posé un appareil provisoire sur les blessures, et les deux jeunes gens ont été ramenés à Paris dans un batelet, car il y eût eu aggravation de danger à leur faire supporter la fatigue d'une voiture.

23. — Les États-Unis sont un vrai pays de merveilles. Parmi les faits incroyables que les journaux américains rapportent tous les jours, en voici un qui n'est pas de moins extraordinaires. On lit dans le Courrier des États-Unis: „Les deux Siamois unis matériellement entre eux par un lien indissoluble et que l'on a vus à Paris vers 1836, s'étaient retirés depuis ce temps en Amérique. Ils avaient acheté une superbe habitation dans la Caroline du Nord. Ils y ont contracté mariage le 13 avril, avec miss Sarah et miss Adélaide, filles de M. David Yeates, habitant du comté de Wilkes, dans la Caroline du Nord. Le chapelain qui a célébré ce mariage, le révérend Colby Spark, faisait quelques difficultés de se prêter à une alliance qu'il considérait comme monstrueuse et contraire à la pureté des mœurs qu'exige le christianisme. Menacé, en cas de refus, d'un procès devant le tribunal du district, il a donné aux deux jumeaux et aux deux soeurs la bénédiction nuptiale."

— Avant 1789, 40,000 enfans recevaient gratuitement l'instruction secondaire en France. Aujourd'hui, et en comptant les 20,000 élèves des petits séminaires 26,000 élèves seulement reçoivent gratuitement cette instruction.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Samedi 17 Juin 1843. Numéro 72.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Les deux chiens.

Deux jeunes chiens, nés au même village,
L'un chez un forgeron, l'autre chez le fermier
D'un châtelain du haut parage,
Quoique divers de poil, de race et de métier,
S'aimaient comme on s'aime au jeune âge.
Dès que l'aurore paraissait,
Médor, le garde-ferme, et griffon de naissance,
Du fond de son étable en jappant s'élançait.
Il courait à la forge; et son ami Basset
Montrait à le revoir la même impatience.
Alors, tant que du jour reluisait le flambeau,
Reprenant les jeux de la veille,
Nos deux chiens, s'agaçant des pattes, du museau,
Sur le fumier, dans le ruisseau,
Se roulaient, se crottaient de l'une à l'autre oreille.
Quant au repas, tout leur était commun,
Table, rogatons, écuelles,
Jamais un os entre eux n'excitait des querelles.
Les deux logis n'en faisaient qu'un.
Pendant leur joyeuse partie,
La dame du château vint un jour à passer.
Médor lui plaît par sa folie;
Et le fermier, instruit de cette fantaisie,
Est en si bon logis heureux de le placer.
Un laquais à l'instant s'en empare et le traîne
Vers la cour du manoir, où mon griffon crotté
Est, sous le jet d'une fontaine,
Bien savonné, bien peigné, bien frotté;
Et sur le poil luisant de sa robe d'ébène,
Un flacon de senteur par madame est jeté.
Le voilà donc par un caprice,
Passé d'un toit de chaume en de riches lambris,
De son lit de fumier sur de moëlleux tapis,
Et gorgé de débris d'office
Au lieu de croûtons de pain bis.
Quelquefois cependant de son ami d'enfance
La glapissante voix retentit à son coeur.
Il vole à la fenêtre: et jappant de bonheur,
Donne à son cher Basset signe de souvenance.
Mais la maîtresse alors, d'un ton sec et grondeur,
Le rapelle à son importance.
„Fi! lui dit-elle, fi! laissez ce polisson.
„Est-il fait pour hanter un chien de votre espèce?"
Et d'un biscuit, d'une caresse,
Elle accompagne sa leçon;
Et Médor oubliant un chien de forgeron,
Vient dîner avec sa maîtresse.
Six moix d'hiver et de Paris
De ces leçons d'orgueil achevèrent l'ouvrage.
Seul, le pauvre Basset, resté dans son taudis,
N'oublia point l'ami de son jeune âge;
Et, quand l'été revint, quand un brillant landau
Ramena Médor au château,
Basset, dressant l'oreille au bruit de l'équipage,
Pour revoir son ami, pour fêter son retour,
Se glissant à travers les trains et l'attelage,
Joyeux et glapissant, accourut dans la cour.
Quel triste accueil l'attendait pour salaire!
Médor, en grommelant, recule à son aspect;
Et le poil hérissé d'orgueil et de colère,
Montre les dents au pauvre hère
Qui vient lui manquer de respect.
De cet affront Basset soupire,
Baisse la tête, se retire,
Va cacher dans sa forge un front humilié;
Et pour l'exemple, hélas! je voudrais bien vous dire
Qu'un revers de fortune a vengé l'amitié.
Mais ma fable en ce monde aurait peu de créance.
Les Médors parvenus vivent dans l'abondance;
Les Bassets oubliés meurent à l'hôpital.
Un dénoûment moins immoral
Manquerait à la vraisemblance.

Viennet.

Un Pacte.

Suite.

L'infortuné baron Von Krassenheim essaya encore quelques faibles objections, mais toutes furent repoussées par ces mots: vous êtes laid! mots terribles, qui retentissaient à son oreille comme un arrêt et une condamnation. Eperdu, hors de lui, ivre de vin et de peur, il saisit la plume d'aigle qu'on lui présentait, et il griffonna son nom sur le parchemin.

— Maintenant le cachet! s'écria le démon, car c'était sans doute un démon: du moins Von Krassenheim le croyait fermement Quoiqu'il en soit, cet être si mystérieux plaça un sceau d'ivoire dans la main tremblante du baron.

Celui-ci le prit d'un air désespéré. Lorsqu'il voulut appuyer dessus, ce cachet, on ne sait comment, fit explosion, et la secousse fut si forte, que le baron Ludwig Von Krassenheim fut renversé par terre, entraînant avec lui la table et tous les plats, verres, bouteilles dont elle était chargée; mais en tombant, il entendit ces mots, prononcés d'une voix qui lui semblait surnaturelle:

— Oh Ludwig Von Krassenheim! te voilà devenu beau! J'ai exécuté ma part du contrat, n'oublie pas la tienne.

Quand le baron, reprenant enfin ses sens, se fut relevé sur ses jambes, il se trouva seul. L'étranger avait disparu! . . .

Le premier mouvement du baron fut de courir à son miroir.

— Par l'enfer! s'écria-t-il, avec un désappointement manifeste, il me semble que je suis toujours le même; et cependant j'ai signé! . . . Bah! le charme n'opère sans doute qu'aux yeux des autres; je me rappelle maintenant que ce démon me l'a ainsi annoncé . . . Attendons pour en juger . . . Et sur ma foi, si la beauté ne m'est pas venue, cet excellent vin du Rhin me reste.

Après s'être consolé par cette judicieuse réflexion et par une autre rasade, Von Krassenheim, la tête un peu pesante, se coucha et s'endormit.

Dans la matinée du lendemain, trois paysannes jouaient avec un groupe de petits enfans, devant la porte d'honneur du château de Krassenheim, lorsque le baron sortit pour aller faire l'essai de sa beauté nouvelle. Quoiqu'il fut tenté de regarder comme un rêve tout ce qui s'était passé la veille, l'idée d'un pacte diabolique avait trouvé un facile accès dans son esprit ouvert aux superstitions les plus grossières. Il avait donc résolu de fixer ses doutes. Seulement il était fort inquiet de la teneur du parchemin qu'il avait signé. Il se flattait, intérieurement que les conditions n'en étaient pas trop dures; car, pensait-il, entre le démon et lui, il ne s'était point agi de ces dons que l'on acquiert au prix de la perte de l'âme tels que la puissance et les richesses. Il n'avait été question que de certaines améliorations physiques, chose qui, de bon compte ne sauraient coûter autant que de l'argent.

Tout en devisant avec lui-même, il était parvenu jusqu'auprès de trois paysannes.

— Une belle matinée! leur dit-il de son air le plus gracieux.

tandis qu'elles le saluaient par une humble révérence, et il passa outre.

— Eh bien! prononça une des commères assez haut pour être entendue du baron, voilà le plus joli homme que mes yeux aient jamais vu.

— Comme il est changé depuis hier! s'écria une autre : il y a plaisir à le regarder.

— C'est-à-dire, ma voisine, reprit la troisième paysanne, que toutes les belles dames vont raffoler de lui.

L'heureux Von Krassenheim ne perdait pas un mot de cette conversation. C'était une musique délicieuse qui charmait ses oreilles. Ravi, enchanté, il revint sur ses pas et jeta aux enfans une poignée de pièces de monnaie, puis il continua son chemin. Il arriva bientôt à un village situé entre les domaines de Felskopf et les siens. La route passait devant une forge où travaillaient en ce moment trois ou quatre cyclopes enfumés. A l'aspect du baron ils cessèrent de battre le fer, et un d'entr'eux s'écria avec un accent d'admiration:

— Parlez-moi d'un homme taillé de la sorte! eh! camarades, quand est-ce que vous en avez vu un pareil?

— Bien! bien! pensait Von Krassenheim, qui ne se sentait pas de joie et qui semblait marcher sur des roses. A merveille! . . . le charme opère . . . Par le ciel! il faut que je sois beau en effet.

Plein de plus douces espérances, il arriva au château de Felskopf. Adéline était déjà éveillée. Assise dans le salon, devant son rouet à filer, elle chantait gaîment; et loin de se montrer contrariée à l'aspect du baron, elle laissa échapper un malicieux sourire.

— Salut à la belle Adéline! dit Von Krassenheim avec un air dégagé que lui donnait sans doute la conscience de ses avantages physiques.

Adéline se leva avec toutes les marques de la confusion, rougit, baissa les yeux, et permit pour la première fois qu'il lui prît la main. Comme elle ne la retira pas, le baron sentit cette main adorable trembler dans les siennes, et son courage s'augmenta du trouble de la jeune fille.

— Adéline! prononça-t-il en donnant à sa voix une expression passionnée! Charmante Adéline! daignez me regarder et dites-moi franchement si je vous suis odieux . . .

— Monsieur répondit-elle, j'obéirai aux ordres de mon père.

— Mais est-il donc vrai que vous me haïssez? demanda le baron, qui avait recouvré sa parole, et qui passait d'un excès de timidité à un excès de confiance.

— Vous haïr! répliqua Adéline, en levant sur lui un regard enchanteur. Ah! ne prononcez pas ce mot . . . que vous dirai-je? . . . En vérité, vous me semblez si différent de ce Von Krassenheim, qu'on m'avait présenté, que . . . que . . . excusez-moi de grâce, et souffrez que je me retire.

Et elle sortit de l'appartement, soit qu'elle voulût cacher son trouble, soit qu'une envie de rire immodérée l'étouffât.

— Elle est à moi! s'écria alors Von Krassenheim, en faisant claquer ses doigts et en bondissant jusqu'au plafond, elle est à moi! Je la tiens dans mes filets . . . Par le ciel! quel dommage que je me marie! Toutes les femmes du pays vont raffoler de ma personne . . . Nargue du démon et des soucis! être aimé! plaire! . . . Peut-on payer trop cher une félicité?

Von Felskopf entra tandis que son futur gendre se livrait à des cabriolets immodérés.

La fin prochainement.

Le Portrait.

Suite.

Les deux dames sortirent; je les suivis sur-le-champ. Mon ami comprit qu'au point où mes poursuites étaient parvenues, sa compagnie était de trop. Il resta dans la boutique. Arrivées devant le Parc du Régent, les femmes tournèrent à droite. Je me tenais à une distance respectueuse, mais je ne les perdais pas de vue.

Tout d'un coup, un de ces demi-messieurs, quatrième partie d'un tambour-major, fraction d'homme, imperceptible variété des gens comme il faut, dont les occupations sont de ne rien faire et dont les aventures galantes n'ont jamais que la rue pour théâtre, s'arrêta près de mes deux inconnues, le lorgnon à la main, et, après quelques singeries impertinentes et familières, se mit à les suivre de beaucoup moins loin que moi. Je hâtai le pas.

— Vous êtes charmantes! s'écriait le dandy; charmantes sur mon honneur. Permettez-moi, créatures angéliques, de vous offrir mon bras et mes hommages.

Déjà cet incroyable avait saisi la main de la plus jeune, quand je le pris lui-même au collet. C'était, comme on dit en Irlande, empoigner un tartare. Le demi-monsieur était un grand adepte dans l'art de boxer. Quand je vis qu'il se mettait en garde, comme je n'ai pas de prétention sous ce rapport, je lui jetai ma carte qu'il ne ramassa pas; mais, en revanche, d'un coup de poingt vigoureusement porté, il m'envoya lestement la rejoindre à terre...

Lorsque je revins à moi, le premier sentiment que j'éprouvai fut celui de la pression d'une main très-douce sur mes tempes. Je levai les yeux: c'était elle! A sa vue, toutes mes douleurs cessèrent; je repris, comme par miracle et à l'instant même, l'usage de toutes mes facultés. Baume de l'amour, ceux que tu guéris ne sauront jamais ton secret, car il vient de Dieu seul, et la main qui l'applique n'est qu'un instrument! Nous étions en tête-à-tête. Alors, m'élançant du lit, où m'avait retenu jusqu'à présent la souffrance, je me jetai aux pieds de cette femme sans nom qui depuis tant de jours déjà disposait de mon âme entière et qui se retrouvait à mes côtés sans cesse, comme par magie. Jamais éloquence plus sincère et plus véhémente ne sortit des lèvres d'un mortel. Les idées, les mots et les gestes se précipitaient et se croisaient dans mon discours avec une verve et une fécondité qui me surprenaient moi-même au milieu du débit. L'effet de la passion semblait indépendante de ma volonté, le prestige de mes aveux tout-à-fait étranger à ma personne et à mon état. C'était un homme ignoré jusqu'alors qui parlait avec tant de charme; c'était une âme autre que la mienne qui s'épanchait avec tant d'aisance et de bonheur.

Elle m'écouta long-temps, tranquillement, sans lever les yeux, immobile, savourant mon amour, n'en perdant pas une syllabe, me laissant tout dire. Puis enfin, abaissant sur moi ses regards avec une expression que je ne saurais rendre, elle les tint fixés ainsi d'une manière singulièrement douloureuse et pénétrante.

— Les destinées de la Providence sont impénétrables, Monsieur! dit-elle d'une voix profonde et en soupirant encore; oubliez-moi! oubliez-moi! Que je regrette...

— Nous ne pouvons rester ici plus long-temps! s'écrie dans ce moment la vieille dame dans la chambre voisine.

A cette interruption, la plus jeune se leva, fit un pas vers la porte. Je la retins encore par un pli de sa robe.

— Vous regrettez? . . . que regrettez-vous? lui demandai-je avec émotion.

— Des vous avoir vu, reprit-elle.

Et, par un soudain effort, dégageant sa robe de mes mains, elle franchit la porte. Au moment de sortir, elle appuya les doigts sur ses lèvres comme pour m'envoyer le plus tendre des adieux, et tout disparut.

Je restai comme anéanti durant quelques secondes, écoutant sa démarche légère dont l'écho s'affaiblissait peu à peu dans l'escalier. Lorsque ce bruit fut enfin imperceptible, je me réveillai de ma stupeur, je me précipitai sur ses pas et j'arrivai bientôt à une porte d'entrée sur la rue, que mes mains essayaient en vain d'ouvrir en dedans de la maison, quand par hasard elle s'ouvrit au même instant à l'extérieur, et un domestique, précédant un homme vêtu de noir, la poussa doucement sur moi. Je reculai; mon songe commençait à s'évanouir. L'homme noir était un médecin que le domestique venait de chercher pour ma blessure.

J'appris alors que la maison, la chambre et le lit où je me trouvais logé et couché, et dont les maîtres étaient absens, faisaient face à l'endroit de la rue où le dandy m'avait frappé devant les deux femmes, et que les serviteurs avaient consenti sans peine, en récompense de ma galanterie si mal payée, à ce qu'on m'y transportât pour avoir immédiatement des soins.

On comprend ma surprise, mais l'apparition de mon inconnue fuyait devant mes yeux; il fallait la poursuivre. Je donne une guinée au domestique, je paie la visite du docteur, et me voilà de rechef errant dans les rues de Londres, à la recherche de celle dont le sort s'attachait à me séparer avec tant de rigueur.

Après une foule de courses vaines et de questions inutiles, je rentrai chez moi, Buckingham Street, aussi accablé d'esprit que de corps. Armstrong, inquiet, m'attendait depuis long-temps à mon logis.

— Que s'est-il donc passé? s'écria-t-il en me voyant tomber avec désespoir sur un fauteuil.

Je fus sincère. Armstrong écouta le récit des événemens de la matinée avec une complaisance non pareille. Quand j'eus terminé:

— A mon tour, dit-il, je n'ai pas reçu de coup de poing et j'ai avancé vos affaires. Notre jeune dame était pressée de vous quitter tout à l'heure. Savez-vous pourquoi?

— Armstrong, pas de plaisanterie surtout!

— Dans quelques minutes elle se marie...

Je bondis sur le fauteuil, et, saisissant comme un fou les deux bras du pauvre Armstrong, je m'écriai:

— Vous mentez! vous mentez, par le ciel!

— Elle se marie. C'est la marchande de gants de Bond Street qui m'a tout conté. Sortons. La cérémonie a lieu à la petite chapelle Saint-Thomas.

La fin prochainement.

VOYAGES.

L'hôtel d'Astor à New-York.

Fin.

Mais c'est surtout l'organisation du service culinaire qui fait la gloire de l'hôtel d'Astor, comme de tous les nouveaux de l'Amérique. Il y a trois cuisiniers en chef: un Français pour les entremets, un Anglais pour les rôtis et un Italien pour les pâtisseries; aussi la table offre-t-elle des délicatesses dont Brillat-Savarin même n'avait aucune idée quand il écrivait son immortel ouvrage sur la physiologie du goût. La carte dont chaque personne, à la table d'hôte, a un exemplaire auprès de lui, offre une grande variété de mets choisis et succulens préparés avec art et recherche. Un dîner à part coûte le double de celui qu'on prend à table d'hôte, bien que l'on serve les mêmes plats; car il n'y a pas de maître d'hôtel qui voulût descendre à préparer des petites portions particulières commandées; il lui serait impossible de ces détails dans une maison où il y a tous les jours un mouvement de cinquante à cent voyageurs qui arrivent et qui s'en vont. D'ailleurs rien n'est plus opposé aux idées de dignité commerciale que se forme l'Américain qu'une affaire de petits détails, et celui des maîtres d'hôtels qui se prêterait à préparer des portions particulières serait mis au même rang que les savetiers.

En Amérique comme en Angleterre, on sert à la fois une foule de mets. On conçoit qu'à une table d'hôte comme celle de l'hôtel d'Astor, où l'on compte parfois jusqu'à quatre cents personnes, il est impossible de goûter de tout. On fait donc son choix. Il y a pour six personnes un garçon de table, auquel il est interdit de quitter son poste, sous quelque prétexte que ce soit; aussi le service se fait-il avec autant d'ordre que la manoeuvre à bord d'une frégate. Les plats, après avoir été mis sur la grande table, sont ensuite posés sur de petites tables de côté, où Messieurs les écuyers-tranchans de l'hôtel, revêtus de leur uniforme de toile blanche et très-fine, et armés de leurs grands couteaux et fourchettes, se tiennent prêts à dépecer et à partager les rôtis.

On sait que les Américains boivent de bons vins. L'hôtel d'Astor en offre un choix tel qu'il n'y en a peut-être pas de pareil dans aucun hôtel de l'Europe. J'ai vu sur la carte treize sortes de Xérès, et quarante sortes de Madère. Il y en avait à douze dollars (soixante francs) la bouteille. La musique de table est inconnue chez les Américains.

Le déjeûner se sert de huit à onze heures du matin: il y a thé, café, pain, beurre, jambon, côtelettes, poisson, beefsteak; bref, un dejeûner-dinatoire complet. Une heure après le dîner on sert le thé. A neuf heures du soir il y a souper; c'est encore un repas très-substantiel, composé de mets froids, et qui restent jusqu'à minuit sur la table. Tout cela se paie deux dollars ou dix francs par jour, y compris le logement et le service.

Le quartier où logent les dames a une entrée particulière. Celui qui prend ses repas à leur table paie un demi-dollar de plus par jour. Une meilleure société compense le surcroît de cette dépense.

Pour l'amusement des dames, les maîtres d'hôtels donnent presque toutes les semaines un bal qui se termine ordinairement par un brillant souper. On n'y admet que les hommes et les dames résidant à l'hôtel.

On dit que les grands hôtels en Amérique produisent eux seuls plus de mariages que toutes les sociétés particulières. Ces établissemens ont donc une grande importance dans un pays où l'accroissement de la population est considéré comme un des principaux élémens de sa prospérité.

F.-G. Grun

Coup d'oeil sur l'Industrie.

Fin.

Une ardeur infatigable, une économie qui calcule les deniers et qui compte les minutes, une navigation de cabotage qui finit par envahir l'Océan, élèvent en deux siècles la république Batave au plus haut degré de puissance, et bientôt son commerce n'a d'autres bornes que celles du monde. La seule pêche du hareng occupe cinquante mille Hollandais et trois mille bâtimens. Fille de l'industrie et du commerce, cette république honore et consacre son origine dans son gouvernement, dans ses institutions et dans ses mœurs.

Au sixième siècle, le Danemark n'entrait point dans le système politique de l'Europe: au commencement du dix-huitième siècle, la Suède guerrière était encore ignorante de toute Industrie. Ces hommes du septentrion, qui n'avaient, jusqu'alors, employé que dans les combats le fer dont leurs montagnes abondent, n'apprirent que dans ces derniers temps à le changer en or par un trafic utile.

En suivant la marche géographique de l'Industrie européenne nous rencontrons cet empire immense, barbare et civilisé; fertile et désert, partagé entre la glace du pôle et les feux du tropique, la Russie. Tout-à-coup, et comme par enchantement, les arts et les sciences se trouvent transportés dans ces contrées hyperboréennes: des vaisseaux remplissent ses ports; des palais, des monumens s'élèvent; des canaux s'ouvrent; une activité prodigieuse se communique à une nation serve et conséquemment oisive; la volonté, l'Industrie d'un seul homme a opéré ce miracle, Pierre-le-Grand à donné le premier et le seul exemple du despotisme appliqué à la civilisation d'un grand peuple.

Je me hâte d'arriver à l'Industrie rivale des deux grands peuples modernes, la France et l'Angleterre.

C'est sans doute un beau phénomène dans l'ordre politique, que la grandeur et la richesse immense où le commerce a élevé cette île sauvage, cette Thulé que les Romains considéraient comme la dernière limite du monde. L'Angleterre, long-temps ignorée, plus long-temps barbare, qui produisait à peine assez de blé pour nourrir ses rares habitans: qui ne possédait pour tous trésors que quelques mines de cuivre, d'étain, de plomb et de fer; s'est élevée, par des efforts inconcevables d'industrie, au plus haut point de fortune (je ne dirai point de grandeur et de gloire) où jamais nation ait atteint.

Toujours en lutte avec un climat épais et lourd, forcés de suppléer à l'indigence du sol et à la sévérité de la nature, combattant sans cesse pour se créer des institutions, les Anglais, au milieu de convulsions sanglantes de leur histoire, qui devrait être écrite de la main du bourreau (comme l'a dit énergiquement Voltaire), les Anglais divinisèrent l'industrie et le commerce. Le prix du temps leur a été connu; les secrets d'un travail opiniâtre leur ont été révélés; l'Angleterre s'est couverte d'usines et de fabriques, et l'industrie s'est accrue avec la liberté.

L'Angleterre fleurissait par ses institutions; la France, patrie des âmes nobles, sol fécond en tous genres de gloire, grandissait malgré ses institutions, sous l'influence d'un climat favorisé des dons de la nature, et par le perfectionnement d'une civilisation dont la faiblesse et l'aveuglement de ses maîtres ne parvinrent pas à arrêter les progrès.

C'est une noble image, que ces ballots de laine sur lesquels siégeaint jadis les membres de la chambre des Communes et le président de la chambre des Pairs; nos petits-maîtres voyageurs en riaient, mais Voltaire et Montesquieu y voyaient le trône de l'industrie.

Non loin de cette terre des rochers et des brouillards, existe un vaste pays, que le soleil échauffe sans le brûler de ses rayons, que de beaux fleuves arrosent sans l'inonder; qu'ombragent des bois antiques; que couvrent de riches moissons et de gras pâturages; dont le sol varié féconde à la fois l'olivier de l'Orient, le sapin du Nord et l'oranger du Midi.

Là toutes les matières premières sont abondantes, les animaux sont domestiques, le ciel est doux, l'homme est ardent, sensible,

vaillant, créateur. Ce pays, c'est la France, cette seconde mère des arts, des sciences et de l'industrie.

L'industrie française ressemble à ces ruisseaux dont la source est si élevée et la pente si rapide, qu'ils parviennent à se frayer une route à travers les buissons, les ronces et les obstacles de toute espèce qui s'opposent à leur cours.

Une colonie de Phocéens établis à Marseille commença la civilisation des Gaules, en y introduisant les arts industriels et les douces mœurs de la Grèce; en y plantant l'olivier, qui devait consacrer les souvenirs de l'Ilyssus aux rives de la Durance; et la vigne, à laquelle cent générations d'hommes ont dû l'oubli de leur maux, la vigueur de leurs corps et la gaîté de leurs festins.

Marseille bâtie, un commerce et une navigation long-temps célèbres, des temples, des palais, des fêtes riantes, une population moitié grecque et moitié gauloise unissant la simplicité des mœurs champêtres et l'énergique activité qu'exigent la conquête d'un élément terrible à l'audace des entreprises lointaines: tel fut le spectacle que donnèrent à la Gaule encore barbare les industrieux émigrés de la Phocide.

Les mœurs phocéennes firent en peu de temps la conquête de la Gaule; et l'industrie, dont j'esquisse rapidement l'histoire, s'y montra bientôt sous les formes élégantes de la Grèce, dont les nouveaux colons apportaient les modèles.

La conquête des Romains, qui ne connaissaient eux-mêmes d'autres arts que ceux des Grecs, en déploya le luxe dans les Gaules: l'inondation des Barbares avait fait rétrograder l'industrie de plusieurs siècles, lorsque Charlemagne parut. Ce conquérant d'une espèce nouvelle, fit de la guerre un moyen de civilisation, et comprit, qu'il ne pouvait asseoir le trône immense qu'il s'était élevé que sur la double base des lois et de l'industrie.

Charlemagne, le plus grand homme de son siècle et des dix siècles qui suivirent son règne, fonda tout en France: les sciences, le commerce, l'industrie et les arts. Ses lois sur les matières civiles et religieuses sont admirables pour son temps: il prescrivit l'uniformité des poids et mesures, réprima la mendicité, rétablit la marine, fit construire des ports, ouvrit des écoles, et attira près de lui, de tous les points de l'Europe, les hommes les plus industrieux. Des Italiens transportèrent en France leurs fabriques et leurs comptoirs: les premières manufactures de draps s'établirent sous son règne, et l'orfèvrerie dut à sa magnificence, dans les cérémonies publiques et religieuses, le perfectionnement de son exécution. La piraterie danoise, qu'il parvint à réprimer, doit être mise au nombre des causes qui firent fleurir l'industrie sous le règne étonnant de Charlemagne.

„Après moi, disait-il souvent en répandant des larmes, que deviendra l'empire que j'ai fondé?"

Les craintes prophétiques de Charlemagne se réalisèrent dans toute leur étendue; gloire, repos, bonheur, tout s'anéantit avec lui; les lumières, auxquelles il avait ouvert un passage, s'éteignirent au milieu des discordes civiles; ouvrirent au commerce des routes inconnues jusque-là; les produits de l'industrie asiatique furent échangés contre les métaux de l'Europe; et les nouveaux besoins de luxe, qu'amena ce trafic, au sein d'une guerre si funeste, devint un motif d'émulation pour les fabricans. De vieux châteaux abandonnés ou vendus par leurs nobles propriétaires, reçurent de l'industrie une destination plus utile; des manufactures s'y établirent; à Lille, à Cambray, à Laval, on fabriqua des toiles; Amiens, Reims, Arras, Beauvais, s'enrichirent de plusieurs fabriques de draps. Le goût des parfums orientaux se répandit, et en peu de temps l'art de la parfumerie se naturalisa dans le midi de la France. En un mot, les croisades, ramenèrent parmi nous la brillante aurore d'une civilisation nouvelle, dont les progrès, long-temps contrariés, mais soutenus par les trois plus grandes découvertes de l'industrie, l'imprimerie, la boussole et la poudre de guerre, ne devaient plus être interrompus.

L'esprit d'entreprise dirigea pendant long-temps l'industrie de l'Europe vers les contrées lointaines et les découvertes périlleuses. L'art de la navigation s'agrandit, mais les manufactures ne reçurent d'abord que très-peu de perfectionnement. L'Amérique se vengea des cruautés des conquérans, en leur livrant des métaux précieux, mais féconds en désastres; en leur offrant, sous l'appât des jouissances nouvelles, des vices hideux et des maladies horribles; cependant des productions diverses et utiles, rassemblées dans ses ports, se répandirent dans l'ancien continent, et devinrent pour le commerce de nouvelles sources de richesses.

L'Europe ne tarda pas à sentir qu'elle allait tomber sous la dépendance du monde qu'elle avait découvert. Déjà les produits de l'ancien hémisphère ne suffisaient plus aux échanges du café, du sucre et de l'indigo, devenus objets de première nécessité; en vain les gouvernemens ordonnèrent-ils aux colons de cesser la culture et la fabrication des denrées et des objets que les métropoles pouvaient leur fournir: ces moyens ne mirent qu'un bien faible poids dans la balance du commerce, où la masse des produits indigènes de l'Amérique rompait toute espèce d'équilibre.

Le développement de l'industrie européenne fut une suite nécessaire de cette lutte si désavantageuse, en apparence, au commerce des vieux peuples. Les nations actives élevèrent des manufactures, d'autres les imitèrent par jalousie: les arts industriels prirent tout-à-coup un essor inattendu: et l'invention de l'imprimerie, en éclairant leurs progrès, étendit leurs conquêtes.

J. B. Hofstetter.

VARIÉTÉS.

Deuil.

Les princes sont tous frères, et les cours ne se dispensent point de porter le deuil de ceux qui meurent: quel degré de parenté ou d'amitié peut-il y avoir entre un potentat et un ex-officier de cuisine, pourque ce dernier porte le deuil de l'autre? C'est l'envie de paraître ce qu'on n'est pas, qui a donné naissance à cette sottise. Une bourgeoise ridiculement bigarée la veille, prend le lendemain, avec la cour, un deuil extravagant, qui épuise sa bourse et excite la plaisanterie des duchesses. Un Anglais qui n'a pas quatre-vingt livres sterling de revenu, et qui est fort entêté de la mode, s'avisa, il y a deux ans, de prendre un deuil. L'année fut remarquable par des morts illustres. L'habit neuf servit pour le premier deuil; il le fit retourner au second; on le décrassa au troisième; on ajouta quelques pièces pour passer le quatrième. Mais ne pouvant s'en servir au cinquième, il garda la chambre jusqu'à ce qu'on eût attaché des boutons noirs à son surtout de drap gris.

En général, je ne voudrais pas qu'il fût permis à tout le monde de porter indistinctement le deuil. J'accorderais seulement ce privilége aux marchands d'étoffes, de dentelles, de galanteries. Ils ont de bonnes raisons d'être affligés.

Addisson fréquentait quelquefois un certain café de Londres, où se rendait tous les jours un Anglais trapu, qui, après avoir lu les gazettes, prononçait ordinairement ces mots: „Dieu soit loué, tous les princes étrangers se portent bien!" Si on lui demandait quelles étaient les nouvelles de Vienne, il répondait; „Graces au Ciel, tous les princes d'Allemagne sont en bon état." Si l'on s'informait de lui ce qu'il y avait de nouveau en France: „Toute la nombreuse famille royale, répliquait-il, se porte aussi bien que je le désire." Ce ton singulier donna de la curiosité à Addisson, qui découvrit, après quelques recherches que ce royaliste universel était un marchand de soieries et de rubans, très-intéressé, par son commerce, à la santé de tous les princes de l'Europe: aussi toutes les fois qu'il faisait un accord avec un ouvrier, il ne manquait pas d'insérer dans ses articles:" Que tout ceci sera bien et duement exécuté, pourvu qu'aucun prince étranger ne vienne à mourir dans l'intervalle du temps marqué ci-dessus.

A la Chine, on porte le deuil avec des habits blancs; il dure trois ans. En Turquie, on le porte en bleu ou en violet.

En Egypte, en jaune ou feuille morte.

En gris chez les Ethiopiens; en noir dans toute l'Europe.

Au Pérou, on le portait en gris-de-souris lorsque les Espagnols y entrèrent. Chaque nation croit avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte. Le violet étant une couleur bleue et noire, marque d'un côté la tristesse, et de l'autre le ciel, qu'on souhaite aux morts. Le blanc désigne la pureté; le jaune ou feuille morte, semblable à la fin de la belle saison, représente la fin des espérances humaines: le gris, la négation de toute couleur qui peut flatter les yeux, est la couleur propre de la terre; le noir, la privation de la lumière.

Autrefois dans la Lycie, pendant tout le temps du deuil, les hommes portaient des habits de femmes. J. B. Hofstetter.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 20 Juin 1843. Numéro 73.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne ; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La vieille Croix.

Sais-tu pourquoi, Marie,
Au bord de la prairie
Cette tant vieille croix ?
C'est afin que ton père,
Qui fatigue la terre,
La regarde parfois.

Quand ton âme soupire,
Enfant, elle désire
Du calme et du repos:
Souvent, aussi, ma fille,
La volupté qui brille
Se change en mille maux.

Eh bien! alors, écoute:
La croix marque la route
Qui conduit au bonheur:
A travers la souffrance
Nous voyons l'espérance
Sourire à notre coeur.

Ton âme est-elle pleine
De bonheur ou de peine,
Enfant viens en ce lieu;
Ta prière bénie,
Douce et tendre harmonie,
S'élèvera vers Dieu.

La jeune fiancée,
Qui n'a qu'une pensée,
Ici vient, à genoux,
Épandre sa belle âme,
Comme un torrent de flamme,
Pour son futur époux.

Enfant, c'est peu de chose
Qu'une petite rose;
A la croix viens l'offrir,
Et Dieu t'en tiendra compte,
Car vers lui tout remonte,
Même un léger soupir.

C'est lui qui, pour parure;
Jette sur la nature
Un beau manteau de fleurs;
Et c'est lui, quand l'automne
Effeuille sa couronne,
Qui vient sécher nos pleurs.

Il est grand et sublime,
Ce Dieu qui, sur la cîme,
Suspend tous les mortels;
Mais sa bonté féconde,
Qui réjouit le monde,
Partout a des autels.

Quand la danse légère
Fait voler la poussière
A flots précipités,
Songe à la croix Marie,
Songe au pauvre qui prie
Et souffre à ses côtés.

Au pauvre qui palpite
Et que la faim agite,
Donne, au nom du Seigneur;
Donne, ma bien-aimée;
L'aumône est embaumée
Comme une tendre fleur.

Enfant, un mot encore . . .
Cette croix que j'adore,
C'est mon unique espoir:
Dans mon humble demeure,
Fais, qu'à ma dernière heure,
Je puisse la revoir!

Puis, quand l'âme débile,
Quittant ce corps fragile,
Vous abandonnera,
Sur ma tombe pressée
Qu'une croix soit placée,
Et Dieu me sourira.

J. B. Hofstetter.

Un Pacte.

Fin.

— Comment diable exclama le vieux baron. Vous voilà léger autant qu'une antilope.

— Beau-père! s'écria le baron enthousiasmé, je sais que vous me voulez du bien.

— Certainement, je veux son bien, pensa en lui-même, Von Felskopf; mais il n'eut garde de faire cette réflexion tout haut.

— Que je meurs, continua Von Krassenheim, après avoir repris haleine; que je meure si mon mariage avec votre fille n'est pas conclu aujourd'hui.

Le baron témoigna quelque incrédulité. Cependant, comme il ne demandait pas mieux que d'être convaincu, il écouta avec ravissement ce que Von Krassenheim lui raconta des réponses et des manières d'Adéline. Von Felskopf proposa alors de célébrer le mariage dans une semaine. Mais à ce mot, Von Krassenheim se récria si vivement, que lendemain fut fixé pour le cérémonie. Adéline, donnant un exemple édifiant à toutes les filles désobéissantes, acquiesça de fort bonne grâce à ce que son père avait résolu.

Ce jour fortuné se leva enfin. Les cloches des villages voisins carillonnant avec fracas remplissaient l'air de leur joyeuse harmonie. Paré d'habits plus somptueux qu'élégans, le coeur rempli d'importance et de joie, Ludwig Von Krassenheim attendait dans une pièce retirée que son cheval fût complètement enharnaché; soudain la porte de l'appartement s'ouvrit, et le même personnage qu'il avait déjà vu parut de nouveau devant lui.

Le baron pâlit en l'apercevant.

— Silence! proféra sourdement celui-ci avec un air qui acheva de jeter le trouble dans l'âme de Von Krassenheim . . . Insensé! j'accours pour te sauver quand il en est temps encore . . . As-tu oublié notre pacte? si tu fais un pas dans l'église . . . . si le doigt du prêtre te touche . . . à l'instant même tu seras pulvérisé . . . tu m'entends? . . . obéissance ou la mort!

A ces mots redoutables, Ludwig Von Krassenheim se laisse retomber sur son siége, en fermant les yeux, comme pour ne pas

voir les images affreuses qu'on lui présentait. Quand il se hasarda à regarder vers la porte le terrible visiteur s'était évanoui . . .

Cependant le baron Von Felskopf se promenait à pas précipités et donnant maints signes d'impatience dans la grand'salle de son château. Albert son jeune parent, s'entretenait avec lui.

— Ce retard n'est-il pas étrange? demanda le baron en s'arrêtant tout-à-coup pour jeter un regard sur la route.

— Très-étrange, en vérité, répondit Albert.

— Par le ciel! répondit Von Felskopf, si je pensais qu'il voulût me faire affront! . . . mais non: nous allons le voir arriver . . . Eh bien! donc! maître Albert, je marie Adéline. Tu me l'avais demandée, toi aussi. Folie! véritable folie! J'ai vu avec plaisir que cette idée romanesque était sortie de ta tête.

— Entièrement sortie, prononça Albert d'une voix assurée.

— Et que tu n'aimais plus ma fille, continua le perspicace baron.

— Oui! moi! vous avez été témoin que nous nous sommes querellés tout-à-l'heure?

— Et la querelle a été vive, sur ma parole! vous avez failli vous battre, vois-tu. Albert Adéline ne te convenait pas: d'abord elle était trop riche pour toi, et je ne te l'aurais jamais accordée. Ensuite, elle aime le baron Ludwig Von Krassenheim . . . un bon vivant . . . un homme qui sait boire . . . mais il n'arrive pas . . . qu'est-ce qui peut le retenir?

— Voici Wilhelm, mon domestique, qui accourt au grand galop. Permettez que j'aille m'informer de ce qui se passe.

Albert sortit et revint au bout de quelques minutes, le visage consterné. Il attira Von Felskopf dans l'embrasure d'une fenêtre, et, après les précautions et les ménagemens convenables, il lui apprit la triste nouvelle: Le baron Von Krassenheim avait quitté son château, suivi d'un seul domestique, et laissant un message dans lequel il informait le baron qu'il s'absentait pour un temps illimité, et refusait l'honneur de son alliance,

— Le lâche! s'écria Von Felskopf, le misérable! Qu'on selle un cheval à l'instant! je veux courir après le traître et lui arracher la vie.

Albert s'efforça de calmer cette fureur et d'étouffer le bruit de ces imprécations.

— Vous vous vengerez plus tard, disait-il au baron désespéré; il s'agit maintenant de cacher votre affront, sinon, vous deviendrez le jouet de la contrée.

En effet, les invités arrivaient en foule. On commençait à s'étonner, à se regarder, à chuchotter tout bas. La situation était pressante; Von Felskopf sentait sa raison l'abandonner.

En ce moment critique, Adéline, couverte de sa blanche parure de mariée, entra dans la chambre où Albert et le baron s'étaient retirés. Albert s'avança au devant de sa belle parente:

Adéline, dit-il d'un ton grave, le baron Von Krassenheim a fui. Vous sentez-vous capable d'un grand sacrifice? . . . voulez-vous accepter un autre époux? . . . Ce n'est pas le temps d'écouter de vains ressentimens. J'avoue que je ne vous aime pas; mais, dites un mot, et, pour l'honneur de la famille, j'offre de vous conduire à l'autel.

— Vous! s'écria le baron émerveillé.

— Moi-même, répondit Albert; mais pour que mon dévoûment n'ait pas l'air intéressé, je ne veux ni dot, ni argent. Gardez votre fortune, et donnez-moi Adéline. Nous tâcherons de ne plus nous quereller désormais, et l'honneur de la famille restera intact.

Adéline baissa la tête et ne dit rien. Von Felskopf, ému, attendri en dépit du surnom qu'il aimait à se donner, se jeta dans les bras de son généreux parent. Il se hâta de le présenter à la noble assemblée qui attendait et qui fut extrêmement étonnée de cette substitution de personnes. Albert accomplit magnanimement son sacrifice, et Adéline montra une résignation exemplaire.

Maintenant si l'on nous demandait, l'explication de tout ce qui précède, comment pourrions-nous satisfaire la curiosité de nos lecteurs? Plusieurs versions différentes circulèrent dans le pays à ce sujet. Bien des gens soutiennent encore que ce visiteur mystérieux qui, par deux fois, apparut aux yeux du baron Von Krassenheim, était réellement un démon. Suivant d'autres, cette affaire aurait été concertée entre Albert et Adéline. On aurait exploité la simplicité et la crédulité bien connues du baron Ludwig; un certain Wilhelm avait gagné ses domestiques, apposté des hommes et des femmes sur son passage, et joué le principal rôle dans cette comédie. Quoi qu'il soit, ce même Wilhelm reçut en présent des deux époux une petite ferme située à vingt milles de Felskopf. Von Krassenheim craignant le ressentiment du baron, ne revint jamais. Celui-ci, témoin du bonheur d'Adéline ne tarda pas à s'accommoder aux goûts et à l'humeur de son gendre. A la vérité il ne pouvait engager contre lui ces luttes bacchiques qu'il aimait tant, mais il s'en consolait en pensant que Von Krassenheim, malgré sa réputation, n'était après tout qu'un pauvre buveur. Ne l'avait-il pas vu rouler honteusement sous la table dès la seizième bouteille, quand, lui, Von Felskopf était encore debout! il valait mieux, comme dit Albert ne pas se mêler de boire que de boire si peu. Ajoutons qu'Adéline était fort d'avis qu'on ne bût pas du tout, et finissons cette véridique histoire comme on les finissait au bon temps: les deux époux vécurent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfans.

J. B. Hofstetter.

Le Portrait.

Fin.

Rien n'était plus vrai. Le même gentleman qui donnait à mon inconnue le bras dans notre fameuse rencontre de Sommerset-House, ce même homme soutenait son corps languissant toujours. On venait de former le nœud sacré. Ils passèrent devant moi, le long des bancs de l'église; ils passèrent, unis, unis pour l'existence entière, lui serein et fier, elle pâle et absorbée. Le cher Armstrong fut réellement très-agité de mon désespoir. On me rapporta dans le Strand avec une fièvre de cheval.

Le coup de poing du dandy m'avait causé une irritation de poitrine et une inflammation du cerveau. Ce mariage infernal accrut mon délire. Je fus bien malade durant une semaine. Un jour, dans la convalescence, je m'écriai tout d'un coup.

— Armstrong, Londres m'est odieux; partons pour la France.

— Partons; partons cette nuit même, dit mon ami.

Armstrong voulait maintenant me distraire à tout prix. Les médecins avaient déclaré que ma vie dépendait de l'oubli complet de la cause de mes chagrins. Les arrangemens furent rapidement faits. Toutefois, arrivés à Kingstown, nous trouvâmes le paquebot déjà en mer.

— Si nous retournions à Londres, dit Armstrong en m'observant.

— Restons ici jusqu'à demain soir.

— C'est entendu.

Armstrong espérait gagner vingt-quatre heures sur le trouble de mon esprit. La nuit suivante fut affreuse; une nuit de tonnerre, de tempête et de pluie. Le tumulte de mon âme trouvait dans ce chaos des élémens, je ne sais quel unisson qui lui plaisait, je sortis de mon lit furtivement, je m'échappai de l'auberge et je descendis sur la grève de Kingstown. Quel spectacle magnifique et terrible! Jusqu'aux bornes de l'horizon, jusqu'au dernier point que l'œil pouvait atteindre, régnait une longue nappe écumeuse qui se couvrait d'un nuage blanc, d'une vapeur légère comme la fumée; chacun des brisans retentissait dans les cavernes du rivage comme la foudre dans le ciel. Il y avait au large un navire en détresse. On voyait l'éclair, on entendait au milieu de la tempête le bruit sourd de son canon d'alarme. A peu de distance étaient quelques hommes pleins de courage, qui, debout sur la crête d'un rocher, manœuvraient pour pousser à l'eau une barque. Comme je m'approchais, le plus dévoué de ces hommes, celui qui paraissait donner aux autres des ordres et du cœur, glissa sur le rocher dans un faux mouvement et tomba à la mer. Il était perdu.

Ses camarades stupéfaits abandonnaient leur besogne; les signaux du navire devenaient plus pressans. Mon dédain de la vie m'inspire aussitôt; je m'élance dans la barque. L'effort suprême de l'homme qui s'était noyé l'avait mis à flot.

— Mes amis, dis-je aux survivans, j'ai le bras vigoureux, je sais ramer; du courage! du courage! le vaisseau tient encore.

Mais, au moment où je parlais ainsi, le canon d'alarme s'arrête à l'horizon: le navire avait sombré. Déjà l'équipage entassé dans la chaloupe s'éloignait lentement et s'efforçait d'atteindre Kingstown. Nous la hélâmes. On répondit à notre cri. Mais bientôt elle disparut à son tour, comme le navire. Nous la hélâmes une seconde fois, une troisième . . . point de réponse! Les eaux s'étaient fermées sur le frêle esquif. Nous nous regardâmes en frémissant, mais silencieux. Cependant notre proue allait frapper le babord du navire qui était couché dans les brisans. On voyait peu à peu reparaître au-dessus de la mer la poupe dressée, mais

n'offrant de tout l'équipage que deux personnes qui n'avaient pu trouver place dans la chaloupe et qui attendaient la mort avec la prochaine vague. Nous parvînmes à le recueillir, et bientôt la barque revint sur la grève aux acclamations des rares habitans que le spectacle du gros temps avait comme moi tirés de leurs lits.

Ces deux personnes étaient un Portugais et sa soeur. Je les fis transporter à mon auberge. L'hôtesse se chargea de la jeune femme, tandis qu'on plaçait le pauvre naufragé dans ma chambre même. Armstrong ne revenait pas de la nouvelle tournure que j'avais donnée à mon voyage de France. Le lendemain matin, l'étranger déjeûnait avec nous comme si jamais tempête n'eût grondé sur Kingstown. Sa gratitude néanmoins était expressive et touchante.

— Il m'est arrivé souvent, dit le Portugais, de maudire l'Angleterre. Je la bénis aujourd'hui.

— Maudire l'Angleterre? s'écria Armstrong offensé.

— Excusez ma franchise, reprit l'étranger; la jeune fille que vous avez sauvée attendait dans votre pays un sort mille fois plus affreux peut-être que le naufrage. Vous comprenez que l'Angleterre, jusqu'au moment où j'ai trouvé un sauveur dans votre ami, ne pouvait être qu'odieuse au frère de cette femme infortunée! Mais, je l'avoue, quand le spectre de la mort se dresse aux regards, le coeur frissonne, le courage faiblit, et, malgré ma haine, je remercie le ciel de ce qu'il m'a fait vous devoir le salut de ma vie.

La curiosité que nous inspiraient ces paroles un peu romanesques fut cependant réprimée par un mouvement de délicatesse bien naturel; mais l'étranger lui-même prit alors la peine de nous apprendre ce que nous brûlions de savoir, et que nous n'osions lui demander. Pour mon compte, et au point de torture morale où me plongeait la disparition de celle qui semblait à jamais perdue, je n'étais pas fâché de rencontrer, en amour, un homme plus malheureux que moi. En effet, l'histoire de la soeur du Portugais était aussi affligeante que singulière.

Un Anglais s'était épris de la jeune fille à Porto, et, peu de mois après la célébration du mariage, l'avait abandonnée. Sur la foi de quelques indices mensongers, cette pauvre créature et son frère avaient suivi ou cru suivre le ravisseur, mais sans jamais l'atteindre, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, et des renseignemens plus positifs les poussaient, enfin, en Angleterre, dans la patrie même de celui qu'on ne retrouvait nulle part, et qui, cependant, laissait une femme dans la plus triste position que puisse lui faire un crime en quelque façon insaisissable. Le Portugais achevait à peine de nous raconter ces événemens, que l'hôtesse entra dans ma chambre brusquement, avec tous les signes de l'anxiété la plus vive.

— Ma soeur serait-elle malade? s'écria le jeune homme en se levant de table.

— Il s'agit bien de votre soeur à présent. J'ai au rez-de-chaussée de ma maison une autre dame qui, sans avoir fait naufrage, à plus souffert peut-être. Comme ces Messieurs, elle est arrivée hier de Londres avec son mari; comme ces Messieurs, tous deux ont manqué le paquebot; mais ce qui peut survenir de plus heureux à cette infortunée, c'est de rester ici . . . Écoutez! écoutez!

Nous prêtâmes l'oreille. Évidemment une scène de violence se passait au rez-de-chaussée; on y poussait des cris déchirans. Armstrong se précipita dans l'escalier, nous le suivîmes avec l'hôtesse. D'un coup de pied, je brise la porte de l'appartement: il y avait au milieu de la chambre une femme presque nue, à genoux, les cheveux épars et les mains jointes; un homme était devant elle, debout, menaçant, furieux, et il s'écriait:

— Vous partirez, Madame, vous partirez! on vous emportera de force. Vous êtes à moi! . . .

Grand Dieu! c'était l'original de mon portrait, la belle fiancée évanouie de Saint-Thomas, et l'homme était le gentleman que j'avais vu à Sommerset-House, celui qu'elle avait épousé, celui enfin qui avait le droit de lui parler en maître, et de l'emmener de gré ou de force hors de l'Angleterre.

Armstrong comprit aussitôt l'effet terrible de cette scène; il me contint dans ses bras, il voulait m'entraîner loin de la chambre; mais ma chère inconnue m'avait deviné. Elle se releva d'un seul bond, et, se jetant à mon cou, ne me laissa pas sortir. Puissances du ciel, un pareil moment effaçait toutes mes douleurs!

— Non, non, je ne serai pas sa femme! on m'a conduite de force à l'église, on veut me conduire aussi malgré moi sur le continent. Non, je ne serai pas sa femme! on a trompé ma mère! Oh! protégez-moi!

L'homme était pâle, il tremblait de fureur. Nous restions tous immobiles; Armstrong lui-même avait perdu son sang-froid. Les yeux du mari, après avoir parcouru la chambre, s'arrêtèrent enfin sur une malle. Il s'en approcha doucement, l'ouvrit, en tira un pistolet, l'arma et le dirigea sur ma poitrine. Mais déjà Armstrong s'était précipité devant le coup et le Portugais avait saisi le misérable à la gorge en lui criant avec rage:

— Monstre, me reconnais-tu?

Les yeux fixes et la bouche ouverte, cet homme se souleva lentement, regarda l'étranger et retomba comme anéanti sans prononcer un mot. Toute protestation, tout abus de la force brutale, en effet, devenait inutile. C'était le mari de la jeune femme de Porto délaissée, c'était le beau-frère même du naufragé. Les suites de son crime sont faciles à prévoir. Nous ne nous arrêterons pas sur les scènes judiciaires qui terminèrent ces grandes aventures. Un mois s'écoulait à peine, que cette jeune fille angélique, dont le portrait par D. E. G. T. Esq... m'avait laissé à Sommerset-House une impression si douloureuse et si vive, voulait bien être ma femme.

André Delrieu.

VOYAGES.

La Disparition d'une femme.

Elle n'est plus qu'à quelques milles de Londres, cette voiture publique qui vole si rapide sur la route de Liverpool: déjà pointent à l'horizon, au dessus des ombres du soir, les monumens de la grande cité. Voyez à la portière s'avancer quelquefois, comme pour consulter la distance, une de ces belles têtes d'homme, méditatives et graves, et dont les traits, parfaitement réguliers et calmes recèlent des passions, sinon ardentes, du moins énergiques et profondes; car il aspire bien vivement à revoir sa femme, ce voyageur, qui pourtant n'est pas un jeune marié, et qui n'a quitté son ménage que depuis huit jours à peine.

M. Weld, honorable négociant, que de hautes spéculations ont élevé à la fortune, est un homme d'une cinquantaine d'années environ. Après quinze ans de veuvage, épris tout à coup d'une femme beaucoup plus jeune que lui, il la demanda à sa mère comme il eût demandé à Dieu une nouvelle existence, et Anna Smithson, vaincue par des raisons majeures de convenance, consentit à lui donner sa main. Quoique habituellement pensive et froide, Anna rend fort heureux son mari, dont la gravité puritaine serait presque embarrassée d'une affection plus expansive. Peut-être, à voir l'austérité recueillie de la jeune femme, lui attribuerait-on une âme sans vibration, et croirait-on cette union assortie malgré l'inégalité des âges; mais un observateur sagace et désintéressé devinerait quelque chose d'énergique et de comprimé sous ses prunelles noires et fixes. Toutefois, nous le répétons, cette union n'est pas moins paisible que bien d'autres, et le négociant, après un court voyage que son impatience a encore abrégé, revient avec bonheur vers son Anna; son apparente impassibilité maudit la lenteur des chevaux, qui pourtant brûlent le pavé, et sa main a peine à contenir les battemens joyeux de son coeur.

Enfin la voiture retentissante s'arrête dans la cour des messageries. M. Weld se jette dans un cabriolet de place, double le prix de la course, et tombe au milieu de ses domestiques, qui, ne l'attendant pas si tôt, soupent gaiement dans l'antichambre. On s'empresse autour de lui, on dispose ses vêtemens, son couvert; mais lui, sans s'arrêter à tous ces soins, prend un flambeau des mains d'un valet et monte chez sa femme. Comme en approchant du sanctuaire conjugal tout son être est ému! un jeune homme n'a pas de sensations plus vives; et pour sa femme, quelle douce surprise! Sans doute il va la trouver au coin de son feu, travaillant à quelque broderie, ou lisant, avec ce front calme, emblème de la sérénité de son âme... Il entre: personne. Cette circonstance est bien simple, et pourtant M. Weld sent quelque chose de froid se glisser jusqu'à son coeur.

—Mistress Weld est sortie? dit-il à un de ses gens, qui l'avait suivi, et en s'efforçant de déguiser le tremblement de sa voix.

— Depuis deux heures environ.

— Où est-elle?

— Madame n'a rien dit à personne.

— James, venez me déshabiller, reprend le négociant en fai-

sant un nouvel effort pour cacher son inquiétude au domestique et en passant dans son appartement.

Débarrassé de son costume de voyage, il s'étend dans son fauteuil, pose ses pieds sur les chenets, et affecte un calme qui est bien loin de lui.

— Monsieur veut-il qu'on le serve?

— Non, j'attendrai ma femme.

Une demi-heure se passe; à chaque instant le négociant consulte sa pendule, se lève, arpente rapidement sa chambre, se rassied, puis se lève encore. Je suis fou, se dit-il en prenant le *Times*, Anna va rentrer... elle ne m'attendait qu'après demain.... elle est sans doute chez sa mère. Puis il se met à lire à haute voix un article; mais ses yeux lisent seuls, aucun des mots ne lui arrive à l'esprit, et rien ne distrait son inquiétude toujours croissante.

— Huit heures! s'écrie-t-il, et elle ne revient pas! Il fait bien noir dehors... et cette réflexion l'agitant d'une nouvelle crainte:

— James! dit-il.

— Monsieur?

— Votre maîtresse a pris sa voiture?

— Oui, Monsieur; mais elle l'a renvoyée avec plusieurs achats.

— Sans indiquer le lieu où on doit la reprendre?

— Oui, Monsieur.

— Quelle imprudence!... elle est sans doute chez sa mère... James, qu'on mette les chevaux à la voiture et qu'on aille la chercher.

Une demi-heure après, le valet de chambre, de retour, vint dire au négociant que mistress Smithson n'a vu sa fille que le matin, et qu'elle la suppose à une soirée intime de milady Strafford.

— C'est juste, reprend le négociant, honteux d'avoir laissé soupçonner quelque chose de ses craintes à ses domestiques; son parent sir Charles la ramènera .. Servez-moi, James.

Mais il lui est impossible de rien prendre; enfin, n'y tenant plus, il se réhabille, monte dans sa voiture, et crie à son cocher: Chez milady Strafford.

On l'introduit; on le félicite sur son prompt retour.

— Vous ne nous amenez pas Anna, lui dit la dame de la maison.

— Mais je la croyais chez vous, répond M. Weld en parcourant des yeux le groupe de femmes.

— Mistress Weld est à Drury-Lane, dit un jeune homme en s'approchant; j'ai eu l'honneur de la saluer dans sa loge il n'y a qu'un instant.

— Mille excuses, Milady, si je vous quitte si tôt, reprend le négociant. Vous pardonnerez, n'est-ce pas, quelque impatience à un mari séparé depuis huit jours de sa femme?

Et la voiture de M. Weld l'emporte à Drury-Lane.

Mais, au moment où il arrive, il apprend que sa femme vient de quitter sa loge; à ce nouveau désappointement son coeur se serre; je ne sais quel sinistre pressentiment vient l'effrayer; mais il a beau se dire: Anna aura pris, pour rentrer, une voiture de place, il regagne sa demeure avec la secrète conviction de ne pas l'y trouver. Cette conviction vague et douloureuse, le portier la lui confirme en lui répondant que madame n'est pas encore rentrée. Eperdu, accablé des plus sombres prévisions; d'idées de vol et de meurtre, le négociant retourne en courant par toutes les rues que sa calèche vient de franchir, arrête les voitures, interroge les watchmen, et, ne recueillant nulle part aucun renseignement, tombe dans une épouvante et un désordre d'idées voisins de la folie.

La suite au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

29 mai. On lit dans le „Progressif Cauchois" de Fécamp: „Le bateau le „Nouvel- Intrépide," qui vient de rentrer dans notre port, a rencontré samedi dernier environ à quatre lieues au large de Darmouth, une goëlette qu'il suppose anglaise et qui faisait route vers l'ouest avec ses deux voiles majeures, son hunier et ses trois foes. Le „Nouvel-Intrépide" était à peu près à deux cents mètres de ce navire, lorsque celui-ci se pencha tout-à-coup sur le côté et s'abîma complètement. Le patron du bateau fécampois tourna le cap aussitôt sur le lieu du sinistre pour recueillir, s'il était possible, les naufragés; et, à cet effet, les hommes de l'équipage se munirent des cordages nécessaires pour opérer un sauvetage. Mais ces dispositions furent inutiles; car, arrivé avec précaution au milieu de quelques objets flottans, tels que coffres, barriques, etc., ils ne rencontrèrant aucun être vivant auquel ils pussent porter secours. Le „Nouvel-Intrépide" n'ayant point de chaloupe, n'a pu ramener à son bord aucun débris de nature à donner des indices sur le nom ou la nation de cette goëlette. Les hommes initiés au métier de la mer se perdent en conjectures."

INDUSTRIE AUTRICHIENNE.

Magasin de musique de Tobias Haslinger, Kohlmarkt, Nr. 251.

Vienne est encore toujours illustre par ses productions musicales. Les célèbres compositeurs trouvent un prompt débit de leurs compositions chez les Éditeurs de Musique de cette capitale. A la tête des Éditeurs de Vienne qui encouragent le génie musical marche sans contredit la maison de Tobie Haslinger, c'est à cet établissement que Vienne et les principales villes de l'Europe doivent la vraie musique de danse de Strauss et de Lanner. L'impulsion d'une musique de danse plus harmonieuse et mieux entendue que pour le passé a été donnée par l'infatigable activité et le bon goût de feu Tobie Haslinger. Son digne fils suit les traces de son père avec beaucoup de persévérance et avec des talens éminens. La maison Haslinger récompense, les compositions de Lanner et de Strauss avec tant de munificence, qu'on ne doit pas être surpris de la multiplicité de leurs oeuvres.

Le Magasin de musique de M. Tobie Haslinger, renferme la plus riche collection des chefs-d'oeuvre de la musique ancienne et nouvelle.

Présumant que la presque totalité des lectrices du Salon littéraire et Narratif aime et cultive la musique, on leur présente ici un petit prospectus de Nouveautés musicales que renferme ce riche Magasin.

Nouveautés pour le Piano.

Baroni Cavalcabo, „au bord du lac." Morceau de Salon pour le Piano. — Th. Kullak. Fantaisie de concert sur des motifs de l'opera: Freischütz, pour le Piano. — Liszt, symphonie. — J. Skiwa, Nocturne pour le Piano, · Lanner. Polka favorite. — Donizetti, Cavatine-Polonaise. — Donizetti. Choeur de femmes (Ah! io tremo) de l'Opéra: La Favorita. — Nicolai, Cavatine (ah quel guardo) de l'Opéra: Il Templario. — Mayerbeer. Choeur de nôce, de l'Opéra: les Huguenots. — Auber. Choeur, (La Reine va venir) de l'Opéra: Les Diamans de la couronne. — Auber. Polonaise. (Vivet la pluie) de l'Opéra: Les Diamans de la couronne. — Donizetti. Cavatine de l'Opéra: Adélia. — Bellini. Cavatine (contento appien) de l'Opéra: Bianca et Fernando. — Halevy. Air de l'Opéra: Guida et Ginevra. — Halevy, Cavatine (Je parsmais) de l'Opéra: Le Sherif. — Monpou, Cavatine (Entends, mon Dieu) de l'Opéra: La chaste Susanne. — Adam. Cavatine de l'Opéra: La Reine d'un jour. — Mabellini. Duo de l'Opéra: Rolla. — Czerny. Impromptu martial. — Lickl. La Répétition. — C. Haslinger. Nocturne et Scherzo. — Ricci. Duo de l'Opéra: Corrado d'Altamura. — Strauss. Rondino sur les Valses du maître de danse. — C. Czerny. Studio scherzoso.

Cette Collection dont nous indiquons ici la première Livraison a le mérite de fournir dans une série conséquente les mélodies favorites du temps moderne et de les arranger pour le Piano d'une manière brillante, mais facile à exécuter. L'arrangement de ces compositions a cela de particulier qu'elles servent d'amusement non seulement quand on les exécute pour soi seul, mais qu'on peut aussi les exécuter dans les Salons devant un nombreux auditoire.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Jeudi 22 Juin 1843. Numéro 74.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Papillote.

Romance.

De ses attraits presque étonnée,
Assise devant son miroir,
En ce moment je crois la voir
L'oeil fixe, la tête inclinée,
Et te pliant sans le savoir.
Je crois l'entendre qui soupire;
Petit papier, je serai bien discret —,
Peux-tu me dire
Quel est son secret?

Mais d'une boucle trop pressée
Ces plis ont rompu des cheveux;
Gardons ces débris précieux:
Ils vont occuper ma pensée,
Car de rien l'Amour est heureux,
De rien l'Amour fait son martyre.
Petit papier, je serai bien discret —,
Peux-tu me dire
Quel est son secret?

Mais que vois-je? ô bonheur suprême!
Des lignes que sa main traça;
Et je crois lire en ce coin là
Ces mots presque entiers: Oui, je l'aime!
Plus loin est mon nom . . . Tendre Emma!
Emma tu combles mon délire.
Petit papier, je serai bien discret . . .
Ha! je respire,
Je tiens son secret!

L. Lacombe.

VOYAGES.

La Disparition d'une femme.

Suite.

Comme ses yeux, obscurcis de larmes, cherchaient à reconnaître le quartier où il se trouvait en ce moment, il s'aperçut qu'il était dans une rue habitée par son médecin, le jeune Georges Darnley. L'idée d'un ami dans un pareil moment le saisit comme un soudain espoir. — Il m'aidera à la retrouver, s'écria-t-il, car je n'y vois plus, ma tête s'égare, et, seul, je ne me sens plus la force de faire un pas. Il monte chez le médecin, repousse le domestique qui lui assure vainement que son maître n'est pas chez lui, ouvre violemment, et voit Georges.

C'est un médecin de haute espérance que Georges Darnley et qui sait mener de front les travaux de la science et les plaisirs du monde, les succès d'hôpitaux et les triomphes de salons. Aussi quelques heures avant la brusque entrée du négociant, voyez avec quelle attention, quelle ardeur il dissèque cette tête pâle, que manient sans scrupule ses doigts effilés et blancs comme ceux d'une femme; un vaste tablier, tout sillonné de taches de sang, recouvre son élégant costume; et il est tellement absorbé dans sa patiente investigation, qu'il ne s'aperçoit pas que le jour baisse; seulement il apporte à son travail une attention plus tenace et rapproche toujours par un mouvement rapide sa table de la fenêtre. Enfin, ne pouvant plus distinguer les fibres délicates que cherche son scalpel, il frappe impatiemment du pied et appelle son domestique:

— De la lumière, John! comment pouvez-vous me laisser ainsi?

Le domestique rentre dans la pièce voisine et apporte deux riches flambeaux garnis de bougies roses qu'il pose gravement devant la tête scalpée. Le jeune médecin se remet vivement à l'ouvrage et travaille long-temps encore. Tout-à-coup un timbre argentin et voilé module un air national, puis la pendule sonne neuf heures. Georges Darnley, qui a écouté les coups avec inquiétude, jette précipitamment ses instrumens de dissection, dépose la tête dans un vase plein d'esprit de vin, se débarrasse de son tablier, fait cinq ou six ablutions d'eaux parfumées, répare le désordre de sa toilette, et dans son salon brillamment éclairé, se prépare pour une visite intime et choisie.

En effet, des fleurs odoriférantes et recueillies à grands frais, car cette soirée est une des dernières de la saison, diaprent de leurs fraiches mosaïques les consoles et la cheminée; un moëlleux divan est placé en face d'un feu clair, et une collation fashionable est disposée dans un coin sur une jolie table en marquéterie. Georges, après un dernier coup d'oeil aux plis de sa cravate et aux boucles de ses beaux cheveux noirs, s'étend sur le divan et le sourire qui entr'ouvre ses lèvres témoigne la douce pente de ses idées et de ses mystérieuses espérances. De temps en temps, quand un bruit léger s'entend vers la porte, il tourne la tête, écoute, et l'on devine ce qu'il attend à l'émotion qui passe rapidement sur son visage. Enfin des pas précipités s'entendent sur l'escalier; quelques paroles agitées sont échangées avec le domestique; Georges se lève avec étonnement; la porte s'ouvre... M. Weld paraît. Ce n'était pas lui qu'attendait Georges; car, en l'apercevant, il demeure immobile, effaré, soit stupéfaction, de cette apparition inattendue, soit réaction magnétique de l'affreuse angoisse que trahit la physionomie du négociant.

Lui-même, en proie à une indicible anxiété, ne prononce pas une parole, ne fait pas un pas vers M. Weld, que ses yeux hagards semblent interroger avec terreur.

— Anna est disparue! s'écrie le négociant en tombant anéanti sur un fauteuil.

— Que dites-vous? . . . mais non; vous vous effrayez à tort, répond en se rassurant le jeune homme. Quelque accident bien ordinaire l'aura retenue chez des amis, chez sa mère peut-être . . .

— Nulle part! je ne l'ai trouvée nulle part! . . . Georges! savez-vous que depuis quelque temps on parle d'étranges disparitions . . .

— Quelles idées, Monsieur Weld! . . . calmez-vous, je vous supplie; votre femme ne vous attendait pas peut-être, et n'aura pas cru nécessaire de prévenir . . .

— Oui . . . c'est cela . . . vous me rendez la vie! . . . Mais elle est sortie du spectacle il y a une heure . . .

— Il y a une heure, dites-vous? interrompit le jeune médecin avec un visible effroi.

— Dans une voiture de place, sans doute, et depuis on ne l'a pas revue . . . elle était seule; une femme seule, Georges, à cette heure et dans les rues de Londres! . . .

— Eh bien!

— Cette idée est affreuse! si on l'avait égarée, emmenée hors de la ville . . .

— Mais non, c'est impossible; mistress Weld connaît Londres . . .

— Georges, aidez-moi . . . sortons . . . retrouvons Anna . . . je ne puis, je suis sans force . . . au nom de Dieu, Georges, ma femme a besoin de secours, on l'assassine peut-être . . .

J'y cours, je la retrouverai, s'écria le jeune homme en s'élançant vers la porte. Tout-à-coup il s'arrête, et, les yeux fixés en terre, reste là muet, pâle et comme frappé d'une idée soudaine, effrayante.

— Au nom du ciel, ma femme! répéta le négociant en lui tendant les bras.

Le jeune homme ne répond pas; quelque chose d'étrange se passe en lui.

— Georges! reprend M. Weld d'une voix déchirante.

Au même instant deux petits coups sont frappés à la porte. Le jeune homme tremble, ses cheveux se dressent sur son front, sa pâleur devient livide, il se jette rapidement en travers de la porte, comme pour empêcher qu'on ne l'ouvre et qu'on n'entre. Rien de tout cela n'a échappé à l'oeil avide du négociant; une horrible idée semble lui traverser le cerveau; d'un second regard il parcourt la chambre, voit les fleurs, le divan, la table; et se levant d'un bond:

— Georges! dit-il d'une voix étouffée, on frappe.

— Vous vous trompez, répond le jeune homme d'un accent bas et faible.

Deux nouveaux coups sont frappés mystérieusement.

La fin prochainement.

La Batelière.

Aventure (1816).

Hélas! de tant d'amour voilà la récompense!
Phaon est à l'autel: il invoque l'hymen;
D'une autre en ce moment la main presse la main:
Sur leurs fronts inclinés le voile se déploie,
Dans leurs yeux étincelle une odieuse joie....
Qu'ils tremblent! que ne peut une amante en fureur!
Que le peuple en fuyant jette des cris d'horreur.
La Vierge maudira son fatal hyménée.
Et la foi des sermens lâchement profanée
De tout leur sang... du sang! toi! fille d'Apollon?...
A quel autel reçut le serment de Phaon?
Quels droits peut invoquer la coupable étrangère,
Qui la nuit, ô pudeur! fuis le toit de sa mère.

Vous ne savez point quel bonheur il y a à revoir son pays après six années d'absence.

Oui, surtout lorsqu'on est du pays de Flandre.

Car la Flandre est un beau pays. Vous diriez comme moi, si vous aviez vu son ciel mélancolique, ses champs de blé que le vent bouleverse comme des vagues, des plaines dorées de colzats ou blanches de féconds pavots.

La Flandre a des collines sur les flancs desquelles pendent des bosquets et des hameaux, où grimpent des sentiers escarpés qui s'alongent comme de gigantesques serpens; elle a des vallées que baignent des fleuves et de riches canaux; elle a des plaines avec leurs beaux pâturages, des marais avec leurs nuées de brouillards.

Sur le front des jeunes filles de la Flandre, flotte un voile rouge que le vent gonfle et fait jouer autour de leur taille les plis sans fin de la cape brune, ou les draperies bigarrées du mantelet.

Le costume des habitans est encore l'antique braie de Gaulois, tunique courte dont le col est étreint, qui tombe librement autour des épaules, et qui se termine au-dessus du genou. Une guêtre blanche et sans boutons dessine leur jambe nerveuse, sous les contours de sa toile fine, et leur main qu'endurcit la charrue, s'appuie sur un grand bâton de chêne.

Non, vous ne savez point quel plaisir il y a à revoir la Flandre après six années d'absence; à la revoir durant l'automne, l'automne plus belle en Flandre que le printems en d'autres pays.

Laissez-moi vous dire comment alors le feuillage s'empourpre et devient jaune, comment les blés s'amoncèlent en gerbes, comment dans les champs à demi récoltés, on aperçoit près de la cabane portative, un berger debout, qui regarde le ciel ou qui médite, les bras croisés et le front incliné vers la terre.

Laissez-moi vous dire comment on tressaille de joie à l'ouïr de quelque virelai naïf de glaneuses, au bruit éloigné d'un moulin, à des voitures qui roulent loin, bien loin, sans qu'on les aperçoive.

Et moi, moi, exilé de la belle Flandre, après six années, j'allais y revoir une femme, un ange.... O Clara de Béthencourt, jamais depuis mon départ son nom n'avait été dit à mon oreille! Et cependant, il y a six années, elle cherchait bien souvent si elle ne m'apercevrait pas venir près d'elle. A ma vue la rougeur colorait ses joues, à ma vue son regard devenait tendre, à ma vue, un sourire entr'ouvrait ses lèvres.... Je ne lui avais jamais dit que je l'aimais, jamais elle n'avait prononcé le nom d'amour, et cependant nous étions comme de vieux amis que l'infortune a éprouvés, comme deux frères orphelins et qui répètent l'un et l'autre toute leur tendresse. Moi pour elle, elle pour moi, c'était là le bonheur, l'univers.

Il ne fallait point songer à notre union; j'étais pauvre...

Je n'aurais pu l'entourer de bonheur et d'amour, elle si heureuse, elle folâtre, jeune fille, ignorante de la misère et des mornes soucis du besoin. Les spectacles qui attendrissent, qui retrempent et exaltent l'imagination; les bals où les jeunes femmes parent de diamans leurs épaules demi-nues, où elles s'enivrent de musique et de danse; les appartemens, sur les planchers desquels s'étendent des tapis moëlleux; les fenêtres dont les grands rideaux s'enlacent et retombent. Pour être à moi, il lui aurait fallu renoncer à tout cela. Je ne l'ai point voulu.

Alors j'ai quitté la Flandre.

Insouciant artiste, j'ai gravi les montagnes de la Suisse, j'ai parcouru l'Italie, j'ai frissonné sous le ciel de l'Ecosse; et partout je songeais au beau pays de Flandre. Une fois, il m'est arrivé, parmi les ruines du Colysée, de dessiner une chaumière flamande, avec ses murs d'argile, son toît de paille, et ses cheminées de briques, d'où la tourbe exhale les tourbillons de sa jaune fumée.

Une langueur mortelle s'empara peu à peu de moi. Mon front était devenu pâle et mes membres chétifs. Ma poitrine souffrait: ma main convulsive ne pouvait plus tenir le pinceau devenu trop lourd pour ses débiles doigts. Les médecins déclarèrent que leur science ne pourrait rien pour me guérir. J'avais le mal du pays; de mon pays seul je devais attendre la guérison.

Je l'ai revu! Oh! vous ne pouvez pas savoir quel bonheur il y a à revoir son pays après six années d'absence.

Je m'informai d'elle, de Clara de Béthencourt. Fiancée à un autre. A un jeune homme riche; à un militaire. Demain, son mariage!

Je ne la reverrai plus qu'une fois, me dis-je, une seule fois, à l'église, le jour de son mariage, demain. Je me coucherai derrière quelque gros pilier; elle ne m'apercevera pas. Ma vue pourrait lui rappeler de souvenirs qu'il y a six ans. Cela troublerait peut-être son bonheur, et ça l'attristerait, et je ne voudrais pas attrister Clara pour un jour, pour un moment; quand même cette tristesse devrait être causée par un souvenir de moi, par un souvenir tendre, par un souvenir du tems de nos amours.

Ah! c'est alors que je sentis avec amertume mon isolement! moi, pauvre orphelin. Pas une mère pour me serrer dans ses bras; pas une soeur pour m'embrasser; pas un ami pour me tendre la main; pas une voix pour me dire soyez bien venu. Nul ne se souvenait de mes traits, nul n'avait gardé mémoire de mon nom.

Le coeur serré, je sortis de la ville, et je me mis à errer sur les rives de l'Escaut. Peu à peu mon agitation devint moins âpre, et je me laissais aller au prestige du spectacle qui s'offrait à mes yeux.

C'était un spectacle plein de poésie! c'était une de ces scènes sublimes que ne saurait voir avec indifférence l'homme le plus mal organisé pour douter des beautés de la nature. L'air dur, calme et tiède, le brouillard qui ceignait l'horison, comme d'une immense draperie, confondait ses vapeurs blanches et transparentes au fluide lumineux de la lune, et rendait plus vague encore la lueur qu'elle épanchait. Ce n'était précisément ni de l'ombre, ni de la lumière, mais bien un mélange de ce qu'elles ont de plus ravissant. L'image de la lune venait se refléter sur les eaux en ovale droit et long dont les cannelures d'or se balançaient à la moindre vague; enfin, un silence religieux régnait dans toute cette vaste étendue. Seulement à de longs intervalles s'élevait, comme une plainte, le cri mélancolique d'un oiseau niché parmi les roseaux.

Vingt fois j'avais visité ces lieux. Jamais je n'avais soupçonné le charme magique que la nuit et ce silence devaient répandre sur ce beau canal, qui s'alonge dans une vallée pittoresque, au milieu d'une double allée d'arbres; sur ces bateaux, habitations flottantes d'un peuple nomade.

Les traits basanés de cette nation, ses moeurs, son costume et jusques à son langage se conservent étranges et sans altération, malgré le tems et le contact des habitans des villes. Tour à tour comblés du superflu et astreints à de grandes privations, les bateliers passent leur existence au milieu de rudes travaux ou dans une oisive mollesse. Ardens, colères, voluptueux, ils nourrissent sous les froid climat du nord, les brûlantes passions du midi; et il n'est point jusqu'à leur teint halé, leur chevelure d'un blond pâle et leurs grands yeux noirs; il n'est point jusqu'à leurs vêtemens courts, larges, chargés de brandebourgs, jusqu'aux énormes an-

neaux dont sont parées leurs oreilles, qui ne rendent vraisemblable cette supposition, qu'ils ont pour ayeux les Bohémiens; dont l'Europe était inondée au quatorzième siècle.

Je me livrais tout entier à la puissance de cette exaltation, privilége de l'adolescence, et qui revient trop rarement faire battre notre coeur à l'âge positif où l'expérience et ses tristes réalités ont désenchanté l'âme de tant d'heureuses illusions, quand tout-à-coup, je vis une jeune fille qui poussait la trappe d'un bateau. Elle la tint quelques instans soulevée au-dessus d'elle: son profil gracieux se détachait en silhouette au milieu de la lumière douce et vague qui éclairait ce tableau et qui semblait disposée comme les couleurs lumineuses que le peintre ménage et gradue habilement autour d'une miniature.

Aucun bruit ne se faisait entendre.

Elle sortit avec précaution, et son regard interrogea tour à tour et lentement l'étendue qui l'environnait. Tout-à-coup elle garda l'immobilité de l'attention; ses bras étaient croisés sur sa poitrine; ses vêtemens courts laissaient à découvert ses jambes et ses pieds nus; ses longs cheveux à demi épars retombaient sur ses épaules; et en voyant la lune dorer de ses rayons une partie de ses vêtemens et de ses traits, quand le reste demeurait en une sombre obscurité, on eut pris cette jeune fille, debout et sans mouvement, pour une statue de bronze antique.

Un geste de joie lui échappa soudain. Jetant une planche qui forma du bateau à la rive un pont étroit et chancelant, elle vola dans les bras d'un jeune homme.

Pour considérer la jeune fille plus à mon aise et sans danger d'en être vu, je m'étais caché derrière une haie; ce fut justement au pied de cette haie que les deux amans vinrent s'asseoir.

D'abord, je n'ouïs qu'un bruit confus de baisers, de larmes, de mots entrecoupés tels qu'en balbutie une profonde émotion. Après cela il y eut un moment de silence.

Je te revois, Paul, je te revois enfin après trois mois! car il y a trois mois, le sais-tu que notre bateau a quitté cette rive, trois mois que nous sommes séparés. Mais enfin me voilà près de toi, ma tête repose sur ton épaule, ma main est dans la tienne! Oh; que je suis heureuse!

Celui qu'elle nommait Paul recevait ces caresses avec gêne et froideur, du moins il me le sembla.

Mais elle, trop heureuse, trop émue pour s'en apercevoir, tout entière à l'extase d'être près de lui, elle continua ces propos tendres et diffus qui ne tarissent point, auxquels il est si doux de se laisser aller, lorsqu'après une longue absence on retrouve un amant.

J'ai bien souffert, va, pendant ces longs trois mois! Quand venait le soir, tandis que chacun se réunissait sur le plus grand bateau pour écouter et raconter des histoires surprenantes, moi, je me tenais à l'écart, et je pensais à toi. Je me ressouvenais de la nuit où pâle, couvert de sang, poursuivi par des Anglais qui voulaient te tuer, tu te jetas sur le bateau où j'étais seule. Je me ressouvenais encore de la manière dont tu me contas qu'il avait fallu te sauver de la ville; car les ennemis venaient de la prendre, et puis, Paul, je me souvenais de cette nuit de frayeur et d'amour.

La jeune fille parla longtems encore, et dans sa joie expressive elle énuméra toutes les circonstances de son amour. Il y avait pour moi le plus grand charme dans ce récit fait avec tout le naïf abandon d'une jeune fille qui aime, et auquel l'accent de la batelière ajoutait encore une grâce que je ne saurais dire. Car les bateliers ont quelque chose de la prononciation du midi. C'est une sorte de mélodie lente, un rithme véritable dont s'émerveille l'étranger qui l'ouït pour la première fois.

Mais, dit-elle encore, tu restes pensif à m'écouter. Tu n'es point joyeux comme moi? Paul! eh bien! écoute, tu va devenir gai, tu vas être bien surpris, bien heureux! A présent, Paul, je suis riche, riche au-delà de mes espérances, riche comme jamais je n'aurais osé le rêver, quand nous faisions des projets impossibles de bonheur. Une vieille tante vient de mourir; elle avait deux filles, et ses deux filles trépassèrent un mois avant elle. Je suis son héritière unique....; elle laisse huit bateaux! Sais-tu, dis-moi, ce que valent huit bateaux? Bon, tu ne le sais pas! Ecoute, Paul, ils valent quatre vingt mille francs. Joins à cela la valeur de deux miens, et puis vois comme nous sommes riches.

Maintenant je puis être ta femme, car nous vendrons tout cela. Un officier ne peut épouser une batelière, je le sais bien. Hélas, ta femme! Oh! que je vais être heureuse de pouvoir dire à tout le monde que je t'aime, que je t'appartiens, que tu es à moi! M'appuyer sur ton bras, voir les sentinelles te saluer en portant les armes. Paul, mon Paul, que je vais être heureuse.

Et lui qui souffrait au-delà de ce que peut souffrir un homme, la repoussa doucement, car elle s'était jetée dans ses bras; et il dit: voici venir bientôt le jour, il faut nous quitter.

A ces paroles glacées, la pauvre fille tressaillit, ses joues brunes pâlirent, et sa main laissa tomber la main de son amant qu'elle tenait.

Paul, vous ne me répondez pas? murmura-t-elle.

Elle ne put achever, la voix lui manqua.

Lucile, il vous faut partir demain au point du jour. J'irai vous rejoindre, mais il vous faut partir, il le faut.

Elle ne répondit pas et se prit à pleurer avec amertume.

Vous saurez pourquoi, continua-t-il. Je ne puis vous le dire ce soir. Vous le saurez, Lucile, et vous me direz que j'ai bien fait d'exiger que vous partiez.

Elle le regarda avec anxiété. Aujourd'hui, maintenant, dites, dites, et je partirai, je vous le jure.

Si mon bonheur vous est cher, Lucile, il faut que vous partiez; je vous le demande en grâce.

Il dit ces derniers mots avec une sorte de tendresse.

Je partirai, fut sa réponse.

Après cela, elle s'éloigna à pas lents, repoussa la planche qui servait de pont entre la rive et le balcon, et la trappe se referma.

Il était resté là immobile et rêveur. Il fit un geste de résolution et de désespoir, et disparut à pas précipités.

Le lendemain matin, était le jour du mariage de Clara de Béthencourt, de celle que j'avais tant aimée.

Quand j'entrai dans l'église, la noce s'y trouvait déjà. Une foule immense remplissait la nef; des curieux sans nombre étaient amoncelés autour de la grille du choeur. J'avançai sans crainte d'être vu.

Ciel! l'époux de Clara, l'amant de la batelière.

Elle si digne d'être aimée! elle à qui j'ai tout sacrifié, l'épouse d'un misérable suborneur.

J'aurais voulu pouvoir pleurer, mais je ne le pus; le désespoir et l'indignation me suffoquaient trop pour cela.

Tout ce qui se passait autour de moi me semblait un rêve malfaisant. Un feu lourd pesait sur mon front, mes yeux voyaient à peine; une sueur glacée ruisselait sur mes membres qui tremblaient.

Tout-à-coup, une femme se précipite dans l'église: là elle jette des cris, fend la foule, arrive jusqu'aux époux, et tombe sans mouvement à leurs pieds. Moi, j'avais reconnu la batelière; lui aussi il l'avait reconnue.

Car il resta là, immobile et comme frappé de la foudre. Jamais pâleur semblable à la sienne ne contracta un visage d'homme.

La cérémonie ne fut interrompue qu'un moment. Le prêtre continua à officier.

Après cela, Paul prit la main de celle qu'il venait d'épouser, et en traversant la nef pour rejoindre la voiture, il portait autour de lui des regards inquiets, comme pour savoir ce que la batelière était devenue.

Un jeune homme qu'à ses gants blancs je reconnus pour un garçon de noces, s'approcha du marié et murmura à son oreille: ne le dis pas à ta femme, que cela pourrait affecter, la folle est morte!

Un mouvement convulsif secoua tous les membres de Paul, et il tomba sans connaissance.

Les yeux de Clara se remplirent de larmes, et il lui fallut elle-même s'appuyer sur sa mère.

Sois sans crainte, dit madame de Béthencourt à sa fille, tandis que Clara s'agenouillait pour faire respirer des sels à son mari.

Le bon jeune homme n'a pu résister aux douces émotions qu'il éprouve.

Faites place Messieurs, écartez-vous! Un peu d'air, et il reprendra connaissance. Les émotions que cause la joie ne sont jamais dangereuses.

J. B. Hofstetter.

La Veuve.

Nouvelle (1829).

Pouleda pastourella
Qu'amour fai pes charma
Siègnés pas tant cruella
Dir la saisour d'aima
Un tchour s'en plenira
Et me régrélaras.

Morel.

Félicité passée
Qui ne peut revenir
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir.

Hélas! mon Henri, ces biens que je désire tant, que je donnerais tout au monde pour posséder, je les ai dédaignés, je les ai méconnus. Oh! dites, dites, ne voulez-vous pas me les rendre? Vous feriez de moi la plus heureuse des femmes. Lettres d'amour.

Au milieu de la joyeuse insouciance d'une vie indépendante, au milieu des plaisirs qu'elle offre, de ses piquans incidens qui étourdissent, de son indolent laisser-aller auquel on se livre avec tant d'abandon, quel jeune homme n'a senti le besoin impérieux d'un bonheur paisible, doux, légitime? Quel jeune homme n'a rêvé, jusque dans les étreintes de la plus enivrante maîtresse, une femme belle de tendresse, de modestie et de candeur.

Oui, de longues journées tranquilles, tout entières à l'étude; le soir, des caresses de son enfant, un repas qui se prolonge, un repas seul avec sa femme: après cela, une promenade en quelque endroit solitaire, des jaseries sans fin, pleines de confiance et d'amour. Et puis, un sommeil frais; et quand on rouvre les yeux, contempler en souriant les épaules blanches et demi-nues de sa femme, entendre respirer avec délices la bouche vermeille de son enfant!

Heureux Ernest! bientôt ce bonheur sera le tien. Encore quelques jours, et il devient l'époux de Caroline.

Et qu'on le lui dise! est-il quelque part une jeune fille dont les yeux aient plus de tendresse? dont la démarche soit plus naïve et plus élégante? Lorsqu'elle chante, sa voix émeut l'âme. Rêve-t-elle, son front appuyé sur la main, on se sent venir des larmes de tendresse, on éprouve je ne sais quelle émotion qui resserre délicieusement la poitrine.

Caroline! chère Caroline! Oh! qu'il veut l'entourer de bonheur et d'amour.

Bien des fois il a cru aimer; mais jamais, non jamais, il n'a aimé comme il l'aime. Il le comprend à présent. Oui, l'amour est chose grave, sublime. Hors du devoir, il n'est point d'amour, d'amour ineffable comme celui qu'il éprouve.

Aussi va-t-il anéantir tout ce qui lui rapelle ses liaisons et ses plaisirs d'autrefois. Cheveux, anneaux, lettres, il va tout livrer à la flamme. Il les verra, il les lira encore une fois. Après cela, tout sera dit.

Il y avait un charme indicible dans ces fleurs desséchées, dans ces noeuds de rubans reçus jadis avec transport, dans ces feuilles inégalement écrites, ouvertes jadis si précipitamment, que les yeux dévoraient, qui faisaient battre son coeur, et que maintenant il déployait nonchalemment et parcourait avec un vague sourire sur les lèvres.

Les flammes avaient tout détruit, seules restaient au fond du tiroir ces lettres de Maria de Béthencourt, de Maria ses premières amours.

Celle-là, il l'eût aimée; il l'aimait peut-être comme il aime Caroline; car elle aussi devait être son épouse, elle aussi devait réaliser les rêves de bonheur que formait son imagination de poète.

Leurs familles se réjouissaient en le voyant se promener ensemble, et projetaient à mi-voix le jour où ils marieraient ces chers enfans; et lui, quand il entendait ces propos, il était le plus heureux des hommes!

Il se fit qu'un officier jeune, sémillant, riche et de grande naissance, s'éprit pour Maria de Béthencourt; dès-lors Ernest devint bien à plaindre.

Car la jeune fille rêvait tandis qu'il lui parlait d'amour, et cherchait de ses regards distraits si ne venait pas à se faire entendre le galop d'un cheval fougueux. Elle préférait à la promenade la plus délicieuse le son de fanfares guerrières, et les mouvemens tumultueux d'escadrons aux cuirasses d'or, aux panaches écarlates. Oui, maintenant rien ne savait plus la charmer comme des soldats, qui resserrent, allongent, étendent leurs rangs, parmi des clameurs qui commandent, des chevaux qui broient le pavé, des sabres qui s'entrechoquent. Alors ses yeux devenaient étincelans et une rougeur de feu couvrait ses joues.

Maria de Béthencourt épousa le capitaine.

Ernest eut bien du mal à s'en consoler. Longtemps il lui resta une tristesse profonde, preuve de défiance et de découragement. Pauvre jeune homme! il ne croyait plus à l'amour.

Mais enfin, il fut aimé de Caroline, de l'angélique Caroline, et dès-lors il redevint heureux comme autrefois.

Plus heureux peut-être! car le souvenir de ce qu'il a souffert lui rend encore plus précieuse la possession d'un bien qu'il désespérait de jamais rencontrer, du bien dont il révoquait en doute, hélas! jusqu'à l'existence possible.

Mais enfin, qu'une journée s'écoule encore, et il sera heureux; il sera l'époux de Caroline, demain, demain.

Caroline réalisera les rêves de bonheur auxquels le faisaient se livrer les lettres de Maria, ces lettres qu'il ne peut s'empêcher de relire encore.

Il y a un accent de conviction, un entraînement que l'on ne saurait feindre. Oui, celle qui parlait ainsi d'amour savait aimer.

Elle a préféré l'éclat au bonheur, puisse-t-elle être heureuse! Elle a été séduite par des dires enivrans, puissent ne jamais ses illusions se dissiper.

Et il relisait encore, et il ne pouvait se résoudre à livrer aux flammes les lettres de Maria de Béthencourt.

Tandis qu'elles le replongeaient parmi des souvenirs pleins de mélancolie et de tendresse, on lui vint remettre un billet.

Non! ce n'est point un prestige.... son écriture! le même cachet dont elle se servait, et jusqu'à la signature du doux nom de Maria.

Un soir, il avait dit qu'il trouvait du charme à l'ortographe anglaise, du nom de sa fiancée; et depuis le soir où il avait dit cela, Marie de Béthencourt n'avait plus signé autrement que: Maria.

„Si vous voulez revoir une ancienne amie de votre jeunesse, „une amie éloignée de vous depuis cinq ans, elle est arrivée ce „matin chez madame de Saint-Yves, Maria."

Voilà ce qu'Ernest lut dans ce billet.

Il se rendit aussitôt à l'adresse qu'on lui indiquait: Maria se trouvait seule. Elle était vêtue de noir.

Il y eut d'abord entre eux deux un moment de gêne et de silence; puis, quelques questions froides et empêtrées.

Ensuite, ils se mirent peu à peu à converser avec épanchement, et comme deux amis éprouvés qui se retrouvent après une longue absence.

Maria était devenue veuve depuis huit mois. Son mari lui laissait une fortune considérable. Elle n'avait point d'enfant.

— Vous avez donc été heureuse durant cinq années demanda Ernest?

— Heureuse! affirma la jeune femme d'une voix mélancolique; et vous, Ernest?

La fin au prochain numéro.

NOUVELLES A LA MAIN.

— Un cultivateur de la commune de Lubersac (Corrèze). Pierre Mercier, vint de mourir à l'âge de 129 ans 7 mois et 17 jours. Cet homme avait conservé une force de corps extraordinaire jusque dans les dernières années de sa vie. On rapporte qu'à l'âge de 100 ans il eut quelques démêlés avec le maire de sa commune, et que dans un moment de colère il le terrassa, et on eut beaucoup de peine à tirer le magistrat municipal de ses mains.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Samedi 24 Juin 1843. Numéro 75.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothee, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

La Veuve.

Fin.

Il tressaillit; car elle l'avait nommé du nom dont elle le nommait au tems de leurs amours.

Il se hâta de parler de Caroline; il lui semblait qu'en différant plus longtemps il faisait mal, il déméritait de sa fiancée. Il raconta le bonheur qui l'attendait près de Caroline; il l'a dit, comme elle était, douce, tendre, naïve, et cependant ses paroles n'avaient rien de l'entraînement et de l'enthousiasme qui naguère encore exaltaient son imagination.

Il se mit ensuite à peindre la vie pure, calme, délicieuse, qui lui était réservée avec Caroline. Cette fois, il ne put rester froid devant ce tableau, et insensiblement, ses expressions devinrent chaleureuses et se passionnèrent.

Des larmes roulaient dans les yeux de Maria. Elle se mit aussi à parler de bonheur, mais d'un bonheur qu'elle n'avait jamais rencontré, d'un bonheur qu'obtiennent seuls deux êtres qui se comprennent, d'un bonheur qu'elle croyait possible, naguère encore, et qui n'est point fait pour elle, elle le comprend à cette heure, hélas!

Du moins, ajouta-t-elle avec trouble, vous serez toujours mon ami, n'est-ce pas? Ernest! dans quelque position que vous vous trouviez, quelque distance, quelque durée qui nous séparent, il y aura toujours en vous un souvenir, de l'intérêt pour Maria.

Ernest éprouvait trop d'émotion pour répondre. Il tendit la main à Maria. Ce mouvement laissa voir à la veuve une bague qu'Ernest portait au doigt. C'était Maria, Maria de Béthencourt qui la lui avait donnée en d'autres tems.

Il lui fallut se lever, il lui fallut marcher durant quelques minutes; sans cela, elle aurait étouffé.

Et puis, elle vint se rasseoir devant Ernest, et, preoccupée de pensers doux et amers, elle rêva longtems.

Alors, s'arrachant avec effort à elle-même, elle sonna ses domestiques, leur donna des ordres, et souriant avec tristesse à son ami: Adieu, dit-elle, adieu, Ernest, adieu pour toujours!

A ces mots, il resta frappé de stupeur, et étourdi de mille pensers confus.

Adieu, Ernest, redit-elle, car l'on s'était hâté, et la voiture se trouvait déjà prête. Adieu, pour toujours.

Elle avait bien de la peine à retenir ses sanglots.

Leurs mains s'étreignirent encore une fois: puis la voiture partit. Elle avait disparu depuis longtems qu'Ernest était encore là, immobile, et les regards fixés à l'extrémité de l'horizon; là où il avait cessé de l'apercevoir.

Abattu, éprouvant un vide insupportable, il alla rejoindre Caroline. Elle le crut souffrant, car toute la soirée elle le vit triste et rêveur.

Plus d'une fois le lendemain il ressentit la même tristesse, il s'abandonna à la même rêverie; et lorsque, resté seul avec Caroline dans la chambre nuptiale, il l'entoura de ses étreintes: Maria, murmura-t-il, Maria!

Le lendemain, à son réveil, tandis que le sourire de bonheur sur les lèvres il se livrait avec sa jeune épouse aux plus doux épanchemens, tandis qu'elle appuyait un bras demi-nu sur l'épaule de son Ernest, elle lui rappela sa méprise de nom de la veille: Oh! dit-elle, en feignant de bouder, et sans croire le moins du monde à la réalité du reproche qu'elle faisait, oh! c'est apparemment quelqu'un que vous aimez mieux que votre Caroline, n'est-il pas vrai? méchant?

Il retomba dans sa rêverie.

Puis tout-à-coup, enlaçant Caroline de ses bras: A toi, à toi seule pour la vie, s'écria-t-il!

J. B. Hofstetter.

VOYAGES.

La disparition d'une femme.

Fin.

— Entendez-vous? répète M. Weld, en faisant deux pas vers la porte.

— N'avancez pas .... vous ne pouvez la voir, reprend Georges, prêt à défaillir et en s'acculant contre la porte.

— C'est donc une femme? ajouta le négociant en fixant un regard perçant sur le visage défait du jeune médecin.

— Oui... répond celui-ci en reprenant subitement quelque énergie, une femme que j'attends et que je ne veux pas compromettre... M. Weld, pardon, mais il faut que vous entriez ici, et que vous me donniez votre parole de ne pas chercher à voir la personne qui va venir.

— Je la verrai! répliqua le négociant en serrant violemment le bras du jeune homme.

Toute sa vigeur renaissant, il écarte Georges d'un geste énergique et ouvre la porte; mais au lieu d'une femme, on voit dans le corridor deux hommes, enveloppés du manteau des watchmen, et portant sur leurs épaules un objet qui s'affaisse enveloppé d'une serge noire.

Cette vue rend au jeune médecin toute sa présence d'esprit, il fait un signe aux deux porteurs, prend une flambeau, les guide dans la pièce voisine où ils déposent leur fardeau sur la table de dissection, puis, tirant sa bourse et comptant quelques guinées, il les donne aux deux hommes qui s'éloignent silencieusement.

Quand la porte est refermée, Georges s'approche du négociant, qui, la tête basse et l'oeil fixe, semble méditer profondement:

— Eh bien, Monsieur Weld, lui dit-il d'un accent calme et avec une légère inflexion de reproche, vous avez mon secret; j'achète des corps à une heure indue, volés peut-être au cimetière; que voulez-vous, les médecins en titre accaparent ceux des hôpitaux, et l'on ne nous laisse que des organisations misérables, éteintes, des études sans prix....

— Ainsi ce n'était pas une femme que vous attendiez? répondit le négociant, l'oeil toujours plus interrogateur, et en pesant lentement sur chaque syllabe.

— J'ai dû vous faire ce mensonge; il y a tant d'horreur attaché à ces ventes de corps.

— Pardon, Monsieur Darnley, de ma violence ... dans l'état pénible où je suis tout est excusable.

— Maintenant que vous voilà un peu remis, il est toujours temps, mon cher Monsieur Weld, de renouveler vos recherches, ces gens que j'attendais ne me retiennent plus, me voilà tout à vous: vos craintes ne sont pas fondées; mistress Weld...

— Est perdu pour moi, achève le négociant d'une voix sourde.

Encore ces idées! allons, venez; à cette heure peut-être votre femme est rentrée et s'inquiète à son tour ... venez...

— Merci, je ne me sens pas bien. Permettez-moi de passer encore quelque instans ici.

Une vive inquiétude reparaît sur les traits de Georges:

— Voulez-vous, dit-il en faisant un mouvement vers la sonnette, que l'on vous dresse un lit dans cette pièce?

— C'est inutile, je suis bien dans ce fauteuil.

Mais la sonnette avait retenti; au même instant le domestique du médecin paraît, Georges lui fit un signe rapide en lui désignant la porte du petit escalier par où les deux hommes de tantôt se sont

introduits : ce signe, auquel répond l'intelligent serviteur, est remarqué du négociant, dont la tête s'affaisse sur la poitrine.

— Maintenant, ajoute le médecin, pardon si je vous quitte, mais le corps qui est là a besoin de préparations indispensables.

Une geste du négociant témoigne qu'il accepte cette excuse. Georges rentre dans son laboratoire, relève ses manches, s'entoure de son tablier, et s'approchant de la table, développe rapidement le linceul de serge qui recouvre le cadavre.

— Voilà un admirable corps de femme... ciel! il est tiède encore...

En même temps Georges soulève le voile qui recouvre la figure, et regarde....

Au cri affreux qu'il jette, M. Weld s'élance.

„Anna!" et l'infortuné tombe raide sur le plancher.

Quand les secours de Georges, ou plutôt de son domestique, ont rappelé le négociant à la vie, il regarde froidement la scène qui l'entoure, et le médecin qui s'agite inutilement autour du cadavre; puis il se lève lui-même, rejette sur le corps d'Anna le linceul de serge, et d'une voix fortement accentuée dit au jeune homme : — Suivez-moi, Monsieur, chez le constable.

Georges le suivit machinalement; le négociant fit sa déclaration. Fasciné par l'énergie étrange de son guide, le jeune médecin déposa à son tour et signa. On procède à l'examen du cadavre : nulle trace de blessures, de coups, de violence : la malheureuse a été victime des étouffeurs, qui alors commençaient à infester la ville de Londres.

— Monsieur, ajouta le négociant en désignant Georges, va vous donner des renseignemens qui vous aideront à trouver les assassins.

Georges indique en effet à la police ses moyens secrets de communication avec les vendeurs de cadavres.

Quelques mois après, deux étouffeurs étaient pendus, et M. Weld enseveli à côté de sa femme.

Louis Davin.

VARIÉTÉS.

L'effet d'un verre de vin. Le „Conversations-Blatt" de Francfort, du 13 mai, raconte l'aventure suivante :

„Une jeune dame, veuve, étant éprise d'une violente passion pour un jeune peintre d'un grand talent, l'appela chez elle pour faire son portrait. Pendant ce travail qui dura long-temps, la dame laissa deviner ses sentimens; mais l'artiste aimait passionnément une jeune fille d'une grande beauté, et il refusa le coeur et la main de la dame.

„Tout-à-coup elle parut avoir surmonté sa passion. Il fallait encore une séance pour terminer le portrait. Durant toute la séance, pas un mot ne fut échangé. L'artiste, fatigué de son travail, avait l'habitude de prendre un verre de vin; il lui fut encore présenté à la fin de la séance, et la belle dame, avec laquelle le peintre était dans une position si étrange, le lui présenta elle-même. Le vin parut avoir un goût tout particulier, et le jeune homme fut saisi d'un léger frisson; il vit aussi avec étonnement l'anxiété avec laquelle la dame le fixait pendant qu'il buvait. Quand il eut vidé le verre, elle sourit, et une légère rougeur lui couvrit le visage.

„Le même jour, le peintre fut pris d'un violent accès de fièvre; il extravaguait, son esprit battait la campagne, il semblait travaillé par des rêves étranges et fantastiques. Sa chère fiancée veillait à son chevet. Plusieurs des médecins les plus distingués de la capitale furent appelés; mais l'état du malade empirait à chaque moment. Le lendemain, les médecins déclarèrent qu'il était en démence, sans pouvoir assigner aucune cause à cette terrible catastrophe. Cependant, le malade eut quelques momens lucides : il demanda une toile, des pinceaux, sa palette, et ne cessa de prier que quand on eut satisfait à son désir. Il se mit à peindre. Qu'on juge avec quelle anxiété les médecins, ses amis et son inconsolable fiancée le regardaient faire. Sa main était-elle frappée de démence comme son esprit? Il parut esquisser un portrait; le contours s'en dessinèrent rapidement, car le peintre frénétique conduisait son pinceau d'une main ferme et hardie; on reconnut bientôt les traits....

„Mme W...! s'écrièrent tous les assistans d'une seule voix. Et le malade retomba sur son chevet en faisant entendre un rire mélancolique.

„Le bruit de ce triste événement s'était bientôt répandu dans la capitale. On fit des perquisitions. Ceux qui en étaient chargés arrivèrent chez Mme W... Lorsque celle-ci apprit que le peintre était en état de démence, elle tomba évanouie sur son fauteuil. Revenue à elle, elle fondit en larmes, jeta des cris de désespoir. Elle se maudit, elle, sa funeste passion, sa foi superstitieuse à un moyen que lui avait inspiré une prétendue devineresse, pour captiver le coeur du jeune homme. Elle lui avait donné dans ce verre de vin un philtre composé d'un mélange de plusieurs substances dont l'effet avait été terrible.

„Une instruction judiciaire a été commencée.

„Mme W... est aux arrêts chez elle. L'état du jeune peintre laisse peu d'espoir de guérison."

Le vivier de l'enfant. Inconsolable de la perte de son mari, la femme d'un pauvre charbonnier ne put lui survivre; elle mourut et laissa en mourant deux enfans, l'un, Samuel, de huit à neuf ans, et l'autre Sylvain, de deux mois. Au fond des forêts que vont-ils devenir? Les infortunés vont périr de misère, de faim, ou si l'aîné échappe, le jeune, au moins, ne peut manquer de succomber.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe, élégans et voluptueux citadins! ni l'un ni l'autre ne périrent. L'aîné, Samuel, sauva son frère, et le moyen ingénieux dont il s'avisa, lui mérite une place parmi les inventeurs de ces choses utiles, parmi les bienfaiteurs de la pauvre humanité.

D'abord pour nourrir Sylvain, Samuel suivit le conseil ou plutôt les leçons que lui avait données sa mère dans les derniers jours de sa maladie. Il y avait une chèvre dans la cabane, car la chèvre est le trésor, la providence du pauvre : elle plaçait l'enfant sous les mamelles de l'animal, et suppléait ainsi par un lait étranger, mais bienfaisant, au lait que lui refusait la nature, ou plutôt dont la misère affreuse avait tari la source dans ses mamelles. Samuel suivit la même méthode, et force lui fut bien d'y avoir recours. Car, hélas! au fond des bois, il n'y avait pas de voisins, par conséquent aucun secours à attendre, et personne ne connaissait leur position. Quand l'enterreur vint charger le corps sur son chariot à boeufs, pour le porter en terre, il ne regarda pas s'il y avait quelque enfant. Le curé du village, de qui la coupe dépendait, ne s'en informa point, et quand le petit Samuel, suivant le convoi, arriva au cimetière, personne ne lui dit mot. Après avoir jeté l'eau bénite sur le seul être au monde qui pouvait l'aimer, il se hâta de s'en retourner en pleurant pour soigner son frère. Non, ni à la cure, ni au château, ni au village, personne ne lui dit rien, personne ne s'informe de ce qu'il va faire ou devenir. Il est seul au monde dans la circonstance où l'homme a le plus besoin d'un ami qui le console et le soutienne. Seul il a accompagné le convoi funèbre, dont les cahots dans un chemin difficile et raboteux, retentissaient dans son coeur et lui déchiraient l'âme. Il est venu seul, et seul il s'en retourne, sans que personne lui adresse la parole. Seulement comme il rentrait dans le bois, il rencontre une vieille femme qui en sortait et dont les haillons annonçaient la plus profonde misère. En le voyant pleurer, elle l'interroge, il lui répond en sanglottant. — Ta mère, pauvre petit! tu as perdu ta mère! ah! je te plains, dit-elle, en essuyant avec son tablier les larmes qui coulaient de ses yeux... Et il y a bien loin de votre baraque à la paroisse?

— Près de deux lieues.

— Et as-tu mangé?

— Non, mais je n'ai pas faim.

— Oh! mon petit, il ne faut pas te laisser mourir; le bon Dieu nous a mis au monde, il n'y a que lui qui doive nous en retirer. . . . Tiens, mon petit, mange ce morceau de gâteau qu'on m'a donné au village de la grande Loye.

Elle dit, l'oblige à prendre le gâteau, et partage avec lui le pain qu'elle traînait dans une petite besace, car elle venait de demander l'aumône. Ce fut là la seule marque d'intérêt qu'il reçut dans le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme; je dis le plus grand, car rien n'égale la perte d'une mère. La seule marque d'intérêt, ai-je dit, je me trompe.... Il en reçut encore une, c'est de son petit frère, qui, jouant sur la paille où il était couché, avec ses petites mains et ses petits pieds, lui sourit en le voyant arriver... Samuel se mit à genoux auprès de lui, et comme si l'enfant avait pu l'entendre : Tu ris, pauvre petit, tu ris de ton malheur. Et il l'embrassait en l'arrosant de larmes, et l'innocente petite créature riait et gazouillait, ainsi que gazouillent les enfans, comme si elle eût cherché à égayer son frère, qui finit par sourire

et s'en occuper efficacement. Je ne retracerai pas au lecteur tous les tâtonnemens qu'il fit pour arriver à lui procurer une couchette douce et capable de le garantir des chutes et de tout autre accident, car il ne pouvait pas être sans cesse auprès de lui, il fallait bien qu'il sortît pour aller mendier son pain. Voici comment il s'y prit. Avec la chèvre qui allaite le pauvre petit orphelin, il reste encore à Samuel un autre meuble, que l'on appelle dans ce pays-là une maie, espèce de boîte ou de caisse évasée dont on se sert comme de pétrin pour faire la pâte. De cette maie, il fait un berceau, le remplit de son, et y place l'enfant. Ensuite, dans la crainte qu'il ne se blesse, il garantit la couchette aussi bien qu'il peut de coussins et de paille. Puis, autre invention, un oreiller sur lequel repose la tête de l'enfant et qui descend jusqu'à la moitié du dos, empêche que le son ne lui entre dans la bouche ou dans les yeux. Une couverture légère et lâchement fixée aux deux côtés du berceau, laisse aux membres inférieurs toute la liberté désirable. Les bras passent sur la couverture, ils sont toujours nus, excepté l'hiver, où l'enfant est couvert d'une camisole. Cette méthode toute simple renferme deux grands avantages: la liberté et la propreté. La liberté, puisqu'il n'y a aucune ligature, et la propreté, parce que toutes les déjections sont absorbées par le son que Samuel renouvelle aussi fréquemment qu'il lui est possible. L'hiver, il a la précaution de faire chauffer la couche supérieure du son, et toute la journée la petite créature joue et gigotte dans sa douce et molle couchette aussi gaîment, aussi vivement que le poisson dans l'eau. Quand il le lève, il lui fait des frictions avec un linge fin et chaud à un feu clair de broussailles auquel il expose ses reins, et ces petits soins tiennent toujours le ventre de l'enfant parfaitement libre. La douce chaleur, en effet, relâche les fibres, et tous les jeux de l'appareil intestinal s'exécutent avec une facilité merveilleuse. L'enfant ainsi élevé est plus fort, marche plus tôt, tombe rarement, et en tombant, porte toujours les mains en avant et la tête haute, de manière qu'il se blesse peu. Un avantage immense pour lui c'est que, comme j'ai remarqué plus haut, Samuel ayant besoin de tous ses instans pour aller au dehors mendier quelque secours, son, linge et alimens, après avoir allaité son nourrisson, il le dépose dans le berceau ou plutôt le rend à la liberté; car il est là-dedans comme dans un petit vivier. Aussi quelques femmes du village voisin, étant par hasard entrées dans la baraque, et ayant examiné l'enfant jouant, riant, folâtrant à son aise, et malgré tous les mouvemens qu'une parfaite liberté pouvait lui permettre, ne courant aucun risque, ou de tomber, ou de se blesser en aucune manière, en parlèrent à d'autres, qui vinrent le voir, admirèrent l'invention et l'adoptèrent. Depuis lors, elle s'est conservée dans le pays et propagée dans les cantons voisins, à la grande satisfaction des parens qui ont besoin de tous leurs instans pour travailler, et surtout au grand avantage des enfans, qui croissent, se développent, et deviennent si forts et si adroits de tous leurs membres, qu'on a donné à ce berceau le nom de v i v i e r d e s e n f a n s.

L'emploi de ces couchettes de son peut être très-économique dans les établissemens publics nommés salles d'asile pour les petits enfans, car la même femme suffit pour en surveiller dix, douze, quinze et même un plus grand nombre.

B o n v a l o t.

NOUVELLES A LA MAIN.

Mardi de la semaine dernière, il est mort à Vienne (Isère) un habitant de cette ville, qui, par motif de santé, s'était imposé une manière de vivre bien singulière. Atteint, il y a déjà longtemps, d'une affection du foie, il se procura un traité sur cette maladie, et bientôt il prit la résolution de mettre en pratique le conseil qu'il y trouva, de faire un grand usage des bains. Il y a sept ans qu'il commença à suivre cette prescription. Dès lors, un seul jour ne s'est point passé, dans les quatre saisons de l'année, sans qu'il ait pris deux bains. La durée de ceux-ci fut d'abord de deux heures pour chacun, et alla toujours croissant. Enfin, depuis trois ans, il entrait chaque matin dans sa baignoire à quatre heures et demi ou cinq heures, et y restait jusqu'à midi, heure de son dîner; il y rentrait à une heure et demie, et n'en sortait qu'à huit heures du soir pour aller souper et se coucher. Ainsi, son séjour dans l'eau n'était pas de moins de treize heures par jour. Pour se rendre de son domicile aux bains de Saint-Gervais, et en revenir, il était obligé de faire à pied un trajet assez long. Cette difficulté ne paraissait pas lui être à charge, et ne l'a jamais arrêté, malgré son affaiblissement progressif. Mardi dernier, l'après-midi, il arriva au bain un peu plus tard qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire à deux heures. Après avoir regardé la pendule, il se plaignit de la perte d'une demi-heure précieuse. A trois heures, le garçon ouvrit la porte de son cabinet pour lui demander ses ordres; mais il vit notre homme aquatique la tête inclinée et sans mouvement: il avait cessé de vivre. Par l'effet de l'habitude, il ne supportait qu'avec impatience les instans qu'il était obligé de passer hors de l'eau. C'est sans doute un grand bonheur pour lui d'être mort dans l'élément même qui lui était devenu si cher, et l'on pourrait croire que la faveur du ciel l'a accompagné jusqu'à sa tombe, car ses funérailles se sont faites par une forte pluie.

— Les journaux de Norwich (Massachusetts) rendent compte d'un horrible procès qui s'est terminé par un étrange jugement. David Frost et sa femme avaient pour locataires une veuve nommée Mme Gardner et son enfant. Un jour, une querelle eut lieu entre les deux femmes; Mme Gardner fut battue et mise à la porte, laissant aux mains de la femme Frost son enfant, dont il lui fut impossible de s'emparer. Une heure après, la pauvre mère revint avec quelques personnes qui lui aidèrent à pénétrer dans la maison. Arrivée à sa chambre, elle trouva sur la dalle du foyer son enfant qui avait été littéralement r ô t i. Ce crime horrible a été prouvé, puisque la femme Frost a été déclarée coupable; mais ce qu'il y a de plus monstrueux encore, c'est que le tribunal n'a trouvé dans le Code pénal, pour un pareil forfait, qu'un e m p r i s o n n e m e n t d e d e u x a n n é e s.

On mande d'Aubenas (Ardèche): „La nommée B... et la belle-soeur d'un sieur R..., habitant à Joyeuse, étaient deux rivales qui se disputaient le coeur d'un jeune homme du pays. Le sieur R... manifesta bientôt ses préférences d'une manière non équivoque. La fille B... fut délaissée. Elle eut le dépit de voir son amant cesser ses visites tandis que la fille N . . ., plus heureuse, était devenue l'objet de ses assiduités. Dès ce moment, le désir de la vengeance entra dans son coeur. Lundi dernier elle attire auprès d'elle la fille N. . . . sous un prétexte assez futile. Celle-ci arrive sans défiance au rendez-vous; mais elle n'est pas plus tôt entrée qu'elle voit la porte se fermer à clef. La fille B... commence par l'apostropher rudement et lui appliquer un soufflet. Au même instant arrive la mère de la fille B..., accompagnée d'une ouvrière. Ces deux femmes viennent prêter mainforte, et malgré ses cris: „Au secours!“ la fille N... se voit attacher les bras et flageller impitoyablement avec un paquet d'orties. On pousse la barbarie jusqu'à lui couper les cheveux et à l'épiler sur les autres parties du corps, et à lui introduire des orties dans la bouche. La malheureuse, épuisée par ses cris et les souffrances qu'elle endure, tombe évanouie sur le plancher. Alors ces trois forcenées, la fille B..., sa mère et l'ouvrière qui les assiste, ouvrent la porte et vont prévenir les parens de leur victime de venir la chercher disant ironiquement qu'elle s'était évanouie de malice. La fille N . . . a été trouvée dans un état déplorable par les médecins qui ont été appelés à lui donner des secours. La justice a fait immédiatement arrêter les trois femmes, auteurs ou complices du guet-apens.“

Revue des Théâtres.

Théâtres de Paris.

Théâtre du Gymnase. „L u c r è c e à P o i t i e r s o u l e s E c u r i e s d'A u g i a s, tragédie mêlée de couplets en un acte de M. Léonard. — Personnages et acteurs: Patraque-MM. Klein, Mignot-Landrol, Sixte-Luguet, Charles-Rébard, Corydon-Sylvestre, Lucrèce, Mme. Nathalie.

Au glorieux triomphe de M. Ponsard, il ne manquait que la parodie; la voici:

Mais que disons-nous? parodie: c'est mieux, c'est plus; c'est r e v u e complète, c'est la caricature des derniers ouvrages importans, c'est la satire des choses et même des hommes. Il y a des vers remarquables, des couplets parfaitement tournés, une incroyable audace de pensée, jointe à une pureté d'expression bien rare sur les planches des théâtres de vaudevilles. Et puis des médisances, des personnalités, mais si gaies, si bien dites, s'échappant avec tant de verve et de bonhomie, qu'il n'y a moyen ni de s'en

formaliser, ni de prendre le parti des yeux qui, pour notre plus grande joie, posent au beau milieu de la scène.

Mais le sujet, demanderez-vous, car une pièce aussi bouffonne doit reposer sur une désopilante donnée? Le sujet? hélas! il n'y en a pas; c'est, nous vous l'avons dit, une parodie, une satire. Pour faire une oeuvre de cette nature, on prend les personnages, les acteurs, les pièces du théâtre voisin, et on les présente sous le premier prétexte venu. Le canevas n'a pas d'importance, c'est la finesse de la critique qui assure le succès.

Nous sommes à Poitiers; Luc Junien Brutard, directeur de troupe, ne fait pas ses affaires; il ne saurait tenir devant les 97 fr. de frais journaliers et les exigences de son premier sujet. Sixte le Taquin, grand acteur à pied et à cheval, la synthèse du drame moderne. Brutard, en compagnie de MM. Patraque et Mignot, amateurs qu'il a constitués en comité de lecture, attend de Paris plusieurs nouveautés propres à réveiller le goût affadie de son public. Brutard est un garçon sachant vivre: il comprend que les coups de patte seront moins rudes, s'il est bien entendu que le maître de la maison où il demeure en reçoit sa bonne part; il commence ces vers, applicables à la direction du Gymnase:

. . . Ah! de l'argent, ma caisse
A depuis bien longtemps perdu le souvenir! . . .
Enfin, je me ruine et n'y puis plus tenir.

. . . . . .

Seul je paie, et de plus je sens mon coeur navré
De voir que le théâtre aux bêtes soit livré.

Cruelle coalition! quel blasphême as-tu fait prononcer?

Arrive Guanhumara; elle recite quelques tirades des Burgraves; on juge son style.

Mignot dit:

Elle vient de parler si je l'ai bien saisie
En prose antique! . . .

Brutard.

Non; moderne poésie!

Prataque

(à Brutard.)
Je pense-comme vous . , .

(à Mignot.)
Je suis de votre avis
On dirait de la prose où les vers se sont mis.

Tout-à-coup les contrebasses retentissent, les instrumens de cuivre sifflent sur tous les tons.

Charles VI et Odette entrent bras dessus, bras dessous. On prie Odette de dire les plus beaux morceaux de son opéra, elle nous apprend que son cortége a trois chevaux de plus que celui de la Juive. Le bon Patraque qualifie l'opera d'Académie équestre de Musique.

Au fait, se dit-on, ils ne peuvent pas chanter, ils n'ont pas de ténor!

Il ne nous manque plus . . . Oh! non, le délinquant,
Par un arrêt récent que vous devez connaître,
Comme il chante fort bien . . . est tenu de paraître.

Mignot.

Sans chanter?

Odette.

A peu près; beaucoup moins que le roi

Patraque.

Le basse!

Odette.

Presque rien . . .

Brutard.

Qui donc chante alors?

Odette.

Moi!

Nous ne vous dirons rien de la scène de Judith et Holopherne pour en venir plus vite à Lucrèce, l'héroïne de la pièce. Arrivé à ce point, les citations se présentent, tellement nombreuses, qu'il nous faut, à grand' peine, nous retenir, afin de ne pas la rapporter entièrement,

L'harmonieux langage de Lucrèce étonne le jury de Poitiers; Brutard se croit fou, étourdi qu'il est de cette poétique harmonie; Lucrèce le rassure:

Non! vous n'êtes point fou si vous voulez bannir
Le drame sans idée, et le style sans âme.

On lui offre à Poitiers, ancienne ville romaine, les honneurs d'une représentation extraordinaire! elle refuse:

M'offrit-on les honneurs d'une plus haute scène
Si l'on m'accueille ici, ma parole m'enchaîne;
Et puisque votre ville avait un nom romain,
La place de Lucrèce est au quartier Latin.

Sixte-le-Taquin, le drame moderne, ou bien devenu une autre personnification que nous ne chercherons pas à expliquer, veut enlever Lucrèce; il lui promet une place plus élevée. La noble fille répond:

. . . . . Je serai, moi, fidèle au directeur.
Je vous laissai parler . . . me refusant à croire,
Qu'on poussât jusqu'au bout, une trame aussi noire . . .
Qu'un artiste, fut-il un cavalier complet,
Vînt de son directeur débaucher un sujet.
Il est meilleur que vous, car de vous il diffère,
En ce qu'il n'eût pas fait ce que vous osez faire . , .
Mais je vous ai compris, seigneur, votre moyen,
N'est que d'un saltimbanque et non d'un comédien;
Il vaut mieux, corriger les moeurs que les corrompre . . .
Avec mon directeur, non je ne veux pas rompre...

Lucrèce raconte son rêve, qui est une imitation et non une parodie de celui de la tragédie! son rêve c'est la régénération du théâtre:

. . . . . La simple poésie
Qui coulait de mon coeur sur la foule ravie
Enfantait en tombant de nombreux bataillons
Plus serrés qu'on ne voit le blé dans les sillons.
Et tous ces réacteurs dont j'ai droit d'être frère,
Portaient en lettres d'or sur leur jeune bannière
Au lieu du faux, du laid, du vide et de l'horreur,
Ces nobles lois de l'art: la pitié, la terreur.

Tous admirent Lucrèce, le farouche Sixte tombe à ses pieds, sa supériorité est proclamée à Poitiers, même par M. Patraque, l'auteur de Vercengentorix, l'image trop transparente d'un vétéran de la tragédie inédite.

Nous ne vous donnons qu'une idée imparfaite de cet acte si amusant. Nous sommes heureux d'avoir à louer enfin l'administration du Gymnase d'un succès franc et mérité; sans doute ces vers déjà cités:

. . . . . Oh! de l'argent, ma caisse
A depuis bien long-temps perdu le souvenir!

ne lui seront plus applicables; la Lucrèce du boulevard Bonne Nouvelle semble devoir imiter celle de l'Odéon et faire de fructueuses recettes.

Mlle Nathalie a été charmante dans son quadruple rôle. Elle a prouvé qu'au besoin elle saurait dire les vers sérieux aussi consciencieusement que bien des tragédiennes; elle fait preuve, en outre, d'un bon talent d'imitation. Pastelot a un moment où il singe délicieusement Bocage. Luguet et Landrol sont toujours excellens.

Nous ne savons si M. Léonard, l'auteur nommé, existe bien réellement, et s'il est, comme on le prétend, un jeune homme inconnu, qui, du fond de sa province, a envoyé cette pièce au directeur du Gymnase. Peut-être a-t-on voulu établir une similitude complète entre les auteurs des deux Lucrèces, et mieux épaissir, à l'aide de cette ruse, le voile de l'anonyme; cette prétention serait bien exagérée; peut-être est-ce, en effet, le coup d'essai d'un débutant; en ce cas, il a réussi mieux que les plus expérimentés. On attribue à plusieurs auteurs connus la pièce de M. Léonard; si elle est de M. Léonard lui-même, il serait juste de lui rendre les éloges qui lui appartiennent. A. D.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

Mardi 27 Juin 1843. Numéro 76.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1111. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R. et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Remercimens, Excuses et Adieux

du

Rédacteur du SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF

à

MM. LES ABONNÉS.

L'homme propose et Dieu dispose. Quel que soit le but des Rédacteurs d'un ouvrage périodique, il est manqué si l'ouvrage n'a pas un grand nombre de Lecteurs. L'heureuse solution de ce problème, échut en partage à mon Journal. MM. les Abonnés du Salon Littéraire et Narratif en ont couvert les frais et les dépenses. Mais, pour surcroît de malheur, me voilà tout-à-coup arrêté dans ma carrière de journaliste, par une ophtalmie si opiniâtre que tout travail à la chandelle m'est interdit. Quel est mon regret d'être obligé de discontinuer une occupation qui m'était d'autant plus chère que j'avais l'espérance de captiver dans la suite la bienveillance de mes Lecteurs, par des articles plus intéressans que je n'en ai livrés jusqu'à présent. Je n'oublierai jamais mes Lecteurs et mes belles Lectrices; ni le temps ni l'âge ne sauront effacer de ma mémoire la bienveillance et l'indulgence de MM. les Abonnés pour mon Journal. C'est donc avec un coeur navré de douleur, que je cesse de publier mon Journal, à plus forte raison que j'avais le bonheur de jouir de la protection du Gouvernement et de l'intérêt de MM. les Abonnés. En témoignant la plus vive reconnaissance à MM. les Abonnés, j'insère ci-après la liste des ouvrages que j'ai publiés. Ce n'est pas par jactance que je fais cet étalage littéraire, mais c'est dans le but d'ajouter quelque chose à la propagation de la connaissance de la langue française, but que je m'étais proposé de suivre dans la rédaction de mon Journal.

OEUVRES

de

J. B. Hoffstetter,

Professeur des langues française et polonaise à l'académie Imp. Roy. des Nobles Thérésienne et membre de la société Littéraire de Cracovie.

I. Bogen-Bibliothek, für Philologen, oder Sprach-und Literaturkunde, Wien, bei Sollinger, 1835.

II. Fassliche Anleitung zum Französisch Lesen. Wien, bei Bermann und Sohn, 1836.

III. Le Petit Conteur Français. Wien, bei Bermann und Sohn, 1836.

IV. Clef de la Conversation française. Wien, bei J. G. Heubner, 1837.

V. Analytisch-theoretisch-practisches Lehrbuch der französischen Sprache. Wien, bei L. Grund, 1838.

VI. Kunst die italienische Sprache in einigen Monaten zu lernen. Wien, bei J. B. Wallishausser, 1838.

VII. Kunst zu Erzählen, oder Anleitung die französische Sprache correct zu sprechen und zu schreiben. St. Pölten. bei J. N. Passy, 1839.

VIII. Galerie Historique de la Maison d'Autriche. Wien, bei Bermann und Sohn, 1839.

IX. Voyages pittoresques dans l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. Wien, bei H. F. Müller, 1839.

X. L'Anecdotier moderne, oder tausend Anecdoten. Wien, bei J. B. Wallishausser, 1839.

XI. Neueste englische Novellistik, oder Sammlung der vorzüglichsten englischen Novellen. Wien, bei den P. P. Mechitaristen, 1840.

XII. Handbuch der französischen Sprache, mit 2000 Sprachregeln und Bemerkungen. Wien, bei J. B. Wallishausser, 1841.

XIII. Le Mentor de la Jeunesse. Wien, bei Paterno, 1841.

XIV. Italienisches A. B. C. Wien, bei Bermann und Sohn, 1841.

XV. Der französische Schnelllehrer, mit 2000 Uebungsstücken. Wien, bei Mayer, 1841.

XVI. Lehrbuch der französischen Sprache, nach Meidinger umgearbeitet. Wien, bei M. Lechner, 1834.

XVII. Erster Unterricht in der französischen Sprache, nach Meidinger bearbeitet. Wien bei M. Lechner, 1834.

XVIII. Gymnastique pour la Jeunesse. Wien bei Pichler, 1842.

XIX. Recueil de Lectures intéressantes Wien, bei Pfautsch. 1841.

XX. Die redenden Bilder. Wien, bei Singer et Göring, 1843.

Liste
DE MM. LES ABONNÉS
du
SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF,

arrangée
d'après la date de l'Abonnement.

Monsieur de Dembscher, agent de guerre aulique.
— Pläner, Secrétaire aulique.
— le Baron de Gudenus.
— Brunner, Professeur I. R.
— Taigny, Cuisinier de Sa. Maj. l'Empereur.
— Castelli, Secrétaire des Etats des Nobles.
— Bird.
— Livesey.
— Clairmont, Professeur de la langue anglaise.
— Stein de Nordstein.
Madame Wache.
— Ueberrenter.
Monsieur Berger, Censeur.
— Ebersberg, Rédacteur du Journal le Spectateur.
Le Révérend Père Böhm, Professeur.
Le Révérend Père Léopold Bruckner, Vice-Recteur.
Le Révérend Père Libor Loho Sub-Recteur.
Le Révérend Père Clément Claudis, Subrecteur.
} de l'Académie des Nobles Thérésienne.
Monsieur le Baron Deveaux, Concipiste aulique.
— Bäuerl, Rédacteur de la Gazette universelle de Théâtre.
— Saphir, Rédacteur de l'Humoriste.
— le Docteur Frankl, Rédacteur de la feuille du Dimanche.
— le Docteur de Neumann, Avocat, Notaire et Professeur I. R.
— Perrier.
— Ottendorf.
— Legat, Professeur de la langue et de la littérature française à l'Université de Vienne.
— le Docteur de Helm, Professeur I. R.
— Trouillet, Directeur de la troupe française.
Madame de Pabst.
Monsieur Schröder, Employé du Magistrat.
— Hölzel, Secrétaire de la Régence.
— Haberle.
— le Docteur Miklosich.

Monsieur Bollinger.
— Stix.
— le Chevalier de la Rancheraye, Lieutenant-Colonel.
— le Chevalier de Gall.
— le Baron de Braun.
— Goldmann.
— Tauer fils, Libraire.
Madame Stöhr.
— Anne Hofstetter.
Monsieur Klingsbögel, Employé I. R.
— Skoda, Employé I. R.
Son Excellence Me. la Baronne de Herzogenberg.
Madame la Baronne de Veider.
Monsieur Eichinger,
— Daum,
— Geringer,
— Corti,
— Leibenfrost,
— Motéle,
— Eichhorn,
— Kugler,
— Baumgartner,
— Adami,
— Katzmayer,
— Bayer,
— Sagorz,
— Bogner,
— Stirböck,
— Mayer,
— Schierer,
— Schlegel,
— Fuchs,
— Brenner,
— Kiener,
} Cafetiers de Vienne.
— Bogen, Employé I. R.
— le Chevalier de Myslowski, en Galicie.
— Bausenwein.
— le Chevalier de Macewicz, à Cracovie.

Monsieur Henri Seelig.
— Giugno, fils.
— de Stephany Albert, Professeur de Gymnastique I. R.
— Ley, Greffier.
— de Joob, Conseiller de S. A. le Prince de Cobourg.
Son Excellence M. le comte de Colloredo-Wallsee, Ambassadeur de Sa Maj. l'Empereur, près la Cour de St. Pétersbourg.
Monsieur de Lenkey.
Le chevalier d'Okolski, à Belgrad.
Monsieur Dietl, Docteur en médecine.
Le Révérend Père de Riethaler, Professeur à Melk.
Monsieur le comte de Montecuculi, Vice-président à Milan.
— le comte de Mniszech, à Linz.
— le comte de Larisch, à Linz.
— le Docteur en Médecine, Doctor.
— Bermann fils.
— de Fest.
— Theurer.
— Lattuada.
— Munsch, propriétaire du Casino.
— Baumgartner, Conseiller aulique.
— Langer, particulier et homme des lettres.
— Hardtmuth.
— le Docteur Bacher Joseph.
Son Altesse Me. la Princesse de Rasoumoffsky.
Monsieur Goldschmidt, Consul de S. M. le Roi de Prusse.
— le Baron de Rothschild.
— le comte de Vetter, Capitaine de cavalerie.
— Dietmann.
— Fehr.
— de Seydel, Capitaine du Cercle de Vienne et Conseiller de la Régence.
— Bellon, Fabricant.
— le Conseiller Wierer de Rettenbach, Docteur en Médecine et Conseiller.
Madame la Baronne de Diller.
Son Altesse Monseigneur le Prince de Coburg-Gotha.
Son Altesse Madame la Princesse de Kohary.
Monsieur le Chevalier de Manz.
— le comte d'Orlowski, en Podolie.
— le Docteur de Spez, Professeur I. R.
— Seel.
— Wocher, Secrétaire de S. A. le Prince d'Esterhazy.
— Tobie Haslinger,
— le Docteur Raindl, Avocat et Notaire.
— le Docteur Bischoff de Nordstern, Conseiller de la Régence.
— le Chevalier Albert de Neuwall, Conciplste aulique.
— Mayer, marchand-horloger.
— le Baron de Geusau
— le Comte Marc Pejacewicz.
— le Chevalier de Noptsa, Chambellan de S. M. l'Empereur et Capitaine de cavalerie.
— Klammer.
— Bergauer, à Stockerau.
— le Comte de Cerrini,
— de Rodakowski,
— de Thoren,
— le Comte de Thürheim,
— le Comte de Zaluski,
— de Wislocki,
— de Tretter,
— de Morawski,
— de Czerkawski,
— le Comte de Koziebrodzki,
— de Gschmeidler,
— de Bartal,
— de Hausen,
— le Comte de Guicciardi,
— le Baron de Friedenthal,
— le Baron de Riesenfels,
— le Baron de Mylius,
— le Comte de Tige,
— le Baron de Lempruch,
— le Baron de Rechbach.
} Elèves de l'Académie Thérésienne de Nobles.

Monsieur Arago, à Paris.
— J. Janin, à Paris.
— de La Martine, à Paris.
— Alph. Karr, à Paris.
— Whewell, à Oxford.
— Blackwell, à Londres.
— Manners, à Liverpool.
— Elphinstone, à Philadelphie.
— Victor Hugo, à Paris.
— le Docteur Satter.
— Kron, Directeur d'un pensionnat.
— Girardet, marchand relieur.
— le Docteur Felsenreich.
— le Comte de Bethlen.
— Neulinger.
— Seyerlbuber.
— Ressig, Conseiller aulique.
— Stiber, Conseiller aulique.
— Meissel, propriétaire de l'hôtel à l'homme sauvage
— le banquier Karis.
Madame la Comtesse de Morzin.
Monsieur le Comte de Seilern.
— le Comte de Hunyady.
— de Salzberg, Conseiller d'Appel I. R.
— de Jacobs, Capitaine de l'Etat-major.
— Sedlaczek, Pharmacien.
Madame Dambacher.
Monsieur Hardt, Propriétaire d'un Magasin de draps.
— Schneider, Propriétaire de l'hôtel à l'Archiduc Charles.
— Kitz, Marchand en soieries.
Madame de Malenitza.
— la Comtesse de Czernin, à Prague.
Monsieur Rey, Secrétaire de l'Administration de la Navigation à Vapeur sur le Danube.
— Hauptmann, Propriétaire de l'hôtel à l'agneau d'or.
— Hocker, Directeur d'un pensionnat.
Madame la Baronne de Pereira.
Monsieur le Baron de Pereira Adolphe.
— le Chevalier de la Romana.
— Sprout.
— le Baron de Kronberg.
— le Chevalier de Noumoff, Capitaine dans la Garde Imp. russe
— le Docteur Hassinger.
— de Pacher.
— le Comte de Festetitch.
— le Docteur en Médecine Reiter.
— le Professeur Beskiba.
— le Docteur Hauptmannsberger
Madame de Coith.
— le Directeur d'Etmayer.
— de Sieber.
— Roux.
Madame Tadolini
Monsieur Salvi
— le Docteur noble de Maithstein, Avocat.
Madame Selch.
Monsieur de Lassego.
— Ertl.
— Kubasch.
— le banquier Miller.
— le Comte de Strachwitz.
— Urzwimmer, Employé I. R.
— le Chevalier de Jedlinski, Lieutenant de Cavalerie.
— Beck.
— le Baron de Dubsky.
— le Docteur noble de Würth, Directeur de la Chancellerie de la Caisse d'Epargne, Avocat et Notaire.
— le Chevalier de Hornicker fils.
Son Excellence le Baron d'Ossulivan, Ambassadeur de la Belgique près de Sa Maj. l'Empereur.
— de Stragilé.
— Reithofer.
— Beer.
— le Chevalier de Rainlain, Employé I. R.

Monsieur Devignes, architecte.
— Demarteau, architecte.
— de Turri, Marchand en gros.
— le Baron de Werner, Conseiller de la Régence.
— de Haen, Commissaire de la Police.
— Kraus, Employé I. R.
— le Baron Vauthier de Baillamont.
— de Moser.
— Perissutti, banquier.
— Schauernstein.
— le Comte Potocki Adam.
— le Chevalier de Bergenstamm, Conseiller du Tribunal des Nobles.
— le Comte de Borromeo, Garde italien.
— Obermayer.
— le Docteur Strauss.
— Trentzensky.
— le Comte de Harnancourt.
— Schörz, à Hollabrunn.
— Tendler, Libraire.
— Haas, Libraire.
— Gerold, Libraire.
— Rohrmann, Libraire de la Cour.
— Piringer, Propriétaire de l'hôtel à l'aigle noir.
— le Conseiller aulique Baron de Schlechta.
— le Chevalier de Chiolich.
— Singer, Libraire.
Monsieur le Chevalier de Sennitzer.
Messieurs Damian et Sage, Libraires à Linz.
Monsieur Lacombe, Professeur.
— le Chevalier Etienne, Professeur.
— Gässelbauer.
— Schönerer, Directeur du chemin de fer de Gloggnitz.
Madame la Baronne de Zois.
Monsieur Etzelt, Pharmacien.
— le Conseiller de la Régence Winewarther.
— le Baron Erstenberg de Freuenthurm.
— Lindner.
— Kuffner, Conciliste du Conseil d'Etat.
— Mayerhofer.
— Rossmüller.
— le Professeur Rosas.
— Pesta.
— Neulinger.
— Nigri, Fabricant.
— Leeigowski joaillier.
— Thomas, fils.
— le Baron de Mikos.
— le Baron de Pelichy, à Linz.
— Burkhart, à Cassovie.
— Kahla, propriétaire de l'hôtel à la Couronne d'or.
— Salomon, Professeur I. R.
Son Excellence Madame la Baronne de Trapp.

Où donc est le printemps?

Où donc est le printemps? demande le poète;
J'avais pour son retour mille chants gracieux,
Mais puisqu'il ne vient pas, ma lyre, soit muette,
Ou célébrons l'hiver près d'un brasier joyeux.

Où donc est le printemps? semblent dire les roses,
Dont les débris épars roulent dans le vallon;
C'était pour le zéphir que nous étions écloses,
Et voilà qu'il nous livre aux coups de l'aquilon.

Où donc est le printemps? soupire dans l'ombrage
Le rossignol plaintif; j'avais choisi ce bois,
Pour y bâtir mon nid, mais j'ai peur de l'orage,
Il briserait mon nid comme il éteint ma voix.

Où donc est le printemps? s'écrie avec tristesse
Le pauvre enfant debout devant la vitre en pleurs;
Pourquoi la pluie ainsi tombe-t-elle sans cesse?
Mère, quand irons-nous jouer parmi les fleurs?

Hélas du toit de l'homme et du toit de l'abeille,
Des villes, des hameaux, des forêts et des champs,
Un douloureux murmure arrive à mon oreille;
Tout souffre, tout répète: Où donc est le printemps?

J. B. Hofstetter.

Le Flaneur de Vienne.

Vienne, la métropole de la Germanie, peut-être comparée à un roitelet aux ailes d'un aigle. La ville intérieure ceinte par des remparts de 30 à 50 pieds de haut, munis de 10 bastions réguliers, bordés de fossés profonds, est séparée de ses 34 faubourgs par un glacis large de 595 pas et par un bras du Danube nommé le Canal, qui baigne une partie de ses murs. La ville et les faubourgs situés sur le bras droit du Danube s'élèvent sur des ondulations de plusieurs collines qui forment dans quelques abords des pentes assez rapides. Tous les faubourgs de Vienne portent un air moderne et seigneurial: l'intérieur de la ville est plus vénerable par les vieux monumens qu'il offre. Il y a peu de capitales qui présentent un aspect plus riant et plus diversifié que Vienne. La verdure qui tapisse le glacis sépare la ville de ses faubourgs comme une ceinture magique verdoyante. Les beaux palais et les superbes maisons qui bordent le pourtour des faubourgs aboutissant sur le glacis, forment un panorame majestueux, décoré par les flèches des églises qui s'élèvent à l'instar des cèdres au milieu d'un bois. Une chaîne de montagnes dessine pittoresquement l'horizon à l'Ouest. Vers le Sud, l'habitant de Vienne voit du haut des remparts et par un temps serein le mont de Neige altier qui élève sa crête majestueuse jusque dans les nues. A l'Est les monts Crapacks sillonnent l'horizon. Une plaine immense que l'oeil embrasse avec peine et qui est embellie par les méandres du plus grand fleuve de l'Europe décore la scène. La ville intérieure, résidence de l'Empereur et où tous les tribunaux supérieurs, rendent la justice, est bâtie irrégulièrement; les habitans de ce boulevard de la chrétienté ayant dû lutter à plusieurs reprises contre des ennemis barbares, ne pouvaient guères songer à l'embellissement. Les faubourgs deux fois détruits de fond en comble par les Turcs, sont rebâtis à neuf et présentent des rues mieux alignées et plus larges que celles de la ville intérieure qui offre des sinuosités dans ce dédale de maisons tassées et surmontées ordinairement de quatre étages. La superbe aiguille de l'Eglise de St. Etienne admirablement ciselée, fixe de loin l'oeil du voyageur, tandis que son dôme couvert en tuiles qui forment les plus belles mosaïques, s'élève fièrement au-dessus de tous les édifices qui l'entourent. C'est toujours un beau spectacle que celui d'un grand monument. Ces témoins immobiles de la fuite du temps, de tant d'événemens fameux, ces pierres qui ont traversé tant d'années, qui ont vu tant de catastrophes, semblent avoir reçu du temps une sorte de consécration expiatoire et de prestige souverain, devant lequel tout le reste doit s'effacer. A Vienne, en effet, à côté des cathédrales gothiques et des vieux bâtimens, la vie de notre siècle témoigne à chaque instant de sa puissance et le sol de Vienne est comme une calendrier exact où chaque année est venue tour-à-tour écrire son nom. Là point d'interruption: à côté des vieux murs élevés contre les Turcs, vous apercevez les fabriques construites d'hier seulement. Le bruit de la société contemporaine vous distrait de vos rêveries sur les vieux temps et les monumens vénérables flanqués de boutiques ou d'usines, semblent moins vieux, moins morts: ce n'est plus à proprement parler une vieille ville, c'est un tronc sur lequel le temps a greffé de nouvelles tiges.

La fin prochainement.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Uoberreuter, à Vienne faubourg Alser n. 146.

Jeudi 29 Juin 1843. Numéro 77.

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

Le Bureau du Salon Littéraire et Narratif est rue Dorothée, n. 1141. Ce journal qui paraît trois fois la semaine, mardi, jeudi et samedi, coûte 12 fl. par an pour Vienne; 14 fl. 24 kr. pour la province; 16 fl. pour l'étranger. La poste I. R et les principaux libraires d'Autriche expédient franco ce journal à MM. les Abonnés.

Le Flaneur de Vienne.

Fin.

Le dernier dénombrement de la population de Vienne, produisit pour resultat 400,000 habitans y compris la garnison.

La mortalité, année commune est de 13,920 y compris celle des hôpitaux, c'est-à-dire de 1 sur 22½. La vie moyenne est de 38 ans 4 mois pour les garçons; et, 40 ans 10 mois pour les filles. Contrairement à une opinion très-accréditée, la puberté et le retour d'âge ne sont point des époques funestes pour les femmes, mais de 18 à 30 ans, il y a un accroissement considérable de mortalité pour les hommes. Les grandes villes ont une forte influence sur ce résultat, à tel point que sur 15 hommes qui succombent en Autriche, de 18 à 30 ans, il en meurt un dans Vienne. Un effet analogue, mais beaucoup moindre a lieu pour les jeunes femmes.

La température moyenne de Vienne est de 80,56 du thermomètre de Réaumur; la plus grande chaleur moyenne est de 25 — 32°, et, le plus grand terme du froid est de 19 degrés au-dessous de zéro. Le Danube prend ordinairement au douzième degré de congellation. La température varie soudainement; ce renversement est très-sensible pour les étrangers qui habitent Vienne; on ne doit donc pas se vêtir trop légèrement même en été. L'air en général y est plus sec qu'humide. Le vent y souffle presque tous les jours à midi; mais ce désagrément est compensé par la purification de l'atmosphère. Les pluies y sont fortes, les orages assez rares, les saisons assez anormales.

Le Prater.

Quoique ce parc soit éloigné de la ville d'un bon quart de lieue, le peuple s'y porte en foule, tous les dimanches et toutes les fêtes, pendant la belle saison: les gens riches tous les jours. Quel tableau charmant et animé! Où le rencontrer ailleurs? Princes, bourgeois, militaires s'y trouvent confondus. On y voit vingt peuples et vingt costumes différens: ce sont des Turcs, des Grecs, des Hongrois, des Juifs polonais, les uns coiffés d'un turban, les autres d'un béret; les paysans et les paysannes ayant des brételles noires sur leur justaucorps. Au milieu de ce bizarre assemblage, des dames brillamment parées y étalent leurs grâces dans de somptueux équipages et avec de nouvelles livrées; une foule d'élégans cavaliers caracolent autour d'elles, leur disputant la palme de la mode. Dans les grandes allées du Prater, deux files d'équipages circulent lentement jusqu'au rondeau, au bruit de vingt à trente orchestres distribués dans la forêt, qui les dimanches est remplie d'une masse de 30,000 piétons, disséminée dans les allées latérales. A la gauche de la grande allée, dans le fond d'un bois couvert d'arbres gigantesques, le peuple Viennois se répand dans le Wurstelprater, si célèbre par la multitude de ses spectacles en plein vent, de guinguettes encombrées qui retentissent du bruit des instrumens et du choc des verres. On ne paie nulle part en entrant. Le vin est abondant et fort peu cher. Des tréteaux de bateleurs, des acrobates, des polichinelles, de balançoires, des jeux de bague, une infinité de jeux, en font le centre de l'allégresse du peuple. L'observateur peut espérer des jouissances, s'il veut examiner le peuple viennois dans ces divers rendez-vous de plaisir. Plus loin la place du feu d'artifice, déploie l'art pyrotechnique dans la belle saison. A la droite de la grande allée, on voit sur une belle pelouse le Cirque olympique de la veuve de Bach. L'intérieur de ce bâtiment fort bien disposé et d'un coup d'oeil fort agréable contient près de 600 spectateurs. On y représente tous les jours, en été, de grandes pantomimes équestres, des exercices de chevaux et de voltige. On ne saurait se figurer sans l'avoir vu le parti que ces habiles écuyers ont su tirer de l'intelligence de leurs quadrupèdes. Aussi leur école d'équitation est-elle fort fréquentée. La grande allée pour les voitures se prolonge, jusqu'à la Gloriette, maison de chasse, bâtie sur la pointe de l'île formant le faubourg Leopoldstadt. C'est là que les divers bras du Danube se réunissent pour rouler leurs eaux vers la Hongrie. On découvre de ce point, le champ de bataille d'Aspern. Ceux qui préfèrent une promenade solitaire s'enfoncent jusqu'au bord du Danube, où la nature agreste et sauvage, présente mille aspects enchanteurs qui inspirent le poète et font rêver le philosophe. Mais dès que le soleil a quitté l'horizon, il faut abandonner le Prater, dont s'emparent en quelques minutes des myriades d'insectes importuns, cousins, taons, maringouins; l'air en est obscurci, ils fondent sur les promeneurs comme des nuées, ils les piquent, les dévorent. Des Actéons quadrupèdes animent les prairies.

J. B. Hofstetter.

CHRONIQUE DE LA MODE.

On avait disposé pour l'été de ravissantes écharpes d'organdi, ornées du plumetis le plus délicat, et entourées d'un point d'Alençon à faire envie à la femme la moins coquette, les écharpes de tarlatanes doublées de taffetas étaient déjà adoptées par les dames les plus élégantes, aussi bien que les écharpes en barège du Bigorre, à bandis algériennes, à vastes carreaux kabiles en soie brillante; mais le moyen de porter toutes ces charmantes fantaisies quand le mauvais temps nous ramène au mois de mars? . . . Aussi a-t-on eu recours aux écharpes, aux châles de cachemire, aux crispins ouatés avec ornemens de passementerie. Quant aux robes, elles sont restées montantes, ou bien si elles sont ouvertes, et par conséquent pourvues de revers largement abattus, en revanche elles ont pour utiles auxiliaires des guimpes en mousseline à plis, dite à la Jacquard, en batiste à petits plis et entre-deux perpendiculaires; ajoutons qu'il est assez rare que ces fichus, dont le col est montant et à brisure renversée, ne soient pas accompagnés de cravatines, de petits biais de tarlatane, de velours même qui ferment à l'aide d'une petite broche ou d'une épingle chevalière.

Puisqu'il n'est pas toujours possible de sortir, il faut bien accorder de nouveaux soins à la mise d'intérieur; aussi voit-on des robes de chambre d'un modèle inattendu; elles sont en mousseline laine, genre coutil, ont les manches larges, fendues et pendantes; la robe de dessous est pourvue de manches longues et serrées au poignet; d'autres sont à la Lucrèce, et ressemblent assez aux chlamydes de temps anciens; elles sont en cachemire uni, de couleur claire, et bordées de bandes de velours de couleurs tranchantes. On porte volontiers, pour les soirées dansantes de famille, des peignoirs en poult-de-soie à manches larges et demi-longues, tailladées à l'espagnole ou unies; souvent on ajoute à ce peignoir une pélérine tailladée dans le même goût. De la sorte, l'avant-bras reste nu et s'enjolive de bracelets à guirlandes et émaux gothiques, formant serpens, rubans ou jarretières à boucle de diamans; la main est garantie par des mitaines de soie en tricot de Berlin. Pour la promenade, c'est la redingote de taffetas lyonnais, ou de foulard de Chine à revers ornés de ruches à la vieille, ayant des manches mahométanes; ou bien la robe-redingote en taffetas caméléon, garnie d'une ruche bordée en effilés des mêmes couleurs; le corsage est plat et fermé tout du long par des boutons de porcelaine.

Avec ces différentes mises on porte des pailles d'Italie, des capotes de tulle illusion, glissant sur un crêpe lisse, ou même des pailles de riz, sur lesquelles ondulent des plumes dentelles, nuées de différentes teintes fort tendres. La maison Mariton (2 place la Madelaine), qui est toujours si bien pourvue de fraîches nouveautés, offre dans ce moment de délicieux modèles dans le style que nous venons d'indiquer. Rien n'est joli, entre autres, comme un chapeau de crêpe rose orné de narcises roses,

création de fantaisie et totalement nouvelle qui est d'un effet charmant en formant le complètement d'une toilette composée d'une robe de mousseline des Indes, sur transparent de gros de Naples, avec encadrement de dentelle et écharpe ornée de crêpe de Chine. E. Ch . . .

NOUVELLES A LA MAIN.

10 juin. — On lit dans le Messager:

„S. A. S. Mgr. le prince de Joinville, arrivé à Rio-de-Janeiro, et muni du consentement du roi, a demandé à S. M. l'empereur du Brésil la main de S. A. I. Mme la princesse Françoise de Bragance, qui lui a été accordée. Le mariage a dû être célébré à Rio-Janeiro le 1er mai. Le prince de Joinville amène en France la jeune princesse sur la frégate la Belle-Poule. On attend LL. AA. RR. dans le courant du mois prochain."

— Un pharmacien d'Anvers, qui a singulièrement perfectionné les procédés de la galvanoplastie, vient de faire une curieuse application de ce procédé. Il a doré ou cuivré, par le fluide voltaïque, la cuisse de la jambe d'un foetus humain de cinq à six mois. Ce corps a acquis une dureté métallique, et la surface laisse voir, comme dans l'état de nature, tous les détails musculaires, artériels et même ceux de la peau. Si, comme il y a lieu de l'espérer, ce procédé procure la conservation de la matière animale, son application pourra devenir importante dans une foule de cas.

— Mercredi a eu lieu, à Loches, l'exécution de Delaroche, condamné à mort pour crime d'assassinat. Le condamné a fait preuve d'un impassibilité extraordinaire. La veille de l'exécution il avait fait dans sa prison, à Tours, trente-six brasses de tresse à un liard la brasse. „Je voudrais bien régler cela," dit-il au concierge au moment de partir pour Loches, où l'échafaud l'attendait. Les préparatifs finis, il but un bol de vin qui lui fut offert, et prit dans sa poche un morceau de pain blanc en disant qu'il n'avait pas faim pour l'instant, mais qu'il le mangerait en route.

12. — Samedi dernier, un petit chien noir de race anglaise soupçonné d'être atteint d'hydrophobie, a mis en émoi le quartier Chaillot. Il s'est introduit d'abord dans une écurie et a mordu un cheval appartenant à un marchand des quatre saisons, puis il est entré dans divers maisons et a mordu successivement cinq autres chiens et un enfant de onze ans. Les habitans de ce quartier se sont bientôt mis à la poursuite et l'ont tué à coups de fusil. On a cautérisé immédiatement la blessure de l'enfant, qui heureusement est très-légère. Le cheval a été conduit à l'école vétérinaire d'Alfort, et les chiens qui avaient été atteints ont été abattus sans retard. Un événement du même genre a eu lieu la semaine dernière à Meudon. Nous ne saurions trop rappeler les sages précautions prescrites à ce sujet par les ordonnances de police. Si les propriétaires des chiens s'y soumettaient plus exactement on naurait pas à déplorer de semblables malheurs."

13. — Au sortir d'un joyeux dîner, et sous l'influence de cette heureuse disposition qui faisait tout voir en rose à Lantara, deux jeunes gens regagnaient vers huit heures du soir leur domicile à l'extrémité du pont Louis-Philippe; ils virent, sur le quai, un pauvre diable dont les chants ne parvenaient qu'à grand'peine à rassembler autour de lui quelques rebelles auditeurs dont les rangs se dissipaient comme par miracle, lorsque, la romance terminée, il s'avançait pour tenter sa modeste quête. Un des deux jeunes gens, bon musicien, et doué d'une belle et puissantes voix, se sentit émouvoir de la misère du pauvre et de la dureté de son auditoire. Peut-être se rappelait-il l'anecdote de Garat et d'Elleviou; quoiqu'il en soit, il prit bravement la place du malencontreux chanteur, et dès le premier refrain qu'il fredonna, la foule s'assembla compacte et pressée, puis, l'aria fini, l'aumône fut recueillie abondante par le compagnon du jeune mendiant improvisé. Tout-à-coup, au plus beau moment de l'aventure, quand ils se disposaient à grossir la collecte pour la verser aux mains de leur protégé tout ébahi, des agens se présentèrent et exigèrent des deux artistes la permission voulue par la loi. Aux explications qu'on vent leur donner, ils répondent en sommant les deux jeunes gens et le vrai mendiant de les suivre au poste; là ils les consignent, et ce ne fut que le lendemain, lorsque le commissaire de police les eut fait conduire à la préfecture, qu'ils furent rendus à la liberté. Après cela, faites donc de la philantropie en plein vent!

ALBUM ANECDOTIQUE.

Le peintre courtisan.

Louis faisant faire son portrait à Mignard pour la seconde fois, lui dit: — „Vous me trouvez vieilli? — Il est vrai, sire, lui répondit-il, que je vois quelques campagnes de plus sur le front de votre majesté."

Maxime.

La grande maxime de Galien était de sortir de table avec un reste d'appétit.

La Médecine.

Rien n'était plus simple que la médecine dans ses commencemens. L'histoire raconte d'Esculape, qu'il n'avait à sa suite lorsqu'il allait par le pays qu'un chien et une chèvre, se servant de la langue de l'un pour les maladies de poitrine.

TABLE DES MATIÈRES

du

SALON LITTÉRAIRE ET NARRATIF.

	Pages.
Un Duel aux États-Unis, J. Hofstetter	1
Excursion aux Ruines de Babylone. P. C.	3
Demande en mariage	3
Le Veuf	3
L'Etna	3
Condescendance	7
Hommage à la vérité	7
Origine de l'Académie française	7
Les poètes modernes comparés avec les poètes grecs et romains	8
Etat présent des mariages dans le sud de l'Angleterre	8
Pensées	8
Sur la lecture des ouvrages de Boileau	11
L'étude de la poésie orientale	11
Charme de la poésie	11
Paysans	11
Calendrier nutritif	12

Pages.

Maximes 12
Un exemple de l'hospitalité Mexicaine 14
Audace 15
Le Lion et le Majordome 15
Une invitation 15
Sur l'architecture des Anciens 15
Écriture 16
La Danse 16
Calembours 16
Pensées 16
La Rose des Alpes 17
Hôtel garni 18
La liberté des femmes asiatiques 19
Manière dont on administre la justice dans la république de Texas 19
Fournitures de bureau 19
Le Précipice 19
Sciences 20
Variétés 20
Pensées 20
Une insomnie musicale 22
Lecture 24
Pensées 24
Le Petit Savoyard. Poésie d'Adrienne . . . 25
Les Amours de la Mort 25
Les Pianos 26
Papier des Orientaux 27
Anecdote sur Nicolo Paganini 27
Revue des Théâtres 28
Un Merlan frit. J. B. Hofstetter 29
L'amant cannibale 30
Singularité du coeur 31
Chronique de la Mode 32
Le Roi des Lacs, Jonnès 33
Les huîtres en Amérique 35
Vernet et le paillasse 35
La Chasse au Tigre 39
Une course au cochon à l'île de France 43
Le Bon Ton 44
Les Arabes 47
Variétés 52
Les Cheveux du diable 54
Le Convoi de la jeune fille 55
Lectures du boudoir 55
Epître d'un vieillard à une jeune fille. Poésie de Menechet 57
Le jeune homme à marier 59
Le Bon Ton 60
La Rose flétrie, de Guéroult 61
Pouvoir de la musique 62
Calendrier nutritif 63
Distractions du Docteur Hamilton 64
Catacombes des Lapins 66
Demidoff 66
La Navigation à vapeur sur le Danube 67
Superstitions observées à la campagne 70
Revue des Théâtres 72
Les Voyageurs anglais en Italie 74
Anecdote sur le comte Daru 75
La Caverne du Klefte, Scipion M. 77

Pages.

Une chasse au sanglier dans la Mayenne 78
Considérations philosophiques sur l'épingle . . . 80
Marceline-la-Livonienne, de la marquise de Verneuil 82
Ne pas être sourd 83
Du cheval de course et du cheval de chasse, d'Eugène Chapus 86
L'Yswotshilk 87
Haute-Fontaine, d'Hippolyte Castille . . . 89
Lettre, du Chevalier de la Rancheraye . . 90
Les Excès du bonheur, de Lespès 91
Bijou de Littérature 93
Je ne vous aime pas. Romance 97
Le Ratier 98
Les belles esclaves du Khan de Crimée 102
Carlsbad, de J. B. Hofstetter 103
Le jeune trompette 107
Calendrier nutritif 112
Une actrice d'un jour 114
De la cuisine anglaise 114
Trait de vertu 115
Album anecdotique 119
Le plus beau jour de la vie de Lablache, Urbino da Mantova 124
Les chevaux des steppes 126
Industrie autrichienne 128
Merci, mon Dieu. Poésie de Desbordes-Valmore . 129
La Carotte d'or, Christian 129
Le Sherry du Commodore 131
Le Poète. Poésie de Van Gaver 133
Le premier amour de Milton 133
St. Pétersbourg 135
Lectures du Boudoir 136
Le Gigot et le Pudding 139
Nouvelles à la main 139
Esquisse sur la population de Madrid 142
Lectures du Boudoir 143
Biographie des principaux chasseurs de France . . 146
La Sortie du Bal, Corbière 149
Une promenade en Budgerow, Addison 154
Deux leçons de déclamation 155
Gastronomie 155
Théâtres de Paris 160
La promesse de Mariage, Eugénie Foa . . . 161
Album anecdotique 163
Les petites affiches d'Allemagne 163
La mosquée du baptême sanglant 164
Quand vient le soir. Poésie Viard 165
La femme du Joaillier, Victor Hugo 165
Les Chevaux Nejdi, Berthoud 167
Le théâtre I. R. de la Cour de Vienne 167
Un grand homme. Poésie de G. Heussy 173
Le grand Caroussel, J. B. Hofstetter 173
Le Myosotis. Poésie de Legroux 175
L'arsenal I. R. de Vienne, J. B. Hofstetter . . . 178
L'arsenal des bourgeois, à Vienne, J. B. Hofstetter . 178
Mirocheff, le Vicomte d'Arlincourt 180
Sur les effets de la rencontre de la terre avec l'atmosphère ou la queue d'une comète, Frédéric Hofstetter . 180
Fragment sans suite d'un ouvrage sans fin . . . 171
Le Bon Ton 181

Pages.
Opinion des anciens sur l'aurore boréale, la lumière zodiacale et les comètes. Frédéric Hofstetter . . . 184
Album anecdotique 186
Le Rocher qui pleure. Poésie de Lemanissier . . 188
Comment on fait manger de la poussière à un tigre . 189
Félicité conjugale d'une reine des îles Sandwich . . 189
Une ressemblance de l'autre monde. Léo Lespès . . 189
Le bonheur d'être fou. Anaïs Ségalas . . . 191
Le tir au pistolet 192
Navigation à vapeur établie sur le Danube. J. B. Hofstetter 193
Calendrier nutritif 194
Les Châtimens en Egypte, Hamon 196
Histoire de voleur 196
Anecdote inédite sur Rossini. Léo Lespès . . . 197
Les annonces et les petites affiches anglaises . . . 200
Philologie 200
Des prétendus amateurs, connaisseurs, dilettantes. Albert Clere 201
Le Colonel Santa-Croce. Alexandre Dumas. . . 204
Chronique de la Mode 205
L'océan des catastrophes 209
L'hôtel de l'Escaut à Ostende 212
Un Français à Westminster. Tournal 216
Album anecdotique 217
A un enfant. Poésie de Virbès de Montraillier . 219
Blanche 220
Revue des Théâtres. Ponsard 222
Le Col d'Anterne 223
Le brigand et sa femme 225
L'île déserte 229
Le mariage par famine 233
Souvenirs des îles de Java et Bornéo 233
Longchamp 236
Calendrier nutritif 238
La Jeunesse d'Ali-Pacha 239
Voyage dans les airs 245
L'Eglise de Saint-Marc. Le Professeur Etienne . . 248

Pages.
Duels et vengeances parmi les Monténégrins . . . 248
Histoire d'une paire des ciseaux 249
Les contrebandiers sur la glace 252
Deux Merveilles. Poésie de Léger Noël . . . 256
La Lune. Poésie d'Alexandre Boileau . . , 259
Un naufrage 260
Atteinte à la réputation d'une jeune fille 261
Le Ruisseau. Poésie de Louis Festeau . . . 263
Les voyageurs en Suisse 265
Inventions 266
La maison du diable à Frobelwitz 267
Mademoiselle de Saint-Haigle 258
Une scène de Bohémiens 269
Chronique de la Mode 270
Le violon de Mozart 273
Un Pacte. J. B. Hofstetter 275
De la musique des voisines. Paul Smith . . . 276
Le Portrait 276
Coup d'oeil sur l'industrie. J. B. Hofstetter . . . 277
L'Académie I. R. des Nobles Thérésienne à Vienne J. B. Hofstetter 279
L'hôtel d'Astor à New-York 286
Les deux chiens. Poésie de Viennet 287
La vieille croix. Poésie de J. B. Hofstetter . . . 291
La disparition d'une femme 293
Deuil, J. B. Hofstetter 290
La Papillote. Poésie du Professeur L. Lacombe . . 295
La Batelière, J. B. Hofstetter 296
La Veuve, J. B. Hofstetter 298
L'effet d'un verre de vin 300
Le vivier de l'enfant, Bonvalot 300
Où donc est le printemps? Poésie de J. B. Hofstetter . 306
Description de Vienne, J. B. Hofstetter . . 306
Chronique de la mode 307
Nouvelles à la main 308
Album anecdotique 308
Conclusion 310

Conclusion.

C'est à l'obligeance de M. Theurer, propriétaire d'une excellente fabrique de papier, que je dois le papier superfin pour mon Journal, à un prix très-modéré. M. Theurer, parlant et écrivant la langue française avec perfection a bien voulu encourager mon entreprise, avec cette courtoisie exquise qui le distingue non seulement dans le débit de ses productions industrielles, mais qu'il étend aussi sur les gens des lettres qu'il protége de ses conseils et de ses lumières auxquels il joint les manières les plus engageantes.

J'adresse aussi mes remercimens aux soins typographiques de M. Charles Ueberreuter. Le séjour qu'il a fait à Paris pour approfondir l'art typographique, et ses vastes connaissances dans cette branche de l'industrie, contribuèrent beaucoup à l'accueil favorable de mon journal. Mes Lecteurs bénévoles daigneront bien applaudir à la réconnaissance que je témoignage à M. Ueberreuter, non seulement à cause de la beauté des caractères typographiques, mais outre cela aussi à cause de l'arrangement ingénieux qu'il a introduit dans la forme extérieure de mon Journal.

Rédacteur: J. B. Hofstetter. — Imprimé par Ueberreuter, à Vienne faubourg Alser, n. 146.

I. H. [illegible]

Rm 3.—